
UC-NRLF
$B 228 176


Digitized by Google

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME

1er Avril — 1er Mai 1925

1er Avril — 1er Mai 1925 Tome CLXXIX

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXV

N° 643 36e Année Tome CLXXIX 1er Avril 1925

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France....... 3 fr. 50 | Étranger......... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
RVE DE CONDÉ, 26 — PARIS (VIe) (R. C. Seine 80.493)

FRANCIS JAMMES

—

Les Robinsons basque

— *ROMAN* —

Un volume in-16. — Prix .... 7 fr.

La première édition de cet ouvrage a été tirée à 1100 exemplaires sur papier de fil Montgolfier, savoir :

1075 ex. numérotés de 303 à 1377, à 20
25 ex. marqués à la presse de A à Z .... (*hors comm*

Il a été tiré :

56 ex. sur papier de Madagascar, savoir :

55 ex. numérotés à la presse de 1 à 55, à 60

1 exemplaire .... (*hors comm*

247 ex. sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse
56 à 302, à 40

PAUL-LOUIS COURIER

—

1825. Le 11 avril, au matin. La forêt de Larçay, qui est en Indre-et-Loire, au sud de Larçay même et au sud-ouest de Véretz.

Dans le canton sud-est de cette belle futaie, et assez près de la lisière, on trouve le cadavre d'un homme. On reconnaît M. Courier, et l'on constate qu'il a été tué net, la veille, d'un coup de fusil bien chargé et bien visé.

M. Courier était une des notabilités de la région. Il avait des propriétés par-ci par-là en Touraine, cette forêt où il a été assassiné lui appartenait, et sa résidence habituelle était La Chavonnière, à trois kilomètres des bois. La Chavonnière, domaine presque important, et très productif, à Déray-en-Véretz.

Pourquoi et par qui, ou à l'instigation de qui, cet homme a-t-il été supprimé ? Chacun le soupçonne, et le chuchote, non seulement à Véretz et à Larçay, mais aussi en Azay-sur-Cher, à Saint-Avertin, à Tours même, qui n'est distant que de deux petites lieues. Le parquet se livre à une enquête ample et bruyante, solennelle, — singulière cependant : il ne comprend visiblement point les sous-entendus, réticences, allusions, hypothèses, qui foisonnent dans la plupart des dépositions, et dès que l'on commence à préciser une indication, ou à formuler avec netteté une simple suggestion, l'on est interrompu et congédié. Si, entre la

sellette et la porte, l'interrogé manifeste la velléité de prononcer une phrase encore, il est menacé des foudres judiciaires — ou administratives. Et une fois que tout le monde a été inquiété, sauf les gens dont tout le monde a le nom sur les lèvres, une fois que le parquet s'est bien assuré du silence général, il retire du dossier, et il brûle, la majorité des pièces, il boucle le peu qui reste, et l'affaire est classée.

Chose non moins singulière qu'une telle procédure, personne, à Paris pas plus qu'en Touraine, ne s'étonne. A une époque où la propriété foncière est sacro-sainte, on estime logique, sinon régulier, que la loi ne venge pas ce propriétaire-là exceptionnellement. C'est que l'assassinat de M. Courier était comme attendu depuis quelques années. A l'intéressé on l'avait prédit à maintes reprises, et lui-même en avait publié son pressentiment. C'est aussi que le crime, on l'avait toujours su, ne pouvait avoir pour auteur premier qu'un homme ayant dans les ministères, et à la Cour, des parents et alliés influents, un homme, par conséquent, à qui ne se souciaient pas de toucher l'administration, la police, la magistrature, de Tours.

Au demeurant, le sieur Courier avait affiché des opinions indignes d'un propriétaire foncier. N'était il pas allé jusqu'à se proclamer roturier, et se vanter de sa roture, alors que son père avait possédé le fief de Méré, — sur l'Indre, dans la commune d'Artannes? Ce fief n'avait été à Courier le père que durant six années, et Courier le fils n'y avait ni résidé, ni même séjourné. Mais ledit fils, en refusant d'en ajouter ou substituer la désignation à son patronyme, n'avait-il pas blâmé implicitement tant de familles qui, depuis une dizaine d'années surtout, s'honoraient de porter le nom de domaines sur quoi elles n'avaient jamais eu aucun droit, ou qui jamais n'avaient existé ?

Dans les salons de ces familles, on ne parla du réprouvé que pendant quelques semaines, et que pour constater avec gratitude l'acharnement de la Providence contre ces espèces de dynasties, roturières ou non, où l'hostilité à la noblesse

était de tradition. Courier le fils avait en effet chassé de race. Pourquoi son père avait quitté Paris et Versailles, avait terré en Touraine la fin de sa vie, les salons se le rappelaient, et le public commençait à le savoir, à cause d'une biographie et bibliographie qu'un autre réprouvé, Henri de Latouche, venait de faire imprimer à Londres.

Courier le père vivait ouvertement, cyniquement, avec la duchesse d'Olonne, et longtemps le duc s'en arrangea, ayant petit à petit soutiré jusqu'à 160.000 francs à l'amant de sa femme. Et puis, un jour, le grand seigneur avait souhaité la disparition brusque de son créancier. Certes, il était allé un peu loin dans les préparatifs tendant à la réalisation de ce vœu. Il avait, en somme, exagéré. C'était d'ailleurs tout ce que l'on pouvait concéder, l'une des séculaires prérogatives de l'aristocratie consistant à ne point payer ses dettes, à mépriser les individus à qui l'on doit, et à les châtier implacablement s'ils osent n'avoir pas oublié qu'on leur doit.

Bref, un soir que Courier et sa duchesse sortaient de l'Opéra, deux hommes se jetèrent sur lui. Tandis qu'il se défendait, la femme criait de toutes ses forces.

Attroupement. Arrestation des deux assaillants. Il se trouva que c'étaient un soldat aux Gardes et son cousin, valet de chambre chez le duc d'Olonne. Ils furent jugés à huis clos, condamnés à la roue, exécutés en place de Grève. Le duc ne fut, naturellement, pas même interrogé. Famille si respectable! Songez que, parmi les petits-enfants de M. et Mme d'Olonne, il y eut le célèbre Mathieu de Montmorency.

Comme il fallait pourtant que la justice du roi passât plus haut que les têtes d'un laquais et d'un soudard, il fut enjoint à Courier de s'exiler dans ses terres. Ainsi la morale était vengée, la duchesse réhabilitée, le duc libéré de sa dette.

§

Dans l'opposition, en 1825, ou, selon l'expression d'alors, dans le parti libéral, fraternisaient provisoirement Bonapartistes, Orléanistes, Républicains. Et ces derniers à leur tour constituaient une coalition, provisoire aussi, de modérés, les suprêmes fidèles de la Gironde, de radicaux, les admirateurs, soit de Danton, soit de Robespierre, soit de Marat, de socialistes révolutionnaires, les Babouvistes, et de socialistes mystiques, les Saint-Simoniens et les Fouriéristes. Les éléments si divers de cet amalgame étaient unanimes à s'indigner que l'assassinat de Courier demeurât impuni. Mais comment donner cours public à ce sentiment ?

La Charte avait promis la liberté de la parole et de la plume. Les gens chargés d'appliquer ce texte s'acquittaient de leur mission avec loyauté. Les orateurs et les écrivains avaient la liberté de choisir entre le silence, ou la prison, ou l'approbation du régime, au besoin son éloge enthousiaste. Victor Hugo n'avait il pas eu, en 1820 et 1821, pleine latitude de célébrer la naissance, puis le baptême du duc de Bordeaux ?

Un système de liberté dont il est aisé de se rendre compte en regardant ce qui se passait et se passe au pays des tsars, blancs ou rouges.

L'opposition en était donc réduite à pleurer Courier, et à continuer d'idolâtrer ses œuvres. Elle le pleurait d'autant plus qu'il avait semblé résolu à faire enrager le gouvernement beaucoup encore. Et elle idolâtrait ses œuvres, parce que chaque fraction du parti pouvait y trouver à boire et à manger, les Bonapartistes parce que le pamphlétaire, tout en vitupérant contre l'empereur, avait présenté la Restauration sous le jour voulu pour que le lecteur regrettât l'Empire, — les Orléanistes parce qu'il avait couvert de fleurs la branche cadette, — les Républicains parce qu'il avait souvent affirmé de la vénération pour les prin-

cipes de 89 et toujours vilipendé le catholicisme et son clergé, — les socialistes enfin parce qu'il avait constamment plaidé pour tous les petits contre tous les grands.

Sa gloire a duré soixante et quelques années, tant que, précisément, l'Orléanisme a dominé l'enseignement secondaire, privé ou public, et que les Républicains ont lutté avec ferveur contre les ambitions et intrigues politiques de l'Eglise. Je m'empresse d'ajouter : tant que les Français instruits se sont intéressés à l'histoire, et ont gardé le culte de la langue française et le goût de l'esprit français.

Le centenaire de l'assassinat dresse devant nous trois questions : Pourquoi Paul-Louis Courier n'est-il plus guère lu ? Mérite-t-il qu'on le néglige ainsi ? Dans le cas contraire, quels arguments chacun de nous pourrait-il répandre autour de soi, en vue de recruter des amis à cet oublié ou ce méconnu ?

Soit dit en passant, M. Marchadier, à Véretz, avait fondé, pour le centenaire, un comité, que présidait Anatole France...

Les personnes qui, l'été prochain, circuleront par la Touraine, la jolie Touraine, devraient bien, par curiosité au moins, pousser une pointe vers la Chavonnière et une autre vers la forêt de Larçay. La Chavonnière, que Courier avait achetée le 21 avril 1818, a changé maintes fois de propriétaire, depuis un siècle, mais il y reste des choses qui parlent encore du fameux vigneron et ex-canonnier à cheval, et le détenteur actuel sait la valeur, en somme historique, de ces choses. Quant à la forêt, on y voit toujours le petit monument que la veuve de Courier a fait construire en 1828 à l'endroit où fut découvert le cadavre. Il s'agit simplement d'un cube de maçonnerie, avec inscription sur plaque de marbre.

§

Sept ou huit bonnes raisons expliquent le demi-oubli où sont tombées les œuvres de Paul-Louis Courier.

D'abord, ces œuvres sont écrites en français, c'est-à-dire

en un idiome qui devient de plus en plus difficile à déchiffrer. Courier se croyait obligé d'obéir constamment à la grammaire, et d'employer les seuls mots que l'on trouve dans les dictionnaires Il n'avait jamais recours aux tournures et locutions des illettrés, et il ne semble pas avoir soupçonné la nécessité de remplacer les termes et expressions de ce qui fut notre langue par des néologismes inutiles et laids, ou par des emprunts à l'argot, à l'anglais, etc. Il était de ces naïfs, ou de ces originaux, qui respectent la syntaxe, tiennent le vocabulaire français pour le plus riche du monde, et s'imaginent qu'en conséquence il se suffit à lui-même.

Deuxième tare : en tant que pamphlétaire, il n'a que de l'esprit. Il en a énormément. Davantage encore, si vous voulez. C'est peu. Louis Veuillot, Henri Rochefort, Paul de Cassagnac, Edouard Drumont, Léon Bloy, pour ne mentionner que des morts, nous ont rendus plus exigeants. Du sel, même gros, des pichenettes et des pinçades, même logées aux endroits particulièrement sensibles, des coups d'épingle ou de canif, même fouilleurs, des applications de badine ou de cravache, quelques pluies de flèches, tout cela est fade. La satire aujourd'hui a d'autres procédés. Les flèches, soit, mais empoisonnées. Et le poivre dans les yeux, et tout ce qu'enseignent les apaches.

Puis, on s'intéresse de moins en moins aux livres de jadis. Ce n'est pas que manque le temps, car on n'a peut être jamais lu autant qu'à présent. C'est qu'à nulle époque les chefs-d'œuvre ne furent aussi nombreux. Il en est lancé plusieurs chaque mois. On n'arrive pas à les absorber tous. Où trouver le loisir de feuilleter, ne serait-ce que feuilleter, ce qui est antérieur à 1920 ou environ ? D'ailleurs on y perdrait sa peine, rien ne valant, par définition, ce qui est publié en ce moment.

Notez qu'en outre on ne saurait comprendre les pamphlets de Courier que si l'on connaît l'histoire. Or, c'est un genre démodé. Nous ne pouvons plus admettre, nous n'avons plus

e droit de tolérer, que la légende. Soit la légende naturelle, telle qu'elle jaillit spontanément de la masse inconsciente et désintéressée des simples. Soit la légende artificielle, la stylisation consciente et intéressée, telle qu'on la fabrique pour servir, ou ne pas desservir, les propagandes d'extrême-droite ou d'extrême-gauche.

D'autre part, Courier est anticlérical. Contre les dogmes, il aiguise des arguments difficiles à réfuter. Contre les prêtres, il déploie une verve comparable à celle de Voltaire même. C'est pitoyable. Quelques personnes ont décidé que l'anticléricalisme est un très vieux jeu. Nous n'avons qu'à nous incliner. Ou bien nous semblerions n'être plus à la page. Et ce serait affreux. D'autant plus que l'Eglise a renoncé, de son côté, à se mêler de politique.

Courier est disqualifié, en sixième lieu, par son admiration pour l'antiquité, les langues et les littératures, les religions et les philosophies, les monuments, de l'antiquité latine, surtout de la grecque. Il a prophétisé maintes choses, qui se sont réalisées dans les années consécutives à sa mort. On s'étonne qu'il n'ait pas deviné l'avènement de générations qui professeraient par exemple que, pour hâter le triomphe de la raison, il est superflu d'examiner des textes où furent épuisées une bonne fois toutes les formes de l'analyse et de la critique des idées et des sentiments, et que la démocratie moderne n'a pas besoin d'étudier ce qu'ont écrit les initiateurs, et les premiers observateurs et expérimentateurs, de toute démocratie.

Il doit déplaire encore au xxe siècle parce qu'il aimait passionnément l'équitation, et qu'il avait l'impolitesse de ne pas infliger des désignations anglaises à des jeux de plein air qui sont nés en France et n'ont jamais cessé d'y être pratiqués, dans plusieurs provinces, depuis le moyen-âge. S'il était notre contemporain, et qu'il versât dans les mêmes hérésies, ce malheureux serait capable de plaider en faveur, non seulement de l'équitation, mais de l'escrime et de la marche (je ne dis pas : la course à pied), de la natation et

de l'aviron, bref, d'exercices complets, utiles, bienfaisants, mais presque désuets. Au lieu de se pâmer devant des sports qui... qui améliorent l'espèce, comme le prouvent les portraits visibles dans les journaux, la lecture de certains faits-divers, et la santé physique et morale des enfants qu'ont les professionnels, quand ils en ont.

Enfin Courier a produit fort peu. Il ne suffit pas d'alléguer qu'on ne lui a point laissé le temps de produire davantage. Il n'avait tenu qu'à lui de publier tout ce qui lui passait par la tête. Il en serait résulté un chaos d'où chacun de nous aurait pu dégager un ouvrage, en veillant à ce que l'objet de son choix fût différent de celui pour lequel une préférence était affirmée par tel ou tel camarade. On aurait pu discuter, polémiquer, s'entre-dévorer. Tandis que le bagage de Courier est minime au point que l'on est obligé de l'adopter, ou de le rejéter, en bloc Matière ingrate à exploiter.

§

Beaucoup plus nombreux sont les motifs qui induisent à s'étonner que soit négligée à notre époque la lecture de Paul-Louis Courier.

Ainsi. point n'était-il romantique. Oh! mais là, pas le moindrement. On chercherait en vain dans ses écrits, fût-ce entre les lignes, un prétexte à l'accuser de ce crime, de ce qui est devenu un crime depuis cinq ou six ans. Il n'a rien su de l'espèce de révolution qui se déchaînait autour de lui dans la littérature et le théâtre, les arts plastiques et la musique. Il est vrai qu'il ne lisait pas une page qui ne fût consacrée exclusivement à l'antiquité, et que pour lui le théâtre et la musique n'existaient pas.

Classique de pur sang, il l'était par son éducation, ses goûts, sa manière, tout. En particulier ses ancêtres authentiques étaient les grands irrespectueux et caustiques des trois siècles précédents, les gaillards qui avaient sapé l'Église, la monarchie, l'aristocratie de naissance, la magistra-

ture : Rabelais, Montaigne et La Boëtie, Molière, le Racine des *Plaideurs* et le Pascal des *Provinciales*, La Fontaine, Boileau, La Bruyère, Regnard et Dancourt, le Montesquieu des *Lettres Persanes*, Voltaire et Beaumarchais, et le Florian des *Fables*, qui est aussi âpre que Beaumarchais. Vous me direz que ce genre de classicisme n'est pas précisément celui que l'on prône aujourd'hui...

Il pensait et il écrivait comme on l'exige en ce moment. Ignorance encyclopédique, — sauf, bien entendu, en ce qui concerne l'antiquité. Style « direct » et « dépouillé ». Jamais une description, jamais une ébauche d'analyse psychologique, jamais un élan de lyrisme.

Et ses opinions ! On se demande ce qui leur manque pour cadrer avec nos divers snobismes. D'une part c'est un Orléaniste fervent, et s'il vivait, il vilipenderait, avec quelle verve, les réformes sociales. Le repos hebdomadaire était, à ses yeux, une monstruosité. Lui-même ne prodiguait-il pas l'exemple du travail perpétuel, lui laboureur, vigneron, bûcheron, etc. ! Car il va de soi que, sur ses propriétés, nombreuses, rappelons-le, éparses dans la moitié de la Touraine, et d'une étendue assez ample, tout était fait de ses mains, et partout à la fois.

D'autre part, il est, à deux reprises, un déserteur, sans l'être, tout en l'étant, bien qu'il ne le soit pas. Peut-on être plus 1925 ? Et il est pacifiste, défaitiste, antimilitariste. Il n'y a pas de guerre juste. Les batailles ne comptent pas. Les généraux n'ont pas besoin d'être instruits, ni même intelligents. Aussi la majorité d'entre eux ne sont-ils ni ceci, ni cela. Et ainsi de suite.

Il a été le précurseur du tourisme actuel, en ce sens qu'il a parcouru beaucoup de pays, sans rien voir, et d'ailleurs sans rien regarder. Il a résidé entre les Vosges et le Rhin, en Bretagne et en Suisse, il a connu les Pyrénées et les Alpes, la Méditerranée, visité l'Italie entière, vécu en Touraine, avec des randonnées en Anjou et dans le Blésois. Nulle part il n'a rien vu ni regardé. Nos avaleurs de route

n'ont souci que de fouiller les antres de brocanteurs, dans l'espoir d'y découvrir, à quatre ou cinq cents kilomètres de Paris, des bouts de bois auxquels le Faubourg Saint-Antoine vient de conférer les signes d'une séculaire vétusté. Courier, lui, ne voyageait que pour fouiner chez les bouquinistes et dans les bibliothèques les plus empoussiérées.

Précurseur aussi de ces futuristes qui souhaitent la suppression, à bref délai, de tout monument antérieur à l'année dernière, sinon au mois dernier, et précurseur des apôtres du lotissement. Il a porté aux nues la bande noire. Il voulait que fûssent rasés Chambord, Chenonceaux, Blois, tous les châteaux du val de Loire, parce que les rois, la cour, la noblesse, y avaient perpétré des adultères, et qu'au demeurant cette architecture n'offrait aucun intérêt. Il regrettait que dans le parc de Sceaux il y eût autre chose que du froment et des pommiers, et s'indignait que l'on ne déboisât pas le domaine de Chambord pour en découpailler le terrain en cent ou mille champs ou prés.

En résumé, il en est à cette heure comme en 1825 : on ne voit pas un parti, pas une secte, pas une coterie, qui ne puisse trouver dans les œuvres de Courier quelque pâture délectable.

§

Il existe, dans ces œuvres, quatre choses dont, à nul égard et sous aucune forme, personne ne contestera jamais la valeur très précieuse. Quatre choses auxquelles, par malheur, on ne peut essayer d'intéresser la masse. Leur auteur est puni par où il a péché. Il a vécu par, pour et dans les vieux livres. Il survit dans les bibliothèques particulières des érudits, et dans les bibliothèques publiques, ou prétendues telles, du type ancien, celles qui sont peu abordables, où la lumière et l'air sont systématiquement raréfiés, où l'on ne circule qu'à pas de loup et en se voûtant, où l'on n'ose que chuchoter, et encore ! Il survit, et survivra, là seulement.

Ses traductions du grec sont incomparables, inégalables, pour la fidélité au sens et au style de l'original. Quand l'on parle d'elles, on ne pense, en général, qu'à *Daphnis et Chloé*, et à l'*Ane*, cette fable milésienne si bien présentée par Lucius de Patras, et que devaient exploiter Lucien, Apulée, Machiavel, Le Sage. Et qui avait inspiré à un homme de génie, philosophe profond entre tous, cicerone des âmes bien nées, etc., à saint Augustin, cette phrase sublime : « — *On ne sait s'il est vrai* que Lucius ait été quelque temps transformé en âne. »

Mais Courier s'était en outre attaqué à Plutarque et à Isocrate, à Hérodote et à Xénophon. Quatre fragments du Halicarnassien : le début du premier livre et celui du neuvième, la fin du huitième, et les trois premiers quarts du troisième. Les pauvres diables qui ont appris le grec, et ne l'ont pas oublié, et l'avouent (en rougissant), restent ébahis après avoir confronté ces quatre morceaux de Courier, d'un côté avec le texte, de l'autre avec les traductions, si j'ose dire, qu'on leur a mises entre les mains il y a vingt, trente ou quarante ans. Et force leur est de déplorer que Courier n'ait pas eu le temps de terminer cette tâche.

Il est vrai que si elle avait été achevée, ce n'eût pas été une raison pour qu'on la leur recommandât. On n'a pas craint de refaire après Courier des versions des deux ouvrages de Xénophon qu'il avait, ceux-là, interprétés jusqu'au bout : *L'Equitation* et *Le Commandement de la Cavalerie*. De les refaire en mauvais français, et avec maints contre-sens, explicables par l'incompétence technique du fabricant, tandis que Courier, dans son texte et ses notes, a traité les deux sujets en expert, et les a épuisés, au point que des officiers trouvent encore là, en plus d'un passage, un complément à l'éducation de Saumur.

Il est probable que Courier n'aurait pas tardé à délaisser le pamphlet et les genres connexes, pour se livrer tout entier à son évidente vocation, qui était de révéler à la France la littérature grecque sous sa figure véritable. Il

avait à peine cinquante-deux ans en 1825. Le climat tourangeau avait rétabli sa santé, jadis compromise par quelques attaques d'hémoptysie. Il avait les loisirs d'un presque riche propriétaire foncier, quoiqu'il eût la puérile manie de se poser en paysan surmené de labeur. Mme Courier, fille très instruite d'un autre helléniste, Clavier, membre de l'Institut, secondait avec joie son mari pour les démarches à Paris, recherches et copies de textes, corrections d'épreuves, lettres d'affaires professionnelles. Il eût pu, non seulement en finir avec Hérodote, mais nous pourvoir d'autres chefs-d'œuvre. Car ses traductions sont des chefs-d'œuvre.

Ce que nous n'avons pas perdu, ce sont les renseignements qui, dans sa correspondance, abondent sur l'Italie, telle qu'elle était à l'agonie du dix-huitième siècle et durant l'enfance du dix-neuvième. L'état politique et moral, économique et social, de la péninsule en cette période si curieuse, on ne le connaît pas si l'on n'a lu, ni la correspondance en question, ni Latouche, ni Stendhal. Et quand on les a lus, on n'a pas besoin d'autres témoignages. En dehors d'eux, il n'existe aucun document auquel on puisse se fier, aucun écrivain d'aucune nationalité, qui ait vu les choses et les gens avec netteté, et qui ait su les raconter avec indépendance. Par exemple, quand il s'agit de la façon dont les Français se comportaient alors envers les Italiens, et réciproquement.

Courier est précieux aussi à consulter si l'on veut se rendre compte de ce que fut la Terreur Blanche. Plus que précieux. Car, en ce qui concerne les arrière-plans de notre histoire entre 1814 et 1825, les informations circonstanciées et sûres sont rares autant, ou peu s'en faut, que pour l'Italie d'entre, disons, 1790 et 1820. Que de mémoires, souvenirs, lettres, etc., n'a-t-on pas exhumés des archives familiales pour nous montrer ce qui s'est passé dans tous les coins et recoins de la France pendant la Terreur Rouge ! Par contre, il paraît que les hommes, et les femmes,

qui ont constaté ou subi des persécutions sous les règnes de Louis XVIII et de Charles X, ne prenaient pas de notes, ou que les papiers laissés par eux ne sont pas intéressants, ou que les héritiers n'ont pas conservé les reliques de cette catégorie.

Trois hypothèses insoutenables. Comment les héritiers eussent-ils, après 1830, songé à détruire des preuves d'attachement à la branche cadette, — après 1848, des actes du martyrologe républicain, — après 1851, des titres de loyalisme bonapartiste? D'ailleurs la police de Louis-Philippe et celle de la deuxième République ne perquisitionnaient guère, et celle du second Empire n'ayant jamais opéré que chez les antimonarchistes, on devrait connaître au moins ce que des Orléanistes — et des Napoléoniens — avaient secrètement enregistré de la Terreur Blanche. Quant à cet enregistrement même, il est impossible qu'il n'ai pas été pratiqué beaucoup. Les gentilshommes, et les gentilles femmes capables d'écrire, et de vouloir écrire, étaient relativement peu nombreux encore à la fin du dix-huitième siècle, et, pour publier les mémoires de la majorité d'entre eux, il a fallu corriger un merveilleux luxe d'hérésies orthographiques, syntaxiques, etc., il a fallu, en somme, les récrire. Au lieu que dès le début du dix-neuvième siècle la plupart des bourgeois, voire des bourgeoises, savaient tenir une plume, et aimaient à s'en servir. Des bourgeois, c'est-à-dire de la classe que traquait la Restauration.

En attendant que cela change... Mais cela ne changera peut-être jamais. A moins que l'on ne se décide à considérer l'histoire comme une science pure et simple, une science d'observation au même titre que les sciences naturelles, et sous l'un de leurs deux aspects, la physique et la chimie. Et non pas un genre littéraire ou plutôt un instrument de propagande. Or, une certaine propagande a besoin que l'on ignore le plus possible des hontes et des crimes de la Restauration. Et une autre, qui tremble de déplaire aux puissances de la démagogie, affecte de ne se passionner que pour

les victimes des régimes de 1830, de juin 1848, de 1851, de mai 1871, parce qu'elles appartenaient en majorité au prolétariat.

Donc, en attendant, il y a les pamphlets et la correspondance de Paul-Louis Courier. On y voit d'abord ce qui fut commis dans l'Indre-et-Loire par une administration, une police, une magistrature, un clergé, qui, naturellement, avaient servi l'Empire avec zèle. Cinq centaines d'hommes, — supposez qu'il s'agisse d'une région privilégiée, et multipliez quatre cents, pas davantage, par quatre-vingt-cinq, le nombre des autres départements d'alors, — cinq cents hommes incarcérés à cause de leurs opinions, ou des opinions qu'on leur attribue. Les dénonciations, anonymes ou non, des parents ennemis, des voisins jaloux, des rivaux, des débiteurs...

A peine ont-ils franchi le seuil de la geôle, qu'on les traite en condamnés de droit commun. On les garde des mois et des mois avant de leur accorder une parodie de jugement. Quand celle-ci intervient, quelques-uns sont morts de maladies contractées en prison ou de faim. Les autres s'en vont ruinés dans leurs intérêts matériels et moraux et leur santé, ou sont déportés à vie.

Les suspects que l'on a laissés libres, tout est permis, encouragé, machiné, contre eux. On vole et revole Courier, on essaie de brûler ses futaies. Il a la candeur de porter plainte. C'est sur lui que tapent et cognent les tribunaux. Un de ses domestiques prend au sérieux et défend ses droits de propriétaire en la forêt de Larçay. A coups de mensonges et de faux cet autre naïf est poussé de cachot en cachot jusqu'à deux pas du cimetière.

On aurait tort de s'imaginer que, pour être assuré de l'impunité, il suffit d'avoir nui à un adversaire du régime. Eût-on assassiné des coreligionnaires en catholicisme et en royalisme, on ne sera pas poursuivi si l'on exerce certaines professions, par exemple celle de prêtre. Lire, dans la seconde des « Réponses aux Anonymes », la bibliographie

de Mingrat, curé de Saint-Aupre, qui avait pour maîtresses, au vu et au su de tout le monde, deux jeunes filles de quinze ans, et qui en tua une parce qu'il l'avait engrossée. On se contenta de le faire permuter avec son confrère de Saint-Quentin, à quelques kilomètres de là. Il occit une femme encore, la découpa, jeta les morceaux dans l'Isère. On l'obligea, cette fois, à disparaître. L'histoire était de notoriété publique, les preuves surabondaient, il fallut instruire, requérir, enfin condamner par contumace. Mais l'on eut pleine latitude de protester, du haut de toutes les chaires dauphinoises, contre la chose jugée, et d'organiser des pèlerinages solennels vers le cottage où Mingrat s'était installé à proximité de la frontière, et où il multipliait les miracles. Un jour peut-être il sera canonisé.

Ce dénouement, je veux dire celui de 1822, montra que le gouvernement conquis par les anciens émigrés et par les renégats de l'Empire barbotait dans la comédie aussi souvent que dans la tragédie. Que d'histoires amusantes, le long des pamphlets de Courier! Les vingt personnes de Nogent-le-Rotrou qui sont traduites en cour d'assises pour avoir dansé le dimanche sur la grand'place. Les combinainaisons ourdies pour tâcher que le sire de la Chavonnière ne soit pas inscrit sur les listes électorales, le scrutin pour la désignation d'un député à Tours en 1820.

Courier n'était pas sur les rangs ce jour-là. Deux ans après, à Chinon, il recueillit 160 voix, sans avoir, affirme-t-il, posé sa candidature, contre 220 au marquis d'Effiat, qui fut donc appelé à siéger au Palais-Bourbon.

Il avait sollicité, en 1819, des suffrages d'une autre catégorie. Son beau-père venant de mourir, il avait souhaité de lui succéder à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il s'était acquitté de toutes les visites. La majorité de ces messieurs, y compris des savants estimés, respectés, admirés, avaient promis de voter pour lui. Le grand jour arrivé, pas un bulletin en sa faveur. Il crut s'en venger en

décochant contre la compagnie une brochure, qui, en définitive, ne ridiculisa que son auteur.

S'il n'entra pas à l'Institut, du moins résida-t-il en prison. Rien qu'une fois, du reste. Le ministre de l'Intérieur avait envoyé à tous les conseils municipaux de France une circulaire pour leur demander s'ils ne participeraient point, oh! librement, et même spontanément, à une certaine souscription publique. Il s'agissait d'acheter le domaine de Chambord au profit du duc de Bordeaux. Courier, — par l'intermédiaire d'une imprimerie parisienne, — écrivit au conseil de Véretz pour l'engager à éviter cette dépense.

Cour d'assises. L'avocat général, Jean de Broë, commença par exiger douze ans de mise à l'ombre, puis se rabattit sur deux années. Grâce à la plaidoirie de Berville, Courier n'eut que deux mois, avec deux cents francs d'amende (28 août 1821). Jean de Broë s'en tira à moins bon compte, étant donné le récit que le condamné fit bientôt du procès. Récit d'ailleurs scrupuleusement exact. L'avocat général, talonné par Berville, avait été obligé de renoncer peu à peu à tous les chefs d'accusation, sauf un, et il en résulta que le pamphlétaire fut frappé à cause d'un seul mot, qui pourtant avait plus de cinq lettres. Parlant de l'Enfant du Miracle, il s'était exprimé ainsi : « Son métier est de régner un jour. » Métier! Presque un crime de lèse-altesse. En tout cas, un outrage à la morale publique.

A Sainte-Pélagie (du 11 octobre au 10 décembre), le principal de ses compagnons fut Béranger. Ils causèrent beaucoup, mais dans la suite ils ne se fréquentèrent point. Courier n'a pas collaboré à cette légende napoléonienne qui nous a valu le Deux-Décembre, Sadowa, Queretaro, Mentana, Sedan, Francfort.

Le prisonnier, — comment ne pas sourire en employant pareille expression, quand l'on a rendu tant de visites à tant d'hôtes politiques de Sainte-Pélagie, durant les dernières années de celle-ci, — le prisonnier reçut des mains de Latouche un exemplaire de l'*Histoire de la Peinture en*

Italie, sur lequel l'auteur avait écrit cette dédicace : « Hommage au Peintre de Jean de Broë. »

C'était flatteur. C'était faux. Paul-Louis Courier ne peignait les gens pas plus que les choses, et pas plus avec des nuances qu'avec des couleurs. Il n'évoquait même pas. Si son style est admirable, et il l'est, c'est par des qualités tout autres. Il ne s'en dégage pas la moindre impression esthétique, aucun sentiment n'y trouve son compte. Mais quelles satisfactions pour la raison!

Courier n'a pas grand'chose à dire. Il le dit du moins clairement et complètement. Exclusivement aussi, car il ne se donne jamais l'air d'en savoir ni d'en penser plus que ne le permettent ses facultés et connaissances. Et une telle réserve est devenue si rare qu'elle a maintenant le prix d'un trésor.

Son langage est pur et ferme comme du cristal de roche, et froid à l'avenant. Il est sobre jusqu'à la sécheresse, et concis jusqu'à l'étriqué. Il est salutaire, à condition de n'en pas abuser. Une cure de Paul-Louis Courier, pour se purger le cerveau, chaque fois que l'on se sent une indigestion de salade cosmopolite, de friandises artistiques ou artistes, et de rhétorique faubourienne.

A. CHABOSEAU.

REFAIRE L'AMOUR

—

I

Comme un chien fidèle, mon désir t'a suivie jusqu'au tournant de cette route, le nez dans ta robe, sans voir, sans entendre, sans essayer de comprendre, ne cherchant plus qu'à te sentir vivre du même frisson que le sien. Mais, d'un geste excédé, tu as laissé tomber la chaîne qui nous liait : je ne devais plus marcher à ton ombre, mes pas dans tes pas. J'ai attendu un nouveau signe de ta main, un mouvement des épaules, une petite inclination de la tête me rappelant, et ta silhouette, raidie par une obscure volonté, s'effaçait peu à peu derrière les arbres, rentrait dans la nuit, épaississait l'incertitude. Désormais tu t'en irais seule vers un autre destin très inconnu. Tu ne pouvais plus me souffrir. Je m'étais rendu insupportable. Tu m'avais trop porté ? En amour, il y a donc des choses plus sérieuses que l'amour ? Pourquoi m'avoir tant aimé ou me l'avoir laissé croire ?... Moi, tu sais bien, je n'ai pas d'âme, je ne saisis pas toutes les intentions dont les enfers de vos cœurs de femmes sont pavés. Je ne suis qu'une pauvre bête. De toutes les lois que vous nous imposez, je n'ai retenu que celle de l'obéissance, je ne peux vouloir que ta volonté.

Alors, je suis parti, en sens inverse, je me suis éloigné du tournant dangereux de notre route où tu m'aurais peut-être frappé, où je t'aurais peut-être mordue. Puisque tu me défends de te suivre ainsi, le nez dans ta robe, mendiant le pain blanc de ton corps, je te suivrai... en

allant à ton avance. Cercle vicieux; la terre est ronde, et, nous fuyant chacun de notre côté, nous nous rencontrerons fatalement ; ce n'est qu'une question de temps. Non ! je ne plaisante pas ! Je m'en vais, je cours, je me sauve de toi et du désespoir, front bas, aveuglé par la poussière que je soulève, aimanté vers mon pôle. Qu'est-ce donc que le temps pour la brute humaine, puissance inhumaine, qui peut s'offrir, en espérance ou en réalité, toute la joie du monde ? La joie unique au monde... Cela ne me lassera pas de te chercher parmi les formes, les couleurs, les parfums, car je suis *le faiseur d'images*.

Je crois que nous nous rencontrerons encore une fois. Ce sera très simple, comme tous les miracles... Assagis, l'un et l'autre, nous saurons que nous avons été heureux ensemble, que nous ne pouvons plus l'être, que nul trésor et nulle gloire ne remplacent une grande passion perdue, ce paradis terrestre que perdirent aussi nos premiers parents par leur faute, ou celle de l'amour.

...Et cette course folle fait tinter lugubrement ma chaîne que je traîne malgré moi. J'ai peur de devenir enragé avant de t'avoir revue.

Oui, oui, je me souviens ! Tu me disais : « Vous êtes un amant merveilleux, mais un ami détestable ! » Hélas ! Le chien fidèle ne te suffisait pas. En demeurant un humain ordinaire, en te trompant, pour calmer ma faim, resterai-je ton meilleur ami ?

Ah ! laisse-moi courir après ton ombre, l'ombre du bonheur ! Je préfère devenir enragé en me trompant moi-même. Il faut que j'anéantisse ton image sous le poids de mon bon plaisir, ou que je me figure l'avoir inventée.

II

Là, j'ai réglé des comptes et j'ai entendu des mots. L'existence quotidienne se passe en vérifications perpétuelles, puis cela finit par des concessions qui le sont

également. On se prouve, mutuellement, ce que l'on sait déjà, ou on se menace de tout, en oubliant la mort.

Je ne voyais pas l'homme, enfoui dans sa caisse, tassé sur son fauteuil ; il avait l'aspect d'un gros fromage et la lueur de son crâne, un peu rougeâtre, faisait penser à ces hollande lisses, comme vernis de sang. C'était un homme assis, un marchand, autour duquel rutilait une orfèvrerie trop neuve. Il bredouillait des phrases mondaines, parce qu'à mes débuts, je lui avais dessiné des modèles de style. Quand on est encore dans le ventre de la gloire, on tâtonne, avant de sortir, et on fait, bien souvent, beaucoup de mal à sa mère ! Je lui avais fabriqué de très prétentieuses petites nymphes avant de copier quelques jolies femmes d'après nature. Il m'en était reconnaissant et n'aurait jamais osé me réclamer l'argent emprunté jadis, puisque j'étais devenu un nouveau riche. Il me félicitait de ma bonne mine, de mes yeux jeunes, de mes habits bien coupés. Je n'avais pas mon pareil pour séduire les gens : « Des vieux gamins comme vous, on n'en fait plus ! » Ce qui l'étonnait, le scandalisait presque, c'était mon ton détaché pour lui rendre la somme que je pouvais ne pas lui rendre. Aujourd'hui, le chacun pour soi est tellement la règle de conduite que l'on arrange, ou estropie, des lois afin de canaliser les mauvaises pentes : on codifie l'égoïsme.

D'ailleurs, il ne faut pas m'en savoir gré. Moi je rends l'argent comme je rendrais l'âme, si j'en avais une, car je n'y tiens pas. Autant de chiffons de papiers ! Ça ne me gêne pas d'être courageux ou correct, aux sens anciens des vocables. Je n'ai pas été élevé par le système D. Mes parents n'ont jamais rien volé à personne, ayant vécu très en dehors de tout commerce guerrier, là-bas, fort loin, dans le midi. (Ils n'ont pas vécu de la guerre, mais ils en sont morts tout de même !) J'ignore l'art du calcul et, si je l'étudiais, ça m'ennuierait d'apprendre pourquoi on est ou n'est pas honnête.

Ma droiture personnelle est une attitude logique, sans préméditation. Je ne peux marcher que sur mes deux pieds de derrière à cause de mon chemin qui est une corde raide. Je suis là-dessus depuis longtemps, j'ai l'habitude des tours de force, une souplesse de reins d'animal savant, quoique sauvage, qui lui sert surtout à sauver la face... et on n'a pas le loisir, ni le désir, de dévaliser des bijouteries quand on est hanté du seul souci de conserver son équilibre. C'est l'effroi de retomber à quatre pattes qui me tient lieu de balancier. Je me connais, je suis excessif. Si je bute sur une passion et me laisse entraîner, je ne m'en relèverai jamais ! Dans le mal comme dans le bien, il faut se tenir droit. C'est ce qui représentait, autrefois, la morale de certains immoraux, autrement dit : la noblesse.

Je suis sorti de cette boutique le cerveau libre. Je venais de m'appauvrir, malgré le proverbe, mais j'éprouvais une joie candide en songeant que je m'étais offert l'occasion de changer un billet de mille pour rembourser ce marchand et qu'il me restait cinq billets de cent, c'est-à-dire quatre fois plus qu'avant. Les sensations du toucher me sont beaucoup plus perceptibles que le sens des affaires et je me félicitais, moi, de cette puérilité pendant qu'on me complimentait sur ma prétendue sagesse : « Comme vous savez vivre ! » disait cet homme sérieux, assis. Il est certain que je suis encore debout. J'aime la vie parce que je sais la mener et je veux la trouver belle, maintenant, sous n'importe lequel de ses masques de femme.

Je descends cette rue d'un pas lent, en quête d'un objet curieux, d'une trouvaille quelconque dans ces quartiers neufs : rien à voir. Les maisons sont désertes, non achevées et elles n'exhibent aux passants, en fait de curiosité, que de minuscules jardins s'encastrant dans leurs profondeurs de pierres froides comme des cimetières en miniature où ne poussent que des fusains, des buis, du

lierre dont les branches sombres sont encore noircies par la suie en suspension dans l'air parisien. Ces petits jardins grillés n'ont pas de porte ni aucun moyen visible de communication. Leurs frêles arbustes prennent la mine de singes en cage, de singes phtisiques, presque sans poils, fantômes de plantes qui grelottent à tous les vents. Mon Dieu, ça vit tout de même, ça végète, et il doit y avoir des insectes qui s'y trompent.

Je songe que l'homme ordinaire, le brave homme, s'agite, s'émeut, tantôt dans sa chair, tantôt dans son squelette. La chair est tendre, le squelette implacable, et tandis que la chair fond, les os se rétractent. On est, d'avance, son propre cimetière ; pour vivre intégralement, il faut avoir chaud jusqu'aux os, ce qui est mon cas.

Je suis devant la gare Montparnasse ; la rue de Rennes coule, en face de moi, comme un large fleuve, charriant ses lourds vaisseaux-autobus et les barques houleuses de ses taxis. De temps en temps, un yacht de plaisance, une voiture de marque, trace un sillage élégant dans la cohue et, par hasard, n'écrase personne. Quant aux malheureux poissons de mer, ou d'eau douce, qui frayent en ces parages, ils se glissent dessus ou dessous les différents courants de cette navigation intensive. Quelques-uns finissent par sauter en l'air, la bouche ouverte pour un cri d'épouvante, puis, muets comme il sied à des poissons bien dressés, déjà à moitié asphyxiés par l'odeur de l'essence et complètement assourdis par le bruit des trompes, ils regagnent le flot, disparaissent.

J'adore ce spectacle. Je m'y intéresse, tel un habitant de Mars chu sur notre planète. N'ayant jamais de but déterminé, sinon garder mon équilibre, et possédant le suprême entraînement de tout risquer, pour le conserver, j'arrive à me mouvoir très à l'aise dans les vagues de la foule. Je me laisse porter, je fais la planche, je plonge, selon les occasions. Moi, je ne vais nulle part... qu'en avant.

Je me dirige vers la rue de Vaugirard où je demeure. Je rentrerai chez moi si je ne me sens pas l'envie de prendre le thé ailleurs. Je ne suis pas pressé.

Voici que les piétons du trottoir forment le banc de sardines. Ils se trouvent en présence d'un barrage qui force les courants à se diviser. Des travaux, les éternels travaux de la voirie, ouvrages de Pénélope, nous arrêtent encore mieux que le bâton de maréchal du sergent de ville. Pourtant il n'y a là qu'un ouvrier blanc de chaux, poudré de ciment et constellé d'étoiles de goudron, lequel a bien plus l'aspect du Pierrot de l'ancienne école que d'un nouveau citoyen conscient et organisé. Il désorganise à merveille toute la circulation, rien qu'en demeurant le menton sur le manche de sa pelle. Il s'agit, je crois, d'enlever un tas de sable. J'ai remarqué qu'on met des tas de sable un peu partout et qu'on les dérange selon la couleur du ciel : s'il pleut, on le disperse, s'il fait beau, on le ramasse. Il y a certainement des raisons, seulement on ne les connaît plus (elles datent du temps des chevaux) et le banc de sardines attend toujours qu'on lui ouvre les écluses. De son côté, le Pierrot contemple la foule avec le sourire.

C'est amusant, je tire mon carnet pour y jeter un trait de son attitude où il y a la nonchalante noblesse des paresses italiennes. Il est sûrement Italien et ces gens-là sont modèles de naissance.

Faiseur d'images, sans cesse sollicité par l'aventure du geste, de la nuance, de l'expression rencontrée qui me saisit encore plus que je ne peux la saisir, mon atelier c'est la rue, le salon, le théâtre, l'endroit public ou privé, partout où je peux m'emparer de la grimace humaine prise en dehors de toute pose. Ce n'est souvent qu'une ligne et ça me sert, un jour, pour camper une figure. Je ne conçois rien selon ma perspective particulière, qui serait un tel manque de mesure que personne ne s'y attacherait. L'observation m'aide à faire prendre une fan-

taisie pour une réalité. C'est le levain qui gonfle l'œuvre, ou le solidifiant qui la coagule. Je ne travaille pas plus que cet ouvrier goguenard, le menton sur son outil, seulement je voïs et, quand j'ai vu, je fais voir. Je suis un pauvre diable d'artisan cérébral qui entasse, dans le grenier de son cerveau, tous les grains disparates du sablier. J'amoncelle, ou je disperse, selon le vent qui souffle sur moi.

Je remets mon carnet dans ma poche, puis, à mon tour, je vais enfin passer.

Ah !.....

III

... Je vais passer ; alors j'aperçois une bouche !... C'est un éclair qui jaillit de la foule. Ce sombre nuage communique jusqu'à moi par ce trait de feu et m'illumine d'une rouge lueur. Une forme droite, mince, une femme jeune dont les vêtements ne diffèrent pas des autres vêtements féminins, de la robe courte, du manteau serré en fourreau de parapluie, du casque de satin, bien enfoncé sur les oreilles, avec une plume couchée balayant l'épaule, mais cette tige humaine porte une fleur étonnante : sa bouche d'un carmin frais et naturel, sa bouche d'un dessin tellement classique, tellement la bouche qu'il faudrait à toutes les femmes (et à tous les hommes !) une bouche si voluptueusement pure que je n'hésite pas : je la suis.

L'artiste sépare encore ces lèvres ravissantes du reste de la créature inconnue. Tout à l'heure, je crains fort que l'homme envoie promener le dessinateur pour s'occuper du reste.

Nous traversons le carrefour, entrons dans la rue de Vaugirard, la bouche et moi. Cette jeune femme marche vite. Elle ignore le suiveur ou ne s'en inquiète pas. De temps à autre, elle lève la tête pour regarder les numéros

des maisons ou les enseignes. Elle cherche quelque chose, un magasin.

En marchant derrière elle, je l'examine attentivement dans les glaces des devantures. Elle a de vingt à vingt-trois ans. Pas de hanches, pas de poitrine, selon la formule de notre époque garçonnière. Tout d'une pièce, elle va droit et ce n'est pas la démarche provocante des filles ni celle prétentieuse des bourgeoises, encore moins l'allure lassée des femmes du monde qui ont gardé le pli de la voiture dans les jambes, font des zig zags sur les trottoirs et ne savent pas au juste où elles sont. Ça, c'est une femme d'une espèce que je ne connais pas. Et comme c'est donc joli une femme qu'on ne connaît pas !

Elle a le teint clair, d'un blanc rosé, un brin de poudre, à peine du pollen sur un fruit, et, sous la peau, le sang pousse, par ondée, une teinte plus vive. On dirait que deux cœurs lui battent dans les joues, activant cette lumière des pommettes que conservent les êtres encore près de l'enfance. Bien habillée ? Non. Mal mise ? Non plus. Pas riche assurément. Tout, sur elle, est d'un noir luisant, a cette patine des vêtements usagés mais très propres. Au bas de la taille, une ceinture, une lanière de cuir coupe le manteau. Aucun bijou, aucune lingerie cependant, des gants, des gants de peau, peut-être parce qu'il fait froid, peut-être parce qu'on n'a pas d'autre fourrure. Les femmes vulgaires n'ont pas de ces gants-là. Elles préfèrent, avant tout, porter une barrette de strass, un collier de cabochons énormes ou des souliers de bal.

Celle-ci ne se fait remarquer ni par le pendentif ni par la chaussure. Elle est tout unie, simple. J'oublie qu'elle arbore une bouche de corail si rare qu'elle vaut toutes les parures de la terre.

Ah ! cette bouche... que ne donnerais-je pas tout de suite pour la voir sourire, sourire à n'importe qui, à n'importe quoi. Et j'ai l'inquiétude de découvrir, en cet

écrin de satin pourpre, des perles irrégulières, gâtées, ou fausses. Je suis blessé, d'avance, par une possible désillusion.

Je marche fiévreusement, sans m'en apercevoir, je bouscule des passants et je m'arrête, un peu confus, presque sur elle. Je n'ai même pas l'idée de m'excuser. Je la dépasse, forcément, pour ne pas la bousculer aussi et je n'ose plus me retourner pour ne pas lui manquer de respect en la dévisageant. Reste à employer la manœuvre bien connue de tous les suiveurs : me faire suivre ; seulement, je devine que ça ne prendra pas. Elle est trop pressée, cherche toujours une adresse qu'elle doit avoir perdue et tâche de s'orienter dans ses souvenirs.

Au coin du boulevard Raspail, j'attends et elle me rejoint. Je suis immobile, en arrêt. C'est elle qui me heurte. Nous nous regardons face à face. Et alors, il se produit la transformation que je redoute. Elle sourit, demi-sourire un peu contraint qui me montre des dents très petites, le genre de menues perles qu'on emploie pour les poupées-bébés qui parlent, ont les lèvres entr'ouvertes. Je suis transporté de joie : c'est net et transparent d'émail comme de la gelée d'avril.

Voilà bien assez longtemps que je suis prisonnier d'une idée fixe. Quelle importance peut-il y avoir, maintenant, à demeurer fidèle vis-à-vis de qui m'a repoussé, m'oublie ? Dans cet instant de griserie qui me permet enfin de respirer, la douleur lancinante que je traîne s'est apaisée. Cette plaie, dont je n'arrive pas à comprendre l'inflammation, s'est en quelque sorte fermée, brusquement, pendant que l'inconnue ouvrait la bouche et, si je suis encore capable de m'analyser, ce n'est pas le peintre qui est ravi. Immédiatement, l'homme envoie le dessinateur au diable. Je réponds au sourire de la femme par un regard dont l'ardeur ne peut pas l'offenser, puisqu'il est le meilleur moyen de la questionner sans l'effaroucher d'un mot malsonnant.

Or, cette femme, très machinalement, comme hypnotisée, balbutie :

— Oui... la *Société du Gaz*. J'ai perdu le numéro, mais c'est dans ce quartier-ci.

Et elle reprend sa course, ne se doutant même pas quoi. Elle s'est adressée à lui comme à un ami au courant de toutes ses préoccupations.

Moi, je sais.

Je comprends aussi le danger, l'abîme qui s'entr'ouvre avec cette jolie bouche souriante. C'est l'aventure de la rue, la pire de toutes, celle dont tous mes semblables, gens plus ou moins célèbres, doivent se garer sous peine d'amende ou de chantage ; mais c'est la seule véritablement amusante, qui réunit à la fois le plaisir de la chasse et celui de l'amour, des deux passions dominantes du carnassier humain. Je me moque de la morale, en ce moment, et de mes propres souffrances passées... Seulement, combien de temps cela durera-t-il ? Une heure, un jour, un mois, je vivrai sans le souci de mon équilibre social et, si je tombe d'un peu haut, je saurai rebondir. L'essentiel est d'oublier une heure, un jour, un mois, qui sait, pour toujours. Et puis, il y a le miracle. Des natures singulièrement fatalistes comme la mienne ne se persuadent pas, à moins d'un miracle, de la nécessité de déranger leur cerveau. J'ai interrogé mentalement cette femme et elle a répondu. Je ne veux pas rire de cette banale réponse, car elle est l'indice du premier envoûtement, d'un très naïf envoûtement. Elle cherche réellement cette *Société du Gaz*, c'est idiot, et elle l'avoue au passant qui, lui, cherche tout autre chose.

Donc, il y a sur la terre, où tout s'abolit, dans cette rue, sur ce boulevard grouillant, vibrant, hurlant, un pays silencieux, immense, un infini qui s'étale, magiquement déroulé autour d'un homme et d'une femme en présence, chasseur et gibier arrêtés l'un par l'autre,

le premier peut-être déjà vaincu par le second. Des aventures, souvent très belles, ne débutent pas mieux.

Elle passe vivement sur le boulevard Raspail et je la perds de vue, parce qu'elle remonte pendant que je descends. Je continue mon chemin, suis la rue de Vaugirard qui me ramène vers mon logis. Pile ou face ! Il me faut deux miracles. Je jette ma chance en l'air ! Si cette femme, qui vient de quitter ma route pour aller chercher cette *Société du Gaz* dont elle m'a parlé, se dresse encore devant moi, que je puisse la revoir seulement l'espace du rouge éclair de sa bouche, je ne m'embarrasse plus de scrupules ou d'hésitations et je vais jusqu'à elle, pour, à mon tour, lui parler spontanément. Ce n'est pas une professionnelle et je ne sais pas encore comment je m'y prendrais, mais n'importe quel moyen sera le bon si j'arrive à serrer son bras sous le mien.

Un reflet, couleur de framboise, teinte la nue grise du crépuscule. L'incendie des hivers parisiens s'allume et le froid, qui semble moins dur à ce reflet, fait fumer un léger brouillard autour des globes électriques. C'est l'heure d'entre chien et loup qui est toujours exquise quand on sait s'en servir : on ne se voit plus mais on peut se frôler.

A-t-elle rencontré sa fameuse *Société du Gaz* ? Il me paraît, maintenant, ridicule d'espérer le retour de cette femme. Elle est très simplement partie pour sa course de petite ménagère modeste. Non, rien d'extraordinaire n'est survenu. Je suis de nouveau seul, toujours seul, et j'erre en m'égarant de plus en plus dans le grand désert du monde. Une étrange lassitude s'empare de moi, me réduit. Pourquoi cette ruée vers la joie d'une aventure quelconque si je dois me retrouver, à présent, le blasé fataliste qui ne daigne même pas tenter l'effort d'une poursuite ? Triste et cruel chasseur, bourreau de lui-même, chassé par l'idée fixe de tuer sa douleur à laquelle il revient toujours comme un blessé tourmente son inu-

tile pansement, je ne guérirai donc jamais, puisque je ne sais pas être le plus fort et qu'au lieu de fabriquer le miracle moi-même... j'attends l'occasion.

Ah ! Mon Dieu ! La voilà ! C'est elle qui, au lieu de redescendre le boulevard, aura fait le tour par une autre rue et me recroise sans l'avoir fait exprès ou... m'ayant suivi, de son côté ? Mais non ! Elle est arrêtée devant une petite mercerie à peine éclairée où il n'y a rien à regarder, c'est-à-dire qu'elle regarde ailleurs. Au fond de ce couloir sombre, qui s'ouvre béant, de notre chemin à tous les deux, on entrevoit, comme un piège tendu, un vaste miroir aux alouettes, un grand hôtel portant banderoles et enseignes lumineuses. Il y a là un thé, une appétissante pâtisserie tout entourée de limousines noires, telles de grosses mouches bourdonnant autour d'un colossal gâteau diamanté de sucre.

Je marche droit sur la femme arrêtée.

Salut discret.

— Madame ou Mademoiselle, pardonnez-moi. Voici que je vous rencontre encore et que je vous regarde avec une insistance qui a dû déjà vous déplaire. C'est que je m'imagine vous reconnaître...

Elle n'est pas étonnée, ni révoltée, seulement figée dans une pose droite, étourdie par une émotion qui lui serre la gorge et elle me répond :

— Moi aussi, Monsieur, il me semble bien vous avoir déjà vu... je ne sais plus où, par exemple.

Je ris. Ça réussit toujours, avec les timides comme avec les faciles, et ça leur donne le loisir de se composer une attitude.

— Alors, n'hésitons pas, ma chère enfant, faisons connaissance. Je m'ennuie mortellement à l'idée d'aller prendre le thé tout seul, là-bas, et vous, si vous vouliez bien m'y accompagner, vous auriez tout le temps nécessaire pour... vous rappeler.

Elle est un peu interdite, déjà conquise. Ce n'est pas la

première fois qu'on la traque, en pleine rue, mais c'est certainement la première fois, hélas ! qu'elle rencontre un animal de mon espèce.

IV

J'ai mis ma main sur son épaule et je sens qu'elle tremble. Est-ce d'émotion ? Est-ce de froid ? Je ne crois pas à une professionnelle. C'est une petite femme de genre mixte, entre la bourgeoise pauvre et la sortie de l'atelier musarde, une de ces plantes du pavé de Paris non classées dans l'herbier du trottoir, qui ne sont rien encore qu'une fleur à cueillir et qui retombent fanées par un soir de soleil trop artificiel — ou vont s'épanouir dans la serre chaude du sage père de famille soucieux de sa réputation.

Elle murmure avec une moue, prise au piège de sa propre curiosité :

— Je suis mariée, monsieur. Je vous assure que vous vous trompez. Moi, je ne vous mens pas. Je suis certaine de vous avoir déjà vu et c'est pour ça que j'ai tourné la tête.

— L'essentiel, ma chère enfant, est qu'on se retrouve après s'être perdu. La vie n'a pas de meilleure surprise. Ah ! vous êtes mariée ! Eh bien ! ça m'est égal. Je n'ai aucun mauvais dessein contre votre mari ou contre sa femme en vous offrant le thé.

Elle sourit, malgré son envie de me tenir à distance, et elle me regarde franchement, de ses yeux bruns, vifs et doux, pas très grands, des yeux d'oiseau. Elle a un nez un peu court, des petits traits ramassés, un visage de gosse, mais la bouche arde et triomphe, au bas de ce masque enfantin, comme un beau fruit mûr, chaud d'un été intérieur, d'une existence à part. Ce qu'elle contemplait, de loin, c'était justement l'étincelante pâtisserie, l'endroit où les désœuvrés vont boire le breuvage odorant que la

petite femme mettrait plus volontiers sur son mouchoir.

Je me penche sur elle, m'appuie fatigué de la bonne fatigue du chasseur ramassant la proie :

— Oui, moi, je vous ai reconnue tout de suite à cause de votre bouche, jolie Madame, parce qu'il n'y a pas deux bouches comme la vôtre. Je l'ai vue en rêve et ce m'est un bonheur indicible de la joindre en réalité. Ne vous révoltez pas. Façon de parler, car je ne vise pas si haut. Nous allons manger des gâteaux ensemble, nous bavarderons. Aimez-vous les bonbons, la crême, les tartines ? Votre bouche est tellement bien faite pour goûter à tout ! Etes-vous gourmande ?

Elle rougit, se laisse envelopper le bras. Cependant son inquiétude n'est pas feinte, car, dans cette rue sombre, elle est soudainement fardée de ce reflet framboise des nuées de là-haut.

— Comment avez-vous deviné ça ? Seulement, si je vais avec vous, je veux que vous me disiez tout de suite où vous voulez me conduire. Là-bas, c'est un hôtel. Est-ce qu'on y prend le thé devant tout le monde ?

— Vous avez peur d'y rencontrer quelqu'un ? On prend toujours le thé devant tout le monde. En voilà une question, petite Madame ingénue ! Nous causerons comme de vieux amis, ensuite nous nous en irons, chacun de notre côté. Je ne vous demanderai pas votre adresse et je vous donnerai la mienne, ce qui vou laissera la liberté de ne jamais revenir ou de nous revoir. Là, êtes-vous tranquille ?

J'emploie le suprême argument pour corriger l'insolence de l'ironie :

— Dans cette aventure, que je veux charmante, une minute toute rose comme vos lèvres, j'offrirai tout et ne demanderai rien. Est-ce que votre mari vous attend à cinq heures du soir ?

— Non. Il n'est pas à Paris en ce moment, mais ce n'est tout de même pas bien d'accepter. Je ne vous connais

pas. (Elle ajoute, par association d'idées :) En effet c'est comme en rêve. On fait des choses qu'on ne voudrait pas faire.

Elle est en ce moment l'écho de ma pensée, la petite fille hésitante et amusée par la tentation. Elle ne me semble pas du tout l'héroïne de la vilaine aventure. Vaut-elle mieux que ça ?

Nous marchons vers l'hôtel illuminé. Elle, se faisant un peu tirer. Moi, la tenant prisonnière. Il se dégage de ce jeune corps droit une étrange et timide tentative de résistance. Elle marche, oui, comme en rêve, mais elle a le coup d'œil attentif de l'oiseau prêt à fuir.

Nous sommes devant un perron. Un minuscule groom nous pousse dans le compartiment d'une porte tournante. Une table de deux est libre, dans un coin à palmes vertes. Gerbes d'œillets, napperons de dentelles et, sous la clarté opaline d'une coupe renversée, qui plane sur nos fronts comme une large hostie, ma compagne se dégante, saisit sa tasse, un doigt en l'air, accomplissant, d'instinct, le rite cérémonieux ; elle est bien Parisienne.

Selon le programme, nous bavardons. Un verre de Porto et elle entame les confidences. Il y a des tas de gens, autour de nous, très comme il faut. Je ne pourrais pas risquer un geste inconvenant sans me mettre tout un public sur les bras ; alors cela la rassure et elle ose dire ce qu'elle préfère, louche vers les glaces d'un regard anxieux. Elle rit parce qu'elle s'aperçoit que la lumière discrète de la coupe opaline fait valoir son teint, puis elle se moque un peu de la demoiselle servant qui vient de laisser tomber une meringue.

La main tenant la tasse est jolie, nullement aristocratique, mais soignée. La voix moqueuse reste cependant assez basse de timbre, tendre, sans affectation d'enfantillage.

Cette femme commence à me plaire beaucoup. Je sors

mon carnet, je croque, platoniquement, sa bouche et je la lui montre :

— C'est toute ma figure, au-dessus ! Et vous n'avez dessiné que ça ! Comme c'est drôle ! Je me reconnais. Ah ! ce n'est pas banal de faire une figure rien qu'avec une bouche ! Vous êtes donc sorcier ?

Sorcier ? Si je pouvais m'exorciser moi-même, devenir amoureux ! Ce n'est pourtant pas l'amour que je cherche, c'est l'oubli, et je suis capable de lui en vouloir, après.

Sa langue de gourmande satisfaite se délie de plus en plus. J'apprends que ma petite hypnotisée est une fille du peuple. Inoui ! Une femme rencontrée dans la rue, pauvrement habillée, se décide à déclarer qu'elle n'est d'aucun monde et qu'elle ne descend pas d'un prince russe !

— Moi, voyez-vous, Monsieur, je ne fais pas la grimace : je suis née chez un marchand de vin. Mon père était toujours ivre, rapport à son métier d'empoisonneur, et ma mère ne m'aimait pas, elle préférait mon frère. Je ne suis pas très instruite. J'ai appris ce que j'ai pu. Ah ! j'aurais bien aimé passer mon temps à lire ! Dès que je revenais de l'école, on me forçait à laver la vaisselle ! Je ne suis pas paresseuse, mais j'ai les cuisines sales en horreur. J'aime la propreté, j'aime l'ordre. J'aime aussi gagner ma vie et ne rien devoir à personne. Je me suis mise dans la couture, les raccommodages, les remaillages, les franges de perles, puis les fleurs de soie que je pose sur des blouses ou des robes. C'est la pleine mode, en ce moment, ça rend bien. C'est de la broderie. Vous savez ce que c'est, hein, la broderie ?

— A peu près... puisque je dessine.

— Pour aller vite, dans cette partie-là, il ne faut pas avoir des *envies* aux doigts et garder ses ongles bien lisses. Alors je porte toujours des gants pour conserver mes mains. Quand on accroche les soies, c'est rageant,

on gâche tout. Moi, j'ai des nerfs, ça me remplit la bouche de salive de me casser un ongle.

Je remarque, non sans étonnement, que cette petite créature, sortie du peuple, née chez un marchand de vin, n'use d'aucun vocable en honneur chez les romanciers réalistes. Elle s'exprime simplement et semble éviter avec soin les formules crapuleuses de notre argot moderne. Elle est plus proche de l'étourderie de l'enfance que de la vulgarité. C'est la petite fille à la merci du hasard.

— Et le mari ? Parlez-moi du mari, jolie Madame nerveuse.

Elle tourne la tête, a un moment d'embarras, ses joues prennent feu :

—C'est vrai... je vous ai dit que j'avais un mari. J'aurais mieux fait de ne pas vous le dire, puisque vous n'y croyez pas. Il est dans la représentation. Je l'ai connu quand je suis entrée en atelier. Il va tantôt ci, tantôt là. Une semaine en province et une semaine à Paris. On ne sait jamais. Dans l commerce, quand on s'associe, qu'on s'entend, on finit toujours par s'établir. Moi, je n'ai pas assez d'instruction pour diriger une maison, mais, lui, il est très capable...

Je coupe, un peu impatienté :

— Vous l'aimez ? Quel âge a-t-il ?

Elle me regarde, interdite :

— Pas la peine de vous fâcher. Pour la bagatelle on n'a guère le temps. Les gens qui travaillent ne font pas la noce. Il est bien plus âgé que moi. J'ai vingt-trois ans, lui quarante-cinq. Ce qu'on voudrait, c'est de ne pas courir d'un côté ou de l'autre. Monter un commerce. Avoir son magasin et une arrière-boutique soignée: des rideaux de tulle, des meubles clairs, un tapis partout, un endroit bien à soi où on ne compterait plus avec personne, j'espère que ça viendra... et s'il n'était pas si... si avare...

Ça se gâte. J'attendais l'aveu. Je le devinais. Il est

extraordinaire qu'on ne puisse pas causer une heure confidentiellement avec une femme, de n'importe quel rang social, sans qu'elle accuse le père, le mari ou l'amant d'avarice. C'est un des mystères de l'éternel féminin. Sur ce terrain-là elles ne diffèrent pas beaucoup entre elles, les filles d'Eve qui se souviennent du serpent, au moins pour le don de la pomme. Adam ne saura jamais, lui, l'offrir à propos. Quel imbécile !

Je ris :

— Avare ? Expliquez-vous ?

— Parce qu'il ne dit pas ce qu'il met de côté. Moi, je suis franche. Je gagne deux cent quatre-vingts francs. Je dépense tout malgré que je fasse très attention... et il me reproche d'aller trop vite. Songez que le terme est déjà de mille francs...

— Par mois ?

— Non, bien sûr ! Par an, et on ne nous l'a pas encore augmenté. Une belle mansarde avec l'eau, le gaz... même c'est pourquoi je suis allée à la *Société*, il y a une canalisation qui perd dans le mur. Par exemple, ce n'est guère qu'au milieu de la chambre qu'on peut se tenir debout. Ma machine, mon métier à broder, le lit et le lavabo, c'est plein comme un œuf. Mais j'ai la cime des arbres pour me nicher la vue, car la fenêtre donne sur un jardin.

Je suis un peu ému.

Elle est heureuse de me confier tout ça. Dans cette atmosphère d'un luxe dont elle ne semble pas du tout avoir besoin, ou qu'elle ignore, elle fait surgir l'apparition de la petite existence des pauvres gens satisfaits. Il y en a donc ? Pas de revendication d'ordre général ; cependant, la fissure s'est déjà produite dans le mur de leur vie particulière et je crois que la fuite du gaz n'y est pour rien. La femme a l'idée d'un peu plus de confort et le mari (hum ! est-ce bien le mari ?) cache ses économies personnelles. Mais j'aime cette phrase : *moi, j'ai la*

cime des arbres pour me nicher la vue. Comme il y a du ciel et de l'air, là-dedans !

Si cela est aussi simple qu'elle me le montre, c'est le conte de fée : *Cendrillon* ou *Jenny.*

— Vous trouvez votre mari trop âgé, petite Madame. C'est humiliant pour moi.

Je pense que nous ne comprenons pas toujours la raison de certains abandons cérébraux. Cette jeune personne m'ouvre le modeste écrin de sa vie parce que l'idée ne lui vient pas du voleur possible en ce vieux garçon qui rit avec elle en mangeant des gâteaux. On se croise et on ne tardera pas à s'éloigner l'un de l'autre. Elle aura toujours goûté ! Des moineaux, dans les Tuileries, acceptent volontiers une miette sur un index tendu et fichent le camp sans se croire compromis par leur hardiesse. On est tellement aux antipodes !

— Vous avez plus de quarante-cinq ans, vous ?

Elle dit cela dans une surprise parfaitement jouée, sinon réelle, mais qui m'est désagréable, m'abîme sa bouche.

— Où voulez-vous que je vous reconduise ? lui dis-je agacé.

Puis je me souviens de nos conventions et, malgré ma mauvaise humeur, j'ajoute :

— C'est-à-dire à l'entrée de quelle rue, de quel métro ?

Je me lève, règle l'addition et me fais envelopper des fraises glacées qu'elle a couvées des yeux.

— Que je suis contente ! Oui, j'avais encore envie de ça. Je n'en ai jamais mangé. Merci, Monsieur, mais vous êtes certainement moins... raisonnable que mon mari, ça se voit de reste !

La malicieuse sourit et ce sourire est irrésistible.

Une fois dehors, elle se serre contre mon bras parce que le froid la suffoque.

J'arrête un taxi, la prie de monter sans lui permettre une protestation et je donne au chauffeur une adresse

des plus vagues, du côté du boulevard d'Orléans. A ce moment, dans cette obscurité de la petite chambre close, roulant vers l'inconnu, où nous sommes assis l'un près de l'autre, je la regarde attentivement. Elle est tout extasiée sur ses fraises. Elle m'en offre une :

— Vous en voulez ?

Que va-t-il se passer si je cède au désir de mordre à cette bouche, fruit si tentant dont la couleur éclate positivement dans l'ombre ? Chair fraîche qui paraît pure de tout ferment malsain !

Non, je ne ferai pas cela. Je me refuse à la tentation. Cela détruirait peut-être le charme. C'est trop tôt.

Elle demeure gênée sous mon regard. Par contenance elle glisse sa main sous le col de mon pardessus.

— C'est de la loutre, de la vraie, dit-elle. Ça vaut six cents francs comme un sou ! Mais ça se *mitera* si vous n'en prenez pas soin. Est-ce que vous êtes un Monsieur tout seul ?

— Quelle drôle de petite Madame vous êtes, vous ! Non, je ne suis pas marié. Il est inutile de mentir. Cependant voulez-vous que nous fondions une société secrète à nous deux ? Vous aurez bien, de temps en temps, une heure à me donner pour goûter, aller au théâtre ou au cinéma, nous promener n'importe où ? Vous me ferez signe quand ça vous plaira et le vieux garçon et la petite fille s'offriront une récréation, s'amuseront à des jeux innocents, absolument permis.

Ce disant j'ai pris sa main que je serre un peu fort, malgré moi.

— Oh ! comme vous avez chaud ! (Elle tremble nerveusement.) Voilà que ça me fait peur. J'ai confiance en vous, pourtant, parce que vous êtes très convenable, mais pourquoi avez-vous si chaud que ça ? Le théâtre, le cinéma et puis faire la dinette... Je ne suis pas une petite fille, Monsieur ! (Tout à coup elle pousse un cri.) Ah ! je sais, je sais où je vous ai vu ! Oui, je vous ai vu en

photographie sur un journal. Vous aviez ces yeux-là ! Le même chapeau, plié de côté, et tellement l'air de vous fiche du monde. Mais pour qu'on mette votre photo dans les journaux, il faut que... (Et brusquement, elle saute sur la portière, frappe à la vitre, veut l'ouvrir, se précipiter hors de cette voiture pour me fuir, toute sa belle confiance envolée.) Je veux m'en aller ! Je veux descendre ! Ah ! laissez-moi descendre ou j'appelle le chauffeur !

Ce n'est ni de la coquetterie ni de la pudeur, c'est de la terreur folle me révélant à la fois la vibrante sensibilité de cette enfant du peuple et sa logique superstitieuse. Qui photographie-t-on dans les journaux, sinon les assassins, les hommes politiques, les gens de lettres, les voleurs, enfin tous les grands malfaiteurs de l'humanité ?

Je fais arrêter le taxi, je tire une carte de mon portefeuille et, l'ayant aidée respectueusement à descendre, je murmure :

— Je ne connais même pas votre nom. Je ne vous demande pas votre adresse, cependant voici toute ma personne entre vos jolies mains, petite Madame. Adieu ou au revoir.

V

Je rentre chez moi.

Passé la première porte cochère, c'est la vaste cour déserte dont les dalles ont de la mousse dans les creux comme des pierres tombales. Au fond de cette cour, la grille noire, sur le jardin, en barreau de prison. Et cette grille tourne sur ses gonds, avec un petit grincement qui ressemble à la plainte d'un hibou, un chant atrocement mélancolique. J'ai fait huiler ces gonds-là, je les ai même fait démonter : ils crient encore, ils crieront toujours ! Ils doivent appeler à l'aide.

Le jardin entoure étroitement mon pavillon. On le croirait très grand, ce jardin. Il est borné par de hautes murailles sans ouvertures, celles des maisons voisines lui formant des barrières de sept étages, retenant entre elles l'espace fluide et sombre, ainsi les parois d'une citerne retiendraient une eau verte.

Il y a trois arbres, certainement centenaires, et une vasque à margelle sculptée contenant un triton orgueilleux crachant dédaigneusement dans le vide.

J'ai découvert cette retraite, quelques pièces sous un bandeau grec, dans un état lamentable et je l'ai louée, ensuite achetée, aux temps bénis où il semblait y avoir plus de logis que de locataires. Restauré juste assez pour devenir habitable tout en conservant son air discrètement ancien, ce pavillon me plaît parce qu'il y a, de lui à moi, un lien mystérieux, comme un esprit de corps. Je crois que je le console pendant qu'il m'attriste. Pour rien au monde je ne voudrais le quitter.

Un perron de cinq marches, une haute porte cintrée sous une marquise et, au coin gauche de ce perron, un amour de bronze brandit une torche dont l'ampoule électrique n'a jamais éclairé, pour la bonne raison qu'il n'y a pas d'électricité chez moi. J'ai le dégoût des orages à domicile, des courts circuits. C'est à peine si je consens au gaz. Une modeste lampe veilleuse, voilée de jaune primaire, m'attend dans l'antichambre où Nestor m'enlève mon pardessus et m'avoue, à voix basse, que Francine, sa femme, et ma cuisinière, s'inquiète pour le dîner. Il arrive la même chose toutes les fois que je suis en retard, ce qui arrive très souvent. Je n'ai pas envie de rire. Je n'ai jamais envie de rire quand je rentre. Je suis à la fois calme et désespéré, content de tirer enfin le rideau sur ma vie privée, désespéré de me séparer de la vie publique dont les agitations me tentent toujours comme des promesses d'oubli. L'existence actuelle de Paris, dans la rue ou dans les salons, c'est le morceau de

musique bruyant, le jazz-band vous arrachant de force à vos préoccupations ; mais lorsque retombe le silence, c'est la solitude plus absolue, l'horreur de l'abandon ou l'appréhension de la chute. Il faut avoir une très bonne santé pour supporter les alternatives de ces brutales différences et opérer une prompte réaction. Puisqu'il y a en moi deux hommes qui se battent perpétuellement, je les mets d'accord en changeant d'allures à tous les coups. Ici c'est le sage et très amer philosophe qui domine, respire bien mieux et se félicite de sa tranquillité retrouvée. Ailleurs, c'est l'aventureux fou, toujours très gai, s'enthousiasmant pour toutes les manifestations, osant toutes les phrases, tous les gestes. Il est impossible de s'y reconnaître... même à mes propres yeux. Mes domestiques ont naturellement d'autres travaux à faire qu'essayer de résoudre le problème et, ne voyant qu'un côté de la question, ils agissent en conséquence, redoutant le moindre tapage pour ma taciturnité, s'accusant de fautes dont je ne m'aperçois pas, se donnant un mal terrible pour tenir en ordre mon intérieur plein d'un tas d'objets aussi précieux qu'inutiles, montant une garde sévère autour de mes études, et quand, par hasard, j'ai un modèle un peu décolleté à déjeuner, baissant les paupières, très indulgents, parce que c'est le métier qui veut ça.

Au rez-de-chaussée, la salle à manger et un boudoir qu'on intitule *la serre*. En haut, ma chambre à coucher et un atelier plus ou moins salon. Je dessine n'importe où, sous tous les jours, au midi, au nord. J'ai partout des grandes feuilles de papier bis, feutré, avalant crayons et pastels dans un fondu qui me ravit, sans que j'y contribue beaucoup personnellement. Le marchand, en me vendant ce papier-là, prétend que lorsque j'aurai enfin épuisé son stock je ne pourrai plus travailler. C'est probable, car je serai mort.

Francine, ma cuisinière et la femme de Nestor, est une

personne encore jeune, pâle et blonde, aux traits réguliers qui durent, au début de son existence, se crisper en mille petits plis dénommés improprement rides, sous la gifle formidable d'une catastrophe qu'on ne connaîtra jamais. De temps à autre le visage se détend comme un linge qu'on repasse et elle daigne m'initier à son intime satisfaction : « J'ai trouvé cette fameuse pâte pour les argenteries. Monsieur verra, dans les vitrines. Ça ne fait pas trop neuf, ça fait seulement plus riche et ça conserve ! » Nuance ! Où elle travaille tout s'harmonise et l'intelligence de son métier brille par-dessus toutes les richesses de ma demeure. Elle est comme mon papier bis : elle fond les couleurs et, mes propres valeurs, c'est elle qui les défend.

Depuis que j'entends raconter, tantôt par les duchesses, tantôt par les poules de dancings, les histoires de domestiques à faire frémir un agent des mœurs, j'apprécie de plus en plus ce couple d'officieux dévoués si bien assortis à mes appartements. Ils sont chez eux chez moi. Je ne descends jamais dans les sous-sols où ils règnent et ils ne me montent jamais de là aucune importune histoire de cuisine. N'en déplaise à mes belles amies qui, pour la plupart, ne savent pas compter, je n'ai jamais l'erreur dans mes comptes et ils ont pour moi un respect du cher maître que j'avoue ne pas mériter.

En cette très vieille demeure où je viens me reposer de tous les tracas et fracas modernes, la lumière du jour, ou de la nuit, passe, tendre, voilée, clarté verte ou lueur d'ambre, comme une onde lustrale assouplissant mes muscles, apaisant mes fièvres, bain quotidien tout parfumé de la ferveur du silence.

Le point noir de mon personnel, c'est le chauffeur. Celui-là est en dehors de mon domaine, arrive d'un garage assez distant et boit l'essence en route comme ses pneus boivent l'obstacle. Il vient de la grande ville

qui rugit à ma porte ; mais je le change assez souven pour ne pas être forcé de le reconnaître.

Le jardin est entretenu par Nestor, lequel valet de chambre sait tondre le gazon et y repiquer, en jardinier expert, des *mères de famille,* sorte de pâquerettes très touffues, rosées, qui me font l'effet déplorable d'être artificielles.

Au milieu du jardin, cette vasque à margelle sculptée est l'objet de fréquentes discussions entre le mari jardinier et la femme chercheuse de pâte conservatrice. On y a déjà mis des poissons rouges. La vasque fêlée, perdant son eau, ils ont tous trépassé, le ventre en l'air. Après un cimentage sérieux, on a réfléchi. Peut-être obtiendrait-on un effet plus décoratif en forçant le triton à arroser des fleurs aquatiques. Et j'assiste, de loin, à l'épanouissement, plus ou moins réussi, de nénuphars teintés de vermeil qui finissent par rivaliser d'éclat avec les tasses à goûter les vins de mes vitrines. Ça fait riche... mais pas gai.

Je reçois peu. Je n'ai plus de parents. Pas d'ami digne de ce nom. Je travaille beaucoup et je gagne assez d'argent pour pouvoir m'amuser sans faire de dettes, car mes domestiques n'aiment pas les retards dans les paiements. Ils me l'ont déclaré. M'amuser ? Hum ? Est-ce que je me suis jamais amusé au sens réel du mot ?...

Ce soir, je manque d'appétit. Mes nerfs me barrent l'estomac de leur très redoutable nœud gordien. Il faudrait, pour dénouer cela, trancher dans le vif d'une décision et je suis encore tout révolté de n'avoir pas su, au juste, ce que je voulais. Allons tout de même dîner, ne serait-ce que pour faire honneur à ma cuisinière.

Ma salle à manger, tendue de velours olive, est émaillée, comme la pelouse, au printemps, de fleurs de porcelaine, des assiettes de Chine de la dynastie rose. Les vitrines présentent, en des cadres de rigide ébène, l'argenterie choyée par Francine et, aux flammes coiffées

des bougies, ses rayons glissent, jouent en cassures de satin pâle comme des robes de féeries, des écharpes ondulant, sous les frondaisons d'un parc, allant des gris de perle jusqu'au blanc bleu de la neige.

Un convive m'attend. Sirloup, grand chien d'auto, gravement et noblement assis en face de mon couvert et balayant le tapis de sa queue dans un large mouvement d'éventail. Sirloup est d'une belle fourrure beige, qu'il porte plus foncée à l'étole, et montre, selon sa race, des prunelles de topaze brûlée avec quelques instincts sournois qui ne me rassurent qu'à demi sur son degré de civilisation. Je lui dois déjà plusieurs contraventions pour coups et blessures, quoique nous ne nous disputions pas souvent, ce qui serait, sans doute, plus dangereux que les contraventions, au moins pour moi.

Nous dînons et fumons ensemble. On lui sert sa soupe à côté de ma chaise. Il n'admettrait pas d'aller manger à l'office. Francine, toujours soigneuse, étend une serviette par terre, pose l'écuelle, une jolie écuelle d'étain au poinçon d'un fermier général, et verse la pitance, soupe très grasse, en faisant bien attention de ne rien éclabousser.

Le dîner fini, nous fumons tous les deux, soit au jardin, soit dans la serre, c'est-à-dire qu'il croque voluptueusement tous les bouts de cigarettes que j'ai, bien entendu, d'abord éteints au bord du cendrier pour lui éviter de se brûler la gueule.

Ce soir il y a des œufs mollets, dans une crème aux crevettes rehaussée d'un grain de beauté en truffe. C'est bien excitant, mais je n'ai toujours pas faim. Dissimulons.

Sirloup approuve et tire la langue quand je lui repasse le plat à peine entamé. Il avait des idées là-dessus malgré sa soupe. Je ne connais pas d'appétit comparable au sien, sinon le mien, quand je suis dehors...

Au dessert, il happe au vol une mandarine glacée,

puis demande la porte. Sirloup sort tous les soirs pour son tour de jardin, sa ronde minutieuse de policier. On peut dormir sur les deux oreilles quand il a inspecté nos entours : il ne peut rien y rester de vivant, pas même un mulot.

Moi, debout, devant la porte opposée, celle de la serre, j'hésite. Pourquoi entrer là ? Qu'ai-je à y faire, à présent ? Où Francine a-t-elle mis la lampe ce soir ? Et les journaux ?...

Si j'allais me coucher tout de suite ? Non. Si je vais me coucher Sirloup grattera plus tard. Il faudra me déranger pour lui ouvrir, car il dort dans ma chambre.

Je regarde les moulures de cette porte qui luisent sournoisement à la flamme dansante des bougies. Francine est derrière moi, tout à coup :

— Monsieur trouvera sa verveine... comme d'habitude.

Ah ! comme d'habitude ! Quelle geôle, cette habitude ! Pourquoi l'ai-je prise ? J'ai horreur du café, j'ai horreur des liqueurs fortes, oui, chez moi ! Si j'étais hors de chez moi, hors de moi, comme je me saoulerais volontiers, à ma façon, d'air vicié, de boissons frelatées, de parfums violents... de cette odeur dangereuse de la vie publique. Ces moulures s'arrondissent en coquilles vert bronze imitant ces serpents délicats qu'on dénomme *orvets*. Je tremble devant cette porte ; une étrange vibration sensuelle monte de mes pieds à mes cheveux... et ces vibrations-là les blanchissent sur mes tempes, mes cheveux, je le sais. Francine, qui est partie, s'est évanouie dans l'ombre du corridor, dit aussi, quelquefois :

« Si Monsieur voulait se teindre, il aurait vingt ans de moins. »

Et quand elle risque timidement cette phrase prophétique, elle me produit l'effet d'une femme du meilleur monde avertissant son mari qu'il doit des égards à leur situation. En sens inverse, elle me passerait volontiers aux pâtes qui font plus riche.

Irai-je ? N'irai-je pas ?

Cette petite poupée de bazar à treize. Fichtre non ! Mieux que ça ! Il n'y a d'ailleurs plus de bazar à treize. C'est beaucoup plus cher. Comme elle a une jolie bouche ! Et comme sa singulière sensibilité est encore plus jolie ! Non, je n'entrerai pas. La verveine peut refroidir.

Après ? Qu'adviendra-t-il ? Encore la même histoire, la même sottise ! Celle de la poupée qu'on casse pour voir ce qu'il y a dedans... et qui pleure. Un homme devrait être pesé au poids des larmes qu'il a fait couler. Soit. Mais dans quelle balance et qu'il serait donc inutile, hélas ! le fléau de cette justice puisque la vie reprendrait son cours... le cours des larmes.

Et j'entre dans la serre. J'y retourne par habitude, par lassitude. Changer ? Non. Je suis trop vieux, j'ai un peu plus de quarante-cinq ans, moi, chère petite Madame à bon marché !...

VI

La serre est un petit boudoir vitré, au plafond rond, une espèce de cloche posée sur une plante rare, une étrange fleur que je cultive à mes moments perdus, à l'heure du rêve, dont le parfum me fait mal, mais que je respire comme on aspire l'odeur de l'opium, comme on goûte le haschich, la morphine, l'éther ou la fameuse coco, d'intronisation plus récente. J'ai le mépris des paradis artificiels... probablement parce que j'ai su me créer un enfer naturel qui suffit à me procurer toutes les extases, et il faut m'entendre fulminer contre ces différentes intoxications, puis, me voir, ensuite, dans le temple de mon culte secret pour se rendre compte de ma parfaite hypocrisie.

Vertueux ? Oui, je le suis. J'aime l'eau pure parce que je me sens toujours ivre. Je fuis les occasions d'amour parce que je demeure toujours épris. Je m'efforce à la

correction de mes moindres gestes parce que j'ai toujours envie de tuer quelqu'un. Et l'ensemble de ces états d'âme, un peu complexes, s'appelle une bonne éducation.

Je suis fort bien élevé, sinon vertueux.

Cette pièce, aux parois de verre, est entourée, jusqu'à hauteur de corniche, de rideaux de velours violets déteints, décolorés par la lente infiltration de l'humidité du jardin. Dans leurs plis lourds monte et descend toute la gamme des merveilleuses nuances du violet, cette pourpre du deuil, depuis les lilas gris de perse jusqu'aux mauves rougeâtres de la lie de vin.

Des cordons de tirage transposent cette gamme, disposent ces plis, les font reculer ou avancer, tour à tour ardents comme des guirlandes de jacinthes, ou sombres, en colonnes, taillées dans une grotte d'améthyste. Pas de fenêtre qui s'ouvre, mais la libre vue sur la réalité de la lumière du jour ou de la clarté lunaire que l'on peut supposer factice, car ce pauvre coin de jardin, ce morceau de nature condamné à l'internement dans la plus intense des civilisations, n'a pas un aspect naturel. C'est une vision de tristesse élégante, voulue. Les arbres ne sont plus que des fantômes de la forêt et la vasque, à margelle ciselée, tombée au milieu d'eux, n'est plus que la coupe d'un géant, coupe tarie par l'oubli des grandes ivresses ancestrales.

J'entre là, les yeux baissés. J'ai peur de recevoir le choc de cette image blanche. Il fait bon ici, cela embaume la verveine, l'odeur brûlante sort d'une tasse de Sèvres, une bien vieille tasse où ma mère, mourante, a bu ses dernières tisanes et où, moi, je viens puiser le très amer plaisir de ma vie solitaire. Un mince filet de vapeur se dresse vers l'idole comme bientôt ondulera l'encens de mes cigarettes.

— Me voici ! Je suis encore le même. Me reconnais-tu ?

L'idole sourit de plus en plus. Elle sourit toujours.

Je l'ai voulue ainsi. Est-ce que de mon côté je ne me montre pas toujours très gai ?

Au milieu de la serre, au sol de terre battue, il y a un tronc d'arbre, le tronc d'un arbre qui fut jadis bien vivant (le frère des trois autres) et au printemps plein de nids. Le caprice de celui qui bâtit la salle ronde l'a laissé là, le fit enclore sans le couper. Par-dessus le toit il put continuer à se développer normalement, mais il a dépéri, s'est desséché, a fini par crever de consomption de se sentir en prison dans la demeure des humains. Il a fallu lui couper la tête et reboucher le trou de ce toit qui lui formait comme un carcan de cristal. Maintenant, momifié, énorme morceau d'amadou, il pousse d'étranges végétations sur son écorce de vieux platane tantôt couleur de jade, tantôt couleur de rouille, de minuscules champignons satinés, des lichens d'argent, des excroissances ayant on ne sait quoi de visqueux, tenant à la fois de l'éponge et du coquillage.

Adossé à ce corps d'arbre mort, décapité, encore luisant de toute sa sève répandue, il y a un chevalet soutenant le portrait d'une femme. Un portrait ? Moi seul peut le savoir ! Pour les amateurs, les critiques ou le public, ce fut simplement une étude de nu, la meilleure de mes œuvres, paraît-il.

Je lui tourne le dos, brusquement agacé par le terrible et immuable sourire. Vraiment, ne se moque-t-elle pas de moi, l'idole ?

En face d'elle un divan, de velours violet, où ma place est creusée depuis le temps que je viens ici m'asseoir, m'étendre tellement fatigué, lassé d'essayer de revivre. Près de moi, la table en X sur laquelle fume, chaque soir, l'infusion du malade, la bourgeoise infusion du vieux garçon maniaque... ou le pervers breuvage de ses enchantements.

Une lampe-veilleuse, coiffée d'un abat-jour d'orchidées de gaze mauve et jaune, éclaire à peine ma peine de me

retrouver là, plus las, plus fatigué que jamais. Chez moi j'ai le siècle de cet arbre décapité, tous les siècles de ma maison, et dans la rue, jai cru avoir vingt ans, aujourd'hui. Pauvre fou !

Ecroulé sur ce divan, ayant à la portée de ma main le cordon qui fait mouvoir les rideaux, ces lourds plis m'enveloppent comme les draperies d'un catafalque, je hale, je tire de la même façon qu'on prendrait un *ris* sur un bateau et je découvre la partie du jardin où Sirloup se promène, dans le brouillard emmêlant les contours, ceux des arbustes et ceux de sa silhouette héraldique. Machinalement, je cherche à m'abstraire. Sirloup, m'apercevant, se précipite, colle son museau contre la vitre, les oreilles pointées en croissant, ses prunelles de topaze dardées. Sa langue pendante donne une lueur toute rose en opposition aux reflets mauves de l'abat-jour. Comme il est vivant !...

— Non, mon vieux, pas tout de suite. Amuse-toi encore une minute. Moi, je n'ai pas envie de vivre... ni d'aller dormir.

Je refais la nuit sur le jardin et le deuil retombe autour de moi, plus épais, plus lourd.

Je reste en tête-à-tête avec la femme nue.

Est-elle nue ? Non. Elle est surtout indéfinie, pas finie, ou effacée. Brune, ses cheveux tordus en écharpe, barrent sa poitrine et s'effilent sur sa hanche gauche. La face est trop faite pour le reste de sa personne qui se dilue sous des lambeaux de voiles flottants. Les yeux sont durs, fixes, d'une fixité d'au-delà très inquiétante, mais le sourire est séduisant, voulu et naïf à la fois. Il est extraordinairement railleur, ce soir, dans cette naïveté qui ressemble à de la pitié. Sous les yeux très clairs, des yeux d'eau, il y a le bistre mystérieux de la volupté et autour de la bouche les virgules, creusées par l'ongle de la souffrance ou du désir inexprimé.

Le corps est cambré en arrière, les deux bras, qu'on

ne voit pas, s'appuyant à une barre, peut-être à une branche de l'arbre qui est derrière la toile. Cette pose fait saillir le ventre blanc, en bouclier de métal, et ce bouclier, serti par l'ombre qui nous entoure, devient le centre, le rayonnement même de l'astre de cette nuit.

Toute la valeur de ce portrait est dans la hantise qui s'en échappe justement à cause de son assemblage bizarre de morceaux trop fouillés et de lignes floues. Je m'étais complu d'abord à le polir, de mille petits détails intimes pour en faire le document féminin par excellence, puis, revenu de cette exposition où il eut vraiment trop de succès, un succès de très mauvais aloi, je l'ai détérioré, saisi d'un accès de jalousie que je ne m'explique pas encore. J'en ai brouillé les lignes trop nettes, les ai voilées d'une sorte de crêpe qui prolonge les cheveux et noie les détails, dans une confusion d'ombres, de hachures portées en coup de couteau. Mais il est tout de même le réel portrait de cette femme-là et je reconnais, ligne par ligne, nuance par nuance, tous les détails de ce corps à ce que je les ai effacés du dessin... pour les mieux graver dans ma mémoire. Si le peintre pouvait oublier son ouvrage, l'amant se souviendrait, malgré lui, de tous les endroits où se posèrent ses désirs et s'est reposée sa propre confiance en leurs suprêmes réalisations. S'il a gâché son œuvre, il n'a pas pu étouffer sa passion qui reste entière. Et il n'y a plus, chez moi, que ce corps inanimé dont mon amour est l'âme.

Pourquoi m'a-t-elle aimé ou me l'a-t-elle dit, puisque, maintenant, elle s'est effacée à son tour en me fuyant ? Je crois qu'un amour sincère est pareil à l'incendie qui couve, et n'a vraiment plus besoin de l'incendiaire pour éclater. On a mis des matières inflammables dans ce coin de la chambre et une toute petite braise en dessous, la simple allumette éteinte quoique encore brûlante. Si jamais elle revenait, elle pourrait voir la maison en flammes de la cave jusqu'au toit ; seulement, si elle revenait,

elle aurait peur de son œuvre, car c'est l'œuvre de destruction, celle qui ne peut plus servir à rien.

J'entends Sirloup aboyer. Allons ! Qu'est-ce qu'il va encore chasser de mon jardin, celui-là ? Ce chien est terrible. Il ne permet à aucun animal de vivre sur nos terres. Je cours à la porte de la salle à manger. Je siffle. Le chien rentre, oreille basse, ennuyé d'obéir, mais soumis, car il fut admirablement dressé. Je peux lui demander n'importe quel tour de force, il l'exécutera.

Cependant, Sirloup est inquiet ; il se blottit près de moi sur le divan, avec un grondement intérieur. Pour le consoler je lui montre ma cigarette à moitié fumée ; il boude, détourne ses yeux de topaze.

— Oui, je devine ! Tu as vu la chatte de la concierge qui se faufile à travers les barreaux de la grille pour aller dénicher des moineaux transis sous les feuilles et tu as envie de lui casser les reins ! Nous nous chassons tous mutuellement... Et elle m'a chassé aussi, la panthère brune. Je ne dois plus la revoir. Fais donc comme moi, mon vieux, fuis l'occasion du meurtre... Toutes ces histoires-là finissent toujours par des contraventions.

Sirloup, maussade, ne veut pas fumer, décidément. Il se lève, s'étire, va se poster aux pieds du portrait comme s'il le prenait à témoin de ma tyrannie et il se met à chanter. Sirloup file des sons à faire dresser les cheveux. C'est un très bon ténor. Il trémole un peu avant de se lancer dans ses effroyables variations; il semble chercher la note, puis il rabat les oreilles, une patte en avant, solidement appuyée, et l'autre soulevée, effleurant à peine le tapis, comme le pianiste levant la main après un savant arpège. Son front s'auréole de l'inspiration, ses yeux s'allongent et lui font le tour du crâne, sa gueule se fend en un rictus de dilettante, il donne peu à peu de la voix, enfle de plus en plus du gosier. C'est le loup qui a faim dans les neiges russes. Ou le lion du désert d'Afrique appelant sa femelle. Et c'est aussi, par petits ho-

quets, la chatte de la concierge s'étranglant avec une arête.

Cela me réjouit grandement, jusqu'au moment où cela me serre le cœur à m'en faire rendre mon dîner.

— Assez, Sirloup. Assez ! De quoi te plains-tu ? Tu n'es qu'un chien. Qu'est-ce que tu dirais si tu étais un homme ? Oui, elle a filé, ta sacrée chatte, et moi je ne retrouverai jamais cette femme, parce qu'il y a les barreaux de notre grille, ceux de la porte de notre prison. Ma volonté et ton servage d'animal, deux choses à peu près égales en blessures d'amour-propre. Je ne vais pas courir après, hein ? Et toi, tu es trop gros pour passer au travers... Mon chien, cette messe des morts me semble avoir assez duré. A dix heures on ferme les pianos, ici. Tu vas réveiller Nestor et Francine. Voyons ! Il n'y a pas de pleine lune, ce soir... et moi je suis guéri. Mais oui, mon cher vieux. J'ai désiré la bouche d'une autre femme. Je suis sauvé. Il ne me reste plus qu'à la voir revenir, elle aussi, cette passagère lueur de bouche qui, en éclair, a rayé ma nuit cérébrale d'un trait d'espoir.

Sirloup ne se tait pas, il pleure, à gros sanglots ; il agite, désespérément, des tas de grelots fêlés. Je crois, ma parole, qu'il joue la comédie en l'honneur de ce portrait.

Et la femme, en face de nous, sourit toujours, de son sourire voulu, que j'ai voulu un peu bête, un sourire *qui fait la fille*, un sourire qui attire, promet, du haut de la pose où tout s'abandonne au passant ; mais les yeux sont ailleurs, très loin.

Je prends Sirloup au collier et je le secoue d'une poigne un peu rude. Subitement, c'est le silence.

Ce silence-là se jette sur nous, glacial, nous envahit. On dirait que les verrières du boudoir, ayant enfin craqué sous la poussée de ses clameurs épouvantables, laissent couler l'eau sombre de tout cet espace noir, au-

dessus de nous. Nous avons peur. Sirloup, de moi et moi de la femme impassible.

Ah ! combien je redoute celle qui rayonne au fond de ce puits du jardin avec la pâleur spectrale d'une cruelle vérité ! ce bouclier d'argent où pénètrent les regards en flèches qui s'émoussent, dont l'acier plie ! Qui me rendra ces bras, ces mains, tordus en arrière, enroulés au tronc de l'arbre, noués à cet autre corps décapité, mort, qui fut jadis l'asile de nids remplis d'amour et de battements d'ailes ?

Pourquoi ai-je aimé cette femme sans y rien comprendre et pourquoi, ayant enfin compris, n'ai-je pu la séparer de mon désir, toujours tendu vers elle ?

Comme on est seul, ici ! Voici près de quinze ans que j'y suis seul. Mais ma solitude vient de bien plus loin. Enfant, j'étais seul, fils unique. Adolescent, je fus seul chez les prêtres qui m'isolèrent le plus possible pour me rapprocher de Dieu. Homme, ayant brisé les chaînes de toutes les religions et de toutes les conventions sociales, je fus seul parmi les femmes de mauvaise vie se disputant ma force au jeu inlassable de mes muscles et des leurs... et je fus encore bien plus seul dans mon culte pour un art difficile qui faisait flamber mon cerveau ébloui au détriment de mes entrailles affamées, m'épuisait sans me satisfaire.

Puis, la solitude affreuse de la guerre où l'on était enfoui dans la bouillie des membres enchevêtrés par le massacre, dans la glaise des tranchées toute gluante de putréfaction, où tous ceux qui vous parlaient, amis ou ennemis, n'étaient jamais votre semblable, où l'on ne pouvait jamais se joindre que dans la tuerie.

Seul, charnellement, seul, intellectuellement, toujours l'unique ou le paria.

Non, mon chien, tu ne hurleras jamais aussi fort que mon secret désespoir.

Les bouches, que l'orgueil contraint au sourire, n'ont

plus de cri, parce qu'elles se sont coupé les lèvres, coupé la langue, et, la mort entre les dents, n'ont pas avoué, n'avoueront pas.

Mon chien, il pleut. Tu as dû fendre le vitrage du plafond avec tes hurlements et voici que ce sale brouillard nous coule dessus ; ou, alors, c'est moi qui pleure sur moi, sur toi, deux pauvres bêtes.

Il me faudra détruire entièrement cette effigie maudite. Elle remplit ma prison de la liberté de sa chair. Ce n'est pas elle, c'est moi, que j'ai attaché à ce chevalet de torture amoureuse, à cet arbre de la science du bien et du mal, cet arbre, cependant, sans serpent et sans fruit. Je rêve, devant lui, que la main de cette femme, fleur de velours aux cinq pétales de nacre, tord mon cœur derrière la toile, mon cœur, loque rouge palpitante d'où tombent ces gouttes chaudes.

Ah !... dormir... dormir, ne plus rêver !...

Avec de petits gémissements de compassion, Sirloup m'accompagne à l'étage. Il met ses pas dans mes pas, s'arrête quand je m'arrête, soupire quand je soupire et chaque marche de ce calvaire, qui nous monte vers l'oubli, lui arrache un sourd grognement de regret. Il pense, lui, à cette chatte à laquelle il faudrait tout de même casser les reins, puisqu'elle détruira les battements d'ailes :

— Je sais, je sais, semble-t-il me dire, mais il ne convient pas que l'autre sache ! Si c'est honteux pour un chien de hurler à la lune, c'est encore bien plus ridicule pour un homme. Nous, les monstres, nous n'avons jamais le droit de nous plaindre.

RACHILDE.

(*A suivre.*)

POÈMES

—

I

Pareille à ces bateaux qui, sur l'océan, glissent,
Chaque soir appareille, au ras de l'eau, la lune
Et sa clarté la suit, comme un filet tranquille,
Où des étoiles bleues se prennent une à une.

II

Déserte immensité des grèves d'une nuit...
Tout le flot bleu du jour s'en est allé, s'il luit
Encore, ici et là, son souvenir, c'est que,
Toujours, la Voie Lactée, pareille à quelque fleuve,
Ruisselle sur son sable et retourne à la mer.
Dans cette solitude, orbe doux, au feu clair,
La lune, coquillage immense, s'est rouverte,
Et sa valve, de neige étincelante pleine,
Silencieusement a laissé s'échapper
Ses perles, maintenant tous ces astres bleutés.

III

Rapide battement d'un jour bleu sur l'hiver,
Est-ce l'azur vraiment, est-ce un oiseau des Iles,
Toute son aile encor pleine d'un pays clair
Et que le Vent des Mers, sur cette Seine, exile ?

IV

Sur les sables laissée, toute coquille garde
Dans sa valve de fleurs, dans sa neige de nacre,

En laiteuses lueurs, en frissons bleus de ciel
Le souvenir de l'eau et le reflet du sel.
Nourri depuis toujours de quelque rêve amer
Que j'aimerais laisser, sur les ans, cette mer
Des vers doux et pareils aux spires des coquilles,
Leur nacre pleine encore d'une couleur marine.

V

Tout ce que je n'ai su peindre, le rang verdi
Des grèves, un ourlet de vagues minces, puis —
Très ronde, pleine, grasse, épanouie et telle
Que les marins la voient, du haut des passerelles, —
La molle immensité de la lointaine mer,
Dans le renflement blanc et bleuté de leur chair
Un fruit de l'océan, une nacre, le gardent
Et le mollusque vert, les calmes coquillages,
Répètent mieux qu'un vers, en leurs menus échos,
Le dessin de la mer et la couleur de l'eau.

VI

Lorsque la lune en est à sa dernière phase
Et creusée, sur le ciel, ouvre une vaste voile,
Alors, on voit du bord de la nuit aux fonds bleus,
La flottille accourir des astres pleins de feux.
Légère, balancée sur sa céleste houle,
Chaque barque, vers le lointain vaisseau, fait route
Et sans doute, la lune amirale vous prend
Et vous embarque, esquifs de lumière, astres blancs,
Car la pointe de l'aube, où vole encor sa voile,
Dans sa pâle lueur ne compte plus d'étoiles.

VII

Ainsi que sous la vague il vole des dauphins
Et des risées encor dans le calme marin,
Je sais qu'il est une aile au cœur caché des choses,
L'aurai-je délivrée, abeille prise aux roses !

GUY LAVAUD.

SOUVENIRS D'UN MÉDECIN DES PRISONS DE PARIS

SAINT-LAZARE[1]

—

I

La prison des femmes.

En plein Paris, dans un quartier grouillant de vie, au coin du boulevard Magenta, exactement, 107, rue du Faubourg Saint-Denis, est un très vieux bâtiment avec façade à trois pavillons, où s'adosse du côté gauche l'échoppe confortable et presque élégante du dernier écrivain public de Paris ; sur l'immense porte cochère, un drapeau triste et décoloré ; au-dessus la devise républicaine : *Liberté, Egalité, Fraternité,* qui semble là une ironie ; c'est la Prison de Saint-Lazare.

Devant ces murs mystérieux, couleur de boue, il n'est pas un passant qui ne s'arrête et lorsque, vingt fois par jour, pénètrent, au pas lassé de leurs haridelles étiques, conduites par de bons vieux cochers qui somnolent, les lamentables omnibus de la Préfecture, bruns pour les prisonnières, jaunes pour les filles, — remplacés maintenant par d'énormes voitures cellulaires automobiles, — les groupes se forment et les réflexions pitoyables et gouailleuses d'aller leur train...

« Ne va-t-on pas bientôt démolir ce Saint-Lazare ? » jette à la cantonade un Monsieur qui n'a pas l'air commode et qu'on entoure pour l'écouter palabrer : « Si on savait ce qui se passe là-dedans ! Oh ! les malheureuses ! Moi qui suis du quartier, je vois constamment sortir de cet enfer de pauvres filles dont on a coupé la chevelure

pour les punir d'une peccadille ! » — « De quoi qu'elles se plaignent ? intervient Gavroche, on en fait des Jeanne d'Arc, on les met à la mode et ça n'leur coûte rien ! »

Tandis que le colloque continue et que je m'éloigne, je pense, en effet, que pendant la guerre, des chevelures brunes et blondes, en grand nombre, ont jonché le sol ; mais c'était tout simplement parce qu'il n'y avait pas d'autre moyen de venir à bout des myriades de « totos » qui y grouillaient.

Lorsqu'on avance sous la large voûte, on voit à gauche un banc scellé au mur et sur ce banc, à certaines heures, toute une foule diverse et bigarrée qui attend, fixant des regards inquiets sur la porte d'en face. Il y a là des personnes de tous les âges et même, s'il faut se fier à la mise, de toutes les conditions ; certaines, un peu honteuses de se trouver en pareil lieu, cachent soigneusement leur visage ; d'autres, au contraire, des habituées sans doute, semblent à leur aise et nullement gênées. Tous ces gens attendent l'heure du parloir, ou bien sont venus apporter aux prévenues du linge et les quelques douceurs autorisées par l'Administration.

Frappant au heurtoir de la porte basse et massive, on va cette fois entrer dans Saint-Lazare ; un gardien reçoit les visiteurs et n'en déplaise à une femme de lettres qui est l'auteur d'un des milliers d'articles écrits sur Saint-Lazare, ce brave homme n'a ni sabre ni carabine, il n'est armé que de sa clé, si solide et d'une telle dimension qu'elle constituerait, s'il le fallait, une redoutable défense.

Nous sommes maintenant dans la première cour de la prison pompeusement dénommée, sans qu'on sache pourquoi, la cour d'honneur.

Nous plaçant sous le cadran solaire datant de saint Vincent de Paul, surmonté de la date « 1683 » et qui porte en exergue cette devise: *Hæc mea forte tua* — cette heure est peut-être la mienne, peut-être la tienne, — qui rap-

pelle le « Frère, il faut mourir » des Trappistes, — nous allons nous rendre compte que ce Saint-Lazare constitue une organisation complexe et que la vieille maison est restée en somme ce que toujours elle devait être de par sa tradition, c'est-à-dire à la fois une prison, un hôpital et un couvent.

Saint-Lazare comprend, en effet, deux sections absolument distinctes : un quartier Judiciaire (Ire section), qui est la prison proprement dite, et un quartier Administratif (IIe section), réservé aux filles publiques.

Toute personne arrêtée à Paris pour un motif quelconque, qu'il s'agisse d'un homme, d'une femme ou d'un enfant ; qu'il s'agisse d'un criminel ou d'un ivrogne, d'une voleuse ou d'une femme galante, qu'il s'agisse même d'un pauvre gosse égaré, si elle n'est pas immédiatement relaxée au poste de police, est conduite d'abord à la Permanence du quai de l'Horloge, puis, tout à côté, au Dépôt, qui est en quelque sorte le portique par lequel on entre dans le monde des prisons, où prostituées et voleuses vont donc se trouver déjà réunies.

Les diverses prostituées arrêtées par les agents des mœurs occupent au Dépôt un quartier à part et couchent la nuit au nombre de plus de 150 dans une vaste salle qui leur est réservée. Le matin, levées de très bonne heure, elles sont envoyées à la visite des médecins du Dispensaire chargés de se rendre compte de leur état de santé. A la suite de cette formalité, la plupart sont remises en liberté, mais pour une courte durée cependant, car il n'est pas rare que certaines de ces malheureuses, qui ne sont pas dans les bonnes grâces des agents des mœurs, soient ainsi arrêtées plus de cent fois par an.

Les « filles » reconnues malades doivent, au contraire, réintégrer le Dépôt, d'où, au départ de la « première calèche du Préfet », elles seront envoyées se faire blanchir à l'Infirmerie spéciale de Saint-Lazare.

Les criminelles, les voleuses, les contrevenantes de

toutes sortes quittent aussi rapidement le Dépôt pour prendre le chemin de Saint-Lazare ; elles y vont en « panier » cellulaire, mais peuvent être autorisées à s'offrir une voiture particulière.

Cahotée du Dépôt à Saint-Lazare, la voiture cellulaire s'est arrêtée devant le greffe du quartier judiciaire.

Une à une les femmes descendent sous la surveillance du garde municipal qui fait livraison de son chargement aux gardiens de la prison. Rangées en file devant le greffe, elles attendent là, anxieuses, les premières formalités de l'écrou. Il y a là des femmes de toutes les classes, de tous les âges et déjà, quoi qu'elles aient pu faire, ce troupeau misérable ne peut inspirer que la pitié.

Mais l'appel a commencé. Chaque prévenue, à son tour, est conduite au greffe. Elle décline son état civil et l'on prend son signalement. Alors, par le fameux escalier de bois gravi tant de fois par les aristocratiques prisonnières de la Révolution, la femme pénètre dans le quartier de la prévention.

La nouvelle est tout d'abord confiée aux deux gardiennes laïques spécialement chargées à tour de rôle du service de la fouille. La prévenue doit remettre à la fouilleuse tout l'argent et les objets qui lui ont été laissés au Dépôt. La plupart, comme on peut s'en douter, ne sont pas riches ; quelque menue monnaie, quelques pauvres bijoux, constituent toute leur fortune, mais parfois se trouvent des prisonnières plus huppées, des « panuches », comme on dit en argot, qui possèdent des centaines, voire des milliers de francs, et même, dans un seul cas, plus de 100.000 *francs*. Les fouilleuses ne s'en tiennent pas d'ailleurs à ce dessaisissement volontaire. Elles doivent déshabiller leurs prisonnières, fouiller leurs effets et s'efforcer d'aller à la découverte de ce qu'elles cherchent à dissimuler. C'est ainsi que très souvent les femmes arrivent à cacher dans la doublure des vêtements, dans le corset, dans les bottines, dans les coques

de rubans de chapeau, dans les manches truqués des parapluies, dans l'épaisseur de la chevelure, de l'argent, du tabac, et même, mais rarement, des armes. Pendant la guerre les femmes s'ingénièrent surtout à entrer en fraude à Saint-Lazare du tabac à priser et des cigarettes, marchandise alors très rare, même au dehors, et qui, dans la prison, atteignit le prix de 5 sous la « prise » et d'un franc cinquante la cigarette.

Du reste, malgré toute leur expérience, les fouilleuses n'arrivent pas toujours à découvrir certains objets mis à l'abri parfois en d'inviolables retraites.

Quelques marches encore à monter et la prévenue pénètre dans le guichet d'appel de la prévention, qu'on pourrait dénommer l'antichambre de la prison et que l'on désigne à Saint-Lazare sous le nom de « Pont d'Avignon », pour cette raison que tout le monde y passe.

C'est à partir de ce moment que la prisonnière va être confiée aux mains des religieuses Marie-Joseph qui, seules, sont chargées de la surveillance et de la discipline dans l'intérieur de la prison.

Après un rapide classement, les Sœurs placent les nouvelles venues dans les divers ateliers où elles sont réunies dans la journée, occupées suivant leurs capacités à des travaux de couture ou à la confection de menus objets, tels que ces insignes qui, pendant la guerre, étaient vendus sur la voie publique, lors des différentes « journées ».

Il est des ateliers affectés aux prévenues, d'autres aux condamnées.

La nuit, les prisonnières couchent à plusieurs dans des cellules qui manquent totalement de confort et où on entassait les femmes et les parasites pendant la guerre.

Saint-Lazare est une « prison d'arrêt et de correction », où ne doivent rester que les femmes qui ne sont pas encore définitivement jugées ou celles qui sont condamnées à une peine ne dépassant pas un an et un jour de prison. Dès que la condamnation est devenue définitive,

la détenue est emmenée vers son lieu de détention pénale, qui est le plus souvent la Maison Centrale de Rennes ; les prévenues forment donc le gros contingent des prisonnières.

Leur séjour y est quand même de durée très variable, allant de quelques jours à un an, voire même davantage. L'instruction de certaines affaires est en effet très longue, à ce point qu'il n'est pas rare de voir des détenues condamnées à quelques mois de prison, qu'on doit cependant relâcher immédiatement, leur détention dépassant la peine encourue.

Il n'est pas rare que les détenues épuisent aussi toutes les juridictions pour retarder la date de leur envoi en maison centrale. C'est que la qualité de prévenue permet certaines faveurs qui ne sont plus accordées aux jugées ; l'existence à Saint-Lazare est d'ailleurs infiniment plus douce qu'à Rennes ou à Montpellier, la « centrale » de cette ville ne recevant que les condamnées parisiennes dont l'état de santé exige un climat plus doux que la Bretagne.

Parmi les jugées, il est encore deux catégories de femmes qui, quoique condamnées à de longues peines, peuvent rester à Saint-Lazare. Ce sont d'abord les femmes enceintes ou nourrices, qui, d'après la loi, restent à Saint-Lazare dans des salles spéciales, avec leurs enfants, dont on ne les sépare que lorsque ceux-ci ont atteint l'âge de 4 ans. Pendant la guerre, ce quartier a abrité jusqu'à 40 enfants ; leur nombre par la suite a beaucoup diminué. Chaque année, 15 à 20 détenues accouchent à la « Maternité » de Saint-Lazare, représentée par une simple et bien modeste cellule blanchie à la chaux.

Enfin il est quelques femmes jugées qui sont conservées exceptionnellement, par décision administrative, pour assurer les services généraux. Suivant leurs capacités, on les emploie comme infirmières, contremaîtresses d'atelier, balayeuses, cuisinières, etc.

Les prévenues conservent leurs vêtements ordinaires. Les « jugées » portent une robe de droguet rayé noir et bleu, fichu d'indienne à carrés blancs et bleus, ceinture bleue et boucle de cuivre, bonnet noir.

La monotonie de la vie d'atelier est rompue par les repas, les promenades dans les cours, les visites au parloir, les entretiens avec les avocats et les consultations du médecin.

Voici le menu de la semaines, très varié, très hygiénique et... très efficace contre l'obésité.

Lundi	— Soupe maigre	—	Haricots.
Mardi	— »	» —	Pommes de terre.
Mercredi	— »	» —	Pois.
Jeudi	— »	» —	Riz.
Vendredi	— »	» —	Lentilles.
Dimanche	— Soupe grasse	—	bœuf et purée de pommes de terre.

Ration journalière de pain — 800 grammes.

La soupe est servie le matin à 8 heures, les légumes à deux heures de l'après-midi. Ni on ne dîne, ni on ne soupe à Saint-Lazare, où les indigestions par excès de nourriture sont exceptionnelles.

Dans les ateliers les nouvelles arrivées sont l'objet de la curiosité des anciennes : on les interroge, certaines sont des chevaux de retour qui ont vite fait de reprendre leurs habitudes. Les nouvelles, les plus jeunes surtout, sont décontenancées et toute tristes devant cet assemblage de femmes qui les dévisagent et s'expriment en un langage auquel elles ne sont pas encore accoutumées ; c'est alors le désespoir, les pleurs, les crises de nerfs ; bientôt, hélas ! tout s'apaise, la nouvelle s'apprivoise, trouve l'âme sœur qui la console et trop souvent même la déprave tout à fait.

II

Les pistolières

Le quartier judiciaire ou Prison proprement dite comprend 167 cellules, contenant 447 lits. Durant les dernières années de la guerre, l'effectif ayant atteint parfois plus de 700 femmes, on dut en coucher un grand nombre sur de simples paillasses alignées la nuit jusque dans les couloirs.

Trois cellules portant les numéros 12, 13 et 14 étaient affectées au service dit « de la pistole », supprimé depuis plusieurs années déjà.

La pistole était le quartier payant de Saint-Lazare, affecté essentiellement aux prévenues, qui évitaient ainsi la promiscuité des ateliers pendant le jour et, la nuit, de la cellule en commun.

Les pistolières étaient les grandes dames de Saint-Lazare ; elles devaient verser pour la location de leur cellule particulière *6 francs* par mois en été et *7 francs 50* en hiver. Ce supplément d'un franc cinquante représentait le prix du chauffage. Un sou par jour et pourtant l'Administration devait « s'y retrouver » ; c'était vraiment le bon temps !

La pistole n'était cependant pas à la portée de toutes les prisonnières ; il était indispensable de remplir certaines conditions pour s'offrir un tel luxe. Il fallait d'abord être ce qu'on appelle en style administratif, détenue « primaire », c'est-à-dire emprisonnée pour la première fois, ne pas être envoyée à Saint-Lazare pour délit de mœurs, obtenir l'autorisation du juge d'instruction et du Directeur, enfin posséder un avoir d'au moins 50 francs déposé au greffe en garantie.

Les locataires de la pistole se gardaient bien de frayer avec le menu fretin de l'établissement.

Avant qu'un restaurant ne soit installé dans Saint-

Lazare même, les pistolières faisaient venir leur nourriture du dehors et ne semblaient vraiment pas d'ordinaire souffrir d'un manque d'appétit.

Réunies parfois au nombre de deux, trois ou quatre, servies par une fille de service, elles passaient assez gaiement leur temps à lire, à coudre, à préparer leur défense, à parler de leurs petites affaires, à « s'épater » mutuellement ; bien qu'ayant droit à se promener dans la cour à des heures qui leur étaient réservées, elles sortaient peu, préférant rester entre elles dans l'intimité de leur « home » ; cette existence en commun faisait parfois que ces dames en venaient à vivre dans un tel rapprochement, que l'amitié se muait peu à peu en un plus tendre sentiment. J'ai connu de pauvres petites pistolières dont la maigreur, la pâleur, les traits tirés ont inspiré aux juges des sentiments de grande pitié. « Sans doute les effets du remords et du régime débilitant de la prison, pensaient-ils ; ce Saint-Lazare est décidément une bien malsaine maison ! » Nos bons juges, que la pureté de leurs sentiments rendait incapables de toute mauvaise pensée, s'apitoyaient alors et se montraient indulgents.

Le régime de la pistole portait vraiment bonheur. La plupart de ces dames, brillamment défendues par les grands Maîtres du Barreau, quittaient Saint-Lazare pour la Cour d'Assises et pour la liberté... Mais toutes n'avaient pas, bien entendu, cette heureuse fortune d'être acquittées ; alors c'était le retour à Saint-Lazare comme jugée ; plus de pistole, plus de « farniente », plus de fantaisie dans la toilette ; c'était maintenant l'atelier, la cellule en commun, la promiscuité... c'était vraiment la prison !

Des trois pistoles de Saint-Lazare, il en est une, la cellule n° 12, qui reste célèbre pour avoir donné asile aux femmes ayant acquis, par le crime, une illustre mais triste renommée (2).

(2) L. Bizard et J. Tastavin : *Les grands crimes féminins* (en préparation).

III

La dernière pistolière

Mme CAILLAUX A SAINT-LAZARE

Depuis la guerre, il n'y a plus à Saint-Lazare, en dehors de rares prisonnières politiques, de détenues privilégiées et le régime de faveur de la Pistole a été jusqu'à maintenant aboli. C'est Mme Joseph Caillaux qui, la dernière, en quittant la prison et en recouvrant la liberté, a fermé les portes de la pistole.

Mme Caillaux fut conduite à Saint-Lazare le 16 mars 1914 dans la soirée, pour avoir abattu, à coups de revolver, M. Gaston Calmette, directeur du *Figaro,* qui devait mourir le même soir, peu après minuit, dans une Maison de santé de Neuilly, au cours d'une opération que tentèrent *in extremis* les professeurs Hartmann et Bernard Cuneo, assistés du Docteur Reymond, sénateur, chirurgien de la Maison Départementale de Nanterre, qui, mobilisé plus tard comme pilote aviateur, devait être glorieusement tué au cours de la guerre.

Mme Caillaux, sans passer par la Permanence et par le Dépôt, ce qui constitue dans les annales pénitentiaires et policières une rare exception, fut conduite directement, dans sa propre voiture, du poste de police à Saint-Lazare.

Elle était la troisième femme incarcérée dans cette prison pour attentat contre un journaliste.

On peut, en effet, citer comme précédent, bien que cette affaire ne présente aucune analogie avec l'assassinat de M. Calmette, le drame qui se déroula au Palais de Justice le 27 novembre 1884, où Mme Clovis Hugues tua de six coups de revolver le commis d'agence de renseignements Morin, qui la poursuivait de ses tentatives de diffamation et de chantage.

Le 24 septembre 1898, Mme Paulmier était aussi emprisonnée à Saint-Lazare pour avoir tiré toutes les balles de son revolver sur M. Ollivier, secrétaire de la rédaction de

la *Lanterne*, qui avait publié un entrefilet anonyme qu'elle jugea diffamatoire pour elle-même ainsi que pour son mari, M. Paulmier, député du Calvados.

Ce journaliste, opéré par notre ami le Dr Gosset, l'éminent professeur de clinique chirurgicale de la Salpêtrière, alors tout jeune chirurgien à cette époque, chef de clinique du Pr Terrier, survécut à ses blessures.

Quand Mme Caillaux arriva à Saint-Lazare, elle fut immédiatement introduite dans le cabinet du directeur, M. Estachy, qui était absent et dînait chez des amis sur la rive gauche.

La venue prochaine de la femme du ministre des Finances à Saint-Lazare lui avait été annoncée par téléphone et un gardien était déjà parti à sa recherche.

Le directeur, incrédule, se mit à rire lorsqu'on lui annonça qu'il allait donner l'hospitalité à une si grande dame.

Il pensa que la personne qui avait téléphoné cette nouvelle ne pouvait être qu'un mystificateur. Il se mit en route cependant et dut se rendre à la réalité lorsqu'il trouva Mme Caillaux, entourée de plusieurs messieurs, installée déjà dans son cabinet et discutant avec animation.

Les présentations faites, tout de suite le problème se posa de loger le moins mal possible Mme Caillaux.

On envisagea plusieurs solutions sans vouloir prendre de décision définitive, avant l'arrivée de M. Just, alors Directeur général de l'Administration pénitentiaire au ministère de la Justice.

Finalement on décida que la pistole 12 serait attribuée au logement de la nouvelle prisonnière et les Sœurs, aidées de filles de service, furent chargées d'aménager cette cellule et de trouver ailleurs le logement des quelques femmes qui l'occupaient déjà.

Il était dix heures du soir quand on procéda à ces mutations.

Comme les prisonnières se couchent à 7 heures, les occupantes de la pistole dormaient profondément quand on vint les prévenir qu'elles avaient à se lever et à s'habiller sans retard.

Le bruit provoqué par ce changement réveilla une partie des détenues couchées dans les cellules voisines et on juge des hypothèses qui furent envisagées, dans une maison remplie de centaines de femmes, où le moindre événement rompant la monotonie d'un règlement invariable, prend une exceptionnelle importance.

On admit vite qu'il fallait que la nouvelle venue fût vraiment une personnalité considérable pour qu'on prît à pareille heure une mesure tellement extraordinaire, que de mémoire de vieille habituée de Saint-Lazare, jamais fait aussi insolite ne s'était produit.

Comme on ne pouvait avoir aucun renseignement, les Sœurs, suivant la consigne reçue, restant absolument muettes devant les questions qui leur étaient posées, les langues ne tardèrent pas à se délier.

« C'est sans doute une comtesse russe », avança une première détenue. — Allons donc, répondit une autre, des comtesses et même des princesses russes, j'en ai déjà connu ici, car il y en a qui malgré leur titre sont dans la « poisse » et on n'a pas fait pour elles tant de chichis ; c'est certainement une femme plus huppée et plus haut placée. »

Les curieuses formèrent alors deux camps : celles qui assuraient que cette détenue était l'Infante Eulalie, au sujet de laquelle une épateuse et renseignée assura qu'elle savait pertinemment qu'elle avait eu déjà de sales histoires, et celles qui prétendaient que même pour l'Infante Eulalie on n'aurait pas hésité à la coucher, au moins pour une nuit, dans une cellule de la « ménagerie ». Ce n'était donc ni une comtesse, ni une princesse, ni même l'Infante, c'était une Reine ! Et pardienne, il n'y avait pas à hésiter, c'était Madame R. P. elle-même !

Peu à peu le bruit s'apaisa, les expulsées trouvèrent asile dans une cellule voisine où déjà d'autres femmes habitaient et ce ne furent point des rêves ordinaires qui, cette nuit-là, hantèrent le cerveau des Saint-Lazaréennes, peu habituées à se trouver si près de vraies grandes dames du vrai grand monde.

Le lendemain matin, le directeur, M. Estachy me pria, par téléphone, de vouloir bien venir de bonne heure à Saint-Lazare.

Quand j'y arrivai, j'éprouvai déjà une surprise. Je trouvai, en effet, dans la cour, toute une section en armes de la Garde Républicaine. S'attendait-on à un siège, à une émeute ? Vraiment rien ne paraissait le faire craindre. Il n'y avait devant la grande porte de la prison pas plus de curieux que d'ordinaire ; le sac de Saint-Lazare du 13 juillet 1789 ne devait pas se reproduire.

Le gardien chef me fit savoir que le Directeur était en conférence dans son cabinet avec Mme Caillaux, le Président, son mari, et un de leurs amis, avocat renommé et député.

Je montai donc directement dans mon service où mon infirmière, qui est une détenue, — puisque toutes les fonctions sont remplies à l'intérieur de la Maison par des prisonnières de confiance, — me raconta ce qui s'était passé la nuit précédente.

Elle m'avoua que tout le monde connaissait à présent la personnalité de la « nouvelle », mais qu'on ignorait ce qu'avait pu faire la femme d'un grand ministre, qui devait avoir tant de protections, pour être amenée à Saint-Lazare.

Je lui réponds, imperturbable, avec le plus grand sérieux : « Vous ne savez pas ce qu'elle a fait ? Eh bien ! je vais vous le dire : elle a volé les tours de Notre-Dame. » — « Pas possible ! » trouve à peine à répondre, stupéfaite, ma naïve « panseuse », qui me croit incapable de plaisanter dans une occasion aussi solennelle.

Mais une détenue est là qui demande à me voir : « Ah ! Monsieur le Médecin, je veux me plaindre ; depuis ce matin on ne fait plus attention à nous ; nous sommes complètement mises de côté ; même les « frangines » n'en ont que pour la dame. Ce matin, il n'y a pas eu de distribution de médicaments et on a oublié de nous conduire à la cantine pour acheter notre lait et notre tablette de chocolat. On voit bien que nous ne sommes pas des poules de luxe, nous !... »

A ce moment le Directeur, coiffé de son képi brodé des grands jours, vient interrompre cette conversation et bientôt il me présente à Mme Caillaux.

Celle-ci porte à un doigt une légère blessure produite par la gâchette trop dure d'un revolver qu'elle essayait chez Gastinne-Renette.

Resté seul avec Mme Caillaux, elle me confie que son geste est la conséquence des souffrances morales qu'elle vient d'endurer depuis que se poursuit cette campagne de presse contre le Président ; exaspérée, elle a voulu se venger et la voilà à Saint-Lazare...

Elle n'exprime qu'un désir, c'est qu'on lui donne une occupation quelconque, redoutant par-dessus tout, elle si vive et dont les heures sont d'ordinaire tellement remplies, l'oisiveté et l'inertie.

Les cellules que Mme Caillaux occupa, la pistole 12 d'abord et plus tard la pistole 13 qu'on avait fait badigeonner à neuf en son honneur, ne furent jamais, comme on l'a prétendu, ni luxueusement, ni même confortablement aménagées.

Elle coucha toujours dans un lit de prisonnière devant lequel on avait jeté une couverture de laine grise qui servait de descente de lit.

Aux fenêtres, comme rideaux, on pendit simplement des draps de coton bis ; mais le bruit qui courut qu'on avait accordé à Mme Caillaux un ameublement à sa conve-

nance est dû à un simple incident que créa la méprise d'un journaliste.

On sait qu'à Saint-Lazare les détenues travaillent groupées par catégories dans un certain nombre d'ateliers ; les condamnées sont seules astreintes au travail, pourtant même les prévenues ne demandent qu'à s'occuper afin d'éviter l'oisiveté et de gagner quelque argent.

Suivant les aptitudes des prisonnières, suivant leur profession antérieure, on leur donne soit à fabriquer de menus objets, à confectionner des sacs, à découper des étiquettes, des enseignes de carton, soit à faire de la lingerie plus ou moins fine destinée aux Grands Magasins.

Un matin dans le début de l'emprisonnement de Mme Caillaux, on vit entrer dans la cour de Saint-Lazare, plusieurs voitures d'un Grand Magasin de la rive droite qui portaient sur les côtés une banderole sur laquelle on pouvait lire : « Actuellement exposition de tapis », et qui venaient prendre livraison de la lingerie confectionnée par les prisonnières.

Un reporter qui veillait à la porte du Faubourg Saint-Denis, en quête d'une nouvelle sensationnelle à porter à son journal, interpella le conducteur en ces termes : « C'est certainement pour Mme Caillaux, ces tapis que vous portez là ? »

« Parfaitement ! » lui fut-il répondu ironiquement.

Dès le lendemain, certains journaux s'étendirent sur le scandale de l'installation luxueuse de Mme Caillaux, pour qui plusieurs voitures d'un Magasin connu avaient transporté à Saint-Lazare des quantités de moelleux tapis !

C'était là une pure légende et la cellule 12 a toujours gardé toute sa simplicité ; le seul privilège accordé à la prisonnière, sur prescription médicale, fut de mettre à sa disposition un vieux fauteuil, l'unique meuble de la maison ayant quelque valeur artistique et garé aujourd'hui dans le cabinet du directeur.

Mme Caillaux, du reste, durant toute sa détention, resta une détenue peu exigeante et parfaitement correcte. On aurait même vite oublié qu'elle habitait Saint-Lazare, si de temps en temps, on ne s'était heurté dans les couloirs à un homme mince, élégant, qu'on appelait Monsieur le Président et dont j'ai admiré parfois, avec une pointe d'envie, la souplesse et l'agilité qu'il avait su conserver pour escalader, en trombe, les escaliers, sans manifester le moindre essoufflement.

IV

Les sœurs Marie-Joseph à Saint-Lazare

Le personnel de Saint-Lazare, en dehors des médecins et de leurs internes, qui sont forcément nombreux dans une prison qui est en grande partie un hôpital, comprend en plus du Directeur et de son état-major : un service de surveillance assuré dans l'intérieur de la maison par des religieuses et pour le service extérieur, par les gardiens qui n'étant pas mobilisables, continuèrent à assurer leur emploi durant toute la guerre.

Les religieuses de Saint-Lazare, contrairement à ce qu'on a coutume de dire, n'appartiennent pas à l'ordre des filles de la Charité ou de Saint-Vincent-de-Paul, mais à l'ordre des sœurs Marie-Joseph dont la Maison-mère est au Dorat. Vêtues de noir, elles portent un triple voile noir, bleu et blanc, d'un très gracieux effet.

Les religieuses qui sont à Saint-Lazare, au nombre de cinquante, sont dirigées par une supérieure et une assistante et sont tenues à une discipline des plus sévères ; elles ont à leur disposition une chapelle particulière qui est connue comme étant la cellule où mourut saint Vincent de Paul. On y montre même avec respect une pierre usée par le saint qui, légèrement infirme et ayant une jambe plus courte que l'autre, avait l'habitude, pendant les heures où il méditait, de balancer constamment son

pied, à ce point que sa grosse chaussure cloutée finit par imprimer un sillon dans la pierre.

Malheureusement pour la tradition, saint Vincent de Paul n'a pu rendre le dernier soupir en ce coin de Saint-Lazare, pour la bonne raison que cette partie de la prison n'a été construite que près d'un siècle après la mort de l'illustre apôtre de la charité (3).

Les Sœurs se trouvent réunies à la Communauté où elles prennent leurs repas à la Chapelle ; elles se rencontrent encore au moment des courtes récréations dans leur jardin particulier situé à l'extrémité de l'établissement et où vraiment on ne se croirait plus guère en plein centre de Paris. Les Sœurs de Marie-Joseph, debout à 5 heures du matin, consacrent leur longue journée de travail au service des prisonnières ; la nuit même elles continuent leur surveillance, les cellules où elles couchent étant disséminées dans toute la prison.

Leur rôle est, on en conviendra, particulièrement difficile, car il s'agit d'imposer le respect à des femmes qui, pour la plupart, manquent totalement d'aptitudes à l'obéissance. On doit reconnaître l'influence morale considérable que les Religieuses possèdent sur les détenues confiées à leur garde et on reste étonné de voir une petite sœur encore jeune surveiller seule plus de cent femmes groupées dans un atelier et se montrant parfaitement dociles. Il est certain qu'il faut que les Religieuses s'adaptent à ce milieu spécial, qu'elles ne s'étonnent plus des façons et du langage de leurs administrées ; il en est parfois qui leur décochent les épithètes les plus grossières ; elles doivent leur répondre sinon sur le même ton, tout au moins de manière à leur faire comprendre qu'une religieuse de Saint-Lazare ne se laisse pas facilement intimider.

Il est rare que les Sœurs soient dans l'obligation de

(3) Voir *Histoire de Saint-Lazare depuis ses origines jusqu'à nos jours*, par L. Bizard et J. Chapon, De Boccard, éditeur.

déférer leurs insolentes clientes à la justice directoriale et Sœur Léonide, chevalier de la Légion d'Honneur, décorée de la Médaille Pénitentiaire, qui entrée novice à Saint-Lazare, n'a jamais quitté cette prison depuis plus de 54 ans, durant sa longue et admirable carrière n'a fait punir qu'une seule détenue qui avait vraiment dépassé les bornes de l'inconvenance !

V

Les gardiens de Saint-Lazare

Les gardiens de Saint-Lazare sont de braves gens. Ce sont mes amis. Ils prennent quelquefois un petit air terrible, mais cet œil courroucé, cette voix rude, sont faits pour en imposer aux détenues. Leur colère ne dure pas ; leurs visages bien vite se détendent et s'éclairent d'un large sourire ; ces gardes-chiourmes, à qui ce nom va si mal, sont avant tout débonnaires.

Ils sont au nombre de dix, commandés par un gardien-chef, portant les galons d'adjudant, qu'on voit peu, car il s'occupe surtout des écritures, et par un premier gardien, — poste supprimé d'ailleurs depuis par mesure d'économie — dont les manches s'ornent d'une modeste sardine de sergent.

Ces gardiens accomplissent un travail assez ingrat sans trop maugréer, se contentant, comme tout bon fonctionnaire, de réclamer de temps en temps une petite augmentation et de laisser passer les jours, qui s'écoulent trop lentement à leur gré, avant d'atteindre l'âge heureux de la retraite dont ils iront jouir en quelque coin de riante campagne de la Corse, de l'Auvergne ou du Limousin, qui sont les trois principales pépinières du petit fonctionnarisme.

Les gardiens sont chargés uniquement du service extérieur. Ils gardent les portes, font des rondes, reçoi-

vent les détenues et les surveillent pendant les heures de parloir.

Ils n'ont pas libre accès dans la prison des femmes et n'y peuvent pénétrer qu'avec l'autorisation de leurs chefs, lorsqu'ils y sont spécialement appelés.

C'est alors qu'ils doivent aider à monter au cachot quelque détenue récalcitrante, ou intervenir pour rétablir l'ordre un instant troublé dans un atelier.

En vérité, les gardiens n'aiment guère avoir à sévir contre des femmes : « Avec les hommes, on y va volontiers, on peut se mesurer avec eux ; mais avec ces gueuses-là, on ne sait comment faire. Elles ont beau être des « pas grand'chose », ce sont des femmes tout de même. On ne peut pas taper dessus ; dès qu'on cogne un peu, ça crie comme des putois, bien qu'on fasse attention à ne pas toucher aux estomacs, de peur des conséquences. Et puis, les femmes, c'est traître, ça a des coups que n'ont pas les hommes; ça griffe, ça vise aux yeux, faut toujours se méfier... »

Pendant que mon ami gardien me parlait ainsi, il me revenait à la mémoire l'histoire d'un de ses vieux collègues, aujourd'hui retraité, qui fut appelé un jour pour remettre du calme dans un atelier en révolte, d'où les habitantes avaient déjà chassé la Sœur surveillante et qui menaient un tel vacarme qu'un homme vigoureux était seul capable d'en venir à bout.

Notre garde pénètre donc au pas de charge, fonce courageusement sur le groupe qui lui paraissait le plus excité ; mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il est saisi par vingt mains nerveuses qui le secouent, le renversent, le terrassent, et tandis qu'il est ainsi solidement maintenu, tout de son long étendu, en un tournemain, le voilà délesté de ses habits qui l'un après l'autre passent par la fenêtre. Alors ces furies lui font subir un dur passage à tabac, s'en prenant spécialement aux organes les plus sensibles, sur lesquels elles insistent avec une

cruelle brutalité; chantant, riant, échevelées, les révoltées tournent en une ronde folle autour du malheureux supplicié qui dans son ridicule accoutrement pousse de tels hurlements qu'on se précipite enfin pour le délivrer.

Je donnai mes soins à mon malheureux ami ; à quelques jours de là, son état s'était déjà sensiblement amélioré et pourtant je le trouvais inquiet et triste quand même ; il était pensif et tandis que ses yeux se fixaient avec une tendre convoitise vers sa compagne, rougissante un peu, il me fit son aveu :

« Faut que je vous le dise, Docteur, j'ai confiance, ma blessure guérira, mais ce qui me fait de la peine, c'est quand je pense à ma petite femme. Ça reviendra-t-il ? Ça sera-t-il comme avant ? J'ai si peur de rester « émasculé » ! C'est qu'elle est jeune encore, ma petite bourgeoise ! »

Je le rassurai de mon mieux et les événements me donnèrent raison. Un an plus tard à peine, la cloche d'argent de Saint-Lazare carillonnait joyeusement un baptême !

VI

La guerre

Parmi tant de femmes privées de liberté, l'annonce de la mobilisation et du départ des hommes aux armées allait provoquer de bien pénibles scènes et de respectables désespoirs !

Le parloir où d'ordinaire, à travers deux séparations grillagées, vingt couples hurlent dans toutes les langues, s'égosillant pour se faire entendre et d'où monte comme le chant d'une étrange volière, paraît presque silencieux maintenant ; des deux côtés de lourdes larmes tombent et brouillent les regards, des mains fiévreuses se cramponnent aux barreaux ; en pleurant, on s'adresse des encouragement, des consolations, des recommandations, et les bons gardiens permettent volontiers que le poilu qui

s'en va vers son incertaine destinée et les malheureuses sur qui les lourdes portes de la prison vont de nouveau se refermer, puissent, malgré toutes les défenses, s'étreindre et se donner un long baiser... qui pour beaucoup sera le dernier !

A peu de semaines de là, un matin, pendant ma visite, j'étais appelé en toute hâte dans un atelier. J'y trouvais une femme étendue, livide, en syncope ; elle tenait crispé dans sa main un papier, à l'en-tête de la mairie voisine, où on lui annonçait la mort glorieuse de son homme au champ d'honneur !

Autour d'elle, toutes ses compagnes gardaient un religieux silence.

Agenouillée auprès de la tribune, une Sœur, à haute voix, priait.

Avec une sincère émotion, avec un réel sentiment de respect, je saluai cette prisonnière, une coupable, sans doute, mais que grandissait son sacrifice et que réhabilitait son malheur !

Nous sommes aux jours d'angoisse de la fin d'août 1914. La Belgique, le Nord de la France sont envahis avec une vertigineuse rapidité, les Boches dévalent chaque jour *nach Paris !* La nuit, en prêtant l'oreille, on entend là-bas, pas très loin, le bruit sourd de la canonnade.

Un samedi matin, la veille du début de la bataille de la Marne, quel fut mon étonnement de voir alignés, dans la cour de Saint-Lazare, trois immenses autocars ; tout de suite j'appris qu'on avait décidé, pour éviter d'avoir, en cas de siège, à nourrir des bouches inutiles, d'éloigner de Paris et de transférer à la Maison Centrale de Rennes, une grande partie des condamnées.

J'assistai à ce départ et j'entends encore ces femmes qui, en franchissant la porte de la prison, chantaient à tue-tête la Marseillaise.

Les voitures se rendirent à la gare Montparnasse où

plusieurs wagons spécial ment réservés furent accrochés à un train militaire. On entassa les prisonnières dans des compartiments d'ancien modèle, sans couloirs, ce qui rendait la surveillance, confiée seulement à quatre gardiens et à deux gardiennes, presque illusoire et même impossible.

Le voyage dura plus de 48 heures, pendant lesquelles le train dut s'arrêter à chaque station, voire même en pleine voie, afin de laisser passer les convois militaires.

A chaque arrêt les détenues et les braves poilus, qui ne s'attendaient pas à l'aubaine de voyager en si aimable compagnie, ne manquaient pas de descendre, dans un mélange et un désordre indescriptibles, devant les gardiens impuissants, qui se voilent encore la face en pensant à ce que leurs yeux ont vu...

On prévoyait donc qu'à l'arrivée à Rennes, c'est à peine si on retrouverait la moitié et peut-être moins encore des voyageuses qui pouvaient si facilement s'enfuir et brûler la politesse à l'Administration pénitentiaire.

Or, à la grande surprise des gardiens, le convoi entier arriva à Rennes, sans qu'il y ait une seule manquante à l'appel !

Ce départ avait quelque peu dégorgé Saint-Lazare ; les détenues, peu nombreuses, qui n'étaient pas du voyage de Rennes, se trouvaient maintenant à l'aise dans les cellules et les ateliers.

Il ne fallut pas longtemps, hélas ! pour que l'effectif se renforçât de nouvelles recrues. Bientôt, en effet, on nous confia les jeunes détenues de Fresnes, ayant de 12 à 18 ans, petites filles très vicieuses, qui en savaient sur bien des points infiniment plus que beaucoup de grandes personnes et chez qui il me fut permis de constater que l'avarie n'attend pas toujours le nombre des années, car un cinquième d'entre elles étaient déjà « nasi » pour em-

ployer l'expression consacrée sur les boulevards extérieurs.

Mais ce jeune troupeau ne vint pas seul combler les vides. Bientôt Saint-Lazare se remplit à nouveau, à ce point même que ce fut vite l'encombrement. En 1916 et jusqu'à la fin de la guerre on ne savait vraiment où loger tout ce beau monde.

Je m'effrayais un peu en pensant aux ravages que pourrait faire, dans une population si dense, une épidémie de fièvre typhoïde ou de grippe, par exemple. Mais mes inquiétudes se calmèrent en me souvenant que Saint-Lazare, très largement aéré, s'est trouvé jusqu'ici mystérieusement à l'abri de toute épidémie sérieuse.

La première personne qui nous demanda l'hospitalité, sans doute contre son gré, pour un délit qu'elle n'aurait jamais commis s'il n'y avait pas eu la guerre, fut une jeune femme, mère de famille, portant un nom honorable et qui, malgré sa fortune, malgré sa charité bien connue envers les déshérités, avait accepté trop facilement et bien imprudemment les gigots et les filets de bœuf dont l'encombrait un ami haut placé qui « empruntait » toute cette viande au Service de l'Intendance.

Cette jeune et agréable détenue, que nous devons citer parce qu'elle fut une des premières femmes internées à Saint-Lazare pour un délit de guerre, expia un peu sévèrement son amour abusif du régime carné par deux ans de prison.

Bientôt nous arriva tout une compagnie de « Bochesses » appartenant au Service sanitaire allemand, qui s'étaient montrées vraiment trop inhumaines envers nos blessés prisonniérs et que le succès de nos armes avait plus tard refoulées dans nos lignes.

Admirablement équipées, elles n'étaient ni jeunes, ni jolies, en faisant cependant exception pour la Fraulein pharmacienne, assez accorte et de visage agréable.

Les bonnes Sœurs de Saint-Lazare ne purent s'empêcher de reconnaître la piété de ces ennemies ; à ce point de vue, elles les auraient presque volontiers citées en exemple, bien que protestantes, lorsque chaque soir leurs voix s'élevaient et qu'avec ferveur, voire même avec une certaine passion, elles chantaient leurs cantiques, toujours les mêmes.

Or, un soir que je me trouvais là, je voulus, moi aussi, écouter ces chants et quelle ne fut pas ma surprise quand j'entendis au lieu de « lieder » sacrés, s'élever le *Deutschland über alles* suivi de la *Wacht am Rhein... !*

Sur le champ, je mis les Sœurs au courant et leur expliquai leur méprise. Elles en furent toutes remuées, et c'est avec indignation qu'elles donnèrent l'ordre de remplacer à l'avenir tous les chants, quels qu'ils soient, par de silencieuses méditations.

Maintenant c'est une Française qui nous arrive, une bonne grosse fille de la campagne, que je fis tout de suite envoyer à l'infirmerie, après lui avoir d'urgence prescrit un long bain, car elle était vraiment dans un état indescriptible de saleté.

Dès qu'il me fut possible de l'examiner de plus près, je constatai que cette pauvre fille était atteinte de la collection complète de ce que certaines gens appellent encore les mauvaises maladies.

C'est alors qu'elle nous expliqua qu'elle avait pu venir jusqu'à Paris après la délivrance de Reims et que si elle était dans un si piteux état, c'est qu'elle avait été violée par tant de boches qu'elle en avait oublié le nombre.

Mais la fille est sournoise et comme à quelque temps de là nous constatons que son récit varie sensiblement d'un jour à l'autre, brusquement je lui demande combien elle se faisait payer par les boches pour leur accorder ses faveurs.

« Oh ! presque rien, Monsieur ; ils se mettaient à cinq pour me donner à peine trois marks. »

Cette révélation, je l'avoue, diminua mes sentiments de pitié et je pensai que, dans l'état où elle se trouvait, cette grosse paysanne avait dû rendre largement la monnaie de leur pièce à ses tristes amoureux, qui auront sûrement gardé de cette rencontre de douloureux et cuisants souvenirs.

§

Depuis 25 ans que je fréquente les sombres couloirs de Saint-Lazare, j'ai connu beaucoup de criminelles et je dois avouer que quelques-unes étaient fort distinguées, appartenant même au meilleur monde.

Il s'agissait d'ordinaire de crimes dits « passionnels »: un mari dont on avait à se plaindre, ou tout simplement gênant qu'on faisait disparaître en l'exécutant avec un mignon browning que tant de femmes portent dans leur réticule — sait-on jamais ce qui peut arriver ! — où il voisine trop souvent avec le bâton de rouge, la boîte à poudre et le petit miroir.

Ces affaires étaient, aux Assises, sans gravité.

Une femme jeune et jolie, drapée dans ses voiles de veuve, pleurant à fendre l'âme, sachant tomber en syncope au moment opportun ; une émouvante plaidoirie d'un grand Bâtonnier montrant que l'existence de la malheureuse n'avait été qu'un long martyre par la faute de ce chenapan de mari, le vrai coupable ! Aucun jury n'y résistait ; c'était l'acquittement suivi, parfois, d'un somptueux engagement de music-hall, voire d'un riche mariage.

Mais les temps ont changé ! « C'est vraiment curieux, me disait assez récemment, d'un petit air dépité, une jeune criminelle, d'ailleurs antipathique et sans beauté, mais depuis la guerre les hommes sont devenus bien terre à terre ; plus de galanterie ; c'est à peine s'il m'est parvenu trois lettres d'amour en un mois, tandis que Mme Steinheil, paraît-il, en recevait chaque jour par douzaines. C'est à n'y rien comprendre ! »

En vérité, il semble, en ce moment, que le crime passionnel soit moins en vogue et n'intéresse plus. On tue pour de l'argent, on tue par vengeance politique, mais l'amour s'est assagi, il a cessé d'être sanguinaire et ses flèches ne sont plus meurtrières.

Depuis 1900 jusqu'à la guerre, Saint-Lazare n'a abrité dans ses murs qu'une seule condamnée à mort pour crime de droit commun.

C'était une Catalane qui vendait de l'ail du côté de Saint-Ouen, son modeste commerce lui suffisait pour vivre, lorsqu'une autre femme, vendant moins cher le même article, vint la gêner jusqu'à la ruine dans ses affaires. Une haine implacable naquit entre les deux concurrentes, à ce point qu'à la suite d'une discussion violente, notre Catalane tua net, d'un coup de « navaja », la nouvelle venue.

Devant le jury la tenue de l'irascible commerçante fut déplorable et lorsque le Président lui demanda si elle regrettait son acte, elle répliqua, avec colère, dans son jargon, qu'elle n'avait qu'un regret : c'est de n'avoir pu « étriper » aussi les enfants de la victime.

Cette réponse imprudente lui valut la peine capitale, qui fut bientôt commuée en 20 ans de travaux forcés.

Mais voilà la guerre et les espionnes ; l'aspect de Saint-Lazare va singulièrement changer.

Les espionnes habitaient un quartier spécial, du côté de ce qu'on appelle la Ménagerie, où elles étaient mieux isolées. Parmi elles six furent condamnées à mort et quatre fusillées à Vincennes, la dernière seulement après l'armistice.

Pendant la guerre, seule la femme Ducimetière, malgré son nom et grâce à sa jeunesse — elle n'avait que 20 ans, — obtint d'être graciée.

De même, après l'armistice, la complice de la femme Aubert, dans l'affaire de la *Gazette des Ardennes*, vit

sa peine de mort commuée en celle des travaux forcés à perpétuité.

Marguerite Francillard, la femme Tichelly, fille Dufays, la femme Aubert, qu'on fit — cruauté inutile — attendre neuf mois après sa condamnation pour l'exécuter, enfin et surtout, Mata-Hari expièrent leur crime au polygone de Vincennes !

VII

Une révolte à Saint Lazare

Les espionnes, hélas ! si elles retenaient davantage l'attention, n'étaient pas seules à Saint-Lazare, où il y avait au contraire très nombreuse compagnie. Pendant les deux dernières années de guerre surtout, les paniers à salade, pleins à craquer, amenaient plusieurs fois par jour des fournées d'avariées et de voleuses de tout acabit.

Les Sœurs levaient les bras au ciel, ne sachant plus où loger toutes ces nouvelles venues. Les cellules étaient à ce point encombrées qu'on devait chaque soir disposer des paillasses dans les couloirs, dans tous les coins.

Il fallut bientôt, par ces temps de restriction, pour nourrir tout ce monde, modifier l'ordinaire, diminuer la ration de pain et remplacer le riz, les lentilles et les haricots, qui étaient devenus aliments de luxe, par des produits moins coûteux et moins rares.

On usa et on abusa de la purée de fèves, que ces dames ne goûtaient guère et qui ne peut passer vraiment pour constituer un de ces mets succulents dont s'énorgueillit la cuisine française. Un jour même, alors que les prisonnières se rendaient, correctement alignées, au réfectoire, le bruit courut qu'on allait encore « bouffer de ces sales fèves » ; les réclamations régulières étant restées sans écho, la révolte gronda ; très surexcitées, les Saint-Lazaréennes refusèrent de se rendre au réfectoire, quittèrent les rangs malgré les objurgations des Reli-

gieuses et se répandirent à grand bruit dans toute la Maison, claquant les portes derrière elles, menaçant de tout briser et de tout brûler.

Le corps d'armée des dix gardiens fut mobilisé, on dut même faire appel au renfort de la police et ce fut, pendant plusieurs heures, une *guerilla* de porte en porte, de recoin en recoin, de cellule en cellule. Force resta à l'autorité et bientôt, assez penaudes, nos pétroleuses-antiféministes se trouvaient verrouillées dans les cellules ; la diète, ce soir-là, remplaça la purée de fèves, qu'on leur resservit le lendemain et que ces dames trouvèrent exquise.

Ce fut le seul acte d'indiscipline qui marqua ces temps troublés. L'ordre, la tranquillité ne cessèrent ensuite de régner ; on ne se disputait même plus, c'était l'union sacrée, on pensait aux Poilus !...

VIII

Saint-Lazare sous les gothas

Les divers engins que les Allemands lancèrent sur Paris, bombes, obus et torpilles des taubes, des zeppelins, des gothas, des berthas, causèrent des dégâts plus ou moins importants dans le voisinage de la prison de Saint-Lazare, située à proximité de la gare du Nord et surtout de la gare de l'Est, particulièrement visée. Jamais pourtant aucun de ces engins n'atteignit directement la prison où plus de mille personnes étaient enfermées.

Ce fut à cent mètres à peine de Saint-Lazare, devant la gare de l'Est, que tomba, un samedi matin, vers 7 heures, le premier obus de la Bertha, qui fit plusieurs victimes.

Quelques jours auparavant, vers une heure de l'après-midi, avait eu lieu la terrible explosion de la Courneuve, due peut-être à un premier essai, à un tir de la Bertha encore trop court pour atteindre Paris, qui causa le bris

de plus de la moitié des vitres de Saint-Lazare, terrifiant à ce point les détenues qu'elles crurent leur dernière heure venue et que les Sœurs, peu rassurées elles-mêmes, eurent grand'peine à les rassurer.

Dès que les incursions des gothas se renouvelèrent, nous dûmes nous préoccuper, le Directeur et moi, de chercher à mettre à l'abri les détenues. Les vieilles cryptes voûtées de Saint-Lazare servant de caves n'étaient pas malheureusement assez vastes pour qu'on pût y abriter tous les habitants de la prison, c'est-à-dire plus d'un millier de personnes ; une de ces caves servit donc de refuge pour les familles des employés et des gardiens, tandis que, dès l'alerte, on faisait descendre dans l'autre cave contiguë les détenues enceintes et les enfants accompagnés de leurs mères. Cette cave était chauffée et plusieurs petits lits permettaient d'y coucher nos plus jeunes pensionnaires.

Quand la sirène retentissait, toutes les autres détenues étaient autorisées à descendre au rez-de-chaussée de la prison, plongée dans une complète obscurité ; c'était un curieux et impressionnant spectacle que d'apercevoir tout le long des couloirs, à la lueur rapide d'une lampe électrique de poche, ces groupes de femmes accroupies, entourant et semblant demander protection aux Religieuses qui priaient à mi-voix.

Parfois une détonation plus forte, faisant trembler la vieille Maison sur ses assises heureusement encore solides, était suivie de quelques cris d'effroi ; mais jamais pourtant aucune panique, ni même aucun désordre ne se produisirent et quelques minutes à peine après la sonnerie de la « berloque » tout Saint-Lazare était rendormi déjà !

Le premier coup de canon annonçant que l'armistice était conclu, que la terrible guerre était enfin terminée, donna lieu, dans les ateliers, à une formidable explosion de joie. Les femmes, debout, trépidantes, chantaient la

Marseillaise, la *Madelon* et des cantiques tout à la fois, et je me souviens d'une jeune Sœur toute pâle et tellement émue elle-même que, pendant plusieurs minutes, elle ne tenta même pas de rétablir l'ordre. Elle s'agenouilla enfin. Toutes les détenues l'imitèrent et une prière s'éleva, fervente, nerveuse, saccadée, entrecoupée de rires et de sanglots...

Dr LÉON BRISARD

Médecin de Saint-Lazare.

LE CHEVALIER DE LA MORLIÈRE

Il voudrait mordre et ne fait qu'aboyer.

« Ce chevalier de La Morlière qui retape son chapeau sur sôn oreille, qui porte la tête au vent, qui vous regarde le passant par-dessus l'épaule, qui fait battre une longue épée sur sa cuisse, qui a l'insulte toute prête pour celui qui n'en porte point, et qui semble adresser un défi à tout venant, que fait-il ? Tout ce qu'il peut pour se persuader qu'il est un homme de cœur ; mais il est lâche. Offrez-lui une croquignole sur le bout du nez, et il la recevra en douceur. Voulez-vous lui faire baisser le ton, élevez-le. Montrez-lui votre canne, ou appliquez votre pied entre ses fesses ; tout étonné de se trouver un lâche, il vous demandera qui est-ce qui vous l'a appris ? D'où vous le savez ? Lui-même l'ignorait le moment précédent ; une longue et habituelle singerie de bravoure lui en avait imposé. Il avait tant fait les mines, qu'il se croyait la chose... » On aurait peu à ajouter à ce piquant portrait du chevalier de La Morlière, tel que l'a buriné Diderot, avec sa verve accoutumée, dans l'incomparable *Neveu de Rameau*, pour l'avoir vu, traînant de café en tripot, parmi la cohue des parasites, autour de son immortel raté. A première vue, la caricature paraît excessive : mais dès qu'on a pris la peine de jeter un coup d'œil sur la peu édifiante vie de ce quidam, qui par hasard fit un petit chef-d'œuvre, il faut bien convenir que le croquis est d'une bonne encre et résume assez proprement, sous le couvert du parfait mépris, l'opinion qu'a pu donner de lui, à ses contemporains peu difficiles

cependant en matière de moralité, le frivole auteur d'*Angola*. Et tout ce qui nous reste à dire de ce curieux personnage n'est que pour servir de pièces justificatives au médaillon de Diderot.

Jacques Rochette de la Morlière naquit à Grenoble, en 1719, d'une très honorable famille de robins : son père était conseiller du roi, et membre de la Chambre des Comptes de cette ville. Le chevalier lui eût sans doute succédé dans cette charge si, dès le plus jeune âge, son particulier mauvais génie ne l'avait détourné du chemin du droit et poussé à quelques folies dont la sanction nécessaire fut de faire engager l'hurluberlu aux mousquetaires noirs du roi. Il n'y devait pas demeurer longtemps, et Collé nous apprend, sans plus, qu'il en fut chassé pour des causes déshonorantes. Voilà M. de La Morlière à Paris, et sur le pavé. Peu de scrupules, du bagout, un vif intérêt pour les dames, le désir de faire parler de soi, le besoin de vivre et de vivre bien, quelque amour au fond de la gloire, de la jactance et du jabot, ce qu'il faut de culture aussi pour se croire orné de génie et prétendre au nom d'homme de lettres, un ton tranchant, cursif et désinvolte, une épée qui vous bat aux jambes pour vous rappeler à tout moment qu'on possède un argument assez redoutable à l'appui de son opinion si, par cas, un contradicteur imprudent ose être d'un avis différent du vôtre, devant les badauds du parterre ou les discoureurs du Procope : tel est-il permis d'imaginer le chevalier en sa jeunesse parisienne, appuyé au bord d'une loge et parlant haut pendant la pièce qui se joue, tout en caressant une demoiselle du monde, l'esprit preste et le nez au vent, le Christ du Portugal brinqueballant sur la poitrine et peu d'argent dans le gousset. Il serait injuste pourtant de ne voir qu'un galant escroc dans le personnage : il a bien son mérite à lui, et s'il se gâte par la suite, au point de tomber au plus bas, ce devait être, par le ton, en dépit de trop d'assurance, un

petit maître assez bien capable de plaire (1), environ 1745, comme il n'avait que vingt-six ans et qu'il écrivait *Angola*. Ce n'est pas un livre éclatant, ni d'une grande profondeur : mais l'esprit en est fin, léger, le tour vif, le piquant aimable. Voilà le fruit du siècle, capable d'avoir donné un tel vernis de politesse à des coquins. Le chevalier de La Morlière aurait bien dû s'en tenir là.

Son génie pourtant l'appelait ailleurs. Se croyant fait pour le théâtre, il en voulut tâter aussi, tant en qualité d'auteur qu'en celle de critique. Cinquante ans durant, on ne le vit déloger des Italiens ou de la Comédie-Française, réussissant parfois à se faire jouer, par la crainte qu'il savait inspirer, et ne connaissant d'ailleurs que des chutes, ainsi qu'on le verra plus loin ; mais surtout exerçant dans ces deux théâtres, et principalement à la Comédie, une sorte de ministère despotique, par le droit qu'il s'était arrogé de distribuer publiquement le blâme ou l'éloge à l'égard des spectacles nouveaux. En ces temps-là l'intrigue avait pouvoir sur les talents. Point de spectacles sans cabale ; autant de représentations, autant de batailles rangées. Le chevalier de La Morlière vit le parti qu'il pouvait tirer d'un peu d'audace et prit l'état de cabaleur. Donnait-on une pièce nouvelle, il occupait le parterre avec ses gens, à cet effet recrutés au Procope, et, flanqué d'auteurs faméliques ou de gazetiers sans quibus, dès avant le lever du rideau s'installait sur ses positions. S'agissait-il de l'ouvrage d'un ennemi, la tragédienne avait-elle déplu à ce censeur, dès le premier

(1) « Le chevalier de la Morlière n'était ni un homme d'esprit ni un homme sans esprit. Il s'était fait un jargon hardi et singulier qui avait une sorte d'éclat. Avec une physionomie commune, il avait dans le maintien et dans les manières je ne sais quoi qui ne l'était pas. Ce qui frappait particulièrement dans son air et dans son ton, c'était l'audace. Toute sa littérature se bornait à la connaissance du théâtre et des romans... Il tirait de son roman d'*Angola* toute sa considération, il en avait fait l'époque de laquelle il datait tous les événements de ce siècle ; c'était son hégire. Il prétendait d'ailleurs que la vérité des peintures qu'offrait son ouvrage lui avait fait des tracasseries à la Cour et que la Duchesse de D.... ne lui avait jamais pardonné... » (Briasson, *Nouvelle Correspondance*.)

vers, La Morlière opinait à voix haute, coupait, sifflait, interrompait, faisait du bruit ; sa clique emboîtait le pas, la discussion remplissait la salle, et le spectacle en était gâté. Le chevalier intimidait : il avait la menace facile, sa tyrannie était sans frein. A qui se pourrait étonner qu'un tel gêneur ait pu en imposer si longtemps, Metra, par un mot de sa *Correspondance*, livrera la raison principale qui en assure la durée : le chevalier de La Morlière parlait fort. « Il avait dû une espèce de célébrité à la prépondérance que la force de ses poumons et l'énergie de ses mouvements lui ont donnée longtemps dans le parterre. » On a vu de ces rodomonts (2). Comme on le savait dangereux, toujours la main sur la poignée de son épée, il arrivait qu'on le payât pour qu'il se tût, et Voltaire lui-même, qu'il défendait avec ardeur, parfois lui fit remettre quelque argent. Non content d'empêcher les spectateurs d'écouter et les comédiens de se faire entendre, dans tel ouvrage qui n'avait pas eu l'heur de lui plaire, La Morlière prétendait encore justifier de ses sévérités par ses écrits, et l'on a de son style maints pamphlets d'apparence critique, où tour à tour il dit leur fait à Crébillon, à Marmontel, voire à Voltaire, dans ses *Observations sur le duc de Foix,* sa *Lettre sur les Héraclides,* et ses *Réflexions sur Oreste.* Les auteurs ni les comédiens n'étaient point les seuls qui eussent à trembler devant ce juge cavalier : il s'en prenait aussi au bon public, qui put lire à son tour de *Très humbles remontrances à la cohue au sujet de Denys le Tyran,* du

(2) La *Nouvelle Correspondance* de Briasson et les *Tablettes d'un curieux* (Bruxelles, 1789) expliquent fort bien l'autorité du personnage : « Il jugeait d'un trait l'ouvrage nouveau, annonçait le succès ou la chute de la pièce de théâtre qu'on préparait, racontant l'anecdote du jour ou de la nuit, en inventant lorsqu'il n'en savait pas ou qu'il en avait besoin pour ses vues. Tranchant sur tout, il parlait avec la même familiarité d'un bon livre qu'il n'était pas en état de lire ou d'un homme en place qu'il n'avait jamais approché ; un ton moitié d'homme du monde et moitié d'homme de lettres donnait un certain poids à ses paroles ; et je ne sais quel ordre étranger, dont il cachait avec soin la croix et étalait avec le même soin le cordon, complétait le charme. On sent combien tout cela pouvait imposer... »

sieur Marmontel, où l'auteur était menacé du bâton et le public appelé « tas de sots ». Mais l'illustre M[lle] Clairon devait avoir la gloire de mériter la plus longue animadversion du chevalier. Avait-elle refusé ses faveurs à l'ancien mousquetaire dans le temps qu'il était en exil à Rouen, où elle-même, débutante, occupait la scène ? Ou, tout simplement, décliné de moins galantes et plus pratiques offres de services ? On ne sait au juste : mais La Morlière paraît avoir nourri une haine farouche pour cette pathétique tragédienne. Lorsque Le Kain fit ses débuts, en 1750, à la Comédie, et eut en cette occasion à subir l'effet de l'antipathie de sa camarade, La Morlière se trouva juste à point nommé pour servir les ressentiments du tragique, et passa pour être l'auteur de la lettre que Le Kain ne craignit point de rendre publique, où il était parlé fort impertinemment de celle que la chronique ne désignait déjà (depuis le libelle de Gaillard de la Bataille) que sous le sobriquet de Frétillon. La querelle n'allait pas tarder à s'envenimer. M[lle] Clairon, à qui les amis puissants ne faisaient pas défaut, sut mettre le lieutenant de police dans son jeu, et tel soir que l'on devait donner, à la Comédie, la première représentation de *Tancrède*, la cabale étant annoncée, le chevalier de La Morlière vint prendre place au parterre, prêt à manifester à belle voix, quand il se vit guetté de près par deux gaillards déterminés. Au premier bruit qu'il se permet, ces voisins le serrent. Il veut protester, sa voix est couverte ; siffle-t-il, les deux sbires éclatent en applaudissements. C'étaient deux exempts de police placés là pour faire taire le drôle et contre-battre sa musique. Voilà M. de La Morlière bien surpris. Mais bientôt, changeant de tactique, voyant qu'il n'était plus loisible d'interrompre ou de siffler, à la représentation de *Blanche et Guiscard*, de Saurin, il prit le parti de bâiller et bâilla si bien, si longuement, si désespérément, avec un tel air de chagrin, que le bâillement se communiqua aux

voisins, dont la pièce fut trouvée ennuyeuse et tomba (3).

Clairon obtint que l'accès de la Comédie fût interdit à son ennemi, sinon elle se retirerait. La Morlière en appela devant le public. Il eut sa revanche : on le voit un moment titulaire de la gestion des billets pour le parterre. Et plusieurs fois même, il réussit à être joué par les comédiens français et italiens. On peut entendre qu'il le fut dans les deux sens : car ses divers essais churent à plat, au grand divertissement des auteurs qu'il avait bafoués et des spectateurs dont il avait avec impunité si souvent troublé les plaisirs.

Collé, dans son *Journal* si amusant, ne nous laisse aucune illusion sur le talent dramatique de notre aristarque. « Les Italiens, dit-il, donnent la première représentation du *Gouverneur*, comédie en 3 actes en prose du chevalier de La Morlière ; c'est l'auteur d'*Angola*, petit roman plein de jargon et dénué de situations et de faits, qui parut il y a quelques années et eut quelque succès. Sa comédie ressemble assez à son roman ; il n'y a pas deux scènes dans toute sa pièce... Les détails ne sont pourtant pas absolument sans esprit ; mais ce n'est point l'esprit de la chose, au contraire.... Ce chevalier de La Morlière est fils d'un maître des comptes du Parlement de Grenoble, qui est bon gentilhomme à ce qu'on dit. C'est un mauvais sujet qui a été chassé des mousquetaires pour des causes déshonorantes à ce qu'on prétend ; c'est, ajoute-t-on, un homme qui ne parle que de coups d'épée, jusqu'au moment qu'on lui donne des coups de bâton... » Et Collé de citer ce quatrain qui court :

On vous sait bon gré, La Morlière,
Vous qui condamnez tout auteur,

(3) C'est la *Chronique scandaleuse* qui nous apprend cet amusant détail du sifflet remplacé par le bâillement. Comme La Morlière se décrochait les mâchoires, la sentinelle préposée à sa surveillance crut devoir l'avertir qu'il avait à bâiller sans bruit. « Comment ! mon ami, s'écrie La Morlière, vous qui paraissez un homme de sens et qui avez l'habitude du spectacle, est-ce que vous trouvez cela beau ? — Je ne dis pas cela, répond le soldat, mais ayez la bonté de bâiller plus bas ! »

D'avoir produit le *Gouverneur*
Pour vous donner les étrivières...

La Créole ne réussit point davantage ; Fréron en trouvait le spectacle affligeant et le dit dans L'*Année littéraire* (tome V) : « M. de La Morlière, ce juge redoutable qui tient dans ses mains, à ce qu'il dit lui-même, les destinées de toutes les pièces de théâtre, n'a pu sauver la sienne du naufrage. »

Les acteurs durent même se retirer avant la fin, devant une manifestation du public assez inattendue : pour rendre à La Morlière la monnaie de ses précédentes cabales, ses spectateurs imaginèrent d'applaudir, depuis le lever du rideau, chaque réplique, si violemment que la représentation ne put se poursuivre. La manœuvre n'était pas nouvelle. La Morlière en avait déjà subi le contretemps lors de l'unique représentation de son *Amant déguisé,* quelques années auparavant : « Pièce si ennuyeuse, dit encore Collé, que par des claquements de mains ironiques, le parterre empêcha qu'elle ne fût achevée... »

Le chevalier de La Morlière crut beaucoup faire pour sa gloire de s'en prendre au fameux Fréron, et lança contre lui un libelle intitulé le *Contrepoison des feuilles.* « Ce grand homme, fait observer Grimm, ne sait pas que les libelles ne déshonorent que leurs auteurs... » Le piquant est que La Morlière envoya d'abord le manuscrit de son factum à son censeur, en lui offrant de ne pas l'imprimer si Fréron voulait bien revenir à un sentiment plus favorable de ses ouvrages. Fréron, qui a consigné le fait dans ses *Confessions,* ne répondit point, et La Morlière lança son brûlot, qui dut faire plaisir à Voltaire. Mais une épigramme du temps pose drôlement ce problème :

Or dites-moi, pour le divin Voltaire
Lequel doit être un plus sensible affront
D'être prôné par La Morlière
Ou déchiré par la main de Fréron ?

§

Cabaleur à gages, écrivain sifflé, maître chanteur doublé d'un spadassin, il n'a point manqué au chevalier de La Morlière d'avoir eu, avec la police (à laquelle il finit peut-être par appartenir, si l'on en croit M. Uzanne) quelques démêlés pour affaires de mœurs, sans doute compliquées d'escroqueries.

Déjà, la publication des *Très humbles remontrances à la cohue* et des *Lauriers ecclésiastiques*, ouvrage des plus médiocres, sans talent, style ni esprit, où, sous le couvert de l'anonymat, il avait dévoilé les galantes prouesses de l'abbé Terray, avaient valu au chevalier d'éveiller sur son compte la curiosité du guet. Un premier rapport de police (4) le désigne pour l'auteur des *Remontrances*, et ajoute assez méprisamment : « On lui attribue déjà le roman d'*Angola*, mais ce n'est guère vraisemblable ; ce livre est trop bien écrit... » Un second observateur donne cet autre renseignement, qui situe aussitôt notre homme dans l'aventureuse région de la galanterie ambulante : « Ce déréglé n'a pas de domicile à lui ; il demeure rue des Postes, chez la fille Robustel, sa maîtresse... » Mais voici mieux : l'affaire Fleury.

Une dame Louise Fleury, mariée à un marchand de vins du Marais, nommé Du Perin, s'étant enfuie du domicile conjugal pour suivre le séduisant La Morlière, ne crut point lui prouver assez son amour, sans emporter encore, avec ses bijoux et ses hardes, la caisse du mari trompé. Elle contenait 2.000 francs. Le mari porta plainte. La femme fut mise à la Salpêtrière, et il est question de La Morlière, dans le rapport de l'exempt Cadot de Condé, qui n'est point tendre. « Il faut en purger Paris ; c'est son troisième rapt ; et le dernier se complique d'une question d'argent pour laquelle le mari fait

(4) Voir la *Revue Hebdomadaire*, septembre 1901, où M. P. d'Estrée a publié quelques pièces relatives au Chevalier, conservées aux archives de la Bastille, à l'Arsenal et à la Bibliothèque Nationale (manuscrits).

informer. » C'est alors que la famille du chevalier, inquiète à bon droit des fantaisies du plaisantin, intervint pour demander sa relégation. Prié de se retirer à Rouen, La Morlière rompt son ban avec tranquillité, revient à Paris, où on l'arrête ; et voilà notre homme en prison. On a quelques lettres qu'il en écrivit au lieutenant de police, pour se plaindre d'un tel traitement et demander sa liberté. Ce sont, par l'arrogance et le ton haut, de piquants billets, où le chevalier manifeste son mécontentement « de la façon scandaleuse dont il a été arrêté, plus digne, en effet, d'un malfaiteur que d'un homme de sa sorte... » — « Quand j'aurai l'honneur d'être connu de vous, peut-être changerez-vous de façon de penser sur mon compte... » — « Me confondre avec un tas de gens que vous obligez à ce séjour d'infamie... Pour moi, je ne me crois point du tout être fait pour l'être... Je n'entrerai dans aucune justification à mon sujet. Vous devez sentir par vous-même la frivolité du cas qui m'attire un ordre dont la conduite et la vie que je menais me mettaient fort à l'abri ; et effectivement il paraît bien singulier à tout Paris que la critique de *Denys le Tyran* ait pu avoir de pareilles suites, surtout vis-à-vis d'un homme bien né et dont la famille mérite, je crois, quelque considération. » Quoi donc ? On le tient en prison pour si peu ? S'il a contrevenu aux ordres du roi, c'était pour venir à Paris chercher des pièces importantes pour une affaire sérieuse, une *Histoire de la Marine*, qu'il veut entreprendre. Au silence du lieutenant de police, il voit bien qu'il faut peut-être encore s'expliquer sur cette ridicule histoire du « prétendu enlèvement d'une femme, qu'on a trouvé bon d'embellir de mille circonstances aussi fausses qu'impudentes... » — « Quel est l'homme qui jamais a refusé sa porte à une femme aimable qui vient lui demander asile ? Qui est-ce qui ignore qu'aujourd'hui rien n'est si commun et si excusé dans le monde que ces espèces de choix libres ?... Vous

ne saurez disconvenir en vous-même, Monsieur, que tous les gens d'une certaine façon regardent ces sortes d'aventures sous le même point de vue que je viens de vous les présenter... » Suit l'argument juridique : le mari a repris sa femme, la procédure est tombée d'elle-même. Mais « en voilà assez pour tranquilliser ceux qui peuvent prendre intérêt à ce qui me regarde, et quant à moi, j'ai pris mon parti là-dessus, et je ne pense pas plus à tous ces gens-là que s'ils étaient à la Terre australe... »

L'impudent garçon finit par avoir gain de cause : mais, ayant obtenu sa liberté, il dut aller se faire oublier, quelque temps encore, à Rouen, où l'attendait une plus piquante aventure, dont Bachaumont s'est fait l'écho malicieux.

Se donnant cette fois pour un baron allemand, La Morlière s'introduit chez un conseiller du Parlement, père d'une très jolie fille, qu'il séduit en un tournemain, et promet d'ailleurs d'épouser dès qu'il apparut qu'une réparation était devenue nécessaire. Le père consent au mariage, mais à peu de là reçoit de Paris une lettre qui lui apprend d'avoir à se méfier de certain baron allemand, lequel n'est autre que ce fripon de La Morlière, dont il faut, paraît-il, tout craindre. Un meilleur parti s'étant proposé entre temps, le conseiller, inquiet, prend le baron à part, lui propose de se désister, et va jusqu'à lui offrir dix mille francs. La Morlière éloigne bien loin la proposition. Dix mille francs, à un homme comme lui ! Bref on lui en offre vingt, puis trente mille, qu'il accepte enfin, et déloge. Faut-il dire que les lettres dénonciatrices étaient de lui ? La dégringolade va par la suite s'accentuant. Les dettes s'accumulent, et les expédients ; les courses précipitées, quand, au détour d'une ruelle, notre chevalier aperçoit la figure tôt démasquée de quelque exempt. « Il est toujours dans la crainte », note l'un d'eux sur son carnet. Il connaîtra le Fort Lévêque, puis derechef la relégation à Grenoble, et finalement,

Saint-Lazare, pour avoir peut-être donné des renseignements non prévus au programme des cours à de jeunes personnes auxquelles il s'était mis en état d'apprendre la déclamation. « Le chevalier de La Morlière, écrit Bachaumont (5), plus connu par ses escroqueries, son impudence et sa scélératesse que par ses ouvrages, vient enfin d'être mis à Saint-Lazare : sa famille a obtenu cette grâce, de crainte qu'un jour il ne la déshonorât par un supplice ignominieux... » Et le même Bachaumont ajoute à quelques mois de là qu'il est sorti de cet asile « avec un front d'airain »...

Il était réservé à ce personnage de faire encore parler de lui, d'une manière, si l'on veut, plus honorable, et d'étonner une fois de plus ses contemporains par une audace assez nouvelle. En 1769, on vit paraître un petit livre intitulé *Le fatalisme*, « espèce de recueil d'historiettes romanesques, dont le résultat est d'établir qu'on ne peut se soustraire à sa funeste destinée » (6). Cet ouvrage, fruit des réflexions de La Morlière, piqua fort la curiosité par une nouveauté inattendue : il était dédié à la comtesse Du Barry, qui n'avait pas encore accoutumé de recevoir des hommages à ce point philosophiques. « Depuis que l'élévation de Mme la comtesse Du Barry à la cour, dit ironiquement l'auteur des *Mémoires secrets*, a mis en spectacle la beauté, les talents et les vertus de cette dame, restés jusqu'ici dans une obscurité injurieuse, de tous les gens de lettres retenus par l'admiration ou le respect, aucun n'avait fait encore fumer son encens pour cette nouvelle divinité... Par cette adresse, l'auteur échappera au fatalisme des méchants livres, et celui-ci, plus que médiocre, est enlevé avec une rapidité singulière », ajoute l'impitoyable Bachaumont qui pouvait noter, peu de jours après, le premier résultat de la

(5) Bachaumont : *Mémoires secrets*, 13 août 1672.
(6) *Idem*, 11 juin 1769.

dédicace : « Le chevalier de La Morlière a eu l'honneur de souper dernièrement avec cette Minerve... »

On ne sait trop quels propos purent échanger dans ce tête-à-tête la favorite et l'auteur déchu d'*Angola*. Mais la dame, qui n'était point sotte, comprit vite qu'il fallait finir par où elle eût dû commencer — et fit porter à La Morlière un petit sac de cent louis. Ce fut pour lui le dernier sourire de la fortune. Il végéta quelques années encore, demandant une incertaine subsistance au pharaon et au biribi, dans le temps qu'il ne travaillait pas à d'humbles écrits mal payés, aux gages de petits libraires. Il mourut misérablement en 1785, dans un taudis. Sa fin passa inaperçue.

§

Nous avons parlé d'un petit chef-d'œuvre, après avoir nommé son *Angola*. Le mot est gros, mais c'en est un, dans le sens d'un miroir très pur où ne se refléterait que peu de chose. Plaise au dieu des Lettres que nous ne tombions pas dans l'exagération de Monselet, qui trouvait ce petit roman, par sa qualité satirique, presque aussi beau que les *Précieuses ridicules*, avec lesquelles il n'a point de commune mesure. S'il faut à tout prix comparer, la comparaison d'*Angola* ne peut se faire qu'avec d'autres écrits du même siècle, les contes vifs de Crébillon le fils, de Godard d'Aucour, de Voisenon ou de Vivant Denon. Encore n'a-t-il rien de cette vérité psychologique qui sourd si finement sous la trame légère de *Thermidore*, des *Lettres de la Marquise*, de *Tant mieux pour elle* et de *Point de lendemain* ; et plus qu'à ces jolis ouvrages, c'est dans la féerie symbolique du *Sultan Misapouf*, du *Sopha* et de *Tanzaï et Neadarné* qu'il faut chercher la ressemblance d'*Angola*. Même nous le mettons au-dessous d'eux. C'est cependant un gracieux conte que cette aventure de fées, bien faite pour amuser dans un boudoir de petites maîtresses sujettes aux vapeurs, plutôt que

destinée aux ravissements naïfs de l'enfance. Le prince Angola, dès sa venue au jour, eut son berceau favorisé. La fée Lumineuse lui voulait du bien et le combla de dons ; mais la fée Mutine, qui était laide, crut devoir se venger du hasard qui, pour ironique présent de relevailles, lui mit entre les mains un miroir. Elle voua dans sa colère l'enfant à connaître un jour les cruels tourments de l'amour : voilà une disgrâce peu sévère. Afin pourtant d'y porter remède, Lumineuse emmène son filleul dans son royaume, qui, pour se trouver en Asie, comme il sied au royaume d'une fée, ressemble assez bien à Versailles. Ce domaine est peuplé d'êtres adorables, d'un commerce galant et facile. Là, par l'aisance des aventures, assuré de ne devoir jamais s'attacher longtemps, parce que les occasions de se détacher souvent sont fréquentes, Angola coulera des jours fortunés, sans courir le risque d'aimer vainement. Il serait fort heureux si, venant à s'asseoir un jour sur le talisman d'un méchant génie, il n'en subissait, au moment même où il va enfin convoler avec la plus charmante des princesses, un de ces enchantements ridicules dont l'écumoire de *Tanzaï* et la transformation du *Sopha*, tous renouvelés de l'*Ane d'or*, fournissent avant *Angola* des exemples assez amusants, mais classiques. Tout se termine au reste pour le mieux, par la confusion du fâcheux génie et de la fée vindicative — et voilà l'histoire d'*Angola*. C'est peu de chose, je l'avoue, et qui a grand besoin d'illustrations pour se sauver de planche en planche, comme les vers du bon Dorat. Mais tout ici ne vaut que par le ton, et cette aisance du récit qui, même chez un écrivain si peu né que le chevalier de La Morlière, respire une alacrité souveraine. Le mérite n'en est point de l'auteur : c'est celui des récits du siècle, où l'habitude de conter semble appartenir si naturellement à tout le monde ; et l'on s'étonne un peu que les premiers lecteurs de ce petit livre, qui eut son succès dans son temps et connut l'heur

d'être souvent réimprimé, aient cru devoir l'attribuer à Crébillon fils ou à Voltaire même. C'est beaucoup d'honneur qu'on lui faisait, car il est vraiment sans pensée et sans vérité, comme sans efficace ironie, avec bien moins de verve encore qu'on en trouve dans ses bons jours aux gais récits de Voisenon. Mais ce verbiage est si bien daté, et ces fêtes, ces galantes rencontres, ces fantaisies en cabriolet, ces soupers fins et ces passades, ces jupes troussées, ces échanges, sans plus, de tendresse, et jusqu'à ce jargon léger de caillettes et de petits maîtres occupés de riens séduisants... Vraiment, cela vous a son charme et un pouvoir de suggestion assez comparable à celui d'un éventail peint à la gouache dans une vitrine, d'une bonbonnière, d'un biscuit... Et l'on sait gré à ce vaurien de La Morlière d'avoir eu un jour tant d'esprit pour ne rien dire si joliment, mais vous donner tant d'illusion, jusqu'à vous faire oublier l'heure.

ÉMILE HENRIOT.

LA CRISE DE L'ENSEIGNEMENT DU CHANT

Il semble qu'il n'y ait plus rien à dire sur l'infériorité des méthodes actuelles dans l'enseignement du chant, tant il est vrai que les doléances viennent de tous côtés à ce sujet. Toutefois, nous pensons qu'il est nécessaire d'en parler encore, afin de bien en définir les causes et de ce fait indiquer les moyens qui pourraient y remédier.

Lorsque les opéras wagnériens s'imposèrent à l'admiration du public français, il y eut parmi les musiciens l'enthousiasme que l'on sait. Les chanteurs, surtout, voulurent interpréter Wagner et ce fut, certes, à leur honneur. Mais ce rideau sonore d'une richesse incomparable qu'est l'orchestration wagnérienne réclamait, pour le dépasser, une puissance inaccoutumée des voix. Et, tandis que les uns pouvaient s'y employer aisément, les autres se fatiguaient et s'obstinaient d'autant plus que la mode en était venue. L'erreur des professeurs date de cette époque. Entraînés par le désir inconsidéré des chanteurs, il fallut se préoccuper de donner aux voix plus de volume et les forcer souvent à de nouvelles et rudes tessitures. Le résultat fut, non l'ampleur, mais le grossissement des voix, non l'émission puissante, mais l'émission pesante, puis, l'altération de l'éclat, la déformation de la prononciation, enfin tout ce qui caractérise la méthode appelée depuis lors « de la voix dans le masque ».

Cette méthode s'est tellement généralisée qu'on ne peut plus se décider à en adopter une autre, et cela est d'autant plus difficile à faire admettre, *à priori*, que les chanteurs, dont la voix est placée trop en arrière et en

tête par cette méthode, éprouvent une résonance crânienne qui les trompe sur son émission ; ils n'émettent que des sons plus ou moins décolorés d'une portée auditive bien inférieure à celle qu'ils imaginent (1). Bien que les professeurs proclament très haut le retour à l'école italienne, nous constatons que rien ou presque rien n'a changé et que leurs déclarations ne sont actuellement qu'une étiquette désireuse de satisfaire aux critiques sévères que nous citerons plus loin.

On a eu raison de nommer un pareil résultat : « La Grande Pitié du Chant », puisque c'est l'abandon de la voix naturelle et souvent, hélas ! la perte de la voix. On comprend alors la véhémente mais juste indignation du Dr Baratoux, qui commençait ainsi ses remarquables conférences à la mairie Drouot (1922-1923) :

> Il est temps que le scandale de l'enseignement du chant, au Conservatoire, cesse !

Il faudrait répéter ces conférences pour montrer l'intérêt qu'elles apportaient à une époque où l'on se rend compte enfin que notre enseignement du chant a perdu ses méthodes et presque tous ses maîtres. Ces conférences basées sur l'art du chant le plus averti et une science laryngologique des plus sûres, étaient faites par un observateur passionné des voix. Il suffisait de l'entendre, il suffirait de le lire pour saisir toute l'autorité de ses considérations. Hélas ! nous étions trop peu à l'écouter ; chanteurs, professeurs et critiques auraient dû se rencontrer là. C'était l'étude la plus désintéressée, la plus documentée qui soit, la plus spirituelle aussi et la plus énergique.

On connaît la négligence ou l'incapacité de la plupart des professeurs au Conservatoire : même méthode employée pour tous les élèves d'une même classe, ignorance

(1) Quant aux méthodes allemandes ou autrichiennes, l'expérience a prouvé qu'elles ont donné les résultats les plus lamentables.

totale de la physiologie du larynx déterminant le travail anormal des cordes vocales et leur fatigue consécutive ; mauvais fonctionnement de la respiration, décoloration du timbre, complet abandon de l'articulation, en un mot, « Usine à fabriquer des voix en séries » !

Nous savons qu'on ne peut parler judicieusement de la science du chant qu'après en avoir fait une longue étude, minutieuse et très étendue dans sa complexité, s'appuyant surtout sur l'expérience vocale personnelle : Mais il y a chez le Dr Baratoux (s'il n'est pas chanteur lui-même) une rare connaissance du chant, une analyse et une critique incontestables.

Peu de temps avant ces conférences, M. Louis Laloy publiait, dans la *Revue de Paris* et dans *Comœdia* (28 nov. 1921), un article intitulé « l'Enseignement du Conservatoire ». A notre époque d'ignorante complaisance, de publicité à outrance, il faut louer une critique si courageuse et l'article entier serait à citer. Nous en donnerons quelques passages ultérieurement.

Déjà en 1913, M. Pierre Lalo, dans son feuilleton du *Temps*, écrivait, après les concours du Conservatoire :

Je sors du concours de chant, j'ai entendu des sons qui sortaient du nez, des oreilles, du front, des yeux. Pas un qui vînt directement du larynx. Tant qu'on ne reviendra pas à l'ancienne méthode italienne, on ne saura pas chanter.

Et puis encore le 5 juillet 1922, M. Pierre Lalo ajoute, toujours après le concours du Conservatoire :

... Mais tout cela ne serait rien si l'ensemble des élèves montrait quelque sens de la musique et quelque style, s'ils savaient chanter, si seulement ils faisaient entendre des voix posées, exercées et qui, dès la première jeunesse, ne fussent point usées ou vieillies. Or, rien de tout cela ne se rencontre au Conservatoire, il faut bien le dire, parce que c'est la vérité. Au Conservatoire l'enseignement du chant n'existe pas. Hormis un très petit nombre de professeurs prudents et sagaces que chacun connaît et que je ne nommerai point, ne voulant pas désigner les autres, la première école musi-

cale de France ne possède point de maîtres capables d'apprendre le chant à leurs élèves, ni même de leur donner la leçon sans détruire totalement ou partiellement leurs voix.

Mais que dira-t-on alors de l'enseignement du chant hors du Conservatoire ? Peut-on imaginer que la plupart des professeurs de piano enseignent le chant, sans en avoir d'autres notions que celles du solfège ! On s'explique alors l'une des conditions de « l'Association des Maîtres du Chant français », qui exige de ses membres une carrière lyrique de quinze ans au moins. A défaut de science vocale, que ces maîtres peuvent avoir ou ne pas avoir, ils ont du moins l'expérience scénique qui assure une connaissance plus ou moins heureuse d'interprétation lyrique.

L'Ecole Normale de Musique s'est proposé aussi de former un corps enseignant muni de diplômes ou de références. Nous verrons par la suite la valeur des professeurs qu'elle accréditera. Il faut signaler cependant différentes manifestations auxquelles elle a convié le public ; des cours d'interprétation y ont été donnés par des artistes de renom comme M. Reynaldo Hahn et Mme Croiza, ainsi que des cours de chant par Mme Ninon Vallin, pour ne citer que ceux-là, parce que nous les avons entendus personnellement.

Mme Croiza est restée dans le programme qu'elle s'était tracé : cours d'interprétation lyrique donné avec le soin et la conscience artistique qu'on lui connaît. Puisque la question de science du chant n'était pas envisagée, elle n'en a pas parlé.

Quant à M. Reynaldo Hahn, il nous fit assister à la démonstration la plus étrange qui soit. Rien ne peut assez dire l'intérêt que présentaient ses cours d'interprétation. C'était bien le plus bel enseignement qu'on puisse en donner ; nous pensons que chacun en éprouvait comme nous une réelle émotion ; c'était de plus un régal pour l'esprit, tant il y déploya de spirituelle et sen-

sible analyse. Mais comment se peut-il qu'un tel Maître ait osé parler de la science vocale comme il l'a fait en quelques parenthèses ? L'assistance se composait d'environ deux cents auditeurs ou auditrices qui ont entendu comme nous des observations de ce genre : « Le voile du palais toujours soulevé... » — « Prenez votre voix comme avec une louche pour la ramener en arrière de la tête et faites-la sortir par les oreilles... » ! ? ! ? A une élève étrangère qui chantait *le Barbier de Séville* avec une agilité, un timbre adorables, une technique vocale qui ne réclamait à coup sûr aucun conseil, si ce n'est celui de l'interprétation lyrique qu'elle venait demander, M. Reynaldo Hahn donna cette indication inattendue : « C'est trop clair, voilez le timbre, placez dans le nez, mettez en tête... » Mais ce qui était tout à fait extraordinaire, c'est que M. Reynaldo Hahn en donnait l'exemple, et le donnait avec une perfection de la pose de la voix qui ferait de lui un des chanteurs les plus accomplis s'il était doué au point de vue purement vocal.

Pour Mme Ninon Vallin, l'Ecole Normale de Musique avait annoncé trois cours de pose de voix, à la suite des concerts ou des représentations qu'elle venait de donner avec tant d'éclat. N'ayant entendu Mme Ninon Vallin qu'à la salle Gaveau, nous ne pouvons parler de sa rentrée à l'Opéra et l'Opéra-Comique. Le programme de son concert était un parfait exemple de ce qu'on peut y chanter. Toutefois, ce n'est là qu'une question de goût musical. Ce qu'il faut signaler, c'est la maîtrise de son chant en dehors de toute autre considération. On a dit avec raison que, depuis trente ans, on n'avait entendu une cantatrice de cette valeur. Tout était remarquable : la voix naturellement posée, le timbre le plus pur et le plus émouvant qui soit, la simplicité apparente des moyens qui semblait bien le résultat réfléchi d'une véritable technique, enfin une parfaite homogénéité vocale ; tendre ou dramatique, le timbre restait également riche en sono-

rités ; à peine pourrait-on dire que deux ou trois notes aiguës n'eurent pas toute leur intensité de vibrations, en raison de leur place un peu trop en tête. Mais il est presque gênant de signaler si peu de chose, alors que nous assistons parfois à des auditions si peu satisfaisantes, données par des artistes pourtant en renom.

On s'explique l'empressement du public à assister aux cours de Mme Ninon Vallin. Et voici qui va venir à l'appui de la distinction qu'il faut faire entre les « Chanteurs » et les « Professeurs ». Alors que nulle chanteuse ne pouvait lui être comparée, nous pouvons affirmer que cette admirable artiste a donné en cette occasion un exemple frappant d'incapacité pédagogique. Il semble que ce soit l'effet d'une gageure d'avoir entendu Mme Vallin dire à des élèves : « A mesure que vous donnez une note plus élevée, changez de place » ; ou bien : « Une place pour chaque son. » — « Laissez bien haut placés *i* et *e* dans le nez ; que le son sorte aussi bien par le nez que par la bouche. Attaquez un *sol* comme si vous attaquiez un *contre ut*. Mettez le larynx bien en arrière des fosses nasales » ! ? ! Enfin ! les conseils les plus ahurissants, et nettement en opposition avec ce que fait Mme Vallin elle-même. Elle s'est trouvée embarrassée en face d'une voix bien placée (comme le cas s'est présenté pour une élève) et elle l'avoua. Elle fut incapable de démontrer pourquoi cette voix était bien timbrée, pourquoi il n'y avait ni « trou » ni changement de couleur, de façon à ce que l'élève, renseignée sur une chose qu'elle fait bien, puisse à coup sûr la renouveler. Sans cela, le hasard seul la conduit et ce n'est pas une méthode. Puisque Mme Vallin ne connaît pas la pédagogie du chant, elle devrait se défendre de toute explication et dire simplement : « Ecoutez-moi. » Les élèves seraient ainsi entraînées à bien faire par imitation ; mais cela ne peut établir un enseignement. Il faut donc insister sur l'importance que comporte cette dénomination de professeur de chant.

Nous venons d'en donner l'exemple le plus significatif.

Lorsqu'on dit : n'importe quels moyens pourvu que le résultat soit bon ! — c'est encore une des nombreuses erreurs que l'on émet sur le chant. C'est l'absence de méthode, c'est l'aveu d'une ignorance scientifique et pédagogique. Il y a un principe dont on ne peut s'écarter, si l'on veut enseigner le chant ; c'est celui qui consiste à reconnaître immédiatement les qualités et les défauts de la pose d'une voix et de pouvoir en diriger aussitôt la parfaite émission (2).

Peut-on dire aussi l'inquiétude qu'il y a au sujet du Conservatoire de Fontainebleau, fondé cependant sur les garanties pécuniaires les plus sûres, et soutenu par l'admiration qu'entraîne le prestige artistique de la France ?

Alors que les classes d'harmonie et d'instruments sont faites, nous dit-on, par des Maîtres (dans le sens complet du mot), le mécontentement des classes de chant sera manifeste, si l'on voit se renouveler le cas de Mlle Tess Davidson, 1er prix de chant de ce Conservatoire : au concert qu'elle donna Salle des Agriculteurs aussitôt après le concours, il fut évident que la méthode qui lui avait été enseignée faisait disparaître, la plupart du temps, les qualités d'une voix naturellement bien placée et d'une sonorité ravissante. Le Dr Baratoux a cité des exemples pris dans l'enseignement donné par des professeurs de chant réputés, connus de tous, exemples qui pourraient paraître invraisemblables si l'on ne savait toutes les sottises que peuvent accepter l'ignorance et le snobisme.

§

Il faut signaler aussi l'envahissement des scènes lyri-

(2) La preuve a été souvent faite d'excellents chanteurs au théâtre négligeant la science du chant en tant que pédagogie, alors que l'on cite encore comme exemple le cas du fameux chanteur Garat « dont la voix ne devait pas avoir une grande étendue et qui n'aborda pas le théâtre pour lequel il forma d'excellents élèves, qui eux y triomphèrent ». (Jean-José Frappa, *Comœdia*.)

ques et des concerts par les amateurs, gens du monde ayant étudié le chant pour leur agrément, certains même ayant du goût et quelque talent, presque tous musiciens, mais ne comprenant pas que certaines qualités appréciables dans un salon sont insuffisantes ou insignifiantes pour occuper des places de premier plan à la scène ; celle-ci réclame une extériorisation particulièrement objective, puisque nous voyons des artistes bien moins intéressants intellectuellement et musicalement y réussir de la façon la plus évidente. Ces amateurs, riches pour la plupart, peuvent non seulement se permettre de louer des salles qui leur coûtent fort cher, supporter les frais d'affiches s'étalant dans Paris en caractères démesurés et agressifs, mais ils osent y convier le public et, profitant de l'ignorance ou de la complaisance amicale et mondaine d'une partie de l'auditoire, ils font figure de professeurs et obtiennent mathématiquement des élèves, du seul fait qu'ils donnent des concerts (3).

M. Koubitsky, dont on connaît le succès au concert, a déclaré l'hiver dernier en une conférence donnée aux *Annales,* que point n'était besoin d'une voix pour chanter ! Cette boutade peut s'expliquer par ce fait que M. Koubitsky, ayant une voix inégale d'une couleur étrange et en somme peu sympathique, ne possédant pas de réelle technique vocale, a une personnalité artistique si remarquable, une intensité d'émotion si grande, si puissante et profonde qu'il entraîne même l'admiration des plus réfractaires aux « truquages » de la voix. Il va sans dire que cette remarquable exception ne

(3) Leur amateurisme est tel parfois qu'ils ne se rendent même pas compte que certains hommages mondains ne peuvent être tolérés à la scène. Nous pouvons citer comme exemple le cas de Mme de C.... donnant un concert Salle des Agriculteur l'hiver dernier, se faisant « *précéder* » de tant de gerbes, de bouquets et de corbeilles fleuries et enrubannées que le piano et toute l'estrade en étaient encombrés. Les fleurs ne sont-elles plus comme autrefois un signe d'admiration et de reconnaissance pour l'émotion que l'artiste « vient » de donner ? C'est avec raison que des murmures désapprobateurs s'élevèrent dans la salle, venant d'auditeurs payants inconnus de cette dame.



peut servir d'exemple ; il est surtout fâcheux qu'au moment même où tant d'amateurs s'imaginent pouvoir interpréter publiquement, avec ou sans voix, les œuvres qu'ils aiment, un professionnel comme M. Koubitsky fasse pareille déclaration, qui met une fois de plus en danger l'art du chant (4).

§

S'il est nécessaire de créer une école de pédagogie du chant, il est aussi important de réclamer et d'organiser la critique vocale. D'après tout ce qui précède, on ne peut contester désormais les résultats des méthodes de chant pratiquées depuis ces vingt dernières années. Concours du Conservatoire, concerts, théâtres lyriques, offrent tous, à quelque exception de sujet près, ces auditions incertaines ou lamentables qui accusent un enseignement défectueux. Il est facile de dénombrer les chanteurs qui appuient leurs dons naturels sur une véritable science vocale. Les autres sont dans l'impossibilité de poursuivre leur carrière au delà de 10 à 12 ans. Les classifications logiques d'autrefois n'existent plus ; les ténors légers, les dugazons veulent chanter le drame lyrique, et tout est à l'avenant. C'est la confusion même des emplois au détriment des voix.

La critique musicale, faite de façon si remarquable, ignore généralement tout de la science vocale, son appréciation des voix n'étant déterminée que par un plaisir ou un déplaisir nettement auditif, sans aucun rapport avec la technique du chant, car il ne faut pas confondre, ainsi que nous le disions plus haut, l'interprétation lyrique avec la valeur des voix en elles-mêmes. Dans la crise actuelle de l'enseignement du chant, une critique vocale

(4) Que dire aussi des concerts de la T. S. F., dont certain groupement, comme celui de la Tour Eiffel par exemple était, est peut-être encore dirigé par un certain M. M... P..., habile commerçant dont l'incompétence artistique est plus que regrettable pour la propagande de l'art français, répandu ainsi dans le monde entier ?

s'impose, tant pour les chanteurs de profession que pour le public, ce public d'après-guerre dont une si grande partie, ignorante des choses d'art et pourtant déjà snob, n'attend que de l'opinion d'autrui celle qu'il doit avoir lui-même. Le rôle de la critique dans cette période de transition sociale doit être un rôle éducateur.

Nous relevons ce qui suit dans un article de *l'Opinion* (août 1923) :

Les chanteurs français chantent mal, parce que les critiques musicaux parisiens dédaignent cette partie de leur tâche qui consiste à analyser l'appareil vocal et la technique des chanteurs. A l'Opéra, neuf chanteurs sur dix crient, et le résultat, c'est qu'ils chantent faux.

Tout cela est d'autant plus important que la critique étrangère surveille de très près le mouvement artistique français, et que de regrettables incidents nous prouvent le danger d'aussi fâcheuses négligences. En voici un exemple : M. Hasselmans, le chef d'orchestre de l'Opéra-Comique qui dirigeait en 1922 l'orchestre du Métropolitan de New-York, ne cache pas que

des fautes regrettables sont commises, qui seraient de nature à compromettre l'avenir de notre musique, si celle-ci était, comme on tente de le faire croire, l'objet d'une hostilité systématique aux Etats-Unis. Nous sommes d'autant plus à l'aise pour combattre cette légende, que nous n'avons pas craint, dans un cas analogue, de signaler les procédés suspects qui étaient employés vis-à-vis de nos compositeurs dans une ville comme Barcelone. Mais il serait fâcheux que la défense des œuvres de chez nous revêtît la forme de partis pris agressifs nous inclinant à voir partout à l'étranger des complots formés contre l'art français. M. Hasselmans fait remarquer que l'Amérique est malgré tout le pays dans lequel passe, au cours de l'année, tout ce qu'il y a de plus remarquable dans l'univers au point de vue musical. Il est donc puéril de dénier au public de là-bas toute espèce de jugement. Certains chanteurs français revenus d'Amérique se sont plu à répandre ces bruits qui représentent complaisamment le goût du public américain comme perverti et incapable d'ac-

cepter toute forme un peu délicate de beauté. Or, le peu de succès qu'ils ont eu ne tient pas à cela. M. Hasselmans cite les nombreux ouvrages français interprétés en Amérique et appréciés par le public. Toutefois, ce public étant composé d'un nombre élevé de spectateurs allemands et dans une proportion encore plus considérable par des Italiens, la tâche d'un artiste de chez nous en devient donc singulièrement difficile. C'est ce que ne comprennent pas toujours nos chanteurs. Il arrive souvent que des talents appréciés à Paris ne produisent aucune impression en Amérique. La critique n'étant pas faite à Paris, les chanteurs sont désagréablement surpris lorsque ailleurs on signale leurs défauts. — On ne signalera jamais assez au public la gravité et les aspects complexes de ces problèmes. — En règle générale, quiconque ne possède pas une voix très claire et très saisissante devrait avoir le courage d'éviter le voyage d'Amérique. Mais sont-ils nombreux, les chanteurs capables de reconnaître qu'ils n'ont pas les qualités voulues pour tenter cette expérience ? Il faut croire que non, puisque non seulement aucun d'eux ne renonce à la traversée merveilleuse, mais que, de plus, certains d'entre eux encourent le reproche de poser des conditions excessives. La chose est d'autant plus regrettable, dit M. Hasselmans, que nous rencontrons un véritable dévouement chez des interprètes américains comme Whitehill, Chamlee, Harrold, de même que chez beaucoup de leurs camarades italiens, qui nous apportent un concours non seulement plein de talent, mais aussi plein de cœur. (*Comœdia.*)

Deux de nos plus remarquables chefs d'orchestre, engagés en Amérique, y défendirent avec autorité pendant un temps notre musique française. Or, de leur aveu même, leurs contrats ne furent pas renouvelés, en raison de l'infériorité presque générale des chanteurs français venus pour interpréter ces ouvrages. Deux chefs d'orchestre allemands les remplacèrent...

§

Puisque l'on est d'accord pour déplorer les résultats actuels de l'enseignement du chant, il est incontestable qu'il faut revenir à l'ancienne méthode italienne, si l'on

veut réentendre de belles voix. On connaît cependant le danger de cette méthode, lorsqu'elle est enseignée sans discernement. Il faut l'employer avec une extrême prudence, une connaissance des possibilités vocales très sûre, afin d'éviter la voix gutturale, aussi désastreuse que la voix dans le masque. Mais elle demeure, avec cette réserve, la meilleure des méthodes. C'est d'après ses principes qu'on peut soumettre la voix à une discipline qui lui conserve sa sonorité la plus pure. De nos jours, il a fallu entendre Battistini pour savoir ce qu'était la méthode italienne *d'autrefois*, car les Italiens eux-mêmes se sont laissés entraîner plus ou moins à l'erreur des méthodes actuelles. Le principe de cette méthode étant de laisser à la voix sa place naturelle, la directive de son enseignement est d'obtenir de tous les élèves ce même résultat. C'est ce qui permet de dire que le chant est une science exacte. Nous pouvons citer maints exemples de voix totalement déformées, au timbre complètement disparu, revenant peu à peu à l'émission sonore, pure et sans fatigue. Tout ceci, bien entendu, n'est possible que dans les cas où le larynx n'est atteint d'aucune maladie.

Cependant, bien qu'il n'y ait qu'un principe pour poser la voix, les moyens varient avec chaque élève, en raison même de la différence qui existe entre chaque larynx. C'est au professeur à discerner ce qui convient à chacun. Tel exercice, excellent pour l'un, conduit au résultat négatif pour un autre. Il faut placer aussi l'éducation de l'oreille sur le même plan de travail que l'éducation de la voix. On doit habituer l'élève à s'entendre, afin de le conduire logiquement à l'analyse personnelle de ce qu'il fait. Il doit reconnaître lui-même, au bout d'un certain temps d'étude, la raison de ses défauts et de ses qualités. Il ne pourra pas cependant se corriger aussi vite qu'il lui semble, car les cordes vocales sont des muscles délicats auxquels on ne peut demander qu'un travail lent et pro-

gressif. Le travail le plus conscient, le plus intelligent, facilitera certes de beaucoup les progrès, mais l'étude du chant sera toujours soumise aux ménagements que réclament ces muscles et la muqueuse qui les recouvre.

Il faut que le professeur recherche d'abord la sonorité qui correspond le mieux au fonctionnement naturel du larynx. Par conséquent, les sons ne doivent être envoyés ni dans le nez ni en arrière, ni dans les joues, mais simplement selon les principes qui régissent l'émission d'une voix parlée, à condition, toutefois, que cette voix parlée ne soit ni dans le nez, ni en arrière, ni dans les joues ! Il est à remarquer qu'on est toujours tenté de se « fabriquer » une voix pour chanter. Il semble qu'il soit trop simple de conserver l'émission naturelle.

C'est d'après une observation minutieuse des possibilités de chaque élève que le professeur pourra diriger sa voix et la soumettre ensuite à tous les exercices d'agilité et de claire sonorité par les vocalises, d'abord, afin d'éviter l'appui des sons. (C'est probablement cette raison qui a fait rétablir au Conservatoire l'exercice des vocalises pendant les deux premières années d'étude.)

Dire que le temps des airs et des cavatines est passé, que la vocalise a été remplacée par l'expression mélodique et que la musique moderne s'est débarrassée de la virtuosité vocale, c'est dire que les musiciens qui n'ont pas eu le bonheur de naître dans la dernière moitié du XIXe siècle, ne méritent pas qu'on s'occupe de leurs ouvrages et leur assure des interprètes. Plus d'une fois déjà, on a pu croire que le chant cédait la place à la parole, il a toujours repris ses droits. Les sons lents et filés sont conduits ensuite avec plus d'obéissance et infiniment plus de timbre. Il faut voir, dans les anciens traités de chant, avec quel soin on distingue les différentes manières d'attaquer le son et de conduire le souffle selon que les notes doivent être filées, piquées ou martelées, liées, renforcées, diminuées, ornées de trilles, d'appogiatures ou de points d'orgue. Toute cette technique a disparu de notre enseignement Les exercices y sont d'une simplicité déconcertante. Quand l'élève chante juste,

on croit qu'il sait chanter... Presque tous les chanteurs croient qu'il faut crier pour chanter ; ils ne font aucune nuance, hurlent à pleins poumons, forcent leur voix qui chevrote et, par la résonance de la poitrine qu'ils étendent bien au delà de sa limite naturelle, l'étouffent en même temps, de telle sorte qu'elle semble leur rester dans les joues, quand ce n'est pas au fond de la gorge.... Leur voix, bientôt usée par l'effort, leur refuse son service, elle s'éraille, se fausse, se brise (5).

On s'est trompé pour la respiration tout autant que pour la pose de la voix. Il ne faut pas que la respiration devienne un travail apparent en chantant. Il faut préalablement, par des exercices progressifs, en développer les moyens naturels, les discipliner, les gouverner, les assouplir.

Nous opposons nettement à la respiration thoracique la respiration abdominale,

la seule qui permette d'emmagasiner une grande quantité d'air sans aucune espèce de contorsion, comme celle, par exemple, trop fréquente de lever les épaules à chaque inspiration.

Elle permet d'obtenir l'instantanéité d'attaque dans les demi-appels et dans les quarts d'appel de souffle et sans altérer les mouvements les plus vifs de la mesure... C'est aussi une erreur de croire qu'il est indispensable de prendre de très longues respirations pour chanter. Il y a toujours dans les poumons une provision naturelle d'air. En prenant de si amples respirations, on agit comme s'ils étaient absolument vides, et la nouvelle quantité d'air qu'on y introduit devient surabondante (6).

Le souffle difficile à retenir produit une gêne qui se manifeste dans la coloration du timbre, la difficulté d'émission et de prononciation et la diminution évidente d'homogénéité vocale.

Dès que le temps des exercices est terminé et que l'élève doit commencer à chanter des airs, il faut l'habi-

(5) Louis Laloy : *L'enseignement du Conservatoire*, « *Comœdia* ».
(6) Faure.

tuer à ne pas déformer la prononciation. Nous sommes absolument persuadée qu'une articulation exacte facilite l'émission des sons. Il faut que le chant donne, dans son ensemble, l'impression de moyens très simples et naturels, résultats incontestables de la véritable science vocale.

De même qu'on ne joue bien d'aucun instrument sans un long travail technique préalable, on ne peut envisager l'étude de l'interprétation lyrique qu'après avoir soumis l'élève à tout ce qui précède : travail purement mécanique de la voix et qui, d'après les anciens traités de chant, devait occuper plusieurs années d'études. On prétend maintenant savoir chanter au bout de deux ans ! Hélas ! les muscles des larynx n'ont pu suivre le mouvement dynamique et précipité de notre époque ! Il faut, pour leur assouplissement et développement, autant d'années qu'il en fallait autrefois.

L'interprétation lyrique sera faite du tempérament, de la sensibilité de chaque chanteur et, bien que son étude réclame également un assez long temps, elle sera toujours subordonnée à la personnalité émotive ou la possibilité d'extériorisation de chacun. Nous croyons que la science vocale est indispensable aux chanteurs les mieux doués (même s'ils n'ont pas l'intention d'enseigner eux-mêmes), car le temps crée de la fatigue ou des défauts qu'ils seront dans l'impossibilité d'éviter ou de corriger, si leurs moyens naturels ne sont pas soutenus par une sûre technique. Nous avons la preuve de chanteurs de carrière incapables de remédier seuls à de tels dangers.

Bien que nos compositeurs repoussent trop souvent l'inspiration purement mélodique de la voix, ils méritent qu'on défende leurs œuvres autrement et mieux qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Comprendra-t-on enfin que la présentation vocale de leurs ouvrages est un des prin-

cipaux facteurs de propagande qui doit servir au rayonnement de notre réputation artistique ?

On a répété à satiété que de tout temps on avait attaqué l'enseignement du chant. Cependant une constatation s'impose : notre époque offre, seule, cet exemple d'ouvrages lyriques qu'on ne peut plus interpréter faute de chanteurs, alors qu'autrefois ces ouvrages ne quittaient pas le répertoire. Il ne s'agit plus de préférence musicale ; il s'agit de défendre le chant qui sombre dans une déclamation lyrique intéressante musicalement à coup sûr, mais qui n'a aucun rapport avec le chant proprement dit.

Il faut désormais imposer ce retour à la vérité, c'est que le chant doit rester ce à quoi il est naturellement destiné : l'art qui développera la beauté de la voix. Dans le chant, comme en tous les arts, on doit rechercher les réalisations les plus naturelles en apparence et trouver dans les voix, les plus petites comme les plus grandes, toutes les gammes de l'expression humaine, depuis le sentiment naïf et familier jusqu'aux beautés lyriques et dramatiques les plus complètes.

ANNETTE PARI.

SIBYL[1]

—

IV

Une lueur diffuse filtre à travers les persiennes, s'attarde aux rideaux et remplit la chambre de sa cendre soyeuse : visiteur discret, le matin se glisse jusqu'à moi.

Sautant prestement du lit, je cours à la fenêtre et je pousse les volets ; il fait grand jour.

Je fais diligence pour descendre au jardin où j'irai rejoindre, au sein de cette matinée d'azur, mon amie qui sans doute m'attend déjà.

Je chemine bientôt parmi les couloirs de l'hôtel, feutrés de tapis épais aspirant le bruit des pas. De porte en porte, des chaussures, soigneusement astiquées, révèlent indiscrètes quelque chose des occupants inconnus des chambres closes. Quelle sincérité dans ces souliers et ces bottines alignées ! De leurs formes, de leur état, de leurs déformations on pourrait tirer une psychologie, moins menteuse peut-être que celle qu'on déduit à regarder les visages.

Une porte entre-bâillée... Je reconnais la chambre du Révérend. Si j'allais lui souhaiter un ironique bonjour ?... Mais après tout, non. Je le verrai bien assez tôt.

Comme je repartais, après avoir un instant hésité, un chuchotement pressé, confus, irrité, retient mon attention. Curieux, je m'approche doucement et me penche pour voir. Je découvre, vêtu d'un pyjama clair, solide vieillard bien découplé, ses cheveux d'argent en brous-

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 640, 641 et 642.

saille, sans morgue et sans lunettes, le Révérend John Knox Wilson qui lutine une femme de chambre. La fille, belle et robuste Campanienne aux cheveux noirs, se défend, se débat et proteste à voix basse, mais avec véhémence.

Une envie diabolique me saisit de frapper à la porte, de surgir au milieu de cette scène, obséquieux et sarcastique, afin de surprendre en flagrant délit le puritain en proie au démon de la chair et de me repaître de sa nouvelle défaite.

Quelque chose me retient pourtant, non point scrupule, ni respect, ni pudeur, ni bonté d'âme ; mais sympathie complaisante pour ce réveil de l'animal dompté, gratitude obscure pour cette revanche du bel instinct... et je m'en vais à pas de loup.

Sibyl n'est pas là, contrairement à mon attente ; le jardin est désert. J'en suis déçu. Je lève les yeux vers sa fenêtre ; les persiennes sont closes. Elle dort encore. J'erre un moment, puis je m'assieds, m'efforçant d'imaginer son sommeil, le cher, le calme et beau visage sur l'oreiller, la forme abandonnée de son corps souple et détendu.

Je sens soudain combien profondément je lui suis étranger.

De son sommeil, de son abandon, de cette intimité banale et précieuse, rien ne m'appartient, et brusquement je suis effrayé de me sentir si solitaire. Le sentiment de la solitude engendre invinciblement la mélancolie, et qu'y peuvent les faibles grâces d'un tranquille matin ?

Entre la chambre ouatée d'ombre où dort Sibyl et la pleine lumière du jardin où je suis, il existe un mur. N'existe-t-il pas toujours un mur qui sépare les êtres ? Quelques pierres, un peu de ciment !... Une prison. Est-elle captive dans une cellule, ou bien suis-je le prisonnier qui tourne en rond dans le préau ?...

Secouant la poussière de tristesse qui me fait l'âme

toute grise, je chasse résolument ces inopportunes pensées et je m'ordonne à haute voix : Va déjeûner ! — Je regagne alors rapidement ma chambre. Je sonne, puis je m'assieds dans un fauteuil.

On frappe : Entrez !...

Je vois surgir la femme de chambre que le Révérend assaillait tout à l'heure de ses pressantes assiduités. Cela me distrait et m'amuse. Sans parler, je la regarde longuement et je souris. Elle requiert mes ordres en détournant les yeux. Je ne réponds rien, mais continue de l'examiner avec une insistance qui la gêne visiblement. Tant bien que mal, elle a remis en ordre sa toilette dont le vieux faune pastoral avait quelque peu troublé la correcte ordonnance ; néanmoins quelques faux plis, une bretelle de tablier mal ajustée, la petite coiffe blanche légèrement inclinée, certain ébouriffement des cheveux, marquent encore les traces de l'offensive que la pauvrette eut à subir.

— Comment vous appelez-vous ? lui dis-je enfin, à brûle-pourpoint.

— Maria.

Maria est une belle fille de ce pays, brune au teint mat, large poitrine et larges hanches, des yeux noirs et vifs plutôt petits, une bouche un peu grande où sont rangées des dents saines et blanches, que découvrent des lèvres assez fortes et très rouges. L'ensemble est d'un jeune animal généreux et violent au sang chaud.

Ayant terminé mon examen, je lui lance, sans autre préambule :

— Vous êtes une belle fille, Maria.

Elle se prend à rougir et je continue sans transition :

— Je désire que vous me fassiez apporter mon déjeuner.

— Bien, Monsieur.

Comme elle s'apprête à se retirer, je l'interpelle pour la retenir :

— Dites-moi, mademoiselle Maria, il me paraît que mon compagnon de voyage ne vous trouve pas indifférente. Il s'est même comporté tout à l'heure de manière fort cavalière avec vous... oui... la porte était restée entr'ouverte et, par hasard, en passant j'ai vu.

Elle proteste de son innocence et s'élève avec indignation contre le sans-gêne et la paillardise brutale du Révérend, pour conclure avec une moue de mépris :

— Ces vieux-là me dégoûtent.

— Tout beau, mademoiselle Maria, vous êtes sévère ! S'il n'est plus de la première jeunesse, mon compagnon est encore un bel homme, parfaitement robuste et capable de prouver à une belle fille la sincérité de ses sentiments. Il est en outre fort riche et généreux, ce qui ne gâte rien.

Ne sachant où je voulais en venir, Maria me considère avec un mélange de stupeur et d'indignation et me jette, d'une voix irritée : « Pour qui me prenez-vous ?... » puis ajoute, en me lançant un regard significatif : « Du reste, je n'aime pas les vieux ».

— Enfantillage, lui dis-je en haussant les épaules, enfantillage... seuls les hommes mûrs savent apporter quelque délicatesse dans l'amour. Ceux-là surtout qui furent trop longtemps sages ont pour leurs amies des attentions charmantes, par reconnaissance pour une passion qui leur est d'autant plus chère qu'elle s'est plus tard éveillée.

— Est-ce lui qui vous a chargé de me raconter tout cela ?

— Le cher homme, Dieu l'en préserve ! Il donnerait n'importe quoi pour que j'ignore son incartade.

— Alors, que me voulez-vous ?

— Voilà... si vous n'avez pas de raison grave et péremptoire, quelque fiancé chastement adoré, quelque virginité jalousement défendue, — si, comme je me permets de le supposer, vous êtes une fille hardie que n'ef-

frayent ni l'amour, ni l'étreinte ; eh bien, je l'avoue, il me plairait que, cédant à ses instances, vous couchiez avec lui.

Mon cynisme la met à l'aise et crée entre nous une sorte de familiarité. Solidement plantée sur ses jambes, provocante, balançant un peu le torse et la tête, Maria réplique :

— Non.

Puis elle ajoute, d'un air assez canaille qui ne va pas sans charme :

— Avec vous, peut-être.

Je reste interloqué, ne m'attendant nullement au tour que prennent les choses. Me récuser, tout simplement, ç'eût été discourtois et, somme toute, d'une défaite sans honneur. Mais comment m'expliquer ?

La belle enfant me tira d'embarras avec une franchise dont je lui sus gré :

— Je vous ai bien vu, dit-elle, vous ne songez guère à moi, vous serrez de près la fille de votre ami.

— Sa nièce.

— Sa nièce, si vous voulez. C'est une belle dame, elle, toute blonde, et vous l'aimez.

— Voilà !

— Je comprends,... — elle eut un geste vague — c'est dommage... et vous voudriez, pour avoir plus de liberté, que j'occupe l'oncle.

— C'est bien cela. Si vous le faites, vous pouvez compter sur ma reconnaissance.

Nous devenions complices ; cependant elle hésite encore et répète : « Non ! vraiment, non !... » J'insiste davantage. A toutes mes instances elle répond par une suite têtue de : « Non... non... non... non, je ne peux pas. »

— Mais pourquoi donc ?

— Eh ! bien là !... Je ne veux pas me faire plus vertueuse que je ne suis, mais j'ai de la superstition. Cet homme, votre oncle... enfin son oncle, est quelque chose

comme un prêtre dans son pays, un abbé... Faire l'amour avec un curé, cela porte malheur ; ma mère me l'a toujours dit... et puis je ne veux pas aller en enfer.

Il est donc écrit qu'en toutes occurrences je dois me heurter à des scrupules théologiques. Il faut argumenter maintenant pour faire taire les sottes appréhensions de cette fille complaisante et facile, mais crédule et peureuse.

— Mon enfant, fis-je avec une certaine onction, par ma naissance j'appartiens comme vous à notre Sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, mais mon compagnon, s'il est prêtre en son pays, est un prêtre hérétique. Sa foi n'est point la nôtre.

— Raison de plus pour m'éloigner de lui.

— Raison décisive pour vous donner à lui. Les Ecritures sont pleines d'exemples de femmes qui sacrifient leurs préférences, leur pudeur et leur corps pour le service ou la vengeance du Dieu véritable. Aucun scrupule ne doit vous retenir. En induisant cet hérétique, voué dès maintenant au diable, en tentation et péché de fornication, vous l'enverrez plus sûrement en enfer.

» Mais s'il vous plaît d'être bonne, par le détour subtil de la chair, prenez quelque ascendant sur lui ; peut-être pourrez-vous alors le convaincre d'abjurer ses erreurs et de rentrer, humble et repentant, dans le giron de notre Sainte Mère l'Eglise. Par votre sacrifice, vous aurez conquis une âme de pécheur pour le Paradis.

— Vous êtes un drôle d'avocat, me lance Maria souriante.

— Il est évident, en outre, qu'à nos yeux, cet homme ne peut pas être considéré comme un prêtre. Ses vœux prononcés dans l'erreur et pour le service de l'erreur sont sans valeur, inefficaces et caducs. Maria, Maria, conclus-je, affectant un ton pathétique, ayez pitié du pauvre homme, comblez charitablement ce corps en proie au désir et sauvez cette âme de la damnation !

J'éclate de rire ; elle rit aussi bien franchement.

Avec cette finesse enjouée qu'ont les Napolitaines du peuple, elle s'amuse à mes subtilités, elle est en outre flattée que je prenne tant de peine à la convaincre par mes discours.

— Vous êtes l'avocat du diable, dit-elle, si vous n'êtes pas le diable lui-même.

Pour brusquer sa décision, passant du plaisant au sérieux, je conviens avec elle d'un présent à lui faire.

Sans dire positivement : oui, Maria consent maintenant à satisfaire aux exigences amoureuses du Révérend.

Je me frotte les mains. Quelle belle besogne de proxénète je venais d'accomplir ! Bembo lui-même, un professionnel cependant, en eût été jaloux. Comme il me plaisait d'avoir incliné la chair complaisante de cette belle fille sur la vertu défaillante de John Knox Wilson, puritain d'Amérique et pasteur protestant ! Ce contempteur des sens, quel beau motif je lui donne à conforter son hypocrisie ! Quel hommage je vais l'obliger à rendre, dans le secret de son cœur, aux vérités élémentaires, ce semeur de contraintes et de mensonges ! Charitablement, je travaille à permettre que soit satisfait le désir de celui-là dont le rôle consiste à blasphémer contre le désir. Il ne m'en saura sans doute aucun gré, mais ne dit-on pas qu'une bonne action porte en elle-même sa récompense ?

Après avoir déjeuné de grand appétit, le cœur joyeux et la conscience paisible, je redescends au jardin. Sibyl ne s'y trouve point encore, mais j'y rencontre le Révérend qui, pour la première fois, a dépouillé sa redingote hautaine et cérémonieuse pour revêtir un veston de cheviote grise qui lui sied parfaitement. Je m'enquiers de sa santé, qu'il m'assure être excellente ; je le félicite de sa bonne mine et de la jeunesse de son allure. Il en paraît satisfait et flatté. Je m'attendais à le trouver sur la réserve, il est au contraire cordial et bonhomme à

souhait. Le premier, il fait allusion, avec légèreté, aux excès de boisson de la veille.

Désapprendrait-il déjà le remords ?

— On est ici, me dit-il, dans l'île de Circé la magicienne, en proie à toutes sortes d'enchantements.

— Prenez garde, mon cher Révérend, lui répliquai-je en souriant, que vous ne soyez transformé finalement en pourceau.

Vêtue d'une robe claire, une ombrelle à la main, gracieuse et rapide, Sibyl s'a arce vers nous, et le matin se pare de nouvelles splendeurs.

Confortablement installés dans des fauteuils, le Révérend, sa nièce et moi, nous poursuivons à bâtons rompus une conversation vaine et banale, mais pleine cependant de l'agrément que lui prête notre bonne humeur.

Onze heures venaient à peine de sonner au clocher voisin lorsque parurent Levinson et sa sœur. Il avait été convenu la veille qu'ils viendraient nous chercher pour faire le tour de l'île en barque, et qu'on emporterait des provisions pour déjeuner en route. Après avoir exploré diverses grottes : *grotta di Boï, grotta bianca, grotta verde, grotta rossa,* on rentrerait à Capri vers la fin de l'après-midi.

Cette promenade à cinq, en compagnie des Levinson et du Révérend, ne me souriait guère et me paraissait dénuée de tout charme. Sans doute je désirais être auprès de Sibyl et je voulais Sibyl près de moi, mais non point dans cette société. Je résous donc de l'abandonner à son sort, et, sous quelque prétexte fallacieux, je m'apprête à conquérir des heures de solitude.

Arguant de lettres urgentes à répondre, malgré les regards chargés de reproches de mon amie, je me confonds en regrets de ne pouvoir participer à cette passionnante excursion. J'accompagne les voyageurs jusqu'au funiculaire qui doit les conduire à la Marina, puis,

désormais seul, je m'en vais errer par les sentes et les champs, sous le soleil blond de novembre.

Loin de tout, cheveux au vent et parlant seul, je forme des projets extravagants et que je sais absurdes. Il n'importe, je m'y complais. J'imagine, sans y croire un instant, des existences harmonieuses et faciles, des heures de joie, des années de bonheur passées avec Sibyl. L'aventure d'un jour m'apparaît éternelle ; j'aborde au port de la terre des Hespérides ; mon perpétuel voyage s'interrompt ; la solitude de mes pensées et de mon âme consent à de mystérieux partages, à de merveilleuses dérogations. Je suis roi, prophète et demi-dieu. Sibyl partage ma couronne, mes visions et mon empyrée...

J'éloigne de mon esprit toute idée de fins raisonnables et véridiques : l'adieu banal sur le quai d'une gare, les larmes égoïstes qu'on pleure sur un rêve déçu, les regrets travestis en remords, la fatigue, la lassitude, la délivrance.

Je me grise du parfum des mensonges dont je me berce, j'invente, en marge de la vie, où tout n'est que lutte sous le signe de l'éphémère, une existence miraculeuse qui se déroulerait au sein de la paix, de la constance et de l'amour : un néant flatteur et délicieux.

J'aime, et Sibyl me sourit au détour de chacun de mes rêves.

A l'heure méridienne, je retourne à l'hôtel et j'y prends mon repas seul, poursuivant ma songerie. Ensuite, avisant le fumoir désert, je m'y réfugie. La chambre est vaste, fraîche et somnolente dans son clair-obscur, car on a baissé les stores pour barrer la route au clair soleil.

Ma tasse de café bouillant figure une cassolette d'où montent en volutes d'odorantes vapeurs. Comme une suite d'images ornant un livre de récits merveilleux, je feuillette, au dedans de moi, les séduisantes visions illustrant le conte que je me dis à moi-même. Il est doux

d'être seul lorsqu'on peut se raconter à loisir de belles histoires et que rien ne vous en distrait.

Qui vient m'interrompre ?

Le portier, la casquette à la main, me remet une lettre qu'on vient, dit-il, de remettre à mon adresse. Il n'y a pas de réponse.

Je demeure fort intrigué. Je tourne et retourne l'enveloppe ; l'écriture féminine m'en est inconnue. Suspectant quelque désagrément, j'hésite un instant à l'ouvrir.

Cher Monsieur,

Une menace de migraine m'a fait craindre la grande lumière éblouissante du soleil sur la mer. J'ai préféré renoncer à la promenade que j'avais déjà faite et j'ai confié Sibyl et son oncle à mon frère. Je suis rentrée à la maison ; si vous avez terminé votre correspondance avant le retour de nos amis et que vous ne craigniez pas de consacrer quelques instants à une « pauvre malade abandonnée » vous me feriez plaisir en venant passer un moment à la villa Carlotta.

Pardonnez mon indiscrétion et recevez, cher Monsieur, les meilleures salutations de

RACHEL LEVINSON.

Cette missive m'importune. Sur le champ, ma décision est prise ; je ne manque pas d'excellents prétextes : je n'irai pas.

Je m'efforce à ressaisir le fil brisé de ma rêverie. En vain. Je me sens irrité. Par hasard, mes yeux se sont portés sur une console qu'orne — pourquoi ? — un renard empaillé, lépreux, poussiéreux, mangé des mites, qui relève d'un air de défi le panache de sa queue fauve. Cette effigie de maître Goupil m'exaspéra. Que me veut ce sot animal ? Qu'a-t-il à me regarder d'un air narquois avec ses yeux de verre ?

Je n'irai pas, affirmé-je à mi-voix, en m'adressant à lui ; je te dis que je n'irai pas !

Pourquoi cette lettre ? Que signifie cette invitation insolite ? Que me veut cette femme ?... Je la vois, longue,

mince, souple, brune avec ses yeux chauds et nonchalants...

Je n'irai pas !

J'y fus pourtant, en maugréant sans sincérité : la politesse m'y contraint. Une curiosité mêlée d'angoisse s'était saisie de moi. Elle était femme et secrète ; la sphynge attire toujours les déchiffreurs d'énigmes. Contre moi, cette belle Juive aux formes voluptueuses a dû former un charme, dont je subis l'attrait.

*

Lorsqu'on m'introduit auprès de Rachel, je la trouve, languissante, étendue sur un grand divan parmi des coussins moelleux, vêtue d'une élégante tunique de soie noire, assez courte et sans manches, qui met en valeur la chair mate de ses bras nus aux belles formes et découvre jusqu'au dessous du genou ses jambes fines, gainées de soie.

Elle me tend sa main à baiser en chuchotant d'un air complice :

— C'est très gentil à vous d'être accouru sans tarder auprès d'une pauvre femme qui se sent très lasse et mélancolique. Ne vous ai-je pas trop dérangé ?

Je l'assure que, ma correspondance étant terminée, c'est un plaisir pour moi de passer quelques instants en sa compagnie, et je m'enquiers de sa santé.

— Oh ! répond-elle avec vivacité, je ne suis pas malade, mais la migraine me menaçait et j'ai préféré rentrer et prendre du repos. Cette promenade au reste me paraissait insipide. Mon frère ne peut tenir en place et n'a de cesse qu'il n'organise des parties de navigation autour de l'île, pour tromper l'ennui d'une inactivité qui lui pèse. Il n'est aucunement doué pour ne rien faire, il ne sait pas ; le loisir l'importune, il a besoin de la vie intense de nos cités, du mouvement incessant et de la fièvre des affaires. Il adore ce que j'abhorre, comme

j'abhorre ce qu'il adore. Ainsi qu'il le dit lui-même : nous nous complétons.

Elle conclut en égrenant quelques notes d'un rire attristé.

Je la regarde et l'écoute parler, soutenant son discours de quelques monosyllabes. De son être émane quelque chose de captivant et de trouble, quelque chose aussi qui trouble. Sa voix au timbre ardent, mais qu'elle bride, a la sonorité équivoque et mystérieuse d'une coupe de cristal que blesse une invisible fêlure.

Sans que je l'en aie priée, elle me parle maintenant de Sibyl et me raconte indiscrètement ce que j'avais appris de la bouche même de mon amie : son mariage et l'accident qui la fit veuve. Je feins un profond intérêt.

— De fait, dit Rachel en terminant, en dépit de cette tragique aventure, la délicieuse Sibyl est restée inexperte et naïve comme une enfant. Elle demeure, en toutes circonstances, très aisément maîtresse d'elle-même, car sous son mysticisme où se cristallise le grain de folie qui réside en chaque être, je la crois positive et froide, comme sont beaucoup de ses sœurs américaines.

Poursuivant en toute liberté son babil sinueux et charmant, Rachel en vient à parler d'elle-même, de ses origines, de sa famille, de son mariage, de son divorce.

Fille d'un petit Juif de Russie, émigré très jeune de son ghetto de Biélostok pour venir chercher et trouver fortune aux Etats-Unis, et d'une mère de souche Sephardim, dont la famille, provenant de Hollande, habitait l'Amérique depuis deux générations, elle promenait à travers la vie l'âme complexe et le cœur insatisfait de ceux de sa race. De son récit je ne retiens que ce qu'elle désire que je sache : qu'elle est incomprise, malheureuse et libre.

Je songe à part moi qu'une femme qui met tant d'insistance à se proclamer libre, c'est comme une place dans

le compartiment d'un wagon ; elle appartient au premier survenant.

Une phrase qu'elle vient de prononcer sonne étrangement à mon oreille : «... Mon divorce m'a laissée meurtrie, mais du moins je suis libre et maîtresse de moi-même... » Ce que je traduis intérieurement, sans y mettre nulle fatuité : « ... Je voudrais être ton esclave et ta maîtresse... »

Il m'apparaît que la liberté de Rachel doit s'étendre jusqu'à ses mœurs, et cette proie facile qui s'offre à moi m'induit en répulsion. Car, odieuse dans tous les arts, la facilité l'est particulièrement dans l'amour conçu comme un art souverain.

— Vous avez acquis avec la liberté, lui dis-je sur un ton de badinage, le plus redoutable des biens.

Avec son instinctive finesse, elle sent la pointe, ses yeux cillent une seconde, un triste sourire crispe son visage. D'une voix grave, elle réplique, le regard perdu :

— Je sais trop, hélas ! que je n'ai soif de liberté que parce que je possède une âme d'esclave.

Après un temps de songe, elle reprend avec une certaine brusquerie et sur un ton plus âpre :

— Croyez-vous que l'on brise aisément les chaînes de six mille ans de servitude et d'inquiétude ? Je suis née sous le climat tempéré de New-York, et pourtant c'est l'Orient, c'est l'Asie qui fait couler sa liqueur dans mes veines. Je porte en moi le désert, ses mirages et sa mélancolie torride. Vous ne savez pas ce que c'est que de mourir de soif. Déjà vous me jugez, et peut-être sans indulgence, mais que m'importe à moi qui meurs de soif ? Les contraintes, je les repousse toutes : celles de la race et celles de la religion, celles de la société, celles de la morale, celles du passé comme celles de l'avenir. Toutes ! toutes ! toutes !... Je ne suis pas une révoltée, je suis la révolte elle-même. J'étouffe parmi les sujétions, les devoirs et les hypocrisies du monde. J'étouffe !... Depuis

l'âge de dix-huit ans, je rêve d'un scandale magnifique. Je veux vivre, être moi-même !

Son exaltation se dissout dans le silence ; elle ajoute alors tout bas et comme se parlant à elle-même :

— Mais voilà !... Qui suis-je ?... Qui peut me délivrer ?...

Retrouvant le ton calme de la conversation, elle reprend sa confidence :

— Au cours de la conversation que vous avez eue hier soir avec mon frère, j'ai remarqué que vous n'aimiez pas les Juifs, que vous partagiez à leur égard toutes les... préventions. Ne vous défendez pas, il est si naturel qu'il en soit ainsi. Gardez du moins le bénéfice de votre sincérité. Aux Etats-Unis l'antisémitisme est mal porté, mais ça n'est qu'une qualification qu'on repcusse. Hormis les Juifs eux-mêmes, et encore... tout le monde est antisémite, jusqu'aux nègres.

» A force de ténacité, nous avons obtenu que, presque partout dans le monde civilisé, l'antisémitisme soit considéré comme une chose mauvaise et basse. En définitive nous n'avons acquis le droit qu'à plus d'hypocrisie.

» Etre Juif ou Juive, voyez-vous, c'est un malheur.

» Un malheur contre lequel il n'y a rien à faire. Les causes en sont si compliquées que chacun s'y perd, les responsabilités tellement complexes et réciproques qu'il est parfaitement vain de chercher à les établir. Un coupable expie son crime, et c'est fini ; mais nous, de quel forfait inconnu devons-nous être coupables pour que notre existence, à travers les siècles et les générations, n'ait été qu'une éternelle expiation !

» Si tant des nôtres ont mis une âpreté, patiente, mesquine, mais inébranlable, à conquérir des richesses, c'est qu'en ce monde où tout s'achète, nous n'avons cessé d'être à prix d'or les acquéreurs d'un peu de tolérance. La fortune nous a conféré la puissance indispensable à la persistance. L'or nous était nécessaire pour exister, et

l'or ironique a déformé nos âmes à son image. Le Juif, pour conserver le triste et redoutable privilège de rester juif, a choisi pour allié l'Argent, qui comme lui est vagabond, orgueilleux et secret.

» Tour à tour, les autres peuples se sont heurtés et confrontés ; à la longue ils ont toujours fini par se mêler et se confondre. Ainsi sont morts d'anciens peuples, ainsi sont nés des peuples nouveaux. En dépit des plus formidables agitations, nous sommes comme l'huile qui surnage toujours.

» S'il existe beaucoup de révoltés dans notre sein, si nous sommes les destructeurs du monde, c'est que jamais nous n'avons pu trouver place dans ce monde. Non point même une place d'élection, mais la place qui revient à chacun, celle de l'homme parmi les hommes. Ployant sous le faix de leur destin tragique, les Juifs, les vrais, inadaptés, inadaptables, espèrent en dépit de tout — et quelle chose terrible que l'espérance ! — que luira l'aurore de temps meilleurs où l'on verra surgir la société nouvelle, la civilisation fraternelle qui les accepte et qu'ils puissent accepter. Pour vous autres, la divinité, la justice, la vérité sont sujettes au changement ; pour nous, ou plus exactement pour quelques-uns d'entre nous, ceux-là justement qui sont les mainteneurs de la race, de la tradition, de l'idéal et de la misère, — la divinité, la justice et la vérité sont immuables. Cette folie héroïque est à la base de notre fanatisme, car nous sommes un peuple de fanatiques.

» La tâche surhumaine, la tâche inhumaine qui nous incombe de par le destin, et que nous poursuivons, quand même, à travers les millénaires, fait notre grandeur et notre disgrâce.

» Quand mon frère s'écrie, en s'en réjouissant, que le christianisme va mourir, je lui réponds : Pourquoi le judaïsme n'en peut-il faire autant ?... que l'on travaille

donc à le tuer, car c'est ainsi seulement que nos enfants pourront être libérés.

» Il ne me comprend pas.

» Comme je vous l'ai dit, dès l'âge de dix-huit ans je rêvais de scandale, mais aussi de soumission. Cela ne s'exclut pas. Vouloir si fort la paix qu'on l'accepte à n'importe quel prix, n'est-ce pas ouvrir la porte aux plus redoutables scandales ? J'avais l'idée fixe de renier ma race pour me sauver moi-même ; je voulais épouser un chrétien. Je ne crois pas en Dieu, mais par amour pour celui qui m'aurait choisie, je me serais convertie à sa religion, et j'aurais su croire avec ferveur en son Dieu, comme j'aurais cru, passionnément, en lui. J'aurais été sans doute en butte à bien des préventions encore, à bien des suspicions, à bien des rebuffades, mais du moins j'aurais pu me dire que mes enfants ou mes petits-enfants seraient des êtres comme les autres, dispensés de fatiguer leurs épaules à porter le fardeau d'Israël.

» Mon rêve ne s'est pas réalisé ; c'est un sort assez habituel aux rêves. J'étais prête à passer outre aux vœux des miens, à faire fi de leurs volontés ; j'aurais surmonté toutes les résistances, franchi tous les obstacles.

» Lorsque mon père est mort, j'avais alors vingt ans, j'étais assez riche pour être indépendante, parfaitement libre de mes mouvements et de mes décisions. Mais je n'ai trouvé personne, sauf un jeune dadais, vraiment trop bête, qui s'était épris de moi, pour ne pas parler de quelques coureurs de dot que je rencontrai, lors d'un voyage en Europe.

» Finalement, je me suis mariée à un Juif de nos amis, homme riche et considéré, soi-disant libre esprit, comme mon frère.

Elle se tait. Les yeux absents, le regard tourné vers l'intérieur, elle songe un moment. Je garde le silence jusqu'à ce qu'elle reprenne avec vivacité :

— Puisque vous écoutez si gentiment mes folies, il

faut encore que je vous raconte quelque chose. J'ai tant parlé déjà que rien ne peut m'interdire de continuer un peu.

» Mon mariage fut arrangé — quel vilain mot ! — par un vieil ami de mon père, originaire de la même ville, le rabbin Salomon Hirsch. C'était un digne vieillard de la vieille école, savant, pieux et rigide. Quelques jours avant les noces, il nous réunit à son domicile, mon fiancé et moi, pour nous entretenir de graves sujets.

» Il nous fit tout d'abord l'éloge du judaïsme et de la nation juive, s'efforçant de combattre notre commune tendance à la libre pensée. Le Juif, disait-il, ou la Juive qui ne respecte pas les commandements de la Loi, n'a plus la dignité du Juif, mais, aux yeux des goïms, il n'en demeure pas moins un réprouvé ; de partout on le rejette. Nous l'écoutions sans rien répliquer, dans une attitude de déférente indifférence. Son discours fut prolixe et diffus, il traita de cent sujets, avec une ardente conviction.

» Qu'importe, au reste, je m'égare parmi mes souvenirs. J'en viens à la chose grave, à la parole redoutable et décisive qui marque une vie comme au fer rouge.

» Salomon Hirsch en venait à traiter de ce qu'il appelait le devoir des époux et la raison d'être du mariage. Les paroles qu'il prononça restent si bien gravées dans ma mémoire que je me les rappelle toutes, mot pour mot :

« Prenez garde à la sensualité qui mène à la débauche. Elle est en vous, elle vous guette, il faut la refouler, il faut la maîtriser à tout prix. Ne cherchez jamais le plaisir dans l'acte sexuel, mais considérez-le comme une dette dont on s'acquitte pour remplir les commandements du Créateur, qui ordonna de procréer des enfants et de multiplier la race. Toute union des sexes qui s'accomplit dans un but autre que celui-là n'est qu'un gaspillage abusif des forces prêtées par Dieu ; elle équivaut à la

chute de l'homme au-dessous du niveau de la bête, elle aboutit à la luxure. Dans les actes relevant de la nature animale, efforcez-vous de voir une tâche sacrée, en rapport avec le but sacré en vue duquel le monde a été créé.

« Votre foi, je le sais, est chancelante, la chair est faible et les tentations de la luxure sont bien puissantes. Il faut les maîtriser et pour cela s'aider de son intelligence et de son imagination. La sensualité n'est après tout qu'imagination, c'est donc par l'imagination qu'il faut s'efforcer de la vaincre. On y parvient. Supposez qu'une pensée luxurieuse vous assaille, vous n'avez, par exemple, qu'à vous représenter, avec insistance, combien seraient affreux et répugnants l'homme ou la femme auxquels la peau aurait été enlevée du corps... »

Je ne pus me retenir de crier :

— C'est abominable !...

— Comme vous le dites, c'est abominable en effet... Après que ce fanatique eut cessé de parler, je demeurai gênée, muette, le cœur glacé. Je regardai à la dérobée mon fiancé qui était blême et n'osait lever les yeux. Le pieux et féroce rabbin venait de détruire notre bonheur et de ravager notre vie.

» Je n'éprouvais pour mon mari ni vif amour ni puissant attrait ; il me plaisait néanmoins. Une tendre intimité nous eût sans doute attachés l'un à l'autre, mais nous étions envoûtés. La malfaisante suggestion du rabbin Hirsch s'était emparé de notre imagination et régnait sur notre âme. Sitôt que le désir rapprochait nos corps, nous étions l'un pour l'autre, l'un contre l'autre, des écorchés à vif, pelés, immondes... un amas de chairs sanguinolentes. Quel supplice !... et quelle horreur !...

» Nous ne nous sommes jamais rien avoué de cette hantise qui creusait un abîme entre nous, mais je suis certaine que, chacun de notre côté, nous avons lutté de toutes nos forces pour la chasser et pour la vaincre.

Hélas ! en vain. Elle nous harcelait, elle nous dominait par la puissance hallucinante de l'image épouvantable qu'elle évoquait en nous. De défaite en défaite, nous avons fini par être l'un pour l'autre un objet de répulsion. Ici gît la raison profonde de notre séparation. Le dégoût physique engendra l'indifférence, et dans les chaînes du désir — et du désir déçu — l'indifférence prend bien vite le visage de la haine...

J'écoutais dans un silence avide cette émouvante confession, lorsque soudain elle se tut. A son exaltation, brusquement tombée, faisait place une sorte d'abattement. Elle me considère longuement, avec dix mille années de détresse dans le regard et reprend d'une voix lointaine :

— Je suis comme obsédée par la crainte et l'inquiétude. Il faut comprendre cela. Nous sommes l'étrange et tragique produit de la peur : peur constante du Dieu jaloux, peur de la nature et des hommes, peur de soi-même... Toujours et partout la peur... et le désir inextinguible qu'un jour vienne enfin où l'on n'aura plus peur !

Changeant une fois encore de ton, elle s'adresse à moi directement et presque agressive :

— Pourquoi vous ai-je raconté tout cela ? Vous m'êtes un inconnu ; j'ignorais hier jusqu'à votre existence, et je vous confie aujourd'hui des choses que je n'ai confiées à personne... non, même pas à moi ! Tout cela flottait indécis dans mon esprit et ma mémoire. Tout à coup, j'ai vu clair et j'ai parlé. Pourquoi ? Qui donc êtes-vous ?... N'ai-je pas maintenant le droit de savoir ce qu'est mon confident ?...

— Peut-être, dis-je avec légèreté, ne suis-je après tout qu'un accoucheur.

Sans s'arrêter à ma dérobade, elle poursuit, impitoyable :

— Que me donnerez-vous en échange de ce que je vous ai donné ?

Je fais trois pas vers la fenêtre et, d'un geste, j'écarte le store de soie grège qui tamise et cendre la clarté pénétrant dans la chambre, en lançant d'une voix triomphale :

— La lumière !

Elle rétorque :

— Et c'est peut-être d'ombre que j'avais besoin.

Je reste debout, elle se lève et s'approche en questionnant toujours d'un air de défi :

— Du moins me direz-vous pourquoi Sibyl, que j'ai connue modeste, terne et sage, est aujourd'hui rayonnante d'amour ?

Si direct et vigoureusement lancé, le coup porte et me fait chanceler : cela se voyait donc ?... Un flot de joie déferle sur moi ; je murmure :

— Le sais-je ?

— Vous êtes donc si plein de candeur ? me jette-t-elle, décidée à me faire violence.

Parfaitement aimable et calme, je réponds :

— C'est là tout le secret de mon bonheur.

Elle s'arrête interloquée et soudain songeuse :

— C'est profond, ce que vous dites là.

— Assez.

— Quel étrange personnage vous faites !

— Je sais écouter, fis-je avec une point d'impertinence.

— Mais vous ne parlez pas.

— Quelquefois...

Et j'ajoute aussitôt :

— Puisque votre migraine est passée et que le temps est beau, voulez-vous que nous allions jusqu'au château de Tibère ? Il s'y trouve une sorte d'auberge où nous pourrons prendre une tasse de thé.

Elle accepte :

— Le temps de passer une autre robe et de mettre un chapeau ; quelques minutes et je reviens.

Je la regarde s'éloigner et, comme elle va franchir la porte, je dis :

— Vous êtes très belle.

Elle hésite une seconde sur le seuil et, sans se retourner, sort.

Au bout de peu d'instants elle est revenue, prête pour la promenade, affable et souriante. Nous partons, côte à côte, parlant peu, comme si nous n'avions plus rien à nous dire, nous marchons. Passant sans nous arrêter devant le petit café du *Salto di Tiberio,* où nous projetons de revenir tout à l'heure, nous poursuivons notre ascension jusqu'au sommet, à travers les débris du palais de Tibère.

Entée sur les ruines romaines, aux substructures larges et puissantes, la petite chapelle de Santa Maria del Soccorso, toute baignée dans la solitude de l'azur, marque en ces lieux le triomphe du christianisme sur le paganisme. On a juché le tabernacle de la Croix sur les amoncellements de pierres qui signalent au promeneur attentif les vestiges misérables de la splendeur romaine.

Sous les voûtes pleines d'ombre, mystérieuses et parfumées d'encens, l'image du Galiléen supplicié défie le spectre de l'Empereur, qui sans doute doit errer parmi les ruines durant les nuits sans lune, plaintif, mêlant ses lamentations à celles du vent d'orage et pleurant sur le cadavre mutilé de son empire détruit.

Aujourd'hui, de la terrasse ensoleillée que flattent d'une caresse les brises légères de la mer Tyrrhénienne, on découvre l'immensité, on se grise d'espace en respirant l'infini. La ligne sinueuse des côtes s'amincit, s'estompe et s'efface au loin jusqu'à n'être plus qu'un trait bleu qui se confond avec le trait bleu de l'horizon

Instinctivement, effaçant les épaules et dilatant la poitrine, on se dresse dans l'attitude fière qu'avaient jadis les figures qu'on sculptait à la proue des vaisseaux.

Dans cette atmosphère, le silence s'impose aux âmes tourmentées.

A la pointe extrême de ce lieu consacré, tournée vers le couchant, Rachel se tient, toute droite et muette, les yeux grands ouverts avec sur le visage l'expression de détresse infinie qui marque tragiquement les plus hauts de sa race.

Douloureux et palpitant symbole, elle incarne les destinées de son peuple : le refus d'accepter la vie, la haine du jour qui passe, l'éternel désaccord de la chair et de l'âme, l'impossibilité d'être un instant en harmonie avec la nature et le monde, les perpétuelles vicissitudes sous un soleil féroce, le désert inclément, les tortures de la soif, les hallucinations, les mirages...

Saisi de pitié je voudrais trouver un geste de tendresse, une parole qui délivre ; je souffre dans mes fibres profondes, tant son mal est contagieux.

Elle soupire, puis elle sourit d'un sourire déchirant.

Je me mets à lui parler de n'importe quoi ; elle me répond n'importe comment... Quelques instants après, nous sommes installés à *l'osteria* du *Salto di Tiberio*, en face d'une tasse de thé noir qui sent l'herboristerie. Campée devant notre table, avec son fichu triangulaire sur les cheveux, l'hôtesse, une forte matrone, assez belle encore, mais déjà mûre et vieillissante, nous accable de sa faconde méridionale indiscrète et familière, mêlant les questions aux renseignements :

— C'est d'ici, du sommet de cette falaise, haute de deux cent vingt mètres, que le cruel empereur Tibère faisait précipiter ses victimes dans la mer. — Vous êtes étrangers ?... d'où venez-vous ?... Resterez-vous longtemps ?... Etes-vous en voyage de noce ?...

L'arrivée d'autres clients nous délivre heureusement de cette obsédante compagnie.

Assailli malgré moi par une pensée dont je suivais les

méandres, j'étais tombé dans une absorbante songerie dont la voix de Rachel me tire brusquement.

— Que vous voilà maintenant rêveur !

— Excusez-moi, je vous prie.

— A la seule condition que vous me disiez ce qui vous a plongé dans une si profonde méditation.

— Soit... Je songeais que c'est ici peut-être, face aux mêmes abîmes, où se joue tant de bleu, qu'eut lieu jadis la rencontre de Tibère et de Thamos. Si les choses inanimées sont susceptibles de mémoire, les pierres amoncelées sur cette colline et ces rochers, qui défient la morsure du temps, en ont dû conserver quelque souvenir, tant l'affaire est étrange et singulière. Nul ne peut se défendre d'en éprouver de l'émoi, lorsque surtout on envisage que c'est sous l'Empereur Tibère qu'une obscure bourgade de Judée vit naître Celui dont l'apparition devait causer dans le monde une si profonde perturbation : Jésus-Christ.

— Puis-je, sans honte, vous avouer, interrompt Rachel, que j'ignore tout de l'entrevue entre Tibère et ce Thamos dont pour la première fois j'entends prononcer le nom ? De grâce, éclairez-moi.

— Thamos était un pilote égyptien qui fut le héros de la plus étonnante aventure qui se puisse imaginer. Aussi fidèlement que le permettra ma mémoire, je m'efforcerai de vous en retracer le récit selon ce qu'en rapporte Plutarque au chapitre dix-septième du précieux traité qui s'intitule : *Sur les sanctuaires dont les oracles ont cessé.*

» Un navire faisant voile vers l'Italie fut un soir porté par les flots près de l'île de Paxos dans la mer Ionienne. La plus grande partie de l'équipage était éveillée, quelques hommes qui finissaient de souper étaient encore occupés à boire, lorsque soudain, une voix qui semblait venir de Paxos se fit entendre, appelant de toute sa force un certain Thamos.

» Tout le monde fut saisi d'étonnement. Ce Thamos était un pilote égyptien dont la plupart des passagers ignoraient l'existence et jusqu'au nom. Les deux premières fois qu'il s'entendit héler, il garda le silence, mais à la troisième il répondit. Alors l'invisible interlocuteur, enflant sa voix, cria :

« Lorsque tu seras à la hauteur de Palodès, annonce que le grand Pan est mort ! »

» Puis le silence recommença de régner dans la nuit. Pour avoir entendu ces paroles, tout le monde resta frappé d'effroi. On se consulta pour savoir s'il était préférable que Thamos exécutât cet ordre ou qu'il n'en tînt aucun compte. Il fut résolu finalement que, si le vent soufflait lorsqu'on naviguerait près du lieu désigné, Thamos passerait outre, sans rien dire, mais que s'il faisait calme plat il répèterait les paroles qu'il avait entendues.

» Lorsqu'on fut devant Palodès, il n'y avait pas un souffle d'air et les flots étaient calmes. Du haut de la poupe, le regard dirigé vers la terre, Thamos répéta les paroles que lui avait confiées la voix : « Le grand Pan est mort ! »

» Il avait à peine terminé qu'éclataient dans la paix du soir une multitude de gémissements et de lamentations, mêlés de cris de surprise. On eût dit d'une foule invisible en proie à la douleur.

» Le bruit de cette aventure inouïe, qui eut de nombreux témoins, ne tarda pas à se répandre à Rome et dans toute l'Italie. L'écho finit par en parvenir aux oreilles de Tibère César, qui manda Thamos auprès de lui.

» Je songeais tout à l'heure à ce que dut être l'entretien confidentiel de l'empereur et du pilote.

— C'est en effet une aventure étrange et prodigieuse, mais quelle conclusion en doit-on tirer ?

— Je vous répondrai par des paroles de Plutarque lui-même, qu'on peut lire à la fin de l'opuscule où cette

histoire est contée : « Ce sont là, dit le sage de Chéronée, des recherches que je propose à vos méditations comme aux miennes propres. Elles fournissent matière à beaucoup de contradictions et de systèmes opposés, que la circonstance ne nous permet pas de passer tous en revue. »

» Quant à mon sentiment personnel, je puis ajouter que je refuse de croire à la mort du grand Pan immortel et que je n'accepte de voir dans sa manifestation dernière qu'un ironique adieu.

Rachel reste songeuse et muette, j'ajoute alors sur le ton badin :

— Maintenant qu'on a raconté de belles histoires à la belle dame, il faut songer à rentrer, on va nous attendre.

Comme nous partons, Rachel me confie :

— L'histoire que vous m'avez contée pare de richesses insoupçonnées ce lieu, somme toute, assez banal.

Puis elle ajoute, non sans impertinence ni sans quelque intention perfide :

— Sibyl m'avait bien dit que vous étiez le prince des ciceroni.

Sans rien marquer, j'accepte cela comme un compliment délicat dont je la remercie.

Nous descendons rapidement par les sentiers abrupts ; je lui tends parfois la main pour lui prêter appui lorsqu'elle se tord les chevilles à cause des hauts talons de sa chaussure. Comme elle paraît lasse, nous nous arrêtons un moment, pour qu'elle puisse donner un peu de repos à ses muscles courbaturés. Elle me dit alors :

— Je pense avec regret que vous allez me trouver bien ennuyeuse et sotte. Ne vous ai-je point accablé de jérémiades et de confidences que vous ne me demandiez pas ? Pourquoi l'ai-je fait ?... Je ne sais, j'étais très énervée. Je puis être plus aimable et plus gaie, et je voudrais vous revoir un jour sous de meilleurs auspices.

J'ai de la coquetterie, et je désire paraître à mon avantage. Un jour, bientôt si vous le voulez, quand vous serez de retour à Naples, nous pourrons faire une longue promenade. Nous irions par exemple, vous me conduisant et m'instruisant, visiter Pompéï, qui fut, si j'en crois ce qu'on dit, une ville de luxe et de luxure assez bizarre et troublante.

— Bien volontiers, Madame.

Nous avions repris notre marche ; elle poursuit en insistant :

— Vous m'écrirez ici, pour fixer le jour qui vous plaira. Rien ne me retient, je suis libre, je vous promets de venir. Vous me promettez en retour — sa voix y mettait une pointe suppliante — que personne ne le saura.

Elle s'efforçait à créer une atmosphère d'aventure et de complicité ; je réponds sur un ton dégagé :

— Je promets, mais que vous importerait qu'on le sût ?

— Il m'importe... ne serait-ce que pour cette raison qu'un peu de secret ajoutera du charme à la promenade.

J'esquisse un geste vague ; à voix presque basse elle continue :

— C'est donc promis... A mon tour, je fais serment d'être sage et docile... — du trouble passe dans son intonation, — aussi sage et docile que vous voudrez.

Nous approchions de sa demeure ; je m'arrête interdit et je lève les yeux sur elle qui, baissant les paupières, demeure immobile. Au détour de la route, Sibyl apparaît, escortée de Levinson ; ils nous voient et tous deux accourent à notre rencontre.

Après échange de quelques paroles relatant de part et d'autre les impressions de la journée, Levinson reprend possession de sa sœur et j'emmène Sibyl, qui m'exprime son regret de ma défection en suspectant mes prétextes et mon excuse. Je ne fais aucune difficulté pour lui avouer, en toute franchise, la vérité : le besoin que

j'éprouvais, ne pouvant être seul avec elle, de rester, du moins, seul avec son image, et comment Rachel intervint inopinément pour me priver de cette joie.

Avec une nuance d'inquiétude, Sibyl me parle de Rachel :

— C'est une créature attirante et peut-être un peu dangereuse. Elle est belle, séduisante, très intelligente — beaucoup plus belle et plus intelligente que moi, — mais elle a la réputation d'être complaisante aux hommes et d'avoir assez peu de vertu.

— Peut-être, repartis-je, cette absence de vertu fait-elle le meilleur de sa vertu.

— Sans doute avez-vous vos raisons pour penser ainsi, fit Sibyl avec une pointe d'humeur.

Puis rougissante, elle ajoute :

— Certains affirment même de Rachel que son frère est amoureux d'elle et qu'elle est son amante. Mais, se récrie-t-elle aussitôt, je suis sûre que c'est une affreuse calomnie.

— Je le regrette.

— Il en est malheureusement ainsi dans le monde, poursuit sentencieusement la chère petite puritaine, on prête les pires aventures à celles qui ne craignent point assez le scandale de l'aventure.

— Vous vous méprenez, Sibyl, sur le sens de mon regret. Il m'aurait plu que Rachel fût la maîtresse de son frère ; ce ragoût d'inceste sentirait fort son Orient et nous ramènerait aux temps d'avant l'Exode. Les Pharaons épousaient volontiers leurs sœurs.

— Vous êtes vraiment possédé du démon de la perversité. Comment pouvez-vous dire des choses pareilles, même pour plaisanter ?

— C'est que je ne plaisante pas, Sibyl.

Franchement indignée et prise de colère, mon amie me lance :

— Je ne veux plus parler avec vous... plus jamais. Je vous défends de me rien dire.

Le mur de sa rancune nous sépare, et, tout en conservant un sourire aux lèvres, j'ai du chagrin de son chagrin. Quel besoin stupide éprouvais-je de la blesser vainement ? J'en garde cependant un sentiment de volupté triste.

Nous rentrons à l'hôtel sans qu'un mot ait jailli pour rompre le silenee qui nous accable. Sibyl me quitte sans m'adresser une parole.

Prétextant la fatigue, elle n'est pas descendue à table, et je dîne en tête à tête avec le Révérend qui me décrit par le menu grottes et stalactites, déplorant qu'un contretemps m'eût empêché d'aller contempler ces merveilles de la nature. Cordial et jovial, John Knox Wilson me paraît plus insupportable que jamais. J'en viens à regretter le puritain méprisant et guindé sur qui du moins il m'eût été loisible de passer la hargne de ma mauvaise humeur. Etonné du laconisme de mes réponses, mon compagnon s'enquiert avec sollicitude :

— Vous avez l'air si préoccupé, mon cher ami, que j'en viens à craindre que vos affaires ne vous causent des soucis. Si je puis vous être de quelque conseil ou de quelque secours ?...

Je réponds de façon évasive, et pour cause, tout en assurant le bonhomme de ma reconnaissance. Afin d'échapper à son encombrante sympathie, je feins d'être redevenu joyeux et de m'intéresser à tout ce qu'il lui plaît de raconter.

Aussitôt après le dîner, nous nous quittons. Le Révérend regagne sa chambre, et je reste un moment à fumer dans le hall.

J'ai le sentiment d'être vieux, misérable et délaissé ; l'aventure qui m'enchaîne et, malgré moi, m'entraîne commence à m'excéder. Elle est absurde, je m'en rends compte, mais elle me tient. Je discute avec moi-même,

j'ergote, je ruse, je répugne à m'en faire l'aveu, pourtant la vérité s'impose, le fait n'est pas niable : j'aime. Il ne me reste qu'à vaincre : ou bien vaincre Sibyl ou me vaincre moi-même. Dans cette alternative, la première hypothèse est la meilleure, car, à triompher de soi-même, quoiqu'il advienne, on est à la fois vainqueur et vaincu.

Ma méditation morose s'achève dans le calme froid d'une certitude. Comme un soldat à la veille d'une bataille, je reste anxieux, mais sûr que le destin est en marche et que rien désormais ne saurait l'arrêter.

Ce soir même, je verrai Sibyl ; tout à l'heure, j'irai frapper à sa porte, et j'entrerai, puis... mais l'avenir est sur les genoux des Dieux.

Un à un, les voyageurs qui m'entouraient, sans que je leur prêtasse attention, ont regagné leurs chambres ; il il est temps que je fasse de même. Dans le couloir, je rencontre Maria, la servante, qui m'adresse un sourire complice, plein de sous-entendus. Je lui signifie du geste un vague encouragement et je rentre chez moi.

Après cinq minutes, je suis devant la chambre de Sibyl et je m'apprête à frapper, lorsque j'entends la voix du Révérend qui, fidèle à sa coutume, commente gravement un texte de la Bible.

Je n'ai rien à faire que de retourner dans ma chambre et d'attendre. J'éteins la lumière, je laisse la porte entr'ouverte et je guette le départ de l'oncle importun. Après un temps qui me paraît infiniment long, John Knox Wilson se décide à regagner ses appartements. Par prudence je prolonge encore un peu mon attente. On entend une sonnerie lointaine... des pas ; la femme de chambre passe, elle entre chez le Révérend, mais ne tarde pas à ressortir. Elle s'éloigne. Plus rien, le silence dans les couloirs vides. La paix soit sur les voyageurs qu'abrite un même toit de hasard !... Précautionneusement, une porte s'ouvre et se referme et je vois s'avancer, glissant à pas de loup, le bon pasteur inquiet et

pressé, qui se dirige vers l'extrémité du couloir où se trouve la chambre de Maria, la jolie servante. J'écoute... il s'est arrêté... il cherche en tâtonnant le bouton de la porte... il ouvre... la porte se referme ; il est entré.

On ne perçoit plus maintenant que le bruit rythmé d'une pendule qui, sans hâte, mais sans répit, grignote d'une dent avide un peu des pauvres minutes qui nous sont dévolues.

Je frappe tout doucement chez mon amie.

*

— Entrez... C'est vous !

— C'est moi, Sibyl.

» J'attendais d'être assuré que personne ne vienne nous déranger.

Elle sourit avec un certain malaise et dit, feignant un ton léger :

— Vous avez donc des choses si graves à me dire ?...

— Des choses très graves, en effet. Mais d'abord pardonnez-moi de vous avoir fait de la peine...

Elle m'interrompit vivement :

— C'est à vous de me pardonner ; je me suis fâchée stupidement d'une boutade... Asseyez-vous.

Dans un déshabillé de soie gris mauve qui l'enveloppe comme une aile, Sibyl est très belle, cette nuit.

Un long moment, nous restons assis l'un en face de l'autre, muets, les yeux baissés, le cœur battant, effrayés de sentir rôder autour de nous l'inéluctable.

Finalement, fléchissant le genou devant elle, je lui prends la main, qu'elle m'abandonne, et lui baise longuement le poignet.

Puis je m'empare de son autre main et je l'attire tout entière vers moi jusqu'à ce que nos lèvres se joignent.

Nous sommes comme deux arbres, emmêlés et frémissants, ployants sous la rafale.

Aux baisers s'ajoutent les caresses, d'instant en ins-

tant plus insistantes et précises. Le désir aux serres aiguës tournoie et retrécit ses cercles, prêt à fondre.

Deux souffles dans la chambre étroite et, sous la lampe voilée, l'homme et la femme s'affrontent et se cherchent. Il semble que sur eux le monde pèse et que les murs se resserrent pour les mieux écraser l'un contre l'autre.

Tout n'est qu'ivresse et vertige !...

Violemment, Sibyl s'arrache à moi, se rejette en arrière et se dresse en murmurant d'une voix affolée :

— Non !

— Sibyl !...

— Non !...

Elle recule encore et, d'un geste désespéré, tend vers moi ses bras frissonnants, mais les paumes des mains tournées en dehors, comme pour me repousser en répétant toujours :

— Non !... non !...

— Je vous aime, Sibyl !

— Allez-vous-en !... Laissez-moi !... C'est impossible...

— Je vous aime, Sibyl !

— Je vous aime aussi.

Elle avait dit cela presque à regret, d'une voix très basse.

Haletants, hostiles, nous restons face à face, comme deux ennemis sur le point d'en venir aux mains.

Tout à coup, comme ces pluies d'orage aux larges gouttes chaudes, qui sont une délivrance, un accomplissement, jaillit de sa bouche un flux pressé de paroles hachées et sans suite :

— Mon amour est un mensonge... Tout est mensonge... je ne vous ai pas tout dit... je vous ai menti... je ne suis pas libre, je ne puis pas aimer... cela m'est interdit... je suis une nonne cloîtrée dans un souvenir, murée dans une promesse... Ah ! Vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir prêté serment entre les mains d'un mort qui ne vous déliera jamais !... Tenez, il est là !... je le vois qui

me surveille d'un œil sévère... non... non... pas sévère, mais triste... si triste... et chargé de reproches... de tant de reproches !

— Sibyl !...

— Non, non, je ne suis pas folle... je ne suis pas folle, hélas !... vous allez savoir, il faut que vous sachiez. L'autre jour je vous ai raconté l'accident... sa mort... mais je n'ai pas tout avoué, je n'ai pas tout dit... avant de mourir il a parlé... On l'a retiré de sous les décombres, ensanglanté, pantelant, mais respirant encore... Comme je revois toute cette horreur !... On l'avait adossé contre un talus, et les sauveteurs étaient repartis pour porter secours à d'autres victimes dont on entendait les cris ou les râles... Il avait les yeux fermés et gémissait faiblement ; penchée sur lui, je m'efforçais d'étancher avec un mouchoir le sang qui ruisselait de la blessure béant à son front. Il respirait à peine et commençait à râler. Pourtant il eût un sursaut, ses yeux s'ouvrirent, effarés ; à la lueur de l'incendie il me vit et fit effort pour me sourire — pauvre sourire si navrant et désolé, — puis, d'une voix oppressée et faible comme l'ombre d'un murmure, il dit : « Je me sens mourir, Sibyl, adieu... ne m'oubliez pas, souvenez-vous, soyez fidèle. » Il referma les yeux et se tut. Après un instant, hagard, couvert de sueur froide, par un effort surhumain d'énergie, il eut encore la force de proférer quelques mots à mon oreille : « Vous êtes ma femme, je vous adore... maintenant je suis jaloux des vivants... jurez que vous resterez à moi... rien qu'à moi... jurez !... » Un grand frisson secoua son corps ; il était mort.

Après un épouvantable silence, Sibyl ajoute lentement :

— Mais avant que Patrick fût mort, j'avais juré... Vous comprenez maintenant...

Les bras tombant le long du corps, la tête baissée, elle reste immobile et muette, pétrifiée dans l'attitude de la

douleur et du regret. Mais vivante pourtant et palpitante, et plus belle encore que de coutume.

— Je vous comprends, Sibyl... vous avez eu raison de jurer. Il fallait satisfaire aux vœux du mourant, bercer d'illusion son agonie, le consoler, le calmer. Mais la promesse ainsi donnée ne saurait vous lier à jamais. Il est de pieux mensonges... Si vous me disiez qu'un sentiment exclusif d'amour vous attachait, par des liens infrangibles, au disparu, je m'inclinerais devant votre inconsolable fidélité. Mais je sais qu'il n'en est pas ainsi. Dès lors, votre serment est caduc, la vie conserve des droits sur vous. Quelle crainte vaine vous assaille ? Où donc est-il maintenant : ombre parmi les ombres, âme parmi les âmes, mais sûrement hors des limites de ce monde éphémère... Votre promesse fut sa dernière joie terrestre ; elle est morte avec lui.

— Non, ce serment reste son bien.

— Folie... toutes les lois humaines et célestes vous en délient. Dans quelles circonstances vous fut-il arraché !... Vous n'êtes esclave que de vous-même, de fallacieux préceptes, de vos scrupules, de votre imagination...

— De ma conscience... Je ne suis pas libre, parce que je ne me sens pas libre.

— Sibyl !

— Il est le plus fort, il est en moi qui me surveille...

— Un cadavre !

— Mais ma conscience, hélas ! n'est pas un cadavre.

— Folie, Sibyl, folie que tout cela, car dans votre âme, vous avez déjà trahi.

— Taisez-vous !... Dieu punit le parjure.

— Vous avez déjà trahi !... Vous me marchandez les caresses, vous me refusez votre corps, alors que votre amour m'appartient...

— Taisez-vous !... Ne dites pas cela !...

— Si vous avez peur, c'est moins de lui que de vous-même. Ce qui vous retient, ce sont les faux scrupules

d'une absurde moralité, la honte de votre désir et l'effroi du péché. Vous êtes lâche devant la vie... De votre pusillanimité vous avez fait un spectre...

— Ce n'est pas vrai !... ce n'est pas vrai !...

Les yeux fous, elle tremblait toute et suppliait en se tordant les bras.

Sous l'impulsion du désir, une fureur subite s'empare de moi, ma gorge se serre, une vague de sang rouge gonfle mes paupières et tout s'enveloppe de ténèbres pourpres. Je marche sur Sibyl qui se terre, peureuse, et cache son visage dans ses mains ; je la saisis rudement aux poignets, je la force à reculer jusqu'à son lit, d'une secousse je l'y fais basculer et je tombe auprès d'elle en la couvrant de baisers. L'instinct dominateur, un rut farouche, une frénésie de viol me possèdent.

Ecartant, arrachant les vêtements qu'elle s'efforce de ramener sur elle en se défendant avc un acharnement désespéré, je lutte impitoyablement contre elle. D'une main rageuse je déchire les étoffes, et la chair — toujours plus de chair, chaude, vibrante et crispée — se dévoile, multipliant mon ivresse. Je me sens terrible et féroce de tendresse ; je voudrais la blesser afin de la mieux consoler.

A demi-nue, les yeux clos, les mâchoires contractées, Sibyl ne se lasse pas de combattre... Enfin, elle s'abandonne et se détend un peu... L'heure va sonner !... Maître de son corps qui se fait plus docile, je halette :

— Je t'aime, je te désire, je te veux.

Dans un râle elle répond :

— Je t'aime aussi...

Alors, comme nous étions déjà visage contre visage, elle réussit à dégager sa bouche, elle rouvre les yeux et profère d'une voix saccadée :

— Prends-moi si tu veux... je n'y survivrai pas... demain je me tuerai...

— Sibyl !...

— Je le jure... il le faut.

Je desserre mon étreinte, l'angoisse me saisit, j'ai peur de ce que peut recéler de folie cette âme exaltée et contrainte. A voix basse et rapide, je tente encore d'argumenter :

— La religion interdit le suicide...

Elle eut un cri de désespoir sublime :

— Qu'importe... ne serais-je pas désormais une réprouvée !

J'avais perdu la bataille.

Dégrisé, je me lève, rajustant d'une main maladroite mes vêtements en désordre. Je m'écarte d'elle, je recule...

Elle reste immobile.

— Adieu, Sibyl !... je m'en vais... Plus jamais nous ne nous reverrons.

Détournant la tête, elle enfonce son visage dans l'oreiller et se tait. A reculons, je me dirige lentement vers la porte, contemplant sur le lit en désordre la nappe de ses cheveux répandus, sa nuque, ses épaules, son dos, ses jambes... tout son être charnel abandonné parmi les fines étoffes et les dentelles déchirées.

Le jardin du désir saccagé par l'orage.

J'ouvre la porte, j'hésite encore à franchir le seuil, puis je la referme sur moi, précautionneusement, comme on fait aux chambres des malades.

Le silence des couloirs vides me saisit ; mes nerfs surexcités en ressentent un effet bienfaisant et rafraîchissant.

Réfugié dans ma chambre, je me sens très las, mais presque calme. Regardant mon visage dans une glace, je le découvre maintenant vieilli, marqué d'une souffrance qui m'émeut.

Durant de longs instants, je suis la proie d'un désespoir prodigieux et magnifique : tempête dans la nuit, déchaînement des vents furieux sur une mer chaotique. Le navire ne gouverne plus, mais le capitaine veille.

Avec une patience minutieuse, je m'efforce à reconquérir un peu de sérénité. Je me gourmande, je m'accable de reproches sentencieux sur l'absurdité de ma douleur.

Un tel désarroi pour m'être amouraché comme un collégien d'une petite puritaine plus hypocrite envers elle-même que vraiment vertueuse ! Serais-je à ce point l'esclave de mon désir qu'il lui soit loisible de me rendre triste parce qu'il est déçu ? Somme toute, l'aventure fut plaisante, il est bon qu'elle se termine simplement en plaisanterie. Je saurai rire plus tard d'en avoir été le héros.

Non, je n'irai pas sacrifier à cette passante mon repos, mes loisirs, mes inutiles travaux, ma ferveur et l'élan de mon âme volant à la conquête des Dieux ! Que se dissipe la mauvaise ivresse et demain, plus libre de s'être délivré, le pèlerin reprendra sa route !

Je plaide afin de me convaincre moi-même, je fustige mon désespoir avec les verges du mépris, j'étouffe ma détresse lancinante sous un monceau d'arguments. L'âpre dispute entre les voix de mon être dissocié qui s'interpellent et se répondent cesse lorsque finalement, brisé de fatigue et d'émotion, je m'assoupis dans mon fauteuil.



Après avoir dormi quelques heures, je m'éveille endolori, courbaturé, mais calme. J'éteins la lampe qui brûle encore et j'ouvre les volets. J'aspire à pleins poumons l'air frais. L'ombre est complète, les nuits d'hiver sont longues et les matins tardifs. Les étoiles déclinantes brillent par tout le ciel, mais leur position autour du Chariot renversé marque la fin de la nuit. Un ruban d'un gris blafard ceinture l'horizon, plus clair au point d'où le soleil doit surgir.

Calme plat, silence sur la terre et silence sur la mer. Je songe au départ d'avant-hier, à l'heure d'avant l'aube sur

le quai d'embarquement du château de l'Œuf. Depuis quarante-huit heures, que de choses écoulées !

Machinalement, à la clarté louche du petit jour qui point, je fais ma valise. Je partirai dès ce matin. Les ascètes prétendent qu'il faut vaincre la tentation en l'affrontant, plutôt que de la fuir. Je n'aspire point à ces hauteurs stériles ; j'ai mieux à faire. Il me passe par l'esprit cette ironique pensée que c'est plutôt la tentation qui me fuit. Sibyl m'échappant, il n'est que juste que j'échappe à Sibyl. Pourquoi me meurtrir à lutter contre d'hypocrites scrupules, à quoi bon pourfendre des fantômes ? Mieux vaut partir.

Lorsque j'ai terminé mes préparatifs, le soleil se lève, plein de bonne humeur et souriant parmi les flots innombrables de la mer.

Je mets mon chapeau, j'endosse mon manteau, je saisis ma valise et je quitte ma chambre. Je me dirige vers l'escalier, lorsqu'au détour du couloir j'aperçois, s'enfonçant brusquement dans l'encoignure d'une porte, comme pour y disparaître, à demi-vêtu, sans faux-col, ébouriffé, les mains chargées des habits qu'il avait négligé de remettre, le très honorable Révérend John Knox Wilson, que je surprends alors qu'il regagnait, décemment, ses appartements après une nuit d'amour.

Je m'approche et, sans un mot, cérémonieusement, déposant à terre ma valise, le chapeau dans la main gauche, le bras droit croisé sur la poitrine, je m'incline très bas devant l'homme de Dieu dans cette seule nuit deux fois vainqueur et triomphant.

En son accoutrement grotesque, il demeure immobile, épouvanté, frissonnant dans sa chair satisfaite de la honte d'être surpris.

Je recule de trois pas, je salue encore et je m'en vais.

Après avoir réglé le compte de mes dépenses, je prie le portier de service de trouver quelqu'un pour porter mon bagage au port.

A la marina, les pêcheurs rentrent ; j'en avise un qui étend déjà ses filets et lui demande de me conduire à Sorrente. Las d'une longue nuit de labeur, il parlemente, essaye de se récuser, puis, cédant enfin, il appelle son mousse et hisse la voile triangulaire et rousse que fait claquer la brise.

Inclinée dans le vent, tressautant sur les petites vagues courtes, la barque file doucement. La journée s'annonce admirable et sereine ; en fermant les yeux, on aurait entendu la voix mélodieuse des sirènes : chanson du vent léger, parmi les toiles et les cordages.

Tout regret, tout remords sont superflus, barbares et déplacés par un matin pareil. L'harmonie engendre l'harmonie, la paix incite à la paix, avec son sourire heureux l'indifférence appelle l'indifférence.

Juchée sur son rocher, Sorrente est d'un accueil moins aimable qu'on se plaît communément à l'imaginer. Ses ruelles étroites, écrasées entre des murailles grises, sont comme les couloirs d'une prison ; mais dans cette prison, chaque cellule est un jardin enchanté.

Après avoir déposé ma valise dans une boutique, je m'en vais lentement par la route montueuse qui mène à Positano. Vue de haut, Sorrente apparaît comme une conque de verdure visitée par la lumière caressante du matin ; les maisons se perdent parmi les feuillages. Les oliviers aux frondaisons de vieil argent alternent avec les masses sombres et luisantes des citronniers et des orangers chargés de fruits étincelants.

J'atteins le col d'où l'on découvre, entre les golfes jumeaux de Salerne et de Naples, les îles des Sirènes échelonnées dans l'azur. L'air est tiède ; je pénètre dans un champ d'où s'envolent vers la droite, heureux présage, une nuée de corneilles, et je m'étends pour contempler à loisir le miroitement de la mer à travers le feuillage des chênes verts.

Je mets mon âme à l'école de la sérénité. Dans ce lieu,

rien qui heurte ou qui pèse : une grâce consolante... la paix dans la lumière. Je reste là longtemps, chassant les souvenirs importuns, apaisant les révoltes de mes sens et restreignant les écarts de mon imagination.

Je reprends patiemment la maîtrise de mon passé ; la torpeur du soleil se transporte des choses à mon être ; des liens invisibles me rattachent au sol où je puise la force des sèves fécondes qui tendent à l'épanouissement de la vie et de la joie ; je bénis alors les Dieux des trésors de mansuétude qu'ils déversent sur moi.

Je jette maintenant un regard détaché sur ma propre cause et m'émerveille des caprices ironiques du Destin. Deux femmes passent dans ma vie ; toutes deux jeunes, désirables et belles ; l'une, souhaitant se libérer de toute entrave, s'offre et je la néglige ; l'autre, que je m'efforce de délivrer pour qu'elle se livre à moi, se cramponne à ses chaînes, reste esclave et m'échappe.

Je délaisse Rachel prête à se donner et je m'irrite contre Sibyl qui se refuse. De l'une à l'autre, il est vrai, la partie n'est pas égale. Je voulais conquérir l'Américaine et j'aurais reçu la Juive en présent.

Un monde sépare ceux qui prennent et ceux à qui l'on donne. Je suis mécontent maintenant et je souffre ; mais, en attendant l'oubli, j'accommoderai ma vie à la souffrance. De mon désir déçu, je tirerai de nouveaux prétextes à combattre ; ma déception servira d'aliment à ma colère. Je briserai les idoles infâmes, j'arracherai son masque à l'hypocrisie et je jetterai bas les prisons où les âmes s'étiolent. J'enseignerai les hommes à vivre non plus saintement, sous le regard inquiet du remords, mais sainement avec une bonne conscience.

La santé contre la sainteté, telle sera désormais ma devise !

A méditer ainsi, je me console et m'exalte. Lorsque je reprends ma course sur la route descendante, tout me paraît facile devant la générosité de la vie.

Vers la fin de l'après-midi, j'étais de retour à Naples. Bembo, qu'inquiétait ma fugue, m'accueille avec les démonstrations de joie qu'un digne cocher doit à son client fidèle. Escomptant quelque nouveau bien-être à me plonger dans le tumulte des rues bourdonnantes de la ville, j'accepte ses services.

La foule, avec sa grande rumeur, est un lieu de solitude ; il y fait bon rêver.

Sans que j'y prenne garde, Bembo m'a conduit devant le Palais Royal de Capodimonte, terrasse découverte d'où l'on voit le mieux surgir la nuit qui monte de la mer et s'avance sur Naples. L'odeur âpre de l'automne monte des grands jardins nobles et silencieux qui sont l'ornement de la colline.

— Descends par ici, va lentement, dis-je au cocher en indiquant la route.

Le véhicule s'engage sur le chemin sinueux qui descend, bordé de platanes dépouillés. Les sabots du cheval et les roues de la voiture font craquer les feuilles mortes dont la voie est jonchée.

Dans ce crépuscule frissonnant, on eût vraiment dit le chemin qui conduisait à l'hiver.

Bembo, dont je laisse les questions sans réponse, déjouant ses tentatives pour entrer en conversation, s'accommode mal d'un mutisme si tenace. Comme il vient de descendre pour allumer ses lanternes, il s'approche du marchepied et m'interroge :

— Comme vous voilà donc triste, Signor !

— Moi ?... Triste ?... Quelle imagination ! je ne me suis jamais senti plus heureux ni plus gai.

Pour un peu j'aurais ajouté: Regarde-moi bien, tu vois devant toi le captif qui vient de secouer ses chaînes... un homme libre. — Je lui eusse menti comme j'essayais de me mentir à moi-même. Un fugitif n'est pas un homme libre, mais un homme traqué. Pour dire vrai, j'étais en quête d'un refuge, d'un asile inviolable et sûr.

Il m'était insupportable de songer que la tristesse posait son masque sur mon visage.

Indiscrète tristesse qui s'accole à vous et s'affiche sans qu'on l'en prie !

Je joue à cache-cache avec moi-même et la vanité de mon jeu m'apparaît. Mais que faire ?

Dans l'instant ma résolution est prise : je m'en irai de Naples sans attendre davantage, je fuirai plus loin et dès ce soir.

Vers Rome ?... ou vers la Sicile ?...

J'opte finalement pour Tarente, plus à l'écart des routes battues et plus solitaire.

Je suis pris d'une hâte fiévreuse. Dès mon retour à l'hôtel, je m'enquiers de l'heure des trains, je fais préparer ma note et je monte dans ma chambre pour boucler mes valises.

Il n'y a de train qu'à cinq heures du matin, et je préfère mille fois ne pas dormir que d'avoir, une fois encore, à me lever avant l'aube. Je résous tout d'abord d'aller porter mon bagage à la gare, puis j'irai dîner dans un restaurant du centre de la ville, où je réfléchirai sur la façon la plus convenable d'utiliser les quelques heures qui resteront.

En me conduisant à la gare, Bembo, à qui j'avais fait part maintes fois de la résolution où j'étais de demeurer à Naples tout l'hiver, se répand en lamentations grandiloquentes, affectueuses et désolées. Je le remercie amicalement de l'intérêt qu'il me témoigne. Mais rapidement, accoutumé qu'il était aux caprices de la fortune, il se fait une sagesse. Sa douleur théâtrale s'émousse jusqu'à n'être plus qu'une feinte polie.

En sortant de la gare, muni d'un billet et du bulletin de mon bagage, je m'interroge à nouveau :

— Que vais-je faire de ma soirée ?

Très imprudemment, je consulte Bembo, qui reprend aussitôt son antienne :

— Je connais, signor, une fille de dix-sept ans, très belle et sage. Elle est amoureuse et tendre et caressante, hospitalière aux étrangers... Je vais vous conduire auprès d'elle.

La réponse est telle que je devais l'attendre ; elle m'irrite cependant sourdement. Vais-je me fâcher ou plaisanter en écartant une fois de plus la proposition ?

Bembo reprend sentencieusement :

— La brune réparera le mal qu'a fait la blonde.

Je ressens de cette allusion directe comme la morsure d'un coup de fouet ; le rouge me monte au visage.

Mais pourquoi ?... Quel scrupule m'assaille ?...

Voyant mon hésitation, Bembo ajoute, imperturbable et doucereux :

— La brune sait aimer, elle sait donner la joie.

Ne suis-je point libre ? Je souffre d'avoir dû malgré moi refréner mon désir. Une bonne hygiène de l'âme suppose une bonne hygiène du corps... Quel bas romantisme !... quelle pudeur ! quels vains scrupules se sont emparés de moi, que j'hésite si fort ?

Conscient d'affirmer ma liberté, ma santé morale reconquise, je réponds à Bembo, sur un ton enjoué :

— Soit... ton conseil me paraît bon. Tu vas me conduire au restaurant, j'y dînerai, tandis que tu t'en iras chercher la jeune personne que tu m'amèneras.

Quelques instants après, je suis attablé, vaguement inquiet d'avoir peut-être accordé trop grand crédit au bon goût de Bembo, mais assez content de moi, mangeant de bon appétit et buvant sec. Je n'ai pas terminé mon repas lorsque apparaissent, au grand ébahissement des dîneurs, le cocher tenant son fouet d'une main et son chapeau de l'autre, précédant une belle fille, toute jeune, très brune, au teint mat, à peine fardée, bien vêtue, souriante et gracieuse. Je la fais asseoir auprès de moi, puis je congédie Bembo, qui entamait un petit discours pour souhaiter que nous tirions l'un de l'autre tout le bonheur

et l'avantage que nous pouvions mutuellement désirer.

La scène rapide qui vient de se dérouler fait de notre couple le point de mire du restaurant. Avec une effronterie charmante, Lucia — c'est son nom — accueille l'hommage de tous les regards. Elle commande un sorbet glacé, puis nous nous mettons à bavarder gentiment. Je la questionne. D'une voix grave et chantante, elle me raconte, par bribes, son existence heureuse de petite courtisane jolie.

Sur le tard Bembo, légèrement ivre et paternel, nous conduit au domicile de la demoiselle ; je lui recommande de venir me réveiller à temps pour que je ne risque pas de manquer mon train, et j'entre chez Lucia. Son appartement témoigne d'un mauvais goût charmant : une cage de luxe pour oiseaux des îles.

Après quelques baisers, longs et savoureux, Lucia se laisse dévêtir avec grâce. Je puis admirer à loisir son corps svelte et fin, caresser ses hanches aux belles courbes et ses cuisses élancées. Sa peau fleurant l'ambre est douce et fine. Des lèvres je frôle ses seins, puis je la fais ployer toute sur mon bras jusqu'au moment où, son poids m'attirant, me fait tomber auprès d'elle sur le lit.

La fille était experte aux caresses et docile au plaisir, avec ce reste de pudeur qui donne l'illusion de la tendresse. Car l'amour charnel est un art subtil qui se nourrit d'illusions.

Nous ne connûmes guère le loisir de dormir. Lorsque je la quitte, il fait encore pleine nuit ; je lui dis adieu sur le seuil de sa porte ; il fait frais, elle se dresse, frissonnante un peu, drapée dans un peignoir de dentelles, très douce toujours, un léger sourire aux lèvres, mais avec une ombre de lassitude dans les yeux. Elle me souhaite bon voyage, avec de gentilles paroles mêlées de quelques regrets mélancoliques.

C'était une petite courtisane très honnête, qui savait

remplir sa tâche, simplement, jusqu'au bout, assaisonnant l'adieu d'une pointe de tristesse, comme il convient...

. . . .

Une sorte de remords rôde au fond de moi.

. . . .

La gare dans la nuit. Les masses sombres des wagons alignés le long des quais ont quelque chose d'implacable et de funèbre. Lanternes rouges, lanternes blanches, feux pourpres, verts ou violets, disques et signaux... et ce timbre qui, par accès saccadés, grelotte quelque part dans la nuit fraîche.

Le buffet des troisièmes classes, seul ouvert à cette heure, regorge de voyageurs malodorants et plus ou moins déguenillés ; des ouvriers, des ouvrières, des vieillards, quelques enfants pleurnichants et tout ensommeillés que leur mère traîne par la main.

Voyageurs de banlieue qui seront à destination au petit matin. Où vont-ils ? D'où viennent-ils ?... Quelle est leur vie ?...

Je suis peut-être le seul en cet instant qui s'apprête à partir, à partir vraiment, sans savoir s'il reviendra jamais, et sûr de ne plus revenir pareil.

Des locomotives s'époumonnent en cadence et crachent des étincelles dans l'air noir. Odeur de houille, de graisse chaude et de fumée.

Ce n'est déjà plus Naples, sous la voûte de verre, c'est la gare où se mêlent et se croisent les arrivées et les départs, l'accueil et l'adieu. Mouchoirs qu'on déploie, mains qu'on agite, paroles hâtives que rompent le tumulte des accrochages et le halètement pressé des locomotives. Phrases coupées, déchirées à jamais par les coups de sifflets...

Voyageurs de jadis, vous ignoriez la hâte des retours et les brutalités du départ !

Errant, silencieux, parmi la foule bruissante je ne

suis qu'un voyageur anonyme et solitaire parmi d'autres voyageurs.

Je tombe de lassitude ; j'ai sommeil ; avant le départ du train, je me terre dans l'encoignure du compartiment dont je suis le seul occupant...

Lorsque je m'éveille, il fait grand jour ; j'ai quitté Naples sans m'en apercevoir. Aux enchantements de la Campanie succède un paysage lugubre. Le train roule au fond d'une vallée que dominent, de loin en loin perchées, de minuscules bourgades. L'antique Lucanie, jadis féconde et riche, étale aujourd'hui sa misère silencieuse et sans apprêt.

Paysage sans ciel, sans horizon... sensation d'étouffement. Je me prends à regretter les joies que je m'étais promises, les patients travaux qui devaient m'occuper cet hiver, l'effort que je m'étais promis d'accomplir pour ressusciter avec une ferveur païenne les beaux Dieux qui veillent encore sur cette terre chaude et remuée.

Qu'ai-je donc fait pour mériter la disgrâce d'un exil qui déjà me pèse ?

Cessant de me mentir, je laisse ma rêverie suivre son cours, dolent et triste.

Las de contempler le paysage indigent et revêche qui m'inspire des pensers amers, je me décide à tirer de ma valise quelqu'un des livres que j'avais emportés pour lire cet hiver sous le ciel caressant de Naples. Je sors un vieil exemplaire précieux du *Filostrato*, de Boccace, que j'ouvre au hasard ; mes yeux tombent sur ces lignes :

Hélas ! depuis que je sais ce que c'est que l'absence, j'ai appris à mes dépens combien la vue de votre beauté m'était nécessaire.

Sans lire plus avant, je ferme le livre, tandis que le train imperturbable roule, semant derrière lui, sans cesse

renouvelés et pourtant monotones, des paysages de désolation et d'ennui.

. . . .

Pourtant déjà, comme la graine dans le terreau nourricier, je sens sourdre de ma tristesse le courage qui fleurira dans la joie.

GEORGES BATAULT.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Antoine Albalat : *Souvenirs de la vie littéraire*. Crès. — G. Aubault de la Haulte-Chambre : *J.-K. Huysmans. Souvenirs*. Figuière. — André Baillon : *Par Fil spécial, Carnet d'un Secrétaire de Rédaction*, Rieder. — André Billy et Jean Piot : *Le Monde des journaux*, Crès. — Fagus : *Les Ephémères*, Le Divan.

J'aime beaucoup les livres de souvenirs, surtout lorsqu'ils nous apportent comme celui-ci de M. Antoine Albalat : **Souvenirs de la vie littéraire**, des précisions et des anecdotes caractéristiques sur des écrivains célèbres. Ceux que M. Albalat nous évoque ici furent ses amis, et il nous parle d'eux avec émotion et respect. Quelquefois même, son admiration dépasse la mesure, et je n'arrive pas à comprendre l'importance littéraire accordée à un Alphonse Daudet, qui ne fut jamais qu'un charmant conteur. On nous parle des idées d'A. Daudet, de sa philosophie : « Montaigne, Pascal et Rousseau furent, nous dit son fils (un grand philosophe aussi sans doute !) les trois admirations d'Alphonse Daudet. Il était de cette grande famille. Son Montaigne ne le quittait pas, il annotait Pascal, il défendait Rousseau... » et, à force de converser avec ces génies, il s'était imprégné de leur substance. Résultat : *Tartarin de Tarascon*. Ce fut aux jeudis du philosophe Daudet que M. Albalat rencontra Maurice Barrès, déjà « rassasié de littérature ». M. Albalat le définit : « Barrès est notre Chateaubriand en réduction. » Il semble bien, en effet, que Barrès ait toute sa vie été hanté par le fantôme de Chateaubriand, non seulement dans son style, mais jusque dans sa vie politique et dans son amour d'une gloire universelle. Comme Chateaubriand, Barrès a voyagé et nous a raconté ses voyages où il n'a, hélas ! pas rencontré Atala. L'homme est déconcertant, conclut M. Albalat, mais je lui pardonne parce qu'il m'a offert « les placards d'épreuves, aux corrections manuscrites, de son

Voyage à Sparte ». M. Albalat se propose de publier quelque jour « les curieuses leçons de style que dégagent ces ratures », afin sans doute d'apprendre aux jeunes écrivains à ne plus jamais faire du Chateaubriand en réduction. Et quant à Daudet, il faut bien conclure que s'il fut un romancier amusant, un conteur spirituel, son style est d'une pureté un peu simpliste. « Goncourt, confiait-il à M. Albalat, se plaint de l'école décadente. Il ne voit donc pas que c'est lui qui a engendré ces bistourneurs de phrases, ces paradeurs de foire, ces avaleurs d'étoupe enflammée. » Remarquons d'abord la distinction de ce style, mais ce que ce pauvre Daudet ne voyait pas, lui, c'était que l'école symboliste et décadente n'était qu'une réaction, un redressement contre la vulgarité et le vide naturaliste.

Et voici justement Jean Moréas, auquel M. Albalat consacre un de ses chapitres les plus émus de son livre de souvenirs : « Le café est pour Moréas une sorte de cercle où les autres consommateurs semblaient n'être tolérés que par pure indulgence. » Le despotisme de son caractère, qui eût été haïssable chez un autre, chez lui ne déplaisait pas : « Ce barbare, avide de sociabilité, semblait rechercher les amis pour les dominer. » Lorsque en effet Moréas nous prenait le bras et nous emmenait le long des rues ou dans les allées du Luxembourg, ce n'était que pour parler de lui-même et de son incomparable génie. Il disait : « Sophocle et moi », et : « Moi qui ai fait les *Stances* ! » Cette confiance en lui-même lui était une force, ainsi que son dédain, son mépris même, pour tous les autres poètes de sa génération. Il disait d'un Verhaeren, avec un manque de nuance vraiment touchant : « Oui, c'est gentil, ce qu'il fait ! » La poésie de Moréas est en effet une perfection de ligne et de rythme, lorsqu'on sait la faire chanter : c'est une poésie faite pour être récitée, et psalmodiée. Moréas en avait lui-même éprouvé chaque vers en le faisant sonner sur les pavés de Paris, au clair de lune, au cours de ses promenades nocturnes.

Mais peut-être parce que Moréas était Grec et que le français n'était pas sa langue intérieure spontanée, la langue de sa race, ses plus beaux vers semblent parfois la merveilleuse traduction d'un poème étranger. Mais dans quelques centaines d'années, on ne s'en apercevra plus. Malgré toute sa culture (sa culture poétique) française, Moréas reste Grec, et c'est peut-être même cet

exil qui l'a fait poète et grand poète. Il chante la lumière comme une chose perdue et qu'il ne retrouve plus qu'en son âme. La lumière ! c'est toute sa philosophie. Je me souviens qu'un jour où j'étais allé le visiter boulevard Brune, je m'étonnais de la simplicité, de la banalité de son logement, vulgaire chambre d'hôtel, sans un tableau, sans une gravure, sans un bibelot, pas même un rayon de livres, de ses livres. Alors Moréas ouvrit sa fenêtre qui donnait sur le paysage des fortifications et, me montrant la lumière du couchant en ce mois de juin : « Voilà mon décor ! » me dit-il. Et je trouve que c'est là une lumineuse explication de la poésie de Moréas ; c'est aussi un des plus beaux « mots » de ce poète qui nous en a laissé de si merveilleux.

Une autre fois, comme nous parlions de l'amour, Moréas me confia qu'il avait aimé deux femmes dans sa vie, sans développer davantage sa confidence. Amours malheureuses sans doute, car il concevait ce sentiment, ainsi que les Grecs, comme une sorte de douloureuse fatalité et comme une vengeance des dieux. Mais tout à fait à la fin de sa vie, alors qu'il collaborait à la « *Gazette de France* », il aimait y rencontrer une belle jeune fille, qui était l'évocation, secrètement émouvante pour lui, de son premier amour.

A travers ces pages sur Emile Faguet intime, le célèbre critique nous apparaît le meilleur homme du monde, débraillé comme son style. Il lui eût été aussi difficile d'écrire proprement que de s'habiller correctement. Apprendre aux gens à écrire, on sait que c'est la douce manie de M. Albalat. Il voulut convertir Faguet au beau style et à la rature ; mais Faguet, qui aimait les idées, n'aimait pas beaucoup « faire du travail de style ». « Il m'est arrivé, malgré tout, deux ou trois fois, de remanier et presque de refaire un travail. Eh bien, que M. Albalat triomphe sur ce faible sujet, de mon avis et de l'avis de juges très qualifiés, c'était beaucoup moins mauvais. Qui sait ? Si au lieu d'écrire trente volumes, j'en avais écris trois, je serais peut-être un bon écrivain. J'en doute, du reste, et maintenant il est trop tard pour faire l'épreuve ». Comment ne pas admirer cette simplicité dans la franchise, et Faguet avait raison de vouloir demeurer lui-même, ce lui-même qui semble bien, comme l'écrit M. Albalat « n'avoir jamais pensé qu'à travers autrui ». Comme il lisait beaucoup, qu'il écrivait en lisant, et qu'il pensait en écrivant, il n'y avait que la fatigue phy-

siquè qui pouvait arrêter sa plume et son cerveau. Son œuvre est un commentaire des littératures, qui nous renseigne mal sur la pensée personnelle du critique. Peut-être n'en avait-il pas, ou jugeait-il en son humilité, très sincère, que cela n'intéresserait personne, et même pas lui-même. M. Albalat nous raconte encore la mort du critique des *Annales*. Même cela, la mort, Faguet ne la prend pas au sérieux, et il plaisante fort spirituellement avec Mgr Herscher, son confesseur suprême. Il semble bien que c'est par pure bonté qu'il ne veut pas contrarier ce brave évêque, qui lui dit pourtant de bien amusantes niaiseries : « Vous avez été un grand sur la terre. Vous serez aussi un grand dans le Ciel. N'êtes-vous pas maintenant un ami de Dieu ?... » Un grand sur la terre ! Faguet, qui a toujours fui le faste et le luxe, toujours préféré le veston à l'habit, a tout d'un coup peur qu'on ne l'oblige là-haut à mettre des chaussettes de soie et des souliers vernis. Il reprend : « Un tout petit coin du ciel me suffira »... et il a sans doute envie d'ajouter : un coin où il y ait une table en bois blanc, du papier, un porte-plume et de l'encre. Quel brave homme de critique ! L'évêque continue et fait luire à ses yeux cette image qu'il sera là-haut « parmi les Académiciens du ciel » ! Et Faguet répond, un peu gavroche : « Forcément, dans l'éternité tous sont immortels ». Et si c'est là son dernier mot, c'est un mot d'esprit qui mérite d'être retenu.

M. Albalat regrette que Mme Myriam Harry ne nous ait pas dit dans quel état d'âme mourut Jules Lemaître, s'il mourut en chrétien ou dans la résignation d'un disciple de Marc-Aurèle. Avoir scruté toutes les religions et toutes les philosophies et finir en écrasant ses lèvres sur un crucifix, quelle ironie, et quelle négation de la pauvre intelligence humaine ! M. Albalat ne craint pas d'écrire que M. Paul Bourget lui apparaît « comme une des plus belles intelligences critiques que nous ayons eues depuis une soixantaine d'années ! » Mais je pense que si M. Bourget était vraiment une belle intelligence critique, il ne se serait pas converti.

Dans le dernier chapitre de son livre, M. Albalat expose avec une parfaite correction la polémique littéraire survenue entre lui et Remy de Gourmont au sujet de *l'Art d'écrire*. Mais M. Albalat ne déforme-t-il pas, pour les besoins de sa cause, la pensée de l'auteur du *Problème du Style*, lorsqu'il écrit : « Bien que la manie de la contradiction l'ait parfois poussé jusqu'à nier l'évi-

dence, il ne faudrait pourtant pas croire qu'il ait toujours été dupe des thèses qu'il soutenait. » Décidément, M. Albalat, en son cœur secret, ne pardonne pas à Remy de Gourmont de n'avoir pas accepté la doctrine de ses ratures pédagogiques. Pour qu'il comprît la sincérité de Remy de Gourmont sur ce sujet de la vanité de l'enseignement du style, M. Albalat n'aurait qu'à feuilleter le manuscrit lui-même du *Problème du Style.* Il n'y trouverait ni ratures ni corrections manuscrites. Lorsqu'un écrivain possède sa langue et qu'il possède aussi des idées nettes, le style s'adapte instinctivement aux idées et aux images. On n'apprend pas à écrire ; mais, comme Pécuchet, on peut apprendre à copier.

§

Très attachants aussi, ces souvenirs de M. G. Aubault de la Haulte-Chambre sur **J.-K. Huysmans**. On sent que l'auteur de ces pages a non seulement admiré l'écrivain à l'emporte-pièce que fut Huysmans, mais qu'il aima aussi l'homme et qu'il fut, mystiquement et religieusement, son disciple. C'est sa vie près de lui qu'il nous raconte avec piété et avec esprit. Docteur ès-sciences liturgiques et mystiques, Huysmans, nous dit M. de la Haulte-Chambre, fut un grand initiateur : « Lourd d'une lecture infinie, il avait le don de s'assimiler merveilleusement ce qu'il avait lu. Guidé d'ailleurs par des maîtres doctes et formé à leurs disciplines, il égala, si même il ne les surpassa pas, ses instituteurs. Mystique divine et diabolique, liturgie, exégèse, herméneutique, hagiographie, il possédait tout à un degré des plus relevés... » Certes, pourtant il faut bien dire que sur toutes ces questions un peu spéciales, divinement diaboliques ou diaboliquement divines, Huysmans ne possédait que des notions de vulgarisation. M. Gabriel-Ursin Langé se demande (1) si Huysmans était — malgré ses fréquentes citations — latiniste. Je ne l'ai jamais cru absolument, écrit-il, « et plus du tout le jour où j'ai lu la préface qu'il fit au *Latin Mystique* de Gourmont, lequel ne reprit pas cette préface à la deuxième édition ». Si Remy de Gourmont supprima cette préface d'Huysmans dans la seconde édition de son livre, c'est m'a-t-il dit, qu'elle lui, paraissait vraiment d'une érudition insuffisante. Nous devons peut-être à Huysmans une certaine renaissance liturgique, mais peut-être aussi que la

(1) *La Mouette*, fév. 1925.

mysticité de l'Oblat s'est un peu nourrie des proses liturgiques du *Latin Mystique*.

M. de la Haulte-Chambre nous donne encore quelques précisions sur Huysmans et les personnages de ses romans. Voici, dit-il, le chanoine Docre, « un prêtre belge, aumônier d'un petit sanctuaire fameux, dans une grande ville : il s'était voué au Diable. Dom Besse, qui possédait toute une documentation sur lui, affirmait qu'il s'était fait tatouer la croix sous la plante des pieds pour le singulier plaisir de pouvoir toujours marcher dessus. J'ai vu, ajoute M. de la Haulte-Chambre, chez Huysmans, une photographie de ce chanoine de 72 ans qui avait été très beau et restait un vieillard magnifique et altier. » Mais moi, j'ai vu ce chanoine dire sa messe en sa fameuse petite chapelle, une messe qui n'avait, hélas! rien de diabolique, rien d'une messe noire. Je sais le nom exact de cet aumônier, dont tout le satanisme consistait à faire tourner des tables (ce qui est vraiment à la portée de tout le monde) et à s'exercer — en vain d'ailleurs — à de petites expériences d'influences télépathiques à la Papus Huysmans poussait le romantisme du satanisme jusqu'à la puérilité, et considérait volontiers le *Dictionnaire infernal* (1) (cette drôlerie) comme un cinquième Evangile. G. de la Haulte-Chambre demande à Huysmans s'il croit aux larves. « — Si j'y crois? Ah ça, oui. D'abord, j'en ai vu nettement une qui m'est apparue dans une glace : elle avait forme de femme. » Voilà une larve qui n'est pas bien terrible : ce n'est que la larve de la concupiscence. Mais il ajoute : « Dans certains monastères que je connais, il y en a des semis qui éclosent à certaines époques, et qu'il faut dissoudre par des prières et des exorcismes. Et je puis vous affirmer qu'en un couvent de moniales, j'ai été poursuivi et obsédé par des larves qui m'ont forcé à fuir, car sans cela j'aurais été maléficié... » Quoi qu'il en soit de ces puérilités, il ne faudrait pas mettre en doute la sincérité du retour d'Huysmans à l'Eglise. Malgré ses ricanements et ses moqueries à l'égard des messe aussi inabsorbables que les biftecks de la « Petite Chaise », ses anathèmes contre les polychromies de la rue Saint-Sulpice, Huysmans fut un catholique fort docile, c'est-à-dire jusqu'au *Credo quod absurdum*. L'absurde! quel merveilleux refuge contre le

(1) De Colin de Plancy, qui finit par avoir peur des démons qu'il avait décrits dans son livre, et, comme Huysmans, se convertit.

doute, l'esprit d'examen, le sens critique qui relève la tête ! Et pour conclure, disons ce qu'il ne faut jamais se lasser de redire : Ne confondons pas la valeur esthétique d'un écrivain avec sa valeur intellectuelle. Huysmans est un grand artiste du verbe, c'est aussi une très pauvre cervelle, incapable de dissocier son intelligence de sa sensibilité. Il y a ainsi, dans notre littérature, de vrais et sincères artistes, mais qui ne raisonnent qu'avec leur sensibilité de poètes. Aimons-les pour leurs qualités de poètes, et non pour leur philosophie, wagon docile qui s'accroche à l'orthodoxie d'une petite religion éphémère.

§

J'ai lu avec amusement le **Par fil spécial** de M. André Baillon. Ce *Carnet d'un Secrétaire de Rédaction* est écrit en style téléphonique, d'une spontanéité très vivante. C'est encore la révélation de cette cuisine spéciale qu'est la confection d'un grand journal, ces grandes feuilles blanches qu'il faut remplir de nouvelles fraîches, d'émotions, d'excitations sensibles et sensuelles, de rêves et d'art assimilable. Etre secrétaire de rédaction d'un grand journal, équilibrer les passions et les sentiments du public, cela m'apparaît presque aussi difficile et miraculeux que d'amuser sans les choquer les spectateurs d'un Cirque : les journalistes sont un peu des clowns, et quand ils ont un peu de génie, ce sont des Fratellini.

Mais les révélations de MM. André Billy et Jean Piot sur **Le Monde des Journaux** sont peut-être plus graves : c'est plus qu'un document, c'est une sorte de philosophie du journalisme. Les journaux créent l'opinion : ils créent nos opinions. Les grands hommes seront pour nous, lecteurs dociles, ce que les journalistes auront voulu qu'ils soient : Wilson, présenté par eux, sera tour à tour un grand philanthrope ou un fou mystique, Lloyd George un sincère allié ou un traître. La réalité n'existe pas : les hommes, les événements, les idées ne sont rien qu'une pâte à modeler. Mais ce qu'il faut admirer, c'est la docilité du public et des lecteurs qui acceptent toutes les idoles qu'on leur présente, des idoles qui demain seront, si on le veut, des démons et des « brigands ».

§

Que dire des **Ephémères** de Fagus ? Ce sont des divagations

spirituelles, des éclairs de poésie dont le charme réside dans la diversité de l'inspiration et dans la qualité de la langue.

Le sujet du livre, c'est l'âme éparpillée du poète, qui se souvient de ses émotions réelles et de ses rêves tout aussi réels, y mêle ses lectures, l'histoire, la mythologie et parfois se met à danser ses pensées sur une flûte d'un sou.

Sur la première page du volume, je trouve une dédicace que je transcris :

A qui que ce soit du *Mercure*
Soit cet ours offert, au hasard,
Mais sauf à Maurice Boissard,
Car il porte dès sa figure
Son âme de damné rossard,
Et de pendard, et de gueusard,
De communard, de Dreyfusard,
Et pour tout dire : de Boissard !

FAGUS.

Souhaitons que Boissard réponde avec la même cordialité à ce septain et sur des rimes en *us*. Je les publierai.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Henry Charpentier : *Océan Pacifique*, s. n. d'éditeur — Blaise Cendrars *Feuilles de Route*, I. *Le Formose*, dessins de Tarsila, « au Sans-Pareil ». — Jean Baucomont : *Gouttelettes*, « le Mouton Blanc ». — Francis Jammes : *Le Troisième Livre des Quatrains*, Mercure de France.

« Vision de maintes scènes reprises à l'espace et au temps, de maintes scènes perdues parmi la mouvante immensité de l'**Océan Pacifique**. » Souvenons-nous de l'argument ; il dispose le lecteur aux joies de rythme, de son, d'imagination et de lumière que lui versera en l'esprit, abondamment, et avec magnificence, le beau et grand poème de M. Henry Charpentier. Le souci de construire, ici, a été tout d'abord prédominant. Comme dans un équilibre doctement établi de parties éclatantes et d'ombres qui s'approfondissent, le rêve distribue, selon des plans préconçus et dont la valeur est déterminée par l'usage que tire de ces matériaux le hardi architecte, la houle successive ou le calme aux surfaces marines, d'où émergent, évoqués tour à tour et se mêlant au gré des souvenirs ou des appréhensions

fugitives, les visages, les paysages, le parfum même des aventures éternelles et des plus larges inventions du lyrisme universel.

Georgina Smolen, ô frisson murmurant d'un romantisme qui persiste, et son amie Bella, songeant à leurs fiancés partis avec la flotte américaine, après avoir erré le long de la plage déserte, se décident à consulter le magicien Edison, qui les enchante de ses prestiges. Musset prépare ainsi à Villiers de l'Isle-Adam ; plus loin s'évoque la mémoire haut planante d'Edgar Allan Poe ; et Baudelaire certes, et Mallarmé fulgurent nécessairement dans l'atmosphère formidable et enlaçante dégagée des vers de ce poème, non moins que le souvenir, si l'on veut, des navigateurs anciens, des trouveurs d'îles ignorées, de Magellan à Robinson Crusoé, moins loin de nous, de Jules Verne, de Mayne-Reid, de Kipling et du délicieux Robert-Louis Stevenson à tout autre de ce genre, en vérité, incomparable.

Merveille : de cette complexité d'inspiration et de tendances aussi, que règle et ordonne la volonté réfléchie du poète, une œuvre sensible, pure en sa variété, et émouvante, a pu surgir. C'est que M. Henry Charpentier a longuement médité sa composition, chose rare, certes, de nos jours plus encore qu'à toute autre époque, et qu'il n'a rien risqué dont il n'ait d'avance éprouvé le mérite relatif et la sûre efficacité.

Fidèle au précepte de Poe, pas une fois il n'a perdu de vue l'effet unique, souverain, auquel il prétendait aboutir ; il a subordonné le charme particulier de chaque détail aux nécessités de l'ensemble. Il a éloigné le superflu, si pittoresque ou gracieux lui fût-il apparu ; il a considéré son travail résolument, dans le dessein de n'y rien laisser flotter d'inconsistant, de vague, de hasardeux. Il s'est livré au suprême devoir de l'artiste, qui consiste, sans rien abandonner de sa sensibilité, à en dominer assez les circonstances et les manifestations pour n'en produire au public que le visage le plus exact, le plus mesuré et par là même le plus nécessaire et le plus puissant.

Le poème rappelle un peu par sa disposition matérielle le jeu suprême qu'a tenté Mallarmé dans un *Coup de dés*. Il ne s'agit plus des puérilités ingénieuses, factices souvent bien qu'amusantes, des *Calligrammes* de Guillaume Apollinaire, mais d'une distribution espacée au gré des silences, des suspensions et des

entrelacements d'images, selon les exigences même du rythme plus ou moins prompt, alenti, nuancé de mille façons diverses, où le lecteur se sentira soulever ou apaiser d'après le mouvement même de la vague qui passe, se calme ou déferle.

L'avantage que, de cette disposition, tire le poète m'apparaît double. Tout d'abord, il guide le lecteur et lui impose d'accueillir, non seulement dans l'ordre prescrit de leur succession conforme au déroulement matériel du texte, les images ou suggestions de l'artiste, mais, d'avance aussi, à leur attribuer une durée, une valeur de continuité ou d'éclat fugace, d'après la place qu'elles occupent, leur présentation au regard, la violence ou la discrétion relatives de leur apparition ou de leur passage sur l'horizon de la page et de la mer.

Ce qui importe pour le moins tout autant, c'est que le poète, de son côté, se libère d'un fatras encombrant de descriptions, de préparations verbales, d'inutilités confuses et vagues où, d'ordinaire, s'enclôt tant bien que mal, au petit bonheur presque et non sans dam pour la précellence souvent qui se voudrait plus ingénue, plus limpidement musicale et essentielle, de sa création, une explication qui la situe, qui en souligne les relations, lesquelles, sinon, échapperaient, puisque rien en dehors n'en éluciderait, n'en indiquerait la forme, les limites, les replis fondamentaux.

Maintenant, par l'initiative profonde de Stéphane Mallarmé, et, je tiens à le répéter, les essais qui se sont maintes fois égarés d'Apollinaire, par, enfin, l'adaptation nouvelle à son usage personnel que vient d'en réussir M. Henry Charpentier, l'expérience a abouti. Le poème impose son atmosphère dans la lucidité de son mouvement et de sa forme propre, ainsi qu'une partition ou le chant inaltéré d'une voix ; l'appareil lourd de la mise en scène, de la mise en œuvre matérielle ou intellectuelle cède la place au silence qui en suggère la présence avec une autorité d'autant plus impérieuse ; elle investit, elle submerge le cerveau du lecteur, au lieu de le solliciter et, par conséquent, de le dresser à la résistance et au refus.

Mais si le poème de M. Henry Charpentier ne présentait que ces qualités, si réussies qu'elles soient, d'ordre matériel ou typographique (qu'on a bien tort de traiter avec légèreté, en général, ou avec dédain), il ne serait pas encore de nature à susciter

l'admiration à laquelle tout lui donne le droit d'atteindre. En lui-même, il se compose d'un déroulement fastueux et magique de vers, de syllabes, de sons qui chantent, se magnifient de visions angoissantes ou délicates, et qui composent un tout d'une étrange grandeur, imprégnée du rêve de la réalité et de visions comme songeuses à la fois et, pourrait-on dire, d'un ton fiévreux, contenu, ardemment prophétique, quoique les mirages se situent dans le présent ou seulement dans le passé.

La houle ici est immense. L'océan, avec ses orages, y est enfermé, s'y berce, pathétique ou bienveillant, et des épaves, et des dérades et le bienfait des haleines salines, de l'embrun réconfortant et libre qui s'y respire, la richesse accumulée des conquêtes, le foudroiement des naufrages. Ce ne sont pourtant, en ces pages, que moins de 150 vers, mais d'une consistance et d'une force de fraîcheur et de vérité qui nulle part ne se dément :

D'un nuage écarlate, escorté de chimères,
Un dieu pansu descend, placide épouvantail,
Et secoué soudain d'une gaîté camuse,
Agite sur le monde affolé, qui l'amuse,
Le mont Fouji-Yama comme un rouge éventail.

Et le dieu rit, frappant la mer déchevelée.
Où sont la terre, l'onde et le feu confondus ?
Où les vaisseaux géants de l'escadre étoilée ?

Episode ; mais il est ailleurs, des rives de Californie aux terres ignorées et lointaines, des déserts d'eaux, des nuages, des souffles, des continents mystérieux ou perdus, des îles flottantes, des banquises ; l'océan s'étale, se gonfle, suprême, abolissant ou créant les existences et les frissons immémoriaux, toujours indifférent, et seul en soi et par soi uniquement :

L'eau souveraine, qui régna, songe au déluge
Et son écume insulte un flot phosphorescent.

Vive lune.

La houle monte.

Elle descend.

Et la symphonie de la sorte se dissout. Un poème, parmi ceux qui comptent de notre siècle et de toujours, a eu lieu.

Les jeunes artistes novateurs sont assez portés à considérer

qu'un infranchissable fossé s'est creusé, grâce aux révélations, les seules authentiques, dont ils sont entrés en possession par l'entremise de quel dieu ? entre eux, qui savent tout et ne réalisent que le nécessaire, et les vieux qui se survivent et que d'un coup de doigt ils plongeraient, s'ils le voulaient, au néant. Leur dédain, sinon leur présomption et, si j'osais l'affirmer, souvent leur ignorance, c'est tout ce qu'ils accordent d'attention au passé qui les précède. Le monde où, du moins l'art, a commencé avec eux. Une indulgence leur permet de s'attacher à quelques renommées, soit en vogue pour s'en réclamer, soit à tort négligées pour tirer vanité de leur avoir porté secours, à condition toutefois qu'elles se subordonnent à leurs caprices. Le reste, qu'ils n'ont pas lu, ou qu ils lisent avec la volonté de ne pas le comprendre, ils le nient de parti pris. Ils ne confondent ni ne préfèrent une esthétique à une autre ; ils vivent d'absolu ; seuls ils ont existé depuis l'aurore des temps ; c'est d'eux que date le monde. Ils ont le goût de porter de telles œillères.

Je me garderai de les imiter. Leurs recherches, leurs tentatives, je me suis toujours efforcé d'en pénétrer le sens. J'y parviens quelquefois, et je m'en félicite. Il n'est pas au monde de forme de l'activité cérébrale qui n'enrichisse l'intelligence dès qu'elle en a pénétré le secret ; quelle ambition prévaudrait sur l'ambition de comprendre toujours mieux et toujours plus profond ?

Assurément, un fossé sépare la génération jeune encore et qui, frémissante, impatiente, fit la guerre, de celles qui l'ont subie, tolérée si l'on veut, et, en quelque mesure, déplorablement dirigée. Mais ce fossé n'est point infranchissable, puisque, d'un côté à l'autre, il suffit de s'interroger pour se comprendre. L'intelligence aboutit le plus souvent à créer une estime, une sympathie réciproque ; mais n'est-ce la possibilité d'une sympathie qui répugne surtout à ces jeunes esprits, pétulants, épris de brusquerie?

A coup sûr, d'entre eux M. Blaise Cendrars caractérise avec le plus de précison leur nature et leur tempérament. Il s'agit d'emmagasiner le plus brièvement, le plus promptement, le plus violemment le plus grand nombre d'images possible ; on tend toujours, chez eux, au « record ». Et emmagasiner, c'est beaucoup prétendre : on s'y brûle les yeux ; on fixe, au hasard de la rencontre, l'ensemble par un trait de détail fugitif, crispé, et, s'il se peut, significatif ; on a déjà sursauté · les regards sont

ailleurs, ont heurté une vision différente, se sont détournés, et toujours et sans cesse, n'embrassant rien, ne s'attachant à rien. Ces **Feuilles de route (I, Formose)** sont ainsi, sautent du transatlantique au rapide de 19 h. 40, embarquent à la Pallice, débarquent à Bilbao, passent à la hauteur du Rio de l'Ouro, ou en vue de l'île de Fuerteventura, s'arrêtent à Dakar, recueillent une recette d'œufs artificiels et la détaillent, s'occupent pêle-mêle de couchers de soleil, du passage de la ligne, de questions de bagage ou d'un complet blanc, d'une pleine nuit sur la mer, des tinettes de la Bastille, d'un visage ravivé, ou répètent les termes d'une lettre à peine d'amour, tout au plus familière et intime.

De ce tohu-bohu cet art se constitue. Il serait mensonger de prétendre que nul effet, nulle émotion n'en ressorte, mais tout cela est heurté, trépidant, déconcerte surtout l'entendement, l'éblouit ici, ailleurs le lasse, et c'est sur la surprise d'une stupéfaction plutôt que sur l'amour, l'enthousiasme, l'intelligence claire et sereine des choses et des gens qu'il se base, évolue et spécule.

Des faiseurs ordinaires de *Haï-kaï* (auxquels il ajoute des *outa*) M. Baucomont dans ses **Goutteletettes**, se distingue en ce qu'il ne songe pas à prétendre qu'il ait été le premier à adapter en français cette forme du poème japonais. Certes, il était tentant de mesurer dans leur valeur et leur portée ce qu'on en pouvait exploiter ; à présent l'expérience est faite. Elle n'apporte rien que de très menu, de grêle, lance une flèche amusante ou spirituelle ; mais le geste souvent répété deviendra tôt monotone, trop facile, lassant. Les trois vers et les cinq vers de M. Jean Baucomont ne se présentent point en trop grand nombre, et souvent s'enlèvent prestes, exquisément.

Je trouve, pour ma part, plus d'agrément à la forme bien française des quatrains rimés où excelle, comme on le sait, notre grand Francis Jammes. Voici **Le Troisième Livre des Quatrains**, où, aux occasions quotidiennes, le prestigieux poète, d'un trait clair et lucide, fixe palpitant l'incident des heures ou l'impromptu d'un geste. Et puis publier ceci, après *le Deuil des Primevères* et après *Clairières dans le Ciel*, atteste que le poète est aussi capable d'évoquer les minutes intimes que d'exalter les plus profondes émotions de l'âme. Il sait que l'on tient avec

raison aux *minora* de sa verve familière autant qu'aux vibrations pénétrantes de ses chants plus puissants ; c'est d'un sourire confiant qu'il nous les adresse ; ils sonnent, papillon d'aurore, de leurs frêles ailes à l'appui de sa gloire, ce n'est pas sur eux que sa gloire est fondée.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Henry de Montherlant : *Chant funèbre pour les morts de Verdun*, Bernard Grasset. — Marcel Arland : *La route obscure*, Nouvelle Revue française. — André Maurois : *Dialogues sur le commandement*, Bernard Grasset. — Drieu La Rochelle : *Plainte contre inconnu*, Nouvelle Revue française. — Pierre Dominique : *La proie de Vénus*, Bernard Grasset. — Pierre de Cardonne : *Des fumées sur le ciel*, Perrin et Cie.

Chant funèbre pour les morts de Verdun, par Henry de Montherlant. Je plains fort M. de Montherlant d'avoir eu à faire à ses amis et à la critique un si important service de son livre, et je l'excuse, certes ! parvenu à la sixième édition de celui-ci, de s'être senti trop las ou trop écœuré pour signer le volume qu'il a bien voulu m'adresser. Tel est le revers de la gloire que M. de Montherlant a connue bien jeune encore. Mais il la mérite, et j'ai mieux aimé son *Chant funèbre* que ses *Onze devant la porte dorée*. Ici, M. de Montherlant semble s'être sinon dépouillé de sa superbe, du moins l'avoir attendrie d'une si émouvante et sincère piété pour les morts de la guerre qui furent ses camarades qu'on n'a pas le courage de la lui reprocher. Nous retrouvons dans ce chant funèbre ou dans cette prière, qui est comme entrecoupée d'amères et lucides réflexions, quelques-uns des accents les plus magnifiques du *Songe*. Nous recueillons aussi, parmi ces réflexions mêmes, des éléments grâce auxquels nous comprenons mieux la mentalité de la jeunesse qui a combattu. Que cette jeunesse ait des raisons, et de bonnes raisons de tenir en méfiance, voire en mépris ses aînés, je me garderai bien de le contester. Elle a trop appris pour ne pas s'étonner douloureusement que « l'arrière », comme elle dit, n'ait non seulement rien oublié, mais rien renié du passé. Imaginez, aussi bien, la déception de cette jeunesse en constatant dans quelle indifférence a sombré son sacrifice, et comme il s'avère inutile ! Rappelez-vous l'expression des yeux de ceux qui venaient en permission du front, et comparez-la aux regards

torves de nos politiciens et de nos spéculateurs : vous aurez l'image ou le secret de l'âme qu'ils opposent à ces *consciences*, pour parler par périphrase. Je conçois, enfin, que les valeurs de la vie aient changé pour eux, du tout au tout. Si, en d'autres époques, d'autres hommes, hélas ! ont connu des souffrances égales aux leurs, d'aucune génération, sans doute, ne fut exigé comme de celle-ci tout entière, en la fleur de l'âge, tant d'abnégation, de résignation, d'endurance, un tel effort sans cesse renouvelé de volonté, d'insensibilité, de cruauté dans l'accoutumance horrible à la pratique et au spectacle quotidiens de la mort. « Mais enfin nous devenons durs », déclarait Nietzsche. Reconnaissons à ces jeunes gens le droit d'être durs. Disons-nous même qu'il sied de respecter la noblesse des sentiments et des pensées auxquels ils font un rempart inviolable de leur dureté. Ne leur demandons pas de concessions. C'est assez des nôtres. Une renaissance peut être le prix de la solitude hautaine où ils s'enferment.

La route obscure, par Marcel Arland. J'ai avisé, récemment, à la devanture d'une grande librairie du boulevard Raspail, le portrait d'un poète de seize ou dix-huit ans, peut-être, et dont — selon une coutume aujourd'hui répandue — on offrait à la curiosité, sinon à l'admiration des passants, une page manuscrite de la dernière œuvre. Cette page fourmillait de fautes d'orthographe. C'est un signe des temps. Il existe, en effet, une jeunesse, à côté de celle de 1914-1918, à laquelle il semble que tout soit permis, et dont les manifestations les plus insolites ne rencontrent qu'attention prête à s'émerveiller, les innovations les plus saugrenues que sympathie indulgente et encouragement. Cette jeunesse n'a pas attendu pour naître et s'affirmer d'avoir été mise au monde par la génération des combattants, c'est-à-dire par ces hommes qui, du moins, payèrent de leur sang le droit de parler haut et libre. Elle a fait mieux ou pire : elle a pris leur place, et c'est elle qui assume de donner un sens nouveau « aux mots de la tribu ». Je crois n'être ni morose, ni injuste. J'aime que s'entendent dans le chœur les accents des voix juvéniles, et je reconnais que, parmi celles-ci, beaucoup ont de la verdeur et de l'originalité. Mais ce qui m'agace, c'est qu'elles ne se plaisent qu'à détonner. « Les fautes sont les signes de l'effort », écrivait Ruskin. Si la jeunesse se cherchait de bonne foi,

qui ne lui pardonnerait ses errements ? Or, elle affirme qu'elle s'est trouvée et que le monde commence d'elle. Elle affiche la prétention de le conduire ou de l'égarer à son gré, et de substituer le désordre à son ordre. Dans son ensemble, et par maints signes aisément reconnaissables, elle s'atteste de mentalité juive (cela dit en dehors de toute idée politique ou confessionnelle). J'entends que, des Israélites, elle a l'anarchisme et le pessimisme, la lassitude ou la neurasthénie, l'orgueil, le goût de la critique négative, la souplesse intellectuelle ou la faculté d'assimilation. Je serais surpris qu'elle exerçât sur l'évolution de notre pensée une influence aussi profonde que le classicisme, de formation gréco-latine, le romantisme et le symbolisme, d'essence celtique. Aussi bien, la vois-je déjà se diviser. Un Raymond Radiguet lui échappait par le retour au XVIIe siècle, et M. Marcel Arland s'en écarte pour demander à la discipline protestante de surveiller son inquiétude ou de fixer, comme il dit, en vue d'une leçon à en tirer, « les moments de son instabilité ». On reconnaît en cet écrivain très doué, et dont j'ai signalé, ici, l'intérêt du roman *Etienne*, un disciple de M. André Gide. Ces étranges possibilités qui sont en chaque homme, selon l'expression de l'auteur des *Nourritures terrestres*, M. Arland s'ingénie à les dégager des *historiettes* où il traduit, dans *La route obscure*, son malaise, et surtout de la confession qui les suit. Si son esprit irrite parfois, qu'un trouble sensuel fait grimacer par fausse honte, sa sincérité est évidente et pathétique. Il se montre attentif à s'observer, et son souci d'une morale, sa recherche, au moins, de quelque chose qui surpasse l'être sensible et fasse entrer dans une idéale harmonie son incohérence, ou change en actes ses gesticulations, nous est une raison de le suivre avec sympathie.

Dialogues sur le commandement, par André Maurois. A voir se disperser ou s'étendre le roman à tant de genres littéraires qui paraissent si éloignés de lui, on sait gré à un écrivain comme M. Maurois d'aborder avec franchise le mode d'expression le plus convenable à son sujet et de se servir du dialogue, quand c'est un assaut d'idées qu'il veut faire. Point de forme plus nette, plus vive, plus française du reste. Et M. Maurois a fort bien senti que le dialogue, qui contient une part d'action, permet à qui en a la volonté et le pouvoir d'imposer au verbe une physionomie, autrement dit de l'individualiser de

telle manière qu'on devine l'homme dans ses propos, et qu'au lieu de pensées ou de théories abstraites, ce soient des personnalités qu'on voie s'affronter. Ainsi, Fontenelle mettait dans la bouche des morts des discours conformes à ce qu'il savait de leur vie, et Diderot, qui avait le tempérament d'un homme de théâtre, engageait un débat philosophique avec la maréchale, et, sans doute, se figurait Lekain à travers l'acteur qui définit son art dans le *Paradoxe sur le Comédien*. M. Maurois, lui, nous dessine le portrait moral, et tracé de main de maître, d'un officier représentatif de la fraction la plus sympathique, peut-être, de la jeunesse française d'aujourd'hui, car elle ne compte pas — Dieu merci ! — que des romanciers. Le lieutenant qu'il oppose à son philosophe en qui nous reconnaissons l'intellectuel d'il y a vingt ans, c'est l'être né pour l'action, mais ouvert au raisonnement, bien que persuadé de la vertu de l'intuition, et plus encore mûri par la leçon de la paix que par celle de la guerre.

Ecoutez-le : « Je connais un peu les dernières promotions de Saint-Cyr, de Polytechnique, de Centrale. J'y trouve des caractères à mon goût. Ces jeunes gens craignent plus que tout l'emphase dans l'expression des sentiments; par horreur du pédantisme, beaucoup se piquent de frivolité. Mais sous cette sécheresse apparente, on devine l'ardeur contenue... Je voudrais voir cette jeune élite unie comme dans une sorte de chevalerie, s'imposant des vœux, des besognes, des lois plus sévères que celles du vulgaire ». Cet aristocrate me réjouit à qui, répugne, certes! l'idée du tyran, mais qui connaît que rien de grand ne se fait sans chef, ne se fait sans maître, et définit, avec tant de tact et de subtilité, une si juste mesure, les qualités opposées et difficilement conciliables du génie. M. Maurois est observateur — à preuve ce livre délicieux : *Les Silences du Colonel Bramble*. Il sait avec lucidité discerner les caractères et nous en rendre fidèlement l'expression. Je me plais à croire qu'il n'a pas inventé de toutes pièces son lieutenant, s'il l'a muni d'arguments dans le débat qu'il passionne, et qu'on pourra par curiosité rapprocher de la *Conversation chez la comtesse d'Albany*, de Paul-Louis Courier.

Plainte contre inconnu, par Drieu La Rochelle. On a reproché à Alphonse Daudet de verser dans ses romans, sans les avoir, au préalable, assez filtrées, les notes de ses carnets d'ob-

servation. On pourrait, également, faire grief à M. Drieu La Rochelle de ne pas prendre non plus la peine de choisir entre les documents qu'il accumule, ici, dans chacune de ses quatre nouvelles, ou de ne pas se résoudre — pour la netteté de l'ensemble des portraits qu'il trace — au sacrifice de quelques détails, intéressants par eux-mêmes, mais, en considération des résultats à obtenir, plus pittoresques que suggestifs... Moraliste puissant et sévère, psychologue prompt et aigu, M. Drieu La Rochelle, qui est dans la tradition des Goncourt — et me rappelle aussi, par certains accents, le vieux d'Aubigné, du *Baron de Fæneste*, — use, en outre, d'un style elliptique où le concret se mêle curieusement à l'abstrait, les évocations matérielles aux brusques ouvertures sur le monde de l'âme, et dont les effets contrastés achèvent, parfois, d'aveugler le lecteur par la brièveté même de leur éclat. Mais comme il connaît la jeunesse présente (celle, du moins, des salons, des bars et des chapelles littéraires), et qu'il dénonce avec force le mensonge de la prétention au génie dont elle pare son incohérence ou le désordre de sa vaine agitation sensuelle! Des personnages médiocres dont il rapporte les propos, pour notre édification, tout est vrai, jusqu'au son de la voix. Il a surpris les mouvements de ces personnages, leurs moindres gestes désœuvrés ou ennuyés comme en une série d'instantanés, avec une maîtrise indubitablement supérieure, si leur présentation est un peu confuse.

La proie de Vénus, par Pierre Dominique. On connaît ce conte de Rabelais où une femme voit, de minute en minute, s'accroître le nombre des chiens qu'attache à ses trousses l'odeur suspecte qu'elle couve sous sa robe... Je n'ai cessé, un moment, de me représenter cette chienlit en lisant le roman de M. Dominique. Mais quelle ironie amère, ici, au lieu de la verve grasse de l'auteur de *Pantagruel* ! Quelle fatalité acharnée sur la malheureuse, en vérité insignifiante, qu'une circonstance fortuite désigna à la concupiscence de tous les mâles d'une petite ville, et qui, après n'avoir causé pas moins de trois suicides et d'un meurtre passionnels, suscite la fureur érotique d'un médecin, d'un rustre et d'un gamin, et n'échappe que par la mort à son destin ridicule et épouvantable! Jamais, à mon sens, depuis Schopenhauer, « le génie de l'espèce », l'éternel et tout-puissant Désir qui commande les êtres n'eut d'aussi âpre contempteur que

M. Dominique. Cet écrivain, formé à l'école des psychiatres, et qui semble ne voir en les hommes que des demi-fous ou des inconscients, éprouve une délectation sinistre à nous les montrer en proie à une excitation voisine du délire, emportés dans une sarabande qui les ramène sans cesse aux extrêmes limites de la démence. C'est un satirique, sans doute, et de la lignée d'Octave Mirbeau, mais qui s'en prend au Créateur, non à la créature dont il a pitié : « J'aime la majesté des souffrances humaines », disait Vigny. M. Dominique n'en chérit-il pas la laideur? Les gestes qu'il prête à ses personnages ne sont point faux; si son roman est invraisemblable, ils se révèlent seulement excessifs, et soumis, dans leurs contorsions, à un rythme comparable à celui qu'on obtient au cinéma par le procédé de l'accélération.

M. Dominique a mieux que du talent : un tempérament original, et le style bref, nerveux, brutal parfois, dont il se sert et qu'il illustre d'images hallucinatoires, convient à merveille à nous imposer la désolante illusion que ce monde est encore pire que les dieux l'ont fait. M. Dominique me permettra de lui signaler toutefois — encore que je me défende de brandir la férule du cuistre — qu'il emploie couramment la locution *à nouveau* pour *de nouveau*. Quand on suit de près la vie littéraire, on remarque (et voilà qui confirme les observations pathologiques de notre auteur) qu'elle est sujette à des épidémies d'expressions fautives. Actuellement courante est celle qui consiste à dire pour « renouveler une tentative », « remplacer cette tentative par une tentative différente », ou « refaire en entier une chose, *dans ses détails* », (un compte, par exemple.)

Des fumées sur le ciel, par Pierre de Cardonne. Le drame de conscience est noble, émouvant, et avec subtilité analysé qui fait le sujet de ce roman, d'inspiration catholique. M. de Cardonne a été bien avisé de faire un tel drame s'accomplir dans l'âme d'un homme déjà mûr, afin d'en rendre vraisemblable le dénouement héroïque. A un chrétien de volonté assez ferme et éprouvée pour dominer sa passion, seul était possible, en effet, le sacrifice auquel Jean Villeron, qui adore sa cousine mal mariée, et qui en est ardemment aimé, se résout en s'engageant dans une mission étrangère pour ne pas faillir. M. de Cardonne a marqué, du reste, que c'est plus encore par pitié que par désir pour Laurence, qui s'abandonne à l'amour comme Ophé-

lia à la rivière, que Jean risque de pécher, et il montre avec justesse non seulement quelle cruauté contre la chair, mais quelle rigueur contre la tendresse même, les résolutions les plus sublimes exigent de nous.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Corilla, comédie en un acte de Gérard de Nerval, *Georges Dandin ou le mari confondu*, comédie en trois actes de Molière, *La Révolte*, drame en un acte de Villiers de l'Isle-Adam, théâtre de l'Atelier, 5 mars. — *Hedda Gabler*, drame en quatre actes d'Henrik Ibsen, traduction du comte Prozor, Comédie-Française, 9 mars. — *Le coup de deux*, comédie en trois actes de Robert Dieudonné et Henri Géroule, La Potinière, 10 mars.

Pour la première fois que je dois rendre compte d'un spectacle de l'Atelier, je regrette de ne pas avoir à en dire beaucoup de bien. Il est vrai que la composition en est excellente, du moins dans l'intention : un acte de Gérard de Nerval, **Corilla**, les trois actes de **Georges Dandin ou le mari confondu**, de Molière, et la **Révolte** de Villiers. Molière, Nerval, Villiers, trois grands noms qui font bon effet sur une affiche... Cependant, M. Dullin me permettra d'exprimer des réserves sur le choix de *Corilla*, dont je n'ai pas le texte sous les yeux, mais qui a été écrite à l'intention de Jenny Colon, en 1835, époque où le pauvre Gérard était fort épris de cette chanteuse. *Corilla* n'avait d'autre but, je crois, que de faire valoir la voix de Jenny en lui donnant l'occasion de chanter quelques couplets, couplets qui, à l'Atelier, sont remplacés par le sonnet fameux, *El Desdichado* :

Je suis le Ténébreux, le Veuf, l'Inconsolé,
Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie, etc.

Mme Line Noro s'arrête au septième vers, et j'en suis encore à me demander pourquoi, mais peu importe. Il y a ceci de plus fâcheux que la gloire de Gérard de Nerval n'a rien gagné à cette reprise de *Corilla*. Privé de son morceau de chant, ce petit acte, d'ailleurs assez faible, perd son vrai caractère. Il a été joué passablement par Mme Line Noro, médiocrement par M. Alain Baranger, très mal par MM. Louis Alibert et Michel Duran. Ce sont de tout jeunes gens qui auraient grand besoin d'aller faire un stage au Conservatoire, je le leur dis au risque de les faire ricaner de dégoût et d'horreur.

Je n'avais pas revu *Georges Dandin* depuis certaine soirée à

Bobino, rue de la Gaîté, où l'interprétation m'avait paru mériter de l'indulgence. Il s'agissait de faire rire un public populaire en éveillant sa curiosité pour le classique. Le but pouvait être atteint par des moyens de fortune. Mais à l'Atelier, nous ne sommes plus à Bobino. L'Atelier est un théâtre d'avant garde qui s'adresse à un public informé et que rien n'oblige à jouer Molière. S'il le joue, c'est, je suppose, qu'il se croit en mesure de substituer à des conventions de mise en scène vieillies des conventions nouvelles et hardies. Or, M. Dullin ne nous a offert qu'une maladroite copie des tentatives faites au Vieux Colombier. Du moins celles-ci avaient-elles, nonobstant leur pédantisme, le mérite d'une perfection quasi chorégraphique. Au Vieux-Colombier, les farces de Molière étaient montées comme des ballets. Sous l'impulsion autoritaire et puritaine de M. Copeau, mouvement et déclamation se guindaient vers le chant et la danse, et il n'a sans doute manqué au Vieux-Colombier que de pouvoir dépenser un peu plus d'argent pour nous satisfaire tout à fait J'ai toujours été, pour ma part, gêné par cette austérité de laboratoire qu'on y respirait, j'en éprouvais quelque malaise. A l'Atelier, l'austérité s'aggrave de gaucherie et d'inexpérience. Certes, pauvreté n'est pas vice, mais l'à-peu-près, l'à-beaucoup-près, devrais-je dire, si mal compatible avec la stylisation classique, par où s'y prendre pour le trouver supportable? La troupe de M. Dullin est jeune? A la bonne heure! C'est donc qu'elle a encore le temps d'apprendre son métier. Qu'elle se contente de jouer, en attendant, des pièces de nouveaux venus! On lui pardonne tout, quand ceux-ci savent nous donner les moindres signes de talent.

La Révolte, de Villiers de l'Isle-Adam, n'a pas eu un meilleur sort que *Corilla* et *Georges Dandin*. Hélas! à de certains moments, la *Révolte* a fait rire.

§

Mauvaise soirée à l'Atelier. Mauvaise soirée à la Comédie-Française. C'était la première d'**Hedda Gabler**. Ou cette pièce n'a point de sens, ou elle est la satire la plus féroce qu'on ait faite de l'ibsénisme nietzschéen. D'aucuns prétendent qu'il eût fallu la jouer dans le ton de la bouffonnerie. Mais Ibsen n'est pas mort depuis si longtemps qu'on soit réduit à disputer sur ses inten-

tions. Une bouffonnerie, *Hedda Gabler* ? Dans ce cas, évidemment, la Comédie-Française s'est trompée, elle doit des excuses à Ibsen. Mais il n'est pas sûr du tout qu'à part certaines erreurs partielles d'interprétation, — et je pense surtout au mauvais mélo que M. Denis d'Inès nous a servi au troisième acte — Ibsen ait été à ce point trahi. Assurément *Hedda Gabler* est une étude de caractère où Ibsen, qui était avant tout un observateur impartial, a pu se plaire à nous représenter le poison que, pour des consciences tarées, peut être l'alcool d'un amoralisme dont il eût voulu réserver l'ivresse à des êtres d'exception, parfaitement équilibrés et sains. Mais souhaitait-il que sa pièce fut jouée autrement qu'en drame ? C'est improbable. D'ailleurs, Mme Piérat a tenu le rôle de Hedda à l'Œuvre avant de le créer rue de Richelieu. Or. l'Œuvre n'est-elle point la source de toute orthodoxie ibsénienne ?

Quoi qu'il en soit, l'histoire de ce penseur enclin à l'ivrognerie, qui laisse tomber de sa poche un manuscrit ramassé au même instant par son ami, lequel diffère de le lui rendre, sans qu'on sache trop pourquoi, et le remet à sa femme qui le brûle pour se venger d'avoir été remplacée dans son rôle d'inspiratrice, a paru bien froide. Ce double suicide, préparé de longue main par de naïves exhibitions de pistolet, ne nous a pas émus non plus le moins du monde, et la salle a souri quand elle a vu Tesman et Mme Elusted s'atteler sans désemparer, et avant même d'avoir rendu à Lœnborg les derniers devoirs, à la besogne de reconstituer son précieux manuscrit. Pourquoi Lœnborg se tue-t-il ? Parce qu'il a échangé quelques coups de poing avec les sergents de ville ? C'est vraiment pousser trop loin le remords d'avoir manqué de respect à l'uniforme. Et pourquoi Hedda Gabler le suit-elle dans la tombe ? Parce qu'elle ne pourrait échapper au scandale qu'en résignant son orgueil dans les bras de l'assesseur ? Mais l'assesseur ne lui inspirait pas tant d'horreur auparavant, à en croire du moins le jeu de Mme Piérat. Enfin, je ne sais si c'est la faute d'une interprétation trop immédiatement attachée au réalisme du texte, ne laissant pas une marge suffisante autour des mots ; toujours est-il que *Hedda Gabler*, en dépit de certaines indications saisissantes de caractère, en dépit même du personnage de Hedda que je me sens fort disposé à admettre en bloc, — des hystériques de cette sorte et

d'autres, nous en côtoyons quotidiennement, — toujours est-il que *Hedda Gabler* a trompé l'espoir que les amateurs de haut théâtre avaient fondé sur son entrée au répertoire de la Comédie-Française. A quoi bon le cacher ? Cette soirée a été un peu la revanche de Sarcey.

Mme Piérat a mérité, dans Hedda, d'être chaleureusement applaudie, ainsi que Grand dans Tesman. Je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit de M. Denis d'Inès. Les autres interprètes ont été corrects.

§

Deux hommes d'esprit, deux journalistes, ayant déjà donné, mais séparément, des preuves de leur savoir-faire au théâtre, inaugurent à la Potinière une collaboration qui aura vraisemblablement plus d'un lendemain. J'aime en Robert Dieudonné le type rare du vrai Parisien de Paris. Il en a l'accent, l'esprit, la profonde expérience. Les rues, les cafés, les salles de rédaction, les coulisses : il est partout chez lui. A dix-sept ans, Dieudonné prenait déjà l'apéritif avec Courteline. L'apéritif forme la jeunesse, aussi bien que les voyages, quand il ne la dévoie point, mais les voyages ne la dévoient-ils pas aussi ? Le tout est de savoir faire la retraite à temps. Ainsi, Dieudonné. Son labeur énorme et sa réussite infligent un démenti aux moralistes. Il recueille, passé la quarantaine, les fruits d'une longue et féconde oisiveté. Quel capital que le temps perdu ! Et que de beaux intérêts il rapporte ! Pour Géroule, c'est une autre affaire. Il est venu de Normandie, pays d'élevage, et l'on ne s'étonnera donc pas de le voir rédacteur en chef d'un journal hippique, accumulant entre temps, d'une part les enquêtes et les reportages, de l'autre les vaudevilles à succès, que d'ailleurs il dédaigne souvent de signer. Son don, sa force, c'est le comique. *Vis comica*. Il excelle à embrouiller des situations, puis à les dénouer. Il entrechoque à grand bruit les marionnettes. En lui survit le vieil esprit de la Foire, alors que Dieudonné se réclamerait plutôt de Crébillon et de Marivaux, mais tous deux sont très authentiquement des auteurs de chez nous, et vous entendez, sans qu'il soit besoin d'y insister, ceux avec qui par ces simples mots on vous invite à ne les point confondre.

Leur pièce, le **Coup de deux**, met en scène un mari qui trompe sa femme, une femme qui trompe son mari, un amant qui

trompe sa maîtresse, une maîtresse qui trompe son amant... Mon Dieu, oui ! Et je profite de cette occasion pour faire là-dessus ma petite profession de foi. Je trouve qu'il y a bien de l'hypocrisie à vouloir proscrire du théâtre les éternelles combinaisons de l'amour à trois et à quatre. Qu'on m'amène un de ces penseurs, un de ces censeurs, à qui les comédies légères font lever — comme ils disent — le cœur, je veux lui poser une question : « Seriez-vous prêt, monsieur, à sacrifier sur l'autel de la métaphysique cette petite partie de vous-même dont vous prétendez faire si peu de cas ? Prenons une balance, s'il vous plaît, et mettons dans l'un des plateaux toute la philosophie, toute la sagesse, toute la vertu, dans l'autre cet organe de chétive apparence par où vous pouvez toutefois prétendre au nom d'homme. Pour quel plateau vous décidez-vous ? Attention, réfléchissez bien, j'entends déjà un bruit de ciseaux... Mais non ! c'est à la philosophie que vous renoncez. Pardieu, monsieur, topez là ! Je l'aurais juré ! »

ANDRÉ BILLY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Professeur M. Molliard : *Nutrition de la Plante* ; *Cycle de l'Azote* ; Encyclopédie scientifique, G. Doin. — Michel Polonovski : *Mode de formation et rôle des alcaloïdes dans la plante*, Bulletin de la Société chimique de France, novembre 1924. — Georges Bohn : *Les Problèmes de la Vie et de la Mort* ; la Culture moderne, Stock. — N. Ruzicka, E. Bauer, V. Bergauer, E. Vejnarova, A. Svoboda, Fr. Hajek : une série de mémoires *sur le Déterminisme de la sénescence*, dans les Archives de mécanique évolutive de Roux.

Botaniste, physiologiste et chimiste, le professeur Molliard était tout désigné pour écrire un Traité moderne de physiologie végétale. Le quatrième volume sur la **Nutrition de la Plante** vient de paraître. Les précédents étaient consacrés aux « échanges d'eau et de substances minérales », à la « formation des substances ternaires », à leur « utilisation ». Cette fois, il s'agit du **Cycle de l'Azote**. L'auteur envisagera ensuite les « échanges d'énergie » et l' « action du milieu inorganique, puis vivant ». C'est là une œuvre considérable, et fort bien menée jusqu'ici. Les faits ont été soigneusement sélectionnés et enchaînés, et ils sont clairement exposés.

Molliard commence par une étude chimique assez détaillée des substances azotées, matières protéiques et leurs dérivés ; il met en évidence leurs propriétés essentielles ; il donne les formules

de constitution des acides aminés, qu'on considère comme les « matériaux de construction » de la matière vivante. Ensuite, il passe en revue les différentes sources d'azote, et discute l'utilisation possible de l'azote de l'air par les végétaux ; il montre entre autres l'intervention des micro-organismes du sol. Une fois formées, les substances azotées sont utilisées par la plante, après avoir subi une action digestive ; l'examen des diverses diastases protéolytiques amène l'auteur à envisager le cas des plantes carnivores. Puis vient un chapitre sur les transformations et le rôle des substances azotées. Mais il y a des substances azotées non protéiques, c'est-à-dire qui n'entrent pas dans la constitution des protéines ; ce sont en particulier les phosphatides et les alcaloïdes. L'étude des phosphatides montre que le cycle du phosphore est analogue à celui de l'azote, et que les micro-organismes y jouent un rôle tout à fait comparable. Quant à la signification physiologique des alcaloïdes, elle reste encore discutable.

En 1886, à la Société de botanique de Belgique, Errera fit une communication où il présentait les alcaloïdes comme des substances destinées à protéger les plantes ; cependant, de la statistique qu'il a donnée, il ressort que la moitié seulement des plantes à alcaloïdes sont à l'abri de l'attaque des animaux, tandis que, par contre, certaines espèces sont recherchées par eux, malgré la présence de bases très toxiques. Les élèves d'Errera, dit M. Polonovski, dans son intéressante conférence sur le **Rôle des alcaloïdes dans la plante** soutiennent, en la développant et peut être en l'outrant, la thèse finaliste. Mais quand Tozetti eut montré que le Tabac cultivé, malgré la nicotine, est attaqué par plus de 50 espèces de Coléoptères, 32 d'Orthoptères, 20 de Lépidoptères,... 4 Mollusques et 3 Mammifères, la cause fut jugée ! Mais, si les alcaloïdes sont des poisons qui ne défendent guère les plantes, les plantes doivent se défendre contre eux ; en particulier, Amé Pictet, de Genève, a décrit des transformations chimiques des alcaloïdes destinées à « les rendre aussi inoffensifs ou aussi peu gênants que possible ».

Dans un mémoire récent, signalé par Molliard, Ciamician et Ravenna discutent à nouveau le rôles des alcaloïdes. Ils ne voient pas en eux des matières de déchet définitif, du fait qu'elles existent souvent dans la graisse ; il ne les considèrent pas non plus comme des matériaux de réserve, car pendant que ceux-ci sont

utilisés, il arrive que le taux et la toxicité des alcaloïdes augmentent. Les éminents chimistes italiens se demandent si les alcaloïdes ne joueraient pas chez les végétaux le même rôle que celui qui revient chez les animaux aux substances excitatrices ou modératrices assurant l'équilibre fonctionnel ; autrement dit, ils émettent l'hypothèse que les alcaloïdes constitueraient pour les végétaux de véritables *hormones*. Déjà Delezenne avait rapproché l'action des hormones de celle des alcaloïdes.

Chez les animaux, il y a à la fois une régulation nerveuse et une régulation chimique, par les hormones ; chez les végétaux, qui n'ont pas de système nerveux, les phénomènes de régulation chimique doivent prendre une grande importance. Pour Ciamician, tous les actes de la plante, en particulier la floraison, sont déterminés chimiquement : « la conscience de la plante est une conscience chimique », et les alcaloïdes en constituent en quelque sorte l' « élément subconscient ». Au moment où nous, biologistes, nous efforçons d'éliminer les explications et discussions verbales de la science de la vie, on peut être surpris de voir les chimistes jouer avec les mots. Et on aimerait que les physiologistes ne s'attardent plus à chercher l'utilité des substances chimiques de l'organisme, l'utilité de tel ou tel organe, de telle ou telle fonction, car il y a des substances inutiles, voire nuisibles.

§

Ma femme et moi, nous l'avons montré dans notre ouvrage, *la Chimie et la Vie* J'y insiste à nouveau dans un petit livre qui vient de paraître, **les Problèmes de la Vie et de la Mort**. Cette question, comme bien d'autres, s'est renouvelée complètement depuis l'introduction de la physique et de la chimie en biologie.

On se représente souvent la vieillesse comme une descente qui succède à l'ascension de la jeunesse. C'est là une image absolument fausse. Dès le début du développement individuel, les phénomènes de la mort accompagnent ceux de la vie ; il y a même plus : les modifications physico-chimiques qui entraînent la sénescence sont beaucoup plus accentuées pendant les premiers stades de la différenciation des tissus et des organes que plus tard ; la chute des activités vitales commence rapide, pour s'atté-

nuer ensuite progressivement. Par conséquent, pour enrayer les processus de sénescence, pour augmenter la durée de la vie, il faudrait agir de très bonne heure, et soumettre le jeune en voie de croissance à des substances chimiques convenablement choisies.

On sera sans doute surpris de constater que je n'ai pas parlé dans mon livre de certaines méthodes médicales de « rajeunissement », autour desquelles on fait grand bruit. C'est bien intentionnellement de ma part. Dans les conclusions, j'ai écrit simplement les lignes qui suivent :

> Que la greffe, sur un vieux, de la glande sexuelle provenant d'un être jeune puisse donner un coup de fouet à l'organisme et remettre en branle des activités éteintes, c'est certain, puisque l'expérience le prouve. Mais il importerait de préciser de combien la décrépitude sénile est accélérée du fait de cette illusion de jeunesse passagère.

Avec l'âge, la teneur de l'organisme en acide nucléique, substance riche en phosphore et qui constitue les noyaux des cellules, diminue, et en même temps les charges électriques de la matière vivante, qui d'acide devient progressivement de plus en plus alcaline. Une théorie électrique de la vie et de la mort donnera sans doute un jour l'explication de la croissance des êtres vivants et celle de la genèse des tumeurs. Zwaardemaker considère que la vie n'est qu'une des manifestations de la radioactivité. Pour Jean Perrin, le protoplasma fonctionne mal, s'il n'est pas irradié avec une intensité déterminée par les rayons émanés d'atomes radio-actifs ; au-dessus et au-dessous, il y a déséquilibre. Dans notre sang, dans nos cellules, se trouve une substance radio-active, le potassium. Zwaardemaker a établi une carte de la distribution du potassium dans le corps humain ; les régions les plus actives de l'organisme, le cœur en particulier, sont les plus riches en potassium. On sait qu'un cœur de Mammifère, isolé du corps, peut continuer à battre, si on y fait circuler un liquide qui rappelle le sang par sa composition minérale ; or, dès qu'on y supprime le potassium, les battements s'arrêtent ; dès qu'on en ajoute à nouveau, ils reprennent. D'autre part, dans les tumeurs malignes, la teneur en potassium est d'autant plus élevée et celle en calcium d'autant plus abaissée que la prolifération est plus active. Dans les expériences sur le cœur, on peut remplacer le potassium par une dose radio-équivalente de radium ; suivant la

dose. le radium peut accélérer ou entraver la marche d'un cancer. Or, les corps radio-actifs agissent par les charges électriques que portent les particules émanées des atomes. De plus, tout récemment le chirurgien Gosset, avec Magrou, a obtenu la guérison du cancer des plantes en faisant agir des oscillations électriques : 150 millions de vibrations par seconde, longueur d'onde de 2 mètres. Il semble bien que le cancer résulte d'une perturbation de l'état électrique des tissus ; les recherches récentes de A. Kotzareff et de Roger Fischer parlent également dans ce sens ; pour ce dernier auteur, il s'agirait d'un déséquilibre entre les charges négatives des globulines et les charges positives des albumines.

L'état électrique des tissus s'apprécie maintenant au moyen de la notion nouvelle du *p* H, mesure de la proportion des atomes libres d'hydrogène chargés positivement dans les tumeurs et les cellules. J'ai exposé d'une façon assez simple la question du *p* H, qui figure ainsi pour la première fois dans un livre élémentaire de biologie. Les physiologistes, les médecins, les agronomes, pour se tenir au courant des travaux les plus récents, doivent savoir ce qu'on entend par *p* H, car il intervient dans la plupart des phénomènes de la vie. En 1924, ont paru, entre autres, dans les Archives de W. Roux, toute une série de mémoires sur le **déterminisme de la sénescence**. Ruzicka, Bauer y montrent que le *p* H augmente avec l'âge ; il passe de 5,5 (enfant de 3 jours) à 7,6 (homme de 65 ans) Pour Bergauer, l'extrait thyroïdien amène un abaissement du pH, et par suite un rajeunissement ; l'extrait hypophysaire a l'effet inverse. De la même façon, Vejnarova a reconnu que le muscle blessé subit un rajeunissement passager. Le jeune temporaire serait également, d'après Svoboda, un procédé de rajeunissement.

J'ai montré, dans une de mes chroniques précédentes, que, dans les cultures de tissus *in vitro*, on peut conserver indéfiniment à l'état jeune les cellules de notre corps.

Les cultures en série, où l'on pratique quotidiennement l'isolement et le passage d'un milieu « altéré » à un milieu « neuf », assurent aux cellules en quelque sorte une jeunesse éternelle, et on doit attribuer ceci à ce qu'à chaque passage la cellule subit une atteinte plus ou moins prononcée du fait même du changement des conditions physico-chimiques du milieu. Une cause qui

menace la vie d'un être peut être en même temps une cause de réactivation, de rajeunissement. Des phénomènes caractéristiques de la mort accompagnent la vie, et l'entretiennent en quelque sorte. Théoriquement, la sénescence et la mort ne seraient peut-être pas une nécessité inéluctable.

GEORGES BOHN.

GÉOGRAPHIE

L. de Launay : *La Terre, sa structure et son passé*, 1 vol. in-18 de la Collection Payot, Paris, Payot, 1925. — W.-H. Hobbs : *Earth evolution and its facial expression*, New-York, Macmillan, 1921. — Mémento.

En publiant son petit livre, si condensé et si plein de faits et d'idées, sur **La Terre, sa structure et son passé**, M. de Launay n'a pas prétendu faire un « banal manuel de géologie », selon ses propres expressions. En fait, il nous parle de bien autre chose que de géologie, puisqu'il va de l'astronomie à la géographie physique ; et même lorsqu'il nous parle de géologie, il ne nous fait point une sèche énumération de terrains superposés ; il essaie de dégager les idées d'ensemble et la philosophie de la science qui fait depuis quarante ans l'objet de ses études personnelles. Le petit livre sur *la Terre, sa structure et son passé*, c'est, sous une forme abrégée et avec un rajeunissement de quelques idées générales, le gros volume sur la *Science Géologique* que M. de Launay a publié il y a près de vingt ans.

Je parle de rajeunissement. Il n'est pas complet sur tous les points. Il y a encore de vieilles banalités désuètes, — pas beaucoup, quelques-unes pourtant. On est surpris de trouver, dès la première page de ce livre de science élevée et probe, la vieille comparaison de la Terre avec un être vivant. « La Terre présente les caractères extérieurs de la vie... elle est née, elle se transforme et se dirige vers la mort. » Analogie ou plutôt assimilation injustifiée, qui a été souvent acceptée depuis un siècle par les sciences de notre monde physique, et qui leur a fait le plus grand tort.

Ah ! qu'elle est mauvaise, cette première page de *La Terre* ! Mais elle est suivie d'une quantité d'autres, dont beaucoup sont bonnes, dont quelques-unes sont excellentes, et qui rachètent bien celle-là. M. de Launay ne se gêne pas pour railler douce-

ment ceux qui croient expliquer l'univers au moyen de symboles mathématiques. En particulier, la superphysique d'Einstein. dont il parle incidemment à propos de la formation primitive du globe, le trouve plutôt rebelle lorsqu'elle arrive à la conception de l'univers fini, « en appliquant, dit-il, le jeu artificieux des formules algébriques sur quelques postulatums arbitraires ». La pensée philosophique de l'auteur se meut volontiers, à propos de l'origine du monde, dans les plus vastes espaces, au point que l'astronomie en arrive à le dégoûter un peu de la géologie (c'est lui qui le dit, exactement dans ces termes). Il se ressaisit bien vite pourtant. Sans doute, la géologie ne nous fait connaître qu'un mince enduit de matière scoriacée, épais de deux kilomètres au plus, et la géographie physique n'étudie que la surface de cet enduit. Cependant, comme cette infime partie du monde physique est la seule que nous puissions vraiment atteindre et bien connaître, les sciences qui s'en occupent méritent d'être au premier plan dans les préoccupations de l'esprit humain.

Je me suis attaché particulièrement aux passages du livre de M. de Launay où l'auteur expose ses conceptions sur la géographie physique et sur ses rapports avec la géologie, ainsi que ses hypothèses sur la structure interne du globe terrestre.

La géographie physique constitue, dit-il, la *base actualiste* de la géologie. Qu'est-ce que cela veut dire ? Que le mécanisme présent de l'écorce terrestre ayant joué d'une manière analogue, sinon identique, aux âges antérieurs de l'histoire de la terre, doit avoir laissé des traces dans les couches successives de l'écorce qu'étudie la géologie. Par conséquent, le présent sert à expliquer le passé. C'est la conception de Lyell. Mais M. de Launay ajoute tout de suite qu'elle ne nous donne qu'une partie de la vérité, et non toute la vérité. Car il y a des faits de la géologie qui ne s'expliquent point et ne peuvent pas s'expliquer par les causes actuelles. Je l'admets volontiers ; mais je retourne le raisonnement, et je dis qu'il y a des faits de la géographie physique qui ne se rattachent en aucune manière à ceux qui ont laissé leurs traces dans la géologie. Les deux sciences, bien qu'unies par des liens très étroits, ont chacune son domaine, que l'autre ne peut confisquer.

A ce point de vue, les idées de M. de Launay ont très heureusement évolué. Autrefois, il pensait que la géologie deviendrait

un jour capable de reconstituer *intégralement* les anciennes géographies terrestres. Aujourd'hui, il reconnaît que cette reconstitution est à peu près limitée à celle des anciennes mers et des lignes de côtes. Des traits essentiels des géographies anciennes ont péri sans retour et sans laisser la moindre trace. Sans retour surtout : M. de Launay, partisan de *l'évolution*, reconnaît maintenant que la *récurrence* (ou mieux la *réversibilité*) contredit l'évolution. Aucun des états par lesquels a passé le globe ne se reproduira jamais.

Au sujet de la structure interne du globe, M. de Launay paraît demeurer partisan de la vieille théorie que l'on fait d'ordinaire dériver de l'hypothèse nébulaire de Laplace et de Faye, c'est-à-dire du *feu central* : car on ne rajeunit pas le vieux feu central des géographies de notre enfance, en l'appelant *noyau igné* ou *pyrosphère*. Cette fameuse *pyrosphère* commencerait du 70e au 100e kilomètre en profondeur, en calculant d'après une augmentation régulière du *degré géothermique*, c'est-à-dire de l'accroissement de chaleur en profondeur (1o C. par 30 mètres, en moyenne). L'auteur sent bien pourtant que cette hypothèse est surannée et contraire à tous les enseignements de la physique moderne ; aussi réduit-il la *pyrosphère* à une simple zone de feu vers le 100e kilomètre, au-dessous de laquelle, dit-il,... on ne sait rien. Voilà qui est sage.

Il y a un curieux contraste entre les hardiesses philosophiques et la prudence scientifique de M. de Launay. Chez lui, il y a deux hommes. Le philosophe irait fort loin. Le savant retient toujours le philosophe par la manche.

Il me paraît instructif de rapprocher du livre de M. de Launay l'œuvre originale et suggestive du géologue américain, W.-H. Hobbs, **Earth evolution and its facial expression,** parue à New-York en 1921.

Dès le point de départ, les deux ouvrages diffèrent profondément.

Le savant américain n'y va pas par quatre chemins avec l'hypothèse nébulaire de Laplace. Elle est, dit-il, condamnée sans retour. Laplace a pris l'exception pour la règle (anneau de Saturne). Une étude plus complète du monde stellaire nous montre que les anneaux y sont rares. Hobbs étend cette observation à tous les travaux des astronomes et des géologues de l'Ancien

Monde : ils ont eu tendance, dit-il, à établir des lois générales au moyen de cas non seulement particuliers, mais exceptionnels.

L'hypothèse de la nébuleuse abandonnée, par quoi la remplacer ? Mieux vaudrait ne pas la remplacer du tout, et imiter la prudente réserve de Laplace lui-même, pour qui cette hypothèse était quelque chose d'accessoire. Hobbs, pourtant, laisse voir ses préférences pour la théorie *planétésimale* de Moulton et de Chamberlin. Ces savants attribuent la formation originelle du globe terrestre à l'agglutination d'innombrables météorites. Cela me satisfait encore moins que la nébuleuse, car je ne parviens pas à me représenter le phénomène dont on me parle. Mais la théorie planétésimale n'exige aucun *feu central* ni aucune *pyrosphère*. Elle nous donne un globe tout entier solide, dont les matériaux s'ordonnent vers le centre selon leur densité croissante. Ici, Hobbs rejoint M. de Launay, et je crois que tous les géologues finiront par tomber d'accord sur ce point, en éliminant le *feu central*, tout aussi bien que les feux circulaires de la *pyrosphère*.

Les matières en fusion rejetées par les volcans ne viennent point d'une vaste nappe ignée interne. M. de Launay les fait provenir de grands foyers régionaux, à une profondeur plus ou moins grande. Selon Hobbs, les poches de magma lavique se forment tout près de la surface, *par la fusion des roches argileuses*. Des analyses chimiques montrent la quasi-identité de composition des laves et des schistes argileux. L'argile réfractaire fond à 1000° C. ; la température des laves oscille autour de 1200° C. Ce dégagement de chaleur provient des compressions et des effondrements de l'écorce, qui créent des *chambres de laves*.

Cette théorie du processus volcanique, appuyée sur de nombreux exemples empruntés à la géographie de l'Amérique, me paraît la partie la plus originale du livre de Hobbs. Certes, l'auteur, dans son court volume si plein de choses, soutient d'autres points de vue, et, plus d'une fois encore, il lui arrive de heurter les idées ordinairement admises. Pour la formation du relief, il n'est ni *actualiste*, ni *cataclysmien* : c'est-à-dire qu'il s'éloigne également de ceux qui croient tout expliquer par des forces ayant agi pendant un temps extraordinairement long, et de ceux qui, comme Cuvier, font intervenir des catastrophes effroyables et

soudaines. Selon Hobbs, il y a sur le globe des régions à changement rapides, et des régions à changement lent. Même pour les régions à changement lent, les géologues, à ses yeux, ont tendance à exagérer la longueur du temps nécessité par les modifications. On pourrait croire que, dans ces assertions, il y a une tendance au respect pour les traditions bibliques : ce qui ne serait pas surprenant de la part d'un Américain. Mais certains passages du livre de Hobbs montrent qu'il ne s'embarrasse pas d'un tel scrupule.

La partie du volume consacrée par le géologue américain à la critique des idées de Suess me paraît peu digne du reste. On dirait ici que le professeur de l'université de Michigan part d'un *a priori* qui consite à critiquer à tout prix tous les savants d'Europe. Hobbs ne peut méconnaître la haute valeur de Suess ; cela ne l'empêche pas de prendre, sans raison probante à mon avis, le contrepied de la théorie du savant viennois sur la formation des chaînes plissées en Eurasie et en Amérique. Suess fait venir de l'intérieur des continents la poussée tangentielle qui a fait surgir les arcs montagneux ; Hobbs fait venir cette poussée de la mer. Je n'ai pu arriver à comprendre pourquoi.

Toutes les intempérances d'imagination et de contradictions du géologue américain n'empêchent pas son livre d'être utile et suggestif. Il est moins sage, moins pondéré que celui de M. de Launay. Il est, sur quelques points d'importance, plus neuf et plus réaliste.

Memento. — L'*Ordnance Survey Office* vient de publier une carte que l'on peut regarder comme un vrai chef-d'œuvre au point de vue de la géographie historique : *Map of Roman Britain* (Southampton, 1924). Non seulement l'exécution de cette carte, au point de vue technique, ne laisse rien à désirer ; mais les principes sur lesquels elle est établie, et qui sont exposés dans une notice préliminaire, me paraissent très raisonnables ; ils se rapprochent beaucoup de ceux que j'ai donnés comme bases à la géographie historique, dans la IIe partie de mon livre sur les *Sciences Géographiques*. La carte donne les lieux habités, les routes et la toponymie historique. Pour les routes, on n'indique que celles dont le tracé est certain ou très probable ; quand il n'y a pas de probabilité suffisante pour le dessin du tracé, on ne donne rien ; ainsi, il n'y a pas de route marquée au Cornwall, où cependant on a trouvé quatre bornes milliaires romaines ; puissent nos archéologues imiter cette sage réserve ! De même, la ligne des rivages indiquée est celle d'aujourd'hui.

« Il est pourtant certain, dit le texte, que le rivage de la Grande-Bretagne d'aujourd'hui diffère *considérablement* de celui des temps romains. » Ce *considérablement* me paraît de trop.

CAMILLE VALLAUX.

ETHNOGRAPHIE

Frances Del Mar : *A Year among the Maoris, their Arts and Customs*, Londres, Ernest Benn, 8°. — Cuthbert Christy : *Big Game and Pygmies*, Londres, Macmillan, 8°. — J. Maes : *Aniota-Kifwebe, Les Masques des Populations du Congo belge et le Matériel des Rites de Circoncision*, Anvers, Editions « De Sikkel », 8°. — *Journal de la Société des Américanistes de Paris*. Nouvelle série, tome XIV, 1922; tome XV, 1923, et tome XVI, 1924, Paris, Leroux, gr. 8.

On a dit à bien des reprises dans cette chronique que l'idée que nous nous faisons de la vie sociale des populations dites « primitives » ou « demi-civilisées » est très incomplète, parce que la vie féminine échappe à la plupart des explorateurs, simplement déjà puisqu'ils sont des hommes et que la séparation sexuelle des occupations de toute sorte est d'autant plus marquée que la civilisation est moins avancée. J'étendrai volontiers cette observation à notre connaissance de toute l'antiquité : nos témoins classiques sont des hommes, dont aucun n'a pu, ou osé, nous décrire en détail la vie familiale du gynécée, ni la vie des esclaves féminins. Les documents satiriques, comme certaines pièces d'Aristophane, les allusions, comme dans les *Questions* de Plutarque, les interprétations probablement fantaisistes, comme ce qu'on nous dit des Vestales, des poèmes qui décrivent de l'exceptionnel, comme ceux de Sapho, prouvent que cette vie féminine était dans toute l'antiquité autant organisée à part, sur des bases propres, que l'est la vie des femmes (et naturellement de la première enfance des deux sexes) chez les Nègres et les Polynésiens, chez les Musulmans et dans toute l'Asie. Les enquêtes de Mme Brenda Seligmann dans l'Egypte moderne, de Mme et Mlle Talbot en Nigérie et plus récemment de Miss Frances del Mar chez les Maori, apportent enfin aux savants du sexe fort des documents sur quoi édifier au moins des approximations nouvelles. Aux Etats-Unis se forme en ce moment toute une école d'enquêtrices, si je puis dire, qui a déjà publié d'excellents travaux. A cette école appartient Miss Frances del Mar, Anglaise d'origine, peintre de profession, qui a été envoyée par des mu-

sées américains pendant une année en mission d'études chez les Maori de la Nouvelle-Zélande, et a observé de près autant la vie féminine que la vie masculine de cette intéressante population.

Bien que l'auteur ait utilisé la littérature antérieure, dont elle donne un bon tableau à la fin de son livre, sa monographie ne prétend pas à être complète ; c'est un recueil d'observations personnelles nécessairement fragmentaires, mais expliquées par les faits de même ordre publiés antérieurement et situés ainsi dans leur cadre scientifique. Le premier chapitre décrit les anciens systèmes de tatouages d'après les récits d'un vieillard ; ils ne sont plus en usage ; mais on continue à tatouer le menton et les lèvres de la jeune fille lors de son mariage. Nouvelle aussi, par observation directe, la description détaillée du procédé de tissage des femmes et de la fabrication des franges par les hommes, ainsi que des procédés pour l'obtention du feu par friction. Bons sont aussi les chapitres sur les danses des femmes et sur la technique de la gravure sur bois, dans laquelle les anciens Maori excellaient. « Avant de se mettre au travail, mon sculpteur ôta son vêtement européen et le remplaça par une pèlerine indigène ; il ôta aussi ses bas et ses souliers ; ce changement de costume suffit à l'inspirer et à le mettre psychologiquement en état de travailler comme ses ancêtres. » D'excellentes photos illustrent ce chapitre. Beaucoup de menues observations sur la vie quotidienne, sur la cuisine, etc. Bref, monographie qui ajoute aux précédentes publications un certain nombre de faits inédits, d'autant plus intéressants que les Maori se sont très vite européanisés.

§

On en peut dire autant du livre de M. Cuthbert Christy, médecin, zoologiste, botaniste et par occasion ethnographe, qui, dans son livre sur **Le Gros Gibier et les Pygmées** de l'Afrique (Nigérie, Congo belge, Afrique Orientale anglaise), apporte des renseignements nouveaux sur les Pygmées des forêts tropicales, principalement de l'Ituri. Jusqu'ici, le problème des Pygmées n'est pas résolu. Forment-ils vraiment une race primitive à caractères élémentaires ; ou est-ce une race devenue naine sous l'influence de son milieu ? M. Christy signale que, dans la grande forêt tropicale, existent d'autres cas de nanisme, notamment d'éléphants.

Rien de plus farouche que les Pygmées, et rien de plus difficile à observer, au moins autant que l'okapi dont M. Christy a réussi à tuer deux exemplaires seulement en près de vingt ans de forêt. C'est sa vie de « chasseur scientifique » (il a été chargé par divers musées de compléter leurs collections d'histoire naturelle) qui a mis l'auteur en contact permanent avec des Pygmées; ils disparaissent derrière la moindre touffe d'herbe avec une rapidité étonnante et se cachent au moins aussi bien que les éléphants (curieuses observations sur ceci). Parmi les faits de première importance, il faut signaler la guerre systématique que les éléphants font aux plantations et qui empêche les Pygmées et les tribus frontières de la forêt de cultiver (p. 106-113). Importante aussi, l'observation que les chemins à travers la forêt et les grandes plaines herbeuses ont été tracés par les éléphants depuis un temps immémorial et sont si bien tassés que l'auteur s'en est servi comme de pistes pour bicyclette. Il y a, paraît-il, tout un réseau de chemins de cette sorte que, vus d'un aéroplane, on prendrait pour un réseau de routes construites par l'homme. A parcourir la forêt en tous sens, M. Christy a pu étudier parfois des Pygmées. Or, ses observations, même dans ces conditions favorables, n'ont pu être ni très nombreuses, ni très approfondies. Aussi conseillerai-je de laisser de côté la plus grande partie de la littérature sur les Pygmées, notamment celle qui est due à des missionnaires, et de ne retenir que les notes du Dr Ouzilleau, de Calonne-Beaufaict, et de quelques autres auteurs très rares, que l'usage normal de la méthode scientifique a rendus prudents dans leurs affirmations. En M. Cuthbert Christy on peut avoir confiance ; et pour le reste, pour la description de la vie des animaux dans la forêt tropicale, aussi : c'est, avec ceux de Selous, l'un des meilleurs livres de psychologie animale que j'aie lus.

§

Ces appels à la prudence dans les interprétations et dans les systématisations doivent être sans cesse renouvelés en ethnographie, parce que la valeur des témoins est extrêmement inégale et que souvent l'origine exacte des documents n'est pas indiquée. Une preuve nouvelle de la nécessité de cette attitude expectante est fournie par l'excellente monographie de M. Maes, l'érudit conservateur du Musée de Tervueren, sur **Les Masques des**

Populations du Congo belge, au sujet desquels Leo Frobenius a jadis échafaudé toutes sortes d'hypothèses qui ont passé dans la science faute de documents meilleurs. M. Maes a réuni dans son musée une série de 178 masques dont il a déterminé avec exactitude l'âge, l'origine tribale et l'usage (alors que Frobenius pour toute l'Afrique n'avait que 131 specimens, dont 17 seulement pour le Congo belge). L'étude de ces matériaux a permis à M. Maes de distinguer onze séries différentes, basées sur les caractères généraux de la sculpture du facies.

Je ne saurais entrer ici dans le détail des descriptions techniques de chaque série de masques, ni des costumes complets dont ils sont une partie. Ces masques servent lors des cérémonies d'initiation, au Congo comme dans bien d'autres régions, et selon un mécanisme que j'ai expliqué dans mes *Rites de Passage*. M. Maes décrit la partie de ces cérémonies où l'emploi du masque est dominant, du moins ce qui en est connu ; car pour beaucoup de populations, il ne s'est pas encore trouvé d'observateur capable de gagner assez la confiance des indigènes pour être autorisé à assister aux cérémonies de ce type, alors qu'à celles du mariage ou des funérailles il est plus facile d'avoir accès. Le livre de M. Maes indique sur quels points précis les renseignements manquent, et fait appel à la collaboration des Blancs vivant en Afrique.

Il signale aussi un fait qui mérite d'être contrôlé : « Le masque en général et le masque des rites de la puberté en particulier semblent être inconnus dans la civilisation des Bantous de l'Ouest ou Kundu Mongo. » Si le fait est exact, il faudrait donc admettre au Congo belge l'existence de deux aires de civilisation distinctes, malgré la parenté des langues d'une part, du type somatique de l'autre, et, dans ce cas, admettre que les Bantous de l'Est ont emprunté au moins les masques, sinon aussi certains éléments essentiels des rites de la puberté, à d'autres populations ; ou, au contraire, admettre qu'ils ont mieux conservé ces éléments primitifs, que leurs voisins de l'Ouest ont laissé tomber. Mais on retrouve les masques au Cameroun, dans l'A. O. F., etc. On voit que le problème auquel M. Maes apporte des données nouvelles d'appréciation est complexe et vaste.

Et comme l'art nègre excite en ce moment les Blancs incapables de trouver dans leurs propres tendances ethniques une

base d'art directe, par une aberration qu'explique, si elle ne la justifie pas, la « Mêlée des Peuples » consécutive à la guerre, et parallèle à la mêlée assyro-égyptienne, gréco-romaine, des Invasions, etc., — je signale les 60 photos qui illustrent la monographie de M. Maes. La figure 41 est un Picasso parfait ; et la figure 40 peut servir de point de départ à un « circularisme » que j'invente tout exprès et qu'on peut développer à l'aide des tatouages maori et polynésiens. Nos ultra-civilisés ont encore beaucoup à emprunter aux ultra-sauvages.

L'ethnographie y gagne un public imprévu ; seulement la manie des collections d'art nègres et autres dits primitifs a déterminé des rafles malheureuses, et la disparition même des arts indigènes ; les « sauvages » fabriquent maintenant en série pour les Européens des statuettes, des masques, des ivoires à crocodiles, des tabourets, etc. L'étude vraie de ces arts devient difficile, parce que les collectionneurs ne s'occupent pas de la provenance tribale. Heureusement, quelques musées (Berlin, Hambourg, Tervueren, Leyde, le South Kensington, Oxford, etc.) ont constitué leurs collections avant l'extension de cette piraterie.

§

La Société des Américanistes de Paris continue la publication de son **Journal**, mais à raison seulement d'un fascicule par an, formant volume. Le tome XIV de la nouvelle série contient : un article de vulgarisation de Henri Vignaud sur *Le Problème du peuplement de l'Amérique et de l'origine ethnique de sa population indigène* : elle est venue de l'Asie par le détroit de Behring ; il faut rejeter toutes les théories qui supposent une origine égyptienne, ou phénicienne, ou « atlantidienne », ou polynésienne, etc. ; — une bonne étude, illustrée d'excellentes phototypies, de la *Céramique de Cajarmaquilla-Niveria* (Pérou) par Raoul d'Harcourt ; des articles de linguistique, de démographie, des notices, et surtout une excellente *Bibliographie américaniste* de P. Rivet. Dans le tome XV : une monographie des *Maku du Japara* par le P. C. Tastevin ; de H. Arsandaux et P. Rivet, une étude bien illustrée de phototypies de *L'Orfèvrerie du Chiriqui et de Colombie*, suivie d'un mémoire comparatif de P. Rivet (avec carte de répartition) sur *L'orfèvrerie précolombienne des Antilles, des Guyanes et du*

Vénézuéla dans ses rapports avec l'orfèvrerie et la métallurgie des autres régions américaines; les *Notes sur les Chactas*, de M. Marc de Villiers, intéresseront les critiques littéraires et les fervents de Chateaubriand ; ils trouveront aussi dans le tome XVI un article du même auteur sur *La Louisiane de Chateaubriand*. Ce tome contient plusieurs articles d'ethnographie descriptive (sur le siège à dossier, les flèches à trois plumes, etc.), un bon mémoire de linguistique comparée de *L'eskimo et l'ouralien*, par A. Sauvageot, surtout une longue monographie des *Indiens Parintintin du Rio Madeira*, par Curt Nimuendaju ; à signaler aussi la *Bibliographie américaniste* due à Paul Rivet, qui fait de ce tome l'égal des précédents.

Si les collections américaines du Musée du Trocadéro, augmentées de quelques collections particulières que leurs propriétaires mettraient volontiers en dépôt, pouvaient être logées dans un bâtiment spécial, neuf si possible, au moins aménagé vraiment comme musée, nul doute que l'américanisme ne reprendrait en France l'essor qu'il eut jadis et qui a autant contribué que Lafayette à assurer à notre pays une situation à part auprès des savants et des hommes instruits des Etats-Unis. La doctrine de Monroë n'est pas applicable ici ; et on m'a dit à maintes reprises, lors de ma tournée de conférences aux Etats-Unis et au Canada, qu'il était regrettable de voir ainsi délaisser chez nous un domaine scientifique où les savants français ont été des initiateurs. On ne peut donc que féliciter la Société des Américanistes de Paris et son actif secrétaire général, le Dr Paul Rivet, de leur persévérance... et leur souhaiter les appuis financiers et officiels qu'elle mérite.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Le statut naval. — J. Tramond et A. Reussner : *Eléments d'Histoire maritime et coloniale contemporaine* (anc. Maison Challamel), in-8. — Ch. Duplomb : *Lettres inédites de Marins français*, in-8 (do). — Mémento.

M. Dumaine, notre ambassadeur en Autriche en 1914, raconte dans un livre charmant, *La dernière Ambassade de France en Autriche*, la savoureuse anecdote suivante, recueillie au cours de son voyage de retour en France :

A Berne, écrit-il, l'Ambassade de France encombrée de collègues et

d'amis, c'était la patrie retrouvée. Quel enthousiasme !... On parlait de l'armée russe comme de l'irrésistible rouleau compresseur. Les plus raisonnables calculaient qu'elle entrerait à Berlin au plus tard le 20 septembre. Mais un de mes collègues russes, retrouvé dans ce milieu d'allégresse, me donna à réfléchir. Je lui montrais un journal annonçant qu'un des principaux amiraux de son pays, faisant une cure à Carlsbad, avait été retenu par les Allemands et déclaré de bonne prise : n'est-ce pas une perte très fâcheuse pour votre marine ? Plût au ciel, me répondit-il, que nos ennemis en eussent pris au moins une douzaine de son espèce ! Quel débarras ce serait pour nous !

Si pareille aubaine s'était présentée pour notre marine, au début des hostilités, elle ne s'en serait pas plus mal portée pendant la guerre. Nous n'aurions peut-être pas à l'heure actuelle des amiraux tout-puissants, considérés comme des oracles, qui s'efforcent de faire un corps de doctrine de toutes leurs erreurs commises pendant la guerre et dont on essaie de dissimuler les carences, en jetant sur elles le manteau de Noé. Un nouveau projet de loi sur le **statut naval** vient d'être déposé sur le bureau de la Chambre ; il se substitue à un autre projet de même genre, déposé par M. Raiberti et qui n'eut qu'une brève existence comme ce dernier. Il n'en diffère cependant pas essentiellement, au moins dans la partie que nous connaissons, relative à un programme de constructions. N'en retenons aujourd'hui que l'essentiel de l'exposé des motifs ; on y perçoit l'épine qui s'obstine à se cacher sous les roses. La France, y est il dit, doit ajourner la construction des grandes unités de combat, des capital-ships, comme disent ces messieurs. Ils coûtent à l'heure présente la bagatelle de 700 millions pièce ; la France ne peut pas se permettre une dépense aussi somptuaire. Mais, ajoute-t-on, il demeure bien entendu qu'on ne doit pas renoncer dans l'avenir à construire de tels navires, car les Amirautés anglaise, américaine et japonaise les considèrent toujours comme « l'épine dorsale » de leur flotte. Telle est la dernière trouvaille de notre grand Etat-major naval, auquel préside l'homme qui fut, si l'on peut s'exprimer ainsi à son sujet, la gracieuse nymphe Egérie de M. Pelletan. Quel chemin parcouru depuis cette époque mémorable ! Que de fois a-t-on renversé la vapeur et fait machine en arrière pour continuer à flotter au gré des fluctuations de l'heure ! Hier, c'était les « petits bateaux qui vont sur l'eau » Aujourd'hui, il se demande, comme dans la chanson, si « ces petits bateaux ont des

jambes », et, reniant tout son passé, il achève la pirouette en tirant argument de l'obligation pour la France d'imiter servilement les Amirautés anglaise, américaine et japonaise. Je me souviens d'une scie de café-concert, que chantait Polin, dans ses imitations des bleus à la caserne, et dont tous les couplets se terminaient pas le sempiternel refrain : J'ai fait la même chose que lui ! Le bleu dépaysé expliquait ainsi toutes ses sottises.

La politique navale française depuis longtemps ne fait pas autre chose que Polin. Elle est hypnotisée par la politique navale anglaise. Dès lors, c'est la continuelle histoire de la grenouille qui veut devenir aussi grosse que le bœuf. Nous n'avons eu, depuis un demi-siècle, que deux amiraux qui aient eu une idée claire de ce que doit être une politique navale nationale ; les Amiraux Aube et Ernest Fournier. Les idées du premier sont bien connues ; elles ont eu un retentissement qui dure encore. Celles du second, quoique plus récentes, sont plus près d'être oubliées. Rappelons qu'elles consistaient dans la constitution d'une flotte homogène, comprenant une centaine de croiseurs d'un type uniforme. C'en était assez pour manœuvrer le commerce ennemi aux nœuds des routes commerciales, en conservant la supériorité offensive sur la plupart des navires d'escorte de l'adversaire. C'était là la véritable formule de la maîtrise de la mer, alors que celle que l'on tire aujourd'hui de la prévalence d'une flotte cuirassée est purement hypothétique et d'essence académique. Vérités de bon sens qui ont été étouffées peu à peu par une formidable campagne de presse, fomentée et entretenue par les grandes usines métallurgiques. Aujourd'hui, de grandes industries se sont créées, uniquement pour les besoins de la marine. C'est une nécessité pour elles de pouvoir compter sur un échelonnement de commandes rythmées, capable d'entretenir leur activité au moins au même degré. De là, les grands programmes de constructions arrachés au parlement depuis 1900. On engage l'avenir pour une période de dix, quinze ou vingt ans. N'importe. Ne vaut-il pas mieux tenir que courir ? Mais ce serait à croire que les marins d'un autre âge, dont on nous vante cependant les mérites et la haute intelligence, n'étaient que des hommes bornés, sans vues d'avenir et n'ayant aucun souci de notre grandeur maritime. Nos navires, cependant, quel que fût leur type, apparaissaient alors comme une innovation et causaient parmi les marines étrangères

une émotion considérable. C'est qu'on se bornait à mettre en chantier, à la fois, un seul trio d'unités, dont les plans étaient longuement étudiés. Aujourd'hui, nous nous appliquons à faire en série de la camelote anglaise ou allemande. Nous ne visons pas à autre chose. On prend les causes de notre décadence maritime pour celles de sa prospérité. Nous reviendrons, en temps voulu, sur les autres dispositions du statut naval; organisation de la défense des côtes, de l'aéronautique, programme d'aménagement des ports, etc.

§

MM. J. Tramond et A. Reussner viennent de nous donner, sous le titre de **Eléments d'Histoire maritime et coloniale contemporaine**, la seconde partie du *Manuel d'Histoire maritime de la France*, paru en 1916. Les auteurs se sont proposé de mettre en lumière « les données essentielles » capables de montrer le « sens du développement de la puissance maritime », en plaçant ce développement dans « le cadre de l'histoire générale ». A ce point de vue, l'ouvrage répond très exactement à son objet. Sous d'autres rapports, il révèle, dans les détails, le manque de technicité des auteurs. On y rencontre trop souvent ce qu'on est convenu d'appeler des opinions toutes faites, et parfois on a l'impression de parcourir un de ces longs discours que les parlementaires excellent à débiter sur des questions dont le fond de technicité leur échappe. Le débit est brillant, abondant, plein d'images quelquefois ; mais la matière reste indigente. Ces réserves paraîtront peut-être quelque peu sévères. Il n'en reste pas moins qu'un pareil ouvrage répond à un véritable besoin, et qu'il sera d'une grande utilité pour tous ceux qui se sont voués à l'étude des questions maritimes.

L'ouvrage a pour point de départ la Restauration. C'est le véritable début de l'histoire maritime moderne, car toutes les erreurs commises sous les gouvernements de Louis XVIII, Charles X et Louis-Philippe, par des hommes éminents, certes, mais profondément attachés à un ordre de choses anachronique et désuet, se retrouvent encore à l'heure actuelle à la base de nos institutions maritimes. Il est amusant de voir les auteurs railler, en passant, « le célèbre Conseil de Vieux Messieurs dans la chambre mystérieuse » qu'était l'Amirauté anglaise avant la réforme de 1869, alors qu'ils se gardent de tout semblant de

critique envers l'institution française qui a cependant conservé les mêmes traits, malgré son changement d'étiquette de Conseil d'Amirauté en conseil supérieur.

Le dernier chapitre de l'ouvrage est particulièrement intéressant. C'est l'exposé du développement de la puissance navale de 1870 à 1914. Une évolution considérable s'est accomplie dans le matériel avec une extrême rapidité, sans qu'au préalable pût avoir lieu une réforme profonde des cadres et de la mentalité du personnel. Les réformes de détail, réalisées dans ce sens, ce sont toujours révélées insuffisantes. De là, la désharmonie que l'on constate dans notre organisme maritime. Aussi est-il opportun de répéter aujourd'hui que la Réforme de la marine doit nécessairement précéder la restauration de sa puissance. Le moment en est venu. C'est la conclusion qui se dégage, implicitement, de l'ouvrage de MM. J. Tramond et A. Reussner.

M. Ch. Duplomb, directeur honoraire au ministère de la Marine, a eu l'heureuse idée de réunir en volume une collection de **Lettres inédites de marins français** qu'il a pu recueillir au cours d'une longue carrière. Ces lettres, accompagnées de commentaires et d'illustrations, nous révèlent plus d'un trait, resté inconnu de nos marins d'autrefois. Pour en montrer la saveur, nous citerons, à titre d'exemple, ce passage d'une lettre de Duguay-Trouin, datée du 5 mai 1734, à l'adresse de M. de Maurepas, ministre de la Marine. Duguay-Trouin avait alors soixante ans :

> Je compte avec ce petit renfort avoir suffisamment de quoi debeller la flotte moscovite et de quoy m'ouvrir le passage du Sund au travers des Anglais quand ils seraient de moitié supérieurs, parce que toute l'escadre du Roi est composée de vaisseaux fin de voiles, commandés par des capitaines d'une valeur éprouvée.

On devrait apprendre cela comme on apprend son catéchisme.

Mémento. — Signalons l'ouvrage du Com. de Balincourt : *Les Flottes de combat en 1925*, et les mémoires de *l'Académie de marine*, nourris de communications intéressantes dues à des techniciens, publiés par l'ancienne maison Challamel. — *Revue militaire française* (fév.) : Un jugement allemand sur les conception militaires françaises. — Com. Grasset : L'affaire de Virton. — *Revue maritime* (janv.) : Decrès à la rue Royale. — La réforme des Arsenaux, etc.

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

Un Africain : *Manuel de politique musulmane*, Editions Bossard, Paris. — Capitaine P.-J. André : *L'Islam noir*, Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1924. — Mémento.

Il y a quelque temps (1) et sans, d'ailleurs, que les idées que j'y développais aient eu beaucoup d'écho, je crus devoir signaler que, de plus en plus, la politique suivie au Maroc visait à l'unification politique et s'efforçait d'englober, dans un seul Etat indigène, deux Marocs bien différents, l'arabisé et le berbère, deux pays en guerre perpétuelle et dissemblables par tout ce qui sépare et divise le plus profondément les groupements humains, soit la race, la langue, les mœurs et l'histoire.

J'ajoutais qu'en vue de réaliser cette unification, et par un autre paradoxe, cette politique soumettait les Berbères qui, à notre arrivée, étaient en train de reconquérir leur pays, au Sultan des Arabes, au chef des tribus qui fléchissaient sous leurs coups. Le fait me paraissait d'autant plus grave que l'élément arabe musulman est peu assimilable, tandis que l'élément berbère, jeune de sève, apparenté aux Méditerranéens d'Europe, païen ou musulman de nom seulement, semble, plus que l'arabisé, capable de progrès et susceptible de fidélité. Ma conclusion, c'était

qu'en somme, à l'heure actuelle, deux conceptions s'opposaient en Afrique du Nord : la conception marocaine, d'abord, imitée de la tunisienne, — fâcheux précédent ! — et qui tendait à la formation d'un nationalisme musulman autour d'un Khalife local fabriqué de toutes pièces par nous, et, ensuite, la conception algérienne qui tendait vers la francisation politique du pays. D'un côté, — sans forcer les termes de la comparaison, — l'assimilation tant abominée autrefois, et de l'autre, en apparence : association ou protectorat, mais, en réalité, l'acheminement vers l'émancipation, la révolte et la constitution d'un Etat indigène indépendant, dans lequel nos nationaux verraient leurs intérêts assez vite respectés, comme ils le furent au pays des Soviets.

Qu'on m'excuse si, à la Cassandre qu'une fois de plus je suis, certains événements d'hier et de demain donnent trop raison. Le métier de prophète et, surtout, de bon prophète, je le note en passant, rapporte plus d'ennuis que de profits. Mais d'autre part, quand on a le rare et peu enviable privilège de voir les choses

(1) *Mercure de France* du 15 octobre 1922.

à peu près comme elles sont, est-il possible, a-t-on même le droit de se taire ?

Laissons là ce problème. Aujourd'hui, je constate que les idées qui viennent d'être rappelées paraissent bien s'accorder avec telles autres consignées dans le **Manuel de politique musulmane** que vient de publier « un Africain. » Je ne sais quelle personnalité se cache sous ce pseudonyme. Elle semble, en tout cas, parfaitement renseignée sur les questions qu'elle traite. Après avoir, dans des chapitres fortement nourris de précisions et de faits, bien délimité le problème à la fois politique, moral et social qui se pose entre « l'Islam et nous », puis établi « les dangers de l'Islamomanie et la distinction nécessaire entre « les bienfaits nécessaires » et « les bienfaits périlleux, » notre « Africain » dégage nettement et hardiment ce qui doit être « le rôle français en Islam ».

La politique à suivre en Afrique du Nord, et, d'une manière générale en Afrique musulmane française, doit se manifester aussi prudente que ferme. Le rôle de la France est là d'un tuteur et d'un guide. Il est de gouverner. Le *memento tu regere* est un principe qui s'y impose imprescriptible. Les applications prématurées d'un libéralisme livresque y seraient infiniment dangereuses. On n'est respecté en Orient qu'autant qu'on est le maître et que l'autorité dont on est investi s'y montre efficace. Les peuples que nous régissons ne sont pas encore assez mûrs pour diriger eux-mêmes leurs destinées avec sagesse et profit... L'élite, ou ce qu'on est convenu d'appeler telle, n'envisage le pouvoir que pour les bénéfices qu'il peut procurer .. La meilleure politique à préconiser pour longtemps en Afrique du Nord sera celle qui, tout en assurant aux indigènes, dans les plus larges proportions, la prospérité, la sécurité, la liberté des coutumes religieuses et locales, bienfaits nécessaires, demeurera impitoyable pour les fauteurs de désordre et les pêcheurs en eau trouble. Il n'y a qu'une alternative : nous devons être les maîtres, maîtres discrets, attentifs à ne pas froisser, défendant les indigènes contre leurs oppresseurs naturels, être les maîtres *ou nous en aller !*

A l'égard de la Turquie, « maîtresse de chœur de l'actuel mouvement nationaliste en Islam », l'auteur rappelle que « le Proche-Orient est le direct héritier de la foi punique, et, en tout et sur tout, ne fait jamais entrer en ligne de compte que son intérêt du moment ». Il rappelle également que

Rome latinisa, — nous dirions « naturalisa » — ses sujets africains

qui lui donnèrent jusqu'à des consuls ; puis, les Romains se firent chasser proprement par leurs sujets devenus de nom leurs concitoyens. Or, privés de la haute vertu de la discipline imposée, abandonnés à leur seule turbulence, ceux-ci laissèrent choir ou dégénérer les dons inestimables qu'ils avaient acquis auprès de leurs magnifiques instructeurs. Les cadres disparus, la déliquescence et la ruine s'établirent.

Evoquant enfin la phrase prophétique de Renan montrant « le Slave qui, comme le dragon de l'Apocalypse, dont la queue balaie la troisième partie des étoiles, traînera un jour après lui le troupeau de l'Asie centrale, l'ancienne clientèle des Gengis Khan et des Tamerlan », l'auteur envisage, dans ses lignes finales, l'adoption d'une politique qui, faisant solidaires, par de larges concessions et un esprit d'intelligente amitié, les intérêts de la Turquie et ceux de l'Europe, tendrait à créer « un bloc islamique méditerranéen, inspiré par la France, qui pourrait constituer une barrière efficace aux vagues slavo-mongoles ».

Ceux qu'intéresse la question de la politique à suivre vis-à-vis de l'Islam, en dehors des nombreux travaux qu'y consacrèrent déjà MM. Binger, Le Châtelier, Henry de Castries, Alain Quellien et Maurice Delafosse, pourront se reporter à l'intéressante étude publiée en 1912 par M. Robert Arnaud sous ce titre : *l'Islam et la politique musulmane française* (1), et cette étude relativement ancienne, mais dont maints développements conservent leur valeur, pourra leur servir de transition pour aborder le très remarquable ouvrage intitulé par son auteur, le capitaine P.-J. André, **l'Islam noir**, « contribution » à l'étude des confréries religieuses islamiques en Afrique Occidentale. Le capitaine André est un islamisant de marque. Il a fait paraître déjà, outre diverses études sur la Cilicie et le problème ottoman, l'*Islam et les races* et *Aux confins du pays berbère* en 1923. M. Carde, gouverneur général de l'Afrique occidentale française, qui a préfacé le dernier ouvrage du capitaine André, note que celui-ci, placé en A. O. F. à la tête du service des Renseignements,

se livra immédiatement à une enquête approfondie sur les Musulmans répartis, suivant sa propre expression, en damier dans cette partie de notre domaine colonial. Cette enquête, il l'a poursuivie avec la maîtrise qui le caractérise, et, de ses résultats, il a tiré une synthèse exacte et

(1) Publication du Comité de l'Afrique française.

vivante des diverses confréries qui, soit à leur apogée, soit à leur déclin, se disputent, dans une atmosphère qui ne sent plus la poudre, la foi des fidèles.

Dans ses conclusions extrêmement nuancées, — on y sent tous les scrupules du praticien qui se double d'un savant, — M. André reconnaît que,

> depuis l'année 1914, dans chaque contrée où les Musulmans sont libres, de la Turquie à l'Afghanistan, dans chaque pays où les Musulmans sont soumis à une puissance européenne, se constate un éveil des nationalités... En Afrique noire où les éléments ethniques sont extrêmement diversifiés et mélangés, il ne saurait être question pour le moment d'éveil de nationalité, et, cependant, il existe un courant d'idées indéniable qu'a signalé M. Hardy. Au Sénégal, en 1923, certains indigènes parlaient de la nation Ouoloff; au Dahomey, les questions dynastiques influaient sur la conduite des groupements indigènes. Il est possible d'affirmer que, depuis 1922-23, il se manifeste des embryons de particularismes locaux dans les sociétés noires de l'Afrique Occidentale.

Toutefois, point de danger que, dans ces sociétés, puisse se soulever un mouvement insurrectionnel à base de « mahdisme » c'est-à-dire dans la forme à la fois mystique et agissante chère à l'esprit sémitique.

L'Islam, affirme M. André, en Afrique occidentale française, est devenu maraboutique, s'est localisé, — les Noirs, en effet, s'attachent aux personnes bien plus qu'aux idées, — et cette localisation est contraire à un mouvement religieux général. Mais, si, comme le dit M. Delafosse, « les musulmans noirs passent à juste titre pour être les moins fanatiques de tous les Musulmans, ils sont aussi les plus accessibles aux possibilités du progrès et aux idées modernes », n'est-il point à redouter qu'ils soient, le cas échéant, sensibles à la propagande bolcheviste émanant de Moscou ? M. André répond négativement. A son avis, nos Noirs, vivant avec leurs prêtres et leurs chefs de façon égalitaire, n'éprouvent point les sentiments de rébellion et de haine que purent connaître les paysans russes brimés par une aristocratie de naissance et un *tchin* de fonctionnaires privilégiés. L'Afrique n'est point mûre pour le bouleversement social rêvé par les communistes :

> Les confréries évoluent vers des sociétés à tendances économiques

dont la politique sera toujours, avant tout, celle des besoins locaux. Si, donc, nous savons comprendre les besoins nouveaux des Noirs modernes, si nous savons les intéresser peu à peu, à mesure de leurs progrès, à la vie intérieure de la France, et, surtout, si nous savons développer les ressources naturelles de leur pays en harmonie avec le développement de la métropole, nous aurons ainsi rempli le rôle de la France éducatrice et non point dominatrice.

Ce point de vue diffère assez sensiblement de celui de l'auteur du *Manuel de politique musulmane*. Aussi bien, ne s'applique-t-il ni aux mêmes régions, ni aux mêmes races. A considérer cependant ces tendances et ces conceptions opposées, je me fortifie de plus en plus dans cette idée que la coordination par un organisme unique des questions de politique africaine présenterait un intérêt capital, sinon pour établir un corps de doctrine absolu et sans souplesse, du moins pour assurer dans un esprit de direction générale l'étude des multiples problèmes plus ou moins complexes que soulève la question de l'Islam de Tunis à Fez, en passant par Alger, et de l'Afrique du Nord à notre Afrique occidentale. Notre empire africain constitue un tout. Quand se décidera-t-on enfin à doter cet ensemble d'une tête consciente et instruite des besoins et des exigences de tous ses membres ?

Mémento. — MM. Joannès Tramond et André Reussner publient des *Eléments d'histoire maritime et coloniale contemporaine* (1815-1914) suite du *Manuel d'histoire maritime de la France*, publié par M. J. Tramond en 1916. Les auteurs se sont proposé d'exposer le développement de la puissance maritime française en la replaçant dans le cadre de l'histoire générale et en faisant une large part à l'histoire coloniale. Excellente conception : marine et colonies sont, en effet, inséparables (Edition Challamel).

— M. Bruneau de Laborie, savant voyageur, conte son voyage *du Cameroun au Caire par le désert de Libye*, belle performance qui assure la liaison du Tchad à Alexandrie et valut à son auteur la grande médaille d'or de la société de géographie. Ce récit fort bien mené, rempli de récits de chasse passionnants, contient sur le Cameroun et le Tchad des données inédites et d'un vif intérêt (Flammarion éditeur).

— Aux éditions de « la Vie technique et industrielle », un numéro de propagande sur *l'Afrique occidentale française*, petite encyclopédie fort complète et bien illustrée.

— Une édition coloniale : M. Cucherousset a consacré une belle monographie au *chemin de fer de Tan Ap à Thakhek*, appelé à assurer

le déblocquement économique du Laos (Edition « de l'Eveil économique » de Hanoï.)

— M. Henry Hubert poursuit inlassablement ses études scientifiques sur l'Afrique occidentale française. Voici un programme d'études sur la *Station sismologique de Dakar* et sur un certain nombre de *curiosités indigènes* de la colonie. La conclusion de cette seconde étude est nettement opposée, comme il sied, à l'européanisation de la tradition artistique locale.

— M. Bertin, conseiller technique du ministère des Colonies, a rédigé une précieuse brochure sur le *Régime forestier dans les colonies françaises*, qui constituera pour nos commerçants et colons un excellent instrument de labeur, un bon outil de connaissance et de recherche (Edition de « la Vie technique et industrielle »).

— M. J. Geerinckx, chef du bureau du commerce au ministère des Colonies de Belgique, a établi un excellent *guide commercial du Congo belge*, bourré de renseignements précis et complets sur tout ce qui concerne les ressources et l'outillage économiques de la vaste colonie de nos voisins (Edition Lesigne à Bruxelles).

— Encore une édition locale : à l'Imprimerie Mac-Dinh-Tu, 136, rue du Coton à Hanoï, M. Jacques de Galembert a fait paraître un énorme volume in-octavo de près de neuf cents pages, intitulé : *Les administrations et les services publics indochinois*. Cette étude consciencieuse, et qui représente un gros effort de documentation, constitue un parfait ouvrage d'étude où sont clairement analysés les principes fondamentaux présidant au fonctionnement des institutions indochinoises, l'organisation et les attributions des diverses administrations françaises et indigènes, les méthodes suivies pour cette organisation et les réformes désirables et possibles.

— Dans le *Bulletin de l'Association des licenciés de Saint-Ignace* (Anvers) un bon travail de M. Yves de la Brière sur les *grands Impérialismes contemporains*.

— Enfin, dans le dernier numéro des *Pages indochinoises*, éditées à Hanoï, qui me soit parvenu, M. Pujarniscle poursuit avec maîtrise son exposé des *Thèmes de la littérature coloniale*, chapitre II : *le Colonial*.

CARL SIGER.

LES REVUES

Sélection et *L'Ermitage* : Les nouvelles générations dans la littérature et les autres arts. — *La Revue de Paris* : M. le docteur E. Forgue et « L'Euthanasie ». — Naissance : *La Revue du Siècle*. — Mémento.

Sélection (février) nous donne, par la plume de M. Robert Carnot — une nouvelle signature — en préambule à un article sur

la peinture de M. Utrillo, une excellente explication de la jeunesse actuelle :

Nous sommes une jeunesse sincère. De là viennent nos vilaines allures, notre cynisme d'enfants mal élevés. Ce cynisme n'est au fond que l'expression bruyante de la vérité. La guerre, une tragédie sinistre et qui eût pu devenir une farce énorme à la Jarry, remit quelques valeurs à leurs places. (Nous savons aujourd'hui tout le prix d'un louis d'or.) Elle ouvrit les yeux à certains et ce fut notre joie, comme à l'école, si l'on apprend soudain que le premier de la classe trichait dans les compositions.

La sincérité se nourrit de vérité. La vérité est toujours nue. Les vieux messieurs en proclament l'indécence et la pornographie. Les gastralgiques rejettent les mets trop forts. Une œuvre vraie est toujours trop forte. Des disciples viennent qui la voilent, qui assaisonnent les épices. Alors chacun loue et se réjouit.

Plus loin, quand il a exprimé ses raisons d'admirer les œuvres de M. Utrillo, le jeune critique d'art énonce :

« Après cela, messieurs les théoriciens pourront parler métier, technique. Une chose belle est n'importe comment. »

Tout le débat, après cette affirmation, porterait sur la définition de la *chose belle* selon M. Robert Carnot. Quelqu'un a prêté cette parole à un personnage de théâtre : « La guerre tue jusque dans l'avenir ». C'est terriblement vrai. Chez ceux qui sont parvenus à l'adolescence au bruit des gothas, et dans les lycées remplis de professeurs rappelés d'un honorariat justement obtenu à une activité intempestive, le temps de la guerre a tué le goût de l'effort et donné l'exemple d'une course effrénée au plaisir. Cette génération ressent plus physiquement que par l'esprit. Elle a beaucoup d'intelligence et peu de savoir. Chez les musiciens de vingt ans, ce qui était l'exception d'écriture pour les grands maîtres passés, de Beethoven à Wagner par exemple ou à Verdi, est devenu l'habituel de leurs recherches. Nos romanciers de vingt ans improvisent. Certains possèdent le talent du diable, dans le sens où l'on dit : la beauté du diable. Ils ont peu lu. En revanche, ils ont regardé tous les films d'un Charlie Chaplin. Cela leur tient lieu d'humanités et même, pour certains, de connaissances élémentaires. Ils procèdent par images rapides. Ils comptent surprendre le lecteur presque à chaque ligne. Le coq-à-l'âne est un de leurs moyens. Ils bâclent des phrases sans verbe, des pages à bâtons rompus, des chapitres amorphes. On



imprime cela sur papier bouffant, la réclame opère, une critique servile renforce le pouvoir marchand de la publicité. La jeune peinture aussi se contente du moindre effort. Elle déforme même la femme, et jusqu'à la hideur. Elle admire les palmiers en zinc, les tigres en carton du douanier Rousseau, et tient pour un génie, frère de Giotto, la médiocrité de ce bonhomme dont la bêtise et la patience étaient attendrissantes. Elle expose des couleurs sales, ternes, cernées de lignes lourdes. Ce qui est plus grave, enfin : elle est aux ordres du commerce. On « lance » un talent ou ce qu'il faut que le public croie du talent, comme le bas journalisme financier aider à placer les actions de mines chimériques chez les prêtres et les médecins de bourgades. Ah ! l'abominable gâchis ! Et que pourrait-on dire de la jeune sculpture, des architectes, des pseudo-philosophes ? Parmi ces derniers, il en est qui raisonnent sur les grimaces des Fratellini, l'air d'être revenus des bibliothèques où ils ne sont pas allés, ou de la vie même qu'ils ont toute à apprendre.

L'Ermitage (février) nous apporte un peu d'espoir, par ces lignes de M. Jean Albert-Sorel, qui est de bonne souche :

Les années qui suivirent 1914 devaient produire d'autre part sur les jeunes esprits des effets justement profonds. La Douleur replia l'individu sur lui-même, et lui fit entamer avec son moi d'interminables dialogues. Les sensibilités s'émoussèrent, la subtilité redevint de mode. L'œuvre de Proust se propagea comme un miroir entre les mains d'êtres avides de contempler à nouveau leur image. La voie était ouverte, il n'y avait plus qu'à aller de l'avant.

Le « Moi » veut prendre aujourd'hui sa revanche. La tradition du roman français tente une fois encore d'emporter dans son grand courant les flots qui abandonnent le lit du fleuve. Il est encore des écrivains pour s'attacher à créer de la vie par la création de leurs personnages et le récit des crises qu'ils traversent. Quelle époque plus que la nôtre est fertile en drames, plus tragiquement évocatrice de bouleversements ? Les maux publics ont entraîné les douleurs privées : le Roman ne doit-il pas en constituer les premières archives et commencer de la sorte l'œuvre que l'Historien ne pourra guère entreprendre avant un siècle peut-être d'ici ?

La jeune génération ne le pense pas toujours. Peut-être sent-elle, confusément, les événements mêmes la submerger, peut-être n'ose-t-elle point en affronter le dépouillement ? Son instinct la pousse-t-il, au contraire, voyant l'être humain ressortir ennobli de la mêlée, à tourner vers

lui des regards à demi-adorateurs ? Cet être est isolé, séparé du reste du monde. Il se confond avec le « moi... »

M. Jean Albert-Sorel parle à sa génération avec sagesse :

L'œuvre demeure, de ceux qui sont sincères, qui sentent en eux non l'ambition de parvenir, mais celle d'émouvoir, non la soif de crier des mots vides de sens bien que sonores, mais l'espoir seulement qu'un jour un livre — qu'ils auront écrit dans le doute d'eux-mêmes, la résignation et la solitude, — tombant par hasard sous les yeux d'un déshérité, le consolera quelques instants de sa misère.

Quel que soit le chemin suivi, que l'écrivain conserve le culte de sa langue, la nôtre, notre meilleur patrimoine, cette langue claire au son comme à l'esprit, que nous devons transmettre enrichie, mais non amputée. C'est à son service que se sont formés les Maîtres — à son service également s'attacheront, aux travers de tous les carrefours, ceux dont on dira, dans l'avenir, qu'ils ont bien mérité des Lettres françaises.

§

M. le docteur Emile Forgue vient de donner à **la Revue de Paris** (1er mars) une étude d'un puissant intérêt sur « l'Euthanasie ». On sait qu'un acquittement fameux vient de mettre la question à l'ordre du jour et que la contagion l'a résolue déjà pour plusieurs cas particuliers. Peut-on s'arroger le droit de tuer pour abréger les souffrances d'un incurable ? Non, assurément ; et en aucun cas, puisque la mort demeure l'inconnu, malgré les dogmes et quoi qu'en dise la science. Nobel pourtant, relate le docteur Forgue, tenta d'acclimater en Italie, au temps de Crispi, « des établissements d'euthanasie pour les désespérés de la vie ». En Allemagne, il y a vingt ans, le parlement saxon rejeta une loi visant à « accorder aux médecins l'autorisation de donner aux incurables une mort prompte et douce ». Dix ans plus tard,

c'est le Reichstag qui est saisi d'une proposition accordant à tout incurable ce droit à l'euthanasie et soumettant cette décision à l'examen d'un tribunal du ressort, sur la demande du malade et après avis favorable de trois médecins légistes : voilà bien, par ma foi ! une lugubre procédure ! — Plus près de nous, c'est un juriste émérite, Binding, qui reprend, laborieusement, impitoyablement, ce problème dans un traité publié par le psychiatre Hoche, de Fribourg, sur « la licence de détruire les vies qui ne valent pas la peine d'être vécues » : *die Freigabe der Vernichtung lebensunwerten Lebens* ; et il y a deux ans, le conseiller Borckhardt a présenté dans la gazette allemande du droit pénal

une proposition de loi conférant le droit de faire disparaître les idiots incurables.

La question préoccupe aussi l'Amérique :

Il y a vingt ans, une grande association médicale, la New-York Stade Medical Association, ne craignait point de mettre publiquement en question le droit de raccourcir l'existence d'un cancéreux dont la tumeur a récidivé, ou d'un paralytique incurable par fracture de la colonne vertébrale : au banquet (en Amérique comme ailleurs, un banquet accompagne tous les congrès), un clergyman avait même été convié ; et au dessert, il se fit l'apôtre de cette revendication. — En 1906, l'Etat de Iowa a été saisi d'un projet de loi, présenté par le docteur Gregory, proposant que toute personne atteinte d'une maladie ou d'une blessure désespérée pût être débarrassée de l'existence par l'administration d'un anesthésique ; le docteur Gregory osait affirmer que cette pratique était déjà quotidiennement appliquée par les grands médecins et chirurgiens des hôpitaux des Etats Unis !

Il faudrait que le diagnostic fût infaillible, en tout cas, pour établir l'incurabilité d'un malade. Voici quelques exemples topiques :

Owen, à propos de l'euthanasie, cite le cas d'un marin, atteint d'une énorme tumeur du bassin, qu'il renvoie chez lui, pour mourir de son cancer inopérable ; quelques années plus tard, un ancien étudiant, revoyant son maître, lui demanda s'il se souvenait de ce cas : « Fort bien, répondit Owen, et qu'est-ce que l'autopsie a révélé ? — Oh ! dit le visiteur, l'homme est guéri ; ce gros cancer inopérable était un abcès autour d'un corps étranger. » — Même aventure m'est advenue : les chirurgiens de Buenos Ayres m'adressent un acrobate célèbre, spécialiste du trapèze volant, atteint d'un volumineux ostéo-sarcome du bassin, confirmé par une radiographie du professeur Imbert, qui ne comporte d'autre salut que l'amputation inter ilio-abdominale, c'est à dire la plus mutilante opération de la chirurgie qui, pratiquée une trentaine de fois, a presque constamment causé la mort sur table. Le malade est informé : nous n'entreprendrons l'intervention que s'il en accepte le risque : la famille est consultée, on recule devant ce péril, le malade sort de l'hôpital. Quelques mois après, je le retrouve : la tumeur paraît être stationnaire. Or, quel n'est pas mon étonnement, un an après, de le voir, au début de la guerre, venir subir un examen d'aptitude pour un engagement : je l'accepte ; il fait toute la campagne, la termine brillamment comme lieutenant d'infanterie, et continue à se bien porter ; en réalité, il s'agissait d'un énorme chondrome de l'os iliaque qui s'est immobilisé, contre toute prévision possible. Une femme est traitée par

Owen pour un cancer de l'estomac : une laparotomie confirme le diagnostic; on se borne à une opération palliative et on la renvoie, avec un pronostic de mort à échéance de quelques semaines : l'année suivante, elle gagnait un tournoi de tennis!

Que la vie nous vienne de Dieu ou, plus simplement, d'une conjonction féconde, elle est nôtre et nul n'a droit sur elle, pour punir ni soulager, au nom de la loi ni de la science. Si l'esprit de charité va jusqu'au meurtre, où conduiront les passions bestiales désormais? On ne peut, à la rigueur, tuer qu'un seul être : soi. On n'entraîne que lui, on ne sait où. C'est cette ignorance qui constitue le crime, plus que l'acte même de la suppression.

§

Naissance :

La Revue du Siècle (1er mars) dirigée par MM. Armand Bernardi et Pierre Thirion, 9, rue Yvon-Villarceau, est une « édition du *Nouveau Mercure politique et littéraire* ». Elle paraîtra le 1er de chaque mois en une brochure de 128 pages. Les premières sont de M. Charles Mauras : « Adresse à un Conseil de Ville (à propos de Bourdaloue) » et datées de 1902. Il y a un très bon essai de M. Philippe Chabaneix sur l'œuvre poétique de M. Jean Lebrau, un beau fragment du « Lucifer » de M. Fagus, le début d'un nouveau roman de M. Pierre Dominique : « Le roman d'une île ».

Mémento. — *La Nouvelle Revue française* (1er mars) publie, en deuil, le dernier numéro « composé, établi, posé » par Jacques Rivière. M. Jean Paulhan écrit, à propos de son malheureux directeur :

« Il exigeait encore, il y a sept jours, que chaque lettre, chaque placard d'épreuves lui fût apporté (un refus l'eût inquiété et désobligé, plus que ne pouvait le fatiguer l'exercice d'une attention, dont il ne disposait déjà pas très librement). Le souci demeurait sensible dans son délire : alors que plusieurs de ses paroles perdaient déjà leur sens, il rêvait d'ordonner diverses idées autour d'une découverte qu'il venait de faire : « Le monde obscur, disait-il, le monde obscur qu'il s'agit de rendre par les moyens les plus ordinaires. »

Ce numéro commence un roman de M. André Gide : « Les faux-monnayeurs », et contient un très vivant essai de MM. Léon Régis et F. de Veynes : « Sur le théâtre de M. Sacha Guitry». Lire « du Surréalisme », par M. A. Thibaudet.

Le numéro d'avril de la revue sera un hommage à Jacques Rivière.

La Revue universelle (1er mars) : « Jean du Plessis de Grenedan », par M. R. Bazin.

Nos Poètes (15 février) : « Ephraïm Mikhaël », par M. Gilbert Lély. — « Le poète des humbles », par M. Jean Monval.

La Revue hebdomadaire (28 février) : M. L. Madelin : « Ce qu'un historien peut apprendre à la Chambre ». La suite du « Voltaire » de M. André Bellessort.

Revue de l'Amérique latine (1er mars) : « Manuel Galvez et le roman argentin », par M. E. Laclau. — « Images des Antilles », par Mme Renée Frachon.

La Revue de France (1er mars) : « Poème et billets inédits » de Leconte de Lisle, publiés par M. Gustave Simon. — « Un témoin, de la Bohème Littéraire », par M. Ch. Dornier. Ce témoin : Charles Toubin, a connu Champfleury, Baudelaire, Murger et Courbet, et laissé des mémoires où figurent de curieux aspects de ces modèles.

Revue bleue (21 février) : M. Hubert Fillot : « Le drame de la mauvaise frontière ». — « L'homme de la roulotte », nouvelle de M. Hugues Lapaire. — « Tutoiement », poème de M. Maurice Gervais.

La Revue mondiale (1er mars) : « L'utile contrat entre Paris et Moscou », par M. Jules Moch. — M. Serge Fleury : « Louis Bonaparte et le cardinal Fesch », documents inédits.

Revue des Deux Mondes (1er mars) : Un roman nouveau de M. Louis Bertrand : « Jean Perbal ». — « La terreur scolaire », notes sur la Russie, de M. Serge de Chessin.

Le Correspondant (25 février) : « La renaissance allemande en 1924 », par M. J. de Préchac. — « Lady Holland et ses amis », par M. Augustin-Thierry. — « Lanrezac », par M. F. Engerand.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Deux documents inédits sur Choderlos de Laclos (*L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 30 janvier-10 février). — Le 25e anniversaire de l'*Aiglon*. Le travesti au théâtre (*Eclair*, 7 mars).

M. Léonce Grasilier nous apporte, dans l'**Intermédiaire des Chercheurs et Curieux**, deux documents qui ont, écrit-il, « échappé ou ont été négligés par les biographes de Choderlos de Laclos : c'est l'acte de mariage avec la reconnaissance d'un enfant existant, et c'est l'acte de naissance de cet enfant qui fut d'abord Etienne Fargeau ».

Cet enfant avait d'abord été déclaré de père inconnu, jusqu'à ce jour où, « soumis à la discipline des plus sages traditions, Cho-

derlos de Laclos suivit le chemin battu qui aboutit au mariage». La liaison « sans danger» de l'auteur des *Liaisons dangereuses* était devenu un lien légal.

Voici ces deux documents :

M[ariag]e de Messire Choderlos de la clos Et Demoiselle Duperré.

Le trois Mai mil sept Cent quatre-vingt six, après les fiançailles, Et la publication d'un seul ban canoniquement faite sans opposition, où la dispense des deux autres Bans accordée par monseigneur L'eveque en date du vingt neuf avril dernier signée de Maussac doy. Et vic. gèn., et plus bas doné chan. Sécret. insinué Et Controllée le même jour, je Curé soussigné ay Reçu le Consentement Mutuel Du Mariage de Messire pierre-ambroise-françois Choderlos de la Clos, Ecuyer, capitaine Au corps Royal D'artillerie, natif de la ville Damiens en picardie paroisse de St-Michel, âgé d'environ quarante Cinq ans demeurant depuis plusieurs années en cette ville, et depuis dix-huit mois sur cette paroisse fils majeur de feu Messire jean-ambroise Choderlos de la clos Escuyer. Et de dame victoire-marie-catherine Gallois habitante de la ville de paris, En la communauté de St-Chaumont rue St-Denis, paroisse de st-sauveur Consentante par acte passé devant les Conseillers du Roi prevot Et son confrère notaires à paris, en date du six avril dernier, d'une part ; Et de demoiselle Marie Soulange Duperré, native de cette ville paroisse de st-jean, demeurant depuis plusieurs années sur Cette paroisse, âgée de vingt-six ans, fille majeure de feu messire Jean-augustin Duperré Ecuyer, Conseiller du Roi, ancien Receveur des tailles, Trésorier du génie, de l'artillerie et de l'extraordinaire des guerres, et de dame marie-Gabriel Prat Despréz habitante de cette ville paroisse de st-Barthelemy présente et consentante d'autre part ; apres quoi je les ai solemnelement conjoints en mariage, et leur ai donné la Benediction nuptiale Selon la forme de notre mère Ste-Eglise, et les ordonnances de ce diocèse en présence de Messire françois-thomas Gourdon des Bruns, Ecuyer, Capitaine Au Corps Royal D'artillerie, fondé de procuration de dame victoire marie-catherine Gallois, veuve de messire jean ambroise Choderlos de laclos, passée devant les dits notaires prevot et son confrère Le six avril dernier, Du Sieur Gardie Commis du Bureau de La Guerre, amis De Lépoux, de Mᵉ Marc Antoine alexis Giraud avocat en La Cour du parlement de paris et au Siège présidial de cette ville, procureur du Roi de la maréchaussée, de dame agathe-soulange Duperré Giraud sœur et Beau frère De Lépouse, de maître aimé De la Coste avocat au parlement Et siège présidial de cette ville Subdélégué de L'intendant, ancien Curateur de Lépouse, qui ont tous signé avec nous. Le Contrat passé par Mᵉ Droubet Conseiller du Roi notaire en cette ville auquel est annexée la procuration.

Les même jour Et an susdit ledit sieur pierre-ambroise-françois choderlos de la Clos et ladite demoiselle marie-soulange Duperré sa nouvelle Epouse ont Reconnu pour leur véritable Enfant né de leur Commerce charnel avant la célébration de leur mariage, Etienne fargeau né le premier Mai Mil sept Cent quatre vingt-quatre baptisé le trois du même mois à Mortagne la Vielle sous noms de père Et de mère inconnus, ayant Eu pour parrain jean Morozeau, Et pour marraine Magdelaine Caillé, qu'ils légitiment par leur mariage subséquent en

présence des Susdits témoins soussignes et Denommés Dans le présent acte de Mariage : vu de plus la permission accordée par Sa Majesté De passer à La célébration du mariage en datte du quatorze avril dernier signée le marechal Segur.

Choderlos de Laclos M. soulange Duperré Prat Desprez Ve Duperré Giraud Gourdon des Bruns Duperré Giraud Gardie De la Coste françois vic. De Ntre Dame

Bouhier Ptre de l'Oratoire
cure de Notre-Dame

(Mairie de La Rochelle. Bureau de l'état-civil. Registre des baptêmes et mariages de la paroisse Notre Dame, année 1786).

Voici l'acte de naissance du fils de Choderlos de Laclos.

(Extrait des Registres de l'Etat civil de la commune de Montagne la Vieille, réunie à celle de Tharré en 1827.)

Le trois mai de L'an mil sept cent quatre vingt quatre a été par moi pre-curé soussigne Baptise Etienne Fargeau, né du premier et du present, fils de pere et mere inconnus, ont ete parrain et marreine Jean Moroseau et Magdeleine Caillé qui ont décliné ne savoir signer de ce requis.

Signé : Braud pre-curé de Mortagne.

En marge est écrite la mention suivante :

Fils de Pierre Ambroise François Choderlos de Laclos et de demoiselle Marie Soulange du peré.

La mention inscrite en marge de l'acte de naissance a été faite en exécution d'un jugement du tribunal civil de Rochefort en date du 7 nivôse an XII, dont l'expédition est jointe au registre de l'état civil.

§

A propos du 25e anniversaire de *l'Aiglon*, M. Marcel Espiau publie dans **l'Eclair** ces souvenirs de M. Maurice Rostand :

Des souvenirs sur *l'Aiglon*, nous dit M. Maurice Rostand, j'étais bien jeune quand on le représenta. Pourtant, je puis vous confier que mon père avait pour la mémoire de ce proscrit lointain une tendresse infinie. Dans sa jeunesse, la triste vie du fils de l'homme qui avait éclaboussé le monde de sa gloire, avait fait sur son cerveau d'enfant une impression profonde. L'image de Napoléon II était dans sa chambre, et il se complaisait à recueillir les gravures naïves le représentant et les livres où l'on parlait de lui. Toute sa vie, il pensa faire une pièce sur la mélancolie rageuse de ce jeune exilé. Après *Cyrano*, il se mit au travail. Il avait promis à Mme Sarah-Bernhardt (qui avait déjà créé *La Samaritaine* et *La Princesse lointaine*) de lui écrire cette pièce. Ils partirent tous deux à Vienne, revirent les parcs immenses où se complut la jeunesse souffreteuse du duc de Reichstadt, et la chambre, à

Schœnbrunn, où il avait dormi, et où il était mort. Ils virent son cercueil de bronze dans la sombre crypte des Capucins où s'allongent, dans leur immobilité éternelle, les autres archiducs, ses cousins mieux fortunés.

Mon père avait puisé pour cette œuvre, qu'il savait redoutable pour lui à cause de l'éclat de *Cyrano* qu'on jouait toujours à la Porte-Saint-Martin, une documentation formidable. Il eut entre ses mains de nombreux objets qui appartinrent à « l'aiglon » et à l'empereur. Quant aux documents de l'époque ayant trait à ce malheureux enfant, et dont mon père se servit, il nous paraît impossible de les dénombrer.

La pièce terminée, ce furent les répétitions fiévreuses, mais cordiales, qui fatiguèrent tant mon père, que nous crûmes le perdre à ce moment-là. Le docteur Granger le sauva, mais lui conseilla le soleil pyrénéen. Aussi, dès que le succès ne fut plus douteux, nous partîmes pour Cambo où mon père ne tarda pas à retrouver la santé.

Un détail sur les répétitions de *l'Aiglon* : on avait essayé de mettre des chevaux en scène à l'acte de la plaine de Wagram. Mais ce fut impossible. Ou les chevaux étaient trop nerveux, désarçonnaient leurs cavaliers, bousculaient les décors, et fonçaient en hennissant sur les conspirateurs apeurés, ou bien, ils avaient cet air triste qu'ont les chevaux de boucherie avant le coup qui les assomme. On y renonça. On renonça également aux stances du même acte, et à la scène de Bombelle et de Marie-Louise. En effet, la pièce était longue et il ne fallait pas terminer après minuit pour permettre aux gens de prendre l'omnibus débonnaire qui, deux heures après, les ramenait chez eux...

Ce scrupule de la documentation minutieuse est bien caractéristique de l'époque où fut joué *l'Aiglon*. Le théâtre n'est pas un album d'estampes ni une reconstitution de l'histoire : c'est une création de personnages, et « l'Aiglon » eût été plus émouvant s'il avait été moins réel, plus symbolique d'une idée. Il eût été plus émouvant surtout si ce rôle n'avait pas été joué par une femme qui aurait pu être la grand'mère du jeune prince infortuné. Il m'a toujours été impossible de me laisser émouvoir au théâtre par le rôle d'un amant joué par une femme. C'est pourtant le rêve de toutes les jeunes actrices de la Comédie-Française, de porter les culottes de « Chérubin » ou de « Fortunio ». Ces jeunes Fortunios-femmes, aux genoux de Jacqueline, m'évoquent toujours un peu des ducs saphiques. Mais lorsque Sarah-Bernhardt prétendait incarner le rôle d'Hamlet, la profanation était beaucoup plus grave ; le personnage d'Hamlet, ainsi travesti, perdait toute sa signification. Et si Mme Cora Laparcerie, après avoir enfilé les

bottes de Louis XIV, devient tout à coup un roi libertin, on ne peut s'empêcher de sourire.

N'est-ce pas aussi dans une pièce de M. Maurice Magre que j'ai vu le rôle de Don Juan lui-même tenu par une jolie femme? Inversion sentimentale et bovarysme sexuel !

R. DE BURY.

MUSIQUE

Les Tons ecclésiastiques. — L'actualité m'en laissant le loisir, j'en profite pour parler dès aujourd'hui des *Tons ecclésiastiques*, comme j'en avais indiqué mon intention, à propos du *Tombeau d'Aristoxène*, dans le *Mercure* du 15 mars écoulé. L'opinion générale, relatée par M. le Professeur Urbain dans cet ouvrage, est que « les dénominations des modes grecs, qu'on rencontre au moyen âge appliquées aux tons ecclésiastiques, sont *fautives* » et dues à l'ignorance de théoriciens incultes. Il est assez étrange que cet avis simpliste ait été admis sans plus ample examen par tous ceux qui se sont occupés de ces questions. Le cas est beaucoup plus complexe et peut très logiquement s'expliquer. En effet, c'est d'abord chez Alcuin, au VIII[e] siècle, que nous découvrons le système des *tons ecclésiastiques*, réduit à quatre *tons authentes* — (gammes de *Ré*, de *Mi*, de *Fa* et de *Sol* sans accidents) — et à quatre *tons plagaux* — (gammes de *La*, de *Si*, de *Do* et de *Ré*), — respectivement qualifiés uniquement selon leur rang : *Protus, Deuterus, Tritus* et *Tetrardus*, appellations qui témoignent de leur origine byzantine. Au IX[e] siècle, chez Hucbald, ils sont en outre désignés par les noms des modes de l'antiquité, mais ceux-ci accolés à des échelles différentes et en suivant un ordre exactement opposé. Il en résulte le tableau que voici, où les noms des sons de la colonne du centre signifient la gamme d'une octave de chacun de ces sons, sans accidents, c'est-à-dire sans dièzes ni bémols.

Modes antiques				*Tons ecclésiastiques*
Hypodorien	—	*La*		
Hypophrygien	—	*Sol*	—	Mixolydien
Hypolydien	—	*Fa*	—	Lydien
Dorien	—	*Mi*	—	Phrygien
Phrygien	—	*Ré*	—	Dorien
Lydien	—	*Do*	—	Hypolydien

Mixolydien — *Si* — Hypophrygien
La — Hypodorien

De sorte qu'en les comparant aux modes antiques, il semble que les *tons ecclésiastiques* soient le résultat d'un renversement d'une échelle hypodorienne. Une telle opposition symétrique était pourtant de nature à attirer l'attention. Mais il eût fallut pour cela commencer par le commencement et c'est ce que rendait évidemment bien difficile les habitudes que nous tenons à la fois de notre éducation musicale et du confortable qui nous entoure. De ces habitudes, la plus inconsciente est de considérer la musique comme une manière d'entité abstraite et immatérielle. Les jouissances qu'elle nous procure deviennent ce que nous appelons volontiers « les émotions de l'*Art* », sans que l'imprécision du mot nous gêne. Les beautés de cet « Art» sont le fruit de «l'inspiration » ; ses *moyens* se trouvent à notre portée immédiate *dans les traités des théoriciens et sur nos instruments*. Nous avons aujourd'hui à notre disposition le son *tout fait ;* on nous l'apporte à domicile avec nos pianos et nous chargeons un accordeur d'en déterminer la justesse. Nous parlons avec sécurité de *quintes*, de *quartes*, de *septièmes* de toute la collection de nos *intervalles*, dont notre terminologie et notre écriture musicale nous fournissent une dénomination et une figuration conventionnelles : et, s'il nous plaît d'en entendre, nous frappons deux notes sur un clavier. Nous ne connaissons plus, de notre art sonore, que des mots, des signes et l'effet éprouvé. Et cela nous semble si naturel que nous imaginons difficilement qu'il n'en ait pas toujours été de même. Il ne nous vient pas à la pensée de nous demander quelle put être l'origine de ces *intervalles* qui nous sont si familiers ; comment on en put arriver, avant de leur donner un nom et de les employer, à les découvrir, à les distinguer et à les déterminer. Bien des gens seraient stupéfaits si on leur insinuait que ces *intervalles* n'ont pas existé de toute éternité sous leur figure actuelle. Aussi ne sommes-nous nullement étonnés, même en présence d'un art fort éloigné de nous dans les siècles, d'y rencontrer une *théorie* où nous pouvons tant bien que mal appliquer notre terminologie traditionnelle. Le contraire nous surprendrait plutôt. L'hypothèse d'un chant naturel à l'homme, et de tout temps spontané, est un postulat invérifiable et que la rareté, même en notre modernité héritière d'un si long passé de

culture, des individus capables instinctivement de quelque justesse d'intonation, ne semble pas moins démentir que la lente et séculaire évolution de l'art musical. Elle suggère, en tout cas, les plus fortes objections si on en prétend déduire la trouvaille et la détermination *intuitives* rien que des trois plus simples « consonnances », puis, par-dessus le marché, leur systématisation consécutive en *modes* et leur altération en *genres*. Une conception et ses conséquences de cette espèce ne sont peut-être pensables et admissibles sans embarras que pour notre esprit accoutumé au son *tout fait*, inconsciemment et depuis des générations éduqué à l'apprécier d'après l'oreille, émanant d'un instrument dont nous ne connaissons guère que le doigter. Mais les Grecs n'avaient pas de piano. En revanche, ils possédaient des instruments que, spécialement aux époques reculées, *les musiciens devaient confectionner eux-mêmes*. Ils n'avaient pas le son tout fait ; il leur fallait le fabriquer. La durée et l'importance d'une telle pratique sont démontrées par cette particularité que, non seulement dans la fable, mais longtemps après dans l'histoire, le nom des musiciens fameux ou plus modestement célèbres est presque toujours attaché, par surcroît, à l'invention ou au perfectionnement d'un instrument. Or, même en admettant l'hypothèse intuitive, pour obtenir ainsi le son imaginé, ils étaient obligés de se conformer aux lois du phénomène sonore, aux propriétés de la matière employée, et de découvrir par là les proportions nécessaires à la production du son désiré. En tout état de cause, *l'existence et la pratique artistique d'un instrument implique donc la connaissance des rapports de longueurs de cordes ou de tuyaux propres aux sons ou intervalles exécutés.*

Bref, les musiciens archaïques possédaient ainsi forcément des connaissances acoustiques qui sont actuellement le monopole des facteurs d'instruments et restent ignorés de la presque unanimité des compositeurs. Ils étaient plus près que nous du phénomène physique et, inévitablement, leur conception du *son musical* se liait étroitement aux conditions de sa production. Lorsque, vers le VIIe ou VIIIe siècle avant notre ère, l'art engendré par cette pratique empirique fut introduit en Grèce par des aulètes phrygiens dont le plus fameux est Olympos, l'esprit ingénieux et spéculatif des Hellènes ne manqua pas d'analyser ce phénomène et de tenter d'en systématiser les conséquences. C'est à quoi ils

employèrent le *monocorde* dont, sans doute pour les enseignements géniaux qu'il en tira, on attribue abusivement l'invention à Pythagore. Et, comme il leur fallut bien commencer par le commencement, ils procédèrent d'abord par les moyens les plus simples, — et non certes selon la « loi du moindre effort », car en toute matière les commencements sont les plus durs. Et, en effet, il y a une vingtaine d'années, dans les *Fondements naturels de la Musique grecque antique*, j'ai eu l'idée de diviser (sur le papier) trois cordes égales selon les procédés les plus simples, c'est-à-dire uniquement par des multiples de 2 et de 3, opération me donnant respectivement des longueurs de cordes croissant progressivement de 1 à 32, de 1 à 48 et de 1 à 36. En inscrivant à chacune des longueurs consécutives le son correspondant produit, j'ai obtenu ainsi tous les éléments fondamentaux de la théorie musicale des anciens Grecs : les *tétracordes conjoints* et *disjoints*, les trois *genres diatonique*, *chromatique* et *enharmonique*, représentés par plusieurs des formules de tétracordes que Ptolémée nous a transmises ; enfin cette division de la corde aboutit à une échelle *dorienne*, « le mode grec par excellence » et sur lequel reposait tout l'art de l'antiquité. La prime théorie de l'art musical des Grecs fut donc basée sur cette division de la corde, et les formules de tétracordes qui s'y rapportent étaient inéluctablement des formules numériques, puisqu'elles énonçaient des rapports de *longueurs de cordes*. C'est cette analyse objective d'un des aspects du phénomène sonore que M. le Professeur Urbain et bien d'autres traitent de « finalisme mathématique des anciens Grecs », sans remarquer que de telles formules de tétracordes ne représentent rien autre chose que *la réalité* du phénomène, vaguement exprimée par les termes conventionnels de notre terminologie courante. Un *intervalle* n'est qu'un *rapport* de longueurs de cordes ou de vibrations. Une *quinte* est un intervalle dans lequel le son supérieur fait 3 vibrations pour une longueur de cordes 2, dans le même temps que le son inférieur fait 2 vibrations pour une longueur de cordes 3 ; pareillement pour la *tierce* 5/4 et n'importe quel intervalle. En dehors de ce rapport, on ne connaît qu'un mot, et on ignore ce qu'il représente réellement. Mais les formules de tétracordes, dues aux principaux théoriciens et que nous a conservées Ptolémée, sont exprimées, les unes en longueurs de cordes, les autres en *nombres de vi-*

brations. A une époque malaisément déterminable, en effet, mais qui paraît coïncider avec Archiloque, les intervalles correspondant aux nombres de vibrations furent employés dans la pratique empirique auprès de ceux produits par les longueurs de cordes; et, cela, probablement sous l'influence du chant humain, car les Grecs en distinguaient les deux procédés par les appellations de « *crousis* d'après la corde » (πρόσχορδα) et de « *crousis* d'après le chant », subordonnée au chant (ὑπό τὴν ᾠδὴν), de laquelle Plutarque attribue précisément la découverte à Archiloque. La raison en est que les sons résultant de la division de la corde en parties égales produisent des échelles descendantes où, à des rapports de longueurs de cordes simples, correspondent des rapports de vibrations de plus en plus complexes, et où les sons n'ont bientôt qu'une relation formidablement éloignée avec le son fondamental de la résonnance à laquelle ils appartiennent ; — ce qui, entre parenthèses, explique pourquoi les musiques orientales, où la théorie du *Messel* a perpétué le principe de cette division de la corde, n'ont jamais abouti à l'*harmonie* des peuples occidentaux. Les sons de la « *crousis* d'après le chant », au contraire, produisent des échelles ascendantes où, à des rapports de longueurs de cordes de plus en plus complexes correspondent des rapports de vibrations conformes à la série des *harmoniques* du son musical. Or le son est constitué, non de longueurs de cordes, mais de *vibrations*, qui seules sont perçues par l'oreille, et de quoi les longueurs de cordes ne sont que la cause. Aussi, tout de même que Walter Odington le constatait au XIIIe siècle à propos des sons pythagoriciens, on conçoit que la voix humaine ait pu employer d'instinct des sons correspondant à la nature du phénomène vibratoire ambiant. Ces échelles descendantes et ascendantes fournissant une opposition symétrique, l'innovation d'Archiloque consistait donc, en somme, dans la lecture inverse facultative d'une échelle ou d'une mélodie, autrement dit, dans ce que nous appelons aujourd'hui son « *renversement par mouvement contraire* ». Il en résultait l'opposition du *Dorien* et du *Lydien*, de l'*Hypodorien* et de l'*Hypophrygien*, du *Mixolydien* et de l'*Hypolydien*, le *Phrygien* demeurant identique dans les deux sens. L'importance de cette innovation est soulignée par cette observation de Plutarque que « Crexos l'introduisit dans la pratique dithyrambique et que les poètes tragiques en adoptèrent

l'usage », ce qui élucide clairement le rôle de la *strophe* et de l'*antistrophe* dans les chœurs de la tragédie. Mais ce fut Pythagore qui, en découvrant expérimentalement les lois de vibration des cordes tendues, établit le premier numériquement le rapport symétrique inverse des longueurs de cordes et des nombres de vibrations, et transforma ainsi la pratique intuitivement empirique d'Archiloque en la démonstration d'une loi de la nature d'application universelle, celle du rapport inversement proportionnel entre la masse d'un corps vibrant et le nombre de ses vibrations. C'est à partir de ce moment que les nombres de vibrations et les rapports qui s'ensuivaient intervinrent dans la théorie musicale des Grecs et, conformément à l'exemple du Maître, ils en confectionnèrent des échelles où, selon le principe du *canon*, les nombres de vibrations figuraient à côté des longueurs de cordes, les sons coïncidant ainsi par leur intonation constituant « *la consonnance* » pythagoricienne, laquelle est « un son unique » résultant par *crase* de la rencontre et de la fusion de deux sons produits respectivement en sens inverse par les longueurs de cordes et par les nombres de vibrations. Ce procédé est évoqué, commenté ou réalisé chez Boëce, Gaudence et dans les *Trois Canons de Florence*. Gaudence (Mb. p. 17) décrit même en détail une échelle dont le son le plus grave (le *proslambanomène* ou *son ajouté*) est indiqué, d'abord par le nombre le plus grand, correspondant à sa longueur de cordes, ensuite par le nombre le plus petit, correspondant à ses vibrations pour un temps donné. L'évolution de la sensibilité sensorielle devait fatalement entraîner la prédominance graduelle du concept vibratoire conforme à la nature du phénomène objectif. La base fondamentale de la théorie primitive, issue de la division de la corde, consistait en ce que les Grecs dénommaient le « *Système parfait* », constitué par une échelle descendante correspondant à notre gamme de *la*, sans accidents.

la sol fa mi ré do si *la sol fa mi ré do si* *la*

Cette échelle était divisée, comme on voit, en quatre *tétracordes* baptisés, de l'aigu au grave, tétracordes des *hyperboléennes*, des *disjointes*, des *moyennes* et des *hypates* ; le son le plus grave étant appelé *proslambanomène* ou *son ajouté*. Or, la lecture en sens inverse de cette échelle archaïque, en prenant

(comme dans le tableau ci-dessous, par exemple), les longueurs de cordes pour des nombres de vibrations, aboutissait à une échelle ascendante de *sol*, où la suite des tons et demi-tons coïncidait « par mouvement contraire » avec la précédente.

Et, le *mode* étant caractérisé, dans toute échelle intégrale, par l'octave centrale de ce *système parfait*, il en résultait l'opposition du *Dorien* (rapports de longueurs de cordes) et du *Lydien* (rapports de vibrations).

Dorien

la	*sol*	*Fa*	*mi*	*ré*	*Do*	*si*	*la*	*sol*	*Fa*	*mi*	*ré*	*Do*	*si*	*la*
72	81	90	96	108	120	128	144	162	180	192	216	240	256	288
Sol	*La*	*si*	*Do*	*Ré*	*mi*	*Fa*	*Sol*	*La*	*si*	*Do*	*Ré*	*mi*	*Fa*	*So*

Lydien

Et nous pouvons admettre que, sous l'influence du concept vibratoire, la lecture inverse du *système parfait* fondamental ait totalement supplanté la précédente oubliée peu à peu, mais en respectant néanmoins, par tradition, la *nomenclature modale* qui s'y rattache. Le mode *dorien* aurait ainsi été représenté par l'échelle de *do*, remplaçant celle de *mi*, et *vice versa*, le *Lydien* aurait été représenté par l'échelle de *mi*, propre au *Dorien* antérieur. En poursuivant la comparaison, on obtient le tableau suivant :

Modes anciens		*Modes nouveaux*
Hypophrygien —	*Sol*	— (Hypermixolydien)
Hypolydien —	*Fa*	— Myxolydien
Dorien —	*Mi*	— Lydien
Phrygien —	*Ré*	— Phrygien
Lydien —	*Do*	— Dorien
Mixolydien —	*Si*	— Hypolydien
Hypodorien —	*La*	— Hypophrygien
	Sol	— Hypodorien

Et l'événement, en effet, confirme l'hypothèse. Ces gammes modales, précisément, — dont les dénominations ne correspondent, ni aux *modes* primitifs antiques, ni aux *tons ecclésiastiques*, — nous sont parvenues par l'intermédiaire de Manuel Bryennius, musicographe byzantin du XIVe siècle. Elles correspondent au renversement rigoureux de l'échelle fondamentale

primitive sous l'influence de l'évolution sensorielle. Et cette évolution était définitive dès les débuts de notre ère, car ces dénominations nouvelles sont exactement conformes à la classification (inexplicable jusqu'ici) des modes par tons et demi-tons de Ptolémée (II, 10), — avec, chez celui-ci, l'*Hypermixolydien* ci-dessus entre parenthèses, — de Bacchius le Vieux (Mb. 18), comme aussi plus tard de Boèce (IV, 15). Le *Dorien* primitif (gamme de *mi*) étant devenu le *Lydien*, on n'est plus surpris que les tables de notation d'Alypius soient basées sur un mode *lydien* fondamental et que, à ce même égard de la notation graphique, l'*Anonyme* de Bellermann ne traite que de ce mode *lydien*, correspondant de part et d'autre à l'ancien *Dorien*. Enfin, ce *système parfait*, fondé sur une échelle de *sol*, nous le trouvons au IXe siècle chez Huchald, dès l'exorde de la *Musica enchiriadis*, figuré en cette écriture, dite « *dasia* », dont il n'a peut-être pas inventé les caractères. Et, en présence de cette échelle de *sol*, il suffit, pour obtenir la classification des *tons ecclésiastiques*, d'une opération, en somme, fort logique en soi, à savoir de renverser, non seulement la suite des notes, mais l'organisme du *système parfait* tout entier, en considérant le *sol* grave comme un *proslambanomène* ou *son ajouté*, et en subdivisant le reste du système selon les tétracordes traditionnels. La comparaison de l'échelle descendante antique et de l'échelle ascendante nouvelle fournit le tableau suivant.

	la	*sol*	*fa*	*mi*	*ré*	*do*	*si*
	Hypodorien..	Hypophrygien	Hypolydien..	Dorien.....	Phrygien....	Lydien......	Mixolydien..
sol	*la*	*si*	*do*	*ré*	*mi*	*fa*	*sol*

la	*sol*	*fa*	*mi*	*ré*	*do*	*si*	*la*
....	....	....	....	....	....	....	
la	*si*	*do*	*ré*	*mi*	*fa*	*sol*	

Et on aboutit ainsi à la justification des *tons ecclésiastiques* et de leurs dénominations dans un ordre contraire à celui des modes grecs. A la vérité, dans les manuscrits qui nous restent du moyen âge, cette division de l'échelle en tétracordes est effectuée à partir du *sol* grave et non pas à partir du *la*; mais on peut légitimement y soupçonner une erreur de copistes plus

ou moins tardifs. Car nous ne connaissons nullement l'origine première d'une telle division de l'échelle de *sol* en tétracordes et rien n'autorise à l'attribuer à Hucbald. Or c'est seulement en considérant le *sol* grave comme un *proslambanomène,* c'est-à-dire comme un *son ajouté* à l'organisme des tétracordes, que, en suivant l'échelle ascendante, on obtient naturellement la série des *tons plagaux* (*la, si, do, ré,*) et des *tons authentes* (*ré, mi, fa, sol*), formant deux tétracordes *conjoints* par le *ré* central, et que nous rencontrons déjà dès le VIIIe siècle chez Alcuin ; tandis que le simple renversement de l'échelle antique rapporté par Manuel Bryennius, aurait donné logiquement, de l'aigu au grave et dans cet ordre : *sol, fa, mi, ré* pour les *authentes* et *do, si, la, sol* pour les *plagaux*, se répondant à la *quinte* et non pas à la *quarte*. Et cette disposition, en effet, est justement celle des *échoi* primitifs de l'ancienne Eglise byzantine. En résumé, on voit que la nomenclature modale ecclésiastique apparaît bien moins le résultat d'une simple confusion de compilateurs ou théoriciens ignares que le fruit d'une évolution naturelle et logique, où les aspirations nouvelles utilisent un système hérité d'un lointain passé de culture, bénéficiant de l'autorité de la tradition, et offrant à un art en germe, plutôt qu'encore en la plus vague genèse, un fondement théorique qu'on n'eût su remplacer alors par autre chose. Et M. le Professeur Urbain s'en peut convaincre de l'inexistence des théories à priori et de l'impuissance des théories caduques à l'égard de l'évolution. La prime théorie des anciens Grecs fut dictée par l'empirisme des musiciens et la systématisation d'un phénomène objectif (rapports de longueurs de cordes). Il en naquit un art monodique où l'organisme des *tétracordes*, des *genres* et des *échelles modales* (origine de toutes *gammes*), constituait un ensemble complexe et, certes, admirable en soi d'éléments à la fois d'unité et de variété indispensables à toute forme d'art. Cette théorie *modale* se perpétua dans les traités jusqu'au XVIe siècle, conformément à la routine servile propre aux théoriciens de tous les temps. *Nos vero cavemus aliquid ab antiquitatis auctoritate transvertere*, avouait déjà Boèce (IV, 3). Mais l'ascendant qu'elle empruntait à une tradition séculaire ne put point prévaloir contre l'évolution sensorielle, et la *modalité* s'écroula devant le concept de *tonalité harmonique*. A l'heure qu'il est, ses résidus, nos deux *modes*

majeur et mineur, n'existent plus guère que nominalement et dans les manuels de Conservatoires. L'inconsciente exploitation progressive des *harmoniques* 11, 13, 17 et 19 ronge de plus en plus et dissout les vieux moules. Et, tout de même qu'il s'avère où que ce soit l'infaillible critère de l'analyste, seul le phénomène vibratoire objectif demeure la loi souveraine, régissant et déterminant l'évolution de l'art musical.

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition Henry de Warocquier (Aquarelle de Venise) : Galerie Druet. — Exposition de Mme Marval : Galerie Druet. — Exposition Charles Camoin : Galerie Marcel Bernheim. — Exposition Raphaël Drouart : Galerie Rodrigues. — Exposition Morin-Jean : au Nouvel Essor. — Exposition Kars etc..., : Galerie Visconti. — Exposition Jeanne Baraduc : Galerie Marguerite Henry. — Exposition Aman-Jean et René Ménard : Galerie Georges Petit. — Exposition Jean Challié : Galerie Georges Petit. — Mémento.

Il n'est point de bon peintre qui n'ait rapporté de Venise une vision particulière, différente, et dont Venise n'ait point tiré un effort vers la lumière et la clarté. Un Claude Monet, sensible surtout au miroitement de l'atmosphère sur les eaux lourdes et les palais roses, rapporte des merveilles de limpidité irisée. Un Raffaelli, sensible partout et toujours, plus encore au personnage humain qu'au paysage, au lieu de chercher comme Monet les points curieux et solitaires où la lumière règne sans partage et s'impose seule à l'admiration, Raffaelli abordera les aspects populeux de la ville, les quais encombrés d'une foule qui court au *vaporetto*. Un Chahine élevé à Venise, plus familier de ce paysage qui est entré en lui, s'arrêtera à des détours de rues pour noter et graver les plus jolies silhouettes de Vénitiennes D'autres, comme Abel Truchet, s'imprègent de la vie cosmopolite de la ville et silhouettent la foule attentive à la Serenata. La psychologie d'un peintre s'éclaire du choix qu'il a fait à Venise d'impressions aimables ou profondes. Venise est un aspect du conte des mille et une beautés de la terre, où chaque narrateur parle du meilleur timbre de sa voix et chacun trouve une variante qui ne ressemble pas à celle du voisin. **Henry de Warocquier** rapporte de Venise des aquarelles qui ne relèvent d'aucun souvenir pictural de Venise, et qui se différencient de sa production ordinaire. Il a laissé les tons riches et sombres qui

composent l'harmonie des fonds de ses visions de villages et de montagnes pour d'heureuses recherches de transparence et de clarté.

Le métier de l'aquarelle l'y amenait tout naturellement, mais le fait qu'il se soit décidé, pour fixer ses notations, au procédé de l'aquarelle implique qu'il était décidé à travailler dans ces gammes fluides et légères.

Il a cherché des coins peu connus, ou s'est placé à des observatoires peu fréquentés, car voici, sur Venise, une page d'un caractère tout neuf : un petit canal silencieux et grisâtre coupe le décor. D'un côté, la masse blanche de *palazzi* dont les frontons se rosissent légèrement ; de l'autre, allusivement décrites, les arbrelets et les massifs d'un joli jardin, peuplé de menues silhouettes de passants.

Dans un coin de port, il note la station de grands voiliers, toutes toiles élargies par le vent qui les bombe. Autour, un semis de barques et de rameurs qui se hèlent. L'harmonie colorée est ici, au gré de l'heure, un peu plus foncée et collabore à une impression de Venise ancienne, de Venise du temps des derniers doges, ou au moins de Manin, fort intéressante.

Ailleurs, Venise éclate tout entière sous un ciel étincelant comme du paradoxe d'un feu d'artifice lumineux. Le Colleone apparaît dans la singularité d'une atmosphère lourde qui serait un temps gris, si le décor avait moins d'éclat.

C'est une excellente série et qui marque un progrès dans l'art de Warocquier. La leçon qu'il a si profondément prise de l'art japonais aboutit à une saveur neuve. La silhouette humaine que tant de peintres ont oubliée à Venise, au bénéfice des architectures et de la lumière, est ici curieusement traitée, sommaire ou détaillée selon les utilités de la présentation : des rameurs, des barques, indiqués dans l'ensemble de leurs groupes; des passants de quai traités presque avec détail quoique cursivement, et, aussi sur un quai, avec deux Vénitiennes, une sorte de gitane, et un Grec élargi par sa justanelle, l'artiste suggère l'idée d'un va-et-vient cosmopolite sur le quai d'embarquement.

§

Mme Marval peint de jolies fleurs et les peint avec diversité. Tantôt elle détache, sur le fond d'appartements aux

lignes appuyées, un grand bouquet très bien construit et elle cherche surtout à donner le mouvement de la masse florale, ou elle sertit le bouquet d'un vase et traite la fleur isolément. Parfois aussi elle jette, sur la touffe de roses, un voile léger, tulle ou dentelle, et, sans nuire à la transparence de la fleur, lui confère un joli mystère.

Le gros de son exposition est une nombreuse série de plages, plages d'été, à baigneuses mondaines. Elle s'est ingéniée à varier sa figuration : voici ses sveltes baigneuses, strictement vêtues de maillots blancs, quelquefois, repris après le bain, un grand collier de grosses perles bleues. Elles se détachent devant la tente rayée de polychromies joyeuses sur un fond hérissé de menues baigneuses pareilles et de tentes aux claires rayures. Elle les isole sur le sable, au bain de soleil. Aussi, elle représente des dames des pays chauds, au teint mat avivé de hâle et aussi d'ocre, mates et basanées sous l'éclat doré du grand chapeau de paille. L'atmosphère est bleue et blanche et fluide et fraiche.

§

Une bonne exposition de **Camoin**, peintre parfois inégal, souvent excellent. Quelques nus de femme, exécutés dans des dimensions restreintes, offrent l'harmonie la mieux nacrée et la plus agréable. Ces nus s'appuient sur des fonds d'arborescences légères, sur des rideaux nuancés, ornés de gros ramages. Quelques paysages du midi offrent une séduction particulière, par la chaude limpidité de l'atmosphère et la jolie plantation du décor.

Une étude de cuisinière nettoyant ses cuivres est enlevée avec la plus savoureuse franchise; accessoires bien peints, autour d'une figure principale à tignasse noire ébouriffée, d'un aspect juste et spontané.

§

Galerie Rodrigues, une très importante exposition du graveur **Raphaël Drouart**, plus importante par la qualité que par le nombre des pièces, estampes ou monotypes. Voici un artiste doué des plus belles qualités de l'imagination, d'un goût sûr et d'un beau méier. Ses monotypes, enlevés sur des dessins écrits sur plaque de verre, lui donnent un moelleux qu'atteint difficilement la gravure, encore que Drouart, à force de souplesse, y atteigne dans certaines planches.

Une partie de l'exposition affère au moderne : visions de plage, femme au bain, nymphes ou femmes jaillissant des eaux tranquilles, d'un style élégant et rythmique ; mais voici dans les monotypes, une Bethsabée se dévoilant d'un mouvement simple et grave, une Proserpine près des feux infernaux auprès desquels apparaissent des larves ou ses Parques, une bacchanale d'une jolie vibration, des chasseresses du cortège de Diane, Aphrodite arrivant vers la terre, droite dans un grand coquillage.

Quelques spécimens d'une illustration du Cantique des Cantiques placent dans une ornementation de page, de style médiéval varié de modernisme, la Sulamite et l'amant. L'accent est savoureux et somptueux. Quelques bons tableaux de Mme Cahout contribuent à l'intérêt de l'exposition.

§

Autre graveur, au Nouvel Essor, **Morin-Jean**. Morin-Jean est résolument moderniste, épris de paysage large et aussi d'intimité recueillie.

On pourrait lui reprocher de plier parfois son art sobre et sûr à de simples exercices, lorsqu'il s'amuse à graver, avec une méticulosité de primitif, un petit nécessaire de cousette. Mais il se retrouve dans des pages comme la *Fenêtre ouverte*, d'un si intéressant détail d'horizon, dans une vue d'appartement où le pas d'une vieille femme en bonnet de paysanne est si habilement situé en un calme intérieur représenté à la Pieter de Hooghe, dans ses eaux-fortes qui traduisent la rude majesté des paysages de Quiberon, dans un marché aux poissons fortement établi.

Les qualités de graveur de Morin-Jean se retrouvent dans sa peinture : une nature-morte aux instruments de musique, d'une belle et riche gravité, un quai de Nantes à la paix solide et mobile, des natures-mortes aux densités bien distribuées.

§

Galerie Visconti, d'excellents nus de **Kars**, un peu rudes, mais de bel équilibre et vibrants de vie vraie et familière ; un portrait de paysanne alourdie, d'un accent sûr, une baignade où les silhouettes féminines un peu rapides sont nimbées d'une telle atmosphère, parmi la beauté d'un paysage aux verdoyances très variées. Une nature-morte et un nu consciencieux de Conrad

Kickert, une petite nature-morte de jolie tonalité d'Yves Alix et, comme dans toutes les galeries, un Utrillo, sensible et joli, un Utrillo de campagne, d'horizon large et de détails menus.

§

Galerie Marguerite Henry, des fleurs de **Jeanne Baraduc,** peinture claire, agréable, volontaire ; un souci d'originalité qui s'exerce parfois aux dépens de la construction du bouquet, souvent irrégulière avec quelque fantaisie cherchée, mais la vision générale du tableau intéresse.

§

L'art d'**Aman-Jean** est fait de vérité, de lyrisme, de suavité. Le parti pris de l'artiste, pour être d'agrément et de douceur, n'en est pas moins arrêté. Son orchestration colorée est toujours d'un charme pénétrant, et il n'est point de page de lui qui ne repose sur une savoureuse et neuve recherche d'accords rares. Cet art est littéraire autant et juste autant que la peinture peut le supporter. L'image apporte l'évocation, mais le travail pictural la présente en parfaite simplicité du dessin dans la recherche de coloration logique et poussée aux extrêmes conséquences des accords fondamentaux.

Le plus beau tableau de cette exposition, c'est peut-être cette représentation de baigneuses, à une heure très calme, dans le jour adouci, dans un silence recueilli des choses. Une femme s'y dévoile d'une admirable pureté de dessin. La nature y prend un aspect de jardin méditatif, mais c'est aussi une belle œuvre que ces deux jeunes filles dont l'une accorde, au livre qu'elle lit, une attention gravement souriante, tandis que l'autre tâtonne aux rayons d'une bibliothèque où les vieux livres, or doux, cuir fauve, maroquin sombre, alignent leurs gaines variées.

Quelques figures évocatrices. L'impression de lecture de la *Sylvie* de Nerval, de la *Colette Baudoche* de Barrès, l'impression d'un feuilletage d'estampes de Goya, du texte du *Roman de la Rose*, traduit par des représentations de lectrices très diversifiées d'aspect, aux faces empreintes d'émotions et de joie noble et tranquille. Une belle série de dessins, portraits ou études de mouvements féminins, de groupes féminins, nous montrent les intéressantes préparations d'Aman-Jean à ses grands tableaux.

Les panneaux d'Aman-Jean alternent avec ceux de **René Ménard**. La robustesse de l'un fait valoir la délicatesse de tons de l'autre.

Les fonds de paysage de Ménard sont toujours somptueux et nourris. Il demeure fidèle à l'image mythologique, en la plaçant dans un paysage observé, vu en Sicile, à Fontainebleau, avec le même élément d'orée de forêt, d'eaux où l'approche du soir pose au milieu du courant ou au centre de l'étang des glaives d'argent.

Il approche ainsi de nous les Trois Grâces, solidement nacrées, par la vraisemblance ordonnée de son bois sacré, lequel est un beau et simple bouquet de bois. Il représente du même style la naissance d'Aphrodite, Hercule archer, les Centaures, dans des gammes solides de pourpre rousse et de vert profond.

§

Chellié expose une abondante série de paysages neigeux du Jura. Ce sont des cimes de collines sur de larges paliers des rampes de montagne, avec des bleuissements de la neige, une savante étude de ses densités et de ses réverbérations dans l'horizon. L'accent d'humanite, la vie du travail dans ces rudes hivers de la montagne, est donné par des charrettes ou des carrioles dont les chevaux peinent pour arriver jusqu'au village, dont la petite église et les maisons frileuses couronnent la côte dure. Quoique uniquement composée de représentations d'effets de neige, l'exposition offre une variété de par la souple exécution des thèmes.

Mémento. — L'Aide amicale aux Artistes, peintres, graveurs, sculpteurs, décorateurs, donne son bal annuel à Magic-City, le vendredi 3 avril. On connaît le but de cette œuvre, qui est de venir en aide aux artistes par des achats d'œuvres, et, au moyen d'une ingénieuse combinaison, de laisser la propriété de l'œuvre à l'artiste, qui peut l'exposer et la vendre, à la condition de verser à l'Aide amicale la moitié de la plus-value obtenue. L'aide devient ici l'entr'aide. Mais ces ressources ne suffiraient pas à alimenter la caisse de l'AAAA, même ajoutées aux cotisations de ses nombreux adhérents : le bal annuel fait l'appoint.

Il y aura deux orchestres. Déguisement facultatif. Les artistes organisent eux-mêmes des attractions, des cortèges, toute la décoration des salles de Magic-City, un bal-musette, une kermesse. Bataille de

fleurs. On décernera de nombreux prix de costumes, de costumes de groupes, de cortèges et d'attractions.

Entrée : 30 francs — Loges, toutes de premier rang : 500 et 300 fr. On trouve des billets à Magic-City, dans toutes les galeries d'art, aux agences de théâtres et au siège social de l'AAAA, 82, rue Vaneau.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Dans les musées de Vienne : le nouveau Musée du « baroque » autrichien, la Galerie d'art du XIXe siècle ; les enrichissements du Musée d'histoire de l'art ; une exposition d'art français. — Expositions Ronsard et Camoëns à Paris.

Depuis que l'écroulement de la monarchie des Habsbourgs a fait passer dans le domaine de l'Etat les collections de la Cour et de la famille impériale d'Autriche, on a procédé à Vienne, sous la direction d'un haut fonctionnaire de l'Etat, l'érudit écrivain d'art Hans Tietze, à un reclassement très heureux de diverses collections publiques. C'est ainsi qu'on a réuni à la célèbre et déjà si riche collection de dessins et d'estampes de l'Albertina les gravures du Cabinet des estampes de l'ancienne Bibliothèque impériale et que, ne laissant dans le Musée d'histoire de l'art du Burgring que les œuvres antérieures au XIXe siècle, on a constitué dans le palais du Belvédère construit pour le prince Eugène par l'architecte Fischer von Erlach, le grand bâtisseur de palais et d'églises de l'époque, et résidence, avant la guerre, de l'archiduc François-Ferdinand, assassiné à Serajevo, un double musée : dans le Belvédère inférieur, un Musée de l'art « baroque » autrichien, miroir de l'activité artistique de Vienne et de l'Autriche en cette première moitié du XVIIIe siècle qui vit le plus brillant épanouissement de la monarchie impériale dans tous les domaines, — et dans le Belvédère supérieur, où l'on avait installé en 1920 et 1921, comme nous l'avons annoncé alors, les plus belles tapisseries de la Couronne d'Autriche, la Galerie de l'art du XIXe siècle. Deux belles publications de l'éditeur viennois Anton Schroll (1) nous permettent de nous faire une idée, à distance, des richesses contenues dans ces deux nouveaux musées.

(1) *Das Wiener Barockmuseum im unteren Belvedere* (in-4, 166 pages avec 190 fig. ; 8 fr. 40, monnaie suisse) ; — *Galerie des XIX. Jahrhunderts im oberen Belvedere* (in-4, 236 p. avec 455 fig. ; 12 fr. 50, monnaie suisse).

Le **Musée de l'art « baroque » viennois**, grâce à l'adaptation parfaite du contenant et du contenu, forme un ensemble d'une merveilleuse harmonie. Dans ces appartements aux décors rocaille, cette galerie de Marbre, ce cabinet des Glaces, ces Chambres jaune, bleue, rouge, verte tendues de damas, ces galeries aux murailles et aux plafonds ornés de stucs et de fresques pimpantes, les statues pompeuses de souverains en costume d'apparat ou vêtus à l'antique, les sculptures mythologiques, les peintures aux tons fleuris, les sièges aux formes contournées, s'exaltent les uns les autres et donnent une impression de richesse imposante dont on ne peut — même si l'on n'est pas enthousiaste de cet art si « en dehors » — méconnaître la séduction. L'album que nous avons sous les yeux, et qui reproduit en très belles planches, avec un texte explicatif du conservateur du Musée, M. Haberditzl, ces ensembles et leurs détails, nous fait admirer le goût parfait qui a présidé à cette installation et nous permet d'apprécier les qualités séduisantes de toutes ces œuvres : plafonds et toiles d'Altomonte (de son vrai nom Hohenberg, dont Altomonte n'est que la traduction italienne) et de Maulpertsch, les grands décorateurs d'alors, qu'il ne serait pas excessif de comparer, surtout le second, à Tiepolo ; compositions religieuses de Johann-Martin Schmidt et de Troger ; peintures décoratives de Strudel, fondateur de l'Académie de Vienne ; portraits de Meytens et de Kupetzky ; paysages classiques de Dorfmeister, Faistenberger et Schinnagel ; statues, bustes et médailles de Franz Messerschmidt, le plus grand sculpteur de l'époque avec Raphaël Donner, auteur de nombreuses et belles œuvres, parmi lesquelles la fontaine de l'ancien Marché aux farines de Vienne, représentant les fleuves de l'Autriche dominés par une figure centrale de la Providence et dont les originaux en plomb, remplacés en 1873 par des copies en bronze, sont ici l'ornement principal et magnifique de la galerie de Marbre; médailles encore de Kayserwerth, de Johann-Martin Krafft et de Widemann, statues mythologiques de l'Italien Parodi, etc.

Un second album, d'une présentation non moins soignée, nous transporte dans l'autre palais, situé en haut de la colline du Belvédère, qui abrite maintenant la **Galerie du XIXe siècle**, comprenant 455 œuvres, toutes reproduites dans ce beau livre. Ce sont surtout les artistes autrichiens et allemands qui y sont re-

présentés. Parmi les premiers, on remarque surtout les trois Alt : Jacob le père, Franz et Rudolf, les fils, auteurs de vues d'Italie et de Vienne, charmantes de sincérité ; les portraitistes Amerling, Eybl et surtout Waldmüller, bien supérieurs par leur probité — surtout le dernier, remarquable aussi comme paysagiste et qui est peut-être le plus grand artiste autrichien du XIXe siècle — aux Lampi, aux Hans Canon, aux Angeli, plus ou moins fades et conventionnels, qui eurent cependant tant de renommée de leur vivant ; l'excellent miniaturiste Daffinger; les peintres de mœurs et de scènes militaires Peter Krafft, Peter Fendi, Danhauser et Pettenkofen ; dans le domaine du paysage, le romantique Koch, et, plus tard, les véridiques Gauermann, Ribartz, Hugo Darnant, Emil Schindler, Robert Russ, Schuch, Carl Moll, puis le charmant romantique Moritz von Schwind dont une suite d'aquarelles sur *La Belle Mélusine* est une des perles de la galerie ; le brillant et superficiel Hans Makart, fêté à Vienne dans les années 75 à l'égal d'un Rubens et dont les compositions décoratives, alors si admirées, sont aujourd'hui bien vieillies ; dans la peinture religieuse, le « Nazaréen » Joseph Führich, etc. Parmi les Allemands, le portraitiste Füger, le charmant intimiste Caspar Friedrich, le délicieux peintre de mœurs humoriste Carl Spitzweg, puis les artistes bien connus chez nous Overbeck (avec *un Chemin de croix*), Feuerbach, Hans Marées, Lenbach, Klinger, Leibl, Trübner, et, le plus grand de tous, Menzel ; les sculpteurs Rauch, Fernkorn, Hildebrand, etc. Mais notre école française est également représentée, et par quelques œuvres excellentes : une réplique par David du *Bonaparte franchissant le Saint-Bernard* du Musée de Versailles, un magnifique *Trompette* de Géricault, un charmant *Portrait de femme* de Corot, un *Bouquet de fleurs* de Delacroix et l'esquisse de son *Combat de Jacob avec l'Ange*, un *Sancho Pança* de Daumier, la *Herse* de Millet, plusieurs Courbet, une *Baigneuse* de Renoir, un paysage de Claude Monet, un tableau d'Eva Gonzalez, le buste de *Rochefort* par Rodin, une *Baigneuse* par Bartholomé. L'Espagne est représentée par un très beau *Portrait d'homme* de Goya.

Le Musée d'histoire de l'art, de son côté, n'est pas resté inactif : une troisième publication du même éditeur (1) nous fait

(1) *Gemäldegalerie im kunsthistorischen Museum, Wien : Erwerbungen in*

connaître par la reproduction et par un texte du conservateur, M. Gustave Glück, qui avait donné l'an dernier le catalogue illustré de cette galerie annoncé ici et auquel cette brochure fait suite, les œuvres dont il a trouvé le moyen, malgré la désastreuse situation financière de l'Autriche, de s'enrichir de 1920 à 1923, soit par voie d'acquisitions, soit grâce à des donations. Il n'y en a pas moins de 57, parmi lesquelles on admire surtout : dans l'école germanique, 9 Primitifs des diverses écoles autrichiennes de la fin du xve siècle, un beau *Saint Matthieu* dans une niche gothique du peintre bavarois du même siècle Mair de Landshut, un *Portrait d'homme* du peintre de Feldkirch Wolf Huber, des compositions religieuses d'Altdorfer (notamment une *Décollation de sainte Catherine*) et de Cranach le Vieux, et surtout une *Tête de Vénitienne* par Dürer, jusqu'ici inconnue et qui compte parmi les belles œuvres du maître ; dans les écoles des Pays-Bas, un *Portement de Croix* de Jérôme Bosch, une charmante *Nativité de l'Enfant Jésus* du maître flamand dit « de la *Vierge entre les vierges* », une autre de Josse van Cleve, une curieuse *Histoire de Ruth* de Jan van Scorel, deux portraits par Rubens de l'*Archiduc Albert*, gouverneur des Pays-Bas, et de sa femme l'*Infante Isabelle-Claire-Eugénie*, un Jordaens : *Les filles de Cécrops trouvant le jeune Erechtonios*, un *Marché aux poissons* d'Ochtervelt, une *Circoncision du Christ* d'Aert de Gelder, un *Portrait de femme de* B. van der Helst, des paysages de Van Goyen, de Salomon van Ruysdael, de Wouwerman, d'A. van der Neer, de Hackaert, et surtout une admirable *Judith tenant la tête d'Holopherne* du peintre Jan Lys, que notre Louvre, à qui elle fut, croyons-nous, proposée, ne put malheureusement acquérir ; parmi les Italiens, une *Flagellation* du Christ du Tintoret, une *Mise au tombeau* du Bassan, un paysage vénitien, *La Barque de la poste*, de Tiepolo ; dans l'école espagnole, un charmant portrait par Velazquez de l'*Infante Marguerite-Thérèse*, qui est allé rejoindre celui de cette princesse et ceux de l'infante Marie-Thérèse que le musée possédait déjà, enfin un sarcastique *Portrait de Goya* par lui-même. On ne peut qu'admirer la belle vaillance dont fait ainsi preuve la direction des musées de Vienne et la féliciter sin-

den Jahren 1920-1923 (in-4, 23 p. de texte avec 57 fig. hors texte, 3 fr. 50, monnaie suisse).

cèrement des beaux résultats auxquels aboutissent ses efforts.

Vienne, en outre, donne asile en ce moment à une **exposition d'art français moderne** organisée dans les salles de la « Sécession » par le peintre Carl Moll, délégué de la Société des Amis des Musées de Vienne, avec l'aide du gouvernement français. Elle montre au public viennois une centaine de tableaux très judicieusement choisis parmi les œuvres de nos plus grands peintres depuis David, Géricault et Ingres jusqu'à Renoir et Van Gogh, ainsi que quelques morceaux caractéristiques de la sculpture française de cette même époque, notamment de Carpeaux et de Rodin, et a un énorme succès. On cite, parmi les chefs-d'œuvre de peinture offerts à l'admiration des Viennois, les toiles suivantes prêtées par nos musées ou par des collectionneurs français : une *Baigneuse* d'Ingres, une *Chasse au lion* de Delacroix, le *Balcon* de Manet, la *Loge* de Renoir et l'*Amateur d'estampes* de Daumier ; la galerie du Belvédère dont nous parlons plus haut a envoyé ses Troyon et ses Daumier ; des collectionneurs particuliers, la *Folle* de Géricault, un *Buveur* de Van Gogh et d'autres toiles non moins intéressantes.

§

Une deuxième **exposition Ronsard**, qui complète celle de la Bibliothèque Nationale, dont nous avons récemment parlé, vient d'être organisée par la maison Maggs frères de Londres, dans ses locaux du boulevard Haussmann à Paris. Elle comprend une suite de 68 éditions anciennes, dont plusieurs rarissimes, ayant appartenu pour la plupart au bibliophile Prosper Blanchemain, à qui est due la résurrection du chef de la Pléiade, plus une lettre autographe de Ronsard à un « Monsieur Chrestien » de Vendôme. C'est la plus importante collection d'éditions anciennes du poète après celle de notre Bibliothèque Nationale. Elle réserve aux fervents de Ronsard qui la visiteront, ayant en main l'érudit catalogue descriptif dressé par M. Seymour de Ricci, les plus vives jouissances.

La maison Maggs y a joint, à l'occasion du quatrième centenaire de Camoëns, une exposition d'une cinquantaine d'éditions précieuses des *Lusiades* et d'autres ouvrages évoquant **Camoëns et son temps**, qui n'intéressera pas moins les bibliophiles.

AUGUSTE MARGUILLIER.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Lettres inédites de Flaubert à G. Pouchet. — On connaît les relations intimes qui existèrent entre Gustave Flaubert et le naturaliste Georges Pouchet. M. Charles Chassé vient de les rappeler et de les préciser dans une très intéressante étude, publiée par la *Grande Revue* (cf. numéro de décembre 1924) sous ce titre : « Le biologiste consultant d'une génération littéraire : Georges-Pouchet 1833-1894 », étude qui porte en épigraphe : « Mon Maître Pouchet (Flaubert) ».

Cependant, Charles Chassé déclare dans cette étude (cf. page 308) qu'on ne connaît pas de lettres échangées par ces deux hommes, et il cite l'opinion du docteur Georges Pennetier, successeur de Pouchet père au Muséum de Rouen, ainsi que l'opinion du si regretté René Descharmes qui, plus que personne au monde, était documenté sur Flaubert : « Je ne sais même pas, lui écrivait Descharmes, ce qu'a pu devenir la correspondance de Flaubert à Pouchet. »

Or, précisément, un hasard heureux vient de mettre au jour trois lettres inédites de Flaubert à Georges Pouchet. La trouvaille a été faite par M. Robert Régnier, le nouveau Directeur du Muséum d'Histoire Naturelle de Rouen, alors qu'il procédait à un classement méthodique et général des Archives de l'établissement, telles que les avait laissées le précédent Directeur Georges Pennetier, mort à 87 ans, en 1923.

M. R. Régnier a bien voulu, sur ma demande, et pour le Musée Flaubert, me communiquer le texte authentique de ces trois lettres, et j'ai l'honneur, nanti des autorisations régulières des ayants droit, de les publier ici intégralement.

PREMIÈRE LETTRE

Voici un mot pour Sainte-Beuve, ça vous fera faire sa connaissance par la même occasion.

J'ai écrit déjà une fois à Maury mais n'ignorez pas, jeune homme, que ledit Maury est plus actif de sa nature. Me comprenez-vous ?

Cette histoire du Jardin des Plantes me semble prodigieusement embrouillée. Tenez moi toujours au courant.

Mille poignées de main,

GUSTAVE FLAUBERT.

Si Sainte-Beuve ne vous sert pas, il pourra vous donner de bons conseils, c'est un malin.

DEUXIÈME LETTRE

Jeudi, 11 h. du matin.

Je reçois à l'instant vos deux lettres d'hier.

La Princesse a, devant moi, déblatéré contre Duruy qui lui avait refusé sans doute quelque service? Sainte-Beuve ne me paraît pas non plus le chérir. (Donc de ces deux côtés-là, il vaut mieux se tenir tranquille?) Mais votre ami Baudry le connaît très bien, allez le voir et prenez ses conseils. De plus allez *immédiatement* (1) rue Laffite, 43, chez mon ami Jules Duplan que vous avez vu chez moi, il vous mènera chez Me Cornu (2), vous aurez soin, jeune homme, de ne pas dire à Me Cornu que la princesse a travaillé pour vous.

Mais j'ai peur que Me Cornu ne soit en Allemagne ?

Vous pourriez aussi ne pas trouver Duplan ? En tout cas voici un mot d'introduction près d'elle. Ah! si ma pauvre Princesse Julie n'était pas à Rome ! votre affaire serait infaillible.

N'importe, il me semble que le succès se dessine grandement ? Je suis sûr que si vous pouviez voir personnellement Duruy, vous lui plairiez comme *ennemi des Prêtres*. Tâchez de le faire.

Je m'absente à partir de lundi prochain.

Je repasserai par Paris vers le milieu de juillet.

Adieu, ou mieux à bientôt. Je suis bien content de tout ce qui vous arrive et je vous embrasse.

GUSTAVE FLAUBERT.

TROISIÈME LETTRE

Vous êtes le plus aimable des mortels, merci mille fois.

Le passage de Plutarque dont je vous ai parlé ne concerne point l'âge de fer, il y est dit seulement que les premiers temps étaient de foutus temps et que la terre se trouvait laide et désordonnée *s'il est loisible de manger chair*. Chap. II.

Tâchez donc de me venir voir un de ces jours.

Mille poignées de mains de votre

GUSTAVE FLAUBERT.

Mercredi.

Quand vous aurez le temps envoyez-moi votre trad. de Genesius.

Comme on le voit, l'objet de cette correspondance paraîtrait avoir trait à un poste sollicité par Pouchet. Est-ce sa demande pour faire partie, en qualité d'anthropologiste et de micrographe, de l'Expédition scientifique du Mexique? Ou mieux, sa candidature

(1) Souligné sur le texte original.

(2) « e » pour « me », indiquant Mme Cornu.

pour succéder à Gratiolet (mort le 16 février 1865) ? Je ne sais. En tout cas, ces lettres, selon l'habitude très fréquente de Flaubert, ne sont aucunement datées. Cependant, la mise en cause de Sainte-Beuve (mort en octobre 1869), de Duruy (ministre de 1863 à 1869), de Jules Duplan (mort en 1870), paraît montrer que ces lettres seraient antérieures à 1869.

A propos de lettres inédites de Flaubert (1), j'ai eu, en 1921, communication partielle, par mon ami feu le docteur Pennetier, de toute une liasse de lettres, ou à mieux dire, de billets, à lui adressés par Flaubert. La plupart de ces lettres, écrites sur papier bleuté, ont pour objet de brèves demandes de renseignements d'ordre scientifique. L'une d'entre elles, par exemple, formulait interrogation sur la copulation de l'oiseau consacré à Junon : le « Paon coïtant ». Cette liasse de lettres a été égarée, et les héritiers du docteur Pennetier — qui en avaient promis le don au Musée — n'ont pu, jusqu'à présent, la retrouver.

Je connais également l'existence de lettres de Flaubert adressées à Pouchet père, et dans quoi Flaubert exprime son opinion sur la fameuse question des Générations spontanées, où Pouchet fut combattu et vaincu — peut-être provisoirement ? — par Pasteur.

Une telle immixtion de Flaubert dans les hautes sphères des spéculations scientifiques présente un grand intérêt ; toutefois, la publication de ces lettres, vu leur caractère scientifique, est réservée jusqu'à nouvel ordre par leur découvreur et détenteur, et aussi elle est assujettie aux autorisations de publier.

GEORGES-A. LE ROY,
Conservateur du Musée Flaubert à Croisset.

NOTES ET DOCUMENTS PHILOSOPHIQUES

« **La Déduction relativiste** », **d'Emile Meyerson** (2). — Comment rendre compte en quelques lignes, voire en quelques colonnes d'une Revue, d'un ouvrage comme *la Déduction Relativiste* d'Emile Meyerson ? L'auteur y a condensé, en

(1) Dont il existe également une autre lettre inédite, adressée au même Georges Pouchet, et plus intéressante encore, puisqu'elle a trait à la composition de *Salammbô* et formule, à sujet, une série d'interrogations ou de questions d'histoire naturelle.

(2) Payot, Paris.

effet, une grande partie des idées sur la philosophie des Sciences qu'il avait exprimées dans ses deux ouvrages fondamentaux : *Identité et Réalité* et *De l'Explication des Sciences*, tout en montrant comment la genèse et le développement des théories d'Einstein illustrent les thèses qu'il a soutenues depuis près de vingt ans.

Ce nouveau livre n'a pas la prétention — comme tant d'autres qui ont si bien échoué — d'offrir un exposé de la « Relativité » en langage ordinaire à l'usage du grand public, voire même à l'usage des philosophes. L'auteur croit même que « c'est là une entreprise condamnée d'avance », la difficulté provenant surtout du niveau des connaissances mathématiques nécessaires pour aborder cette étude, et du manque de souplesse du langage ordinaire, qui est une création du sens commun et qui est constitutionnellement incapable d'exprimer ce qui s'en écarte.

S'il n'est pas un exposé de la Relativité, ce livre n'est pas non plus un exposé *relativiste*, en ce sens que dans les polémiques qui maintenant encore divisent le monde pensant à ce sujet, M. Meyerson se garde bien de prendre parti : il étudie la révolution relativiste en se tenant loin au-dessus de la mêlée, et en cherchant à tirer de ce mouvement des enseignements sur les tendances éternelles de l'esprit humain.

S'inspirant en effet de la pensée bien connue de Pascal : « Toute la suite des hommes pendant le cours de tant de siècles doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement », l'auteur croit à « la solidarité des hommes de toutes les époques dans l'effort tendant à la recherche du vrai ».

Seulement, jusqu'ici, dans la louable intention d'éviter toute occasion de partialité, il avait surtout pris ses exemples dans des théories appartenant au passé de la science comme l'atomisme démocritéen, le mathématisme cartésien ou l'hypothèse du phlogistique, et même dans des théories que l'on pourrait qualifier *d'antiscientifiques*, comme celles de Hegel qui firent tant de bruit au début du XIXe siècle. De là certains reproches que ne lui ont pas ménagés les farouches partisans des « modernes » — ils sont légion aujourd'hui — dans leur querelle toujours renouvelée contre les « anciens... »

C'est à ces reproches qu'il a voulu répondre en analysant les

théories relativistes et les tendances de leurs créateurs, modernes parmi les modernes... Et l'on voit en effet qu'à un examen attentif, la théorie de la Relativité se présente comme une illustration des idées que M. Meyerson avait développées dans ses précédents ouvrages.

Mais il y faut un *examen attentif*... car l'interprétation philosophique de la théorie d'Einstein a donné lieu de la part d'hommes éminents à de grosses confusions.

Contrairement à ce qu'ont pensé et écrit des philosophes célèbres, cette théorie ne conduit nullement à une sorte de *relativisme philosophique :* bien loin d'exiger la considération de règles, d'horloges ou d'observateurs fictifs, imaginés, fantasmatiques, elle ne s'occupe que d'objets et de phénomènes réels ; bien loin — autre erreur non moins grave — de définir la réalité par la mesure et de lier celle-là à celle-ci, elle suppose essentiellement, comme toute théorie physique, que la réalité préexiste à sa mesure. Comme toute théorie scientifique, la relativité d'Einstein exige une ontologie, seulement cette ontologie s'écarte de celle du sens commun plus que dans aucune autre théorie, et c'est là ce qui peut tromper. Ce qui risque également d'induire en erreur, c'est le nom de la théorie qui laisse croire que *tout* y est relatif, alors que la « relativité » des mesures d'espace et de temps (qui justifie ce nom par opposition aux anciennes conceptions) y exige comme base l'*absolu* des « événements » dans l'espace-temps.

Et cette théorie, même sous ses formes les plus avancées — les généralisations de Weyl et d'Eddington — n'aboutit pas, quoi qu'on en ait dit, à une dissolution complète du réel en des êtres mathématiques inconsistants : d'abord la mathématique qu'elle emploie est une géométrie, une géométrie physique qui se distingue donc de la géométrie axiomatique pure (comme l'a montré Einstein dans son opuscule : *La Géométrie et l'Expérience*) par les axiomes et postulats d'où elle part, et qui sont *donnés* par l'expérience au lieu d'être fixés arbitrairement par l'esprit. De plus, au sein de cette *géométrie dans l'hyperespace*, qui par elle-même renferme du *donné*, il y a quelque chose qu'on ne peut déduire, qui est fondamentalement *donné* aussi, c'est la diversité des éléments qui s'y trouvent (électrons, éther...) avec la diversité de la disposition initiale de ces éléments : à tel point qu'on

doit, dans cette théorie, distinguer l'*essence* de l'*existence*, la première étant déduite des lois fondamentales, alors que cette opération est impossible pour la seconde.

Tous ces éléments irréductibles à la déduction, M. Meyerson les appelle des *irrationnels*, en ce sens qu'ils opposent une barrière à la tendance de la raison humaine qui est de chercher à tout déduire ; et déduire un effet d'une cause, c'est trouver dans cette cause tout ce qu'il faut pour expliquer les faits, c'est-à-dire au fond y trouver déjà l'effet lui-même, sous une forme différente, comme par exemple on trouve à l'origine d'un mouvement l'énergie potentielle qui est susceptible de le produire. Et le fait même que l'énergie est passée d'une forme « potentielle » à la forme « actuelle », nous cherchons aussi à l'*expliquer* par un procédé analogue, de sorte qu'en cherchant à tout expliquer, on cherche aussi à tout identifier ; c'est là la tendance *rationnelle* par excellence, et elle se trouve au fond des recherches de tous les savants sans qu'ils la démêlent toujours fort bien eux-mêmes : ils croient souvent rechercher uniquement les rapports entre les phénomènes (des rapports sans supports, suivant la formule positiviste) alors qu'en réalité ils cherchent *l'identité*.

Ce qui le montre bien, c'est le succès incontesté auprès des savants et du public des *principes de conservation* (conservation de la matière, de la force vive, de l'énergie), étayés tout d'abord sur des preuves expérimentales extrêmement faibles, ou même énoncés avant toute espèce de vérification. Ce qui le montre aussi, c'est, en sens inverse, la difficulté que l'on a toujours éprouvée à admettre les énoncés de lois qui ne se plient pas à ce schéma, comme le *principe de Carnot*, qui montre dans l'Univers un devenir irréversible, un *irrationnel* au sens de M. Meyerson. Certes, il faut bien que la déduction se heurte quelque part à des irrationnels (elle en rencontre d'ailleurs bien souvent d'imprévus, témoin les *quanta* d'énergie), mais ces irrationnels, elle cherche à les expliquer à leur tour, à les reculer par conséquent, jusqu'à les réduire en termes d'espace, but ultime que se proposait le « mécanisme » cartésien. La science n'arrive pas à ce but, et même elle inclut dans ses explications toujours plus d'« irrationnels ». Mais la tendance dans ce sens existe depuis que la science est née, et c'est dans les théories récentes qu'elle se manifeste de la façon la plus éclatante.

La théorie de la Relativité nous en montre un exemple remarquable : consciemment ou non, ses créateurs ont obéi à la tendance explicative sous sa forme la plus large ; les hypothèses qu'ils font sur la nature profonde du réel se ramènent à un minimum qu'il paraît difficile de réduire, et ils se félicitent d'arriver, par cette voie nouvelle, à la *déduction* de presque tous les phénomènes, à part certains « irrationnels » qui les gênent visiblement, comme le *quantum* d'action, et l'irréversibilité des changements que montre le principe de Carnot. Certains relativistes ont même, oubliant cette irréversibilité, prétendu arriver à une parfaite homogénéité entre l'espace et le temps ; c'est inexact en vertu des formules même, et il convient de remarquer à ce sujet qu'Einstein et Langevin ont souvent insisté sur *l'impossibilité de télégraphier dans le passé ;* ce fait implique une irréversibilité fondamentale du temps, qu'il est impossible par là d'assimiler aux autres « dimensions ». Mais les outrances mêmes de ces affirmations inexactes montrent combien est profonde la tendance à l'*explication globale*. Dans cette voie, la Relativité a beaucoup mieux réussi, jusqu'ici, que le mécanisme cartésien, mais elle procède du même état d'esprit du savant.

La théorie d'Einstein, bien loin de marquer un bouleversement de la raison humaine, est donc une construction conforme au schéma de la raison. Certes, elle modifie profondément certaines conceptions en nous imposant l'idée que les mesures légitimes de temps et d'espace sont relatives aux mouvements des appareils de mesure : elle va par là directement à l'encontre du Newtonianisme et du Kantisme, qui posaient le temps absolu et l'espace euclidiens comme nécessairement donnés, soit par la nature de la réalité extérieure, soit par celle de l'esprit humain. Elle paraît donc appauvrir la raison en lui retirant quelque chose qui semblait en faire partie ; mais elle l'appauvrit en l'élargissant, et il n'y a pas jusqu'ici d'exemple qu'on soit revenu en arrière après des progrès de ce genre.

En somme M. Meyerson, qui, contrairement à tant d'autres (1), a parfaitement compris la « Relativité », a trouvé, dans la genèse et le développement de cette théorie une éclatante confirmation

(1) Par là son ouvrage se distingue non seulement de ceux des philosophes auxquels il est fait allusion plus haut, mais aussi de la plupart des résumés populaires, qui se prétendent strictement scientifiques...

expérimentale de sa philosophie scientifique : bien plus profonde que les systèmes couramment adoptés à tort dans le monde scientifique (et qui se rattachent plus ou moins au *positivisme* de Comte), cette philosophie s'appuie sur des tendances qui demeurent souvent cachées à la vue des savants eux-mêmes. Aussi n'a-t-elle pas eu encore parmi ceux-ci (1) toute la diffusion qu'elle mérite, malgré la clarté avec laquelle l'auteur a su mettre en évidence ces tendances profondes et cachées. Puisse le succès de son dernier livre répandre dans le monde qui pense les idées de M. Meyerson, qui paraissent devoir être si fécondes pour la science et la philosophie de l'avenir !

ANDRÉ METZ.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Alexis François : *Jean-Jacques et Leurs Excellences*, Lausanne, Editions Spes. — Edmond Gilliard : *Rousseau et Vinet, individus sociaux*, *suivi de Notes sur Vinet, Baudelaire, Ramuz, les Cahiers Vaudois*, Lausanne, Payot. — Léon Bopp : *Jean Darien*, Paris, N. R. F. — Bernard Barbey : *Le Cœur gros*, Paris, Grasset. — Noelle Roger : *Le Nouvel Adam*, Paris, Albin Michel. — Mémento.

Tandis que M. Pierre-Paul Plan, demeuré vainqueur dans ce combat des « Franciscains » et des « Planeurs », dont l'enjeu était formé par les papiers Dufour (2), célèbre sa victoire en répandant sur la face du globe, à coup de massifs in-octavo, la *Correspondance générale* de Jean-Jacques, son infortuné compétiteur, M. Alexis François, se trouve réduit aux miettes du festin rousseauiste. De ces miettes, rendons-lui cette justice, il a su tirer bien des choses : en 1922, les *Lettres* de J.-J. Rousseau et de François Coindet ; en 1923, les *Matériaux* pour la correspondance.

Cette année, en un petit volume — illustré d'estampes et fort bien présenté — de la collection « Vieille Suisse », M. François évoque **Jean-Jacques et Leurs Excellences**, c'est-à-dire les événements dont le récit occupe, dans les *Confessions*,

(1) Les théories de M. Meyerson ont heureusement le succès qu'elles méritent parmi les philosophes, et D. Parodi disait déjà, à propos de l'*Explication dans les Sciences* : « Cet ouvrage n'a fait que confirmer sa réputation et élargir son influence, qui dès maintenant est considérable. » (*Revue de Métaph. et de Morale*, décembre 1924.)

(2) Voir *Mercure de France* du 15 février 1924, page 246.

la fin du livre onzième et le début du douzième : le philosophe, fuyant les rigueurs du Parlement de Paris, se réfugie à Yverdon, dans le pays de Vaud, qui appartenait alors à la république oligarchique de Berne ; accueilli par des amis dévoués et des admirateurs sincères, dont le zèle ne réussit pas à le protéger contre le Sénat bernois, il est bientôt contraint de reprendre le chemin de l'exil.

Le récit de M. François n'apprendra rien de très neuf aux simples curieux de littérature et de psychologie. Les scoliastes fervents du citoyen de Genève y découvriront en revanche quelques documents ignorés ou peu connus. Pour moi, j'ai goûté surtout le style du narrateur. Cet universitaire se révèle poète. Ecoutez-le commencer son histoire : « Le 14 juin 1762, un simple cabriolet, bien étonné de servir pour un si long voyage, s'arrêtait sur la grand'route... » Faire vivre ainsi les objets inanimés, n'est-ce pas proprement la magie poétique ? Et comment pourrait-on dénier aux paroles de l'aède le pouvoir prestigieux de communiquer aussitôt à son lecteur l'étonnement du cabriolet ? Vous rencontrerez plus loin d'autres images non moins hardies : chez les Roguin, Jean-Jacques « se repose dans cette simple bonté de cœur » ; il « se détend après les terribles émotions du voyage et les cahots de sa chaise de poste improvisée » Apprenez donc, petits ignorants, qu'un habile homme improvise non seulement des discours, mais des chaises de poste et que, si les cahots ont endolori votre carcasse, c'est dans la bonté de cœur qu'il sied de la reposer. Ailleurs encore, par la vertu d'une syntaxe audacieuse, vous ferez la connaissance d'un noble Bernois qui « s'est rappelé *d'*avoir rencontré l'auteur d'*Emile* ». Mais il y a mieux : « un témoignage éloquent sur les dispositions de Rousseau à ce point critique de la crise qui devait de nouveau le balayer ». Dans une crise, apercevoir le « point critique », c'est une performance remarquable ; armer cette crise d'un balai qui emporte le pauvre Jean-Jacques comme un fétu, c'est, en vérité, une invention hallucinante !

En étudiant **Rousseau et Vinet**, M. Edmond Gilliard ne s'embarrasse ni d'anecdotes ni de documents. C'est aux idées qu'il en a, moins pour elles-mêmes que pour ce qu'il en peut tirer à son propre usage, au bénéfice de son pays, au profit de ses contemporains. Protestant d'origine, isiaque ou dionysiaque

(de tempérament ou par certitude acquise ?), il ne se défend pas d'être un critique utilitaire :

Je ne songe pas à me demander, de Vinet, quel il fut; je tiens seulement à savoir quel il est, ici, devant moi, en cette rencontre d'aujourd'hui, en cet affrontement d'aujourd'hui, en face de cette exigence d'aujourd'hui. Que Vinet soit de son temps, que m'importe, s'il n'est encore, et suffisamment, et activement, du mien ?

Cette méthode se peut défendre, au moins aussi bien que toute autre. Elle conduit M. Gilliard à des définitions auxquelles, pour ma part, j'ai grand plaisir à m'associer. Celle de Vinet, par exemple :

Ayant supprimé toute existence de l'homme en dehors de Dieu, il a supprimé toute différence entre l'homme et Dieu. Il l'a rendu aussi absolu que Dieu. Par anéantissement de soi, prise de possession du tout. Equivalence de rien et de tout. Plus de proportions. Immobilité. Inhumanité. Néant. Suicide. Mots.

Il me plaît de trouver là une confirmation imprévue de l'avis que j'ai souvent exprimé dans ces pages : c'est que l'influence de Vinet, superposée à celle de Rousseau, qu'elle prolonge tout en la combattant, explique à merveille certains caractères généraux de la littérature romande, ce goût de l'abstrait, ce manque d'imagination cinématique dont souffrent beaucoup de nos écrivains, cette impression qu'ils donnent d'un monde où l'homme est toujours seul en face de la nature et de lui-même.

Sur Juste Olivier, sur Ramuz, M. Gilliard abonde en aperçus ingénieux qu'il serait agréable de discuter à loisir. De Baudelaire, il note très justement que toute sa morale, tout son art reposent sur le problème des sexes. Il aurait pu ajouter, avec M. de Reynold, que ce drame, pour le poète des *Fleurs du Mal*, s'avère d'autant plus poignant qu'il est perçu par un cerveau catholique.

L'écriture du livre révèle plus d'éloquence que de style. Elle n'est pas toujours exempte d'affectation et de redondance. Témoin ceci :

Il faut bien aller prendre les mots où ils sont ; non là où ils se trouvent à l'état inerte, mais là où ils s'affirment en vigueur d'initiative ; là où ils accusent une puissance d'intention, où se manifeste, par eux, une volonté de définition, une énergie d'« imagination » ; là

où, étant entrés en obligation de combinaison significatrice, ils restent soumis à une naturelle nécessité de décomposition rénovatrice.

Ne dirait-on pas du Péguy revu par Paul Reboux ?

§

Passant de la critique au roman, j'y trouve deux jeunes auteurs qui, sans s'attarder, comme nous le fîmes aux temps lointains de l'avant-guerre, à vouloir être prophètes en leur pays, choisissent d'emblée Paris pour théâtre de leurs exploits et se gardent d'y claironner aux carrefours le nom du village natal.

En nous contant la brève histoire de **Jean Darien**, M. Léon Bopp a-t-il voulu fixer un souvenir de sa jeunesse, amplifier jusqu'au tragique une banale déception amoureuse, en même temps que railler son ancienne souffrance ? Ou bien la lecture de Freud l'a-t-elle incité à se mettre dans la peau d'un névrosé, aboulique et insane, pour examiner, du dedans, cet incohérent personnage ? On ne sait. On voit seulement qu'il a fait un livre déplaisant, mais mouvementé et plein de ressources. Et l'on regrette que l'abus d'un procédé aujourd'hui fort en vogue, qui consiste à mêler sans relâche le récit impersonnel au « monologue intérieur », apparaisse parfois comme un moyen commode d'éviter les fondrières parmi lesquelles serpente le rude chemin de la perfection.

M. Léon Bopp a, paraît-il, fréquenté l'Ecole Normale. Cela se sent : « Je ne me libérerai jamais de mes lectures pour fabriquer du neuf ; c'est triste ». Et, bien que l'action du roman se déroule entre Saint-Tropez, Cavalaire, Toulon et Paris, l'image qu'il présente des Français en général et des Méridionaux en particulier ne s'apparente que d'assez loin aux produits de l'art indigène. Même si l'ouvrage était anonyme, on découvrirait sans peine qu'il a pour auteur un Suisse protestant : « A chaque carrefour possible, je ne prends jamais une voie sans éprouver des remords pour celle que j'ai délaissée ». Entendez-vous cette phrase, prononcée sur le Cours, avec une pointe d'ail dans l'accent ? Non, mais à la Chaux-de Fonds, dans le parler des Montagnes, elle ne vous surprendrait point.

Petit roman ou longue nouvelle, **Le Cœur Gros**, de M. Bernard Barbey, semble écrit par quelque disciple d'un Fromentin qui, au lieu d'être peintre, eût été musicien. C'est une histoire

de partout et de nulle part, dont la donnée présente quelque analogie avec celle de *l'Enfant Jaloux*, publiée par M. Robert de Traz dans le recueil qu'il intitule *Complices*. Cette situation, M. Barbey l'expose dans ses facteurs, avec beaucoup d'art, sans en développer les conséquences. La pauvreté, la fragilité du contenu font d'ailleurs ressortir par contraste la force contenue, la délicate richesse qui caractérisent la sensibilité de l'écrivain. On aimera surtout, dans cet excellent début, le naturel, l'aimable aisance, la distinction du ton. Et, sans que le pays de Vaud y soit nommé, on y respirera plus d'une fois l'air paisible et salubre des campagnes vaudoises, non pas celui des vignes ou des pâturages, mais celui des beaux jardins soignés dont les « personnes de la société » ont coutume d'entourer leur maison des champs.

Excédée sans doute des éloges et des blâmes que suscitèrent la douceur, la tendresse, la pitié généreuse — d'aucuns ajouteteraient : la sensiblerie — éparses dans ses premiers ouvrages, Mme Noelle Roger a voulu prouver, semble-t-il, qu'elle pouvait créer aussi de la terreur.

Le Nouvel Adam, c'est un pauvre cancre, qui avait tenté de se suicider à la suite d'un échec scolaire et qu'une greffe, pratiquée *in extremis* dans sa substance cérébrale, a doté d'une intelligence prodigieuse, en avance de plusieurs siècles sur celles de ses contemporains. Devenu un savant génial, dévoré par la passion de connaître, rongé par l'ennui de vivre dans un monde trop lent, Silenrieux, dont la conscience ne s'est pas perfectionnée en même temps que son cerveau, n'use de son pouvoir que pour le mal, ou du moins pour tout ce que les autres hommes appellent de ce nom. Le physiologiste qui a créé le monstre s'effraye des résultats de son œuvre et se jure de ne jamais recommencer la terrible expérience. Sentant son sort lié par une fatale complicité à celui de Silenrieux, dont il est seul à connaître les crimes, il s'efforce en vain d'arrêter la tragique carrière de son fils spirituel et ne réussit qu'à mourir avec lui, dans une expérience de décomposition intra-atomique qui dévaste en une seconde une partie de l'Europe.

Grand sujet, dont l'auteur a tiré, avec une abondance parfois excessive, des effets saisissants. A un ouvrage qui se veut prophétique, il convient de passer quelques inventions qu'un esprit

strictement réaliste pourrait tenir pour invraisemblables. A une terrifique histoire, quand c'est une femme qui la raconte, il ne faut pas demander la même qualité d'épouvante qu'aux contes de Villiers de l'Isle-Adam. Mme Noelle Roger n'en a pas moins réalisé un beau roman, plein d'idées et de vie, et qui chemine à vive allure sur un rythme singulièrement entraînant. Le débat que propose au lecteur la lutte engagée entre le cynisme de Silenrieux et la scrupuleuse honnêteté du docteur Flécheyre ne manque pas de grandeur : chacun en pourra tirer des conclusions propres à enrichir et le cœur et l'esprit.

Mémento. — I. — Poètes. — Dans un écho sur la mort de Carl Spitteler (*Mercure* du 15 janvier 1925), nous annonçions la publication prochaine d'une traduction de ses *Glockenlieder*. Cette traduction, en vers, due à Mme Denyse Dunant, vient de paraître chez Crès, en un charmant volume à tirage restreint qui s'intitule : *Chansons des cloches et de l'herbe*. — Au « Caméléon » (université Alexandre Mercereau), Mme Marcelle Eyris, poétesse elle-même, a fait, le 23 février, sous la présidence de M. E. Jaques-Dalcroze et avec le concours de nombreux artistes, une spirituelle causerie sur les poètes de la Suisse française.

II. — Les revues. — *Pages d'Art*, excellent périodique suisse, qui se publie à Genève, consacre son numéro de janvier à Sigismond Freudeberg : illustrations nombreuses et bien venues, texte érudit et sensible de M. Paul Chaponnière.

III. — C.-F. Ramuz et le public français. — M. Bernard Grasset, qui se propose de diffuser par le monde l'œuvre, jusqu'à ce jour assez peu répandue, de l'écrivain vaudois, donne, pour commencer, une réédition de *La Guérison des Maladies*, dont la première version avait paru en 1917, aux *Cahiers Vaudois* (voir notre chronique dans le *Mercure* du 1er janvier 1920, page 240).

RENÉ DE WECK.

LETTRES ROUMAINES

Claudia Millian : *Cântari pentru pasarea Albastra*, Ed. Vlaici, Bucarest. — Mia Frollo : *Flori de flacari* ; E. Sperantia : *Svonuri din necunoscut* ; D. Protopopescu : *Zvon de pretutindeni* ; V.-V. Paraschivescu : *Cascadele luminei* ; G. Gregorian : *Poezii* ; A. Mosoiu : *Sufletul gradinei* ; 6 vol. aux édit. Casa Scoalelor, Bucarest. — J. Pillat : *Gradina intre Ziduri* Socec, Bucarest; *Pe Arges in sus*, Cultura nationala, Bucarest. — A. Maniu : *Lânga pamânt* ; C. Petrescu : *Versuri* ; 2 vol., *ibid.* — N. Crainic : *Darurile pamântului*, Cartea româneasca, Bucarest. — A. A. Philippidi : *Aur sterp*, Viata romanieasca, Jassy. — L. Blaga : *Poemele luminii*, Cosinzeana, Sibiu ; *Pasii*

profetului, Ed. « Ardealul », Cluj. — Ovid Densusianu : *Sub stinca vremei*, Ed. « Vieata noua », Bucarest ; *Raze peste lespezi*, Ed. « Vieata noua », Bucarest et lib. Henri d'Arthez, Paris. — Mémento.

Le Roumain naît poète, s'écria un beau jour notre grand-père Basile Alecsandri, l'aimable chantre des vertus raciales ; de ces paroles d'orfèvre, l'on a vite fait un adage bien flatteur pour l'amour-propre national. Il est, cependant, vrai que le peuple roumain, tout en gardant l'esprit pratique et le franc-parler, comme il sied à de bons paysans du Danube, ne chérit pas moins les reposantes rêveries et le langage fleuri des Muses ; son folklore rend même merveilleusement manifestes ces prédispositions et aptitudes poétiques, lesquelles s'expliquent en grande partie, selon M. Ovide Densusiano, par nos origines pastorales.

En dehors des rustres inspirés, prodigues et anonymes, dont l'existence quotidienne se passe au milieu d'une nature resplendissante de beautés qui les pénètre jusqu'à l'union fraternelle et mystique, nous comptons aussi une élite de poètes, rompus aux subtilités prosodiques, ayant — pour ainsi dire — lu tous les livres, avides — malgré ou pour cela — d'en faire à leur tour. Leurs jeux gentils et savants, il convient de les tenir hautement pour l'une des plus utiles formes de l'énergie roumaine au travail ; c'est que nos poètes ne défendent et n'illustrent pas seulement la langue, ils la créent encore, autant que leurs songes sinon davantage. Au surplus, après avoir nourri le rêve — enfin accompli — de l'unité nationale, ils entraînent avec un succès de jour en jour croissant par les routes « doux-fleurantes », que recommandait Montaigne pour la vertu, à la connaissance et à l'exercice de la vie intérieure ; car, d'aspect au début plutôt didactique ou relevant d'un art par trop souple et superficiel, la poésie roumaine s'est progressivement enrichie de substance intellectuelle comme de force émotive, pour devenir entretien secret et vibration spirituelle, chose profonde mais ondoyante sans forme préconçue, poésie intuitive et lyrisme pur, suivant la formule et sous l'influence du symbolisme français. Il lui a fallu, à celui-ci, soutenir au champ de nos lettres une véritable guerre, sa guerre de trente ans, qui a été sous le rapport esthétique notre guerre de l'indépendance : il nous a apporté, en effet, en même temps que les principes d'une poésie suggestive et musicienne, l'idée de réalité individuelle et de liberté artistique ; aussi a-t-il engendré, non pas une littérature d'initiation — comme d'aucuns l'avaient

prétendu, — mais bien des œuvres personnelles, où les caractères particuliers à notre terre et à notre race se retrouvent élargis et sublimés.

Si aujourd'hui les nouveaux venus aux lettres, afin d'y marquer leur passage, se dressent à leur tour contre le symbolisme, ce n'est pas qu'ils manquent, pour cela, d'en signaler, même à leur insu, les bienfaits, ou d'en prolonger les conséquences, à tel point ils sont tous imbus de son esprit et de ses applications pratiques, malgré les directions opposées qu'empruntent leurs recherches, les ramenant aux formes traditionnelles, d'une part, ou, de l'autre, les conduisant, par exemple, aux découvertes expressionnistes. Mais remettons à une prochaine fois la description et l'analyse des tendances et des réalisations actuelles de notre poésie; pour l'instant, nous allons présenter, sans nous arrêter aux marques, une série de recueils lyriques échantillons, dont l'apparition en librairie, seule, nous a commandé le choix.

Chants pour l'oiseau bleu, par Claudia Millian. — La bonne fée, qui avait organisé le célèbre voyage de Tyltyl et de Mytyl, a revêtu maintenant les traits d'une troublante et délicieuse sorcière : elle connaît tous les bonheurs, les petits et les gros, de la vie simple et de l'existence raffinée, du monde réel et imaginaire, comme de l'âme humaine et cosmique, qu'elle appelle et interpelle, chasse et pourchasse, s'offrant ainsi à soi-même fête sensuelle et mystique, dévote et sacrilège. C'est la chanson d'Eve, la chanson, traversée d'échos baudelairiens et d'éclats propres à Mme de Noailles, de l'Eve heureuse de s'être délivrée du Paradis, parce qu'elle s'en est taillé d'innombrables, en Amazone intrépide et orgueilleuse, qui s'était faite Dieu.

Fleurs de flammes, par Mia Frollo. — Sur la terrasse du vieux château, discrètement surveillée par une société immobile de nobles dames et de grands seigneurs en pierre — il y a là Marie de France, Marguerite de Navarre, Laure et Béatrice, le bienheureux François d'Assise, ainsi que les Grâces de M. Henri de Régnier — la jeune princesse, sage et savante, aux doigts effilés et experts, s'amuse à l'aquarelle : tout prend la couleur de son âme préraphaélite — la nature est en fleurs, les êtres s'estompent, l'ombre est rose, comme ses peines paraissent de la tendresse, et ses larmes des sourires... Un vent brutal emporte

les exquises et fluides enluminures — la jeune princesse, sage et savante, le laisse faire, résignée et souriante.

Bruits de l'inconnu, par Eugeniu Sperantia. — Le promeneur solitaire a entendu dans ses promenades philosophiques, à travers le temps et l'espace, des voix mystérieuses et d'étranges rumeurs, venant de dessous terre ou bien de l'horizon, ou plutôt des profondeurs intérieures, que son imagination visionnaire a combinées et organisées en une lente succession de mélancoliques histoires et de vieilles légendes — fresque mouvante de songeries idéologiques ou grand ballet de fantômes exécuté aux sons d'une musique triste et lointaine.

Rumeur de partout, par Dragos Protopopescu. — Cet éphèbe du siècle, dilettante inquiet et malicieux dandy, qui aurait fréquenté les jardins d'Académus, se livre, dans le calme des bibliothèques, à toutes les promesses d'émotions, la pensée l'excitant à sentir ; au cours de ses lectures, souvent il s'arrête, surchargé de butin, pour inscrire sur son block-notes gloses rapides, interrogations et rappels, souvenirs de rêves et projets de méditations, qui épousent le rythme de son âme, comme Barnabooth, le riche amateur, tenait journal, orné de vers, en marge de ses voyages par le vaste monde.

Les cascades de la lumière, par Vintila V. Paraschivescu.

La ville. Les usines. Les cris. L'or. Les spectacles.
Dites ! ces bras hardis, aux champs et dans les mines !
La ferveur. Les heures du soir. La détresse.
Il faut savoir aimer pour découvrir,
Et admirer pour rendre
Infiniment
Les visages de la vie étonnante et féconde.
... Voilà — donc — la poésie fixer plus loin la cible
Du but suprême et accessible.
Oh ! la multiple splendeur des forces tumultueuses !

Poésies, par George Gregorian. — En exergue :

Sur des pensers vieillots faire de nouveau des vers.

Et, en manière de postface : les Destinées — vanité des vanités (voir l'Ecclésiaste) et lamentations universelles ; le *Mont des oliviers* — impuissance, colère et blasphèmes du Père ; Chatterton ou le journal d'un poète — *Miserere* pour orgue de barbarie ;

Nuit d'octobre — vents et pluies, tic-tac de l'horloge, quinte de toux, hiboux, fossoyeurs, danse macabre; *ultima ratio* — gémir, pleurer, prier, avec abondance, et ne pas tordre le cou à l'éloquence.

L'Ame du jardin, par Alfred Mosoiu. — Retraite sentimentale dans le musée des souvenirs; divisions du catalogue-guide : collections de gants, de lettres et de photographies; modelages d'Albert Samain aux flancs des vases; corbeilles et médailles Henri de Régnier; estampes du parc verlainien ou de Versailles, avec jets d'eau, sanglots des fleurs, papillons, faunes et nymphes, musiques du soir et du silence; les Trophées accrochés aux murs; etc.

L'Enclos, par Jon Pillat. — Aux pays des rêves énormes et délicats — forêts bruissantes, vastes prairies, étangs morts, impétueuses rivières, tours d'église, vieux donjons, perrons de porphyre, pauvres cabanes — chevauchées et parades, jeux et travaux, princesses et preux, fées et poupées, bêtes, saints et démons.

En remontant l'Argesh, par le même. — En descendant la rivière, vous entendrez les échos d'une vieille légende populaire; si vous vous dirigez en sens contraire, vous connaîtrez une fraîche et délicieuse histoire, histoire de famille, ressémblant à une longue confidence spontanée et émue. C'est la confidence des choses et des êtres auxquels le poète en âge mûr a rendu visite. Visite à son Milly, ou plutôt à ses Orthez et Tournay. Voici les sites de sa prime enfance, voici au penchant d'une colline, cachée par les vignes, la blanche maison de l'aïeul, sa chambre à coucher, sa montre et sa canne. *Sunt lacrymae rerum.* Voici les visages de ses aïeux et de ses aïeules, voici les images de leurs jours évanouis. — Elégies toutes remplies de détails saisissants, de nostalgique amour, de piété attendrie. Le pèlerin fait sa rentrée au bercail en compagnie de M. Francis Jammes. Notre Basile Alecsandri l'accompagne aussi. Il prie encore de s'y rendre maints de nos maîtres ès belles lettres. C'est la grande famille réunie, et unie.

Près de la terre, par Adrian Maniu. — Retour de l'enfant prodigue — retour à l'inspiration primitive et nationale : louanges de la vie simple au milieu de la saine nature, mais les parfums rares et les forts relents se mêlent à l'encens dévot;

tableaux champêtres, d'observation directe et exacte, mais dont la touche dénonce la volonté inapaisée de raffinement et d'originalité.

Vers, par Camil Petrescu. — Les vers se suivent et ne se ressemblent pas. Mais, est-ce vraiment des vers ou c'est de la prose ? M. Jourdain n'en eût pas été plus surpris. Cependant, il y a le mouvement intérieur, la cadence qui résulte du sens des mots librement mariés. Il y aussi des images, bien des « images et mirages ». Cela vous fait revenir à l'esprit l'un des recueils de M. Charles Vildrac ? M. Vildrac a écrit plus tard les « chants du désespéré », auxquels nous ramènent encore, par la vision de la guerre et par le lyrisme secoué d'angoisse et d'amour, les vers du poète roumain.

Les bienfaits de la terre, par Nichifor Crainic. — Rentré des champs, où il a accompli les mêmes besognes que les rudes paysans, ses ouailles, le curé de campagne lit, avant de se coucher, la Bible dans une version teintée d'archaïsmes, ou les romans de l'énergie nationale de Maurice Barrès. Lorsqu'il monte, le dimanche, en chaire, l'on retrouve dans son sermon les odeurs de la terre nourricière, des fleurs de rhétorique, ainsi que résumée en sentences toute la doctrine barrésienne.

Or stérile, par Alexandru A. Philippide. — Divertissements organisés par le petit-fils de Lord Pierrot et de Pierrot fumiste en l'honneur de Jules Laforgue : jets de mots, cascades d'images, légers et passagers nuages de pensées, fusées d'esprit.

Les Poèmes de la lumière, par Lucian Blaga. — Des pans de notre conscience subliminale, du premier moi, confus et mouvant, qui constitue le fondement mystérieux de l'être, se laissent saisir et extérioriser par des métaphores inattendues, par des analogies, approximations et allusions aussi incertaines que frappantes, empruntées à des ordres très différents, dans une harmonie de paroles se déroulant tantôt avec une vive allégresse, tantôt avec une lente majesté, sur le mode des hymnes barbares et des vieux cantiques.

Les pas du prophète, par le même. — Projections de l'Afrique intérieure (nouvelle série, mêmes procédés).

Sous le faix du temps, par Ovid Densusianu. — Collection de paysages, particulièrement caractéristiques, de la terre et de l'âme nationales, perçus du dedans, pénétrés dans leurs

histoire et réalité profonde, possédés dans leurs éléments irréductibles et leur esprit originel, magiquement ressuscités, vivifiés, recréés par un riche déploiement d'images neuves, sensibles, plastiques, d'images psychiques, aussi, douées de conscience, chargées de sens — collection de petits et vrais chefs d'œuvre, resplendissant d'éclat extérieur en même temps que rayonnant d'un foyer secret et intense.

Rayons sur les dalles, par le même. — Voici passer le cortège des Heures, heures claires et grises et sombres, d'amour, de méditation, de lutte, heures douces et graves et lasses, d'espoir, de souvenir, d'attente, voici passer le cortège des Heures, cortège pittoresque, troublant, touchant, de fées, de grâces, de revenants, de masques. Leurs voix diversement modulées évoquent des choses précises, des choses voilées, des choses inconnues, des choses que l'on ne saurait ni décrire ni nommer, que l'on peut seulement deviner et sentir, leurs voix, chapelet de confidences chuchotées, floraison d'aphorismes, de symboles et de mythes orchestrés, leurs voix, qui se renvoient les unes aux autres des échos, éveillent dans les âmes toutes les possibilités de pensée, de rêve, d'enchantement, comme des illuminations immarcessibles, comme des marches processionnelles sous les voûtes de nos cathédrales intérieures.

Mémento. — Publications sur la guerre : M. le général D. Iliesco recueille en un fort précieux volume (pourvu de cartes, de tableaux et de nombreuses pièces d'archive inédites ou très peu connues) intitulé *Documents relatifs à la guerre pour l'unité nationale* (Bucarest, Imprim. Statului) le retentissant et magistral discours prononcé par lui dans une grande séance, dorénavant historique, du Sénat : c'est le complément nécessaire de son succinct, mais déjà riche en faits révélateurs, exposé de *La guerre pour l'unité nationale* (Imprim. de l'Indépendance, Bucarest), dont nous avons rendu compte, constituant par l'abondance des renseignements, par la vigueur de l'analyse, par l'ampleur des jugements, la plus exacte et profonde relation sur la préparation et la conduite des opérations, auxquelles l'auteur avait effectivement présidé, en même temps que par la sincérité des accents et par l'élévation d'âme une confession et un témoignage des plus nobles et émouvants.

Histoire et critique générales. — M. Eugène Lovinesco entreprend une grande et très intéressante *Histoire de la civilisation roumaine*, dont ont déjà paru les deux premiers tomes consacrés aux « Forces

révolutionnaires » et aux « Forces réactionnaires » (Ancora).— M. Michel Dragomirescо réunit en volume sous le titre *Du mysticisme au rationalisme* (Tip. Romàne-Unite) la série de chroniques très remarquées et remarquables qu'il avait données au « Viitorul ». — M. P.-V. Hanes publie une petite *Histoire de la littérature roumaine* (Ancora).

Critique littéraire et philosophique. — M. H. Sanielevici publie de *Nouvelles recherches critiques et philosophiques* (Cartea româneasca); M. Jean Slavici des *Souvenirs* (Cult. nation.) ; M. Jean Petrovici, *Figures disparues* ; M. Lucian Blaga, une *Philosophie du style* (Cult. nation.) ; M. Eugène Sperantia, des *Contributions à la psycho-biologie de la pensée* (Oradea Mare, Tip. Rom.).

Les romans. — Ce genre connaît une grande faveur ; à côté de quelques maîtres éprouvés, beaucoup de poètes s'y essayent avec bonheur. Paru ou en cours de publication : M. Sadoveanu, *Oameni din luna* ; *Venea o moara pe Siret* (Cartea rom.) ; J. Agîrbiceanu, *Iubirea iubirilor* (Adeverul lit.) ; J. Slavici, *Din pacat in pacat* (ibid) ; V. Eftimiu, *Tragedia unui comedian* (Ancora) ; *Omul fara nume* (Dimineata) ; J. Minulescu, *Rosu-galben si Albastru* (Viata rom.) ; N. Davidescu, *Conservator et Cia* (Ancora) ; Lucia Mantu, *Cucoana Olimpia* (Dimineata) ; H.-Yv. Stahl, *Voica* (Tip. Rasaritul) ; J. Teodoreanu, *La Medeleni* (Viata rom.) ; Vinea, *Tic-tac* (Contemporanul). On annonce : E. Sperantia, *Casa cu nalba* ; H. Papadat-Bengescu, *Cetatea vie* ; L. Rebreanu, *Adam si Eva* ; etc.

Les revues. — Naissances : *Societatea de màine* (Cluj), hebdomadaire ; au sommaire du n° 33 : un excellent article de l'académicien G. Bogdan-Duica sur les caprices de la critique : — c'est une sévère et juste, quoique tardive, condamnation de ce que « Vieta noua » avait dénoncé à temps comme un « égarement littéraire », c'est aussi un bel hommage rendu aux rénovateurs de nos lettres.

Tara de jos, revue mensuelle (Bucarest) : au numéro du 15-XII-24 : le rôle social des universités, par G. Tasca, et souvenirs sur Petica par A. Mandru.

Lumea (Jassy), bazar hebdomadaire : l'écrivain roumain par T. Arghezi (n° 7) ; la littérature pour la Noël, par G. Toparceano (n° 8) ; sur le pamphlet, par M. Sadoveanu, J. Arghezi (n° 11) ; etc.

Revista romina, mensuelle : la langue littéraire, par T. Vianu ; les écrivains devant la vie, par F. Aderca (nos 3-4).

Cuvantul literar si artistic, hebdomadaire : un musée d'art national, par N. Crainic ; auteurs et public, par Cesar Petrescu (n° 6).

Cornelia, hebdomadaire pour l'art (Iassy) ; Entretiens avec les écrivains, par H. Burileano (nos 7-8).

Peninsula Balcanica, excellente revue mensuelle, consacrée à l'étude et à la défense des Roumains du Pinde et de la Macédoine, dirigée par

M. Hagi-Gogu, avec la collaboration de nos meilleurs écrivains originaires de la péninsule balkanique. Chronique littéraire, par Take Papahagi.

Miscarea literara, hebdomadaire d'information et de critique littéraires, artistiques, scientifiques, genre « Nouvelles littéraires » de Paris, sous la direction du puissant romancier et fébrile critique M. Live Rebreano. Substantielles chroniques : littéraire, par J. M. Sadoveano ; dramatique, par A. Dominic ; artistique, par T. Vianu ; musicale, par G. Breazu. M. Aderca rapporte, à la manière de M. Lefèvre, les propos des écrivains à qui il rend visite. Articles de fond, gloses et silhouettes, par M. Perpessicius, le délicieux poète, qui s'affirme comme penseur érudit et subtil chaque jour davantage.

POMPILIU PALTANEA.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

J. Kessel et G. Suarez : *Au Camp des Vaincus, ou la Critique du onze mai*, Nouvelle Revue française.

MM. Kessel et Suarez, qui ont déjà donné sous le titre *Le onze mai* un très savoureux volume d'intervious dont il a été parlé ici (15 juin 1924, p. 849) le complètent par un second du même genre, **Au Camp des Vaincus ou la Critique du onze mai**. Dans le premier, les auteurs avaient surtout interrogé des candidats de l'ancienne minorité, futurs vainqueurs ; dans le second ils questionnent des membres de l'ancienne majorité, et il est intéressant de voir comment ceux-ci expliquent leur défaite.

« Reconnaissez-vous, tout de même, demandent les deux journalistes à un de leurs visités, que des fautes ont été commises ? » Et celui-ci répond : « Au point de vue électoral, oui. Au point de vue national, non. » Et cette brève réplique résume très bien le livre, et même l'histoire du revirement. L'ancienne majorité a pu commettre de grosses imprudences électorales, d'abord celle de ne pas prendre le pouvoir elle-même dès le début et de s'inféoder à des leaders d'une nuance politique beaucoup plus accentuée qu'elle, et qui donnaient la sensation continuelle qu'ils auraient préféré être soutenus par une Chambre beaucoup plus rapprochée de l'actuelle ; ensuite celle de ne pas se préoccuper des répercussions que pouvait avoir dans l'esprit des électeurs la politique vraiment malavisée de M. Poincaré, plaçant sous l'épée

de Damoclès un million de fonctionnaires. Si M. Poincaré avait quitté le pouvoir, comme il aurait peut-être dû le faire, le 26 mars 1924, quand son ministre des Finances fut mis en minorité après avoir posé la question de confiance, son successeur n'eût certainement pas conservé son attitude rigide, et les élections n'eussent pas déplacé l'axe du gouvernement. Car, on le sait, l'ancienne majorité, non seulement n'a pas perdu de voix, mais même en a gagné en 1925 par rapport à 1919, mais l'ancienne minorité en a gagné plus encore, parce que beaucoup de précédents abstentionnistes ont été tirés de leur torpeur par la crainte des événements, et ceci a suffi à changer le parti au pouvoir.

Mais au point de vue national, l'ancienne Chambre a droit à tous les éloges, et un des interviouvés qui n'en faisait pas partie, M. François Poncet, a raison de dire : « Ses mérites seront jugés plus grands que ceux d'aucune Chambre de la troisième République. » J'irai même plus loin et dirai qu'aucune Chambre depuis la grande Constituante n'a rendu plus de services à la patrie. Même les fautes qu'elle a commises ont une réelle magnanimité, puisqu'elles ont consisté à surestimer les forces de stoïcisme et de dévoûment patriotique, et à sous-estimer les égoïsmes et les haines. Mais ce n'en furent pas moins des fautes, on ne peut le nier, et que nous payons très cher.

Pour en revenir au livre de MM. Kessel et Suarez, il faut reconnaître que ce n'est pas la rancœur qui règne *Au camp des vaincus*, mais au contraire la confiance et l'espérance. Le beau mot de Lamartine, que cite l'un deux: « L'opposition ne doit pas être le parti de la mauvaise humeur nationale, mais bien le parti de l'espérance nationale», est leur devise, et on ne peut que les en louer. Le parti au pouvoir a fait d'énormes fautes depuis six ou huit mois, mais il semble s'en apercevoir et faire machine en arrière. Tous les bons citoyens seront avec lui s'il poursuit et accentue cette évolution. Mais il faut qu'elle se fasse, car nous nous trouvons dans une crise où la moindre faute peut devenir désastreuse.

Que ce soit grâce aux interviouveurs ou aux interviouvés, le livre de MM. Kessel et Suarez se lit comme une comédie aux quinze actes divers. Quelques-uns de ces quinze intervious sont tout à fait savoureux. Dans celui de M. Lucien Romier, je trouve une formule à retenir : « Pendant la guerre, Joffre a été l'esto-

mac, Pétain le cerveau, Foch le poing. » Ah! que nous voici loin du *onze mai* et des boniments électoraux !

HENRI MAZEL.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914.

Michel Lhéritier : *Tours pendant la guerre*, A. Costes. — A. Diderrich : *La vague sanglante au Luxembourg*, Edit. du Pays Lorrain, Nancy.

C'est le 27 juillet 1914, raconte M. Michel Lhéritier dans son volume : **Tours pendant la guerre**, après divers chapitres de préambules sur la situation de la ville, les travaux et le rôle de la municipalité, etc., — qu'on connut les préliminaires du conflit qui devait si longtemps bouleverser l'Europe.

Les journaux annonçaient que l'Autriche avait déclaré la guerre à la Serbie et que la Russie mobilisait. On eut dans la ville l'impression que la menace cette fois était directe, et que nous allions être entraînés dans le conflit. Il y eut naturellement nombre de potins et l'on vit des espions partout. Deux jeunes Danois furent même arrêtés pour avoir photographié un pont, puis relâchés. Il y eut aussi des manifestations patriotiques, comme il arrive toujours en pareil cas; puis ce fut le tour des syndicats, où l'on pérora, sinon contre la guerre, du moins pour « le bien de la paix ». Les jours suivants, on annonça la prise de Belgrade et l'intervention de l'Allemagne. Avec le *moratoire*, l'argent devint rare. La gare est militarisée, et bientôt on sonne les cloches, tandis qu'on affiche la mobilisation à l'Hôtel de Ville. M. Michel Lhéritier donne cependant l'aspect de la ville avec la mobilisation. On arrache des murs les réclames allemandes. Les troupes partent bientôt, au milieu de l'enthousiasme général. On proclame l'état de siège dès le 3 août, on fait la chasse aux mercantis et les manifestations se succèdent comme les départs de troupes.

On réquisitionne tous les locaux vacants pour y installer des hôpitaux. Nous passons sur les faits concernant l'administration et le ravitaillement de Tours. Les nouvelles de la guerre, d'ailleurs, étaient vagues et optimistes; tout semblait marcher à souhait. Entre parenthèses, on annonce que le nombre des filles publiques a augmenté dans la ville pendant cette période.

Mais voici les mauvaises nouvelles. C'est l'arrivée d'une co-

lonne de 2.000 étrangers ; des Italiens surtout qu'on a fait partir de la frontière et qu'il faut nourrir, loger, avant de les répartir aux environs. Puis ce sont des blessés et encore des blessés. On apprend bientôt (26-27 août) l'arrivée du dépôt du 4e cuirassiers, venu de Cambrai.

C'était la débâcle, et l'ennemi envahissait la France. Un nouveau ministère est cependant à la tête du pays, et Galliéni est nommé gouverneur de Paris. On sait la suite et l'arrêt de l'invasion allemande sur la Marne. De Tours même, les nouvelles sont d'ailleurs assez rares à partir de ce moment.

On parle d'un emprunt de 200.000 francs pour les allocations, et qui est couvert avant même l'émission; lors de la fête du roi Albert de Belgique, la municipalité fit pavoiser l'Hôtel de Ville aux couleurs de nos alliés de l'Yser, au milieu d'un grand enthousiasme de la population. Avec 1915, on note l'entrée en guerre de l'Italie à nos côtés. La ville comme tout le pays, s'était maintenant installée dans la guerre, et l'on ne conservait plus beaucoup de l'anxiété des premiers mois. La 20 février 1916, on parle surtout de la bataille acharnée qui se livre sous Verdun.

A Tours, pendant ce temps, on se plaint de l'augmentation du prix du gaz; on se lamente à propos du lait et du beurre; il y a une grève des employés des tramways, qui demandent le relèvement des salaires.

On arrive cependant à 1917, et chacun de discourir sur la grande offensive qui n'aboutit guère, avec la bataille de la Malmaison et du chemin des Dames. Les mois cependant passent, et l'on se préoccupe surtout de la question d'une paix possible. En attendant, on déplore l'augmentation du lait, du beurre, du gaz, etc. Au printemps, l'ennemi s'est replié sur la Somme, vers Saint-Quentin, mais les batailles qui sont alors livrées ne donnent pas grand résultat. L'agrément de la vie tourangelle a fait place à la pénurie, aux restrictions, au rationnement. Le ravitaillement prend une importance qu'on ne lui connaissait pas ; mais tout est subordonné aux services de la guerre, qui priment tout le reste. La pénurie générale continuait, le pain manquait ; dans un des arrondissements de la ville, des boulangeries furent envahies et la police dut intervenir. On manqua de charbon, de pétrole, de tabac, etc. On assiste cependant à l'arrivée et à l'installation des Américains, avec lesquels la municipalité eut bien des discus-

sions, mais qui finirent pourtant par s'installer commodément. Enfin, c'est la fin de la guerre ; les rues sont pavoisées. les cloches sonnent et toute la ville est en fête, etc.

Cependant, M. Michel Lhéritier se plaint de la saleté de la ville, des baraquements qui l'encombrent, du mauvais état des boulevards dont l'un est devenu le cimetière des autos de l'armée, etc. — Le volume de M. Michel Lhéritier poursuit cette chronique de Tours jusqu'à 1919. Mais en somme il n'intéressera guère que les indigènes de la ville ou de la région, qui lisent le bulletin municipal. Ce qui peut retenir dans le volume, ce sont les faits généraux, qui constituent la trame sur laquelle est bâtie le récit. Mais on les connaissait depuis longtemps déjà.

M. Camille Chautemps, dans la préface, nous fait longuement l'éloge des municipalités de France et montre combien leur situation fut laborieuse et difficile ; je le chicanerai cependant sur un point : c'est lorsqu'il parle de la cité du moyen âge, qui fut un organisme le plus parfait sans doute qui ait jamais existé, et la cellule vivante du pays.

Nos villes, à côté de cela, ne sont que des agglomérations. Elles ne vivent pas de leur vie propre, mais du reflet de la capitale, le long récit de Michel Lhéritier le démontre péremptoirement, une fois de plus; et, même à ce point de vue, peut-on dire qu'il est un précieux témoignage, mais en somme à côté de ce qu'a voulu et cherché l'auteur.

Cet ouvrage abondant se termine par la très longue liste des Tourangeaux qui sont tombés pour la défense du pays au cours de la guerre.

Une très intéressante relation encore des premiers mois de la grande guerre a été donnée par M. A. Diderrich : **La vague sanglante au Luxembourg** et dans le nord de la Lorraine. C'est le récit d'un témoin oculaire et l'un des acteurs du drame. L'indépendance du Luxembourg, on le sait, ne devait pas peser plus que celle de la Belgique, aux yeux d'un adversaire sans scrupule et qui voulait arriver rapidement à ses fins ; c'était une porte ouverte, que lui interdisaient les traités, mais qu'il avait hâte de franchir.

Dès le 31 juillet 1914, raconte M. A. Diderrich, — le fait se place avant la déclaration de guerre, — une auto militaire pénétrait dans la gare de Trois-Vierges, vers la frontière allemande du

pays. Elle portait un officier et six soldats qui sommèrent le chef de gare de leur livrer les appareils télégraphiques, — qu'il détériora devant eux — et firent enfin sauter les rails du chemin de fer sur une longueur de 50 mètres. Toutefois, on s'aperçut ensuite qu'il y avait erreur de jour, et l'officier en s'éloignant ne put que faire des excuses. Au lieu du dimanche matin 6 h., il était venu le samedi à 5 heures. Lorsque l'invasion se produisit (2 août), le gouvernement envoya *son* capitaine de gendarmerie pour protester. C'était tout ce qu'il pouvait faire en effet, les troupes dont dispose le duché ne dépassant pas 300 hommes.

Dès les premiers jours, mensonges et vantardises commencèrent du reste. En même temps qu'on apprenait l'intervention anglaise et la déclaration de neutralité de l'Italie, on racouta que les troupes du Kaiser avaient déjà fait plus de 50.000 prisonniers. La France était pourrie, ajoutait-on ; ses soldats marchent nu-pieds et n'ont pas de munitions ; les Anglais ne sont pas armés ; quant aux Russes, les Japonais, « ces Allemands de l'Extrême-Orient », s'en chargeront.

Trois armées allemandes avaient en somme pénétré dans le Luxembourg : l'armée du Konprinz, celle du duc de Wurtemberg et celle du général Von Hausen, c'est-à-dire plus de 600.000 hommes. On envoya à Longwy trois des otages qui avaient été pris à Longuyon pour obtenir la reddition de la place, mais sans succès.

Pendant cette première quinzaine d'août, les troupes allemandes continuaient d'ailleurs à traverser le Luxembourg ; mais on accusait surtout les Anglais d'avoir voulu cette guerre ; on croyait bien aussi que le Japon se mettrait avec les Austro-Allemands et déclarerait la guerre à la Russie. Dès le début, les troupes allemandes furent pillardes et rapaces, exhibant à Luxembourg le fruit de leurs rapines ; des lettres venues du pays leur demandaient surtout des meubles et du linge ; des trains spéciaux furent même organisés pour transporter en Allemagne les milliers de choses volées dans les régions envahies ; et après l'armistice, certains de nos officiers ont retrouvé leurs meubles au delà du Rhin où ils avaient émigré. — « En attendant et pour se faire la main, les soldats du bon Dieu allemand commettaient crimes sur crimes » à travers le Luxembourg occupé. Massacres, déportations, vols et pillages, furent de tous les jours.

Les premiers coups de feu avaient été tirés le 7 août et il y eut des escarmouches du côté de Longwy. Un convoi de vingt-six camions automobiles allemands, chargés de vivres, se trompa de route et fut pris par les Français, qui incendièrent aussitôt les voitures dans la crainte de les voir reprises par l'ennemi. L'offensive française avait d'ailleurs bientôt commencé, mais se heurta à de grandes forces allemandes. Un moment, le bassin de Briey fut libéré.

Dans le sud du Luxembourg, ce fut l'affolement parmi les Boches; les villages regorgent de blessés, de cavaliers démontés. Le Kronprinz avait fait ses malles, et les camions chargés de bagages étaient prêts à partir. Mais l'ennemi disposait de trop grandes forces; les nôtres reculaient en Belgique; les armées allemandes reprirent l'offensive et se préparaient à enlever Longwy.

Le Konprinz s'était arrêté à Esch-sur-Alzette et y faisait la fête. L'offensive reprit bientôt et l'occupation de Longwy fut décidée. La place, sous le commandement du colonel Darche, était défendue par environ 3.000 hommes. Cette poignée de soldats allait immobiliser presque complètement l'avance du Kronprinz jusqu'au 27 août. Après la prise du Mont Saint-Martin, ils envoyèrent un régiment d'infanterie, musique en tête, pour occuper la place jusqu'alors silencieuse, mais qui s'enflamma brusquement quand l'ennemi fut à portée et en fit une boucherie. Pour se venger, les Allemands incendièrent soixante-dix-huit maisons à Mont Saint-Martin et y massacrèrent dix-sept personnes. Dès le 25 août, ils commencèrent à tirer sur la ville basse de Longwy; sur les civils ; la grosse artillerie allemande se mit bientôt de la partie, et la forteresse dut hisser le drapeau blanc. Comme Maubeuge, Longwy avait été forcée de se rendre, ouvrant une porte de plus à l'ennemi. Dans le traité de capitulation, le colonel commandant la place avait spécifié que les prisonniers garderaient « leurs biens personnels et leur argent ». Mais on ne nous dit pas si cette clause fut respectée. Le dimanche qui suivit la chute de Longwy, le grand quartier général allemand, d'abord à Coblence, puis à Trèves, vint s'intaller à Luxembourg, dont tous les hôtels et locaux divers furent envahis. On vit même passer l'Empereur Guillaume II, mais qui alla se terrer dans la légation allemande, où l'on avait installé toute une

artillerie contre les avions. Je ne parlerai pas des autres précautions prises par une police d'ailleurs ostensible et surabondante cela risquerait de faire sourire. L'empereur devait partir de là sans doute pour faire son entrée dans Paris, mais la bataille de la Marne, qui décida en somme du sort de la guerre, l'obligea de changer tous ses projets.

A la suite de la bataille des frontières, ajoute l'auteur, nombre de soldats français, séparés de leurs corps, se cachèrent dans les bois et finirent par être recueillis par des Luxembourgeois, ainsi que quantité de blessés. On parvint à les soustraire à la curiosité et à l'espionnage des vainqueurs. C'est ainsi que fit le bourgmestre de Differdange. Les soldats ainsi sauvés des pattes allemandes restèrent au Luxembourg jusqu'à la fin de la guerre.

De nombreux Luxembourgeois et l'auteur lui-même servirent la France jusqu'à la fin de la guerre ; des milliers de volontaires s'engagèrent au cours des hostilités dans l'armée française, et payèrent de leur sang leurs aspirations et leurs préférences. Le Luxembourg en effet, nous dit M. A. Diderrich, a toujours demandé son union à la grande famille française.

Les « parlotes » des diplomates qui ont réglé le sort des divers États après la capitulation de l'Allemagne, — les jalousies peut-être de nos amis les Anglais ? — ont empêché, cette fois encore, de leur donner satisfaction.

CHARLES MERKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Paul Gruyer : *Fontaines bretonnes*, avec 45 illust. ; Laurens. 3 »

Achille Segard : *Ango de Dieppe* ; Peyronnet. 3 50

Art

Maurice Bladel : *Le concept de la foi selon les peintres flamands* ; Renaissance d'Occident, Bruxelles. 3 »

Claude Champion : *Schongauer*, avec de nombr. repr. ; Alcan. 10 »

Henri Guerlin : *L'art enseigné par les maîtres. La Technique, Peinture*, avec 8 pl. h. t. ; Laurens. 7 50

P. Jean-Desthieux : *Qu'est-ce que l'art moderne ?* Plon. 5 »

Roger Peyre : *Les Carraches*, biographie critique avec 24 reprod. ; Laurens. 6 »

Histoire

E. Cavaignac : *Chronologie à l'usage des candidats aux examens d'histoire* ; Payot. 12 »

Paul-F. Macquat : *Le fils de Louis XVI en Suisse*, ses relations avec les familles Leschot et Himely ; Daragon. 4 »

Colonel Nemours : *Histoire militaire de la guerre d'indépendance de Saint-Domingue*. Tome I : *La campagne de Leclerc contre Toussaint-Louverture*, avec une carte routière et militaire ; Berger-Levrault. 7 »

Littérature

Henri d'Almeras : *La femme amoureuse dans la vie et dans la littérature : La jeune fille* ; Albin Michel. 7 50

H. Ashton : *Lettres de la comtesse de La Fayette et de Gilles Ménage*, publiées d'après les originaux avec une introduction, des notes et un index ; Hodder et Stoughton, Londres. » »

Jean Azaïs : *Les attaches méridionales d'André Chénier* ; Le B n-Plaisir, Toulouse. 2 50

Dr Barbillon : *Vivre, penser, mourir*, essais de philosophie biologique ; Presses universitaires de France. 5 »

Pierre Berger : *Les poètes préromantiques anglais*, avec introduction, traduction et notes ; Renaissance du Livre. 5 »

Albert Besnard : *Sous le ciel de Rome*, souvenirs. Introduction de Marcel Prévost ; Edit. de France. 7 50

Ludovic Bron : *Sarah Bernhardt*, avec des illust. ; La Pensée française. 15 »

Gabriel Faure : *Ames et décors romanesques* ; Fasquelle. 7 50

Gustave Kahn : *Silhouettes littéraires* ; Montaigne. 6 50

Mme de La Fayette : *Histoire de Madame Henriette d'Angleterre*, introduction par Emile Henriot ; Rieder. 7 50

Paul Louis : *Les types sociaux chez Balzac et Zola* ; Editeurs associés. » »

Comte de Luppé : *Les jeunes filles à la fin du XVIIIe siècle* ; Champion, 2 vol. 40 »

Charles Melaye : *Pastiches du Sérail* ; Libr. des Lettres. 5 75

Francis de Miomandre : *Eloge de la laideur* ; Hachette. 3 50

Ernest Raynaud : *Souvenirs de police : Au temps de Félix Faure* ; Payot. 7 50

Jacques Roujon : *La vie et les opinions d'Anatole France* ; Plon. 7 50

Jean Royère : *Clartés sur la poésie*; Messein. 9 »

Margaret de Schurinitz : *Les Epitaphes de Ronsard*, étude historique et littéraire ; Presses universitaires de France. 15 »

Willy : *Souvenirs littéraires et autres* ; Edit. Montaigne. 6 50

X : *Le Gazetier littéraire*, historiettes, anecdotes et indiscrétions de l'an 1924 ; Crès. 7 50

X : *Graal*, avec 3 dessins et 35 bois ; Edit. Revue mondiale. 15 »

X : *Le Théâtre indiscret de l'an 1924* ; Crès. 7 50

Musique

Léon Melchissedec : *Le chant, la déclamation lyrique, le mécanisme de l'émission de la voix* ; Nilsson. 10 »

Robert Pitrou : *La vie intérieure de Robert Schumann*, avec 8 pl. h. t. ; Laurens. 18 »

Ouvrages sur la guerre 1914-1918

K.-F. Nowak : *Les dessous de la défaite*, traduction française par H. Simondet et G. Bernard ; Payot. 25 »

Général Palat : *La grande guerre sur le front occidental*. X : *La ruée sur Verdun, 5 août 1915-30 juin 1916*, avec 4 cartes et un plan ; Berger-Levrault. 25 »

Lieut.-Col. Reboul : *Mobilisation industrielle*. Tome I : *Des fabrications de guerre en France de 1914 à 1918*, avec 4 graphiques ; Berger-Levrault. 6 75

Philosophie

Berkeley : *Dialogues entre Hylas et Philonous*, traduction française par G. Beaulavon et D. Parodi ; Alcan. 9 »

M. Vallois : *La formation de l'influence kantienne en France* ; Alcan. 20 »

Poésie

Laurent d'Algol : *Aux temps médiévaux* ; Edit. de la Nef. » »

Jean Cocteau : *Poésie, 1916-1923* ; Nouv. Revue franç. 12 »

Gilberte Custine : *La guirlande des heures* ; Messein. 5 »

Fernand Demany : *Chansons pour vivre* ; Renaissance d'Occident, Bruxelles. 4 »

Maurice Heim : *Le chacal de minuit* ; Chiberre. 5 »

Charles Mattéi ; *Le rêve d'or* ; Jouve. 6 »

J. Kervyn de Meerendré : *La vallée païenne* ; Renaissance d'Occident, Bruxelles. 5 »

Moréal : *Visions et voix* ; Jouve. 5 »

Politique

N. Lénine : *Que faire ?* Libr. de l'Humanité. 7 »

A. Netchvolodow : *L'empereur Nicolas II et les juifs*, traduit du russe par I.-M. Narischkina, avec 8 portraits ; Ghiron. 15 »

Questions juridiques

Paul Ginisty : *Vie, aventures et incarnations d'Anthelme Collet, 1785-1840* ; Poirier. 7 50

Questions militaires et maritimes

Dr Lomier : *Histoire des régiments de Gardes d'honneur, 1813-1814*, préface de M. Edouard Driault, avec des illust. ; Champion. 25 »

Colonel Duchêne : *Comment naquit l'artillerie de tranchée française*, avec 2 croquis et 7 photos ; Berger-Levrault. 1 50

Questions religieuses

A. Aulard : *Le christianisme et la révolution française* ; Rieder. 6 50

E. Moutier-Rousset : *La prétendue morale dans l'Evangile* ; Presses universitaires de France. » »

Roman

Henri Bachelin : *Les grandes orgues*, bois originaux de Galanis ; Editeurs associés. 12 »

Pierre Bienaimé : *Tu aimeras*, commentaire de Georges de Porto-Riche ; Edit. de la Nef. » »

Louis Borde : *L'usure* ; Edit. du Raisin, Dijon. 7 50

Charles de Bordeu : *Un cadet de Béarn* ; Plon. 7 50

Georges Bouchard : *Une ferme sur la Tille* ; Editeurs associés. 7 »

Cami : *Les amours de Mathusalem* ; Flammarion. 7 50

Claude Chauvière : *Notre désir* ; Férenczi. 7 50

Michel Corday : *Des histoires* ; Flammarion. 7 50

Henri Deberly : *L'ennemi des siens* ; Nouv. Revue franç. 7 50

Roger Dévigne : *Janot, le jeune homme aux ailes d'or*, avec un bois gravé par Maximilien Vox ; Le Livre. » »

Jacques Estervielle : *Une fausse sortie* ; Flammarion. 7 50

Pierre Guéguen : *Arc-en-ciel sur la Domnonée* ; Rieder. 7 50

Thomas Hardy : *Tess d'Urberville*, traduit de l'anglais par Madeleine Rolland ; La Sirène (Crès). » »

José Hennebicq : *Le miracle des yeux* ; Renaissance du Livre. 7 50

André Négis : *Pégase et le percheron* ; Edit. Fortunio. 6 50

Paulo Osorio : *La mort de Don*

Juan ; Editeurs associés. » »

Fortuné Paillot : *Les amants d'enfance* ; Flammarion. 7 50

Jean Ray : *Les contes du whisky* ; Renaissance du Livre. 7 50

Elissa Rhaïs : *L'Andalouse* ; Fayard. 7 50

Louis de Robert : *Papa* ; Flammarion. 7 50

André Salmon : *Une orgie à Saint-Pétersbourg* ; Kra. 10 »

Léon Sazie : *La danseuse errante* ; France-Edition. 7 50

Maurice Simart : *L'entresol de Monsieur Perruzot* ; Baudinière. 7 »

Pierre Soulaine : *Totte et sa chance* ; Flammarion. 7 50

Les Trois : *L'initiation de Reine Dermine* ; Fasquelle. 7 50

Hugh Walpole : *La cité secrète*, traduit de l'anglais par M. Hentsch et J. Muller-Bergelonne ; Perrin. 8 »

Sciences

Rémy Collin : *Physique et métaphysique de la vie* ; Doin. 4 »

Jean Mascart : *Notes sur la variabilité des climats*. Ire partie ; *Introduction générale historique* ; Audin et Cᵒ, Lyon. 25 »

Dʳ Charles Perrier : *L'oreille et ses rapports avec la taille, la grande envergure, le buste, le pied et le crâne chez les criminels*, avec 50 illust. ; Maloine. 15 »

Edmond Perrier : *Lamarck* ; Payot. 5 »

Etienne Rabaud : *J.-H. Fabre et la science* ; Chiron. 6 »

Sociologie

A.-L. Bittard et R. Mortier : *Ce que peut la France vivante*, préface de M. Henri Queuille ; Dunod. 9 75

Paul Gemähling : *Les grands économistes*, textes et commentaires ; Libr. Sirey.

René Masse : *La production des richesses*, préface de M. Raphaël-Georges Lévy ; Giard. 50 »

Théâtre

Paul Avort : *Le monsieur un tel*, pièce en un acte ; Renaissance d'Occident, Bruxelles. 5 »

Michel de Ghelderode : *Le mystère de la Passion de N. S. Jésus-Christ*, avec tous les personnages pour le Théâtre des Marionnettes reconstitué d'après le spectacle ; Renaissance d'occident, Bruxelles. 5 »

Michel de Ghelderode : *Oude Piet*, drame burlesque ; Renaissance d'Occident, Bruxelles. 4 50

Varia

Georges Anquetil : *Satan conduit le bal*, roman pamphlétaire et philosophique des mœurs du temps ; Edit. Georges Anquetil. 10 »

Colonel M. Givierge : *Cours de cryptographie* ; Berger-Levrault. 30 »

Voyages

R. Desjardins : *Avec les Sénégalais par delà l'Euphrate* ; Calmann-Lévy. 6 75

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale ordinaire. — Un monument Verlaine à Metz. — En hommage à Albert Samain. — La famille de Paul-Louis Courier. — Ephémérides de l'affaire du « Journal des Goncourt ». — Cinquantième anniversaire de la mort de Mme Ancelot. — Centenaire de Mrs Barbauld. — A propos des chaires de Langue d'Oc. — Une lettre

de M. Jean de Gourmont. — Sur la mort d'Enrico Thovez. — L'histoire de la « Marie-Céleste ». — Le titre d'Empereur pris par les rois de France. — Mr Howard Carter et Toutankhamon. — La tombe de Bazac. — La réforme de l'orthographe en Angleterre. — L'épreuve de l'Obèse. — A propos du mot « arpète ». — Erratum. — Rachat de numéros du *Mercure de France*.

Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale ordinaire. — Les actionnaires de la Société anonyme du « Mercure de France » sont convoqués en assemblée générale ordinaire le mercredi 8 avril prochain, à 18 heures, au siège social.

§

Un monument Verlaine à Metz. — Deuxième liste de souscriptions :

Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques	1.000 fr.
Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de Musique	500 »
Mme Cécile Réal	10 »
M. Hussenot-Desenonges	50 »
Anonyme	20 »
M. Jean Pédron	20 »
Société des Poètes français	50 »
M. Louis Richard	10 »
	1.660 »
Première liste	4.553 »
	6.213 »

Les souscriptions sont reçues au *Mercure de France*, 26, rue de Condé (6e).

§

En hommage à Albert Samain, le dimanche 7 juin, il sera apposé à Magny-les Hameaux, comme nous l'avons annoncé, deux plaques commémoratives, l'une, en céramique de Sèvres, sur la maison mortuaire, l'autre, sculptée en bas-relief par Mme Yvonne Serruys, contre le mur du cimetière.

Voici la troisième liste de souscriptions :

Société des Auteurs Dramatiques	500 »
Association de la Critique littéraire (2e versement)	50 »
Société des Amis des Arts de Versailles et Seine-et-Oise	100 »
Société des Amis de Versailles	100 »
Conseil Municipal de Magny-les-Hameaux	100 »
Lycée de jeunes filles de Versailles	100 »
Lycée Hoche, à Versailles	100 »
M. Daix, maire de Magny-les-Hameaux	20 »
M. Raymond Bonheur	100 »
M. René Philipon	100 »
M. Louis Barthou	50 »
La *Feuille de Chou*	10 »
Mme Georges Kohn	50 »
Mme Stuart Merrill	30 »
M. A. Ferdinand-Herold	20 »
M. le Curé de Magny-les-	

Hameaux	2	»
M. Risch	5	»
M. Jean Blaize	10	»
M. L. Amodru	50	»
M. L. Poitevin	5	»
M. Alfred Langevin	20	»
M. H.-S. Fernau	50	»
M. G. Canton	10	»
M. Siron	5	»
M. Louis Dorizon	20	»
M. Louis Hirsch	100	»
Mme Janin-Ditte	20	»
M. Marcou, Président du Syndicat d'Initiative de Versailles	20	»
Mlle de Palerme	100	»
M. Jacques des Gachons	5	»
M. Regnier	5	»
Mme Desjardins	5	«
Mme la Ctesse de Corberon	5	»
M. le Capitaine Maugnin	20	»
M. Moricheau-Beaupré	5	»
M. le Dr Paul Depasse	5	»
M. Ducaruge	5	»

Mme la Ctesse de Legge	10	»
M. Farnier	1	»
M. le Cel James Martin	2	»
M. Normand	5	»
M. le Ct Maurice Martin	5	»
M. et Mme Charly La Brosse	20	»
M. Conrad Munsch	5	»
M. le Cte d'Hauteville	5	»
M. Haimet	5	»
M. Albert Francastel	5	»
Versements anonymes à Versailles	31	»
M. Fleury	10	»
Mme Jacques Ferny	5	»
M. Emile Girard-Marchand	10	»
Mme Chiappiri	2	»
M. et Mme Didot	5	»
Mlle Marie Dubois	10	»
M. Emilien Giraud	5	»
Total	2043	»
Listes précédentes	2710	»
	4753	»

La souscription sera close avec la prochaine liste. Les souscriptions sont reçues par M. Fernand Boulé, à l'Hôtel des Archives départementales de Seine-et-Oise, 12, rue Neuve, Versailles.

§

La famille de Paul-Louis Courier. — Né à Paris, élevé en Touraine où vivait son père qui y possédait des biens importants, Paul-Louis Courier peut cependant être considéré comme appartenant au département de l'Yonne en raison de ses lointaines origines paternelles ; c'est en effet à Saint-Maurice aux-Riches-Hommes, dans ce département, que doit être, semble-t-il, placé le berceau de sa famille. C'est là, en tout cas, que naquit en 1732, du mariage de Jean Courier, « marchand pour la provision de Paris », et de dame Jeanne Joly, un fils prénommé Jean-Paul. Ce dernier, en contractant mariage à son tour, le 11 février 1777, avec Louise-Elisabeth La Borde, fille de Jean La Borde, « ancien bourgeois de Paris », et de Marie-Magdeleine Massinot, du diocèse de Sens, légitima un fils qu'il avait eu d'elle cinq ans plus tôt et qui avait été baptisé à Paris, en l'église Saint-Eustache, le 4 janvier 1772, sous le nom de Paul Louis, qui fut l'écrivain dont on célèbre ces jours-ci le centenaire de la mort.

Aussi bien du côté paternel que du côté maternel, Paul-Louis Courier,

on le voit, était d'origine bourgeoise. Si son père, Jean-Paul Courier, prit parfois le nom de la terre de Méré qu'il avait achetée en Touraine, si son acte de mariage le qualifie de « Seigneur du Breuil », du nom d'un domaine très important qu'il possédait également en Touraine et sur lequel il avait des droits seigneuriaux, il n'en avait pas pour cela la moindre prétention nobiliaire, non plus que son fils.

Ajoutons enfin que Paul-Louis Courier, qui naquit rue du Mail, fut tenu sur les fonds baptismaux par Jacques-Etienne-Rémy Petit, « marchand », et par Marie Magdeleine Luce, fille de Jean-Pierre Luce, « marchand ».

§

Éphémérides de l'affaire du « Journal des Goncourt ». — *Mercredi 4 mars.* — M. J.-H. Rosny aîné répond à l'*Intransigeant* (qui publie des extraits de cette réponse dans son numéro du 6 mars) pour protester contre les propos qui lui ont été attribués au cours de sa conférence à l'Association générale des Etudiants. Voici le texte complet de sa lettre.

47, Rue de Rennes, VIe.

Mes chers Treize. Votre note, parue le 26 février, travestit complètement ma pensée. Elle transforme un passage mélancolique en une boutade presque brutale... Pour m'expliquer, il faudrait m'étendre trop longuement ; je me propose de faire un article sur ce sujet... En attendant, la fausse boutade fait son petit bonhomme de chemin, accompagnée de commentaires malveillants... Je continue, comme en 1921, à désirer vivement la publication du *Journal des Goncourt*, mais, si c'est quasiment impossible, que faire ?

Bien cordialement J. H. ROSNY, AINÉ.

P. S. — Remarquez que ma conférence étant écrite, je sais exactement ce que j'ai dit.

Samedi 7 mars. — M. J.-H. Rosny aîné, interviewé par M. Guillot de Saix pour le *Journal littéraire*, annonce que l'Académie Goncourt s'occupera, en Assemblée générale, de la question du *Journal inédit*. Il espère que « le temps se chargera d'arranger toutes choses... » ; « le *Journal* paraîtra, dit-il, et ce sera peut-être plus tôt qu'on ne le croit ».

Moi-même, je serais très heureux de pouvoir lire ces mémoires que je ne connais que partiellement pour en avoir entendu des pages lues par l'auteur lui-même, et je conçois qu'un lettré comme Léon Deffoux désire avidement en prendre connaissance. Il voudrait qu'on en autorisât la communication aux lecteurs de la Bibliothèque Nationale « sous leur responsabilité », écrit-il... Mais on ne peut prévoir l'usage que ces lecteurs pourraient faire du texte qui, publié par extraits, se trouverait défloré... Ce qui n'aurait pas d'importance pour une œuvre purement littéraire, en aurait énormément pour une œuvre de *révélations*.

Samedi 14 mars. — D'où il résulte, observe le *Journal littéraire*, que « c'est même la communication du *Journal des Goncourt*, que l'on

veut empêcher. Est-ce légal puisque la propriété du « Journal » n'appartient pas à l'Académie Goncourt, mais bien à la Bibliothèque Nationale? »

— On ne peut prévoir l'usage que les lecteurs pourraient faire du texte, a déclaré M. J.-H. Rosny aîné.

— Ce qui revient à dire, mon cher Maître, lui répond M. Léon Deffoux, que vous êtes retenu par la crainte d'un délit problématique qui pourrait être, éventuellement, commis par d'autres que par vous ? C'est raffiner un peu sur le scrupule et on demande plus généralement aux exécuteurs testamentaires d'exécuter un testament tel qu'il est, même lorsqu'il ne leur donne pas toute tranquillité. Ces héritiers ont accepté les avantages, ils doivent assumer les risques, s'il y en a. Or, si l'on ne considère que la communication du manuscrit aux lecteurs de la Bibliothèque, les risques seraient courus par ceux-ci et non par les Dix. Alors ?

L'observation ci-dessus semble faire allusion à certaine note officieuse communiquée par le ministère de l'Instruction publique au journal *le Temps* (12 août 1922) et qui prévoyait que « la responsabilité des publications incomberait à leurs auteurs, qu'il s'agisse de diffamation ou du droit de propriété ». — L. DX.

§

Cinquantième anniversaire de la mort de Mme Ancelot. — On a un peu négligé, semble-t-il, le cinquantième anniversaire de la mort de Mme Ancelot, née Marguerite-Louise-Virginie Chardon et femme de Jacques-Arsène-François Polycarpe Ancelot, membre de l'Académie française. Mme Ancelot, qui mourut le 21 mars 1875, eut pourtant un des salons les plus célèbres du XIXe siècle ; elle écrivit des pièces qui furent favorablement accueillies au Gymnase, au Vaudeville et même au Théâtre-Français (Mlle Mars fut le principal interprète, en 1836, de *Marie ou trois époques*) ; elle publia aussi des romans, dont quelques-uns ont été plusieurs fois réimprimés et traduits à l'étranger (ces romans ont de bien jolis titres : *Emerance* ; *Méderine* ; *Renée de Varville* ; *La nièce du banquier* ; *Une route sans issue* ; *Un nœud de rubans*, etc., etc.) ; elle tenta d'organiser, en 1843, dans les salons de l'Hôtel Jules de Castellane, une « académie de femmes » que George Sand faillit présider et que combattit Mme de Girardin ; enfin elle « cultiva » également la peinture, et son tableau, exposé au Salon de 1828, sous ce titre : *Une lecture de M. Ancelot*, est bien connu ; il illustra *Un Salon de Paris*, souvenirs publiés par Mme Ancelot en 1865 ; on y reconnaît une trentaine d'illustres personnages assemblés autour d'un guéridon sur lequel s'appuient Mme Ancelot, Victor Hugo, Mme Hugo et Parseval Grandmaison, ce dernier déclamant des vers.

Dans les *Mémoires d'Auger* (tirés à cent exemplaires, par la *Revue rétrospective*, en 1891) on trouve cette amusante description du salon de Mme Ancelot :

Elle [Mme Ancelot] trônait, d'ordinaire, entre le philosophe Jouffroy et Patin, le professeur de presque tous ceux qui avaient alors une certaine renommée littéraire, et qui venaient chercher ses sourires : Victor Hugo, Alfred de Vigny, Emile Deschamps, parfois Charles Nodier, Alexandre Dumas, Mme Gay et sa fille Delphine, auxquelles la maîtresse du logis, avec une courtoisie bien entendue, cédait toujours la parole, dussent-elles en abuser, y brillaient sur un fond assez terne d'autres femmes, dont j'excepterai toutefois Mme Mélanie Waldor. Quelques hommes du monde, ayant à leur tête un aide-de-camp du général Marmont, M. Delarue, que nous avons vu siéger au Sénat du second Empire avec le titre de comte, donnaient à la réunion un faux air d'Abbaye-aux-Bois; on disait des vers, le piano s'ouvrait quelquefois et, pour complément, on buvait de l'eau chaude, où le thé ne pouvait compromettre le sommeil de personne. Le tout était prétentieux et naturellement ennuyeux.

Mme Ancelot ne me sembla ni très jeune ni très jolie. C'était une beauté étudiée, mettant en œuvre une certaine grâce féline, qui s'accordait d'ailleurs à merveille avec un esprit quintessencié, auquel l'observation et la justesse prêtaient leur appui. Je parus fort rarement au soir, et si, par hasard, je me hasardais à faire une visite du matin, comme je trouvais la dame toujours en tête-à-tête avec un jeune et beau Saint-Simonien d'un bleu céleste, lequel, probablement, lui enseignait la *femme libre*, ce qu'elle savait du reste, il en résulta que je l'ai peu connue...

Ne faut-il pas voir quelque dépit dans ces dernières phrases d'Hippolyte Auger ? Et pourquoi ne nomma-t-il pas le « jeune et beau Saint-Simonien d'un bleu céleste » ? — L. DX.

§

Centenaire de Mrs Barbauld. — Dans la petite église de Sainte-Marie, à Stoke Newington, en Angleterre, se trouve une chapelle où l'on peut voir une tablette de marbre informant le visiteur que Mrs Barbauld, née Anna-Lœtitia Aikin, et son frère, le docteur John Aikin, pharmacien, secrétaire de la Société Royale, y sont enterrés.

Mrs Barbauld mourut âgée de 82 ans, le 29 mars 1825. Quelques jours avant, elle avait composé un poème sur la *Vie* qui aujourd'hui encore figure dans toutes les anthologies poétiques anglaises.

Wordsworth, qui l'avait appris par cœur, en célébrait les mérites dans une lettre à sa sœur Dorothée et, lui citant les vers que voici, ajoutait: « Je voudrais les avoir écrits ».

Life, we've been long together
Through pleasant and through cloudy weather ;
'Tis hard to part when friends are dear ;
Perhaps 'twill cost a sigh, a tear ;
Then steal away, give little warning,
Choose thine own time ;
Say not Good night, but in some brighter clime
Bid me Good morning.

Mrs Barbauld qui était d'origine écossaise, naquit en 1743 à Ribworth

où son père était professeur. Après avoir reçu une éducation classique, elle se consacra à la poésie. Son premier volume parut quand elle avait 30 ans. Il connut immédiatement le succès et eut quatre éditions successives. L'année suivante, elle épousa un Français, Rochemont Barbauld, alors étudiant en théologie, qui devint, par la suite, ministre, avant que d'être interné dans une maison d'aliénés où il mourut.

Sa veuve passa le reste de ses jours à Stoke Newington, où elle tenait un salon littéraire renommé.

De ses œuvres très nombreuses, on connaît surtout aujourd'hui, outre le poème cité plus haut, une hymne demeurée en usage dans l'église anglicane : *Come, said Jesus sacred voice*, et un essai : « Contre l'inconstance dans nos expectations », dont Crabb Robinson disait : « Je le tiens pour un des meilleurs morceaux de prose qui aient été écrits en anglais. »

§

A propos des chaires de Langue d'Oc.

Paris, le 5 mars 1925.

Monsieur le directeur,

J'ai recours à votre obligeance et au désir que vous avez de renseigner exactement vos lecteurs, pour vous prier d'insérer les lignes que voici, où je rectifie l'article de M. Frédéric Mistral neveu, « La grande Pitié des Chaires de Langue d'Oc en France », paru dans le *Mercure* du 1er mars dernier.

Je m'excuse d'avance de l'aride statistique que je vais présenter : je suis obligé, par respect pour vos lecteurs, d'être court et de me borner à des chiffres.

Aux professeurs de philologie romane de Paris, il faut ajouter, à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, M. Morel-Fatio.

En France, aux chaires de Montpellier, Toulouse, Aix, dont le titulaire est actuellement mon ami M. Mignon, et Bordeaux, indiquées par M. Mistral, j'ajouterai celles de Besançon, Dijon, Rennes, Poitiers, 2 chaires à Lyon et à Strasbourg et non pas seulement une.

J'abandonne l'Allemagne à M. Mistral, puisque, pour son article entier, il a (sauf pour Paris) puisé ses renseignements dans *Minerva*.

Pour l'ancienne Autriche, la chaire de Prague a été dédoublée (deux universités actuellement dans cette ville) ; celles de Vienne, Graz, Innsbrük, Czernowitz (mais pourquoi maintenir les orthographes allemandes ? disons donc Cernauti) subsistent.

Les renseignements concernant la Suisse que donne M. Mistral sont exacts, Suède et Norvège aussi.

A Leyde, je vois seulement une chaire de Paléographie du moyen âge, mais à Groningue est en effet une chaire de roman.

En Angleterre, Ecosse et Irlande, il faut indiquer, avec Londres, Cambridge, Oxford, Dublin : Bangor, Edimbourg et probablement Glascow.

Pologne : il existe (je mets entre parenthèses les chiffres de M. Mistral) à Cracovie 2 chaires (3), à Lwow 1 chaire (3), à Varsovie 1 chaire (1), à Wilno 1 chaire (1), à Lublin 1 chaire (1), mais il n'en existe plus à Poznan (3).

Nous sommes d'accord pour Copenhague, Dorpat, Helsingfors, mais Bucarest est à supprimer, tandis qu'il faut indiquer une chaire à Sophia.

Je ne vois rien à Barcelone, mais une chaire à Madrid.

En Australasie, en Asie, en Amérique du Sud, Amérique Centrale, Mexique : rien, comme le laisse entendre, sans le spécifier, M. Mistral.

Mais au Canada, au moins une chaire à Kingston et peut-être deux autres.

Je m'étonne que ce pays, où la lutte entre les éléments anglo-saxons et les éléments français est poussée à un paroxysme dont nous n'avons pas idée en France, soit si mal partagé, surtout si j'en juge par le développement impressionnant donné aux Etats-Unis aux études romanes.

Aux Etats-Unis, c'est en effet... dans 52 universités, que je ne citerai pas, ce serait fastidieux, et non pas dans 25, que la philologie romane est enseignée. Le nombre de professeurs de cette matière atteint jusqu'à dix à Ann-Arbor (University of Michigan).

Je parle d'Universités reconnues par l' « American Association », donc devant figurer dans tout annuaire sérieux.

Je n'ai d'ailleurs point à m'en prendre à M. Mistral de ses données inexactes : il dit s'être servi d'un ouvrage allemand, *Minerva*.

Je ne fais que donner les renseignements qui sont dans l'ouvrage français *Index Generalis*, qui offre cette particularité appréciable : les Notices ne sont imprimées qu'après avoir été revues sur épreuves par les Recteurs d'universités, ou les chefs de Service intéressés ; aux nombre de plus de six mille, les Notices sont ainsi mises à jour chaque année ; elles sont à la disposition de tout venant, et leur collection n'est pas sans intérêt, ne serait-ce qu'au point de vue graphologique.

Vous connaissez *l'Index Generalis*, Monsieur le directeur, vous savez quelle somme énorme d'efforts il a coûté, vous savez ce qu'il est et quelle est son influence à l'étranger.

Je vous remercie à nouveau de donner l'hospitalité à cette lettre et je vous prie, etc...

R. DE MONTESSUS DE BALLORE
Professeur Libre à l'Université de Paris,
Directeur de l'*Index Generalis*.

§

Une lettre de M. Jean de Gourmont.

Paris, le 11 mars 1925.

Mon cher ami,

Je suis bien content que M. A. Gide, en réponse à mes articles qui ne sont tout de même pas des injures grossières, comme il le dit, ait publié les préfaces à son *Corydon*. Ces préfaces justifient mes critiques et prouvent qu'au point de vue scientifique, les théories de M. Gide ne sont que des théories sentimentales, basées sur une aberration sexuelle. Je ne peux tout de même pas ne pas considérer comme un sophisme cette morale extraite de l'inversion sexuelle et qu'il nous donne pour une morale normale.

Mais il est inutile de discuter ; nous ne regardons pas du même côté.

Croyez, etc.

JEAN DE GOURMONT.

§

Sur la mort d'Enrico Thovez. — Nos journaux — deux lignes, du moins, dans le courrier littéraire de l'*Intransigeant* — ont enregistré la mort du « critique » italien Enrico Thovez, survenue — on a oublié de le préciser — à Turin, le 16 février dernier. Thovez mérite ici quelques souvenirs. Il était né à Turin, en 1869, d'une famille savoyarde établie en Piémont depuis deux siècles. Journaliste de talent, il voulut être peintre — je me souviens d'avoir vu des toiles de lui à Turin, où, pendant plusieurs années, il dirigea la *Galleria Civica d'Arte Moderna*. Il a laissé des pages exquises de critique musicale. Ses poésies, où il cherche une formule qui ne soit pas le classicisme de Carducci et de D'Annunzio — son hexamètre a la liberté et la dignité du *verso sciolto* et de la strophe léopardienne, encore qu'en ayant répudié la métrique, — valent qu'on s'y arrête, mais surtout les critiques du recueil de 1910 — mon édition, de 1920, est la troisième, — intitulé : *Il pastore, il grege e la zampogna*, qui s'efforcent de réagir contre l'influence des deux poètes susnommés. La première édition est de 1910, Naples, R. Ricciardi. Thovez n'a cependant pas été ce qu'on appelle un écrivain célèbre. Son *Poema dell'adolescenza*, paru à Turin en 1901, n'avait eu qu'un succès d'estime. Ses *Poemi d'amore e di morte*, parus à Milan chez Treves en 1922, ne dépassèrent pas le cercle restreint des gens de lettres professionnels. C'est sans doute ce qui explique la retraite de l'écrivain, qui, dans *Il filo d'Arianna* (Milan, Corbaccio, 1924), s'est efforcé de sauver de l'oubli ce qu'il estimait le meilleur de sa production critique et artistique, comme en 1923, dans *Il viandante e la sua orma* (Naples, R. Ricciardi), il avait essayé de retracer les étapes principales de son itinéraire spirituel, —

car on ne saurait employer, pour ce livre, le grand mot d'autobiographie.

Thovez avait fait du bruit en France en 1896, alors qu'il s'amusait à dévoiler les plagiats de D'Annunzio, ce qui avait causé la publication dans une Revue de Milan, le *Capitan Cortese*, d'une très curieuse contre-enquête, restée inconnue chez nous, car les deux articles de Gaston Deschamps — *Temps* des 26 janvier et 2 février 1896 — sont muets sur elle. D'Annunzio essaya alors de se blanchir, par une lettre à M. A. Maurel, insérée dans le *Figaro*, curieuse apologie de l'auteur et surtout du plagiat à la manière de Banville et d'Anatole France. M. G. Maurevert en a touché un mot page 249 de son *Livre des Plagiats*, en 1923. Mais le plus intéressant sur cette matière se trouve dans le volume de Domenico Giuriati : *Il Plagio*, paru à Milan en seconde édition, en 1903, chez Hoepli, pages 22 et suivantes. — C. P.

§

L'histoire de la « Marie-Céleste ». — Nous avons rappelé sous ce titre (*Mercure de France*, 15 octobre 1921) l'histoire de ce bateau qui partit de New-York le 17 novembre 1872 avec une cargaison de pétrole et d'alcool à destination de Gênes et qui, en plus de l'équipage, transportait à son bord la femme et l'enfant du capitaine.

Du jour où la « Marie-Céleste » passa en vue de Sandy Hook, personne de l'équipage ne fut plus jamais revu mort ou vivant.

Sept jours après que la « Marie-Céleste » avait quitté New-York, le brigantin « Del Gratia » en partait à son tour. Par 36° de latitude nord et 27° de longitude ouest, les officiers du « Del Gracia » virent à l'avant un bateau bizarre ; passant à hauteur de celui-ci, ils le saluèrent sans obtenir de réponse. Ayant lu à la poupe « Marie-Céleste, New-York », ils mirent un bateau à la mer. Quelques hommes, ayant abordé la « Marie-Céleste », se hissèrent sur le pont. Tout y était dans un ordre parfait. Les gréements y étaient en place et les ponts ne présentaient rien d'anormal. On frappa à la porte de la cabine. Pas de réponse. Il n'y avait personne. La « Marie-Céleste » voyageait en pleine mer n'ayant plus personne à bord. Et pourtant l'équipage semblait n'être parti que depuis quelques minutes.

La « Marie-Céleste », conduite à Gibraltar, fut consignée à l'Amirauté et plus tard devint la propriété de ceux qui l'avaient découverte.

Bien des hypothèses furent émises pour expliquer le mystère de ce navire dont l'aventure inspira quelques romanciers.

Après tant d'années, il était permis de supposer que jamais la vérité ne serait connue ; eh bien ! contre toute vraisemblance, le mystère est élucidé.

Un marin anglais, le capitaine Lucy, qui malgré son âge (il a aujour-

d'hui 70 ans), servit dans la marine britannique pendant la guerre avec honneur et... qui habite désormais les Indes, vient d'en donner l'explication au cours d'une visite à Londres.

La « Marie-Céleste », qui avait fait une excellente traversée, approchait de la côte portugaise quand elle aperçut un navire qui semblait désemparé et abandonné. Cinq hommes se rendirent à bord de ce navire dont le nom était effacé Il n'y avait personne. Dans la cabine du commissaire se trouvait un large coffre-fort. Le charpentier de la « Marie-Céleste » appelé vint l'ouvrir. Il contenait 3.500 livres d'or et d'argent.

Le capitaine de la brigantine décida de transporter cet or et cet argent sur la « Marie-Céleste ». L'opération faite, on partagea la somme sans discussion. Mais elle laissa quelques appréhensions aux intéressés qui décidèrent de couler leur bateau et de faire rame vers Cadix dans les canots du bord. Un navire qui passait ayant fait à ce moment des signaux à la « Marie-Céleste », le capitaine renonça au projet de couler son bateau et se résolut simplement à l'abandonner.

Les canots de la « Marie-Céleste » eurent leur nom maquillé et revêtu de celui d'un schooner du port de Londres. L'équipage fit alors rame vers la côte distante de 50 milles, qui fut atteinte le lendemain matin. Et la perte du faux schooner anglais fut enregistrée sans difficulté.

Les marins de la « Marie-Céleste » se séparèrent alors. On n'entendit plus parler d'eux. C'est ce que voulut le capitaine, qui craignait à l'arrivée à Gênes l'indiscrétion d'un de ses hommes, un soir d'ivresse. Et l'aventure mystérieuse du bateau remorqué à Gibraltar par la barque qui le découvrit fit son chemin.

Le capitaine Lucy dit avoir recueilli l'explication du mystère, il y a quarante ans, d'un matelot rencontré à Melbourne et qu'il avait fait engager sur un bateau des mers du Sud dont il était alors le second. Mais il avait promis sous la foi du serment de ne rien révéler des déclarations de son interlocuteur. Quarante ans après, il estime pourtant pouvoir lever le voile...

§

Le titre d'Empereur pris par les rois de France.

Casablanca, 5 mars 1925.

Monsieur,

J'ai suivi avec un certain intérêt la controverse engagée dans les deux derniers numéros du *Mercure* sur le « titre d'Empereur pris par les rois de France ».

Je n'ai point de texte à proposer à M. Auriant sur la reconnaissance officielle du titre par le Sultan de Constantinople. Mais il peut être utile de rappeler que dans la longue correspondance des Rois de France et des Sultans du Maroc, c'est bien du terme d'Empereur que se sert le Chérif, seul héritier du Prophète, pour honorer le Capétien.

C'est ainsi que l'Ambassadeur Ben Aïcha, venu à Versailles demander la main de Mlle de Conti (mai 1699), commence toutes ses harangues par la formule : « Très majestueux Empereur de France », ne prononce jamais le mot roi, et multiplie les « majesté impériale ». (Cf. Archives du ministère des Affaires étrangères, Consulat du Maroc.)

De même les textes de Fez, de Rabat, de Meknès parlent tous de « Sa Majesté l'Empereur de France et de Navarre », jamais du Roi, titre évidemment inférieur que le Sultan se donne parfois, assez curieusement, mais il est vrai à la troisième ou quatrième puissance : « Roi de Maroc, Fez, Tafilet, etc... » A la même époque, les mêmes souverains ne jugeaient pas dignes du titre impérial les Rois de Portugal ou d'Espagne dont la puissance s'exerçait pourtant, depuis deux siècles, sur les côtes du Moghreb, de Ceuta à Mazagan.

Il serait curieux de connaître le texte du traité de commerce signé en 1533 par Pierre de Piton, au nom de François Ier, et le dernier Mérimide Albon-Abbâs-Ahmed ; j'ignore si, s'inspirant de l'orgueil de Suleïman, le Sultan de Fez dénie au Roi très chrétien le titre impérial que lui accordèrent les Sâadiens.

Veuillez croire, etc. MAURICE DURAND,

Professeur d'histoire détaché au Maroc

§

Mr Howard Carter et Toutankhamon. — L'hiver dernier, une retentissante dispute mit aux prises Mr Howard Carter, égyptologue anglais qui déterra Toutankhamon, et le gouvernement de Zaghboul Pacha. Dans le livre qu'il vient de publier (1), *Egypt under the Egyptions*, Mr Murray Harris fait sur les origines de cette affaire de curieuses révélations.

C'est, dit-il, une malheureuse histoire qui remonte à vingt ans, au temps où Howard Carter, fonctionnaire du Service des Antiquités, dirigeait les fouilles de Sakkara. Les Bédouins qui gardaient le Sérapéum, où les bœufs sacrés se trouvaient enterrés, étaient dans l'habitude d'arrondir leur maigre salaire en fournissant des chandelles aux visiteurs qui, naturellement, leur donnaient quelques piastres en bakchiche. Un groupe de mécaniciens français, attachés à l'Usine de Gaz du Caire, ayant oublié cette petite formalité en quittant les lieux, se virent rudoyer par les Bédouins. Ils se plaignirent à l'Agent diplomatique de France que Mr Howard Carter n'avait pas jugé bon de prendre fait et cause pour eux. Mariette Pacha (2), directeur du Service des Antiquités, s'offrit d'aplanir les choses, si Carter consentait seulement à présenter au Ministre de France des excuses officielles. Mr Carter refusa. On le pria de donner sa démission. Le Service des Antiquités, à la tête duquel se trouve toujours un Français, n'oublia jamais, ni ne pardonna l'incident.

(1) A Londres, chez Chapman and Hall.
(2) Mr Harris se trompe de personne, Mariette Pacha étant mort en 1881.

C'est à son instigation, d'après Mr Harris, que Mr H. Carter aurait éprouvé tous les désagréments que l'on sait. — AURIANT.

§

La tombe de Balzac. — Comme suite à l'écho que nous avons inséré, sous ce titre, le 1er novembre dernier, *Le Réveil fougerais* a publié les lignes ci-dessous :

Certes, la date du décès, 18 août 1850, commence à être rongée, mais que le monument a belle allure ! Il est dommage que son piédestal si élégant soit en une pierre tendre qui continuera à s'effriter. Des fleurs diverses, provenant de plusieurs hommages anonymes du jour de la Toussaint, achevaient de se flétrir lorsque samedi dernier une jeune Américaine et un Fougerais, tous les deux membres de la Société Honoré de Balzac, déposèrent, sur le livre de bronze de *La Comédie Humaine*, de gros chrysanthèmes et des roses délicates, fleurs cueillies dans les *collines rocailleuses du Nid-aux-Crocs*, où Balzac aime à dérouler la reptation silencieuse de ses *Chouans*. Cette suite à l'article du *Mercure* méritait, croyons-nous, être signalée aux amis et admirateurs de l'hôte du général de Pommereul à Fougères en 1828.

§

La réforme de l'orthographe en Angleterre. — Une société s'est constituée, voilà déjà longtemps, en Angleterre, dont l'objet est la simplification de l'orthographe actuellement en usage et pour cela d'obtenir que les mots soient écrits tels qu'ils se prononcent.

Au cours d'une récente réunion il a été discuté d'une pétition au Premier Ministre pour le solliciter de nommer une commission qui serait chargée d'étudier ce problème.

Cette pétition arrêtée par la guerre fut reprise vers la fin de 1923.

Non seulement les particuliers ont été sollicités mais les corps constitués, les Universités, ont été invités à se joindre aux signataires. Sur les 13.000 signatures ainsi recueillies figurent celles de presque toute les Universités de l'Empire Britannique Les Indes et les États de protectorat furent parmi les plus empressés à faire parvenir leurs adhésions.

Outre des arguments tirés de l'expérience — par exemple que les enfants apprennent à écrire et à lire correctement en deux mois avec une orthographe simplifiée, — les promoteurs de cette réforme invoquent des raisons d'ordre historique.

Ils disent notamment que certaines des formes orthographiques qu'ils proposent furent autrefois en usage et se retrouvent chez les auteurs anglais anciens. C'est ainsi que *plough* (charrue) est orthographié *plow* dans la version autorisée de la Bible, et que Chaucer écrit *tung* pour *tongue* (la langue).

Alors qu'en France les réformateurs n'ont guère trouvé jusqu'ici de

crédit, en Angleterre, au contraire, ils paraissent être mieux écoutés. Le ministre de l'Instruction publique, sans s'engager formellement, n'a-t-il pas promis d'envisager une réforme dans le sens indiqué, — si l'expérience confirme les affirmations des réformateurs ?

§

L'épreuve de l'Obèse. — Le Club, tout moderne, des Cent-kilos a eu un ancêtre, non en France, mais en Angleterre. Joseph Addison en a parlé dans le *Spectator* de mars 1711.

Je connais, écrit-il, une ville importante réputée par son marché et qui possède un club d'obèses qui se réunissent, comme bien vous pensez, non pour goûter les charmes de leur mutuelle société ou ceux de la légèreté et de l'esprit, mais seulement pour se maintenir en forme.

Addison poursuit en fournissant des précisions : le club se réunissait dans une salle possédant deux entrées ; l'une était fermée par une porte simple, l'autre par une porte à double battant.

Tout candidat au club qui pouvait pénétrer dans la salle par la porte simple était immédiatement exclu. Si, au contraire, sa corpulence l'empêchait de franchir le seuil de cette porte, alors on le faisait pénétrer dans le club par l'autre entrée, qui s'ouvrait largement pour l'accueillir, et les anciens membres le saluaient du nom de « frère ».

§

A propos du mot « arpète ». — Un collaborateur du *Mercure* recherchait, dernièrement, l'étymologie du mot *arpète*, qui signifie apprenti, en argot. Ce mot a vraisemblablement une formation qui n'a rien de savant, et l'origine doit en remonter, pour le moins, aux dernières années du XVIIIe siècle.

Dans son étude sur la danseuse Saulnier et le pseudo-prince Kabardinsky (*Amour d'opéra*, chap. V, Paris, 1909). M. Adolphe Jullien a publié une correspondance fort curieuse, échangée entre le double mystificateur Caillot-Duval (pseudonyme de deux jeunes officiers en garnison à Nancy, Fortia de Piles et Boisgelin de Kerdu, qui, pour tromper les ennuis de la province, s'amusaient à adresser des lettres à quantité de gens de théâtre, à Paris : le chanteur Laïs, Audinot, la Dugazon, etc.), et l'une des sœurs Saulnier, de l'Opéra, en 1785-86.

Une lettre du pseudo Caillot-Duval, qui se disait secrétaire de l'imaginaire Kabardinski, prince russe, contient ces lignes :

Je ne sais où vous avez pris que la Crimée était désolée tour à tour par les Russes et les Turcs : elle ne l'est par personne. Ces climats sont protégés par la division du prince *Botonipet*, qui est composée des trois régiments des *Pastéroipètes*, *Friscarpètes* et *Simmocapètes* : ce sont des troupes superbes, faciles à entamer, mais fort aisées à recruter (25 décembre 1785).

Dans la lettre suivante, qui est la dernière, Caillot-Duval écrit (10 janvier 1786) :

Mon ordinaire a été changé : je mange à la table du prince, et tous les jours nous nous régalons de *cagupètes*, c'est son plat favori : il répond à cette espèces d'oublies que vous appelez *plaisir des dames*.

Pour l'explication de ces mots, et d'autres encore, Caillot-Duval, qui a publié cette correspondance, renvoie au livre du chevalier de Mouhy, *les Mille et une Faveurs, Contes de la Cour*, que le chevalier attribue à la Reine de Navarre.

Il est probable que le mot *arpète*, comme le mot *adjupète* et autres semblables, est né de l'habitude prise, dans certains milieux, puis vulgarisée, d'ajouter un suffixe fantaisiste au radical de certains mots. A l'imitation des *Botanipet* et des *Friscarpètes*, du chevalier de Mouhy, qui n'en est peut être pas l'inventeur, — dut naître le mot *arpète*. Plus tard, n'eut-on pas la rage des mots en *rama* (voir Balzac), puis des mots en *boche*, comme Rigolboche ? — J.-G. P.

§

Erratum. — Dans le *Mercure de France* du 15 mars 1925, lire à la deuxième ligne de la note placée en bas de la page 854 : « 15 décembre 1921 » et non « 15 décembre 1924 ».

§

Rachat de numéros du « Mercure de France ». — L'Administration du *Mercure de France* rachète au prix de 3 francs l'un les numéros suivants :

1919 : Nos 494, 495, 509, 515
1920 : Nos 517, 518, 527 ;
1921 : No 563 ;
1923 : No 581.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

BULLETIN FINANCIER

Au cours de cette quinzaine, on a pu observer une renaissance d'activité dans les transactions; activité relative sans doute, mais dont il faut savoir se contenter dans les circonstances actuelles, tout en souhaitant que le Sénat, se rangeant aux avis de la Commission des Finances, écarte du projet de loi voté en vitesse par la Chambre les articles les plus draconiens.

Nos rentes, bien que lourdes, se maintiennent à leurs cours antérieurs; par contre, les Bons du Trésor ont été demandés et sont en hausse de façon appréciable, gagnant de huit à dix points, ce qui ne saurait surprendre, étant donné les nombreux avantages qu'ils offrent. Les Obligations décennales et celles du Crédit National, ainsi que les Emprunts gagés par des Annuités de l'Etat, restent peu en faveur et se tassent légèrement. Aux fonds étrangers, les Russes sont somnolents; l'Emprunt Extérieur allemand (Plan Dawes), après avoir fléchi de 70 fr., se retrouve à son cours précédent; raffermissement de la Rente italienne à 66.60, de l'Egypte Unifiée à 308; fermeté des fonds chinois et japonais.

Dans le compartiment bancaire qui s'est comporté beaucoup plus brillamment, les plus-values sont nombreuses et substantielles : Crédit Lyonnais, 1509; Société Générale, 755; Comptoir d'Escompte, 947; Banque Nationale de Crédit, 669. Parmi les Sociétés Foncières, la Rente Foncière se relève à 3.050, durant que les Immeubles de France reculent à 316, les comptes présentés à l'Assemblée ne comportant aucun projet de répartition. La Société Générale Foncière clôture à 1.976, soit à son plus haut cours; son conseil proposera la répartition d'un dividende de 125 fr. par action contre 60 francs et de porter un million à la réserve. Aux banques étrangères, la Banque Ottomane cote 906, on pense qu'elle reprendra son dividende cette année avec une répartition d'une dizaine de shillings. La Banque d'Athènes est plus faible à 255, la Banque Nationale du Mexique se relève à 530.

La dépréciation excessive des actions de nos grands réseaux de chemins de fer est sans doute la cause principale du redressement dont elles viennent d'être l'objet: P.-L.-M., 845 contre 770; Midi, 658 contre 624; Orléans, 814 contre 758; Est, 650 contre 512; Nord, 965 contre 850. Les valeurs de transports en commun, toujours inanimées, végètent aux environs de leurs cours antérieurs.

Les charbonnages souffrent des tarifs élevés de transport, et la physionomie du marché de ce groupe n'offre pas de variations importantes. Les valeurs métallurgiques vont sans entrain, avec tendance à la lourdeur. Dans le compartiment automobile, l'action et la part Peugeot se présentent en vive avance, l'action à 575 et la part à 3.800. A l'Assemblée du 31 mars, le Conseil proposera de porter le dividende des premières de 40 francs à 60 francs et celui des secondes de 162 francs à 289 francs. La faiblesse du Marché de New-York déteint sur la tenue des cuprifères plus faiblement tenues : Rio, 3.735; Tharsis, 467; Montecatini, 226. Affaires de produits chimiques assez négligées : Kuhlmann, 435; Péchiney, 824; Azote, 975. Affaires textiles mieux orientées; Dollfus reprend à 3.575, le Comptoir de l'Industrie linière à 970. Cette dernière société a réalisé en 1924 un bénéfice de 7.537.478 fr. contre 7.801.185 fr. pour l'exercice antérieur, qui avait comporté une durée exceptionnelle de dix-huit mois. Le Conseil proposera à l'assemblée du 4 avril un dividende de 75 fr. contre 98.50 précédemment pour dix-huit mois.

Au marché en Banque, les valeurs de pétrole, après d'assez amples mouvements, se retrouvent sans changements prononcés. Les valeurs sud-africaines, plus discutées, ne finissent pas à leurs plus hauts cours, mais clôturent tout de même en amélioration.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		**ÉTRANGER**	
Un an...............	**60 fr.**	Un an...............	**75 fr.**
Six mois.............	**32 »**	Six mois.............	**40 »**
Trois mois...........	**17 »**	Trois mois...........	**21 »**

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 5 fr 50 ; tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.

N° 644 36e Année. Tome CLXXIX 15 Avril 1925

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France .... *3 fr. 50* | *Etranger* .... *4 fr.*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

LA LITTÉRATURE POPULAIRE
SOURCE DE HAUTE LITTÉRATURE

—

I

Ce n'est pas chose nouvelle d'affirmer que la génération qui s'est formée pendant la guerre et se forme en ce moment entend avoir une autre littérature. Le public paraît très disposé à en accepter l'avènement. Il semble même que certains écrivains qui ont un passé, une façon d'écrire à eux, une expérience personnelle soient délaissés pour une nouvelle littérature à laquelle on ne demande qu'une chose : qu'elle soit nouvelle et ne ressemble pas à la littérature d'hier. Cette littérature en formation, obligée de chercher du nouveau, doit trouver cette nouveauté quelque part; peut-être la meilleure façon de la chercher est-elle de s'observer soi-même, de laisser cette source naturelle d'inspiration qui existe dans l'âme de tout écrivain doué se manifester selon sa propre direction. Il y a cependant des personnes qui sont d'un autre avis et qui disent : « On ne sait jamais ce qu'il y a dans l'âme humaine, dans la personnalité de chacun. Mais on peut trouver des sujets d'inspiration en dehors de cette source très difficile à sonder qui est la personnalité de l'écrivain. C'est plus commode. »

Si je ne me trompe, — et je pense en première ligne à la littérature de mon pays, bien que je ne sois pas étranger à la littérature de l'après-guerre en France et ailleurs, en

Angleterre, en Italie, en Allemagne, — il me paraît que cette nouvelle littérature, qui tient avant tout à être nouvelle et à laquelle on pardonne tout pourvu qu'elle ne ressemble pas à celle du passé, recourt à trois systèmes pour être ce qu'elle se sent le devoir d'être et ce qui peut la recommander à un public avide de nouveauté.

On s'est d'abord tourné vers l'analyse psychologique, une analyse à laquelle on prend goût encore en ce moment, bien que je me demande si, après une série de livres d'analyse, on n'en sera pas, sinon dégoûté, du moins rassasié. Amorcer un récit et s'en tenir à une analyse qui ne découvre rien, jusqu'à la dernière page du roman ou de la nouvelle, je ne pense pas que ce soit la meilleure manière d'intéresser le public d'une façon durable. Le récit n'est pas une devinette, et ce n'est pas non plus une expérience de psychologie plus ou moins truquée. Il y a un snobisme de l'analyse psychologique qui a l'avantage de permettre à n'importe qui, n'ayant pas le don de conter, de s'improviser conteur. On présente une intrigue insignifiante : les relations entre deux êtres humains assaisonnées de choses plus ou moins banales.

On fait un livre de ce qui pourrait tenir en trois pages.

Une autre façon de renouveler la littérature, — je pense, encore une fois, tout d'abord aux Roumains, — c'est de présenter des aventures extraordinaires, dont on n'a jamais entendu parler, qui ne pourraient même jamais se passer. Le public qui cherche de l'Alexandre Dumas au cinéma s'intéresse beaucoup à ces récits de choses invraisemblables. Bien entendu, l'auteur, qui parle parfois en son propre nom, n'a jamais accompli les choses merveilleuses qu'il s'attribue ; mais s'il se met lui-même en scène, si l'aventure a un caractère personnel, le public y mord.

En troisième ligne, on recourt au pittoresque, au pittoresque plus ou moins exotique, qu'on plaque sur le sujet. Quiconque a un peu d'expérience découvre facilement le point précis où le placage est accompli ; mais je crois

que d'ici quelques années le public, une fois revenu de l'analyse psychologique, qui n'est même pas de l'analyse psychologique, des aventures invraisemblables qui se passent dans des régions ignorées, ne goûtera pas davantage le placage pittoresque, considéré comme moyen d'esquiver les difficultés d'un récit qui doit être avant tout un récit.

Je parle surtout de la nouvelle et du roman. Mais on en peut dire autant de la poésie : cette poésie contemporaine qui tantôt analyse un fond inexistant, tantôt a des visées épiques sans que le poète lui-même ait le tempérament nécessaire pour se risquer sur ce vaste et difficile domaine, poésie enfin qui, usant de termes rares, tels que les expressions géographiques inaccoutumées, les noms d'histoire plus ou moins authentiques, serait la poésie de l'époque, bien que l'époque ne soit pas à la poésie, mais bien au récit : à la nouvelle et au récit plus étendu, le roman.

II

En dehors de ces sources d'inspiration, de ces moyens de réaliser le nouveau, il me semble, cependant, qu'il y a aussi autre chose. L'expérience de cet autre moyen de renouveler la littérature a été faite en Roumanie. Je pense qu'on pourrait fournir, en observant cette littérature roumaine du XIX[e] siècle, des éléments capables d'être employés dans toute autre littérature. Mais dans n'importe quelle autre littérature il serait possible de trouver les éléments nécessaires à l'élucidation du problème, quelles que soient les conditions dans lesquelles ce problème se présente.

J'ai montré ailleurs les rapports qui existent entre la littérature populaire et la littérature lettrée, celle qui s'adresse à un public cultivé. Je dois commencer, ici, par définir un peu, à mon sens, ce que signifie ce terme de « littérature populaire », dont on a beaucoup abusé. Si l'on croit que le renouvellement de la littérature pourrait être cherché dans tout ce que publient les collecteurs de folklore, dans ces recueils

qui ne peuvent intéresser que les seuls spécialistes de philologie ou d'ethnographie, on se trompe. Il ne faut pas croire que la littérature populaire consiste en n'importe quel morceau épique ou lyrique plus ou moins bien rendu par un chercheur quelconque. Il est bien certain que la littérature populaire varie selon la personne qui la conserve et la reproduit, et qu'il n'y a pas de texte bien fixé. Lorsqu'on se trouve en présence d'une chose écrite on dit : « Voilà le vrai texte »; mais lorsqu'il s'agit de littérature populaire, il faut voir quel est le caractère de la personne qui recueille, quelle connaissance préalable elle a du morceau pris sur les lèvres du paysan, si elle a plus ou moins les moyens de le reproduire. Il se produit des choses ridicules, parfois terrifiantes, du fait que dans la tête du conteur même, ou de celui qui recueille un morceau poétique, différents éléments se sont mêlés, de sorte que ce qui est assez beau dans les fragments dont il se compose n'offre plus, dans l'ensemble, aucun caractère.

La littérature populaire n'est pas précisément ce qui intéresse le folklore, ce que les philologues reproduisent avec des notations de patois. La littérature populaire à laquelle je pense est avant tout une littérature présentant les caractères esthétiques nécessaires à toute œuvre littéraire. Cette littérature, il faut un peu la découvrir. Il faut, je ne dis pas la façonner, parce que ce serait un crime (on y ajouterait des éléments qui ne se prêtent guère à cette opération de mélange), mais la choisir ; ne pas la sertir, mais en conserver ce qui correspond au fond de l'œuvre nouvelle à créer, élaguer ce qui ne lui correspond pas, détacher certains fragments qui se trouvent réunis dans le texte populaire et ne devraient pas l'être, faire des sélections qui demandent certaines qualités de goût. Je ne conseillerai jamais à un jeune écrivain de s'adresser à la littérature en prose ou en vers que les philologues comprennent à leur gré ; mais dans un pays qui a conservé, ne fût-ce qu'en province, toute la fraîcheur de l'inspiration populaire, c'est-à-

dire dans un pays où ne sévit pas l'école primaire, ce terrible instrument destructeur des qualités natives qui rendent l'âme humaine sensible à la beauté et à la vérité, qui banalise l'homme, qui crée des êtres se ressemblant si bien entre eux que leur ensemble ne ressemble plus à rien, dans un pays, dis-je, où l'école primaire n'a pas accompli cette œuvre que je juge préjudiciable à l'aptitude de reconnaître et de rendre la beauté, je recommanderai donc à tout jeune écrivain de s'adresser d'abord à la littérature populaire comprise dans ce sens.

III

Mais pourquoi s'adresser à cette littérature ?

Cette littérature est-elle ce que l'on a longtemps dit : le produit des masses anonymes agissant par une opération mystérieuse pour créer une œuvre poétique n'appartenant à personne ? Est-ce qu'il existe, dans le mystère de l'âme d'une nation, la possibilité de créer une œuvre appartenant à tous les membres de la nation ? Y a-t-il une forme tellement caractéristique que tous les membres de la nation puissent l'accepter ? Je ne crois pas à ce miracle qui attribuait à l' « âme nationale » le phénomène de la création poétique. Je dois, au contraire, affirmer qu'une œuvre populaire est une œuvre créée par un seul, bien qu'adoptée par tous. Ce qui distingue la littérature non écrite, qu'on appelle populaire, de l'autre littérature, c'est le fait que le créateur de cette dernière, ayant écrit quelque chose, peut s'adresser à un éditeur, s'il en trouve, pour publier son volume. Il peut ne pas avoir un seul lecteur ; l'ouvrage se conservera dans les bibliothèques, et il se trouvera bien un curieux pour s'intéresser à cet ouvrage, pour y chercher tel ou tel renseignement qui n'a rien à voir avec la valeur esthétique de l'ouvrage, narratif ou poétique. Mais, pour qu'un produit littéraire se conserve sans être écrit, il faut qu'il ait un des éléments significatifs de la masse, parce

que dans la masse populaire on ne s'individualise pas de parti pris, comme on le fait dans la classe supérieure. La littérature populaire est ce qui a surgi dans l'âme d'un seul, qui représente en même temps la masse, parce qu'il ne s'est pas individualisé. Il faut que ce produit soit au goût de tous. Et les autres ne font pas que le conserver ; ils le transforment d'après ce goût général. Lorsque, au bout d'un certain temps, on se trouve devant ce produit populaire, on peut dire : « Il y a un individu qui l'a créé, mais les autres, qui, l'ayant adopté, l'ont reconnu, y ont mis du leur par l'acte même de l'avoir adopté et par tout ce qu'ils y ont introduit. Il s'y trouvera des choses meilleures, comme il peut s'y trouver des choses inférieures à ce qu'a voulu le premier auteur au moment de la création. Mais quelque chose s'est ajouté et continue à s'ajouter à chaque moment, parce que la littérature populaire est un produit en marche. »

Pour qu'on ait une autre forme d'une œuvre littéraire provenant d'un écrivain cultivé, qui est une individualité, il faut qu'une nouvelle édition intervienne et que l'auteur ait le sens critique nécessaire pour pouvoir transformer son œuvre. La littérature populaire, au contraire, change à tout moment. Je doute même que celui qui donne un morceau poétique ou un conte populaire soit capable de le rendre le lendemain de la même façon. Quelque chose a changé dans sa propre âme, et cette chose se reflète aussitôt dans l'œuvre dont il est le gardien et l'élément de transmission.

On se trompe ainsi, en croyant que la littérature populaire, en n'importe quel genre, est un produit défini, fixé. C'est, au contraire, une matière extrêmement délicate et fluide, en transformation d'un individu à l'autre, d'un moment à un autre moment. Et je crois que c'est son grand avantage, en tant que source d'inspiration.

IV

Quand, au début du XIX[e] siècle, on s'est avisé, en Roumanie, de rechercher des éléments d'inspiration dans la lit-

térature populaire, voici ce qui, tout d'abord, a été fait, et cela contre tout bon sens, contre tout sens pratique de la valeur de la littérature populaire.

On a commencé par s'attaquer au sujet. Or, c'est une grande erreur que de considérer une littérature populaire avant tout au point de vue du sujet. On s'imagine donner du nouveau lorsque le sujet est nouveau, parce qu'on y découvre des noms qu'on n'a pas encore entendus, des aventures jusqu'alors inconnues, des situations auxquelles on n'avait pas pensé auparavant.

C'est ainsi que nous avons eu, dans la littérature poétique cultivée des Roumains au XIXe siècle, des poètes comme le grand Alecsandri. De fait un grand poète, pas trop profond, ayant un esprit critique plus ou moins défectueux, et trop facilement content de lui-même, ce qui en littérature comme en tout autre domaine est le pire des défauts. Mais Alecsandri a été indubitablement un fécond créateur, qui a eu recours à la littérature populaire, et cela pour différents motifs. Je me bornerai à en indiquer deux.

Un de ces motifs ressortissait au mouvement littéraire de l'Europe entière au XIXe siècle. Partout on se tournait vers la littérature populaire : en Allemagne, lorsqu'on publiait cette belle collection du *Knaben Wunderhorn* d'Arnim et de Brentano ; en Angleterre, avec les ballades écossaises et celles de Burns, qui apportaient une nouvelle note à la littérature ; de même en Italie et en France. Comme Alecsandri avait fait ses études à Paris, il en avait rapporté différentes influences de cet ordre.

Il eut alors la bonne fortune de trouver dans son pays un ami, Rousso, qui avait déjà « découvert » les montagnes de la Moldavie et avait récolté divers thèmes de poésie populaire, dont il avait publié un recueil. Ce qu'Alecsandri en retint, ce fut *le sujet*. Mais qu'est donc le sujet en littérature populaire ? On pourrait dire : Quel ne peut pas être le sujet dans une littérature populaire ? La littérature populaire voit tout, explore tout, mais tout ce qu'elle a vu, tout

ce qu'elle a exploré doit se tenir dans une certaine note. La littérature populaire ne consiste donc pas dans des sujets ; la littérature populaire, c'est un état d'âme, c'est une façon de rendre esthétique un état d'âme tout particulier. Et ceux qui s'imaginent qu'on arrive à la littérature populaire comme inspiratrice en s'adressant au sujet seul peuvent s'éviter beaucoup de difficultés et être satisfaits à bon marché, mais ils n'atteignent pas le but qu'ils s'étaient proposé.

C'est ainsi qu'il y a dans Alecsandri des morceaux poétiques où il est question de haïdoucs, de brigands affublés de qualités de philanthropes sociaux ou même représentant l'élément national en lutte contre l'oppression de l'étranger. Il s'y trouve des superstitions concernant les revenants ; le poète cultivé a écrit sur ce thème un beau morceau, *La nuit de Saint-André*, dans lequel il présente de ces revenants de toute espèce qui, autour de l'église, dans cette nuit prédestinée pour l'apparition des esprits, confessent chacun les péchés qui pèsent encore sur leurs consciences. Il s'est contenté de ces haïdoucs, de ces revenants, et, encore, de ces récits de campagne où on voit de jeunes paysans très heureux, des gars riants, sans aucune rudesse, mais pleins de courage et de bravoure. On a eu ainsi une contrefaçon. En quelques années le public s'en est rassasié. Sauf dans certains cercles littéraires — très brillants, — où le simili se perpétue, mais qui sans doute n'étaient pas les meilleurs détenteurs de l'âme nationale, on n'a plus voulu de ces histoires, de l'éternelle pastorale toujours renouvelée des amours villageoises d'un Jean et d'une Marie.

On s'est figuré ensuite tirer de la littérature populaire tout ce qu'elle peut donner, en usant d'un certain vocabulaire. Alecsandri, encore, est passé maître dans ce genre. Il y a dans certaines régions de la Roumanie une coutume que je trouve bizarre et que je ne peux guère m'expliquer : celle d'employer, au lieu du terme simple, un diminutif. Dans un volume qui vient de paraître et dont je tirerai

des exemples de poésie villageoise, celui du prêtre Bârlea, édité par l'Académie roumaine, provenant d'une région de paysans très énergiques qui sont devenus les créateurs de l'Etat moldave et ne sembleraient donc pas devoir manifester une certaine faiblesse d'âme, une fade sentimentalité, on voit cependant les diminutifs abonder. Le goût se sent blessé à chaque instant par cette apparition de termes languides. Se prévalant de ces précédents, Alecsandri a abusé des diminutifs.

S'il y a des haïdoucs, s'il y a des revenants, s'il y a en plus l'amour villageois, l'idylle rurale, et si les diminutifs apparaissent, on est, croit-on, en plein dans la littérature populaire.

Mais, avant tout, recourir à la littérature populaire signifiait y chercher des choses extraordinaires. Tout récemment, je lisais les belles conférences données par le prince russe Serge Volkonsky dans une Université d'Amérique. Le conférencier exposait à son auditoire que parfois la littérature russe, et l'histoire russe aussi, n'étaient pas suffisamment appréciées, parce qu'on attendait de cette littérature, de ces développements historiques des événements inattendus et que, ne les trouvant pas, on disait : « Si c'est cela la littérature russe, si c'est cela l'histoire russe, nous pouvons nous en passer, parce que nous avons des choses qui leur ressemblent étrangement. »

Et le prince Volkonsky cite le mot d'une Américaine qui, après avoir lu Tourguéniev et Tolstoï, disait : « Je préfère les choses de Russie écrites par les Américains. »

IV

Mais, après Alecsandri, deux conteurs et un poète apparurent, qui comprenaient d'une autre façon la littérature populaire et son pouvoir de renouveler la littérature des classes supérieures.

Les deux conteurs sont un Transylvain et un Moldave

Leur vie même les conduisait vers la source d'inspiration populaire. Il en est de même, du reste, dans d'autres littératures, pour les écrivains qui sortent de la masse de la nation. Non pas du milieu ouvrier, façonné par l'éducation primaire et la lecture des journaux, qui tendent à créer une atmosphère commune, sous une teinte de science. Mais je pense à ces écrivains qui sortent du milieu rural où le groupe seul a son individualité.

Le premier de ces écrivains, celui que je place le premier pour l'abondance, pour la profondeur, contre l'opinion commune admise dans mon pays, est le Transylvain Jean Slavici. Je dis « Transylvain », parce qu'il y a une façon d'entendre ce terme géographique qui englobe des régions n'appartenant pas à la Transylvanie, mais qu'on pourrait difficilement classer autrement.

Ce Transylvain donc est né dans un riche village de paysans colonisés vivant sous la domination étrangère. Cette circonstance peut avoir des avantages. Je ne nie pas, bien entendu, qu'il n'y ait beaucoup de désavantages à une pareille situation, mais il peut s'y trouver un avantage, et même plusieurs. Il y a celui de créer une âme forte. Sous la domination étrangère s'accumule une énergie qu'on n'obtiendra jamais sous un gouvernement national. Puis l'enseignement donné dans une langue étrangère n'attaque pas les éléments fonciers de l'âme ; on n'est pas soumis au nivellement d'un enseignement national : il y a en haut l'enseignement en langue étrangère, puis au fond l'âme populaire, à laquelle on ne touche pas, parce que l'enseignement ne peut jamais arriver à cette profondeur où se réfugie de tout son désespoir l'âme nationale. Jamais un Roumain vivant en Roumanie libre ne peut avoir l'intensité d'âme populaire qu'avait et que continue à avoir le Roumain placé jadis sous le joug. Le conteur dont je parle vit encore, dans des conditions mauvaises qu'il s'est créées en grande partie lui-même ; mais je ne veux pas faire une biographie, je traite seulement de l'écrivain.

En Transylvanie, à cette époque, lorsqu'on était Roumain, on pouvait être prêtre, instituteur, ou mourir paysan. Il n'y avait pas d'autre choix. Plus tard, on a pu être avocat, médecin très rarement. Comme Slavici était fils de paysans, il a voulu être prêtre et a passé par cet enseignement du séminaire qui était destiné non seulement aux futurs prêtres, mais aussi aux futurs instituteurs. Il a vécu ainsi dans un milieu où il n'y avait que des paysans comme lui. Dans les autres régions roumaines, où il y a une vie nationale sous le rapport politique, on trouve à l'école toute espèce de condisciples, tandis que dans le séminaire transylvain de 1860, on était toujours avec les siens, avec des camarades de village, avec des gens qui avaient la même condition et employaient le même vocabulaire ; on n'était pas influencé par le milieu nouveau, où chacun perd les angles bien dessinés de sa personnalité. Plus tard Slavici alla à Vienne ; mais déjà le pli était pris. Lorsqu'on a vécu jusqu'à vingt ans dans un milieu qui ne varie pas, on peut suivre les cours des Universités des cinq continents sans se modifier. L'écrivain a ainsi tiré de la vie de sa nation, de la littérature populaire dont il s'était nourri, au milieu de laquelle il avait vécu, des contes et des chants dont sa jeune âme s'était imprégnée. Il en a donc tiré non pas des sujets susceptibles d'intéresser les bourgeois, les lettrés, parce que ce ne sont pas leurs sujets à eux. Il n'a pas recherché les diminutifs, qui ne le frappaient pas, parce que cette façon de parler était la sienne et celle des personnes au milieu desquelles il vivait. Il n'a pas voulu exprimer des choses extraordinaires, parce que tout cela ne lui paraissait pas extraordinaire. Il a pris l'essence même de la vie, du langage, le fond même de la création esthétique de son peuple. Plus tard, il a abordé d'autres sujets, et ce qu'il a donné a été de beaucoup inférieur; mais, autant qu'il s'est tenu dans les limites fixées par le milieu de son enfance et de sa jeunesse, il a donné des choses absolument remarquables. Je peux assurer qu'un récit de M. Slavici, sans

avoir la prétention d'apporter des analyses extraordinaires, de nature à faire rêver tous les psychologues du monde, sans avoir l'idée de découvrir des choses qui ne se sont jamais passées, dans des régions inconnues, représente une réalité littéraire infiniment plus impressionnante que ce qui fait en ce moment la fortune des libraires et les délices des lecteurs non préparés voulant avoir dans un récit français quelque chose de Constantinople, d'Asie, d'Afrique et d'Océanie, si toutefois on trouve un auteur ayant fait ce vagabondage à travers plusieurs continents avant de se décider à donner une œuvre littéraire.

L'autre conteur, Jean Creanga (« Rameau ») est encore un paysan, de Moldavie, des montagnes de l'Ouest. Lui encore s'est formé dans un milieu de paysans, dans une région où il n'y a que de rares bourgades et des monastères, et, dans ces monastères, des moines qui ne se distinguent que très peu des paysans dont ils proviennent, dont ils ont conservé l'âme, des moines comme il en existait au commencement du moyen âge, à l'époque où on ne faisait pas de littérature entre les murs des couvents.

Plus tard, Creanga a voulu, lui aussi, être prêtre, et il l'est devenu, pour abandonner ensuite cette profession qui ne lui souriait guère. Mais dans ses divers avatars il est resté paysan. Son œuvre naïve est une vraie épopée en prose et les récits de sa vie représentent beaucoup plus que la plupart des chapitres de cette littérature qui a la prétention d'être nouvelle.

VI

J'arrive au poète. Il s'appelle Michel Eminescou. Je crois que Michel Eminescou peut être rangé parmi les meilleurs poètes de notre époque. Venu après Alecsandri, il a subi son influence. Puis, à un certain moment, il a secoué cette influence et, ayant traversé toutes les provinces roumaines, ayant pratiqué la vie populaire sous tous ses aspects, il est

arrivé à prendre de l'âme populaire tout ce qui forme son essence. Il présente lui aussi des éléments de superstition populaire. Il parle aussi de revenants, dans un des plus beaux morceaux de son œuvre poétique. Il connaît le récit populaire, le conte, et de ce conte, il tire tout un monde de fantaisie aérienne, qui rappelle ce « caprice » littéraire que le *Songe d'une Nuit d'été* a rendu familier à tout lecteur de Shakespeare. En même temps, il emprunte à la poésie populaire ce qu'elle a de plus naïf, de plus simple, et cet homme qui était un penseur, qui pouvait être un historien, qui a donné des ouvrages que le plus distingué des historiens signerait volontiers, cette âme profonde et cet esprit exquis consent à descendre à ce que la littérature populaire a de plus fondamentalement simple et même d'enfantin. Il arrive à trouver le rythme même de cette poésie qui s'oriente parfois d'après la rime : une rime donne une idée, puis une autre rime change le courant des idées, et Eminescou s'efforce de se soumettre à cette opération psychologique qui n'est pas habituelle à son esprit.

Pour montrer ce que ce procédé d'inspiration peut donner, je présenterai quelques morceaux de littérature populaire, de celle qui vient à peine d'être publiée.

Voici la façon dont les ballades populaires impriment l'élan épique et même la pointe satirique à un vague amour rural de légende :

Le jour de Saint Nicolas,
Par les monts, parmi les sources,
Dans la bourgade de Sighet,
Hélène, fille du Franc, s'écrie
Droit au milieu de la place :

— Y a-t-il un gars parmi vous
Qui me marcherait sur le pied,
Toucherait mon sein de sa main,
Embrasserait mon blanc visage,
Regarderait mes yeux noirs
Et mes lèvres toucherait ?

Un seul gars se découvrit,
Un gars roumain du village,
Et lui seul lui répondit :
— O Hélène, la plus belle fille,
Fleur splendide de la clairière,
Si je ne te trompe,
Mon cheval meure dans la boue,
Dans la gaine se rouille l'épée :
Mon cheval ne le sauverai,
Mes armes ne les nettoierai,
Et les bagues de mes doigts,
Que je doive les perdre toutes !
— Va-t'en ton chemin, maudit,
Car, mon défi, l'accepta,
Le jour de la Saint Michel,
Le jeune fils d'un empereur,
Pas un vagabond comme toi.

Or, il reprit son cheval
Et revint sans nul succès,
Le visage noir de dépit,
Et sa mère l'interrogea.
— O Jean, mon fils bien-aimé,
Tu es allé dans l'armée
Et jamais ne fus ainsi.
— Et comment ne le serais-je,
Lorsque Hélène, fille du Franc,
A crié dans la mêlée,
Dans la mêlée du marché :
— Y a-t-il un gars parmi vous, etc.
Et moi, ma mère, l'ai voulu
Et j'ai risqué le pari :
— Si je ne te trompe, etc.
Mais sa mère l'interrompit :
— Ne sois pas si attristé,
N'en sois pas découragé,
Il est facile de tromper :
Laisse tes vêtements de jeune homme,
Prends des robes de jeune femme
Et disparais désormais,
Pour qu'elle oublie ta promesse ;
Va-t'en retrouver Hélène,
Frappe doucement à sa fenêtre

Et dis-lui d'une voix de femme :
— Ah! Hélène, la plus belle fille,
Laisse-moi entrer dans ta chambre,
Car la pluie tombe à verse
Sur ma chemisette de soie,
Et où tombe la goutte de pluie
Ma chemise est déchirée,
Et ma peau en est blessée :
Je sens un feu qui me brûle.
— Non, je ne te laisserai pas,
Car ta robe est celle d'une femme,
Mais ta voix est une voix d'homme.
— Laisse-moi entrer, ma chérie,
Car mon mari m'a battue.
Dès le premier coup déjà
Ma petite voix s'est faussée,
Mon visage s'est déformé.
Si tu ne me crois, Hélène,
Viens ici et me regarde.
Passe ta main par la fenêtre,
Tâte un peu de ma coiffe,
Tu reconnaîtras une femme.
De son lit elle se jeta,
D'un seul bond vers la fenêtre,
Et, le recevant, lui dit :
— Va-t'en dormir dessus l'âtre.
— L'âtre est bon pour les chats,
Pas pour une endolorie.
— Va-t'en dormir près du poêle.
— Sur le poêle ne dormirai,
Car on fume dans la maison
Et ma pipe me brûlerait.

. . . .

— Laisse-moi donc dans ton lit
Et personne ne le saura.
Laisse-moi donc dans ton lit
Là où est la place de l'homme,
En marge seulement de ton lit,
Là où un homme se placerait.

Elle le laissa dans son lit,
Il se plaça à côté,
Il mit la main dans son sein

Et sa bouche il l'embrassa.
Aussitôt l'abandonna.
Mais la délaissée pleurait :
— Feuille verte de houblon,
Les femmes ont peu de raison.
J'étais fille en me couchant,
Ne l'étais-je plus à minuit,
Et au lever de l'aurore
Je n'étais qu'une pauvre veuve.

Voici un autre morceau dans lequel paraît revivre un souvenir des scènes de chevalerie occidentale, qui ont passé par la rive de l'Adriatique dans ce Sud-Est de l'Europe :

Au fond rouge de l'aurore
Joue un fier guerrier.
Son mouvement suit le soleil,
Le soleil lorsqu'il s'élève
Et la lune quand elle éclaire,
Et personne ne l'aperçut,
Sauf une blanche impératrice.
Vers son empereur elle dit :
— Empereur, grand empereur,
Tu n'as vu ce que j'ai vu.
Car au fond rouge de l'aurore
Joue un fier guerrier.
Mais ne joue pas comme on joue :
Son mouvement suit le soleil,
Le soleil lorsqu'il s'élève
Et la lune quand elle éclaire.
L'empereur se prépara,
Se vêtit d'un blanc vêtement
Et courut chercher le preu.
— Allons jouter, mon héros,
Et échangeons nos chevaux.
— Empereur, grand empereur,
Si veux, nous pouvons jouter,
Mais le cheval ne changerai,
Car ton cheval est plus haut,
Comme sied à un empereur,
Le mien plus bas, plus petit,
Comme sied à un simple preu.

Il y avait sans doute, ensuite, le combat entre l'empereur

et le preux, mais la personne qui a fourni le morceau n'en savait pas plus long.

N'y a-t-il pas comme un souvenir effacé de la légende de saint Hubert dans ces vers de la même région du Maramourech, voisin de la Slovaquie ?

Un cerf chante dans la forêt,
Fleurs blanches du pommier !
Si douloureux est son chant
Que la forêt pense mourir.
Personne au monde ne l'entend,
Sauf une dame impératrice
De sa haute et belle fenêtre.
La dame, rapidement vêtue,
Accourut vers l'empereur.
— Empereur, grand empereur,
Croirais-tu ce que dirais-je ?
Un cerf chante dans la forêt.
Voici l'empereur saillir,
Se revêtit à la hâte,
Prit son fusil sur le dos,
Mit la selle sur son cheval,
Sauta leste sur la selle
Et courut vers la forêt.
Il cherche en haut et en bas,
Cherche les traces du cerf.
Il trouve le cerf au repos
Sous une touffe de roses sauvages.
Il tend vers lui le fusil.
— Ohé, ne me tue donc pas,
Car ne suis ce que tu penses
Je suis un fils d'empereur,
Et, n'écoutant mes parents,
Quand j'ai quitté le palais,
Je fus maudit par ma mère
D'être cerf dans la forêt
Et que personne ne me tue
Pendant neuf ans et neuf jours.
Et, les ayant accomplis,
Vers les villages je descendrai,
Je ferai l'office magnifique,
Et encore je découvrirai

Le tribunal du jugement
Et la coupe du saint baptême,
Et, entrant au paradis,
Je marierai les grands,
Je baptiserai les petits.

Cela n'a pas beaucoup de sens ; mais il est probable que la suite devait être autre ; comme on ignorait cette suite, on a mis le baptême, le jugement dernier et tout ce que l'imagination populaire, prise au dépourvu, pouvait trouver à la hâte.

Je citerai enfin une ballade que j'ai souvent retrouvée dans les recueils roumains : celle de la jeune fille que les Turcs cherchent, dont ils veulent s'emparer, que sa mère cache quelque part. Les païens veulent partir. Mais il y a un vieux Turc qui a un talent spécial pour découvrir les jeunes filles qui se cachent. Il va dans le jardin et la retrouve. Elle déclare qu'en aucun cas elle ne suivra les ravisseurs, qu'elle préfère se jeter dans la rivière et se noyer. Et voici comment, dans une région rude, où on n'a pas l'habitude de transformer la poésie populaire, on conte cette légende :

Jeune Irène reste sur le seuil,
Par l'aiguille elle tire le fil ;
Je ne sais : coud-elle ou découd-elle ?
Une couronne elle la façonne,
Et sa mère l'interrogea :
— Jeune Irène, ma fille chérie,
Couds-tu ou découds-tu, dis-le,
Ou façonnes-tu une couronne ?
— Je ne couds, ni ne découds,
Ni ne façonne une couronne ;
Mais comment ne m'attrister
Quand les Turcs passent le Danube,
Par groupes de neuf par côté
Et de dix de même façon,
Et les Turcs me captureront,
Ta maison ils la pilleront.
Et sa mère lui dit ainsi :
— Jeune Irène, ma fille chérie,
Je t'envelopperai entière

De grandes pièces de cotonnade
Et de grands rouleaux de drap ;
Te mettrai dans le jardin,
Et parmi les ruches d'abeilles
Sous la touffe de primevères.

Mais les Turcs passent le Danube
Par groupes de neuf par côté
Et de dix de même façon.
— O belle-mère, ohé ! belle-mère,
Écoute : Ouvre-nous la porte.
Elle sortit et dit ainsi :
— Ne m'appelez pas : belle mère,
Car n'ai fils bons à marier,
Ni fillette pour épousailles.
Si mes paroles ne croyez,
Je vous montrerai la croix ;
Si vous la mettez en doute,
Je vous conduis à la tombe.
Les Turcs alors reculèrent,
Mais un chien de vieillard turc
Ne passa, ni se tut,
Fit semblant de s'en aller
Et saillit dans le jardin
Au milieu de ses belles ruches.
— Ohé, vous, la grande armée,
Revenez donc sur vos pas,
Car voici la jeune Irène,
La voici dans ce jardin,
Au milieu de ses belles ruches,
Sous la touffe de primevères,
Sous les grands rouleaux de drap
Et sous ceux de cotonnade.
Etant revenus ainsi,
Ils capturèrent jeune Irène
Et pillèrent leur maison.
Mais jeune Irène dit ainsi :
— O vous, Turcs, mes petits Turcs,
Attendez-moi un moment
Pour colorer une couronne
Du sang des veines de ma mère,
Car longtemps ne le porterai-je.
Laissez-moi un seul moment

Me dégager de mes bagues,
Car elles brisent les os des doigts,
Et je me transformerai,
Devenant fleur blanche dans l'herbe :
Personne ne me reconnaisse
D'avoir été parmi vous.
Et, de fait, se transformant,
Elle fut une fleur blanche dans l'herbe.
Et les Turcs fauchèrent autant
Qu'ils trouvèrent la jeune Irène.
Or, de nouveau elle leur dit :
— Plutôt qu'une esclave des Turcs
Je veux nourrir les poissons,
Être nid des écrevisses.

Ou voit bien que la fin est écourtée. Hors d'haleine, la jeune fille qui contait la légende n'a pas poursuivi.

La mariée, détachée de son village, qui forme une grande famille, se plaint ainsi à sa mère :

O ma mère, ô cœur de pierre,
Reviens chez moi quelquefois.
Vois ce que c'est l'étranger :
Nu-pieds, sans robe de rechange,
Souvente fois morigénée
Comme ne suis accoutumée,
Étant si aimée par toi.
Mère, je te désire tant
Que la chemise brûle sur moi
Et personne ne peut l'éteindre :
Pluie d'été et neiges d'hiver
Ne peuvent l'éteindre sur moi.
Le désir de mère me tue.
Petite mère, de ton désir
Je fonds comme le lin dans l'eau ;
Petite mère, de ton regret
Je fonds comme fond le chanvre.
Et, mère, du train de mes jours
Dieu lui-même ressent tristesse,
Les pierres pleurent dans les vallons,
Les oiseaux aux petits nids.
Petite mère, de ma vie
Dieu lui-même se sent en peine.

Les pierres pleurent dans le ruisseau,
Les oiseaux pleurent dans leurs nids,
Car je meurs de ton désir.
Je sors pour voir les étoiles,
Je n'en puis de ton triste désir.

. . . .

O mère, viens, ma petite mère;
Trouve une voie sous les noyers
Et reviens vers tes enfants;
Par les grandes herbes parfumées
Retourne un moment vers nous.
Les étrangers dînent ensemble,
Et moi je tiens leur lumière.
Les étrangers goûtent les mets,
Je leur sers de chandelier.
S'ils finissent de manger,
Il y a des vases à laver,
Et le coucher vient si tard !
Si je veux me reposer,
Ils me réveillent au service ;
Si je veux que je m'endorme,
Ils me réveillent de nouveau :
Je désire tant m'endormir,
Mais j'ai ordre de peiner.
Or, si j'étais chez ma mère,
Je me lèverais à mon gré,
Mais chez ces tristes étrangers,
Je me réveille quand ils veulent ;
Si les étrangères me prennent,
Je me réveille quand elles crient.

Voilà enfin un testament, qui est une malédiction.

Par les champs, des deux côtés
Il y a trois petits ponts neufs.
Sur le petit pont à gauche
L'amant passe avec son amante:
Ils se marchent sur les pieds
Et se font des reproches.
— Allons, belle, boire du vin,
Parler et nous quereller.
Mais elle l'interrompt et dit :
— Mon chéri, si tu me laisses,
Je te maudirai ainsi :

Du labour à la récolte
Le diable t'emporte chez lui ;
Dès le labour pour le chanvre
Jusqu'à la chemise usée,
Que les médecins te tournent !
Je ne te pardonne encore,
Et te maudis encore plus,
Jusqu'à la venue du prêtre
Pour te lire de l'Évangile.
Que le diable te saisisse,
Jusqu'au passage de l'Apôtre,
Qu'il te mène en son enfer.
Eh ! mon bien-aimé, je veux
Que ta maison et tes bœufs
Brûlent du soir jusqu'à midi.
Tu me livras aux propos :
Donc, maison et biens te brûlent ;
Tu me livras à la honte,
Moi-même et tous mes parents.
Et que Dieu te donne, chéri,
Une femme pâle de visage
Et des teignes sur les deux yeux.
Quand tu l'appelles au dîner,
Que tu la soutiennes avec une canne
Et pour le repas du soir
Que tu la portes avec tes bras ;
Et toi-même, mon bien-aimé,
Quand tu seras plus robuste,
Qu'une paille tu ne puisses lever ;
Quand tu te jugeras plus fort,
Que tu ne puisses faire un pas.
Mon chéri, si tu me laisses,
Je te maudirai ainsi :
Te marier encore six fois
Et prendre six épouses...
Avec la première des six
Que tu n'aies aucun plaisir ;
Quant à la seconde, ensuite,
Aussitôt qu'elle meure chez toi ;
Et pour la troisième des femmes,
Qu'elle soit impotente des pieds,
La quatrième, des mains,
La cinquième qu'elle soit douée

De larges lèvres et belle maison,
Mais sans un brin de santé,
La sixième qu'elle ait six bœufs,
Mais qu'elle soit les yeux fermés.
Et même alors je ne pardonne,
Je te maudirai encore :
Que Dieu te donne par grâce
Une charrrette de mendiant
Par la rue des Arméniens,
Et les gens te donnent l'aumône
Et qu'ils te donnent de grâce
Ce dont ils n'auraient besoin.
Viens alors chez moi aussi
Et moi-même je te donnerai
Ce dont je n'aurai besoin :
La croûte d'un ancien gâteau
Desséché depuis neuf ans,
Des débris restés aux vases
Lorsque ma mère était fille !

Ou bien cette exhortation, où au regret se mêle la malédiction :

Oh! mon cher, mon bien-aimé,
Je t'ai dit sur notre lit
De régler notre amour,
Qu'on ne le sache nulle part,
Car, si le village le sait,
Il empêchera notre amour,
Car si on le sait là bas
On voudra nous séparer,
Et qui nous a séparés,
Qu'il ne trouve place sur la terre,
Ni clous pour sa croix tombale,
Personne au dernier chemin,
Pas une tombe au cimetière,
Pas un sentier qui y mène,
Pas un voile sur son visage,
Pas une place au cimetière,
Comme moi-même de par sa faute
N'ai pu garder mon amant.
Si une fille en est coupable,
Qu'elle meure sans être mariée,
Qu'elle ne porte couronne au front;

Si une femme nous sépare,
Que son sein s'écoule sans cesse ;
Si c'est un homme, eh bien,
Que ses os pourrissent au lit
Et que l'os en reste nu
Comme mon âme est nue d'amour;
Que l'on en sorte desséché
Comme je le suis de regret,
Que tu vives avec dégoût,
Car tu n'as voulu m'attendre
Jusqu'à l'âge de mariage;
Que Dieu t'accorde d'avoir
Dans ta bourse quatre cents pièces
Et qu'on t'en demande encore
Pour soigner tes maladies,
Que tu aies quatre bœufs,
Pour t'acheter des remèdes,
Quatre bœufs aux cornes blanches,
Pour finir en mort de faim.

Cette poésie, pleine de fantaisie, d'énergie et parfois — sinon dans ces morceaux, du moins dans d'autres — pleine d'une fine sentimentalité, a donné à la Roumanie la partie la plus délicate, la plus originale de son patrimoine poétique.

On le voit bien par tel fragment découvert dans les manuscrits d'Eminescou :

Au fond de la forêt profonde
Voilà tous les oiseaux sortir
Des touffes noires de noisetiers
Dans la gaie clairière qui rit,
Clairière au bord de l'étang
Qui dans le taillis des roseaux
Dont les ondes se balancent
Jusqu'au fond est pénétré
De lune et de soleil clair
Et des oiseaux de passage,
De lune et de mille étoiles
Et du vol des hirondelles
Et du visage de ma mie.

Mais ce qui est impossible à rendre, c'est la fluidité admirable du rythme calqué sur le ton populaire.

Comme dans cette sympathie intime avec la forêt, trésor de mystère :

Pourquoi t'agites-tu, forêt,
Sans goutte de pluie, sans coup de vent,
Pourquoi descends-tu tes rameaux ?
— Comment ne m'agiterais-je pas
Lorsque je vois passer mon temps ?
Jours plus restreints, nuits plus longues,
Et que ma feuille devient si rare :
Le vent la frappe de biais
Et chasse les chantres de mon règne ;
Le vent me vient de par delà :
Voici l'hiver, lointain l'été.
Pourquoi ne me courberais-je pas
Si les oiseaux me laissent déserte ?
Dessus la cime des frêles rameaux
Les hirondelles passent par nuées
Et mes pensées les accompagnent
Et mon bonheur s'en va aussi,
Et elles s'en vont, bande par bande,
De leur vol est le ciel noirci ;
Et elles s'envolent comme les instants,
Leurs ailes légères secouant,
Et m'abandonnent ainsi déserte
Et desséchée et amortie
Et toute seule avec mon désir,
Auquel je redirai mon deuil.

Le chant populaire roumain le plus répandu, celui qui ne s'accompagne pas de danses, s'appelle d'un mot très ancien : *doïna*, mot emprunté sans doute à la vieille langue dace qui a précédé chez les Roumains le latin. Il y a un peuple très ancien sur les bords de la Baltique, les Lithuaniens, dont la langue, fortement vocalisée, doit ressembler à cette langue perdue. Or, chez les Lithuaniens, le chant de douleur s'appelle aussi la *daïna*. C'est cette « doïna » qu'Eminescou invoque dans cette pièce, une des plus populaires de son œuvre :

Doïna, doïna, triste tu me viens
De la forêt aux noirs sapins,
Et tu résonnes si douloureuse
De ce taillis de noisetiers,
Et tu m'endors, me caressant
De ce feuillage épais de hêtre,
Qui bruit ainsi dans les aiguilles.
Les petites doïnas aimantes
Elles se prolongent, elles se prolongent,
La feuille de la forêt les berce.
Du Nistru jusqu'à la Tissa
J'entend tous les Roumains pleurer
Qu'ils ne peuvent plus pénétrer
A cause des tyrans étrangers.
Car de Hotin jusqu'à la Mer
Les Moscovites viennent à cheval,
Et de la Mer jusqu'à Hotin
Ils sont les maîtres des chemins.
A Boïan, à Vatra Dovnei
Des chenilles dans les cornouillers
Et l'étranger en tout domine:
On ne peut plus se reconnaître;
Dans la montagne, dans la vallée
La voie ouverte est aux ennemis
Et de Satmar jusqu'aux Sacele
Il n'y a que des passages pareils :
Triste est le sort de notre homme!
Sa marche est celle de l'écrevisse :
Rien ne prospère, rien n'encourage,
Et son automne n'est plus automne,
L'été n'est plus été pour lui,
De Turnu jusqu'à Dorohoï
Ses ennemis viennent par nuées,
Et fixent chez nous leur séjour.
Comme ils arrivent dans leurs wagons,
Toutes les chansons s'enfuient timides,
Tous les oiseaux s'envolent peureux
Devant le noir étranger,
Et rien que l'ombre de la ronce
Devant la pauvre porte chrétienne.
Le pays dépouille son sein,
Le bois, bon frère du Roumain,
Se courbe sous les coups de hache

Et les sources cessent de couler —
Gens pauvres, dans pauvre pays :
Or, qui aimera l'étranger,
Que les chiens le cœur lui mangent,
Le désert mange sa maison
Et la misère mange sa race !
O Etienne, Etienne, viens, sire,
Ne reste plus dans ta Putna,
Laisse le bon Archimandrite,
Qu'il ait le soin de ton skite,
Laisse le soin des vieux saints
Entre les mains des bons pères,
Laisse-les sonner les cloches
Tout le jour, toute la nuit,
Car Dieu, entendant le son,
Sauvera du mal ta nation.
Mais toi, lève-toi de ta tombe,
Que j'entende sonner ton cor
Pour rassembler les Moldaves :
Au son de ce cor ancien
Toute la Moldavie viendra ;
Si tu sonnes encore une fois,
Les bois mêmes viendront t'aider ;
Si tu sonnes la troisième fois,
Tous les ennemis périront
Entre toutes les frontières.
Que les corbeaux les recueillent
Et les potences de la route !

Et, pour en finir, je reproduirai une traduction meilleure faite par mon ami Gorceix et publiée dans notre *Anthologie de la littérature roumaine* (1).

Les oiseaux, à l'accoutumée,
Se sont rassemblés dans leur nid,
Ils sont cachés sous la ramée.
Bonne nuit !

Seule, la source mélodie
Alors que le bois noir se tait,
La fleur même s'est assoupie.
Dors en paix !

(1) N. Jorga et Septime Gorceix : *Anthologie de la littérature roumaine*. Delagrave, éd.

Le cygne pour dormir s'approche
Des joncs qu'a brûlés le soleil,
Qu'un bel ange de toi soit proche.
Doux sommeil !

Sur cette nocturne féerie,
La lune pâle et blanche luit,
Tout n'est que rêve et harmonie.
Bonne nuit !

VII

Il y a vingt ans qu'Eminescou est mort. Après lui, un poète transylvain, Georges Cosbuc (Cochbouc), en puisant dans une autre poésie populaire, moins sentimentale, moins délicate, plus énergique, plus réaliste, celle de la Transylvanie, a réussi à donner une œuvre poétique dont une partie, au moins, est due à une inspiration vraiment populaire.

Un autre jeune poète qui est mort au début de la guerre, Josif, originaire de la Transylvanie méridionale, a trouvé une note plus douce, extrêmement simple et d'autant plus touchante, en recourant à cette même source de poésie.

Enfin un grand conteur transylvain, Jean Agârbiceanu, a tiré de la vie du peuple, aussi bien que du langage populaire, du monde d'idées, de sentiments qui forment la poésie populaire, tout ce qui pouvait servir à une œuvre d'une abondance, d'une richesse et d'une intimité peu ordinaires.

Et, s'il se trouve encore des personnes qui se demandent continuellement où est « la nouveauté », il y en a d'autres, et parmi les meilleurs écrivains de mon pays, qui tendent l'oreille vers la grande âme de la nation, telle qu'elle s'exprime avec sincérité dans la littérature populaire.

N. JORGA
Professeur à l'Université de Bucarest,
Correspondant de l'Institut.

LE MOUVEMENT ANGLAIS DES « NEW SCHOOLS »

—

Les Anglais forment un peuple essentiellement individualiste. La place qu'occupe le mot *self* dans leur langue en est un témoignage. L'*I* capital qui y figure comme pronom de la première personne du singulier en est un autre. Mais, depuis longtemps, sous l'action du christianisme, tout puissant en Angleterre, cet individualisme foncier a été énergiquement refoulé, et cela d'une manière qui n'a pas toujours été propice à l'évolution, au progrès, car elle a trop souvent entraîné une résignation, un abaissement et une banalisation de l'individu, contraires à l'éclosion d'une individualité supérieure chez le plus grand nombre. En outre, caractère inné dont il faut tenir compte, un certain mysticisme propre à l'âme anglo-saxonne renforce le christianisme et favorise son action anti-individualiste.

Jadis, cette inhibition par le christianisme d'un individualisme qui, faute de culture, se manifestait sous les espèces des instincts brutaux, pouvait, dans l'ignorance d'un moyen préférable, s'imposer comme une nécessité sociale : il fallait atténuer ce que la race avait de trop égoïste. Mais, aujourd'hui, quelques questions se posent. Cette inhibition est-elle toujours nécessaire? Et, dans l'affirmative, n'existe-t-il pas un moyen de la réaliser, meilleur que le christianisme ? N'y a-t-il pas, au surplus, une sélection à faire dans les extériorisations de l'individualisme, les unes, inférieures, à combattre ; les autres, supérieures, à encourager? En un mot, la culture de l'individu par une éducation appropriée ne peut-elle parvenir à concilier heureusement, en l'être humain, l'individualisme et la sociabilité ?

Or, on peut distinguer, depuis quelque temps, de l'autre côté de la Manche, les signes d'une révolte intellectuelle contre ce refoulement excessif de l'individualisme, accompli sans souci des valeurs vitales qu'il renferme à côté d'éléments nuisibles. Cette révolte, annonciatrice d'un changement dans le sens du progrès, sera d'autant plus féconde qu'elle émane d'une élite principalement composée d'éducateurs professionnels; car, comme le dit une maxime en honneur à la Brackenhill School, une des écoles nouvelles dont nous allons parler : « Le monde avance avec les pieds des petits enfants. »

Mais, naturellement, des Anglais ne peuvent considérer ce problème sous le même angle qu'un Français. Les caractères différents de race et de culture engendrent des différences de vision. Aux questions posées, ils répondent à l'anglaise. Néanmoins, le préambule ci-dessus aidera le public français à comprendre deux faits relatés en cette étude, qui autrement lui sembleraient peut-être surprenants. D'abord, la création en Angleterre, par certains novateurs ou rénovateurs, d'un mouvement pédagogique plein de sève, représenté par des œuvres scolaires existantes et auquel ils donnent pour objet l'épanouissement de la personnalité humaine dès l'enfance. Ensuite, le mysticisme christianisé dont il demeure empreint et qui se traduit non seulement par un spiritualisme plus ou moins vague dans l'expression de la pensée des éducateurs nouveaux et dans certaines matières de leur enseignement, mais aussi par la persistance à peu près générale des divers cultes dans les écoles qui se réclament de ce mouvement.

§

C'est en 1920 que le mouvement des *New Schools* ou Ecoles nouvelles a pris corps en Angleterre avec la fondation du *New Education Fellowship*, grâce aux efforts de Mrs. Beatrice Ensor, directrice de l'important groupe scolaire de Letchworth. Auparavant, il existait déjà quelques

écoles nouvelles, mais sans lien entre elles. Depuis cette date, le Fellowship a réussi, avec les concours qu'il a rencontrés à l'étranger, à former la Ligue internationale pour l'Education nouvelle, laquelle dispose de trois organes fort intéressants : *The New Era*, en Angleterre, *Pour l'Ere nouvelle*, en Suisse et *Das Werdende Zeitalter*, en Allemagne. Les écoles nouvelles sont en quelque sorte autant de laboratoires pédagogiques toujours disposés à tenter des expériences, généralement à coup sûr, car elles ont été soigneusement étudiées au préalable, et ces trois périodiques en enregistrent les résultats.

Outre ses ramifications — publications et institutions — dans ces trois pays, la Ligue compte quelques écoles adhérentes en France, Belgique, Suède et Hollande. Aux Etats-Unis, un certain nombre d'établissements scolaires se rapprochent du type de la New School anglaise. Mais, en définitive, tant au point de vue de la quantité que de la qualité des écoles, l'Angleterre reste à la tête du mouvement, et c'est dans ce pays où l'on en a pris l'initiative qu'il convient de l'étudier. Là, les New Schools gardent leur caractère propre.

Sagement, d'ailleurs, la Ligue internationale a pris une forme très souple, qui s'adapte au tempérament et aux méthodes de chaque pays. Ni statuts ni règlements ne contraignent les éducateurs d'une nation à se conformer à des directives qui émaneraient de concepts d'éducateurs étrangers. L'organisation est fédéraliste, non centraliste : l'autonomie nationale est sauvegardée.

Revenons à l'association anglaise.

Les principes fondamentaux du New Education Fellowship constituent un changement radical dans le point de départ aussi bien que dans le but de l'éducation. On en jugera par sa déclaration de principes.

Le Fellowship considère que l'objet essentiel de toute éducation doit être d'entraîner l'enfant à désirer la suprématie de l'esprit sur la matière et à exprimer cette suprématie dans la vie quoti-

dienne. En conséquence, l'éducation nouvelle doit toujours viser à conserver et à accroître la puissance spirituelle chez l'enfant.

Ce doit être le souci constant de l'éducateur, particulièrement en ce qui concerne la discipline. Il doit étudier et respecter l'individualité de l'enfant, en se souvenant qu'elle ne peut se développer que sous une forme de discipline qui assure la liberté aux facultés spirituelles de l'enfant.

L'éducation donnée dans les écoles du type nouveau — que ce soit dans le dessein d'impartir des connaissances réelles ou de préparer l'élève à la vie adulte par le développement du caractère et d'un sentiment droit — doit laisser libre cours aux intérêts qui s'éveillent spontanément chez l'enfant. Le cycle scolaire doit toujours fournir une issue à ces intérêts, issue qui se trouvera dans quelque activité manuelle, intellectuelle, esthétique ou sociale.

Le gouvernement de la société scolaire dans son ensemble doit être organisé par les enfants eux-mêmes, en collaboration avec leurs professeurs, et ce gouvernement, ainsi que la pratique de la self-discipline à laquelle on doit exercer chaque enfant, doivent avoir pour but exprès de rendre l'autorité extérieure inutile.

L'esprit de compétition égoïste doit être éliminé le plus possible par le nouveau système éducatif, et l'on doit apprendre à l'enfant à y substituer un esprit de coopération qui le conduise à se mettre au service de la communauté entière.

Le Fellowship est partisan de la coéducation au sens le plus étendu, c'est-à-dire de la coopération des deux sexes, à la fois pendant et après les heures de classe, par laquelle l'occasion peut être donnée à chaque sexe d'exercer au maximum son influence bienfaisante sur l'autre.

L'éducation nouvelle pratiquée exactement selon ces principes développera en l'enfant non seulement le futur citoyen disposé et apte à remplir ses devoirs envers ses semblables, sa nation et l'humanité entière, mais aussi l'homme conscient de sa dignité d'être humain et reconnaissant cette même dignité chez autrui.

Voilà un programme pédagogique nettement révolutionnaire et d'une grande noblesse. Et nous ne voyons pas qu'on puisse le qualifier autrement que d'individualiste.

Le Fellowship milite pour l'introduction de ces principes

dans les écoles qu'on pourrait appeler orthodoxes. Mais il travaille aussi à l'établissement d'autres écoles sur ces bases. Et avant tout, il vise à être un trait d'union entre celles déjà existantes.

Trente conditions, qui peuvent être rangées sous les divers chefs d'organisation scolaire, vie physique, vie intellectuelle, organisation des études, éducation sociale, éducation artistique et morale, sont nécessaires pour que la qualification de « nouvelle » soit pleinement méritée par une école, pour qu'elle soit une New School. Elles ne sont pas toutes indispensables, mais une école nouvelle doit satisfaire à un minimum de quinze d'entre elles, et parmi les plus importantes se trouvent les suivantes : être une école active (comme opposée au type orthodoxe : traditionaliste, stéréotypé), être une école de travail spontané, donner l'enseignement du travail manuel, appliquer la coéducation des sexes, admettre l'autonomie scolaire, être une école de plein air et pratiquer le bain solaire. C'est ainsi qu'en Angleterre il existe actuellement vingt-trois écoles reconnues par le Fellowship.

§

La grande influence subie par les adeptes de la doctrine pédagogique nouvelle est celle de Rousseau comme théoricien de l'éducation. L'auteur de l'*Emile*, selon le mot du libre-penseur John Morley, « revêtit l'éducation de l'onction de la religion » et de ce fait il plaît aux Anglais. Les concepts éducatifs de John Locke exercent aussi une action qui tempère heureusement celle de Jean-Jacques, là où le réalisme s'impose et doit être associé à l'idéalisme, là où la raison doit corriger les écarts de l'imagination. Deux disciples pratiquants du théoricien Rousseau sont également de notables inspirateurs de ce mouvement, surtout au point de vue de l'organisation des études des jeunes enfants : Frœbel et Pestalozzi, dont on retrouve les idées dans la méthode de la doctoresse Montessori, sur qui les yeux

de tous les éducateurs nouveaux sont aujourd'hui fixés.

L'école nouvelle est avant tout une école individualiste. Son objet, tel qu'il est exposé dans tous les livres et brochures où les écoles nouvelles indiquent leurs buts, leurs procédés et le programme de leur enseignement, et jusque dans les annonces qu'elles font paraître dans les journaux, c'est l'affirmation de l'individualité de l'être humain, homme ou femme, dès la prime jeunesse. « Conserver à l'individualité des enfants un sens de liberté et de naturel est absolument nécessaire », dit le principal de la Clayesmore School (Winchester). A ce point de vue, l'école nouvelle représente une réaction contre l'école orthodoxe et, puisqu'il s'agit ici surtout d'enseignement secondaire, contre la *Public School*, institution anglaise équivalant au lycée ou au collège français, — école fort peu publique, d'ailleurs, mais très privée, car, ses prix de pension étant prohibitifs, elle n'est en fait ouverte qu'aux enfants des classes riches, et est libre à l'égard de l'Etat, quant à son enseignement. Cette réaction se manifeste tout d'abord par un énergique effort, visiblement efficace, pour développer dans l'enfant la joie de vivre, que l'autre école, par son organisation autoritaire et sa routine, ne fait que détruire.

L'individualisme que cultive l'école nouvelle n'a rien de commun avec ce vieil individualisme, faux, brutal et compétitif, dont, en Angleterre, on fut si féru, du moins chez ceux qui en profitaient, pendant une partie des deux derniers siècles, au temps où régnait l'éthique du « laissez faire », et qui y trouve encore aujourd'hui quelques panégyristes attardés. Cette formule faussement libertaire pourrait sembler, à première vue, avoir une corrélation avec la méthode, toute de liberté, de l'école nouvelle, mais ce n'est qu'une apparence. Le « laissez faire » dit individualiste d'autrefois n'était guère que l'expression d'un droit sans devoir correspondant. Il représentait la domination de la force. La liberté qu'on enseigne aux élèves des écoles nouvelles et au sein de laquelle ils vivent plus ou moins a, elle,

pour condition le *self-control*, la maîtrise de soi dont les éducateurs s'efforcent de doter chaque enfant et qui, en neutralisant l'égoïsme inférieur, instaure l'égo-altruisme. La conception de l'individualisme a heureusement évolué, progressé, même sur sa terre d'élection, du moins chez une élite. Si l'on veut une image, l'individualisme des écoles nouvelles, large, généreux, est à la Walt Whitman.

Une des éducatrices du Fellowship a donné une définition excellente de la liberté telle qu'on la conçoit dans ces écoles : « Une maîtrise de soi parfaite, associée à une self-expression parfaite (1). »

Cette maîtrise de soi, dont la culture intensive est une des caractéristiques de l'école nouvelle, remplace avantageusement la répression extérieure. C'est la self-discipline substituée à la discipline autoritaire. La liberté dont il s'agit dans ce milieu n'est donc pas la licence : elle n'est pas sans restrictions, mais celles-ci sont exercées volontairement par l'individu lui-même sur son moi intérieur, au lieu qu'elles le soient par autrui sur son moi extérieur. En définitive, lorsque l'individu a maîtrisé ce qu'il y a en lui d'inférieur, — car il faut choisir et toute la beauté de l'existence individuelle et de la vie sociale, but dernier de l'éducation, dépend de ce choix, — sa liberté est celle de sa personnalité la plus haute : il s'est élevé de la brute à l'humanité, voire à la surhumanité.

La King Arthur School (Misselburgh), par exemple, déclare que sa discipline est basée, non sur des règles arbitraires et des punitions, mais sur la maîtrise de soi, la considération des autres, la collaboration amicale entre élèves et professeurs et le développement du sens moral et de la responsabilité. Et c'est ce qu'en substance disent les autres écoles nouvelles.

Le principal de la Bedales School (Petersfield) dit : « Notre plus haut but, même avec les enfants, est de rem-

(1) Alice Woods, *Educational Experiments in England* (Londres, Methuen 1920), p. 222.

placer le « Tu ne dois pas » de la contrainte extérieure par le « Tu dois » du mobile interne » (1).

Un préjugé bien ancré veut qu'une éducation individualiste ne puisse produire que des êtres insociables. Cela eût pu être vrai au temps de l'ancienne et fausse conception de l'individualisme, si l'on eût alors songé à une éducation en ce sens ; ce ne peut l'être avec la conception épurée des écoles nouvelles. Les adeptes du mouvement considèrent que leur éducation doit au contraire donner des humains éminemment sociables et que les qualités et dons particuliers d'un individu, plutôt que ce qu'il a de commun avec les autres, constituent son pouvoir spécial de servir l'humanité ; l'objet de l'éducation nouvelle est de le rendre apte à ce service. Au surplus, la culture de l'individualité ne fait pas perdre de vue aux éducateurs nouveaux l'importance et la valeur de la coopération.

Le principe de compétition est généralement déprécié dans les écoles nouvelles, au bénéfice du principe de coopération. En conséquence, les examens intérieurs suivis de classements sont abolis dans la très grande majorité d'entre elles. Les comparaisons, en ce cas, ne portent plus sur les élèves entre eux, mais sur les périodes de la vie scolaire de chaque élève. De même, les prix et autres récompenses sont supprimés. Cependant, dans quelques-unes de ces écoles, on juge encore indispensable un minimum de compétition, à titre d'aiguillon de l'effort, de sorte qu'il y subsiste un rudiment d'examens. Ces mêmes institutions sont encore liées à cette persistance chez elles du système ancien par la classe sociale à laquelle appartiennent leurs élèves, souvent candidats à certains grades universitaires ou aspirant à entrer dans quelque grand établissement d'enseignement supérieur, où des diplômes sont exigés. Elles préparent par suite leurs élèves ou du moins certains d'entre eux à des examens et concours de l'extérieur. Sous peine de dispari-

(1) J.-H. Badley, *Bedales School* (Cambridge, University Press, 1912), p. 57.

tion, ces écoles-là doivent compter avec leur clientèle et faire cette concession à l'esprit de compétition.

Ainsi, à la Garden School (Great Missenden), il n'y a ni examens de fin d'année ni prix. La compétition y est répudiée sous toutes ses formes. Toutefois, l'école prépare aux grands concours publics, pendant leurs deux dernières années, les élèves qui le désirent et à qui leurs aptitudes permettent ce genre d'études. Mais, en même temps, on apprend à tous, graduellement, qu'il est impossible que les plus nobles qualités humaines soient éprouvées par des examens et que le jugement, la connaissance profonde, l'intuition, la sympathie et l'initiative sont d'une valeur plus haute dans la vie que le savoir encyclopédique.

Ces écoles opportunistes, néanmoins, de même que celles qui ont rompu totalement avec la compétition, rendent celle-ci responsable de divers maux individuels (parmi lesquels le développement des instincts égoïstes et la suppression du motif rationnel de l'effort), qui se répercutent en maux sociaux et internationaux. Les unes dans la mesure où elles le peuvent et les autres complètement y substituent ces stimulants supérieurs que sont l'intérêt de l'étude, la curiosité intellectuelle, le plaisir du bon travail, la joie de l'utilité de l'œuvre accomplie et le sentiment de la coopération à quelque chose que tous partagent.

La devise de la Bedales School est : *Work of each for weal of all* (Le travail de chacun pour le bien de tous).

Cet enseignement de la coopération n'est pas purement verbal. Il ressort aussi de l'existence de la communauté scolaire. Une des plus sympathiques parmi les écoles nouvelles, la Brackenhill School (Letchworth), déclare que si l'exemple de sa fraternité était suivi, « on éviterait la révolution violente qui menace et, ce qui serait mieux, on poserait les fondements d'une ère nouvelle où de grandes injustices seraient balayées et où la vie en commun, prise dans son vrai sens, règnerait ».

Chaque enfant de Brackenhill, dit une brochure de l'école,

connaît par la pratique la signification de la vie en commun. Les cadeaux faits à l'école sont partagés également comme le sont les « douceurs » ; l'argent de poche de tous est réuni en une masse, dont des sommes sont retirées et données à chacun selon son âge, de sorte qu'aucun enfant n'envie les autres. Le travail domestique est accompli par tous, les garçons et les filles aussi bien que le personnel. Les grandes filles aident à soigner les enfants de la classe Montessori et y puisent d'utiles enseignements pour la tenue de leur future maison. Garçons et filles aident volontiers à nettoyer l'argenterie et les chaussures, au triage du linge et à la cuisine. Même les enfants de la classe Montessori, trop jeunes pour aller à l'école des grands, nettoient leurs tables et polissent leur argenterie. Les grands et les grandes font leurs lits le matin, aident à desservir les tables et à laver la vaisselle.

L'éducation dans le sens de la coopération et de l'entr'aide vise non seulement le présent, entre élèves et professeurs, mais, naturellement, l'avenir, la vie sociale et internationale. Dans la presque totalité des écoles nouvelles, l'enseignement général, celui de l'histoire notamment, est résolument pacifiste.

La Farmhouse School (Wendover) déclare que chez elle l'histoire n'est pas traitée au seul point de vue anglais. A la Garden School, on engage les élèves à travailler à la paix et à la fraternité mondiales. La Priory School (King's Langley) insiste sur le caractère mondial de son enseignement de l'histoire et sur l'importance donnée au développement des civilisations, coutumes et formes de culture, plutôt qu'aux guerres et aux dynasties. La Clayesmore School se flatte d'enseigner l'histoire scientifiquement et de profiter de cette occasion pour « inspirer aux élèves la générosité envers les autres nationalités ».

C'est encore un motif de coopération qui a présidé à l'introduction de la coéducation des sexes dans les écoles nouvelles. On rencontre quatre ou cinq (l'une d'elles, temporairement) de celles-ci qui n'éduquent que des garçons ou

des filles, mais on n'en trouve aucune qui, éduquant les deux sexes, les tienne séparés.

Pour juger de la coéducation en Angleterre, c'est surtout sur la Bedales School que les regards doivent se porter. C'est le Cempuis anglais. Son principal, Mr. J.-H. Badley, un enthousiaste de ce système, dont il possède une expérience de plus de vingt-cinq années, fait autorité en la matière (1). Il a été le premier en son pays à mettre cette méthode en pratique sur une grande échelle (actuellement, environ 250 élèves).

Nous n'avons pas l'intention d'exposer ici les arguments avancés pour ou contre cette manière de faire. Ils sont assez connus et demanderaient pour être discutés plus d'espace que nous n'en avons à notre disposition. Quant à nous personnellement, nous pensons que la coéducation, qui, naturellement, nécessite autant de tact que de science chez ses praticiens, fonctionne pour la compréhension réciproque des deux sexes, pour la paix entre eux, pour la « douceur » et la « lumière », comme disait Matthew Arnold.

§

L'enfant libre dans l'école libre : ainsi pourrait se résumer l'idéal des écoles nouvelles, tel qu'il est exprimé par l'exemple des plus avancées d'entre elles.

Le *self-government*, ou autonomie de la communauté des élèves, est une des conditions les plus importantes parmi celles qui contribuent à faire une New School. En cela encore, il y a toutefois des gradations parmi les écoles existantes. Et, naturellement, il s'agit d'une liberté surveillée, mais très discrètement. Selon les témoignages des principaux, il est rare qu'ils aient à faire acte d'autorité à l'encontre des mesures prises par les délégués des élèves.

(1) Parmi les nombreux ouvrages anglais traitant de la coéducation, nous signalons ceux de Mr. J.-H. Badley : *Co-education and its part in a complete education* (Cambridge, W. Hefter, 1920) et Bedales : *A Pioneer School* (Londres, Methuen, 1923).

D'ailleurs, l'organisation de l'autonomie ne peut guère avoir lieu qu'avec des enfants âgés d'une douzaine d'années et au delà, à moins, lorsqu'ils sont plus jeunes, que l'école ne soit que peu peuplée. En outre, cette autonomie doit être limitée aux objets où les élèves ont une compétence : il ne saurait être question, cela va de soi, d'autonomie en matière d'hygiène et de santé, de programme des études, etc.

Suivant une théoricienne pratiquante de l'autonomie scolaire, Miss Geraldine Coster, co-principale de la Wychwood School (Oxford), les avantages du système, lorsqu'il est bien conçu et bien appliqué, sont les suivants : 1° Il réduit au minimum les chances d'injustice de la part du maître ; 2° il habitue l'enfant à la responsabilité et le prépare à résoudre des problèmes importants de la vie adulte, notamment comme citoyen (1).

Le gouvernement de la communauté scolaire considérée comme une petite république nécessite l'élection de représentants, qui se constituent en comité et sont ainsi détenteurs d'un pouvoir délégué par leurs condisciples, avec le consentement de l'autorité directoriale. Ce pouvoir, tantôt législatif, tantôt administratif, s'applique à des questions de discipline et d'organisation des diverses formes d'activité de la communauté des élèves, parfois même à l'organisation de l'étude en classe, ainsi qu'à la représentation des élèves auprès de la direction de l'école, etc.

Ce qu'il ne faut pas oublier, c'est qu'une autonomie scolaire partielle, fort limitée d'ailleurs, est depuis longtemps de tradition dans les établissements d'enseignement secondaire anglais. Elle a seulement été très élargie, en même temps que démocratisée, par les écoles nouvelles. Mais, dans les écoles orthodoxes, cette autonomie relative s'accompagne, pour les « préfets », nommés par le principal et non élus par leurs condisciples, du privilège de punir les délinquants et de leur administrer au besoin des châtiments

(1) *Self-government in Schools* (Oxford, B. Blackwell, 1923).

corporels. Ce système est la source d'abus et, en outre, encourage le goût de la domination. Dans celles des écoles nouvelles qui se rapprochent le plus du type orthodoxe, notamment à ce point de vue, par exemple à l'Abbotsholme School (Rocester) et à la Bedales School, où il y a encore des « préfets » nommés par le principal, le droit de punir ne leur est pas donné.

A la Garden School, un comité des élèves, formé de cinq membres, est élu pour un trimestre par tous ceux qui sont âgés de plus de dix ans. Il prend largement part à l'administration des affaires de l'école. Les élèves sont encouragés à traiter, en assemblée et en présence de leurs maîtres, des questions et situations qui rentrent dans leur propre expérience scolaire. On pense que cet usage développe en eux d'inestimables qualités de jugement, de tact, de maîtrise de soi et de confiance en soi-même. Dans une brève cérémonie d'instauration du comité, ses membres s'engagent à servir l'école du mieux qu'ils pourront et à être « généreux dans la protection des faibles, justes dans l'exercice de leur pouvoir et consciencieux dans leur usage de la liberté ».

A la Brackenhill School, un comité de trois membres est élu, et les élèves discutent en assemblée de leur existence scolaire. Toute décision importante du comité est soumise à un referendum.

A la Caldecott Community (East Sutton), un comité élu de cinq enfants, pris parmi les plus âgés et contrôlé par l'assemblée des élèves, se réunit une fois par semaine pour examiner les affaires de la communauté, sa compétence s'étendant du beurrage des tartines pour le thé à des questions de morale scolaire. Ce jour-là, un élève peut déposer, s'il y a lieu, une plainte contre tel ou tel membre du comité, pour violation de sa liberté ou de la ligne de conduite générale de l'école. On assure qu'à Caldecott, grâce à une pratique très développée de ce système, les enfants

montrent une indépendance d'esprit et une puissance de raisonnement supérieures à la moyenne.

Un trait curieux de l'autonomie à la Hall School (Weybridge) est l'hebdomadaire *School Court* (tribunal de l'école), dirigé par un comité de quatre des enfants les plus âgés, élus pour un mois et demi. Ils siègent sur l'estrade de la grande salle. Derrière eux, en demi-cercle, sont les membres du personnel enseignant. Les élèves sont assis devant, en tailleur, sur le parquet. « Classe de géographie ! » appelle par exemple un des membres du comité. Immédiatement, ceux qui sont chargés des affaires de cette classe se lèvent et rendent compte de eur mandat. Quand ils ont terminé, ceux qui ont une plainte à formuler viennent témoigner contre eux, tandis que d'autres peuvent parler en leur faveur. Finalement, un vote par mains levées décide si le travail de tel ou tel délégué mérite la mention « excellent », « bon » ou « mauvais ».

Il serait intéressant de donner d'autres détails, par exemple sur l'organisation des études ou le maintien de la discipline en régime d'autonomie, mais l'exposé en serait trop long. Le périodique du Fellowship en contient un grand nombre. L'expérience de cet ordre sur laquelle on possède la documentation la plus étendue est celle qui a été poursuivie au Little Commonwealth (la Petite République) (Dorset), école qui a malheureusement disparu. Elle a été décrite dans un livre passionnant, vrai miroir de l'âme de l'adolescent : *An Adventure in Education* (1), par J.-H. Simpson, un professeur de cette école.

Peu à peu le système de l'autonomie scolaire fait des adeptes et est l'objet d'expériences en dehors des écoles nouvelles proprement dites. A la Northern Polytechnic Secondary School d'Holloway, district de Londres, un professeur, Mr. E.-A. Craddock, a fait, avec l'autorisation de son principal, un essai d'autonomie dans sa propre classe

(1) Londres, Sidgwick and Jackson, 1917.

(30 garçons de 11 à 14 ans gouvernés par un comité élu de 5 d'entre eux) et il s'en est déclaré satisfait (1). Il y a quelque temps, à la Mixenden School (Halifax) (école primaire, 130 enfants depuis le bas âge jusqu'à 13 ans, coéducation), le directeur, Mr. Arrowsmith, appliquait l'autonomie à côté d'autres particularités des écoles nouvelles, la suppression de la compétition entre autres, et cela malgré que sa tentative ne fût pas vue d'un œil favorable par le Board of Education (Ministère de l'Instruction publique), lequel professait le même sentiment à l'égard d'un essai identique poursuivi par Mr. O'Neill dans une autre école primaire, la Knuzden School (Blackburn) (2).

§

Sans quitter la question de la liberté dans l'école, nous entrons dans celle du travail spontané et de l'autonomie non plus du corps scolaire, mais de l'élève même, ce qui nous amène à parler de la méthode Montessori.

Toute école nouvelle qui contient des enfants de deux à huit ans a sa ou ses classes Montessori. Le but de la méthode étant la *self-expression* de l'individualité, il est tout naturel que les écoles nouvelles y aient eu recours.

Pour bien élever les enfants, dit la grande pédagogue, il est indispensable de les bien connaître. Pour les connaître, il faut les laisser agir et se développer librement. Aussi la liberté au sein de laquelle vivent les enfants est-elle entière; la seule réserve imposée est qu'ils ne nuisent pas à leurs camarades : application d'une définition bien connue de la liberté.

La méthode nécessite un matériel particulier, qui fait de l'étude un jeu durant les jeunes années et de l'élève son propre éducateur, la maîtresse n'étant plus qu'un guide ou un observateur souvent muet. Par la méthode et le maté-

(1) *Education for the New Era*, avril 1920, *The Class-Room Republic*, par E.-A. Craddock.
(2) Ernest Young, *The New Era in Education* (Londres, G. Philip, 1920), pp. 11 à 34.

riel associés croît et se développe l'activité spontanée, naissant de l'intérêt et rendant inutiles punitions et récompenses.

La méthode Montessori, étant fondée sur le respect de la personnalité de l'enfant, est essentiellement individualiste ; elle est aussi réaliste, car toute autoéducation y est basée sur l'expérience personnelle acquise grâce au matériel. Les fictions merveilleuses, tels les contes de fées, sont écartées. La culture de l'individu y est déjà poussée fort loin, puisqu'elle va jusqu'à l'enseignement de la maîtrise de soi à de jeunes enfants, par exemple par ce qu'on appelle la « leçon de silence », qui est donnée quotidiennement et habitue l'enfant à soumettre à sa propre volonté, pendant une dizaine de minutes, son corps et son esprit.

Ce que la méthode Montessori fait pour les petits, la méthode de Dalton — le Dalton Laboratory Plan — le fait, d'une manière différente, pour les grands. Ce système, d'invention relativement récente, est d'origine américaine et a été introduit, modifié, en Angleterre, par Miss Helen Parkhurst, après qu'elle l'eut expérimenté à son école de Dalton, aux Etats-Unis.

La méthode de Dalton est aussi appelée d'un mot qui n'est qu'à demi exact : autoéducation. C'est, si l'on veut néanmoins employer ce vocable, l'autoéducation par groupes en liberté, avec assistance du professeur. A l'ancienne division en classes est substituée la division en groupes pour les différentes parties du programme dès études, selon les degrés d'intelligence et de savoir déjà acquis. Le petit groupe, au lieu de la grande classe, donne une possibilité de travail indépendant pour des élèves d'âges différents peut-être, mais de même niveau intellectuel. La classe, en ce cas, demeure comme une sorte d'unité sociale plutôt qu'une unité d'enseignement. Les groupes sont appelés « compagnies », et les maîtres « conseillers ». Généralement, chaque mois, un examen individuel a lieu, afin qu'on se rende compte, dans l'intérêt de l'élève, du progrès

par lui accompli et aussi de la valeur du procédé, qui en est encore à la période d'expérimentation.

Au travail par groupes est heureusement associé le travail individuel. Les groupes dans le premier cas, les élèves isolés dans le second sont laissés libres d'utiliser la salle d'étude comme on userait d'un laboratoire, pour obtenir une instruction directe. Ils n'attendent plus passivement qu'on leur serve le savoir en tranches mesurées et à des moments fixes. Le professeur n'est plus, dans les deux cas, qu'un simple guide, consulté lorsque des difficultés se dressent.

Ce système est d'ailleurs susceptible de larges modifications, et en fait on constate autant de variations dans son fonctionnement qu'il y a d'écoles nouvelles.

Dans celles qui disposent de locaux suffisants, à la Bedales School par exemple, les salles de classe servent à une seule sorte d'enseignement et sont équipées à cet effet; il y a une salle de classe pour les mathématiques, une autre pour la géographie, etc.

A la Saint Christopher School (Letchworth), deux ou trois leçons collectives par semaine sont obligatoires pour chaque sorte d'enseignement, mais leur importance va en diminuant à mesure que l'année s'écoule. Le reste du temps est occupé par les études libres par groupes ou individuelles, qui vont au contraire en augmentant d'importance.

La Saint George School (Harpenden) a renoncé à tout enseignement collectif. Elle lui reprochait d'être inadéquat à son but : leçons trop avancées ou trop simples pour deux minorités, médiocres pour la masse. A présent, l'élève, pour une leçon, fait lui-même le travail de recherche à la place du maître, lequel ne lui aurait donné qu'un condensé incomplet et peut-être inassimilable. Ainsi, les meilleurs ne sont pas sacrifiés aux pires et ceux-ci y gagnent quelque chose, car ils sont obligés de travailler par et pour eux-mêmes.

A la Hall School, les lignes générales de leurs études sont

fournies aux élèves, mais on leur laisse le soin de se documenter sur les sujets par leurs propres moyens. L'étude de certains sujets se poursuit parfois pendant des semaines. Chaque groupe délègue un de ses membres pour rendre compte du travail effectué, en une conférence à laquelle assiste toute la classe. Le compte rendu est suivi d'une discussion et d'une critique. Tous profitent ainsi des résultats.

Une particularité du programme de cette école est les « Nouvelles de la semaine ». Chaque samedi, quatre enfants sont élus *speakers* (parleurs). Durant la semaine, ils dépouillent les quotidiens pour donner à leurs camarades réunis, le samedi suivant, des détails sur les événements du monde entier.

La même chose a lieu à la Garden School.

On estime en ces écoles que les enfants ne doivent pas ignorer les choses de leur temps et que cette information mondiale les prépare à leur rôle de citoyen.

§

Ce qui est neuf et de réel intérêt dans les écoles nouvelles, c'est l'éducation proprement dite et la manière d'enseigner plutôt que la matière de l'enseignement. Cependant, celle-ci offre certaines particularités qui méritent d'être signalées.

Le travail manuel tient une grande place dans les écoles nouvelles, et il est enseigné aux filles comme aux garçons. Il est d'abord considéré comme faisant partie de la culture physique. On lui donne aussi pour objet de rendre les enfants plus habiles de leurs mains, de leur procurer plusieurs métiers, de combattre le mépris dans lequel il est tenu et enfin de créer une diversion aux sports, dont on abuse généralement dans les écoles secondaires anglaises. « Il n'y a pas le moindre doute qu'une grande somme de connaissance purement intellectuelle est sacrifiée au sport

en ce pays », dit Mr. Alex Devine (1), principal de la Clayesmore School. Taine avait déjà souligné ce fait dans ses *Notes sur l'Angleterre*. Dans nombre d'écoles nouvelles, les garçons apprennent à coudre comme les filles; et les filles, comme les garçons, font de la menuiserie. On pense que des mesures de ce genre contribuent à renverser les barrières qui font que les deux sexes se mésestiment réciproquement. Les divers travaux du bois, des métaux, des étoffes, etc., sont enseignés. Les occupations rurales ont aussi leur place.

Bref, l'éducation des écoles nouvelles tend à l'intégralité, selon l'expression de Paul Robin. Elle vise aussi bien à l'exercice de la main, de l'œil, de l'oreille et du sens esthétique que des facultés intellectuelles et morales.

A la Garden School, par exemple, se trouve un *studio* qui est considéré comme le cœur de l'école et auquel les enfants ont libre accès à toute heure du jour. Il y trouvent un métier à tisser, des rouets, les outils et produits nécessaires pour la teinture, le coloris au pochoir, la tapisserie, la marqueterie, la vannerie, la gravure sur bois, la décoration du cuir, la ferronnerie, la typographie, le dessin, la peinture, le modelage. Un atelier de menuiserie y est attenant. En été, les élèves vont faire du dessin et de la peinture dans les champs et les bois. La musique, le chant, l'eurythmique (méthode Dalcroze), la danse (méthode Margaret Morris) et, pour les mieux doués, la composition musicale ont une place régulière au programme, comme la littérature sous ses diverses formes.

Avec des variantes, il en est de même ailleurs. L'éducation sensorielle et l'enseignement des beaux-arts et des métiers d'art sont extrêmement développés dans les écoles nouvelles. Les résultats obtenus de ce côté sont surprenants (2). Entre toutes, la Margaret Morris School (Chelsea,

(1) *A New Educational Era* (Cheltenham, J. Burrow, 1919), p. 11. — Cette brochure contient une critique approfondie de la Public School.

(2) On peut s'en rendre compte à la lecture d'un article de *The New Era*

district de Londres; et écoles d'été sur le continent) est certainement celle où la culture artistique est poussée au plus haut degré de raffinement. L'individualisme y est avant tout envisagé sous l'angle de l'esthétique.

En résumé, la multiplicité des voies ouvertes à l'enfant, au jeune homme et à la jeune fille, et la liberté du choix de chacun assurent à tous les conditions nécessaires à la croissance, à l'enrichissement de leur personnalité. Nombreuses, dans les mieux organisées de ces écoles, sont les branches d'activité et d'enseignement qui donnent essor aux facultés imaginatives et créatrices, tandis que l'individualisation du travail entretient l'initiative, l'observation et la recherche indépendante.

§

Il ne saurait exister d'éducation et d'enseignement complets, surtout alliés à une prétention à l'individualisme, sans une part faite à l'activité sexuelle, base de l'existence humaine, sa cause et sa fin. Or, on sait quel néant la sexologie représente, en général, dans les écoles de tout pays. Que fait-on à ce point de vue dans les New Schools ? La coéducation des sexes est déjà un effort en ce sens, évidemment le moins pénible. Mais il y a autre chose à faire.

La pruderie anglaise est proverbiale. Aussi, même dans les manifestations livresques de ce monde de l'éducation nouvelle, est-il difficile de recueillir des informations quant à ce qui se fait comme instruction sexuelle. La revue *The New Era* a, il est vrai, consacré deux de ses numéros (1) à la question de l'éducation et de l'enseignement sexuels de

d'avril 1923 : *Abstract Art for Children*, par C. Fleming-Williams, professeur de beaux-arts à la Saint Christopher School, avec reproductions de dessins et aquarelles par lesquels des enfants de huit à quinze ans de cette école ont interprété symboliquement des idées abstraites, l'égoïsme par exemple, ou des concepts poétiques. — En ce qui concerne la littérature et la musique, nous signalons les *Perse Playbooks* (Cambridge, W. Heffer), qui contiennent les œuvres (poèmes et compositions musicales) des enfants de la Perse School.

(1) Janvier et avril 1923.

l'enfant, mais en la traitant d'une manière plutôt théorique. On y trouve beaucoup de considérations de psychanalyse, d'une part, et, d'autre part, beaucoup de cet idéa lisme mêlé de sentimentalisme qui est aux antipodes et de la science et de la réalité. Seul, un de ses collaborateurs, homme au cerveau lucide et hardi, Mr. J.-H. Badley, nous donne des renseignements sur ce qui se fait à la Bedales School.

A cette école, la coutume fut d'abord la suivante. Au cours des leçons d'anatomie données aux garçons par un professeur masculin, le sujet de la reproduction humaine était abordé. Pour les filles, il était traité par un professeur féminin, à l'occasion des exercices de gymnastique suédoise. En outre, le cas échéant, à la suite de questions posées par les élèves, ces deux professeurs complétaient en privé leur enseignement. Mais, un jour, les garçons et les filles les plus âgés (15 à 18 ans), s'entretenant avec leur principal des principes et traditions de l'école, émirent l'opinion que les sujets sexuels devaient être traités en coéducation, normalement, comme tout autre sujet.

Laissons la parole à Mr. Badley.

J'eus l'impression que si tel était leur sentiment — et la manière dont il était exprimé me convainquit vite de sa sincérité — il était certainement plus sage de faire quelque chose pour y donner satisfaction, de sorte que je résolus de faire un essai. Je répondis en conséquence que j'admettrais à ces leçons tous les élèves de la moitié supérieure de l'école, c'est-à-dire âgés de plus de quatorze ans, qui voudraient y assister, mais pas plus d'une douzaine à la fois pour débuter ; car je désirais qu'ils ne fussent pas trop nombreux, afin qu'ils pussent parler librement et me poser toutes les questions qu'il leur plairait. La plus grande partie de ceux qui se trouvaient alors dans la moitié supérieure de l'école se rendirent à ces leçons et, quoique j'eusse commencé en doutant de la portée de celles-ci, je ne tardai pas à être convaincu de leur utilité. Je les ai continuées chaque année depuis lors, mais en les maintenant facultatives, certains élèves pouvant être trop

timides pour y assister avec les autres et pouvant préférer avoir avec moi un entretien particulier.

Nous débutons par l'exposé des différents modes de reproduction, d'abord ceux qui n'impliquent pas la sexualité, puis ceux qui la nécessitent, et nous continuons avec les divers modes de fécondation tels qu'on les constate chez les plantes, les animaux inférieurs, les oiseaux et les mammifères. Nous passons ensuite à l'étude détaillée des organes reproducteurs et de leurs diverses fonctions, et enfin nous décrivons la croissance de l'être nouveau depuis la conception, en passant par l'état embryonnaire et toute la période de la gestation, jusqu'à la naissance. Cet ensemble exige, naturellement, toute une série de leçons, dépendant dans une certaine mesure de la somme des autres connaissances biologiques possédées, mais en tout cas suffisantes pour former un tout complet et scientifique. Mon objet, durant ces leçons, est de susciter une conversation, et en fait le traitement du sujet dépend jusqu'à un certain point des questions soulevées et formulées.

Envisagé à l'origine comme une expérience susceptible de répondre simplement à la circonstance qui l'avait motivée, ce cours, je m'en suis convaincu à mesure que je le continuais, a, tel qu'il est conçu, une grande importance. Il donne satisfaction au désir, naturel chez des êtres intelligents, de posséder une connaissance exacte d'une matière d'intérêt universel; et en traitant cet aspect de la vie d'une façon franche, on aide à supprimer la crainte avec laquelle certains l'envisagent et le mystère romantique qu'il possède pour d'autres. Je crois que ceux qui les premiers demandèrent que les leçons fussent données *en commun* avaient raison; la valeur de la connaissance est d'autant plus grande qu'elle est partagée et de ce fait considérée comme possédée également par les deux sexes; de sorte que tout ce qui concerne la sexualité est libéré de son attraction secrète et de son caractère embarrassant (1).

Dans le même organe du Fellowship, nous trouvons l'opinion de Mr. Alex Devine, principal de la Clayesmore School, opinion qui ne nous éclaire guère sur le degré ou le mode

(1) *The New Era*, avril 1924, *Sex Teaching at Bedales*, par J. H. Badley.

d'enseignement sexuel de cette école. Mr. Devine se borne en effet à dire ceci sur ce sujet précis :

En ce qui concerne l'instruction sexuelle, aucune personne de bon sens ne peut entretenir le moindre doute quant à la nécessité que les enfants soient mis au courant des faits de la vie par quelqu'un qu'ils aiment ou respectent (1).

Et il déclare désapprouver qu'on parle aux enfants collectivement sur les questions sexuelles.

A la Saint Christopher School, aucune instruction spéciale n'est donnée en matière sexuelle. Lorsque des questions sont posées au cours de botanique ou de physiologie, les réponses sont données en présence de toute la classe, mais parfois des élèves interrogent le professeur personnellement, et la réponse leur est donnée séparément.

A la Farmhouse School, manière aussi peu « nouvelle » que rationnelle, on compte sur la familiarisation des enfants avec les animaux de la ferme pour qu'ils se mettent au courant de la vie sexuelle.

Toujours et partout, en cette matière, la peur vague de la loi, de l'administration universitaire et de l'opinion publique aboutit soit à priver jeunes hommes et jeunes filles d'une instruction des plus utiles, soit, lorsque celle-ci est donnée, à l'accompagner de réticences dangereuses et à cacher le fait pour l'extérieur. Visiblement, cette partie de l'enseignement des écoles nouvelles n'est pas parfaite, sauf à la Bedales School, dont l'exemple déjà ancien prouve cependant que toutes les craintes précitées et même celle des parents résultent, en dernière analyse, du caractère timoré des éducateurs eux-mêmes.

§

Comme nous l'avons dit au début, la religion occupe encore une certaine place dans les écoles nouvelles.

Cependant, l'une d'elles, la Ruskin School (Heacham), se déclare nettement rationaliste. Aucun dogme religieux n'y est enseigné.

(1) *The New Era*, janvier 1924, *Some Opinions on Sex-training*.

Lors de la fondation de son école de Chelsea, Miss Margaret Morris faisait une déclaration analogue :

Il n'y aura pas d'instruction religieuse, mais toute l'éducation visera à développer l'enfant moralement aussi bien qu'intellectuellement et physiquement et à le rendre honnête en toute chose, ce qui doit être l'objet commun des religions (1).

Toutes les autres inculquent avec plus ou moins de ferveur le christianisme aux élèves, célèbrent des services religieux à leur intention et leur permettent de se rendre aux offices de leurs églises respectives. Toutes se flattent de donner une instruction religieuse épurée, non dogmatique et neutre devant les théologies variées des innombrables sectes en lesquelles se divise le christianisme anglais. Certaines d'entre elles, telles la Bedales School et la Priory School, admettent que les enfants soient dispensés de l'instruction religieuse sur le désir des parents.

Quelques particularités :

A la Bedales School, le principal, Mr. Badley, émet l'avis que l'éducation du caractère des élèves dépend beaucoup plus de l'influence personnelle des maîtres et de l'atmosphère générale de l'école que d'aucun enseignement spécifiquement moral ou religieux. Néanmoins, la religion figure au programme.

A l'Abbotsholme School, le docteur Reddie, principal, pense que la moralité ne peut être enseignée simplement par des sermons ; selon lui, elle doit être la conséquence de toute l'influence de l'école sur l'élève, mais elle ne peut pas davantage être enseignée par le seul exemple sans l'aide des idées. Il se conforme, dit-il, au sentiment général en Angleterre que la moralité, expression de la doctrine du juste et de l'injuste, doit être enseignée en association avec quelque conception générale de l'univers et de la destinée de l'homme, c'est-à-dire la religion, — chrétienne en l'espèce.

(1) Josephine Ransom, *Schools of To-Morrow in England* (Londres, G. Bell, 1919), p. 131.

Toutefois, l'histoire des religions figure au programme des études.

Aux trois écoles du groupe de Letchworth (Brackenhill, Saint Christopher et Arundale Schools), qui relèvent du Theosophical Educational Trust et, entre parenthèses, sont végétariennes, le christianisme est mystique plutôt que doctrinal, car l'enseignement religieux y est influencé par la théosophie, qui est fondée sur la croyance aux réincarnations successives, laquelle, explique une brochure de l'école, se traduit nécessairement dans l'éducation par l'individualisme et la fraternité. Au programme, se trouvent aussi des leçons de religion comparée. Mais, dans ces trois écoles, où le libre examen est très favorisé, la religion elle-même est discutée par les élèves comme tout autre sujet et ce n'est pas, paraît-il, une mince tâche pour les maîtres que de répondre à leur logique impitoyable.

§

A côté des détails déjà donnés sur les écoles nouvelles et qui proviennent presque tous d'une documentation prise à la source même, il n'est pas sans intérêt de considérer séparément l'activité de quelques-unes d'entre elles.

Mais, auparavant, une remarque. Tous les écrivains qui se sont occupés des écoles nouvelles insistent sur l'importance du rôle qu'y joue la personnalité du principal. Destinées à la culture individualiste, elles sont elles-mêmes le fruit de l'individualisme.

Parlant de la Hall School, Miss Muriel Mackenzie dit :

Plus vous parvenez à connaître à fond ces écoles que, faute d'un terme meilleur, on pourrait appeler expérimentales, plus votre conviction s'établit que c'est la personnalité du chef, du principal inspirateur qui est à la source de toute excellence. Sans Miss Gilpin, il n'y aurait pas de Hall School; sans aucun des principaux des écoles nouvelles, aucune d'elles n'existerait ; la même chose peut être dite de n'importe laquelle de ces écoles, dont l'initiative et la continuation sont dues à de dévoués visionnaires. C'est à cause de cela que les écoles nouvelles dureront, persiste-

ront, car la personnalité attire la personnalité et si l'un de ces initiateurs disparaissait, un autre se lèverait pour poursuivre son œuvre (1).

Et cela corrobore l'opinion générale chez les adeptes du mouvement, que l'éducation est moins une science qu'un art.

Parmi les exemples les plus frappants de cette influence de la personnalité se trouve l'Abbotsholme School, que dirige le docteur Cecil Reddie. Bien avant la fondation du New Education Fellowship, en 1889, il avait ouvert cette école, à la tête de laquelle il se trouve encore aujourd'hui.

Abbotsholme est évidemment une institution d'un caractère bien particulier, qu'elle doit à son seul fondateur. Tout en ce dernier est volonté et énergie, et il semblerait qu'il eût pu aussi bien commander un régiment que diriger une école. Ce révolutionnaire de la pédagogie est d'ailleurs un parfait conservateur au point de vue social, mais un conservateur comme il en est peu, éclairé, franc, progressif. Il y a en lui quelque chose du nietzschéen.

L'école n'est ouverte qu'aux garçons, enfants de familles de la classe cultivée et dirigeante. L'ambition du docteur Reddie est en effet de former des dirigeants, mais il les veut aptes à remplir leur rôle et à le faire honnêtement. Il fait l'éducation de ses élèves en ce sens. Il considère l'ensemble des hommes d'une nation comme divisible en trois catégories, quant à leur rôle social : la multitude, les capitaines et les esprits supérieurs, ceux-ci réels *gentlemen* et gouvernants de droit divin. Cette classification ne vous a-t-elle pas un certain parfum de nietzschéisme ? C'est pour produire des esprits supérieurs qu'existe Abbotsholme, école d'autorité à l'organisation monarchique et aristocratique — et, hâtons-nous d'ajouter, pour ne pas être accusé d'illogisme, *ancienne* école « nouvelle ». Le pire qui puisse arriver, au

(1) *Education for the New Era*, janvier 1920, *Hall School*, par Muriel Mackenzie.

cas où l'élève n'aura pas réussi, c'est qu'il ne devienne qu'un capitaine, ce qui n'est déjà pas mauvais pour lui. Toutefois, une sélection est exercée à l'entrée. La capacité, non l'argent, est la condition d'admission. Cependant, l'argent n'en est pas moins nécessaire, à en juger par les prix de pension.

Le docteur Reddie veut, à travers l'éducation, stimuler la classe dirigeante, apprendre à ses enfants à *vivre* et à travailler. Après leurs études, lorsqu'ils commanderont des travailleurs, nous est-il dit, ils sauront ce qu'est le travail ; car, à Abbotsholme, ils mettent la main à la pâte. Devenus hommes, ce ne seront plus des *landlords* oisifs et parasites, ce seront des producteurs, — mais ils resteront des landlords, des propriétaires. Le docteur n'a pas l'intention de transformer la société dans ses fondements. S'il révolutionne, c'est pour renforcer l'ordre.

Donc, de neuf à dix-neuf ans, les jeunes gens, en même temps qu'ils font leurs études, se livrent aux travaux des champs, du jardin, de la ferme et de la forêt. Ils construiront un pont, une volière, des bâtiments, feront pousser leurs légumes. Ils apprennent à se servir des outils, font de la charpente, de la menuiserie, de la maçonnerie, réparent les machines.

Le principal d'Abbotsholme ne cache pas à ses élèves l'opinion qu'il a de la classe sociale dont ils font partie : il en dénonce devant eux les artifices et les hypocrisies ; pas tous, sans doute, mais enfin certains ; et il stigmatise le parasitisme des riches oisifs. Voici quelques-unes des maximes en vedette dans l'école : *There is no nobleman excepting the noble man* (Seul l'homme noble est un noble). — *No one has a right to a meal unless he is the producer of that meal* (Personne n'a droit à un repas s'il n'a produit ce repas). — *There can be no honesty before God until there is honesty with men and in the man* (Il ne peut y avoir d'honnêteté devant Dieu tant qu'il n'y a pas honnêteté envers les hommes et dans l'homme même), etc.

Le docteur Reddie déclare avoir conservé ce qui a une

valeur dans la Public School. Les traits par lesquels Abbotsholme s'en sépare se résument ainsi :

Développement plus grand des facultés physiques, intellectuelles et morales du jeune homme, correspondant aux conditions de vie actuelles. — Détermination de l'importance de chaque sujet d'étude selon son utilisation dans la vie d'aujourd'hui. — Usage des méthodes d'enseignement les plus perfectionnées. — Distribution scientifique du temps de l'élève, d'accord avec ses facultés et intérêts aux différents âges. — Adaptation du système général d'éducation aux besoins individuels des enfants, dans les études, les divertissements et l'entretien. — Restriction de l'usage du discours, des livres et de l'appel à la simple mémoire. — Préparation à la vie par l'école de la vie. — Développement de l'esprit d'initiative et du sentiment de la responsabilité. — Discipline et culture adaptées aux enthousiasmes et aux affections de l'enfant, sans oublier qu'un certain degré de contrainte est nécessaire pour qu'il se dirige vers son avenir le plus favorable. — Communauté d'existence dans une école relativement petite avec traitement identique de tous les élèves. — L'enfant préféré à la tradition, condition indispensable de l'idéal pédagogique de l'école active. — Coopération des élèves et des maîtres. — Self-organisation des groupes d'études. — Primauté des langues vivantes sur les langues mortes. — Réduction du temps consacré aux sports, au bénéfice du travail manuel. — Enseignement complet des sciences naturelles. — Enseignement de l'hygiène. — Suppression des prix et autres récompenses et en général de toute compétition. — Culture du sentiment esthétique. — Utilisation de l'élément émotionnel de la nature humaine pour développer le sentiment de la camaraderie. Une illustration : un des chants de l'école est *L'Amour des Camarades*, de Walt Whitman.

Evidemment, le programme de réformes du docteur Reddie était assez opportuniste, c'est-à-dire très modéré, et il n'a pas changé ; de sorte qu'Abbotsholme ne nous apparaît guère que comme une Public School améliorée plutôt que comme une réelle New School. Depuis 1889, vingt-deux autres écoles nouvelles ont surgi ; quand on les compare à Abbotsholme, on constate que celle-ci arrive la dernière pour le nom-

bre des conditions remplies, sur les trente nécessaires à une école nouvelle parfaite. Là, pas de coéducation des sexes, par exemple, indice d'une conception autoritaire des places respectives de l'homme et de la femme dans la société. Et beaucoup plus d'autorité que dans aucune des autres écoles nouvelles. Le docteur Reddie se soucie de l'individu, certes, mais d'une classe sociale bien définie, et par suite il se soucie davantage de cette classe elle-même, qu'il identifie à la nation. « Education signifie Empire », dit-il, et cela différencie déjà son école des autres, qui sont ou pacifistes ou infiniment moins nationalistes. Il n'en est pas moins vrai qu'historiquement Abbotsholme est le point de départ du mouvement des écoles nouvelles. Cette justice doit lui être rendue.

La Bedales School peut être considérée comme un rejeton de la précédente. Elle fut fondée en 1892 par M. J.-H. Badley, ancien collègue du docteur Reddie. Son fondateur semble s'être inspiré d'Abbotsholme, mais il a fait preuve d'une vision plus large et d'une réalisation plus audacieuse. On remarque à Bedales un idéalisme individualiste plus généreux, tempéré néanmoins par un réalisme clairvoyant. Et, en définitive, de toutes les écoles nouvelles, c'est la plus séduisante, selon nous, précisément à cause de cet équilibre entre deux qualités indispensables à une telle entreprise.

Une autre école nouvelle déjà ancienne est la Clayesmore School, fondée en 1896, pour les garçons seulement, par Mr. Alex Devine. A peu près dans la même mesure qu'Abbotsholme, elle a conservé des points communs avec la Public School, de même que la Perse School (Cambridge), une vieille institution qui a adhéré récemment aux principes du Fellowship. Dans cette dernière, la coéducation des sexes est pratiquée, timidement, jusqu'à un certain âge.

Une autre nouvelle venue à ranger dans cette catégorie d'écoles nouvelles est la Wychwood School (école de filles). A part son système d'autonomie particulier, elle n'a guère de remarquable que son enseignement de la littérature,

donné d'une façon neuve par l'une des deux principales, Miss Margaret Lee, qui pense que la littérature de toute époque trouve toujours son inspiration dans l'état social concomitant.

§

Les écoles précitées, sauf peut-être Bedales, pourraient probablement être considérées sans grande hostilité par les pédagogues traditionalistes. Il n'en irait certainement pas de même pour la plupart des autres, notamment Tiptree Hall (Inworth). C'est un groupement familial d'orphelins de la guerre et autres enfants peu fortunés, à la tête duquel se trouve Mr. Norman Mac Munn, auteur de plusieurs ouvrages de pédagogie, dont le plus connu est *The Child's Path to Freedom* (1) (La Voie de l'enfant vers la liberté). C'est la plus libertaire des écoles nouvelles et l'une des plus curieuses, à cause de l'originalité des vues de son directeur.

A Tiptree Hall, il n'y a pas d'emploi du temps fixe ; chaque élève est libre de s'adonner à l'étude qui l'intéresse. Aucune obligation, aucune coercition. Pas d'autorité. Mais le directeur sait rendre le travail attrayant, à tel point que ce qu'il craint de la part de ses pupilles, ce n'est pas la paresse, mais le surmenage.

« Daddy » (papa) et « Mummy » (maman) Mac Munn font partie de la bande enfantine. La crainte est complètement inconnue à cette école. Une anecdote rapportée par Mrs. Josephine Ransom, qui s'est livrée à une enquête sur les écoles nouvelles, nous donne une idée des rapports entre Mr. Mac Munn et ses élèves. Il s'agit du déjeuner, le jour de la visite de l'enquêteuse.

Au premier service, nous avions tous fini alors que Mr. Mac Munn avait encore quelque chose dans son assiette. « Lambin ! », s'écrie un des enfants d'un ton de reproche. « Vieux lambin ! », corrige un autre. Mais, aussitôt, une chaude défense se produit.

(1) Londres, G. Bell, 1921.

« Non, ce n'est pas un lambin ; il ne fait que prendre son temps pour manger lentement. Et c'est comme ça qu'il faut manger, n'est-ce pas, mister Mac Munn? » Il y avait un amour infini dans la voix de ce troisième. Son argument imposa silence aux réprobateurs. Vers la fin du repas, deux enfants étaient engagés dans une violente discussion à propos d'une chose quelconque. Ils se rendirent auprès de Mr. Mac Munn, se placèrent chacun d'un côté et firent appel à lui pour terminer leur dispute. Dans un bon sourire, il leur dit doucement : « Quand donc apprendrez-vous à régler vos différends vous-mêmes? (1) ».

La grande tentation pour un maître d'école est de diriger les enfants ; le secret de l'enseignement, pense Mr. Mac Munn, est au contraire dans l'effacement du maître. Et il s'efface. Il suggère même le moins possible. Ses élèves apprennent surtout par les découvertes qu'ils font. Le mécanisme de l'enseignement est invisible : essence du montessorisme. Mais Mr. Mac Munn va plus loin que la plupart des montessoriens. Il n'a pas d'appareils définis. Son opinion est que lorsque l'enfant éprouve le besoin d'un appareil rigide, il doit le créer et le façonner lui-même. Dans le cas de cette école, on peut réellement parler d'auto-éducation. A côté de cela, on y pratique la différenciation. Mr. Mac Munn est l'auteur d'une méthode : le différentialisme (2), qu'il applique. Chacun se fait spécialiste en matière de recherches pour que tous deviennent les uns par les autres universalistes en connaissances, car les travaux de chacun se fondent en ce que Mr. Mac Munn appelle l'encyclopédisme de l'école, grâce à l'arrangement et au classement méthodique des connaissances de tous. En somme, Tiptree Hall est une communauté de jeunes bénédictins, qui toutefois délaissent volontiers livres et journaux pour aller s'ébrouer en pleine nature.

Un trait de cette école est tout à fait typique. C'est la place qu'y a pris l'esperanto. Les élèves, étant des enfants de familles pauvres, avaient une connaissance restreinte et

(1) *Schools of To-Morrow in England*, pp. 120-121.
(2) *Differentialism* (Stratford-on-Avon, Shakespeare Press, 1914).

défectueuse de leur langue. Pour la leur faire mieux comprendre, Mr. Mac Munn essaya de les intéresser au français, mais les illogismes associés des deux langues ne firent qu'ajouter à leur embarras. Il eut alors recours à une langue logique : l'esperanto. Parlant de ses élèves, il dit :

Au moment où j'écris, ils étudient cette langue depuis dix semaines et leurs progrès ont franchement étonné l'optimiste que cependant je suis. Quatre d'entre eux nomment les choses communes en esperanto aussi rapidement qu'un très bon élève de troisième année d'une école préparatoire à l'école secondaire le ferait en français, et les autres sont au niveau d'un élève de deuxième. Ils ont appris une quantité de racines internationales qui leur seront d'une valeur inestimable dans l'usage de leur langue maternelle ; ils y ont gagné la conscience du langage qui leur faisait défaut ; ils ont étendu leur perspective à un degré presque incroyable. S'ils désirent à présent apprendre le français en une année, ils trouveront la tâche beaucoup plus facile, car ils ont maintenant rompu la glace et pris confiance (1).

La Caldecott Community est une école quasi gratuite soutenue par souscriptions volontaires. Parmi les donateurs nous relevons les noms d'Arnold Bennett, John Buchan, Saint John Ervine, John Galsworthy, John Masefield, H.-G. Wells. La Communauté de Caldecott se propose : 1° De former un centre d'expérimentation pédagogique basé sur l'enseignement non collectif pour des enfants de la classe ouvrière ; 2° d'être un pensionnat où ils puissent être éduqués et mis en contact avec la vie rurale et ses occupations. Son idéal se résume en : éducation, démocratie et autonomie individuelle dans la vie commune.

C'est l'une des plus renommées parmi les écoles nouvelles et l'une de celles qui se rapprochent le plus de l'idéal du Fellowship. L'autonomie scolaire y est poussée au plus haut degré possible et le travail individuel y est largement pratiqué, quoique moins qu'à Tiptree Hall, école de la

(1) *Education for the New Era*, octobre 1920, *A School without a Teacher*, par N. Mac Munn.

liberté complète. Excepté pour la lecture, l'écriture, l'arithmétique, l'histoire et la géographie, l'étude y est volontaire. L'esprit de recherche y est grandement favorisé. La libre discussion entre maîtres et élèves également. Toute lecture, à Caldecott, entraîne un exercice de l'esprit critique. Le lecteur est fréquemment interrompu par un « Pensez-vous que c'était bien ? » ou un « Est-ce que vous auriez fait cela ? » Et personne ne s'en plaint. Pour le maître, c'est une occasion d'enquête psychologique ; pour les enfants, d'investigation et de méditation. Le développement du sens esthétique y est remarquable. Par l'éducation artistique qu'ils y reçoivent, les enfants apprennent à regarder et à voir les choses ; dessin, modelage, peinture « arrivent » ensuite comme une conséquence naturelle. Même dans le travail de la ferme, ce sentiment de la beauté se retrouve. Une petite fille de Caldecott disait qu'elle aimait à ramasser les œufs parce que l'œuf a une belle forme.

Le groupe de Letchworth mériterait plus que quelques lignes. La cité-jardin de Letchworth est considérée comme la Mecque des pionniers de l'éducation. Les trois écoles de Brackenhill, Arundale et Saint Christopher sont certainement parmi les écoles nouvelles les plus parfaites. Saint Christopher s'est en outre annexé une sorte d'école normale pour la formation des professeurs de classes Montessori. Mais, en réalité, cette école normale traite toute la pédagogie nouvelle. Enfin une guilde d'industries d'art, recrutée parmi les anciens élèves de Saint Christopher, complète cette puissante organisation qu'est le groupe scolaire de Letchworth.

La Priory School est fondée sur les principes de l'anthroposophie du docteur Rudolf Steiner, tandis que la Ruskin School tient son inspiration des indications données par John Ruskin dans son livre : *Unto this Last* (1862), où il réclamait des écoles qui enseignassent à l'enfant : « 1° Les lois de la santé et les exercices qu'elles commandent ; 2° des habitudes de douceur et de justice ; 3° la vocation qui est

en lui-même », — rudiments du programme de l'école nouvelle.

Ces dernières écoles et d'autres que nous n'avons pas nommées mériteraient une analyse, mais nous devons nous borner.

§

Tel est le mouvement de l'éducation nouvelle en Angleterre. Sa force numérique peut paraître réduite, comparée à celle de l'enseignement orthodoxe ; mais la puissance des mouvements d'avant-garde dépend moins du nombre que de l'exemple donné, fût-ce par une simple unité. On a pu juger par notre exposé de la valeur intrinsèque de ce mouvement. Un témoignage de son importance réelle et de son pouvoir de rayonnement vient d'ailleurs de nous être donné. L'administration universitaire est obligée de compter avec son influence morale croissante, qui s'étend jusqu'à l'enseignement primaire ; elle est obligée de se « défendre » contre certaines de ses propositions et de s'assimiler une partie de ses méthodes, comme l'atteste un petit livre : *Suggestions to School Teachers* (Conseils aux instituteurs), publié tout récemment par le Board of Education. N'est-ce pas ainsi que s'accomplit le progrès dans l'évolution sociale ? Des précurseurs demandent le maximum, et une part de leurs revendications est finalement admise par l'autorité ou par la masse.

MANUEL DEVALDÈS.

VERS L'OCCIDENT

—

LE TYPHON D'AOUT

Meguro,
« village de l'œil noir ».

J'ai mis un kimono d'étoffe bleue et craquelée où des gardes de sabre défendent tout mon corps.

Il pleut la pluie des cyclones en rafales, lancées par le vent d'août.

Le papier des shoji *frissonne, il se mouille, se décolle, clapote et se déchire.*

Le bois mouillé prend un parfum de forêt de pins coupés, et je songe à d'amoureux jardins.

Le ciel semble ce soir une mer calmée et l'or de ses nuages des bancs de sable blond,

Le faîte des arbres verts une bordure d'algues.

Les lespédèzes d'automne se penchent sur le mur comme sur des bas-fonds.

Un très tendre arc-en-ciel transparaît sur la brume et les ifs en ligne pressent leurs têtes rousses.

Je ne t'attends pas et ne te désire point, Toi, le privilégié, et je suis sans amour :

Vois, dans le ciel aussi où les orages passent, l'arc brillant demeure, mais fond bientôt sans trace aucune !

—

L'AUTEL DES ANCÊTRES

Tokyo.

« Je suis seule dans ma maison, et je suis seule dans mon cœur.

Le temps sur le tatami glisse, et sans douceur, la solitude ne peut prier au sanctuaire.

Servir les morts et les pensées m'est une tâche d'ouvrier !
O voir sur les coussins la trace des genoux qui sûrement reviendront s'y poser,
Entendre le bruit sec des socques de bois, que l'on met, que l'on quitte,
le glissement des manches contre le blanc papier.
Devant un être humain, doucement s'incliner ! »
Pour avoir essuyé un front tout en sueur qui s'ennuyait,
Pour avoir écouté la voix qui se plaignait, pauvre femme, ta main lâche retombe sur l'autel
Et tes yeux se détournent des tablettes des morts.
Tu dis : « O ma jeunesse, O mon âme ! »
Et n'ayant plus la foi, corps vide de statue, bouddha au cœur rongé, yeux clos et mains unies,
Ecoutes vieillissante, chaque jour, passer l'heure inutile et son silence !

—

LE FEU D'ALGUES QUI VEILLE

Kamakoura.

Un feu d'algues mourant et bas, que couche encore le vent du large,
Veille sans bruit, seul sur la plage.
De sa cendre très saine sortira le remède...
Quand ma tristesse aura consumé tout un cœur endurci, en sera-t-il meilleur aussi ?
Allongée comme une barque la lune vogue au ciel :
Un banc de poissons d'or frétille sur la mer !
Les nuages ont les rides du sable après les vagues, et les étoiles rares se noient dans l'air diaphane.
Mais si, triste est mon cœur à suivre dans le ciel la barque d'argent clair,
Combien douce et combien tiède se fait sur mes pieds l'autre mer !
Elle les enserre de ses fluides caresses pour mieux tromper les yeux errant après l'esquif.
Si bien que les pieds retenus par la plage et le rêve accroché à la barque,

Monte au cœur l'eau salée des marées, pour pleurer le charme muet des plages blondes où veille avec moi ce feu d'algues,

Pour pleurer l'attrait des pays clairs par delà cette mer,

Pour pleurer l'oubli impossible des Iles japonaises et celui des mots vivifiants roulés de vague en vague depuis l'Occident étranger !

Longtemps les pieds dans l'onde je souffrirai cet impossible songe :

Suivre sans désir ni regret le glissement de cette barque unique, sans avoir à choisir le pays

D'où, tout le soir, elle voguera pour l'autre rive !

—

LES FOSSÉS DU PALAIS

Tokyo.

En toute heure du jour et dans toute saison, Etranger, si tu m'aimes, longe-les avec piété !

Des murs et des fossés qui l'encerclaient trois fois un Mikado franchit l'enceinte, et par les ponts jetés, et les routes tracées, sa Vertu se répand dans la Ville.

Si ce mur nous guide, Poète, c'est pour en faire le tour, Vénération du cercle où le divin réside.

Et sur le pont de fer n'osant encore entrer, j'ai vu le peuple, sur les cailloux du sol prosterné, alors que l'Empereur Lumière rendait à la déesse les rayons de sa gloire.

Tu fais le tour des basements d'un temple, d'où monte au ciel l'air bleu pour en bâtir les murs,

L'eau de rutilant feuillage et d'argent, est son jardin, autant que moi frémissant et fidèle.

Cette eau qu'illumine l'or des feux de la nuit me semble une mystérieuse salle de festin préparé.

Les cortèges de lanternes s'y sont déroulés aux soirs de gloire et de paix.

Ainsi mes regards y glissent souvent, avec la lumière, les couleurs et le vent.

J'y vis les traînes vertes et roses qu'Amatérasou brillante y promène en quittant son kimono des jours,

les longues manches d'ombre qu'elle replie ensuite sur l'éclat des doublures et le colori des panneaux.

Des pins virils couvrant leur ombre y descendent sans jamais choir,

et leur élan sur l'eau soyeuse plane, immuablement.

Sur les talus, attitudes de grâce, des saules aux vertes chevelures qu'amoureusement le vent peigne, ondulent.

Au printemps, les cerisiers pâles y sèment des écailles,

En juin, les azalées s'y posent, essaims de papillons vermeils.

En automne j'ai vu des barques plates errer sur l'eau dormeuse

et renouvelant le geste d'Isanagi créateur,

le batelier dégoutter de sa gaffe, l'écume, les herbes et les fleurs.

Les sarcelles cuivrées y viennent deux à deux

Et les mouettes volent sur le pont de Benkei, plus légères que Yoshitsouné.

En hiver, j'ai vu le héron y tremper une patte et dormir, oublieux de la ville,

Parfois, l'eau étalée au pied de la Montée-Rouge, n'être plus qu'une douce couleur figée.

Je sais qu'aux soirs toutes les teintes s'y liquéfient et que nos peintres, renouvelant l'estampe,

Appliquent sur l'eau la feuille de riz pour l'imprégner de sa fraîcheur.

J'ai vu passer la Folle échappée au Théâtre blanc.

Comme les saules lançant leurs lignes pêchent sur l'eau rouge d'ocelles, des restes de lumière,

Elle venait pêcher les mots tombés.

Et puis de son filet ayant filtré les images mouvantes que le frisselis fugitif ne porte qu'un instant,

Pêle-mêle, elle jette sur scène nos traditions antiques

O murs, et les échos bavards de votre eau.

Avec la lumière, les couleurs et les choses, qu'un souffle parallèle ondule en ce ciel, sur la terre et sur l'eau,

J'appris, Fossés, jardins frais de Tokio, qu'en votre bracelet de jade

Vous ornez sa Vertu et contenez sa Ville,

Et comment vos murs noirs et vos moellons lourds sont fondations de temple, remparts et cadres de beauté.

A toute heure du jour et dans toutes saisons, mes promenades rondes seront de joie, d'adoration !

—

LA HALTE

Kamakoura.

Partir, quand les presqu'îles s'enfoncent dans la douceur de l'eau qui ondule, qu'elles sont baignées par l'air humide, ensoleillé !

Promontoir de Youiga-hama où je m'endors ce soir, si lasse et désireuse pourtant de tes sentiers où jaillissent les bambous secs et les violettes bleues !

Une alouette chante...

O ma terre, il n'est pas vrai que Dieu ait maudit la nature et que l'homme naisse pour la souffrance.

C'est l'odeur du pin que je respire dans l'air, l'odeur de la terre germant au printemps et des feuilles nouvelles tissant de vertes voûtes.

C'est l'indulgence du cœur, cette douceur de la race qui ne veut point l'amertume,

Poésie, solitude, détachement des Iles et des aïeux au sein du monde !

Indulgence, poésie, lenteur, subtile jouissance,

Bonheur de la race heureuse qu'avait mon père et qu'aura mon enfant !

Sans hâte ici se lève le soleil, et son dernier rayon ne quitte la côte blanche de Kotsoubo que pour y revenir demain !

Les pétales choient des cerisiers pour laisser place aux feuilles,

Puis le feuillage tombe pour qu'aux branches fleurisse la neige en flocons.

Un père en souriant a quitté cette terre pour que l'enfant respire ce même air au parfum de sel et de sapins,

Et n'aurais-je un instant contemplé leur pays et caché dans mon cœur le secret puéril de leur facile et sobre béatitude,

Que pour aller ensuite, hors la douceur des Iles, me laisser dérober ce charme et ce secret ?

—

LE DON DE LA MER INTÉRIEURE

à bord le Hakozaki-marou.

Elle m'a laissé partir en un glissement insensible vers Cythère,
Et ses côtes me quittèrent aussi, de plus en plus irréelles sur la buée qu'exhale la mer.
Mais ce fut pour ce don :
« Que ton amour soit la Mer Intérieure du Japon que voile une pudeur,
où glissent des voiliers en très lentes caresses ! »
Oh ! ces côtes développant leur fantaisie de formes en un estompement gris-bleu !
Iles des dieux ! charme qui s'étire comme une brume prise à mes épaules, et depuis le départ !
D'autres Fouji surgissent des découpures de montagne ou sur la mer,
d'autres îlots de craie, d'autres monts de bambous recouverts, des rochers.
Une variation que rien ne lasse, une harmonie muette nous possèdent.
Je quitte le pays subtil où les geisha dansent, voilées de plusieurs robes,
Le pays des jardins contournés et de l'art quotidien,
Les maisons blondes où l'étiquette fait évoluer la femme en un culte de l'homme,
Le pays où la femme vit dans le souriant respect du Maître,
Où celui-ci s'exalte d'abord pour la nature et la beauté,
Où son adoration est pour sa terre et ses ondulations boisées !
Voici que mon âme s'en évade, telle la barque oscillant au sillon du navire, est bercée.
Mais la Mer Intérieure sait que j'emporte désormais

Et dans l'eau de mes yeux, la sueur de mes mains, le sang le plus secret du cœur,
Le don de l'amour chaste, muet, voilé
Tel un paysage japonais !

—

L'ACCUEIL

Paris.

Cet abordage fut celui d'une image glissant sur un miroir.
Comme au matin l'amant se penche sur le visage assoupi de celle qu'il aimera
Et silencieux contemple l'accueil inconscient de ses bras,
Les côtes et les Iles rocheuses entr'ouvraient leurs lignes à l'approche du navire.
J'ai reconnu le château d'If dans le soleil et Notre-Dame dans la brume.
Une corvette chargée de blanches ailes semblait née de ce matin-là.
Visage occidental de la France, c'était toi ! ces cailloux de la Crau, ce lent soleil mettant des reflets pourpres dans les salins !
Qu'il était calme et droit, et combien symétrique !
Des oliviers, des ajoncs alignés.
Montant des larges champs, les peupliers, un horizon paisible.
Puis au second matin je l'ai vu souriant du sourire mesuré de celle qui pense et vous jette un regard avant de travailler.
Les prés verts étaient voilés d'argent et les feuillages clairs parfois bordaient une rivière.
Rien ne troublait ce paisible visage,
Ni les clochers, ni les hameaux posés à plat sur la terre calme, ne rompaient les lignes droites de ce sérieux visage.
La face capricieuse et artistique du Japon,
celle parfumée du rouge de sa terre et des senteurs poivrées des fleurs
des îles de palmes et de cocotiers,
ou bien la figure de l'Egypte, nue sous le soleil et seule-

ment poudrée du sable qui la brûle,

me sont revenues attirantes.

Et cependant, le sobre visage de cette France était bien celui du seul pays qui travaille la vie et la pense,

Les autres, ceux des pays d'escale où l'on passe un matin.

KIKOU YAMATA.

EN HOLLANDE

Aux amis qui m'ont accueilli en Hollande, à Edouard et Véra von der Heydt, à Dop Bles et à la mémoire de Madame Bles, morte depuis, à Olga Fröbe-Haptem.

Le train Bâle-Nancy, paisiblement anarchiste comme l'âme française, me dépose en Belgique avec deux heures de retard : c'est son habitude. Me voici donc forcé de visiter Bruxelles. Et je ne me plains ni de retrouver l'élégance un peu trop riche de cette capitale ni d'avoir à me replonger dans les flamboyantes luxures de son musée. Mais parcourir au milieu du jour la campagne belge, quelle épreuve ! Je ne sais rien de plus pauvre dans l'opulence, de plus écrasant dans la platitude.

Le purgatoire de Rosendael, qui dure inutilement une heure, met une séparation très forte entre la Belgique et la Hollande. Quand je lui échappe enfin, cette terre étrange, inconnue, qui se présente pour la première fois à mes regards — sorte d'île constamment pressée par ses eaux et qui semble, indécise, aspirer à s'enfoncer sous elles ou à leur échapper pour s'enfuir en plein ciel — me soulève et me caresse hors des torpeurs de l'après-midi flamand. Ces flottantes prairies ourlées par leurs canaux, innombrables et tentantes, pareilles aux tapis exposés d'une liquidation de Néréide, occupent sans cesse mes regards et mon imagination, qu'elles flattent et qu'elles embarquent. Rassuré par tant de haies marines, amusé par tant de vaches nautiques, trompé sur ces îles à moulins, par tant d'oiseaux utiles, où

me laisserai-je déposer, dans quel antre de crustacés, dans quelle retraite de fées ?

Ni pinces ni ailes ; j'entre tout simplement dans un lit ou plutôt un berceau, la plus propre et la plus dormante des villes, le port de toutes les existences rentières, La Haye. « Le quartier riche d'une ville qu'on a oublié de construire », me dira demain un de ses poètes. Oui, mais mieux que cela, un dimanche de pierre auquel son intense uniformité prête une poésie — et aussi la parure, agitée de reflets et de chuchotements, de ses grands arbres et de ses insinuants canaux.

J'arrive seul en ce pays pour moi si étranger. Je me sens craintif ; et je me tapis au fond d'une rue un peu campagnarde, parmi des maisons roses dont la respectable tenue et le bien-être voilé d'arbres, adouci d'humidité, me rappellent les vertus, les sermons et le pouvoir de la proche Angleterre. Et je me crée une compagnie de songe : le seul Hollandais que j'aie connu, un poète qui habitait non loin du carrefour de Buci une maison percée d'alvéoles comme un fromage, qui me disait des choses vagues et douces et s'est depuis enfoncé dans les brumes dont il semblait, enthousiaste et maigre, se nourrir — cette Hollandaise hostile à sa patrie, échouée en d'autres pays au bord de lacs tantôt laids et tantôt sublimes, qui a fait vers ma vie un si bizarre pèlerinage, impétueuse et raide, muette et surchargée de chants, tulipe ivre, les mains pleines d'offrandes, le cœur secrètement lourd de poèmes...

7 septembre.

Qu'est-ce que je rapporte de ces premiers huit jours de Hollande ? Une odeur de peinture. J'ai cherché les collections particulières, je me suis livré aux musées. On n'attend pas que je décrive le Mauritshuis. C'est un palais unique, le temple restreint et parfaitement harmonieux de Rembrandt. Il mire dans un étang sa séculaire élégance, et c'est presque comme une personne privée qu'il vous reçoit....

Les collections... à mon prochain séjour à La Haye, je tâcherai, cher lecteur, de te montrer la plus belle, la collection Kröller, fière de ses douzaines de Van Gogh, de ses innombrables Odilon Redon, de ses cent fenêtres ouvertes, depuis Israïls jusqu'à Braque, sur tout l'art contemporain. Je n'ai pu la voir que la veille de mon départ. Je demeure ébloui, assommé...

Parmi les toiles que je visitais, tout à coup un visage s'est levé, bon, simple, épanoui, un visage qui reflétait une âme, malgré les souffrances et les années, jeune et debout : c'est Toorop, le peintre le plus célèbre ici et dont le pinceau, le crayon surtout, méritent l'amour des artistes, tandis que sa pieuse conversation, toute parfumée de nonnes, toute sanctifiée de prêtres qu'il voit encore comme les rêva notre plus naïf matin, et parmi lesquels il ne craint pas d'idéaliser même les Jésuites, serait digne d'enchanter, s'il n'avait délaissé pour les séductions de Babylone les souvenirs d'Orthez, notre cher et coupable François Mauriac.

§

Peu à peu, dans cette grasse et mystérieuse Hollande qu'un mur ou une digue semble séparer du reste de l'Europe je tâte et je reconnais des îlots. Joie de découvrir à l'heure précisément où les valeurs se font rares, où la lumière diminue sur notre vieux continent, en un seul petit pays plusieurs flammes réelles. Et ce qui facilite ma tâche, c'est qu'il n'y a pas d'engouements qui s'opposent dans cette lente, ruminante Hollande, un peu sœur des animaux vautrés dans les prés dont elle tire sa force et sa richesse. Je suis frappé de voir les plus bouillants des jeunes, ceux qui en France déchireraient Anatole France au profit de Giraudoux, nieraient Gide en faveur de Barrès ou, pour fonder Proust, contesteraient Duhamel, s'accorder autour de trois noms de peintres, de six noms de poètes universellement respectés. Comme peintres, Toorop et Van Konynenburg à La Haye, Sluyters à Amsterdam ; comme poètes, Kloos,

Verwey, Léopold, Van Eeden, Mme Roland-Holst, Bootens: je récite ce chapelet auquel s'accroche pour moi le souvenir de tant de toiles distinguées, l'espoir de beaucoup de rares poèmes que mes amis hollandais devront, hélas ! extraire pour moi du puits de leur langue. Ces artistes véritables, arrivés presque tous à la soixantaine, posent sur la Hollande une sage couronne que leur sœur plus jeune, la révolutionnaire terrible, ne vient même pas déranger. Toorop, me parlant d'elle avec une profonde admiration que l'antagonisme de leurs partis, elle communiste, lui catholique, faisait plus significative, a eu une expression dont je voudrais savoir rendre toute la saveur: « C'est, me disait-il, ce qu'il y a de plus grand du point de vue de Heïn. » Et sa voix douce, patiente était tellement en désaccord avec le mot qu'elle portait que je dus la laisser répéter plusieurs fois pour traduire enfin : « Haine ».

J'ai vu, je l'ai dit, Toorop. C'est une rencontre très pure, comme une légende dorée dont un ange aurait soulevé pour moi le rideau. Des poètes je n'ai connu jusqu'ici que Wilhelm Kloos. Demi-heure passée dans un salon petit, encombré de gloire, de photographies, de deux dames, épouse et belle-sœur, elles-mêmes écrivains, disposant de milliers de lecteurs, et qui pourtant de la gloire de leur grand homme se font les servantes. Elles parlent de lui, montrent ses livres. La Marcelle Tinayre de la Hollande, Mme Schvartze, sort ; tout à l'heure, une jeune candidate à la célébrité va sonner. Lui se tait, montrant une belle tête encore menacée de jeunesse, qui dut être celle d'un prince romantique, il y a trente ans. Et tout à coup, il interrompt son silence pour lui donner une couleur: « Verlaine m'appelait Guillaume le Taciturne. »

Verlaine ! Comme ce magique nom jeté ébranle et illumine tout autour de lui, recule à l'infini les étroites parois de la laurée, mais modeste chambre ! Je suis précipité, il y a trente ans d'ici, sur les chemins douloureux de la vieillesse de Lélian. Les brasseries de La Haye se font saintes et aussi

la salle de conférences que je voudrais retrouver. Cet homme assis en face de moi me devient lui-même un pèlerinage; un prestige bouge dans ses gestes, quelque chose de moi commence à le vénérer. Car il fut l'un des derniers amis de Verlaine. Et sa présence m'approche d'un des suprêmes épisodes du poète, me le fait retrouver à l'instant où malade, usé, dégringolé, n'ayant plus que deux résidences, la taverne et l'hôpital, un dernier effort de bonne volonté le secoue, lui met sur le dos une redingote honorable, le dresse, ahuri, devant des centaines d'auditeurs plus méfiants encore que flattés, promène à travers ce brumeux pays le vieux Faune repentant, extérieurement pareil à un M. Doumic sans veine, au fond possédé du désir de gagner l'argent de ses dettes, et aussi de quelques messes à faire dire pour sa pauvre âme qui déjà s'en va...

Sauf Kloos et Toorop, je n'ai trouvé à La Haye aucun des grands hommes de la Hollande. Ils sont dispersés aux quatre coins du pays, en de petites villes dont les noms intimes font tinter le passé. Vers Nordwyck, vers Bussum, vers Blomendael, il faudra m'en aller à leur recherche. Mais voici qu'un charmant hasard m'a mis au milieu des jeunes, m'a fait franchir le seuil de la nouvelle Hollande.

Je sortais, accablé, d'une des deux grandes librairies de La Haye où on m'avait déclaré ne connaître en France que la *Revue Universelle*, où à mon regard étonné le commis avait répondu par un regard méprisant, souverain, qui semblait me dire : « Si vous ne participez pas à l'ordre et à la sagesse de la seule revue raisonnable, vous êtes sans doute un anarchiste, allez vous-en. » Je me rendis à l'autre librairie et là une bienveillante et vive demoiselle s'intéressa à moi, me promit toutes les adresses que je pourrais souhaiter. Mais elle m'attrista d'abord beaucoup, en m'assurant que le jeune poète hollandais dont je cherchais la trace était mort. La seconde fois, elle me disait avec cette paisible allure hollandaise qui remet toutes choses et nos humaines inquiétudes à leur place : « Il n'est pas encore mort ». Et

la troisième fois, j'apprenais qu'il habitait à La Haye, rue des Eglantines.

Quelques minutes après cette bonne nouvelle, me voici à sa porte. Lui qui mena plusieurs années à Paris la vie exaltée, incertaine, du poète ne songeant qu'à son amour et à ses vers, il habite maintenant une de ces jolies maisons minuscules en lesquelles consiste l'heureuse La Haye. A force d'énergie simple il a vaincu le sort ; il a accepté les occupations nécessaires tout en sauvant la part de la poésie, tout en gardant aussi une ardeur qu'il dépense au service de la plus vivante revue de Hollande, *De Stem* (La Voix), fondée il y a trois ans par ses amis Dirk Coster et Just Havelaar. Sa maison aimable, hospitalière, ouverte aux plus intéressants d'entre les jeunes, est, elle aussi, un « îlot » comme ces grands hommes de la Hollande, survivants d'une époque plus noble que la nôtre, que je cherche, avec piété à travers leur pays. Là, dans le soir qui s'épaissit, les flammes anciennes continuent leur devoir ; ici quelque chose bouillonne, qu'on ne peut encore classer.

Jeunes écrivains ; jeunes peintres aussi. Dans l'atelier de J. Franken, le voisin et l'ami de Dop Bles, j'ai vu des toiles singulièrement fraîches, où la force de la jeunesse s'ébat entre des expériences cubistes et l'exubérance d'un tempérament amoureux de la couleur. Ce géranium a beau subir la discipline de Picasso, il n'en reste pas moins vif, ardent, heureux de son plumage. Ces autres fleurs, elles, ne sont pas mobilisées. Cette insolence et ce miracle leur suffit : être des fleurs. Sous le crayon de l'artiste, des enfants s'animent, eux aussi saisis et exprimés avec tendresse. Des enfants, des fleurs : le regard et le sourire de M. Franken disent une richesse pleine de sève et d'enfance, proche de ces naissantes choses qu'il sait rendre dans la joie.

En face de la bonne conscience du peintre luisant sur une face sans remords, voici l'inquiétude du chercheur consciencieux, du critique délicat qui creuse et spiritualise un

visage intensément sculpté ; et c'est Dirk Coster qui, appelé pour me voir, surgit tout à coup de sa solitude d'Amersfoort. L'orchestre de tziganes du Restaurant Royal — le seul coin de cette ville calviniste où il soit permis d'entendre une musique excitante et d'oser les gestes coupables de la danse — peut faire rage ; Dirk Coster n'en crée pas moins autour de lui un recueillement, une gravité, dans lesquels sa réflexion plonge, sa voix douce s'enfonce. Patient, détaché, il a entrepris de révéler à ses compatriotes d'immuables grandeurs, Dostoïewsky, Flaubert ; et quoique très délicat de santé, il s'épuise dans l'effort de maintenir une revue de plus dans un pays où le public littéraire, absolument distinct de la noblesse dévote, de la bourgeoisie enfermée entre ses quatre murs, est déjà happé par plusieurs revues vieilles d'au moins vingt ans. Pourtant les lecteurs viennent à lui nombreux ; et c'est l'attrait, la véritable merveille de cette Hollande, dont les puissances et les directions officielles sont si opposées à l'art, de maintenir tant d'isolés qui réagissent, qui osent aimer en toute indépendance les belles choses proscrites par le goût national, doublement anathématisées par deux églises ennemies. Sur cette contrée sévère, soumise à ses prêtres, calviniste et janséniste, où une femme du monde ne saurait entrer dans un théâtre et où une robe nouvelle l'expose déjà à des soupçons, les anges ont passé, et la semence qu'ils lui jetaient a levé dans les toiles d'un Toorop, dans les poèmes d'un Verwey, dans les essais d'un Coster, aussi bien que dans la voix pure, ineffable, de Mme Noordewier-Redingius qui remplit les églises comme ferait de son nid immense un céleste oiseau.

§

Ces impressions délicates que m'offre La Haye sont toutes traversées de lampions oranges balancés aux arbres, d'innombrables petits points oranges annonçant les messieurs, de mouchoirs oranges qu'arborent à leur ceinture des dames enthousiastes de la royauté de cette fleur habituelle-

ment importune et dédaignée, le souci. A chaque vitrine, dans chaque parterre, elle s'affiche et fait la roue. Tout cela en l'honneur d'une reine, unique descendante des Orange Nassau, qui règne depuis vingt-cinq ans et que son peuple protège d'un amour inquiet et jaloux. Reine vertueuse, appliquée, qui passe sans cesse en revue ses devoirs et ses sujets, veille, présidente d'œuvres, aux institutions charitables, général en chef, aux boutons d'uniformes, donneuse d'exemples, aux mœurs et aux chapeaux des dames de la cour. Et d'être si sévèrement menés, des sujets calvinistes ne peuvent que se réjouir : on le voit au zèle, à l'explosion orange qui partout en ce jubilé les agitent...

Rotterdam, 8 septembre.

Entre La Haye, ville d'une propreté parfaite et d'une joie mesurée, et cet autre bonheur plus fin, Zandvoort, qui m'attend là-bas au bord de la mer, comme naguères entre Rubens et la Hollande, un purgatoire s'interpose ; et celui-ci a nom Rotterdam. Ville infâme où une même sordidité s'abat sur chaque rue et sur chaque maison, sorte de Lyon liquide que l'amour du lucre et une mélancolique hypocrisie tiennent dans leurs serres...

Zandvoort, 9 septembre.

A peine quelques heures se sont passées sous ce toit aimable et je me sens déjà rassuré, adopté. Elle est si singulière, la maison qui, comme une de ces chaumières à secrets du légendaire roi de Bavière, n'offre aux regards de la plage que quelques planches hargneuses et une apparence de détritus balnéaire, mais recèle les plus inattendus trésors.

Dans des chambres disposées avec amitié, tant de citoyens du moyen age, anges, mères douloureuses, saints en prières supportent sans inquiétude le voisinage des Greuzes, des Rosalbas, des Renoirs, des Carrières, des Picassos. Sur la table du dîner, un surtout de Thomyre déploie ses dieux, nus, ses cygnes, ses amours, et la stèle hindoue qui

nourrit de songes étranges, et de piétés difficiles à atteindre, le fond de la pièce, ne semble pas condamner ces délicates, ces frivoles magnificences. Une bonne humeur et un abandon disposent les sièges, réunissent les objets. Et çà et là, un bouquet qui est un confident frôle les pensées et atteste les soins d'une jeune femme qu'on ne s'étonne plus de voir apparaître avec un mélange de tumulte et de retenue, ajoutant la grâce vivante de son corps aux immobiles grâces des fleurs, réconciliant les saints et les décadents autour de son visage au calme front, aux beaux yeux éloquents, qu'eût peint Ary Scheffer.

§

Les visiteurs affluent en cette hospitalière demeure. Ils sont, comme les curiosités des maîtres de maison, de mille sortes : savants, aristocrates, financiers ou théosophes. Je n'en veux retenir que deux, les plus caractéristiques.

L'un est un Judéo-Berlinois de Montparnasse, réintégré depuis peu dans ses droits, réinstallé avec orgueil au cœur de la ville bien-aimée, entre ses seins qu'il touche et qu'il nomme : Mme Ménard-Dorian, Cocteau. Allaitantes fontaines, puissances fraternelles d'où s'échappent à la fois pour un exotique en extase les droits de l'homme attiédis et le dadaïsme académisant.

Cocteau ! Comme ce nom devient éclatant, magique sur les lèvres élargies d'orgueil d'un sinologue rhénan ! Extrait de poudre de Montmartre, quintessence boulevardière, fusée de propagande, inégalables syllabes, un peu coq et cocotte, et qui sur d'extrêmes rivages, sur des pointes de continent, à Algésiras, à Hoek van Holland, à Nagasaki, résonnent comme une dernière vague de parisianisme, éveillent des désirs vers le Moulin-Rouge et le Vieux-Colombier, répandent la civilisation... Que Paris vu de loin, résumé, devient fascinant ! Je songe à un pope de Samarkand qui ne savait qu'un mot français et le répétait sans cesse avec avidité, avec espérance : Cancan.

Un autre soir vient une dame du terroir, simple, amusée, vive et jeune à soixante ans, qui ne s'éblouit de rien et parle avec bonne humeur des plus effrayants occultismes. Comme les sectes, ils pullulent en Hollande, nation farouche et comprimée, avide de fuites hardies. Elle nous conte les réunions mystiques qui se tiennent en Gueldre, belle province féodale et boisée. Un des plus fameux châteaux est devenu la citadelle des théosophes. Chaque été y paraît Krishna Murti, ce jeune Hindou si beau que Mrs Besant enleva à ses parents à l'âge de dix ans et dont elle annonça qu'il serait peut-être la réincarnation du Christ. Un ordre religieux, l'Etoile d'Orient, a été fondé pour vivifier cette attente d'un Sauveur, mais la personnalité de Krishna Murti, modeste et pure, s'est jusqu'ici refusée à réaliser les surhumains espoirs dont on le grisait. Singulière atmosphère de rumeurs et de recherches, qui autour du dieu indécis emplit l'antique manoir prêté par ses possesseurs !

Mais dans un château voisin, la contradiction a surgi. Sundar Singh, venu des Indes pour combattre la théosophie, y a reçu l'hospitalité. La dame optimiste décrit comme une sorte de saint cet extraordinaire personnage, qui a quitté pour le protestantisme la religion de ses ancètres et mène avec des convictions chrétiennes la vie d'ascétisme absolu du moine bouddhiste. Elle ajoute avec tant de simplicité et de bonne humeur : « Il a fait un bien beau discours sur le christianisme. Mais quand on lui a demandé de parler de Bouddha, il s'est montré de très mauvaise humeur. »

Etrange pays que la Hollande ! Minutieuse, propre, plate et pourtant semée d'épouvantails, habitée de fantômes ! Si vous la parcouriez, vous vous heurteriez à Guillaume II tapi à Doorn, dont l'ombre encore gigantesque grignote M. le ministre de France, ou bien à quelque empereur des ténèbres qui, l'œil fixe et la bouche close, vous indique du doigt les régions où, si vous avez confiance, il vous entraînera...

14 septembre.

Amsterdam. Une rue liquide, bordée du jeu de quilles de ses maisons, le visage mangé par sa voilette de feuillages. Une quille pareille aux autres, qui ne prévient pas. Je fais un signe maçonnique, elle s'ouvre. Et dans la cave où je pénètre, un bélier à peu près contemporain du Christ, arraché au naufrage de quelque temple ensablé de Chine, dort son sommeil sacré qui illumine l'antre de noblesse et de paix. Chaque pièce de l'étrange maison veille ainsi une gloire et un secret. Plus haut, un autre animal de race religieuse, un tigre replié sur lui-même dans une attitude de repos et pourtant de menace, remplit et fascine une chambre comme si elle était sa cage ou plutôt son sanctuaire. Plus jeune de quelques siècles que son frère ovin, il le dépasse de tout l'orgueil et de toute la perfection de ses membres; écrasante est la plénitude qu'il contient en ses flancs. Exemplaire accompli, vertu suprême du tigre, mais aussi tigre plus terrible qu'un tigre, femme, puisque la mystique chinoise, l'identifiant avec le principe sombre opposé au principe mâle et lumineux, lui confère un tel sens et une telle royauté.

Où porter nos pas ? Vers le jardin où, fichés en terre, trois Jisos s'étonnent et demandent avec douceur pourquoi on les a détournés à ce point de leur sol, de leur office et de leur famille, eux qui là-bas entre les iris commandaient à un champ béni et convoyaient dans la dernière course tout un peuple de morts ? Vers les autres étages où un concert de dieux et de larves nous attend ? Concert divisé en autant de morceaux, en autant d'harmonies que de chambres : car telle est la loi et la santé de cette demeure dédiée aux belles choses de ne nous en offrir jamais que quelques-unes à la fois, reliées entre elles par de pieuses intentions, d'aimables subterfuges, par des accords et des mariages.

Ainsi dans le plus audacieux de ces campements, deux groupes terribles ont fait leur paix : les petits fétiches congolais, qui chantent entre eux de si bizarres épithalames sur

une invisible flûte, et ces deux innommables choses venues de Mélanésie, épaves d'un cauchemar, œuvres où l'art et la réalité jouent ensemble comme la danse et la mort aux fresques de Bâle, crânes authentiques que des procédés de conservation et un ingénieux peinturlurage transforment en hallucinants visages connus. Ces apparitions diversement démoniaques qui pourraient se nier, se fuir, se jouer d'épouvantables tours ou bien encore hideusement s'étreindre, une déesse les gouverne avec noblesse et presque sans souci, une déesse puissante et féconde qui dissipe toute stérilité et éclaire toute négation de ses seins et de son ventre, tendus comme d'énormes arguments. Quel lieu plein de prestiges où des esprits détachés prendront des leçons éternelles, mais où les poètes d'aujourd'hui s'intoxiqueraient ! Je devine ici, entre ces fétus qui rigolent et ces têtes abominablement ambiguës, vraies plus encore qu'inventées, Cocteau qui s'embrase et vaticine et Philippe Soupault, non moins ivre, qui sous tant de fumées devient lucide et dans son ennemi soudain découvre un frère.

Les nègres de cette maison nous escortent aux fêtes conduites par les petits bergers fous de Paris, mais, dans les salles où règnent des dieux résignés, la pureté et la paix nous invitent loin de notre temps. L'une d'elles offre, triple branche de l'arbre d'Orient, trois dieux splendides issus de cultes différents : un Bodisatva qui, noble et retenu comme les arbalétriers du temple d'Egine, laisse luire la grâce plus mystérieuse d'un céleste guerrier — un Vichnou tout enroulé de ses bras à sa sainte Trinité — et ce dieu jaïn, composé comme d'un chaleureux mélange d'ambre et de marbre, dont l'ascèse a exalté le corps, idéalisé en pistil de fleur le long sexe aminci.

Montons encore à travers la petite maison calme. Chaque chambre détient quelque glorieux secret d'Orient ; et voici que dans la plus haute, parmi tant d'admirables fronts aux songes hermétiques, une seule tête grecque, lumineusement belle, nous accueille et nous porte comme une patrie.

Qui règne donc dans la maison bizarre assiégée d'eau, de silence, de sages et jaunes songes, qui règne, prince ou esprit? Tout à coup, dans une dernière chambre où les vitrines pressent une tribu de fétiches et de bonzes, je surprends un lit. Ce lit est une signature, celle du couple si délicatement hospitalier qui même ici se laisse à ses préoccupations connaître et veut à des frères en religion de l'Orient, à des chercheurs gênés par le change, ménager dans la demeure enchantée une halte et un abri.

19 septembre.

A travers un paysage d'une étonnante douceur, des prairies obéissant à des dunes qui jouent entre elles à l'horizon, de multicolores champs de bégonias dont un fleuve emporte les reflets, des bois endormis où soudain les nymphes font de liquides partages, je m'en vais jusqu'à Nordwyck, petite ville marine où le plus célèbre poète de la Hollande, Albert Verwey, s'est il y a trente ans retiré.

Il y a trente ans... me voici par les premières paroles de l'homme chaleureux, affable, extraordinairement jeune, qui me reçoit, rejeté vers cette date, vers cette île sacrée d'un temps où régnaient les poètes. Il y eut quelque chose de merveilleux dans ce cantique qu'entonnaient à la même heure, sans se connaître, des Français, des Anglais, des Hollandais, des Allemands, dans la fraternelle ardeur avec laquelle, pour la plupart esclaves d'un bureau ou citoyens d'une mansarde, ils se sentaient princes. Parmi les grandes villes qui les ont depuis longtemps dévorés ou bien qui, tout transformés, les voient passer en mondains fêtés, en académiciens, s'est dissipé leur prestige dont l'Europe, purifiée un moment et vêtue de blanc, s'ennoblissait ; mais Verwey sur sa dune le maintient tout entier.

De sa voix chaude, fidèle, il commence de me parler, aussi simple que hanté. Et dans la chambre attentive où la diligence et l'ardeur se tiennent comme des servantes, de royaux visiteurs sont bientôt entrés : Mallarmé, Verlaine,

Henri de Régnier, Ludwig Derleth, Stefan George, tous en de solennels vêtements, et moins protégé par l'orgueil ou la gloire, timide sous sa vacillante couronne de pampres, le pauvre Ernest Dowson.

Tous ces noms, mon hôte les prononce peu à peu, posant auprès d'eux quelque circonstance exquise. George... Ce fut le premier qui lui apparut dans la solitude où, tout jeune encore, il s'était enseveli. Après avoir, durant quelques années, dirigé avec Kloos, van Eeden et van Dyssel, « le mouvement de 1880 », il avait fui le combat et le succès, mécontent des compromis qu'ils exigent, voulant la pureté absolue. Et voilà qu'au fond de son silence une grande voix résonne, George. Les poèmes d'orgueil et de marbre le transportent ; et puis le poète vient à lui, force étrange, charmeur hautain. Verwey, la nature même, est capté par ce grand seigneur né de lui-même, mais qui impose à sa vie une telle retenue, un sens et ses moindres gestes, qui met une grave distance entre les hommes et lui. Un commerce intime, quoique d'un côté mêlé de déférence, s'établit entre le mage d'Allemagne et le bon Hollandais.

George le mène à Régnier... Il avait hésité d'abord devant cette princière allure traversant des jardins à la française, ce rêve plein de paons blancs, ces brumes heurtées d'ifs taillés. Tout cela lui semblait trop latin. Mais son guide impérieux l'a de force incliné devant une majesté fraternelle en ses particularités à celle qui s'établissait sur les bords du Rhin.

Dowson... C'est lui qui, enthousiasmé de pressentir dans un pays de plus un noble compagnon, un allié, était allé à sa recherche. Il n'eut pas de chance. Il eut beau courir les bars de Londres, « fréquenter des lieux inavouables », tant de courage ne fut pas récompensé. Dowson demeurait introuvable, même en ses antres favoris. Verwey rentra à Nordwyck penaud, désolé. Mais le mage qui de sa confiance semblait charmer le destin fit bientôt le même voyage.

Dowson fut découvert. Le rêve d'une sublime alliance entre poètes égaux de pays différents s'ébauchait.

Espérance qui illumina plusieurs solitudes et dont les volontés du sort devaient si vite éteindre le flambeau. Dowson mourant bientôt après avoir été entrevu, Mallarmé et Régnier restant indifférents à la croisade proposée, « le cercle » ne put s'élargir, resta, autour de celui qui l'avait tracé, étroite incantation et fatalité nationale. Sans doute le dédaigneux prophète dont l'appel n'avait pas été accueilli sut-il vite se consoler ; mais dans le cœur très sensible, très humain de Verwey, la belle espérance qui ne fut pas atteinte semble laisser un deuil.

Avec les hommes singuliers, poètes ou historiens si doués, qui formaient à Munich « le cercle », son union fut toujours vivante, son amitié toujours fidèle. Il les avait connus à l'heure de jeunesse où quelque chose d'éclatant et de prophétique semblait les envelopper. Il a suivi avec ferveur les succès et les défaites de ces chefs qui ne furent reconnus ni par leur temps ni par leur pays, régnèrent sur quelques disciples, ne réalisèrent qu'en eux-mêmes d'admirables conquêtes.

De ses pieuses archives et comme du fond de sa mémoire il tire une image pour me la montrer. Comme il est beau et chargé de sens, ce groupe de cinq jeunes gens si lourdement couronnés qui attendent l'avenir : en bas ceux qui ont choisi les plus modestes places, Klages, malgré lui dompté un instant, mais, sous sa paisible méditation de séminariste, couvant des révoltes qui ébranleront le sanctuaire, Wolfskehl et Veuwey heureux de servir, offrant, pour que le maître y réside, l'un sa maison et l'autre son cœur ; et au-dessus d'eux, plus hautain que touché, plus génial qu'humain, le grand poète qui ne consent à trouver un pair que dans cet autre évocateur au royaume plus intime, Schuler. Quel extraordinaire rêveur, ce Schuler, qui promenait parmi les ombres des temps anciens son filet, ne consentait pas à écrire ses songes brûlants, mais par-

fois à des auditeurs subjugués, épouvantés, les livrait ! Alors en des soirs inoubliables il parlait de la Rome des Césars, non pas comme un érudit appuyé à ses béquilles de textes, mais comme un revenant qui vous jette à la face ses souvenirs.

Une autre image encore. Autour du même centre, de plus nombreuses physionomies, mais toutes choisies, marquées. Parmi elles, Gundolph, le commentateur de Goethe et de George, qui a l'air, avec son osseux et délicat visage, d'un Beardsley sans phtisie et sans démons, aux longues promesses pures. Et celui-là, le plus extraordinaire peut-être par son masque de César ecclésiastique, son emportement dédaigneux, ses traits de conquérant qui vous traversent, Ludwig Derleth. « Napoléon en enfer », me déclarait un de ses amis. « Le général d'une armée qui n'existe pas », me dira tout à l'heure Verwey. Sorte de génie qui se méconnaît et se dévore et, incapable d'accepter de terrestres limites, préfère ses laves à ses flots. Un grand poète que presque personne ne connaît parce qu'au lieu de publier ses vers, il poursuit, en les fouettant, ses fantômes. Un tyran de ses rares amis, un dictateur d'ombres. Un prêtre enfin, mais qui ne sert que le Dieu qu'il s'est façonné et qui parfois à ses disciples, en de terribles confidences, Le révèle, « Jésus-Christ qui est en même temps Jules César. »

Amsterdam, 26 septembre.

De nouveau Amsterdam. J'erre à travers les rues de la ville, qui plus encore que de pierres semblent faites de feuillage et d'eau. Les arbres qui se penchent offrent leurs confidences aux canaux, qui parfois exhalent un immonde soupir. Ville double, mêlée de pourriture pittoresque et de rigidité calviniste... son charme est moins harmonieux que celui de Venise, mais plus convaincant peut-être pour des hommes qui avancent en âge. Il ferait bon s'enterrer ici, oublier parmi la compassion des canaux et l'indifférence d'une société fermée tout ce qui nous a tentés et fuis, nourrir

de ces beaux vestiges flottants et de cette puante atmosphère nos derniers rêves, plus forts dans la solitude.

Et je songe le long des arbres désolés, des âcres canaux réveillés par le soir, à l'une des âmes les plus désespérées qui vinrent trouver ici une adhésion et un miroir. Renée Vivien demeura quelque temps à Amsterdam. Je suis sûr qu'elle aimait les eaux mortes sous des pierres noircies et qu'elle souriait amèrement à cette parure d'Ophélie, épluchures et papiers sales faisant figure de nénuphars, dont çà et là la largesse du ghetto les rehausse. Et j'entends les strophes pures que, dans l'ignoble moisson flottante, elle ramassait.

Mais pourquoi cette tristesse et ce souvenir d'une morte m'obsèdent-ils ? Un homme en vêtement blancs a visité ma journée, de ceux qui parfont d'un subside céleste la naturelle joie que leur candeur avait mise en eux. Quand je suis revenu du Stedelyk-Museum à midi, dans un coin du hall de l'hôtel, un vieillard m'attendait avec une angélique patience dont je me sentis confus ; il n'avait pas même ôté son caoutchouc et le portier avait négligé de faire asseoir décemment l'une des gloires du pays. C'était Frédéric van Eeden, l'auteur de trente volumes adorés en Hollande, traduits, sauf en français (1), dans presque toutes les langues européennes, l'ami de jeunesse de Kloos, le rival de Verwey. Par sa venue s'achevait pour moi la célèbre trinité.

Je m'excusai de mon retard ; il eut vite fait de me rassurer et de me mettre à l'aise. De tout son être s'échappait une chaude, une jeune bonté. « Mon meilleur ami est français, fit-il. Mais peut-être que vous ne l'aimez pas, peut-être que vous allez me dire du mal de lui ? » Dans cette interrogation passe la sensibilité limpide et désarmée d'un enfant. Et c'est comme si je fermais une plaie quand, ayant deviné, je prononce non pas avec l'ignorante animosité de certains de mes compatriotes, mais avec un respect sincère, les syllabes attendues : « Romain Rolland ».

(1) *Le petit Jean* vient d'être publié par Rieder.

Une demi-heure plus tard, cet homme confiant et qui aime faire part de ses joies, me parlait déjà de celle dont il est tout rayonnant, sa conversion au catholicisme. Je l'écoutais, attentif, ému comme on l'est facilement devant le plus grave des aveux. Habitué sans doute à la contradiction, mais non aux nuances, il crut pouvoir célébrer tout ce que dans l'Église il aimait ; et il mit en première ligne les Jésuites, qu'il voyait non pas comme ses renards, mais comme ses agneaux. Le contraste était si violent entre une pareille innocence et ceux auxquels elle se prêtait qu'un sourire me traversa. Alors, d'un mouvement si touchant, si affectueux posant sa main sur mon bras, van Eeden murmura : « Riez, riez donc. Vous avez bien raison ». Dans ce geste s'épanouissaient une grâce spontanée et aussi une abnégation admirablement chrétienne, joyeuse de s'offrir à mon ironie pour dérober à ses coups et élever en plein ciel la congrégation si totalement vénérée. Cela ne suffisait pas à me rendre les Jésuites aimables ; mais j'avais honte soudain de les avoir attaqués, comme quand on a, devant la naïveté d'un enfant, entamé quelque fée.

Dans cette paix d'avant le sommeil où ne subsistent que les plus vives émotions de la journée dissoute, Amsterdam et van Eeden reviennent, s'opposent : la ville, rigide et morbide ; l'homme, doux et sain comme l'enfance. C'est pour lui que j'opte. Demain, j'irai loin de la cité maléfique trouver l'homme de Dieu, j'allais dire dans ses champs — mais il n'y en a pas en Hollande — dans sa prairie, à Bussum.

Bussum, 27 septembre.

A la lisière d'un bois avec en avant d'elle une large annonciation de roses, la maison rustique de van Eeden qui me rappelle un peu celle où près de Genève, le vénérable ami de Tolstoï, Birukoff, cultivait des songes et une pureté pareils.

Ici même, l'écrivain idéaliste dont toute la vie s'est passée consciencieusement en essais humanitaires et en explora-

tion de soi-même a tenté de réaliser un programme communiste et une colonie tolstoïenne. Il y a risqué et perdu sa fortune. Un peu plus loin dans le bois, des habitations qui ont gardé leur sourire simple et leur aspect d'idylle attestent encore une tentative qui, durant plusieurs années, mit la paix entre les hommes et du bonheur sur un petit coin de notre terre. Le plus triste, c'est que la colonie vivait assez bien, pouvait durer et qu'elle a péri par la générosité de van Eeden qui, durant une terrible grève à Amsterdam, voulut venir au secours des familles affamées et soutint une coopérative désastreusement fondée. Ce deuil-là, l'homme souriant le porte en son cœur et d'autres plus sanglants; et pourtant rien, on le sent, ne peut lui ravir sa paix...

Ce jour-là, non plus sur ses lèvres, mais dans un de ses livres, j'ai trouvé la confidence du plus grand chagrin de sa vie, qui en fut en même temps l'illumination : la mort de son fils aîné.

C'est un admirable récit, direct, transparent, fait par le cœur plus que par la plume. L'homme s'y révèle tout entier — candeur, droiture, longue et humble attente d'une foi qu'il ne voulait pas forcer — et, au bout de sa recherche, cette merveilleuse révélation que la mort vint lui apporter. « Avoir senti la possibilité d'une mort sainte et belle, écrit-il, voilà le trésor que Paul m'a laissé, un trésor dont je puis donner indéfiniment sans qu'il diminue. »

En ces paroles se résume la confession du père, mais il faut la lire tout entière : c'est un don intime qu'il nous fait. Et quand on la connaît, c'est une sympathie profonde qu'on éprouve pour la vie de recherches et d'aspirations, d'inquiétude et de bonté qui trouva sur les lèvres d'un mourant une sublime réponse. Vie commencée dans l'imitation de Tolstoï et qui s'achève dans l'amour du Christ : entre les deux disciplines un ange a passé, et ceux qui aperçoivent sur les images et les portraits pendus aux murs l'extraordinaire sourire de son visage mortel ont confiance,

dans ce qui nous est raconté de son résigné départ, disons plutôt de son rayonnant retour.

La Haye, début d'octobre.

Comme une ville déjà sûre, où je me sentirais protégé par les petites maisons roses, veillé par les arbres, bercé par les canaux, ainsi je retrouve La Haye. Il me semble qu'une joie amie m'y attend. Malheureusement à cette joie j'ai voulu associer un ami anglais, écrivain qui commence d'être célèbre, mais dont la pudeur insulaire veut que je taise le nom. J'avais escompté sa bienveillance pour La Haye. En réalité, il appartient à la race des doux-féroces, avec lesquels on est toujours sous la menace d'un imprévisible ouragan. Le bien-être et la propreté qui par la face de chaque demeure nous sourient, ce petit-lait qui vivifie notre appétit moral et fait refleurir notre teint spirituel, voilà que mon ami en reçoit une invitation à vomir. Dans son âme qu'ombrageait tant de courtoisie, une indignation romantique se déchaîne. Il hait et injurie La Haye, la dénonce comme agressivement bourgeoise. Et pourtant, il est bien injuste envers cette cité où les pierres trop nettoyées reçoivent sans cesse de l'atmosphère une atténuation, où le long des rues verdoyantes et calmes règne un concert d'ordre, de silence et d'eau, où, dans un dialogue éternel, à la strophe trop exacte qu'accentuent les ménagères s'oppose la brumeuse strophe, agitée dans les feuillages et trempée dans les canaux, que murmurent d'invisibles lavandières. O La Haye! il me semble qu'un cœur fidèle, ayant abdiqué les illusions de la violence et les espoirs de la passion, saurait emprunter, pour bercer son amour, à tes palais éteints et à tes places assoupies des mots d'une tendresse infinie.

De cette incantation qu'à chaque coin de la dormante ville j'écoute, mon ami ne veut rien savoir. Il lui en veut et déclare qu'elle le rend malade. Comme je ne veux pas prolonger son supplice, je me résigne à bousculer les rendez-vous qu'avec ses concerts, ses musées et ses artistes j'avais.

Je brasse en gerbe des fleurs faites pour être visitées une à une dans la lenteur et la paix qui m'étaient conseillées. Une brève ivresse me saisit; mais les parfums de la patience et les bienfaits du souvenir, j'en serai dépouillé.

Une bise anglaise souffle sur les apparitions qui voudraient autour de moi s'attarder. C'est grand dommage. Chez Toorop, j'aurais retrouvé plus confidentiellement l'ombre de Verlaine, qui chez Kloos déjà me faisait signe. L'excellent peintre qui, pour se prêter aux humeurs et aux caprices du camarade français avait les loisirs de son cœur, l'a mieux qu'un autre pénétré. Car il ne l'a pas vu seulement aux instants brillants où il amusait et mystifiait tout le monde, mais aussi aux heures sombres, ce soir-là par exemple quand, sur le chemin de Wassenaar, regardant avec trop d'amitié chaque mare et esquissant un saut, le pauvre grand poète répétait : « L'eau m'attire ». Et l'accent d'une compassion met au-dessus de la malice de l'observateur la conscience du chrétien, lorsque Toorop conclut : « Son âme n'avait pas trouvé ce qu'elle cherchait. »

C'est trop fugitivement aussi que je me suis approché du grand acteur allemand Moïsi qui, en ces jours-là, donnait une série de représentations à La Haye. Je l'ai admiré sur la scène, personnifiant le *Cadavre Vivant* de Tolstoï avec cette souplesse déchirante et cette grâce terrible qu'il met à exprimer la fantaisie d'un dégénéré, la finesse d'un voyou, la liberté d'un vagabond. Je l'ai deviné avec sympathie dans la vie : il m'a reçu affablement dans cette immense chambre du Vieux Doelen que quelques lauriers poussiéreux ornaient, j'ai été remué par l'angoisse et la bonté dont il semblait plein, comme il m'exposait ses inquiétudes pour l'avenir du pacifisme : acteur qui sait être un homme et devant son désir d'une foi incline ses puissances d'illlusion.

Enfin la hâte et l'agitation de mon involontaire départ ont quelque peu gâté deux réunions littéraires qui m'étaient offertes. L'une cordiale et nombreuse, chez Dop Bles. Trop nombreuse peut-être, puisque dans la gentille foule je ne

pus me saisir des deux êtres les plus intéressants : un petit prince javanais poète, une farouche jeune fille qui compose des drames avec des événements empruntés à l'histoire norvégienne du huitième siècle. Trop d'espace, encombré de brumes difficiles et de climats inconnus, me séparait de mes deux confrères. Pour parvenir jusqu'à eux il eût fallu quelque chemin subtil que dans le recueillement j'eusse peut-être inventé.

Nous n'étions que cinq au contraire chez une joyeuse dame qui, pour mon dernier soir, nous invita sous sa lampe. Tous poètes, et la conversation eût pu ressembler à une prairie de Hollande, ouatée de brouillard et d'eau. Elle fut terrible au contraire. Car Dop Bles toujours doux, Nyhoff qui semble prêt à se réjouir de tout et un troisième poète à la figure rassurante, venu dans de bonnes intentions du pré lointain où il habite au bord d'une mare, furent réduits en cendres par ce volcan qui aussitôt s'alluma, le grand poète Bootens. Sa lave couvrit mes plus récents souvenirs, les excellentes impressions que m'avaient laissées certains de ses confrères. Je subissais, atterré, cette dévastation à laquelle les beaux traits durs et la voix incisive du vitupérant semblaient ajouter des forces. Et je faillis perdre mon inspiration et laisser à jamais interrompu mon récit, hommage à un pays dont les plaines d'eau, de ciel et de flottante verdure s'embellissent réciproquement, où les hommes et les jours me furent bienveillants.

ANDRÉ GERMAIN.

OU-TOMO

ÉCRIVAIN MAORI

—

Là-bas, aux antipodes, dans les montagnes lointaines de la Nouvelle-Zélande, une race qui fut puissante, lentement se meurt, tuée par l'alcool et la guerre. Au moment où ses derniers hommes vont dormir l'éternel sommeil dans les montagnes bleues, la nature ironique s'est plu à faire surgir, parmi ces condamnés, un autodidacte génial : Ou-tomo, le grand poète maori.

Nous ne connaissons que fort peu la vie d'Ou-tomo. Ainsi que pour Homère, 7 villages se disputent l'honneur de l'avoir vu naître et la date de sa naissance est également incertaine. Il vécut approximativement de 1820 à 1880. Il n'était pas un chef de clan, mais un humble guerrier, un de ces héros obscurs qui, si longtemps, luttèrent pour l'indépendance de leur pays. Car le trait le plus curieux de ce mâle génie, c'est bien cet ombrageux patriotisme qui lui fit repousser plus tard les offres du gouvernement anglais. La petite poésie intitulée *En Canot*, dont, tout en regrettant de ne pouvoir reproduire le rythme et l'élan, nous donnons ci-dessous une traduction, n'est-elle pas le meilleur témoignage de ce patriotisme intransigeant ?

EN CANOT

Ouït ! Ouït ! Il file le canot
Il bondit parmi les rapides.
Ils ne pourront point m'attraper,
Les sauvages des antipodes.
Ouït ! Ouït ! Ouït !
Ah ! le sang brûle dans mes veines,
Ils ont profané les montagnes,

Ils ont violé nos sanctuaires,
Et les Dieux nous ont appelés
Pour laver dans le sang l'outrage.
Ouït ! Ouït ! Ouït !
File, canot,
O messager de ma vengeance !

Mais Ou-tomo ne se contentait point de chanter les exploits de ses frères d'armes ; il sut très bravement payer de sa personne. Blessé à plusieurs reprises, il refusa de se laisser soigner dans les ambulances anglaises, préférant, à l'amitié de ses ennemis, la fière solitude des montagnes impénétrables.

Je ne veux pas que l'on me soigne,
Je ne veux pas des sorciers blancs,
J'irai tout seul, à pas très lents, où vont les braves de mon clan
J'irai dans la solitude des bois,
Comme une bête que l'on traque.

(*L'homme en révolte*, 1858.)

Plus tard, lorsque les révoltes des Maoris furent assoupies, un gouverneur général lettré invita Ou-tomo à s'établir à Auckland et lui offrit une pension du gouvernement. Ou-tomo refusa avec indignation et continua à vivre, irréconciliable, dans la brousse. Nous ne savons point ce que furent les dernières années d'Ou-tomo. Nous savons seulement qu'il était très pauvre et méconnu par ses compatriotes. Par une cruelle ironie, il fut connu à Auckland et à Wellington, bien avant que les Maoris dont, jusqu'alors, la production poétique consistait en quelques chants populaires et en quelques élucubrations de sorciers, se fussent rendu compte qu'ils possédaient en Ou-tomo un vrai poète national.

Peu à peu, la renommée d'Ou-tomo grandit. Le poète était mort depuis de nombreuses années et sa gloire lui survivait. An-Tibi, son neveu, rallié aux Anglais, en tirait profit et, entré dans l'administration subalterne, franchissait rapidement les échelons hiérarchiques du fonctionnarisme. Qu'eût dit le grand poète patriote à un

tel spectacle ? La terre tourne, les hommes meurent, les vertus passent.

La renommée d'Ou-tomo ayant atteint successivement l'Australie et l'Inde, le critique anglais J.-C. Dywers lut, par hasard, *L'homme en révolte*, en fut enthousiasmé et communiqua cet enthousiasme à quelques lettrés de Londres.

Les divers ouvrages d'Ou-tomo atteignirent ainsi le public anglais de 1910 à 1920. Ils n'en reçurent point l'accueil chaleureux qu'espérait J.-C. Dywers. Un patriotisme outrancier, le mépris du cant, un allègre dédain des convenances choquaient les Britanniques. Cependant, furent successivement traduits : *L'homme en révolte* (1910), *Parmi les sapins* (1912), *Solitude* (1914), puis, après la guerre, *les Chants d'Ou-tomo* (1919), *la Voix des Dieux* et *les Chevelures emmêlées* (1920).

L'ardent patriotisme d'Ou-tomo prenait sa source en un profond amour de la Nature, des Dieux et du foyer. Nul n'a senti comme lui l'étrange poésie de ces montagnes altières, d'où l'on domine l'immensité du Pacifique.

Ohé ! Ohé ! Dans ma poitrine mon cœur bat,
A grands pas je monte au sommet du Kokobi,
On voit au loin la grande mer où se tendent les voiles blanches
Et les nuages courent à l'horizon.

. . . .

O mes montagnes ! mes torrents !
Immortelle beauté des choses,
La forêt chante, mystérieuse,
Et la nature exhale son mépris des hommes.

(*Solitude.*)

Mais il ne suffit point de dire qu'Ou-tomo sut puiser son inspiration dans la Nature ; pour lui, cette nature était vivante ; il excellait à faire jaillir des légendes maories le sens mythique, à démontrer que les Dieux, chez les Maoris aussi bien que chez les Grecs, étaient des personnifications des forces de la nature, mais n'en

étaient pas moins vivants. Le Polythéisme n'était, pour lui, qu'une forme imagée du Panthéisme. Les Dieux étaient, tout comme nous, vivants, épars, les étincelles d'un grand feu. C'est cette vie frémissante, universelle, que s'efforçait de dévoiler le magnifique Poème du *Vent des Cimes* dont nous traduisons ci-dessous quelques passages.

Hurle ! Hurle ! ô voix puissante des esprits,
On ne t'entend point dans la plaine,
On ne t'entend que sur les cimes,
Loin des hommes et près du ciel.
Hurle ! Hurle, je te comprends.
Non ce n'est point en vain que vingt ans j'ai guetté,
Que j'ai rusé pour t'écouter ;
Tu les appelles tous, les vivants et les morts,
Qui vivent plus que les vivants.
. . . .
Et je vois maintenant les Dieux,
Les Dieux vivent auprès de nous,
Les Dieux vivent de notre vie.
. . . .
Et tout est Dieu, tout est vivant,
Montagne, je te sens autour de moi frémir,
Je sens ton âme autour de moi,
Ton âme hautaine et taciturne.
Tout vit ! Tout vit ! Tout est esprit, tout est pensée,
Tout vit, même le monde inanimé !

Ce Panthéisme, très raisonné et très conscient, devait, semble-t-il, aboutir logiquement à la négation de la survivance de l'homme ou, tout au moins, de la survivance individuelle de la conscience. Mais Ou-tomo n'est pas un logicien ; il n'a point voulu se refuser les consolations de l'immortalité. Son corps peut se dissoudre, mais le « double », fantôme encore légèrement matériel, poursuivra sa course diaphane sur les sommets inaccessibles.

Le Double, délivré des chaînes, danse au matin couleur de roses.

Le poète n'est point effrayé par la mort ; il sait que sa conscience ne peut point être annihilée, que le double

survit, et ici intervient une singulière théorie dont on retrouve quelques traces dans certains chants populaires antérieurs, mais qui ne fut jamais définie avec précision avant Ou-tomo : la théorie de la métempsychose-châtiment.

Le double « libéré des chaînes » se nourrit d'air et de rosée. Il garde la forme du corps, mais il est presque immatériel, il ne connaît plus la pesanteur, il ignore la maladie, il danse sans fin sur les sommets et, au crépuscule, le passant entrevoit quelquefois le tournoiement, aux derniers rayons du soleil, des joyeux doubles attardés. Mais le double, parfois, se lasse de cette existence paradisiaque, il regrette les grossières jouissances matérielles. Regret superflu, regret passager dont, un instant plus tard, il ne se souvient plus. Personne n'entend ses soupirs, et il oublie sa mélancolie et il retrouve le bonheur. Quelquefois, cependant, un Dieu caché espionne les malheureux doubles. Le Dieu s'indigne et le double imprudent est condamné à se réincarner. Il reprend sa vie de misère, de lutte, de souffrance ; mais l'âme du réincarné se souvient d'une vie meilleure, elle imagine d'éthérées jouissances et le réincarné est un poète, un philosophe, un « voyant ».

Le poème d'introduction des *Chevelures emmêlées* est un magnifique exposé de cette théorie.

Trop de bonheur nous crée l'ennui ;
J'ai respiré longtemps les brises maritimes,
J'ai trop dansé, j'ai trop chanté,
J'ai trop aimé l'insatiable nature
Et trop goûté la joie pour ne point en souffrir.

. . . .

Douleur ! Douleur ! Je te voudrais enfin connaître...
Je voudrais que la vie à coups précipités
Pût enfin m'inonder de ses clartés farouches
Et que mon corps tordu de souffrances inouïes
Fût une torche dans la nuit.

. . . .

Ce bruit léger ? — Le vent ? L'aile bleue d'un oiseau de mer ?
Mais non ! C'est le Dieu Vâ, le maître redoutable !

Ah ! Pauvre double ! Tes soupirs
Ont éveillé la haine au cœur du tout-puissant.
. . . .
Le corps gémit, le corps halluciné de fièvre,
Souffrances, rêves héroïques et vains,
Tu l'as voulu, ô pauvre double du poète !

Ce poète, ce condamné, a cependant, sur terre, une mission. Le poète doit être un prophète, un conducteur d'hommes. Cette conception, curieuse en une race si peu littéraire, est superficiellement analogue au délire d'orgueil que l'on retrouve chez Hugo et d'autres écrivains français. Mais la conception d'Ou-tomo dérive d'une source très différente. Si le poète doit montrer aux hommes la voie, c'est d'abord parce qu'il est un réincarné et qu'ainsi seul, il connaît l'idéal, le but à atteindre, et ses avis sont sacrés. Mais c'est aussi parce qu'étant un coupable, il doit se racheter en assumant les postes les plus dangereux et les plus ingrats.

Cette curieuse conception de la métempsychose, la ferme conviction que l'âme humaine ne saurait périr, devait donner à Ou-tomo un singulier mépris de la mort, créer en lui une espèce de stoïcisme sans grand mérite. Ne trouverait-on point, dans les convictions du poète, la meilleure explication des vertus militaires et du courage réel du partisan ? Ou-tomo avait fait le « sacrifice de sa vie », mais il ne croyait pas que ce fût là vraiment un sacrifice. Au delà des apparences instables et fragiles, Ou-tomo entrevoyait le domaine des réalités éternelles et substantielles.

Mourir ! Et que m'importe !
Les braves n'ont point peur de la mort.
En vain elle veut me narguer ;
J'irai, poitrine découverte, au devant des Anglais
Et mon sang coulera comme une source généreuse,
Le sang versé pour mon pays !
(*L'homme en révolte.*)

La bravoure d'Ou-tomo devait lui enchaîner le cœur de mainte belle Maorie. Ou-tomo ne fut pas insensible à

l'amour. S'il fut le chantre des vertus héroïques, du courage, de l'abnégation, le poète maori était aussi un tendre et un sentimental. Certes, il ne se piqua point de cette fidélité, de cet amour exclusif, apanage de maint écrivain romantique. Pour en juger sainement, il faut se souvenir des différences de latitude et de civilisation. Le poète aima maintes fois, et parfois, simultanément. Mais le fait même qu'il aimait et célébrait ses maîtresses était, pour ses rudes compagnons, un sujet d'étonnement et de scandale. D'ailleurs, ce n'était point Tao-ti ou Rouvimi qu'il aimait, mais l'amour et, vieux, perclus, assis à son foyer désert, il se remémorait encore les jours glorieux où, dans les forêts sombres, il se glissait rapide et souple et s'en allait vers le village où l'attendait la bien-aimée.

O Tao-ti belle qu'es-tu donc devenue ?
Je suis très vieux ; mon sang est maintenant glacé,
Je ne glisserai plus, comme un serpent dans la forêt,
Je n'irai plus rôder auprès de ta cabane,
Je ne t'étendrai plus sur l'herbe parfumée,
Je ne violerai plus ton corps qui me résiste,
Mais si peu, quand l'amour, enfin, de lui s'empare.
. . . .
O belles d'autrefois, ô fleurs d'une race guerrière,
Vous n'écouterez plus le poète Ou-tomo ;
Le temps s'écoule, tout se meurt,
Et la vertu et la vigueur...

De l'amour Ou-tomo s'était donc fait une conception plus physiologique que sentimentale. L'amour était pour lui une espèce de chasse au plaisir, mais il y apportait la même passion, la même violence concentrée qu'à la chasse aux Anglais.

Il eût aimé, cependant, se bâtir un foyer, constituer une famille. En de nombreux poèmes, il exprima ses regrets de n'avoir pu, en raison de sa vie mouvementée de poète guerrier, faire souche d'enfants vigoureux.

Enfants, prolongements de nos corps, de nos âmes,
Hélas ! Je ne pourrai jamais vous voir auprès de moi,

Ecouter votre rire et consoler vos larmes,
Vous chanter des chansons, vous bercer de mes rêves
Cueillir près de l'étang où l'insecte tournoie
Les fleurs dont se parent les Dieux.

(*Les chants d'Ou-tomo.*)

Hélas ! En fait de famille, Ou-tomo ne connut que son neveu An-Tibi, l'étrange personnage qui devait plus tard si mal tourner, se vendre aux Anglais et exploiter, d'une façon éhontée, la gloire grandissante du grand écrivain disparu.

Ainsi donc, le culte panthéistique de la nature, un patriotisme intransigeant, le mépris de la mort, la curieuse conception de la métempsychose-châtiment, la confusion de l'amour et du plaisir, tels sont les traits essentiels de l'œuvre d'Ou-tomo.

Mais nous donnerions une idée incomplète de ce que fut ou voulut être le poète, si nous ne parlions pas de son rôle social, de la lutte courageuse qu'il entreprit contre les fléaux introduits en Nouvelle-Zélande par les Anglais, fléaux qui devaient amener la disparition presque complète du peuple maori : l'alcool et les maladies contagieuses. Ou-tomo prêcha, sans se lasser, mais, il faut le reconnaître, sans grand succès, l'abstinence à son peuple.

Ils ne peuvent point nous soumettre.
Ils sont nombreux — nous nous rions de leurs efforts.
Nous sommes le peuple des forts et les esprits sont avec nous.
Ruse, violence, tout est vain.
Notre courage est la barrière infranchissable à l'ennemi.

Alerte ! L'eau de feu...
Elle coule, — elle coule — et notre peuple est décimé !
Les lâches n'ont pu nous soumettre ;
Vont-ils donc nous empoisonner ?

(*Solitude.*)

Voix solitaire dans le tumulte, le poète ne devait point être entendu. Mais, pouvait-il en être autrement et, à y réfléchir un peu, le destin d'Ou-tomo n'aurait-il

pas dû être encore plus sombre ? Voici un écrivain qui fait honneur à l'humanité, un poète merveilleusement doué pour exprimer la passion, la volonté, l'esprit tendu comme une flèche ; ce poète se double d'un philosophe, il s'élève bien au-dessus des croyances un peu vulgaires de ses concitoyens, il crée, à son usage, une métaphysique merveilleusement vivante et belle. Et ce poète est né d'une race sauvage, de parents inconnus ; il n'a goûté aucun des fruits douteux de notre civilisation. De toutes ses forces, de toute son énergie, il s'est rebellé contre les annonciateurs de cette prétendue civilisation. Il a voulu n'écouter que la voix de ses forêts profondes, de ses montagnes bleues, de ses fleuves torrentueux. Il était né sauvage, il a voulu rester sauvage.

Et ce sauvage, cet homme demi-nu, se révèle l'un des plus grands poètes du XIXe siècle, et son génie puissant, inquiet, philosophique, l'apparente aux plus grands écrivains romantiques. N'est-ce pas là un fait étrange et la démonstration la plus probante que les règles, les études, les imitations sont vaines et que l'Esprit souffle où il veut ?

LUCIEN BEC.

REFAIRE L'AMOUR

—

VII

Mon chauffeur cligne de l'œil en m'arrêtant devant la gare Montparnasse. Il devine, à mon air anxieux, que ce n'est pas un ami que j'attends. Alors je l'envoie m'acheter des cigarettes d'une marque spéciale qu'il trouvera difficilement, au moins je l'espère, dans les bureaux de ce quartier. Cela me laissera le temps de la voir venir sans descendre de voiture, car il fait vraiment trop froid, malgré le soleil. Il a neigé cette nuit.

Je suis en retard d'une dizaine de minutes. Dès que le sort m'est clément, mon fatalisme reprend le dessus. Puisque je dois la revoir, rien ne presse et pourtant, ce matin, en relisant son billet, je chantais ! Son billet ? Ah ! ce pauvre morceau de papier quadrillé, coupé en deux par économie ou manque d'usage, cette enveloppe jaune, trop large... Mais l'écriture est propre, nette, sans faute d'orthographe, sinon de français. Il n'y en a pas bien long et il y a ce qu'il faut. Le rendez-vous courageusement offert. Elle dit : *du côté du départ.* Je ne découvre rien, du côté du départ, qui lui ressemble. Les femmes passent vite, les hommes ont le col du pardessus relevé. Personne, certainement, n'a l'idée, aujourd'hui, de donner un rendez-vous d'amour en pleine rue. Je descends et je vais chercher sous les arcades. Je trouve... du côté de *l'arrivée.* Elle est là, debout, contre un pilier, petite silhouette mince, et je ne sais pourquoi elle me produit l'impression d'une

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 643.

étude de nu, au crayon, très chargée de traits indiquant des mouvements de vêtements. Par ce froid dangereux, la gamine est en tailleur bien serré, bien court, sans manteau. Je l'ai reconnue tout de suite, à sa bouche qui luit, de loin, comme un point de feu dans l'ombre de cette voûte. La jolie petite lumière qu'elle émet semble prête à s'éteindre dans la pâleur du visage.

— Vous êtes folle, ma chère enfant ! Sans manteau par ce froid-là ? Vous allez vous enrhumer.

Elle rit, devient plus rose. La fraise de sa bouche fond dans le lait de son teint.

— Je ne croyais pas que vous viendriez ! Je finissais par me dire que vous étiez très fâché contre moi. Ah ! Je suis bien contente ! c'est chic d'être venu, M. Alain Montarès.

Je tressaille en l'entendant prononcer mon nom et ce m'est un plaisir singulier. Je prends son bras, je l'entraîne. Pourvu que mon animal de chauffeur, qui flaire une aventure louche, ne voie pas cette fillette en tailleur de demi-saison par cette température de saison et demie !

— Venez vite, je vous demande pardon de vous avoir fait attendre, mais c'est un peu de votre faute. Vous m'écrivez : *du côté du départ*, et je vous trouve juste à l'opposé...

Elle me répond très doucement, avec le sourire :

— Bien sûr. En tournant le dos, ça faisait le contraire.

C'est tellement désarmant que je ris aussi.

Je la pousse dans l'auto et je lui jette sur les genoux une peau d'ours, tout en guettant le chauffeur qui cherche, lui, des cigarettes introuvables. J'insiste :

— Pourquoi sans manteau, jolie toquée, puisque vous en aviez un, l'autre jour ?

Je me penche sur ce visage, rose, joyeux, mais un peu crispé.

— C'est parce qu'il ne va pas avec mon tailleur neuf. Au dernier moment, j'ai pensé que vous ne verriez pas

ma robe, si je prenais mon manteau. Et puis le noir, ça tue le bleu-marine.

Elle préfère, sûrement, se faire tuer par une grippe. Je saisis ses mains gantées, que je baise le plus respectueusement du monde.

— Coquette ! Que diable voulez-vous que ça fasse à votre vieil ami, votre ami de huit jours, que vous soyez en bleu ou en noir ?

Elle murmure, offensée :

— Oh ! je comprends bien : c'est pour ma bouche, mais le reste n'est pas mal non plus. Je veux mon portrait tout entier, moi.

Je crois qu'elle pose des conditions. Ou c'est très naïf, ou c'est trop précis.

Le chauffeur revient, il n'a aucune cigarette et sent le rhum. Je ferme la portière en lui indiquant la rue de Rennes, au hasard.

— Où allons-nous, Madame ? (J'ajoute, plus bas) : Où allons-nous, *Bouchette ?*

Elle éclate de rire et se laisse entourer de mon bras, embrasser, tout en intercalant adroitement sa joue entre ses lèvres et les miennes.

— Ne me faites plus peur, M. Montarès, ou je descends. C'est votre voiture, ça, ce n'est pas un taxi, alors, c'est presque chez vous, recevez-moi poliment. Je voudrais tant qu'on ne se dispute pas ! Aurez-vous le cœur de me forcer à descendre par ce vilain froid ? C'est que, moi, je n'aime pas les scènes. On peut très bien s'expliquer sans se fâcher et si ça ne va pas, on tire, chacun, sa révérence. Pourquoi me feriez-vous repentir d'avoir confiance, puisque vous avez besoin de moi, que je vous plais pour un dessin ?...

Elle regarde droit, parle si simplement qu'on n'a pas envie, en effet, de lui gâcher sa joie de petit modèle flatté. Elle semble enchantée de sa dangereuse

escapade. Après tout, maintenant que je la tiens, j'ai le temps... Amusons-nous à lui faire la cour.

— Bouchette, avez-vous pensé à moi durant cette longue semaine où j'ai désespéré de vous revoir ?

Elle hoche la tête, subitement grave :

— Oui. J'ai songé que j'avais été malhonnête, avec vous, si gentil. Et puis j'ai parlé de vous à des gens. Ils m'ont dit que vous me faisiez bien de l'honneur de vouloir me copier pour les illustrés. J'ai des amies dans la couture qui se sont fichues de moi : « Ton portrait par Alain Montarès, tu en as, de la veine, toi qui es laide ! » On me trouve laide à mon rayon. Je sais bien que je ne suis pas la beauté pour cartes postales, pourtant j'ai de la ligne et si je voulais être mannequin, je gagnerais davantage... c'est mon mari qui ne veut pas. Ce matin, en essayant mon tailleur, je m'aimais tout plein.

— Et le rhume de cerveau ?

— J'en ai vu d'autres ! Je n'ai pas toujours eu de feu, chez nous, j'ai jamais rien attrapé.

— Bouchette, vous êtes adorable. Enfin, où allons-nous : théâtre, cinéma, dancing, goûter, quoi ? En attendant... la pose, je voudrais vous distraire. Vous avez tellement l'air d'une petite fille.

Elle laisse tomber ceci, qui me stupéfie, vu la saison, d'une voix tout angoissée de désir :

— J'aimerais tant aller à la campagne !

— Vous voulez dire au Bois ?

— Oui, pourvu que je puisse voir des arbres et de l'eau... et me promener *assise* dans des endroits où on arrive toujours si fatigué, quand on va les chercher à pied ! Paris c'est trop grand et la campagne c'est trop loin. On reste comme en prison dans son idée de sortir. Depuis que je suis née, je ne suis jamais sortie de la ville ! Et j'ai toujours eu envie d'aller ailleurs ! (Puis elle s'écrie avec une magnifique inconscience, peut-être pour

échapper à son émotion :) Ah ! vous en avez une chance, vous, de pouvoir vous promener sans payer de taxi.

Je lui tiens les mains.

— Bouchette ?

— M. Montarès...

Elle me regarde. Ses yeux de moineau franc sont ingénus et vifs. On ne sait pas bien si elle plaisante ou si elle dissimule. Tout à coup, deux perles glissent sur ses joues. C'est la fleur qui dégèle à cause de la tiède atmosphère de la voiture. Le froid de l'attente, une peine secrète, peut-être un remords, la tourmentent ou l'humilient ; mais tout cela fond dans la peau d'ours.

— J'ai eu tort de venir, me confie-t-elle à voix basse, j'ai mal fait de penser à vous. Oui, c'est sûr, il y a quelque chose de changé. Je ne suis pas assez raisonnable. Ce n'est pas tout à fait de ma faute. Vous m'avez promis, en me donnant votre carte, de tout m'offrir sans rien me prendre. N'est-ce pas la convention ? Est-ce que vous ne pouvez pas avoir le caprice d'être honnête ? Ce ne serait pas banal pour un homme.

Je commence à être effrayé, non pas de ce qu'elle dit, mais de ce qu'elle espère. En effet, ce ne serait pas banal, si on pouvait *refaire l'amour,* lui enlever son goût irrésistible pour la viande crue en lui tendant un petit pain au lait. Sans aucune expérience de la vie, sinon celle de la normale brutalité de son mari, ou de son amant, elle ne peut pas concevoir la séduction sous une autre forme. Elle est attirée par la curiosité d'entrer dans une espèce de féerie dont elle sera la petite commère accompagnant le compère pour y prendre connaissance de son rôle. Elle pénètre en plein monde inconnu, mais si elle aperçoit le piège, l'obscurité d'une proposition ou l'outrage d'un geste, elle se jettera, comme la première fois, à bas de la voiture. Un baiser par ci par là ? Mon Dieu, c'est la menue monnaie de la faute, un péché véniel pour la midinette qu'elle représente. Le reste ? C'est le devoir, le

mari ou l'amant qu'elle aime, à qui elle veut demeurer fidèle, malgré son avarice, son compagnon de route ordinaire, celui qui marque le pas, qu'on doit suivre. Moi je lui apprends à danser sur une corde raide. Là-dessus, on est bien forcé de faire très attention... et puis c'est si amusant d'avoir le vertige sans tomber !

— Bouchette, je ferai tout ce que vous voudrez. Ayez donc confiance en moi et revenez me voir souvent. Vous accomplirez une bonne, bonne œuvre, peut-être le miracle. Non, je ne veux pas vous perdre. Je suis même très fier de vous avoir trouvée. N'ayez pas d'autre nom que celui que je vous donne et parlez-moi le moins possible de votre époux, le Monsieur avare...

— Mettez que je n'ai rien raconté de pareil. Vous en avez, vous, une mémoire ! C'est son droit, puisque je suis dépensière. Ça se balance. Non, je n'ai plus peur de vous. Ce qui arrive, c'est toujours comme en rêve. D'ailleurs les cartes m'avaient prévenue que je rencontrerais un prince masqué dans un bal de mi-carême.

Elle se blottit au fond de la voiture, s'arrange un manteau avec la fourrure d'ours et tend ses jambes, correctement gantées de soie jaune, hors du fourreau bleu-marine de son tailleur. Il n'y a point de provocation dans ce mouvement spontané. C'est simplement la sensation d'être enfin à l'abri, de ne plus avoir froid, de jouir d'une normale béatitude physique.

Je regarde ses jambes. Jolies, du mollet, un peu fortes de la cheville et le pied trop large. Si on portait encore des bottines, elle serait obligée d'adopter une pointure plus grande que celle de ses souliers découverts. Elles sont tout de même enragées, les filles de notre peuple, de se chausser comme ça; et avec ces bas universellement de couleur ocre délavée qui leur font, à elles et aux voisines de trottoirs, des jambes de Javanaises ou de Peaux-Rouges, elles vont dans la boue, se mouillent, sont obligées à des raccommodages incessants. Il est vrai

que pour Bouchette cela fait partie de son métier, le *remaillage*.

Malgré moi, à cause de quelques légères imperfections, je pense aux jambes de *l'autre*. Je ferme les yeux. Gainées de Chantilly, on voyait la peau transparaître sous la soie et c'était un rayon lunaire traversant un nuage, une clarté se ramifiant sous une fumée. Ces jambes-là, je ne pouvais pas les regarder sans devenir fou. C'était vraiment, pour moi, l'évocation du temple par ses vivants piliers.

La petite, bercée au doux roulement de la voiture, semble dormir. Elle réfléchit, se tâte pour bien se persuader qu'elle a rencontré son prince de mi-carême. Que peut-il se passer dans ce cerveau d'enfant, de fillette de vingt-trois ans, sans expérience et sans instruction, n'ayant pour se défendre contre le vice que sa droiture naturelle ? Moralement, elle ignore tout, physiquement elle n'a pas l'idée d'une puissance de séduction plus élevée ou plus raffinée que celle qu'il lui a fallu subir la nuit de ses noces, légitimes ou non. Je sais bien qu'on accuse, en ces cas d'innocence relative, les images de la rue, les miennes ou celles du cinéma, mais l'ouvrière, la femme du peuple, a-t-elle le temps de les voir, de les étudier, et si elle n'est pas née avec des instincts de luxure, voit-elle toutes les voluptés promises autrement que comme des contes à dormir debout ou des fruits exotiques hors de prix ? Alors ? Que faire ? Ce n'est pas elle qui a peur, c'est moi. Je suis devant l'inconnu et n'ai plus le droit de me soustraire à sa fascination, car j'ai désiré connaître... Il y a quelquefois plus de lâcheté à fuir une occasion qu'à la déterminer. Fuir l'occasion, mais je n'y aurais aucun mérite. Je n'y tiens pas. Je serais plus à mon aise, sans y tenir davantage, si j'avais rencontré une gueuse, une aventurière, décidée à profiter de toute sa chance et m'entôlant, au besoin. Ce genre de demi-vertu me gêne comme ces *prenez garde à la peinture*

vous empêchant de vous asseoir au milieu d'un jardin public, au moment où vous désirez jouir des charmes du paysage.

A qui me plaindre, si, comme la mariée, l'aventure est trop belle ?

Après tout, ce n'est pas mon métier, moi, de remailler la vie !

Allons toujours au Bois.

Le malheur, c'est qu'en France, lorsqu'on a coupé tous les lauriers, on n'est pas fichu de replanter quoi que ce soit à leur place...

VIII

Devant le lac, elle veut descendre. Je m'y oppose formellement et elle s'obstine :

— Je vous dis que je ne m'enrhumerai pas pour une minute d'air pur. Je commence même à avoir trop chaud à côté de vous. Chez moi, la nuit, quand le poêle est éteint et que le vent se faufile par le vasistas pour aller rejoindre la fenêtre, ça souffle terriblement. Je m'en moque. Je me mets en rond, mes pieds dans mes mains pour me réchauffer.

— Je retiens une épreuve de la pose, Bouchette. Et votre... époux, que fait-il pendant ce temps-là ?

— Je vous ai déjà dit qu'il n'était pas toujours chez nous, Dieu merci. Vous occupez pas de mon époux. Ça m'impatiente.

— Bouchette, c'est plus fort que moi. Je ne peux pas sentir un homme tourner autour de la femme qui me plaît, légitimement ou non, sans avoir envie de lui casser la figure. Vous comprenez ?

— Je comprends, oui, que malgré votre sourire et vos yeux aimables, vous ne valez pas mieux que les autres. Seulement si vous voulez qu'on se plaise, faudrait changer de conversation. J'ai horreur des jaloux.

Elle aperçoit les cygnes, ouvre la portière, saute dans l'allée, parce que l'auto ralentit et elle s'élance en pleine liberté, se met à courir. Il y a des traces de neige, un petit vent aigre s'amuse à tourmenter des papiers épars le long des pelouses.

— Bouchette !

Mon chauffeur s'arrête, s'esclaffe en dedans. Pour une poule de luxe, le nom, comme le tailleur, est un peu court. Je retire mon pardessus, je descends, car, enfin, non, je ne peux pas suivre cette créature-là couvert d'un manteau pendant qu'elle s'en passe. Je m'aperçois, du reste, que je n'ai pas plus froid que Bouchette et je la rejoins... devant une voiture d'enfant !

Elle est en extase, absolument comme sur une poche de bonbons. La nurse lui explique des choses. Je me demande si elles seraient, par hasard, des voisines de mansardes.

— Il n'a pas froid, hein ! le joujou au fond de sa boîte ! Comme il est beau ! Regardez-moi ce pot de crème... A présent, le grand chic, c'est de leur broder une fleur sur le coin de leur couvre-pieds. Une rose pour les filles, un bleuet pour les garçons. Ah ! ce que j'en ai brodé de ces fleurs-là ! (Elle rit.) Nounou, je vous remercie de me l'avoir laissé embrasser. Tenez, voilà Monsieur qui va vous certifier que je n'ai pas la gale !

La nurse pousse, de nouveau, son berceau roulant en nous saluant avec une pudeur anglaise très distinguée.

— Vous aimez les enfants, Bouchette ?

— Oui, beaucoup. Quand... (elle hésite) quand je me suis mariée, c'était mon rêve d'en avoir un. Il paraît qu'il faut être deux dans la même idée, pour ça. (Elle parle doucement, sans aucune intention malsaine. Elle a l'air de continuer à rêver tout haut.) Mais il y a la vie chère, les complications du logement, puis, l'ouvrage à rapporter, les courses, des tas d'histoires. Il faut être juste, mon mari est plus raisonnable que moi. Au

jour de maintenant, on ne peut plus se mettre en ménage tout à fait. Quand on s'établira à son compte...

— Vous me préviendrez, Bouchette.

— Pourquoi ?

— Parce que je préfère les fleurs, même brodées, aux fruits les plus... jouflus.

— Vous n'aimez pas les enfants, vous si calin ?

— Bouchette, à mon tour, changeons de conversation ou ça finira mal ! (Je passe mon bras sous le sien.) Racontez-moi plutôt l'histoire de votre mariage, les choses convenables, bien entendu. Si je dois faire votre portrait en bouquet d'oranger, je désire une description complète de la robe des noces, du repas, des parents, des airs de violons ou de piano mécanique. Racontez tout, ou je me fâche...

Elle se mord les lèvres comme quelqu'un qui va pleurer.

— Quand vous aurez fini de m'ironiser...

Elle a vraiment des mots inattendus.

Je me penche et l'embrasse dans le cou, sans trop appuyer, parce que j'ai de moins en moins envie de cette femme. Elle me fait l'effet d'une jeune pensionnaire qu'il ne serait pas désagréable de déniaiser un jour de printemps, mais, aujourd'hui, non, tout sombre dans la neige, la glace et le pot de crème ! Décidément, je deviens capricieux comme un malade.

Le fantôme de *l'autre* s'est glissé entre nous, tout à l'heure, quand celle-ci me montrait ses jambes. Comme une bouffée de parfum violent, j'ai respiré son souvenir, toujours tenace. J'ai vu luire sa peau, d'un blanc spécial qui n'est pas la blancheur d'aucune peau, ni celle de la neige, ni celle de la glace, ni celle de la crème. J'ai senti, sous mes doigts, à cet endroit précis que les médecins appellent le tact sensoriel, cette impression de pétale, de fleur onctueuse, à pulpe grasse, camélia, ma-

gnolia, nélumbo, de fleur froide qui brûle la chair et qui fut la chair de ma chair.

Bouchette s'anime, je crois qu'elle raconte l'histoire de son union libre, ou de son mariage, elle affirme et je finis par écouter :

— ... Oui, c'était un enfer, chez mes parents. Le père abruti à ne plus pouvoir manger sa soupe tout seul et la mère toujours exaspérée à cause de mon frère, au front, dont on ne recevait pas de nouvelles. A l'atelier, ça ne marchait pas mieux. J'étais en apprentissage pendant les bombes. Il fallait voir mon trac dans les rues ! Les meilleures clientes étaient parties et, bien souvent, quand on allait livrer les commandes, on ne rencontrait plus personne. Puis, je devais servir les premières, leur porter leurs lettres à la poste pour leurs poilus et leur enfiler leurs aiguilles quand elles pleuraient en lisant les réponses. Si j'ai appris à coudre et à broder, ce n'est pas leur faute ! Il y en avait une qui était très méchante parce qu'elle avait plein de boutons sur la figure. Elle m'appelait *Petit-Suisse* à cause de mon teint blanc. C'est celle-là qui m'a cherché quelqu'un pour ne plus avoir à laver la vaisselle en rentrant chez nous. Alors, dès mes quinze ans, elle m'a fait faire la connaissance d'un commis en représentation, un commis aux halles, pour ses débuts, il s'est mis dans les étoffes plus tard. On en faisait des métiers différents pendant la guerre ! J'ai demandé à réfléchir... j'ai réfléchi longtemps, parce que je me suis tout de suite aperçu que ce garçon-là était un renfermé. Et il est arrivé ce qui devait tout finir. Je suis sa femme, quoi ! Nous nous entendons très bien. De noces ? Il n'y a pas de noce à vous conter, M. Montarès. Ça ne se passe pas comme dans votre monde où l'on ne pense qu'à ça ! Ni mon père, ni ma mère, ne voulaient de ce mariage. On n'a pas eu de fête, mais c'est moi qui ai déniché notre jolie mansarde et même que le loyer est à mon nom, c'est moi qui le paie parce

que lorsqu'on est dans le commerce, on ne sait jamais...

C'est navrant ; elle n'invente pas. C'est tellement plat, terne, dépourvu de toute fraîcheur d'idylle, que ce doit être arrivé, et ce qu'elle cache avec soin, je crois l'avoir deviné depuis le début de notre aventure. Ils ne sont pas mariés, collés, simplement. Ils s'épouseront quand ils auront réalisé les sommes proportionnées à leurs respectives ambitions. Ces sortes d'associations ne sont pas rares dans tous les mondes actuels. L'argent d'abord, l'amour ensuite ou ce qui en tient lieu. Or, le diable a surgi en ma personne, le vieux diable incorrigible, et l'œuvre de la tentation, le désir de savoir, l'éternelle comédie du paradis terrestre recommence !

On a parlé de la tristesse de Satan. Hélas ! Je m'imagine Satan plus désespéré encore du désespoir qu'il peut créer, mais par anticipation. Il ira quand même au but mauvais, parce qu'il y est destiné de toute éternité. Il ne peut pas agir autrement.

Cette femme continue à me plaire. Je rêve, moi, d'une éducation plus complète, d'une matière que l'on pétrirait pour en refabriquer une femme nouvelle. Ce qui gâche tout, en amour, c'est qu'on ne peut pas être le premier sans se vouer à la trahison certaine. Ce n'est jamais par le plaisir que la femme fait sa première communion amoureuse, et elle ne sera vraiment la grande initiée que lorsque la satiété viendra pour son partenaire. Il y aurait un réel avantage à laisser dégrossir la statue par des praticiens plus ou moins experts, l'artiste viendrait au moment de faire surgir les valeurs de l'œuvre et récolterait le bénéfice de sa virtuosité. (Ce que je dis là est l'enfance de l'art, car, dans l'antiquité, les phallus de bronze des temples d'Isis prouvent que les peuples, beaucoup plus proches de l'amour que ceux d'aujourd'hui, avaient déjà découvert cette brutale vérité.) Au fond, le rêve de tous les hommes ce serait de créer, artificiellement ou non, la poupée splendide

dont on serait l'unique mécanicien, lui ayant appris à parler, à marcher... combien de temps ça pourrait-il durer ? Eh ! qu'importe le temps, en amour ! Une seconde ou des années, quand on souffre c'est toujours trop long, et quand on est heureux, c'est l'éternité, tout de même !

Une méchanceté me traverse l'esprit :

— Dites donc, Bouchette, vous avez connu votre mari pendant la guerre... c'était donc un embusqué, votre commis en je ne sais quelle représentation, légumes ou jersey de soie ?

Elle fait un geste de révolte :

— Oh ! non, non, M. Montarès. C'est un étranger. (Elle baisse un peu la tête, confuse) : J'aurais voulu ne pas vous raconter ça. C'est ça qui me gêne quand je parle de... mon mari. Il est Espagnol. Ce n'est pas sa faute ni la mienne. Seulement, mon frère et ma mère n'ont jamais pu le souffrir à cause de ça. Moi, gosse, je ne faisais pas de différence entre un Espagnol et un Français. Tout le monde se battait. Le plus fort, à mes yeux, c'était celui qui échappait à la tuerie en gardant le bon droit pour lui, comme de juste. Plus tard, j'en ai eu un peu de honte. Ça m'a fait attendre longtemps sans me décider. Mais vous savez, ce n'est pas le courage qui lui manque à celui-là. Il a fait tous les métiers pour gagner sa vie chez nous et honnêtement. Il sait se lever de bonne heure. Il ne perd pas son temps en beaux discours. Il ne raconte jamais rien. Il ne va pas au café, ne lit pas les journaux, ne s'occupe pas de politique. Ah ! s'il n'était pas tellement jaloux, soupçonneux ! Voyez-vous, quand on n'est pas du même pays, malgré qu'on se comprenne dans la même langue, je crois que ça ne peut pas s'arranger...

— Que pensez-vous de l'amour, vous, Bouchette, au moins d'après ce qu'on vous en a traduit.

Elle me répond spontanément, dans une véritable explosion de mépris :

— Ah ! quelle sale invention !

— Fichtre ! Vous êtes sévère pour la seule chose qui vaille la peine de vivre, Madame Bouchette.

— La seule chose qui vaudrait la peine de vivre, M. Alain Montarès, ce serait d'avoir un bel enfant comme celui que nous avons vu passer tout à l'heure. Alors, oui, peut-être, *ça nettoierait tout !*

... Qui donc prétendait que la France, épuisée par sa fausse victoire, comme on l'est par une fausse couche, n'avait plus de cœur au venfre ?

Pour dissimuler une légère émotion, je lui fais un solennel salut en balayant la terre de mon feutre.

— Madame Bouchette, vous êtes une très grande petite fille et si vous ne savez pas ce que vous dites, vous le dites joliment bien.

Elle est toute rose dans son court tailleur bleu-marine. Son casque de satin noir lui tombe sur le nez, on ne voit plus que sa bouche frémissante, toute rouge d'en avoir osé tant. Elle doit rouler des larmes sous ses paupières dont les franges dépassent les bords de son chapeau, assorties à la plume couchée. C'est l'oiseau en cage donnant du bec sur les barreaux de sa prison qu'elle a voulu, raisonnablement, transformer en nid afin de s'habituer à son esclavage plus ou moins conjugal.

— J'ai dit une bêtise, murmura-t-elle, j'en conviens, mais c'est vous qui en êtes cause. Aussi pourquoi me demandez-vous ce que je pense ? Il n'y a pas moyen de vous entendre parler de choses plus drôles que ça ? Vous me donnez des nerfs comme lorsque mes soies s'embrouillent Si vous me disiez quand vous ferez mon portrait ?

Nous sommes revenus à la voiture. Le chauffeur ouvre la portière avec un demi-sourire exaspérant. Il devine que ça ne marche pas très normalement pour le patron.

Quel oiseau sauvage ai-je pris dans mes filets, moi, qui possède par métier le droit de choisir parmi tant de volières ? Il doit me trouver bien ridicule. D'ailleurs, je commence à l'être à mes propres yeux, ce qui me suffit.

— Bouchette, voulez-vous m'écouter en essayant de comprendre ? Je pense qu'il est temps de s'expliquer en bons camarades, sinon en bon français. Je ferai votre portrait ensuite, c'est une affaire conclue, même si nous nous fâchions tout à fait, car votre bouche resterait la merveille de l'aventure. Bouchette, je suis très malheureux. Une femme que j'ai aimée, qui m'a aimé, ne m'aime plus. Je m'efforce de l'oublier. Je voudrais, de temps en temps, passer une heure en la compagnie d'une créature charmante, à qui je ne ferais nulle peine et qui ne me mettrait pas trop ses ongles dans la peau, sous prétexte de me donner des leçons de morale. J'ai horreur des femmes du monde, parce que j'ai horreur du thé. J'ai encore plus horreur des femmes du demi-monde, parce que je n'aime pas les mauvais alcools. Je voudrais connaître une femme de race inconnue. Voulez-vous être celle-là ? Si je gagne, à ce jeu dangereux, le fameux mal dont vous m'exprimiez le plus profond dégoût, il y a encore un instant, tant pis pour moi. Vous ne serez pas forcée de vous en apercevoir, car je suis incapable de me plaindre ou de vous brutaliser. Alors, on peut se rencontrer sans aucune mauvaise intention. Est-ce que je vous fais encore peur ?

— Oh ! non, non, réplique-t-elle vivement. Plus du tout. Moi j'ai rêvé souvent d'un ami qui serait tendre... tenez, tendre comme une amie. Avec votre figure à l'américaine et vos yeux qui attirent, on vous croirait, en effet, très gentil, très convenable. Ça me chagrinerait bien de songer que vous me préparez un piège en me parlant de ce portrait. Est-ce qu'on ne peut pas peindre ou dessiner dehors ?

— Nous y voilà, Bouchette. En principe, non, parce

qu'on a des gens autour de soi et que, généralement, ces gens vous conseillent le jaune quand on voit rose, ou le contraire. En outre, les attroupements sont défendus sur la voie publique, la circulation étant déjà fort compliquée. Et si le froid persiste, il vous faudra consentir à vous habiller comme tout le monde, ne fût-ce qu'à mettre un manteau, par exemple.

— Bon ! Ça n'est pas difficile. Je vais doubler le mien. J'ai justement une petite soie bleu pastel, ça ira très bien avec le tailleur et ça fera plus chic en se retournant...

— Bouchette, regardez-moi un peu en face. Si je vous prêtais un manteau...

— Puisque vous n'êtes pas marié, où le prendrez-vous, ce manteau ?

— Un peintre, ma petite amie, c'est par définition, un magasin de costume. Si vous veniez chez moi, vous n'auriez que l'embarras du choix, je vous assure. Mes armoires sont remplies de tout ce qu'une jolie femme peut imaginer sous le rapport... modes.

— Oui, beau masque, et pour m'habiller, essayer tout ça, il faudra d'abord que je me déshabille, hein ?

— Bouchette, vous me scandalisez !

Elle se penche, me regarde et soupire :

— Donnez-moi des arrhes. Ça se fait quand on ne connaît pas le client.

— Je ne saisis pas...

— C'est simple. Donnez-moi la bouche qui est dans votre carnet, après j'aurai confiance. Il y aura un commencement d'exécution.

Je ris. C'est que je n'ai pas gardé le carnet sur moi et je lui réponds, pour gagner du temps :

— Qu'en ferez-vous ?

— Je le montrerai à mes amies qui verront bien que vous me prenez au sérieux. Il y en a qui disent que c'est des inventions pour m'attirer chez vous.

— Ah ! oui, la sale invention que l'on appelle amour, n'est-ce pas ? Non, Bouchette, je ne vous aime pas encore, au moins d'amour.

A ma grande stupeur, au lieu de provoquer une crise de nerfs ou un débordement de larmes chez cette petite nerveuse, ma réponse, un peu rude, la fait s'épanouir :

— Ah ! Tant mieux ! Je sens bien que c'est vrai, et c'est pour ça, voyez-vous, M. Montarès, que vous me plaisez tant. Donnez-moi le portrait de ma bouche, vite, en signant dessous, bien gros. Ils verront que vous ne craignez pas de vous compromettre.

Je l'examine attentivement. C'est une honnête petite fille têtue qui, trop tôt transformée en femme, n'a pas besoin du plaisir ou l'ignore. Elle est simplement flattée de devenir un modèle.

Je cherche mon portefeuille, j'en tire un carton de bristol, une invitation à je ne sais plus quelle fête de nuit, dîner, souper, chez le peintre Carlos Vera. Au dos de ce carton, j'esquisse la tête qui s'encadre dans une des glaces de la voiture, une tête casquée de satin noir comme une petite Minerve le serait d'un sombre acier, délicieux monstre de sagesse et de grâce.

Le plaisir de copier ça m'empoigne. J'ajoute, derrière le casque, la silhouette d'un cygne majestueux qui vogue sur les lames de verre de l'étang et ressemble à un grand jouet apparu dans une vitrine. Ah ! que n'ai-je des couleurs, un brin de pastel, un simple crayon rose pour sa bouche ! Tout est fluide, se dégradant du vert pâle jusqu'au blanc éblouissant de ces ourlets de neige. Les branches onduleuses des arbres, au lent glissement de l'auto, font de très légères broderies veloutées sur les moires du ciel d'un gris s'azurant çà et là. Ce n'est pas la nature, c'est un décor, l'imitant, la corrigeant, la plaçant à notre portée de pauvres humains falsifiés, stérilisés.

Si Bouchette et moi nous vivions dans une île déserte,

elle n'aurait pas ce qu'elle désire ou croit désirer ; cependant, je la consolerais de ses déceptions. Mais, me consolerait-elle des miennes ?

Je montre à Bouchette sa jolie figure.

— Voilà, Madame, une première manière. Ce n'est pas ce que je voudrais réaliser et cela ne vaut rien pour la reproduction, soit dit sans offenser les instincts sacrés que vous portez en vous ! Nous tâcherons de faire mieux, la prochaine fois. Maintenant, allons goûter.

Après une halte réconfortante dans une pâtisserie, je dépose doucement la petite fille sur un trottoir de la rue Montmartre. Elle emporte l'esquisse d'un air triomphant et me la fait signer :

— Surtout, appuyez bien pour que ça se lise facilement, m'a-t-elle recommandé.

IX

Chez Carlos Véra.

Je fouille fiévreusement dans toutes mes poches, puis, je me rappelle cette tête de gamine que j'ai crayonnée au dos de ce carton. C'est comme un geste inconscient qui fut, jadis, accompli dans un jour de mon adolescence. Ai-je rêvé ça, dans mon âge trop mûr ? Oui, cette petite fille de la rue, fuyant les bombes de la guerre le long du trottoir, emportant... un autre carton, celui des chapeaux, de la commande pressée, que ses mains adroites viennent de terminer sans trop trembler de peur au fond d'un obscur atelier de couture... Je n'ai pas revu Bouchette depuis quinze jours.

— Zut ! Je ne retrouve plus mon invitation.

— Mais, Monsieur n'en a pas besoin, répond le préposé au vestiaire avec un sourire condescendant, Monsieur est connu dans la maison.

Je passe et gravis l'escalier de marbre jaune dont la

rampe est ruchée de roses de Nice. Carlos Véra nous convie à dîner, ce soir, entre hommes, seulement, c'est-à-dire que l'élément féminin sera composé de modèles, d'amies de tout repos, point difficiles sur le choix des conversations.

— Pour manger ou boire, prétend le cher Maître du portrait mondain, j'ai horreur des gueules vertueuses ; ça me coupe l'appétit.

S'il consent à les peindre avec amour, il préfère les autres, pour l'amitié. Mais il n'admet pas la négligence du service sous prétexte d'intimité. Il possède un chef extraordinaire qui prépare des plats absolument ignorés des restaurants, des valets de pied en livrée bleue, et un hôtel construit d'après ses plans, payé de toute une fortune américaine.

Il y aura, paraît-il, Chancère, le député communiste, Félibien Moro, le journaliste *qui en ajoute,* le docteur Boreuil, Jacques Otorel, le caricaturiste et moi.

Je suis gai. Naturellement : je me sors ! J'ai envie de me griser de vins rares, de parfums de fleurs et de femmes. Je me sens capable de dévorer et de prendre la musique, ou la lumière, comme une éponge. Il ne faudra pas me presser beaucoup pour me faire tout avouer. Je suis à la fois très malheureux et très heureux. Tout me transporte ou m'exaspère. Ça commencera par des sanglots de violons et ça finira par des rires de pécheresses.

Dans la maison de ce peintre on vit en Italie. Le plafond trompe l'œil, se voile à demi du treillage doré d'une pergola, d'où retombent des cascades de roses jaunes. L'éclairage, très doux, donne l'illusion d'une nuit de pleine lune. On pénètre dans un jardin où il fait chaud comme en été. Le long des volières, aux barreaux de feuillage, des oiseaux réveillés par la clarté poussent des cris de joie aigus et lancent le jet empenné de leurs menues flèches multicolores. De l'eau gazouille avec eux sous le

gazon du tapis dans un canal de marbre, qui traverse la haute laine couleur de mousse où l'on enfonce jusqu'aux chevilles. Les murailles d'une pierre translucide veinée de jaune pâle, percées en arcades se contrariant, font fuir les salons voisins dans une étrange perspective. Sous l'une de ces arcades, au fond d'une niche de lierre, une Diane ancienne, à regards morts, nous menace de son arc vide. Toutes ces choses artificiellement vraies sont de mauvais goût, parce qu'on ne peut se mettre en harmonie avec elles que sous la tunique romaine ou des travestis de carnaval très fête galante. Si les roses ne sentaient pas si bon, ce serait intolérable.

Carlos Véra nous reçoit en costume d'atelier, toujours le même, moins les taches, large pantalon de velours bleu sombre en protestation contre le noir, couleur dont il ne s'est jamais servi malgré son grand âge, ample veston sur chemise de soie molle, cravate flottante, véritable drapeau de la tradition. En dépit de ses soixante-dix ans sonnés et de sa rosette, qui, elle, n'est pas artificielle, il affecte l'allure débraillée des anciens rapins de Montmartre, mais il va tout de même en habit chez les femmes du monde. Il est encore admirablement d'aplomb sous sa crinière grise, qui l'auréole à la Dieu le Père, et sa barbe rousse, inexplicablement rousse, qui l'apparente au Juif errant. Ses traits réguliers sont un peu gonflés par l'abus probable des alcools, et ses prunelles, en grains de muscat, commencent à se noyer, se fondre comme des raisins à l'eau de vie. C'est un bon Maître, indulgent, pas très intelligent, une de ces brutes de génie qu'on présente en exemple aux générations futures, lorsqu'elles ont envie de regimber contre les influences du milieu. Carlos Véra a commencé par peindre gras des héroïnes de bal de barrière. Il était, du temps de Zola, un des plus fervents apôtres, non de la nature, mais de la banlieue parisienne ; un beau matin, une passion pour une très riche Américaine, dont il fit un portrait retentissant, l'entraîna

à la suite de son modèle dans le pays de l'or vierge. Il en revint complètement brouillé avec les blanchisseuses de son premier pinceau et sa fortune grandit de toute la noblesse de ses ambitions. Il fit le contraire de ce qu'il aurait dû faire et le fit avec un certain talent. Il ne lui resta, de ses anciens goûts, pour la nature ou le naturalisme, qu'une pose à la hussarde dont il s'excuse auprès des dames, pendant qu'il cherche à persuader les hommes de la rigidité de sa conscience d'artiste. J'ai dû fréquenter quelques années son atelier, où j'ai pris l'horreur du principe arrêté en même temps que celle du modèle payant.

Chancère, le député communiste, qui a épousé la veuve d'un marchand de denrées coloniales, est en habit des plus corrects. Il a le teint bilieux, la parole coupante. S'il ne se promène pas le couteau entre les dents, c'est qu'il redoute de briser son râtelier. On le devine tellement ulcéré d'estomac et d'esprit qu'on n'ose guère le contredire, de peur de lui voir sortir de sa poche une petite guillotine pour se tailler les ongles. Il fait les discours les plus incohérents qu'on ait jamais entendus, au moins en France. Je le crois tout simplement embêté par une maladie bizarre, gagnée dans un laboratoire de toxicologie. Là il a emmagasiné des poisons lents qu'il distille dans ses extravagantes revendications sociales. Ça ne sent pas la poudre, mais la pommade soufrée. Il n'aime visiblement rien, ni les hommes ni les femmes, pas davantage la bonne chère. Aussi est-il pour la suppression de toutes les jouissances connues. Quant au peuple, dont il représente les espérances, il ne l'a jamais vu qu'à l'état de cobayes dans des cages d'expériences. Il serait désolé de lui rendre la liberté, puisqu'il perdrait l'occasion d'étudier l'application de son venin-sérum sur ses maladies de peau ! Ce qui l'attire ici, c'est l'espérance d'un rabais au sujet du portrait de sa bourgeoise commencé depuis un mois.

Félibien Moro est un journaliste-romancier se débrouillant entre l'article à donner et le chapitre à finir. Il travaille tantôt l'un, tantôt l'autre et aboutit à certaines erreurs d'informations pouvant lui servir également de situations dramatiques, d'où confusion des langues, des anecdotes, des dates et surtout du style. Il n'est pas cruel, mais il enverrait un personnage au bagne plutôt que d'en démordre. Si on lui fait une observation au sujet de ses grandiloquences, il affirme qu'il y était, s'agirait-il d'un crime. En haut lieu, on lui confie volontiers les reportages à l'étranger, car il dépasse, de beaucoup, toute la diplomatie européenne.

Le docteur Boreuil, lui, est un superbe échantillon de la race masculine, ni vieux ni jeune, un type romain, une tête à profil régulier, à mâchoire énergique. Il rit, pouffe comme un enfant, tout lui semble drôle. Occupant une situation des plus sérieuses parmi les médecins légistes, il a éprouvé le besoin de fonder un cercle de jolies femmes où les postulantes ne sont reçues que si elles peuvent lui montrer pattes blanches, ont des mains répondant à tel signalement bien établi.

Quant à Jacques Otorel, le caricaturiste, c'est un doux, un pur, un gentil garçon timide. Il sourit, salue et s'en va. Le lendemain, on trouve un écho ou un masque effondrant la réputation d'un cher Maître ou d'une actrice dans une feuille bien pensante. On croit qu'il l'a fait exprès, mais c'est malgré lui : il salit ingénument comme on embellirait avec ferveur. A son sujet cette épigramme qui a couru tous les ateliers et qu'on n'a pas encore osé imprimer :

Jacques Otorel est un bassin
Qui penche, en art, vers l'anarchie
Son écriture c'est son dessin
Et il dessine comme on ...

Quoique, en effet, un peu *bassin,* il est charmant. Il

plaît aux mondaines parce qu'il n'est pas marié, et qu'on ne lui connaît aucune liaison. Tout est donc à espérer, même qu'il vous épargne.

— Nous attendrons les dames, fait le maître de la maison. En petit comité ou en cérémonie, ces garces-là se font toujours attendre. On ne peut pourtant pas dire que leurs toilettes leur prennent du temps, de nos jours, puisqu'elles sont en robes-chemises à n'importe quelle occasion.

Il se met à rire (il n'y a que lui qui rit de ce qu'il dit), me secoue la main en ajoutant, l'air moitié fâché, moitié flatté :

— Ah ! te voilà, Don Juan ?

Les plaisanteries de Carlos Véra jettent généralement un froid et nous nous entre-regardons pour savoir lequel de nous pourrait être, ou ne pas être, Don Juan.

Pour lui infliger un démenti arrive la princesse Servandini, une importante personne hors de tous les mondes. Si elle se montre à peu près exacte, c'est probablement parce qu'elle est de race royale, et, en outre, presque toujours fourrée dans la maison. Elle aime à vivre parmi les grandes libertés de tous les arts. La chère princesse a un nez chevalin, une denture assortie, la voix éraillée d'un ouvreur de portière. Elle dit tout ce qu'elle pense, ne comprend rien à ce qu'on dit, parce qu'elle rapporte tout au même état d'âme qui est plutôt un certain état de corps. Sommairement vêtue d'une tunique d'écailles, très décolletée, elle exhibe des seins en poche et des yeux pochés avec le plus souverain mépris pour ses personnelles disgrâces. Ni fard, ni poudre, une peau de requin, mais sur sa tignasse en crinière de vieille lionne, son fameux diadème auquel s'intéressent tous les joailliers parisiens. Il se compose d'un saphir énorme, pareil à un œil de poisson féroce, de rubis volumineux, de topazes carrées, de brillants et de perles sertis dans un or ancien qui vous a

tout l'aspect d'un cuivre sale. Il paraît que c'est là une fortune de rajah et elle porte ça en serre-chignon, un tantinet en arrière comme une reine d'opéra-bouffe. De temps en temps, elle lui donne une tape amicale pour le ramener aux sentiments des convenances.

Nous défilons devant elle, baise-main obligatoire, et elle nous toise, dédaigneuse ou de mauvaise humeur, tel un piqueur qui compterait ses chiens.

On prétend qu'elle fut aimée passionnément par des gens qui en sont morts. Elle n'a pas trop l'air de s'en souvenir. Elle amène souvent un gigolo quelconque, levé n'importe où, qu'elle présente comme un secrétaire d'ambassade, sans aucun souci de la vraisemblance. Quelquefois elle est obligée, pour le présenter, de lui louer un habit qui ne lui va pas ! Authentiquement la veuve d'un prince italien et fille d'un roi d'Autriche, dont je ne me rappelle plus le numéro, elle a contribué à l'histoire scandaleuse de ce pays de toute la puissance de son tempérament. Ce soir, elle est seule, ce qui donne à réfléchir. Enfin, une à une, et arrivant en retard, s'épanouissent les autres fleurs de la corbeille sur le gazon du tapis, exhalant des parfums capiteux qui rendent ceux des roses-thé un peu fades.

La danseuse Sorgah, Clara Lige, le modèle, Hubertine Cassan, l'actrice, et Raoule Pierly sans autre emploi défini que celui de remplacer tous les autres, car elle a tous les talents réunis d'une fort intelligente courtisane.

Sorgah, la danseuse, une statuette d'ambre clair, a des yeux superbes, ne vivant pas, semblant en onyx, et le plus doux des sourires. Presque nue, elle doit grelotter dans son étroit pagne hindou, d'un bleu tournant au vert turquoise. A ses bras, à ses jambes sonnent des anneaux d'or massifs reliés par des chaînettes de perles. Je sais qu'elle a toujours froid, même quand elle danse, et elle dansera jusqu'à en mourir, dans les sinistres courants d'air de nos théâtres occidentaux.

Clara Lige est drapée de blanc, une longue frange d'argent se colle à ses mollets comme les ondulations d'une caressante cascade. Celle-là ne dira rien, mais d'un seul geste évoquera toute la beauté plastique de l'antiquité. Il vaudra peut-être mieux ne pas lui demander son avis sur les problèmes de la vie moderne, parce qu'elle n'a qu'un mot pour les résoudre tous : ça l'.... Parfaitement !

Hubertine Cassan, qui joue les ingénues, est un bouquet de roses ; costume étoffé, jupe bouffante, sous la pointe d'un corsage Louis XV. De là, elle nous sort un buste de garçonnet, une tête tondue et brune d'un effet singulier parce qu'elle est laide, mais peu à peu cela s'arrange, sa jeunesse réelle corrige les jeux simiesques de sa physionomie. Elle devient séduisante à force de grimaces.

Raoule Pierly, en femme comme il faut, c'est-à-dire en noir, arbore une tunique de satin agrafée sur le ventre par un simple triangle de diamants. Elle se tient très bien, parle peu, mais en excellent français, est coiffée de sa chevelure immense, qu'elle se refuse noblement à couper, comme une impératrice pourrait être accablée du fardeau de son empire. Très blonde, ses yeux d'émeraude ont la profondeur de deux gouffres. Il est, dit-on, assez imprudent d'y plonger.

Moi, je n'en sais rien... n'étant pas assez riche pour le savoir.

X

On est à peine aux *cailles sur canapé* que le canapé envahit déjà toutes les discussions. La salle à manger, où les oiseaux des volières du salon sont remplacés par des viviers de cristal remplis de toutes les espèces de poissons connus, est une reproduction (je n'y suis pas allé voir) d'un sous-sol du palais de Tibère. La table de

marbre rose pousse comme un champignon de corail au milieu d'une espèce de piscine asséchée. Tout autour, des divans et l'on est confortablement assis sans avoir trop l'air de Romains en habits français. Un orchestre lointain, peu gênant pour la conversation, répand dans l'atmosphère tantôt la gaité d'un fox-trott, tantôt la langueur d'une sérénade. Les verres sont cabochonnés à en devenir pustuleux ou élancés et lisses comme de virginales corolles. Je ne sais ni ce que je mange ni ce que je bois, mais on me l'explique de temps en temps, ce qui n'arrive tout de même pas à me couper l'appétit.

Ces dames ont des théories subversives, discutent sur la pudeur envisagée comme suprême condiment de l'amour. Le canapé gagne de plus en plus ! Carlos Véra, tout en faisant des signes sévères à ses domestiques pour aiguiller le service des vins, tapote dans le dos de sa voisine, la pauvre petite Sorgah, et l'idole vivante me regarde fixement de ses yeux d'onyx en souriant avec l'effort d'une danseuse fatiguée. Sorgah est toujours amoureuse... mais je n'y peux rien. Méritant mieux, elle n'eut guère que mon caprice pendant que l'*Autre*, l'idole peinte, accaparait tout l'amour. Ainsi va le monde, au moins celui de nos sens.

— Pourquoi n'auriez-vous pas le droit, Mesdames, déclare le docteur Boreuil, de vous exprimer très naturellement au sujet de vos goûts ? La pudeur, c'est le produit combiné de la cruauté du beaucoup trop avec la crainte du pas assez, une crainte, en somme, fort légitime.

Boreuil conserve un grand sérieux en disant ça, comme le professeur qui s'adresse à des élèves dont il faut flatter la faiblesse en tous les thèmes. Il adore conter des histoires un peu salées, sans dépasser la mesure, et surtout mystifier son auditoire.

Je regarde au fond de mon verre où l'on vient de verser un vin fameux, le redoutable et si rare vin *des Arçures* qui ne voyage pas (comment est-il ici ?) un liquide

épais, noir, bitumeux, semblant recéler un brûlant exotisme, alors qu'il fut récolté tout simplement sur les coteaux du Jura.

— La pudeur ? Un joli mot. Il habille bien, mais c'est le demi-deuil du plaisir. Avant, il gêne. Après, il tue. Ah ! Si on pouvait faire passer la pudeur d'un seul coup à tout l'éternel féminin !

— Il en faudrait peut-être plusieurs, me répond la princesse Servandini en assujettissant son fameux diadème d'une tape cavalière.

— Certainement, débarrassons les femmes de la pudeur, affirme le député Chancère. Dans mon traité du *Communisme intégral*, j'ai déjà donné quelques aperçus... tous pouvant prétendre à toutes et toutes pouvant s'adresser à tous. Bien entendu, j'abolis l'union libre parce que ce n'est qu'une pâle copie du mariage. A mes yeux, se coller n'est pas plus sain que se marier. Mon rêve, et celui de l'humanité, a été, de tous temps, l'accouplement passager. Je n'y mets qu'une seule condition : le consentement mutuel...

— ... ou le pari ! interrompt Boreuil.

Sans broncher, Chancère continue :

— On y viendra quand on aura compris l'inutilité des engagements à long terme et l'immoralité de l'argent. On s'échange en nature. Payer une femme est ridicule... si ça lui fait plaisir, et, la dédommager, si ça l'ennuie, est toujours humiliant sinon pour elle, au moins pour l'autre. La pudeur n'existe qu'à l'état de convention mondaine. Le féminisme qui rendra les deux sexes égaux l'abolit de plus en plus. Maintenant les femmes fument dans la rue, elles sont *la première de ces Messieurs* chez le coiffeur, et travaillant comme des hommes, elles ont droit aux mêmes délassements...

— ... obligatoires et gratuits ! ponctue l'incorrigible Boreuil.

Lui, en fait de communisme, il en tiendrait pour

Tibère ! N'importe quel tyran éclairé plutôt que la masse des idiots.

Les voisines se révoltent, brusquement, par esprit de contradiction, un esprit instinctif chez elles.

— Si vous abolissez la pudeur, fait Raoule Pierly, les enfants de vingt ans, les poètes, les timides, viendront alors se consoler chez nous. (Et elle ajoute avec un joli sourire :) Elle se réfugiera dans notre sein, votre pudeur inutile. Ce sera notre accessoire de cotillon !

— Justement, interjette Félibien Moro, on ira l'y apprendre comme un art, et pour cet art-là il faudra des prêtresses profondément instruites.

Le singe Hubertine Cassan se signe dévotement :

— On dira : Sainte Pudeur, et on mentionnera pour le client ingénu : salon bleu sans jeu de glaces !

Clara Lige, dont les bretelles de ruban sont à peu près le seul corsage, fait le geste impatient d'en relever une.

— Vous dites vraiment des saletés, Messieurs. Nous ne sommes ni des chiennes ni des religieuses, mais vous, par exemple, vous êtes...

— Oh ! Clara, taisez-vous, murmure Sorgah qui a très peur des mots. Mais je sais bien que la pudeur, c'est de l'amour triste.

— Enfin, fait Carlos Véra, ça n'a jamais gâté un beau modèle ni un beau sentiment. Je ne suis pas pour tant de chichi quand je suis pressé ; cependant, quand il s'agit de la pose, c'est une autre affaire. La ligne doit rester noble.

Jacques Otorel laisse glisser ceci, entre deux petites toux sèches :

— La ligne ? Mais il n'y en a pas de ligne. Tout au plus des écorces : le vêtement, le linge, la peau, la chair. Lorsqu'on touche à la vérité, on touche au squelette. Ça, oui, c'est peut-être une ligne, un os.

Boreuil riposte :

— On s'en aperçoit quand vous nous campez une bonne femme. Elle me rendrait la pudeur familière. Heureusement que vos os contiennent de la moelle, mon cher garçon !... Voyons, voyons, revenons à la pudeur des discours, imitons ce fameux collègue répondant à l'académie des silencieux, qui lui présente une coupe pleine pour lui indiquer qu'on ne peut pas le recevoir, en posant dessus une feuille de rose, laquelle surnage sans la faire déborder...

— Mon cher, vous êtes dégoûtant, déclare la princesse d'un ton péremptoire.

Un instant, le docteur la regarde effaré, puis comprenant l'écho que sa phrase a éveillé dans le cerveau désert de cette terrible ogresse, il se met à rire comme un fou, s'étrangle et boit.

— Qu'est-ce que vous faites, dit Raoule Pierly, tout à coup très hautaine, de la nervosité de vos victimes ? Il y a les jours de mélancolie où on attend l'âme sœur et non pas le champion de boxe. Où l'on désire causer et non pas se battre. Il y a de l'électricité dans l'air, et ce qui domine c'est encore le parfum des fleurs, bien plus fort en temps d'orage, des fleurs que l'on voudrait respirer à deux sans penser à les cueillir...

L'idée que cette grande prostituée peut avoir une notion de la pudeur, au fond de son métier abominable. me révolte, m'exaspère et je crache :

— Oui, Madame, toute l'électricité que vous voudrez, mais c'est généralement en pressant un bouton qu'on obtient la lumière.

Elles sont furieuses, m'injurient, en tumulte.

— Insolent ! murmure Raoule Pierly écœurée.

— Lâche ! fait Clara Lige, très digne.

— Je voudrais avoir des indications sur la prise du courant, insinue Hubertine.

— La lumière est éternelle ! rêve Sorgah qui pense, sans doute, au soleil de son pays.

— Eh bien, mesdames, puisque la pudeur est, ce soir, votre dada, nous demandons à éteindre toutes les lumières. On verra ce que ça donnera, déclare Carlos qui commence à s'attendrir, un peu trop, à mon avis, sur les épaules de Sorgah.

— Moi, je propose une autre expérience, dis-je subitement emporté par une idée folle. Selon vous, Mesdames, la pudeur est une loi d'amour et une des plus rigoureuses. Nous devons tous en demeurer certains, ici, par courtoisie, d'abord et aussi parce qu'il vous est facile de nous le prouver. Eh bien ! Supposez qu'on vous offre la possibilité d'abolir cette pudeur sans que vous y soyez consentantes, que, demeurant innocentes de tous les gestes, une loi plus forte que votre... chasteté naturelle vous contraigne à n'en pas tenir compte ? En un mot si un aphrodisiaque vous paralysait sous le seul rapport de la pudeur : qu'arriverait-il ?

— Ça dépendrait de l'enjeu ! fait pensivement Raoule Pierly revenue aux questions professionnelles.

— Oh ! L'enjeu... ? Nous parlons d'amour et non pas d'affaires ! Peu importe ! Un homme, des hommes. Puisqu'il s'agit d'une course au plaisir, mettons des... coureurs !... Voulez-vous que nous tentions l'épreuve ? Si la pudeur existe réellement comme suprême loi de l'amour, elle sera la plus forte et abolira le besoin du plaisir, le plus impérieux que je sache, sinon... Et dans les deux cas vous restez les victimes, puisque les gestes en cause, les manifestations de cette expérience seront involontaires. Moi, j'ai une théorie sur la pudeur. La pudeur... c'est l'alibi.

Les hommes font une figure appropriée au sujet. Ils sont un peu inquiets et cependant très intrigués. Rien n'amuse plus les animaux de toutes les espèces et plus l'animal humain que tous les autres, comme de lâcher un nouveau gibier sur leur terrain de chasse. La princesse Servandini rit de toutes ses dents chevalines et

Sorgah me contemple avec une terreur mêlée d'admiration.

J'ai, en cherchant mon invitation dans le vestiaire, retrouvé dans une de mes poches une petite bonbonnière d'émail où traînent encore quelques pastilles parfumées.

Je tire cette boîte, je l'ouvre et sur le ton d'un vendeur de produits destinés à détruire les rats, je conclus :

— Voici, Mesdames et Messieurs, les nouvelles pastilles du marquis de Sade, inoffensives je crois, car on m'a dit les avoir purifiées de tout venin, stérilisées à l'usage des... âmes sensibles, gardant cependant toutes leurs vertus, pardon, leurs propriétés surexcitantes. Elles restent donc pour vous, pour nous, la permission ou *l'alibi*. Vous prenez une de ces perles de luxure, vous avalez, par là-dessus, quelques coupes de champagne... et c'est le triomphe de l'amour ou celui de la pudeur.

— Dites donc, Montarès, murmure Boreuil, vous exagérez ! Qu'est-ce que c'est que vos pastilles ? Vous en avez de bonnes dans vos bonbonnières, vous. C'est un truc à nous faire aller en prison, de nos jours, comme du temps du divin marquis...

Je réponds, tout haut :

— Je n'en sais absolument rien. Nous allons les essayer, docteur. Je consens, d'avance, à les payer de ma liberté.

D'un seul mouvement, elles sont toutes autour de moi. Sorgah, délivrée de son vieux peintre, se penche, anxieuse, sur mon épaule. Hubertine Cassan s'assied sur le bord de la table en renversant une corbeille de fruits. Clara Lige, droite, couve des yeux la petite boîte comme un épervier fascinerait un jeune lapin. Quant à Raoule Pierly, toujours distante et femme du meilleur monde, elle se mord les lèvres, les dents rageuses.

Boreuil, de plus en plus inquiet, flaire une pastille.

— Ça sent la violette. Il doit y avoir des cantharides.

Quant à supprimer les effets désastreux de la cantharide... bien malin serait celui qui..

Je lui coupe la parole :

— Mon cher docteur, je ne redoute aucune aventure, même fâcheuse. Mes pastilles ne sont vraiment dangereuses que pour la pudeur de ces dames. Rien à craindre pour leur santé... si elles se portent bien ! Il se peut, du reste, que nos belles amies réagissent contre leurs trop doux effets. Si elles ne réagissent pas, elles demeureront innocentes, au moins devant moi, leur complice.

Boreuil, à cause de sa situation de médecin légiste, est perplexe. Les mauvaises plaisanteries ont des limites. Partagé entre l'envie de laisser faire et celle de confisquer la boîte, il tourmente un petit four jusqu'à l'écraser.

Jacques Otorel, pelant une poire, la pose, brusquement sur son assiette :

— Et moi qui oublie mon rendez-vous ! Carlos Véra, je vous avais prévenu ? Je vais au bal des *Moïses bleus*. Je n'ai que le temps de préparer quelques cartons...

Sûr du mutisme de ce brave cher Maître, tout absorbé dans la confection d'un mélange de champagne, de liqueurs de plusieurs marques auxquelles il ajoute des cerises confites et de la glace en poudre, il s'esquive discrètement.

— Vous savez, Mesdames, ce petit Montarès, un gamin que j'ai vu naître au dessin, c'est un Don Juan, gronde Carlos Véra. Pour moi, je préfère mon vieux curaçao à l'angustura, voilà mon opinion !

— Voyons, Montarès, pas de blague, me chuchote le député communiste, avec vos sales réputations : Don Juan, le Marquis de Sade... Vous serez bien avancé quand vous nous aurez mis toute ces filles sur les bras. Moi, j'ai l'habitude d'être fidèle à ma femme par mesure d'hygiène. Il est de toute évidence que je n'aurais pas dû me marier, mais ça date d'avant la guerre ! C'est stupide de jouer avec le feu. Ces brebis vont devenir enragées.

Depuis les vins fins les domestiques ont très discrètement disparu pour aller servir le café dans le salon jaune. Les femmes, autour de moi, se consultent du regard. Les mets et les alcools terriblement épicés qu'on leur a offerts embrument leurs cervelles de douces colombes poignardées par le désir d'une suprême curiosité. Ne sont-elles pas toutes plus ou moins infestées de drogues préventives, curatives ou inoffensives que leur vendent nos charlatans à la mode ? Celle-là... c'est une nouveauté, oui.

— Attention, Mesdames ! (Et je tends ma boîte d'émail à Boreuil.) Il convient d'en prélever une pour notre excellent docteur qui la conservera aux fins d'analyse, le cas échéant.

Boreuil prend une pastille, la flaire encore en faisant une grimace dubitative, puis la glisse dans la poche de son gilet.

— La séance continue ! dit-il un peu vexé.

— Nous nous en remettons à la logique de ces dames. La logique, c'est la règle de tous les jeux. Ces dames auront le choix (et j'appuie) entre la disparition furtive ou la crise de nerfs qui dénoue toujours tout. Vous parliez de pari, docteur, au début du dîner, moi je fais celui-ci : ou la pudeur existe ou mes pilules en représentent *l'alibi*.

— Tu parles ! déclare brutalement Clara Lige. Moi je ne sais pas ce que c'est qu'un *alibi*. Tu pourrais bien t'expliquer en français.

— L'alibi, déclare sentencieusement Félibien Moro, ça se fabrique sur mesure à la Chambre correctionnelle.

Félibien Moro est ravi de tremper dans une affaire de mœurs. Il ne sera certainement pas acteur mais historien, et quel historien !...

— Oui, affirme Boreuil, ça se décline, c'est un mot latin : *alibi, Ali Baba, aliboron*. Ces dames ne peuvent

pas ignorer le latin qui, en ces mots, brave l'honnêteté.

Les femmes s'exaspèrent.

— Assez de boniment ! fait Hubertine Cassan, moi j'avale votre dragée d'Hercule en vous conseillant fort d'en garder une pour vous, Montarès.

Et elle puise dans la bonbonnière. Toutes l'imitent, sauf la princesse Servandini.

— Je n'ai jamais eu besoin de ça, avoue-t-elle froidement. D'ailleurs les hommes du monde, les artistes, ça ne me dit pas grand'chose. C'est à eux, en effet, qu'il faudrait en donner... de l'avoine. J'ai rendez-vous dans un cabaret des Halles, où doit m'attendre ma voiture. Montarès, vous êtes trop compliqué.

La boîte est vide.

— Alain, me glisse affectueusement Boreuil, ça dépasse un peu la permission... vous avez de l'esprit et vous êtes en train de risquer une énorme bêtise. Dites-moi qui vous a vendu ces pastilles... ou je fiche le camp.

— Qu'est-ce que vous redoutez ?

— De perdre la face, sinon le pari. Ça ne se passera pas sans scandale, surtout avec cette poule de luxe, la Pierly. Elle n'a rien à perdre du tout et comme elle aime à poser en public... j'emporte votre pilule et j'imite Otorel. Serviteur !

— Moi aussi ! grogne le député communiste, je vous lâche. Adèle m'attend toujours passé minuit et, demain matin, j'ai une réunion salle Contade. Montarès, je ne comprends rien à cette façon de s'amuser, sinon... Le bruit court que vous descendez de ces illustres chenapans qui firent la conquête de Jérusalem. Vous feriez mieux de nous expliquer pourquoi des catholiques à la mentalité pourrie de *Dieu le veut !* se mirent en tête de conquérir la sépulture d'un juif. Puisque vous êtes amateur de logique, creusez ça.

— Mon cher député, vous êtes mal renseigné. Je ne descends pas, moi, je monte...

Et je lui fais luire mes dents, sans couteau. Pauvre diable de bolcheviste ! Il a peur des femmes...

... Il reste, dans le salon aux roses jaunes, trois convives mâles, la princesse Servandini, le journaliste Félibien Moro et moi. Notre cher maître Carlos Véra dort profondément sur une pile de coussins verts qui joue le banc de mousse. Le vieux faune doit s'imaginer que Sorgah le berce dans ses bras d'ambre clair, mais Sorgah danse, vêtue seulement de ses chaînes de perles cliquetant contre ses anneaux d'or massif. Félibien Moro prend des notes et tout le café froid mis à sa disposition par les déserteurs.

Il prépare sa copie, un article incendiaire où il en ajoutera selon son frénétique usage. Roman ou chronique ?

En couronne, autour de moi, les fleurs de la guirlande sont éparses, toutes pudeurs effeuillées. Oh ! les merveilleuses pilules, et comme ces dames furent ingénues dans les différents aveux de leurs abandons tellement légitimes qu'elles feraient vraiment mieux de m'en rapporter tout le mérite.

Cette idée de *l'alibi* est géniale.

Je bâille un peu. Il est près de trois heures du matin. Sorgah danse avec une étonnante souplesse de reins et un regard *d'au delà* très troublant. Que voit-elle ? La passion enlaçant la Mort, essayant de l'arrêter ? Ou la vie, la belle vie dont tous ses gestes vont scandant ou rythmant les plus folles extases ?

La princesse, debout, accoudée à la Diane aux yeux clos qui tend son arc impuissant vers le cruel chasseur, m'examine du haut de son face-à-main. Elle a l'air d'une vieille sirène en retraite dans sa cuirasse d'écailles. Elle contemple le tableau merveilleux de ces femmes endormies dont les formes blanches, les crinières blondes ou brunes s'étalent sur l'herbe fausse du jardin d'amour. Hubertine Cassan sort de sa robe comme une couleuvre

sortirait d'un bouquet. Clara Lige a l'aspect d'une statue renversée par un vent d'orage. Quant à Raoule Pierly, la tunique fendue sous le triangle de diamants, elle a repris son impudeur professionnelle... en gardant la pose...

Le profil chevalin de la princesse, que je détaille pour le reconstituer quelque part, sujet de ferronnerie ou gargouille, a une pureté de granit gris qui n'est pas sans noblesse.

Elle vient à pas de louve, se penche, me touche à l'épaule. Je sens ses doigts crochus dans ma chair, comme la bête de boucherie, si elle n'était pas devenue inerte, pourrait sentir le crochet de l'étal.

— Montarès, me dit-elle, de sa voix rauque, je vais où vous savez, mais je ne veux pas y aller avec cela. Ce ne serait pas prudent (elle enlève son fameux diadème), parce que ce n'est pas une chose à confier aux domestiques de notre époque. Vous me le rapporterez quand vous voudrez.

Je passe machinalement le diadème à mon poignet, puis je le pousse jusqu'au haut de mon bras où il s'arrête, me donnant une horrible sensation de griffes me râpant la peau.

— Princesse, vous n'êtes pas sérieuse. Et si je ne vous le rapportais pas ?

— Oh ! fait-elle impassible, ces objets-là on ne peut ni les voler ni les prêter quand on est d'un certain monde... tout au plus peut-on les... partager.

Et elle s'en va, traînant derrière elle sa demi-queue d'écailles de nacre frisée de la frange plus claire du jour naissant.

XI

Je me débats dans les nuages ou des flocons d'ouate. Je crois même que j'en mange. C'est affreux ! Enfin, je

reviens peu à peu à la surface de la vie, j'ouvre les yeux, je tends les bras... où sont donc passés tous ces fantômes et cette bizarre figure de cheval gris dominant ces chairs blanches ? De la chair ou du coton ? Mon Dieu, que je voudrais donc me débarrasser de ce cauchemar ! Voilà un rêve que je ne souhaite pas à mon pire ennemi : devenir le mari de la princesse... Un coup de couteau dans le haut du bras, juste à l'endroit sensible du biceps ! Le cauchemar s'accentue. Je ne suis pas réveillé. J'ai le bras pris par un étau. J'y porte la main avec hésitation, m'attendant à le trouver serré par la gueule puissante de Sirloup. Non. C'est le fameux diadème, la petite couronne cache-peigne !

Je m'assieds sur mon lit en essayant de raisonner. Pourquoi ai-je le diadème de Mme Servandini en bracelet dans le haut du bras ? Je secoue et je fais tomber le fabuleux bijou. Voilà l'œil de poisson féroce, l'énorme saphir unique au monde. On dirait une taie bleuâtre sur une prunelle malade. Et les rubis, en gouttes de sang, m'aveuglent, les topazes me brûlent, les brillants me piquent de leurs pointes cuisantes. C'est une couronne insolente, lourde comme un boulet. En désespoir de cause je le glisse sous mon oreiller. Il vaut mieux, tout de même, qu'on ne voie pas ça chez moi. Je me retourne afin de me rendormir lorsque j'entends, à travers les flocons d'ouate, la voix sourdement respectueuse de Nestor.

— Monsieur sait-il qu'il est midi ? Je suis bien obligé de prévenir Monsieur que son modèle attend.

— Un modèle, ce matin, quel modèle ? Je n'ai demandé personne pour ce matin, moi ?

— C'est une petite dame bien gentille qui s'imagine que vous êtes malade et qu'on veut le lui cacher.

— Zut ! Laissez-moi dormir. Je n'ai pas faim. Très soif, seulement. Donnez-moi un verre d'eau glacée.

Après le verre d'eau, Nestor s'en va.

Ma chambre, très grande, tendue de damas jaune est dénuée de bibelots encombrants. Une fort belle commode Louis XV bombe un ventre important en face d'un miroir très, trop moderne. Le lit, au milieu, est vaste, excellent. L'air joue autour comme s'il était situé en pleine campagne. Sirloup, étendu à mes pieds, me semble à cent lieues de moi. Ce chien-là bâille de faim si moi je bâille de sommeil, mais il ne se permettrait pas de se lever sans une formelle autorisation. Il regarde les deux fenêtres aux vitres verdâtres, des croisées anciennes, cintrées du haut, laissant pénétrer le jour du jardin comme tomberait l'eau d'une citerne.

Sirloup gronde et retrousse ses babines.

Il y a quelqu'un dans le jardin.

Je finis par aller voir.

Bouchette ! C'est Bouchette qui s'en retourne vers la grille, ma grille en barreaux de prison !

Personne, même de dos, ne peut avoir la tournure de Bouchette, et, la flanquant en gardes du corps très respectueux de son chagrin, Nestor et Francine la reconduisent en multipliant leurs petits saluts bienveillants. Un modèle qui pleure ! Ils n'ont jamais vu ça chez moi.

Je ne peux pas ouvrir la fenêtre dans le costume que je mets la nuit — je couche tout nu — alors j'ai une idée, car, non, je ne veux pas qu'on renvoie Bouchette. Je prends Sirloup au collier et je lui indique la scène.

— Tu vas leur porter ça, Sirloup.

Et je griffonne sur la première feuille de papier à dessin que je rencontre ce mot fiévreux :

« Bouchette, je suis à vous dans un instant. Commencez à déjeuner sans moi ; j'ai besoin de vous pour travailler. Merci d'être venue. »

Sirloup hoche la tête, dresse les oreilles, regarde attentivement dans le jardin, me regarde et file, dégringole l'escalier quatre à quatre.

Il est superbe, se dressant devant Bouchette, la bousculant de ses fortes pattes, lui offrant ma missive avec toute la dignité d'un agent de liaison. Je vois des gestes de terreur, puis de gaîté. Francine flatte le chien et Nestor fait vivement volte-face.

Il me faut un instant, qui dure une heure, pour me préparer à recevoir Bouchette d'une façon décente. Ça, c'est bien ma veine ! Traits tirés, les yeux creux, le cerveau en bouillie. Nestor se multiplie autour de moi dans le cabinet de toilette, répétant qu'il a prévenu Monsieur.

— Un modèle unique, Nestor !

Nestor demeure insensible quant au modèle unique, mais c'est le déjeuner qui l'inquiète.

— Froid ou trop cuit, grogne-t-il en appuyant son gant de crin, neuf, comme par hasard.

Après la douche, ça va mieux. Les flocons d'ouate se sont envolés. Mon cauchemar se change en rêve angélique. Je n'ai jamais été si pur d'intention. Je suis l'homme de bonne volonté dont parle l'Ecriture, car j'ai la paix. Un coup d'œil à la grande glace. J'ai simplement l'aspect d'une vieille femme ! Il y a des chances pour que Bouchette me trouve très bien. Tant pis pour moi.

— Nestor, dites à Francine de faire un soufflet au chocolat, qu'elle n'oublie pas les friandises, les fruits, des fleurs, qu'elle soigne son couvert, hein !

Et je descends.

— Bouchette ! Ma pauvre Bouchette !

Elle est mélancoliquement assise près de la table.

Sirloup la surveille. Il la retiendrait probablement par la jupe si elle voulait sortir.

D'un bond, la jeune femme est sur moi, ses mains tendues.

— Oui, je suis venue. Je n'y tenais plus de vous voir. J'ai eu raison. Quelque chose me disait que vous étiez

malade. Comme vous êtes pâle ? Qu'est-ce que vous avez, M. Montarès ?

— Je n'ai rien, Bouchette. On se lève tard quand on a passé la nuit... dans le monde. Si vous m'aviez prévenu de votre visite, au moins la veille ! Nous allons faire du bel ouvrage, dessiner une jolie Bouchette, une vraie, celle-là. D'abord, à table. Sirloup, tiens-toi tranquille entre nous deux. Nous avons faim.

La table étincelle de tous les joujoux de la maison et une délicieuse odeur de chocolat vanillé monte des sous-sols.

Bouchette, consolée, se tamponne les yeux avec sa houppe à poudre de riz et s'en fourre dans le nez, en reniflant fort.

Elle a quitté son manteau, et son tailleur court lui va mieux que jamais. Elle a, sous la lumière crue, un cou jeune et tendre avec un léger pli sous l'oreille. Cela sort de sa blouse de soie bleue comme le renflement d'un cornet d'arum.

— Voyez-vous, M. Montarès, dit-elle de sa voix douce, je n'aurais jamais dû me mêler de vous. A présent, je ne peux plus me passer de votre conversation. C'est comme quand on chantait dans la cour de mon atelier, je n'entendais toujours pas très bien ce qu'on disait, mais je me grisais de la voix et ça me berçait encore que c'était déjà fini... Comme c'est beau, chez vous ! Un jardin, un chien, des fleurs dans une pièce d'eau ! On se croirait bien loin de Paris. Vous êtes là chez vous, comme un roi... et vos domestiques ont l'air d'être vos parents. Je suis bien contente que vous ne soyez plus malade si vous ne mentez pas. Mon portrait ? Ça va en faire des jalouses ! Ils ne diront plus que je suis laide. (Elle ôte son chapeau.) J'ai des cheveux tout plein, seulement, je ne sais pas me coiffer à la mode. Je les couperai, si vous aimez mieux...

Je l'écoute, ravi. Elle va, vient, se rassied et caresse

Sirloup qui lui donne de vigoureux coups de patte pour l'assurer de son dévouement. Je remarque, non sans attendrissement, que ce qui l'éblouit, ce ne sont ni les cristaux taillés, ni les argenteries des vitrines, encore moins le couvert où Francine a prodigué les figurines de Sèvres sur un carré de Venise. Ce qui l'enchante, c'est le jardin, les fleurs, les grands arbres. On a envie de l'embrasser !

Elle baisse les yeux, subitement, sous mon regard plus chaud.

— Oui, j'ai pleuré. Ça m'est parti malgré moi, quand ils m'ont dit qu'ils ne pouvaient pas vous réveiller de nouveau, puisque vous ne m'attendiez pas.

— Ma pauvre Bouchette ! Est-ce que je ne vous attends pas toujours ? Moi, je n'ai pas votre adresse pour vous faire signe.

— Le beau malheur ! Et la dame qui est partie, celle que vous aimez tant ? Elle n'est donc pas revenue, celle-là ?

— Je l'ai peut-être oubliée, chérie.

— Non, M. Montarès. Ça ne s'oublie pas, ce qui fait mal... mais il faut bien vivre...

Elle a souvent de ces phrases, profondément naturelles, dans lesquelles on se mire comme dans le fleuve qui passe en emportant un secret, son abominable noyé, tout au fond.

J'allume des cigarettes et lui montre comment Sirloup fume. Elle rit. Après le dessert, nous faisons un tour. Je lui permets de visiter toute la maison, sauf le boudoir-serre dont je ferme la porte à clef d'un geste nerveux. Elle n'entrera jamais là. Ne scandalisons pas les enfants.

L'atelier la plonge dans un grand respect, celui de l'ouvrière pour l'ouvrier. Elle ne peut pas se figurer que je suis l'auteur de tout ça et à moi tout seul. Enfin je lui explique ce que je lui demande, puisqu'elle veut m'aider.

Je voudrais, sans jeu de mots, recommencer ma *Jeunesse*, celle que j'ai ratée, parce que la gamine qui me l'a posée, plus jeune qu'elle pourtant, n'était pas aussi naïve, sentait la vulgarité pour ne pas dire le vice.

Je fais monter Bouchette sur l'estrade où l'on peut tenir la pose sans trop de fatigue, et je lui mets dans les bras la botte de fleurs, un fagot de mai rose et blanc qu'elle doit lever au-dessus de sa tête, très haut. Le tailleur gâte le mouvement de ses lignes dures.

— Non, Bouchette, ce n'est pas ça. Il faut un drapé de soie blanche. Vous allez suivre Francine dans le cabinet de toilette et elle vous habillera, car elle a une grande habitude. Ne vous émotionnez pas. Tous les paravents et toutes les portes que vous voudrez seront refermés sur vous.

Elle a, de nouveau, envie de pleurer, mais notre Francine, arrivée au coup de timbre, la rassure.

Ça s'éternise. Francine, derrière le paravent, me fait signe, car elle ne pense pas qu'on ait à prendre plus de précaution avec celle-là qu'avec les autres.

— Je ne sais pas comment la coiffer, Monsieur. Elle s'impatiente et parle de les couper. Vous pouvez venir.

J'entre dans cette pièce tendue de perse rose où le divan est très étroit, le miroir très large, où toutes les torchères sont allumées à cause des faux jours du dehors. Ma *Jeunesse* est là, debout, la tête inclinée sur ses cheveux qu'elle tord avec, sans qu'elle s'en doute, le geste romantique d'Aphrodite fécondant le monde. Le corps, droit, moulé très exactement dans un fourreau de satin blanc, plie à peine sur la hanche gauche où se noue le vêtement en écharpe. On dirait, tant est savant ce nœud d'écharpe, qu'il entraîne toute la chair du modèle, la fait prisonnière, l'épouse dans un enveloppement merveilleusement chaste, la défend contre les hardiesses du regard, l'enferme pour n'en donner que le dessin pur. Ce costume, pas un vêtement mais une application artistique

d'une étoffe sur un nu, est une création d'Alex, de mon ami Alex, de chez Dœuillet, le grand habilleur de poupées parisiennes et du monde entier.

Sous la lumière, le satin se teinte de rose et d'or, a le ton d'un marbre chaud du soleil de l'été.

La chevelure est superbe mais mal soignée, le brun fauve de cette nappe est huileux par place ; on devine que la jeune femme n'a pas le temps de les brosser tous les jours. Chose singulière, je m'aperçois de ce détail qui choque le peintre et qui aurait laissé l'homme indifférent... hier matin.

— Francine, dis-je d'un ton froid, il faut me laver cette chevelure. Elle est magnifique. C'est dommage.

— Je ne veux pas. Ce sera trop long. Laissez-moi les couper, M. Montarès, vous aurez un modèle à la mode, supplie Bouchette.

J'entends des ciseaux qui grincent.

— Bouchette, vous n'êtes pas folle ! (J'ajoute, plus bas :) Et votre mari, qu'est-ce qu'il dirait si je lui renvoyais une femme tondue ?

Francine est partie, en fuite de souris pressée.

— Ça c'est vrai, balbutie Bouchette interdite, mais c'était une occasion... elles se moquent toutes de moi, à l'atelier, parce que je n'ose pas.

— Dans le mien, d'atelier, ma chère petite, on a le respect de la beauté sous toutes ses formes. Je ne manque pas de *garçonnes* à copier quand il m'en faut, croyez-le bien !

— Oh ! vous, je commence à croire que vous avez trop de femmes, et l'étonnant c'est que vous puissiez travailler avec.

— Bouchette...

— Non, non, laissez-moi, je n'ai rien dit. Ne m'embrassez pas les mains. Vous me donnez sur les nerfs. Ah ! mon Dieu, Sirloup... comme il m'a fait peur !

Le chien vient nous rejoindre, silencieux, héraldique, terriblement sournois. Il a l'air de nous gronder :

— Eh bien, mes enfants, vous n'espériez pas vous passer de moi, je suis la bête, celle qui vous épie...

Alors, par contenance, Bouchette le couvre de caresses qu'il reçoit comme des hommages qui lui sont dus.

XII

Je n'ai jamais si bien travaillé. Bouchette et moi, nous sommes sages devant la même image. Au soir tombant, ma *Jeunesse* part, emportant un paquet de gâteaux, une gerbe de roses avec une étrange fierté d'allure. Ses beaux cheveux séchés, ondulés, massés en casque lourd, elle semble dresser sa tête de poupée parisienne dans un mouvement d'orgueil, peut-être emprunté aux déesses qu'elle a pu admirer chez moi. Elle reviendra, elle remettra le costume de la pose et elle a, en outre, essayé un joli manteau de petit gris, un amour de casque d'argent brodé de chenilles noires. Peu à peu, la coquetterie gagne du terrain. Elle lui lèche les pieds comme la marée montante du désir, ou Sirloup, le respectueux courtisan, de plus en plus l'agent de liaison. (Ce chien adore les femmes qui me plaisent.)

— Bouchette, supposez que vous soyez une actrice ?... Vous prenez le costume de vos rôles et vous les ôtez avant de rentrer chez vous. Par exemple, vous pouvez toujours emporter *l'heure choisie,* parfum de Nerys. Voyez plutôt dans le tiroir droit de la coiffeuse.

— Ça, non ! Je laisse encore ça chez vous, M. Montarès, Mon... mari n'aurait qu'à sentir cette odeur-là. S'il ne connaît pas le nom des fioles, il sait très bien que je n'ai pas les moyens de me les offrir.

— Ma chérie, c'est de la démence de ménager ce garçon. Tôt ou tard, votre Espagnol sera... *naturalisé*. Aveugle de naissance, alors ? Et vous le dites jaloux ?

— Il est jaloux, oui, mais pas Français, justement. Il ne s'occupe de rien de ce qui est la vie parisienne. Il dit que nous sommes tous des dépravés ou des fous. Il ne lit pas un journal, il ne regarde pas une gravure, il est absent de tout. Depuis que je le connais, il n'a jamais mis les pieds dans un concert et, comme il ne fait plus la représentation où je travaille, il ne peut rien savoir ni de vous ni de moi.

— L'impunité, Bouchette. Profitons-en. Restez avec moi ce soir. J'ai un ami à dîner, nous ne serons pas en tête à tête et, telle Cendrillon, vous rentrerez dès minuit.

— Il faut que je me trouve chez nous pour le dîner, s'il revient à cette heure-là. Je ne dois pas découcher. Il me l'a fait jurer sur un Christ de son pays.

— Fichtre ! Vous croyez en Dieu, Bouchette ?

— Pas au sien. Il est trop laid ! Mais j'ai juré, ça suffit... Au revoir !

Et elle part en coup de vent. J'entends crier les gonds de la grille appelant au secours pour une petite femme qui se noie dans la grande mer des illusions.

Je ne suis pas triste. Je ne suis pas gai. Calme plat.

Le docteur Boreuil arrive, correctement, vers huit heures. Il pénètre dans mon atelier avec l'air intrigué de l'homme qu'un grave problème philosophique préoccupe et tout plein de son sujet :

— Voyons, Montarès, que signifie cette mystification, chez Carlos Véra, hier ?... me dit-il.

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Parce que j'ai regardé votre pastille de près. C'est du simple chlorate de potasse, des bonbons anodins pour la toux et, même parfumé à la violette, le chlorate de potasse n'est pas un aphrodisiaque, sacrebleu !

— Si !

Il pouffe. Je lui offre des cigares.

Confortablement installés en deux fauteuils face à la scène qui représente l'esquisse de ma *jeunesse*, du rose,

du blanc, l'idylle pure d'un corps ignorant sa nudité avec le satin le pressant de son enveloppe, nous ne sommes plus que deux hommes assagis, très blasés, très loin de la servitude mondaine qui nous a enseigné le respect de la femme.

— Mon cher docteur, j'implore le secret professionnel. La dragée que vous avez analysée était pareille à toutes les autres, elle ne contenait, en effet, aucun aphrodisiaque. Vous vous rappelez mon mot à leur sujet, elles représentaient *l'alibi*. Voulez-vous suivre mon raisonnement en oubliant que vous êtes un savant pour ne vous rappeler que votre appétit des histoires salées ? J'ai mystifié ces dames comme les mystifient les tireuses de cartes, les chiromanciennes, les spirites et les prêtres qui le font, eux, pour en obtenir la forte somme ou l'absolue confiance. Si je leur avais dit : Vous allez vous abandonner toutes à un seul homme, — ça aurait manqué de galanterie. J'étais ridicule et elles aussi. Sans compter que les voisins auraient voulu intervenir, en exceptant ce bon Carlos Véra, plus porté sur le mélange des alcools que sur celui des nuances de chevelures féminines. Comprenez-moi et excusez-moi. En vous annonçant une reprise du fameux drame des pastilles du marquis de Sade, j'obtenais d'abord la tranquillité. Cela devenait impressionnant au point de vous faire vous abstenir, dans le doute. De notre temps, on a la terreur des aventures d'amour ! Une fois le champ des aventures déblayé, ces dames devaient, fatalement, se laisser entraîner par leur curiosité, surtout par le phénomène bien connu de l'autosuggestion s'accompagnant de vins généreux et de propos incendiaires. Je ne me permettrais pas d'insister sur mes mérites personnels, car ce serait de mauvais goût.

— Et Félibien Moro ?

— Le journaliste romancier a pris des notes, le document humain avant tout, n'est-ce pas ? Quand on lira ça

dans le journal ou dans le livre, on lui trouvera une imagination excessive.

Boreuil se lève, se met à arpenter l'atelier en secouant son cigare.

— Ah ! je ne marche plus ! Vous êtes enragé, mon cher ! Non, ça n'est pas permis, ça dépasse même toutes les permissions. Je suis... démoralisé.

— Mais, je le sais bien que vous n'avez pas marché. Je ne suis pas enragé. C'est elles qui le sont, les filles d'Eve, encore faut-il leur en fournir discrètement l'occasion, l'*alibi*. Par acquit de conscience, je retire du jeu le diadème de la princesse et les chaînes de perles de la danseuse Sorgah qui est, depuis longtemps, mon amie. Simple retour de flamme ! Quant à M[me] Servandini, elle m'a proposé le bon motif, c'est-à-dire le mariage. En voilà une qui n'en veut croire que ses propres yeux.

Boreuil objecte :

— Elle prétend, en des termes des plus précis, qu'elle n'épousera qu'un fort de la Halle ou un très vieil aristocrate, assez blasé pour lui passer toutes ses frasques...

— Il est évident qu'elle épouserait les deux si elle les rencontrait dans le même homme.

— Ça ne l'empêche pas d'aller aux Halles chercher... l'autre, j'ai vu, moi de mes propres yeux, sa voiture en face d'un *Caveau*, vers cinq heures du matin.

— Moins ceci.

Et je sors le diadème que je garde sur moi par mesure de précaution..

Boreuil a un sourire d'enfant étonné :

— Déjà, et alors qu'est-ce que vous allez en faire ?

— Le lui rendre. Si vous voulez, nous irons demain soir dans sa loge à l'*Opéra Comique* et je lui remettrai l'objet devant vous. Ce que je redoute le plus, c'est ce genre d'équivoque. Je suis un monstre venu de plus loin qu'elle... Ça ne s'achète pas, les monstres de ma trempe.

Nous allons dîner. Nous sommes de nouveau bons

amis. Au milieu du repas, Boreuil, qui n'a pas cessé de raconter des histoires de clinique, me pose encore une question, jovialement :

— Dites-moi, Montarès. Etes-vous certain de représenter un personnage normal ?

— Je me porte admirablement. Tenez, aujourd'hui, j'ai travaillé comme depuis longtemps je n'avais pu le faire avec un joli modèle de tout repos, une petite femme que je respecte beaucoup, parce qu'elle est à la fois ignorante et honnête.

— L'esquisse à la botte de mai rose ?

— Oui.

— Pourvu que ça dure !

— Ça durera parce que je suis amoureux.

— Vous ? Allons donc !

— Pas de celle-là, d'une autre.

— Montarès, vous êtes une énigme. Expliquez-vous encore... qu'est-ce que l'amour vient faire dans votre cas ?

Un instant je regarde cet homme très franc, pas jaloux à la mauvaise manière des mâles entre eux, mais qui croît peut-être qu'il existe *des cas* et qu'on peut classer chaque individu par l'étude de ses manies ou de ses tares. C'est un scientifique.

— Boreuil, je vous scandalise, mais je ne veux pas en abuser. J'avoue : je suis plutôt un chaste. J'ai horreur du vice, horreur des histores du genre de celles que vous me racontiez tout à l'heure. Le hasard m'a simplement repris ma femelle, et je ne suis plus qu'un pauvre mâle désemparé. Je crois que le couple erre à travers les siècles en se cherchant et qu'il ne se reforme que par un miracle des circonstances. Et c'est sans doute pour cela qu'on n'aime qu'une fois en toute connaissance de cause. Cela peut durer jusqu'à la mort, à la seule condition de ne pas survivre à la plénitude des sensations ou des sentiments. Il faudrait avoir le courage de tuer ou de

se tuer. Remarquez, je vous prie, que le monde entier tourne autour du sujet. Toutes les légendes et toutes les religions en sont la preuve. Mais l'humanité a perdu le sens des sens et ne sait même pas ce qu'elle désire, parce qu'elle est appauvrie sous tous les rapports. Bientôt il vous faudra créer des maisons de santé pour les gens bien portants comme vous et moi, parce que les gens bien portants seront la terreur des autres. Ce seront les grands carnassiers perdus dans la forêt des appétits, justement anormaux. Il est anormal d'aimer l'argent, les honneurs, la coco et de parler perpétuellement pour ne rien dire, de se leurrer mutuellement sur toutes sortes de crimes que l'on commet au nom de toutes sortes de conventions sociales qui ne tiennent jamais devant les grands ouragans : la guerre ou la peste, la famine ou l'inondation. La puissance éternelle c'est l'amour. Si l'homme avait compris quelque chose à la vie qu'on lui donnait pour en jouir et non pas pour la diminuer au nom de je ne sais quel respect dit humain, il aurait, depuis beau jour, construit et le temple de l'esprit et le palais des grâces, nous serions plus heureux, nous vivrions plus longtemps, au moins plus fort. Le train de notre existence a déraillé, il déraillera jusqu'au précipice... puis, s'il reste un couple, des êtres jeunes, sains et qui auront tout oublié de l'enseignement trop professionnel des parents, alors pourra-t-on recommencer en beauté. Pour le moment ça me paraît devoir finir en laideur... Voulez-vous que nous prenions le café dans la serre, mon cher ami ?

Dans la serre, Boreuil contemple silencieusement la femme nue, boit son café par petits coups de gorge voluptueux et méditatifs.

— Finir en beauté ? Hum ! Si vous rencontriez, un soir de dépression physique, le modèle de cette étude-là, une fantaisie de votre trop riche imagination, votre chef-d'œuvre, certainement, pourriez-vous le reconnaître ?

Tout est hasard dans la vie des amoureux ou des monstres de votre espèce.

Et mon invité part, de bonne heure, prétextant que je dois avoir besoin de sommeil.

La nuit... les rideaux de velours violet m'enveloppent de leur somptueux catafalque. La lampe, mise en veilleuse par Francine, donne une lumière qu'on s'attend à voir mourir d'une minute à l'autre. Tout est sombre. Sirloup dort, au pied du portrait, le nez entre les pattes. Il ne songe plus à la chatte des concierges rôdant autour des nids. Je fume. Le mince filet de fumée, comme un encens, monte vers la femme aux bras tordus en arrière et qui rit, qui rit follement de me revoir prostré devant le disque éclatant de son ventre. Où irai-je encore pour la fuir ? A quels excès me faudra-t-il encore me condamner ? Il serait peut-être plus simple de chercher à la rejoindre. Existe-t-elle encore ? B reuil a raison. Je l'ai peut-être inventée et si je la rencontrais, la reconnaîtrais-je ? N'ai-je pas dépassé, maintenant, la limite du possible amour ? La nature et l'amour ont horreur du vide ! Avec les vagues données que je possède sur sa situation sociale, que puis-je espérer ? Durant trois ans, je l'ai retrouvée, l'hiver, dans un appartement très quelconque, loué tout meublé. Elle revenait là pour des raisons de famille, vivant séparée de son mari, un M. Vallier, propriétaire d'un haras en province, un homme fantôme qu'on ne risquait rencontrer nulle part. Mme Pauline Vallier sortait peu, ne fréquentait guère que les théâtres, cherchant à se distraire d'une neurasthénie commençante. Nous nous rencontrâmes dans un de ces endroits publics, puis ce fut le coup de foudre, de part et d'autre, la passion... et je n'ai pas su la garder, parce que je ne la sentais pas à moi entièrement. Il aurait fallu s'expliquer ou abdiquer mon indépendance, mon orgueil d'artiste, en un mot ma liberté à laquelle je tiens énormément... et qui, aujourd'hui, ne me sert à rien ! Je n'ai

pas l'habitude de m'intéresser aux femmes en dehors de l'amour... est-ce que par hasard j'ai eu tort pour celle-là ?

J'étouffe sous ces plis lourds qui portent en eux tous mes soupirs, toutes mes anxiétés, les mille et une tortures d'un abandon que je m'imagine injustifié ! Non, je ne céderai pas plus à la tentation de chercher à rejoindre Mme Pauline Vallier que je ne consentirais à me mettre en suiveur, aux trousses de ma petite amie Bouchette. Je sais que Bouchette reviendra parce qu'elle m'aimera. Mme Pauline Vallier ne reviendra pas parce qu'elle ne m'aime plus.

Le vent tourne autour de ma cage de verre, on est en mars et il souffle furieusement pour chasser le vieil hiver qui s'obstine en des pluies glaciales. Sirloup dresse l'oreille, de temps en temps, au gémissement mystérieux du grand ancêtre qui va encore plus vite que lui, rase la terre, joue avec les brindilles ou s'élance à la tête des arbres pour les faire plier. Je regarde le platane décapité. Il a, sur la gauche, une petite boursouflure, comme un furoncle. Encore une de ces végétations malsaines qu'il va nous exhiber, lichen, ou champignon ! Il luit, dans l'ombre mauve, tel un corps exhumé, le corps d'un vampire dont on ne sait si l'existence végétative n'est pas un danger secret.

— Sirloup, allons dormir, mon chien. Le sommeil est la seule chose bienfaisante, parce qu'il ressemble à la mort, tout en nous permettant d'assister à notre résurrection.

XIII

Avec Bouchette, vêtue en jeune personne du meilleur monde, je suis allé aux *Français*, matinée, bien entendu, car nous ne pouvons sortir que le jour à cause du mari. J'essaie le poison des grands sentiments, noblement exprimés, sur cette nature si franche et si fraîche. Elle a

écouté comme à l'église, en ouvrant ses yeux de moineau de toutes ses forces intellectuelles.

Je lui demande ses impressions.

— Ça me fait l'effet de la patronne de notre maison de confections quand elle nous déclare, à propos des modèles refusés, que la patrie est en danger, rapport à ce qu'on ne travaille plus que huit heures. Moi, n'est-ce pas, je ne suis que brodeuse, petite main, si vous voulez. Toutes ces belles phrases, ça me passe par-dessus. J'y peux rien.

Et puis nous sommes allés au concert de l'*Olympia*, nous avons vu les *hommes de bronze* qui lui ont fait peur et entendu une très vieille, sinon très absurde chanson, datant d'Aristide Bruant, je crois, une de ces berceuses de peuple qui sont stupides, mais dont les refrains obsédants contiennent peut-être toute la morale capable de l'émouvoir. Un refrain dans ce style :

On l'appelait Eva la blonde.
Elle n'avait plus de parents,
Et comme elle était seule au monde,
Sa famille, c'était ses amants.

Alors, Bouchette, les nerfs tendus, les mains crispées sur le bord de la loge, a éclaté en sanglots.

— Voyons, Bouchette, de la tenue. Vous allez nous faire remarquer. C'est idiot. Sans compter que vous vous enlaidissez.

Je suis furieux. Elle redouble. Son minuscule mouchoir est à tordre, voilà que ça coule le long de son corsage gris perle. Il faudrait un parapluie. Je l'emmène brutalement chez un pâtissier des boulevards où elle se calme en voyant des gâteaux encore inconnus de sa gourmandise, le seul vice que je lui connaisse.

Dans la voiture qui nous ramène, je me fâche :

— Enfin, voulez-vous me dire, Bouchette, pourquoi vous vous attendrissez sur les malheurs d'une *Eva-chat-*

perdu qui s'offre toute une famille d'amants ? Vous avez vraiment un petit cœur dépravé, ma chérie.

— C'est pas ma faute, M. Montarès. J'ai pleuré parce que c'est de la vérité, cette chanson-là. On n'a plus de parents, et ce serait pourtant la famille, un amant qui vous aimerait... aussi pour tout le reste !

Je la serre contre moi en respirant son parfum de jeune fleur après l'orage, parfum qui domine *l'heure choisie,* laquelle heure, hélas ! tarde bien à sonner ! Je commence à ne plus savoir ni ce qu'elle veut ni ce que je veux, ce qui me force à vivre, en dehors d'elle, d'une existence de bâton de chaise. Je suis ensorcelé. Je n'ose pas la réduire à un rôle très vulgaire, parce que j'ai peur, précisément, de la vulgarité qui pourrait en ressortir, tuant tous les autres délicieux effets de sa nature primesautière. Les fleurs sauvages sont, à les regarder vivre en liberté, les plus exquises des fleurs, mais cueillies, mises dans un verre d'eau, elles se fanent très rapidement, se décolorent, tous les détails de leurs grâces disparaissent et bientôt il ne nous reste plus que... de l'herbe, une espèce de cheveux secs ou mouillés, tout au plus bons pour les bestiaux : du foin.

— Bouchette, je vous adore, en attendant de vous aimer, seulement je ne veux pas faire partie de la *famille*. Je préfère être tout seul, ou pouvoir me l'imaginer. Lâchez votre mari ou votre amant, et venez vivre chez moi. Nous ferons un charmant ménage qui durera un peu plus que toujours, c'est-à-dire longtemps, pour parler comme un poète dont vous ne goûteriez pas l'humour. Si vous redoutez la sévérité de Francine, laissez-moi grimper à la mansarde où l'on ne tient pas debout. J'y marcherai à quatre pattes. Je vous arrangerai ça comme un nid. Murailles au vernis blanc crème, frise au pochoir représentant des écureuils mangeant des noisettes, à moins que vous ne préfériez la traditionnelle guirlande de myosotis. Meubles en bois clair, lit tendu de soie rayée

pompadour... quoi ? Que voulez-vous de moi, Bouchette ? Je cherche... Je ne peux donc rien vous offrir, à cause de ce mari espagnol qui vous donnera, lui, des coups de couteau, s'il vient à s'apercevoir de vos fugues !

Elle me tend son sourire navré avec sa bouche et je me grise de cette rose rouge qu'elle me tient moins haut depuis quelque temps. Elle finira par se prêter par miettes, comme une demi-vierge.

— Voyez-vous, M. Montarès, on ne peut pas appartenir à deux hommes à la fois. C'est une idée que j'ai bien arrêtée dans ma tête, à cause des enfants.

— Mais, petite malheureuse, il sera Espagnol, votre mioche, si jamais vous en aviez un contrairement à mes intentions personnelles ! Vous feriez mieux, si vous tenez tant à ce genre de cadeau qui déplace les lignes, de vous adresser à un peintre sachant dessiner en français.

Et la voilà qui repleure.

Le plus terrifiant, c'est que Francine monte la garde autour d'elle. C'est mon modèle préféré, mais c'est aussi le sien, à elle, qui ne dessine pourtant en aucune langue. Francine l'habille, la déshabille avec des égards qu'elle n'a jamais eus pour les *Jeunesses* de ma collection. Elle est touchée, m'a-t-elle avoué, par l'honnêteté de cette enfant qui, m'accompagnant au théâtre ou au cinéma en des costumes de grande couture, des chapeaux du bon faiseur, n'emporte rien de chez moi, revêt, pour s'évader du pavillon, son pauvre petit tailleur de quatre sous et son manteau usé, quoique doublé de ciel. Bouchette redoute même les parfums, *l'heure choisie,* durant laquelle on a oublié la mansarde plus ou moins conjugale et elle se débarbouille, se frotte vigoureusement les joues, les oreilles, pour que ça ne sente pas si bon.

— Cette enfant-là, Monsieur, déclare Francine, c'est tendre et solide comme du pain complet. Elle fait un vilain métier, ça, c'est certain et je ne comprends pas

pourquoi ses parents le lui laissent faire, mais elle est honnête : rien en dehors de la pose.

Avouer à Francine que ce n'est pas un modèle ordinaire, celui qu'on ne paie pas, même pour la pose ? Fichue situation ! Par moment je serais content de me rencontrer, nez à nez, avec le représentant de la maison espagnole, et mon fatalisme intérieur m'interdit toute provocation extérieure de ce côté-là. Une chose demeure indéniable, c'est que j'ai le tort d'avoir commencé. Heureusement que Bouchette ne songe point à me le reprocher ; elle ignore la psychologie.

Aujourd'hui nous allons au *Faubourg*. Je suis très curieux d'étudier les réactions de la sensibilité de cette primitive, sous le choc des pensées bondissant dans une foule presque populaire. Le *Faubourg* n'a rien d'un théâtre et n'use de l'écran que lorsqu'un film est défendu. Ce n'est pas non plus la réunion publique où, généralement, on reçoit beaucoup plus de horions que de bons principes. On pourrait appeler ce pittoresque rendez-vous de, souvent, très mauvaise compagnie, *l'auberge des idées*. On entre là-dedans pour deux francs et on y entend discourir, ou déblatérer, les plus grands noms de l'intelligence, que l'on a, pour quarante sous, la permission d'interrompre, à la seule condition, pas toujours respectée, de se montrer bref et courtois.

Néo Soldès, le directeur fondateur de cette école du libre propos, est un beau jeune homme tenant à la fois du tribun et de l'acteur, conservant le plus merveilleux sang-froid au milieu des plus violentes polémiques, rompu à tous les exercices de force physique ou intellectuelle, véritable gamin de Paris quant à la vivacité des répliques, toujours armé du sourire du dilettante et capable de maîtriser, avec la même persuasion de geste, l'ouvrier champion des revendications sociales un peu *bu* et l'intarissable poète de salon, rendant, sur les spectateurs horrifiés, tous les thés de la Muse. Cette étrange associa-

tion de gens qui ne se connaissent pas entre eux donne les résultats les plus inattendus à une époque où sévit la manie du discours pour le discours. On y apprend des choses. C'est la conférence contradictoire, moins le compère monotone. Les rafales d'injures et les ovations y prennent une sincérité qui ne va pas sans grandeur. Des orateurs connus aux interrupteurs inconnus, règne une sorte de fiévreuse intimité d'où finit par jaillir la passion de la lumière. Si à la *Chambre des députés* on se vend, au *Faubourg* on se donne et malgré la véhémence des polémiques, c'est vraiment de l'art... j'allais dire de l'amour, car, en sociologie, l'amour ce serait, peut-être, de préférer le bien de la cause, ou du pays, à un triomphe de jolies petites combinaisons aussi moralement sales que la chemise de la prostituée. Je me hâte d'ajouter que je n'ai aucune opinion, pas plus en peinture qu'en politique, mais je n'ai jamais pu serrer la main d'un député, sans, au préalable, mettre des gants. Royaliste ou communiste, il a toujours touché quinze mille francs *pour ça.* La France a vraiment tort de s'encombrer de souteneurs, alors qu'elle est encore assez belle pour avoir des amants.

— Comment faut s'habiller ? demande timidement Bouchette.

— Le plus simplement possible, chérie. Vous rencontrerez là des ouvrières comme vous qui sont, comme vous, très intelligentes et aussi quelques grues de lettres espérant épater le public par la somptuosité de leurs atours. Rangez-vous du côté de vos sœurs, les jolies midinettes. J'aimerais à vous voir en cheveux !

— Mais à cause de vous, ce ne serait pas très convenable, M. Alain Montarès, puisque vous allez être *accusé.* Enfin, de quoi vous accuse-t-on ?

Je ris. L'enfant est inquiète parce que mon album intitulé : *Jeunesse,* du titre de la première gravure, où sa bouche fleurit au bout de la tige d'un fourreau de satin blanc, va passer devant les pittoresques assises du

Faubourg. Néo Soldès me fait beaucoup d'honneur... Comment expliquer à cette gamine sauvage que les contradictions, les critiques, les cruautés, voire les injures, c'est de la réclame pour une œuvre sans grande prétention artistique ? J'ai fait ce que j'ai pu... je devrai le reste à Bouchette. Ne nous frappons pas !

Elle va s'habiller mystérieusement dans le cabinet de toilette de mon atelier et j'entends Francine protester, lui recommander de ne pas oublier de bien boutonner son vieux manteau, sa petite étole de lapin rasé, ou elle aura froid. Elle exagère, Francine ! Le tailleur de demi-saison me paraît justement de saison.

Je renvoie ma voiture et nous prenons un taxi.

La salle est comble, archi-comble. C'est celle d'un théâtre sans prétention au luxe avec une entrée modeste, un contrôle bon enfant qui laisse passer les gens sans leur infliger des vexations saugrenues. A deux heures et demie, tout le monde est là. Sous le rapport de l'exactitude, le *Faubourg* se montre royalement poli. Il n'est pas rare, même, de voir des groupes de spectateurs attendant l'ouverture de la salle en grignotant quelques vagues charcuteries, le lion populaire s'aiguisant les dents !

Bouchette est en cheveux, dans une coiffure que je trouve un peu négligée, rappelant celle de ma *Jeunesse*. Je n'ai pas le courage de me plaindre, cependant je préférerais ne pas nous faire trop remarquer.

Parmi les spectateurs, je distingue une bande de joyeux rapins, détestant les vieux maîtres d'instinct, ce en quoi ils ont souvent raison, car l'habitude du succès engendre la monotonie de l'œuvre.

En marge des vieux maîtres et des jeunes écoles, je ne leur représente guère qu'un indépendant qu'ils connaissent mal et dont les procédés ne font l'objet d'aucun manifeste. Moi je ne manifeste pas, je travaille. Et quand j'ai le temps de m'ennuyer, je m'amuse. Il serait plus franc d'avouer que je m'amuse toujours, mon travail

étant, par excellence, la recherche de la beauté sous toutes ses formes et de la vérité aussi nue que possible.

La cérémonie se déroule selon les rites coutumiers. Un ami fait un éloge trop poussé de mes pages d'album, ce qui attire une réplique d'un Monsieur grincheux, critique d'occasion, qui déclare que je n'ai jamais su dessiner.

Immédiatement, la bande qui eût été contre moi si on m'avait découvert un talent académique, tombe sur le Monsieur et, comme celui-ci n'a pas d'estomac, il perd pied, abandonne. Des camarades épars dans la salle se rallient, sifflent ou applaudissent ; la mêlée devient générale. On entend, dominant le vacarme, la voix pointue d'une dame que je ne connais pas :

— A bas la pornographie ! A bas la *Jeunesse !*

A laquelle voix pointue répond un cri rauque de phoque sortant de l'eau :

— Enlevez le pornographe, c'est un monstre qui déshonore la peinture et les femmes !

Intérieurement, je me tords, mais Bouchette a des larmes plein les yeux. Elle est debout, bien cadenassée dans son vieux manteau et sa petite étole de lapin rasé. Elle a visiblement envie de dire ou de crier quelque chose. Ses mains nerveuses se cramponnent au rebord de la loge. Elle est, devant cette foule rugissante, trépidante, comme la souris en face du chat.

Comment Néo Soldès a-t-il pu deviner l'état d'âme de cette enfant et surtout... ce que j'ignore encore moi-même ? Je le vois sauter, d'un bond, de la scène où il trône, entre des pancartes barbouillées de phrases énormes : « Les insultes ne sont pas des arguments ». « On est prié de ne pas tuer l'orateur avant la fin de son discours ». « Ne jetez pas de croûtes de pain aux animaux de la ménagerie, car le pain augmente tous les jours ! » Il fond sur Bouchette, tel l'oiseau de proie sur une tremblante bestiole et il l'enlève à bout de bras. Je n'ai même

pas le temps d'intervenir. Bouchette, la pauvre Bouchette, hypnotisée par ce terrible garçon, va faire ses débuts, elle monte sur une scène... autant dire qu'il l'y porte, et j'assiste à un coup de théâtre que ni moi, ni Bouchette, ni Néo Soldès n'avait pu préparer, un vrai coup de théâtre, au moins pour nous trois.

Bouchette enlève fiévreusement son manteau, sa petite étole de lapin, secoue ses cheveux qui s'écroulent et... je vois apparaître la *Jeunesse* de mon album, la jolie fille en fourreau de satin blanc, si intime avec sa chair, ce fourreau, qu'en dépit de la décence montante de la robe, elle semble nue.

— Voilà ! fait Bouchette d'un accent désespéré qui retentit dans la stupeur d'un instant de silence. C'est moi *la Jeunesse* et il ne m'a pas déshonorée ! Vous êtes tous des lâches !...

Je ferme les yeux, comme sous le coup de fouet cinglant d'un éclair, et la foudre, le classique tonnerre d'applaudissements, bouleverse toute la salle.

C'est une Phryné d'un genre absolument inédit, le genre chaste, qui gagne mon procès, car, en France, nous sommes encore à Athènes, où les *héliastes* sont toujours pleins d'indulgence pour la beauté naturelle : nous aimons le soleil levant.

C'est égal, si je ne deviens pas le plus heureux des hommes, j'en serai, certainement, le plus ridicule. Je gronde Bouchette, j'ai envie de la battre.

Elle me répète, désolée, sanglotant sur mon épaule :

— Je vous le disais bien que je n'étais pas faite pour aller dans le monde !...

RACHILDE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Comte de Luppé : *Les jeunes filles à la fin du XVIIIe siècle*, Edouard Champion. — *Lettres de Geneviève de Malboissière à Adélaïde de Méliand, 1761-1766*, publiées avec une introduction et des notes par le comte de Luppé, Edouard Champion. — Etienne Micard : *Un écrivain académique au XVIIIe siècle, Antoine-Léonard Thomas*, Edouard Champion. — Fernand Baldensperger : *Le mouvement des idées dans l'Emigration française (1789-1815)*, Plon-Nourrit, 2 vol. — Mémento.

Voici un ouvrage sérieusement documenté (souvent à des sources inédites), construit avec patience, méthode et impartialité, écrit sans artifices en un style clair et dont le thème général et les conclusions sont appuyés sur des faits probants. Il porte le titre : **Les jeunes filles à la fin du XVIIIe siècle** et traite de la vie et de l'éducation de ces dernières pendant les quarante ou cinquante années qui précédèrent la Révolution. M. de Luppé, son auteur, a su le rendre très attrayant.

Ce sujet avait été maintes fois envisagé, jamais, croyons-nous, avec cette rigoureuse précision M. de Luppé considère tout d'abord la situation de la femme dans la société. Malgré leurs luttes pour son émancipation, les précieuses galantes du XVIIe siècle n'ont pas conquis l'adhésion unanime des hommes. Les théoriciens du XVIIIe siècle n'admettent guère l'égalité des sexes. Les philosophes, Rousseau lui même, ne jugent pas utile de donner opinion favorable en cette affaire. Vers la fin de cette période seulement, avec beaucoup de tiédeur et de réticences, quelques esprits libres reconnaîtront à la femme des qualités comparables à celles de son compagnon naturel.

Si bien que la femme reste dans l'alternative ou de prendre époux ou de s'enfermer au couvent. Le célibat ne lui est guère permis. Les indépendantes, pour en jouir, se parent d'un titre de chanoinesse nécessitant de nombreux quartiers de noblesse. Les veuves se remarient ou se réfugient à l'ombre d'un monastère.

Pendant fort longtemps, le but unique de la femme consiste à plaire, d'où l'obligation pour elle de se cantonner dans une existence frivole. Jeune fille, elle est éduquée dans ce dessein ; mère, elle dirige ses enfants vers cette fonction humiliante.

Le souci d'une éducation rationnelle de la jeune fille ne se manifeste guère que vers le deuxième tiers du XVIIIe siècle. A ce moment, influencés par Rousseau, les théoriciens exaltent le sentiment maternel, et mille pédagogues multiplient les ouvrages spéciaux. Tous signalent le danger de la nourrice et préconisent l'allaitement maternel qui devient brusquement à la mode, sans que cependant les bonnes mères — en petit nombre sans doute — consentent à lui sacrifier leurs plaisirs. Sous la plume des Berquin, des Leprince-Beaumont, des Genlis, des d'Epinay naît une littérature enfantine ayant pour visée de rendre à l'enfant l'éducation attrayante.

On ignore à peu près tout des méthodes d'hygiène, d'exercices physiques et d'instruction appliquées, en ce temps-là, à la petite enfance. M. de Luppé confesse d'ailleurs que, faute de documents, il doit restreindre ses considérations à la société riche. Celle-ci, en général, confiait, pour éviter toute préoccupation, la jeune fille à l'internat du couvent. Les éducateurs s'élevaient avec vigueur contre cet abandon des responsabilités familiales. Ils reprochaient au couvent l'étroitesse de ses idées et de ses pratiques, son insuffisance intellectuelle et pédagogique, sa méconnaissance du monde. Pourtant, les critiques ne provoquèrent point la désertion des couvents. Ceux-ci, pendant tout le XVIIIe siècle, prospérèrent. On en comptait 43 à Paris en 1765 ; si Saint-Cyr, déchu de son ancien prestige, n'était plus, au dire de M. de Luppé, qu'une « auberge gratuite » à l'usage de filles nobles et pauvres, le Pentémont et l'Abbaye-aux-Bois assemblaient une clientèle opulente.

M. de Luppé fournit sur l'organisation des couvents en général, leur personnel, leur régime scolaire, le logement, la nourriture, des détails fort curieux. La vie y était douce pour les pensionnaires. Les bruits du monde y pénétraient par l'entremise des visiteurs et des dames logées dans les bâtiments conventuels. On y dansait fort et l'on y donnait maintes représentations théâtrales. L'indiscipline y régnait, punie par les bonnets d'ânes, ou par l'obligation de « copier le privilège » accordé par le roi à la communauté. On y recevait une certaine initiation à la vie domestique.

Contrairement à ce que l'on a cru, la vraie piété n'y tenait que médiocrement l'esprit des élèves.

Il semble que les jouvencelles en sortaient assez mal instruites, mal défendues aussi contre les dangers du monde. L'éducation familiale préparait mieux les jeunes filles à briller dans la société et à en éviter les périls. Il est malheureusement malaisé de donner les caractéristiques générales de cette éducation, car l'histoire, dans ce domaine, ne rencontre que des cas particuliers. La mère se faisait le plus souvent suppléer par des gouvernantes contre lesquelles tonnent les pédagogues. Les études paraissent néanmoins plus approfondies dans la famille qu'au couvent. L'histoire en faisait le fonds. On apprenait le latin et le grec, les langues vivantes inconnues sous les toits conventuels ; la philosophie, la littérature étaient acquises par les lectures. On s'initiait aux sciences et à la musique. L'hygiène et les exercices physiques étaient assurés par la sollicitude des proches.

M. de Luppé paraît d'ailleurs avoir voulu confirmer les allégations de sa thèse sur la supériorité de l'éducation familiale, en réimprimant, comme corollaire de cette thèse, les **Lettres de Geneviève de Malboissière à Adélaïde de Méliand**, épuisées depuis 1866. Geneviève de Malboissière, fille de financier, fort riche, élevée dans l'indépendance, cultivée, parlant et écrivant plusieurs langues, répandue dans les divers mondes, s'intéressant à tout, donnant sur ses études et ses lectures des détails précis, fréquentant les théâtres et les gens de lettres, jugeant avec justesse et modération, apparaît comme le type même de la jeune fille formée par des maîtres laïques choisis avec discernement. Sa simplicité, son calme esprit critique, son goût du plaisir tempéré par l'amour des questions et des connaissances sérieuses, sa pureté de sentiment certaine, son vif désir d'être aimée par un être dont elle fera son mari, sa méfiance contre l'homme même quand elle l'admet dans son intimité, sa prédilection pour l'amitié rendent cette jeune fille sympathique. Sa correspondance, qui s'étend de l'année 1761 à l'année 1766, contient des faits innombrables des domaines intellectuels et mondains, présentés avec douceur, avec grâce, dans un style correct, même quand la langue italienne est préférée à la française pour certaines confidences.

Sous la plume de Geneviève de Malboissière, nous rencontrons

cette appréciation d'**Antoine-Léonard Thomas** : « L'on nous donne, la semaine prochaine, une tragédie nouvelle appelée *Pharamond* ; l'on assure qu'elle est de Thomas. Je crains bien, en ce cas, qu'elle ne soit furieusement ampoulée ; comme vous savez, mon cœur, le style enflé est un peu son défaut. » La tragédie était de La Harpe ; mais le jugement s'appliquait admirablement à Thomas. Il semble que M. Etienne Micard, auteur d'un volume consciencieux, plein de faits et correctement écrit sur cet écrivain, ne l'ait pas connu. Il en eût, sans nul doute, admis l'exactitude.

M. Etienne Micard, en étudiant l'œuvre de son personnage, et sa vie, aussi monotone que son œuvre, s'est pris de sympathie pour lui. Antoine-Léonard Thomas fut un élève studieux, un professeur zélé. Il fit une faute grave, au début de sa carrière : il attaqua Voltaire. On pouvait penser qu'il allait devenir un pamphlétaire, c'est-à-dire un homme vivant et remuant. Il se repentit vite de son geste inconsidéré. Ecrivant en vers et en prose en bon élève et en professeur gonflé de rhétorique, il devait bien mieux réussir dans les milieux académiques que dans l'officine des folliculaires. Il se mit à bâtir de pompeux poèmes épiques et des éloges. Ces éloges lui valurent des prix d'éloquence et finalement lui ouvrirent les portes de l'Académie, sans doute parce que les académistes de ce temps espérèrent que le panégyriste de D'Aguesseau, de Duguay-Trouin, de Sully et de Descartes s'ingénierait à leur assurer une gloire posthume. Thomas préféra, ayant acquis l'immortalité par les éloges, tenter de donner une importance à ce qu'il considérait peut-être comme un nouveau genre littéraire. Il écrivit un *Essai sur les Eloges* (1773) dont il fit, pour ainsi dire, « l'histoire universelle ». Entre temps, il avait publié un maussade *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différents siècles* (1772).

M. Etienne Micard examine longuement ses idées littéraires, qui semblent singulièrement dénuées d'esprit critique ; sont-elles seulement bien sûres d'elles-mêmes, car comment voir en ce disciple du classicisme un préromantique ? Sur la fin de sa vie, Thomas, admirateur de Pierre le Grand, rima un nouveau poème épique : *La Pétréide* au milieu duquel il s'*empétréida*. Sa gloire, qui fut grande au XVIIIe siècle et lui valut d'illustres amitiés, ne subsiste guère que par quelques articles de Dictionnaires.

Ce soi-disant pré-romantique, mort en 1785, ne prévit point la Révolution. Il est vrai que nul, dans la société où il vivait, ne paraissait la prévoir. La classe la plus menacée par elle, l'aristocratie, ne sentait pas le danger de son incurable frivolité. Elle jouissait, assujettie à la mode, sûre de ses privilèges, sans crainte de l'avenir, habituée à penser et à agir collectivement, d'une félicité qui lui semblait devoir s'éterniser.

M. Fernand Baldensperger, dans une étude d'ensemble de la plus haute qualité, nourrie d'une information internationale, traitée avec une belle maîtrise de style et une remarquable connaissance des moindres faits d'ordre moral ou matériel : **Le mouvement des idées dans l'Emigration française, 1789-1815**, nous trace une vivante peinture de cette aristocratie plongée dans « la douceur de vivre » et de son brusque réveil au moment de la catastrophe.

Qu'advint-il de cette classe oisive, tout entière livrée au plaisir et subitement contrainte à l'exil? M. Baldensperger n'envisage pas, comme nous le disons plus haut, des types isolés, ne recueille pas les impressions de tel ou tel errant. Tâche trop facile. Ses chapitres sont de vastes synthèses dont les idées générales sont établies sur la multiplicité des documents humains. Ce qu'il surprend tout de suite, au lendemain de la Révolution, dans l'âme des déracinés, c'est, sous l'influence de Rousseau, une évolution, chez les uns graduelle, chez les autres brutale, de sentiments. Ces gens accoutumés à suivre des rites mondains, à bêler comme les autres moutons du troupeau salonnier, à fondre dans un ensemble harmonieux leur personnalité, s'étonnent, rendus à l'isolement, d'avoir à prendre conscience de cette personnalité, à user d'une indépendance imprévue, à penser et à agir avec spontanéité. Le goût de cette liberté s'accuse chez eux en même temps que le plaisir de connaître une vie intérieure. La vie intérieure, voilà la grande révélation de ce temps troublé. Chateaubriand traduira en phrases ardentes l'enthousiasme de sa découverte et Senancour, désireux de conserver le bien nouvellement acquis, s'affirmera farouche individualiste.

Ces émigrés pourtant ont besoin de quelques dérivatifs pour s'habituer à leur situation nouvelle. La lecture leur en fournit un. Parmi leurs livres préférés, M. Baldensperger cite le *Voyage autour de ma chambre* de Xavier de Maistre. Cet ouvrage répond

aux sentiments nouveaux des exilés. Il leur enseigne, avec humour, « l'art de tirer parti du confinement ». De là son succès parmi eux. Ces êtres pleins d'orgueil ne veulent pas avouer leur découragement et leurs déceptions. Peu d'entre eux songent au suicide. Beaucoup acceptent l'obligation du travail manuel pour assurer leur subsistance, mais ils sont tellement imbus de leurs idées traditionnelles que leur transformation de désœuvrés en artisans n'influence nullement leur « conception de l'économie politique ou du devoir des classes ».

M. Baldensperger les suit dans tous les pays d'Europe où ils forment des colonies. Chapitre particulièrement intéressant et plein de faits. L'Allemagne, hors la Prusse trop militaire, et la Pologne, paraissent être les contrées aux mœurs desquelles ils s'adaptent le plus volontiers. Les voyages leur permettent de comprendre que le monde ne vit pas, comme l'imaginait Rivarol, sous l'influence et dans l'admiration directes de la France, n'est pas le prolongement de celle-ci. A leur causticité, à leur exaspération, succède bientôt un goût de communication plus étroite avec l'étranger. Des commerces s'établissent, des idées s'échangent, une action réciproque s'exerce, dont il sortira du bien pour la civilisation. Peu d'entente d'ailleurs entre émigrés. Parmi eux, les politiciens : royalistes intégraux et constituants, légitimistes et monarchiens, s'épuisent en disputes. Les purs aristocrates méprisent les gens de robe, le bas clergé et les bourgeois.

Dans le domaine intellectuel, les émigrés sont imbus de l'idée que la littérature française, le théâtre français dominent le monde. Ils ont horreur de Shakespeare, où ils ne découvrent que « de l'histoire mise en dialogue ». Ils s'étonnent de voir cet auteur représenté et admiré partout. Ils finissent par l'accepter, le comprenant mieux. De même, ils goûtent Schiller. Peu à peu, les plumitifs qui vivent dans leurs groupes comprennent que les traditions classiques et la règle des trois unités ont vécu. Dans leurs œuvres, d'ailleurs sans talent, dont les thèmes sont empruntés à la tragique aventure de Louis XVI et aux épisodes de la Révolution, ils rompent avec des règles jusqu'alors intangibles.

M. Baldensperger examine avec un soin minutieux la production littéraire de l'émigration. Des mémoires, dont il donne une copieuse liste, ceux des femmes, alertes, variés, écrits avec finesse, surpassent de beaucoup en valeur ceux des ecclésiasti-

ques et des militaires. Les femmes également, Mmes de Flahaut et de Genlis entre autres, assurent au roman une certaine vitalité. La dernière, dans l'une de ses œuvres, laisse poindre l'influence germanique et quelque prodromes du romantisme. Mieux que les *Natchez*, l'*Emigré* de Senac de Meilhan retrace une image de la sensibilité spéciale de ce monde d'exilés. Delille reste le grand poète de l'Emigration, qu'il a chantée d'un souffle poussif. M. Baldensperger conte ses relations avec Klopstock et marque l'immense action de ce dernier sur la poésie en évolution et marchant, comme il dit, « à la recherche du lyrisme ».

L'une des grandes occupations des émigrés paraît avoir été de « ruminer le passé » et de découvrir les causes profondes de la Révolution. L'ouvrage de Burke sembla un instant fixer leurs convictions, mais ils n'en acceptèrent point toute l'argumentation. Ils accusèrent, un instant, les francs-maçons du trouble dont ils souffraient. Plus tard, sous l'influence de l'abbé Baruel, dont les publications firent grand bruit, ils incriminèrent les philosophes. Ils accueillirent aussi, avec faveur, la thèse providentielle de Joseph de Maistre. Beaucoup, parmi eux, secrètement, convenaient que la catastrophe avait pour cause initiale la faiblesse et l'incapacité de la monarchie. Senac de Meilhan paraît avoir, sur ce point, formulé les plus justes griefs.

Tous les émigrés croyaient cependant fermement au retour de la monarchie et s'ingéniaient à poser les bases d'un statut politique nouveau, capable de stabilité. M. Baldensperger étudie longuement les états d'esprit (et les œuvres qui en découlent) de ces utopistes et reconstructeurs dans le vide. Il montre dans les derniers chapitres de son travail comment les débris de l'ancien régime s'accommodèrent, sous la Restauration, d'une France renouvelée, quels apports d'idées et d'expériences internationales ils lui procurèrent et quels germes de romantisme ils semèrent dans la pensée nationale.

Mémento. — *La Franc-maçonnerie. Mémoire au duc de Branswick*, par Joseph de Maistre, publié avec une Introduction par Emile Dermenghen (F. Rieder, éditeur). Texte très curieux, jusqu'à l'heure inédit, où l'on trouvera étudiés les buts de la franc-maçonnerie, tels que les concevait J. de Maistre, et consistant en « l'instruction des Gouvernements, l'avancement du christianisme, l'étude de la théosophie, la réunion des Eglises ». La préface de M. Emile Dermenghen, très claire,

complète et précise les travaux sur le même sujet de M. François Vernale, que nous avons analysés précédemment. — Restif de la Bretonne : *La vie de mon père*. Introduction et notes de Marius Boisson (Editions Bossard). Réimpression d'un agréable roman où Restif montre les abus de l'autorité paternelle. — Bernard Fay : *Bibliographie critique des ouvrages français relatifs aux Etats-Unis* (1770-1800) (Edouard Champion, éditeur). Important travail d'érudition, auquel l'auteur a ajouté un commentaire historique destiné à préciser la valeur d'influence des volumes cités. — *Poésies dites et inédites du Prince de Ligne*, publiées par Ernest de Ganay et Charles-Adolphe Cantacuzène (Jean Naert, éditeur). Pièces d'un genre léger et galant, amusantes et souriantes même dans la mélancolie, et qui caractérisent bien l'esprit du prince épicurien qui se divertit à les écrire. — *Revue d'histoire littéraire de la France*, octobre-décembre 1924. De M. Jean-Emile Morel : *La vivante Andromaque*. Dans cette tragédie, Racine aurait réalisé « la synthèse vivante de l'antique fiction grecque avec une histoire contemporaine, celle d'Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre ». — De M. Henri Jacoubé : *Alceste serait-il Montausier?* L'auteur étudie le caractère de Montausier, mais ne conclut pas. On a beaucoup écrit sur cette question. Un protestant a même voulu que, Montausier étant huguenot, Alceste le fût aussi. — De M. George R. Havens : *La théorie de la bonté naturelle de l'homme chez J.-J. Rousseau*. — De M. Maurice Serval : *Une amie de Balzac*, étude sur Mme Marbouty et ses relations avec le romancier.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Joséphin Milbauer : *Fer et Acier*, Picart. — Jo Gineston : *Dzim-Boum*, Editeurs associés. — Antoine Chollier : *Poèmes en dents de scie, suivis de Moi-Même, ou les Dits du Poète Egrotant*, préface de T. de Visan, bois de Antoine-Pierre Gallien, Chiberre. — Paul Gilson : *Ecoutez la Chanson bien douce*, bois de Pierre Rousseau et Robert Santerne, « collection de la Gazette de France ». — Alfred Droin : *Du Sang sur la Mosquée*, Fasquelle. — Gaston Foubert : *Chansons dans les Brises*, « à l'enseigne de l'Hermine ». — Jean Larcena : *Jeunesse*, « éditions de la Revue des Poètes ». — Robert-Edward Hart : *L'Ombre Etoilée*, « The General Printing and Stationery Cy Ltd », Port-Louis, Ile Maurice.

Fer et Acier, le poème de la soumission attentive de l'amour subjugué non par les yeux de velours, de satin, de lumière de la femme, mais par les yeux froids, vraiment métalliques de la machine, par la perfection de cette « ossature » calculée et ordonnée pour le juste emploi de ses facultés ; poème de l'homme halluciné par la mécanique et qui aime que ses mains

même désormais non plus blanches ou délicates, nerveuses et pures, s'adaptent à l'idole par la couleur et peut-être par l'odeur qu'elle lui a imposées dès qu'il y touche. M. Joséphin Milbauer est la victime de cette illusion lamentable qui accepte que les constructions réelles d'une science positive puissent conserver dans l'absolu une valeur quelconque. Il ne serait pas loin de penser, j'imagine, que la découverte et la mise en pratique du vol des machines humaines à travers l'espace, ou la transmission au loin de la parole, apportent sur la grandeur de notre époque un témoignage plus probant que, pour ne quitter la France contemporaine, les pures spéculations d'un Henri Poincaré ou la pensée désintéressée d'un Remy de Gourmont. Cependant il honore d'un culte évident la mémoire de Blaise Pascal, et ceci dément peut-être, jusqu'à un certain point, qu'il succombe à l'aveuglement universel de nos jours. Peut-être aussi se laisse-t-il entraîner à l'exemple apparent d'Emile Verhaeren ou encore de Walt Whitman, mais ces deux grands poètes s'émerveillent de l'ingéniosité des hommes bien plutôt qu'ils ne célèbrent l'objet nouveau qu'ils ont ingénieusement construit. Le cerveau qui médite, combine, achève la machine est admirable ; la machine n'est que peu de chose, et quel inventeur de notre temps a fait plus que Prométhée offrant à l'homme le feu qu'il a dérobé, ou l'anonyme qui a créé la première roue, ou celui qui s'est aventuré le premier en pleine mer sur une frêle planche de bois ?

Demain par de nouvelles trouvailles matérielles fera oublier les trouvailles d'hier. Mais Rimbaud n'abolit pas Théocrite ; Renoir n'empêche point Duccio ou le vieux Gérard David auxquels, sans leur porter atteinte, il se juxtapose. La matière même qui s'assouplit et se développe et s'asservit aux usages nouveaux n'a d'autre intérêt que par rapport au cerveau qui en a prévu et réglé l'adaptation. Le surplus vit un jour, cesse de produire son effet, a passé.

Aussi M. Milbauer a-t-il bien raison d'abandonner le ton qu'il adopte dans la première partie de son livre. Les *Promenades*, avec ce large et sobre *Crucifix*, *Paris*, *Nuit*, surtout, plus pathétique, *Dans Une chambre d'Hôtel*, s'imprègnent d'une émotion que ne lui a pas donnée le culte de la machine.

Une sorte d'infatuation particulière à nos jours, c'est le ton dégagé sur lequel on raille ce qui est pur, grand et glorieux. Cette

maladie étrange et triste provient de la regrettable allégresse que l'homme met à sacrifier le sentiment en faveur de ce qu'il regarde comme l'esprit, et surtout de cette faiblesse funeste, la crainte éternelle d'être dupe ! Consentir à admirer, ne pas piquer du bec les défauts ou défaillances d'une splendeur ou d'une gloire, c'est être dupe ; on croit s'égaler, sinon ravaler au-dessous de soi, quand on « *blague* ». C'est un travers assez répandu, et que l'habitude du journalisme, cette plaie moderne, généralise. **Dzim-Boum**, le coup de grosse caisse, M. Ginestou en étourdit les oreilles de la foule ; il ramène ce qui est beau à un niveau commun pour ne point dire trivial, mais ne saurait s'empêcher, habile, averti, de transmuer paradoxalement sa matière par échappées ou inadvertances, en raison sans doute d'une finesse native qu'il n'a pas su tout entière dépouiller, en inspirations subites et brèves de chant vrai et de limpide savoir.

M. Tancrède de Visan, qui nous présente de M. Antoine Chollier les **Poèmes en dents de scie suivis de Moi-Même, ou les Dits du Poète Egrotant**, nous enseigne que l'auteur, grand blessé de la guerre, « est aujourd'hui promené dans une basse petite voiture de vieillard à trois roues », encore qu'il soit tout jeune. Ses élans de ferveur héroïque ont pu être refoulés, brisés peut-être ; la mélancolie, la douleur dont les gémissements secrets en son cœur contrarient les inspirations et les conseils bienfaisants et ardents de la Muse, ne l'ont pas incliné à la vaine déclamation, à l'étalage fastidieux ou lassant de ses maux. La raillerie des autres et de lui-même l'a emporté sur le désespoir. Il assiste avec un calme effrayant à l'écoulement de son existence tordue, et des chants limpides, d'expression très directe, jaillissent spontanément de son cœur ; ce sont les *Poèmes en dents de scie*. Parfois, plus serein, il s'amuse à des *jeux* ingénieux et discrètement subtils, maniérés, où il réussit à merveille. Enfin, il imagine un dialogue assez âpre, dolent et presque brutal, mais à coup sûr émouvant, entre « le Poète Egrotant... ou lui-même » et la mélancolie, et la muse, et l'odieuse et terrassante douleur !

Les petits poèmes de M. Paul Gilson n'ont rien de désagréable. Ils sont tout unis et aisés, d'un ton familier et paisible, tendre et mélancolique. Ils redoutent l'éclat, mais, dans l'ombre où ils se plaisent, leurs jolies facettes accueillent avec délicatesse des reflets

fugaces de couleur attiédie : **Ecoutez la chanson bien douce** ; il n'y a aucune raison de n'y pas trouver quelque plaisir.

« Nouvelle édition revue et augmentée », dédiée « au Maréchal Lyautey, au Conquérant, au Pacificateur » de qui une lettre-préface évoque la soirée au bivouac, où, en attendant le signal du combat, l'auteur, M. Alfred Droin, lut à ses frères d'armes les vers **du Sang sur la Mosquée**, c'est, en effet, comme l'a écrit un commentateur, une œuvre qui, dans l'histoire de la conquête du Maroc, « joue le même rôle que l'œuvre picturale d'un Fromentin et surtout d'un Decamps, dans la conquête de l'Algérie ». Un Decamps, le rapprochement est, en effet, fort juste. M. Alfred Droin est un pur descriptif : posément, exactement, il traduit par son art l'aspect extérieur des choses et les particularités des atmosphères et des paysages, art purement visuel, objectif pour ne point dire, avec plus de simplicité, pittoresque. Rien de plus, aucune introspection. Le poète ne se retrouve ni ne se cherche au centre des spectacles dont la calme beauté le charme ; il n'en transpose pas, non plus, l'image en la recréant dans son cerveau. Ceci bien établi, nombreux les poèmes de ce livre apparaissent parfaits et correspondent avec exactitude à ce qu'en a prétendu faire l'auteur. Je ne crois pas cette conception de la poésie inférieure par elle-même à aucune antre, mais néanmoins ne risque-t-elle d'attacher moins l'attention du lecteur, de la lasser et de lui apparaître plus vite monotone qu'une poésie qui jaillit de l'homme même ou que l'homme emplit de sa farouche présence ? Ce que M. Droin chante ou écrit des Arabes demeure sans cesse descriptif ; leur voix sonne, mais comme creuse et avec des mots qui ne sont point chargés de leur signification intime ; un geste s'élève, se figure à travers l'espace, mais net de sa propre et suffisante beauté, et sans répercussion qui le prolonge d'une âme à une autre âme. Pourtant quelquefois, notamment dans *l'Appel à la Guerre Sainte*, qui est un poème remarquablement composé, le mouvement est plus profond, de l'enthousiasme s'y fait jour. J'apprécie aussi les pièces épigrammatiques, la suite des inscriptions, plusieurs autres sonnets, les pièces en vers de dix syllabes.

Le vers de M. Droin est soigneusement écrit, précis et se plie avec aisance aux règles les plus éprouvées. Il prend soin, dans

un avertissement, de nous confier son aversion pour tout essai d'innovation prosodique ou toute tentative d'esthétique qui s'éloigne des traditions. A lire ses vers on s'en doute, et ils ont l'avantage de ne se présenter sous un visage crispé de dépit ou de la plus futile indignation ; je crois en M. Droin le poète plus digne de confiance que le critique.

Chansons dans les Brises, murmures des humbles sources au creux des saulaies, frêle passage du vent doux à travers les feuillages, voix d'apaisement et de douce sérénité, ces petits poèmes de M. Gaston Foubert sont exquis, d'une mélodie à la fois fraîche et subtile. Il y a joint ses premiers vers, *Strophes à l'Image*, où tout n'est pas à dédaigner ; il s'y trouve des essais infiniment curieux, et des réalisations mieux que pressenties. Cependant de l'une à l'autre partie de ce livret de vers, à quelle discipline a dû se plier la volonté du jeune poète, pour, sans rien perdre de son accent de simplicité, presque de candeur, avoir abouti à cette facture d'une grâce accomplie et d'une assurance parfaite. Parfum léger des bois, fier épanchement des peines et des aspirations ingénues, nature et jeunesse de l'âme palpitent d'accord dans ces petits poèmes qui passeront sans que l'attention s'y accroche. Moi, j'y pressens une préparation patiente à des œuvres viriles d'une rare fermeté.

M. Jean Larcena, également, chante sa **Jeunesse**, mais son ingénuité se marque par une absence de science, de subtilité, jusque dans la facture de ses vers. Il les a laissés jaillir sans retenue, il n'en a point fait l'objet d'un art. L'épigraphe qu'il a prise à Musset, quelques-uns des vers les plus lâchés du grand Musset — qui savait, lorsqu'il s'en donnait la peine, devenir un merveilleux artisan de poésie, — peint assez, il s'en rend compte, l'état de son esprit pendant qu'il composait ce petit volume. Il l'a fait « sans presque y songer », sans doute ; il y paraît, et même un peu trop ; et il aurait, à mon avis, bien agi pour sa propre réputation d'y apporter une sévère et précise révision. Il n'est toutefois pas sans valeur, parce qu'on y sent une âme sincère et parce que tout de même il évite d'écrire de trop lourdes banalités ou avec trop de maladresse.

Cieux lointains, destins profonds, mers étoilées, là-bas où le songe invinciblement nous entraîne parmi les orbes d'or et la splendeur regorgeante des fruits savoureux, mobile éclat des

oiseaux de feu aux voix chaudes et sonores, un homme, là-bas, un poète, de race en partie latine et en partie britannique, chante en rythmes français ses espoirs, ses joies, ses douleurs et, particulièrement, donne une voix précise, fraîche et musicale à ses méditations prolongées. Sous **l'Ombre étoilée**, la noble splendeur de l'Ile Maurice palpite avec ses jardins, ses végétations touffues, ses eaux bruissantes et claires, la lourdeur embrasée de son atmosphère. Puis, un jour, le poète, M. Robert-Edward Hart, qui a pu dédier son volume « à la mémoire » — dit-il, — « de mon ancêtre maternel Pontus de Thiard... ami et précurseur de Ronsard et du Bellay », se rapproche des chanteurs qu'il aime; il va visiter en Madagascar le fin et nostalgique poète Pierre Camo ; il s'en vient même à Paris, dont la nuit pâle exalte sa rêverie; il se réfugie dans un petit village des Vosges, qu'il célèbre et décrit délicieusement, — et s'en revient, plein de lumière et de souvenir, dans la chaude clarté de la terre tropicale.

Ses poèmes, de facture et d'inspiration, sont assez souvent inégaux, mais une ferveur toujours généreuse les élève, les soutient. Quelques-uns, et les plus courts en général, sont parfaits: des dédicaces, des sonnets auxquels, en souvenir sans doute de Samain, il aime adjoindre un quinzième vers, — et, plus étendu pourtant, mais pieusement ému, le très sensible et fier poème à *Pierre Camo*, et *la Mélancolie du Retour*, où s'évoque encore le visage du poète roussillonnais exilé en Emyrne.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

HUMORISTES ET FANTAISISTES. — Thomas Raucat : *L'Honorable partie de campagne*, Nouvelle Revue française. — Louis Léon-Martin : *Angèle, dame de coquetterie*, Arthème Fayard. — G. de la Fouchardière et Félix Cerval : *Tifs d'étoupe et Nib de tifs*, J. Férenczi et fils. — Ernest Tisserand : *Pan ! dans le mille*, Nouvelle Revue critique. — Pierre Mac Orlan : *Les pirates de l'avenue du rhum*, édition du Sagittaire. — Marcel Arnac : *Le brelan de joie*, Bernard Grasset. — Gabriel Soulages : *Le malheureux petit voyage*, Bernard Grasset. — Marc Daubrive : *La dactylo qui purge Homère*, Editions du siècle. — Renée Dunan : *Le prix Lacombyne*, Editions Mornay. — Mémento.

L'Honorable partie de campagne, par Thomas Raucat. Cette histoire qui raconte avec minutie, mais imprévu, les efforts déployés par de notables bourgeois de Tokio pour empêcher un Européen de se compromettre avec l'humble demoiselle japonaise qu'il avait projeté de séduire — contrairement à tous

les usages — est une des plus réjouissantes que j'aie lues depuis longtemps. Rare, au surplus, sous ses dehors nonchalamment fantaisistes, est la qualité de l'observation qu'elle révèle; et s'il y a, sans doute, des intentions caricaturales dans la peinture de mœurs à laquelle s'amuse M. Raucat, on ne saurait se montrer satirique avec autant d'esprit, de bon sens avisé, de mesure et de discrétion aussi, jusque dans la liberté ou la licence. On ne trouve pas trace, ici, de l'amertume recuite de Swift, ni même de l'ironie pincée de nos conteurs du XVIIIe siècle. C'est en philosophe, du point de vue de Sirius, mais d'un Sirius habité par des Olympiens en bonne humeur, et sachant, déjà, pratiquer l'humour, que M. Raucat étudie les façons de vivre de ses Orientaux. Aussi les actes de ceux-ci et les mobiles de leurs actes nous paraissent-ils menus, sinon puérils, quoiqu'ils ne s'abstraient pas du mystère et de la poésie qui se mêlent à toute vie, et que la dernière des estampes si originales de M. Raucat, au lieu de nous faire sourire comme les autres, nous incite à rêver...

Angèle, dame de coquetterie, par Louis Léon-Martin. Une modeste fille de province, faite pour la vie bourgeoise, tourne mal par la faute du plus commun des séducteurs. Elle tourne mal, au gré des moralistes, mais ne perd rien de ses qualités d'ordre et d'économie du fait de vendre ses charmes. Nous sommes plus ou moins déterminés en naissant, comme s'appliquent à le démontrer MM. Delmas et Boll dans leur ingénieux ouvrage sur *La personnalité humaine*, et Angèle, quoi qu'elle entreprenne, agit comme le veut sa nature, qui est pondérée. Ennemie, d'instinct, du scandale et de la dissipation, après avoir traversé une crise où elle risque de perdre le bénéfice de sa vie sagement ordonnée et réglée, elle « se retire », la quarantaine passée (ce qui est faire sa retraite de bonne heure) avec un joli magot. Quel exemple pour son premier amant, qu'elle rencontre par hasard, et qui, parvenu au terme d'une carrière médiocre dans l'administration, l'épouserait peut-être, aujourd'hui... M. Louis Léon-Martin est un ironiste subtil. C'est dans les nuances qu'il excelle. La délicatesse de son art lui permet d'effleurer, d'une lumière qui pour être légère n'en est pas moins révélatrice, les coins de nos âmes qu'on estime préférable de laisser dans l'ombre, d'ordinaire. Son esprit s'est amendé, auquel il était possible de reprocher quelque complaisance, je veux dire un certain

abandon à la plaisanterie facile. A part deux ou trois traits, encore, il me semble, un peu appuyés (dans le chapitre intitulé : *Attente*), il réalise parfaitement cette égalité de ton si difficile à maintenir dans le persiflage. Il faut beaucoup de goût pour amuser en restant vrai, et pour parler à la raison le langage de la vérité souriante.

Tifs d'étoupe et Nib de tifs, par G. de la Fouchardière et Félix Celval. Qui pourrait reprocher à MM. de la Fouchardière et Celval, après le succès de *Mon curé chez les riches* de M. Clément Vautel, d'avoir — je dirais « exploité le même filon » si l'expression ne passait pour péjorative — et de nous présenter, à leur tour, « un curé chez les sabots »? Un tantinet ridicule (ce qui ne saurait me déplaire) ce curé, qui a l'âge et la naïveté de l'abbé Constantin, mais n'est pas comme lui curé des champs, devient aumônier de la maison de retraite des artistes, fondée par Dranem. A son confrère de Cucugnan, il emprunte l'idée du sermon qu'il prononce au baptême des cloches de sa chapelle. Il n'est pas jusqu'à son nom (Sourire) qui ne rappelle, à une syllabe près, celui du populaire ecclésiastique dont les bienfaits, tous les jours chantés par la presse — même anticléricale — procurent aux dames mûrissantes l'illusion d'être jouvencelles. Et voilà qui lui constitue une ascendance sacerdotale assez marquante. L'original auteur du *Bouif* a la dent dure, dans ce cocasse ouvrage où il met aux prises artistes et profiteurs de la scène. Son rire, qu'on pourra trouver parfois un peu gros, laisse percer cependant la sympathie qu'il partage avec le bon abbé Sourire pour les petits rôles de la grande comédie humaine. MM. de la Fouchardière et Celval en s'amusant nous amusent des citations latines, toujours inachevées, d'un prêtre, irrévérencieusement dénommé Laurent-Gossepot. Mais peut-être auraient-ils dû vérifier les répons du missel qu'ils citent de mémoire, et que je suppose qu'ils surent autrefois...

Pan! dans le mille, par Ernest Tisserand. Je l'avoue : j'ai commencé par trouver stupide cette histoire d'un monsieur que son nom, il est vrai, baroque, empoisonne à ce point qu'il n'aspire qu'au moment de se retirer des affaires pour pouvoir se réfugier dans un endroit écarté où d'être un anonyme on ait la liberté. Mais, preuve que M. Tisserand a du talent, c'est que, tout en m'agaçant, son histoire me tenait en haleine, et que je ne l'ai

pas plantée là. Bien m'en a pris, car la sagesse profonde, — mais oui, profonde — qu'elle recèle, m'est, enfin, apparue. Et la voici, tout net : selon que nous prenons les choses, elles nous accablent ou nous exaltent, nous nuisent ou, au contraire, nous servent. En d'autres termes, notre destinée est affaire purement subjective. Le bonheur n'est pas en dehors de nous. Il est en nous. Nous ne le recevons pas; nous le faisons, ou, plus exactement, il est consubstantiel à nous. Quand on s'appelle Pan-Danlemile, comme le héros de M. Tisserand, on porte — selon son tempérament — soit le nom d'un malheureux ridicule, en butte à toutes les railleries, soit celui d'un chef que tout le monde acclame et à qui tout réussit. Un conte philosophique, donc, et de l'esprit le plus français, et du tour le plus moderne, voilà ce que M. Tisserand a écrit. Sa petite œuvre est de qualité.

Les pirates de l'avenue du rhum, par Pierre Mac Orlan. Avec cet humour sec qu'on lui connaît, et qui semble attester son indifférence des critères au moyen desquels nous distinguons entre le bien et le mal, M. Pierre Mac Orlan nous renseigne curieusement sur le monde des contrebandiers et des pirates auquel la loi de prohibition a donné naissance aux Etats-Unis. Pour user des dernières inventions de la science, les aventuriers qui trafiquent de l'alcool et le font entrer en fraude dans *the commonwealth* n'en ont pas moins tous les traits des damnées brutes qui naviguaient, jadis, sous le pavillon brodé d'une tête de mort. Leur audace, leur férocité, leurs ruses sont celles des gaillards qui bravaient la corde, et rien ne plaît tant à M. Mac Orlan comme de prouver à quel point l'humanité reste pareille à elle-même tout en ayant l'air de changer chaque jour. Son reportage — d'une rédaction un peu négligée, mais peut-être intentionnellement — abonde en informations qui ne peuvent pas ne pas être véridiques, et sont savoureuses.

Le brelan de joie, par Marcel Arnac. Trois délurés lurons, maîtres « fouetteurs de verres », comme disait Rabelais, s'en vont bras dessus bras-dessous par le monde, pour pouvoir s'en donner tout à leur aise de bons vins, de gaillardes histoires et de complaisantes filles. Français authentiques en ceci qu'ils ont l'ivresse joviale, au lieu de l'ivresse morne et têtue des gens du Nord, ils se grisent presque autant de conter que de boire, et c'est tout l'esprit des vieux fabliaux qui revit dans leurs aventures.

M. Arnac a dû prendre beaucoup de plaisir à composer ce pot-pourri de traits malicieux et crapuleux, et à l'assaisonner de mots puisés dans nos plus anciens glossaires. Il a mêlé au tout d'heureuses trouvailles de son cru, et je sais maints amateurs d'anas et d'anecdotes à placer ou à replacer dans des dîners d'hommes pour qui *Le brelan de joie* sera une providence.

Le malheureux petit voyage, par Gabriel Soulages. L'auteur de ce petit roman égrillard, mais d'une tenue parfaite, et qu'illustrent les charmants dessins de M. Maximilien Vox, pastiche avec esprit la langue du grand siècle, si ce sont, déjà, les mœurs de la Régence qu'il évoque. Mais, des mœurs, il est vrai qu'il en va à peu près comme des styles, dont il semble assez difficile de dire exactement quand ils commencent et où ils finissent. Ainsi, je me demande quelle date les historiens de l'avenir fixeront à ces façons de vivre que nous avons appelées « d'après-guerre », et qui ne laissaient pas de se manifester déjà en 1910... Le lecteur s'égaiera au récit que fait Marie-Toinon, la servante ou la camériste de La Princesse de La Marsaille, des incidents qui rendent mouvementé le voyage de sa maîtresse. Il admirera la distinction naturelle de cette simple fille, et sa façon de dire en termes galants les pires impertinences ne manquera pas de l'étonner par-dessus tout.

La dactylo qui purge Homère, par Marc Daubrive. Une dactylo, chargée par un membre de l'Institut de copier un rapport sur l'identification de l'île « Ogygie » — c'est-à-dire « antique » ou « née du déluge » — égare ce rapport, et ne se pique de rien moins que de le refaire à l'aide de vagues souvenirs de lectures, et mettons, de quelque imagination. On devine de quoi elle accouche. L'astucieuse qui pratique la parodie burlesque est, sans doute, plus près de l'esprit de *La belle Hélène* que de celui du *Virgile travesti*, et de l'esprit de *Phi-Phi* que de celui de *La belle Hélène*. Elle ne fait pas parler les dieux comme des porteurs d'eau, mais les déesses comme des midinettes ayant au cinéma rêvé devant le mystérieux palais d'Antinoé... L'œuvre de M. Daubrive — qui a de l'érudition — peut-elle passer pour un divertissement littéraire? Je pense que le moins qu'on puisse dire est que, sur cette question, les avis seront partagés.

Le prix Lacombyne, par Renée Dunan. En appelant Lacombyne le prix que se disputent, parmi quelques milliers de

concurrents, les deux héros de son roman, Mme Dunan a voulu marquer qu'il n'y a point de récompense littéraire qui s'obtienne en dehors de l'intrigue. C'est une exagération. Si ce n'était pas une exagération, le ton de son livre serait autre... Ce livre, Mme Dunan a bien dû s'amuser, et peut-être assouvir aussi certaines rancunes, en l'écrivant. Elle a de la verve, du pittoresque dans l'invention déformatrice ; mais si la satire bouffonne de mœurs qu'elle a entreprise a du style, ce n'est pas de psychologie qu'elle s'embarrasse. Ses portraits sont surtout physiques, et les détails assez osés par lesquels elle s'ingénie à les caractériser.

Mémento. — Ayant imaginé de faire entrer le Prix Flaubert à l'Académie, M. Charles Foley (*Le Cornac et son phénomène*, France-Edition) attribue à ce prix, par une invraisemblance suprême, le pouvoir de lancer un auteur mieux que le Prix Goncourt. Il est vrai qu'un manager, qui a le sens de la publicité, y aide un peu... Mais ayant choisi son poulain, il le bride, et le supplice devient bientôt atroce du pauvre diable qu'il a arraché à sa campagne pour le jeter tout palpitant dans la gloire. Livre d'une lecture agréable, quoique d'une fantaisie un peu conventionnelle — au demeurant sans méchanceté. — Cami (*Vierge quand même*, E. Flammarion) est un type, pourrait-on dire, dans le genre de Cervantès. Ce que le génial écrivain espagnol a fait pour — ou plutôt contre — les romans de chevalerie, il le fait, à son tour, à l'égard des romans-feuilletons. Quelle plus amusante charge des procédés de ceux-ci que sa nouvelle œuvre, d'une invention si éperdument loufoque! Par respect pour les lecteurs du *Mercure*, je ne nommerai pas ce que, dans ce roman qui pourrait s'appeler « Flétrie mais vierge », un père enlève à sa fille et conserve dans un appareil frigorifique pour le lui rendre plus tard, quand elle se mariera... Mais l'objet est dérobé par un amant évincé, sinistre et redoutable, et ne revient à sa légitime propriétaire qu'après d'inénarrables péripéties. De petits drames express accompagnent le roman de Cami et lui font un cortège digne de sa cocasse extravagance.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Madelon, pièce en quatre actes de M. Jean Sarment, Porte Saint-Martin, 17 mars — *L'Archange*, drame en trois actes, en vers et un prologue, de M. Maurice Rostand, Théâtre Sarah-Bernhardt, 25 mars.

Il faisait ce soir-là un petit froid sec qui ne m'inspirait, je vous le jure, aucune envie de quitter le coin de mon feu. Un bon livre m'attendait d'ailleurs sur ma table, *La Jeunesse de Méri-*

mée, de M. Trahard, et j'aurais passé une excellente soirée à le lire, ayant depuis longtemps pour le caractère de Mérimée une curiosité qui ne s'est jamais bien satisfaite, si je n'avais reçu de Mme Lara une invitation à venir voir, 66 rue Lepic, les *Cuirs de bœufs*, de Georges Polti, représentés par la compagnie *A. et A.* (*Art et Action*). Je m'étais fait un devoir de me rendre à cette invitation, d'abord par amitié pour Polti, puis par curiosité pour *A. et A.* que je ne connaissais que vaguement. Et me voilà en route longtemps avant l'heure fixée pour le spectacle, car j'avais fait réflexion que le 66 de la rue Lepic est bien loin, bien haut, et que l'on ne saurait prendre trop de précautions pour ne pas y arriver en retard. Quand je m'y trouvai rendu, il était neuf heures moins le quart. Le rideau était pour neuf heures. J'avais donc fait diligence et je m'en félicitais en pénétrant dans l'étroit corridor qui sert d'entrée à la maison et d'où je m'élevai dans un étroit escalier. Or, à peine avais-je atteint le premier étage qu'une jeune femme, fort blonde et jolie, m'invita de la meilleure grâce du monde à redescendre : « Monsieur, me dit-elle, vous arrivez trop tard, il n'y a plus de place. — Trop tard ? Je suis en avance d'un quart d'heure ! — Sans doute, mais ici l'habitude est de venir très tôt. — Excusez-moi d'ignorer les habitudes de la maison, c'est la première fois que Mme Lara me fait l'honneur de m'inviter... — Enfin, Monsieur, je suis au regret, mais je vous conseille de vous en aller, la salle est comble. — Hélas ! Madame, j'ai traversé tout Paris pour venir sur cette colline. La nuit est froide... — Monsieur, je n'ai pas de pelisse à vous offrir. — Je ne l'aurais pas acceptée, c'est seulement ma peine que je regrette. Adieu, Madame, je vois bien que je dois renoncer à vous apitoyer. » Là-dessus je me retirai, et je ne vous parlerai donc ni de la représentation des *Cuirs de bœufs*, ni d'*A. et A.*, ni de Mme Lara, dont le nom byronien et la vie toute vouée à l'art m'inspirent quelque respect. Mais la politesse aussi est un art, et non le plus facile de tous, n'est-il pas vrai ?

§

La première pièce de M. Sarment, *La Couronne de carton*, jouée au Théâtre de l'Œuvre, eut à la répétition générale un succès qui me surprit un peu, je n'y voyais que la mauvaise littérature d'un jeune débutant qui avait trop lu Laforgue. Autour de moi,

tous les gens du théâtre étaient dans le ravissement d'une découverte. Pour le *Pêcheur d'ombres*, pièce du genre le plus odieux — le genre névropathique — ce fut la même chose, avec cette différence que de Laforgue nous passions à Ibsen. On criait au chef-d'œuvre. Je trouvais la pièce crispante, assommante, avec des prétentions à la profondeur et tout un déploiement de fausse génialité qui me faisaient hausser les épaules et loucher vers la sortie. Mais ce qui m'incommodait surtout, aussi bien dans le *Pêcheur d'ombres* que dans la *Couronne de carton*, c'était le jeu de M. Jean Sarment, cette raideur, cette gaucherie dansante, cette voix mal posée et qui semble muer, et cette continuelle façon de se regarder dans la glace, avec des airs de dire : « Hein ? suis-je beau ? Mais admirez-moi donc, tas d'idiots ! » Aussi me gardai-je bien, n'y étant point forcé, d'aller voir *Le Mariage d'Hamlet* à l'Odéon et *Je suis trop grand pour moi* à la Comédie-Française. Pour moi, le cas de M. Sarment était jugé, et les comptes rendus de ces deux dernières pièces ne m'indiquaient point qu'on y pût trouver prétexte à revision. Il en va tout autrement avec *Madelon*.

M. Jean Sarment s'est-il rendu compte qu'au théâtre les lectures sont mauvaises conseillères ? En tous cas, le voilà dans **Madelon** débarrassé de toute la littérature où il était empêtré jusqu'à présent. Ici plus de prétentions au génie, plus de symbolisme, plus de métaphysique, plus d'idéologie. Des caractères dans les situations, simplement. Et c'est bien assez. Et la pièce est excellente. Elle rappelle Bataille avec quelque chose de moins, qui est la sensibilité voluptueuse, et quelque chose de plus, qui est une certaine aristocratie de ton qu'on ne remarque point chez Bataille, écrivain de théâtre horriblement vulgaire. Le grand attrait de *Madelon* réside dans le personnage de Madelon. Nous ne remercierons jamais assez M. Sarment de sa trouvaille. C'est une vraie trouvaille, en effet, que cette Madelon « facile et respectable », bonne fille et sensuelle, et dévouée, et courageuse, et désintéressée, et résignée à souffrir toute sa vie le sourire aux lèvres. J'ignore si l'auteur a peint son héroïne d'après nature. Toujours est-il qu'on la sent vraie. Elle touche. Je ne croyais pas M. Sarment capable d'une création artistique si heureuse et si pleine. Je l'envie beaucoup d'avoir, jeune encore, doté notre théâtre d'une figure à ce point vivante et « typée ». Oui, je crois à la durée de *Madelon*, mais à une condition :

que M. Sarment renonce au plus vite à tenir le personnage de Marc-Adolphe. Il a fait des progrès comme auteur, certes : comme acteur, il est toujours aussi mauvais, aussi exécrable, et le malheureux jeune homme en est le premier puni, car il tue sa pièce. Le soir que j'étais à la Porte-Saint-Martin, le public, qui ne remplissait qu'à demi la salle, a sifflé Marc-Adolphe dans un beau mouvement de révolte contre la muflerie du personnage. Cette muflerie, il faudrait, pour la faire passer, tout le talent, toute l'habileté dont l'acteur Sarment est malheureusement dépourvu. Il joue Marc-Adolphe en mufle volontaire et concentré, il le rend invraisemblable par la fausseté continuelle de son jeu, invraisemblable et odieux, alors qu'un peu de grâce, de brio, d'élégante inconscience sauverait le personnage et la pièce avec lui, sans rien changer, ou presque, au texte. On regrette d'autant plus cette erreur lamentable que M. Sarment a auprès de lui une interprète unique dont ce rôle restera assurément un des meilleurs. Sans cette gêne que crée M. Sarment et qui glace tous les cœurs, Mme Marthe Régnier ferait pleurer chaque soir quinze cents personnes. M. Grétilliat aussi est très bon.

§

Je n'ai pas entendu le prologue de l'**Archange**. Au moment où le spectacle a commencé pour moi, un grand jeune homme, habillé de gris fer, se démenait comme un diable dans le salon d'une villa bourgeoise, au bord de la mer. Il lançait ses bras et ses jambes dans toutes les directions en proférant des paroles innombrables où les mots *étoiles*, *ciel*, *nuages*, *constellations*, *firmament*, etc., s'entremêlaient dans un désordre ahurissant. J'observais le public : il était figé de stupeur et peut être d'admiration. Parut une vieille dame à cheveux blancs, qui se mit à larmoyer et que le jeune homme nomma nourrice. Elle ne tarda pas à disparaître, cédant la place à une jeune fille vêtue de clair, à qui de loin le jeune homme avait fait signe d'entrer, non sans avoir pris la précaution de nous dire que ses parents n'étaient pas là. La jeune fille s'en alla à son tour, après avoir émis quelques propos empreints d'une banalité désolante. Puis on entendit un bruit de moteur, et le jeune homme donna les signes d'une agitation redoublée. Eût-il pas mieux fait de courir au secours de l'aviateur en danger ? Mais cela l'eût obligé à se taire et il

n'en avait visiblement nulle envie. Une autre jeune fille se montra, sa sœur sans doute, qui le rassura sur le sort de l'avion, et nous vîmes apparaître un officier sur la poitrine de qui était accrochée une énorme croix d'honneur, comme pour la revue du 14 juillet. Un peu abruti par les flots d'éloquence que le jeune homme lui versa incontinent sur la tête, il prit sagement le parti de s'asseoir et de boire un verre en attendant les événements. Ceux-ci tardant beaucoup et l'heure s'avançant, l'officier allait se décider à partir quand une personne un peu sèche entra : la mère du jeune bavard. L'officier lui conseilla d'être fière d'un fils qui disait de si belles choses, serra la main de l'orateur et s'en alla. Il ne nous reste plus qu'à faire connaissance du papa. Justement, le voici. Aussitôt le jeune homme se précipite à ses genoux, le cornélianisme coule à pleins bords. Rideau. Le public s'ébroue.

Au deuxième acte, nous sommes sous un hangar, dans un camp d'aviation, près du front. Une sentinelle va et vient dans l'encadrement de l'immense porte. Au-dessus d'une palissade, un avion montre le bout de son aile. Ciel bleu. Officiers noirs. On cause du héros, car pendant la longue demi-heure de l'entr'acte, le jeune homme en veston a eu le temps de devenir un héros en uniforme, et l'officier aviateur du premier acte de permuter pour passer, chose insolite, dans l'infanterie. Se trouvant aux environs du camp, il a profité de l'occasion pour venir serrer la main de son ancien élève. Ce dernier dort et la sentinelle doit croiser la baïonnette pour protéger son sommeil contre la foule qui vient lui apporter des fleurs, ainsi que M. Maurice Rostand l'a vu faire maintes fois dans les loges d'actrices, les soirs de répétition générale. Pourtant, le héros finit par se réveiller aux bruits des conversations. Il sort de sa chambre tout équipé et aussitôt attaque un grand discours, et il ne s'interrompra que par discipline, afin de laisser la parole au généralissime qui justement, lui aussi, se promenait par là. Ce vieux général en profite pour faire une discrète profession de foi internationaliste et recommander au héros d'être un peu moins héroïque. (Car nous ne devons pas oublier que M. Maurice Rostand nourrit dans son beau sein les opinions les plus avancées, et il veut bien faire des pièces à panache, comme son papa, puisque ça peut lui rapporter de l'argent et le conduire à l'Académie, mais il ne doit pas oublier ses amis d'extrême-gauche.) Le généralissime s'est retiré. Le brouillard s'est

levé. Le héros s'envole. Et l'ancien aviateur qui a permuté dans l'infanterie demeure songeur. Nous sommes le 11 septembre Cette date ne lui dit rien de bon. Rideau. Le public se précipite dans les couloirs avec allégresse.

Troisième acte : au Panthéon. La jeune fille du premier acte et la nourrice viennent en cachette pleurer sur le tombeau du héros. La cérémonie officielle aura lieu dans un instant. Le tambour bat, les clairons sonnent. Lazare Carnot et La Tour d'Auvergne se réveillent et se plaignent du dérangement. Mais l'archange Gabriel les apaise et prononce l'éloge funèbre du nouvel arrivant. Tout auréolé de lumière dans son uniforme noir à bandes rouges, c'est lui... Je serai juste : il y a là quelques secondes d'émotion. Ce dernier acte est le moins mauvais.

Un mélange de mièvrerie hagarde et de préciosité falote. Toutes les antithèses romantiques laissées pour compte par Hugo et Rostand le père :

> Les matins les plus gris font les jours les plus roses.

On en trouve cinquante de cette force. Une lâcheté prosodique sans nom. Et des fautes de français, et des fautes de goût dans le détail, et un mauvais goût général, un rastaquouérisme écœurant, et l'impardonnable manque de tact qu'il y a dans le choix d'un pareil sujet. Et par-dessus tout, l'ennui, l'ennui, l'ennui, engendré par le ronflement de l'alexandrin tournant à vide et dispersant au hasard les grands mots, les pauvres grands mots creux, d'un vocabulaire extraordinairement indigent.

ANDRÉ BILLY.

PHILOSOPHIE

Albert Keim : *L'Epicurisme. L'ascétisme et la morale militaire*, Alcan 1924. Pierre Bise : *La politique d'Héraclite d'Ephèse*, ibid., 1925. — Louis Rougier : *La scolastique et le Thomisme*, Gauthier-Villars, 1925. — Pierre Rousselot, S. J. : *L'intellectualisme de saint Thomas*, 2e éd., Beauchesne, 1924. — Pedro Descoqs, S. J. : *Essai critique sur l'hylémorphisme*, ibid., 1924. Daniel Bertrand-Barraud ; *Les idées philosophiques de Bernardin Ochin, de Sienne*, Vrin, 1924. — Condillac : *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, publié par Raymond Lenoir, Colin, 1924. — Maine de Biran : *Œuvres*, T. III et IV : *Mémoire sur la décomposition de la pensée*, publié par Pierre Tisserand, Alcan, 1924.

Parmi ce qui constitue, dans nos programmes classiques, l'histoire de la philosophie, les systèmes grecs, toujours fouillés et

toujours pleins d'énigmes, fournissent un excellent critère de la compétence des historiens. Les sondages qu'on y peut faire, indéfiniment fructueux si l'on procède à l'aide de la méthode philologique, s'exécutent à peu de frais, mais en pure perte si l'on prétend comprendre et juger d'emblée, comme si on lisait quelque moderne. En fait, l'auteur de l'**Epicurisme** connaît mieux Helvétius qu'Epicure, et l'auteur de la **Politique d'Héraclite** mieux Lassalle et Proudhon que le Skoteinos. Il est permis, il est souhaitable d'apprécier à vol d'oiseau, de situer dans l'ensemble de l'humanisme les doctrines ou les hommes, mais après seulement un effort patient, scrupuleux pour approfondir le sens littéral des textes.

De tous les soi-disant Epicuriens dont traite M. Keim en 149 pages, Epicure est le moins étudié ; par contre, on traite davantage de Kant, le moins épicurien des philosophes. Nous ne saurions deviner où on a découvert « une poésie intense et poignante » chez le fondateur du Bouddhisme, car peu de documents sont aussi prosaïques, aussi fastidieusement dilués que les *Suttas.* Soit dit en passant : M. Keim se méprend lorsqu'il assure que « mouni » (sage inspiré) signifie solitaire (33) et que le (pour la) *Bhagavadgîtâ* se rattache à Patañjali (19).

Le livre de M. Bise, Suisse romand, suppose plus de connaissances et atteste le dépouillement des principaux travaux de l'exégèse héraclitéenne. Mais il reste trop loin des textes; il paraît même se flatter de les mieux comprendre à mesure qu'il s'en éloigne. Les questions précises, — par exemple la conciliation du flux universel et du Logos permanent, ou de ce Logos et du feu substance des êtres, demeurent sans aucune tentative de solution fondée sur des documents anciens. Le caractère oratoire de l'exposé surprend et ne contribue point à la précision. L'intention de traduire pour la première fois en français les lettres apocryphes d'Héraclite ne peut qu'être approuvée, mais nous en aurions souhaité une critique objective.

M. Rougier a dépensé une somme considérable de travail pour faire l'analyse critique de la mentalité **scolastique**. Il en trouve l'expression la plus complète dans **saint Thomas**, mais ne néglige point de rappeler comment s'est constituée cette forme de pensée. L'ouvrage est donc plus qu'un examen du Thomisme, il a une portée spéculative et rejoint la réfutation théo-

rique du rationalisme, présentée en 1920 dans les *Paralogismes du Rationalisme* (Gauthier-Villars).

Si fortement charpentée que soit l'œuvre de saint Thomas, si préparée soit-elle par la spéculation antécédente, si corroborée même puisse-t-elle paraître par les entreprises parallèles que tentèrent dans le Judaïsme Maïmonide et dans l'Islam Averroès et Avicenne, M. Rougier a beau jeu de montrer que rien ne prédestinait le plus grandiose des systèmes païens à devenir l'armature dogmatique de la foi chrétienne. Rien, sauf le réalisme ontologique, et, il faut l'ajouter, une logique en possession de tous ses moyens, instrument merveilleux de défense et d'attaque. L'auteur montre clairement que le Thomisme ne sort du Péripatétisme que moyennant la transformation de la distinction abstraite entre essence et existence, en une distinction réelle ; reconnaissons que cette transformation dépend tout entière de la mutation de l'Acte pur en Dieu personnel, doué à la fois d'un entendement qui conçoit et d'une volonté qui crée.

Point n'était besoin, certes, de composer un si gros volume pour établir cette vérité d'histoire, ni pour la confirmer en remarquant que l'Aristotélisme excluait — ou entendait de façon bien différente des Chrétiens — ne disons pas la transcendance (563), mais l'immortalité, la substance immatérielle, le libre arbitre, la Providence. Mais M. Rougier rend un réel service en élargissant l'ampleur de son enquête : il contribue à répandre dans le public — et chez bien des spécialistes — une certaine connaissance de la pensée médiévale. Les chapitres sur la décomposition du système thomiste ne sont pas moins instructifs que ceux qui en décrivent l'élaboration. Loin de faire grief à l'auteur d'avoir ainsi pris le sujet dans son extension maxima, nous estimons qu'il y aurait eu lieu, puisqu'on étudiait moins le Thomisme que la Scolastique, de ne point méconnaître que la scolastique ne se réduit pas à un épisode de la civilisation occidentale. Il y faut voir peut-être une tendance naturelle à tout esprit de tradition, et à coup sûr une phase essentielle dans l'évolution de deux autres considérables civilisations, celles de l'Inde et de la Chine (1). L'analyse des postulats sur lesquels elle repose

(1) P. Masson-Oursel : *R. Philosophique*, XC, 1920, p. 123-145, et *Philosophie comparée* (Alcan, 1923), p. 93-100.

n'en est que plus importante pour qui s'intéresse, très justement, à l'examen des « mentalités ».

Les deux ouvrages que nous devons présenter maintenant sont des œuvres thomistes sur **le Thomisme**. Le premier, d'ailleurs, est classique depuis son apparition en 1908. Cette deuxième édition est enrichie d'une notice de M. L. de Grandmaison sur le P. Rousselot, tué aux Eparges en 1915, et d'une bibliographie complète des travaux de cet excellent esprit. Le second est une abstruse étude de physique scolastique, portant sur la théorie de la matière et de la forme, en particulier sur l'argument des mutations substantielles. Cette théorie est tenue pour vraie, « indépendamment des fluctuations des sciences positives ». Déclaration combien documentaire sur la « mentalité » qu'étudie Rougier !

Réservant pour un compte-rendu d'ouvrages philosophiques spéculatifs l'autre thèse de M. Bertrand-Barraud, *Les valeurs affectives et l'exercice discursif de la pensée*, nous n'envisageons ici que son étude sur **Bernardin Ochin.** C'est une figure très caractéristique du XVIe siècle, qui est, grâce à ce travail, restituée à sa place dans l'histoire religieuse et philosophique. Cet initiateur de la Réforme en Italie a eu le mérite d'éprouver très vivement les incompatibilités que nous signalions tout à l'heure : estimant qu'il « est stupide » de fonder le Christ sur Aristote, il ne veut donner d'autre base à la religion que les Ecritures. Il prêche avec fougue le salut par la foi, et l'impossibilité de l'obtenir par les œuvres. Il creuse profondément le problème de la liberté, il y dénonce des « labyrinthes » qui ont fait impression sur Renouvier. Il fraye la voie à la *Théodicée* de Leibnitz et au « pari » de Pascal ; Milton s'inspirera de lui et Bayle lui accordera son estime. Il quitte les ordres, se marie, élève une famille, et disserte sur l'admissibilité du divorce, sans qu'on ait pu, autrement que par calomnie, incriminer ses mœurs. Il mène une vie prodigieusement vivante d'Italie à Genève, puis en Angleterre, ensuite en Allemagne, et meurt de la peste (1565). Malgré la sympathie de Vittoria Colonna et de Renée de France, il avait échoué dans sa patrie, mais avait joint, dans le reste de l'Europe, ses efforts à ceux des plus éminents Réformés. Les passages les plus philosophiques des *Prediche* d'Ochino sont, fort à propos, ajoutés en appendice à ce méritoire travail.

L'édition de l'**Essai** de Condillac **sur l'origine des connaissances humaines**, publiée par la maison Colin, est établie d'après la comparaison des textes de 1798, de 1792 et de 1746. Elle doit beaucoup, nous assure-t-on, à des suggestions de MM. X. Léon et A. Lalande. La notice initiale de M. Raymond Lenoir est, dans sa concision, toute chargée de faits et d'idées ; mais la véritable Introduction à ce livre doit être cherchée dans le remarquable article donné par l'auteur à la *Revue Philosophique* en mars 1923 (p. 225-275, *Condillac*).

M. Pierre Tisserand continue avec succès son grand effort de restitution et d'interprétation des œuvres de Maine de Biran. Le **Mémoire sur la Décomposition de la Pensée**, qui nous est ici offert en deux colonnes, ne marque pas seulement la prise de possession par le philosophe de ses idées essentielles, mais une date décisive dans l'histoire de la philosophie française. Nous avons affaire dans ce Mémoire à un « essai sur l'origine des connaissances humaines », mais d'une portée tout autre que chez Condillac. Il ne s'agit plus d'exposer la logique des sensations, comme si avec des éléments simples, inanalysables, la pensée se laissait construire en son entier ; on cherche les conditions de la sensation et on les trouve dans l'activité même de l'âme, saisie par introspection. Le rationalisme généliste du XVIII[e] siècle cède la place à une psychologie métaphysique annonçant celles qui seront légion au XIX[e] siècle, depuis le Romantisme jusqu'à Bergson.

Pour mener à bien la tâche dont l'a chargé l'Institut de France, M. Tisserand doit se faire non seulement philosophe, mais critique de textes; non seulement critique de textes, mais biranien jusqu'à coïncider, autant que possible, avec Biran lui-même. Le présent Mémoire ne fut pas publié tel quel par son auteur ; Cousin n'en a donné que la première section. Le texte fourni par M. Tisserand vient des papiers conservés par M. Adrien Naville, à Genève ; or une récente découverte, faite dans les archives de l'Académie des Inscriptions, confirme l'excellence de ce document (*Journal de Genève*, 24 novembre 1924, art. de I. Benrubi). L'introduction qui précède cette édition témoigne du plus heureux effort pour noter, dans ses fugitives hésitations, dans ses scrupules et ses timidités, la composition toujours en devenir de la spéculation biranienne. N'oublions pas de signaler la publica-

tion, dans le même tome III, d'une courte note *sur les rapports de l'idéologie et des mathématiques*, composée, semble-t-il, en 1803, à l'instigation de Cabanis. Biran y affirmait la juridiction de l'idéologie, — nous dirions de la critique rationnelle — sur la géométrie. L'idéologie, dont il tenait pour tributaires les sciences abstraites, dut former dans l'évolution de sa pensée le pont entre les sciences foncièrement mécanistes et sa propre philosophie dynamiste.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Emile Borel : *Principes d'algèbre et d'analyse*, Bibliothèque d'éducation scientifique, Albin Michel. — Silvanus Thompson : *Le calcul intégral et différentiel à la portée de tout le monde*, Dunod.

En fondant cette nouvelle bibliothèque, dont l'esprit est analogue à celui de certains ouvrages de la collection Armand Colin, Emile Borel permet à ses lecteurs d'acquérir une véritable éducation scientifique, sans aucune préoccupation d'examens ni de concours. En principe, ces livres seront accessibles à tous ceux qui ne possèdent des sciences que les éléments, tels qu'ils les ont appris dans les lycées, collèges, écoles primaires supérieures ; par surcroît, ils deviendront capables de lire avec fruit les ouvrages de vulgarisation et de technique, chaque jour plus nombreux, « mais qui ne rendent pas tous les services qu'on en devrait attendre, faute de trouver dans le public une éducation scientifique suffisante ».

La publication, en premier lieu, d'un ouvrage de mathématiques, procède d'une nécessité logique, les mathématiques étant utiles aux autres sciences et ne les supposant pas.

Les mathématiques ne sont pas seulement l'instrument le plus puissant créé par l'homme pour étudier et vaincre les forces aveugles de la Nature ; elles sont aussi la plus belle des créations de l'imagination humaine, et leur valeur comme œuvre d'art prime leur utilité aux yeux de tous ceux qui les connaissent.

Bien que les questions traitées dans ces **Principes d'algèbre et d'analyse** soient passablement abstraites, il est intéressant de les indiquer brièvement, sans oublier les applications théoriques qu'elles comportent.

Tout le monde sait que l'algèbre est une généralisation du calcul arithmétique, caractérisée à la fois par l'emploi plus important des *lettres* (à la place des nombres) et par l'introduction des nombres *négatifs*. Dans un premier chapitre, Emile Borel étudie ce que les mathématiciens appellent « les formes linéaires » : un système de deux équations du premier degré à deux inconnues est un système de deux formes linéaires simultanées. La théorie des formes linéaires intervient notamment dans les changements de coordonnées en géométrie et dans la théorie de la relativité restreinte.

De même que les sciences physiques et naturelles se proposent l'étude et la classification des phénomènes naturels, des espèces animales et végétales, l'un des buts principaux de l'analyse mathématique est l'étude et la classification des fonctions. L'une des fonctions qui se présente naturellement est la fonction exponentielle et son inverse, la fonction logarithmique : elles possèdent entre elles la même relation que l'élévation au carré et l'extraction de la racine carrée. Cette fonction exponentielle représente une foule de phénomènes physiques, biologiques, psychiques et sociaux, parmi lesquels il faut citer principalement : l'absorption de la lumière, le refroidissement des corps, la distribution de la température le long d'une barre, la décroissance de la pression atmosphérique avec l'altitude, le courant électrique de rupture d'un circuit, les réactions chimiques unimoléculaires et les transformations radioactives, la croissance des organismes vivants, la cicatrisation des plaies et la ponte des œufs, la loi de Weber-Fechner sur la relation entre les sensations et les excitants externes, les intérêts composés et la loi de Malthus, relative à l'accroissement de la population en fonction du temps. Les mathématiques permettent de trouver des analogies profondes entre des phénomènes d'apparences disparates.

Le calcul infinitésimal repose sur les concepts fondamentaux de *dérivée* et d'*intégrale* auxquels Emile Borel consacre un chapitre essentiel : la dérivée définit la plus ou moins grande « verticalité » (ou pente) d'un graphique représentatif en un de ses points, l'intégrale représente la valeur de la surface embrassée par plusieurs graphiques qui se coupent. A ce sujet, le lecteur tout à fait profane pourra se familiariser avec ces questions, grâce à la traduction du petit livre du physicien anglais Silvanus

Thompson, **le Calcul intégral et différentiel à la portée de tout le monde**, paru il y a quelque temps déjà. Les dérivées et les intégrales interviennent dans la plupart des problèmes scientifiques : ainsi, le calcul de la puissance d'un moteur exige une intégration, qu'on peut d'ailleurs effectuer empiriquement, en pesant un morceau de carton ou en comptant les petits carrés d'un papier quadrillé.

La fin du livre d'Emile Borel s'occupe des *équations différentielles*, c'est-à-dire des équations entre une fonction et ses dérivées: ainsi le mouvement d'un pendule et le courant électrique dans un circuit oscillant de T.S.F. sont régis par la *même* équation différentielle ; dans les deux cas, il se produit des vibrations possédant une période propre ; dans les deux cas peut intervenir un facteur d'amortissement, qui ne modifie pas sensiblement la période et qui est dû tantôt au frottement, tantôt à la résistance électrique du circuit.

On concrétise la *dérivée partielle* par la pente d'une surface dans l'espace, lorsqu'on coupe cette surface par un plan. L'une des plus simples *équations aux dérivées partielles* est l' « équation des cordes vibrantes », dont l'emploi est très fréquent. A ce type général d'équations se rattachent les équations de Maxwell, qui résument toutes nos connaissances en électricité et qui ont permis de prévoir les ondes ultérieurement découvertes par Hertz ; et aussi l'équation de Hamilton-Jacobi, qui synthétise toute la mécanique et qui joue un rôle important dans la physique des quanta.

On conçoit l'immense intérêt des problèmes magistralement traités dans le petit livre d'Emile Borel. Les mathématiques sont la grammaire de la science ; elles deviendront même, n'en doutons pas, la grammaire de la pensée. Il n'en faut pas moins s'opposer, pour le moment, à l'abus que font certains auteurs du langage mathématique, croyant ainsi donner de la rigueur et de la précision à des questions qui n'en comportent pas encore : un tel procédé ne présente aucun danger pour les physiciens et les mathématiciens, mais il induit quotidiennement en erreur les esprits moins avertis des biologistes, des psychologues et des sociologues.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Louis Garriguet : *Manuel de Sociologie et d'Economie sociale*, Bloud. — Lucien Deslinières : *Le Socialisme reconstructeur*, France-édition, 19, rue Gazan. — Henry Gleize : *Ce que l'ingénieur social doit savoir*, Alcan. — Mémento.

Le **Manuel de Sociologie et d'Economie sociale** de M. Louis Garriguet porte en sous-titre : *Les Principaux problèmes sociaux étudiés aux lumières de la théologie, du droit naturel et de l'histoire*, et cette abondance de luminaire ne doit pas surprendre, quand on sait que l'auteur est prêtre et supérieur honoraire de grand séminaire.

Mais sans aller jusqu'à dire que chaque science doit se suffire à elle-même, ce qui serait inepte, on peut se demander si sociologie et théologie ont beaucoup à gagner à aller ensemble. Que dirait M. l'abbé Garriguet s'il voyait paraître un *Traité de théologie d'après les lumières de la science sociale*? A propos du droit de propriété par exemple, notre auteur reconnaît à chacun le droit de disposer de ce qu'il possède à sa volonté, « pourvu toutefois que cette volonté soit conforme aux vues de la Providence », et il ajoute que, pour son administration, « l'homme est rigoureusement tenu de se conformer à l'ordre établi par le Créateur ». Tout ceci part d'un bon naturel, et en pratique ne donnerait pas de mauvais résultats, mais ce n'est pas de la science! Qui nous exposera les vues de la Providence? Qui nous précisera l'ordre voulu par le Créateur? M. l'abbé Garriguet. Mais s'il se trompe? Or, une erreur de sa part peut être grave, puisqu'il réclame le droit de nous forcer « rigoureusement » à nous conformer à ses dires! Justement, en présentant son livre, l'auteur assure que l'Ecole sociale catholique dont il se réclame « tient un juste milieu entre le Libéralisme économique et le Socialisme révolutionnaire dont les principes sont également faux » ; or voilà une assertion qui dénote une certaine intrépidité. L'économie politique est une science. On la sait ou on ne la sait pas. On la dédaigne ou on ne la dédaigne pas. Libre aux socialistes révolutionnaires et aux catholiques socialisants de l'ignorer au propre et au figuré, elle n'en existe pas moins, et les lumières de la théologie comme celles de la marxologie ne prévaudront pas contre elle. Donc, que les porte-chandelles de l'une et de l'autre nous laissent en paix.

Au surplus, les professeurs de sociologie des grands séminaires devraient se rappeler que Léon XIII, leur guide et maître, prenait lui-même pour guide et maître Bastiat, ayant les *Harmonies économiques* pour livre de chevet, et ils pourraient bien méditer un peu plus cette œuvre de science et de libéralisme, au lieu de vaticiner sur les vues de la Providence et l'ordre établi par le Créateur.

§

Avec les **Principes d'économie socialiste** de M. Lucien Deslinières, *le Socialisme reconstructeur*, autre son de cloche, mais non moins impatientant. Comme dirait M. de Pourceaugnac, jamais je n'ai été si saoul de sottises! L'auteur, moins modeste en son *inseratur* que M. l'abbé Garriguet, qui en offre deux ou trois au choix de ses bibliographes, un de lui, un de son éditeur, un du « Dictionnaire des contemporains », embouche une trompette épique singulièrement clangorante : « Voici un livre absolument unique dans son genre. Ni en France ni dans aucun autre pays, etc., etc. » Pourtant il existe une fameuse quantité d'*Utopies*, d'*Icaries*, de *Salentes*, de *Cités du Soleil*, et qui ne sont pas de mérite inférieur, car j'espère bien que M. Lucien Deslinières ne se met pas trop au-dessus de Platon, de Thomas Morus, de Campanella, de Fénelon, etc. Il m'objectera sans doute que ce n'étaient là que des rêveries bien intentionnées, alors que son socialisme à lui est archi-scientifique. Hélas! nous sommes payés pour savoir ce que c'est que le socialisme scientifique! Nous le voyons fonctionner sous nos yeux, en petit chez nous avec les industries d'Etat, monopole des allumettes, téléphones, tabacs, arsenaux, flotte d'Etat, chemins de fer d'Etat, et en grand à l'étranger, Russie, Australasie, etc. M. Deslinières ne le nie pas, et trè loyalement il avoue que les expériences de la Moscovie soviétique et du Queensland australien n'ont rien donné de bon. Mais cela ne le désarçonne nullement. C'est parce que, nous dit-il, les socialistes de là-bas ont employé de mauvais moyens pour atteindre leur but. Et voilà l'explication! On reste à son tour désarçonné devant un tel aveuglement. Le propre du socialiste est d'être imperméable à tout bon sens et de marcher les yeux clos comme un fakir à la conquête de sa Jérusalem terrestre.

Le socialisme a paralysé le développement économique du Queensland, ce n'est pas la faute au socialisme! Le socialisme a

ramené la Russie à un état de civilisation tout au plus du xe siècle, ce n'est pas la faute au socialisme! C'est qu'on s'y est mal pris! Qu'on nous laisse faire, nous, et ce sera de la belle et bonne ouvrage! Que répondre à de pareilles illusions? Du moins, Cabet, après avoir écrit *Icarie*, a eu le courage d'aller la mettre en pratique en Amérique, et son petit groupe communiste, dont M. Prudhommeaux a écrit la très instructive histoire, a longtemps végété (peut-être végète-t-il encore) à travers je ne sais combien de scissions, de liquidations, de reconstructions et de fusions. Si M. Lucien Deslinières avait eu un peu plus confiance dans son idéal, il aurait été le réaliser au Maroc, comme il parlait un moment de le faire. Il est vrai qu'en s'abstenant, il s'est montré sage. Son Icarie marocaine n'aurait pas mieux réussi que l'Icarie américaine, que l'Icarie australienne (qui n'est d'ailleurs qu'à demi-socialiste) et que la gigantesque Icarie russe — qui n'a produit que la misère, la guerre, la peste et la famine. Et c'est de ce paradis que se rapprochera tout peuple qui voudra appliquer les principes socialistes, et qu'il s'en rapprochera d'autant plus que son socialisme sera plus orthodoxement communiste.

Il y a quelque temps, M. Deslinières écrivait un *Délivrons-nous du marxisme !* qui permettait de croire que ses yeux de derviche tourneur s'ouvraient enfin. Hélas! non. Ce qu'il blâmait dans le marxisme, c'était la frénésie révolutionnaire, la lutte des classes, le règne du knout et de la mitrailleuse. Et certes, c'était déjà quelque chose et dont il faut lui savoir gré.

Mais pour la doctrine, il reste à fond marxiste, puisqu'il continue à demander la substitution de la propriété commune des moyens de production à leur propriété privée. Peut-être se croit-il très libéral en n'allant pas jusqu'à la communauté des produits, mais il est surtout très illogique, car le vrai communisme exige les deux; on le voit en ce moment en Russie où la *Nep* nouvelle, qui admettait la propriété privée des produits, avait tellement compromis le communisme des moyens de production qu'il a fallu l'étrangler à nouveau.

Quant au moyen révolutionnaire, il est indispensable, à moins qu'il s'agisse d'une petite Icarie de quelques fanatiques vivant en parasites dans un milieu normal; un grand régime communiste ne peut s'établir et se maintenir que par la force, comme on le voit dans tous les États soviétiques où il n'y a ni élections, ni

assemblées, ni liberté de la presse, ni liberté de réunion, mais pure et simple tyrannie de grands khans de la Horde d'or, avec toutes les délicieuses conséquences déjà dites. Le Socialisme Constructeur de M. Deslinières ne donnerait donc pas d'autres résultats que celui de Lénine, et l'auteur comprendra sans doute que les civilisés qui tiennent un peu à la civilisation reculent devant cet eldorado de kalmouks.

§

Au sortir des naïvetés de M. l'abbé Garriguet et des absurdités de M. Lucien Deslinières, avec quelles délices ne lit-on pas le livre de M. Henry Gleize : **Ce que l'Ingénieur social doit savoir** ! Enfin, voilà du vrai, bon, sage et efficace socialisme, car nul plus que moi ne regrette que ce beau mot *socialisme* soit accaparé par des fanatiques ignorants ou de sanguinaires bandits. M. Henry Gleize s'intitule ingénieur social et dédie son livre « à nos futurs ingénieurs sociaux ». C'est un beau nom aussi que celui d'*ingénieur social*, qu'avait créé le grand économiste Cheysson, et qui devrait être celui d'une catégorie savante et précieuse de citoyens dans un État moderne. Il y en a officiellement aux Etats-Unis, et il commence à y en avoir aussi en Belgique.

Et sans doute, parmi eux pourront s'introduire des fourriers du Grand Soir, comme les socialistes de la chaire se sont infiltrés, il y a quelque cinquante ans, parmi les économistes classiques, mais enfin on peut s'entendre avec les socialistes de la chaire, qui quelquefois sont très spirituels et presque toujours très documentés, et de même pourra-t-on discuter avec un ingénieur social. Quant à ce que doit savoir l'ingénieur social, on ne peut mieux le dire qu'en reproduisant les têtes de chapitre de l'ouvrage : 1° Assurances (maladie, invalidité, maternité, vieillesse, décès) ; 2° Accidents du travail ; 3° Lutte contre le chômage ; 4° Allocations familiales et Caisses de compensations ; 5° Habitations à bon marché. Sur toutes ces vastes questions, le livre dont je parle abonde en renseignements précis et précieux, que chacun aura profit à connaître.

Après avoir comparé les deux grandes tendances en matière d'économie sociale, la tendance libérale, qui a mené si haut les pays anglo-saxons, et la tendance interventionniste, avant-courrière du socialisme, qui n'a mené l'Allemagne qu'à la guerre et à la

défaite, l'auteur se prononce en faveur d'une politique sociale respectant avant tout l'équilibre de l'économie productive, harmonisant l'initiative privée et l'action des pouvoirs publics, celle-ci ne s'exerçant en principe que quand la première s'avoue impuissante, et faisant une part égale au devoir social des patrons et au devoir professionnel des ouvriers. Ces conclusions sont fort sages, et sont en somme celles des économistes classiques libéraux qui n'ont jamais, pas plus Leroy-Beaulieu qu'Yves Guyot et pas plus M. Colson que M. R.-G. Lévy, nié le droit d'intervention de l'Etat dans de saines limites.

Tout, d'ailleurs, est affaire de mesure, et on peut toujours s'entendre entre libéralisants et socialisants ; ne sont en dehors de la science comme du bon sens que les collectivistes et communistes, caricatures des partisans de l'intervention, et les anarchistes, caricatures des partisans de la liberté.

Memento. — Henri Hauser : *Le Problème du Régionalisme*, Presses universitaires. Ce livre fait partie de *l'Histoire économique et sociale de la guerre mondiale*, publiée par la *Dotation Carnegie pour la Paix internationale*. Il ne traite donc pas de la théorie du régionalisme en général, mais des applications qui en ont été faites pendant la guerre : Comités consultatifs d'action économique des régions militaires et Groupements économiques régionaux, lesquels n'ont d'ailleurs pas donné tous les résultats qu'on attendait. Les jalousies locales, Lyon et Saint-Etienne par exemple, et le particularisme excessif, Nice préférant se rattacher par-dessus deux départements à Grenoble plutôt qu'à Marseille, se sont opposés à la création de grandes régions, seules capables d'avoir une vie puissante. Ce demi échec a montré d'ailleurs la vitalité du département qui, comme le dit M. Camille Jullian dans un article, *Le patriotisme départemental*, de la *Revue de France* du 1er mars, est la véritable unité élémentaire de la patrie. Ne touchons pas au département! dit-il avec raison. — Dans la même *Revue de France*, je signale les judicieux articles *L'Allemagne comme je viens de la voir*, de M. Jean de Grandvilliers, auteur, d'autre part, d'un des romans les plus solides, *Le Prix de l'homme*, qui aient paru sur la guerre, et qui vaut mieux que tant d'autres dont on a davantage parlé. — Julien Hayem : *Mémoires et documents pour servir à l'histoire du Commerce et de l'Industrie en France*, Hachette. Cette 8e série d'un ouvrage couronné par l'Institut contient plusieurs monographies très intéressantes, notamment sur *Le Commerce des beurres et œufs* et l'*Usage industriel de la houille*. — Rachinel : *Le Livret de l'Employé de Commerce*, Librairie de l'Enseignement technique. Le titre de cet ouvrage suffit à en indiquer la

valeur éducative pour le futur commerçant. — *L'Economiste européen* du 27 février énumère les initiatives, bonnes et mauvaises, de la Chambre en matière financière. Du côté louable ; la suppression du bordereau de coupons, la création d'une Caisse de rachat de rentes, la stipulation d'avantages pour les contribuables qui auront payé d'avance leurs impôts, et le vote pas trop tardif (4 douzièmes provisoires cependant) de la loi de finances. Du côté critiquable : l'annonce de contrôles qui seront peut-être aussi fâcheux que le bordereau de coupons, l'oubli de doter de ressources suffisantes la Caisse de rachat de ventes, ce qui la rend inefficace, le maintien de la loi du 3 avril 1918, qui interdit l'exportation des capitaux, entrave maladroite, et l'absence d'économies budgétaires. Espérons que toutes ces fautes seront réparées peu à peu.

HENRI MAZEL.

ENSEIGNEMENT

Dr Ed. Claparède : *Comment diagnostiquer les aptitudes chez les écoliers*, Bibliothèque de philosophie scientifique, Flammarion, 1924. — Dr Th. Simon : *Pédagogie expérimentale* (écriture, lecture, orthographe), Bibliothèque de pédagogie expérimentale, Colin, 1924.

« Commencez donc par mieux étudier vos élèves, conseillait Jean-Jacques Rousseau aux maîtres, car très assurément vous ne les connaissez pas. » Mais jusqu'à la fin du XIXe siècle, les maîtres n'en sentirent pas le besoin, car il semblait que l'éducation n'eût d'autre but que de réprimer en l'enfant ce qui lui est propre pour lui imposer les intérêts, la logique et les formes d'activité de l'adulte. C'était méconnaître que le problème éducatif comporte au moins deux facteurs : le milieu social avec ses exigences, l'élève lui-même avec ses aptitudes, et qu'il n'est pas plus possible d'ignorer l'un que l'autre. Encore aujourd'hui, la psychologie de l'enfant n'est qu'une matière d'enseignement accessoire dans les Ecoles normales primaires. Que diriez-vous d'une école d'horticulture où l'étude de la plante serait presque passée sous silence ? Il est vrai que la science des plantes est déjà vieille et que celle de l'enfant est si jeune encore et mal constituée qu'à peine commence-t-on à la pouvoir enseigner.

Ceux qui s'intéressent moins aux problèmes théoriques qu'aux résultats pratiques et immédiatement utilisables apprendront avec le Dr Ed. Claparède **Comment diagnostiquer les aptitudes chez les écoliers**. Il est possible de porter aujourd'hui, sur le niveau mental, les connaissances et les apti-

tudes d'un sujet, un diagnostic ferme et objectif. On y parvient en le soumettant à des épreuves courtes, soigneusement choisies, appelées *tests*.

De nombreuses recherches ayant montré quels sont les tests que peut passer un enfant normal d'un âge donné, il suffit de les répéter avec un autre enfant pour savoir s'il est normal, en avance ou en retard dans son développement intellectuel, de combien d'années ou de mois. D'autres épreuves, moins satisfaisantes il est vrai, révèlent les aptitudes naturelles et, en quelque sorte, la physionomie mentale. Il faut aux tests la consécration de l'étalonnage, c'est-à-dire de l'essai sur un très grand nombre de sujets; aussi voit-on s'organiser de vastes et minutieuses enquêtes, nationales ou internationales.

La psychologie infantile scientifique, ou pédologie, a sans cesse recours aux statistiques et aux graphiques, elle s'applique à édifier des courbes en cloche et calcule au centième des corrélations. L'aridité de telles recherches, l'évidente disproportion entre certains résultats obtenus et le labeur énorme qui y conduisait, plus encore l'importance que la pédologie affectait de donner à la physiologie, lui valurent longtemps en France une assez mauvaise presse.

Une longue tradition rattache chez nous la psychologie à la philosophie, et nous aimons mieux y voir appliquer l'esprit de finesse que l'esprit de géométrie. Habitués aux subtilités et à la silencieuse ferveur de l'introspection, nous n'avons pas vu sans un étonnement chagrin l'emploi, dans l'étude des faits de conscience, des compas, des ressorts et des chronomètres. Certaines exagérations semblaient nous donner raison, l'abus d'appareils plus ingénieux qu'utiles : ergographes et mnémomètres, tachistoscopes et spiromètres, la puérilité aussi de certains sujets d'enquêtes. Mais l'abus ne condamne pas l'usage et nous ne pouvions ignorer plus longtemps la psychologie scientifique.

Il appartenait au regretté A. Binet de l'acclimater en France, de mettre au point la méthode des tests et d'établir une série d'épreuves constituant une véritable échelle métrique de l'intelligence. Des imitateurs ont depuis complété et perfectionné son œuvre. On trouvera dans le manuel du Dr Claparède, avec les tests de Binet, ceux de Terman, en tous points excellents, ceux

de Mlle Descœudres, précieux pour les jeunes enfants, ceux de Sanctis, de Goddard, de Piaget..., etc. D'excellents conseils méthodologiques permettront de les appliquer correctement et d'interpréter les réponses dans l'esprit des auteurs. Je regrette seulement de n'y pas trouver l'indispensable matériel de figures et d'images. Si l'on peut aisément tracer soi-même les lignes d'inégale longueur que nécessitent certaines épreuves, on ne saurait substituer des images quelconques à celles dont un long étalonnage a vérifié l'excellence et fixé la signification.

Malgré cette lacune, l'ouvrage rendra de grands services aux maîtres, aux parents et aux orienteurs. Le problème de l'orientation professionnelle prend une grande importance dans les pays éprouvés par la guerre. Il s'agit d'éviter ce gaspillage de forces que représente l'entrée d'un individu dans une carrière à laquelle il n'est pas apte et préparer le passage de la classe à l'atelier. Fréquemment, le personnel enseignant est appelé à donner son avis sur le choix d'une profession ; il ne peut le faire, s'il ne sait déterminer les aptitudes des écoliers avec une précision objective, car l'expérience a montré qu'on ne peut entièrement se fier à l'appréciation subjective des maîtres.

Mais ce sont surtout les théoriciens de la pédagogie nouvelle qui éprouvent le besoin de connaître plus scientifiquement l'enfant. Sans doute, on allait répétant depuis quelques années que la pédagogie doit s'appuyer sur la psychologie, mais celle-ci était si vague et générale qu'on ne savait comment l'utiliser. Les éducateurs voudraient aujourd'hui que leur action s'inspirât des intérêts de l'enfant à ses divers âges, qu'elle répondît à ses propres sollicitations, qu'elle épousât le rythme même de son développement naturel. C'est lui donner pour base la psychologie scientifique. « A chaque instant, écrivait récemment M. Lapie, se pose pour l'instituteur une série de problèmes que seule pourrait résoudre la collaboration d'éducateurs et de psychologues. » Malheureusement, la toute jeune pédologie n'a encore atteint que des résultats partiels et provisoires, et l'heure n'est pas encore venue de reconstruire, suivant ses données, tout notre édifice pédagogique.

Non que je méconnaisse l'intérêt des notions qu'on lui doit. Il est très important, par exemple, que le caractère spécifique de la mentalité infantile soit devenu évident, afin qu'on ne s'obstine

plus à chercher l'homme en l'enfant. Et désormais les programmes devront tenir compte des étapes successives que franchissent les écoliers au cours de leur formation intellectuelle. Les observations psychologiques comme les courbes de croissance conduisent à diviser l'enfance en un certain nombre de périodes ayant leur allure propre. Un ressort interne commande le mouvement que nous n'avons le pouvoir ni de hâter, ni de retarder et dont il nous faut bien, par conséquent, nous accommoder.

Certains observateurs en ont pris prétexte pour énoncer et défendre cette fameuse loi biogénétique selon laquelle le développement de l'enfant récapitulerait le développement de l'espèce. Il est assez surprenant que les psychologues aient accueilli cette extension de la loi d'Haeckel au moment même où les embryogénistes élèvent contre elle les plus sérieuses objections. Elle peut constituer une intéressante hypothèse de travail, il est assurément excessif d'en faire l'expression de la réalité. Que l'enfance ait ses phases animale, sauvage, nomade, pastorale et tribale, rien n'est moins prouvé. Aussi bien, les interprétations offrent-elles une diversité réjouissante : la douzième année correspond selon Miss Reaney au nomadisme préhistorique et selon M. Ferrière à la vie des artisans et des commerçants, dans la Cité antique. M. Ferrière n'hésite pas d'ailleurs à fonder sur cette loi biogénétique le plan de son Ecole active, et il pousse la pénétration jusqu'à retrouver dans l'adolescence un écho des invasions barbares, du moyen âge et de la Renaissance !

La loi d'Haeckel n'est pas un postulat; et qui se flatterait d'autre part de connaître réellement l'évolution psychique de l'humanité primitive ? Aucun préhistorien certainement. A peine savons-nous l'histoire de l'esprit européen depuis quelques millénaires, alors que l'homme dresse peut-être sa silhouette verticale sur la planète depuis plusieurs millions d'années.

Il faut aussi renoncer à rapprocher nos enfants des sauvages modernes. Le passé racial des Boschimans est sans doute aussi considérable que le nôtre, et l'on peut penser qu'ils diffèrent totalement de ce que furent les Aurignaciens ou les Chelléens eux-mêmes, si proches encore de l'animalité, mais portant en eux toutes les possibilités de la civilisation future.

La pédologie n'a vraiment pas besoin de s'aventurer sur ce terrain conjectural pour s'imposer à l'attention. Ce qu'il importe

de savoir, c'est que les facultés s'éveillent l'une après l'autre en l'âme de l'enfant et qu'elles croissent très inégalement, si bien que les écoliers n'atteignent pas tous au même âge chronologique le même degré de développement mental. Il y a, à côté des normaux, des retardataires pour lesquels s'ouvrent, dans le monde entier, des écoles spéciales. En Allemagne et aux Etats-Unis, on commence à grouper aussi à part les surnormaux. La Suisse et la Belgique, sans aller jusqu'à réaliser l'école individuelle sur mesure que réclame M. Claparède, envisagent la création d'écoles distinctes pour les enfants des divers types mentaux.

On voit quels services éminents rend déjà aux éducateurs la psychologie scientifique. Elle conduira à perfectionner encore les techniques pédagogiques. Pédologie et pédagogie sont dans une si étroite et évidente dépendance que le Dr Simon, continuateur de Binet, peine à les distinguer. Lisez plutôt sa **Pédagogie expérimentale**. Vous y trouverez un excellent exposé des principes et des buts de cette science qui, entre les mains françaises, se propose moins de bouleverser la pédagogie traditionnelle que de l'améliorer par d'incessantes retouches. Déjà, l'expérimentation a permis de formuler les conditions les meilleures de la mémoire et de préciser l'importance relative dans l'étude de l'orthographe, des facteurs visuels, moteurs d'articulation et purement logiques.

On a pu fixer expérimentalement l'âge normal de la lecture et de l'écriture. Il est acquis désormais que des questions de programmes, de méthodes et d'horaires, à propos desquelles on opposerait sans profit des arguments théoriques, ressortissent à l'enquête et à la statistique. Faut-il introduire à l'école la semaine anglaise ou conserver le repos du jeudi? L'enseignement classique est-il préférable à l'enseignement moderne? Les grandes vacances sont-elles trop longues ou mal placées? Des journalistes, des politiciens en discutent avec autant de talent que d'incompétence. Il faudrait organiser des expériences sur des classes parallèles, ouvrir des enquêtes.

Notre époque aura vu s'étendre à la vie même de l'esprit les méthodes objectives de mesure et de comparaison empruntées aux sciences exactes. Nous demandons aux maîtres qui n'étaient souvent qu'*enseigneurs* de se faire *observateurs*; ils y réussiront

aisément si, respectueux de l'enfant, ils se montrent plus empressés à le comprendre qu'à le corriger.

JEAN MOREL.

GÉOGRAPHIE

Camille Vallaux : *Les Sciences géographiques*, Alcan.

Depuis plus de vingt ans, M. Camille Vallaux enseigne la géographie. La liste de ses articles et de ses livres sur des sujets géographiques est longue et variée. Il a fait une étude particulière des mers et de la navigation. Il a visité et décrit la Bretagne, l'archipel de la Manche, la Norvège. En collaboration avec M. Jean Brunhes, il a publié un volume important sur *La géographie de l'histoire*. Après tant de recherches sur les questions les plus diverses, il a voulu dégager les notions fondamentales qui constituent le fond de la discipline géographique, il s'est proposé d'écrire une philosophie de la géographie.

C'est le résultat de ses méditations sur ce sujet qu'il nous apporte dans un ouvrage considérable : **Les Sciences géographiques**. Très complet, très documenté, et en même temps très personnel et très suggestif, ce travail sera sûrement très lu et suscitera des controverses. On emporte de sa lecture l'impression d'un grand savoir et aussi de beaucoup de doutes.

A la simple inspection des chapitres, ce savoir se manifeste. Les premiers traitent de la géographie proprement dite, dont M. Vallaux étudie les divers éléments : définition, régions, climats, faits de masse, tours d'horizon, modification des milieux par l'homme, possibilités d'expérience et de prévision. Dans une seconde partie, l'auteur traite des géographies particulières ; physique, biologique, historique et sociologique.

Les doutes apparaissent quand il passe à l'explication des notions qu'il a recueillies. Nous avons tous entendu dire qu'il n'est pas bon, quand on n'est pas médecin, de lire des traités de médecine. Peut-être n'est-il pas meilleur, pour un géographe, de trop approfondir les traités de métaphysique. M. Camille Vallaux a dans sa bibliothèque le remarquable ouvrage de M. Meyerson sur *l'Explication dans les sciences*. Il l'a lu et relu, et il le cite souvent. Il semble avoir contracté dans cette fréquentation un besoin de tout comprendre qui, appliqué à la géographie,

est excessif. S'il est une discipline à propos de laquelle on peut affirmer qu'on ne sait jamais le tout de rien, c'est bien la géographie. Lui demander plus que de mettre de l'ordre dans l'exposition de faits contingents, c'est lui demander trop. S'il avait admis la vieille définition d'après laquelle la géographie est la description raisonnée de la surface de la terre, considérée comme le séjour des êtres vivants et le cadre des sociétés humaines, M. Camille Vallaux aurait marché sur un terrain plus ferme.

Ce n'est pas ici le lieu d'instituer avec lui des controverses doctrinales. Disons seulement que sa critique ne sera pas stérile. Il est bon pour le progrès de la science qu'on mette parfois en question les idées reçues, surtout quand on le fait comme M. Vallaux avec beaucoup de talent et un grand amour de la vérité.

Nous voudrions, avant de terminer, appeler l'attention sur deux questions de détail qui intéresseront peut-être un certain nombre de lecteurs.

La première est relative à la durée du pouvoir germinatif des graines.

> La persistance tenace des puissances de vie dans les graines a été prouvée, écrit M. Vallaux (p. 367), par quelques expériences célèbres, notamment par la germination de quelques grains de blé trouvés dans les sépultures d'Egypte où ils étaient demeurés, loin du soleil, pendant trois mille ans, comme les momies étendues près d'eux.

Cette croyance n'est pas propre à notre auteur ; on peut même dire qu'elle est très répandue. Qu'en faut-il penser ? M. Paul Becquerel a institué sur la question, au Muséum d'Histoire naturelle, des expériences méthodiques dont il a donné les résultats dans la thèse qu'il a soutenue en 1907, à la Sorbonne, pour le doctorat ès-sciences (1). Ses recherches ont porté sur de vieilles graines de la graineterie du Muséum, dont la date d'arrivée, rigoureusement contrôlée, variait entre 25 et 136 ans. Ces graines représentaient 500 espèces de plantes. Il a été obtenu vingt germinations seulement, et cela pour des graines ayant de 28 à 87 ans. Aucune graine ayant plus de 87 ans n'a germé. Cette expérience tranche la question de la durée de germination des graines. M. Paul Becquerel déclare que « la nature ne nous présente aucun cas de longévité indéfinie de la part des graines ».

Et les graines des tombeaux d'Egypte ? M. Becquerel n'a pas

(1) La thèse a été publiée à Paris, chez Masson, en 1907.

négligé de s'en préoccuper. Il rappelle que M. Griffon, professeur à l'Ecole de Grignon, a demandé à M. Maspero son avis sur la question. M. Maspero a répondu que, quand il s'agit de graines achetées aux fellahs comme venant des tombeaux, elles lèvent presque toujours parce qu'il y a eu supercherie, mais que, quand il s'agit de graines trouvées dans les tombeaux par les personnes mêmes qui les ont données aux expérimentateurs ou qui les ont expérimentées, à sa connaissance, elles n'ont jamais levé.

On ne peut plus désormais, conclut M. Becquerel, invoquer comme preuve de la longue durée de la vie latente et comme exemple de vie suspendue, les graines authentiques qui proviennent des sarcophages et des pyramides.

Le second point sur lequel nous voudrions indiquer un désaccord avec M. Vallaux concerne Frédéric Le Play et son école sociologique.

Beaucoup de monographies de cette école, dit-il (p. 394), sont des études de géographie économique. Elles ont été le plus souvent stériles.

Il serait facile de prouver, croyons nous, que c'est là un jugement à réformer. Le Play est le premier qui ait appliqué la méthode d'observation à l'étude des sociétés humaines. Par là, par la création du merveilleux instrument d'étude qu'est la monographie de famille, il a ouvert en sociologie une ère nouvelle. Les deux écoles entre lesquelles se partage sa postérité scientifique, celle de la *Réforme sociale* et, plus encore, celle de la *Science sociale*, ont prouvé par des travaux très nombreux et de la plus haute valeur, la grande fécondité de cette méthode. Il y a eu là un des grands mouvements d'idées du XIX[e] siècle dont il faudra un jour écrire l'histoire. De même qu'on est revenu à Auguste Comte, on reviendra à Le Play et à son génial continuateur Henri de Tourville.

LUCIEN DE SAINTE-CROIX.

PRÉHISTOIRE

H. H. Wilder : *Man's prehistoric Past*, in-8 carré, ill. New-York, The Macmillan Company. — Maximilian Mayer : *Molfetta und Matera, Zur Praehistorie Sueditaliens und Siciliens*, petit in-4°, 24 planches en phototypie, cartes, plans, figures, Leipzig, Hiersemann.

La préhistoire est entrée dans sa période de maturité, bien

qu'elle ne soit encore presque nulle part l'objet d'un enseignement régulier dans les facultés. Il arrivera bientôt un moment où, par suite de l'accumulation des matériaux et de la complexité croissante des problèmes, ainsi que de leur importance, il faudra réorganiser entièrement le classement traditionnel des sciences, tel qu'il est admis en France par les divers organismes administratifs d'enseignement supérieur et le ministère.

Pour le moment, le recrutement des préhistoriens est quelque chose d'assez bizarre. Du temps de Bouvard et Pécuchet, Larsonneur était ridicule de s'intéresser aux cailloux, aux Druides et à leurs prédécesseurs. Mais depuis, les archéologues nationaux (j'entends par là les Français qui s'occupent des Gaulois et des Celtes ; les Anglais qui étudient les Angles et les Saxes, les Celtes et les Pré-Celtes ; les Allemands spécialisés dans l'étude des Germains, etc.) ont dû remonter de proche en proche de l'Age du Fer à celui du Bronze et de celui-ci aux diverses civilisations de la Pierre. Chez nous, Salomon Reinach et Camille Jullian, Toutain et Stéphane Gsell, Déchelette et A. Blanchet, ont sans hésiter suivi cette voie nouvelle qui s'ouvrait. Mais à côté, les préhistoriens se sont aussi recrutés parmi les géologues, les anatomistes, les paléontologistes ; la grande masse est formée de médecins, de fonctionnaires, etc., qui exercent une profession quelconque et cultivent la préhistoire, parfois en lui faisant de grands sacrifices d'argent et de peine, en marge de l'enseignement supérieur. Il suffira de peu de choses pour mieux coordonner ces efforts, en suivant les directives indiquées par le regretté Adrien Guébhard ; car les méthodes d'enquête et d'explication sont maintenant acquises.

Ceci à propos du manuel de M. Wilder, qui décrit le **Passé préhistorique de l'homme** : l'auteur est en effet professeur de zoologie à Smith College : la préhistoire n'est pas selon lui une discipline épisodique, mais la base même sur laquelle on peut édifier une meilleure « histoire naturelle » de l'animal dénommé Homme.

C'est surtout un traité destiné à vulgariser en Amérique des faits et des notions qui en Europe nous sont familiers par un grand nombre de publications. Je n'insisterai donc pas sur les chapitres du livre qui traitent de la préhistoire française, anglaise, etc., ni sur des questions de méthode et d'interprétation

pour lesquelles notre littérature européenne est bien pourvue. C'est d'ailleurs un fait assez remarquable que, même dans des sujets pareils, les Américains préfèrent aux publications originales françaises trop souvent des démarquages allemands. Ainsi pour le squelette de Combe-Capelle, découvert en France, étudié en France, et d'une manière admirable, on ne trouve cités ni Boule, ni aucun autre Français, mais bien Klaatsch dans la *Praehistorische Zeitschrift* et dans la *Zeitschrift fuer Ethnologie* ; pour le classement des races préhistoriques humaines, l'auteur renvoie à E. Fischer (qui est d'ailleurs un bon savant), article *Hominiden* dans un *Handbuch,* mais à aucun des anatomistes Topinard, Manouvrier, Deniker, etc., ni paléontologistes français ou belges qui ont les premiers et le mieux étudié ces races, pour la bonne raison que c'est chez eux que la plupart ont été trouvées. D'ailleurs, dans le texte même du livre, p. 425, le progrès scientifique dans l'étude anatomique de l'Homme préhistorique est attribué à Schwalbe, Klaatsch, Gorjanovic-Kramberger et Obermayer. Mais à aucun Français, Anglais ou Italien. Dans ces conditions la « science française », en ce qui concerne la préhistoire, ne va pas exister pour le grand public américain auquel cet ouvrage est destiné.

C'est injuste ; mais surtout, c'est imbécile.

Pendant mes six mois d'Etats-Unis et de Canada, on ne me l'a pas caché, que nous n'avions ni chimistes, ni physiciens, ni archéologues, ni latinistes, ni savants d'aucune sorte. Avec les Américains moyens, inutile de discuter; c'est comme ça, puisque leur professeur l'a dit; et comme les professeurs américains savent tout et sont les meilleurs du monde, que vaut la parole, même d'honneur, d'un « foreigner », surtout Français, donc vaniteux et chauvin par définition? Si, dans ces conditions, on réclame, on est ridicule; alors j'avais pris le parti de ne pas discuter, mais de traiter mes interlocuteurs d'ignorants le plus brutalement possible, en leur conseillant de passer l'Eau.

Pour certains domaines, notre supériorité depuis cinquante ans est incontestée aux Etats-Unis : en cuisine et dans la chansonnette comique ; c'est une consolation.

Pour en revenir au manuel de M. Wilder, il est fait avec soin, les illustrations sont bien choisies et très nettes et, sauf ces lacunes documentaires, c'est un bon ouvrage.

§

Le livre, très bien illustré, de M. Maximilian Mayer sur **Molfetta et Matera** est une nouvelle édition, très augmentée, d'un rapport de fouilles, d'abord paru en italien, sur deux stations de première importance, qu'il a découvertes. Molfetta est située au nord-ouest de Bari, dans les Pouilles, et Matera dans le Basilicate sur la ligne qui va à Tarente. Les fouilles de M. Mayer dans ces deux localités ont dès le début attiré l'attention des savants du monde entier : MM. Mosso, Peet et bien d'autres ont discuté ses découvertes, et c'est pourquoi ce livre, qui situe dans la préhistoire générale les instruments de pierre, les objets d'os et surtout les poteries, découvertes mieux que ne le faisait le simple journal de fouilles paru en italien, doit être accueilli avec reconnaissance. En fait, ces deux stations, avec leurs alentours immédiats, fournissent deux chaînons qui manquaient dans la série qui va de la Grèce à la Sicile. Personnellement, je suis heureux d'y voir reproduites des poteries de type néolithique (à décor en relief, souvent cordé) et des poteries faites à la main, peintes de décors géométriques qui se rattachent aux séries cananéenne, égéenne et béotienne d'une part, et à mes séries kabyles d'autre part, avec l'intermédiaire maltais que j'ai signalé dans les *Harvard African Studies*, tome II. La partie céramographique de ce livre est de première importance pour l'étude des types de poteries du pourtour de la Méditerranée, auxquelles se rattachent probablement certaines séries découvertes en Thrace et en Macédoine, et au moins l'une des séries de Suse décrites par E. Pottier dans les *Mémoires de la Délégation en Perse*.

Sur d'autres points, on pourrait indiquer quelques objections possibles, par exemple en ce qui concerne certains objets en pierre. L'auteur reproduit, planche II, un certain nombre d'éclats que dans le texte, p. 54-55, il donne comme des pointes de flèches. Considérés isolément, dit-il, ces éclats n'auraient pas eu ce sens, qui n'apparaît que si on les dispose en série. La phototypie permet de juger à la loupe que ce sont des éclats sans retouche aucune, plus ou moins triangulaires, avec un semblant de pédoncule. L'existence de ces « pointes de flèche » donne occasion à l'auteur de conclure à l'existence de l'arc, donc d'un type déterminé de civilisation.

Or, je sais bien, d'après les énormes séries, à tous stades de

travail, que j'ai étudiées dans les musées des tats-Unis, et d'après une belle série pédonculée que m'a envoyée M. Reygasse, que des formes très grossières de pointes de flèche se rencontrent un peu partout ; mais elles présentent toujours à l'examen plusieurs caractères typiques qui se retrouvent autant dans les séries préhistoriques que dans les séries indiennes modernes dont l'usage, comme pointes de flèches, est certain. Ces caractères manquent aux pointes de M. Mayer. D'autre part, j'ai découvert 29 stations néolithiques, encore inédites, dans la région de Bourg-la-Reine, qui m'ont fourni en dix-sept ans environ 3.000 pièces travaillées, et au moins autant d'éclats. Parmi ceux-ci, les éclats triangulaires pédonculés sont au nombre d'une cinquantaine ; je les croyais pointes de flèche, d'abord ; mais j'ai trouvé aussi des pointes typiques ; la comparaison des deux séries m'a fait éliminer les premières et adopter l'attitude générale suivante, fondée sur bien des comparaisons :

Il est toujours possible, si l'on a trouvé plusieurs dizaines d'éclats bruts, d'en sérier un certain nombre uniquement d'après leur forme dans une catégorie technologique connue ; mais ce procédé de classement n'est qu'un trompe-l'œil et n'a aucune valeur scientifique; on ne doit classer dans chaque série que les éclats qui présentent des traces de travail intentionnel, parce que d'une part les possibilités d'éclatement du silex sont en nombre limité, que d'autre part le nombre des ustensiles nécessaires aux hommes préhistoriques était lui aussi limité, et que le calcul des probabilités limite à son tour les possibilités de classement.

Cette règle générale, si on l'applique aux trouvailles de M. Mayer, oblige à éliminer sa série des pointes de flèche, ainsi que l'hypothèse culturelle à laquelle cette série a servi de base. Mais on gagne alors quelque chose : plus loin, M. Mayer s'étonne en effet que les grottes et stations apuliennes n'aient pas fourni non plus de pointes de javelot, ni de poignards, ni en général d'armes en pierre militaires ni même cynégétiques ; il se demande comment les habitants ont pu, dans ces conditions, se défendre contre leurs ennemis et se procurer du gibier ; il suppose que, pour la première alternative, la vie dans l'Apulie était « idyllique » ; et pour la deuxième, il pose la question sans la résoudre.

La réponse est simple : on ne trouve pas, en règle générale, d'armes, de flèches, de poignards, etc., dans les *stations*, mais seulement dans les *ateliers* ; les pointes de flèche, etc., se trouvent sur les terrains de parcours et de chasse, donc isolément. Mais on les rencontre en masse, parfois par centaines, à l'état d'ébauches, ou de malfaçons, ou finies, dans les ateliers de la pierre ; puisqu'il n'y en a pas dans les stations de M. Mayer, c'est que cette spécialité industrielle y était inconnue et que ces instruments de pierre, sinon les autres aussi (autre problème), y étaient des objets manufacturés d'importation. Faute de place, je ne développe pas ce nouvel argument, qui nécessiterait une étude comparative des procédés du commerce préhistorique dans l'Italie méridionale et ailleurs en Europe.

Un chapitre très intéressant, qui apporte beaucoup de faits nouveaux sur les Sicules et les Sicanes, termine cette excellente monographie.

A. VAN GENNEP.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Docteur Gustave Geley : *L'ectoplasmie et la clairvoyance*, gr. in-8, Alcan. — Mémento.

On sait dans quelles tragiques circonstances, à la fin de l'été dernier, en pleine vigueur créatrice, ayant de peu dépassé la cinquantaine, en plein épanouissement de sa tâche, j'ose dire de sa mission d'expérimentateur et d'apôtre, la mort est venue saisir le docteur Geley. Un stupide accident d'avion a fauché en quelques secondes cette haute intelligence, portant en elle la flamme des ardentes espérances et des nobles hardiesses de la pensée.

...J'ai eu la rare bonne fortune de connaître et d'aimer le savant disparu, dont l'avenir dira, j'en ai la certitude, qu'il fut un grand savant et un admirable précurseur. J'ai pu, pendant un temps malheureusement trop bref, suivre de près l'intensité passionnée de son effort et l'élan merveilleux de sa pensée qui, à tout instant, bondissait en avant des faits. Son zèle fut prodigieux. Il était doué d'une puissance de travail inouïe. L'on saura un jour quel travail de discrimination formidable il faisait, au préalable, subir aux phénomènes qui lui semblaient prêter à l'investigation, et l'extrême rigueur de la prudence avec laquelle il

opérait. Sa préoccupation constante au cours des expériences, j'en fus maintes fois témoin, était de se demander : « Comment tel phénomène, d'apparence surnormale, pourrait-il être produit par des moyens humains? » Il l'expérimentait à satiété, s'imposant, aussi bien qu'au médium, un contrôle poussé jusqu'à l'extrême limite de la circonspection. Et nul ne fut plus âpre à déceler la fraude, comme dans le cas, par exemple, du médium Erto. Car en métapsychique, la fraude elle-même est admirablement instructive. Et, contrairement à l'opinion courante, les savants sont plus intéressés que quiconque à la découvrir : tant est fausse et profondément injuste la réputation de crédulité que leur prête gratuitement la niaiserie du vulgaire !

Quelques semaines avant l'absurde catastrophe qui devait l'arracher à ses travaux et à notre affection, le docteur Geley publiait sous ce titre : **L'Ectoplasmie et la clairvoyance**, un copieux ouvrage, dont les circonstances ont fait, hélas ! une sorte de testament scientifique, et où il exposait l'ensemble de ses recherches et de ses expériences de 1918 à 1924 ; expériences qui ont porté, à part égale, sur la métapsychique subjective (faits de lucidité) et sur la métapsychique objective (faits d'ectoplasmie). Avant de les exposer méthodiquement, l'auteur a jugé nécessaire de fixer les conditions essentielles de l'expérimentation médiumnique. Cette expérimentation est chose délicate et ne s'improvise pas. Le maniement d'un médium est d'une pratique autrement compliquée que celle des instruments de physique ou des substances de la nomenclature. Les phénomènes médiumniques sont le résultat d'une collaboration psychophysiologique inconsciente du médium et des expérimentateurs. Le premier terme du problème de l'expérimentation médiumnique consiste donc dans la création d'une ambiance favorable, excluant par avance toute organisation de concours, de défis, toute ingérence de jurys ou de comités d'études, qui, pratiquement, n'aboutissent d'ordinaire à aucun résultat. Le médium est un être dont les éléments constitutifs mentaux, dynamiques, matériels, sont susceptibles de se décentraliser momentanément. Ce don, extrêmement rare, semble de plus être héréditaire, et spontané, comme les dons artistiques. Il peut y avoir coexistence des dons physiques et psychiques, comme chez Franek Kluski ; le plus souvent, il y a alternance entre les deux médiumnités, comme chez Eva

Carrière ou Stéphan Ossoviecki. On peut envisager la possibilité dans l'avenir d'une éducation rationnelle des médiums : question de temps et de patience. Mais tout ou presque tout reste à créer en cet ordre d'idées. Le rendement des facultés d'un bon médium exige chez ce dernier une parfaite santé, un parfait équilibre physique et moral ; sur cet ultra-sensitif, la raillerie ou la défiance exercent une action nettement inhibitrice. Un contrôle mal défini, une lumière trop vive ou trop brusque annihilent ses facultés en provoquant chez lui un ébranlement nerveux préjudiciable. Pour les médiums à effets physiques, principalement, l'état de transe constitue un état hypnoïde peu profond et très instable, presque toujours détruit par la plus petite manœuvre intempestive ou maladroite des contrôleurs. L'éducation de ceux-ci s'impose donc au moins autant et aussi rigoureusement que celle des médiums.

On peut poser comme axiome, en thèse générale, que lorsqu'un médium triche, ce sont les expérimentateurs qui sont coupables, ou par suggestion mentale blâmable, ou par négligence ou par incompétence, ou par insuffisance de contrôle. Le contrôle ne doit pas être rigide et, partant, stérilisateur, mais intelligent, souple, adapté aux modalités de l'expérimentation.

Si les observateurs ont la sagesse de considérer comme négligeables les phénomènes élémentaires et les petites fraudes dont ils peuvent relever, fraudes qui sont l'effet inconscient, la plupart du temps, de l'automatisme initial qui marque le début des manifestations médiumniques ; s'ils laissent se développer les manifestations au lieu de les paralyser dès le début par des exigences intempestives, alors, à coup sûr, ils obtiendront des faits d'une telle variété, d'une telle beauté et d'une telle importance, que leur conviction sera faite, inébranlable et définitive.

Il faut savoir gré au docteur Geley d'avoir tracé une fois pour toutes, d'après son expérience personnelle, la méthodologie clairvoyante, rationnelle, le *novum organum* de l'expérimentation médiumnique.

Le docteur passe ensuite en revue les innombrables expériences auxquelles il s'est livré, en ce qui touche la clairvoyance ou lucidité, avec différents sujets, notamment Mme Briffault et l'ingénieur polonais Stephan Ossoviecki : ce dernier doué en particulier d'un don de clairvoyance réellement merveilleux Lecture

de plis cachetés, pénétration stupéfiante de la personnalité humaine dans son passé et son avenir, sont les moindres facultés de cet homme extraordinaire, qui a eu d'ailleurs dans son pays une vie singulièrement mouvementée, tragique par instants : véritable personnage de roman, d'une activité prodigieuse, et qui exerce un charme étrange sur tous ceux qui l'approchent. Dans sa jeunesse, il possédait également des dons de **télékinésie**, ou déplacement d'objets sans contact. Mais l'effort qu'ils exigeaient fut cause d'un tel épuisement pour l'ingénieur qu'il dut y renoncer. Sa faculté de clairvoyance se développa d'autant. Enfin, il jouit également de la faculté de dédoublement. On conçoit qu'avec un homme si singulier, le docteur Geley, aidé du professeur Richet et de maints autres assistants, ait réalisé, de 1921 à 1923, tant à Paris qu'à Varsovie, d'admirables expériences. Sur dix épreuves, l'expérimentateur obtint 8 réussites complètes, une incomplète, et seulement un échec.

La seconde partie de l'ouvrage du docteur Geley, et la plus importante, est consacrée aux phénomènes de matérialisation, auxquels il applique le terme général d'*ectoplasmie*. La certitude objective des faits, corroborée par la multiplicité des expériences et la qualité des expérimentateurs, d'une part ; la netteté catégorique, d'autre part, des rapports exposés publiquement aux Congrès métapsychiques de Copenhague et de Varsovie, sont de nature à émouvoir l'attention et vaincre les préjugés des plus prévenus contre ce genre d'études. Beaucoup ont compris déjà qu'on ne se trouve plus en présence de fantômes et d'esprits, de faits ou d'illusions surnaturels ou supra-normaux, mais d'un phénomène biologique spécial, moins incroyable qu'il peut sembler au premier abord, dont l'on commence à entrevoir la genèse et les conditions essentielles, et qui semble présenter quelques analogies avec certains phénomènes connus et classés de la physiologie normale. Le fait de l'ectoplasmie, dépouillé du merveilleux dont se complaisent à l'entourer, sinon à l'obscurcir, les anciennes théories spirites, se réduit, selon le docteur Geley, à « un dédoublement physique du médium, extériorisant, à l'état de transe, une portion, minime ou importante, de son organisme, soit sous forme vaporeuse, soit sous forme solide, et la substance ainsi extériorisée devenant susceptible à l'occasion, un temps plus ou moins bref, de revêtir toutes les capacités anatomiques ou

physiologiques d'organes biologiquement vivants. » Si fort qu'il confonde notre imagination ou notre raison, ce fait n'en semble pas moins établi actuellement par les observations concordantes de savants de tous les pays. Après avoir fourni un substantiel résumé des innombrables travaux qui ont contribué à établir la réalité objective de ces phénomènes, le docteur Geley passe au récit détaillé de ses propres expériences pendant huit ans.

Nous ne reviendrons pas sur ces premiers tâtonnements de la métapsychique naissante, qui sont aujourd'hui du passé. Aussi bien les avons-nous relatés en leur temps. Qu'il nous suffise de rappeler la longue série d'expériences menée de 1916 à 1918 avec le médium Eva Carrière, en collaboration avec Mme Bisson ; les expériences poursuivies de 1919 à 1921 à l'Institut métapsychique, en collaboration avec le professeur Richet et le comte de Gramont, avec le médium polonais Franek Kluski, et les matérialisations de membres humains, attestées par de nombreux moulages, et dont plusieurs procès-verbaux de constat, parmi lesquels une déclaration du service de l'identité judiciaire de la préfecture de police, soulignent le caractère original, sans falsification possible et sans le moindre rapport avec les empreintes digitales des assistants ou du médium ; les expériences avec le médium Jean Guzik, en 1922 et 1923, suivies d'un certain nombre de séances de démonstration, et qui donnèrent lieu à un rapport signé par 35 notabilités françaises et étrangères, attestant la réalité des faits constatés et contrôlés par tous les assistants : déplacements d'objets sans contact, parfois très étendus; sensations lumineuses, tactiles et auditives inexplicables, excluant toute possibilité d'illusions, d'hallucinations individuelles ou collectives ou d'une quelconque supercherie. J'eus la bonne fortune, voilà deux ans, d'être convié avec d'autres représentants de la presse, des médecins, des hommes de science, à plusieurs de ces séances démonstratives, et je fus, comme beaucoup d'autres, témoin de phénomènes de télékinésie probants, mais réellement incompréhensibles, dans les données actuelles de la connaissance. Le livre purement documentaire du docteur Geley s'achève sur une relation des expériences poursuivies en Allemagne par le docteur de Schrenck-Notzing avec son médium Willy, et sous le contrôle d'une centaine de savants, tous profondément sceptiques et pour la plupart hostiles, et qui tous, finalement, se déclarèrent absolu-

ment convaincus de la réalité des phénomènes dont ils furent témoins.

Le docteur Geley, dans son œuvre, s'est abstenu de toute tentative d'explication des faits, comme de toute théorie. Reprenant à son compte la réponse que Pasteur adressait aux adversaires de ses découvertes, il s'adresse à son tour aux détracteurs de la métapsychique pour leur répliquer : « Il n'y a ici ni religion, ni philosophie, ni athéisme, ni matérialisme, ni spiritualisme qui tiennent. C'est une question de faits. » Est-ce à dire que ces faits formidables ne comportent pas encore d'interprétation scientifique possible ni de conséquences métaphysiques? Loin de là, et le docteur se réservait de démontrer dans un prochain ouvrage : *Genèse et signification des phénomènes métapsychiques*, par une discussion philosophique approfondie, que la métapsychique, à son avis, « entraîne des conséquences absolument révolutionnaires pour la biologie et la psychologie ». Il est à craindre que la mort brutale ne lui ait pas permis de mener à bonne fin l'œuvre qu'il méditait...

Mémento. — Il est superflu, je pense, de marquer la place prépondérante que notre confrère René Sudre s'est acquise de haute lutte et depuis plusieurs années parmi les maîtres incontestés de la science psychique. C'est dire le haut intérêt qui s'attache à la courte brochure d'histoire et de combat qu'il vient de publier sous ce titre : *La lutte pour la métapsychique*, et où il s'est proposé pour dessein, selon ses propres termes, « de répondre aux adversaires, ignorants ou prévenus, de la métapsychique, et de donner une vue d'ensemble de deux années de lutte, pour faire reconnaître une science nouvelle et capitale ... La métapsychique est la science de certains pouvoirs anormaux de l'esprit. Loin d'être un ésotérisme, elle prétend, sans aucune tendance morale ou religieuse, entrer dans la culture universelle, et réclame droit de cité parmi les autres domaines de la connaissance ». Ses justes revendications, son rôle futur et les méthodes qui lui sont particulières, se trouvent résumés de main de maître en ces courtes pages par un des plus érudits et des plus clairvoyants esprits de notre temps. — Dans sa dernière réunion du 15 décembre dernier, le comité de l'Institut métapsychique international a élu à l'unanimité pour directeur de l'Institut le docteur Eugène Osty. On sait les admirables expériences du docteur Osty sur la lucidité à objectif humain, relatées dans son beau livre : *La connaissance supranormale*, qui fait autorité en la matière et marque vraiment une date dans l'histoire de la métapsychique. L'éminente personnalité du docteur Osty, l'estime dont il est universelle-

ment l'objet dans les milieux scientifiques, justifient la confiance qui met entre ses mains l'héritage de son regretté prédécesseur, et les destinées de la recherche métapsychique. — *Imitation de Jésus-Christ, devant le spiritualisme moderne*, par Claire Galichon. Maison des Spirites, 8, rue Copernic. — *Pour devenir physionomiste* (étude sur la physionomie), par E. Caslant, Ed. Durville. — *Les guérisons miraculeuses* (ce que l'on obtient à Lourdes ; ce que l'on pourrait obtenir), par Hector Durville, Ed. Durville. — Henri Durville : *3e Congrès international de psychologie expérimentale*, (juin 1923), compte rendu détaillé des travaux ; Ed. Durville. — Trois initiés : *Le Kybalion*. (Etude sur la philosophie hermétique de l'ancienne Egypte et de l'ancienne Grèce), traduit de l'anglais par André Durville. Ed. Durville. — Charles Lancelin : *L'humanité posthume et le monde angélique*, Ed. Durville. La mort, selon l'auteur, n'est qu'un simple incident vital, et ne modifie pas la mentalité humaine. Les Entités désincarnées, quoique douées de plus d'agilité pour le bien, restent soumises, hiérarchiquement, aux Entités supérieures, lesquelles semblent bien jouer vis-à-vis de l'humanité terrestre le rôle que la théologie catholique prête aux anges-guides. Les anges ne seraient-ils que des entités mortes du monde charnel et plus ou moins évoluées? A la lumière des textes canoniques, l'auteur examine cette doctrine occultiste et confronte habilement les deux thèses. — Signalons, dans *Les Praticiens français*, une très intéressante série d'articles sur « la Question métapsychique », par le docteur Stephen Chauvet.

PAUL OLIVIER.

LES REVUES

L'Europe nouvelle : Lettres inédites de Bonaparte, jaloux, à Joséphine de Beauharnais, frivole. — *La Revue hebdomadaire* : Comment Pasteur peut devenir un mythe océanien. — NAISSANCES. *Le Grenier* : La province et Paris, selon M. Jean Zay ; *Œsophage* : rentrée de M. Tristan Tzara par 4 poèmes obscurs et 1 bref texte clair. — Mémento.

M. L. Weiss a eu l'accès des archives de Segan. Il y a trouvé des inédits de Bonaparte qu'il commente et publie dans **L'Europe nouvelle** du 7 mars. Une note, qui sera précieuse aux historiens, aboutit à cette remarque relative à cinq lettres du général à Joséphine de Beauharnais :

On trouve les cinq lettres publiées dans l'ouvrage intitulé : *Vie privée, amoureuse, secrète et authentique de Napoléon Bonaparte et des princes et princesses de sa famille, contenant un grand nombre d'anecdotes curieuses ainsi que des lettres de Napoléon et de Joséphine...*, *publiées d'après les renseignements exacts et les divers mémoires du*

temps, et notamment ceux publiés par Constant, ex-valet de chambre de l'Empereur (Paris, Terry, 1836-1839, 2 volumes in-18). L'auteur de cette compilation dit qu'il les a tirées des « Mémoires si curieux d'une Contemporaine ». Il s'agit des *Mémoires d'une Contemporaine ou Souvenirs d'une femme* (Ida Saint-Elme) *sur les principaux personnages de la République, du Consulat et de l'Empire*, etc... (2 vol. in-8, 1827). On les trouve en effet, ainsi que quelques autres, à la fin du tome II de ces Mémoires (p. 337-385) : *Lettres inédites de Napoléon Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie*. La première lettre est p. 343 et s. ; la deuxième, p. 345 et s.; la troisième, p. 355 et s., la quatrième, p. 373; la cinquième p. 379 et s. Elles sont publiées sans indication d'origine. On lit seulement dans l'avant-propos ; « Nous livrons ces lettres au public en lui faisant le plaisir d'en reconnaître le cachet original, sans le fatiguer des preuves de leur caractère authentique... »

Aussi l'historien de Joséphine, Aubenas, dans son *Histoire de l'Impératrice Joséphine* (Paris, 1857-1859) ne tient-il pas pour vrais les documents qui, pour toute autorité, n'ont à offrir qu'un si mince certificat.

De soi, Bonaparte amoureux écrit : « Il est impossible d'être plus faible et plus dégradé. » Et il interroge : « Quel est donc ton étrange pouvoir, incomparable Joséphine ? » Dans une autre lettre, cette adjuration lui part du cœur : « Ah! ne sois pas gaie, mais un peu mélancolique. » C'est tout à fait d'un amant et de n'importe lequel. On trouverait vite un équivalent à cela dans Stendhal. Les trois autres lettres sont adressées : deux, à la « citoyenne » Bonaparte ; la dernière, à « Madame » Bonaparte. Toutes émanent d'un mari ombrageux et mécontent. Sa femme ne se presse guère de le rejoindre. « Tu n'as jamais aimé », accuse Bonaparte. Il n'écrit pas « moi ». Ce peut être un lapsus. Le général est si bouleversé qu'il en perd même l'orthographe :

Je te calculais le 13 à Milan et tu es encore à Paris. Je rentre dans mon âme. J'étouffe un sentiment indigne de moi et si la gloire ne suffit pas à mon bonheur, elle forme l'élément de la mort et de l'immortalité. Quant à toi, que mon souvenir ne te sois (*sic*) pas odieux. Mon malheur est de t'avoir peu connue. Le tien de m'avoir jugé comme les hommes qui t'environnent. Mon cœur ne sentit jamais rien de médiocre. Il s'était défendu de l'amour. Tu lui as inspiré une passion sans borne, une ivresse qui le dégrade. Ta pensée était dans mon âme avant celle de la nature entière. Ton caprice était pour moi une loi sacrée. Pouvoir te voir était mon souverain bonheur. Tu es belle, gracieuse. Ton âme

douce et céleste se peint sur ta physionomie. J'adorais tout en toi. Plus naïve, plus jeune, je t'eusse aimé (*sic*) moins. Tout me plaisait jusqu'au souvenir de tes erreurs et de la scène affligeante qui précéda de 15 jours notre mariage. La vertu était tout ce que tu faisais. L'honneur ce qui te plaisait, la gloire n'avait d'attrait dans mon cœur que parce qu'elle t'était agréable et flattait ton amour-propre. Ton portrait était toujours sur mon cœur. Jamais une journée sans te voir une heure sans le voir et le couvrir de baisers. Toi, tu as laissé 6 mois mon portrait sans le retirer. Rien ne m'a échappé. Si je continuais, je t'aimerais seul et de tous les rôles c'est le seul que je ne puis adopter.

Joséphine, tu eusses fait le bonheur d'un homme moins bizarre, tu as fait mon malheur, je t'en préviens. Je le sentis lorsque mon âme s'engageai (*sic*) lorsque la tienne gagnée journellement un empire sans bornes et asservissant tous les sens (*sic*). Cruelle, pourquoi m'avoir fait espérer un sentiment que tu n'éprouvais pas ! Mais le reproche n'est pas digne de moi. Je n'ai jamais cru au bonheur. Tous les jours la mort voltige autour de moi. La vie vaut-elle la peine de faire tant de bruit ! ! !. Adieu Joséphine. Reste à Paris. Ne m'écris plus, respecte au moins mon asile. Mille poignards déchirent mon cœur. Ne les enfonce pas davantage. Adieu, mon bonheur, la vie, tout ce qui existait pour moi sur la terre ! ! !

Il n'a pas signé ce billet grandiloquent. Quelle défaite, pour celui qui déclara : « en amour, la seule victoire, c'est la fuite » !

De Tortone, il se plaint encore : elle n'est pas venue; la maladie la retient, — même d'écrire ! Il y a « trois médecins chez elle ». C'est largement assez pour mourir.

Peut-être n'es-tu plus ! la vie est bien méprisable, mais ma triste raison me fait craindre de ne pas te retrouver après la mort. Et je ne puis m'accoutumer à l'idée de ne plus te revoir. Le jour où je saurai que Joséphine n'est plus, j'aurai cessé de vivre. Aucun devoir, aucun titre ne me liera plus à la terre. Les hommes sont si méprisables. Toi seule effaçais à mes yeux la honte de la vie humaine. Toutes les passions me tourmentent. Tous les pressentiments m'affligent. Rien ne m'arrache à la douloureuse solitude et au serpent qui me déchire l'âme. J'ai besoin d'abord que tu me pardonnes les lettres folles que je t'ai écrites. Si tu les lis bien tu y vois que l'amour ardent qui m'anime m'a peut-être égaré. J'ai besoin d'être bien convaincu que tu n'es pas en danger. Mon amie, donne tout à la santé, sacrifie tout à ton repos. Tu es délicate, faible et malade. La saison est chaude, le voyage long, je te conjure, n'expose pas une vie si chère. Si courte que sois la vie, trois mois se passeront... Trois mois encore sans nous voir. Je tremble, mon amie, je n'ose plus lever ma pensée sur l'avenir. Tout est horri-

ble, et le seul espoir où je serai sûr de me calmer me manque. Je ne crois pas à l'immortalité de l'âme. Si tu meurs, je mourrai tout aussitôt, mais de la mort du désespoir, de l'anéantissement.

Plus loin, le général déplore de savoir Joséphine « entre la maladie et trois médecins insensés ». Et il écrit ensuite :

Sans toi, sans toi, je ne puis plus être utile ici. Aime qui veut la gloire, serve qui veut la patrie, mon âme est suffoquée dans cet exil et lorsque ma douce amie souffre, est malade, je ne puis froidement calculer la victoire.

La dernière lettre, expédiée de Castiglione, le 4 thermidor, touche Joséphine à Milan. L'écriture est d'un scribe. Bonaparte a seulement signé. On y lit ce détail :

Murat est malade. La déesse du bal, Mad. Ruga lui a proprement donné une galanterie. Je l'ai envoyé à Breschia. Il est furieux. Il veut mettre son aventure dans les gazettes. Je te prie de communiquer cet article à Joseph et de lui conseiller de s'en tenir à sa Julie. Il en sera plus raisonnable et plus sain. D'autres personnes de l'état-major portent la même plainte contre Mad. Visconti. Bon Dieu, quelles femmes ? Quelles mœurs ?

Il est piquant que cette historiette relative à la santé des dames italiennes, qui donnent plus que l'on attendait de leurs faveurs, précède immédiatement ces remontrances de jaloux :

Je te fais mon compliment franchement, et j'ai serrement de cœur. On dit que le jeune Colincourt t'a rendu visite à 11 heures du matin et tu ne t'es levée qu'à 1 heure. Il avait à te parler de sa sœur et de sa maman. Il fallait prendre l'heure la plus commode. La chaleur est excessive. *Mon âme est brûlante*. Je commence à me convaincre que pour être sage et bien se porter, il ne faut pas sentir et ne pas se livrer au bonheur de connaître l'adorable Joséphine. Tes lettres sont froides. La chaleur du cœur n'est pas à moi. *Pardi !* je suis le mari, un autre doit être l'amant. Il faut être comme tout le monde. Malheur à celui qui se présenterait à mes yeux avec le titre d'être aimé de toi. Mais tiens, me voilà jaloux. Bon Dieu, je ne sais ce que je suis, mais ce que je sais bien c'est que sans toi, il n'est plus pour moi, ni bonheur, ni vie... *Sans toi*, entends tu ? C'est-à-dire, toi tout entière. S'il est un sentiment dans ton cœur qui ne sois (*sic*) pas à moi, s'il en est un seul que je ne puisse connaître, ma vie est empoisonnée, et le stoïcisme mon seul refuge. Aime-moi, reçois les mille baisers de l'imagination et tous les sentiments de l'amour.

Le 7, à Breschia, n'est-ce pas ?

Ce rendez-vous a tout l'air d'un rappel à un aide-de-camp, après la semonce. Il est bien de Napoléon.

§

M. P.-A. Hourey publie dans **La Revue hebdomadaire** (7 et 14 mars) des « Notes sur la vie pomotuane », d'une couleur, d'un mouvement, d'un pittoresque extraordinaires. Il a vécu toute une saison de pêche des nacres perlières sur un des îlots de l'archipel coralifère océanien, au large de Tahiti. Il y a vu de jeunes femmes bercer des cochons de lait. Il a appris que certaines les allaitent. Il conte que la mort d'un enfant désespère là autant que partout les parents, mais que l'enterrement est aussitôt suivi de réjouissances, parce que l'âme du défunt peut être au paradis. Il écrit sur la plonge et le trafic des pages émues et vivantes. Tout cela se lit avec un agrément continu. « Curieux pays où les bébés sont amphibies et les cochons ichtyophages », résume le voyageur. On est fort embarrassé de choisir que citer, parmi tant de faits et de tableaux inattendus. Nous préférons cette page à d'autres, parce qu'elle relate un événement qui pourrait être l'origine d'une belle légende, dans deux ou trois siècles, là-bas :

Journée Pasteur à Hikueru. N'y aura-t-il personne ici pour admirer la bonne volonté, le désintéressement de ces plongeurs que les trafiquants disent si bornés, si âpres au gain ? Tout le produit d'une journée de plonge — les nacres non ouvertes et qui peut être recèlent des perles, — est entassé devant la *fare Tavana* (la maison de l'administrateur), une étiquette au bout d'un piquet, sur chaque tas, désignant le district donateur. Demain, l'agent spécial vendra les tas aux enchères et l'on escompte une recette de douze à quinze mille francs. Je doute qu'il y ait en France même un village de pêcheurs de cinq à six cents âmes qui ait montré cette générosité... Qui fut Pasteur et quel doit être l'usage de la somme produite par la vente de leur nacre, on le leur a dit, tant bien que mal. Ils l'ont tant bien que mal compris et l'opinion qui prévaut aujourd'hui parmi ces bonnes gens, c'est qu'un grand homme « popaa » là-bas, en France, a besoin d'argent pour continuer à faire des découvertes, qui doivent débarrasser l'humanité de toutes ses plaies et faire régner universellement la santé et le bonheur. Une telle représentation, chez ces primitifs, de la vie du savant exemplaire, jointe à leur interprétation de la quête faite sous son nom, aboutit, en ces confins du monde, à la naissance d'un mythe pasteurien.

§

Naissances :

1° **Le Grenier,** « revue mensuelle d'art, de littérature et de critique », vient de naître (mars) à Orléans, 17 rue de l'Ange.

M. Jean Zay, dans une jolie chronique, montre de l'ironie délicate.

A Paris, tout s'acquiert par artifice: la réputation pour les hommes, et pour les femmes, la beauté. La province au contraire est d'une appréciable franchise; les femmes ne s'y fardant que dans la proportion d'une sur dix, celles qui sont jolies, encore qu'elles soient rares, peuvent prétendre à un double mérite. On ne se dissimule guère entre provinciaux la triste opinion qu'on a d'autrui; mais une précieuse charité vous la fait cacher aux intéressés. Enfin si d'aventure quelque jeune talent, quelque esprit libre, s'avise de vouloir opprimer la province, elle a tôt fait de ramener les audacieux à de justes modesties; elle tempère les fougues et modère les initiatives. Ainsi se tient-elle sagement à l'abri des chefs-d'œuvre et des révolutions.

Comment penserions-nous à vous, gens des bords de la Loire, sans une reconnaissance attendrie? Vous avez gardé les vices banals et les vertus moyennes, vertus grasses des boutiquiers, vices vaniteux des petits jeunes gens. Vous eussiez inventé la monotonie si le bonhomme Adam n'en avait fait notre premier héritage; vous l'eussiez créée d'un mot, d'une attitude, le dimanche quand vous montez avec vos familles vers le Mail où s'épanchent des musiques militaires. Cette compagne invisible s'est creusé à votre foyer une place large et confortable : mais quelle revanche les soirs d'élection, les jours de fêtes de Jeanne d'Arc, les matins de 14 juillet! Ah! la bonne joie provinciale spontanée et vigoureuse!

Tant de gens vieillissent trop vite, tant de choses étaient, qui sont mortes, qu'il nous plaît de vous voir fixer un moment la marche fuyante des idées et des jours. La province seule offre le moyen de vivre lentement et de bien mourir. Est-il pour le sage un plus séduisant programme?

2° **Œsophage (Période)** est né en mars, 55, rue de Courtrai, à Bruxelles Ouest. C'est une publication « à l'instar » de nombre de feuilles que nous avons vu disparaître en bas âge à Paris. Nous souhaitons que l'expérience tentée là par MM. René Magritte et E.-L.-T. Mesens nous démente par sa durée. Ils ménagent du moins à M. Tristan Tzara une rentrée en 2 poèmes « dénués de sens. Et M. René Magritte termine un articulet sur l'évolution, par ces lignes :

L'évolution ne s'arrête pas, elle commence. On frisera souvent l'idiotie, peu importe, il est agréable de penser jusqu'où cela peut mener.

Il y a un troisième poème inintelligible de M. Tristan Tzara : « Bifurcation » et, de lui encore, cette déclaration :

La m..dre c'est du réalisme; le surréalisme, c'est l'odeur de la m..dre.

Pour une fois, M. Tristan Tzara est clair et emploie des signes de ponctuation.

Mémento. — *La Revue Universelle* (15 mars) : « Souvenirs sur Mme de Loynes », par M. André Maurel.

Les Lettres (mars) : « Louis Bordeaux », par son frère, M. Henri Bordeaux. — « Conditions matérielles et spirituelles de l'art dramatique », par M. Henri Ghéon. — « Paul Valéry », par M. Alfred Poizat.

L'idée libre (mars) : « Jeanne d'Arc n'a pas été brûlée ! », article de « M. André Bourrier, ancien prêtre, ancien pasteur ».

Europe (15 mars) : Quatre lettres de Rosa Luxembourg, traduites par M. Léon Bazalgette. — « D'une barrière », un noble article de M. André Suarès, antérieur à la guerre, qui la prévoyait et, pour cela, a été refusé naguère par mainte revue.

L'antivivisection (janvier-février) commence une nouvelle campagne contre les tourmenteurs d'animaux et les expériences pratiquées dans les hôpitaux sur des humains : femmes enceintes, enfants malades et épileptiques, notamment.

Ceux qui viennent (2) : « Chez Joseph Delteil », par M. Robert Gaby.

La Revue européenne (1er mars) : « Elémir Bourges », par M. Valéry Larbaud. — M. P.-J. Jouve : « Songe ». — La seconde partie du « Paysan de Paris » de M. Louis Aragon.

Clarté (1er mars) : « Le suicide est-il une solution ? », éditorial. — « Controverses religieuses », par Alexandre Blok. — « Sorélisme ou Léninisme », par M. Michael.

La Revue mondiale (15 mars) : Un témoin : « La vraie situation en Syrie ». — « Le mystère du langage », par M. Ch. Callet.

Nouvelle revue (15 mars) : « L'Allemagne et la question Louis XVII », par M. René Le Conte.

Fortunio (mars) : « Daragnès », par M. P. Zilcke. — « Yeats », par M. Marcel Brion. — « A Tristan Derème », par Jean Garat.

La Revue française (15 mars) : numéro consacré en grande partie à Gustave Moreau.

Le monde nouveau (15 mars) : « Phèdre », inédit de Laurent Tailhade

sur la tragédie de Racine. — « Motivation et causalité », par M. Jules de Gaultier.

La revue anarchiste (mars) : « La question agraire et la révolution », par M. G. Bastien. — « Les mortes », poésie de M. Guy-Saint-Fal.

Revue des Deux Mondes (15 mars) : Début d'un « Cardinal Lavigerie », par M. Georges Goyau.

Le Correspondant (10 mars) : Lettres inédites de Vigny à la duchesse de Maillé, publiées par M. de Luppé.

La Revue de France (15 mars) : « L'armistice », début d'un journal de M. le général Nudant. — « Le retour », poème de M. Abel Bonnard.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Lettres inédites de Chateaubriand à M. de Baudus (1798-1799). (*Journal des Débats*, 11 mars 1925.)

M. Hubert Morand publie, dans le **Journal des Débats**, quelques *Lettres inédites de Chateaubriand à M. de Baudus* (1798-1799). Ces lettres ont été communiquées au journal par MM. de Baudus et de Montenon, arrière-petits-fils du correspondant de Chateaubriand. Amable de Baudus en 1793 s'était réfugié en Hollande où il rédigeait la *Gazette de Leyde*, puis en Danemark où il collabora à la *Gazette d'Altona*. De là il gagna Hambourg où, en 1797, il commença la publication d'un journal français pour toute l'Europe, le *Spectateur du Nord*. Baudus compta parmi ses collaborateurs un autre émigré, Fontanes, qui passa quelque temps à Hambourg avant de se réfugier à Londres. Fontanes connaissait Baudus de longue date et on sait, d'autre part, quelle affection l'unissait à Chateaubriand : « C'est à cause de leur amitié commune pour Fontanes que Chateaubriand et Baudus, avant de s'être jamais vus, commencèrent à s'écrire par l'intermédiaire de du Theil, agent du comte d'Artois à Londres. »

Dans une de ces lettres, datée du 7 novembre 1798, nous trouvons quelques renseignements relatifs à la composition des *Natchez* :

... Je sens vivement, Monsieur, l'honneur que vous me faites en me demandant mes Rhapsodies pour votre excellent journal. Je vois que notre Ami vous a parlé des *Natchez*. Pour finir cet ouvrage, il me faudrait encore quelques années de repos que je ne puis me promet-

tre. Ma position dans ce pays devient de plus en plus précaire et affligeante et je ne vois guère le moyen d'en sortir. Je crains bien que M. de F[ontanes] ne se soit trop laissé aller à son attachement pour moi en fondant sur mon travail des projets de rappel de succès. Les *Natchez* sont bien loin d'avoir un mérite assez transcendant pour produire une telle révolution dans ma destinée : et, fussent-ils d'ailleurs tout ce qu'ils ne sont pas, les tigres de nos jours ne sont plus comme au temps d'Orphée ; je ne crois pas qu'on les attendrit beaucoup en jouant de la lyre : *mulcentem tigres*... Il n'y a de mon ouvrage que 7 livres sur 24 de mis au net ; et les 7 livres m'ont déjà coûté 4 ans. Encore sont-ils si imparfaits qu'ils ne pourraient soutenir l'impression. Malheureusement, les *Natchez* sont du nombre de ces ouvrages dont le Maître a dit : « Il veut du temps, des soins... »

A la fin de cette lettre, Chateaubriand demande à Baudus de penser « au solitaire Anglais » s'il entendait parler « de quelque place littéraire qui ne demandât que peu de travail et lui laissât beaucoup de loisirs ».

Dans la lettre suivante, datée du 5 avril 1799, la demande de travail est devenue beaucoup plus insistante. Cette fois, résume M. Hubert Morand, il s'agit de traductions :

Pierre-François Fauche, le fameux libraire français de Hambourg, ne voudrait-il pas faire des arrangements avec Chateaubriand pour un travail de ce genre ? Le gentilhomme breton traduirait un ouvrage quelconque, histoire, science ou roman ; il traduirait également du grec, du latin, de l'italien ou de l'anglais. Combien Fauche donnerait-il pour une feuille de traduction ? Chateaubriand voudrait avoir une prompte réponse, car il est pressé par les circonstances et songe à partir pour les Indes. Mais, après ces instances, l'orgueil du gentilhomme reparaît dans ces mots : « Il faut encore que j'aie la liberté de traduire autant de feuilles dans une semaine que je voudrais, selon ma paresse ou mes besoins. Il suffira seulement que le manuscrit soit de ma main, ce qui le prouvera incontestablement de moi, car, certes, je ne m'amuserai ni à corriger ni à copier le manuscrit d'un autre. »

La même lettre contient un passage fort intéressant pour l'histoire du *Génie du christianisme*.

Dans une page fameuse de la préface, Chateaubriand raconte qu'il songea à écrire son grand ouvrage religieux lorsqu'il eut appris la mort de sa mère par une lettre de sa sœur, Mme de Farcy, laquelle était morte elle-même lorsque cette lettre parvint à l'émigré. « Ces deux voix sorties du tombeau, cette mort qui servait d'interprète à la mort, m'ont frappé. Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières

surnaturelles ; ma conviction est sortie du cœur ; j'ai pleuré et j'ai cru. » Or, M. Victor Giraud a montré, il y a longtemps déjà, que Chateaubriand avait un peu arrangé, dramatisé ou « symbolisé » les choses. La lettre du 5 avril 1799 à Baudus confirme les raisonnements de M. Victor Giraud en prouvant qu'à cette date, c'est-à-dire plusieurs mois avant la mort de Mme de Farcy, le livre était en partie composé :

«... Je vais encore, Monsieur, prendre la liberté de vous importuner. Il faut que vous me rendiez un service auprès de Fauche. J'ai un petit manuscrit sur *la Religion chrétienne par rapport à la morale et à la poésie*. Cet ouvrage est *très chrétien*, tout analogue à la circonstance ; et ne saurait guère manquer de ce succès attaché aux ouvrages de circonstances. Ce pamphlet contient à peu près trois feuilles d'impression in-8° ; j'en demande 15 guinées Fauche veut-il l'acheter ? D'abord il est à peu près sûr que le nombre d'exemplaires que Deboffe et Dulau pourront lui en prendre à Londres couvrira au moins ses frais. Voyez si vous pouvez, Monsieur, me rendre ce service. »

On voit, remarque M. H. Morand, que le *Génie du christianisme* ne reçut pas ce titre prestigieux par une première et subite inspiration de l'auteur. Il s'intitulait donc, le 5 avril 1799, *la Religion chrétienne par rapport à la morale et à la poésie* ; mais on trouve une première modification du titre dans la lettre que Chateaubriand adresse à Baudus le 6 mai 1799. Au sujet de sa lettre précédente, il s'exprime ainsi :

«... Il s'agissait de deux choses : d'une entreprise de traductions pour Fauche et d'un petit ouvrage sur *la Religion chrétienne par rapport à la poésie*... Cet ouvrage est un ouvrage de circonstance, commencé à la prière de Fontanes, et une sorte de réponse au poème du pauvre Parny, notre ancien Ami, qui vient de se déshonorer bien gratuitement. Je ne crois pas que l'opuscule sur la Religion puisse manquer sa vente, à cause du nombreux parti qui le porte, tant au dehors qu'au dedans de la France. La troisième partie de ce pamphlet contient plusieurs parties des *Natchez*... La nécessité et le retard de votre réponse m'ont obligé de faire des arrangements avec Dulau ; il s'agit maintenant de savoir combien Fauche veut m'en prendre d'exemplaires... »

Ainsi l'ouvrage que prépare Chateaubriand est une œuvre « de circonstance », et cette circonstance, c'est la publication du poème irréligieux et indécent de Parny, *la Guerre des Dieux*, qui avait paru au début de cette année. Sainte-Beuve, écrivant en 1844, a regretté que Parny ne fût pas mort avant d'avoir souillé par ce poème une renommée jusque-là charmante : que pouvait en penser Chateaubriand au temps du Directoire ! Notons aussi la part que Fontanes prit à la conception du *Génie du christianisme*, puisque Chateaubriand commença

le livre « à sa prière », et revenons aux différents titres que l'auteur imposait à son œuvre.

Nous en avons déjà trouvé deux dans les lettres à Baudus. La lettre très connue que Chateaubriand écrivit à Fontanes le 19 août 1799 en donne un troisième : *De la religion chrétienne par rapport à la morale et aux beaux-arts*. Et en voici un quatrième : il se trouve dans la dernière lettre à Baudus, qui est du 25 octobre 1799. Les trois premiers ne valaient pas grand'chose, étant beaucoup trop longs, mais le quatrième ne vaut vraiment rien du tout !

« Je vous ai déjà dit, Monsieur, que je réclamais votre indulgence pour mon livre religieux. Il s'intitule : *Des beautés poétiques et morales de la religion chrétienne et de sa supériorité sur tous les autres cultes de la terre*. Il s'imprime ici aux frais de Dulau et Cie et formera deux volumes in-8 de 350 pages. Il me serait impossible de vous donner une idée exacte de ce livre, différent par son ton et son exécution de tous les livres religieux qui existent. J'ai fait tous mes efforts pour en bannir le ton polémique ou théologique et pour en rendre la lecture aussi agréable que celle d'un roman. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'y ai mis tout ce que je puis avoir dans le cœur et dans la tête : il n'y a pas grand'chose dans celle-ci à la vérité ; mais il me semble que j'éprouve quelques mouvements au fond du second, lorsque je pense aux personnes qui, comme vous, veulent bien m'honorer du nom d'ami... »

Cette lettre, observe M. Hubert Morand, est d'un intérêt capital au sujet de ce qu'on appelle « la sincérité religieuse » de Chateaubriand. « Confidence écrite en toute simplicité pour un ami inconnu et lointain. » Certes, mais la sincérité de Chateaubriand est toujours surveillée par son intelligence, et toutes ses spontanéités sont encore contrôlées.

Il faut encore remarquer l'intérêt particulier que présentent ces lettres à M. de Baudus. Elles comblent une lacune : la *Correspondance générale* de Chateaubriand, publiée par M. Louis Thomas, ne contient, en effet, pour ces deux années 1798-1799, que quatre lettres de l'auteur du *Génie du christianisme*.

R. DE BURY.

ART

Les Indépendants. — L'intérêt de l'Exposition des Indépendants s'impose moins de la présence de quelques œuvres maîtresses que de l'apport des tout jeunes, de ceux qui se manifestent

pour les premières fois ; on trouve dans leur afflux nombreux la preuve d'un persistant effort vers la plastique. (Décourageons les artistes dans leur intérêt, ils sont trop, énoncent gravement des critiques. Fort bien, mais si, parmi les découragés, il y a un Cézanne. Le propre des vrais artistes est, au contraire, de ne point perdre patience et de peindre malgré les temps durs et l'opinion hostile.)

Ces manifestations très drues de peintres nouveaux permettent d'entrevoir des tempéraments neufs, et aussi de préjuger quelles sont, parmi les nouvelles tendances récemment affirmées, celles qui trouvent de l'écho, parmi les jeunes générations.

Le constater, avec détail, au sujet des Indépendants et d'après les éclaircissements que l'exposition apporte, ne serait pas indiquer complètement la marche de ces tendances nouvelles. Car toute la jeune peinture et la jeune sculpture ne se donnent pas rendez-vous aux Indépendants. Il n'y a pas ou presque pas de graveurs. Si extraordinairement fournie que soit cette exposition (trois mille cinq cents numéros et chaque exposant réduit à deux œuvres), tout le monde n'y est pas.

Au premier regard, c'est l'anarchie. Symptôme excellent. L'art n'est pas grégaire et, quand il l'est, il a tort. C'est le signe de l'Ecole et de la recette. Cela n'empêche point que, parmi les jeunes maîtres, présents à cette exposition ou empêchés d'y accrocher deux toiles cette année, certains ont des séides qui vont jusqu'au sosisme, mais ce n'est pas très fréquent. Les recherches des jeunes, il le faut constater avec plaisir, comportent, à presque toutes les toiles dignes d'être signalées, une nuance au moins d'originalité ou la preuve d'un vif désir d'y atteindre.

Beaucoup cherchent sérieusement à construire. Il leur arrive de confondre l'abréviation et la construction, il leur arrive aussi de croire que, pour construire, on doit avoir recours à une coloration un peu sombre, qui donne l'illusion de la vigueur du modelé. Sans doute, ces brusques oppositions de tons noirâtres y peuvent servir, mais y a-t-il un peintre qui ait plus savoureusement modelé des figures que Seurat ? —et c'est dans le clair. Pour le présent, y a-t-il un paysage plus rigoureusement modelé que le coin de Notre-Dame et de Seine qu'expose, à ces Indépendants de cette année, Paul Signac ? —et c'est modelé, non seulement dans le clair, mais dans l'irisation. Le musée d'Espagne n'est pas

sans influence sur les solidifications d'un certain nombre de jeunes peintres, dont plusieurs sont d'ailleurs d'origine espagnole. Chez d'autres, les fonds sont souvent concrets, les personnages sont cherchés dans le caractère, et c'est un bien, mais chez M. Alix ou M. Gromaire, c'est une simple nuance qui sépare l'étude des silhouettes et des faces de méthodes caractéristes qui touchent à l'humour. Ils peuvent invoquer une grande autorité, celle de Daumier; je ne disconviens pas de l'intérêt de leur tentative. Le tout est de bien arrêter la ligne de séparation entre les deux gammes. Affaire de temps. Il y a des exemples de belles réalisations soudaines, après de longues périodes de tâtonnement.

Les jeunes peintres montrent un goût très vif pour les tableaux à figures, qu'ils appellent *composition*. Ils groupent des modèles à l'atelier; ce n'est pas de l'anecdote; les modèles sont disposés comme pour figurer un sujet, sujet qu'ils ne formulent pas. Ce sont des attitudes. Il n'y a pas d'objection absolue. Mais souvent, dans ces nombreux tableaux de nus féminins qu'il est commode de traiter en baigneuses, c'est la note naturiste de fonds qui est faiblement donnée, inspirée d'une petite étude cursive de plein air, qu'on ne s'occupe pas assez, au grandissement de l'atelier, de mettre en harmonie.

Nombre de jeunes paysagistes, sans retourner au plein air, demeurent ou redeviennent sensibles à la leçon de l'Impressionnisme. Ce sont les plus récents de ces peintres qui s'en souviennent le mieux, mais avec le souci d'équilibrer à des coins du tableau des masses solides et de respecter les densités diverses des eaux et des terrains. Cela s'affirme chez M. Henry Lejeune, Harboë, Sterkus, etc...

Les jeunes sculpteurs vont résolument à la déformation : j'entends ceux qui sont attirés vers les Indépendants, car il y a, par ailleurs, un fort courant vers une sculpture respectueuse de la vérité des formes, et qui paraît devoir l'emporter en nombre et en valeur. Mais ici, tout un jeune groupe est partisan d'une sorte de graphisme sculptural, subordonnant les vérités particulières à une image générale, souvent extrêmement simplifiée, agglomérant par exemple deux figures pour mieux rendre la ligne générale d'une étreinte. Les influences picturales ne sont point étrangères à ce jeu schématique des lignes. Après que la sculpture par Barye, Rodin, Bourdelle a pesé sur l'esthétique des peintres, en leur suggérant

des simplifications de mouvements, d'allures, de détails d'accessoires, du masque humain, même ramené à ses plans principaux, les sculpteurs ont voulu s'inspirer de la souplesse de mouvement de la peinture, de l'aspect elliptique qu'elle peut donner d'un enchevêtrement de corps humains.

Une question de métier, de procédé qui touche d'ailleurs de très près au principe d'art, a modifié le faire de certains sculpteurs. La taille directe a poussé au schéma. Nombre d'artistes adoptant la taille directe ont cru qu'elle exigeait de la rudesse et un mode gothique de sculpter les corps. Or, la taille directe, bien maniée, telle que la sait son premier promoteur, Abbal, est capable de toutes les souplesses. C'est l'art même de ceux qui après lui, ont adopté ses méthodes, c'est leur recherche de style, et non l'obéissance à la matière, qui a dicté tant de cous obstinément collés aux épaules, tant de rondeurs trop générales ou de poses trop anguleuses. Et il est inutile de noter que ce n'est pas le procédé qui doit guider l'artiste, et l'on peut dire, sans que ce soit une banalité, que lorsque l'artiste, n'ayant qu'à demi réussi sa figure, prétend avoir obéi à la matière, ce qu'il confesse en réalité, c'est: qu'il n'a pas su maîtriser sa matière.

Mais voici des réflexions bien générales. La sculpture n'abonde jamais aux Indépendants. Nous retrouvons Contesse doué de grâce et Guenot d'heureuse souplesse et expert à choisir de beaux bois à teintes jolies, pour en extraire des figures de femme. Camille Pautot avec un buste dont l'étude faciale est très poussée et agréable d'effet. Matéo Hernandez avec ses solides et synthétiques études d'animaux en granit noir, en diorite. Hortense Begué, animalière de grand mérite, qui s'écarte le moins possible de la nature et obtient une belle allure de vérité. Brécheret très tourmenté, à la recherche de mouvements généraux, de lignes décoratives, qui seraient très heureux, si le format de ses réalisations en plâtre était moindre. De Creeft prouve sa valeur de sculpteur par des bustes très étudiés. Celui qu'il nous montre du peintre Koyonagui est excellent, à la fois résumé et vivant; ses recherches de synthèse abrégée, toujours ingénieuses, ne donnent point tout l'effet plastique qu'il en espère. Goursat expose une pittoresque statue de Lucien Guitry, en carton peint d'un mouvement très juste, essai de sculpture humoristique intéressant.

Il n'y a guère de graveurs aux Indépendants, ou bien ils y exposent de la peinture. L'ordre alphabétique ne les attire pas. Ils ont besoin des stands que leurs ménagent les autres Salons, ou au moins des ingénieuses alternances de couleurs et de blanc et noir que leur prépare le Salon d'Automne. Mais on peut voir aux Indépendants des monotypes de Raphaël Drouart, qui joint à un métier très averti une véritable saveur de style.

§

Les Peintres : d'abord les vétérans, les fondateurs des Indépendants.

Paul Signac avec ce beau paysage de Notre-Dame, une de ses plus belles œuvres, qui maintient le prestige du pointillisme, par la vérité esthétique de ses lumières et de ses couleurs, et cette admirable aquarelle du *Trieux*, si souple dans son mouvement de barques sous la course légère des nuages.

Angrand, avec deux dessins rehaussés qui sont des meilleurs qu'il ait jamais montrés. Pourquoi Charles Angrand, qui jadis a peint de si remarquables paysages de Seine, se borne-t-il au dessin? Il tire de larges effets de sa méthode. Sa scène d'intérieur entre mère et fillette est d'un joli goût simple et subtil, mais son étude de chevaux sous la pluie est une très belle page, par la véracité de l'émotion de ses études d'animaux et l'intensité de mélancolie vraie de son paysage trempé par l'averse.

Luce alterne de peindre des chantiers encombrés où il chante la beauté du travail ouvrier par des silhouettes exactes et simples de carriers et de maçons cherchés dans la noblesse de l'attitude, et des coins de nature, très verdoyants, où il n'admet guère que l'eau à varier les masses vertes des bouquets de bois qui s'y reflètent, sans qu'un détail floral y mêle sa vérité versicolore. Il y place des baigneuses, de belle ligne, et l'ensemble se pare d'harmonieuse sobriété.

C'est de la génération suivante qu'est Alexandre Orbain, un de nos meilleurs paysagistes, d'une absolue originalité de métier, qui rend tous les effets variés de l'atmosphère par des moyens neufs. Sa dernière série d'effets de temps gris et de pluie sur la Seine et sur le paysage des Andelys est très remarquable. Il en a détaché deux très belles pages pour les Indépendants.

Widhopff vient d'une autre filière. Il a débuté au *Courrier*

Français, par une suite de dessins, dont de nombreux portraits, d'une belle vigueur de lignes. Puis il a été un bon peintre de la misère, très ému et vibrant, sans aucune surcharge anecdotique. Puis il s'est adonné au paysage dont il sait donner une image éclatante et variée. Il excelle à la grande décoration et en donne la preuve par la parure colorée d'un grand cirque à Limoges. Il ajoute à sa justesse de regard sur la nature une belle imagination décorative. Il expose ici une nature morte aux lignes simples, sous une très douce lumière, et une curieuse étude de masques *sans âme*, où dans le carton et le maquillage des faces, il a su mettre le degré d'humanité qu'il y voulait.

De Suréda, un beau passage de cavaliers arabes, sur la ligne verte de l'Oasis (carte de visite), de Villard un aspect de mer à Belle-Isle, flots verts presque noirs, barques pressées d'échapper au gros temps qui engrise et noircit le ciel. De Gaston Balande un large aspect des Mines de Mons dans le soir, terris noirs, au bord de la voie ferrée encombrée de wagonnets, et un petit port de la Rochelle, avec des quais baignés de clarté pâle, et des barques bleues, grises, aux voiles blanches, safran et noires, dont les reflets, combinés à ceux des quilles des barques, parent l'eau tranquille du bassin, d'une légère mosaïque, nuancée en beaux accords doux. Suzanne Valadon expose un nu d'un dessin très pur, et, suivant son esthétique, légèrement miroitant des reflets de l'ambiance, avec un grand art à graduer ces interventions de la lumière. Elle y a joint une belle nature morte. L'heureuse souplesse, la pénétration de l'intimité des choses, l'émotion vraie du décor et la précision des architectures imprègnent les villes d'Utrillo, serrées autour de leurs églises. Utter expose un très solide nu féminin et un bon paysage. Peské deux paysages, dont l'un, simplement dessiné, fait valoir un de ces beaux arbres dont Peské est expert, donne les silhouettes robustes et détaillées.

Olivier a de jolis coins de Provence, notés dans une fraîche atmosphère.

Robert Mortier a deux beaux paysages dont l'un de quelque village d'Ile-de-France ou d'Ardenne, saisi par un temps légèrement voilé, dans une jolie précision des cultures, une course rapide et claire des nuages sur un ciel tendre et, en contraste, une vision de Méditerranée d'un bleu profond — plaque d'émail aperçue par une fenêtre ouverte, bordée d'une capricieuse et écla-

tante nature-morte. Ottmann expose des baigneuses groupées comme les Trois Grâces, blonde, brune, négresse, d'un joli dessin, Picart le Doux un nu très vivant, Victor Dupont un portrait de Signac, vigoureux, où la carrure l'emporte sur le détail physionomique, Hurard deux solides paysages des environs d'Avignon.

Metzinger dans l'*Ecuyère* donne un des bons tableaux de l'Exposition. L'exécution n'offre aucune trace des méthodes cubistes que le peintre a si longtemps pratiquées, — les modifiant sans cesse. Il y gagne de présenter très franchement une figure de femme fort bien peinte, auprès d'un cheval dessiné avec finesse, sur un fond bleu uni et mat d'un excellent effet, et voici Metzinger arrivé, par la simplicité et la soumission à la nature, à un résultat vainement cherché à travers les théories.

§

Chez Luc-Albert Moreau, le souci de montrer les préparations et d'accentuer les musculatures s'est harmonisé, et son *boxeur* terrassé est d'un accent à la fois vigoureux et harmonieux. C'est l'œuvre la plus parfaite qu'ait montrée jusqu'ici cet excellent et probe artiste. Lagar nous montre le clown Porto dans sa loge, d'une pose très naturelle, d'un pittoresque maquillage, et deux belles figures d'Arlequin et de Colombine, solides et rêveuses, personnages de comédie italienne, espagnolisés de gravité. C'est aux coulisses du Cirque Médrano que nous conduit Dora Kucembianka, portraitiste des Fratellini, qui sait donner le mouvement de l'agrément de couleur d'une scène de cirque. Les Orientalistes sont rares à ce salon. Adrienne Jouclard rapporte du Maroc un beau tableau à la fois hiératique et véridique : le passage d'un oued, dont le filet court entre les pierres plates, par des femmes long voilées portant d'un geste noble les cruches qu'elles viennent de remplir. Mme Rij-Rousseau se plaît à décrire les sports modernes. Elle enlève vigoureusement le mouvement régulier et cadencé d'une équipe de rameurs, dans un joli paysage de banlieue de Paris.

Elle expose aussi une bonne étude de cheval broutant. Darel est un excellent peintre de chevaux. Son tableau des maréchaux-ferrants pourrait aisément être poussé à un plus grand format, en gardant toute sa vigueur. Van Maldère peint le midi dans ses extrêmes ensoleillements, aux mois les plus chauds où la

pierre blanche semble grésiller dans le soleil et en tire de beaux effets rugueux et solides. Andrée Karpelès évoque la douceur éclatante des paysages du Bengale. Maurice Rétif a peint un dancing avec une singulière variété de silhouettes et de visages ; voici un artiste qui ne tire pas dix figures du même modèle, mais cherche et trouve l'accent vériste et le caractère tout moderne. Fillion dans sa Grenouillère, si certaines figures de femmes sont un peu lourdes, accuse bien l'aspect de ses baigneuses. C'est un tout jeune artiste, et son début est à retenir. Koyonagui évoque, avec une subtilité de primitif, de gracieuses formes de gazelles ; Tanaka donne une claire vision d'atelier. Mme Waltz a deux bons portraits.

Mme Andrée Joubert, un point de côte d'Afrique, de flots clairs et de végétation souriante. Mme Fernande Barrey expose une figure de femme nue, d'une ligne très fine, rosée et nacrée, d'une gracieuse sincérité.

Emile Adler, bon graveur, a trop voulu rendre le caractère vivant que peut affecter pour un esprit moderne la scène légendaire de Salomé. Son Hérode est trop horrifié. Son bourreau noir un peu gros, mais le petit corps de sa Salomé blonde est fort joliment peint.

Mané Katz expose deux portraits, dans sa recherche d'accuser les mélancolies et les lassitudes d'Israël. Il est fort en progrès et ses figures sont vraiment caractéristiques.

M. Neroni peint en Egypte et en Palestine et dessine des schémas de paysages, agrémentés d'une somptueuse et savoureuse orchestration colorée.

M. Rubin peint également des Palestiniens. Il y a de l'émotion dans sa reproduction d'une famille Yeménite, et son portrait de femmes, encore qu'un peu pâle de coloration, n'est point sans captiver le regard par la douceur des traits.

§

Yves Alix a donné un gros effort dans son port de Tréboul, peuplé de personnages sculpturaux, au dessin très juste et sobre pour les lignes du corps, un peu sommaire pour les faces.

M. Gromaire synthétise des poilus devant les Tanks. Sabbagh a un beau paysage de Creuse, Laoureau un portrait de Bretonne

bien campée. Jacquemot, un paysage du midi, de lignes séduisantes, avec des verts un peu monotonément sombres.

André Lhote nous montre deux femmes assises au côté l'une de l'autre. Il est resté très près de ce qu'il appelle l'étude directe, soit l'impression de réalité ; son tableau y gagne en charme, et tout l'intérêt de ses recherches y apparaît, en dépit de quelques raideurs inutiles dans les plis des costumes. Maurice Savin donne, avec son *chantier*, une excellente et forte page, très meublée de lignes expressives ; c'est la démonstration d'un gros progrès. Serge Henri Moreau demeure un peintre subtil et solide de la banlieue de Paris, et ses tableaux, à leur intérêt de couleur nuancée, ajoutent de décrire cette *zone* en train de disparaître sous tant de petites villas.

Notons Pierre Charbonnier, alerte et solide, Henri Lejeune avec de très agréables notations ensoleillées du paysage du Rhin, Marie-Jeanne Barbey avec de curieuses visions de Bretagne, vigoureusement peintes, Peinado, Perillard avec des paysages d'Ile-de-France, bien construits, aux arètes trop fortement accusées, Binet, bon paysagiste, Schwette Quesnel, Sardin avec un paysage corse traversé d'une Colomba, Chanta Quesneville, Oloffsson avec un paysage très septentrional et très coloré, Harboe peintre très curieux et trouveur d'harmonies justes, avec un marché et un port largement peints, Rioux, artiste très subtil et très épris de recherches techniques, dont les arbres sont synthétisés avec une pittoresque vérité.

Charles Pequin, très bon peintre de natures-mortes, mais qui expose deux tableaux de sujets et d'ordonnances trop similaires. Quintallet, Mlle Papillaud, peintres sensibles.

Passavant, qui offre dans ses scènes rurales quelque chose de la naïveté et du sentiment du douanier Rousseau, Sautin un jeune, dont les ports du midi annoncent un bon peintre de paysages, encore qu'il simplifie ses études d'horizons, du Marboré qui nous montre un beau bouquet et une belle étude de *Femme au Perroquet*, qui accusent, dans son faire, un progrès vers la souplesse et la liberté du métier. Kamoyama, un portrait de femme en rose. Delatousche, bon peintre des petits quartiers de Paris, où survivent, dans la détresse des maisons de rapport mal crépies, des jardinets encombrés de végétations folles, Kisling avec des nus solides et de bonne harmonie colorée. Clergé, très en pro-

grès, qui nimbe des nus d'un agréable paysage et un beau port de la Rochelle. Marembert dont les deux nus peints sur fond sans ornement offrent de remarquables qualités de dessin, Walter Le Wino, un de nos meilleurs paysagistes, exécutant très libre, aimant à condenser le décor et à entourer ses eaux calmes d'arbres très dessinés, un peu selon les maîtres hollandais, Bottéma très vigoureux, Kars, excellent peintre de nus, Marcel Lenoir avec un portrait de femme d'un beau relief, Jean Saint-Paul, un bon portrait.

Gernez, un grand nu très bien silhouetté. Quelvée fait trève à des beaux travaux décoratifs pour exposer deux figures de femmes d'un caractère de grâce très prenant. Hodé, bon peintre de villes modernes, aux maisons serrées, Henri Frank, avec un bon portrait de violoniste, Sermaise, avec un bon portrait très vivant du peintre Perillard, Olivier Picard avec un remarquable portrait, Gondouin dont l'étude de nu a à la fois de jolies et solides qualités, Glatzer avec un Bacchus amusant, mais quasi-monochrome. Hecht avec des paysages du midi très fins, dans leur fraîche lumière, et encore Kvapil, Mezerette, Person, Menneret, Thevenet, Henri Féshotte, de jolis paysages, Vallée, Mlle Popea, Mlle Soichot, bonne paysagiste, Sue avec une belle prairie, où des dindons, très vivement dessinés, picorent, Tertrais bon dessinateur, Pierre Bompard, Mme Mela Muter avec une belle étude physionomique.

Astoy a une belle étude de nus dans l'atelier, souple et élégante, Mlle Andrée Fontainas un intérieur d'une belle lumière, largement peint, Salvado une belle figure d'athlète, Bernard-Toublanc des visions du midi et de Corse très nuancées. Capou, une page vigoureuse, le Bal-Musette, d'un mouvement sobre et vrai. Guggenbuhl, un nu bien dessiné et une nature-morte intéressante, une notation d'Italie; de Welsch, vendangeuse à Capri, de belle ordonnance, le paysage de Dobroudja, d'Iser, le portrait de femme vigoureusement peint de Mme Renaud-Clementel, le portrait de femme de Mme Angeline Beloff, où se retrouvent dans le modelé de la face et la simplicité de l'attitude les belles qualités de graveur de l'artiste.

GUSTAVE KAHN.

LES ARTS DÉCORATIFS

L'exposition prochaine et l'opinion. — Je crois bien que plus avance l'heure de son inauguration (qui doit avoir lieu vers la fin d'avril), plus s'accentue le malentendu entre l'élite intellectuelle du pays et les dirigeants de *l'Exposition des Arts Décoratifs et Industriels modernes*. Officieusement, ces derniers se sont crus obligés de nous faire savoir que, « contrairement à une propagande calomniatrice, l'esprit d'invention et la verve artistique, qui ont tant fait pour la gloire du nom français, possèdent encore chez nous des sources inépuisables » (*L'Illustration*, 26-2; *L'Hôtellerie*, 5-3, etc.)

Veut-on nous faire croire qu'il serait possible de mettre en doute la valeur esthétique de notre pays, pays qui — pour nous en tenir strictement au domaine de l'artisan — possède des verriers, ferronniers, joailliers, imagiers, graveurs, couturiers, tapissiers, faïenciers, décorateurs, orfèvres, émailleurs, relieurs, que sais-je encore ! tels que Lalique, Lenoble, Brandt, Raoul Dufy, Mare, Rouffé, Lachenal, Bernard Naudin, Buthaud, Cazaux, Massoul, Poiret, Puyforçat, Jean Cros, Jean Dunaud, Marinot, Rumèbe, Delaherche, Boussingault, Legrain, Lurçat, Jourdain, Jean Luce, Charles Dufresne, Pierre Roy, Serrière, Maurice Savreux, Jean Laboureur, Richard Desvallières, Mayodon et cent autres ?

Ou, est-ce nous dire qu'il semble peu patriotique de critiquer une colossale entreprise sur l'effet moral — sinon sur le rapport financier — de laquelle on compte ferme pour aider à rétablir la prospérité nationale? Serait-ce une sorte de défaitisme économique que de ne pas aimer, par exemple, les « amusantes boutiques qui doivent dissimuler le fâcheux décor du Pont Alexandre-III » (1), merveilleux travail d'ingénieur cependant, dont on avait, jusqu'à ce jour, du moins admiré l'avantage de ne gêner d'aucune façon la ligne générale du paysage parisien d'alentour?

Il y a plusieurs mois déjà, M. René Brécy, dans *l'Action Française*, écrivait à propos de la foire prochaine :

Les organisateurs ont donné aux mots *arts décoratifs* une grande extension Il entendent par là tout ce qui contribue, si peu que ce soit, au décor de la vie. Ainsi les matériaux, machines ou engins de fabri-

(1) Yvanhoë Rambosson, dans *l'Illustration*.

cation se trouvent presque seuls exclus, avec les denrées; encore celles-ci se faufileront-elles dans cette exposition sous le nom d'art culinaire.

Je crois que, dans ces quelques lignes mêmes, gît le différend qui partage l'opinion. Car, se basant sur son nom aussi bien que sur la littérature répandue, naguère, autour, la majorité du public s'était imaginé que l'exposition de 1925 serait une manifestation d'art qui n'aurait rien de commun avec ses devancières de 1867, de 1878, de 1889 et de 1900. Eh bien, nous aurons, cette année, à peu près un même *worldfair* qu'il y a vingt-cinq ans, mais plus petit et moins technique.

Et encore! avec l'importante section des moyens de transports modernes où régneront le rail, la navigation, l'auto et l'avion, on verra le quai de la rive gauche, dans la direction du Champ de Mars, occupé par des industries qui, à moins d'appeler art appliqué n'importe quelle partie de l'activité humaine, restent absolument étrangères au but que l'on a pu supposer être celui de M. le sénateur Fernand David et des comités qu'il préside. Et j'allais oublier de mentionner un groupement d'appareils d'observation scientifique.

Les quatre étranges donjons, face à l'Hôtel des Invalides, renfermeront les plus célèbres crus de France (1). Le Cours la Reine possèdera les pavillons de l'Afrique septentrionale, de l'Afrique occidentale, de l'Indo-Chine, puis un marché tunisien et un diorama du Maroc. Si les vins paraissent plutôt élément imprévu d'une exposition d'art décoratif, que penser de cet important rayon colonial? Imaginons-nous une exhibition coloniale dont un sixième serait consacré à un hall de la couture ou à la librairie contemporaine!

Du reste, à propos de la librairie, on se pose une question plus embarrassante que grave : un spécialiste me fait remarquer que, pour aussi *up to date* que soit la reliure et pour si imprévues que soient les illustrations, elles devront quand même et nécessairement toutes deux s'inspirer de l'œuvre dont elles font l'ornement. Or il s'avère que l'on ne s'oppose aucunement à l'envoi de volumes écrits il y a plusieurs siècles... Par contre, une maquette pour le décor d'une épinette vient d'être refusée parce que Bernard Naudin, son auteur, s'était permis — on ne peut plus logi-

(1) L'un deux sera même occupé par apéritifs, diges s et... eaux minérales!!!

quement, n'est-ce pas ? — de se rappeler les fêtes de Trianon, lorsque étaient à la mode ces délicieux petits pianos primitifs, utilisés d'ailleurs jusqu'à ce jour, uniquement, pour l'exécution d'airs anciens ou dans le genre ancien.

Les « Instruments de Musique » et les « Papiers et Librairie » qui profitent donc, dans une mesure assez arbitraire, du privilège de la rétrospective, auront à leurs côtés les stands des nouveautés sportives et ceux des jeux... qui, eux aussi, riment difficilement avec la devise originale d'arts décoratifs et industriels. Il est vrai que n'importe quel objet qui, aujourd'hui, vous vient sous la main, peut s'appeler industriel.

Thomas Hardy, le grand romancier anglais, s'indigne que l'on ose parler des bienfaits de la guerre. Et, certes, il n'en existe pas Mais il en est résulté des effets — comme les dimensions limitées de l'exposition présente — dont, qu'on le veuille ou non, une partie de la population métropolitaine doit se féliciter. Car, normalement, on aurait dû faire plus vaste. Un programme restreint, nventé, il y a vingt ans, par une élite, a permis, à ceux qui ont pris sa place (1), de diminuer les proportions immenses qu'automatiquement le Progrès (avec un grand p) aurait imposées à la nouvelle kermesse.

Or, cette *combinazione*, la plupart des artistes, les désintéressés, les passionnés de la ligne et de la pensée vivante, l'ont ignorée; et ils ignorent encore que l'Exposition des Arts décoratifs est simplement la grande exposition universelle de 1925 dont les circonstances ont, fâcheusement, réduit l'échelle.

On a donc tort dans le camp officiel de parler d'une propagande calomniatrice. Tout au plus, pourrait-on reprocher, à des quotidiens et périodiques mécontents, d'avoir été mal renseignés. Mais à qui la faute, quand, entre autres, la revue des *Partisans* proteste contre « la triomphale dictature de la mercante » ? De Berlin à San Francisco et de Stockholm à Sidney, les expositions universelles n'ont toujours été et ne seront toujours et ne peuvent être qu'entreprises commerciales. Ce qui indigne ces jeunes ne les indignera plus quand ils auront saisi qu'aussi coloniale qu'industrielle, qu'aussi horticole que sportive, qu'aussi gastronomique que décorative, cette exposition, à l'opposé de celles d'autrefois, offre un peu plus d'espace aux Beaux-Arts,

(1) Voir le *Mercure de France* du 15-VI-24, même rubrique.

au moins dans le sens où ces derniers se rattachent à la vie quotidienne.

Je ne prétends nullement qu'il faut être content, battu et content... Il y a, pourtant, un mieux... Et personne n'y pourra rien, si, au printemps qui vient, les constructions qui, petit à petit, s'achèvent sur les deux rives du fleuve, donnent une impression tantôt pénible par leur manque de spontanéité, tantôt ennuyeuse par leur manque d'inattendu, tantôt ridicule par leur retour sans causes à un faux moyen âge... mais si le long de ces terrains et de ces terrasses, occupés par les maîtres-maçons du xxe siècle, on découvre seulement deux ou trois trouvailles aussi intéressantes que, par exemple, l'agencement des offices et de l'imprimerie de *l'Intransigeant* ou le théâtre des Champs-Elysées (qui a déjà une douzaine d'années), il y aura déjà indiscutablement lieu de se réjouir. Les styles ne se développent qu'avec lenteur et ne possèdent, en outre, qu'un nombre relativement peu élevé de variantes : cela est même dans la nature d'un style, qu'il s'appelle gothique ou Louis XVI.

Il en est ainsi pour l'objet d'art comme pour le meuble, pour la décoration extérieure ou intérieure, comme pour le goût enfin, le goût ou, si l'on veut, la mode, d'un moment plus ou moins long dans l'histoire de la civilisation.

A cause de cela, un grand salon international, situé dans un beau parc ou jardin, aurait parfaitement suffi à l'organisation d'une fête des arts décoratifs. Depuis que nous traitons ici la question, notre avis n'a pas changé. Car si Mercure et Apollon sont peut être fils du même vieux Jupiter, ce sont deux frères brouillés depuis le berceau et tels ils resteront jusqu'à la fin des mondes

VANDERPYL.

ARCHÉOLOGIE

Gabriel Faure : *Au pays de saint François d'Assise*, J. Rey, à Grenoble.— René Schneider : *L'art français* (*Moyen âge*, *Renaissance*), Laurens. — Abbé E. Chartraire : *Le Trésor de la Cathédrale de Sens*, id.

M. Gabriel Faure, dont nous connaissons depuis longtemps les *Promenades italiennes*, a consacré un intéressant volume **au pays de saint François d'Assise**. On sait l'agré-

ment, l'intérêt, l'émotion des divers ouvrages qui ont été publiés par Gabriel Faure sur l'Italie.

Le personnage de saint François d'Assise, d'autre part, a été mis à la mode, si l'on peut ainsi dire, par divers écrivains ces dernières années, et toute sa légende garde son intérêt et son charme premier. Nous l'évoquerons en visitant l'Ombrie avec M. Gabriel Faure et en même temps ses décors de villes féodales, tout un passé tumultueux et guerrier que retrouve le promeneur en parcourant ses campagnes délicieuses et pittoresques, ainsi que ses cités d'autrefois.

Ce que nous montre le narrateur dans le *Pays de saint François d'Assise*, c'est Pérouse l'Etrusque, dont l'aspect s'est à peine modifié au cours des siècles. Pérouse est d'ailleurs une curieuse ville, bâtie en montagne sur cinq collines différentes, à l'abri du transit et des ravages de notre civilisation industrielle. Un primitif chemin de fer la met seule en communication avec le reste du monde. Pérouse ne fut longtemps d'ailleurs qu'une citadelle, admirablement située et presque imprenable. La cité du moyen âge est restée presque intacte. Mais il y subsiste la muraille étrusque avec des portes comme la *porta Sole*. Pérouse fut toujours une ville batailleuse, du reste, et dans ses armes est resté un griffon blessé, mais encore menaçant. Les églises servaient de forteresses au vieux temps, en Italie comme en France ; et à Pérouse Saint-Herculane garde des murailles crénelées et où l'on se battait si âprement qu'il fallut une fois, — l'eau venant à manquer, — en laver les portes avec du vin. Du même côté que l'église, on montre une très belle fontaine à trois vasques et bas-relief délicieux. Tout proche de même s'élève le palais municipal encore fortifié, mais qui a perdu depuis longtemps sa tour campanile.

Au delà, par la *Via vecchia*, on arrive à une importante et curieuse porte, considérée comme étrusque ou arc de triomphe d'Auguste, et à la Renaissance, surmontée d'une élégante *loggia* sur laquelle M. Gabriel Faure disserte abondamment. De ce côté encore est le *Giardino di Fronte*, qui est comme un balcon accroché à la montagne, et près de là l'église *San Pietro de Cassinensi*, l'église bénédictine qui remonte au xe siècle et fut bâtie en forme de basilique. C'est l'ancienne cathédrale, et l'on en a fait un musée de peinture.

La ville moderne a été établie heureusement à côté de l'ancienne. On y voit un *english tea* voisinant avec des cafés d'*Hannibal* et de *Trasimène*.

Au bas de la colline d'Assise nous dit plus loin l'auteur, s'élève l'église *Sainte-Marie-des-Anges*, église moderne où l'on a conservé la cabane de saint François. De là, la route en lacets monte vers Assise, où tout maintenant encore parle du *poverello*. La ville garde d'ailleurs l'aspect d'une cité guerrière. M. Gabriel Faure a consacré des pages nombreuses et attendries au personnage de saint François, au milieu où il vécut, à l'école de peinture qui sans doute doit son existence à sa glorification et aux souvenirs qu'il laisse. Mais le couvent des Franciscains (XIIIe siècle) a été sécularisé en 1866 et utilisé par l'Etat italien. Aussi n'y reste-t-il que peu de choses à voir, — quelques fresques et une statue de Sixte IV. Au XIIIe siècle furent construites les deux églises superposées de Saint-François. C'est là que se trouvent d'admirables fresques racontant la vie et les miracles du saint. Mais Assise possède d'autres curiosités, d'autres édifices, des églises comme la *Chiesa Nuova*, du début du XVIIe siècle, qui occupe la place de la maison où naquit le Saint ; une jolie fontaine, un portique ayant appartenu à un temple de Minerve.

Mais il y a bien d'autres endroits en Ombrie où se retrouve le souvenir de saint François et des œuvres d'art qu'il inspira. A Foligno, c'est la curieuse façade et le beau portail roman de la Cathédrale.

Au sommet d'une montagne — situation assez fréquente dans la région — c'est ensuite Montefalco avec sa vieille église de San-Francesco où se trouvent des fresques célèbres, mais qui a par soi-même son charme avec ses rues étroites et tortueuses.

Ailleurs et en contre-bas, c'est le lac Trasimène, qui vit la victoire d'Hannibal sur les légions romaines, et sur les rives duquel se trouve *Monte del Lago*, avec son castel, et *Castiglione Del Lago* ; et un deuxième château s'avançant sur le lac.

Plus loin, c'est *Todi*, dans un site escarpé, où l'on a trouvé nombre d'antiquités, et qui garde ses murailles, le palais crénelé du capitaine du peuple... Je ne parlerai pas des transformations modernes de certains paysages, comme ceux de Tivoli, par l'industrie moderne. A Spolète où l'on arrive bientôt et où l'on retrouve le souvenir de Lucrèce Borgia, la façade de la Cathédrale

porte deux chaires de pierre, et l'on voit à l'intérieur les fresques célèbres de Philippo Lippi, etc.

Le volume de M. Gabriel Faure en somme a l'intérêt de ses aînés. Il est agrémenté de nombreuses illustrations, mais par malheur tirées avec une encre rousse qui leur fait perdre en grande partie leur intérêt.

§

Un volume de M. René Schneider a été consacré à **L'art français (Moyen âge, Renaissance)** dans les collections de la librairie Laurens. C'est l'art roman avec Saint-Sernin de Toulouse, Notre-Dame-de-Saint Dié, Notre-Dame-du-Port, en Auvergne, Praval (Puy-de-Dôme), la cathédrale du Puy, Notre-Dame-la-Grande à Poitiers, Saint-Gilles-du-Gard, l'abbaye aux hommes, de Caen, etc. ; c'est la période gothique avec la série des grandes cathédrales : Paris, Reims, Amiens, Le Mans, Beauvais, Strasbourg, Albi, etc. ; et les constructions délicieuses comme la Sainte-Chapelle, Saint-Maclou, de Rouen, etc. L'ouvrage étudie cependant la sculpture et la peinture au XIIIe siècle, aux XIVe et XVe siècles, avec le réalisme qui s'introduit dans l'art à cette époque. C'est ensuite le déclin du Moyen âge ; la Renaissance, avec d'abord le compromis entre la tradition et la nouveauté ; la Renaissance classique, avec l'indéniable supériorité française.

Parmi les illustrations, très nombreuses et presque toujours remarquables, on peut mentionner spécialement les statues du portail de Saint-Trophime d'Arles ; le château féodal de Bonaguil (Lot-et-Garonne), vers 1480, adapté aux nécessités qui commencent à se faire sentir avec l'invention de l'artillerie ; le tombeau de Philippe Pot au Louvre ; le palais de Jacques Cœur à Bourges, etc.

Nous espérons bien revenir d'ailleurs sur l'ouvrage de M. René Schneider, qui mérite d'être étudié et ne dépare nullement les collections de la librairie Laurens.

§

Le Trésor de la Cathédrale de Sens, dont parle M. l'abbé E. Chartraire dans « les collections publiques de France » de la même librairie H. Laurens, est un des plus importants qui aient subsisté depuis les déprédations révolutionnaires. On accède au trésor de Sens par un petit escalier latéral au pourtour du chœur,

et un ecclésiastique affable, — mais fort punais — nous en montra, il y a quelque trente ans, les pièces les plus remarquables.

Le trésor, de Sens remonte au moins au xe siècle ; et l'on croit même que Charlemagne lui fit plusieurs dons. On le mit fréquemment à contribution aux heures de gêne financière.

La Révolution y fit de nombreux prélèvements. Mais les diverses pièces qui nous ont été conservées constituent un véritable *trésor*, s'il n'offre pas d'objets célèbres comme celui de Conques.

Ce sont des tapisseries, dont deux, des parements d'autels, tissés d'or, d'argent et de soie, ont été données vers le milieu du xvie siècle par le cardinal Louis de Bourbon. On doit mentionner particulièrement encore deux tapisseries, l'une surtout séduisante, faite peut être d'après un carton de l'école de Memling ou de Van Eyck ; la deuxième figure *le couronnement de la Vierge* avec des couleurs délicieuses, comme des détails exquis. On peut citer encore un parement d'autel, haute lisse de laine et soie : *la Vierge et le Christ mort* ; une vaste tenture ayant appartenu au cardinal chancelier d'Angleterre Thomas Wolsey, et formée de deux pièces anciennes et figurant les histoires de Judith et de Ruth, etc.

Parmi les tissus conservés, d'une valeur inestimable que possède le trésor de Sens, on peut surtout indiquer toute une collection d'étoffes provenant de tombeaux chrétiens des premiers siècles, — suaires faits de lin broché, de soies orientales ; bourses ou sachets, rehaussés de broderies. Cette collection précieuse figura en grande partie, je crois, à l'exposition d'art ancien du Petit Palais en 1900. On peut d'ailleurs ajouter à cette série des tissus de lin, toiles brodées ou brochées ayant servi de nappes ou parements d'autel, avant d'être employées à envelopper des reliques Il faut indiquer encore trois chasubles du moyen âge, dont l'une est celle de saint Elbon, qui batailla contre les Sarrasins au viiie siècle, soierie byzantine à fond blanc, broché d'aigles et semé de feuilles de vigne, etc. A côté, on peut voir la chasuble de saint Thomas Becket, mort en 1170, qui fut pieusement conservée à Sens où il avait passé quatre années. Une troisième chasuble dite de la reine Blanche de Navarre provient de l'église de Brienon, sortie des ateliers de Lucques (xive siècle).

On ne saurait indiquer que quelques unes des pièces d'art qui

constituent le trésor de Sens, à cause des déprédations subies au cours des temps. Après les étoffes, soieries, etc., ce sont des ivoires, — un coffre byzantin appelé *la Sainte-Châsse*, d'une forme et d'une décoration curieuses; le peigne liturgique de saint Loup, des boîtes et coffrets utilisés par le culte. Malgré le ravage des révolutions, on trouve encore un ciboire d'argent doré appelé *la Sainte Coupe* (VIIe siècle). Il est resté également deux appliques d'argent, bas-relief figurant des scènes de la vie de saint Loup et arrachés de sa châsse.

Ce sont ensuite des émaux, des sculptures dont plusieurs vierges en bois et en pierre, ainsi que des statuettes diverses ; des peintures parmi lesquelles sont plusieurs portraits de la famille royale de Bourbon et des scènes bibliques.

Ce sont enfin des manuscrits, dont plusieurs sont précieux, — parmi lesquels un inventaire de l'église de Sens (1192) ; ce sont encore des bulles et lettres postulatoires — gardant leurs balles de plomb et sceaux de cire. C'est d'ailleurs un héritage de l'abbaye de Pontivy.

A ces diverses séries d'objets, il faut ajouter un Christ d'ivoire de Girardon ; un autre ivoire (XVIIIe siècle), figurant saint Sébastien ; un reliquaire de saint Etienne, cuivre doré à capuchon d'argent (XIIIe siècle) ; des croix, crosses épiscopales, coffres émaillés, etc.

Le trésor de Sens, on le voit, est une collection de premier ordre et qui mérite sa réputation, — nous parlons du point de vue exclusivement profane de l'amateur d'art, — et qui justifie le consciencieux et érudit travail qui lui a été consacré par M. l'abbé E. Chartraire.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE GASTRONOMIQUE

La vie gastronomique. — Un beau livre : *La gourmandise à bon marché*, par Paul Bouillard, A. Michel, éditeur.

L'hiver a été assez favorable au **mouvement gourmand**, bien qu'il n'y ait pas, depuis que je me suis entretenu avec vous, à signaler d'exceptionnelles manifestations de gueule. Quelques restaurants nouveaux se sont ouverts, d'autres ont vu leurs destinées confiées à une nouvelle et — généralement — meilleure direction. C'est le cas pour un certain *Fin Gourmet* de l'Avenue

Victor-Hugo où j'ai eu récemment la joie de trouver un pâté d'anguilles, vieux plat trop dédaigné, savoureux, confortable et très propre à faire régner dès le commencement du repas cette intimité chaude que répand toujours un solide début de festin. Vous n'obtiendrez jamais le même résultat avec un merlan, deux œufs ou une sardine. De ci, de là, découverte encore de quelques caves très honorables et insoupçonnées, par exemple d'un vin d'Anjou (coteau du Layon) hors pair à la brasserie La Fontaine, à Auteuil, ce qui vaut d'être signalé, car depuis qu'on s'est mis à servir de l'Anjou dans la Capitale, on débite sans vergogne, sous ce beau nom, d'innommables bibines : l'Anjou subit actuellement le martyre réservé pendant longtemps au Vouvray.

D'une façon générale, les restaurateurs ont une tendance marquée à revenir à la cuisine régionaliste, quelques-uns à la cuisine spécifiquement lyonnaise comme *la Poularde*, *Lapré*, repris par un nouveau directeur qui donne les plus grandes espérances. Nombre de maisons — par exemple le *restaurant de l'Univers*, rue de Rohan, *le restaurant Saint-Michel*, sur la place du même nom — offrent chaque jour des plats normands, périgourdins, bourguignons, limousins, provençaux, etc... Ne nous en plaignons pas.

L'événement gastronomique le plus important de ces dernières semaines est assurément l'apparition de **la Gourmandise à bon marché**, un beau livre de recettes de Bouillard. Bouillard était qualifié pour écrire un tel recueil. Il collabore aux journaux parisiens où sa science culinaire est goûtée de milliers de lecteurs. Ses recettes sont présentées quotidiennement sur nombre de tables. Surtout, dans ce pays éminemment gourmet qu'est la Belgique, à Bruxelles, il dirige le *Filet de sole*, un des restaurants les mieux cotés, les plus célèbres de la capitale voisine. Le Belge, comme on dit, s'y connaît. Il a l'esprit juste et critique. Il n'est pas aisé, comme c'est souvent le cas ailleurs, de lui imposer par snobisme un repas qui n'est pas parfait. Pour avoir conquis la place qu'occupe Paul Bouillard dans l'art culinaire de son pays, il fallait qu'il possédât un sûr et réel talent. Aussi son livre est-il précieux et offre-t-il à la gastronomie domestique d'inappréciables ressources. Il enrichit la collection, qui commence à devenir imposante, de documents culinaires.

DODIN-BOUFFANT.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Ronsard chez Jean Brinon, à Médan (1). — Binet, biographe de Ronsard, ne souffle mot des parties de plaisir que son Maître et ses amis firent à Villennes et à Médan, dans cette charmante vallée de la Seine confinant au Vexin. Cependant le prince des poètes, ainsi que Belon, Jodelle, Tabourot des Accords, et Olivier de Magny ont fait dans leurs œuvres allusion à ces ébats chez le conseiller Jean Brinon.

Fils unique (2) de Jean Brinon, président du Parlement de Rouen et de Pernelle Perdrier (3), descendante des seigneurs de Médan, constructeurs de ce château (4), Jean Brinon naquit en 1524; seigneur de Villennes et de Médan, depuis la mort de son père survenue le 1er avril 1527 (5), initié de bonne heure à l'étude des langues anciennes, licencié ès-lois, le jeune homme fut nommé conseiller au Parlement de Paris, du nombre des douze nouvelles créations, et reçu le 1er septembre 1544 (6). Propriétaire terrien aux environs de Paris, le nouveau magistrat possédait en cette ville un hôtel au coin des rues du Chaume et de Paradis (7). Mécène et ami des muses, Brinon avait eu pour précepteur Léger de Chesne (8), le futur professeur au Collège de France. On con-

(1) Communication lue le 25 octobre 1924, chez M. Maeterlinck, au château de Médan, au cours d'une manifestation organisée par la Société Historique de Pontoise, à l'occasion du centenaire de Ronsard. M. Pierre de Nolhac, retenu en Belgique, ne pouvant prononcer l'allocution promise, avait chargé l'auteur de ces lignes de rédiger ce mémoire, qui doit tant à l'illustre académicien.

(2) Il avait une sœur : cf. Souffrance d'hommage pour Pernelle Perdrier, Vve de Jean Brinon, tutrice de Jean et Marguerite Brinon mineurs, 5 juillet 1557. Arch. Nat., P. 716, numéro 258.

(3) Sur l'Histoire de Médan, cf. *Mémoire pour servir à l'histoire de Médan*, par le baron Jérôme Pichon, Paris, 1849, in 8°, tirage à part du *Bulletin du bibliophile*, 1849, p. 12.

(4) Ce fut aux environs de l'année 1494 que l'église de Médan fut réédifiée par Jean Perdrier, cf. Guilhermy, *L'église de Médan*, dans *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris*, 5e année, 1878, p. 27. Le château, au moins la partie la plus ancienne, est sensiblement de la même époque.

(5) Jean Brinon, seigneur de Villennes, Bercy et Gournay, conseiller au Parlement, premier président à Rouen, mort le 1er avril 1525 (Saint-Séverin). B. N. dossiers bleus, vol. 136, dossier 3366.

(6) Bibl. Nat. Fds Fs 7554.

(7) Il l'avait acquis moyennant 8.500 l. de Guy, comte de Laval, le 9 novembre 1545. Sauval. III. 660.

(8) Le 5 octobre 1548, Jean Brinon, seigneur de Villennes, conseiller au Parlement de Paris, fit don à Louis Chesneau, avocat au Parlement de Paris, de usufruit de la ferme de Villiers, en la paroisse de Poissy, « en considération

çoit sans peine que, sous un tel magistère, l'écolier soit devenu protecteur attitré pendant quelques années du groupe ronsardien.

« C'est autour du châtelain de Médan et de Villennes que s'est accomplie, de la façon la plus heureuse et la plus cordiale, cette fusion des humanistes et des poètes qui caractérisa la société de l'époque (1). La compagnie choisie par lui a donné en France la meilleure et la plus brillante image des cercles italiens du temps de Léon X, où toutes les formes de l'art littéraire étaient représentées et rivalisaient de raffinement. » Mais, chez le conseiller Brinon, ne se tenaient pas seulement des repas de Platon, la table était plantureuse et les dons de Bacchus coulaient dans *le Verre* (2) que Ronsard dédiait à Jean Brinon.

Ceux que la Muse aimera mieux que moy
(Comme un Daurat) d'un vers digne de toy
Feront savoir aux nations lointaines
De tes vertus les louanges lointaines.
Quant est de moy, je n'oseroy, Brinon
Sur mon épaule élever ton renom.
Pour en garder que la mort ne l'enterre
Il me suffit si l'honneur d'un seul verre,
Lequel tu m'as pour estraines donné,
Est dignement en mes vers blasonné...

Parmi les hymnes, Ronsard, décidément uni à Brinon dans le culte bachique, lui dédie la pièce (3) :

Tu montas sur un char que deux lynces farouches
Trainaient d'un col félon, maschantes en leurs bouches
Un freind'or escumeux; leur regard estait feu
Pareil aux yeux de ceux qui de nuict ont trop beu;
Un manteau tyrien s'écoulait sur tes hanches,
Un chapelet de lis meslez de roses franches,
Et de feuilles de lierre et de vignes épars,
Voltigeant ombrageait ton chef de toutes parts.

En 1554, le prince des poètes, rend un nouvel hommage au châtelain de Médan en inscrivant son nom au frontispice du

des peines et labeurs que maistre Loys Chesneau... a euz et prins pour l'instruire en son jeune âge aux bonnes lettres ». Arch. Nat. Y 94 f° 63.

(1) De Nolhac : *Ronsard et l'humanisme*, in 8°, 336 pp. 16.

(2) *Œuvres de Ronsard*, Edit. Laumonier, t. III, p. 315.

(3) T. IV, p. 355, Hymne de Bacchus.

second Bocage. L'Ode XXI du livre V (1) est également dédiée au conseiller au Parlement, et quelques pièces plus courtes: *L'élégie XX* (2), *les Armes* (3), *la Chasse* (4), *Le Houx* (5), *l'Odelette à Jean Brinon et à Sa Sidère* (6). Enfin la poésie liminaire déposée sur le tombeau de Jean Brinon, dont nous reparlerons (7).

Hommages nombreux et répétés, les couronnes tressées par Ronsard ne furent pas les seules placées sur la tête du seigneur de Villennes, il était impossible à Baïf d'ignorer Brinon, et le condisciple du Vendômois, l'élève de Dorat, lui dédie *le poème des Muses* (8), *l'Eglogue II* (9) et un sonnet (10).

Venu de son pays de Limoges, enseignant momentanément le droit à Paris, Marc Antoine Muret vivait étroitement uni au cercle de Ronsard. Le juriste humaniste réunissait alors un recueil exquis de vers latins et cherchait à prendre dans cette langue aux côtés du Vendômois, devenu brusquement célèbre, une place que d'autres que lui eussent disputée à la poésie française. La préface des *Juvenalia* dédiée à Jean Brinon est datée de la fin de novembre 1552. Cependant, quand Antoine Muret, malgré l'enchantement de cette jeune poésie, se décida pour la carrière savante et alla chercher fortune en Italie, Ronsard n'oublia pas le collaborateur dévoué qui avait servi très utilement sa gloire naissante par le commentaire des Amours. Leurs compagnons communs feuilletaient sans cesse un ouvrage indispensable pour comprendre entièrement ses œuvres. On lut aussi avec enthousiasme, dans le cercle de Jean Brinon, le commentaire sur Catulle, du ton tout semblable que Muret, momentanément campé à Venise, avait publié à la librairie de P. Manuce (11).

Le naturaliste Belon raconte quelque part dans son livre sur *La nature des oiseaux* (12) une réunion de la Brigade.

C'estait en l'an 1551... au temps d'esté, plusieurs poètes de notre

(1) T. II, p. 440.
(2) T. IV, p. 87.
(3) T. V, p. 30.
(4) T. V, p. 37.
(5) T. V, p. 166.
(6) T. V, p. 211.
(7) T. V, p. 211.
(8) T. II, p. 89.
(9) T. III, p. 21.
(10) T. IV, p. 333. A Jean Brinon, sonnet.
(11) Nolhac : *Ronsard et l'humanisme*, p. 149.
(12) Paris, 1555, in f° 555, ch. XXVI, p. 221.

nation s'estant alliez ensemble en faveur de M. Jean Brinon, conseiller du roi, près Poissy sur la rivière de Seine, l'accompagnaient voir les muses : Médan et Villennes. Iceluy s'estant mis en devoir de les recevoir humainement, les festoya comme il appartenait. Donc étant parvenus là eurent bonne issue en toutes choses, car errants plusieurs jours par les confins, trouvèrent maints appareils récréatifs de diverses manières de passe-temps : comme à faire la chasse à plusieurs espèces d'animaux non encore mis en peinture qui apparoistront quelquefois. Ou cheminant par taillis, tendants aux oysillons, en prénoyent de moult rares : tantot se trouvant par les forêts avoyent plaisirs de voir beaucoup d'espèces d'arbres avec leurs fruits, autrefois meilloient diverses herbes sur les montaignes entre les vallées. Et là trouvant infinis arguments nouveaux, y firent sonnets, odes et épigrammes grecs, latins et français en la langue de celuy qui les y avoit conduit et de ses nymphes. Et, ayant consacré les fontaines avec grandes cérémonies, rapportèrent toutes les reliques de leur enquête. Dorat l'un de leur compagnie, poète éloquent, voyant que la nymphe de Médan convertist ses larmes en pierres et voulant en perpétuer la mémoire, imprima tels mots sur un tableau.

IN VILLANIDEM FONTEM.

Nympha prius Villanis eram : Pan arsit ; amantem
Dum fugio, absorptam terra rogata rapit.
Stat superum pro Pane favor : de Naïde lympha
De lympha fiunt viscera nostra lapis (1).

Dans ses *Poematia* (2) le même Dorat célèbre également Jean Brinon.

....Saturnalitio lepor munus.
Quod Iani iocularibus calendis
Inter vina poeticasque mensas
Non tristi recitetur in corona
....
Ianus Brino colit colatque villam
Aeternum precor ; et viros disertos
Illuc ducere saepe rusticatum
Suevit.

Olivier de Magny dit en vers français non pas la nymphe de Villennes et Médan, mais écrit une pièce intitulée *Une élégie d'amour et de la Sidère de Jean Brinon Parisien* (3).

(1) *Bulletin du Bibliophile*, 1849, p. 12.
(2) P. 173-184.
(3) *Odes*, Lyon, Scheuring, 1876, p. 73.

Car, mon Ronsard, mon Phébus Vendômois
Chante aujourd'hui des accords de sa voix.

« La Champagne avait envoyé auprès de Ronsard, vers les débuts de sa notoriété, un petit poète, Luc-Fr. Le Duchat, dont les *Prœludia* (1) contiennent de précieuses indications sur l'entourage de Jean Brinon, à qui ce recueil d'humaniste est dédié. Le volume renferme une élégie : *Villanidi Nymphae et Fonti Brinonio* (2).

A cette cour des poètes, il faut ajouter Du Bellay, qui dédia un sonnet au seigneur de Brinon dans ses œuvres françaises (3) ; on trouve parmi ses *Tumuli*, dans les *Poemata*, quatre petites pièces en distiques élégiaques : *Iani Brynonis senatoris Parisiensis.* Elles furent composées à Rome pour le second tombeau qui n'a pas été réalisé. Le poète y fait allusion à la ruine du jeune conseiller, qu'il compare à Tibulle pour sa fin prématurée.

Jean Brinon mourut en effet en mars 1555, aux environs de la trentième année, sans avoir été marié et non reçu à une charge de maître des requêtes qu'il venait d'obtenir.

Le conseiller au Parlement avait donné le 17 juin 1553 son hôtel au Cardinal de Lorraine, seigneur de Médan (4). Les mauvaises langues de l'époque disent que l'ami des poètes, l'humaniste disert, devint si nécessiteux sur la fin de sa vie, pour sa libéralité envers les personnes doctes, qu'il mourut tout juste avant de voir se consommer sa ruine. Tabourot des Accords, l'auteur des *Anagrammes*, parle de Janus Brino, ruina Bonis. Rien bon n'y ha (5). André Rivadeau (6), poète poitevin, dans une épître à Albert Babinot, écrit :

(1) Nolhac, *op. cit*, p. 198.
(2) Edit. de 1554, f° 7.
(3) T. II, p. 138. Au seigneur de Brinon, sonnet.
(4) Arch Nat. Y 99 f° 57. Jean Brinon, conseiller au Parlement de Paris, fait don à Charles, Cardinal de Lorraine, archevêque-duc de Reims, premier pair de France, des terres et seigneurie d'Auteuil, Boissy-sans-avoir, Villarceaux, Garancières, du moulin d'Aunay près Montfort-l'Amaury, de la terre et seigneurie de Médan près Poissy, et d'une maison à Paris appelée l'hôtel de Laval. Cependant Brinon eut pour héritiers ses neveux : Anthonis, Bourdin et Anjorrant.
(5) Tabourot des Accords : *Bigarures de Tabourot*, Paris 1583, in-16 p. 97.
(6) *Œuvres*, Poitiers 1566, in-4° f° Z v° et épigrammes sur la mort de Brinon : Bibl. Nat. Dupuy 810 f. 80 v.

En peu de temps Brinon s'est acquis sa ruine.
Quand de cent mille escus son esprit despensier
Aux femmes, masques, jeux, ne sauve un seul denier.

Mais Tabourot ajoute, ailleurs, que le châtelain de Médan laissa une mémoire célèbre éternisée par Dorat, Ronsard et les premiers de son siècle. Jodelle, G. Aubert, du Poey du Luc, Baïf, Jean Lebon, Remy Belleau et autres, collaborèrent à un tombeau littéraire (1).

Comme le dit justement l'un de ceux qui jetèrent des fleurs sur la dépouille du seigneur de Médan (2) :

Longtemps après l'on oira son nom.
Voilà que sert d'aimer les poètes.

ÉMILE HOUTH.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

L'Exil d'Ovide et la Thèse de M. Massé. — La thèse soutenue par M. Emile Ripert sur la cause de l'exil d'Ovide s'appuie sur un texte de Tacite, un autre d'Ovide lui même et un troisième de Dion Cassius.

D'après M. Massé (voir son article du *Mercure de France*, 15 juin 1924), les deux premiers sont dus à des interpolations et le troisième est douteux.

Ovide avait été banni pour deux raisons : l'une, avouée, qui était l'immoralité de sa Muse, l'autre, inavouée, et dont il ne nous parle guère que pour nous dire qu'il lui est défendu d'en parler C'est cette dernière qui est le « Masque de Fer » des amateurs d'histoire ancienne.

Je n'ai pas à défendre la thèse de M. Ripert. Elle est du reste fort apparentée à celle de M. S. Reinach (3). Celle-ci est moins piquante que l'explication imaginée par Gaston Boissier (4), mais fort plausible. Quelle maladresse en effet de la part d'Ovide, s'il

(1) Bibl. Mazarine, 10694 A. Coll. de tombeaux formée par François de Rasse de Noeux, Brinon 14 et 15.
(2) *Bulletin du Bibliophile*, 1849, p. 12.
(3) Communication à l'Académie des Insc. et Belles-Lettres (1910)
(4) G. Boissier : *L'exil d'Ovide*, « Rev. des Deux Mondes », juin 1867.

avait été banni pour quelque scabreuse aventure de la seconde Julie, que d'exposer tout au long et de défendre, dans la grande élégie du livre II des *Tristes*, l'immoralité de certains mythes ou genres littéraires !

Mais là n'est pas la question en ce moment.

Les textes visés par M. Ripert sont-ils interpolés ?

Celui de Tacite paraît interpolé à M. Massé, parce qu'il rapporte une scène invraisemblable : l'entrevue d'Auguste et du jeune Agrippa dans l'île de Planasie. Et nous retraçant minutieusement les dernier jours d'Auguste, M. Massé nous convainc sans peine que cette entrevue n'est qu'une légende...

Mais Tacite ne s'en porte pas garant ! *Quippe rumor incesserat...* (1). Sérieux et probe comme il l'était, nous dit-on, Tacite ne pouvait que négliger ce racontar. C'est une opinion. Mais, en sa qualité d'historien, Tacite avait le droit d'en avoir une autre : celle de se considérer obligé de rapporter tout ce qui pouvait faire comprendre l'état des esprits au déclin d'Auguste. Il n'était pas non plus le seul historien de Rome et, si quelque autre rapportait ces bruits, la nécessité de paraître bien informé l'obligeait à parler.

Or il n'était sans doute ni le premier ni le seul à les rapporter. Le texte de Dion Cassius en fait foi.

Mais Dion, objecte M. Massé, ne nous est connu que par son abréviateur Xiphilin ; le passage est donc suspect. Nous ne connaissons Dion qu'imparfaitement, c'est vrai ; mais, autant que je sache, il possède une assez « bonne presse », en tant qu'informateur. Je peux y joindre un témoignage personnel, car, m'intéressant à l'histoire ancienne des régions danubiennes, j'ai pu constater que ce petit Grec de Bithynie, devenu sénateur romain, ou son abréviateur sont en parfaite harmonie avec les autres historiens, l'épigraphie et les deux colonnes triomphales de Trajan et de Marc-Aurèle. A ce point de vue spécial, je ne lui connais que deux passages obscurs, et encore résultent-ils peut être d'une faute de copiste ou d'une correction malavisée. Donc, là même où son témoignage est isolé, on ne saurait *a priori* le rejeter ou le mettre en suspicion. On a au contraire toute raison de l'accepter. Mais lui non plus n'affirme rien ! Il se fait simplement l'écho des rumeurs de jadis et des historiens qui l'ont précédé.

(1) Tacite : *Ann.*, lib. I, 5.

Voici donc deux auteurs rapportant les mêmes bruits et ne les donnant que pour des bruits. Pourquoi y voir une interpolation, même si ces bruits sont absurdes ? N'est-il pas évident — par des textes que M. Massé ne songe même pas à suspecter — que l'opinion publique était fort émue par la mort, facile à prévoir, d'Auguste et par la question du successeur qu'il aurait ?

§

Pour Ovide, de même que pour Tacite, l'interpolation serait si bien faite, sous le rapport du style, que personne ne s'en était encore avisé. Mais le faussaire aurait commis une sottise qui le trahit. Il aurait donné cinq ans à une Olympiade :

In Scythia nobis quinquennis Olympias acta est (1).

« J'ai passé en Scythie les cinq années d'une Olympiade », suivant la traduction de M. Massé.

Mais Ovide ne dit pas tout à fait cela. Il dit : « J'ai passé en Scythie une Olympiade quinquennale. » Et une Olympiade de type quinquennal, c'est une périphrase pour un lustre. En fait de liberté poétique, il n'y a là rien d'excessif, et ainsi l'entendent tous les auteurs de métrique et de prosodie latines. J'ai même idée que cet incorrigible rimeur d'Ovide a dû se frotter les mains de satisfaction devant sa trouvaille périphrastique. Ne viens-je pas de l'imiter moi-même en le traitant de « rimeur » et ne l'imitons-nous pas tous les jours en disant un « écu de cinq francs », bien que l'écu — abstraction faite des changes ! — n'ait jamais valu cinq francs ? Allez voir encore l'étrange fortune des mots qui passent d'une langue en une autre : par exemple, « délicatesse » et « galanterie » en allemand, « char » en anglais, « wagon » en français et ainsi de suite.

Mais il y a plus décisif. Si Ovide, comme le dit M. Massé, avait voulu parler d'une Olympiade véritable — de quatre ans — il n'aurait pu se servir de l'adjectif *quaternis* que lui suggère M. Massé, car cet adjectif n'existe pas (il n'existe que sous la forme plurielle : *quaterni, ae, a*) ; il aurait dû recourir à *quadriennis*, mais qui romprait la métrique de son vers, ou à *quadrimus* qui a la même mesure (dans Horace) que *quinquennis*,

(1) Ovide : *Epist.*, lib. IX, ep. 6, v. 5.

mais qui, mis au féminin, à cause d'*Olympias*, ferait encore un vers faux.

Et ce n'est pas tout. Supposons qu'Ovide ait inventé et employé l'adjectif *quaternis* (1), de quel droit aurait-il pu dire qu'après une olympiade — quatre ans ! — il entrait dans un *autre* lustre (2) ? — Pardon, glorieux poète, lui pourrait-on dire, tu n'entreras dans un *autre* lustre qu'après une Olympiade plus un an. La difficulté serait donc inverse, car Ovide laisserait alors entendre que le lustre est de quatre ans ! Cet « autre » est par contre tout naturel, si la *quinquennis Olympias* est — comme on l'a toujours compris — le synonyme de *lustrum*.

§

La thèse de l'interpolation me paraît donc inadmissible pour Tacite, impossible pour Ovide. Mais admettons la pour un instant.

Qui a commis l'interpolation ?

« Il n'y a que l'Eglise qui a eu ce pouvoir», répond M. Massé... « J'en conclus que l'exil d'Ovide a des raisons qui se rapportent de très près aux origines du Christianisme. »

J'avoue que cette conclusion m'a surpris.

Et d'abord de quand daterait l'interpolation, par exemple pour Tacite ? Elle ne fut certainement pas postérieure à la découverte du *Codex Mediceus prior* (fin du xve siècle) ni à l'édition ordonnée par Léon X, car le texte original a été bien des fois copié ou revisé.

Le manuscrit étant jugé du xe ou xie siècle, l'interpolation serait antérieure à cette date.

Mais Dion parle de la légende d'Agrippa. Peut-être même l'avait-il lue dans Tacite, digne évidemment de rentrer parmi ceux qu'il appelle « les écrivains les plus dignes de foi ». En tout cas, la légende étant courante parmi les meilleurs historiens, l'interpolation était inutile. Que si elle fut quand même pratiquée, ce dut être entre la mort de Tacite et l'époque de Dion Cassius. C'est apparemment la date que préfère M. Massé, puisqu'il rattache l'interpolation aux origines du Christianisme.

(1) Soit dit en passant *quaternis* aurait probablement pour mesure de sa première syllabe une brève, de même que *quaterni* ; autre raison pour Ovide de ne pas l'employer.

(2) *Jam tempus lustri transit in alterius*, Ovide, *Ibid.*, v. 6.

Comment croire pourtant que ce Christianisme, encore dans les catacombes, aurait pu modifier *tous* les manuscrits, quand, jusqu'à la fin de l'Empire, bien après Constantin, le parti païen était encore extrêmement nombreux et puissant? Même en admettant que les païens n'eussent pas protesté contre le travail du faussaire, ils auraient au moins gardé leurs manuscrits intacts. Et le travail de l'Église d'alors — qui ne pouvait prévoir ni la chute de Rome, ni les six siècles de nuit profonde qui allaient suivre — aurait été bien vain, puisque nombre de manuscrits (pas loin d'un sur deux) auraient échappé à l'interpolation.

Comment croire aussi que tous les détenteurs chrétiens de manuscrits, depuis Alexandrie ou Antioche jusqu'à l'*Augusta Trevirorum* ou plus loin encore, allaient modifier leurs manuscrits sur un ordre parti on ne sait d'où. De Rome? Mais, rien que par esprit de contradiction, les églises d'Orient auraient protesté?

Enfin et surtout, quel intérêt pouvait avoir l'Eglise à cette interpolation? Au temps où Ovide promenait sa nostalgie sur les quais de Tomi, le Christianisme n'était pas né. Jean-Baptiste n'avait même pas commencé sa prédication.

Si jamais l'Eglise avait été tentée de faire quelque chose, c'eût été, je crois, de faire brûler les œuvres d'Ovide. Elle le fit pourtant si peu que saint Basile recommandait aux jeunes gens l'étude des lettres profanes. Après tout, le motif de la disgrâce d'Ovide n'importait guère à l'Église, puisqu'elle n'avait nulle envie de le canoniser. Or, imputer au poète, coûte que coûte, une disgrâce politique, c'était le réhabiliter et le transformer en une manière de martyr. Que pouvait gagner l'Église à blanchir ce « mauvais sujet » ?

D[r] R. DE BOVIS,
Professeur à l'Ecole de Médecine de Reims.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Théâtre du Marais : Première représentation de *Les Indifférents* ou *On s'amuse comme on peut*, pièce en 4 actes de M. Odilon Jean Périer, et de *Les Marrons du feu*, d'Alfred de Musset. — Un Livre belge : Marcel Thiry : *Toi qui pâlis au nom de Vancouver*, G. Thône, Liège. — L'Exposition Victor Rousseau à la Galerie Giroux. — Mémento.

Le Théâtre du Marais vient de représenter une pièce inédite en quatre actes, **Les Indifférents** ou **On s'amuse comme**

on peut, d'un jeune auteur belge, M. O.-J. Périer, et **Les Marrons du feu**, qu'Alfred de Musset écrivit à l'âge de dix-neuf ans. Après d'un siècle de distance, on voit se confronter, dans ces deux petits drames, des sensibilités juvéniles également averties, qui, pour vibrer à des diapasons différents, gardent néanmoins, par la similitude de leurs réactions, une sorte de complicité fraternelle.

Il est vrai qu'elles s'éprouvent au contact de l'éternel Eros, le seul Dieu qu'elles puissent servir sans réserve et qu'en dépit de leur souplesse, elles s'engluent l'une et l'autre au miel de ses paroles. Quels que soient donc le trouble qui les agite et l'écho qui s'en propage jusqu'à nous, elles résonnent d'identique manière et nous pourrons, dès lors, retrouver sans surprise, captées au même miroir, leurs images confondues.

Sans doute, l'auteur des *Indifférents* doit se gausser de certains élans mal refrénés de son compagnon d'affiche, de même que Musset aurait pris plaisir à retrouver son propre visage sous le masque de M. Périer.

Ce n'est pas que M. Périer soit romantique, même d'intention.

Les derniers poèmes que nous connaissons de lui, et dont il fut parlé ici naguère, se cristallisent autour d'une pensée dépouillée, qu'avivent quelquefois, et comme par jeu, les fards d'une discrète image.

> Je compose ces vers pour me sentir vivant ;
> Mais non pas au hasard, non pas distraitement.
> Quel besoin de mentir, d'habiter un nuage ?

écrit il quelque part.

C'est jouer franc jeu, car nous ne chercherons ainsi dans ses vers qu'une confession de son intelligence.

Seulement, par précaution, il ne manque pas de les hérisser de barrières qui seront sa sauvegarde contre de possibles ennemis. Si bien que malgré tous ses soins, ils apparaissent comme la bravade d'un esprit en proie aux combats et tout prêt à céder à son démon intérieur, dont il dédaigne en vain l'insidieux appel.

Les Indifférents, qui procèdent de la même doctrine, ne sont indifférents qu'en apparence.

Ils promènent leur curiosité à travers le monde restreint de leur moi, l'aiguisent à la vie artificielle qu'ils se sont créée et se

retrouvent bientôt, appauvris de quelques illusions, devant la vraie vie qui les emporte.

Trois jeunes gens, Louis, Prosper et Hector aiment la même jeune fille...

Ainsi prélude, comme un conte bleu, le drame de M. Périer.

Pour Louis, Rose illustre de sa grâce l'infini qu'il porte en lui. Prosper croit ne goûter que son indifférence. Quant à Hector, gros garçon ennemi des complications, il rêve tout simplement de l'épouser.

Comme Rose ne paraît préférer aucun de ses trois servants, elle attend pour fixer son choix que l'un deux se déclare.

Hector s'y étant décidé, elle se fiance sans retard, Mais Louis à qui pèse son absence, qu'il n'est pas loin de considérer comme une trahison, se glisse dans l'intimité des jeunes gens, s'emparant peu à peu de l'esprit de Rose qui se trouve, un beau matin, devant une lettre de rupture avec Hector et une demande en mariage, aussitôt acceptée, de Louis.

Hector, morfondu, veut prendre sa revanche en s'imposant à son tour aux nouveaux époux. Pour son malheur, Louis est moins bon prince que lui. Il cherche querelle à l'intrus et le tue. Par Prosper, qui rencontre Rose, nous saurons que Louis a été condamné et qu'ayant hautement revendiqué son droit de tuer un balourd, les juges se sont montrés d'autant plus impitoyables, que l'indifférent Prosper, sous prétexte de sauver son ami, a plaidé la même cause que lui.

C'est à peine si Rose s'émeut à ce récit. Résignée à l'inévitable, elle se dirige au bras de Prosper vers quelque thé, quelque décisive aventure ou, plus probablement encore, vers un cabinet de lecture où ils reliront, de compagnie, Stendhal, Dostoïevsky et Gide.

Car derrière le drame de M. Périer, on en imagine un autre, en puissance dans quelques répliques, et dont les seuls protagonistes, Rose et Prosper, fanfarons de l'indifférence, s'avoueraient, non sans baisser les yeux, leur mutuel amour.

Ainsi s'expliqueraient et le témoignage tendancieux de Prosper, au procès de son ami, et le paradoxal détachement de Rose pour le meurtre d'Hector et la condamnation de Louis. Ainsi s'éluciderait aussi la trouble hérédité de Prosper qui, pour descendre de l'Octave *d'Armance*, n'en a pas moins quelques attaches

avec Ivan Karamazov et le Lafcadio des *Caves du Vatican*.

M. O.-J. Périer, qui appartient à l'école du subjectivisme absolu, n'éclaire cependant de ses personnages que quelques apparences et, tout en les étiquetant avec ordre, renonce à nous les livrer vivants.

Nous restons donc réduits aux conjectures pour tout ce qui touche à leurs attitudes et à leurs gestes. Et comme, pour nous piquer au jeu, M. Périer les enferme dans un dialogue volontairement parcimonieux, notre embarras se résout en aventureuses hypothèses. Néanmoins, si nous nous référons à l'armature de la pièce, nous nous trouvons en présence d'une situation dramatique bien définie qui, étrangeté du hasard, rappelle par plus d'un point celle des *Marrons du Feu*.

En effet, on peut aisément se figurer, selon l'optique de Musset, Louis donnant la sérénade à Rose, les deux rivaux aux prises sous un beau clair de lune et la jeune femme, oublieuse comme la Camargo, s'éloignant au bras de Prosper qui, pour la circonstance, aurait revêtu le costume de *L'Indifférent*.

Nous y aurions gagné des vers charmants et d'ingénieuses tirades.

M. Févier leur substitue le jeu narquois des répliques « à l'américaine » qui, s'il réduit souvent les échanges spirituels à une décevante algèbre, a tout au moins l'avantage de ne pas nous induire en rêvasseries.

La rigueur d'une telle formule n'est cependant pas sans inconvénients.

Pour atteindre à la vérité, elle exige une maîtrise que M. Périer ne possède pas encore. Parfaite dans le marivaudage, elle pêche par impuissance dans les grands conflits. Or, *Les Indifférents* vivent une intense aventure qui exigerait de temps à autre un accent arraché au fond même de leurs moelles.

Est-ce pudeur, est-ce aveugle obéissance à une discipline sans recours, toujours est il que cet accent leur fait constamment défaut. Ils tournent autour d'eux mêmes commes des pantins tragiques dont Alcibiade tiendrait les fils.

C'est là le pire défaut de cette pièce qui par ailleurs révèle un esprit singulièrement délié, un sens averti de la scène et une dignité à laquelle on ne peut s'empêcher de rendre hommage. Avec une grâce moins volontaire, pétrie d'humanité et riche de

ces secrètes harmonies qui font s'exhaler d'une phrase, voire d'une épithète, tout l'infini de la tristesse et du désir, la plaquette de vers de M. Marcel Thiry découvre une autre face de la sensibilité contemporaine. Bien que depuis l'armistice il ait publié plusieurs ouvrages, c'est dans les vingt-cinq poèmes groupés sous ce titre emblématique, **Toi qui pâlis au nom de Vancouver**, que M. Thiry affirme le mieux sa personnalité. Il est vrai que son roman *Le goût du malheur* ne nous est pas parvenu. Mai si *Le Cœur et les Sens*, qui porte la date de 1919, décelait déjà une précieuse sensibilité et un art délié de la musique, il était imprégné de trop d'influences pour requérir d'emblée l'attention. *Soldats belges à l'armée russe*, un autre ouvrage que M. Thiry publia avec la collaboration de son frère, n'est, comme le disent les auteurs, que le « livre de bord d'une auto blindée belge en Galicie » Le poète y a cédé la place au narrateur. Ce qui n'empêche pas ce recueil d'impressions de guerre d'être passionnant d'un bout à l'autre. Précisément, de la dramatique aventure qui l'entraîna, Dieu sait comment, à travers d'innombrables contrées, M. Marcel Thiry a gardé une ardente nostalgie, comparable à celle de Baudelaire et de Toulet pour les Eldorados qu'ils avaient entrevus. Tout son art — les vers de *Le Cœur et les sens* le faisaient déjà pressentir — se confine entre deux horizons : celui, léger, charmant et doux, auquel le condamne sa vie actuelle. et l'autre, traversé d'éclairs, de fumées et de maladies, où son adolescence connut le prix du sacrifice, et qui garde à ses yeux le prestige de l'avoir révélé à lui-même.

Comme Baudelaire, lui aussi s'était embarqué

Sur la mer des Ténèbres
Avec le cœur joyeux d'un jeune passager

et il était revenu, pâle héros dévoré de fièvre, pour déposer ses armes près d'un foyer familier. Après l'angoissante épopée, quels attraits n'allait-il pas retrouver dans sa demeure, embellie de chères présences ?

L'âme alourdie de souvenirs, il n'en pouvait dédaigner ni le charme ni le repos. Dès le seuil, de clairs fantômes l'avaient sollicité : l'un, entre autres, le plus cher de tous, l'environnait de paix et d'innocence.

C'était celui qu'il aimait jadis

Pour ses pâleurs et pour sa grâce balançante,

celui de la Bien-Aimée qu'il

Appelait tendrement son betulus alba.

Hélas ! trop d'années l'ont séparé d'elle.
Si elle se montre

Indulgente d'avoir lassé
Son cœur tendre aux même épreuves.

que lui, elle n'est plus que l'ombre dérisoire d'un ineffable amour.

Pourquoi s'obstiner dès lors à quelque leurre ? Leurs âmes sont mortes l'une à l'autre. Elle a connu d'autres rêves, lui ne quittera jamais les terres d'où il revient.

Vont-ils donc, après quelques vaines larmes, se dire adieu devant la porte à peine entr'ouverte et chercher, par delà leurs nostalgies, un port nouveau où fixer l'angoisse qui les étreint ?

Ton souvenir est plus Toi-même que toi-même,

soupire-t-il soudain en lui tendant la main. Puisque la vie les a remis en présence, à quoi bon enfreindre ses décrets ? Vaincus par un passé qui dorera leur vie quotidienne, les doigts unis et les songes ailleurs, ils se laisseront donc entraîner au fil de l'habitude, vers le morne bonheur des orphelins et des résignés.

Ce menu roman lyrique, d'à peine quarante pages prend sa place entre *La Chambre blanche* et *Les Complaintes*. Mais outre Batailleet Laforgue, de qui M. Thiry hérita son acuité spirituelle, on salue dans *Toi qui pâlis*, riche en vers nombreux et en royales images, l'occulte présence de Baudelaire. Ce sont là modèles enviables, trop dédaignés par les écrivains d'aujourd'hui. Rien n'est plus déchirant que certains poèmes où M. Thiry confronte son amour mort au mensonge amoureux qu'il se voit obligé d'accueillir. Il sait trouver, dans le groupement de certains mots passés au crible de sa mélancolie et tendus en offrande à son cœur angoissé, des échos qui se répercutent jusqu'au fond de nous-mêmes, comme il peut s'égayer aussi à des sonorités exquises pour faire revivre

Le Nord, le gel et les clochers d'or d'Archangel

et

Le chant du coq martiniquais dans la cambuse.

Et quelle leçon il inflige aux zélateurs de la discipline pseudo-

classique, qui, par peur du romantisme, reflètent dans des eaux mortes le visage d'une jeunesse apeurée !

Tous ses poèmes gardent une stricte mesure. Sans aucun artifice, ils s'incrustent en nous. On les lit à voix basse dans l'attente du frisson qu'ils apportent, à voix haute pour leur adorable musique. Un poète et un artiste s'y sont donné rendez-vous. Et c'est pourquoi tous les artistes et tous les poètes, heureux de réentendre enfin une voix élue, pâlissent au nom de Vancouver et de Marcel Thiry.

Pour s'être illustré dans un autre domaine, le nom du sculpteur **Victor Rousseau** est aussi de ceux qui rayonnent parmi et au delà de nous. Cette chronique l'a plus d'une fois célébré, et nul ne l'ignore plus aujourd'hui.

L'occasion nous fut récemment offerte de retrouver à *la Galerie Giroux* la plupart des œuvres de ce noble artiste : à des sculptures connues s'étaient adjointent quelques groupes nouveaux parmi lesquels les projets du *Monument César Franck* et du *Monument Van Lerberghe*. A la vérité, Rousseau, qui a conçu à la gloire du musicien liégeois un vaste ensemble architectural, n'exposait de son projet qu'un fragment où, prenant prétexte des *Béatitudes*, il avait figuré quelques anges chanteurs à la manière de Luca della Robbia.

Le Maître séraphique de la sculpture rendait ainsi hommage au Maître séraphique de la musique et transposait dans la pierre le rêve aérien qui flotte encore autour des orgues de Sainte-Clotilde.

A Van Lerberghe, qui lui aussi fut une âme angélique, Rousseau dédie une figure de jeune fille, l'Eve de la *Chanson*, qui, succombant au songe dont elle naquit, se penche un instant vers la terre où sa chevelure épandue suscite, en s'y confondant, une floraison de roses.

Autour de ces œuvres maîtresses, des masques dont celui, admirable, de Beethoven, des bustes (*Walter Rummel* et ce chef-d'œuvre : *Visage d'automne*), des groupes alliant la grâce des Tanagras à la suavité du Vinci, d'allègres héroïnes comme cette *Victoire* destinée à l'un de nos édifices, et cent autres figures célébrant l'eurythmie de la vie intérieure, attestent une fois de plus le lumineux génie de ce poète du marbre qui, en dépit des

années, s'obstine, dans la solitude d'un atelier, à capter le rythme secret des êtres et des choses.

Mémento. — Il faut signaler aux Galeries Giroux l'exposition du peintre *Frantz Charlet* dont l'art, à la fois nuancé et précis, fixe délicieusement quelques aspects de Bruxelles et de Paris;

Au *Cercle Artistique* les nerveuses sculptures de M. *Marnix d'Haveloose*, les jeux subtils de lignes et de nuances du peintre *Michel Sterckmans*, les fleurs et les paysages d'*André Blandin*; à la *Galerie Manteau* les intérieurs du beau coloriste *Louis Thévenet*;

Au *Studio* des paysages de France, délicatement notés par *M. Gustave-Max Stevens*.

Au *Cercle Artistique*, M. Albert Mockel évoque, avec une pénétrante émotion, l'œuvre de Ch. Van Lerberghe, dont Mme La Vallée récita des poèmes.

Saluons la naissance des *Cahiers de la Jeunesse catholique*, où M. Jean Stiénon du Pré signe pour ses débuts un petit poème charmant.

Le *Théâtre du Parc*, qui négligea de nous en avertir, a représenté dans le courant de mars deux pièces inédites d'auteurs belges.

GEORGES MARLOW.

LETTRES CATALANES

Manuel de Montoliu : *Manual d'historia critica de la Literatura Catalan Moderna*, Barcelona, 1922.

Si l'on excepte l'essai de F.-M. Tubino, publié en 1880, et dénué de véritable critique, nous n'avions pas d'ouvrage général sur la littérature catalane du XIXe siècle. Le manuel dont M. de Montoliu publie le premier tome est un effort de synthèse. Après une introduction consacrée à la décadence des XVIe et XVIIe siècles, il étudie les préludes du romantisme espagnol à Barcelone et les figures principales d'un mouvement d'où paraissent dériver la renaissance et les fêtes des Jocs Florals; les derniers chapitres sont consacrés à. Mariàn Aguilò, Milà y Fontanals et Jacint Verdaguer. Il est certain que Verdaguer est la suprême éclosion de cette période préparatoire, et il est assez rare de voir un manuel d'histoire littéraire qui s'achève par l'analyse de deux poèmes épiques.

Bien qu'il ait des vues fort justes et parfois originales, M. de Montoliu n'appartient pas à la critique d'avant-garde. Ses idées esthétiques et morales le rapprochent de Milà y Fontanals; ses jugements et ses préjugés le rattachent à Menéndez y Pelayo.

L'unité politique et l'hégémonie de l'Espagne expliquent la décadence des lettres catalanes. Les grands chroniqueurs, dont les narrations sont comme la réplique de l'art de Joinville, disparaissent avec les rois d'Aragon. Mais il serait utile de montrer dans un manuel le caractère savant de la poésie catalane, qui, après avoir accepté la langue et le style des troubadours, s'est mise à l'école de la poésie italienne. Il fallait rappeler aussi que les grands écrivains du xv[e] siècle, Auzias March, Mossèn Jordi de sant Jordi, Roiç de Corella, Jaume Roig, étaient tous des Valenciens. Leur influence devait être peu efficace parce que Valence, plus que toute autre ville, acceptait la langue et les mœurs espagnoles, et donnait dès la fin du xvi[e] siècle des noms glorieux à l'histoire de la Comedia. Cependant, la langue catalane demeure celle des relations familiales, des groupes et des corporations, des loges de mer. Elle gardera même une pureté relative dans quelques ouvrages de dévotion. Malgré que les coutumes espagnoles soient de plus en plus acceptées, l'esprit particulariste demeure toujours vivace, comme le démontre l'histoire des nombreuses séditions de la Catalogne. Plus tard, l'esprit de l'Encyclopédie sera néfaste aux dialectes, mais Montoliu reconnaît que le réveil des études historiques en France devait orienter les esprits vers une Renaissance, en révélant les voies du passé. L'auteur croit que la guerre de l'Indépendance a retardé cet essor, mais il pouvait mentionner que les représentants de Napoléon prirent des mesures ostensibles en faveur de la langue catalane, et c'est par leurs soins qu'une gazette catalane fut imprimée à Barcelone. Il importe de rappeler que les guerres de l'Empire ont répandu le goût des littératures étrangères et nationales, et qu'il s'est manifesté avant la Restauration.

L'école de Coppet s'est formée autour de la baronne de Staël (*De l'Allemagne*, 1810) qui avait pris la défense de « l'esprit européen ». Montoliu observe que la revue de Barcelone *L'Europeo* (oct. 1823), où l'on trouve peut-être la première manifestation du romantisme en Espagne, est indépendante de l'école française, car la *Muse Française* date de 1823. Sans doute, mais la parution simultanée de ces revues montre qu'elles obéissent à un même mouvement, et il nous suffit de considérer l'*Europeo* comme une manifestation de cet esprit cosmopolite que répandaient les amis de M[me] de Staël. La plupart des collaborateurs

de cette revue étaient d'ailleurs des étrangers, anglais et italiens, rejetés en Catalogne par les bouleversements politiques. Il était inutile de parler avec une telle obstination de la *Sturm und drang periode* (période de lutte et d'assaut), et de dresser sur le retable les icônes de tous les demi-dieux du romantisme allemand. Au delà du *Sturm und Drang,* qui est bien une école individualiste, on pourrait remonter à Shakespeare ou du moins à J.-J. Rousseau. La théorie qui consiste à relier le romantisme barcelonais aux primitives écoles allemandes ne nous paraît pas être un élément de clarté dans cet ouvrage. L'auteur suggère avec insistance sa conception d'un romantisme pur de tout alliage, étincelant comme un fabuleux métal, et il prétend que les Catalans en ont gardé le secret. Cela nous émeut comme ces généalogies splendides que Pindare attribuait aux athlètes. Ces généalogies prêtent des ornements au discours, mais elles appartiennent à la mythologie. Malgré son fervent désir de retrouver une filiation décisive, de rattacher les humanistes catalans aux romantiques d'outre-Rhin, M. de Montoliu écrit des phrases comme la suivante, où l'on voit sa joie et sa déconvenue aussi :

C'est une véritable surprise de trouver dans les œuvres de quelques écrivains distingués, comme Piferrer et Milà y Fontanals, les noms de Tieck, Lessing et Frédéric Schlegel, ignorés par la masse de nos intellectuels au premier tiers du dix-neuvième siècle.

N'est-ce pas un aveu ? Et par ailleurs, M. G. le Gentil observe (*Revues littéraires de l'Espagne pendant la première moitié du XIXe siècle,* Paris 1909) que l'influence de l'Allemagne ne s'exerça pas d'une façon continue, que l'on oublia Gœthe, Schiller et Kant jusqu'en 1836, et que seul en Espagne Eugène Hartzenbusch était capable de lire l'allemand dans le texte. Il serait surprenant à notre avis de ne pas retrouver à Barcelone ces noms que la plume de Mme de Staël avait contribué à populariser. Cependant, les librairies de cette ville répandent surtout des traductions de Walter Scott, de Chateaubriand, de Manzoni. Le romantisme est un enchantement et une mode. Mais les écrivains catalans n'acceptent pas les libertés de l'esprit qu'il révélait, et leur passion archéologique ne nous rappelle point les promenades et les effusions des Charmettes. N'est-ce pas surtout l'histoire qui a conduit les lettres ? Une publication comme le

Choix de poésies des Troubadours par Raynouard, en 1815, révèle le mouvement des esprits. Et c'est bien aussi la plus agréable surprise d'observer que le terme de langue « llemosina » a toujours été appliqué à la poésie catalane, comme pour affirmer la noblesse de ses origines, et on le retrouvera dans le premier monument de la renaissance qui est l'ode d'Aribau :

En llemosí sonà lo meu primer vagit

Cette ode fut publiée le 24 août 1833. En 1836, Torres Amat donne ses *Mémoires pour aider à former un dictionnaire critique des écrivains catalans*. On réimprimait la vieille chronique de Pujades. Prosper de Bofarull réorganisait les archives de la couronne d'Aragon, et les investigations des critiques conduisaient aux sources de la poésie épique de l'Espagne. Telle est, naturelle et simple, la démarche des esprits.

La Catalogne a possédé avant la Renaissance une école romantique de langue espagnole. Les romantiques espagnols purent revenir dans leur pays en 1835, lorsque la reine Marie-Christine signa le décret qui établissait le régime représentatif, après une décade d'absolutisme et de vide absolu. Le duc de Rivas, Espronceda et tant d'autres, venant de France et d'Angleterre, étaient pleins des idées nouvelles de ces nations. M. de Montoliu ne peut évidemment pas éluder ces faits si précis, mais il prétend que ces influences du dehors constituaient un véritable danger pour la Catalogne. Cette dernière, nous dit-il, conservait au-dessus de la mêlée le palladium du romantisme authentique. Quel conte de fées ! La Catalogne a donné deux poètes aux lettres espagnoles : Manuel de Cabanyes, visiblement inspiré par les Italiens, et Piferrer. Celui-ci écrivit *Recuerdos y Bellerras Historicas de España*, en collaboration avec le polémiste de Majorque, J.-M. de Quadrado, auquel M. de Montoliu attribue un jugement sévère de l'œuvre de Victor Hugo.

Or, M. le Gentil nous dit de ce même jugement qu'il est équitable, et il a soin d'en rapporter les termes. Oui, il est équitable, et incomparablement plus précis que les lignes consacrées par Piferrer aux écrivains d'Allemagne.

L'influence de Victor Hugo sur la plupart des poètes des Jeux Floraux est indéniable. Le style de Rubio y Ors (*lo Gayter de Llobregat*, 1841) a une couleur nettement espagnole. Il veut encore se souvenir des troubadours, et telles sont les modestes ori-

gines de la Renaissance Catalane. Et la renaissance provençale, pourquoi ne doit-elle rien à la *Sturm und Drang periode*? Où faut-il accrocher ces *Papillotos* (1835) du bon perruquier d'Agen? L'œuvre de Jasmin était peu connue à Barcelone, mais les retentissants éloges qui lui étaient décernés pouvaient bien franchir la ligne des Pyrénées. Déjà, le bon Roumanille rimait en provençal, afin d'être bien compris de sa mère de Saint-Remy. Les Jocs Florals étaient créés à Barcelone à la date même où naissait *Mireio* à Maillane (1859), comme pour souligner le parallélisme des deux renaissances.

M. de Montoliu veut supposer que le symbolisme « ésotérique et fantastique » des félibres contribua à éloigner les poètes catalans des banquets de Provence. Fait-il allusion au chant de la *Copa* ? Mais voici, en 1842, le lauréat du premier concours de l'Académie des Belles-Lettres à Barcelone, qui portait une coiffure de velours où brillait une églantine d'argent. Et Piferrer souriait dans un coin. Quoi de plus symbolique encore que le cérémonial des Jeux Floraux !

Fondés en 1859, ils ont recueilli toutes les manifestations de la poésie catalane. Les premiers mainteneurs s'inspiraient de la tradition toulousaine, et il est significatif que la première fleur naturelle fut décernée à une poésie qui célébrait Clémence Isaure. A vrai dire, la poésie personnelle n'apparaît pas encore. L'auréole dont on parait le passé était si éblouissante que l'on négligeait souvent d'écouter les voix intimes. Dans l'éclat d'un romantisme naïf et facile, ces sentiments préparaient l'éclosion de la poésie épique. C'est en 1877 que fut couronnée l'*Atlantide* de Verdaguer, et, dans une certaine mesure, ce sont les jeux olympiques qui font les athlètes. On lira dans l'œuvre de Montoliu une étude fort pénétrante des éléments hétérogènes qui composent le poème épique de Verdaguer. Toutefois, je tiens à dire que j'ai toujours été enclin à assimiler — mais sans croire à des influences directes — l'*Atlantide* et le *Canigo* aux conceptions de l'esprit germanique. Je m'étonne que Montoliu, qui voit du germanisme partout, ne l'ait pas discerné ; cela aurait fourni des arguments plus valables à une thèse qu'il se plaît à formuler à plusieurs reprises, sans crainte des redites, et avec un zèle trop évident. Et qu'il est donc difficile de saisir la réalité, et, plus encore, la démarche naturelle du génie !

Mémento. — Je ne puis que signaler aujourd'hui l'ouvrage que M. Jean Amade consacre au même sujet : *Origines et premières manifestations de la Renaissance littéraire en Catalogne* (1924).

JOSEPH-SÉBASTIEN PONS.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Critiques des Lettres actuelles. — Alberto Zum Felde : *Critica de la Literatura Uruguaya*, M. Garcia, Montevideo — Eduardo Colin : *Verbo Selecto*, « Mexico Moderno », Mexico. — Julio Noé : *Nuestra Literatura*, Editions « Buenos-Ayres », Buenos-Ayres. — Mémento.

J'ai cru pouvoir dire avec raison que la critique, en Amérique espagnole, a tendance à devenir ce qu'Ernest Hello lui assignait comme suprême idéal : la conscience de l'art. Les **Critiques des Lettres actuelles**, comme ceux des Lettres d'hier, œuvrent en effet, pour la plupart, sérieusement, avec conscience de la hauteur de leur rôle. Mais comme ils traitent d'œuvres et d'écrivains trop proches pour être envisagés en toute clarté, ils se laissent parfois entraîner à des appréciations passionnées, ou bien ils s'appesantissent sur l'étude de certains auteurs fortunés, sans considérer les plus significatifs.

Alberto Zum Felde, Uruguayen, qui, dans les deux livres : *Huanakoari*, *Proceso historico del Uruguay*, s'était fait connaître comme lyrique national et comme écrivain d'idées, s'est en un nouvel ouvrage, **Critica de la Literatura Uruguaya**, révélé comme critique littéraire cultivé et sagace, bien que parfois un peu trop passionné. Il se réclame des méthodes de la critique scientifique et, souvent, déploie de la fermeté dans le raisonnement, de la richesse de doctrine, de la sûreté dans le jugement, mais à l'occasion, cédant à son tempérament impulsif, il tombe en des généralisations hâtives et des arrêts injustes qui déprécient son labeur généralement très remarquable. Il s'est proposé de tracer dans son livre un tableau « général et systématique » de la littérature de son pays, en revisant les valeurs courantes selon les données de la « critique positive ». Il divise la littérature de l'Uruguay en trois grandes époques, l'époque romantique, celle de l'ardeur pour la dialectique sociologique, et l'époque moderne, dont les points de condensation seraient le salon littéraire, l'Ateneo de l'Urugay, le café littéraire, et il nous parle de chacune longuement, avec autant de pénétration

que de vigueur. Mais cette division n'est pas très heureuse, car dans la pléiade de l'Ateneo n'entrent pas les deux seuls écrivains du moment : Zorilla de San Martin, Acevedo Diaz, et l'appréciation de l'époque moderne n'est pas juste. Comme d'autres critiques qui n'ont pas bien étudié le sujet, notre auteur s'obstine à voir en toute la production de la fin du siècle passé une *littérature de décadence*, et à affirmer que son influence a été désastreuse pour les Lettres hispano-américaines. Néanmoins, les principaux représentants de cette littérature ont cherché surtout l'affirmation de la personnalité, c'est-à-dire tout le contraire de ce qui préoccupe les écrivains de décadence : l'imitation, comme l'a si bien expliqué Remy de Gourmont, et ils ont suscité dans les lettres de l'Amérique espagnole la période dite moderniste pendant laquelle sont apparus, auprès de certains écrivains secondaires qui se sont perdus dans l'extravagance, nos premiers poètes personnels et artistes. M. Zum Felde lui-même se ressent de l'influence de cette époque : sa culture cosmopolite, son style trop imagé, parsemé de néologismes inutiles, répètent les qualités et les défauts de la modalité moderniste. Notre critique consacre ensuite une série d'études aux écrivains les plus connus de son pays, en essayant d'élucider leur véritable signification. Francisco Acuña de Figueroa, qui vivait au début du XIXe siècle et qui composa les paroles de l'Hymne national de l'Uruguay n'est, à son avis, qu'un versificateur à « l'âme de notaire, courtisan et emphatique, » indigne de la renommée dont il jouit parmi ses compatriotes. Juan Zorilla de San Martin, auteur du poème *Tabaré*, considéré comme l'unique épopée hispano-américaine, est un romantique avec toutes les limitations de son école: son poème, méritoire par le sujet épique, pèche dans la création du protagoniste et, en général, dans « l'idéalisation du sujet à cause de l'oubli ou du dédain de la vérité humaine ou historique ». Eduardo Acevedo Diaz, par contre, se détache comme un romancier national, plein de vigueur et de sentiment autochtone, et ses deux principaux ouvrages : *Ismaël*, *Grito de Gloria*, sont les deux romans historiques les plus importants de la littérature uruguayenne. Et José Enrique Rodo, seul écrivain de l'Uruguay dont le renom se soit étendu dans tout le continent américain et commence à gagner l'Europe ? Pour notre critique, José Enrique Rodo est un écrivain

sans « originalité ni profondeur idéologique », « un professeur académique », une mentalité de bibliothèque », dont l'œuvre avec un « caractère de lectures éducatrices pour la jeunesse » où se mêle une certaine « coquetterie maniérée de vieille fille », méconnaît la réalité, « manque de vertu pédagogique » et constitue un « facteur de décadence ». Cependant, il est de fait que cet écrivain a été le premier, après l'époque de pessimisme suscitée chez nous par l'admiration de la civilisation saxonne, à affirmer d'une façon magistrale les hautes valeurs de la culture latine, et à allumer la foi en les destins de notre race, et c'est également un fait que son œuvre a été un évangile pour toute une pléiade de jeunes écrivains tels que Francisco Garcia Calderon, Pedro Henriquez Urena, Alfonso Reyes, J.-M. Chacon y Calvo, etc., qui ont retourné aux sources traditionnelles et qui s'efforcent pour conserver et renforcer dans nos peuples les caractères propres, de race et de culture, que nos publicistes d'hier, éblouis par la prospérité saxonne, n'avaient su que dénaturer. Après la mort du grand écrivain, deux ou trois critiques avaient attaqué son œuvre lumineuse. Mais aucun n'avait été aussi loin que Zum Felde. Est-il possible que ce soit un compatriote qui ait assumé la triste charge d'essayer de démolir l'œuvre du plus grand de nos prosateurs modernes ? Certainement, Zum Felde consacre ensuite une étude pleine d'admiration à Carlos Reyles, cet auteur fortuné à qui tous les critiques de son pays ont prodigué tant d'éloges. Mais la place me manque pour m'occuper des chapitres que notre critique consacre aux autres écrivains uruguayens : Herrera y Reissig, Florencio Sanchez, Javier de Viana, Horacio Quiroga, Delmira Agustini, Juana de Harbourou, etc. Il me suffira de dire qu'il s'y montre généralement réfléchi, sagace, juste. Ainsi, son livre, riche d'idées et de suggestions, contient d'excellents aperçus sur des écrivains, des œuvres ou des aspects de l'art d'écrire, mais aussi des appréciations injustes et des conceptions littéraires erronées. L'auteur, qui s'est proposé de reviser les valeurs de la littérature de son pays, devrait bien maintenant reviser son propre ouvrage. Il en vaudrait la peine. Car ainsi, cette *Critica de la Literatura Uruguaya* deviendrait « l'ouvrage de discernement et d'ordonnance fondamentale » que Zum Felde a voulu nous donner. Je serais heureux si le critique intelligent qui est en cet écrivain m'écoutait.

Eduardo Colin, Mexicain, est un poète délicat qui cultive la critique littéraire d'une façon un peu intermittente, mais, en général, avec des connaissances, du goût, de la compétence, et avec cette sympathie pour les auteurs et les œuvres qui est une des caractéristiques du bon critique moderne. Nous lui devons une petite collection de portraits d'écrivains européens : Jules Laforgue, Verhaeren, Claude Farrère, Miguel de Unamuno, Valle Inclan, etc.: portraits précis et fervents, bien que trop brefs et sans traits essentiels nouveaux : *Siete Cabezas*. Mais dernièrement il a publié un recueil d'articles sur différents écrivains hispano-américains, comme Ruben Dario, Amado Nervo, Guillermo Valencia, Luis Urbina, Gonzalez Martinez, Juana de Ibarbouron, etc., qui est une excellente contribution à l'étude de nos lettres modernes : **Verbo Selecto**. Le critique nous paraît irréprochable en certains de ces articles, plus limité ou moins heureux en d'autres. Dans les pages qu'il consacre à l'un de mes livres, *la Piedad sentimental*, il qualifie cette œuvre qui est inspirée de la réalité, et même un peu trop, de romantique, parce que l'héroïne meurt phtisique, comme s'il n'y avait plus dans la vie de femmes qui meurent ainsi. Mais, en général, ce livre est juste, d'une portée efficace.

Julio Noé, Argentin, qui depuis quelque temps commente la production littéraire de son pays avec autant de connaissances que de bon goût, et qui dernièrement s'est fait remarquer dans son rôle de directeur de la revue *Nosotros*, de Buenos-Ayres, a réuni en volume, sous le titre de : **Nuestra Literatura**, ses articles des dix dernières années. Dans l'avant-propos, il nous dit avec une modestie qu'on sent sincère, que cet ouvrage n'est simplement que le « journal d'un lecteur de livres argentins ». Cependant son livre, où il est question des meilleurs écrivains de l'Argentine, anciens et modernes, comme Sarmiento, R. Obligao, J.-A. Garcia, Manuel Galvez, M. Leguizamon, etc., est un ouvrage de critique aussi sagace que judicieux, aussi impartial que bien inspiré. Son auteur s'y révèle comme un critique cultivé et clairvoyant, désireux de voir la littérature s'ajuster aux « lignes essentielles de notre tradition », convaincu que le rôle de la critique est de servir de stimulant et non de frein à la production. Il est à désirer que Noé continue sa belle besogne, qu'il nous donne sur les Lettres argentines actuelles l'œuvre métho-

dique promise, et qu'il étende aussi sa curiosité à la littérature des autres pays hispano-américains.

Mémento. — La *Revista de Historia y Geografia* de Santiago du Chili, organe de la société de ce nom, continue sa publication en gros volumes trimestriels pleins d'intérêt. Dans les quatre derniers, nous voyons une série de « Cuentos Populares » chiliens extrêmement curieux, recueillis par Ramon Laval, contes que cet éminent folkloriste nous donnera bientôt en volume. Notons aussi une bonne étude de E. Latcham sur les « Creencias religiosas de los Uraucanos », et une version du « Viaje de Hendrick Brouwez à Valdivia en 1643 », par J. T. Medina. Sous le titre de *Terra de Sol* paraît depuis près d'un an à Rio de Janeiro une grande revue de lettres et d'art illustrée et très bien présentée. Quoique écrite en portugais, elle publie des articles en espagnol et rend compte des livres hispano-américains. Ses directeurs sont deux écrivains bien connus : Tasso da Silveira et Alvaro Pinto. Signalons, dans ses derniers numéros, un intéressant article d'esthétique de Tasso da Silveira : « Alegria Criadora », et un fervent portrait du poète péruvien « Jose S. Chocano » par D. Velasco Aragon. C'est une publication très importante qui pourrait devenir le véritable organe des Lettres de toute l'Amérique Latine.

FRANCISCO CONTRERAS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Rings um die erste Haager Friedenskonferenz, Berlin, deutsche Verlagsgesellschaft für Politik, 1924. — Olaf Broch : *Proletariatets diktatur* (*la Dictature du prolétariat*), Aschebourg, Kristiania.

Autour de la Première Conférence de La Haye, tel est le titre du t. XV de la *Grosse Politik der europäischen Kabinette*. Le 24 août 1898, Mouraviev avait remis aux diplomates accrédités à Saint-Péterbourg le manifeste du Tsar. Aucun ne s'y attendait. Montebello, qui n'en eut communication que 2 heures avant Radolin, en fut « peu agréablement surpris ». Le lendemain, Radolin fut reçu par Nicolas II :

Le Tsar m'a dit avec chaleur, écrivit Radolin, que le monde verrait par son manifeste combien ses sentiments étaient pacifiques [« Il a choisi pour cela un moyen bizarre », *annota Guillaume II.*] Sans s'adonner aux illusions... il était convaincu qu'il contenait le germe d'un examen calme et d'une solution pacifique de dangers de guerre éventuels. [*Guill. II.* Il a mis entre les mains de nos démocrates et de l'opposition une arme brillante pour agiter.] Son seul vœu était d'a-

moindrir l'exagération des charges militaires. [*Guill. II.* Utopie.] Sa proposition aurait aussi l'avantage d'enlever une arme puissante à la social-démocratie. [*Guill. II.* Il la leur met au contraire dans la main...]

Les ennemis de la Conférence admirent vite que si elle ne réussissait pas, ce serait un échec personnel pour le Tsar. Bülow, le 30 août, en concluait que, pour l'éviter, la Russie « s'offrirait comme un honnête courtier pour rapprocher la France et l'Allemagne ». Comme Bülow prétendait que cela ne pouvait arriver que par l'abandon des conquêtes de cette dernière, Radolin fut chargé de prévenir Mouraviev que cette manœuvre serait considérée comme une menace qui amènerait le rapprochement de l'Allemagne avec le groupe anglo-saxon.

La France avait « très mal pris » le fait que la proposition russe ne lui avait pas été communiquée avant d'être publiée. Mais elle était en pleine crise de Fashoda. Mouraviev, à son passage à Paris, en octobre, reçut de Faure et de Delcassé l'assurance que nous prendrions part à la Conférence, « même si l'on y mettait pour condition l'élimination des questions politiques. On fera absolument ce que je désire, déclara Mouraviev à Eulenburg le 23 oct. J'espère accomplir peu à peu ma tâche d'éliminer le pensée de revanche. Les directeurs de la politique française, quoique toujours circonspects, n'opposent plus le même refus sur ce point. »

Le 21 avril 1899, Delcassé expliqua à Münster notre point de vue :

Nous avons le même intérêt que vous à cette Conférence... Vous ne voulez accepter aucune proposition de désarmement, nous non plus. Des deux côtés, nous voulons, tout en ménageant le Tsar, chercher une formule pour tourner cette question. Pour éviter un fiasco complet, nous ferons peut-être quelques concessions relativement à l'arbitrage [*Guill. II.* Non], mais sans limiter l'indépendance des grands Etats... Sur quelques questions peu importantes, l'entente sera facile.

La Conférence avait failli échouer sur le refus de l'Italie d'y participer si le Pape était invité. Münster interrogea Delcassé sur ce point : « Je ne m'en suis pas, à dessein, mêlé, répondit-il, et je ne sais pas où on en est là-dessus ».

Le volume débute par l'exposé de la politique allemande au sujet de la rupture hispano-américaine. Le 28 septembre 1897, Guillaume II, irrité de la protestation américaine contre la pro-

longation de la guerre à Cuba, télégraphià à Bülow pour lui suggérer une intervention des Etats européens (au besoin seulement de ceux du continent) en faveur de l'Espagne « où la forme monarchique semblait menacée par la perte de Cuba ». Bülow para le coup en répondant que dans une action de ce genre, il fallait éviter que l'Angleterre et la France n'engageassent l'Allemagne dans une querelle avec les Etats-Unis à laquelle elles ne prendraient pas part elles-mêmes. Eulenburg perfectionna cette réserve en faisant adopter que l'initiative de cette proposition devait venir de l'Autriche (30 sept.). Guillaume approuva. Cela permit à Bülow, quand le gouvernement espagnol sollicita l'Allemagne de se mettre « à la tête d'une action de l'Europe », de répondre que « S. M. ne serait prête à coopérer que si la proposition d'action (d'abord diplomatique) venait de la France » (15 février 1898). Goluchowski aussi voulait nous voir prendre l'initiative (23 fév.), mais Hanotaux au contraire disait qu'elle appartenait à l'Autriche. Personne n'osant la prendre, on songea à un arbitrage du Pape. Celui-ci fit sonder la gouvernement de Madrid par le Nonce, mais il lui fut répondu « qu'il était impossible d'accepter un arbitrage sur la base de la cession de Cuba » (1er avril 1898). [*Guill. II.* Pas moyen d'aider, alors; seulement, ils perdront l'île tout de même. Une note collective des puissances, « exhortant à la paix du point de vue de l'humanité », n'obtint de Mac Kinley, quand elle lui fut remise, qu'une réponse polie (7 avril). Aussi fut-on fort surpris quand, le 15 suivant, Sir J. Pauncefste proposa aux autres ambassadeurs de remettre au Président une nouvelle note identique « pour décharger le monde civilisé d'approuver l'agression ». « Je suis contre cette démarche », annota Guillaume. Il en fut de même ailleurs. Pour que la guerre fût évitée, il aurait fallu que l'Espagne cédât, mais on y pensait ce que disait son ambassadeur à Berlin le 5 avril : « Si nous cédons, c'est la chute du ministère et de la dynastie, ce qui est pire que la guerre. Nous n'avons pas à la craindre. L'Europe, au contraire, doit redouter la chute de notre monarchie et l'accroissement de puissance de l'Amérique. » Grâce à ce sophisme, l'Espagne perdit Porto-Rico et les Philippines.

Instruit par ce précédent, Guillaume, dès le commencement de la reprise de l'affaire du Transvaal, se montra décidé à en trafiquer. « Elle ne nous regarde pas », annote-t-il le 9 août 1899. Le

27 suivant, il écrivait : « En cas de guerre du Transvaal, les Russes se feront sentir dans l'Inde et en Perse. Nos témoignages d'amitié monteront alors sur le marché, en particulier à Londres. » La guerre devenant probable, Chamberlain demanda un témoignage de sympathie de la part de l'Allemagne (30 sept.), mais Bülow répondit le 2 octobre : « Notre attitude, comparée à celle des Français et des Russes, peut être considérée comme amicale... Tant que la question de Samoa ne sera pas réglée d'une façon acceptable pour notre opinion publique, nous ne pourrons faire plus. » Chamberlain dut céder. Il proposa néanmoins à Guillaume II une entente entre l'Allemagne, l'Angleterre et les Etats-Unis, mais le Kaiser répondit qu'il y aurait des difficultés, en particulier à cause de ses excellents rapports avec la Russie (21 nov.). A Bülow, Chamberlain proposa la côte atlantique du Maroc comme objet de compensation (24 nov.), mais sans plus de succès, le premier voyant « l'avenir de l'Allemagne dans la pression d'une forte flotte. Gardant de bons rapports avec la Russie et avec l'Angleterre, elle attendrait ainsi le développement des événements élémentaires. »

La guerre avait d'abord été malheureuse pour les Anglais. Fin décembre, Bülow écrivait :

La majeure partie de nos militaires croit que la guerre finira par la complète défaite des Anglais. Quelques-uns pensent que, s'ils opèrent avec prudence, ils pourront petit à petit fatiguer les Boers... et concluront aussitôt avec eux une paix sur la base du *statu quo ante*. A une avance des Anglais jusqu'à Prétoria, personne ne croit actuellement, mais *chi lo sà* ?

Pendant cette période d'anxiété pour les Anglais, l'opinion publique en Russie s'en prenait à Mouraviev de l'inaction du gouvernement. Bülow ayant adressé à l'Angleterre des notes menaçantes au sujet de la saisie de vapeurs postaux, Mouraviev fit commencer le 12 janvier des sondages pour savoir si l'Allemagne serait disposée à une intervention, en particulier si l'Angleterre s'emparait de la baie de Delagoa, mais il essuya des refus répétés. Et cependant le 14 janvier, Holstein avait télégraphié que « l'Empereur examinait s'il n'enverrait pas, dans les 48 heures, une personnalité qui éluciderait avant jeudi si l'on pouvait s'entendre avec l'Angleterre ou si au contraire on serait forcé de sortir autrement de la situation où mettait l'apathie anglaise », mais le

18 suivant les paquebots furent relâchés. Guillaume eut beau, dans la suite, rappeler aux Anglais le service qu'il leur avait rendu, ils furent d'avis comme Chamberlain que, « tant que des notes aussi raides leur seraient adressées, à leur grand regret de meilleurs rapports ne pourraient être établis entre l'Angleterre et l'Allemagne. »

ÉMILE LALOY.

§

M. Olaf Broch est professeur de langue et littérature russes à Kristiania, et, au retour d'un voyage en Russie soviétique, a publié un volume. Un de plus... A quoi bon, dira-t-on, signaler un ouvrage de ce genre, quand il y en a tant, et généralement si vides ? Mais celui-ci a été trouvé tellement intéressant que des Norvégiens ont pensé qu'il valait la peine de le répandre et l'ont envoyé aux instituteurs, et l'on prétend que cette diffusion à contribué à l'échec qu'ont subi les moscoutairs aux dernières élections. Mme Kollontay, ambassadrice des soviets à Kristiania, a même adressé une protestation au gouvernement norvégien, qui lui a fait observer qu'il ne pouvait empêcher des citoyens d'envoyer des livres aux instituteurs. Cette histoire, il est vrai, prouve seulement le mérite du livre en tant qu'œuvre de propagande, et serait plutôt de nature à mettre beaucoup de lecteurs en méfiance, par ce seul motif. Or, il se trouve qu'il n'est pas du tout conçu dans l'esprit qu'un pareil but supposerait. C'est un exposé, d'une évidente sincérité, fait par un observateur consciencieux et méthodique, qui a cherché, sans prévention ni malveillance, à comprendre ce que c'est que **la Dictature du Prolétariat.**

Sans prévention, car, sans être socialiste d'étiquette, M. Olaf Broch est évidemment un homme « de gauche » et croit à la parfaite sincérité des premiers dirigeants communistes. Il se loue des bonnes relations qu'il a eues avec quelques-uns d'entre eux, et de la liberté qui lui a été laissée. Il prend à son compte les remarques de tel « sympathisant » du communisme. On ne voit en lui aucun parti pris hostile. C'était d'ailleurs la condition, particulièrement en Norvège, pour que son étude produisît un effet de propagande imprévu. Il inspirait confiance. Que dit-il donc ?

Il ne raconte pas l'histoire de la révolution. Il ne décrit pas

le fonctionnement du gouvernement soviétique, ni les horreurs de la Tche-Ka, ni les difficultés et la misère de la vie russe sous le régime nouveau. De tout ce dont on parle le plus, et qui remplit toutes les publications relatives à la Sovdépie, il ne dit rien qu'en passant : il suppose tout cela connu. Il traite des idées communistes et de l'organisation de leur enseignement.

Voilà, dira-t-on, un sujet bien étroit, quand il y avait tant à observer et à dire, surtout pour un homme à qui sa parfaite connaissance de la langue et ses nombreuses relations personnelles permettaient de noter une foule de traits qui auraient échappé à d'autres, et de recueillir bien des confidences. Vraiment, ce professeur ne connaît que les idées de l'école. C'est, au contraire, à ses yeux, le sujet essentiel, parce que les bolcheviks, ayant complètement échoué dans leur entreprise de révolution économique, se sont aujourd'hui résignés, contrairement à leur doctrine, à faire passer l'idéologie avant l'économie, et à préparer les esprits, afin qu'ils soient mûrs lorsque la révolution économique sera une seconde fois tentée. Ainsi le parti communiste russe est devenu une secte religieuse dont la fonction consiste à prêcher la vraie doctrine. Elle a sa théologie et ses conciles, ses écoles de missionnaires, ses hérétiques et l'intolérance qui convient, et l'étude de cet aspect du bolchevisme russe actuel est bien l'étude la plus importante à présenter aux lecteurs occidentaux, non seulement parce qu'elle est curieuse en elle-même, mais surtout parce que l'expansion de la foi communiste est réellement devenue l'objectif essentiel des dirigeants bolcheviks.

Cela me paraît bien systématique. Les bolcheviks ont toujours fait des prosélytes, et ont commencé de bonne heure à fonder des écoles de missionnaires. Pour bien établir sa thèse, il eût fallu que M. Olaf Broch indiquât la date à laquelle les bolcheviks, par un des brusques changements d'orientation dont ils sont coutumiers, auraient subi la « métamorphose » en secte religieuse qu'il signale. Il se contente d'analyser leur mentalité du moment où il les a vus, de décrire les institutions qui servent à illustrer sa théorie, et d'observer les changements d'ordre psychologique et moral qui sont produits dans la population russe sous l'influence de leur régime. Je crois bien qu'il n'y a pas eu métamorphose, mais seulement développement progressif du caractère de secte qui existait déjà, en sorte que M. Olaf Broch nous

décrit un aspect véritable et fort important du communisme russe, mais non tellement important que le reste serait, pour ainsi dire, négligeable. Il était, par exemple, conforme aux idées de Lénine de croire que la Russie n'était pas encore mûre pour la révolution sociale, et lui même l'avait écrit ; aussi la révolution politique de 1917 avait-elle pour but de provoquer la révolution sociale d'abord dans les pays occidentaux : c'était l'une de ses idées essentielles, et c'est sans doute encore une idée à laquelle tiennent ses successeurs.

Mais peu importe. Ce qu'a vu M. Broch n'a pas été décrit par les autres voyageurs. Il avait les moyens de bien voir, et de comparer avec le passé. Son ouvrage est vraiment nouveau. Il y passe continuellement d'une analyse abstraite, et parfois subtile, à l'observation d'un geste ou la description d'une scène banale de la vie quotidienne. Bien que ce ne fût pas son but, au moins son but principal, je ne connais pas, sur la Russie actuelle, de livre qui permette mieux de se représenter ce qu'y est la vie.

P.-G. LA CHESNAIS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

André-Charles Coppier : *Les portraits du Mont-Blanc*, aquarelles, pastels, dessins au roseau et brou de noix et texte ; Libr. Dardel, Chambéry. » »

Charles Léger : *Courbet*, avec des reproductions ; Nilsson. 10 »

Histoire

Karl Marx : *La guerre civile en France (la Commune de Paris)*, traduction de Charles Longuet ; Libr. de l'Humanité. 5 »

Linguistique

Eugène-Louis Martin : *Les symétries de la prose dans les principaux romans de Victor Hugo* ; Presses universitaires de France. 8 »

Eugène-Louis Martin : *Les symétries du français littéraire* ; Presses universitaires de France. » »

Littérature

Antoine Albalat : *Comment on devient écrivain* ; Plon. 7 50

François Hédelin, Abbé d'Aubignac : *Conjectures académiques ou dissertation sur l'Iliade*, nouv. édit. corrigée, annotée, précédée d'une introduction par Victor Magnien ; Hachette. 15 »

E. de Clermont-Tonnerre : *Robert de Montesquiou et Marcel Proust*; Flammarion. 7 50

Marcel Coulon : *L'enseignement de*

Remy de Gourmont, avec des textes inédits et son portrait par Raoul Dufy ; Edit. du Siècle. » »

Marquis de Custine : *Lettres inédites au marquis de La Grange*, publiées par le Comte de Luppé ; Presses françaises. 8 »

Tristan Derème *L'enlèvement sans clair de lune ou les propos et les amours de M. Théodore Decalandre*. Préface de M. Théodore Decalandre ; Emile Paul. 7 50

Lucien Dubech : *Le théâtre, 1918-1923* ; Plon » »

Robert d'Humières : *Les parfums et la cendre* ; Mercure de France. 15 »

Journaux intimes des dames de la cour du vieux Japon, traduction de Marc Logé, d'après la version anglaise de Annie Shepley Omori et Kochi Doi. Préface de Amy Lowel ; Plon. » »

Gustave Kahn : *Charles Baudelaire, son œuvre*, avec portrait et autographe ; Nouv. Revue critique. 4 75

Pierre Lasserre : *La jeunesse d'Ernest Renan*, histoire de la crise religieuse au XIX[e] siècle. Tome I : *De Tréguier à Saint-Sulpice*. Tome II : *Le drame de la métaphysique chrétienne* ; Garnier, chaque tome, 15 »

P. Martial Lekeux, franciscain : *Maggy* ; Plon. 7 50

Henri Malo : *La gloire du vicomte de Launay, Delphine Gay de Girardin*, avec 8 illust. ; Emile-Paul. 12 »

André Maurel : *Souvenirs d'un écrivain, 1883-1914* ; Hachette. 8 »

Roger Sorg : *Cassandre ou le secret de Ronsard*, avec 10 grav. hors texte ; Payot. 7 50

Pierre Trahard : *Le Romantisme défini par le « Globe »* ; Presses françaises. 7 50

Musique

Edouard Ganche : *Dans le souvenir de Frédéric Chopin*, illustrations et documents inédits ; Mercure de France. 15 »

Ouvrages sur la guerre 1914-1918

Claude Farrère et Paul Chack : *Combats et batailles sur mer* ; Flammarion. 7 95

Colonel René Tournès et Capitaine Henri Berthemet : *La bataille des Flandres d'après le journal de marche et les archives de la IV[e] armée allemande, 9-30 avril 1918*. Documents secrets pris à l'ennemi. Traduction, commentaires et notes ; Lavauzelle. 20 »

Pédagogie

H.-G. Wells : *Un grand éducateur moderne : Sanderson, directeur du collège d'Oundle*. Traduit de l'anglais par M[lle] M. Betts. Préface de M. Paul Lapie ; Alcan. 10 »

Philosophie

Georges Duhamel : *Œuvres de Georges Duhamel, III : La Possession du Monde* ; Mercure de France (Bibliothèque choisie). 18 »

Poésie

Jean Alleysson : *Office liturgique de la vie* ; Les Psaumes, Bruxelles. » »

Paul Fort : *Ballades françaises, IV : La Tourangelle*. Avant-propos de Camille Mauclair ; Flammarion. 7 50

Charles Monis : *L'âme et son parfum* ; Chiberre. 5 »

Théogyne : *L'éternelle étreinte* ; Messein. 8 »

Roman

Louis Aufauvre : *L'envoûtement* ; Edit. de La Nef. » »

Frédéric Boutet : *L'Ile de Noce ou les sept nuits de Valentine* ; Fayard. 7 50

Paul de Cassagnac : *La lanterne*

magique ; Editeurs associés. » »
F. Chassiol-Debillemont : *Le parc dévasté* ; Libr. des lettres. 7 50
André Delacour : *Le loup et le chien* ; Bloud. 7 50
Dominique Dunois : *Lucile, cœur éperdu* ; Calmann-Lévy. 6 75
Jeanne Galzy : *La grand'rue* ; Rieder. 7 50
Nancy George : *Les esclaves de Méquinez*. Préface de Jérôme et Jean Tharaud ; Edit. du Monde Moderne. » »
Jane Gernandt-Claine : *Notre Christine, une vierge au pays des Vikings* ; Revue Mondiale. 7 50
F. de Joannis : *Jusqu'à la lie* ; Figuière. 7 50
Adrienne Lautère : *Le corrupteur* ; Fasquelle. 7 50
Maurice Level : *L'épouvante* ; Flammarion. 7 50
Lucie-Paul Margueritte : *L'amant démasqué* ; Nouv. Revue critique. » »
François Mauriac : *Le désert de l'amour* (Cahiers verts n° 50) ; Grasset. 12 »
Emile Nolly : *Le mariage de Bèp-Mao* ; Calmann-Lévy. 6 75
Marcel Prévost : *Sa maîtresse et moi* ; Edit. de France. 7 50
Lucie Saint-Elme : *A l'âge mouillé* ; Les Gémeaux. 7 »
Marc Saunier : *Fiancé à une invisible* ; Chiberre. 6 75
André Sécheret : *La dernière légende ou la légende merveilleuse* ; Messein. 5 »
Nicolas Ségur : *Le lac de Vénus* ; Flammarion. 7 95
Léon Thévenin : *La robe sans couture* ; Edit. de la Vraie France. 7 50
Ernest Tisserand : *Deux petits romans* ; Editeurs associés. 7 50
Franz Toussaint : *Le tapis de jasmins*. Bois originaux de Mary Morin ; Editeurs associés. 7 »

Théâtre

François Porché : *La Vierge au grand cœur, ou la mission, les travaux et la passion de Jeanne d'Arc* ; Grasset. 7 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Louis Chadourne. — Un monument à Léon Bloy. — Prix littéraires. — A propos de la communication du « Journal des Goncourt » aux lecteurs de la Bibliothèque Nationale. — M. Maurice Rostand ou l'art de ne pas vérifier les dates. — Autour du Grand Siècle. — Baudelaire, Auguste de Châtillon et Barbey d'Aurevilly. — Les chaires de Langue d'Oc. — Sur l'origine du mot « rescapé ». — Errata. — Rachat de numéros du *Mercure de France*. — Publications du « Mercure de France ».

Mort de Louis Chadourne. — Un jeune écrivain de grand talent, Louis Chadourne, vient de mourir des suites d'une longue maladie consécutive à une commotion par obus reçue, en 1916, à Metzeral.

Il était né à Brive-la-Gaillarde le 7 juin 1890.

Dès ses premières œuvres, des vers et des essais publiés dans *le Voile de pourpre*, à *la Phalange* et à *la Nouvelle Revue française*, il s'était imposé à l'attention des lettrés par le caractère original et comme visionnaire de son art. *Le Maître du navire*, *l'Inquiète adolescence*, *le Pot au noir*, *Terre de Chanaan* sont quatre volumes d'une qualité exceptionnelle dans la production d'après-guerre.

Louis Chadourne laisse également des poèmes (*Commémoration d'un mort de printemps*, *l'Amour et le Sablier*) et un ouvrage inédit, *Le Conquérant du dernier jour*, recueil de nouvelles.

Ses obsèques ont eu lieu à Brive, le 24 mars. Une délégation du 126e régiment d'infanterie rendit les honneurs militaires à celui qui fut officier de chasseurs alpins. Après le service funèbre, célébré en l'église Saint-Martin, des discours ont été prononcés, au cimetière, par MM. Chouzenoux et Benjamin Crémieux. « Chez cet *enfant-poète* qui se savait guetté, traqué par la mort, on comprend, dit M. Crémieux, quel attrait profond pouvait être le mirage de l'aventure. Ce n'était pas chez lui souci de suivre une mode littéraire, c'était un impérieux besoin de courir sans arrêt après de nouveaux désirs, de nouvelles images... ». — L. DX.

§

Un monument à Léon Bloy. — C'est le dimanche 3 mai, à 3 heures de l'après-midi, que sera inauguré au cimetière de Bourg-la-Reine le monument sculpté par Frédéric Brou pour la tombe de Léon Bloy. Nous avons publié une première liste de souscriptions dans notre livraison du 15 novembre 1922. Voici la seconde :

M. Georges Landry......	10 »
M. et Mme Hidde Nijland-Vander Meer de Walcheren	100 »
M. Laporte..............	15 »
M. Lavaux.............	14 75
Mme Suzanne Graux......	10 »
M. Joseph Ferran.........	25 »
M. Charles Krumholt....	10 »
Dr L. de Brianson.......	20 »
M. Bondallaz............	26 20
M. et Mme Etienne d'Eaubonne..................	10 »
Mlle Yvonne Demailly....	10 »
M. J. Bollery............	10 »
M. Chabin...............	20 »
Mme Emma Pellerin......	10 »
Vte de Veye...........	10 »
Lt-Colonel André Roullet..	50 »
M. l'abbé Jean Ribes....	20 »
M. Claude Duboscq......	50 »
M. Charles Portalié......	5 »
M. Louis Dupuis........	5 »
Famille Viller.............	8 »
Mlles Alice et Jeanne Lembert..................	5 »
M. Blasini...............	20 »
MM. G. et D. Joubert...	50 »
M. Pierre Arrou.........	20 »
M. R. Lacroix...........	5 »
M. Ch. Leroux..........	20 »
M. Paul Jannot..........	10 »
M. G. R.................	2 »
M. George Desvallières..	200 »
Mme Jeanne Doin........	25 »
M. F.-M. Corre.........	20 »
M. V....................	20 »
Mme J. Boussac.........	25 »
M. l'abbé Poissenot......	5 »
MMlles Marie et Marguerite Levesque.............	50 »
M. A. Landon	20 »
M. l'abbé Pinson.........	10 »
M. Léonce Petit.........	310 »
Mme Thérèse Brou.......	25 »
M. Jacques Arney.......	170 »
S. M...................	20 »
	1.470.95
Première liste....	1.898.55
Total.....	3 369.50

La souscription reste ouverte au « Mercure de France » jusqu'au 30 avril (chèques postaux 259-31).

§

Prix littéraires. — Le jury du concours de Littérature spiritualiste, présidé par M. Henry Bordeaux, a décerné le prix Claire-Virenque, de 3.000 fr., à M. Louis Mercier, pour son ouvrage *Petites Géorgiques*, et pour l'ensemble de son œuvre.

§

A propos de la communication du « Journal des Goncourt » aux lecteurs de la Bibliothèque Nationale. — Certaines indications nous sont parvenues qui permettent de croire que, sur avis conforme exprimé par l'Administrateur général de la Bibliothèque Nationale, l'interdiction de communiquer le *Journal des Goncourt* serait levée cette année par le Ministre de l'Instruction publique et le manuscrit mis à la disposition du public dans la seconde quinzaine de septembre.

La campagne littéraire tendant à obtenir ce résultat a commencé au *Mercure de France* le 16 septembre 1916, et y a été poursuivie sans interruption.

Il s'agissait, en somme, de faire admettre qu'il y avait illégalité — les délais de non communication étant révolus — à ne pas communiquer ce manuscrit aux lecteurs, sous la responsabilité de ceux-ci, les publications, intégrales ou partielles, qui pourraient être faites incombant à leurs auteurs.

Cette campagne n'avait pas d'autre objet.

Et, à ce propos, qu'il me soit permis de faire ici, dès maintenant, une déclaration personnelle.

Si, comme on le prévoit, le *Journal des Goncourt* est livré au public, je considérerai comme un devoir de simple convenance de ne pas m'inscrire pour le lire dans le manuscrit. — LÉON DEFFOUX.

§

M. Maurice Rostand ou l'art de ne pas vérifier les dates. — On peut lire textuellement dans la *Vie amoureuse de Casanova*, par Maurice Rostand (Ernest Flammarion, éditeur, p. 71) :

La grande ville est en deuil de la tentative d'assassinat de Damiens : la marquise de Pompadour est momentanément écartée du lit royal où ses ennemis, les Dévots, lui font une mince barrière. Le rire de Voltaire est dans l'air. La Belle-Babet est ministre des Affaires étrangères. Comment penser que Marivaux ne l'a pas rencontré, que Regnard n'a pas pris modèle sur lui pour son Homme à Bonnes-Fortunes, comment penser même que Watteau, si différent de lui pour toute cette phtisie nostalgique dont s'enfièvre son délicieux génie et pour tout ce qu'il y a toujours de déjà revenu, de déjà désenchanté dans ses embarquements d'amour, comment penser que Watteau, le rencontrant un

jour chez M. de Choiseul, ne s'est pas souvenu de sa désinvolture en peignant son « Indifférent » ?

Lors de son second voyage à Paris, Giacomo Casanova y arriva, en effet, le 5 janvier 1757, et alla descendre chez son ami Baletti qui le reçut à bras ouverts. Le soir même, vers les six heures, se produisit l'attentat de Damiens, alors que le roi se préparait à remonter en carrosse pour retourner à Trianon. Casanova qui, le 28 mars suivant, assista au supplice de Damiens, en a laissé, ainsi que Robbé de Beauveset (lettre au dessinateur Aignan Desfriches), un récit émouvant et on sait à quelle occupation, durant ces heures tragiques, grâce à la complicité d'une fenêtre et des deux marches qui y conduisaient, se livrait le chevalier Tiretta, surnommé *Sixfois*, pour sa rare valeur, sans qu'un instant songeât à se plaindre la dévote tante de Mlle de Meure.

Sans doute, les ennemis de la Marquise, à commencer par le comte d'Argenson, profitèrent de l'attentat pour chercher à éloigner Mme de Pompadour des soupers royaux et de l'intimité de Louis XV, mais, ainsi qu'en témoigne cette lettre du cardinal de Bernis à M. de Choiseul-Strainville, il y avait déjà des années que la favorite était écartée du « lit royal » pour des raisons auxquelles le canif de Damiens demeura totalement étranger :

Le Roi a été assassiné, et la cour n'a vu dans cet affreux événement qu'un moment favorable de chasser notre amie. Toutes les intrigues ont été déployées auprès du confesseur. Il y a une tribu à la cour qui attend toujours l'extrême-onction pour tâcher d'augmenter son crédit. Pourquoi faut-il que la dévotion soit si éloignée de la vertu ? Notre amie ne peut plus scandaliser que les sots et fripons. *Il est de notoriété publique que l'amitié, depuis cinq ans, a pris la place de la galanterie...* (1).

Si connu qu'il soit, qu'on se rappelle ce quatrain dont Maurepas paya cher la hardiesse :

Par vos façons nobles et franches,
Iris vous enchantez les cœurs ;
Sur nos pas vous semez des fleurs,
Mais ce sont des fleurs blanches !

Disgrâce qu'une *Histoire de la marquise de Pompadour* — pamphlet plutôt qu'histoire — écrit « au cœur de l'été de 1758 » et dont le *Mercure de France* a reproduit le manuscrit (2), relatait ainsi :

A peine avait-elle vécu quelques années avec le roi, sur le pied d'une maîtresse, qu'elle fut mise hors d'état de remplir ce qu'on regardait ordinairement

(1) Reproduit par Campardon : *Madame de Pompadour et la cour de Louis XV*, Paris, H. Plon, 1867 ; in-8, p. 191, en note.
(2) 1er et 15 mai, 1er juin 1923. — Il en existe un tirage à part à petit nombre, sur hollande.

comme le point essentiel de cette condition. Un dérangement auquel son sexe est sujet vint l'attaquer avec tant de force que, pour éviter les dangereuses suites qui n'étaient que trop à craindre, le roi, de l'avis de ses médecins, fut obligé de rompre tout commerce voluptueux avec elle, quelque dur qu'il pût lui paraître de renoncer à ses tendres embrassements.

Il n'y eut pourtant point de désir qui tint contre l'idée du mal de sa maîtresse. et contre la crainte de se ressentir de ses suites.

Cela explique bien des complaisances de Mme de Pompadour et témoigne de son habileté pour avoir su, dans ces conditions, conserver la faveur de l'éternel ennuyé, mais laisse planer quelque doute sur la documentation historique de l'auteur de *la Gloire*.

Quant à Regnard et à Watteau, ils eussent éprouvé une insurmontable difficulté à prendre Casanova, dont le premier séjour à Paris remontait à juillet 1750, pour modèle de l'Homme à Bonnes-Fortunes et de l'Indifférent, Regnard étant mort, en sa terre de Grillon, le 5 septembre 1710, et Watteau, dans la maison mise à sa disposition par M. Lefebvre, à Nogent-sur-Marne (1), le 18 juillet 1721.

Puis, Giacomo Casanova « modèle » de l'Indifférent, c'est bien mal connaître le diable d'homme, si vivant, si vibrant, toujours prêt à s'emballer, dont l'aventure avec la Charpillon devait fournir à M. Pierre Louys le thème de *la Femme et le pantin*.

Comme pour faire suite au Casanova de MM. Varin, Etienne Arago et Desvergers, cette pauvreté jouée au Vaudeville en juillet 1836, « musique nouvelle de M. Doche », M. Maurice Rostand avait déjà donné un *Casanova* d'assez fâcheuse mémoire, lequel ne valait guère mieux. Il eût été sage d'en rester là. Sa *Vie amoureuse de Casanova* n'ajoute rien aux travaux de MM. Octave Uzanne, Guède, Maynial, Samaran, Adnesse et Joseph Legras, sans oublier Armand Baschet, pour n'en citer que quelques-uns seulement. Vraiment, mieux vaut relire les pages délicieuses que consacra Philippe Monnier aux aventuriers et à Casanova, dans sa *Venise au XVIIIe siècle*. — P. D.

§

Autour du Grand Siècle.

Paris, le 25 mars 1925.

Monsieur le Directeur,

Dans le *Mercure de France* du 15 mars, un de vos collaborateurs, M. Emile Magne, tout en apportant le renfort de sa vive approbation à l'ouvrage que M. Félix Gaiffe a publié sous le titre *L'Envers du Grand Siècle*, fait en même temps de si judicieuses réserves, que je voudrais pouvoir, par la voie du *Mercure*, soumettre à M. Magne les quelques remarques suivantes :

(1) Cf. *La Maison où est mort Watteau à Nogent-sur-Marne*, par P. Maurel, *Mercure de France*, XCIV, p. 745.

Croyez-vous que M. Gaiffe aurait écrit son livre, s'il avait subordonné son travail à la réponse immanquable qu'il eût obtenue en se posant la question suivante :

« Pendant la durée de ce qu'il est convenu d'appeler le Grand Siècle, existait-il dans le monde entier un Etat plus peuplé, plus riche, plus civilisé que la France, et où les arts y fussent plus développés, et les conditions générales de vie supérieures ?

Comme nous savons que la réponse à cette question aurait été : Non ! nous sommes certain que M. Gaiffe aurait abandonné son projet.

Et, cependant, il a écrit son livre, et il l'a écrit sachant parfaitement que tout jugement qui se place au point de vue contemporain pour juger du passé est entaché d'erreur. Et il sait cela si bien, qu'il dit dans son livre qu'il ne s'agit pas de reprocher au Grand Siècle de n'avoir pas connu les chemins de fer et l'électricité.

C'est donc que M. Gaiffe avait une raison pour agir quand même ? En lisant sa préface, on n'en saurait douter, et vous, Monsieur, vous avez parfaitement vu que l'auteur prenait « nettement une position de combat ».

Oui, M. Gaiffe est un contempteur du passé d'ancien régime, et, s'il était un historien, on pourrait dire de lui ce que Fustel de Coulanges disait avec tristesse de certains historiens dont on dirait qu'ils sont des étrangers, ennemis de la France.

On sent percer en lui une animosité particulière à l'égard des amis du Grand Siècle. Pour lui, ce sont des ennemis qu'il s'agit de réduire au silence, en étalant devant le grand public les défauts, les tares, les vices et les plaies de ceux qu'il vise particulièrement : Louis XIV et les grands.

Et il jubile quand il en remue le linge sale, quand il en fait exhaler les mauvaises odeurs dans sa visite des cuisines, des offices, des cabinets obscurs, et, avec une délectation particulière, des chaises percées...

— Tenez, s'écrie-t-il, le voici votre Grand Siècle. Regardez-le, admirez-le, et surtout, sentez-le ! ! !

Et le malheureux ne se rend pas compte qu'il n'oppose à la postérité que nous représentons rien d'autre que le fugitif d'une époque révolue, tandis qu'elle n'en a retenu légitimement que ce qui revêt le caractère de la pérennité.

Et c'est cela seul qui compte à nos yeux, et non pas les immondices ramassées par les chercheurs de tares, attendu qu'il ne s'agit pas dans cette question d'être pour ou contre la monarchie, mais d'apprécier comme il convient, et d'entretenir, pour les générations prochaines, ce que le passé nous a transmis de beau et de bien.

Et ce n'est pas la compilation de M. Gaiffe qui changera un fait certain, à savoir qu'il s'est trouvé un homme d'intelligence moyenne, mais

doué d'un grand bon sens, — quoique vous disiez le contraire, M. Magne, — qui a su, grâce à son assiduité à remplir les devoirs de sa charge, sa constance dans ses desseins et sa longue existence, apprécier et utiliser tous les talents qui se sont présentés à lui, pour l'illustration de sa maison, certes, mais aussi l'illustration de la France.

Et c'est cela que la postérité a seul retenu du Grand Siècle sous la forme de chefs-d'œuvre sous toutes les formes où le génie humain peut s'exprimer, chefs-d'œuvre que l'univers entier admire aujourd'hui comme nous-mêmes.

Mais cette constatation n'a pas arrêté un lettré comme M. Gaiffe ; il a osé mettre son livre sur l'autre plateau de la balance...

Pour terminer cette lettre déjà trop longue, je vais dire deux mots de la Révocation de l'Edit de Nantes en demandant à M. Magne de bien vouloir m'expliquer par quel don de seconde vue Louis XIV et les partisans de la révocation auraient pu en apercevoir les conséquences économiques futures, et, enfin, ce qu'il penserait d'un parti religieux quelconque, qui se comporterait aujourd'hui à l'égard du pouvoir ainsi que les protestants se comportèrent en 1598 en discutant pied à pied les clauses d'un véritable traité, comme avec des belligérants — des ennemis, disons le mot — et en obtenant de créer un État dans l'Etat, grâce aux « places de sûreté » qu'ils obtenaient d'un pouvoir débonnaire, désireux de créer une véritable paix. Je vous demande donc ce que vous penseriez de ce parti religieux — quel qu'il soit — qui se comporterait ainsi aujourd'hui, ou, du moins, je vous demande si vous ne comprenez pas qu'un jour ait pu venir où une grande partie de la nation, qui jouissait d'une paix déjà longue sous son roi, ait réclamé la révocation d'un traité qui devait alors apparaître comme une véritable monstruosité ?

Voilà, Monsieur, les quelques remarques d'un « homme moyen » qui, n'étant historien ni écrivain, apporte cependant pour parler du passé un esprit sans doute un peu meilleur que celui de M. Gaiffe et un peu plus pondéré que le vôtre.

Au reste, par une singulière bonne fortune, votre confrère M. Barthélemy, dans le même numéro du *Mercure*, écrit un article en faveur de M. Jacques Bainville et de ses livres d'histoire.

Or, M. Bainville n'est-il pas un écrivain royaliste, un de ces « drôles » dont vous parlez avec tant d'aménité à la page 742 ?

Il va falloir vous arranger avec M. Barthélemy...

Veuillez agréer, etc... EUGÈNE POURNIN.

§

Baudelaire, Auguste de Châtillon et Barbey d'Aurevilly. — Parmi les papiers d'Auguste de Châtillon, à la Bibliothèque Nationale, cette carte écrite à la main :

CHARLES BAUDELAIRE.

20 fr. — pardon de vous remettre si peu aujourd'hui. — Souvenez-vous que pour les gens du petit café je suis absent de Paris.

Et, en manière de reçu, Auguste de Châtillon avait noté sur la carte :

A valoir pour le cachet en bronze. A. de C.

Cette prétendue absence pour les « gens du petit café » n'a rien qui puisse surprendre pour qui connaît les habitudes de Baudelaire.

Quel était ce petit café ? — Vraisemblablement, le *Café de Bruxelles*, sis à l'angle de la rue Molière et de la place de l'Odéon, où Barbey d'Aurevilly — quoique Delvau ne le cite pas parmi ses habitués — donnait ainsi rendez-vous à Châtillon :

Monsieur,

Vous êtes venu quatre fois à mon café et j'en remercie dix.

Je vous aurais écrit plus tôt, mais je n'étais pas sûr de mes soirs. Mardi, s'il vous était loisible, je vous offre le café comme un Turc et tous mes sentiments comme un chrétien. A VIII heures du soir.

Ce diable de café de Bruxelles est loin pour vous comme le Monomotapa, mais vous y trouverez ce qu'on trouve au Monomotapa,

Un ami,
JULES BARBEY D'AUREVILLY.
(En hâte).

M. Auguste de Châtillon, à Montmartre.

La plaisanterie sur le Monomotapa devait faire long feu, ces deux vers souvent cités par quoi Lautour-Mézeray, « l'homme aux camélias », saluait un des nombreux congés pris à Paris par Auguste Romieu, le fantaisiste préfet de la Dordogne, datant de 1839 ;

Lorsque Romieu revint du Monomotapa
Paris ne soupait plus et Paris resoupa.

Gentillesse à laquelle Romieu riposta par cet autre distique, quelque peu cahoteux, mais moins connu :

Au Monomotapa peu prennent des repas
Et quand Romieu revint, Paris ne soupa pas.

C'était s'amuser à bon compte. — P. D.

§

Les chaires de Langue d'Oc.

Dublin, Etat libre d'Irlande, le 3 mars 1925.

Monsieur le Directeur,

Titulaire de la chaire des langues romanes de l'Université de Dublin je tiens à signaler à M. Frédéric Mistral neveu, dont l'article sur les chaires de langue d'oc a paru dans le *Mercure* du 1er mars, que, seule parmi les Universités irlandaises et britanniques, l'Université de Dublin

offre aux intéressés un cours de provençal *moderne*. M. Chaytor que M. Mistral nomme, et qui est, sans doute, le plus grand provençaliste anglais, s'occupe, je crois, seulement du vieux provençal.

J'ai fait lire à mes élèves de temps en temps des œuvres de Mistral, d'Aubanel, de Charloun Rieu, et d'autres écrivains de la Provence, aussi bien que d'Estieu et d'autres poètes occitaniens ; je compte continuer et développer cet enseignement, en ajoutant aux dialectes de la Provence et du Languedoc ceux de l'Auvergne et de la Gascogne.

Veuillez croire, etc. T.-B. RUDMOSE-BROWN.

Paris, le 31 mars 1925.

Monsieur et cher Directeur,

Puisque M. R. de Montessus de Ballore, voulant rectifier les données inexactes de l'article de M. Frédéric Mistral neveu, vous demande de... supprimer la chaire de philologie romane de l'Université de Bucarest, je me permets de vous prier de n'en rien faire : c'est que cette chaire, dénommée précisément « chaire de philologie romane », existe bien qu'elle figure ou non à l'*Index Generalis*, et, depuis plus d'une vingtaine d'années, est occupée avec autant d'éclat que de profit par notre illustre savant et maître écrivain, M. Ovide Densusiano, de l'Académie Roumaine. Si M. Densusiano y enseigne particulièrement l'étude de la langue et du folklore roumains, comme l'étude des langues et des littératures néo-latines (dès 1905-1906 il y a étudié, par exemple, le mouvement symboliste français, et il vient justement de faire paraître en 2 volumes sous le titre : *L'Ame latine et la littérature nouvelle*, son cours public sur les nouvelles manifestations littéraires en France, Italie, Espagne, Portugal et dans l'Amérique latine), M. Densusiano, en digne élève de Gaston Paris, y a *toujours* réservé une large place à l'étude linguistique et littéraire de la Provence. Ainsi, son cours public pendant toute l'année 1922-1923 traitait « De l'origine de la poésie des troubadours », et, aux exercices pratiques, il a lu et expliqué de « Vieux textes français et provençaux », comme je l'ai déjà signalé dans une de mes chroniques au *Mercure* (numéro du 1er juillet 1923). En 1909-1910, lorsque j'étais moi-même étudiant à la faculté des lettres de Bucarest, M. Densusiano consacra durant plusieurs semestres son cours public à l'analyse de la poésie méridionale au moyen âge, en même temps que nous traduisions, au « séminaire », et commentions sous sa direction *Mirèio*. Cela vous explique pourquoi sur mon diplôme l'on peut lire, à côté du titre de licencié ès-lettres, la mention : « spécialité : langue roumaine et *philologie romane* ».

Votre très respectueusement dévoué.

POMPILIU PALTANEA.

§

Sur l'origine du mot « rescapé ». — De récentes catastrophes minières ont remis sur le plan de l'actualité journalistique le vocable *rescapé*. L'origine de ce vocable a fait l'objet de maintes controverses. D'après Pierre Mille, dans un article du *Temps*, en novembre 1923, *rescapé* serait « relativement jeune » et n'aurait « qu'une quinzaine d'années », datant de l'explosion de grisou d'Anzin. Il aurait eu pour auteur un journaliste du *Temps* — qui depuis... — M. Monméja, de Toulouse, comme Adrien Hébrard, ou d'ailleurs, mais, en tout cas, du Midi... Cette fable apparaît dénuée de toute consistance, si l'on se reporte au récit que, peu de semaines après l'article de Pierre Mille, publia dans les *Annales Politiques et Littéraires* M. Emile Godin, qui, en mars 1906, lors de la catastrophe de la Compagnie de Courrières, était employé sur les lieux comme télégraphiste et affirme avoir fabriqué le vocable nouveau « avec des éléments empruntés à *récappé* et *escapé*, qui ne sont que des altérations de *réchappé*, dont chacun connaît la signification ».

Détruisons d'abord une légende courante, selon laquelle *rescapé* serait un terme wallon. Le terme wallon, c'est *scappè* et nul autre. On dit d'un malade qu'il est *scappè*, pour dire qu'il est sauvé. On ne connaît pas en Wallonie de : *rescappè*. Puis établissons la réalité historique, en quelques lignes. Le 17 avril 1879, il se produisit au puits de la Cour — charbonnage de l'Agrappe, à Frameries — un coup de grisou qui fit 121 cadavres à la fois. Quatre jours plus tard, cinq mineurs seulement furent ramenés en vie, à la lumière du jour, provenant de l'étage de 550 mètres. C'est alors que le peintre Antoine Bourlard, directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Mons, peignit son célèbre tableau de *L'Escapée*. Car il faut observer que les journaux ne parlèrent alors que des *escapés* — et pour la première fois, sans doute. Comment, sur ce dernier vocable, s'est formé celui de *rescapé* ? Observons que la langue d'oïl connaît aussi bien que la langue d'oc — n'en déplaise à Pierre Mille — le terme *récapé*. Or ce terme, comme *escapé* et le très courant *réchappé*, ont pour origine, non celle que propose Littré, mais l'ancien haut-allemand *Champf* — aujourd'hui *Kampf* (combat) — parce que le sens primitif d' « échapper » était « fuir », « quitter le champ de bataille » : voir l'italien *scampare* et *scappare*, le castillan *escampar* et *escapar*, l'ancien catalan *escampar*, etc. Que ce soit M. Emile Godin, ou un autre, qui ait imaginé la forme *rescapé* — contamination d'*escapé* et *récapé*, — cette forme n'a rien que de très viable au point de vue philologique et il est certain que lorsque l'Académie en sera à la lettre *R*, elle n'aura pas pour l'accueillir dans ses colonnes les bizarres hésitations qui viennent de lui faire re ousser : *défaitiste* — inventé par

M. G. Alexinsky en décembre 1914 dans son petit hebdomadaire : *Rossya i Svoboda*, puis mis en français, par le même, l'année suivante dans son volume : *La Russie et la guerre*, paru chez A. Colin, — *firme* — tout en admettant *film*, qui eût pu être remplacé en français par *pelliculer*, — et en promettant d'admettre, dans la prochaine édition de son *Dictionnaire*, le néologisme *courriériste*. — C. P.

§

La question du latin.

12 mars 1925.

Mon cher Directeur,

De nos jours on traduit quelquefois le latin d'une façon qui fait peur. Je viens de lire, dans une gazette, le vieil adage romain : *Ignorentne datos ne quisquam serviat enses* ? rendu ainsi : « Ne sait-on pas que les épées ont été faites pour qu'on s'en serve ? » Pleurez, mes tristes yeux !... Je concède que la phrase n'est pas sans difficulté à cause du second *ne* qui est conjonctif et signifie, ici : *pour que... ne pas*, et du sens qu'il faut attacher au verbe *serviat* lequel doit être pris dans son acception étymologique : *être esclave, serf*. *His dictis et quæ cum ita sint*, il sied donc de traduire : « Ne sait-on pas que les épées ont été données pour qu'on ne soit pas esclave ? » — ou — « pour qu'on ne devienne pas esclave ? »

Votre bien dédié toujours.

G. AUBAULT DE LA HAULTE-CHAMBRE.

§

Errata. — Par suite d'un accident d'imprimerie, la signature de l'article *Saint-Lazare*, paru dans notre dernier numéro, a été estropiée. Cet article est du Dr LÉON BIZARD.

Dans le roman de Mme Rachilde, *Refaire l'amour*, page 31, après la ligne 5, la ligne suivante est tombée au tirage :

qu'elle vient de parler à un étranger, sans savoir pour-

§

Rachat de numéros du « Mercure de France ». — L'Administration du *Mercure de France* rachète au prix de 3 francs l'un les numéros suivants :

1919 : Nos 494, 495, 509, 515
1920 : Nos 517, 518, 527 ;
1921 : No 563 ;
1922 : No 581.

Publications du « Mercure de France » :

DANS LE SOUVENIR DE FRÉDÉRIC CHOPIN (*Le Génie de Frédéric Chopin et la Pologne. Les œuvres héroïques et nationales. Le Square d'Orléans. La Dernière Elève de Chopin. Le 26e Prélude. Jane Stirling et sa correspondance. Frédéric Chopin à Nohant. Comment Chopin est aimé. Au tombeau de Chopin. L'Invention harmonique de Chopin et sa Technique du piano. Les Manuscrits et les Œuvres posthumes*), par Edouard Ganche. Vol. in-8 écu, avec illustrations hors texte et documents inédits, 15 francs. Il a été tiré 220 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 220, à 30 francs.

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL, III, *La Possession du Monde*. Vol. in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 18 francs. Il a été tiré 89 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 89, à 50 francs; 550 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 90 à 639, à 30 francs.

LES PARFUMS ET LA CENDRE, par Robert d'Humières. Vol. in-8 écu, 15 francs. Il a été tiré 35 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 35, à 40 francs ; 100 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 36 à 135, à 25 francs.

AVIS. — L'augmentation constante des prix de revient et des frais généraux nous oblige à majorer légèrement notre tarif d'abonnement et de vente au numéro à dater du 1er juin prochain. Mais nous désirons faire bénéficier nos abonnés d'un avantage, et nous avons décidé que *tous les abonnements en cours*, **quelle que soit leur date d'expiration,** *pourront* **jusqu'au 31 mai** *être renouvelés* **au tarif actuel** *pour une période de 3, 6 ou 12 mois*. Ainsi, non seulement les abonnements expirant le 15 avril et le 15 mai ont droit au renouvellement à l'ancien tarif jusqu'au 31 mai, mais encore ceux qui prennent fin à une date postérieure au 1er juin peuvent être, jusqu'au 31 mai, renouvelés par anticipation pour une période partant de leur date d'expiration.

Le tarif applicable à partir du 1er juin est le suivant :

FRANCE ET COLONIES		ÉTRANGER	
Un an	70 fr.	Un an	85 fr.
Six mois	38 »	Six mois	46 »
Trois mois	20 »	Trois mois	24 »
Un numéro	4 »	Un numéro	4 50

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.



BULLETIN FINANCIER

Les affaires sont toujours aussi clairsemées, le marché ne trouvant aucune indication qui puisse lui donner l'essor souhaité. La tendance demeure donc faible, et, un peu dans tous les groupes, nombre de valeurs accusent un nouveau glissement, mais généralement de peu d'envergure. Au surplus, les meilleures actions françaises sont parvenues à des cours si bas que les vendeurs les plus téméraires s'abstiennent; les acheteurs ont peut-être tort de suivre leur exemple, les dangers à courir étant certainement disproportionnés avec les résultats heureux que l'on peut envisager, même sans être doué d'optimisme intégral.

Nos rentes 3 o/o perpétuel et 6 o/o 1920 sont au même niveau, et l'on note quelques progrès sur les 5 o/o et le 3 1/2 o/o amortissable. La brusque détente des changes (livre 89,85 : dollar 18,70) influence quelques fonds d'Etats étrangers, notamment l'Egypte Unifiée à 295 et les fonds japonais. Nos grandes banques profitent peu de la reprise du franc; leurs cours sont cependant soutenus. La Banque de Paris se traite à 1370 ; le Crédit Lyonnais à 1460, le Comptoir d'Escompte à 937 et la Société Générale à 763 sont sans variations. Les banques étrangères sont hésitantes, la Banque Ottomane fléchit à 882, la Banque du Mexique se maintient à 512. Lourdeur de nos charbonnages, des phosphatières, des valeurs de produits chimiques. Tendance meilleure du compartiment Eau, Gaz et Electricité, où l'on relève les cours de 2.005 sur la Société Lyonnaise des Eaux et Eclairage, de 895 sur la part nantaise d'Eclairage et Force, de 760 sur Bréguet. Par ailleurs, les filatures sont recherchées et s'inscrivent en plus-values. C'est le cas de Dollfus Mieg à 3.685, du Comptoir de l'Industrie Linière à 1.080 A Londres, les métaux sont lourds et la faiblesse du marché de New-York persiste ; ainsi s'explique le recul des valeurs minières, qui est assez accentué : Rio, 3.550 ; Tharsis, 326 ; Boléo, 474 ; Penarroya, 1.500; Zinc de Silésie, 482.

Au marché en Banque, les valeurs sud-africaines sont presque toutes en régression : De Beers, 1.015 ; East Rand, 51.50, et le groupe russe est inerte : Platine, 635 ; Naphte, 193 ; Maltzoff, 244. Les valeurs de prétrole sont indécises: Royal Dutch, 28.400; Shell, 391 ; Pétrofina, 918. En concordance avec les prix de la matière, les caoutchoucs sont recherchés et terminent à des cours en hausse : Padang, 460 ; Terres Rouges, 317.

Le Masque d'Or.

BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

L'Assemblée Générale des Actionnaires de la Banque de Paris et des Pays-Bas s'est tenue le 24 mars 1925 sous la Présidence de M. G. Griolet, Président du Conseil d'Administration.

Le Bilan se totalise tant à l'Actif qu'au Passif par *Frs. 2.553.312.913,15* en augmentation de *Frs. 325.045.516,17* sur celui de l'exercice précédent. C'est le chiffre le plus élevé atteint depuis la création de cet Etablissement.

En regard du capital de Frs. 200.000.000, les réserves s'élèvent à Frs. 169.187.811,89 (compte tenu des sommes affectées à la réserve légale et du report à nouveau, conformément aux résolutions votées à cette assemblée).

Le solde du compte de « Profits et Pertes », en augmentation de *Frs. 1.981.416,48* sur celui de l'exercice 1923, s'élève à :

de l'exercice 1923, s'élève à :		Frs.	36.735.549,64
et se trouve réparti comme suit :			
5 o/o affectés à la réserve légale	1.836.777,48		
Dividende de Frs. 75 par action (soit 15 o/o du capital nominal contre 14 o/o l'an dernier)	30.000.000 »		
Au Conseil d'Administration	2.222.222,22		
A la provision pour constructions nouvelles	2.000.000 »	Frs.	36.058.999,70
Il reste un surplus de		Frs.	676.549,94
qui, ajouté au solde reporté de l'exercice 1923, soit		Frs.	24.289.885,03
forme un total de		Frs.	24.966.434,97

reporté au crédit du compte de « Profits et Pertes » pour l'exercice 1925.

L'Assemblée Générale a voté à l'unanimité toutes les résolutions soumises à son approbation.

Le dividende net sera payé, à partir du *6 Avril 1925, à raison de* :

Frs. 66 » par action nominative
Frs. 55,84 par action au porteur

contre remise du *coupon N° 96* :

A Paris, au Siège Social, 3, rue d'Antin, et au change du jour sur Paris ;

Aux Succursales de la Banque de Paris et des Pays-Bas, à Amsterdam, à Bruxelles, à Genève et à son Agence de Rotterdam.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an.............	60 fr.	Un an.............	75 fr.
Six mois...........	32 »	Six mois...........	40 »
Trois mois.........	17 »	Trois mois.........	21 »

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50, tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259-31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris*. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

N° 645 36e Année. Tome CLXXIX 1er Mai 1925

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France....... 3 fr. 50 | Etranger........ 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

LÉON BLOY

L'HOMME

—

Léon Bloy fut et demeure encore pour ses lecteurs un irritant mystère. Sa grondante et infatigable mendicité, son exigence passionnée de l'absolu, son superbe mépris de nos plus illustres contemporains ont déconcerté maints de ses admirateurs. Pourquoi cet éblouissant mais éternel manteau de misère ? Pourquoi tant de cris, tant de sanglots, tant de souffrances ? Pourquoi tant d'invectives ? Pourquoi de repos nulle part ?

Cet errant parmi les hommes à la façon d'un désespéré, ce mendiant au seuil de l'Eglise, criant vers Dieu, réclamant des Prêtres, ce solitaire, demandant aux artistes d'aimer la beauté et la grandeur jusqu'à en mourir, quelle peu moderne apparition !

Effarante surtout, l'ingratitude qu'il montra envers ses bienfaiteurs !

Et ce malaise du lecteur s'accroît d'une ridicule légende colportée par quelques vagues gens de lettres : Léon Bloy était un homme impossible. Il fallait chez lui, dès l'entrée, s'agenouiller devant le Christ, dire le bénédicité au moment de se mettre à table. Il entreprenait, sur le champ, entre la poire et le fromage, votre conversion. Il vociférait contre des ennemis imaginaires, roulait dans la boue le bon Coppée, l'infortuné Huysmans, le consciencieux Bourget, fougueusement raillait la conversion des littérateurs, pour,

finalement, vous mettre à la porte, après vous avoir violemment prié de vider votre porte-monnaie. Mme Bloy, Véronique et Madeleine, ses deux filles, encadraient de leur pieux recueillement ce tableau que l'on se plut odieusement à brosser. L'opinion, la bonne grosse opinion, lui donna ainsi une âme ulcérée, un front d'orgueil, une voix tonnante de haine. Ses ennemis le traitèrent de malade, de fou furieux, et firent, pour arrêter la vente de ses livres, la conspiration du silence, après avoir tenté de le défigurer.

Je veux montrer derrière le masque désolé, amer et tragique qu'on lui a donné, le vrai visage, le beau visage de douceur et d'amour que j'ai connu et que j'ai aimé. Je veux montrer, sous le formidable écrivain, l'homme ingénu, clair et doux, qui toujours a suivi la pente de son âme.

§

Quand, pour la première fois, je suis allé vers Léon Bloy, attiré par le grand cœur magnifique qui illuminait son œuvre, ce fut en août 1904. J'achevais alors un livre, en collaboration avec Fleuret, que j'avais intitulé *les Rageurs*. Je lui avais consacré un chapitre, une eau-forte, et je l'en avertissais.

Il me répondit :

Vous dites que je suis parmi les rageurs. Mot inexact. J'écris les choses les plus véhémentes avec un grand calme. La rage est impuissante et convient surtout aux révoltés.

Or, je suis un justicier *obéissant*.

Et en post-scriptum : « Que faites-vous dans ce monde ? »

D'autres lettres suivirent où il me sommait de montrer un plus clair visage. Il m'assénait des interrogations comme celle-là :

Qui êtes-vous ? Si vous étiez, par exemple, riche et propriétaire, je ne sais pas comment nos relations pourraient se prolonger. Un liseur de la *Femme pauvre* doit me comprendre.

Je devins son ami parce que je n'étais pas un serviteur du démon, c'est-à-dire un riche. Il me dévoila son espoir

le plus cher — lui le farouche solitaire — son espoir de voir enfin le miracle des tendresses, la prodigieuse venue d'un ami.

Dieu, m'écrivit-il, nous a rapprochés en vue d'un accomplissement inconnu, inimaginable. Le moment approche, je veux le croire, où il groupera ses amis. Pourquoi ne serions-nous pas appelés à réaliser ensemble un peu de sublime ? On doit en avoir tellement assez là-haut de considérer, chaque matin, la platitude contemporaine.

La mort a fait tomber cette plume fulgurante de la main si virilement catholique qui la tenait, mais la mort, aujourd'hui, exauce son vœu : elle rassemble ses amis. On le découvre, on le lit, on l'aime. L'amour, comme la gloire, est parfois le soleil des morts. On admire en France, en Belgique, en Europe, dans le monde entier, ce terrible dévisageur de renommées, ce méprisant de tout ce qui n'était pas la recherche passionnée de Dieu.

Après les lettres qui suivent, j'allai le voir à Paris.

Vous avez senti quelque chose en me lisant et vous avez cru devoir me l'écrire. C'est une justice à laquelle je ne suis pas accoutumé. Le lecteur contemporain trouve très bien qu'un écrivain soit dans la misère et souffre des tourments presque infinis pour lui donner, une fois par an, la volupté d'un beau livre. Le remercier serait excessif et on s'en dispense, estimant qu'on a accompli toute justice en achetant le livre de ce malheureux.

Vous seriez donc de ceux qui ont le cœur plus haut que la foule. Soyez honoré pour cela.

Toujours empressé à offrir généreusement ses livres, il ajouta :

Vous ne me parlez que de la *Femme pauvre*. Ignorez-vous mon nouveau livre *Mon Journal* ? Si vous ne l'avez pas encore, je vous l'enverrais volontiers.

Avez-vous le *Mendiant Ingrat* ? Je ne possède que très peu de mes livres, mais je peux vous donner celui-là qui est une sorte de chef-d'œuvre typographique. Un mot et je vous l'envoie.

Dans l'espérance de continuer nos relations et de nous voir, l'an prochain, à Paris, je vous serre la main.

...Il me plaît de ne pas vous obéir. Donc, Mme Gatumeau recevra demain ou après-demain le *Mendiant Ingrat*.

Vous êtes étonnant de croire que je vais choisir le moment où des amateurs inespérés se jettent sur ma prose pour cacher mes livres. Je désire tellement qu'on lise mon pauvre « mendiant » dédié à mes fillettes bien-aimées, où j'ai mis tellement mon âme! Comment me connaître si on ne l'a pas lu ?

Pour ce qui est de vous, mon ami, je vous attends et je vous espère. Vous parlez de votre arrivée probablement vers le 10, à Paris. Ce jour-là ou un autre, vous viendrez simplement, très simplement déjeuner ou dîner chez nous en vous annonçant quelques heures à l'avance. Vous serez à la table des amis de Dieu et votre présence les consolera de n'être pas encore dans la vie éternelle.

Je me souviendrai toujours de ce jour d'émotion où je gravis Montmartre et vins frapper à sa porte, 13, rue Girardon, sans le prévenir.

J'avais enfin mon Léon Bloy devant moi qui me tendait la main, me souriait, affectueusement, me questionnait! Retenu à dîner, ce fut une causerie simple, douce, où le cœur s'épandit plus que le cerveau.

Ce que je voyais était bien contraire à la légende.

Un intérieur d'artiste pauvre, moitié logis, moitié atelier. Des assiettes, des plats de Strasbourg aux murs, qu'on décrocha pour les emplir de harengs marinés et de quelques mets modestes pris chez l'épicier voisin.

Dans la fumée de mes cigarettes — je dis de mes cigarettes, car Bloy s'était infligé la mortification de son palais de fumeur — j'entendais sa voix douce, très douce, d'un calme pénétrant, tandis que je regardais sa tête belle par son énergie de bon dogue, sa tête, quelques années plus tard embellie de prières, avec des yeux inoubliables, une forte moustache blanche en broussaille, un nez puissant d'une appétence extraordinaire du Beau. Qu'on me

pardonne ce mot appétence, qui rend si bien mon impression.

— Mon ami, me disait-il, vous êtes un affreux sentimental; un rêveur... Il faut être rude pour écraser les cochons qui viennent faire leurs ordures à nos côtés..... Une apparente miraculeuse conversion ne me trouble pas... Huysmans, pour qui j'ai tant prié, un sincère, sans doute, mais un lamentable chrétien... Un dénûment intellectuel à faire pleurer... Huysmans, une semence de conversion dans un étron !

Tout cela dit sans excessif attendrissement religieux, froidement presque, en humble que Dieu a choisi pour être le *Vomisseur des Tièdes*.

Dans les mois, dans les années qui suivirent ce premier choc délicieux d'amitié, je surpris souvent son éperdue convoitise de la Justice et de la Pureté. Il fut toujours l'homme qui répondait ainsi doucement, à propos d'un litige littéraire :

Monsieur, votre lettre me montre trop clairement que je vous ai fait de la peine et je vous prie de me pardonner.

Vous pouvez admettre, cependant que je n'ai pas eu la volonté de vous affliger.

... L'article emprunté à « Quelques Autres » m'avait extrêmement plu, parce qu'il était le reflet exact des choses dites entre nous et qu'il reproduisait des impressions intellectuelles ou des impressions d'âmes reçues chez moi.

On ne peut pas demander plus à un homme d'honneur et à un chrétien.

Il peut être utile pour votre édification complète de savoir que le chapitre sur moi est le seul que j'ai lu. J'avoue que le courage me manque ordinairement pour lire même les phrases les plus ingénieuses sur mes contemporains.

En effet, Léon Bloy lisait peu les œuvres modernes. Tout livre où il n'était pas parlé du Pauvre l'agaçait, le rebutait.

Gaillard, raillard, possédé par l'Esprit de Mystification, — qui l'a vu ainsi ? Plutôt triste et craintif des contacts.

Les jeux violents des enfants l'effrayaient. Surprenait-il, au cours d'une promenade, des gamins et des gamines criant, se poursuivant, dans de folles poussées et de brutales étreintes, une fillette, déjà femme, se déhanchant, les yeux en coulisse, lascive : une indicible tristesse arrêtait net sa causerie et je voyais son humeur charmante s'altérer. Il aimait tant la pureté dans l'enfant !

Je ne saurais trop le répéter, Léon Bloy était un tendre. Cet amasseur de tempêtes autour de son nom avec simplicité vous parlait des grandes colères qui emplissent ses livres, de tout ce qui le faisait crier de souffrance. Il vous disait des choses énormes avec candeur.

Un jour, que nous dînions dans un restaurant de Montmartre, à l'Ermitage, il me désigna du regard une femme dont les doigts s'accablaient de bagues fastueuses.

— La pauvre femme, me murmura-t-il ! On devrait, voyez-vous, lui couper la main.

Sa colère était sincère, mais s'éteignait dans une pitié pleine de tristesse.

Candide jusqu'à l'aveuglement, voilà le grand trait de sa physionomie. Son ingénuité explique son éternelle misère. Il crut, par exemple, que le parti catholique français lui ouvrirait ses revues et ses journaux, voudrait retrouver en lui l'ardeur de polémiste de Granier de Cassagnac, cette grande plume de guerre. Lui, qui ne savait pas faire de concessions, — son article, c'était à prendre ou à laisser — qui s'enflammait sur des sujets extraordinaires, qui exécutait d'effroyables charges sur la littérature, pouvait-il apporter, même au journal le plus indépendant, son originalité déconcertante ? Evidemment de tête, de cœur et de main, il était organisé pour la bataille, mais il quittait avec dégoût, pour n'y plus revenir, les cabinets de Directeur, les bureaux de rédaction, où se heurtent les ambitions et les intérêts, où clame une affreuse publicité. Il revenait pauvre comme il était parti vers son logis montmartrois, pour reprendre le travail qui lui plaisait et qui lui était doux, pour respirer

avec délices « la magnifique fleur mystérieuse, la fleur du Silence, la fleur du Gouffre ».

Et puis, il croyait que, parti, les petits hommes de lettres se disaient : C'est le plus infâme des hommes.... une espèce de Judas-don Juan, mâtiné d'Alphonse et de Tartufe. Sa vie est un tissu d'abominations et de trahisons.

Cette perception de la haine qu'il inspirait le tint en dehors des lettres pour lesquelles il était fait jusque dans les racines de son être.

Dans le *Désespéré*, n'a-t-il pas fait cet aveu qui permet au lecteur de l'absoudre de n'être pas millionnaire ?

Leverdier avait fait des démarches inouïes auprès des directeurs et rédacteurs en chef qui se refusèrent toujours au lancement d'un écrivain dont l'indépendance révoltait leur abjection. Celui-ci, d'ailleurs, ne leur avait jamais caché son absolu dégoût. Littéralement, il les déféquait. Il laissait agir son fidèle esclave pour qu'on ne lui reprochât pas de refuser absolument de s'aider lui-même, mais il se serait fait couper tous les membres avec des cisailles de tondeur de juments et scier entre deux planches à bouteilles longtemps savonnées par un maniaque centenaire ivre depuis trois jours, avant de consentir à une démarche personnelle en vue de recueilllir, de leurs nidoreuses mains, un quartier de cette charogne archi-putréfiée dont ils sont les souteneurs et qu'ils vendent pour de la vraie gloire !

La gloire aux mains pleines d'or ne pouvait donc le visiter et il se vit trop souvent, hélas ! dans l'état le plus grave et le plus *nouveau* pour lui, c'est-à-dire privé d'espérance. L'espérance du chrétien l'a soutenu jusqu'à la mort.

En décembre 1905 il m'adressait ce douloureux billet de fin d'année :

Cher ami,

Pardonnez-moi de vous écrire sur carte ouverte. Je ne peux faire mieux.

Depuis 24 heures seulement ma pauvre femme paraît hors de danger après une maladie foudroyante qui m'a tenu dans l'angoisse de mort durant deux semaines.

J'ai dû confier les deux fillettes à des amis sûrs et je vis à la grâce de Dieu, rigoureusement, en soignant leur mère. C'est un chapitre de plus à ma douloureuse histoire.

Les souvenirs de douleurs et les perspectives de dégoût abondent dans la vie de cet écrivain, et je me souviendrai toujours de la peine qu'il me fit, un jour, en me prenant tendrement le bras et me disant :

— Et dire, mon ami, qu'à l'âge où je suis arrivé, après mes nombreux livres, je n'ai pas aujourd'hui un éditeur pour l'ouvrage que j'achève. Je cherche un éditeur.

Léon Bloy cherchant un éditeur !

En 1907 il m'écrivait :

Vos poissons que nous allons manger aujourd'hui sont venus à point de toutes manières. Vous savez qu'il y a deux carêmes dans la vie de L. B..., le carême du temps et le carême de l'éternité.

Nous sommes à l'époque de l'année où ils marchent ensemble.

Enfin, je vis toujours et même je travaille, mais sans rajeunir.

En ce moment je fais un livre sur la Sallette, c'est-à-dire pour la Sallette qui ne manquera pas d'opérer quelque scandale dans le monde religieux.

J'espère pouvoir subsister jusqu'à son achèvement.

Et vous ? Quand saurai-je ce que vous faites ? Je voudrais vous voir vivre de votre plume à Paris, ce qui vous serait sans doute moins difficile qu'à moi, ayant moins d'ennemis. Dites moi quelque chose, je vous prie...

Lui dire quelque chose, à lui si avancé dans la vie surnaturelle !

Je ne pouvais qu'apporter l'humble lumière de mon amitié dans son coin obscur, quand j'aurais voulu pour lui la maison splendide, la maison glorieuse.

§

Pourquoi tant de sanglots, tant de souffrance, tant d'invectives ? Parce que Léon Bloy avait toujours l'âme bouleversée d'amour ; parce que sa pauvreté, révoltante et scandaleuse pour le monde, ne se bornait pas à demander, à

exiger même l'aumône pour lui et pour les autres. Sa pauvreté était une vagabonde à face terrible, si brûlante de foi qu'elle aurait voulu que les Riches, comme les montagnes, se dérangeassent pour la laisser passer. Elle inquiétait les chrétiens confortables et bien vêtus derrière leurs grilles dorées. Il invectivait parce que la sécheresse des cœurs et la stérilité des intelligences l'épouvantaient, parce qu'il demandait à tous « de ne pas dégoûter le Pauvre qui cherche Jésus, de ne pas détester les Artistes et les Poètes, de ne pas envoyer au camp ennemi, à force d'injustice, de déraison et d'ignominies, celui qui ne chercherait pas mieux que de combattre à côté de vous et pour vous si vous étiez assez *humbles* pour le commander ».

Il invectivait parce qu'il était tourmenté du besoin violent d'entrer et de rester dans l'*Absolu*. Il fallait être avec lui ou contre lui. *Qui non est mecum, contra me est.*

Artiste, il ne supportait pas la médiocrité ; chrétien, il avait l'impatience et l'horreur même des plus beaux génies païens de notre époque.

N'a-t-il pas dit : « La pitié ne peut pas éteindre en moi la colère, parce que ma colère est fille d'un pressentiment infini. Je suis mangé par le besoin de la justice comme par un dragon affamé depuis le déluge. Ma colère est l'effervescence de ma pitié... »

Un excommunié comme lui, assoiffé de justice et de vérité, ne pouvait s'accroupir, comme il le dit pour Hello, dans la fondrière d'une obéissance imbécile. Il voulait des cœurs purs, mais des cœurs mâles, des cœurs vaillants, et le seul mot résignation le faisait éclater en rugissements. Il aimait la force, la force simple, naturelle, formidable ; il aimait aussi la suavité, ce qu'on n'a pas vu.

Ici je touche à l'unité et à l'inconnu de sa vie, c'est-à-dire à sa bonté et à sa douceur.

Cet homme impossible retrouvait, par un miraculeux atavisme de sentiment dont il dota Verlaine, la grâce d'une poésie enterrée sous la poussière de plusieurs générations.

Accablé de chagrin, de lassitude et d'épouvante, ainsi qu'un pauvre homme du moyen âge, il s'agenouille tout en pleurs aux pieds du Christ et devient un poète religieux d'une douceur eucharistique. Il a des suavités qui vous enchantent. Vous écrit-il, vous aimant, sa main tremble et vous recevez des lettres poignantes comme la suivante, qui le montre tout entier.

Je suis profondément touché de votre souvenir. Mais je ne pourrai vous écrire « la lettre de joie et de sérénité » que vous désirez. L'année qui vient de finir a été clémente pour moi, mais je ne suis nullement délivré.

... Vous êtes, je crois, l'unique parmi ceux qui se nomment *confrères*, à avoir *vu* en moi la « douceur » et c'est pour cela que je vous aime. Etant, au fond, un amoureux et un naïf, je n'ai jamais pu prendre mon parti de l'injustice et de la stupidité de mes juges. Huysmans, qui me doit son âme, se réjouit de ma souffrance, dans certains lieux publics. On vient de me l'écrire. Ah! le malheureux! le malheureux! mais cette souffrance mienne, qui est en grande partie son œuvre, est faite aussi de la souffrance des autres, et je vous assure, mon cher Gatumeau, que j'ai beaucoup de peine quand je songe à vous, à la grande difficulté de votre vie, à la joie que j'aurais de pouvoir vous associer à je ne sais quelle entreprise généreuse et belle, qui nous réconforterait ensemble, comme je vous ai mis au seuil de celui de mes livres qui résume toute ma vie de pauvre écrivain.

Il me répondait encore ainsi :

Vous m'avez écrit, mon cher ami, une lettre pleine de délices qui m'a consolé de plusieurs peines. Que Dieu vous en récompense largement, abondamment, magnifiquement!

Situé, en apparence, fort loin de moi, il se trouve, en fin de compte, que vous êtes mon voisin le plus proche et que nul, excepté vous, n'a jamais eu rien à dire de moi.

Vous avez raison, je ne veux pas être *littéraire* et plus je vois, plus je pense, moins je le veux...

Parfois je recevais un mot simple comme celui-ci :

Pardonnez-moi et faites-moi crédit d'un peu de temps pour vous écrire.

Je travaille comme un furieux.
Sachez seulement que je vous aime beaucoup.

Il se montrait si sensible au moindre témoignage de sympathie que, pour quelques lignes dans un journal, il m'écrivait :

Après la bonne journée d'hier je lis, ce matin, votre bel article, développement de votre lettre de lundi.

Je ne peux que redire ce que j'ai dit dans ma réponse que vous avez lue, ce matin. Personne depuis que je souffre pour la Vérité ne m'a fait autant de plaisir que vous. Jamais on n'a *écrit* sur moi comme vous l'avez fait.

Il était d'une telle modestie, ce monstrueux orgueilleux au dire de ses ennemis, qu'il demandait au pauvre ouvrier littéraire que je suis la permission de mettre en manière de préface l'ancienne eau-forte de mes *Rageurs*.

Et dans quels termes !

Si donc cette utilisation de votre belle prose vous déplaisait, dites-le moi tout de suite et j'y renoncerai avec chagrin, car c'est un beau mouvement de passion littéraire qui me fait le plus d'honneur.

Je vous prie de ne pas me dire non.

A quelque famille d'idées ou à quelque parti qu'on appartienne, si on cultive en soi le sens critique, on conviendra sans peine que l'indigence n'est pas un blasphème épouvantable, et que Léon Bloy apparaît, en même temps qu'un des premiers écrivains de l'époque, un des plus tendres et un des plus précieux amis que l'on pût trouver dans la vie — encore que cet homme parfaitement doux fût parfaitement implacable.

§

Effarante surtout, l'ingratitude qu'il montre envers ses bienfaiteurs, s'est-on écrié. Il me tardait d'y arriver, comme il aurait dit. Qu'on le sache enfin, une bonne fois, Bloy n'était pas un monstrueux ingrat. D'abord il donnait, comme il recevait, sans compter.

Le pauvre avait ses pauvres, et je pourrais nommer maints artistes arrivés de nos jours, qu'il a secourus de toutes les façons.

Si je les nommais, quelle clameur!

On n'a pas assez remarqué que le Mendiant Ingrat avait un besoin infini de donner.

Il a mendié, tremblant d'amour et de charité, affamé de choses divines, entendant dans sa détresse tout un monde sangloter, il a mendié comme mendient les prêtres, comme mendient les Sœurs de Charité, comme mendient ceux qui se sont consacrés à Dieu et qui vivent dans une cellule nue et glacée. Dieu lui avait donné la mission de lui ramener des âmes et il écrivait, toutes ses forces bandées vers ce but, sans se préoccuper de la vente de ses ouvrages affligeants. Il lui fallait bien mendier pour vivre.

Et puis écoutez-le :

Malheur à celui qui n'a pas mendié!

Il n'y a rien de plus grand que de mendier.

Dieu mendie. Les anges mendient. Les rois et les prophètes et les saints mendient. Les morts mendient.

Pourquoi voudrait-on pas que je ne m'honorasse pas d'avoir été un mendiant, et surtout, un mendiant ingrat?

Mendiant terrible, il le fut, mais il bondissait sur votre cœur et vous prévenait aussitôt de sa pauvreté, qu'il fallait secourir. A vous de ne pas vous attacher à ce bohême du Saint-Esprit, à vous de fuir ce *Vagabond du Consolateur*. Il pensait que son bienfaiteur était un envoyé de Dieu, avec *devoir* de lui offrir ce qu'il possédait, comme on a le devoir d'ouvrir sa porte aux Anges dont parle saint Vincent de Paul, qui demandent quelquefois l'hospitalité en habits de pauvre. Son affreuse misère et son ardente tristesse lui firent croire que certains le secoururent sans le vouloir, contraints par une force mystérieuse, agités même par la colère. Son amertume n'alla pas jusqu'à lui faire dire que donner est la plus claire manifestation de l'égoïsme, mais il écrit que la joie du riche a pour substance la douleur du pauvre,

— que celui-là seul qui a les mains percées a le droit de parler de ses enfants et le pouvoir de donner quelque chose après sa mort.

Toi tu ne peux léguer aux prétendus tiens que la honte d'être riches et le devoir de restituer.

Pour en finir sur son ingratitude, qui fit écrire, dans *l'Humanité nouvelle*, cette phrase monumentale : « Dieu seul est épargné par Léon Bloy ! » contons l'histoire du bon curé de Danemark, si charitable à son égard, et pour lequel il se montra, me disait-on récemment, plein d'inconséquence. Après l'avoir dressé bienfaisant, il l'accable d'injures !

Relisez *Mon Journal*, insista-t-on. J'ai relu avec plaisir *Mon Journal* et n'ai été nullement troublé. Le curé Storp lui avança le prix d'un certain nombre de leçons, à l'époque où il « mangeait dans la main de Dieu ».

C'était un Prussien rhénan, très fier de l'être. Bloy fait la gaffe de prêter *Sueur de sang* à cet Allemand peu doué, dont il est forcé d'achever toutes les phrases et « dont les idées ressemblent à ces vaches dolentes et vautrées qu'il faut faire lever à coups de bâton quand on veut les traire ». Naturellement, cet extraordinaire lecteur est horrifié du ton du livre, lui qui, comme ses paysans, chante des hymnes en fumant sa pipe. Malgré son prussianisme et sa lourdeur, le pauvre homme ne laisse pas d'être prêtre et parfois l'attendrit. Il paie son terme, il est vrai, mais oubliant qu'il vient de rendre un service, il lui reproche de n'avoir pas de ressources fixes et d'écrire violemment. Il fallait être d'une patience à attendrir un nouveau riche pour supporter la grossièreté de ce bonhomme, même dans son église où la prière semblait mourir de froid au bord des lèvres.

§

C'est avec émotion que j'ai tenté d'évoquer Léon Bloy intime.

Ce chrétien ne fut pas un saint — ce titre de son vivant l'aurait indigné — il se montra un passionné de Dieu.

Il aima le pauvre et même sa pauvreté qui, pourtant, le torturait. Ce farouche fut un simple et un tendre, ce révolté mit son plaisir à combler de bienfaits tous ceux qui l'approchèrent.

Aujourd'hui l'écrivain est lu, l'homme, surnaturel de force et de ferveur, demeure encore méconnu et décrié.

Une généreuse élite, oublieuse de nos polémiques et de nos bruyants orgueils, viendra, enfin, émue, au lumineux mendiant, aussi grand, sur certains chemins, que la Misère du monde.

LOUIS GATUMEAU.

LES LIMITES DE L'INTELLIGENCE ET DE LA CROYANCE

I

Quelques esprits de notre époque semblent attendre beaucoup, dans l'ordre littéraire, de la confusion des genres. D'autres y voient le plus grave des périls, thème à dissertations critiques. Mais, seules, les œuvres décident.

Semblable confusion existe depuis longtemps dans l'ordre des idées philosophiques. Elle a été réalisée par le rationalisme, qui est une confusion des catégories de l'intelligence et de la croyance. Elle a produit dans ce domaine le plus affreux désordre. Elle y a engendré le pire galimatias.

On voudrait ici dégager les éléments compromis dans ce mélange, restituer à chacun sa valeur propre.

La croyance, sous sa forme pure, est mysticisme. Elle exclut les éléments logiques qui représentent les modes les plus évolués de l'activité intellectuelle. Elle persuade les hommes et les fait croire à la réalité de ses suggestions sans faire appel à aucune démonstration. Sous cette forme, elle a une importance qu'on ne saurait surestimer. Elle est, sur le plan humain, l'expression de cette expérience métaphysique dont la notion implique en philosophie que rien n'existe en dehors d'elle et que toute forme du réel est son œuvre. Apparaissant au début des sociétés humaines, aux époques de mentalité prélogique, elle s'y montre créatrice. Ses créations, tous les modes humains du réel, ne rencontrent alors que de faibles obstacles à leur genèse. Le temps n'est pas encore venu où elles se limiteront les unes les autres dans la mesure où elles seront inconci-

liables entre elles. L'absurde n'est pas né dans le domaine où elles se produisent.

Il y a bien déjà dans la nature une part d'ordre, de répétition, de fixité. Il y a bien des lois. Mais l'improvisation mystique, de ce qu'elle les ignore lors de sa première expansion, peut, dans une certaine mesure, les braver. Car elle a pour elle l'unanimité de la croyance et, aux époques prélogiques, cette unanimité donne le pas à la causalité fausse, inventée par l'improvisation mystique, sur la causalité naturelle. Il suffit, pour qu'il en soit ainsi, que les causes naturelles ne réagissent pas, par des conséquences immédiatement nuisibles, à l'égard de celui qui les méconnaît. Un tel fait joue un rôle important dans l'évolution des sociétés humaines où la fiction engendre, entre tous ceux qui la croient vraie, une série de relations et d'interprétations par où elle entre dans la réalité et la féconde, par où elle devient une part de la réalité. Des faits tels que les croyances totémiques sont une illustration de ce phénomène dont les Croisades, entre beaucoup d'autres exemples, témoignent qu'il persiste à des époques beaucoup plus tardives de la civilisation. Il n'est pas jusque de nos jours qu'il ne soit possible de l'observer et il suffit qu'un événement soit réputé miraculeux par l'imagination populaire pour qu'autour d'une chapelle une ville s'élève, pour que mille trafics, producteurs de richesses, s'y organisent, pour que, de tous les confins d'un pays, des convois se dirigent vers la ville, pour que les guérisons même qu'y viennent chercher les pèlerins s'y accomplissent, parfois par l'action de causes secrètes déclanchées par la foi. Il est possible de juger, à une telle persistance dans les conditions les plus défavorables, de ce que put être aux origines le pouvoir de l'activité mystique, servie par la croyance unanime qui durcissait en de solides réalités ses improvisations.

On ne peut que souscrire à la définition de l'homme comme animal religieux. C'est avec les premières manifestations religieuses que l'homme témoigne de son pouvoir de con-

cevoir les choses autrement qu'elles ne sont. Tandis qu'à l'égard des phénomènes de la nature l'animal réagit sans plus au gré de son utilité immédiate, l'homme invente à ces phénomènes des causes de son choix, sur lesquelles, de ce qu'il les a forgées lui-même, il s'attribue un empire. C'est par là qu'il témoigne du nouveau pouvoir, d'ordre mental, qui s'est développé en lui. *Mens mentiri*, a dit Nietzsche dans le plus merveilleux des raccourcis. Toutes les improvisations du folklore religieux sont le développement de ce pouvoir dont on a vu qu'il est, aux périodes prélogiques, un pouvoir créateur, un mode humain d'introduire dans l'univers des causes qui n'y jouaient pas.

§

Ainsi, à l'origine des sociétés, l'expérience mystique est souveraine. Elle contient le germe de tous les modes distincts qui se développeront par la suite. Dans la mesure où ses improvisations ne se heurtent pas à l'objectivité des lois déjà formées de la nature, c'est elle qui crée dans le jeu laissé par ces lois toute la réalité proprement humaine, tout ce qui innove en comparaison des réalités précédentes. Mais à mesure que, se réfléchissant sur elle-même, l'expérience métaphysique se développe, s'apparaît dans la Psyché humaine et y devient connaissance, le pouvoir de la croyance mystique diminue, et il lui faut abandonner bien des domaines dont elle avait pris possession à la faveur de l'ignorance unanime.

§

Reste-t-il un domaine où elle ait liberté de se produire encore dans l'état actuel de la connaissance, alors que l'on peut supposer projetées dans l'esprit toutes les perspectives à travers lesquelles tout le connaissable peut apparaître ?

Ces perspectives, quelle est leur valeur? Et pour répondre à cette question, ne faut-il pas tout d'abord demander;

Dans quelle mesure pouvons-nous nous fier à elles? Quelles sont-elles ?

Sous le jour d'une conception moniste qui seule embrasse la totalité du problème philosophique, il apparaît à travers les analyses kantiennes qu'il n'y a qu'une seule expérience et que cette expérience s'est donné à elle-même ces perspectives, ces formes, selon la terminologie de *la Critique* parmi lesquelles, se réfléchissant sur elle même, elle se saisit en un acte de connaissance. Ce qui constitue le caractère formel de certains gestes de l'expérience, c'est qu'ils se répètent constamment semblables à eux-mêmes, tandis que, s'inscrivant parmi les perspectives de cette inlassable et vivante répétition, d'autres gestes improvisent la diversité indéfinie des phénomènes. C'est ainsi, dans l'expérience elle-même, que les formes de la connaissance s'élaborent. Ce mot *formes* ne laisse entendre rien d'autre que les conditions sous lesquelles toutes les improvisations de l'expérience sont tenues de se produire pour être comprises en un même univers. Ce sont ces conditions dont l'ensemble constitue la raison. En ce sens général, la raison est dans les choses avant d'être dans l'esprit. Elle est ontologique avant d'être logique. Elle est, — dans les choses, — cette part de répétition que l'on vient d'y distinguer. Elle est dans l'esprit le reflet et le décalque de cette part de constance.

Une telle déduction de la connaissance et de la raison, qui supprime tout intermédiaire étranger entre l'expérience et la connaissance où elle se saisit, supprime du même coup les inquiétudes que suscitaient, quant à la véracité de la connaissance, quant à la confiance que nous pouvions lui accorder, les autres hypothèses où avec Leibnitz, Berkeley, ou Malebranche, Dieu intervenait comme horloger, ou comme lieu éternel des objets. Dieu, affirmait Descartes, ne peut vouloir tromper les hommes. Mais Pascal ne partageait pas cet optimisme, et son doute creusait l'abîme où le vertige s'empare de l'esprit.

Nous n'avons plus désormais les mêmes raisons de nous inquiéter. Mais ce dont il nous faut d'avance prendre notre parti, ce qu'il nous faut savoir, c'est que nous ne pourrons connaître, que nous ne pourrons voir et saisir l'univers qu'à travers ces formes de connaissance que l'expérience métaphysique, en se réfléchissant sur elle-même à quelque moment logique de son développement, s'est à elle-même aménagées, à travers ces fenêtres qu'elle a ouvertes dans notre esprit sur son propre jeu. Après cela, et pour savoir quelle sera la nature de cette connaissance, il nous reste à nous enquérir de ces formes dont il a été dit qu'elles se distinguent à ceci : qu'elles sont communes à toute expérience psychologique que l'on puisse concevoir et que le fait d'être des éléments constamment mêlés à tout donné psychologique, parmi la diversité et l'instabilité de tous les autres éléments, constitue seul leur caractère formel et leur attribue leur considérable importance.

Les identifier c'est donc rechercher, et rien de plus, quelles sont les conditions communes à toute expérience et, sans lesquelles, les éléments divers mêlés à chaque expérience donnée ne seraient pas parties de notre univers. Ces conditions sont en petit nombre, et ce nombre, il est aussi grave de l'exagérer que de le restreindre.

La première de toutes est celle qui enchaîne l'existence à la connaissance d'elle-même. La seconde, et qui pourrait être déduite de la première, stipule qu'il n'est de connaissance que dans l'opposition d'un objet à un sujet. Du rapprochement de ces deux constats cette conséquence suit que l'existence, — ce réel que toute la pensée philosophique aspire à posséder, — est donnée dans un inadéquat invincible, exclusif de tout absolu. La nécessité pour l'existence de se connaître et, pour se connaître, de tirer de soi les éléments objectifs et subjectifs de tout état de connaissance possible, implique que, dans tous les cas imaginables et indéfiniment, la part d'elle-même qui tiendra le rôle du sujet sera exclue de l'état de connaissance, de la même façon que,

dans tout groupe photographique, l'opérateur se trouve lui-même exclu du groupe.

Il n'est pas pour l'homme de conséquence plus évidente ni de plus importante sur l'emploi qu'il lui est permis de faire de ses facultés intellectuelles où joue en miniature ce mécanisme. Mais comme s'il n'eût suffi de cette opération de logique, de ce geste de déduction pour l'informer d'une condition aussi importante du jeu de son activité, les autres formes qui conditionnent également l'apparition de la réalité et sans lesquelles elle n'est pas saisissable, le temps, l'espace, la causalité, lui sont données aussi parmi les perspectives de l'indéfini. S'il n'est pas possible à l'esprit de former une représentation psychologique d'où ne soit exclue cette part subjective que nécessairement en détache sa propre intervention, il ne lui est pas davantage possible d'imaginer un phénomène qui ne soit tributaire, quant à sa genèse, et indéfiniment dans l'indéfini du temps et de l'espace, d'un phénomène antécédent. Le principe de contradiction s'ajoute, pour leur donner toute leur force, à ce petit nombre de constats qui ne sont aucunement *a-prioriques*, qui sont tous impliqués en quelque donné psychologique que l'on imagine. Ainsi assemblés, ils constituent tout le contenu de la raison et nous signifient que le monde, insaisissable en son tout, nous est donné dans la relation indéfinie du divers au divers, que cette relation est, au regard de la raison, l'essence de sa réalité. C'est cet ensemble des principes de la raison pure que l'on désignera sous le terme de *principe de relation*.

II

Avec le principe de relation nous voici en possession d'un critère qui nous permettra de distinguer en toute circonstance dans quelle mesure une idée ou une proposition quelconque sont légitimes et ont droit de cité dans le do-

maine de la connaissance, dans quelle mesure elles en doivent être exilées. Or, il apparaît que, par une singulière contrariété, la *sensibilité* des hommes s'insurge contre les conséquences du principe de relation auquel leur *intelligence* est soumise. Il y a à cette insurrection une cause dont il serait vain de méconnaître la légitimité : l'existence donnée par la connaissance dans la relation est donnée par la sensibilité dans la souffrance. Point de vue d'hédonisme, dira-t-on et qui n'a pas, comme mesure des choses, de valeur philosophique. Prétention angélique de philosophes, répondrai-je, qui se targue d'échapper à l'hédonisme! L'hédonisme est la forme de la sensation. Or, c'est dans la sensation que s'éveille le fait de conscience et que se révèle parmi les divers modes de la qualité tout le monde objectif du sens commun et de la science.

En fait, tous les efforts de la dialectique pour éliminer l'hédonisme n'ont fait que le transposer. Le stoïcisme n'est qu'une attitude pour se rendre maître de la douleur. La douleur est l'unique souci et la raison d'être de la doctrine. Le thème de *la Volonté de puissance* ne fait que conditionner la joie par la puissance, en somme, situer la joie dans la puissance. Qu'ai-je tenté moi-même dans *la Sensibilité métaphysique*, en opposant à la sensibilité messianique une sensibilité spectaculaire, que proposer, en termes d'hédonisme et, dans le domaine de la relation, une justification messianique de la vie ? Le sens esthétique réconciliant en une unique sensation de beauté l'antagonisme des sensations élémentaires du jouir et du souffrir, prenant sur leur relation son point d'appui, c'est en joie, en une joie supérieure qu'il convertit les unes aussi bien que les autres. Certes avec une telle solution je n'ai pensé renier ni l'hédonisme ni Epicure. Mais je me suis appliqué seulement à montrer que dans le domaine immédiat de la relation, l'existence renferme un principe de justification qui l'absout d'impliquer des éléments tels que le mal et la douleur, et qu'il est un point de vue, intérieur à toute psychologie, duquel cha-

ou peut découvrir en lui-même ce principe de justification esthétique.

A supposer que l'existence puisse être justifiée de la sorte parmi les perspectives strictement intellectuelles du principe de relation, ne peut-il sembler qu'il soit superflu désormais de lui chercher une justification, et n'y a-t-il pas lieu de déclarer non avenues toutes les aspirations du mysticisme ? Qu'est-ce que ce mécontentement qui pousse les hommes à en appeler de la réalité imparfaite et douloureuse à une réalité future de bonheur parfait? A quoi bon ce messianisme ? Et n'y a-t-il pas lieu de le condamner définitivement quant aux buts directs qu'il poursuit si, d'une part, l'aspiration où il s'exprime reçoit justement satisfaction sous le jour d'une autre conception du réel, si, d'autre part, selon les développements du *Bovarysme* au chapitre du *Génie de la Connaissance* (1), cette faculté de mécontentement est le moyen du mouvement dans le jeu de l'existence, un principe d'action, illusoire quant au but qu'il veut atteindre, mais parfaitement efficace en tant que producteur d'une force indispensable au jeu phénoménal.

De telles raisons, cependant, ne paraissent pas suffisantes pour se désintéresser de la croyance sous ses formes mystiques. En stricte logique, le fait pour une action ou pour un désir d'être le moyen d'un but qu'ils ne soupçonnaient pas n'exclut pas nécessairement la possibilité d'atteindre celui qu'ils avaient en vue. Et il reste encore que la croyance mystique peut intervenir en des cas où le sens esthétique n'entre pas en jeu, ou que, selon une signification plus profonde, elle est l'un des modes, d'ordre non pas mental mais biologique et d'autant plus essentiel, du sens esthétique lui même.

On ne saurait donc, sur les présomptions que l'on a exposées, rester dans les limites d'un strict intellectualisme et exclure de la réalité le fait mystique, le déclarer sans objet.

(1) Un vol. in-8. *Mercure de France*.

Si après cela on constate que le sentiment religieux, sous ses formes mystiques, requiert la confusion du désir avec son objet, il faut reconnaître qu'il est irréalisable parmi les perspectives du principe de relation, ce principe n'accordant l'existence que dans la mesure où elle est divisée avec elle-même et, du fait de cette division, tire d'elle-même la part objective de cette connaissance de soi à laquelle il la soumet. La question de la légitimité du sentiment religieux se réduit donc à rechercher si, par delà les limites de l'horizon intellectuel, définies par le fait de relation, un autre état est possible.

Or, si l'hypothèse d'une existence qui n'aurait pas connaissance d'elle-même est parfaitement inconcevable pour l'esprit parmi les perspectives du principe de relation, il n'est pas, dans ce principe, de décret promulguant qu'en dehors de ses propres perspectives, des états ne soient pas possibles qui diffèrent, *toto genere*, de ceux qu'il engendre.

L'intellectualisme en effet se fonde sur la seule autorité de l'expérience, sur le fait d'une improvisation empirique antérieure logiquement à toutes les catégories de l'esprit et dont ces catégories sont le produit. Il se situe expressément sous la dépendance de l'expérience qui, en cours d'évolution, s'est donné, comme des fenêtres sur elle-même, ces perspectives de la relation, en quoi il consiste, à travers lesquelles elle continue de s'écouler et d'apparaître à sa propre vue. Or, deux choses d'un tel point de vue sont impossibles, l'une, c'est, à travers ces perspectives, de voir autre chose que ce qu'elles nous montrent, c'est-à-dire l'indéfini de la relation, l'autre est d'affirmer que, par delà ces perspectives de la relation que l'expérience, à un moment logique de son développement, s'est données, il n'existe aucun autre état possible de l'expérience.

Voici donc, par delà les limites de la relation, un domaine où l'intellectualisme n'a pas de principe pour prononcer que l'activité mystique y soit impossible. Constater qu'en quelque domaine elle n'est pas impossible, c'est

accorder qu'elle est possible, mais non qu'elle soit réelle. C'est tout ce que l'intellectualisme peut faire en faveur de la croyance à qui il appartient de se suffire à elle-même et de s'affirmer par son propre mouvement dans ce domaine qui lui est concédé.

§

Si cependant, du point de vue intellectuel et sans affirmer l'existence de la croyance mystique, on cherche à éveiller, par quelque approximation, l'idée de ce qu'elle pourrait être, il semble que l'on dispose de trois moyens :

a) On peut dire ce qu'elle n'est pas ;

b) On peut rechercher ce qu'entendent sous son nom les mystiques et, dans la mesure où leur conception ne se confond pas avec ce que l'on aura trouvé qu'elle ne peut pas être, on la peut accepter pour ce qu'elle *pourrait* être ;

c) On peut la concevoir enfin, par analogie avec quelque état, s'il en est, qui se rencontre dans la vie phénoménale et où serait poursuivi, par des moyens donnés dans la relation, le même objet vers lequel semblait tendre l'aspiration des mystiques.

a) On a reconnu déjà que le grand ressort du mouvement dans la vie humaine est un fait de mécontentement inlassable qui engendre les religions, les morales et les sciences. Ces trois catégories de l'activité psychique (j'ai fait ailleurs des réserves pour les sciences) sont les symptômes où se manifeste le jugement que l'homme a porté sur l'existence. Il la juge imparfaite, douloureuse et mauvaise. Il la veut changer. Les religions, les morales et les sciences sont les trois moyens par lesquels l'homme s'efforce vers un même but ; faire en sorte que la vie devienne autre qu'elle n'est.

Si le sens mystique a une signification qui lui soit propre, il semble donc que nous ne puissions la rechercher que dans l'inversion de l'attitude engendrée dans l'esprit

humain par la considération de la vie à travers les perspectives du principe de relation. Le mysticisme, à l'encontre de ce mécontentement qui engendre le désir de changer ce qui est, sera donc le sentiment de la perfection de l'existence. Susciter et développer, dans la conscience par les moyens qui lui sont propres, la certitude de cette perfection, convertir cette certitude en une réalité psychique indéniable et vivante, telle sera donc son activité essentielle. Et cette activité aboutira à réconcilier l'homme avec sa destinée, à introduire dans son esprit un état de quiétude et d'apaisement et, *par delà toute évidence*, une confiance absolue en la bonté et l'harmonie de l'univers dans lequel il est compris.

b) Le mysticisme comme sentiment de la perfection de l'existence, voici donc l'identification à laquelle aboutit la méthode *a contrario* dont on vient de faire usage. Renseignement d'une extrême importance et qui se montrera riche de conséquences.

Si l'on consulte après cela l'expérience mystique telle qu'elle s'est manifestée chez un Ruysbroek l'Admirable, chez un François d'Assise, chez une sainte Thérèse, chez un saint Jean de la Croix, il apparaît que l'état accusé par ces mystiques comme réalisant l'aspiration où leur désir se tend soit, aussi bien dans l'extase que dans les modes intellectuels de leur vie intérieure, celui d'une euphorie parfaite, impliquant une approbation générale de l'existence, une adhésion au cours des choses tel qu'il est et quel qu'il soit. C'est d'ailleurs dans le quiétisme d'un Molinos et d'une Mme Guyon, c'est quand il encourt le reproche d'hérésie que le mysticisme se montre dans sa plus grande pureté. Car il se sépare alors de la morale dont on montrera qu'elle est ce qui lui est le plus contraire et des religions positives en tant qu'elles sont liés à la morale.

c) Le troisième moyen qui nous soit donné d'approcher quelque image du sentiment mystique, c'est le sens esthétique, qui de nature subjective en son origine, s'objective

en la production de l'œuvre d'art, où il révèle son activité et sa réalité.

C'est au nom du sens esthétique que je me suis appliqué dans la *Sensibilité métaphysique* à opposer au messianisme moral, et sans sortir des perspectives de la relation, une justification de l'existence en sa totalité. Et c'est en effet dans le sens esthétique qu'un point de vue est aménagé, duquel se révèle la métamorphose, comme du pain et du vin en une chair et en un sang divins, du jouir et du souffrir en l'unique sensation de beauté. C'est d'un tel point de vue que les événements et les phénomènes se voient retirés du jeu de la causalité qui les emportait dans un flux indéfini, que le mal et la douleur dépouillent leurs masques et révèlent le caractère fictif de leur nature. C'est d'un tel point de vue que l'existence apparaît, comme le veut Spinoza, sous les espèces de la perfection ou, selon la vue admirable de Flaubert, égale en beauté à l'aphorisme du maître de l'*Ethique*, comme si l'univers des objets, des événements, des sentiments et des pensées n'avait d'autre but que d'être un modèle pour une réalité à décrire, réalité nouvelle et transposée, celle de la beauté.

A travers cette conception qui permet de repousser dans le néant, après qu'il a rempli son office de modèle et qu'il a tenu la pose, tout le réel engendré par le principe de relation, le véritable et seul légitime objet de la croyance religieuse n'est-il pas atteint ? L'esprit n'est-il pas délivré de ce principe de mécontentement transcendant qui souffre de l'hallucination du monde et la perpétue. A vrai dire il semble qu'ici le sens esthétique et le sentiment religieux presque se confondent, car le sens esthétique apparaît comme un grand maître en mysticisme. Il crée en nous une croyance expressément inverse de celle qui nous persuade en l'état normal de la réalité du monde extérieur. En métamorphosant en sensation de beauté le plaisir et la douleur, il ouvre un jour sur ce que pourrait être l'activité essentielle du sentiment religieux dessillant les yeux hallu-

cinés par le prisme du principe de relation et révélant un nouvel aspect des choses, comme au moyen d'une grille qui, sans changer l'objet, en changerait la signification.

III

C'est à ce point qu'il en fallait venir pour signaler le lien étroit qui, à travers un idéalisme esthétique, unit le pur mysticisme au pur intellectualisme. Que l'on ne s'y trompe pas, ce ne sont pas doctrines propres à sauver le monde. Les religions positives ont trait à l'homme social. Mais le sentiment religieux n'intéresse que l'individu, l'individu s'identifiant avec l'être des choses, assumant la responsabilité de l'existence comme s'il en fût le créateur et voulant que son œuvre soit bonne. Le mysticisme, comme l'intellectualisme, en tant qu'il aboutit à la création du sens esthétique, c'est le pouvoir de voir les choses sous le jour de la perfection. « La théologie, disais-je en un livre récent (1), à la plus haute de ses cimes a identifié en cette formule la béatitude des élus : *voir Dieu*. La sensibilité spectaculaire compose une forme analogue du bonheur. Elle a pour formule : *voir le réel*, c'est-à-dire s'élever, à l'égard de la réalité, de l'attitude de l'exploitation, de l'utilisation, du profit, à l'attitude de la contemplation, de l'attitude du messianisme à celle du spectacle. »

Une des conséquences les plus tranchantes de ces analyses est que le sentiment religieux, sous la forme pure du mysticisme, reconnaît pour ce qui lui est le plus opposé la morale. Il y a antagonisme entre le sentiment religieux et la morale. La morale est sentiment de l'imperfection de l'existence. Le mysticisme est sentiment de la perfection de l'existence. La morale veut changer ce qui est en autre chose, elle veut changer le mal en bien. Le mysticisme ne veut rien changer. C'est l'existence telle qu'elle est qu'il doit sanctifier de son approbation. Que le mystique fasse

(1) *La sensibilité métaphysique*, 1 vol. in-16, Éditions du Siècle, p. 246.

un geste pour transformer le loup en agneau, qu'il s'efforce de dissuader le meurtrier de son crime, il a perdu la partie, il est déchu de son rang mystique, et la croyance dont il témoigne de pouvoir changer ce qui est atteste que son pouvoir est épuisé ou n'exista jamais de sanctifier et transfigurer ce qui est. C'est là le cœur de la question. Confondu avec le tout du monde, c'est le monde en sa totalité que le mystique exalte et magnifie, le monde en sa totalité, y compris le drame qui apparaît et se développe à travers le principe de relation. Le monde en sa totalité, tel et inchangé, tel, atroce et douloureux pour la sensibilité, révoltant pour la raison, tel et non autrement, c'est ce monde qui est beau et bon, c'est ce monde qui est perfection pour le mystique, et si ce n'est ce monde, tel et inchangé, qui est justifié par l'illumination mystique, si un seul cri de douleur y est étouffé, si un seul crime y est empêché, reconnaissez à ce signe que la grâce religieuse est inopérante et que le monde est livré de nouveau au jeu pervers de la causalité.

Pour résumer : rien de ce qui est révélé au mystique en deçà du principe de relation ne passe au delà et ne peut agir sur le monde que gouverne le principe de relation.

A quoi bon la croyance ? s'écrieront la plupart des croyants. Mais à ce cri, ils témoigneront qu'ils ne sont pas des croyants. L'artiste qui a créé une œuvre avec les moyens propres à son art ne trouve pas son œuvre vaine parce qu'elle ne change pas le jeu des causes dans le cœur des hommes, ni dans l'histoire. Mais tant qu'il est possédé de l'émotion esthétique, il s'exalte d'avoir transfiguré le réel dans son œuvre, de l'avoir dépouillé de sa malfaisance, d'en avoir découvert l'aspect rayonnant.

La croyance mystique elle aussi est ce pouvoir de transfigurer le réel, non de le changer. Il y a dans les Évangiles un Jésus qui refuse de faire des miracles, qui ne consent ni à se précipiter dans le vide du sommet de la montagne, ni à convertir en pain les rochers du désert. C'est le même

Jésus qui refuse de promettre aux hommes un bonheur futur dans une autre vie et leur dit : Le royaume de Dieu est en vous, vous possédez le bonheur. Changer le mal en bien, faire que les choses soient autrement qu'elles ne sont et seulement le vouloir, c'est accorder que le mal existe, c'est, de la part du croyant mystique, se précipiter dans le vide de la cime de la montagne, c'est renier son pouvoir de transfigurer le réel, et, par la seule vertu d'un feu intérieur, de le faire voir tel qu'il est, de le délivrer du mal.

Ainsi le mysticisme, la croyance sous ses formes pures a partie liée avec le pur intellectualisme. Le pur mystique, comme le pur intellectuel, nie la liberté, le pouvoir départi aux hommes, avec ce fameux libre arbitre, de se changer eux-mêmes et de changer le cours des choses. L'intellectuel sait qu'à travers les perspectives du principe de relation, aucune fin ne peut être atteinte, aucune solution où les choses se concilieraient dans une harmonie absolue. Le mystique le sait aussi. Le mécanisme psychologique qui joue en lui n'est pas celui de la cause à l'effet, mais celui du rêve au réveil. Rien ne s'arrange dans le rêve, rien ne se résout tant que la causalité engage l'esprit dans le jeu d'un enchevêtrement sans fin. Mais le réveil rompt le sortilège, dissipe l'angoisse.

L'activité du mystique s'exerce d'un côté du principe de relation : l'activité intellectuelle de l'autre. Une barrière les sépare que ni l'une ni l'autre ne franchissent. Mais l'une et l'autre s'opposent, en vertu de leurs disciplines propres, à toutes les formes du rationalisme, qu'elles soient celles de la croyance demandant à la raison un point d'appui qui ne peut que précipiter sa chute, qu'elles soient celles du rationalisme philosophique introduisant en fraude dans le domaine de la relation, et sous le masque de la raison, des postulats promulgués par la foi, justice, égalité, finalité, bonheur, pour lesquels avec prévoyance la foi avait aménagé, hors de la relation, un monde sur mesure.

IV

Où rencontrer dans le monde que nous connaissons, à travers le principe de relation, des cas de cette croyance mystique qui émane d'une source située en deçà de ce principe ?

Je me suis appliqué dans *la Vie mystique* de la Nature (1) à relever des états où l'adaptation de l'activité de l'existence à sa fin implique, avec une connaissance moindre d'elle-même, une moindre intervention du principe de relation, une division moindre d'elle-même avec elle-même, une béatitude plus proche de l'état mystique. Ainsi de la vie des bêtes et de la vie de la nature, qui attirent l'homme quand il s'y mêle plus près des confins du principe de relation. Jamais toutefois ces frontières ne sont franchies. L'homme participe à la vie mystérieuse et plus profonde de la nature et des bêtes en se penchant sur elle, mais en y ajoutant un état de conscience emprunté au principe de relation, par où il demeure enraciné dans le tuf intellectuel.

Faut-il rechercher des exemples chez les mystiques religieux ? L'attention que depuis quelques années requiert la vie mystérieuse du subconscient a donné un grand regain d'activité aux études de cet ordre, et ceux qui s'intéressent à ce problème ne sauraient lire sans s'y passionner les beaux travaux de M. Jean Baruzi sur saint Jean de la Croix ou de M. Louis Massignon sur la Mystique arabe, non plus que les magistrales analyses de M. Henri Delacroix. Chez les mystiques religieux, nous ne rencontrons toutefois que des états exceptionnels, subjectifs, incommunicables et dont la tare la plus grave à mon sens est qu'ils sont recherchés le plus souvent par des procédés physiologiques ou intellectuels trop méthodiquement volontaires. Beaucoup plus intéressant selon moi est l'effort des penseurs qui ne se sont pas appliqués à réaliser en eux-mêmes l'état mystique, mais qui, par une méditation intellectuelle constante, ont témoi-

(1) Un vol. in-16, Crès.

gné que le souci mystique occupait le centre de leur vie intérieure.

Or parmi ceux-ci il faut citer, avec un Pascal, des écrivains tels que Tolstoï ou Dostoïevski et actuellement un penseur qui peut pour nous résumer tous ceux-ci parce qu'il a étudié chez eux, avec une avidité passionnée, comme les éléments de son propre souci, l'essence mystique de leur pensée. C'est M. Léon Chestov, que la tempête soviétique a rejeté sur nos côtes et que nous garderons, le tenant déjà pour le plus haut et le plus original représentant de la pensée philosophique russe.

M. Chestov présente ici à mes yeux ce particulier intérêt qu'il me semble être venu à des conclusions bien proches des miennes par une voie opposée. Dans la mesure où il est possible de connaître les mobiles qui nous guident, je pense avoir été amené à me préoccuper du mysticisme, c'est-à-dire du sentiment religieux sous sa forme pure, guidé par un souci strictement intellectuel. Ayant admis, ainsi que je l'ai relaté, que les catégories de la connaissance avaient été créées en cours d'évolution par l'expérience métaphysique comme des fenêtres qu'elle eût ouvertes sur elle-même, j'ai conformé ma propre attitude au principe qui a été donné au cours des analyses précédentes comme une règle générale d'intellectualisme. Je n'ai pas cru d'une part qu'il me fût possible de voir à travers ces fenêtres d'autres paysages que ceux sur lesquels elles s'ouvrent et en vue desquels elles ont été aménagées, mais je n'ai pas cru non plus qu'il me fût permis d'affirmer qu'en deçà des limites du principe de relation, aucun état de l'expérience métaphysique ne fût possible. Il semble au contraire que M. Chestov, dominé par un besoin purement mystique, ait été soucieux surtout de découvrir pour le sentiment religieux un domaine où il ne pût se heurter à aucune contradiction logique, de situer l'objet de la croyance par delà toute objection où il pût se briser.

Or ces deux attitudes se rejoignent en des conclusions

aussi utiles à l'intellectualisme qu'au sentiment religieux.

M. Chestov situe, comme je le fais moi-même, le mysticisme par delà le principe de relation. Comme je le fais moi-même, il n'accorde pas que ce qui est situé en deçà du principe de relation puisse avoir quelque action sur ce qui est situé sous sa dépendance. Il suppose la cloison étanche. Il est, au nom du mysticisme, aussi irrationaliste, aussi antirationaliste que je le suis moi-même au nom de l'intellectualisme. Pas plus que moi il n'admet qu'à travers les perspectives de la relation on puisse atteindre le bien ni le vrai, ni la justice, ces idées que les différentes religions ont réalisées dans le domaine de la foi et que le rationalisme a eu la prétention d'introduire, privées de la foi qui les supportait, dans le domaine de la raison qui les repousse.

§

Ces conclusions me paraissent si importantes que je n'oserais, craignant d'être considéré comme partie au débat, les attribuer moi-même à M. Chestov. Puisque aussi bien d'ailleurs, je ne saurais, sans allonger démesurément cette étude, recueillir à travers les ouvrages de M. Léon Chestov toute les énonciations qui montrent l'accord des formes pures de la croyance avec le pur intellectualisme, j'emprunterai au critique le plus qualifié de sa pensée, M. Boris de Schlœzer, une interprétation dont je sais qu'elle a l'entière approbation du philosophe. Un tel recours présentera un double avantage, car il fera abstraction de ma propre estimation et évoquera dans l'esprit des lecteurs du *Mercure de France* le souvenir de l'exposition magistrale devenue, par la suite, l'introduction aux *Méditation de la mort*, que fit ici M. Boris de Schlœzer des idées du philosophe russe, dès les premiers temps de sa venue parmi nous.

Le comparant et l'opposant à Socrate « rationaliste et moraliste enthousiaste », M. Boris de Schlœzer nous montre un Chestov « irrationaliste et immoraliste, mais non moins

enthousiaste, esprit essentiellement religieux » (1). Et cette peinture à grands traits déjà met en évidence les caractères communs de l'intellectuel et du mystique, tels qu'ils viennent d'être déduits de l'analyse des doctrines. *Immoraliste et religieux*, le critique insiste sur ce double caractère et, joignant au cas de M. Chestov celui de Nietzsche et de Dostoïevski : « La guerre, dira-t-il, qu'ils mènent contre la morale est religieuse en son essence (2). » Pour Chestov le crime de la morale est qu'elle met quelque chose au-dessus de Dieu. Pour nous, intellectualistes, la tare de la morale est qu'elle met quelque chose au-dessus de l'Expérience, qu'au lieu de chercher la morale dans l'expérience, elle place l'expérience sous la dépendance d'une idée extérieure à l'expérience. Et la croyance pure est ici parfaitement d'accord avec le pur intellectualisme pour disqualifier ces divers réalismes qui se manifestent dans l'idée platonicienne, dans toute une part de la théologie du moyen âge, qui plaçait Dieu sous la dépendance des Idées et le soumettait à des Lois, enfin dans le rationalisme contemporain qui, dérobant en cachette aux dogmes religieux leurs impératifs moraux, taille dans la substance de la raison pure de fausses catégories, comme de fausses poches, pour y introduire ces objets volés ; — aussi destructeur de la foi que de la raison.

Le terrain d'entente entre l'intellectualisme et la croyance reste parfaitement défini. C'est celui même de la contrariété des domaines où ils évoluent, le refus, de l'un comme de l'autre point de vue, de faire jouer dans le domaine de l'un ce qui est du domaine de l'autre. « La question n'est pas de savoir si telle ou telle chose est sainte, mais si ce qui est saint pour nous est tel véritablement, c'est-à-dire au regard de Dieu, de ce Dieu qui est par delà le Bien et le Mal, par delà la Vérité et l'Erreur (3). »

« Après avoir ébranlé la morale humaine, Chestov, cons-

(1) *Les Révélations de la mort*, préface, Plon et Nourrit p. XXVIII.
(2) *Loc. cit.*, p. XXX.
(3) *Loc. cit.*, p. XLI.

tate M. de Schlœzer, s'en prend à la science, aux fondements de notre logique. Il ne nie aucunement leur valeur pratique, mais il se refuse à admettre qu'ils épuisent la réalité, il cherche au delà (1) .» Et c'est encore à l'occasion d'une nouvelle catégorie, celle de la logique après celle de la morale, la même discrimination de domaines. Confirmant ce point de vue essentiel : «On ne s'organise pas, dit Chestov, *avec* ou *contre* Dieu ; toute organisation, tout arrangement sont en dehors de Dieu. Ce sont choses excellentes, mais essentiellement humaines, terrestres, et, religieusement, métaphysiquement, indifférentes (2). »

De telles déclarations sont précieuses. Peut-être n'aurais-je pas osé moi-même attribuer à M. Chestov une attitude aussi catégorique, car, disons-le à notre honte, deux ouvrages seulement de ce remarquable penseur sont jusqu'ici passés dans notre langue, deux ouvrages : *la Nuit de Gethsemani* et les *Méditations de la Mort*, auxquels il faut ajouter les admirables pages sur Descartes et Spinoza, qui ont été publiées ici même (3). M. de Schlœzer, qui a lu toutes les œuvres de Chestov dans leur langue originale et que de lointaines relations d'amitié ont initié d'une façon parfaite à sa pensée, a pu apporter cette formule et la donner comme l'expression profonde de cette pensée : « On ne s'organise pas avec ou contre Dieu ; toute organisation, tout arrangement, sont *en dehors* de Dieu. » N'est-ce pas la réplique à ce point de vue de pur intellectualisme : *Rien ne passe de ce qui est en deçà du principe de relation en ce qui est par delà.*

Et telles sont, définies en termes qui se rejoignent, du point de vue du mysticisme et du point de vue intellectuel, les limites de la croyance et de l'intelligence.

JULES DE GAULTIER.

(1) *Loc. cit.*, p. LI

(2) *Loc. cit.*, p. L.

(3) Les favoris et les déshérités de l'Histoire, Descartes, et Spinoza, *Mercure de France* du 15 juin 1923.

ÉTÉ SUR MON PAYS

Eté qui reviendras, Eté sur mon pays,
Eté sur le lac bleu et sur les moissons blondes,
Ma chair éprouvera ta caresse profonde
Et je te connaîtrai encor, puisque je vis !

Puisque glisse déjà la pente des mois sombres
Vers les beaux jours vibrants du cri de mon plaisir,
Puisque j'entends en moi, plus haut que mon désir,
Déjà ta voix, Saison, qui s'éveille dans l'ombre !

Ah ! mes mains palperont cet air plus doux, qu'un soir,
Le crépuscule vert dénouera sur la ville
Et je reconnaîtrai cette tiédeur liquide
Qui soudain exténue en déchaînant l'espoir.

Je verrai éclater les premiers bourgeons tendres
Dans tes nobles allées, ô jardin, Luxembourg
Où je flaire déjà un amer Printemps sourd
Par les après-midis errants de mes dimanches.

O délire, premier frisson vert, ô fumée,
Promesse de la terre au cœur noir de Paris !
Et les reflets furtifs, mêlés d'azur, de gris,
Trembleront au miroir du bassin circulaire.

Alors je partirai. Et Mai adolescent,
Sonnant comme un grelot au-dessus des collines
Le tumulte rieur de sa fête argentine,
M'appellera vers la jeunesse et le beau temps.

Eté, je reviendrai pour vivre ton bel âge.
Il n'y aura plus rien de mon passé, et rien
De l'avenir n'inquiétera mon cœur que tient
Le désir pèlerin de ton ardent voyage.

Je serai de nouveau l'esclave heureux, brisé,
De tes orages bleus, de tes crises dorées,
Et tes mois passeront, appuyant leurs journées
A mon corps consentant et lourd de volupté.

Le vent trouble du soir chantera dans les feuilles
Sa profonde rumeur de plaisir, d'agonie,
Et je retrouverai en moi le dur orgueil
De saluer, debout à mes côtés, ma vie.

Et tout sera comme aux jours simples de jadis.
La joie s'enlisera dans l'azur des vacances,
Aux jardins fourmillants, sensibles, où l'enfance
Trempe ses jambes nues dans l'eau bleue, à midi.

★

Je vous retrouverai, ô vous, ma sage amie.
Vous serez, un matin, assise sur la pente
Du pré qui monte vers la ligne des sapins.
Vous ne parlerez pas et nous serons ensemble
Et nous regarderons tournoyer dans l'air bleu
Le songe illimité du plaisir, du silence,
Dont le délice clair enchantera nos yeux.
Puis nous écouterons longuement se défaire
Le tremblement mouillé du matin dans la force
D'un midi de métal, âpre, sec et sonore.
Juillet élèvera sa colonne de sel
Qui jaillit et soutient un dôme d'azur sombre.
Les grillons vrilleront leur cri dans l'air épais,
Le pommier tassera, plus compacte, son ombre,
Et les blocs sirupeux, denses, de la chaleur
Scelleront de leur poids la poussière en sueur...

Vous ne me direz rien ; j'aurai sur mon épaule
Le frôlement secret, tiède, de votre sein,
Puis votre douce main glissera dans ma main ;
J'écouterai longtemps cette rumeur mêlée
De notre sang qui fond nos graves destinées.
Je fermerai les yeux. Mes yeux se rouvriront :
Le paysage sera essentiel et blond ;
Le lac, illimitant son glissement liquide,
Collant sa fraîcheur bleue aux sources d'air torride,
Prolongera, sans le tarir jamais, le double songe
Que notre haute joie épandra sur le monde
Et tout sera dormant, gorgé de feu, serein,
Implacale et puissant — et tout sera divin.
Votre corps renversé accueillera le rêve
Dans cet allongement qui jamais ne s'achève
Et qui confond et mêle à mon amour pour vous
L'amour de mes collines et du pays si doux
Où vivre est plénitude et où mourir n'est rien
Qu'une ombre en fuite dans un éternel matin...

★

Pays si doux, là-bas, mon pays qui balances
La force de l'Eté entre le ciel et l'eau,
Ah ! savais-je autrefois, au temps de mon enfance,
Que tu m'appellerais plus tard d'un cri si haut ?

Lorsque je respirais près du ruisseau les menthes
Et que je me couchais sur ton sable doré,
Pressentais-je qu'un jour la mémoire poignante
Déchirerait mon cœur d'un plaisir passionné ?

Ecoutais-je jadis ta haute symphonie,
Tes rythmes de clarté et tes chants éblouis ?
Ah ! l'âme d'un enfant n'est qu'un rire — et la vie
Eveille un jour sa voix en son cœur interdit !

Mais savais-je surtout que, grave, nonchalante,
Tu t'en viendrais vers moi, par un soir parfumé,
Et que tu me rendrais ma ferveur triomphante
Après tant d'amertume, ô toi qui m'as aimé...

EMMANUEL BUENZOD.

LETTRE A GLADYS

Gladys,

Lorsque vous recevrez cette lettre, là-bas, dans votre tranquille cottage d'Angleterre, sitôt l'enveloppe déchirée, comme je crois bien que mon écriture ne vous est même point connue, vous vérifierez tout d'abord la signature et alors, si vous n'avez d'abord quelque peine à vous rappeler mon nom, vous serez en tout cas bien étonnée... Dieu veuille que cette surprise ne se change pas en un mouvement de colère, ou, ce qui serait pire, d'indifférence et d'ennui, qui vous fasse froisser et jeter au panier, sans les parcourir, ces feuillets que je prévois déjà devoir être trop nombreux !

Oui, je désire ardemment, après dix années révolues et pendant lesquelles vous avez pu oublier que j'étais encore de ce monde, je désire que vous sentiez le besoin de lire jusqu'au bout cette lettre inattendue et tardive, ce même besoin impérieux qui, un jour, m'a fait vous l'écrire.

Lisez, Gladys, ce récit des semaines que nous avons vécues ensemble, et si tout d'abord vous n'y trouvez pas l'explication de ma conduite à votre égard et cette sorte de confession, que peut-être vous n'avez jamais cessé d'attendre, que vous avez, un moment, cru tenir entre vos mains, poursuivez quand même cette lecture, comme vous feriez s'il s'agissait d'une histoire arrivée à quelqu'un d'autre qu'à vous...

Dix ans, Gladys, il y a dix ans que je vous vis pour la première fois dans cet Hôtel d'Arnaïa où j'arrivai à la fin de

septembre 1919 (1), un peu étonné moi-même de me trouver là ; car une semaine auparavant je ne songeais guère à gagner cette lointaine station des Carpathes de Transterranie, connue surtout parce que les Souverains du pays y ont leur résidence d'été.

Peut-être est-il nécessaire que je vous dise les dispositions dans lesquelles je me trouvais alors, au moins brièvement, car s'il est vrai que nous avons passé là-bas presque deux mois à nous voir journellement, ce fut comme en rêve, et je ne crois pas vous avoir jamais parlé de l'homme que j'étais avant de vous avoir connue.

Donc, je traversais à ce moment une sorte de crise. Diplomate de carrière, à la déclaration de la guerre, en 1914, j'étais accouru de mon poste de Washington pour prendre ma place dans un régiment d'infanterie. Blessé aux combats des marais de Saint-Gond, mais sans que ma vie fût, à aucun moment, en danger, je demandai, encore convalescent, à être employé aux bureaux de la propagande du Quai d'Orsay. Les services que j'y rendis, grâce à ma connaissance de plusieurs langues, furent assez appréciables pour que l'on voulût absolument m'y garder, quoique en état de refaire campagne. Tout alla bien jusqu'à l'armistice, mais alors commencèrent des promotions que je jugeai des passe-droits et qui me mirent en conflit avec mon ministre. Excédé d'être confiné dans des bureaux qui, d'après moi, maintenant, fonctionnaient à vide, de passer ma journée avec des collègues dont toute la préoccupation n'était que de commenter avec aigreur les avancements, je fis un coup de tête, je demandai ma disponibilité, pour raisons de santé.

J'étais libre ! Les années qui venaient de s'écouler avaient été, après ma blessure, pour moi comme pour beaucoup d'autres, ce long entr'acte énervant, à la fois plein d'inquié-

(1) Ces pages étant un fragment d'une œuvre antidatée, qu'on ne s'étonne pas d'y voir parler d'un événement de 1919 comme si dix ans avaient passé.

tude et de monotonie, où certains de mes ressorts s'étaient tendus à l'extrême, d'autres amollis...

Ayant rompu, au début de la guerre, une liaison sentimentale, j'avais, par la suite, été frappé d'une sorte d'atonie du cœur, sinon des sens ; et soudain je ne ressentais plus qu'un seul besoin, celui de partir, de voyager, de quitter Paris qui m'obsédait et plus tard, seulement, devait de nouveau me paraître indispensable.

— Oh ! voir s'ouvrir les routes si longtemps obstruées par la guerre !

Pourquoi jetais-je brusquement mon dévolu sur Arnaïa ? — Peut-être simplement parce qu'un prospectus me tomba sous les yeux, qui vantait les beautés naturelles de l'endroit, ainsi qu'un hôtel et un Casino récemment inaugurés ; peut-être parce que la localité se trouvant desservie par l'Orient-Express, récemment rétabli, ne devait être d'abord, pour moi, qu'une halte de quelques jours sur le chemin de Constantinople, où j'avais des souvenirs et que je voulais revoir.

L'idée que l'on était presque en octobre et qu'un séjour du genre d'Arnaïa serait à peu près vide ne m'arrêta pas, au contraire. A Deauville, à Biarritz, à Ostende, dans les Stations les plus courues, j'avais toujours accoutumé d'arriver non point tout à fait dans la morte saison, mais au moment où hôtels et villas commencent à se dépeupler.

Ce n'est point, comme on pourrait l'imaginer malicieusement, que j'entende profiter des égards prodigués alors aux derniers arrivants par les hôteliers et des prix réduits qu'ils consentent ; j'ai des raisons d'un ordre plus spécial.

Sous des dehors excessifs et bariolés, la vie qui se déroule dans ces endroits-là, pendant quelques semaines, est d'une affreuse monotonie. On dirait que ses scandales mêmes et ses potins, autour desquels s'affriolent les petits journaux, sont prévus et comme typés d'avance. Je prends peu d'intérêt aux protagonistes de cette fête, riches récents, nouveaux venus sur le continent, heureux de se mettre en

vue à force de se laisser exploiter, spécialistes du tapis vert, ou vedettes des deux sexes, trop connues, qui, tout en ayant l'air de mener le train, se ménagent, pour pouvoir continuer ailleurs leur éternelle figuration.

Mais quand ce flot se retire, il laisse parfois à découvert quelque floraison inconnue qui de la grande marée garde un relent bizarre que je me plais à humer; et de-ci, de-là, on dirait qu'un écho pathétique s'élève et m'enchante, comme d'une voix étouffée naguère et qui ne pouvait arriver à percer la grande rumeur confuse!

Fins de saison, fins de saison!..... Pénétrance du départ imminent sur tout répandue; orchestres trop sonores dans les Casinos trop vastes; couples de danseurs qui tournent une dernière fois puis se scindent, et, une dernière fois, le grand décavé de l'année, qui taille pour une ponte dont il n'attend plus rien, tel un ténor déchu accepte un public lamentable...

Fins de saison... Cours de tennis où les parties s'acharnent après le crépuscule; retentissement mat et comme passionné des raquettes dans la brume cotonneuse; échanges indéfinissables, avec les balles presque invisibles, regrets, dépits, brouilleries, flirts interrompus, avortés...

Fins de saison... Villas où déjà il n'y a que des femmes seules... Elles passent, plus désirables, avec cet air de ne vivre qu'en elles-mêmes, de ne rien attendre, rien provoquer... Dans la forêt profonde, ou bien à l'heure du bain, pareilles, sur la vague, à des fleurs largement ouvertes, elles s'enchantent d'elles seules... Puis, un soir, quand elles se glissent dans des draps déjà frais, subitement les prend le désir de quelqu'un d'inconnu... Villas, cases d'un harem mien, contrasté, disparate, où, pour ma délectation, j'ai logé cette bistre péruvienne, poudrée de safran et de soufre, dans le chalet norvégien et dans le pavillon d'Indo-Chine, aux bulles multicolores, l'enfant septentrionale et nacrée.

Villas, boîtes vides bientôt, d'où l'on a retiré la poupée

de Baltimore ou de Paris, et plus tard, disloquées par la tempête, chassieuses de tout le sable accumulé aux auvents, ces demeures sans âme, affaissées comme des vieilles et qu'insultent les marées d'équinoxe...

Gladys, pourquoi m'abandonné-je à ces évocations puériles ! Elles vous laisseront, sans doute, bien indifférente. Si je n'ai pas hésité cependant, c'est peut-être dans l'espoir de vous faire comprendre qu'elles sont caractéristiques d'un moi-même qui cessa, je crois, définitivement d'exister, sitôt après que je vous eus connue. Oui, j'ai été cet homme des plages, des casinos et des hôtels. J'aimai l'équivoque saveur de la rencontre imprévue, des liaisons paradoxales, nées du voyage et de la villégiature. Auberges internationales, caravansérails, ce vrai décor des amants modernes, évadés des sites romantiques, et qui ont en quelque sorte renouvelé leur système nerveux...

L'autre jour encore, en passant dans une petite rue, aux environs de l'Etoile, je n'ai pu m'empêcher de m'arrêter. J'avais devant moi, au rez-de-chaussée de ce qu'on appelle un Family house, le spectacle d'une salle à manger transformée selon le goût du jour. Cela était éclatant de tentures vives et criardes, et pourtant amorti d'une lumière si tamisée et si également répartie qu'on eût dit l'intérieur d'une énorme lanterne japonaise, en papier peint. Là dedans il y avait des femmes, rien que des femmes, venues de tous les pays, jolies toutes ou presque et presque parées avec toutes les peaux que l'on peut rêver et toutes les chevelures. Chacune d'elles était assise à une petite table, avec, devant elle, une petite lampe à abat-jour, un petit plat, une petite bouteille d'eau minérale et ainsi elles avaient l'air d'attendre, d'attendre quelque chose de merveilleux... Spectacle banal, si vous voulez, mais combien significatif... Bientôt ici tout s'éteindra ; elles rentreront dans leurs chambres exiguës et, sur leurs lits étroits comme les couchettes des cabines, elles croiront sentir vibrer du haut en bas la maison, paquebot éternel, qui par dessus la

nuit parisienne, les emporte vers les espoirs inconnus.

Family house! Family house! Demeure au nom ironique.

Si je venais chercher à Arnaïa des sensations de cette sorte, j'eus de quoi être déçu, tout de suite. Les éléments, même réduits, qui auraient pu me les fournir y manquaient déjà totalement. Le fameux Casino était fermé et l'hôtel paraissait désert. Dans la salle à manger, où je m'assis pour dîner, le soir de mon arrivée, je n'aperçus qu'une famille gréco-smyrniote au teint huileux, composée des parents, de quatre garçons et d'une fille ; deux personnes d'âge et de charmes indéfinis, demi-mondaines du cru, comme je devais l'apprendre plus tard, et enfin vous, Gladys, entre votre mère et votre fiancé, que dès à présent j'appellerai du nom familier que vous lui donniez, Billy.

Le soir même, avant de m'aller coucher, j'ai su, par le portier, que Billy était attaché naval auprès de la Légation d'Angleterre en Transterranie, que vous étiez sa fiancée, Anglaise aussi, mais ayant passé une partie de votre jeunesse à Constantinople, où votre père, décédé, avait occupé, pendant de longues années le poste de Consul. Tous les trois, contrairement à ce qui se fait d'habitude, vous aviez décidé de passer l'automne à Arnaïa, et de ne gagner Londres qu'à l'époque de votre mariage, qui devait se célébrer à la fin de novembre.

Le lendemain, je me fis donner une table proche de la vôtre et nous profitâmes du voisinage pour lier conversation. Apparemment Billy s'était renseigné, lui aussi, chez le portier, sur ma provenance et ma qualité et nous nous jugeâmes en quelque sorte présentés, l'un à l'autre, étant en sommes collègues, puisque j'appartenais moi-même à la diplomatie. C'est ainsi qu'entre nous, la connaissance fut faite.

Et ici Gladys, je dois vous déclarer tout de suite, sans aller plus loin (faute de quoi cette sorte de confession que je fais en ce moment n'aurait plus ni sens, ni motif, et tout ce qui va suivre deviendrait incompréhensible) je dois

vous déclarer qu'avant même cette facile connaissance, avant de vous avoir adressé la parole, je puis dire à l'instant même où je m'assis en face de vous, dans la salle à manger de l'hôtel, il y a une chose qui fut décidée en moi-même, et cette chose est que je vous posséderais et que vous seriez ma maîtresse !

Entendez moi bien, Gladys ! L'aveu que je vous fais dût-il vous paraître révoltant, il faut que vous compreniez tout de suite. Je ne ressentis nullement à votre vue cet étourdissement que l'on est convenu d'appeler le coup de foudre et de compter parmi les formes de l'amour commençant. Ce ne fut pas non plus l'appel des sens, le choc sourd au fond de la chair, que les hommes éprouvent, chacun à l'approche d'un certain genre de femmes.

Non, rien de tout cela ! Je vous vis et vous regardai posément. Tout de suite je discernai en vous une authentique jeune fille, et en Billy non pas un frère ou un ami, mais un fiancé, et du même coup naquit en moi la volonté de vous posséder — je dis bien la volonté et non point le désir.

Comment expliquer une détermination de ce genre, qui me surprit moi-même et dont au fond je n'étais pas coutumier ? J'y ai réfléchi depuis et je n'ai trouvé d'autre solution qu'un brusque réveil, en moi, de l'esprit sportif. Vous pouvez sourire, Gladys, ou bien vous sentir offusquée, Je crois bien que ce qui se manifesta en moi à ce moment, ce fut cet impérieux et renaissant besoin de la prouesse individuelle, égoïste, inutile, que l'on accomplit pour son seul plaisir, besoin que pendant toute cette longue guerre, tant de jeunes hommes tendus vers des buts communs avaient refoulé dans leur cœur.

La preuve que c'était bien cela, c'est qu'aussitôt décidé à consacrer le temps de mon séjour à vous séduire, je calculai comme un homme de sport qui veut, dans un match, employer au mieux ses moyens.

Un tel aveu demanderait cependant que je tâche de rendre l'impression que me fit votre incontestable beauté ; car

n'ayant ressenti pour vous ni commencement d'amour, ni charnelle convoitise, tout devient inexplicable, si au moins vous ne m'avez pas plu, au sens le plus banal du mot. Eh ! bien, figurez-vous, Gladys, que parler aujourd'hui de votre personne physique m'est tout à fait impossible !

Pourtant, quelques instants seulement après vous avoir aperçue, j'eusse pu rendre avec la dernière netteté tout ce qu'en vous je vis de remarquable ; et déjà je supputais, en amateur de femmes et en débauché, les chances de plaisir que vous recéliez, me demandant à tel air de tête, à tel battement de paupières, si vous deviendriez une amante sensuelle ou sentimentale, perverse ou passionnée... Et voilà que par la suite tout ce détail, au lieu de se compléter, s'est pour ainsi dire fondu, évaporé et il ne me resta de vous qu'une sensation de plénitude et d'intégrité que jamais plus ne m'a donnée une autre créature humaine !

Pourtant, ne pensez pas que le temps ait, aujourd'hui, comme on dit, effacé votre image ; elle est, en moi, aussi intacte, aussi précise que jamais, mais d'une précision si délicate, si intérieure... Tels ces papillons conservés sous verre, qui semblent encore vivants, mais qui se réduiraient en poudre, si on s'avisait de les toucher le plus légèrement du monde, au fond de leur petit cercueil de cristal...

Nous avions vite fait connaissance, nous étions destinés maintenant à passer ensemble presque toutes nos journées. A cette fréquentation assidue tout était propice, la solitude du lieu, le manque d'occupation et aussi le caractère sociable de votre mère et de votre fiancé.

Je devrais éprouver à parler de leur personne autant de gêne que de la vôtre. Il n'en est rien. Il me semble que je les ai encore devant moi et si je m'écoutais, j'en tracerais, complaisamment, des portraits détaillés, qui n'auraient aucun sens ici. Pourtant, il n'est peut-être pas inutile que je vous donne une idée de l'impression qu'ils me firent.

Votre mère ne me montra au premier abord aucun des caractères distinctifs de sa race ; elle parlait le français à

la perfection, avec un accent si léger qu'il la trahissait à peine.

Connaissant son origine, il est pourtant un type de votre pays qu'à sa vue je ne pus m'empêcher d'évoquer, c'est celui de Falstaff. Excusez, Gladys, cette irrévérence, mais votre bonne mère m'apparut comme un Falstaff femelle, de par sa corpulence, son teint rubicond et sa débordante jovialité. Je me hâte d'arrêter la comparaison; pour peu qu'on fréquentât l'excellente dame, on lui découvrait vite une candeur, une ingénuité, une ignorance de tout mal, pour ainsi dire aussi monumentales que sa personne. Cela allait si loin que je me figurais, parfois, qu'elle jouait un personnage, d'ailleurs fort bien réussi. J'eus vite la conviction qu'il n'en était rien. Elle jouissait simplement d'un privilège que j'ai souvent remarqué chez les femmes de son pays, et c'est de devenir plus imperméables à toute influence, à mesure qu'elles roulent davantage de par le monde. Et Dieu sait que celle-ci, à la suite de son mari le Consul, avait traversé d'équivoques et d'hétéroclites milieux !

D'ailleurs elle poussait le mépris des coutumes nationales jusqu'à abhorrer l'usage du thé et à réserver ses préférences au chocolat, au café au lait et à leurs dérivés crémeux ou glacés, dont elle faisait un usage immodéré. Cela n'était point pour la faire maigrir. Telle qu'elle était, je ne la vis jamais que vêtue d'étoffes diaphanes et légères, qui palpitaient autour d'elle, en une multitude de petits volants ; de la sorte, quoiqu'elle pût à peine se remuer, je me la figure toujours venant à moi, comme portée sur l'aile des zéphirs.

Mais il est un point par lequel elle se révélait pleinement Anglaise, c'était son goût prodigieux pour les sports. Manifestement, elle ne prenait intérêt qu'aux hommes qui, dans une branche quelconque de l'activité physique, se distinguaient. Elle n'était jamais aussi heureuse que de vous voir engagée dans quelque match de tennis ou de golf. C'est ainsi qu'elle satisfaisait par la vue cette passion du mouvement qui lui était presque interdit.

Quant à Billy, je le caractériserai en peu de mots. Il était, avec une figure vraiment belle et les traits les plus réguliers, marin des pieds à la tête. Quoiqu'il portât avec aisance tous les costumes, Billy en habit de cheval ou de montagne semblait déguisé. Dans les plus petites circonstances on devinait l'officier de marine ; à l'entrée d'une porte, il ne pouvait s'empêcher de faire passer tout le monde devant lui, comme s'il se fût trouvé sur la passerelle de son navire en détresse, qu'il eût été de son devoir de quitter le dernier. Cette prévenance excessive pour les autres ne le diminuait en rien, pas plus que l'humilité chrétienne ne diminuerait un général des Chartreux ; elle se rehaussait de cet air particulier aux ressortissants de la mer, quand ils le sont par prédestination. Or, Billy était cadet d'une illustre famille, où l'on comptait dix amiraux.

Tel qu'il était, Billy m'inspira, non point de la sympathie, mais la plus vive, la plus franche amitié. Je crois qu'il me la rendait et ses dispositions à mon égard ne se modifièrent pas un instant, malgré le dessein que j'avais conçu sur vous et qu'il ne soupçonna jamais. Faut-il parler à ce propos d'un pouvoir de dissimulation que je ne me connaissais pas et dont je donnai subitement la preuve? Peut-être cette dissimulation-là, qui a sa source dans un dessein profond ou une passion forte, est-elle plus facile qu'on ne pense et la seule chose que nous ne puissions cacher, ce sont ces sortes de défauts qui rendent certains hommes insupportables, même pour ceux à qui ils veulent le plus grand bien. Mais un César Borgia, par exemple, comme un grand prince et un grand artiste qu'il est en réalité, ramasse tout naturellement le mouchoir de celui qu'il a décidé de poignarder dans quelques heures et jusqu'au dernier moment l'enchante de sa bonne grâce. Ainsi caressai-je Billy, tant que nous vécûmes ensemble, sans avoir besoin de me contraindre, prêt à lui rendre, s'il eût fallu, les plus difficiles services, et décidé par ailleurs à le faire malheureux et à le déshonorer.

Voilà les réflexions que me suggèrent à présent mes relations avec Billy ; il se peut qu'elles paraissent absurdes ; les sentiments que nous avons eus pour les autres, lorsqu'ils ont été interrompus par l'absence, nous deviennent vite si peu explicables, que nous en sommes peut-être les plus mauvais juges et n'en pouvons plus parler que par approximation.

Réduits comme nous l'étions à notre seule compagnie, des habitudes s'établirent promptement entre vous, votre fiancé et moi.

Le matin, au saut du lit, nous descendions sur les cours de tennis, attenants à l'hôtel même. J'avais jadis pratiqué ce jeu, mais l'ayant, tout le temps de la guerre, négligé, je me trouvais en état d'infériorité et nos premières rencontres furent, pour moi, des défaites piteuses. Votre mère ne ratait naturellement aucune de nos parties. Je me rappelle comment elle accueillait les victoires de son futur gendre avec un sourire satisfait, où n'entrait pas même, pour moi, de l'ironie, tant elle trouvait naturel que je ne fusse pas en mesure de lui disputer la palme. Quant à vous, le dépit que je montrais vous amusait franchement. Je ne dis rien, mais je dénichai une sorte de professeur qui errait aux environs de l'hôtel, en quête d'un élève problématique. Avec lui je m'exerçai, à des heures où vous ne pouviez me voir. Je revins en forme et j'eus enfin la joie de battre votre fiancé par six jeux contre quatre. La large face de votre mère exhala une stupeur admirative et je suis sûr que ce jour-là vous me regardâtes pour la première fois avec intérêt. Quant à l'excellent Billy, loin d'être marri de sa défaite, il me découvrit l'étoffe d'un champion et, me prédisant le plus bel avenir, prétendit me soumettre à un entraînement méthodique. Content de mon succès, je ne poussai pas plus loin mes avantages et nous jouâmes désormais à forces égales.

L'après-midi, nous faisions parfois une promenade à pied, une paresseuse promenade qui nous menait vers quelque site de la forêt, par des chemins aux rampes douces. Ou

bien, nous montions, sur le tard, dans l'auto de votre fiancé. Votre mère restait à la maison, détestant ce mode de locomotion, contrairement à la plupart des obèses qui ne rêvent que de véhicules rapides, et c'est vous, Gladys, qui vous mettiez au volant.

A notre droite coulait la rivière, à notre gauche les montagnes, élevées abruptement, prenaient, à mesure que la journée s'avançait, des teintes d'améthyste et de scabieuse, puis semblaient devenir un rideau presque diaphane. Par la faille profonde et entr'ouverte des torrents, des coulées de fraîcheur nous surprenaient, que nous semblions couper en deux, comme d'une flèche.

Quand la route le permettait, vous vous lanciez à toute allure ; alors saisis par l'anxiété de la vitesse, Billy et moi, derrière vous, nous nous soulevions sur les coussins de la voiture comme attachés à votre nuque penchée par des fils invisibles. Tous les nerfs tendus, pendant un moment, nous ne formions à nous trois qu'un seul être. Sitôt forcée de ralentir, vous vous retourniez et nous enveloppiez, tous les deux, d'un même sourire d'amitié.

Maintenant je dînais à votre table et, sitôt notre repas fini, nous nous mettions à danser. Votre mère possédait un répertoire inépuisable de tangos, de schimmys, de fox-trott. Elle les tapait au piano avec une vigueur inouïe ; ses bras et ses mains n'entraient point seuls en mouvement, mais dans tout son gros corps, on eût dit qu'il se passait quelque chose de semblable au bouillonnement d'une turbine en action.

A l'autre bout de la salle, les noirs Malakas (c'était le nom de la famille gréco-smyrniote) jouaient au poker, entre eux. Cela semblait plutôt un cours du soir qu'une partie de cartes, tant ils y mettaient de gravité. Pour avoir tenu à tort une relance, l'un des fils subissait parfois, de la part du père ou de la mère, une algarade qui se précipitait avec les déclics d'une machine à écrire. On n'eût pas été surpris qu'ils lui infligeassent un pensum et l'on se disait que,

formés à cette forte école, les jeunes Malakas, quand il s'agirait d'affronter le tapis vert pour de bon, n'y craindraient, comme on dit, personne. De temps en temps, ils tournaient vers nous un œil rond, tout plein encore, pour nos exercices, d'une indifférence orientale. Et les deux courtisanes autochtones ne nous prêtaient pas une attention plus soutenue, ensommeillées dans des fauteuils profonds, où l'on eût dit qu'elles voulaient se refaire des durs travaux de la saison.

Billy dansait bien, je dansais mieux. C'est-à-dire qu'il pratiquait la danse comme tous les sports, avec méthode et correction ; j'y mettais autre chose, sans le vouloir peut-être... Supériorité qui venait du sang et de la race, sans doute, et dont je fis instinctivement, lorsque je vous tins, tous les soirs, entre mes bras, une manœuvre de séduction.

Bel aveu pour les détracteurs des danses modernes, telles surtout qu'elles faisaient fureur en ces années ! Je n'aurai pas la faiblesse de polémiquer à ce sujet, tel un chroniqueur en mal de copie. Je ne suis pas doué de ce sens spécial qui permet d'évaluer le degré de pureté des évolutions auxquelles un monsieur et une dame peuvent se livrer, sur un parquet glissant, devant une centaine de spectateurs.

Soit dit en passant que le menuet d'antan, par exemple, qui est toute une petite comédie de refus et d'abandons, me semble pouvoir évoquer le plaisir au moins autant que le tournoiement de la valse, ou l'aveugle tango, qui colle l'un à l'autre des corps indifférents, des visages qui s'ignorent. Evidemment nous semblons avoir réduit la danse à une série de réflexes si simplifiés que bientôt les ataxiques mêmes et les paralytiques commençants pourront s'y livrer. Mais si d'un couple privilégié une volupté, quand même, se dégage, ce n'est point, comme veulent le croire des gens malveillants, celle que suggèrent des attouchements trop complets, mais peut être une sorte d'ivresse mathématique qui provient de la précision des pas impeccables, ou alors l'extase des derviches tourneurs.

Mais dans le vaste hall désert et mi-obscur, où maintenant on éteignait presque toutes les lumières et que le brouillard des nuits accumulé aux verrières semblait presser de toutes parts, combien notre danse était loin des confuses mêlées, sous les lustres rutilants, de leurs élans tronqués, de leurs laborieuses sueurs !

Satellite capricieux, notre couple virait autour du grand piano, astre reluisant et noir au centre d'un halo circulaire. Il effleurait cette pâle clarté, puis s'évadant le long des blancs vitrages qui à cette heure semblaient la paroi de quelque haute banquise, où perlaient des gouttes d'eau, il glissait, comme dans une région de limbes et de crépuscules éternels... Gladys, sur une musique lointaine bientôt et diminuée, que notre étreinte était alors vaporeuse et légère !

C'était une étreinte très chaste, certes, dans laquelle nous perdions presque le sentiment de nos corps, mais d'autant plus pénétrante, par laquelle, chaque jour je vous inclinais un peu plus vers moi, je vous pliais, je vous assouplissais à moi.

La danse avait accompli son office, qui était de nous fondre l'un à l'autre. Cela n'avait rien d'un abandon conscient, je le savais. Un moment je me demandais si l'obscure préférence que vous aviez à vous trouver dans mes bras n'allait pas, de quelque manière, se trahir, ou bien si au contraire, alarmée, vous alliez, sous un prétexte, vous refuser à moi. Ce ne fut ni l'un ni l'autre. N'ayant que deux cavaliers, un fox trott accordé à Billy me valait immédiatement un tango ; rien, en apparence, ne vous autorisait à manquer à ce partage et, en fait, vous n'y faillîtes jamais.

Etant données mes intentions, j'avais donc lieu de me féliciter ; je pouvais me dire que chaque jour j'agirais un peu plus sur vous, je vous deviendrais plus nécessaire. Je commençai d'en être persuadé, lorsque je m'aperçus que l'exacte vérité était un peu différente. La vérité, c'était que Billy et moi, à ce moment-là, nous vous étions devenus également indispensables.

Certes, il était évident que lorsque l'occasion se présentait de demeurer seule avec votre fiancé, vous trouviez toujours un prétexte à m'appeler auprès de vous. Vous ne pouviez souffrir que je demeurasse éloigné ; cela allait jusqu'à interrompre mes lectures, ou toute occupation solitaire. Mais je remarquai vite que vous agissiez de même si par hasard Billy nous laissait en tête à tête ; alors vous n'aviez de cesse qu'il ne vînt nous rejoindre. Je ne commis pas la faute de vous croire en ma seule présence déjà inquiète et troublée. Je compris qu'à la lettre vous n'étiez tout à fait contente et heureuse que lorsque vous vous trouviez entre nous deux.

Je ne crois pas me tromper, Gladys, tel était alors l'état de votre cœur. Oui, un tel partage, aussi exact et aussi inconscient, était possible, parce que, ignorant les réalités de l'amour, vous n'en aviez pas devant les yeux le fatal et déchirant aboutissement.

Mais, si j'avais eu le loisir de la réflexion, ce qui aurait dû me surprendre par-dessus tout, c'est que je m'accommodais moi-même d'une pareille situation et que Billy, entre nous, loin de me gêner, me paraissait aussi nécessaire qu'à vous-même !

Je ne sais, Gladys, si vous avez jamais visité la petite ville ombrienne d'Orvieto, au nord de Rome, et contemplé, dans la cathédrale, les trois fresques constituant le cycle de la « Fin du Monde », œuvre capitale de Luca Signorelli.

Dans celle où il a représenté la « Résurrection de la chair », et qui précède le « Jugement dernier », on voit les morts se lever de leurs tombes ! Les uns, à l'état de squelettes, émergent d'une terre livide et gelée, dont ils crèvent la surface avec leur crâne dur et blanc ; d'autres, exsangues et blafards encore, mais déjà recouverts d'un vêtement de muscles et de peau, qui semblent en quelque sorte se former sous nos yeux, se dégagent, avec un effort inouï, du sol où ils sont pris jusqu'à la ceinture, et la stupeur du tombeau est encore sur leurs faces ; d'autres enfin, debouts, ayant repris leur

apparence terrestre, s'étirent tout roses de leur sang retrouvé et lèvent vers le ciel un visage où la pensée se réveille. Là-haut, deux séraphins géants, penchés sur eux et soufflant dans leurs trompettes démesurées, les appellent, tandis qu'autour d'eux volettent des sortes de petits anges à l'aspect larvaire, avec de grosses têtes sans cheveux, qui semblent des tumeurs; et ce sont sans doute les enfants des limbes.

Eh ! bien, dans cette étrange et formidable composition, il est un groupe qui longuement m'a fait rêver. Ce sont trois personnages, au second plan du tableau, parmi ceux qui sont entièrement ressuscités, deux hommes et une femme. L'homme qui est au milieu entoure de son bras gauche le cou de son compagnon, comme dans un geste de réconciliation, et le visage tout près du sien, semble lui murmurer une confidence. Et derrière lui, la femme, une main sur son épaule, s'appuie à lui de tout son corps, avec un parfait abandon.

Quels liens unissaient ces trois êtres durant leur vie terrestre ? On ne sait. Maintenant ils sont là, nus tous les trois, comme tous ceux qui peuplent la fresque ; mais ce n'est point la honteuse nudité d'avant la tombe, c'est une nudité comme retrempée d'innocence. Et baignés d'un apaisement absolu, et presque serrés l'un contre l'autre, ils ne semblent pas se douter que de toute leur chair ils se touchent.

L'artiste mit il vraiment, dans ce groupe, une pensée secrète et hardie, une intention singulière, ou bien n'est-ce là qu'un jeu de peintre, qui voulut, simplement, en accolant ces trois corps humains, équilibrer merveilleusement leurs formes, l'une par l'autre. Je l'ignore. Mais au cours de nos relations et depuis, « la Résurrection de la Chair » m'est revenue à la mémoire ; j'ai eu la nostalgie d'une humanité réincarnée, affranchie du charnel appétit, où nous aurions été, pour toujours, la sereine trinité que l'on voit dans la fresque de Luca Signorelli !

J'ai dit, Gladys, que tout le temps que nous passâmes ensemble, tant que Billy fut là, nous n'étions presque jamais restés en tête à tête, n'en recherchant d'ailleurs pas l'occasion. Pourtant cela arriva une fois et c'est un souvenir délicieux, que je veux préciser.

Ce fut un soir, après nos danses. Votre mère, un peu indisposée, voulut se retirer plus tôt que de coutume et Billy l'accompagna, pour la guider et la soutenir dans l'escalier. Car cet escalier, à cette heure-là et pour la même raison d'économie, était encore moins éclairé que le hall ; le liftier, dédaignant de veiller pour nous seuls, était couché depuis longtemps et nous n'osions manœuvrer un ascenseur capricieux qui, deux fois sur trois, restait en panne.

Nous gravissions donc à pied nos quatre étages, ayant voulu habiter un peu haut, pour jouir de la vue. C'est ce que nous fîmes ce soir-là, après quelques instants passés à ranger le casier à musique.

Je me souviens.... Vous montiez, devant moi, lentement, car vous étiez lasse d'avoir trop dansé. Dans la pénombre, j'entendais le frisson de votre robe, à peine perceptible et qui pourtant semblait aspirer tout mon être avec une force inouïe... Je ressentais une jouissance extraordinaire à poser ma main sur la rampe, exactement à la place où vous aviez posé la vôtre ; cette rampe, pour être touchée par vous, me faisait l'effet d'être vivante... Une marche craqua dans la nuit, comme un pont qui cède et sur lequel on a peur... Il me semblait que cette montée durerait longtemps, longtemps, pour aboutir à je ne sais quelle région du ciel, où nous nous coucherions côte à côte, sur un nuage nacré, pour ne nous relever jamais.

Mais bientôt nous fûmes sur le palier, devant votre porte ténébreuse, qui semblait un voile d'ombre au travers duquel on aurait pu passer... Nous nous souhaitâmes le bonsoir d'une voix un peu contrainte et sans nous toucher la main...

Ce fut le lendemain de ce jour que je me mis à réfléchir,

enfermé tout seul dans ma chambre. Où donc était maintenant mon intention première, cette résolution précise et brutale de vous posséder au plus vite? Que faisais-je pour la mettre à exécution ? Qu'était-ce que cette habitude qui s'était instaurée entre vous, Billy et moi, qui semblait si définitive que nous ne pouvions plus en rêver d'autre, pourtant si instable en réalité qu'elle devait cesser brusquement, par le départ de l'un de nous? Ne devenait-il pas absurde ce séjour, dans une localité déserte, avec trois étrangers qui ne m'étaient rien et que peut-être je ne reverrais jamais, après notre proche séparation ? Je me faisais maintenant l'effet d'un homme qui aurait décidé de suivre un chemin, ouvert tout droit devant lui et qui en aurait pris, sans le vouloir, un autre, où il aurait marché, pendant des jours, comme avec les yeux bandés.

Tout cela, je me le disais avec surprise, assis devant la fenêtre ouverte. Voilà que l'on était à la fin d'octobre... Déjà j'avais remis mon départ ; du voyage à Constantinople il n'était plus question.

L'automne à Arnaïa est admirable ; c'est le plus beau moment, dont presque personne ne profite, puisque le séjour est vide dès septembre. Entre le matin subit et la nuit qui tombe d'un coup, il règne alors une lumière qui, pendant toute la journée, ne varie pas d'intensité et n'a point de degrés ; une lumière stable, dépouillée, si égale, si unie, qu'elle donne la sensation d'une sorte de saison d'empyrée, un peu pâle et mélancolique, mais pour toujours installée dans sa douceur et qui ne finira jamais. Pourtant c'est la plus précaire et fugitive des saisons ; elle meurt, d'un jour à l'autre, étouffée par le brouillard. Je me rendais compte que je participais en ce moment, de toutes mes forces, à cette fausse illusion de durée et que pour le sentiment qui commençait à m'occuper, cette pureté, étalée sur toutes choses, agissait, si je puis dire, comme le plus puissant aphrodisiaque.

L'Hôtel n'a point vue sur les montagnes, sa façade étant

tournée vers la vallée. Dans l'échancrure de deux collines boisées qui s'abaissaient de façon à former une espèce de grand entonnoir, je la voyais, cette vallée pierreuse, où le trait de la rivière serpentait noir et de plus en plus mince, vers un arrière-plan de côteaux bleuâtres et dégradés, comme dans les vieux tableaux italiens.

Les proches collines d'abord me surprirent, je ne les avais jamais regardées qu'en leur verdure d'été, uniforme et bombée ; maintenant, comme travaillées, comme animées de passion automnale, par endroits elles s'affaissaient, consumées, ailleurs elles paraissaient flamber vers le ciel.

Mais le crépuscule, brusquement, tomba ; je n'aperçus plus aucun détail de la vallée ; il n'y eut plus devant moi que ce grand entonnoir, par où l'eau du ciel, verte, puis rose, s'écoulait avec une douceur, une lenteur infinies, que je n'ai jamais plus revues nulle part...

Et je crus sentir que mon cœur aussi s'emplissait d'une liqueur jusqu'alors inconnue...

J'en étais là, lorsque le train journalier de notre vie fut un moment interrompu par un événement imprévu, pour nous du moins, qui n'y pensions guère, car en fait il était attendu et préparé de longue date, puisque ce n'était rien moins que le couronnement du roi et de la reine de Transterranie, dont les cérémonies préliminaires devaient se dérouler à Arnaïa.

Ce couronnement avait été longtemps retardé par les événements, le Roi ayant succédé à son père en plein conflit européen et son pays étant peu après entré en guerre, aux côtés des Alliés. Enfin on avait trouvé le moment propice et les Souverains désiraient recevoir préalablement, dans leur château d'Arnaïa, les représentants des nations amies, avant de les emmener à leur suite au sacre qui devait avoir lieu dans la Capitale du pays.

Si j'écrivais en ce moment un roman où une nouvelle, je devrais me borner à mentionner simplement cet événement et dire comment il provoqua, pour quelques jours, le dé-

part de Billy et causa, par conséquent, notre tête à tête; tout le reste, demeurant, comme on dit, hors du sujet. Mais en réalité la visite que firent à Arnaïa les hôtes du couple royal nous apparut, grâce à la façon dont nous étions placés, sous des aspects si inattendus, elle fut pour nous un intermède d'un amusement si particulier que je ne puis me résoudre à le mentionner simplement. Dans cette sonate du passé qui chante à nos seules oreilles, ce serait comme de supprimer l'imprévu d'un scherzo charmant.

Cela n'avait pas été une petite affaire que de rassembler à jour fixe, dans cette localité des Carpathes, tant de personnalités, qui venaient des quatre coin de l'Europe. De retards en retards, de contretemps en contretemps et n'ayant plus devant soi que quarante-huit heures, on était arrivé à réunir les trains particuliers des hôtes illustres en un seul, qui, formé à la frontière, devait arriver à Arnaïa le trente et un octobre à sept heures du matin.

Si, ce jour-là, un passant non prévenu, comme nous l'étions, se fût trouvé à cette heure matinale à la petite gare de l'endroit, il se fût frotté les yeux comme en proie à une illusion.

Dépassant de beaucoup la longueur du quai, débarrassé de toute trace d'un trafic quelconque et qu'adornait la bande d'un large tapis rouge, un convoi interminable stationnait. C'était un train unique, extraordinaire, composé rien que de wagons-salons de tous les pays d'Europe, qui n'ayant jamais transporté que des Souverains, des Présidents de République ou pour le moins des ministres, semblaient, par la vertu d'une sympathie irrésistible, s'être soudés l'un à l'autre, à l'exclusion de leurs frères inférieurs, pour former ce convoi d'un aspect bizarre et inattendu. C'est ainsi que l'on distinguait, dans cette société, jusqu'aux wagons des dynasties récemment déchues, devenus butin de guerre et dont on avait négligé d'effacer les inscriptions et les emblèmes.

Cependant, par la fenêtre d'un compartiment on pouvait

apercevoir le maréchal Foch, le vainqueur des Allemands en personne, en manches de chemise, les bretelles en arc de cercle, rabattues sur son pantalon d'uniforme, se faisant la barbe, comme quelqu'un qui a l'habitude, comme quelqu'un qui plus de six cents fois s'est fait la barbe dans un wagon à peu près identique, devant les hêtres d'un parc de France, au lieu des sapins carpathiques qui s'étageaient à quelques pas.

Un peu plus loin, l'envoyé extraordinaire d'une grande Puissance, la figure barbouillée de savon, à côté de son uniforme doré, étalé sur la couchette, procédait à la même opération que le maréchal, mais avec une visible terreur de se couper, quoique le train fût arrêté, et l'agacement, sur sa figure, de n'avoir pu emmener avec lui son valet de chambre, faute de place. C'est ainsi que de distance en distance, dans l'étroit espace qui leur était dévolu, les représentants des Etats européens vaquaient aux soins d'une toilette de gala, l'un s'efforçant de fixer le ruban de moire d'un grand cordon, l'autre se désolant d'un bouton de métal qui venait par malheur de sauter de sa tunique. Seul leur collègue japonais, miraculeusement prêt avant tout le monde, paré de pied en cap, comme si c'eût été son état naturel, l'épée ceinte au côté, le bicorne emplumé sur la tête, attendait patiemment, sans que sourcillât un trait de sa figure au sourire indéfinissable, aussi exactement encastré dans l'encognure de sa banquette que le sont dans le bois et l'ivoire les personnages sculptés des netzukés de son pays.

Pendant ce temps, dans le wagon-restaurant, les gens de service finissaient de déjeuner en hâte, et un général français, célèbre par sa corpulence et arrivant en droite ligne de Strasbourg, venait s'attabler, à cette heure matinale, devant une énorme tranche de foie gras, qui en l'occurrence prenait l'aspect d'un hommage rendu à son pays natal.

A huit heures et demie, dévalèrent, par la route en lacets qui montait derrière la gare, les équipages et les autos de la Cour, avec leur personnel d'aides de camp brinquebal-

lants de décorations, de valets galonnés et de chasseurs empanachés. En un instant déversé sur le quai, le flot se précipita vers les habitants du train royal, précédé d'un frac ministériel, plus insolite que tout à cette heure et remorquant quelques jaquettes policières.

Alors, d'un wagon plus petit que les autres, vert comme une boîte à botanique, on vit descendre, par un escalier déployé tout exprès, une Altesse Royale qu'on n'avait pas aperçue jusqu'alors. Une Altesse Royale très vieille, toute menue, toute grêle et comme brûlée, comme séchée, noircie au soleil d'Italie, et qui serrée strictement dans un uniforme marin sans ors ni décorations, sembla si terne, si brunâtre, au centre de sa suite bariolée, comme la chrysalide de tant de papillons impatients.

Et enfin ce fut une infante d'Espagne, la seule femme de la troupe, une infante qui, depuis Londres, où elle se trouvait, avait voyagé huit jours sans désemparer et apparut, avec sa robe lamée, ses perles, ses fourrures et le rouge fraîchement repassé de ses lèvres, exactement comme si elle sortait du Ritz ou du Carlton, pour poser son soulier d'argent sur le marchepied de son automobile.

Ils se casèrent dans les voitures, selon un ordre établi, et par le chemin en lacets montèrent vers le Château perdu dans les sapins, où devaient avoir lieu les audiences solennelles et la présentation des lettres de créance. Après quoi, au bout de deux heures environ, sauf les deux Altesses, logées au Palais, ils rappliquèrent vers l'Hôtel, où on leur avait préparé leurs appartements.

Dès ce moment, pendant les quarante-huit heures que dura leur séjour, on eût dit qu'ils n'avaient rien d'autre à faire que de changer de costume. Ils en changèrent avec une prestesse, une aisance et pour ainsi dire une volubilité si surprenantes, qu'elles semblaient déceler en eux les élèves et les successeurs les plus authentiques du célèbre Frégoli. On les avait vus en grand uniforme pour l'audience du matin, on les vit en redingote pour le déjeuner à la Cour,

en petite tenue pour on ne sait quelle cérémonie, en jaquette pour le thé chez la Grande Maîtresse du Palais ! Et cela recommença le lendemain. A des intervalles d'une heure environ, nous les voyions descendre de leurs autos, s'engouffrer dans leurs chambres, pour bousculer leurs malles, en ressortir transformés et remonter en voiture. Si bien qu'à les voir, on demeurait ahuri de constater que le costume masculin, qui passe pour être si simplifié, comportât encore tant de métamorphoses et de variations, depuis le Kalpak et la sabretache anachronique de certains attachés militaires jusqu'au pantalon de nankin écru dont s'adornaient encore de vieux diplomates et aux culottes courtes avec les bas de laine tyroliens, laissant le genou à découvert, qu'arborèrent des attachés d'ambassade, pour une courte promenade en montagne, projetée, mais qui ne put avoir lieu. Ils arrivèrent même à des effets extraordinaires et imprévus, lorsque dans les rares entr'actes du cérémonial journalier, ils se visitèrent, de chambre à chambre, vêtus moitié d'un pantalon à bande dorée ou de bottes à l'écuyère, et moitié d'un pyjama multicolore ou d'un peignoir rayé, et dans cette tenue coururent vers l'extrémité des couloirs, où l'on entendait des bruits d'eau.

Vous souvenez-vous, Gladys, du remue-ménage que ce fut dans tout l'Hôtel lorsqu'on apprit que le comte de B..., le représentant de la Belgique, avait égaré son chapeau « boule ». Le Souverain, voulant donner au comte une marque particulière de sa faveur, l'avait convié à faire, en tête à tête avec lui, un tour dans le parc du château. Pour une pareille circonstance, le comte ne pouvait arborer ni le feutre mou qu'il avait porté en voyage, ni les diverses coiffures de cérémonie, qui lui avaient servi jusqu'alors. Un chapeau « boule », que nous appelons chapeau melon, était absolument nécessaire ; or ledit chapeau demeurait introuvable. Le comte de B..., le plus affable et le plus accommodant des hommes, se fût au besoin résigné à un autre couvre-chef ; mais le secrétaire attaché à sa personne ne l'en-

tendait pas ainsi ; il faisait une affaire d'honneur de la perte du chapeau, qu'il finit heureusement par découvrir, égaré dans la chambre d'un voyageur, sans quoi il eût pris, peut-être, un mauvais parti.

Le deuxième jour de leur arrivée, vers les onze heures du soir, ayant sans doute achevé le cycle de leurs exercices vestimentaires, tous ces personnages furent reconduits en cortège à la gare, précédés cette fois par les Souverains eux-mêmes. Chacun retrouva son wagon, rentra dans son alvéole, et l'énorme convoi, monstre qui semblait pendant quarante-huit heures avoir dormi, souffla par ses trois machines formidables et s'ébranla vers la Capitale.

Bientôt, sur le tapis rouge maculé, après la mêlée du départ, le tohu-bohu des bagages égarés et retrouvés, tandis qu'on éteignait les lumières, il ne resta plus, de toute cette foule, qu'un valet de pied gigantesque, planté au beau milieu du perron et qui continuait de veiller, impassible, une valise de cuir jaune oubliée par son propriétaire ; porteur d'un immense chapeau cylindre à cocarde et d'une de ces livrées démodées dont la conservation est un secret des seules maisons royales, il était là, anachronique, dérisoire, comme échappé d'un dessin de Constantin Guys...

C'est ainsi que s'en furent d'Arnaïa les délégués au couronnement du roi et de la reine de Transterranie, et Billy, qui avait sa place aux cérémonies en sa qualité d'attaché naval d'Angleterre, partit avec eux, pour une absence d'une semaine environ.

Alors, pour la première fois depuis que nous nous connaissions, Gladys, nous nous trouvâmes seuls, n'ayant entre nous deux que votre mère.

Je me rappelle que nous rentrâmes à pied de la gare, où debout vous aviez secoué votre mouchoir dans l'air, exactement le temps que Billy, de sa portière, eût pu vous voir, s'il avait fait grand jour.

La nuit d'octobre, laiteuse, enveloppée, faisait penser à une vierge frissonnante qui serre autour d'elle ses voiles

Votre mère soufflait puissamment le long de la rampe que nous gravissions, je frôlais votre coude, dans l'ombre. Tout de suite nous nous mîmes à parler de l'emploi que nous ferions de la journée du lendemain. Nous en parlâmes, comme deux personnes également convaincues qu'il fallait, ce jour-là, faire quelque chose qui sortît de leur train de vie habituel et qu'un danger obscur et mal défini les guetterait, si elles se bornaient à leurs distractions coutumières, à cette traînerie sur les terrasses de l'hôtel, interrompue par l'échange de quelques balles de tennis.

Il fut décidé que nous ferions une promenade; une longue promenade vers des endroits que nous avions remarqués au cours de précédentes randonnées, que nous voulions revoir avant de quitter Arnaïa et dont nous vantions les beautés avec une exaltation un peu factice. Votre bonne mère, qui jamais n'eût imaginé un inconvénient quelconque à ce qu'un jeune homme et une jeune fille s'en allassent de compagnie, là où il leur plaisait, ne s'opposa pas à notre projet. Elle déclara seulement qu'elle nous accompagnerait jusqu'à l'orée de la forêt, où il y avait une pâtisserie qui donnait au besoin à déjeuner; là elle s'installerait avec son tricot, pour prendre son repas de midi et redescendre seule, si nous devions tarder par trop. Pour cette occurrence, nous emporterions des sandwiches.

Le lendemain, il faisait un temps si doux, si clair, que l'on ne se fût pas cru à la fin d'octobre. Nous fûmes prêts à neuf heures du matin. J'avais mal dormi, je me sentais légèrement énervé. Il m'était arrivé ce qui advient souvent à la veille des événements que nous attendons avec une anxiété joyeuse ou inquiète, et c'est d'en rêver la nuit, d'une façon si bizarre et si absurde, que les sensations que nous nous en promettons sont par avance gâtées. Ainsi, je crois bien, Dieu me pardonne, que je vous avait vue, en songe, rouler de roc en roc, au fond d'un précipice, d'où je vous rapportais, pour vous déposer évanouie aux pieds de votre mère, qui, avec une coupable indifférence, trempait

un croissant dans son café au lait. Cette image, à la fois romantique et grotesque, suffisait à m'indisposer, mais mon agacement augmenta, lorsque votre mère, que j'avais l'intention de mener en voiture jusqu'à l'endroit où nous devions nous quitter, protesta et voulut faire ce bout de chemin à pied. Je ne sais si je me trompe, mais il me sembla que vous-même n'étiez pas tout à fait à votre aise et que devant la prétention de la bonne dame, vous eûtes, au coin de la lèvre, un petit tressaillement d'impatience. Nous dûmes pourtant lui céder ; elle se traîna tant bien que mal jusqu'aux premiers sapins ; là elle s'installa sur un banc et nous nous enfonçâmes enfin dans la forêt.

A me rappeler ces choses, je trouve étonnant que le léger embarras qui marqua le commencement de cette journée ait disparu juste au moment où il aurait pu naître, c'est-à-dire quand nous fûmes, pour la première fois, seuls, tout seuls dans la forêt silencieuse, où à travers les troncs droits des arbres, les obliques rayons du soleil semblaient converger vers nous comme d'immenses javelots lancés par des mains invisibles. Le fait est que nous retrouvâmes à cet instant-là tout notre naturel et commençâmes par rire, tels des enfants, de quelques plaisanteries, devenues entre nous habituelles, si puériles en effet et si inoffensives que sauf vous, Billy et moi, personne n'eût consenti à leur trouver du sel.

La première étape de notre promenade devait être une clairière assez proche dont nous nous souvenions. Nous l'atteignîmes bientôt. Ce n'est pas un lieu bien remarquable qu'une clairière et sans doute en eût-on trouvé des centaines, toutes pareilles dans les forêts d'Arnaïa et dans toutes les forêts du monde.

Et pourtant, ô clairière!... Sitôt que nous y fûmes, il me sembla qu'il y avait en elle une tranquillité, une clarté, une âme, semblables à celles du jardin d'Eden.

Sans doute, lorsque le paradis terrestre s'abîma dans la nuit de la colère de Dieu, une parcelle s'en détacha qui se

cristallisa pour toujours, comme une larme d'émeraude, et ce fut cette clairière !

Ici cette lumière, le premier jour du monde, celui qui vient d'être séparé des ténèbres, plus limpide que l'eau à la source, au moment où elle quitte l'ombre souterraine ! Ici les plantes et les fleurs, si neuves, si fraîches, qu'elles sont celles, comme il est dit, *créées avant d'avoir poussé* ! Ici, ces deux qui n'ont eu qu'à venir pour savoir qu'ils ont été faits l'un pour l'autre, et leurs mains et leurs lèvres comme unies avant de s'être touchées...

Nous quittâmes cette clairière avec un peu de hâte ; rentrés dans la forêt, la fraîcheur qui tombait à présent des sapins plus serrés nous surprit et nous fit frissonner. Vite nous gagnâmes l'éclaircie où, le long du torrent bondissant, s'élève le sentier que nous avions décidé de prendre.

Je ne sais, Gladys, si vous avez jamais éprouvé un grand plaisir à escalader les montagnes. Pour moi, je jurerais bien que la passion de l'alpinisme ne s'emparera jamais de moi. Ce n'est point que je méprise les aspects grandioses ou poétiques de l'altitude ; mais, une certaine hauteur dépassée, sitôt que commence à proprement parler l'ascension, je deviens la proie d'une bizarre angoisse.

Loin de ressentir cet allègement, cette ivresse qui transportent quelques-uns, c'est un poids terrible, qui soudain m'accable et m'attire vers en bas.

On dirait que j'ai peur de trouver là-haut cette immobile clarté, cette clarté de mort. Sur le flot des mers ou le sable des déserts, j'irais devant moi, si je pouvais, à l'infini, mais je refuse à me guinder jusqu'au point extrême où il n'y a plus rien ; je renie l'ultime et glaciale page où il faut bien tracer le mot fin.

Ce sentiment d'antipathie pour les sommets est curieusement compliqué par la conviction que le pic le plus élevé, le plus ardu, le moins facilement violable, n'est après tout qu'une protubérance insignifiante à la surface de notre globe, et qu'une fois parvenu là-haut je ne ressentirais aucune or-

gueilleuse satisfaction à m'être de si peu élevé au-dessus des autres hommes.

Avec ces dispositions naturelles, si ce jour-là, tout en cheminant à vos côtés, j'avais eu assez de sang-froid pour réfléchir, j'aurais été stupéfait de constater que je venais d'être pris d'un désir subit de m'élever, de monter toujours plus haut. Et ce désir, sans vous être concertée avec moi, vous sembliez le partager.

C'était si vrai qu'au lieu de flâner, comme nous en avions l'intention, nous commençâmes à brûler les étapes, négligeant la surprise escomptée des « points de vue » et ces repos délicieux, sur la pierre fraîche et moussue, quand, dans la rumeur de l'eau et de la brise, les âmes se mêlent et se volatilisent avec la brume blanchissante des cascades.

Mais une hâte singulière nous poussait, nous aspirions à quelque région nouvelle et pour nous inconnue, tacitement décidés à l'atteindre.

Les montagnes du pays où nous étions ne sont pas très élevées, elles ne portent point de neiges et de glaces éternelles, pourtant elles rassemblent, comme en miniature, presque tous les caractères de la haute montagne. Car on a vite fait de passer la zone des hêtres, puis celle des sapins, pour gagner les aspects d'une alpe d'abord soyeuse de toutes ses herbes parfumées et frissonnantes, puis de plus en plus rocheuse, dénudée, n'ayant, par-ci par-là comme végétation que le genévrier rampant au ras du sol.

C'est dire qu'il nous fut possible, dans le courant de cette journée, d'arriver à un de ces plateaux découverts où la forêt cesse tout à coup, où la vue s'élargit. A la vérité, ce ne fut pas sans effort et sans fatigue; pendant la dernière demi-heure de marche, nous n'échangeâmes pas un seul mot, comme si nous avions craint, en parlant, de sentir s'amollir notre courage. Or, je l'ai dit, une inquiétude bizarre nous tenait, il semblait que la forêt aux fûts rapprochés nous étouffât et je me rappelle que, lorsque nous débouchâmes sur une espèce de plate-forme découverte et largement

éventée, vous avez poussé un profond soupir et vous vous êtes arrêtée, chancelante un peu, comme si votre oppression se changeait en vertige. Puis, vous avez marché encore quelques pas et, insoucieuse du manque d'ombre, sur l'herbe épaisse et décolorée par la lumière qui fait de ce sol la plus élastique des couches, vous vous êtes étendue, la tête appuyée à votre bras replié.

Nous avons mangé les quelques provisions apportées et auxquelles nous n'avions point touché encore, puis, très vite, vous vous êtes endormie...

Cependant, assis à vos pieds, je regardais l'endroit où nous nous trouvions.

Lieux élevés, lieux arides, lieux dénudés !... Déjà, le vent n'est plus l'erratique et glissant musicien des forêts, mais le sculpteur qui là accuse une arête et plus loin l'atténue, et modèle le sol, tel un homme, sous son pouce, fait jaillir, de la glaise, le caractère d'un visage...

Lieux dépouillés, lieux lumineux !... Où donc cet étourdissement, ce vertige, cette ivresse vague que je craignais, naguère, à leur approche ! Voici, au contraire, qu'ils mettent, dans mon âme, une singulière précision !

O lucide paysage ! Assis au centre de cette lumière et de ce silence, devant une enfant qui dort, je comprends, tout à coup, ce qui nous amena jusqu'ici, tous les deux ! C'est ce besoin de partir qui toujours dominera deux être jeunes et qui vont s'aimer.

Ce besoin de partir ; un jour, leur unique besoin ! Ce commandement, qui leur vient, ils ne savent d'où, de s'évader, d'aller vers un sol vierge, un air irrespiré, pour que vivre devienne un miracle à eux seuls concédé !

Tout à l'heure, au milieu de la clairière, tel un souffle, m'effleura le fugitif souvenir du paradis terrestre. Et voici que maintenant l'idée me possède, l'étrange idée que, si l'homme et la femme l'ont quitté, cet Eden primitif, ce n'est point chassés par la colère de Jéhovah, mais bien parce que d'eux-mêmes ils ont voulu s'enfuir.

Sitôt qu'ils ont mordu au fruit de l'arbre, peut-il encore leur convenir, le trop abondant, le trop facile jardin !

Non, il me semble que je les vois s'en aller, comme certains amants d'aujourd'hui quitteraient trop de sécurité journalière et trop d'accoutumance... Ils vont, parce que, pour sentir vraiment qu'ils s'appartiennent, il leur faut, sous leurs pieds, le sol coupant et qui déchire, et dans leur bouche le goût âcre et délicieux de la fuite, et craindre chaque fois qu'ils s'endorment, enlacés, que le soleil ne se lève plus jamais !

Tel fut alors l'état dans lequel je me trouvai, Gladys ! Cela fut si fort qu'un moment je faillis vous réveiller pour vous entraîner plus loin encore, vers plus de silence et plus de solitude. Mais bientôt il me suffit d'avoir parfaitement élucidé en moi le sentiment qui m'avait poussé à venir jusqu'où nous étions ! Cette certitude devint une sorte d'ivresse lorsque j'eus compris qu'en me suivant, vous aviez obéi, sans vous en douter, exactement à la même impulsion que moi et que par conséquent il n'y avait plus rien à faire, que vous m'apparteniez totalement !

Vous dormîtes assez longtemps. En rouvrant les yeux, vous vous rendîtes compte, immédiatement, que l'heure était très avancée. Sitôt sur vos pieds, après une petite exclamation de surprise, sans d'ailleurs me faire aucun reproche, pour ne pas vous avoir éveillée à temps, vous vous dirigeâtes vers le chemin du retour. Tandis qu'à l'aller, pas un instant vous n'aviez demandé mon appui, à peine avions-nous fait quelques pas que vous passâtes votre bras sous le mien, pour ne plus le quitter. Et ce fut avec un abandon si total que je m'en souviendrai toujours.

Notre retour dans le crépuscule et bientôt, dans la nuit de la forêt retrouvée, je ne le décrirai pas, je ne saurais le décrire. Nous refîmes, en sens inverse, le même chemin, mais guidés par le son et l'attouchement plus que par la vue. Nous nous orientions par le bruit du torrent, tour à tour plus proche ou plus confus. La cascade était rumeur,

heurt subit la roche que nous devions contourner ; les branches, les ronces, les feuillages devenaient effleurements, agrippements, voluptueux comme des caresses, inquiétants comme le frôlement de créatures inconnues.

Maintenant vous vous appesantissiez de plus en plus à mon bras. Bientôt vos mouvements ne furent que des réflexes des miens. Nous étions, dans la nuit, un seul être, que tendait un même effort musculaire, qu'un même tâtonnement, un même étourdissement faisaient hésiter... Ce fut délicieux d'abord, et à mesure que votre fatigue augmentait, un peu angoissant...

Lorsque nous sommes arrivés dans Arnaïa, les lampes à arc, fruits blafards, bleuissaient les feuillages. Vous avez quitté mon bras. N'ayant rencontré aucune voiture, nous avons parcouru, à pied encore, l'avenue qui conduit à l'hôtel,et c'est presque à bout de forces que nous avons traversé le hall désert et monté le large escalier.

En haut du palier, votre mère nous guettait ; dans l'entre-bâillement de sa porte, elle nous apparut, en peignoir sous la forme d'un énorme ballon rose.

Elle s'était dévêtue, donc elle n'avait pas été outre mesure inquiète de notre retard, mais il nous sembla qu'elle le devenait soudain, à voir l'état dans lequel nous nous trouvions. Néanmoins, comprenant que nous n'étions pas à même d'écouter des remontrances ou de donner des éclaircissements, elle se borna à quelques exclamations vagues et à nous recommander de rentrer bien vite dans nos chambres. C'est ce que nous fîmes, ainsi qu'elle-même; nos trois portes, sur le palier, claquèrent en même temps.

Aussitôt que je fus chez moi, je tournai le commutateur électrique et, m'approchant de la fenêtre restée ouverte, je m'accoudai.

Par-dessus les toits endormis, le silence était absolu ; les deux coteaux formaient toujours leur grande échancrure ; mais entre leurs deux sommets, pareils à de noirs rivages, le croissant de la lune, mince, presque horizontal par rap-

port à l'inclinaison des collines, se creusait comme une barque d'argent.

Au-dessous de moi, sur la terrasse du premier étage, je remarquai soudain que ma fenêtre, seule éclairée en ce moment, dessinait un rectangle de lumière, au centre duquel ma tête et mon buste se projetaient, en ombre chinoise. Bientôt, sur le dallage, un second rectangle apparut. Je compris, en calculant mentalement la distance qui séparait nos deux chambres, que votre fenêtre aussi venait de s'éclairer, Gladys... Cette silhouette qui dans le cadre apparut, c'était vous !

Je n'ai pas songé à me pencher au dehors pour être aperçu de vous, et vous n'eûtes pas non plus cette idée.

Il nous a suffi de ce silence et de cette pâle clarté ; ils nous mêlèrent l'un à l'autre, plus que l'étreinte et que le baiser.

Et cet esquif redressé de la lune que nous regardions en même temps, je suis sûr que nous nous imaginâmes en être les nautonniers invisibles, qui cinglaient vers le noir et doux rivage, où rien ne les troublerait plus.

Enfin, le lumineux carré en face de votre chambre s'éteignit sur les dalles, effaçant l'ombre qui faisait pendant à la mienne ; vous aviez fermé votre fenêtre et tiré vos rideaux.

J'en fis autant et me retirai au fond de la pièce ; là, après avoir réfléchi quelque temps, étendu sur la chaise longue, je me levai et commençai posément à ranger mes affaires, dans ma malle. Cela me prit environ une heure. Après quoi je me mis au lit et dormis d'un sommeil plus calme que je n'aurais cru. M'étant réveillé tout seul, à la pointe du jour, après une toilette rapide, je sonnai, et donnai l'ordre que l'on fit porter immédiatement mon bagage à la gare où j'entendais prendre l'Orient-Express, qui passait alors par la localité à sept heures du matin. Vu la saison, j'étais bien sûr d'y trouver un compartiment libre.

Avant de quitter l'hôtel, je griffonnai, en hâte, quelques mots à l'adresse de votre mère, disant que des raisons graves m'obligeaient à rentrer immédiatement en France...

Et depuis, Gladys, je ne vous ai jamais revue...

Il y a dix ans de cela, Gladys, et je ne vous ai jamais revue ! Et jamais, pendant ces longues années, je n'ai rien fait pour vous rencontrer de nouveau, et jamais je n'ai voulu que vous receviez quelque chose de moi et jamais je n'ai rien tenté pour recevoir quelque chose de vous ! Et maintenant, que vous tenez entre vos mains cette lettre, si pourtant vous ne l'avez pas encore déchirée, sans la lire jusqu'au bout, si vous ne l'avez pas jetée loin de vous, comme une chose sans nom et sans existence, comme le résidu d'un passé qui ne saurait plus avoir ni parfum ni couleur, si vous en poursuivez la lecture, avec l'espoir d'y trouver enfin l'explication de cette fuite soudaine, de ce brusque départ, eh ! bien, Gladys, détrompez-vous, cette explication, vous ne l'aurez pas dans ces pages... Pas plus aujourd'hui qu'alors, après ces dix années révolues, je ne saurais vous la donner... Tout ce que je sais, maintenant, comme alors, c'est que j'ai agi sous l'empire d'une force impérieuse et que je ne pouvais agir autrement.

L'histoire est simple, la voici, réduite à une sorte de scénario : Un jeune homme, espèce de Lovelace, séducteur à froid, ou qui se croit tel, décide d'avoir une jeune fille fiancée à un autre, rencontrée par hasard, sans l'aimer, sans la désirer même.

La tâche semble facile, puisque au bout de très peu de temps, le jeune homme s'aperçoit que cette jeune fille s'éprend de lui. Il la possédera donc, ne l'aimant pas lui-même.

Cependant il s'est pris à son jeu, voici qu'il aime lui aussi... Il n'en réussira donc que plus vite. Il déclare son amour, il devient l'amant de la jeune fille, il l'enlève peut-

être... — Gladys, laissez-moi croire que vous m'auriez suivi !...

Pourtant, cela non plus n'est pas arrivé. Alors, il y a une troisième solution... C'est... c'est d'aller tout avouer à Billy, le fiancé, puisque lui-même et la jeune fille sont d'un pays où ces choses-là sont possibles, où l'on a vu des gens, après de longues fiançailles, se séparer, se marier chacun de son côté... Je ne sais, Gladys, si pendant la nuit qui s'est écoulée entre notre promenade et mon départ, cette idée vous est venue à l'esprit, mais je crois bien que Billy, tel que je le connais, aurait compris, et vous aurait cédée à moi, sans se sentir diminué...

Mais ce n'est pas là non plus l'épilogue... Je suis parti, sans un mot, poussé par une force inexplicable, mais certaine... J'avais un besoin irrésistible de partir... Même aujourd'hui, je ne sais pas encore au juste pourquoi... Peut-être ai-je senti obscurément que le seul amour, l'unique amour est celui auquel on renonce, le seul qui demeure intact, et n'est pas, au fond du cœur, le fruit qui pourrit peu à peu. Or, mon amour pour vous, je ne voulais pas qu'il devînt ce fruit-là.

Et maintenant si vous désirez savoir pourquoi, au bout de tant d'années, je remue devant vous ce passé ; ou plutôt, — car ce ne sont point là, pour moi, des choses mêlées et confuses et qui font, comme tant de souvenirs, quand on y touche un bruit de feuilles mortes, — si vous voulez savoir pourquoi, de ce passé, je viens de tracer, pour vous comme pour moi, une sorte de courbe immuable et précise, ce besoin-là non plus, je ne saurais vous l'éclaircir.

Peut-être toute une longue évolution de ma vie intérieure vient-elle seulement de finir, et le moment de faire ce que je fais est-il arrivé, aussi inexorable que la minute où j'ai décidé de me sauver, sans vous revoir et sans vous prévenir.

Mais puisqu'il en est ainsi, il y a certaines choses qu'après ce long silence, il faut que je vous apprenne. Sachez

d'abord que je n'ai jamais cessé de penser à vous ; j'ai pensé à vous, chaque jour, depuis notre séparation. Et je me suis aussi informé de vous, d'une façon indirecte, sans donner à entendre combien je vous avais connue. J'ai su que vous aviez épousé Billy quatre mois après avoir quitté Arnaïa ; que par la suite vous aviez séjourné en Italie, où votre mari fut nommé, toujours en qualité d'attaché naval. Depuis il a repris la mer, il est devenu amiral, après avoir hérité de son frère, en même temps qu'une fortune considérable, le titre de lord. Votre bonne mère est morte, il y a trois ans de cela. Vous habitez maintenant un cottage, aux environs de Londres. Vous avez deux enfants, un garçon et une fille, vous paraissez heureuse et l'on n'a jamais rien dit de vous... J'ai appris tout cela, mais je n'ai voulu savoir ce qu'était devenue votre figure et, le croiriez-vous, j'ai évité d'aller dans deux ou trois maisons où, par hasard, j'ai appris que se trouvait votre portrait !

J'ignore si de votre côté vous vous êtes, pendant tout ce temps, informée de moi, ou si, sur tout ce qui me concerne, vous avez tracé la croix noire de l'oubli total et volontaire. Mais si vous avez lu jusqu'ici ces lignes, je sens que je puis à présent vous parler de la vie que j'ai menée depuis le jour où je vous quittai.

Je n'ai jamais repris mon ancien métier de diplomate : en revanche j'ai conquis la célébrité ou, du moins, cette sorte de réputation que pendant quelques années on peut appeler de ce nom.

J'écrivais déjà au temps où je vous ai connue, mais tout en me reconnaissant un certain talent, on me considérait comme une sorte d'amateur ; les éditeurs, les directeurs de revue mettaient peu d'enthousiasme à accepter mes essais ; avec le sens qui leur est particulier, ils devinaient mon manque de persévérance et n'attendaient pas de moi une œuvre qu'ils pussent exploiter avec profit.

Je ne sais comment cela se fit, mais peu de temps après vous avoir quittée, tous les poèmes qui traînaient épars et

inachevés dans mes cahiers trouvèrent leur forme définitive et peu après un éditeur. Cela fit un livre qui mit mon nom en évidence. Deux romans suivirent, conçus depuis des années, mais que je n'arrivais pas à mettre sur pied ; ils établirent ma réputation.

Si vous ignorez ces œuvres, il est inutile de vous en préoccuper encore ; mais si vous avez la curiosité d'y jeter les yeux maintenant, quoique les fictions qui s'y trouvent n'aient aucun rapport avec notre histoire, rendez-vous compte, Gladys, que la seule force qui les anime vient de vous !

Et peut-être avez-vous entendu parler de moi d'autre façon. Je veux dire que quelque bruit peut vous être parvenu des aventures que l'on m'a, pendant un temps, prêtées.

Le prestige que nous avons auprès des femmes est une chose étrange et dépend de causes indéfinissables. Avant de vous connaître, je ne leur étais pas tout à fait indifférent mes succès cependant, suffisamment flatteurs, ne dépassaient point ce qui pouvait être considéré comme normal, dans les divers milieux que je fréquentais, dont quelques-uns ne se piquaient pas de vertu.

Tout changea sitôt que je vous eus quittée. Il me suffit de rentrer dans le courant du monde pour sentir, instinctivement, que mon action sur toutes les femmes que je rencontrais, déjà connues ou inconnues, s'était accrue dans des proportions extraordinaires. Je voulus mettre à l'épreuve ce pouvoir et ce fut à ce moment que l'on m'entoura, pendant quelque temps, d'une rumeur de scandale, qui, pour ne pas correspondre tout à fait à la vérité, était, jusqu'à un certain point, justifiée. Car le public, celui du moins que préoccupent ces choses et qui fait ce que l'on appelle les « potins », est doué d'un sens très particulier ; il oublie ou même ignore, parfois, quelles femmes, en réalité, nous avons eues, mais il est infaillible pour deviner et nous attribuer, aussitôt, celles que nous aurions

pu, que nous aurions *dû* avoir. Or pour moi, ce furent, pendant un temps, toutes celles qui passaient à ma portée et qui étaient désirables. Cela dura quelques années, puis cessa, comme si une flamme visible pour elles seules, et à laquelle elles venaient se brûler, se fût éteinte en moi, tout à coup.

Mais en vérité, Gladys, je rougirais de honte si vous pouviez penser que je parle de ces choses pour nimber à nouveau mon image effacée d'une équivoque lueur, pour provoquer en vous je ne sais quel mouvement de jalousie rétrospective et quasi posthume. Vous imaginer cela, ce serait vous faire une bien fausse idée de ce que je suis à présent. Non, il ne faut pas que les amours hétéroclites et confuses, qui suivirent notre rencontre, aient pour vous plus de réalité que pour moi, à qui elles apparaissent aujourd'hui comme des ombres effacées et parfois grimaçantes... Déjà il est des jours où je doute presque qu'une jeune fille, qui vous ressemblait un peu et que je courtisai à peine, ait voulu se suicider pour moi... Je me souviens seulement que huit mois après notre séparation, une nuit, je me trouvai pleurant d'énervement dans les bras d'une fille ramassée sur le trottoir de Paris, tandis que m'attendaient en vain une princesse étrangère et une comédienne célèbre, auxquelles j'avais donné rendez-vous à la même heure...

Gladys, j'ai fini... J'ai fini cette longue lettre, si tant est que l'on puisse appeler de ce nom ce que je vous écris, cette lettre que vous n'avez pas rejetée, comme je le craignais tout d'abord; que vous lisez de bout en bout, j'en ai maintenant la certitude. Et puisqu'il en est ainsi, il ne me reste plus qu'à vous avouer pourquoi je vous écris, ou plutôt à me l'avouer à moi-même, car, en commençant, je ne savais pas, non, je vous jure que je ne savais pas au juste où je voulais en venir...

Gladys, il faut que je vous revoie... Le moment est venu pour moi de vous revoir... Pourquoi est-ce aujourd'hui

seulement que je le désire et que cela me paraît possible, voilà encore une chose à peu près inexplicable... Tout ce que je peux dire et que je sens confusément, c'est que si je vous avais revue plus tôt, une violence se serait emparée de moi, pareille à celle de la rivière qui déborde, gonflée par les neiges, une violence qui aurait tout brisé : tandis que, maintenant, si je ne vous revois pas, je serai semblable au lit desséché d'un torrent où jamais rien ne verdira plus... Et c'est ce qu'il ne faut pas...

Si vous croyez que je vous ai aimée, Gladys, ne faites pas, en achevant ces lignes, ce que bien des femmes feraient, ne vous jetez pas sur votre miroir en vous disant : — « Comment me trouverait-il aujourd'hui? » — En vérité, les traits de votre figure seraient-ils déjà flétris, dussiez-vous montrer des dispositions à l'embonpoint de votre mère, ne vous en préoccupez pas, cela n'a point d'importance... La femme que je viendrai voir, ce n'est pas la Gladys d'aujourd'hui, mais celle que j'ai connue à Arnaïa; en face d'elle, je m'assiérai, mais dans un apaisement souverain.

Gladys, il y a plusieurs souvenirs! Il y a celui comme dilué, répandu sur toute la vie, couleur évanouie, parfum à peine perceptible; il y a celui qui a son étiquette et sa date, tel un bibelot dans une vitrine... Mais le vrai souvenir ne connaît pas le temps, c'est à la fois notre sang de toujours et d'aujourd'hui...

Oui, j'entrerai dans votre maison aux terrasses fleuries, et j'entendrai le clair « Hello » de Billy, venant à moi, la main tendue, et je trouverai qu'il a quand même changé, quoiqu'il soit d'une race où l'on peut, sans ridicule, se vêtir à soixante ans comme à vingt... Mais vous et moi, nous ne serons pas deux personnes qui se rencontrent après des années, nous serons ces deux-là que nous étions il y a dix ans de cela...

Et au crépuscule, quand on s'écoute sans presque se voir, nous parlerons, sans que notre voix tremble, d'Arnaïa et des parties de tennis et de la danse, le soir, et de la pro-

menade dans la montagne .. Et aussi des envoyés au couronnement des Souverains de Transterranie, qui tant de fois se déshabillèrent et se rhabillèrent, comme pour nous apprendre que tout dans la vie se traduit par un changement de costume, sauf ce que nous savons enfermer au plus profond de nos cœurs !

JEAN LAHOVARY.

LA RÉSURRECTION D'ATLANTIS

Jamais on n'a tant parlé du fameux continent qui disparut, dit-on, dans les profondeurs de l'Atlantique, il y a quelques milliers d'années.

On peut se demander d'où vient l'engouement actuel du public pour l'Atlantide, qui semblait ne devoir intéresser que les savants... et les poètes, les uns parce qu'ils y trouvent matière à de passionnantes recherches scientifiques ; les autres, parce qu'ils peuvent laisser vagabonder leur imagination au milieu des splendeurs de la civilisation des Atlantes, évoquée par Platon, Hérodote, etc.

Je n'ai pas l'intention de répéter ici ce qui a été dit et redit depuis quelque temps pour démontrer la réalité de l'existence de l'Atlantide. On trouve d'ailleurs une abondante documentation dans les ouvrages spéciaux parus sur ce sujet (1).

Tout ce qui a été ainsi publié ne fait d'ailleurs que répéter à peu de chose près ce qu'avait dit déjà M. Pierre Termier, membre de l'Académie des Sciences, tant dans sa conférence du 30 novembre 1912 à l'Institut Océanographique de Paris, reproduite dans la *Revue Scientifique* du 11 janvier 1913, que dans son ouvrage *L'Atlantide*, publié en cette même année 1913.

C'était la première fois qu'un représentant de la science officielle se prononçait affirmativement sur cette question si controversée jusqu'alors et apportait des preuves à peu près irréfutables pour démontrer que l'Atlantide avait réel-

(1) Voir notamment : Roger Dévigne, *L'Atlantide, sixième partie du monde*, Crès éditeur, qui comporte toute une bibliographie sur la question.

lement existé et qu'elle était située entre l'Europe et l'Amérique, là où l'Océan a aujourd'hui une profondeur de plusieurs milliers de mètres.

Depuis lors, il n'y a guère eu de faits nouveaux, si ce n'est cependant la découverte récente faite en Angleterre, dans des couches tertiaires, de silex taillés prouvant que l'ancienneté de l'homme est plus grande qu'on ne l'avait supposé jusqu'alors et qu'il existait déjà à l'époque où a disparu le continent atlantéen.

A notre avis, l'intérêt actuel pour l'Atlantide est symptomatique et digne d'attirer l'attention, car il semble constituer une manifestation de l'instinct de conservation qui pousse les peuples comme les individus à se rattacher à leur passé et à continuer leur évolution selon la courbe tracée dès leur point de départ. Cette résurrection de l'Atlantide se produit en effet au moment même où de nombreux penseurs occidentaux, inquiets de la tournure que prend la mentalité européenne, tournent leurs regards vers la philosophie de l'Extrême-Orient, afin d'y chercher les directives de notre vie sociale, intellectuelle et morale (1).

Il est à remarquer d'ailleurs que les auteurs des ouvrages publiés sur l'Atlantide sont des Français et des Américains et que Français et Américains peuvent être considérés comme les héritiers des traditions atlantéennes.

Mais en quoi ont pu consister ces traditions qui seraient celles de l'Occident, où peut-on les retrouver et que peuvent-elles nous apprendre ?

C'est là l'objet de cet article trop court, car la question est vaste et, si elle intéresse la plupart des sciences (géologie, océanographie, zoologie, paléontologie, linguistique, etc.), elle se rattache en outre à l'histoire, à la philosophie et à la religion.

On sait que Platon, dans le *Critias*, décrit, dans un récit qui nous est malheureusement parvenu incomplet, ce

(1) Voir dans les *Cahiers du mois*, numéro de février-mars, l'enquête ouverte sous le titre : « Les appels de l'Orient ».

qu'était la civilisation atlantéenne. D'après la description du prêtre égyptien de Saïs, le pays était riche de mines d'or et d'argent; là vivait un peuple puissant dont les villes populeuses possédaient des temples et des palais splendides ; la science y était parvenue à un haut degré de développement. Les conquêtes de ce peuple s'étaient étendues en Afrique par l'Egypte jusqu'en Ethiopie et en Europe jusqu'à la Tyrrhénie.

De son côté Diodore de Sicile nous parle des croyances religieuses de ce peuple dont Poséidon était le roi fabuleux et Ouranos la principale divinité.

Il est ici tout à fait impossible d'avoir confirmation de ces récits par des fouilles, puisque les cités atlantéennes, si elles existent, sont ensevelies sous les flots de l'Océan à une profondeur inaccessible.

Il est vrai qu'en 1898, le grappin à la recherche des tronçons d'un câble télégraphique brisé a ramené par 3.000 mètres de fond, à l'endroit où l'on situe l'Atlantide, des fragments de lave dont la vitrification avait été effectuée, non dans la mer, mais à l'air libre. On a vu là une nouvelle preuve qu'il existe au fond de l'Océan des terres jadis émergées ; mais il serait vain évidemment d'espérer ramener par de tels moyens les documents épigraphiques nécessaires permettant de projeter quelque lumière sur les connaissances, les mœurs, l'histoire et la philosophie des Atlantes.

A défaut de ces documents, il reste néanmoins la possibilité de diriger ses recherches tant vers les îles qui, comme les Canaries, ont survécu au désastre, que vers les contrées voisines de l'Atlantide, qui ont dû recueillir l'héritage de ces connaissances et de ces traditions.

Platon nous apprend que l'on pouvait traverser en passant d'île en île et atteindre ainsi un continent dont plusieurs parties étaient dominées par les rois de l'Atlantide.

C'est là, entre parenthèses, une mention de l'existence de l'Amérique bien antérieure à sa découverte par Chris-

tophe Colomb. Nous pouvons donc diriger nos investigations tant sur les rives orientales de l'Amérique que sur les rives occidentales de l'Europe et le nord de l'Afrique et, si nous trouvons de part et d'autre des documents identiques, nous serons incités à leur attribuer une origine commune, tendant à confirmer le récit de Platon.

Nous laisserons de côté toutefois les rapprochements si intéressants entre les monuments du Mexique et de l'Egypte, ainsi qu'entre les usages et les mœurs de Guanches (les anciens habitants des Canaries) et ceux des Mexicains et des Egyptiens, cela ayant été dit déjà, mais nous allons montrer que l'étude de l'élément essentiel de la transmission des idées et des croyances : le langage, suffit pour projeter de vives lumières tant sur l'existence de l'Atlantide que sur la nature des tradition atlantéennes et sur la priorité si discutée de la civilisation.

On n'a pas su tirer jusqu'ici tout le parti possible des noms géographiques et des noms des dieux, et cependant il est remarquable de constater que les premiers subsistent à travers les siècles et les civilisations successives et que les seconds se retrouvent parfois presque identiques dans diverses religions.

Or, on ne peut s'empêcher d'être frappé en constatant que certains de ces mots et certaines constructions de langage existent avec des analogies étonnantes de part et d'autre de l'Atlantique depuis les temps les plus reculés.

Cette constatation est tout à fait inexplicable si l'on n'admet pas l'existence à une époque lointaine d'une connexion entre les deux rives. C'est ainsi que des mots de la langue basque se retrouvent dans l'Algonquin, dans l'Illinois et autres dialectes du nord du Canada, situé, on ne s'en doute généralement pas, sur le même degré de latitude et par conséquent face à face par delà les milliers de kilomètres de l'immense fossé que constitue l'Océan (3).

(3) Voir Bladé et de Charencey, *Etudes sur la langue et l'origine des Basques.*

On s'aperçoit en outre, quand on approfondit le problème, que certains mots, tant en Amérique qu'en Europe, paraissent avoir une source commune et sont composés de racines ayant des sens nettement définis, inspirés par une idée directrice essentiellement philosophique et religieuse. « *Donnez-moi le sens des mots*, écrivait Thiers, *et je vous donnerai l'histoire du monde.* » Thiers avait raison, et les linguistes s'accordent pour croire que, dans les noms des dieux notamment, est renfermé le secret de leur signification originelle, mais ils déclarent que cette signification est loin d'être connue (4).

Nous allons tenter de montrer que, dans cette recherche indispensable pour connaître ce qui constitue essentiellement les traditions occidentales, c'est à l'Atlantide qu'il est nécessaire de recourir.

§

Au Mexique et dans le Yucatan, presqu'île située près de l'isthme de Panama, se trouvent les ruines imposantes de temples ornés de bas-reliefs énigmatiques, et l'on ne sait quelle est la civilisation lointaine qui a élevé ces monuments. Lorsque les Espagnols débarquèrent pour la première fois dans ces contrées, ils trouvèrent chez les habitants des rites, des croyances, des symboles rappelant ceux de leur propre religion ou ceux des mystères grecs : culte de la croix, du soleil, symboles du serpent, de la tortue, etc. A Palenqué, dans le Yucatan, existe un temple où figure à la place d'honneur une grande croix avec des personnages lui apportant des offrandes.

Or Landa, l'un des chefs de la conquête espagnole, a écrit : « Quelques anciens du Yucatan assurent que cette terre fut occupée par une race de gens *qui entrèrent du côté du levant.* » Montezuma, le dernier roi du Mexique,

(4) Voir Lang, *Mythes, cultes et religions*.
La tentative de Fabre d'Olivet pour l'interprétation des mots de la langue hébraïque n'a pas apporté de solution satisfaisante.

disait aussi que ses ancêtres venaient d'une terre *située à l'Orient*. Ces déclarations laissent donc supposer que les conquérants dont il s'agit étaient les Atlantes.

Les habitants du Yucatan portent le nom antique de « Mayas ». Or, il existe dans le pays basque espagnol une localité importante appelée aussi Maya. Il serait nécessaire de savoir si ce nom est antérieur à la conquête espagnole. Toutefois le mot Maya ou Maïa a existé en Europe et jusque dans l'Inde, bien avant la découverte de l'Amérique, ce qui indique encore une fois l'existence de rapports lointains.

Chose remarquable, certains signes de l'alphabet hiératique et phonétique Maya se retrouvent dans l'écriture hiératique Egyptienne, nous avons constaté nous-même que l'alphabet celtique primitif du P. Maunoir, découvert en Bretagne, comporte également 6 caractères identiques et 3 assez analogues à ces caractères Mayas.

Chez les Mayas, les nombres 3, 5 et 7 avaient la même importance religieuse que chez les peuples européens et asiatiques.

D'autre part, la racine *atl* du mot Atlantide n'est pas d'origine orientale ou européenne; en revanche, chez les Nahualt de l'Amérique centrale, un très grand nombre de mots la renferment.

Quant aux racines *at-an* que l'on trouve dans Yuc-atan et qui appartiennent à la langue des Mayas, on les retrouve non seulement dans le nom du dieu égyptien *Aton*, substitué par Aménophis IV à celui de *Ammon*, mais aussi dans le nom du dieu de certaines peuplades Berbères, désigné par le mot *Aten*, qui rappelle étrangement d'autre part l'Athéna des Grecs.

Il convient toutefois de se demander si l'Occident et l'Amérique n'ont pas reçu de l'Extrême-Orient ces mots et les traditions qui peuvent s'y rattacher, lorsque les îles atlantidiennes existaient encore, ou si, au contraire, le langage et la civilisation sont allés de l'Ouest à l'Est.

Nous pouvons constater déjà que le zodiaque, cet antique monument des connaissances humaines, lequel renferme symboliquement, dit-on, l'histoire passée, présente et future de l'humanité, a eu une marche allant de l'Occident à l'Orient, comme l'a établi définitivement M. Letronne. « C'est de l'Occident, dit-il, que le zodiaque est arrivé de proche en proche jusque dans l'Inde et à la Chine. Cette route est l'inverse de celle qu'on lui avait fait parcourir (5) ».

Connu des Grecs avant de l'être par les Egyptiens, il fut importé également par eux dans l'Inde, où les astrologues se servent encore de mots grecs.

Il est à remarquer que le zodiaque a été visiblement établi vers le 49e degré de latitude, ce qui correspondrait à l'emplacement de l'Atlantide nord, engloutie la première.

L'étude de la linguistique nous montre encore d'une manière plus saisissante cette propagation des connaissances de l'Ouest à l'Est. On sait que l'on a constaté une analogie très remarquable entre le celte et le sanscrit (6) et l'on a supposé que le sanscrit était la langue mère, mais cette écriture savante étant un enrichissement des racines celtiques, il est normal d'en déduire au contraire qu'elle en est l'efflorescence ; or comme la sève va de la racine aux rameaux et aux fleurs et non inversement, le celte doit être considéré comme antérieur au sanscrit.

Chose émouvante, dit d'ailleurs M. Ph. Berger, la civilisation hindoue, que l'on considérait comme remontant jusqu'au berceau de l'humanité, n'a pas laissé d'inscriptions qui puissent être comparées comme antiquité, non seulement à celles de l'Egypte et de la Chaldée, mais même aux inscriptions phéniciennes et grecques. L'alphabet hindou, ajoute-t-il, dérive de l'alphabet phénicien ou sémite, d'après les inscriptions d'Açoka ; il n'a été introduit dans l'Inde que vers le IVe ou Ve siècle avant notre ère (7).

En réalité, a écrit M. Camille Jullian :

(5) *Revue des Deux Mondes*, 1837.
(6) Ad. Pictet : *Des affinités du celte et du sanscrit.*
(7) Ph. Berger : *Histoire de l'Ecriture*, 1902.

l'Inde n'est qu'une conquête, et peut-être la dernière de la langue mère et des émigrants fondateurs. Ils ont fini par l'Indus et le Gange, ils ne sont point partis de là, ils ne sont point issus de l'Asie. C'est de l'Europe qu'il sont venus et de l'Europe la plus lointaine (8).

M. Meillet, de l'Institut, dans son histoire de la langue grecque, déclare que nous n'avons pas le moyen de savoir s'il y a eu à l'origine une langue unique, mais que l'un des résultats les mieux acquis de la linguistique, c'est que presque toutes les langues parlées en Europe sont des transformations d'une seule langue inconnue, partie d'un domaine relativement restreint, d'où elle se serait répandue sur l'Europe et l'Asie. Avec M. Camille Jullian, il pense que cette contrée inconnue pourrait être la *Baltique*, attendu que deux des arbres dont le nom est le mieux établi comme ayant appartenu à cette langue primitive sont ceux du *chêne* et du *bouleau*, dont l'aire d'extension est nettement délimitée.

Pour nous cette importance du chêne est d'autant plus significative que le chêne est l'arbre celtique par excellence, et que le mot *druide* se rattache au mot *drus*, *chêne*, en grec.

Il nous reste à envisager maintenant ce que pouvaient être les connaissances et les traditions atlantéennes dont nous serions les héritiers et qui se sont répandues jusqu'en Extrême-Orient, non sans s'altérer en chemin, et à voir si elles sont dignes de retenir notre attention.

Creuzer a fait remarquer déjà que la doctrine des Druides avait de frappants rapports avec les enseignements de Pythagore et paraissait dérivée de la même source (9). D'autre part, la célèbre légende grecque de la conquête des pommes d'or du jardin des Hespérides semble indiquer que la Grèce reçut son initiation de l'Atlantide. Dans cette légende, en

(8) Camille Jullian : *De la Gaule à la France*.
(9) Clément d'Alexandrie (*Stromates*, l. I, ch. xv) dit nettement que Pythagore avait emprunté sa philosophie aux Druides.

effet, Hercule affronte le dragon et cueille les pommes d'or, c'est-à-dire acquiert la connaissance dans des îles situées au delà des colonnes d'Hercule, ce qui correspond à l'emplacement de l'Atlantide (10). Entre les enseignements des mystères grecs, ceux de Pythagore et ceux des Druides, il paraît y avoir identité de nature et par suite communauté d'origine : l'Atlantide.

La doctrine atlantéenne doit donc se retrouver tant dans ce que nous connaissons des enseignements de Pythagore que dans les fables et légendes de la mythologie grecque, où figurent d'ailleurs non seulement Uranus et Neptune, l'Ouranos et le Poséidon des Atlantes, mais aussi Cybèle ou Kubélé, la grande mère. Celle-ci doit nous retenir un instant, car ce nom constitue un document des plus importants, en ce qui concerne les relations entre la Grèce et l'Atlantide et nous éclaire sur la philosophie scientifique des Atlantes.

Le mot Kubélé, d'apparence grecque, est en réalité formé de deux mots de la langue Maya (remarquer en passant que Cybèle est aussi Maïa) dont le premier signifie : *fort, puissant, Dieu* et le second : *voie* ou *chemin* (d'après Brasseur de Bourbourg).

Chose remarquable, on retrouve les mêmes mots dans la langue celtique sous la forme OG (permutation du K en G) *fort, plein de vie* et BEL *beauté*.

Le mot Kubélé s'associe donc à une idée esthétique supérieure et de vie dans son sens le plus élevé ; Cybèle, c'est la Nature, et les mystères de Cybèle devaient comporter l'initiation à certaines lois de la nature. Mais Cybèle, c'est aussi Déméter et nous voici dans les mystères d'Eleusis les plus célèbres de la Grèce. Nous commençons, dès lors, à entrevoir ce que pouvait comporter l'initiation des époptes.

Le culte de Cybèle fut d'ailleurs en honneur dans les

(10) Les mots science et connaissance ne sauraient être confondus. Pour les initiés des mystères, la science est relative, la connaissance ne l'est pas. la science est analytique, la connaissance est synthétique ; elles procèdent l'une de la raison, l'autre de l'intuition.

Gaules. Il se rattache également à celui de l'Isis égyptienne. Et dans cette vaste unité qui se forme ainsi peu à peu, et derrière laquelle s'entrevoit l'ombre majestueuse d'Atlantis, voici que rentre à son tour la doctrine secrète des Hébreux : la Kabale. Kabale c'est Kubélé, et si les Kabalistes déclarent que leurs livres renferment de vastes connaissances cachées, il est loisible d'en déduire que c'est encore des connaissances atlantéennes qu'il s'agit, car ce mot que nous retrouvons partout, c'est celui même de l'attribut essentiel de Neptune-Poséidon, roi des Atlantes : le cheval, *caballus*, *cabalos*, en celte. Le cheval est en quelque sorte le totem des Celtes et figure sur la plupart des monnaies gauloises, parce qu'il symbolise la grande doctrine atlantéenne.

C'est encore elle qui se trouve cachée dans le mot *chevalerie*, avec le magnifique idéal que ce mot comporte.

Voici déjà quelques lueurs sur ce que pouvaient être les traditions et les croyances de ces Aryens qui ont porté leur civilisation jusque dans l'Inde.

Mais ce n'est pas tout, car ces connaissances, nous pouvons soupçonner qu'elles se trouvent cachées dans le symbolisme chrétien qui a remplacé les mystères grecs. Les allusions au rôle primordial de la lumière dans l'évangile de saint Jean, la croix, le poisson rappellent en effet les croyances et les symboles de l'Atlantide.

Ces traditions occidentales comportent un idéal fait autant d'action que d'aspirations vers la noblesse, le désintéressement, la vérité, la justice, la beauté. Ce n'est pas sans raison que Cybèle veut dire Dieu-beauté et que les prêtres de ses temples s'appelaient gallos. Ce mot gallos, qui signifie *gaulois*, s'associe aussi à *callos, beauté*. Les préoccupations esthétiques, l'idéal esthétique sont à la base des concepts philosophiques et religieux des Atlanto-Celtes et des Grecs. Ces derniers en furent, on le sait, non seulement les héritiers, mais encore, sous une forme inégalée, les admirables traducteurs.

C'est à ces traditions, à cet idéal que nous devons nous rattacher si nous voulons reconquérir notre place dans le monde, car nous ne sommes pas plus les héritiers de l'Orient que nous ne sommes des Latins. Nous n'avons aucune raison pour revendiquer une ethnicité latine, bien au contraire. Rome a conquis la Gaule, elle y a trouvé l'organisation druidique et elle l'a détruite; elle a conquis la Grèce et elle y a provoqué la disparition de l'élite par la destruction des mystères. Ce sont les résultats de cette œuvre de dévastation immatérielle qui incitent aujourd'hui à rechercher en Extrême-Orient des directives et des méthodes de pensée incompatibles avec notre mentalité occidentale.

Mais voici qu'après une longue période d'obscuration et au moment où la claire vision des buts à poursuivre s'est altérée, l'idéal atlanto-celte, par la résurrection d'Atlantis, tend à reconquérir nos consciences dans un instinctif mouvement de défense. Cet idéal était d'ailleurs resté à l'état sous-jacent parmi les nations occidentales. On peut le constater en comparant par exemple la situation de la femme en Orient et en Occident. Tandis que chez nous la femme est mise sur un pied d'égalité avec l'homme, selon l'usage atlantéen que l'on retrouve tant chez les Mayas, les Iroquois, les Hurons, les Algonquins que chez les Protoscythes et les Ibères, en Orient elle est réduite à un état de vassalité plus ou moins complète. L'Occident a créé la druidesse, la prophétesse, la prêtresse, et c'est chez lui que le féminisme s'est développé.

On voit donc que la tradition atlantéenne continue à se manifester sans même que nous nous en doutions; or, en ce moment où le monde est entraîné vers on ne sait quelles destinées, où règne chez beaucoup une vague inquiétude des lendemains, il n'est peut-être pas sans intérêt de montrer que dans les couches plus profondes de la civilisation européenne, en apparence si préoccupée de poursuivre des buts uniquement matériels, il existe des courants annonciateurs d'une rénovation intellectuelle, morale, et sans doute

sociale en accord avec ce qui constitue le caractère même de notre race.

Dans une sorte de vision prophétique, Joseph de Maistre écrivit jadis que le monde marchait à une vitesse accélérée vers un avènement immense et que la nation française serait le grand instrument de la plus grande des révolutions (*Soirées de Saint-Pétersbourg*). S'il en devait être ainsi, il y a tout lieu de penser plutôt que cette évolution serait l'œuvre de tous les peuples ayant la même tradition : la tradition atlantéenne.

PAUL LE COUR.

SOUVENIRS D'UN MÉDECIN DES PRISONS DE PARIS

LA SANTÉ
ET LA PETITE-ROQUETTE [1]

—

I

LA SANTÉ

la prison des hommes

Il était une fois un bon marchand de vins, fort estimé dans son quartier pour sa bienfaisance et la sainteté de ses mœurs. Robert Montri était son nom et c'est en 1618 que se passe l'histoire que nous allons conter.

Deux jeunes filles engagées dans le libertinage, mais que la malchance et le remords firent très vite tomber dans l'abandon et la misère, décidèrent d'aller supplier notre charitable marchand de vins de les tirer de leur état infâme et de leur procurer une retraite où elles pourraient, dans le travail, l'isolement et la prière, oublier leurs égarements, afin d'obtenir de la miséricorde divine le pardon de leurs fautes!

Messire Montri n'hésita pas à les recueillir. Il confia les infortunées à Dame Chaillou, dont le zèle fut de courte durée et qui ne tarda pas à rompre ses engagements, ce qui décida le brave homme à donner asile à ses deux protégées, dans sa propre demeure, située près de la Croix-Rouge, pour s'en aller lui-même avec sa famille s'établir dans une autre maison à loyer.

Le bruit de cette bonne action s'étant rapidement répandu,

d'autres filles vinrent grossir le troupeau des repenties. Pourtant la mince fortune du sieur Montri n'y pouvait suffire, et c'est alors qu'une femme de grand cœur, la Marquise de Maignelay, acheta le 20 octobre 1620, rue des Fontaines, Quartier du Temple, une maison, qui devint le Couvent des Filles de la Magdeleine.

Les Magdelonnettes, comme on appela bientôt cette maison, fut d'abord un cloître-refuge où étaient admises par charité les femmes un peu libertines, ayant le fervent désir de revenir à une vie régulière.

Mais bientôt la police envoya d'autorité certaines femmes en retraite forcée dans ce saint asile, qui ne tarda pas à prendre des allures et même le titre de prison.

A l'époque de la Révolution, on y enferma les falsificateurs d'assignats, les faussaires et les voleurs.

En 1795, les Magdelonnettes servirent de dépôt pour les femmes prévenues de divers délits et devinrent ce que la Grande Force, rue Pavée-Saint-Antoine, était déjà pour les hommes.

Tour à tour, la prison allait voir encore varier la qualité de ses prisonnières, jusqu'en 1834, époque où fut ouverte la maison de Clichy, tout proche le Jardin de Tivoli, dans l'ancien hôtel Saillard ; elle reçut les femmes détenues pour dettes ; puis on y transféra de Sainte-Pélagie les jeunes détenues de moins de seize ans. En dernier lieu, on fit de cette prison une succursale de la Force pour les hommes en prévention.

La prison des Magdelonnettes, frappée d'expropriation en 1852, dût être démolie, lors du percement de la rue Turbigo, et termina son existence en 1867, où elle fut remplacée par la prison de la Santé.

§

A peu de distance de l'Observatoire, dans le paisible XIVe arrondissement, l'architecte Vaudremer a construit la prison portant le nom de cette rue.

La Santé occupe tout le vaste terrain compris entre le Boulevard Arago, la rue Humboldt, la rue Messier et enfin la rue de la Santé.

Le majestueux mur d'enceinte, par son élévation et sa solidité, donne aux bâtiments l'aspect d'une forteresse, d'où il paraît vraiment impossible de s'évader.

Peu d'années après sa construction, elle logea, pendant le siège de Paris, les prisonniers allemands, et la Commune y enferma quelques jours le général Chanzy.

On appliqua d'abord dans cette maison les deux formes de l'emprisonnement. Elle était en partie prison cellulaire organisée à l'exemple de Mazas; d'autre part, dans un de ses quartiers, on appliqua le régime mixte auquel on a donné le nom de « Système Auburnien », qui comporte la vie en commun pendant le jour et l'encellulement la nuit.

Mais dix ans plus tard environ, la prison de la Santé devait être singulièrement agrandie, et le régime cellulaire y fut seul appliqué.

§

Je n'étais jamais entré à la Santé lorsqu'à la demande de l'Administration pénitentiaire, après l'affaire Almereyda, j'acceptai d'y assurer momentanément le Service médical en remplacement d'un confrère qui suppléait lui-même le médecin titulaire mobilisé, notre ami le Docteur Prosper Merklen, actuellement Professeur à la Faculté de Médecine de Strasbourg, son pays d'origine.

Je me présentai donc un matin à la porte de la prison et déjà, en franchissant le seuil, je ressentis comme un léger froid.

La cour d'entrée pourtant, avec le lierre qui en tapisse les murs d'un épais feuillage, avec ses fleurs aux couleurs variées, piquées çà et là dans ce rideau de verdure, donne une impression assez agréable et offre, comme l'écrit le vénérable aumônier l'abbé Geispitz, « la vague vision de

ces vieux donjons qu'on rencontre dans certaines contrées de notre beau pays de France ».

Introduit auprès du distingué Directeur, M. Dabat, actuellement Directeur du Dépôt, nous parlâmes d'abord, bien entendu, de l'étrange affaire Almereyda.

Il tint à me mettre sous les yeux un album copieusement illustré de la main d'un ancien médecin de la prison, le Docteur de Beauvais. Ces divers croquis montraient que la mort par strangulation voulue ou même accidentelle pouvait se produire dans les conditions les plus étranges et les plus inattendues; ces dessins prouvaient jusqu'à l'évidence qu'il était tout à fait facile de s'étrangler sans le faire exprès.....

Ayant coiffé son beau képi brodé, le Directeur m'introduisit ensuite dans la prison, désirant me présenter au personnel et me mettre au courant de mon nouveau service. Voyant passer de nombreux militaires, j'apprends que, la prison du Cherche-Midi étant devenue insuffisante, une partie de la Santé a été militarisée et affectée aux soldats passibles du Conseil de Guerre. Un personnel spécial militaire s'occupe d'ailleurs de cette section tout à fait indépendante du quartier civil, devenu de ce fait trop étroit et encombré de prisonniers.

En fait de prison, je ne connaissais jusqu'alors que celle de Saint-Lazare et je dois avouer que cette prison de femmes, vivant en commun dans des ateliers sous la surveillance des religieuses aux trois voiles, ne donne pas cet aspect de tristesse, cette impression lugubre qu'on ressent immédiatement à la Santé. C'est à vous dégoûter de mal faire et je suis certain que si les apprentis criminels connaissaient ce premier séjour que leur vaudront leurs mauvais coups, ils rengaineraient bien vite leur surin ou leur browning.

Non sans fierté, l'aimable Directeur me vante cependant sa maison, une des plus importantes, des mieux aménagées et des plus saines de France, mais qui n'est, en réalité, comme Saint-Lazare pour les femmes, qu'une maison de

détention où les prisonniers ne subissent que de petites peines, au-dessous d'un an de prison, les condamnations plus importantes se purgeant dans les Maisons Centrales... ou au bagne.

A la Santé, on trouve tout le confort moderne, le tout à l'égout, le chauffage central, l'électricité installée dans toutes les cellules; le nettoyage peut être fait à la lance, les eaux s'écoulant par déclivité jusqu'à un caniveau qui occupe le centre des longs couloirs et dont les plaques métalliques qui le recouvrent résonnent sous les pas avec un bruit impressionnant dans le silence de l'immense prison.

Pendant que m'entretenait ainsi M. Dabat, mes yeux se portaient sur les rangées sans fin de cellules qui s'alignent des deux côtés, d'où n'émane aucun bruit et qui paraissent inhabitées. Ces cellules sont au nombre de plus de 1.200, s'échelonnant tout le long du « quartier haut et quartier bas » de la prison; celles du rez-de-chaussée donnent de plain-pied sur les couloirs; celles des étages ouvrent sur des balcons de fer très étroits garnis d'une rampe. Chaque cellule est de 3 m. 60 de longueur sur 2 mètres de largeur et 3 mètres de hauteur; elle est éclairée par une croisée élevée et solidement grillagée, prenant jour sur les cours et les promenoirs cellulaires individuels.

Chacune des cellules est pourvue d'un lit de fer fixé au mur et dont la partie mobile doit être relevée le long de la cloison pendant le jour, les détenus n'ayant le droit de s'étendre dans la journée que sur autorisation spéciale du médecin; le reste de l'ameublement comprend une table scellée dans le mur face au lit, une chaise de bois retenue également par une chaîne, une étagère et deux porte-manteaux; dans un coin sont les « commodités » avec chasse d'eau et robinet, une lampe électrique, une bouche de chaleur... plutôt tiède en hiver, mais permettant de dire qu'on trouve, en cette triste hôtellerie, ce qu'on appelle le confort.

Les cellules sont séparées du monde extérieur par de

solides portes doublement verrouillées et percées d'un judas permettant une constante surveillance.

On se demande si des êtres vivants respirent derrière ces portes épaisses et si on ne se trouve pas plutôt dans une sorte de macabre musée, où seraient collectionnés et étiquetés dans des cases identiques les échantillons variés des douleurs et des vices de l'humanité !

II

La visite médicale

La cloche retentit, c'est mon arrivée qu'on annonce.

Je suis introduit, en effet, dans le cabinet médical ; on m'explique qu'il n'y a pas à la Santé de salle d'infirmerie et que mon rôle est celui d'un consultant chargé de faire le tri des malades, de distribuer des médicaments usuels aux détenus atteints de simples indispositions, tandis que les vrais malades doivent être dirigés sur l'Infirmerie centrale des Prisons, située à Fresnes.

Après la consultation, je dois me rendre dans quelques cellules examiner les détenus au secret, ou ceux dont l'état ne permet pas de quitter le lit.

Un gardien-infirmier est attaché au médecin de la prison ; il est aidé lui-même comme auxiliaire par un détenu qui doit ce poste de confiance à sa bonne conduite.

Mon gardien-infirmier, très au courant de son service et plein d'autorité, appelle l'un après l'autre par leur numéro les consultants qui, rangés sur une longue file dans le couloir, face au mur, tiennent dans leurs mains une planchette qui porte les numéros de la division et de la cellule qu'ils occupent.

Le défilé commence ; environ 50 individus de tous les âges et de toutes les conditions viennent me conter leurs misères physiques, qui dépendent souvent de leurs angoisses morales.

Voici un grand et étrange vieillard, vêtu d'une longue

redingote, qui me prie d'ausculter son cœur qui défaille. Puis c'est un sergent-major qui s'avance et dont je ne m'explique guère la présence parmi tous ces civils ; ses yeux luisent, son visage est vultueux et pourtant il se plaint d'une voix émue d'une extrême faiblesse. Ensuite vient une sorte d'apache, qui m'annonce souriant qu'il s'en va de la « caisse », sans en paraître trop affecté, et qui me demande de calmer une toux incessante...

Peu à peu s'épuise ainsi la longue théorie de ces malheureux qui se voient rabroués et même punis, lorsqu'on reconnaît qu'ils ont demandé à venir à la visite sans motif; en se faisant inscrire « pour le médecin » certains recherchent tout bonnement une distraction à la monotonie de leur existence ; d'autres ont l'espoir de rencontrer et de passer « en douce un bifton à quelque poteau » de la même bande, qu'ils croient utile de renseigner sur la marche de leur affaire et de les mettre au courant de leurs combines pour qu'ils ne se coupent pas devant le « curieux ».

III

Les Politiques

Je croyais mon service terminé, lorsque mon infirmier me prie d'attendre quelques « politiques » qui demandent à me consulter et qui ne doivent pas être mêlés aux autres détenus.

Je remarque tout de suite qu'avec ces politiques, le ton du gardien change du tout au tout ; ce n'est plus le « 8 de la 1re division » qu'on appelle, mais Monsieur Chose ou Monsieur Untel.

Je vais avoir bientôt l'explication de cet excès de politesse. Les condamnés politiques qui occupent une division spéciale ont aussi des règlements tout à fait spéciaux et adoucis ; notamment ce ne sont pas des numéros, ce sont des messieurs.

D'autre part, lorsqu'un politique est reconnu malade, il est transféré dans un hôpital, au lieu d'être envoyé à l'Infirmerie de Fresnes.

D'ailleurs, je vais avoir la bonne fortune de connaître de près le quartier politique, un de ces détenus privilégiés me priant de me rendre à son chevet.

Si dans la prison proprement dite, la prison tout court, règnent l'ordre et le silence, chez les politiques, c'est la vie en commun avec tout ses agréments. Les portes de toutes les cellules sont ouvertes, aucun gardien ne circule; on voisine, on fume, on chante, on mange, on boit; en un mot, on ne s'en fait pas.

Je pénètre chez mon client, dont l'état ne me donne aucune inquiétude, et je remarque tout de suite sur les murs des inscriptions et des dessins qui, je l'avoue, m'offusquent un peu, car ils ne semblent guère cadrer avec l'état d'esprit de cette époque tragique.

J'apprends là que les politiques ont le droit chez eux, dans leur quartier, d'étaler aux yeux de tous leurs pensées les plus intimes, les opinions les plus subversives et que, sans avoir la liberté presque complète qu'eurent autrefois à Sainte-Pélagie certains détenus politiques, à qui on allait jusqu'à donner l'autorisation d'aller au théâtre ou de coucher en ville, ils jouissent néanmoins d'appréciables avantages.

Les politiques de la Santé ne sont enfermés que la nuit dans leurs cellules, qui restent ouvertes pendant le jour ; ils peuvent donc se fréquenter les uns les autres et recevoir leurs amis *des deux sexes*, pourvu que la liste ne dépasse pas 25 personnes pour chaque détenu. C'est assez dire que la plus franche gaieté préside aux « 3 à 5 » des heureux pensionnaires de cette joyeuse division.

Ces égards particuliers accordés aux politiques ne trahissent-ils pas une certaine préoccupation de ne pas trop irriter les puissants possibles du lendemain ? C'est ce que je me demandais en me remémorant cette phrase d'un dis-

cours d'Anatole de La Forge au Parlement : « Par le temps qui court, nous pouvons les uns et les autres être envoyés à Sainte-Pélagie ; par conséquent, en demandant au ministre de revenir à un régime plus doux, je lui adresse une réclamation juste, sensée et prudente. »

IV

Le Quartier de la grande surveillance Les condamnés à mort. Les espions

Me voici de nouveau dans la vraie prison. Je monte l'étroit escalier de fer pour examiner sur leurs couchettes, en divers points de la prison, quelques prisonniers plus ou moins malades.

Je pénètre chez un détenu qui faisait un tel vacarme qu'on a dû le priver de toute lumière et que je trouve complètement nu, blotti dans un coin, apeuré et suppliant : le pauvre diable venait d'être pris d'une crise de folie, et d'urgence je l'envoie à l'Infirmerie spéciale du Dépôt.

Enfin voici ma mission la plus intéressante et la plus délicate qui commence ; elle consiste à visiter chaque jour le quartier de la grande surveillance. On appelle ainsi un quartier où sont réunis les héros des causes les plus notables, criminels et espions. Je vais y trouver, en même temps, deux condamnés à mort, un meurtrier, célèbre par la qualité de sa victime, et plusieurs détenus accusés du crime de haute trahison. Ces cellules, éclairées de jour et de nuit à l'électricité, restent constamment sous la surveillance d'un gardien, qui va et vient de porte en porte.

Ma première visite est pour Villain, l'assasin de Jaurès, jeune homme poli, presque obséquieux et d'aspect très doux ; il est devant sa table, sur laquelle s'amoncelle une quantité de volumes, car il me dit avoir entrepris des recherches en vue d'un travail sur la musique espagnole ; chaque jour, il me réclame avec un petit air suppliant un peu de lait, qui constitua presque son unique nourriture pendant

ses cinq années de détention préventive, puisqu'il ne comparut devant la Cour d'assises, où il fut acquitté, qu'après l'armistice.

La cellule à côté est occupée par l'Espagnol Guerrero, condamné à mort et sur le point d'être exécuté. C'est un homme au teint basané, plutôt renfrogné, qui sait le sort qui l'attend et que nous trouvons presque chaque jour en prière. Son crime n'est rien moins qu'une reproduction de celui de Soleilland.

Plus loin est un Slave, Mathias Michelson, ancien officier de la Garde, condamné à mort pour espionnage. Son visage pâle est encadré d'une longue chevelure bouclée et il frémit chaque fois que s'ouvre la porte de sa cellule. Il sera d'ailleurs bientôt fusillé.

Nous voici chez l'adjudant Minangouin, condamné à mort pour avoir noyé volontairement sa femme et ses deux enfants. Les photographies de ses victimes sont devant lui sur sa table. Il n'en détache pas les yeux et, agenouillé, il prie constamment.

Dans les cellules voisines nous allons tous les matins, suivant la consigne, constater l'état des principaux héros du procès du *Bonnet Rouge*, dont on est en train d'instruire l'affaire.

Le premier que nous visitons est Duval, « Monsieur Badin » qui supporte parfaitement le régime de la prison. Nous le trouvons chaque jour de bonne humeur, fumant de longs cigares, procédant au ménage de sa cellule, le chef protégé contre la poussière par un journal plié en chapeau de gendarme ; il attend avec impatience l'heure des repas et fait preuve d'une étonnante bonne humeur : « Cela va bien, docteur, tout à fait bien, comme toujours et merci ! »

Après Duval vient Turmel, ce malheureux député qui devait mourir pendant qu'on instruisait son affaire. Peu bavard, il se plaint constamment du froid, ne se dévêt jamais, porte autour du cou un énorme cache-nez, mais n'avoue son état de maladie que lorsque les progrès du mal

ne lui permettent plus de garder une silencieuse réserve.

Son voisin Jouglas porte une chemise de soie vert pâle et se montre toujours désespéré au sujet de sa santé.

Nous arrivons chez Landau, au regard interrogateur, au visage éclairé, surmonté d'une belle chevelure grisonnante en flamme de punch.

Nous passons chez Lenoir, revêtu d'un élégant pyjama. Ce grand jeune homme, aux manières distinguées, est à juste titre particulièrement préoccupé de l'issue du procès qui va commencer. Il ne ferme pas l'œil de la nuit, nous dit-il, et le seul désir qu'il manifeste est qu'on lui procure des « spécialités » qui lui donneront le sommeil, mais qui malheureusement n'ont pas cours dans la prison.

Desouches, petit homme mince, l'air fin, intelligent, nous accueille avec une courtoise réserve. Il n'est pas inquiet, mais il trouve le temps long ; il écrit sans cesse et à tout instant jette les yeux sur la photographie de ses enfants.

Enfin, pour clôturer, nous pénétrons chez Bolo-Pacha, vêtu d'un complet veston de teinte marron de la meilleure coupe, chaussé de fines bottines vernies, un passe-montagne sur la tête.

Le pacha, étendu mollement sur sa couchette, se lève dès notre entrée, se découvre d'un geste las, mais avec une exquise politesse, et nous demande la permission de continuer à fumer son havane, sa seule distraction et même son unique consolation.

Je lui demande des nouvelles de sa santé, sachant d'avance que je ne devrai pas me laisser trop impressionner par les révélations qu'il me fera au sujet de son état.

« Voilà des mois, me dit-il, que je n'urine pas ; je dois avoir les reins en compote. On m'a soigné au Grand Hôtel lors de mon arrestation, puis on m'a transporté à l'infirmerie de la prison de Fresnes ; enfin me voilà ici et je ne constate toujours aucune amélioration. Je crois bien que je suis fichu et que je n'en ai plus pour longtemps à vivre. »

Bolo était ironiste à son heure et l'heure n'était pourtant pas à l'ironie.

Je l'examine, je lui donne quelques conseils et, voyant que, malgré les craintes qu'il m'exprime, je parais peu inquiet, il juge lui-même que je ne crois guère à une « anurie » qui persiste depuis tant de semaines sans amener des troubles plus graves. C'est à peine, les jours suivants, s'il nous reparle de sa santé. S'armant d'audace, tout souriant, il me dit un beau matin :

« Docteur, je suis sûr que je vous ai connu autrefois. N'étiez-vous pas au lycée de Marseille ? » Sur ma réponse affirmative, voilà qu'il me rappelle que nous sommes, en effet, condisciples. Il s'égaie et il me prouve qu'il a bonne mémoire en me parlant de certains camarades que j'avais presque oubliés, je l'avoue, depuis plus de vingt-cinq ans que j'ai quitté les bancs de notre vieux bahut.

Ces souvenirs mettent dans la suite un brin d'intimité dans nos conversations.

Bolo-Pacha est d'ailleurs un curieux homme, agréable, bon garçon, avec ce type nonchalant et fataliste des Orientaux, bien qu'il ne soit que Marseillais.

Il insiste peu sur son procès : « une histoire qui ne tient pas debout et qui ne va pas durer éternellement », espère-t-il ; il ajoute même un jour cette phrase sibylline : « Je me demande parfois si mon juge n'est pas fou ; je ne comprends rien à tout ce qu'il me raconte et je ne sais vraiment pas où il veut en venir ; je crois bien que c'est lui qui ne doit pas avoir la conscience tranquille. »

Son affaire, si grave et qui devrait l'intéresser à un si haut point, paraît vraiment le laisser presque indifférent. Il préfère parler de ses souvenirs de Marseille, de ses brasseries de femmes où les collégiens « se faisaient hommes », suivant sa propre expression.

Mais son sujet de conversation favori est la cuisine. « Vous avez peut-être bien mangé dans votre existence, docteur, je suis certain pourtant que jamais vous n'avez goûté à une

cuisine aussi exquise que la mienne. Vingt fois à prix d'or on a recherché à me soulever ma cuisinière ; c'est mieux qu'un cordon bleu, c'est une perle, personne ne cuisine mieux qu'elle ; ses sauces sont uniques et j'aurais sacrifié n'importe quoi pour qu'elle ne me quittât point. Aussi, si vous saviez combien étaient recherchées mes réceptions ! Tous les grands de la terre, puis-je dire, qui me lâchent si bien aujourd'hui et ne me connaissent plus, ont défilé chez moi et se sont délectés à ma table. D'ailleurs, vous en jugerez vous-même bientôt, car cette sotte affaire va certainement se terminer ; d'ici très peu de temps, je serai libre et vous allez me promettre d'accepter à dîner. Si vous le voulez bien, j'inviterai même avec vous votre confrère de Fresnes, qui est aussi très gentil... »

Comme je le quittais, Bolo, tout radieux, après m'avoir tellement vanté sa cuisine et dont l'imagination voguait à cet instant certainement très loin, hors des murs de sa cellule, fit tout à coup le geste de me tendre la main. Mon infirmier, stupéfait, le cloua sur place du regard et le Pacha, revenu à la réalité, murmura : « Oh ! pardon, j'oubliais où nous étions et ce que je suis ici ! » Il retomba alors sur sa couchette et je m'aperçus qu'il pleurait...

La dernière fois que je vis Bolo, c'était au parloir des avocats ; il venait d'avoir une faiblesse et se plaignait tellement de souffrir du cœur qu'en hâte on m'avait fait chercher. Un cordial le ranima et j'entends encore le conseil que de sa voix grave lui donnait son avocat du moment : « Allons, Bolo, dit son défenseur qui était en effet infirme, faites comme moi, dont la vie n'a été qu'une longue torture, apprenez à souffrir et, pour calmer vos douleurs, détournez la pensée de votre guenille en récitant des vers...

Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés
Et comme la meilleure et la plus pure essence
Qui prépare les forts aux saintes voluptés !

V

LA PETITE-ROQUETTE

La prison des enfants

C'est la prison des gosses !

On y enferme, à partir de l'âge de treize ans, les garçons ayant commis des délits de droit commun, les chapardeurs, les vagabonds et aussi les fortes têtes dont les parents ne peuvent venir à bout et qu'ils doivent finalement confier à la poigne plus dure des agents pénitentiaires.

La prison des fillettes est à Fresnes; cependant, durant la guerre, une partie de Fresnes ayant été affectée comme prison aux soldats insoumis de l'armée belge, ces petites demoiselles, pas très sages, furent envoyées à Saint-Lazare, d'où on avait eu pourtant tellement de peine à les déloger autrefois.

Pendant longtemps les enfants coupables, lorsqu'ils n'étaient pas recueillis par charité dans des établissements privés, étaient mêlés aux autres détenus dans toutes les prisons et notamment à Bicêtre.

En 1790, un « Comité de mendicité », nommé par l'Assemblée Nationale, ayant visité cet hôpital, fut très ému de la situation de ces enfants et, sur le champ, il fut ordonné qu'ils seraient répartis dans des quartiers spéciaux des Magdelonnettes et de Sainte-Pélagie, où on les employa comme domestiques des condamnés adultes, au contact desquels ils ne pouvaient que se pervertir.

Une ordonnance royale du 9 septembre 1814 prescrivit alors l'institution d'une prison qui serait ouverte à tous les condamnés du Royaume au-dessous de vingt ans.

L'ouverture de cet établissement, confié à la surveillance du Duc de la Rochefoucault-Liancourt, devait avoir lieu le 1er mai 1815 ; les événements du 20 mars arrêtèrent la suite de cet essai (Guillot).

Cependant, en 1812, la ville de Paris avait acheté l'Hôtel de Bassoncourt, quai Saint-Bernard, qui devint plus tard la prison de la Garde Nationale, pour y loger les enfants en correction paternelle ; quelques jeunes condamnés, parmi les mieux notés, furent placés dans la maison de refuge de l'abbé Arnoult, rue des Grés.

La plupart des jeunes détenus avaient été de nouveau réunis à Sainte-Pélagie, où ils se trouvaient dans de déplorables conditions. Au lendemain de la Révolution de Juillet, un Préfet de Police, M. Baude, eut la singulière idée, sans doute pour distraire les condamnés politiques, de les charger de s'occuper des enfants. C'est ainsi que Raspail devint maître d'école.

Le scandale d'un enfant, victime d'odieuses violences de la part d'un détenu, fit décider, du jour au lendemain, le transport de tous ces jeunes garçons à la prison de la Petite-Roquette, dont la construction venait d'être terminée (mars 1876) et qui était, en principe, destinée à remplacer Saint-Lazare, qu'il est question, plus de trois quarts de siècle après, d'y ramener.

Les enfants, tout d'abord séparés individuellement pendant la nuit seulement, avaient durant la journée de fâcheuses fréquentations et ce fut M. Delessert, Préfet de Police, qui prit le parti d'appliquer aux jeunes détenus le régime cellulaire de jour et de nuit, qui est encore en vigueur actuellement.

La Petite-Roquette, située dans le haut de la rue du même nom, à peu de distance du cimetière du Père Lachaise, avait autrefois, comme vis-à-vis, la Grande-Roquette, aujourd'hui démolie, où avaient été fusillés contre le mur de ronde Mgr d'Arbois et les autres otages de la Commune et qui est restée tristement célèbre pour les nombreuses exécutions capitales qui eurent lieu entre les deux grandes portes des deux prisons.

Les bâtiments de la Petite-Roquette, qui dans son ensemble à l'aspect d'un château fort, ont la forme d'un hexa-

gone. Ils entourent une tour centrale à laquelle ils sont reliés par des ponts couverts qui convergent vers cette sorte d'immense tourelle.

Dans cette tour, se trouve la grande et imposante salle cellulaire, servant à la fois de chapelle, de salle d'école et de conférences, et c'est un curieux, mais lamentable spectacle que de voir des centaines de gosses, enfermés dans leurs stalles comme des abeilles captives dans leurs alvéoles, écoutant dans un profond silence l'office ou la leçon.

Le premier jour où je vins assurer le service médical à la Petite-Roquette, une vingtaine de moutards, nouveaux arrivés, se trouvaient réunis au greffe, tête nue, attendant les formalités de l'inscription sur le registre d'écrou.

« Vous verrez, m'avait-on dit, combien tous ces gosses portent sur leur visage les stigmates du vice. » A la vérité, la plupart de ces pauvres enfants avaient l'air surtout penauds; ils étaient là, tête basse, beaucoup versant d'abondantes larmes, et je fus frappé d'apercevoir parmi eux un tout jeune homme, revêtu d'effets militaires fort en désordre et maculés de sang, le seul poilu de la Petite-Roquette, qui, par fanfaronnade, s'était laissé entraîner par de tristes apaches à commettre un crime abominable.

Avant d'être conduit au cabinet médical, je m'intéresse tout d'abord à l'existence claustrale de mes nouveaux clients ; je visite les cellules, à peine suffisantes pour des enfants, d'où ils ne sortent que pour les courtes promenades réglementaires et où ils séjournent la nuit et la journée, où ils sont occupés à de menus travaux qui ne demandent, il est vrai, aucune force physique ni intellectuelle.

Ces cellules ne sont jamais chauffées, aucune installation de chauffage n'ayant été prévue. Il n'y a pas davantage d'éclairage et c'est, dès le jour tombé, la nuit complète pendant quinze heures consécutives en hiver.

Il n'existe pas, bien entendu, de « commodités » ; l'enfant a un simple vase à sa disposition, qui reste là jusqu'à la fin de la matinée, où, à une certaine heure, à l'appel d'une

sonnerie, tous ces petits bonshommes, tenant en mains le récipient, s'en vont en file indienne le vider dans la fosse de la maison.

« Ils ne sont pas commodes, les petits chenapans », annonce d'une voix trop rude pour ce milieu un gardien galonné, plus terrible en paroles qu'en actes, mais qui veut en une phrase lapidaire me résumer la mentalité de ses pensionnaires. Le brigadier me raconte alors qu'à part les menues punitions, peu sévères, mais très sensibles, il est vrai à cet âge, comme la privation d'une pitance ou la mise au pain sec, il est assez rare qu'on soit dans l'obligation de mettre au cachot les plus indisciplinés.

Les cellules de punition de la Petite-Roquette sont d'ailleurs impressionnantes, et les enfants, en général, en éprouvent une certaine frayeur. Il convient de n'en user qu'avec beaucoup de circonspection.

Voilà ce qu'écrivait, dans un rapport, un Directeur de la Petite Roquette, mort récemment et qui semblait peu désigné pour ces fonctions par son ancienne profession de chansonnier montmartrois.

Mais combien la réalité est plus impressionnante encore que la description de M. le Directeur de la Petite-Roquette ! Les cachots sont d'infimes cellules complètement peintes en noir jusqu'au plafond et meublées d'un seul matelas de varech posé sur le carreau.

Une seule petite tache blanche dans un coin : c'est le vase de nuit.

Si l'enfant « rouspète » suivant le terme du gardien, on ferme le petit vasistas qui aère et éclaire la cellule, et c'est alors la nuit complète. En vain le reclus, épouvanté, appelle, se lamente, pousse des cris désespérés ; personne ne répondant, peu à peu ses sanglots s'étouffent, il se tait et s'endort. Pauvre gosse !

Jamais vraiment à Saint-Lazare, qui est loin d'être le palais des douceurs, on n'oserait enfermer dans un semblable réduit les femmes les plus récalcitrantes.

VI

La consultation

Mais la consultation va commencer. Il s'agit bien d'une simple consultation, car il n'y a pas d'infirmerie à la Petite-Roquette ; ici comme à la Santé les malades qui exigent des soins spéciaux et continus sont envoyés à l'Infirmerie Centrale des Prisons, à Fresnes-les-Rungis.

La théorie des jeunes consultants, face au mur, bras croisés, est alignée le long du couloir, auprès du cabinet médical, attendant notre arrivée.

Le gardien, avant de commencer l'appel, tend soigneusement une petite chaîne qui sépare le médecin de son petit client.

Je m'étonne et je supprime la chaîne. Un à un devant moi les malades défilent.

Combien il serait intéressant d'étudier les tares héréditaires et sociales qui ont amené là ces garnements ! Beaucoup sont débiles, physiquement et moralement, êtres incultes dont les yeux sont vraiment sans pensée ; d'autres, véritables graines d'apaches, paraissent au contraire trop précocement intelligents, mais d'une intelligence tournée vers le mal ; il en est enfin de tout petits, qui ne savent que pleurer, qui paraissent implorer notre protection ; ils se désolent d'être en prison, ils n'ont rien fait, disent-ils, on les console d'un mot paternel, on leur prescrit un peu de sirop, récompense hautement appréciée ; un bon sourire éclaire alors le petit visage pâlot et contristé.

Il faut être indulgent pour ces pauvres êtres. La mère travaille à l'usine, le père est aux armées ; il n'y a plus de surveillance pour les petiots et beaucoup, hélas ! usent mal de leur liberté. Ils sont coupables, peut-être, ces enfants, mais ils ont droit sûrement, surtout en ces temps troublés, à des circonstances atténuantes. Décidément, je mérite le reproche qui me fut fait un jour de n'avoir pas « l'esprit

pénitentiaire ». C'est vrai, je l'avoue, je manque de ce genre d'esprit et je ne veux rien faire pour l'acquérir.

Si les jeunes détenus n'étaient autrefois que 150 à peine, leur nombre, lors des dernières années de la guerre, a dépassé 500. Heureusement, l'Administration, dans sa sollicitude, s'ingénie à garder les jeunes détenus le moins longtemps possible à la Petite-Roquette, où ne restent un certain temps que les plus grands, qui ont droit au titre d'adultes et qui y purgent leur peine, lorsque celle-ci n'atteint pas un an de prison.

Mais les adultes, à cette époque, nous n'en avions guère; les mauvais garçons d'antan avaient compris leur devoir et étaient devenus de bons soldats !

L'Administration des prisons, qui ferait, je le sais, encore beaucoup mieux si elle pouvait, tend, de tous ses efforts, à transformer ses jeunes clients en d'honnêtes hommes. Elle a fondé de nombreuses colonies agricoles et professionnelles, où les enfants prennent le goût du travail et où on arrive à redresser les plus mauvais penchants, à rééduquer les esprits les plus portés à mal faire.

Je me souviens de la joie du distingué directeur de Saint-Lazare pendant la guerre, le regretté M. Estachy, qui avait été auparavant directeur d'une colonie pénitentiaire importante, lorsqu'il recevait de ses anciens pupilles des lettres enflammées d'un ardent patriotisme, où ils ne manquaient pas de lui faire connaître les grades et les citations qu'ils avaient mérités ; sa satisfaction fut sans borne, lorsque, me trouvant dans son cabinet, je vis entrer un jeune officier ayant sur la poitrine la Croix d'Honneur, qui se jeta dans ses bras et qu'il étreignit en pleurant ; alors se tournant vers moi : « Vous voyez, Docteur, me dit-il avec fierté, ce que nous arrivons à faire de nos mauvais petits gars. »

Le Directeur avait, lui, le bon esprit pénitentiaire.

VI

Prison des Américains (1918)

Au commencement de 1918, on dut évacuer à Fresnes un grand nombre de petits détenus de la Petite-Roquette, la moitié de cette prison ayant été momentanément cédée à l'autorité militaire américaine pour y enfermer ses soldats insoumis.

Très vite la « Prison des Américains » fut aménagée pour y recevoir ses nouveaux pensionnaires. L'obscurité d'antan fut remplacée par un éclairage intense qui fouillait la maison dans tous ses recoins ; aucun Tommy ne pouvait maintenant espérer se cacher, ou chercher à s'enfuir à la faveur de l'ombre.

Les nouveaux gardiens de l'Administration pénitentiaire américains étaient tous armés de solides gourdins, dont ils faisaient un large usage ; tout autour de la prison militaire, des sentinelles étaient postées sur de hautes plates-formes, revolver ou carabine au poing.

Il était interdit à tout détenu de se montrer aux fenêtres, sinon, dès qu'une tête apparaissait, après un simple coup de sifflet qui servait d'avertissement, la sentinelle épaulait et tirait. On peut voir du reste encore sur les murs de la prison les traces des nombreuses balles tirées par les maladroits, car les bons tireurs, eux, « faisaient mouche ».

« En voilà, disait un de nos gardiens, qui n'hésitent pas à employer la manière forte. Ah ! ils s'y connaissent, les gaillards, pour tenir en respect leurs fortes têtes ! »

Toutes les consignes, tous les ordres, étaient donnés par des feux de mousqueterie ; c'était plus net que de sonner la cloche, et il faut reconnaître que les prisonniers se rendaient mieux compte ainsi que toute rébellion n'avait aucune chance de réussir. On veillait sur eux !

Dès le début de l'installation des Américains à la Petite-Roquette, ces salves tirées à tout propos impressionnaient grandement les alentours. On dit même que, la première

journée, un certain nombre d'habitants du quartier, très effrayés et non avertis, pensant que ces pétarades continuelles pouvaient provenir d'une Bertha d'un nouveau modèle, s'engouffrèrent très vite dans les caves, dont ils ne consentirent à déloger que lorsqu'on les assura qu'ils n'avaient rien à craindre de ces coups de feu tirés par nos amis américains et qui, suivant la cadence et la répétition, voulaient simplement dire : « la soupe est prête », ou « il est l'heure de se coucher » !

§

La paix est revenue, les Américains sont repartis, la Petite-Roquette a été rendue aux jeunes détenus. Mais ici comme dans toutes les prisons, le nombre des prisonniers a singulièrement diminué, et les enfants n'ont heureusement pas fait exception à cette règle. On ne pense plus à démolir la Petite-Roquette. Avant de démolir, il faut rebâtir, ce que ne permet guère l'état de nos finances. Alors voilà qu'on a pensé à envoyer à Fresnes les petits coupables et à transporter à la Petite-Roquette les femmes de Saint-Lazare.

Sans doute, n'a-t-on pas sérieusement réfléchi avant de croire possible la réalisation de ce projet désastreux.

Les cellules de la Petite-Roquette, qui ne sont ni chauffées, ni éclairées, sont à peine suffisantes pour qu'un enfant y respire librement ; comment voudrait-on y enfermer des femmes, à moins pourtant de construire pour elles des bâtiments spéciaux sur les terrains inemployés de la Prison des enfants ?

Dr LÉON BIZARD
Médecin de Saint-Lazare,
Médecin intérimaire de la Santé et de la Petite-Roquette.

DE L'INFLATION EN PRATIQUE

(BERLIN, JUILLET-DÉCEMBRE 1923)

—

Tout a été dit en France, par bonheur, sur les conséquences désastreuses de l'inflation monétaire. Mais les avocats de la bonne cause se sont surtout placés à un point de vue très général. On a parlé de l'Inflation ; on a étudié ses réactions sur le Rentier, sur l'Entrepreneur, sur le Salarié, et « l'homme dans la rue » a eu souvent quelque peine à se reconnaître parmi ces abstractions synthétiques. Presque en même temps, on lui a montré le relèvement si rapide de l'Allemagne ; on a dressé le tableau de l'activité débordante, de la vitalité menaçante de nos voisins ; et il a pu voir lui-même à chaque instant des voyageurs allemands dépenser sans compter pour leur commerce ou leur plaisir. Ces réalités visibles tendent à effacer, dans les esprits, les dangers, les souffrances, les ruines qu'on a dépeints. On se prend à dire qu'une faillite monétaire n'est peut-être pas une opération aussi détestable que le prétendent les théoriciens de l'économie politique et qu'au demeurant, les profits en sont tangibles.

Pour moi, l'occasion m'a été donnée de suivre de près, à Berlin, la dernière phase de la disparition du mark, et il m'a paru que les notes prises alors sur le vif ne seraient pas sans intérêt pour fixer quelques idées et montrer ce que peut être, en pratique, la douceur de vivre dans un pays dont les signes monétaires perdent, d'heure en heure, de leur valeur. Je m'excuserai ici, une fois pour toutes, du tour forcément personnel que je dois donner à mes souvenirs : aussi bien est-ce peut-être la meilleure justification de mon témoignage.

Qu'il s'agisse bien d'une dépréciation mesurable heure par heure, c'est ce qu'il est facile de montrer en rappelant quelques chiffres rébarbatifs, mais nécessaires, pour donner un ordre de grandeur. Le 6 août 1923, à la Bourse de Berlin, le franc vaut 96.000 marks ; le lendemain, il est à 190,000 ; le 8, il monte à 276.000. Un mois plus tard, le 7 septembre, il dépasse largement le million (1.860.000 marks), et le 8, il approche de 3 millions. Mais c'est en octobre que les chiffres deviennent véritablement imposants : 14 millions pour un franc le 1er octobre — 19 le jour suivant — puis 32 (4 oct.), 50 (8 oct.), 182 (10 oct.), 306 (11 oct.). Le milliard est brûlé et ce mois néfaste se termine à 2 350 millions, tandis que novembre clôture à 224 milliards pour un franc. Encore ce dernier cours était-il purement officiel, puisque, à ce moment, des intermédiaires offraient jusqu'à 400 milliards pour notre modeste franc (1).

Au reste, pour mettre un peu d'ordre dans cette astronomie, voici le point de départ et celui d'arrivée définis par une devise stable, le dollar américain.

1 mark-or représente en marks-papier :	Date	Cours du dollar en marks-papier	Temps écoulé (2)
1	juill. 1914	4,19	
10	janv. 1920	41,	66 mois
110	3 juill. 1922	420	30 —
1.000	21 oct. —	4,430	108 jours
10.000	31 janv. 1923	49,000	101 —
100.000	26 juill. —	760.000	176 —
1.000.000	8 août —	4.860.000	13 —
10.000.000	7 sept. —	53.000 000	30 —
100.000.000	3 oct. —	440.000.000	26 —
1.000.000.000	11 oct. —	5.000.000.000	8 —
10 000.000.000	22 oct. —	40.000.000.000	11 —
100.000.000.000	10 nov. —	400.000.000.000	19 —
1.000.000.000.000	22 nov. —	4.200.000.000.000	12 —

Traduisons ce dernier chiffre pour les non-initiés et disons qu'à la date du 22 novembre un dollar valait à Berlin quatre mille deux cents milliards de marks.

(1) Le cours de stabilisation définitif a été voisin de 200 milliards.

(2) D'après *Wirtschaft und Statistik*.

Ces données sont d'ailleurs plus ou moins connues. Ce qui ne l'est guère et ce que nous voulons nous efforcer de montrer, ce sont les répercussions de cet effondrement sur la vie de chaque jour. Mes carnets de chèques, dont les talons restent les témoins de presque toutes mes dépenses, me serviront de guide. Un mot est nécessaire, d'abord pour expliquer cet emploi constant des chèques. Par définition, l'usage du chèque suppose l'existence d'un compte en banque et on voit mal, *a priori*, pourquoi je m'obstinais à conserver et alimenter un compte de dépôts de fonds en marks dont la dépréciation, chaque jour, devait m'atteindre lourdement. Mais, précisément, je prenais grand soin de ne tirer des chèques que sans provision. Le reproche que je devine d'une immoralité cynique doit être écarté. En fait, l'honnêteté dans les transactions n'est qu'un souvenir aboli et dépourvu de toute signification, quand l'expression des dettes et des créances n'a plus elle-même aucune réalité. En conscience, la moralité est impossible. Au surplus, mes chèques ont toujours été fort exactement honorés et je suis resté scrupuleusement dans les limites d'un Code, un peu périmé il est vrai et mal adapté aux conditions nouvelles de la vie. Voici le mécanisme de l'opération : je reçois, le lundi matin, la note de l'hôtel où j'habite, « l'Adlon ». Elle se monte à 100 millions de marks, soit 75 francs au cours du moment. Je tire, non sans une certaine satisfaction intérieure, un chèque de 100 millions. Il est remis le lendemain par l'Hôtel à sa banque. Celle-ci passe des écritures nombreuses, procède avec lenteur à diverses opérations de compensation et ma propre banque est enfin invitée à payer, le jeudi. J'ai donc quatre jours devant moi. Le lundi et le mardi, je laisse mon compte soigneusement vide et, le mercredi seulement, je vends en Bourse le nombre de francs nécessaire pour faire verser 100 millions à mon compte. Au train que mène le mark, il est probable que 40 francs ou moins encore y suffiront. En gagnant trois jours, j'ai gagné 50 o/o ou plus.

Il est bien naturel, dans ces conditions, de généraliser dans toute la mesure possible l'emploi des chèques. Comme je l'ai dit, je payais d'abord par ce moyen toutes mes notes d'hôtel qui ne laissaient pas de représenter des mouvements de fonds impressionnants : 54 millions pour 3 jours, le 23 août — 62, le 25 — 100, le 29, — 140, le 1er septembre. Mais la chute du mark se précipite et les prix s'efforcent de la suivre : ma Trésorerie devient pareille à celle d'un grand Etat : 290 millions le 19 septembre, — 476, le 21 — 500, le 27 — 800, le 7 octobre et un milliard 777 millions le 10. A ce moment, ma chambre coûtait 500 millions par jour. Les 277 millions restants représentaient les petits déjeuners.

Bien entendu, je payais en chèques les dépenses les plus diverses, aussi bien des déjeuners — dont l'un de 237 millions, à quatre, le 7 septembre — qu'une bouteille d'eau de Cologne, pour 20 millions, le 2 septembre. On notera qu'au cours de ce jour, cette dernière opération était particulièrement brillante. C'était le matin, dans un grand magasin, le K. D. W. (3); je prends mon eau de Cologne et je m'avise que, en vérité, c'est pour rien : de toute évidence une Direction un peu lente et routinière n'a pas encore tenu compte des cours cotés en Bourse la veille. Aussitôt je me précipite dans l'ascenseur et je cours vers un autre rayon, lointain hélas! où j'avais remarqué de belles porcelaines. Malheureusement, dans le temps du trajet, tous les prix avaient été relevés de 100 o/o sur un coup de téléphone : mes « Rosenthal » étaient devenues inabordables.

On me pardonnera cette petite anecdote, parce qu'elle montre assez clairement avec quelle agilité doivent être surveillées, en telles circonstances, les dépenses à engager. Les fonds de roulement nécessaires à la vie quotidienne étaient infiniment délicats à régler. Tout excédent en portefeuille avant la Bourse se volatilisait sans recours possible.

3) *Kaufhaus der Westens.*

La difficulté fut grande, surtout à partir de la seconde quinzaine d'octobre, quand les chèques cessèrent d'être acceptés. Il fallait calculer chaque jour très exactement les espèces nécessaires jusqu'au lendemain. Comme les mouvements des prix étaient désordonnés, les prévisions les plus rationnelles étaient constamment démenties par l'apparition d'un excédent ou d'un déficit. Dans le premier cas il fallait remployer, en achetant n'importe quoi avant qu'elles ne s'évaporent, les resources restantes. Ceci même était un peu moins facile qu'il ne paraît. Un matin, par exemple, il me restait quelques cent millions sans affectation : une invitation impromptu à dîner était la cause de ces disponibilités déplorables, car les cours annoncés devaient être fatals à mes marks. J'entre donc dans un magasin, je vois un flacon d'Odol à 40 millions et j'en demande deux. Le marchand consent à m'en vendre un : mais il refuse de me céder le second avant la Bourse de l'après-midi, et à un prix à fixer à ce moment-là : il lui fallait quarante millions de petite monnaie avant midi, mais pas davantage, et il était décidé à limiter à ce chiffre le montant de ses ventes de la matinée. Ce malthusianisme commercial, pour paradoxal qu'il paraisse, dénotait un sens aigu des contingences, mais on peut croire qu'une telle inversion de la mentalité mercantile est la suite de nombreuses et douloureuses expériences.

Dans le cas inverse, c'est-à-dire si mes prévisions de dépenses avaient été trop serrées, comme par exemple quand j'avais été obligé de faire une course imprévue en taxi, la situation devenait inextricable : pas d'argent et, naturellement, pas de crédit. C'est ici qu'il faut chercher la raison pour laquelle les chèques ont continué de circuler en Allemagne bien au delà du terme qu'aurait dû leur assigner la dépréciation du mark. L'absence de tout crédit se passe d'explication : dans un temps où l'argent se déprécie à toute vitesse, personne ne veut être créancier. En fait, j'ai connu, sur le marché libre, des taux d'intérêt de 30 o/o au jour le jour,

qui n'empêchaient pas le débiteur de réaliser des profits substantiels à l'encontre d'un prêteur trop débonnaire. L'absence de moyens de paiement est plus difficile à faire concevoir à qui n'a pas vécu dans un système monétaire chaotique. Un fait est pourtant bien évident : ce qui compte, ce n'est pas la valeur nominale de la masse des billets en circulation, c'est son pouvoir d'achat réel. Or, à partir de juillet 1923 le rythme de la dépréciation du mark était devenu plus rapide que l'accroissement de la circulation. L'émission pourtant formidable de nouveaux billets n'entraînait pas création d'un pouvoir d'achat supplémentaire, et contribuait seulement, avec un décalage variable, à accélérer la dépréciation. Autrement dit, la valeur exprimée en or des milliers de milliards de marks en circulation (4) baissait avec des soubresauts variés, jusqu'à tomber, au milieu de novembre, très au-dessous de 100 millions de marks-or. Plusieurs semaines auparavant, le stock monétaire était déjà devenu ridiculement insuffisant pour les besoins d'un pays de 60 millions d'habitants. De là une « crise de moyens de paiement » plus ou moins accusée, mais constante, par quoi se traduisaient, même pour les étrangers, les pires inconvénients du désordre monétaire.

Il nous est à peu près aussi difficile de les imaginer en France que de nous représenter un monde où les lois de la pesanteur ne joueraient pas. Vous avez un compte en Banque, largement créditeur ; mais vous ne pouvez rien y puiser, puisque la Banque n'a, matériellement, pas d'argent à vous donner. Ainsi, tout se passe comme si les banques d'un grand pays moderne étaient toutes à la fois en état de cessation de paiement : c'est un gâchis kolossal.

En de telles circonstances, on accepte en paiement n'importe quoi. C'est ce qui explique l'abondante floraison de monnaies de toute nature — mais également mauvaise —

(4) Billets de la Reichsbank en circulation :
31 juillet 1923 : 43.594 milliards de marks ;
30 novembre 1923 : 400.000 milliards de marks.

dont la superposition augmentait encore la confusion générale. Chacun battait monnaie (si l'on peut dire) pour être sûr de ne pas en manquer. Les villes, les communes urbaines, le dernier des bourgs campagnards tiraient force billets, en même temps que les Chemins de fer, les Banques, les Grandes Entreprises, les Compagnies de navigation... Chacun y trouvait son profit, sauf les porteurs. Ajoutons enfin que le Reich lui même avait plusieurs monnaies d'Etat en circulation : marks-papier et monnaies « à valeur constante », portant en vain imprimés les mots magiques de bons or et de bons-dollars. De là un enchevêtrement des changes officiels et libres dont j'essaierais inutilement de donner une idée...

Pour l'étranger, dont les revenus s'exprimaient en monnaie saine, le spectacle n'était pas sans variété. Il y avait parfois des images amusantes sur ces vignettes éphémères qui furent l'occasion de quelques plaisanteries excellentes. Ainsi, un commerçant avide de publicité avait lancé au début de septembre un billet de la Sainte Farce de un billion (mille milliards). D'une impression beaucoup plus soignée que les vrais, ce billet circulait six semaines après, sans que les porteurs prissent garde aux textes imprimés, d'apparence rituelle, leur garantissant un remboursement... en charcuterie (5).

On conviendra que, pour un Allemand, il ne s'agissait pas d'un spectacle plaisant. Bien entendu, chacun là-bas possédait quelques bonnes devises étrangères, livres, dollars, couronnes ou francs ; mais pour l'homme dans la rue, c'était fort peu de chose Quels qu'aient été ces palliatifs, les salaires étaient payés en marks, les rentes sur l'Etat en marks, les dividendes en marks. Ces dividendes, d'apparence mirifique, ont donné naissance à la légende de la prospérité des entreprises en période d'inflation. Pour moi, j'ai vu mettre en paiement un dividende de la Deutsche

(5) Il y avait aussi cette paraphrase cocasse : « Quiconque accordera crédit à ce billet sera saigné pour dérangement cérébral.

Bank de 250.000 marks, qui faisait rêver, à Paris, nos épargnants, à un moment où un ticket d'autobus coûtait 150.000 marks.

J'ai vu aussi la misère profonde de l'immense majorité du pays se manifester sous des formes qui, en tous lieux, ont toujours exprimé la souffrance du peuple : la mendicité, les vols, les émeutes.

En 1923, les émeutes alimentaires, pour ainsi parler, ont été constantes en Allemagne. Elles ne se sont pas étendues parce qu'elles ont été réprimées énergiquement par ces troupes d'élite qu'on appelle « Schupos », à l'usage des Alliés. La scène est classique : de pauvres diables, après de longues heures d'attente, pillent une boutique. La Schupo arrive en camion et tire. Après quoi les sommations sont faites dans les formes réglementaires : *Achtung es wird geschossen* ! « Attention ! On va tirer ! » Ainsi vont les choses en Allemagne.

Mais si les émeutes étaient étouffées, le vol, par contre, prospérait. Nous n'avons guère l'idée de ce que peut être le respect de la propriété dans un système social en décomposition. J'ai expliqué plus haut comment l'honnêteté était impossible et pourquoi le vol, sous toutes ses formes, était presque nécessaire. Dans certains grands hôtels, les escaliers étaient condamnés. Toute la circulation se faisait par les ascenseurs, de façon qu'un certain contrôle pût être exercé. Des affiches de la Direction avertissaient chacun de la prime qu'il recevrait s'il faisait arrêter un voleur. Dans le Tiergarten, les statues de bronze étaient sciées et emportées, parce que le bronze est une richesse réelle. La difficulté au vol, en effet, était de procurer de telles valeurs ; il importait assez peu de prendre de l'argent, et un portefeuille était préférable à son contenu. Les dents en or, surtout, étaient recherchées et plus d'un paya d'une agression une dentition trop fastueusement réparée.

Sans contredit, les plus malheureux étaient ceux qui ne savent ni se révolter, ni voler : toutes les classes de la bour-

geoisie, sauf quelques grands chefs d'industrie. J'ai vu tous ces gens-là ne faire qu'un repas chaud par jour et manger, à midi, sur un banc ou un bureau, du pain de seigle, parfumé d'une graisse innommable. Assurément, ils ne mouraient pas de faim ; ils maigrissaient seulement beaucoup, tandis que, au moral, le problème de la pitance quotidienne donnait une occupation constante et un prix singulier à leur vie. Mais la question n'est pas là : entre la façon dont nous vivons encore dans notre doux pays de France et le point où on meurt de faim, il y a, fort heureusement, une marge considérable, toute remplie de longues souffrances. J'ai vu très réellement de vieilles gens se noyer lentement dans la misère montante, et j'ai rencontré partout des mendiants en jaquette qui serraient le cœur.

§

On m'objectera, je le sais, que ces souffrances, pour réelles qu'elles aient été, ont eu du moins le mérite de ne pas durer très longtemps. Le redressement économique de l'Allemagne n'est pas discutable. Mais il s'agit ici de savoir dans quelle mesure il a rendu aux Allemands la vie abondante qu'ils connaissaient avant la faillite monétaire. Pour beaucoup, la question ne paraît même pas devoir se poser. A Paris, à Cannes, à Saint-Moritz, des Allemands nombreux mènent un train magnifique, insolent pour des Français. Une vendeuse parisienne demandait un jour à une dame berlinoise qui achetait le magasin, ou à peu près : « Pourquoi ne payez-vous pas les réparations ? » Le mot est charmant. Mais ceci, c'est encore une autre histoire. Pour nous en tenir au sujet que nous nous sommes fixé, nous remarquerons que le faste des Allemands à l'étranger s'explique très simplement par le prix excessif de la vie en Allemagne, ce prix n'étant lui-même, à y bien regarder, que la conséquence et l'expression évidente de l'appauvrissement général du pays. Puisque la vie est là-bas trois ou quatre fois plus chère qu'ici, il est bien certain

qu'un Berlinois peut vivre très largement à Paris et faire encore quelques économies. On me permettra, si l'on veut bien, un dernier souvenir personnel qui illustre les conséquences de ce déséquilibre des prix. L'hiver dernier j'avais sous-loué, au Kurfürstendamm, un appartement au prix de 100 dollars américains *par mois*. Mon bailleur, de son côté, ne payait au propriétaire guère plus de 120 dollars *par an*. En fait, il vivait fort paisiblement à San-Remo des rentes que je lui faisais et qui suppléaient, en partie, à la perte de la quasi-totalité de sa fortune.

Reste encore à étudier la vie de l'Allemand chez lui. Je reconnais que le spectacle en est désobligeant pour un Français. Il voit, autour de lui, dans les hôtels ou au théâtre, des Allemands dépenser des sommes qui, exprimées en francs, paraissent écrasantes. A l'Adlon, par exemple, il faut combiner des menus artificieux pour que l'addition ne dépasse pas 100 francs par tête pour un modeste repas, cependant que s'alignent sur les tables voisines les bouteilles de « seckt », à 200 ou 250 francs l'une. Un repas un peu soigné, chez Horcher, par exemple, avec des vins corrects, coûte 4 ou 500 francs par personne ; on me croira sur parole : ce sont là des imprudences qui ne s'oublient pas.

Ces contrastes n'ont pas manqué de frapper les voyageurs étrangers et les observateurs de passage les mieux qualifiés. Les conclusions qu'il convient d'en tirer doivent toutefois être complétées par une connaissance plus approfondie de la vie outre-Rhin. On peut d'abord affirmer, sans paradoxe, que ces réjouissances extérieures, ces ripailles bruyantes, tiennent en grande partie à la médiocrité même de la vie de chacun dans le privé. Force Allemands mangent chaque jour chez eux des saucisses trempées dans de la moutarde et des rutabagas invraisemblables qui, tous les samedis, prennent en public une réconfortante indigestion.

Il est certain, d'autre part, qu'après les sévères leçons de 1923, le goût et la notion même de l'épargne se sont obs-

curcies, pour longtemps je le crains, dans les cerveaux allemands. On dépense immédiatement tout ce qu'on gagne, c'est-à-dire que la crainte et l'horreur des signes monétaires poussent à les transformer, rapidement, en valeurs, en objets, en sensations réels.

Il est certain, enfin, que les traitements et les salaires sont fort élevés et qu'un Allemand en âge de travailler peut vivre — non pas à beaucoup près, comme nous mêmes, — mais confortablement. Il faut prendre garde, cependant, à deux correctifs. Le premier est que cet Allemand ne peut plus compléter les revenus du travail présent par ceux du travail passé. Les dividendes distribués par les entreprises privées ne sont pas reluisants; quant aux fonds publics, ils ne payent rien. Ceci n'est pas négligeable et il suffit d'examiner notre propre situation pour le comprendre clairement.

La seconde caractéristique de la vie allemande actuelle est sa précarité. Il faudrait, pour la faire bien saisir, reprendre le problème de plus haut. Rappelons seulement que le relèvement de l'Allemagne est commandé par le concours de l'argent étranger. En fait, beaucoup d'entreprises et des plus importantes ont été à peu près dénationalisées. La Deutsche Bank, elle-même, de glorieuse mémoire, n'est plus en grande partie qu'une succursale de banques anglo-saxonnes, Schröder, de Londres, et Speyer, de New-York: un organe de répartition de cette matière précieuse, gaspillée, disparue en Allemagne et pourtant indispensable à la Production : le Capital. Actuellement, tout va bien : des intérêts élevés sont payés aux prêteurs enchantés, des traitements élevés sont servis aux employés qui peuvent de temps en temps se payer une petite fête. Le revers du tableau, c'est que les prix allemands restent sensiblement au-dessus de ceux du marché mondial. Or, comme on l'a dit depuis longtemps, l'Allemagne n'est qu'une usine de transformation : elle incorpore du travail dans des matières premières achetées au dehors. Mais elle ne peut les réex-

porter que si elle ne paye pas trop cher les frais de fabrication. Il faudra donc, sous peu, réduire dans des proportions sévères les salaires et les traitements ; et il le faudra d'autant plus qu'il sera nécessaire de continuer à payer aux prêteurs étrangers des intérêts plus élevés qu'ailleurs pour retenir en Allemagne leurs capitaux.

Tout ceci, assurément, n'est qu'une esquisse très générale, dont les lacunes sont certaines et ne m'échappent pas. Pourtant, si résumé que soit ce tableau, je le crois exact dans ses grandes lignes. Une banqueroute monétaire totale s'est produite dans un système économique moderne entièrement basé sur le crédit. Le bilan d'ensemble ne pourra en être dressé que plus tard. Mais sans faire état de conséquences lointaines encore imprévisibles, on peut inscrire dès à présent au passif des souffrances individuelles profondes et continues, des injustices sans nombre, destructrices des notions fécondes de morale, de travail, d'épargne — une régression formidable du niveau matériel de la civilisation.

F.-F. LEGUEU
Ancien Chef du Service Financier
de l'Ambassade de France à Berlin.

REFAIRE L'AMOUR [1]

XIV

L'oubli ? A n'importe quel prix, décidément, il ne me paraît plus possible. Cette petite fille n'est pas revenue et, confondant les deux préoccupations sensuelles, c'est encore *l'autre* que j'attends. Je n'ai pas quitté Paris par politesse, parce que je ne veux pas que Bouchette heurte son joli nez court à la porte de bois. Or, voici un mois qu'elle n'a pas donné signe d'existence. Son imprudence à se montrer en public au *Faubourg*, le seul endroit où l'on rencontre des gens de sa caste, a peut-être attiré l'atention de ce mari (ou de cet amant) jaloux. On a beau demeurer dans l'obscurité comme un hibou espagnol, on finit toujours par découvrir son infortune, surtout si on a des amis bien français. Nous ne l'avons pas trompé, cet époux qui ne tient qu'à la possession légitime et je ne crois pas, cependant, qu'il lui reste une chance sur mille d'échapper à sa prochaine naturalisation. Pauvre hibou ! Et pauvre moi !

J'ai rendu la couronne, que m'avait confiée la princesse Servandini, dans une loge de l'Opéra-Comique, en présence du docteur Boreuil. Elle m'a dit, très doucement, et sa voix ressemblait au bruit d'un ancien changement de marche :

— Vous avez tort, Montarès. A votre âge on se range, et nous aurions fait de beaux voyages.

Je lui ai répondu, en baisant ses mains sèches, avec une ferveur très pieusement imitée :

(1) Voyez *Mercure de France*, n°s 643 et 644.

— Je suis, hélas ! un voyageur distrait, Madame.

Quant aux... distractions, une à une, elles sont tombées en tournoyant dans le vide, autant de pétales de fleurs allant rejoindre la grande rivière qui passe emportant son secret, son noyé, tout au fond.

Sorgah est malade. Clara Lige, tellement vulgaire ! Hubertine Cassan exige un portrait nouveau dans tous les illustrés et Raoule Pierly me parle de littérature, ce à quoi je ne comprends rien.

Partir ? Les beaux voyages ? On ne sait pas à quel point le paysage est, en effet, un état de l'âme et comme il devient une perturbation douloureuse pour celui qui le contemple avec des yeux ailleurs. J'ai espéré, un instant, fuir en emmenant Bouchette comme un brin de muguet dans le porte-bouquet de la voiture. On irait s'échouer sur une plage déserte, avant les baigneurs, ou en pleine campagne pour lui entendre faire des réflexions amusantes ; Bouchette me boude. Elle est fâchée. On s'est mal séparés. J'étais nerveux. Je lui ai parlé durement. Je redoutais l'étreinte irrésistible qui l'empêcherait de m'échapper et ferait, enfin, de nous deux, le couple désassorti, mais rivé à la plus tyrannique des habitudes. Rien n'est traître comme la différence de classes, en amour, Instinctivement, Bouchette s'en rend compte. En outre, ce qu'elle désire est inadmissible, au moins pour moi. Elle ne reviendra peut-être jamais. Etrange sensation de délivrance !... J'aurais dû exiger son adresse, son véritable nom. Des lassitudes incompréhensibles me paralysent, maintenant. Je n'ai de volonté que pour goûter la douleur d'aimer *l'autre* sans aucun espoir.

... Et je pense à cette chose qui pousse peu à peu sur l'arbre mort, le platane décapité, cette tige naissante d'un vert pâle, terminée par l'embryon d'une feuille, de cette chose inouïe, de ce miracle de la résurrection végétale permettant au platane centenaire d'assister à l'éclosion de sa dernière branche. Je m'imaginais un de ces horri-

bles petits champignons vénéneux, fruit de la malsaine humidité des printemps parisiens, un revenez-y du poison mystérieux qui a tué ce grand corps mis en cage, et c'est bien sa propre race qui lui offre ce gage de verdeur. Avec qui fait-il l'amour, celui-là ? Ou est-ce une galanterie posthume en l'honneur du portrait de la femme nue ?

Nous sommes en Mai. Le temps est, ce soir, tiède comme un bain délassant. J'ai dit à mon chauffeur de garer la voiture derrière un pavillon du Bois et de m'attendre. Ils seront nombreux, les chauffeurs qui attendent leur patron ou leur patronne en bonne fortune sous les halliers aux verdures nouvelles ! On prétend que les allées un peu écartées des grandes voies ne sont pas très sûres, vers une heure du matin. Allons donc ! Les malfaiteurs eux-mêmes pensent-ils à d'autres exploits, par ce temps-ci, qu'aux exploits amoureux ? J'ai un revolver dans ma poche pour le... surplus et, si je vaux un homme, Sirloup vaut deux chiens.

La nuit est délicieuse. Elle est une de ces surprises que notre climat, toujours si pluvieux, nous réserve quand tout nous semble perdu, gâché, hors de saison.

C'est un des souvenirs d'une autre existence que les vieillards regrettent en nous racontant des histoires qui font sourire nos âges mûrs et se moquer les jeunes gens. On s'est habitué à tout : aux étés froids, aux hivers fiévreux et aux verglas de Juin. Nous ne nous étonnons plus de rien, surtout depuis la grande guerre. Le climat se désaxe comme nos cerveaux. On peut impunément réhabiliter les traîtres, déclarer acquis le bien volé et admettre la bonne foi de l'Allemagne. Ça ne nous remue plus aucune fibre. Nous avons subi l'ablation d'un lobe cérébral où nichait le bon sens et toutes les culbutes nous paraissent inévitables. Le tour de force est devenu le tour de farce. On serait seulement déçu d'apprendre que ça n'irait pas plus loin.

J'ai entendu, dernièrement, chez une bourgeoise très collet-monté, son fils, un de mes camarades, répondre, parce que sa mère le pressait de se marier, d'épouser la charmante jeune personne moderne qu'elle lui prônait comme la meilleure des *garçonnes* : « Non, maman, n'insiste pas. Je ne suis pas pédéraste. »

J'ai filé pour ne pas pouffer devant cette vieille dame fort comme il faut, qui allait certainement me demander ce que ce mot voulait dire.

Oui, la nuit est délicieuse. Je rentrerai tard ou je ne rentrerai pas du tout, dussé-je camper comme un homme sauvage. Sirloup m'a suivi, peu soucieux de garder l'auto durant les beuveries de Messieurs les chauffeurs. Le voilà ivre, lui, de cette liberté complète, sans témoin gênant, sans compagne amoureuse ou capricieuse, absorbant l'attention de son maître : on joue nous deux. Je lui jette un caillou et il s'élance follement heureux de le distinguer parmi les mille et un cailloux de l'allée, aux feux de ses deux topazes flambantes. Il court à travers les pelouses pour y chasser de menues bestioles que son galop frénétique expulsera de leur trou. Puis il revient, fait vivement le tour de ma personne pour s'assurer que rien ne me menace. Je l'entends haleter derrière mes talons. Loup et berger, il me guette et me garde, voudrait sauter sur mes épaules ou se coucher à mes pieds. Ah ! que c'est beau une animalité pure ! Aucun autre intérêt ne le guide, celui-là, que l'amour pour son maître, et cet amour est pourtant fait, extrait, de tous les intérêts réunis. Il représente l'intérêt suprême de la fidélité. Sirloup est un monstre et un innocent. Sur un signe de moi, il tuera ou sauvera quelqu'un... mais il attendra le signe. Il ne sait rien de mieux que mes ordres.

Combien la douceur de l'air est émouvante ! La fluide clarté de la lune double toutes les lignes noires du paysage d'un ourlet de blancheur opaline. On dirait que ce beau sein de femme, penché sur nous, laisse couler

une rivière de lait nourrissant de sa lumière toutes les bouches d'ombre tendues avidement vers lui. Quel calme, dans ce parc immense dessiné pour le seul plaisir du regard ! Qui donc le connaît bien, la nuit, ose le hanter, quand toutes les rumeurs s'apaisent, que la grande ville, derrière lui, semble se taire pour écouter chanter ses rossignols ?

Malgré moi, le peintre travaille : je peuple de nymphes ces pelouses qui se déroulent en tapis de velours allant tremper dans l'eau des lacs et s'y franger d'émeraudes. Je vois danser mes belles illusions en rondes multiples, tantôt légères comme le brouillard de ces prairies artificielles, tantôt comme des écharpes tendues ou des ailes transparentes.

Et la mélancolie de la solitude s'abat sur moi, m'étreint à me suffoquer.

Que t'ai-je fait, ô Nature, pour que tu me condamnes à errer seul parmi tes merveilles, amant toujours épris, sans trêve ni repos, de ce que tu as de plus cruel : le tourment de la volupté. J'aime et j'ai oublié tes plus naïfs commandements, tes ordres les plus impérieux, ô toi, maîtresse des maîtres, et n'est-ce pas toi, par-dessus tout, que j'aime, toi la beauté qu'on ne peut maquiller, toi qui transpirais sous tous les masques, nudité vivante et ardente qu'on ne pourra, probablement, atteindre, posséder, qu'en se couchant pour toujours au lit de la tombe ! Nature, marâtre et amante tout ensemble, pourquoi m'as-tu doué de ta puissance aveugle, inutile, si, vraiment, aucune de tes créatures humaines ne peut l'égaler... ou la détruire ? Vieux sans avoir subi la déchéance de la maladie, j'ignore le doute et la peur. Je demeure debout, indéracinable comme l'arbre, là-bas, le centenaire décapité dont le cœur, la flamme végétative ne veut pas mourir... et on dit encore de moi : *le beau Montarès*. Que veux-tu donc que je devienne si jamais personne, dans la foule de tes nymphes ou de tes filles,

de mes illusions ou de mes réalités, ne consent à s'unir à moi pour une éternité de caresses ?

J'aime l'amour, « j'ai la fureur d'aimer », pour refaire la sinistre déclaration de Verlaine, et j'ai trahi l'amour parce que je l'ai compris trop tard. Tout ce que j'ai possédé, je l'ai perdu pour ne pas avoir su me l'expliquer à moi-même ou l'apprécier. Je ne peux qu'une réalisation : être heureux au-dessus de tous les bonheurs ordinaires, être surhumain au-dessus de la faiblesse humaine qui me jalouse, m'a pris en horreur, me punit... Or, je ne suis pas coupable, sinon d'être moi, quelqu'un que tu as enfanté à ton image, Nature, un être aveugle s'en allant à tâtons vers sa destinée.

J'ai toujours été la proie d'une nuit de printemps et jamais je n'ai pu résister au corps invisible qu'elle me représente, qui embrase le mien, fait frémir, sous ma peau, ma chair et sous ma chair mes os qui brûlent. Où est-elle donc, cette compagne insolente qui joue de moi, enflamme mes lèvres et me force à lui livrer tous les baisers, jamais rendus ? Est-ce une mère trop tendre, qui cherche à consoler le fils dont elle redoute les caresses, ou une amante désespérée qui poursuit, de son ombre, l'amant qui l'a trahie ?

Je suis arrivé devant le lac sans rencontrer personne. Je me rappelle les cygnes. Je vois celui qui s'estompait derrière la tête brune de Bouchette, cet hiver. Les cygnes dorment et bercent mon désir sous leur duvet irritant, la petite houppe à poudre de Bouchette qui leur fut arrachée. La merveille du ciel, bleu-marine, se mire dans les reflets soyeux de l'eau, la rend profonde comme celle d'un océan. Quelle douceur ce serait d'aller aborder là-bas, dans l'île, de courir sous les saules où sa nudité pâle rendrait anxieux les grands oiseaux. Mais non, rien ! Tout est en rêve parce que jamais ne sonne l'heure de l'opportunité des beaux hasards. Et, du reste, nous, les hommes trop civilisés, nous avons le talent de les repous-

ser pour des raisons qui ne sont pas la raison, mais des préjugés imbéciles. Nous ne savons offrir le bonbon *Alibi* qu'en toute connaissance de cause, nous sommes les aventuriers, qui ont la terreur de l'aventure, sans vrai courage, sans audace, sans tout l'amour,ce pourquoi nous ne sommes pas dignes de vivre, même à notre époque où tout est permis.

XV

— Qu'as-tu, mon chien ?

Sirloup tombe en arrêt du côté de la tache noire de ce bosquet, un endroit recouvert par les guirlandes d'un lierre magnifique, une sorte de grotte, une chambre de verdure dont l'entrée se montre ronde, tel le couloir d'une tanière de fauve.

Il y a certainement là des gens cachés, des malfaiteurs ou de pauvres diables dormant à la belle étoile, sans autre étoile que l'œil indiscret de la lune se glissant sous les branches, car la lune, dans son plein, ne souffre aucune rivale.

Sirloup gronde, la queue en fouet. Planté sur ses quatre robustes pattes, il est prêt à bondir. Je lui flatte les oreilles, le calme. Faut-il douter de la sécurité du Bois ? Le décor est si merveilleux dans son immobilité de toile de fond et, au premier plan, ce saule argenté, rideau scintillant de paillettes, abrite sous lui des fleurs d'eau presque roses, grosses comme des têtes d'enfants émergeant de leur bain ! Une aventure de guerre ne me déplairait pas. Je suis irrité par cette splendeur gaspillée. J'ai la mauvaise habitude, ainsi que tous les hommes, de me croire le centre de l'univers, au moins quand je suis seul, et ce n'est pas une aventure de banale tendresse qui étancherait ma soif après avoir bu à la coupe de la nature. Il me faudrait une bataille et du sang pour me distraire des distractions ordinaires. Elle avait bien rai-

son, *l'autre*, de me dire jadis : « Pourquoi ne peut-on pas mourir... pour éterniser enfin ce qui ne dure pas ? » Et... comme j'ai eu tort de ne pas l'avoir tuée ! Ah ! Refaire l'Amour, son amour, tous les amours en l'unique Amour! Être deux, assez forts, assez grands, pour recréer le monde, puisque le monde est en nous et que le décor, les cités les plus sombres ou les plus clairs paysages, n'existent que lorsque nous les animons de notre passion personnelle !

— Voyons, Sirloup, tais-toi ! Arrière ! Hein ? Qu'est-ce que c'est que ça ?...

Sirloup vient de bondir irrésistiblement sur un être qui sort de ce trou de verdure, une espèce de long reptile blanc... c'est... mais, oui, c'est une femme !

Chose inouïe ! Devant cette femme, qui est entièrement nue, j'ai posé ma main derrière moi pour y chercher mon revolver, me défendre. Sirloup, happé au collier, frissonne d'une terreur témoignant de sa superstition d'animal en présence d'un autre animal d'une race inconnue. Je le maintiens en arrêt devant ce nouveau gibier débusquant de son antre. On l'aperçoit aussi nettement, aux lueurs de la lune, que dans un écran de cinéma. Elle est d'un âge incertain, belle de lignes, blonde ou rousse, coiffée court avec des mèches qui lui obstruent les yeux. Elle tire, en se traînant, un lambeau d'étoffe, un manteau, je crois. Péniblement, elle se relève, titube un peu, en ramassant ce manteau, une fourrure de zibeline doublée d'une soie claire, puis s'en couvre, se fond, maintenant, dans une silhouette bien mondaine, celle d'une dame qui serre sa pelisse autour d'elle, du même geste qu'elles ont toutes sur le perron du grand restaurant ou du théâtre, quand le froid sévit et qu'elles attendent leur voiture.

Elle vient à moi, lentement, et me dit ceci, d'une voix sommolente, hallucinée :

— Monsieur, cher monsieur ? Voulez-vous faire un quatrième ?

Elle est probablement ivre, ne se souvient pas du tout du costume qu'elle porte sous la décence de son manteau, dont le col monte jusqu'à la touffe désordonnée de ses cheveux.

Je réponds, repris par le fatal engrenage des propos mondains :

— Mais, volontiers, chère Madame. Encore faudrait-il savoir à quel jeu ?

Et je salue, secoué d'un frisson analogue à celui de Sirloup. Je demeure, devant elle, respectueux, abruti. Le rôdeur me demandant la bourse ou la vie, la pierreuse en quête d'un miché sérieux, ne m'auraient pas désemparé comme cette apparition. Il y a surtout mon chien qui ne la tolère pas ! J'ai toutes les peines à le retenir. Il pousse de vilains petits cris de rage ou de désir comme chaque fois qu'il sent de la chair nue à sa portée. On ignore s'il a envie de mordre ou de lécher... La nature, la belle nature, est en train de nous rouler tous les deux dans une aventure où je n'aurai pas le dessus, j'en ai peur !

Nous causons, la femme et moi, l'un en face de l'autre, moi, retenant mon chien et elle son manteau, la lune nous illuminant de sa lumière morte, qui donne le détail avec une précision affreusement photographique. Ou c'est noir, ou c'est blanc. La fourrure l'enveloppe d'un pan d'ombre qui s'écarte parfois pour laisser entrevoir un morceau de peau blafarde.

J'interroge, très courtois, sans aucune ironie :

— Vous aurait-on manqué de respect, chère Madame ? Le bois est mal fréquenté, dit-on, à cette heure tardive ? Etes-vous blessée, dévalisée ? Vos agresseurs vous ont pris vos vêtements, sans doute ? Je peux vous défendre ou vous reconduire chez vous...

Alors, elle continue, de son côté, comme si elle était

toujours à la recherche *du quatrième,* dans son salon, et elle m'apprend son histoire en termes hachés, décousus, invraisemblables, — je n'en crois pas mes oreilles et Dieu sait, pourtant, si j'en ai entendu, des confidences de femmes, des aveux troublants :

— ... Vous pensez que pour une partie comme celle-là, on ne pouvait guère la risquer chez mon mari. On est traqué partout ! Dans les hôtels, on peut être vendu par les garçons, les chasseurs, ou les femmes de chambre. Ernest est à moitié gâteux et son imbécile de secrétaire, qui est un homme de lettres, n'attend que l'occasion de me faire du chantage. J'ai dit à Fernand que nous irions tout simplement au Bois. La voiture attend chez Laure, on la rejoindra passé minuit. Dites donc, il n'est pas minuit ? Il faut que je passe minuit, non... chez Laure... c'est indispensable. L'ennuyeux c'est que... qu'ils sont là, vautrés, mon cher, comme des porcs... c'est honteux ! C'est bien désagréable aussi ! (Elle parle d'un ton enfantin un peu zézayant, coupé de hoquets et de reniflements bizarres. Elle est peut-être enrhumée du cerveau, étant donné la légèreté de son costume !) Oui... nous sommes trois, voulez-vous faire le quatrième ?

Elle me prend le poignet. Je sens ses ongles qui s'incrustent pour lui assurer son équilibre.

Guidé par cette singulière Galathée, je m'approche de l'antre en question. Sirloup, lâché avec une solide tape sur le museau pour lui apprendre le respect, malgré les circonstances, me suit, le nez bas, grondant et enragé de sa colère intérieure.

Je pénètre, en me baissant, et je vois étalés, dans l'ombre, deux hommes, l'un sur le ventre, l'autre sur le dos, en habits de soirée, si on peut appeler *habits de soirée* des loques fripées, souillées, de couleurs indistinctes pour les gilets blancs.

Un de ces Messieurs ronfle, le plastron inondé d'on ne sait quelle mixture qui n'est malheureusement pas pour

lui du sang, car ce serait plus propre, au travers de quelle mixture empoisonnée étincellent les prunelles brillantes de deux énormes boutons de diamants. Ce sont des gens très bien.

Abasourdi, je demande encore :

— A quoi s'amuse-t-on, ici, ma chère belle ?

Elle s'assied, accablée de fatigue, sur le banc de gazon neuf qui fait le tour de la grotte comme un divan :

— S'amuser ? Mon pauvre ami, que dites-vous là ? Sans la *neige,* on aurait eu joliment froid ! Des hommes, ça ! (et elle pousse du pied l'homme qui ronfle.) Non ! Ça n'existe pas. Vous connaissez Ernest ? C'est un gâteux. Il rabâche toute la journée ces mémoires. Ceux-là, plus jeunes, sont tout de suite au bout de leur rouleau. Tenez, il ne m'en reste plus qu'une *petite,* une toute *petite* ! La voulez-vous ? On pourrait ensuite se plaire ensemble.

J'ai compris.

— Merci ! J'ai horreur des paradis de ce genre. Surtout, ne me dites pas qui vous êtes, je vous en prie. Je ne veux ni vous conduire au poste ni retenir votre nom.

Je repousse, un peu brusquement, la boîte d'or qu'elle me tend et, sans le faire exprès, je répands son contenu, une poudre onctueuse comme, en effet, un flocon de neige. J'écarte le manteau de la femme et, à la pure clarté de la lune glissant son index de fée entre deux branches de ce lierre noir, je la regarde.

C'est horrible ! On dirait des bleus que lui auraient fait ses deux compagnons de... peine ! Par tout le corps, elle est maculée de piqûres et de plaies. Maigre, anguleuse, ses bras, aux coudes et aux poignets, montrent leurs os. Elle a une peau qui semble grise dans la lueur laiteuse de l'astre, mais ses lignes sont encore correctes, révèlent plus de jeunesse que son visage tourmenté.

— Vous avez été belle, Madame, dis-je, d'un accent de reproche, très amer, malgré moi. Pourquoi avez-vous

avili tout cela ? (Et j'ajoute, plus doucement) : Voyons, reviens à toi, réponds-moi. C'est stupide, c'est coupable de t'abîmer ainsi. La vie n'est pas faite pour le mensonge !

Elle se redresse, impérieuse :

— Vous allez me rendre ma poudre ! Où est ma boîte ? Vous me l'avez volée...

Elle est furieuse, tout à coup.

Je cherche la boîte qui a glissé sur le gazon. Sirloup, très attentif à tous mes gestes, la trouve, la ramasse, et la lui présente, délicatement. Il se sent, maintenant, plein de prévenance pour cette singulière animale qui pose, ou remet, sa peau à volonté.

— Il est beau, votre chien ! (Ses yeux se ferment). Dites-moi, chéri... est-ce que c'est vrai que les chiens...

Elle paraît s'endormir. Sous les narines, je vois couler une morve blanchâtre, une mousse, et mon cœur se soulève. Ce n'est pas une fille, certainement, parce que son état de bizarre ébriété ne lui permettrait guère de retenir la liquéfaction de son cerveau et elle n'a pas, cependant, laissé échapper un tutoiement vulgaire ou un mot obscène. Elle demeure distante, encore plus ignoble de garder sa tenue qui n'indique ni une passagère exaltation ni un attendrissement. Dans ce cadavre vivant, tout est pourri, détraqué, sali. Il ne reste que la ligne, la ligne mondaine. Si je touchais son nez, je le sentirais mou, s'aplatissant, sous le doigt, privé de son cartilage.

Ce n'est plus une femme, c'est une bête, une bête immonde, qui vaut moins que mon chien, la honte de son espèce féminine dont l'héraldisme ne compte plus. Elle n'a qu'une idée, une idée fixe... Toujours la même, parbleu, celle qui mène le monde entier aux fins dernières de la suprême convulsion du plaisir !

Je lui parle tout bas, contre son oreille. Elle sourit. Ses dents se mettent à luire, sous le rayon de lune ; de jolies dents sont tellement inutiles aux têtes de mort!

Elle m'écoute, hoche le front, m'approuvant, consentante :

— ... Seulement, je vous le prête, je ne vous le donne pas, chère amie. J'y tiens beaucoup ; je suppose qu'on peut en obtenir tout ce qu'on désire, en sachant lui en intimer l'ordre par des caresses appropriées. Surtout pas de brutalité ou il vous étrangle, vous et les vôtres ! Voici donc, enfin découvert, le quatrième que vous méritez. A ne jamais vous revoir, belle Madame.

Et je m'évade ....

.... Mon cerveau flambe. Je deviens fou. Pourquoi ai-je laissé commettre ce crime ? Car c'est bien un crime, c'est même l'ancêtre de tous les crimes, celui qui nous valut toutes les déformations physiques les plus répugnantes de la création. Il est inscrit, en caractères de pierres, au portail de la cathédrale de Chartres, tourné en dérision joviale par le moyen âge qui savait s'amuser des choses les plus macabres. Il est flétri tout au long, sinon prévu par le code. J'imagine les commencements du monde dénaturés par lui, les obscurs commencements du monde racontés par la Bible trop clairement, où les anges eurent commerce avec les filles des hommes et où, sans doute, les hommes, indignés, frustrés, en appelèrent aux sirènes de la mer et aux guenons des forêts.

Du fond de cette fange, de mon abominable trahison, ô Maître des maîtres, puissance des puissances, je devrais me traîner à tes genoux pour implorer mon pardon, ô toi qui ne m'as jamais trahi, toi ma force et ma raison de vivre ! Pourquoi m'as-tu abandonné ? Pourquoi, m'ayant livré à ta pire ennemie, cette mauvaise fée aux yeux louches, *l'hésitation*, m'as-tu tout à coup enseigné la pudeur ? La pudeur, *l'Alibi !* Si tu avais posté cette audacieuse femelle au coin du bois, c'est que peut-être tu voulais la guérir de sa misère ! Entre grands coupables, on peut jouer franc jeu. Est-ce que je mérite mieux que ce rôle de *quatrième ?* Du partenaire de hasard, du

passant ratifiant, par son consentement, la bonne aventure, même la plus douteuse des chances ?

A l'aube, mon chien revient et mon chauffeur manifeste sa joie. Moi, je commençais à m'exaspérer dans cette voiture close :

— Monsieur, le voilà, notre Sirloup ! Il est plus malin que les gardes ! On ne l'a pas emballé ! Nous avons bien fait de l'attendre...

Sirloup, très humble, se glisse dans l'auto, se couche à mes pieds. Son long corps reptilien me rappelle vaguement cette femme pliée, toute nue, dans son manteau de fourrure. Du même coup de gueule discret avec lequel il a rendu la petite boîte d'or, il pose, devant moi, un petit mouchoir, un pauvre petit mouchoir plein de bave où se détache, transparaît, une initiale timbrée des neuf pointes de perles.

XVI

Elle est là. C'est elle, *Elle !* C'est cette femme en deuil...

Immobile sur le seuil de mon atelier, tenant bien serrée cette carte bordée de noir qu'on vient de me remettre, je me cramponne à la vraisemblance de l'aventure pour ne pas tomber dans un délire de joie de très mauvais goût.

Elle, c'est elle, Mme Pauline Vallier, celle qui a posé pour le portrait de la femme nue.

Je la regarde, je bois, des yeux, cette forme sombre qui contient la forme blanche en prison au milieu de la serre, attachée à l'arbre mort, juste sous les pieds de la dame en deuil !

Ah ! l'arbre mort n'a pas menti ! Il fut l'ambassadeur de cette visite inespérée. Lui aussi a fait passer sa carte, cette petite feuille tremblante au bout d'une frêle tige d'un vert transparent.

Depuis que l'arbre mort est séquestré, que je ne laisse

plus la clef sur la serrure du boudoir mauve à cause de l'intrusion possible de Bouchette, le miracle s'est produit. Les végétaux, les animaux, tous les êtres vivants de la création font tourner, autour de notre coupable indifférence, un cycle de miracles permanents, et nous ne savons pas les voir, les comprendre... ou nous avons grand tort de nous les annexer, de les enchaîner orgueilleusement à nos particuliers états d'âme.

Que vais-je lui dire ? Que vient-elle me dire ? Il y a deux ans que nous nous sommes quittés, pour toujours...

La voici, devant moi, calme, souriant sous son voile de gaze. N'est-ce pas, ce voile, ses cheveux flottants, très noirs, fuligineux, tordus, d'un côté, pour lui laisser la liberté du geste comme dans le portrait ?

Son deuil est un peu fantaisiste. Elle a une robe droite de soie noire, tout unie, une longue jaquette de velours de laine et un chapeau pressant ses tempes d'un diadème de grosses perles de jais. Ce n'est pas laid, mais c'est inquiétant comme une chose de convention, une élégance de théâtre. Son visage est, dans ce demi-deuil, plus blanc, ses yeux plus clairs, sa bouche plus rose, et, cependant quelque chose de dur, d'arrêté, de définitif s'en dégage comme si on soulignait, au cours d'une lettre, certaines phrases pour en faire ressortir l'importance. Elle n'a pas beaucoup changé, sa silhouette est moins hardie, à cause, sans doute, de cette jaquette lui prenant les hanches, très boutonnée, mais je connais la liberté de ces hanches-là, aucune mode actuelle ne peut me les dissimuler.

— M. Alain Montarès, de passage à Paris, je suis venue vous demander un service et j'espère que vous voudrez bien me le rendre.

La voix est très calme. Aucun tremblement, aucune émotion. C'est une étrangère qui s'adresse à un homme qu'elle n'a jamais vu.

Nous sommes tellement rompus aux exercices de la

politesse mondaine, comme des chiens au tirage de la laisse, que je m'entends répondre, machinalement :

— Je me mets entièrement à vos ordres, Madame.

Mais pour obtenir l'attitude qui convient en face de la sienne, je suis obligé de me crisper les poings sur la poitrine, afin d'y enfermer mon cœur qui voudrait aller lui éclater sous le nez. Je fais un tel effort d'énergie que la carte de visite s'éparpille, réduite en miettes.

— Vous permettez ? (Elle s'assied sur le rebord d'un divan, près de l'estrade où montent les modèles, et m'indique un fauteuil, très chez elle, encore plus distante parce qu'elle me fait sentir que j'ai à peine le droit d'être chez moi). Je désire vous expliquer ce que je veux et pourquoi je le veux. Il faut que vous me compreniez bien, M. Alain Montarès.

Nous sommes en face l'un de l'autre. Le grand atelier nous entoure de son clair-obscur de cinq heures, le moment où tombe, du haut des arbres, ce jour vert, doucement triste, qui baigne les objets d'une onde stagnante, d'une eau de citerne. Je n'ose pas allumer une torchère parce que j'ai peur de faire s'évanouir la vision, l'apparence de cette femme. Si ce n'était pas elle ? Dans l'atmosphère morne, les statues et les toiles prennent, elles aussi, l'apparence de personnages en visite, décidés à nous écouter avec déférence. Je suis resté debout, la dévorant des yeux. Pourquoi n'enlève-t-elle pas ce voile qui ressemble à des hachures de fusain ?

— Je ne vous ai pas envoyé de lettre de faire-part, ne le jugeant pas utile, Alain Montarès, quand j'ai perdu mon mari, voici près d'un an. Je demeure, à présent, en province, dans la propriété où il est mort et j'ai l'intention de m'y fixer définitivement. C'est la paix de la campagne, pas loin d'une petite sous-préfecture où ne parviennent guère les bruits de Paris. J'y suis entourée d'humbles gens pleins d'un affectueux respect pour moi... des parents pauvres de mon mari que j'ai voulu

recueillir. Nous nous occupons d'agriculture, d'élevages, aussi d'œuvres de bienfaisance. Il sera pourtant nécessaire de nous rallier à quelques personnages politiques, de recevoir des gens en situation de nous aider, venant de la capitale. Cela entraînera des surprises, des malentendus... enfin, je voudrais mettre de l'ordre dans cette affaire comme dans toutes mes affaires, puisque je suis ici pour cela. Je fais donc appel à votre courtoisie, M. Montarès, qui domine, je le sais, tous les actes de votre existence d'artiste... très agitée. Je dis agitée par politesse. (Elle sourit, me montrant ses dents qui sont toujours éblouissantes et ce sourire est une brutale réplique du sourire de la femme d'en bas, de la femme nue, parce que la blancheur des dents évoque celle de la chair.) Vous n'êtes pas un homme sérieux, malgré votre position de peintre de plus en plus célèbre, mais vous demeurez bien élevé. Je vous rends cette justice. Vous approchez de la cinquantaine, en outre, et vous devez aspirer à l'oubli de tous les scandales. Ce que je vous demande, c'est, après l'effacement total du passé, une garantie pour l'avenir. J'ai beaucoup souffert, par vous..., mais, qu'est-ce que les souffrances d'une passagère liaison en présence de l'horrible arrachement de la mort ? J'ai vu s'éteindre un mari très bon, qui a daigné m'absoudre sans même me demander tous les aveux qu'il était en droit d'exiger. Si vous saviez le peu d'importance de certains souvenirs devant l'irréparable ? Le chagrin qu'on a causé, qui a déterminé peut-être une fin douloureuse !...

... Phénomène singulier, je ne l'écoute plus. La femme qui est là est un automate quelconque, une statue mécanique ayant le visage du portrait, une tige enrobée par un mannequin de paille, qui porte à son extrémité la fleur de l'autre plante, une fleur artificielle. Je ne comprends rien à ce que cette créature-là me débite. C'est pourtant la même voix, je la reconnais, elle me pénètre jusqu'aux

moelles, mais je ne saisis pas le sens de ce qu'elle me dit.

Elle s'en aperçoit et s'interrompt.

— Vous ne m'écoutez pas, M. Montarès ; et il me faut, à moi, tout mon courage pour aller plus loin !

— Je vous écoute, Madame, seulement, je ne vous entends pas. C'est comme si votre accent, le son de vos paroles, me parvenait au travers d'une porte fermée. Alors, ouvrez cette porte. Je n'ai pas l'habitude de parler sans savoir si les gens sont chez moi ou si je suis chez eux. Entrez ou laissez-moi sortir. Ce discours est trop long. Que désirez-vous de tellement extraordinaire que vous preniez tant de précautions pour me le demander, puisque je suis prêt, naturellement, à vous accorder tout ce qu'il vous plaira d'exiger de moi ?

— Alain Montarès, je vous demande l'effacement du passé par la destruction totale du portrait que vous avez conservé, que j'ai eu la faiblesse de vous abandonner, de ce portrait qui fit une apparition scandaleuse dans une exposition, il y a cinq ans et qui, lorsque j'y pense, me force à rougir, là-bas, dans ma solitude de pauvre femme craintive.

J'avoue que je ne m'attendais pas à ce coup de massue! Je suis ahuri.

— Vous me supposez capable, moi, de vendre ou de laisser reproduire ce portrait, pardon, cette étude de nu ? Pauline, Mme Vallier, vous êtes folle ! C'est odieux ! Il est impossible que vous puissiez me juger aussi mal. Pourquoi me déclarer, d'abord, que vous me prenez pour un homme bien élevé ? (Je serre les poings, exaspéré, car c'est trop fort, je me révolte :) Ah ! c'est cela ? Vous êtes venue pour me demander un effacement encore plus absolu du passé, c'est-à-dire m'ordonner de détruire un objet, une image à laquelle je tiens, moi, comme on tiendrait à la lumière, autrement dit de me crever les yeux et cela au nom de je ne sais quelle

pudeur... de province, au nom d'un mort qui ne peut plus s'en offenser, qui n'eut jamais lieu de s'en offenser puisqu'il ne l'a jamais vu ? Ce sentiment de regret (je cherche le mot)... posthume, me paraît tout à fait inutile de vous à moi, encore plus inutile vis-à-vis des... autres ! Je n'ai connu M. Vallier qu'à l'état de fantôme dans notre vie. Il est mort ? Alors, il continue, pour moi, à ne pas exister ! J'ai le cynisme de vous l'avouer. Est-ce que, par hasard, vous reniez le passé au point de vouloir en retirer jusqu'au très pâle rayon qui en est, non pas la preuve, mais le reflet ? Ou doutez-vous de mon honneur en me supposant capable d'une nouvelle publicité autour de cette œuvre qui serait, en effet, une offense, non seulement pour vous, mais encore pour le sentiment très sincère qu'elle m'inspire ? Le portrait est ici, Madame, et il n'en bougera pas. Il est resté dans le petit salon que vous connaissez, car je n'ai pas voulu lui faire subir la promiscuité de mes autres... images. Il n'en sera jamais question ni dans ma vie ni dans la vôtre. Il n'appartient plus qu'à mon rêve. Je l'ai même retouché au nom de cette pudeur dont vous parliez tout à l'heure, qui n'est, chez vous, je crois, qu'une convention sociale. Je l'ai voilé. Il est à peine vous... Pour moi, c'est l'astre sous le nuage et je pense que ma parole doit vous suffire comme garantie de mes intentions.

Malgré moi, je suis monté au ton de l'ironie en cherchant mes mots pour ne pas la blesser. Je ne peux pas m'empêcher d'aller de long en large devant elle, assise, en dérangeant quelques meubles. On étouffe ici ! Cette clarté fausse qui tombe des arbres du jardin en se teintant de vert comme si nous étions sous l'eau, noyés, pèse à mes épaules de tout le poids d'un abîme, Tout ment. Le jour. Elle. Moi. La vie.

— Vraiment, Alain Montarès, reprend-elle de sa voix devenue incisive, mordante, je m'étonne de votre... nou-

veau genre de cruauté. Pourquoi me refusez-vous, justement, la meilleure assurance de cet honneur dont vous vous vantez ? Voyons, ce n'est pas raisonnable, pas digne de ce sentiment auquel vous faites allusion, ce sentiment très sincère et qui n'existe, bien entendu, que dans votre riche imagination de *faiseur d'images*. On ne tient pas à une seule image quand on peut en créer d'autres et plus belles et plus jeunes et plus proches de votre idéal d'artiste, en admettant que vous en ayez jamais eu un ! (Elle arrange fébrilement les plis de son voile noir sur le côté, le tord, en se détournant de mon regard.) Je ne suis plus du tout cette femme. Est-ce que je l'ai jamais été ? J'en doute, Alain Montarès ! Sur cette toile, vous m'avez faite à votre ressemblance, comme on nous apprend que le créateur a fait la créature ou sa création, ce que je n'arrive pas à croire. Ce sont vos désirs qui m'ont douée de ... perfections que je ne possède pas et surtout d'attitudes, de gestes dont je ne veux pas prendre la responsabilité, n'ayant tout de même pas été élevée à votre école.

J'interromps, amèrement et très bas :

— Mon école ? Celle de l'amour, Madame ?

— Celle du libertinage, Monsieur ! Mais il serait dangereux de discuter, puisqu'il n'y en a qu'un, ici, qui soit revenu à la raison. Je désire, au besoin j'exige, c'est mon droit, le plus sacré de tous, celui du plus faible, que vous détruisiez ce portrait en ma présence. Je partirai ensuite plus tranquille pour la retraite que je me suis choisie. Moi, je veux oublier ce portrait comme le reste... et vous devez en faire autant. Alain, je vous en prie, je crois avoir assez souffert par vous pour que vous m'aidiez à effacer les traces de cette coupable passion.

D'un bond, je suis sur elle, je la prends par les poignets, je la dresse, debout, en face de moi :

— Madame Pauline Vallier, osez donc me regarder dans les yeux ! Ce que vous dites est abominable et c'est

vraiment d'une autre impudeur que celle du portrait ! Il est possible que vous ne m'aimiez plus, que vous ne m'ayez même jamais aimé, je finis par le croire depuis que vous êtes ici, mais, moi, je prends le droit du plus... fort, de celui qui aime toujours pour vous défendre d'insulter l'amour, ma passion, sur ce ton de bourgeoise en visite chez un notaire. La raison, le droit, l'oubli ? En vérité, vous auriez mieux fait de m'envoyer un avocat ! Au moins j'aurais pu casser la figure à quelqu'un !

Je suis hors de moi, absolument.

Elle tremble, ses yeux sont fixes, vitrés sous une terreur secrète. Oui, vraiment, cette femme a horreur de moi. Elle a commencé par le ton mondain, très froidement poli. A présent, elle va, certainement, me cracher toutes les injures. Ah ! pourquoi est-elle revenue ? Il lui était si facile de m'écrire ces choses... Mais non, ça ne s'écrit pas, ces choses, quand on a peur de l'homme.

— Alain, lâchez-moi ! J'avais confiance dans le calme retrouvé loin de vous. Je croyais qu'il en était de même à votre sujet. Je suis libre de vous dire ce que je pense parce que c'est la vérité : je ne vous aime plus. Lâchez-moi ou je crie...

Je l'ai lâchée. Elle retombe sur le divan, les yeux clos et elle ajoute :

— Quand je suis partie, je ne vous ai laissé aucun espoir, ou, du moins, ces choses-là se sentent, on n'a pas besoin de les dire. Vous pouviez vous consoler aisément, vous étiez libre. La chronique raconte assez que le célèbre Alain Montarès ne rencontre jamais de cruelle et cela se sait en province comme à Paris. Finissons-en, Alain, rendez-moi ou détruisez ce portrait. Je le veux anéanti comme je voudrais anéantir toutes les traces de cette funeste passion qui a gâché et gâche encore ma vie, m'a éloignée d'un époux très bon, le seul que j'aurais dû aimer. Là-bas, dans cette grande maison paisible où chacun travaille pour obtenir de son labeur un résultat

moral, quand je me rappelle cette image... du mal diabolique gagné à votre contact, le souvenir de cet art mauvais, dont vous possédez tous les secrets honteux, me brûle comme un fer rouge. Il est évident que je n'ai ni mari ni enfant pouvant me le reprocher, mais il y a ma conscience. Si les jugements du monde sont pour moi sans aucune importance, il y a ceux de Dieu.

J'éclate de rire, simplement parce que je ne peux pas éclater en sanglots.

— Ah ! ça, non ! Epargnez-moi ce remords de votre conscience que vous faites passer devant Dieu ! J'ignorais ce détail d'une possible conversion. Je me souviens d'une Pauline Vallier ne croyant ni à Dieu ni au diable, d'une femme naturelle, aimant l'amour avec la ferveur d'une prêtresse, et il ne me semble pas logique, pas humain de la retrouver, après deux ans d'absence, dans l'état moral où vous êtes. Ne plus aimer n'implique pas nécessairement de renier l'amour... ou alors, c'est que vous en aimeriez un autre. Voilà ce qui expliquerait beaucoup mieux votre dégoût... du passé. Vous voulez vous remarier, Pauline ? Avouez-le ?

— Votre dernier mot, Alain ? Oui ou non, me rendrez-vous ce portrait ? Ce n'est ni pour me remarier ni pour en aimer un autre que je veux la liberté de mon cerveau. Je suis obsédée par la vision de mon être livré au public, anonymement, soit, mais il s'agit de ma personne et nous sommes tout de même deux à le savoir.

— Mon dernier mot est pareil au premier. Je vous aime, je vous aime toujours et peut-être plus passionnément qu'autrefois.

— Taisez-vous ! (Elle s'est levée pour aller se réfugier sous la protection de la Vénus de marbre qui se silhouette dans le fond de l'atelier comme le doux fantôme de toutes les tendresses mortes. Là, Pauline Vallier me montre ses petits poings gantés de noir et ses yeux deviennent presque phosphorescents :) Mais vous ne devinez donc

pas, Alain Montarès, quelle horreur j'ai de vous, de votre impudence, de votre effroyable cynisme ! Ah ! vous m'avez à jamais guérie de l'amour, oui ! Vous m'aimez encore, comme autrefois, n'est-ce pas ? Pour le plaisir, par égoïsme, par sadisme, le mot n'est pas de trop ! Vous avez tout sali en moi, même la joie d'admirer les belles choses que vous faisiez, parce qu'elles étaient malsaines. Ah ! vraiment, je ne pensais pas être venue chez vous pour y recevoir cette nouvelle injure ! J'avais cru ma faute expiée, si faute il y a, d'avoir cédé à un vertige que je ne peux plus m'expliquer. L'amant que vous avez été ne m'est plus rien ou alors Satan existerait seul. Je ne crois pas encore en Dieu, mais j'essaie d'y croire, de me réfugier dans la paix des églises ou des cimetières. Alain, avez-vous jamais été pour moi un ami ? Rappelez-vous ? Vous êtes-vous occupé de moi autrement que pour votre propre satisfaction, dites? M'avez-vous jamais demandé si je souffrais de votre ironie, qui corrodait à la fois les sens et l'âme ? Est-ce que vous avez été autre chose qu'un bourreau se complaisant aux larmes de sa victime, la tourmentant de près par son infernale jalousie, de loin par ses lettres railleuses ou indifférentes ? J'ai vainement espéré de vous un mot d'espoir dans un avenir meilleur et, pour vous, le présent, ma présence, vous suffisait. Vivant isolée à Paris, sans protection et sans l'époux que je ne voulais pas mettre en tiers dans une intrigue dangereuse, j'ai dû vous subir et me griser de vos caresses pour tâcher d'oublier mon esclavage. Quand on descend cet escalier-là, Monsieur Montarès, on est beaucoup plus à plaindre qu'à blâmer, les prêtres me l'ont dit. Si je fus votre élève docile, celui qui enseigne est le plus coupable. Qu'est-ce que je viens vous demander ? *La paix.* Et maintenant que le mort m'entoure de sa protection occulte, je n'ai pas peur de retomber sous le joug de Satan. *Pax !* Alors, pourquoi vous laisserai-je le gage de ma honte ? Vous parliez d'un

avocat, tout à l'heure ? Secrètement, j'en ai consulté un. La loi est formelle : un portrait est à celui qui l'achète. Je suis peut-être assez riche maintenant pour y mettre le prix... Combien, Monsieur Montarès ?

Je reçois ça en pleine face et mes joues brûlent. Je ne l'ai pas quittée du regard. J'ai assez mal entendu tout ce qu'elle m'a dit, mais j'ai vu... j'ai vu la bouche qui a râlé sous la mienne proférer cette dernière phrase du discours. Oui, c'est cette même femme qui insulte, maudit, et paraît persuadée de tout ce qu'elle raconte, cette même femme, devenue la provinciale assagie par la mollesse des herbes grasses des cimetières où elle s'agenouille pour des rêveries interminables, cette paresse de la réaction qu'elles ont toutes dans le sang ! Ça c'est une créature qui n'a plus ni cœur ni entrailles, parce qu'elle n'aime plus rien que sa paix, celle des sens, celle de l'âme, la morte vivante. Le plus horrible de la situation, c'est ce que je ne veux pas me résoudre à comprendre. La paix, la trêve des sens ? Est-ce que je connais ça, moi ?... Voyons, quel âge a-t-elle aujourd'hui ? Malgré sa beauté, toujours conforme à son image, les traits sont un peu creusés, les yeux plus durs et la bouche est pâlie par la colère. Elle n'aime plus. Serait-ce parce qu'elle est arrivée à cet âge incertain où les femmes les plus ardentes oublient leur passé fleuri et s'inquiètent de l'aridité de leur avenir ?... Ou elle en aime un autre, songe à se remarier, me joue la comédie du mépris pour aller s'ensevelir dans une idylle de sous-préfecture.

Je continue à rire. Après tout, si c'est là son ultime plaisir d'amante de m'injurier, j'aime encore mieux ça que son indifférence mondaine du début. Cependant je ne lui reconnais pas le droit d'introduire un avocat dans l'histoire de notre intimité, surtout en dehors de mon champ d'action. Un homme m'aurait jeté la plus petite goutte de ce torrent de fiel que je l'aurais déjà tué! Je ne lui reproche rien, moi, parce que je l'aime tou-

jours, mais pourquoi m'a-t-elle lié, pieds et poings liés, à son image, à celle qui ment ?

Je ris plus fort. Une idée vraiment diabolique, celle-là, traverse ma cervelle bouillante. On me pousse à tous les excès quand on m'empêche de passer par le raisonnement. Or, par quel raisonnement puis-je la convaincre, étant fou moi-même ? Ah ! elle veut acheter son portrait? Très bien ! A merveille ! Le tout sera d'y mettre le prix.

— Line, lui dis-je très doucement, presque tendrement, vous vous égarez. Votre indignation va trop loin. Je crois que ce portrait n'est plus aussi... scandaleux. Je l'ai moi-même rectifié. Voulez-vous venir le revoir ?

Elle hausse les épaules, hésite un instant et me suit.

Nous descendons l'escalier qui nous mène au boudoir-serre. Là, Sirloup est couché en travers de la porte, il gronde quand je le dérange. Il n'a jamais vu cette femme en noir et elle ne lui plaît pas. Je tire la clef qui ne me quitte plus, j'ouvre, je m'efface, respectueusement, pour faire entrer Pauline Vallier.

Elle demeure les sourcils froncés devant la toile se présentant à elle comme le miroir maudit. Autour de nous, les rideaux poussiéreux font une ombre hostile, le divan est en désordre, fané, ses coussins affaissés et la petite lampe-veilleuse, qu'on n'allume plus, est mal coiffée de son abat-jour. J'écarte une draperie ; le crépuscule vert pénètre en vagues fluides et froides. Tout sent l'abandon, mais la femme peinte sourit toujours, cambrée en arrière, offrant son beau ventre intact qui rayonne, éclate comme un astre de chair.

— Ah ! Quelle infamie ! s'écrie Pauline Vallier, en se cachant la figure dans ses mains. Pourquoi avez-vous effacé mes jambes, ce que j'ai de mieux, pour laisser le reste, moins bien, c'est révoltant !

Voici la première fois, depuis qu'elle est chez moi, qu'elle a une exclamation purement féminine. Je me penche à son oreille :

— Line, je vous vends ce portrait, ou, pour parler plus correctement, *je vous le donne*, en échange d'une nuit passée avec le modèle, une seule nuit...

XVII

Francine est de mauvaise humeur. Nestor bougonne. Sirloup détériore le gazon. Depuis quelques semaines toutes les habitudes de la maison sont bouleversées. Ma cuisinière est vexée parce que je lui ai repris la clef de la serre pour empêcher l'intrusion de Bouchette chez la femme nue. On ne peut plus nettoyer cette pièce, toujours si poussiéreuse à cause de son parquet de simple terre battue.

Nous sommes au début de juin et les *mères de famille* avortent, s'étiolent. Quant aux nénuphars de la vasque, ils exhibent d'informes boutons jaunâtres donnant l'impression de moitié d'œufs à la coque. Le gazon, lui-même, prend un aspect de maladie de peau que Sirloup, embêté, énervé, gratte, gratte, s'enrageant à cette besogne comme un chien fou.

Il faudra se résigner au grand départ, à la fuite éperdue en auto. Pour où ? Les voyages sont, en certaines circonstances, de tels arrachements qu'ils ressemblent aux opérations chirurgicales. Si on n'en meurt pas, on est soulagé, mais c'est une chance à courir.

Bouchette n'est pas revenue. Elle ne reviendra jamais, je le sens.

Pauline Vallier s'est sauvée, l'autre jour, sous le cinglement d'une insulte que les femmes prudes ne peuvent guère pardonner.

Et c'est pourtant celle-là que j'attends, c'est plus fort que moi. Je la devine, je la vois encore à Paris restée pour mettre de l'ordre dans ses affaires, courant les grands magasins, se risquant jusqu'au théâtre sérieux, se reprenant à la vie parisienne et la revivant à l'envers

pendant que les vrais Parisiens s'en vont. Avec qui se promène-t-elle ? Tant que je me l'imaginerai respirant le même air que moi, je ne pourrai pas changer d'air.

Je travaille,c'est-à-dire que je m'efforce de me distraire. Je m'occupe d'une jeune Muse en service commandé sur un monument aux morts et je tâche de lui dessiner un geste naturel. Ça ne vient pas, car je la crée sans modèle. Tous les modèles me dégoûtent. Je pense de plus en plus à la femme en deuil, ce travesti funèbre de ma passion de jadis. Ce qu'elle m'a lancé à la tête, durant sa fatale visite, me descend jusqu'au cœur. Il n'est pas bon qu'un homme de mon espèce se mette à réfléchir. Je finis par me rendre compte qu'elle pourrait bien avoir raison. Nous avons exagéré chacun de notre côté ! Comment une femme revenue à la vie normale, la vie végétative de province, au calme de la vertu, pourrait-elle juger autrement cette période anormale de son existence où elle fut séduite,subjuguée par une violence qu'elle n'avait jamais... admise ? Elle est retombée sur elle-même comme l'écume de la cascade retombe en eau courante, puis dormante, le champagne mousseux se transformant en eau pure. C'est l'éternel malentendu. Pour se quitter bien, il faudrait ne se rien laisser à désirer. Or, moi, je la désire encore. Elle est encore la complémentaire de la couleur de mon amour ! Il ne fallait pas la laisser partir, j'aurais dû la chambrer, la séquestrer, au besoin, en face de son image et, comme chaque fois que je me trouve en présence d'une énigme, je me suis employé à l'obscurcir, j'ai laissé agir la fatalité, plus par orgueil que par dépit. Ni adresse, ni référence d'aucune sorte. Je ne peux pas lui écrire, je sais très bien qu'elle n'est pas retournée à son ancien logis. Je subis le supplice de l'incognito. Ça m'est égal pour Bouchette. Ça m'exaspère au sujet de Pauline Vallier ! Et ce ridicule fatalisme qui commande tous mes actes représente, en somme, ma loyauté, mon unique honnêteté vis-à-vis des femmes :

celles que je veux, je les attends parce que je les veux réellement à moi, désignées par le sort.

Enfin, je crois que je me suis conduit comme un imbécile, selon l'usage.

Et je souffre mille morts...

Francine s'approche de son menu pas de souris :

— Faudrait tout de même faire cette chambre, Monsieur ? Ce doit être une pourriture...

— Hein ? Quoi ? Ah ! oui, la serre ! Ecoutez-moi, Francine, il faut respecter les miracles.

— Quels miracles, Monsieur ?

Je me lève, heureux d'une diversion, car la Muse en service commandé pour le frontispice de cet album tourne mal. Je casse, sur elle, autant de pastels que je voudrais briser de... fleurs sur les épaules de Mme Pauline Vallier.

— Oui, l'arbre sec ressuscite !...

J'entraîne Francine au rez-de-chaussée. Nous pénétrons dans cette grotte sombre où sourit ma Vénus.

— Voyez-vous ce bourgeon, Francine, ce petit brin vert qui va se dérouler, cette menue feuille qui se tendra comme une petite main ? Eh bien, c'est la dernière branche du centenaire, *il revit*. Sa race renaît !

A gauche du chevalet, du tronc luisant de l'arbre mort, a jailli une minuscule pousse écartant péniblement l'écorce, puis, plus solide et aussi parce qu'en face d'elle j'ai laissé pénétrer le soleil, la branchette s'est dressée peu à peu, du vert tendre passant au vert foncé, du jade allant à la translucide émeraude, écartant, comme des doigts, une feuille de platane, parfaitement conformée.

— Voilà, Francine. C'est un miracle. Un arbre desséché depuis que nous sommes ici, c'est-à-dire depuis plus de seize ans, nous apprend que certaines puissances sont éternelles.

D'un air incrédule, Francine secoue la tête :

— Je dois dire à Monsieur que ça lui est arrivé plu-

sieurs fois, à cet arbre-là, depuis que je le connais, seulement c'est la première qu'on ne me le laisse pas frotter. Quand je faisais le ménage ici, les autres printemps, je lui donnais quelques bons coups de plumeau et je le passais à l'encaustique pour le débarrasser de tous ces vilains petits champignons qui pourrissaient. Si j'avais su que ça plaise à Monsieur, ce genre de bourgeon-là...

Elle n'ose pas rire devant ma mine déçue. Mon miracle est par terre ! Aucune coïncidence, pas même un tour de force de la nature. Ponctuellement, depuis plus de quinze ans, mon arbre mort manifeste une vie intérieure qui s'extériorise au retour de la saison tiède. Il n'a jamais cessé de vivre, de pousser sa petite branche, son rameau, espoir de sa race, et sans la pâte à reluire de la civilisation il aurait, sans doute, mis tout naturellement son enfant au monde !

— Vous comprenez, Monsieur, glisse timidement Francine, cherchant à me consoler, un arbre qu'on enferme dans une chambre, bien à l'abri, qui sert de cadre aux peintures de Monsieur, ce n'est qu'un meuble de plus pour moi, je ne pensais pas mal faire de l'entretenir comme tous les autres meubles, rapport à l'hygiène !...

Ah ! oui, la fameuse hygiène ! On doit tuer pas mal de gosses au nom de cette hygiène intensive, de même qu'en esayant de perfectionner, de refaire la race française par les sports intensifs, on a réussi à produire cette effroyable espèce d'animal qu'on appelle un *champion*, le garçon aux oreilles décollées, aux yeux bovins, dont les bras de singe terminés en battoirs peuvent se taper les genoux sans le forcer à se baisser. Ils font peur aux femmes et, en outre, ils ont très peur d'elles, parce que ça les empêcherait de gagner leur match du dimanche.

Le soir tombe et une lueur presque rose vient empourprer l'eau de ma citerne.

Je suis excessivement déprimé.

On entend les gonds de la grille du jardin qui tournent,

appelant au secours : c'est un petit télégraphiste. Il apporte un pneu. Francine réapparaît :

— Est-ce que Monsieur dînera ce soir ?

— Non, je ne crois pas.

Et elle me laisse en tête à tête avec... l'autre miracle, le vrai, celui-là, *son écriture :*

« J'attendrai, ce soir, 7 h., M. Alain Montarès à l'hôtel de Flandres. Demander Mme Valérie. ».

Je reçois une telle commotion que ce crépuscule rose me monte brusquement au cerveau comme un verre de vin pur.

Elle ? Qui va me recevoir dans un hôtel, celui-là même probablement où elle est descendue et où je vais rencontrer le notaire, sinon l'avocat m'interdisant de me servir de ce portrait pour la reproduction. Ah ! on peut être tranquille ! Aucune reproduction n'est possible avec Mme Pauline Vallier, la bourgeoise stérile et pudique !

Je cherche l'hôtel de Flandres sur un plan. C'est dans une rue écartée de toutes les grandes voies. J'aperçois ça d'ici. Un endroit proprement tenu où descendent des curés de campagne, des institutrices de province. Inutile de commander l'auto. Je vais droit aux enfers, à moins que je ne reprenne le paradis de force et je m'habille comme pour une messe de mariage.

Arrivé là, je demande Mme Valérie.

— Au second, à gauche, numéro 10, me répond une dame qui a des moustaches comme un ancien soldat.

Je suis en trois bonds devant la porte en question. J'ai beau frapper très légèrement, il me semble que je viens de lancer une pierre sur le couvercle d'un cercueil. Ça résonne en moi. Il faut, je veux, que le mort ressuscite. O mon sauvage amour, ce n'est pas toi qu'on peut empêcher de foncer dans la vie et puisque tu es libre, seul, désormais, ne portant plus rien sur ton dos de cheval échappé à toutes les entreprises de dressage, nous allons savoir si on te domptera malgré toutes tes résolutions

d'indépendance. Je ne veux plus rien entendre ni des lois mondaines ni des lois du code.

La porte s'ouvre. Elle est en face de moi comme une ombre. C'est tout de même elle, je la reconnais beaucoup mieux que lors de sa visite, parce qu'elle n'a pas de chapeau. Elle est en longue tunique de voile noir serrée par une lourde ceinture cloutée de jais. Coiffée très soigneusement, ses cheveux repliés en rouleaux pour imiter les cheveux courts, assez fardée, pas trop, elle a le visage tragique des êtres qui se sont fait un tourment de la vie au lieu de l'accepter avec l'orgueil humain, car c'est une très belle chose que vivre pour l'unique joie de vivre.

Je cherche à ses côtés le Monsieur aux revendications sociales. Elle est seule. La chambre est blanche, genre hôpital de luxe, comme toutes les chambres bien modernes, meubles laqués, lit virginal (un peu large, tout de même), rideaux de mousseline aux fenêtres, de la propreté, de l'ordre. C'est froid. Je me fais l'effet d'un gros bourdon tombé dans une corolle de lis. Mais une violente piqûre aux yeux me rappelle que je ne suis pas ici le maître de la place : il y a un autre insecte de mon espèce. Sur la cheminée, je vois une photographie, dans un cadre, une carte-album représentant un homme plus jeune que moi, très grand, très mince, les épaules un peu voûtées, l'air intelligent et triste avec un regard lointain. C'est certainement M. Vallier.

— Alain Montarès, murmure la dame en noir, vous m'avez dit, l'autre jour, une chose ignoble. Je vais quitter Paris. Etes-vous toujours dans la même intention ?

Elle s'est assise sur le lit et elle croise ses mains fines sur ses genoux bien joints, elle s'enferme elle-même dans ses propres bras. Je regarde la photographie du mari mort. Je voudrais lui faire de mentales excuses et je me demande pourquoi je le trouve entre nous. C'est ridicule. Je ne l'ai jamais vu qu'en effigie et j'ignore encore s'il me

gêne ou si je le gêne. Préoccupé, je réponds, tâchant de conserver mon calme :

— Je vous restituerai tout ce que vous voudrez, Pauline, à la condition que vous ne me déroberez pas, vous, mon bien le plus précieux. J'ai vécu avec ce portrait, il est à moi, comme vous étiez à moi, jadis. Alors, choisissez ! Je ne suis qu'une brute, c'est entendu. Ne recommençons pas à nous injurier. Je ne suis pas allé vous troubler dans votre sécurité ! Pourquoi venez-vous me troubler dans mon chagrin ?

Je regarde toujours la photographie.

— Oui, c'est mon mari. Vous n'avez pas besoin de me questionner. Je lui ai promis à son lit de mort de réparer ma faute dans la mesure du possible. Il a compris qu'il y avait une preuve de cette faute. Sans savoir qui vous étiez, il s'est douté de la profonde immoralité de cet amant qui n'avait jamais songé à m'épouser, lui.

Je coupe :

— Vous n'aimiez pas cet homme... voyons ?

— Je l'aime à présent.

— Si je comprends bien, c'est un amour qui, n'ayant pas commencé, ne doit pas finir (et sans transition :) Où voulez-vous que nous allions dîner, Pauline, avant de revenir ici ?

Elle se lève, s'étire un peu les bras, soupire :

— Vous serez bien toujours le même, Alain. La jalousie vous rend féroce... Vous me renverrez cette toile demain avant midi. J'ai changé d'hôtel. Ici, personne ne me connaît et je pourrai la détruire sans que l'on m'interroge, je la brûlerai, le feu purifie tout...

— Il y a aussi la chaux vive, Madame, et le vitriol. Voulez-vous que je joigne ces ingrédients au paquet ?

— Non ! Je saurai bien tout anéantir moi-même. Et maintenant, allons vivre un instant de la vie de ce pays où rien n'est propre, rien n'est sacré, rien ne peut nous faire oublier la seule importance de la bonne mort. Dans

cent ans que restera-t-il, mon dieu, de toute cette fange ? Rien... rien... que la pureté de nos intentions. Ah ! revivre cette vie-là ?... Quelle honte !

Avant qu'elle ait pu s'en défendre, je l'ai prise dans mes bras et je dévore sa bouche.

— Refaire l'amour, chérie, c'est en effet la plus noble des intentions et le refaire à ton image est certainement le plus pur de mes désirs.

Renversée, les yeux clos, ses cheveux déroulés de leur joli pli rectiligne, elle souffle, très doucement :

— Par pitié, Alain, faites tout ce que vous voudrez, mais ne me parlez pas d'amour. C'est la seule grâce que je vous demande !

XVIII

— Alors ?

— Eh bien ! Je voudrais... (sa voix tremble, hésitante et fatiguée), si je ne suis pas indiscrète, vous prier, ne me répondez rien de cruel, car je n'ai jamais pu m'habituer à votre éclat de rire de vieux gamin qui se moque de tout, je voudrais savoir si on ne pourrait pas *habiller* la femme nue ?

— Quelle femme nue ?

— Mon portrait, naturellement, celui que vous devez m'envoyer avant midi.

Cette fois, je retiens un éclat de rire, parce que, brusquement, j'ai envie de l'étrangler et plus du tout celle de plaisanter.

— Line, je ne comprends pas.

— Voyons, Alain, vous êtes un artiste capable de ça, je pense. Est-ce que vous ne pourriez pas essayer ?... Qui peut plus, peut moins !

J'achève de m'habiller, moi, dans ce cabinet microscopique où règne un désordre bien féminin et où j'ai l'impression de porter le plafond bas sur ma tête, telle-

ment cela ressemble à une souricière. Dans mon crâne m'entre comme le clou qui tue les pauvres bestioles coupables d'avoir eu faim et d'avoir voulu mordre à l'appât. Je n'ai pas la migraine, seulement je continue à y voir un peu rouge. En face de moi, la tache sanglante d'un bâton de fard, un ruban écarlate et des jarretières nouées sous deux fleurs de grenades ; c'est irritant, surtout lorsqu'on se rappelle pas mal d'autres joujoux du même ton. Le peintre s'hypnotise facilement et cela devient dangereux pour l'homme, cette couleur qui agace les taureaux.

Je sors de ce réduit parfumé en secouant mes rudes cheveux, car, n'ayant pas découvert la brosse, je n'arrive pas à les discipliner avec ce démêloir d'écaille trop souple, qui plie dans les doigts.

Pauline Vallier est étendue, statue tombale, autre genre de Muse en service commandé, dans le ravage des draps et des couvertures, ombrée d'une longue écharpe de dentelles noires. On devine la merveille de ce corps, très blanc, sous ce voile, celle de la poitrine où les deux seins ont l'apparence de coupes d'albâtre dont on aurait brisé les pieds en les collant à la chair, montrant, à la place de la cassure, une dépression rose. Les jambes sortent de l'écharpe, gantées d'un Chantilly, soigneusement damasquiné de broderies, quoique troué par place. Le tableau m'évoque celui de mon glorieux ami, Féderico Beltran-Massès, un des premiers peintres de l'Espagne, représentant une mystérieuse manola entièrement nue sous les arabesques de sa mantille.

— Expliquons-nous, s'il vous plaît, Line. Je n'entends rien à vos énigmes bien morales. A quel nouveau genre de supplice faites-vous allusion ? Au lieu de détruire ou de recommencer votre image, ne serait-ce pas plus simple, qui peut plus peut moins, comme vous dites, de me détruire moi-même ? Pas ici, non, ailleurs, où Mme Va-

lérie ne serait point inquiétée pour un assassinat qui nuirait, probablement, à sa vertueuse réputation.

— Alain, vous ne me répondez pas sérieusement. Vous avez tort.

Je m'assieds au bord du lit. J'ai une affreuse sensation de déchéance et de tristesse. Qu'ai-je fait de mon bel amour ? Après tant de bonheur, je suis très malheureux. Je m'incruste les ongles dans le satin du couvre-pied et je me produis l'effet de mon chien qui gratte le gazon, comme pour s'enterrer lui-même.

— Vous désirez que je recommence un autre portrait de vous ? Ce sera long. Oui, certainement, si cela me procure la joie de vous retenir à Paris, chère Madame.

— Moi, je n'ai pas le temps, mais, retouchez le même : conservez la tête qui me plaît parce qu'elle est mieux que la mienne d'aujourd'hui. Jamais vous ne pourrez réussir ce sourire-là, maintenant, puisque je ne vous aime plus. Et simplement habillez le corps. Si c'est *faire la fille* que vous demander ça... je me risque.

Je glisse à genoux devant elle en réunissant ses deux mains dans les miennes, ses deux mains froides.

— Ah ! pas cela ! Line, pas cela ! Demandez-moi tout ce que vous voudrez, tout, mais pas cette chose odieuse : refaire votre portrait en *l'habillant !* Ne me condamnez pas à ce martyre... Je consens à vous perdre, à le perdre, puisque c'était l'enjeu de la bataille, je consens à voir pâlir mon dernier rayon de joie et à demeurer seul en plein crépuscule... je veux encore bien vous avoir retrouvée pour me bien pénétrer de cette vérité qu'il n'y a plus d'âme dans votre corps, c'est-à-dire d'amour pour moi, mais, non, pas ça, je ne veux pas travailler pour les sous-préfectures, je ne veux pas que vous vous sauviez de moi en emportant le joli portrait décent pour un public que j'ignore, que je veux ignorer. Vous avez le droit, puisque je reconnais ce droit, de me reprendre votre ancienne image, ou de la détruire. Je ne vous donne pas

celui de me la faire renier... publiquement. Autre scandale ! D'ailleurs, que m'importe le public ! Je n'ai pas l'intention de vous... vendre un tableau pour une rétrospective ou une galerie de château. Je veux simplement tenir ma parole. Cette image vous déplaît ? Déchirez-la. Vous ne pouvez pas me déchirer davantage ! La chose est facile, n'en parlons plus ! A mon tour de vous défendre quelque geste superflu ! Celui de me parler *en fille*, vous !...

Elle murmure, d'un accent singulier, enfantin, et je n'ai jamais vu ses yeux si étrangement durs :

— Je retarde la pendule, Alain. Est-ce que par hasard, je n'ai pas aussi le droit de choisir mon heure ?

J'avais fait le plus héroïque effort qu'un amant, toujours épris, puisse faire en acceptant ce premier marché, car si je l'avais étourdiment proposé, je n'avais pas osé croire qu'on le réaliserait. Maintenant, je suis pris à mon propre piège, pris comme la souris, la grosse souris dans la petite souricière de son cabinet de toilette.

Je n'ai pas eu tort de refaire l'amour avec cette fille qui ressemble à la femme que j'ai tant aimée, parce que le flacon vide ayant contenu de l'essence précieuse conserve toujours une fugace et enivrante senteur de son parfum, mais j'ai tort de me figurer le retour de l'extase de jadis. Si j'ai eu la même ferveur à la respirer... il est évident qu'elle ne peut plus me sentir, pour employer une expression vulgaire. J'ai dû la froisser cruellement autrefois, et deux années de silence n'ont pas suffi à calmer ses rancunes. On n'est jamais *pareils*, jamais assez intimes pour tout s'avouer. Elle n'avait pas confiance en moi. Je n'éprouvais même pas le besoin d'avoir confiance en elle. Je n'étais jaloux que sur le moment. Elle me racontait des histoires que je n'écoutais pas ou que je ne saisissais pas dans toutes leurs répercussions. Et puis, il aurait fallu l'intuition, le pressentiment de mon amour

futur qui n'est, peut-être, que la fougueuse exaspération de l'absence.

Elle m'a quitté frauduleusement. Je n'ai pas cru à son départ total et, restant rivé à elle par la terrible habitude de la pensée, la *cristallisant* en mon cerveau comme une matière chimique, inerte aux réactions prévues, je me suis abominablement intoxiqué.

Je réponds sur un ton moins âpre :

— Voyons, Line, comment l'entendez-vous, ce... surportrait ?

— En toilette de soirée, très osée, très dernier cri, mais atténuant toutes les nudités inconvenantes.

— Une femme qui rira de ce rire-là, dans les vêtements d'une mondaine, mais ce sera effarant ! Une élégante provinciale ayant fait venir de Paris le costume destiné à aguicher, sans doute, le vieux magistrat blasé ou le jeune gentilhomme farmer complètement idiot, hein ? Merci bien, Line ! Vous me prenez pour un autre. Tordez-moi le cœur en admettant que j'ai encore un cœur malgré vos doutes, mais n'essayez pas de tordre mes pinceaux. Alain Montarès n'est pas, ne peut pas devenir le peintre ordinaire des prudes ou des belles dévotes repenties. Il me faut à moi, pour pouvoir travailler, la liberté des chairs ou la suprême volupté de leurs gestes. Je ne peux pas songer à voir habiller de nouveaux préjugés sociaux la femme qui fut mienne entièrement, sans scrupules. J'admets volontiers que l'étude, un peu trop approfondie, que je m'en suis permise, soit injurieuse et je m'en rends tellement compte que je veux la détruire pour vous prouver mon... nouveau respect, cependant, je n'irai pas plus loin.

— Vous n'êtes, comme toujours, Alain Montarès, qu'un orgueilleux et un inutile. Vous préférez la destruction à la réhabilitation. Si vous faisiez cela, je pourrais croire à votre belle passion et emporter de vous, avec ce portrait, un meilleur souvenir. Vous ne m'aimez pas.

Je réfléchis, le front dans le couvre-pied de satin, me bouchant les oreilles pour ne plus rien entendre. Mon vieux fatalisme remonte. Après tout, c'est stupide de s'emballer comme ça sur des mots, des fictions. Il est clair que j'ai fini par entrevoir, tout à l'heure, la possibilité, pour moi, le plus vivant et le plus fort, de ne plus vivre, de me faire sauter la cervelle en rentrant chez moi, là-bas, derrière la grille de ce jardin, les barreaux de ma prison, c'est donc que j'envisageais de rester le plus faible après avoir joué, malgré moi, cette partie dangereuse ?

Je suis surtout un impulsif. J'ai aussi le tort fondamental de devenir enragé dès qu'on me résiste. L'amour, ça ne doit pas être en perpétuelle révolte devant le sens commun. Je n'ai pas encore trouvé la créature passive qui me subira tout en daignant me comprendre ou me pardonner. Est-ce une raison pour me priver d'une consolation à laquelle je tiens plus qu'à l'existence quotidienne? Je ne suis ni ambitieux, ni intéressé par quoi que ce soit en dehors de mes passions, de ma passion... la belle affaire qu'une composition gâchée, une œuvre tarée, un portrait *dit de complaisance*, comme ceux que nous fabrique en série cet excellent Carlos Véra, cet homme de génie pour salon officiel ? J'ai refusé de faire la tête de la princesse Servandini à cause de son profil chevalin qui ne m'inspirait pas, n'étant pas un *animalier*, je suis peut-être encore plus ridicule en refusant une retouche à une jolie personne. Je murmure, essayant de railler :

— Une robe de cinq heures, un déguisement, quoi ? Lequel déguisement permettrait la pose en arrière, les cheveux flous, de ces robes chemises qui tiennent sans agrafes et qu'on rajuste, dans les garçonnières, en deux tours de mains pour courir ensuite chez Mme X... qui donne un thé, *l'alibi*.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, Alain, je n'ai jamais eu de ces costumes-là. Mais, une draperie

sur ma gorge, sur mes hanches, et je vous abandonne les jambes, puisqu'on porte des robes courtes, à la condition de leur mettre des bas...

Je riposte, brutalement :

— ... Avec quelque chose dedans, si vous y tenez !

Elle fait une moue d'une innocence peut-être sincère, à la fois confuse et vexée qu'on ne semble pas estimer ses jambes à leur véritable valeur picturale :

— Vous n'allez pas me dire que dans ce bas-là il n'y a rien... où vous seriez aveugle, Alain Montarès !

Et elle pose par terre la pointe de son pied, montre sa jambe gainée de dentelles, blanche comme un clair de lune sous le caprice léger d'un nuage.

Je me tais.

J'ai perdu... ou mieux, je suis perdu.

RACHILDE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

André Breton : *Manifeste du Surréalisme. Poisson soluble*, Simon Kra. — André Breton : *Les Pas perdus*, Nouvelle Revue Française. — Tristan Tzara : *Sept Manifestes dada*, Jean Badry. — Georges Duhamel : *Délibérations*, Les Cahiers de Paris, Claude Aveline. — Gaston Picard : *Nos écrivains définis par eux-mêmes*, Henry Goulet. — Ernest Raynaud : *Souvenirs de police. Au temps de Félix Faure*, Payot. — René Martineau : *Tristan Corbière*, Le Divan. — Octave Mirbeau : *Gens de Théâtre*, Flammarion. — *Le Gazetier littéraire de l'an 1924*, Crès. — *Le théâtre indiscret de l'an 1924*, Crès. — *L'ami du Lettré 1925*, Crès.

Un mélange de bergsonisme et de freudisme, tel m'apparaît ce surréalisme que M. André Breton nous expose dans son **Manifeste du Surréalisme.** Bergsonisme, par le côté antiintellectuel. Toujours ce principe que c'est l'intelligence qui gâte tout et empêche de comprendre. L'aveugler, l'éteindre, afin de permettre à la vérité intuitive, innée, de se manifester. Pour capter cette vérité fuyante, il ne faut pas faire de bruit et ne pas avoir l'air de la regarder en face. Cette vérité intuitive, cette pensée pure, surgira alors de notre âme secrète, de notre subconscient, vêtue des mots et des images essentielles ! C'est un peu la théorie freudienne des rêves. M. A. Breton définit le surréalisme : « Automatisme psychique, par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale. »

Ce surréalisme « repose sur la croyance à la réalité supérieure de certaines formes d'associations négligées jusqu'à lui, à la toute puissance du rêve, au jeu désintéressé de la pensée. Il tend à ruiner définitivement tous les autres mécanismes psychiques et à se substituer à eux dans la résolution des principaux problèmes de la vie. »

Pour résoudre les principaux problèmes de la vie et faire de l'art surréaliste, il suffit de prendre une plume, de se mettre « dans l'état le plus passif ou réceptif que vous pourrez » et d'écrire vite sans sujet préconçu, « assez vite pour ne pas retenir et ne pas être tenté de vous relire ».

Cette écriture mécanique, c'est tout simplement le mécanisme ou un des mécanismes de l'inspiration subconsciente. C'est par cette méthode, vieille comme le monde, que les poètes ont toujours trouvé leurs images et recueilli leurs émotions secrètes. Mais si l'intelligence ne contrôle pas l'apport du subconscient, l'œuvre jaillie aura la merveilleuse incohérence du rêve. Il y a une méthode plus directe pour obtenir cette incohérence sans contrôle, c'est la méthode des tables tournantes et de l'écriture automatique. Un chapitre des **Pas Perdus,** recueil d'études et de souvenirs sur des poètes surréalistes, nous apprend que M. A. Breton ne dédaigne pas cette suprême méthode antiintellectuelle. La littérature retourne à la magie, comme à une source pure et régénératrice. Peut-être quelques poètes trouveront-ils dans cet intuitionisme une sincérité plus vraie et plus spontanée. Il est bien qu'ils cherchent la poésie en eux-mêmes plutôt que dans les livres des autres. Mais à côté de la théorie, voici de la littérature surréaliste. Cette pensée pure, hélas ! est tout ce qu'il y a de plus littéraire, et quelle mauvaise littérature. Des mots, des mots en liberté, hélas! rien que des mots qui ne correspondent vraiment à rien. C'est le néant, sauf quelques belles images qui ne dépareraient pas des pages écrites sous le contrôle de l'intelligence. Cela signifie que notre subconscient est plus intelligent et plus raisonnable que ne le pense M. Breton. Il est aussi très littéraire.

Tu sauras plus tard, quand je ne vaudrai plus la pluie pour me pendre, quand le froid, appuyant ses mains sur les vitres, là ou une étoile bleue n'a pas encore tenu son rôle, à la lumière d'un bois, viendra dire à toutes celles qui me resteront fidèles sans m'avoir connu : « C'était un beau capitaine, galons d'herbes... » etc., etc.

Cela continue sur ce ton durant une centaine de pages. C'est tout à fait, en effet, le mécanisme du rêve : succession d'images sans direction s'accrochant les unes aux autres, s'associant passivement. Débâcle de bois mort et de feuilles sèches sur un fleuve incohérent. Parfois le bois mort est phosphorescent et les feuilles

mortes sont dorées ; mais c'est très fatigant tout de même à regarder et vraiment sans intérêt.

Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'il y a déjà de longues années, ainsi qu'André Billy nous l'a raconté, Apollinaire s'amusa à ces jeux subconscients. Mais Apollinaire, peut-être parce qu'il était vraiment poète et magicien, ne croyait pas à la magie.

Que signifie cet appel à l'inconscience ? et à quoi cela correspond-t-il ? A la fatigue d'une trop vieille et trop sage logique. Tout est à recommencer : oublier tous les livres et ne plus lire qu'en soi-même. C'est un peu la même formule que Dada dont voici les **Sept Manifestes Dada**. Ce qu'il faut admirer dans ces manifestations, c'est cette foi en l'inconscient humain, qui rejoindrait la si lointaine et si puérile théorie de J.-J. Rousseau sur la bonté native de l'homme. Oui, la vérité est en nous prisonnière : pour la faire s'évader, il suffit d'endormir la conscience, ce gendarme, d'écarter la raison, cette duègne, et de prendre la vérité, cette petite fille craintive, par la main ; elle nous suivra, pieds nus, sans froisser ni coucher les herbes. Surréalistes, dadaïstes, hommes de foi, j'admire votre religion, car elle est un ferment certain d'art et de poésie. Ecartez de la main les saules de la rive et de la conscience, et plongez jusqu'au fond de l'inconscient : vous y pêcherez, dans la vase du fleuve, les belles et illogiques incohérences des rêves engloutis ; mais, hélas ! vous comprendrez vite que cet inconscient n'est pas pur et que lui aussi est envahi d'une indéracinable végétation littéraire. On croit cueillir des pensées pures et on ne rapporte au jour qu'une brassée d'algues fleuries de vieille littérature.

D'ailleurs, ce qui importe dans une nouvelle école littéraire, c'est moins la culture des mots, ces vaines pierreries, que les idées neutres. Or, ici, chez Dada comme chez les Surréalistes, je ne trouve que piège à capter des images ou à étrangler des idées. Nous regorgeons d'images, de toutes ces petites verroteries que l'on monte en collier et qui font, en se choquant, un petit bruit un peu fêlé. Nous sommes trop vieux, d'une race trop vieille, pour jouer encore à la poupée. Ce que nous voulons, en littérature, c'est le mot exact qui traduise et exprime une idée précise ou son imprécision même ; et s'il est vrai qu'il y aura toujours de précieuses découvertes à faire dans notre sub-

conscient, nous ne voulons rien accueillir que vérifié et contrôlé par notre conscience et notre intelligence.

§

Dans ce petit livre qu'il intitule : **Délibérations**, M. Georges Duhamel épilogue sur la tour d'ivoire de l'écrivain, qui lui apparaît être essentiellement une construction d'architecture contemporaine. Jusqu'au XIXe siècle, écrit-il, les écrivains ont sagement estimé qu'ils avaient pour mission « de contempler les hommes, la nature, les mille spectacles de l'univers, d'en retracer des images scrupuleuses ou fantaisistes, de tirer, enfin, ou de laisser tirer de leurs observations des enseignements et des lois... » Ils n'ont pas cru que « leur sérénité serait au prix d'une réserve farouche et qu'il leur faudrait, pour demeurer purs, pour remplir leur mission, s'abstraire de la vie et consumer leur âge dans un empyrée interdit au commun des hommes ». Je ne pense pas, écrit M. Duhamel, qu'il existe quelque chose qui « serait une mission d'écrivain distincte de ce que l'on peut appeler plus généralement la mission d'homme. » Je mets en principe, ajoute-t-il, que tout homme, « si considérable que soit le génie dont il est le réceptacle, le substrat, ne peut, sans indignité, sacrifier son devoir d'homme à celui d'écrivain, et humilier celui-là devant celui-ci ».

Certes, mais n'est-ce pas pour s'abriter contre une démocratie un peu trop médiocre que certains écrivains du XIXe siècle se sont réfugiés en une tour d'ivoire ? A l'abri des inutiles vulgarités de la politique démagogique, mais pas à l'abri de la vie. Et peut-être que c'est en regardant la vie d'un peu plus haut que la foule, qu'ils ont pu la diriger et accomplir ainsi leur « mission d'homme ». Ce sont eux aussi, ces solitaires, qui ont le plus vécu, puisqu'ils ont pris conscience de la vie agitée et inconsciente des autres. Mais n'est-ce pas la conclusion même, — et presque contradictoire de ses prémisses — de M. Duhamel, puisqu'il donne son assentiment total à ces mots d'Alfred de Vigny, le grand solitaire et le grand orgueilleux :

La neutralité du penseur solitaire est une neutralité armée qui s'éveille au besoin.

Il met un doigt sur la balance et l'emporte. Tantôt il presse, tantôt il arrête l'esprit des nations ; il inspire les actions publiques ou pro-

teste contre elles, selon qu'il lui est révélé de le faire par la conscience qu'il a de l'avenir. Que lui importe si sa tête est exposée en se jetant en avant ou en arrière ?

Il dit le mot qu'il faut dire et la lumière se fait.

Il dit ce mot de loin en loin et, tandis que le mot fait son bruit, il rentre dans son silencieux travail...

Mais on peut encore dépasser cette conclusion, et dire qu'un poète solitaire comme Mallarmé, qui ne songea jamais du haut de sa tour d'ivoire à inspirer les actions publiques ou à protester contre elles, eut peut-être une plus grande influence sur la vie, que n'en eurent tous les écrivains qui voulurent agir ou agiter devant eux-mêmes leurs idées.

En une autre « délibération », M. Georges Duhamel se penche sur l'Europe moribonde qu'il voudrait bien sauver, et il s'indigne d'abord de constater que la malade est soignée par « les hommes qui sont, précisément, responsables de sa maladie et qui ont, en toutes circonstances, montré leur incapacité à conjurer ou à diminuer ses épreuves ».

... Peut être qu'un jeune médecin, avec des méthodes nouvelles, la sauverait ? Le Dr Duhamel, après avoir ausculté la vieille Europe moribonde, formule son ordonnance : « Il faut d'abord dire bien haut que le monde ne peut plus courir les risques d'une nouvelle guerre. Si graves que soient les conflits encore non résolus, ils doivent, à tout prix, être résolus par des méthodes pacifiques. Le malade ne peut se permettre une rechute, même courte. La paix à tout prix, voilà ce qu'il faut dire et répéter... »

Stabiliser la vie dans la paix, ce n'est sans doute qu'un rêve généreux. Il faudrait pour le croire, admettre que le monde évolue vers la sagesse. Peut-être que notre civilisation est menacée, mais il en surgira, peut être aussi, une autre plus belle ; on ne peut arrêter les mouvements de la vie, et il n'y a rien de stable que notre conception humaine d'une stabilité illusoire.

§

M. Gaston Picard, dont la curiosité intellectuelle a fait un spécialiste de l'enquête, a posé à quelques écrivains une question peut être indiscrète, mais très intéressante : la question de l'inspiration et des méthodes personnelles de travail.

Je pense, ai-je répondu moi-même, après le sérieux examen de conscience qui doit précéder toute confession, que les œuvres s'imposent à l'écrivain : ce n'est que l'acquit et le trop plein du subconscient qui se déverse et monte à la conscience, s'extériorisant en fusée verbale. C'est une délivrance, d'une volupté intense jusqu'à la douleur, comme l'autre.

Mais « pour qui écrivez-vous? » Je n'écris, en vérité, pour personne, mais pour moi-même, pour me découvrir moi-même. Ce n'est pas à l'écrivain de chercher un public, mais au public de le trouver ; mais les sympathies les plus sincères ne sont que des déformations. Atteindre le grand public ? On ne l'atteint qu'en s'adaptant à lui, ce qui est à la fois le privilège des grands génies et des médiocres.

Nos livres ne représentent qu'un moment de notre vie : si nous les relisons nous-mêmes, nous ne les comprenons plus. En réalité, nos livres ne sont pour nous que les albums d'instantanés de notre vie intellectuelles, des albums de souvenirs : du passé déjà. Aussi, pour un écrivain, le seul de ses livres qui l'intéresse, c'est celui qu'il est en train d'écrire, celui qu'il écrira demain, ou jamais, parce qu'il a la magie du rêve et de l'inconnu, de l'irréalisé et de l'irréalisable.

J'ai lu avec beaucoup de curiosité les confessions réunies dans ce volume : **Nos écrivains définis par eux-mêmes** : elles me renseignent en outre sur le bovarysme vivifiant de l'homme de lettres. Pour être un écrivain, il faut avoir la foi, foi en soi, foi en son œuvre, en son rôle artistique, philosophique ou social, en son influence, ou foi en sa valeur commerciale... La gloire ou le succès, cela peut correspondre à une affirmation de soi, égoïstement suffisante, à une autorité orgueilleuse, à de l'argent et à du plaisir, à de l'amour avec ses émotions, ses joies et ses douleurs, etc...

Mais admirons aussi le sérieux, la gravité avec laquelle les petites fourmis de la production littéraire ou les vers luisants d'un soir d'été parlent de leur Moi et de leurs œuvres. Et je songe tout d'un coup que la langue dans laquelle nous nous exprimons n'évolue que vers la mort.

Les mots, ces signes dont nous usons aujourd'hui pour recréer nos images, nos idées et nos émotions, mourront comme meurent les perles, exilées des vivantes poitrines des femmes. Demain on

parlera d'autres langues et peut-être qu'il ne restera rien de nos hiéroglyphes illisibles. Je voudrais que cette pensée amère guérisse de la maladie littéraire tous ceux qui ne sont pas irrésistiblement attirés vers l'art magique des mots et des idées. Qu'ils vivent sans se regarder vivre, le cœur et l'esprit libres, et secrètement pour eux-mêmes.

§

Je veux encore signaler *les Souvenirs de police* de M. Ernest Raynaud : **Au temps de Félix Faure**, où l'auteur nous raconte de bien amusantes histoires et fait revivre la personnalité si curieuse (mélange de Louis XIV et Père Ubu) du Président-Soleil. Nous pénétrons avec l'officier de paix dans les appartements privés des souverains russes, devenus « deux époux quelconques inclinés sur le fruit de leurs amours ». Mais M. Ernest Raynaud n'oublie jamais qu'il est poète, et c'est parce qu'il a su regarder en poète ces scènes de cinématographie historique que son livre est vivant et émouvant.

M. René Martineau consacre à son poète, **Tristan Corbière**, un précieux petit livre de critique affectueuse. Nous placerons ce volume, qui contient en outre des vers et des documents inédits, ainsi que de beaux portraits du poète, dans notre bibliothèque à côté des *Amours jaunes*. Disons avec M. Martineau ; « Quand on a compris l'homme, on ne peut s'empêcher de l'aimer, et plus l'homme se laisse deviner, plus le poète apparaît grand ».

Le nouveau volume des *Œuvres inédites* de Mirbeau : **Gens de théâtre**, contient un choix de ses chroniques sur le théâtre. Ces pages méritaient d'être sauvées : elles sont d'une belle violence. Quel journal aujourd'hui oserait publier des pamphlets de cette sorte sur des personnages célèbres. Pourtant il y a toujours les mêmes Sarcey, les mêmes critiques qui continuent la tradition de l'incompréhension, et dans les mêmes journaux. Mais alors il y avait un Ibsen à défendre !

Deux livres jumeaux : **Le Gazetier littéraire** et **le Théâtre indiscret**, contiennent les historiettes, les anecdotes et les indiscrétions de l'an 1924. Ces recueils de la petite histoire littéraire et théâtrale sont d'une réjouissante saveur et d'une ironie de bonne qualité. Souhaitons longue vie à ces Gazetiers qui continuent la belle tradition de l'esprit français. Et signalons

encore **L'Ami du lettré,** organe de l'Association des courriéristes littéraires, et guide amusant et érudit des manifestations littéraires de l'année.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Achille Millien : *Roses de Noël*, Alphonse Lemerre. — Louis Lefebvre : *L'Allusion au Bonheur*, Perrin. — Jeanne-Jean : *Le Seigneur de Compassion*, bois originaux de Pierre Guillemet, « éditions Adyar. » — Jean Le Lec : *La Messe du Soir*, « les Gémeaux ». — Emmanuel Aegerter : *Les Ames sous l'Autel*, « Éditions de la Pensée Latine ». — Laurent Clarys : *Les Poèmes des Temps Nouveaux*, Picart. — Marcel Millet : *Sentir*, « les Humbles ». — Marcel Chabot : *Etreintes d'âmes*, Messein.

Derniers chants 1916-1924, M. Achille Millien les groupe sous le titre général de **Roses de Noël**, fleurs pâles et tardives, sans parfum, presque sans couleur, qui s'ouvrent en hiver. Aux *Jours de Guerre et Lendemains*, où la voix du vieillard s'élève attendrie, émue en songeant aux jeunes gens d'ici, aux morts, aux désastres, ou s'indigne en songeant aux brutalités de l'ennemi, à la dévastation, aux sanglantes cruautés, s'adjoignent les pièces plus paisibles, doucement rustiques, qu'il appelle *au Cours de l'An*, et les *Varia*, morceaux familiers ou de circonstance. Les mêmes qualités de générosité, d'affectueuse attention aux choses de la nature, d'admiration simple pour le labeur et les efforts humains, distinguent ces poèmes récents et attachent au nom de M. Millien la respectueuse déférence de ses cadets d'âge. Certes, c'est une destinée enviable d'avoir traversé la vie sans défaillance et, si l'on n'a atteint au rang héroïque et resplendissant où se tiennent couronnés les porte-lyre divins, d'avoir formé des chants dont la pureté et la fraîcheur douce gazouillent en charmant l'esprit ou en satisfaisant le cœur de qui les écoute.

Si le désir d'un poète, **l'Allusion au Bonheur**, s'élève à l'espoir qu'un jour un poème plus beau que tous ceux qu'il a créés naisse en son esprit et « s'inscrive lui-même », chacun ne mettrait à exprimer son souhait la même humilité, sans doute bien chrétienne, qu'y met M. Louis Lefebvre :

Mon poème sera mes paroles à Dieu.
Je lui parle déjà autant que je le peux,
Mais d'une voix balbutiante et trop lointaine.

Tandis que, ce grand jour du poème parfait,
Tout sera dit, sans mots, devant Dieu satisfait,
Qui connaîtra mon vœu, mon amour et ma peine.

Tout le livre de M. Louis Lefebvre exprime la même foi, la même soumission à la foi. Qu'il en soit remercié par les âmes pieuses, un poète magnifie, et sans crainte d'atteindre au pathétique, particulièrement dans *le Poème de la Faim*, troublant et si ardent, les croyances douillettes et vraiment simples où elles me paraissent s'engourdir. L'art de M. Louis Lefebvre n'est pas en question; bien qu'évitant les resplendissements d'une ferveur aux éclats mystiques ou hallucinés, son art sincère est subtil non moins que sûr; son vers est plein, parfait, généralement musical et ses strophes s'enchaînent harmonieusement. Mais, en vérité, je ne puis sans révolte intime assister à cette béatification qu'assure à celui qui renonce, d'accepter, de rechercher la pauvreté, et de la bénir, au mépris de tout le mal qu'elle a infligé, le poète prend soin lui-même de le souligner, au penseur, à l'amoureux désintéressé et pur, à la mère dont elle a pris plaisir à torturer par jeu le cerveau ou le cœur. L'acceptation pour soi est, à coup sûr, légitime, souvent louable, noble, hardie, magnanime; mais, au nom des autres, un pareil détachement ne forme qu'un encouragement monstrueux à l'usurpation des malins et des puissants. Ce livre de M. Lefebvre, j'en estime la conviction et la texture; l'esprit, je le confesse, m'en est antipathique; je n'en saurais parler, je pense, avec plus d'équité.

Mme Jeanne-Jean a entrepris de conter, sans emphase, sans vain élan métaphorique, sans surcharges ni ornements d'aucune sorte, l'existence de celui qu'elle appelle **Le Seigneur de Compassion**, autrement dit: « la merveilleuse aventure du prince Siddhârtha qui sut, par la méditation, découvrir la suprême sagesse ».

Son courage et son labeur ne manquent point d'apparaître méritoires, certes, et valent, à coup sûr, que des correspondants, ainsi qu'elle l'indique en première page, n'aient pas hésité à lui décerner de justes éloges. Rien n'est à reprendre dans ce long poème coupé par épisodes choisis et significatifs, sinon, tout au plus, la monotonie et précisément la longueur. J'imagine qu'à ce récit, soigneusement suivi en rythmes à peine marqués ou onduleux et rimé docilement, on préférera, si on veut connaître la doc-

trine et la *Vie du Bouddha*, d'en lire le récit dans le beau, docte et vivant ouvrage qu'a récemment publié sous ce titre M. A.-Ferdinand Herold.

L'ambition de Mme Jeanne-Jean est noble, mais, à mon avis, elle s'est trompée dans son dessein. Il faut réserver le vers à ce qui ne peut être exprimé autrement qu'en vers. Ce n'était pas, ici, le cas.

M. Jean Le Lec officie. C'est **la Messe du Soir**. Plein de conviction, avec la sérénité tranquille qui convient, de l'émotion que lui donne le bon espoir ou que renouvelle le souvenir des paysages aimés, des scènes rustiques et saines de Bretagne. Une grande part de ce livre se compose de petits poèmes que l'auteur appelle des *sonnettines*. Les deux quatrains, les deux tercets du sonnet, au lieu de se succéder dans l'ordre rituel alternent: un quatrain, un tercet, ce qui nécessite l'emploi (*a*, *b*, *a*, *b*, — *c*, *d*, *c*, — *d*, *e*, *d*, *e*, — *f*, *e*, *f*) de six rimes au lieu des cinq rimes du sonnet régulier. En outre, M. Le Lec raccourcit, à la mesure de quatre syllabes, le quatrième vers de chaque quatrain. Cette disposition assez subtilement imaginée n'est point désagréable, encore que l'invention d'un nouveau poème à forme fixe ne me paraisse pas particulièrement à désirer. En dehors des formes préexistantes, que chacun se crée selon ses tendances et ses besoins particuliers une forme propice à ses desseins, mais à quoi bon un moule de plus où l'on engage chacun, *à priori*, à couler sa pensée ? La sonnettine convient ici aux poèmes de M. Jean Le Lec ; rien de mieux. Mais pourquoi songer à l'imposer ? Pourquoi, en dehors de lui, quelqu'un penserait-il à l'adopter ?

Une Muse qui s'acoquine aux vocables et aux idées les plus faciles d'un usage courant, encore qu'ils s'attardent à des besoins spéciaux et particuliers de notre temps ; les termes *puzzle*, *snob* même, *rayons infra-violets*, etc., détonnent dans le courant d'un poème, comme l'intrusion, dans le chant, de syllabes mal jusqu'à présent assimilées par le langage français. Ces syllabes apparaissent sur un plan différent, attirent, détournent le regard. Mais M. Aegerter a résolu de n'incliner à ces disparates aucun scrupule, et il adopte pour célébrer **les Ames sous l'Autel**, tout ce qui vient, tout ce qui se présente, au hasard et sans choix. Comme un instinct de poète, malgré qu'il en ait, le guide et le

soutient, dans ce fatras tumultueux où souvent le déclamatoire se mêle à de quasi-platitudes ou à des redites superflues, les purs et beaux vers abondent disséminés ; quelquefois la pensée et le talent se disciplinent, et de charmants poèmes se parachèvent, ardent, concentrés, équilibrés et chantants, tels que, par exemple, *les Cités Difficiles*, poème irréprochable et fier.

De son époque, crispation et saccades, grincements, exaspérations, nulle grâce, nulle belle ni bonne humeur, froissements et placages, fards grossiers et parfums âcres, M. Laurent Clarys a extrait les motifs dont il a composé **les Poèmes des Temps Nouveaux**. C'est la présentation successive, en rythmes dépouillés volontairement d'envolée, de charme, d'harmonie suivie et persistante, de certains types en de certains et trop encombrants paysages comme, eux aussi, désaxés, brutaux, inutilement affairés. Sa gageure, M. Laurent Clarys la tient fort bien, et, si ces réussites d'un œil clair et d'un cerveau avisé méritent qu'on les considère ainsi que des poèmes, dépourvus avec soin, d'ailleurs, d'ironie, de ton sarcastique ou méprisant, aussi bien qu'ils ne transposent rien au ton sans doute désuet du lyrisme, ces poèmes sont parfaits et d'un bon écrivain.

Beaucoup d'élan, au contraire, avec de la confusion, mais aussi de claires, lointaines, fortes images plutôt évoquées que réalisées dans des rythmes mêlés, tantôt harmonisés, tantôt discords, par hasard et à l'aventure, mais nulle foi, certes, en cette patience qui est le génie ou tout au moins la discipline du véritable talent, beaucoup d'élan caractérise la manière le plus souvent comme impromptue, avec des scories d'explication, de discussion, d'inutilités, caractérise la manière des poèmes que M. Marcel Millet intitule **Sentir**. On le voit du reste, son dessein n'a point été de choisir, d'épurer, de reconstruire, ni de transposer quoi que ce soit ; il saisit, sensation, métaphore, réflexion, n'importe ce qui se dessine un instant à l'horizon de ses regards, dans le domaine de ses songes. Il note, il juxtapose ; c'est tout, et il croit ainsi se livrer, livrer un homme à nu, un homme de notre temps, non formé par la lecture, l'étude, mais ingénu et spontané. C'est un système en faveur en notre temps, et probablement un des systèmes de notre temps les moins exempts de très fâcheuses illusions.

Etreintes d'âmes, poèmes bien faits, habilement menés,

d'un art suffisant, mais qui n'apportent rien de neuf. M. Marcel Chabot, ayant défini en peu de vers ce qu'il entend par *Poésie* : « la poésie est de la vie qui rythme tous les cœurs avec son propre émoi », nous mène sur les routes de la vie, nous enseigne qu'il sied en un moment qui meurt aimer infiniment, puis : que le bonheur qu'on attend est déjà du bonheur, optimisme que, pour ma part, je ne saurais trop louer ! Il compose les symphonies de cœur, et vers l'infini sans cesse avancé, « pèlerin de l'amour, je vais vers l'absolu ».

Dans tout ce livre, ainsi voulu, ainsi composé, et qui n'est point sans mérites, sinon de nouveauté, du moins de facture diligente et volontaire ainsi que de sincérité, il y aurait matière à un poème bref, peut-être à un sonnet, où se condenserait du moins le sentiment personnel de l'auteur, qui, ici, se dilue et se perd à travers tant et tant de choses que les hommes, en présence d'un amour juvénile, ont dites avant lui et sans cesse ressassées.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Gustave Kahn : *Mourle*, F. Rieder et Cie. — J.-H. Rosny aîné : *La terre noire*, Nouvelle Revue critique. — Henry Poulaille : *Ils étaient quatre...*, Bernard Grasset. — André Obey : *L'orgue du Stade*, Librairie Gallimard. — Félicien Pascal : *Monsieur Auricorne*, E. Flammarion. — Louis Thomas : *Tentative*, Le Divan. — Antonin Seuhl : *La grève des machines*, Librairie Baudinière. — Albert Flament : *Crève-Cœur*, Albin Michel. — Mémento.

Mourle, par Gustave Kahn. Deux vieux amis, retraités de l'administration. L'un, Mourle, est célibataire ; l'autre, Rogny, veuf, avec une fille, Cendrillon. Nom symbolique, et qui nous rappellerait, si nous étions tentés de l'oublier, que M. Gustave Kahn a participé à l'une des plus belles renaissances de notre poésie lyrique. Cendrillon a commis une faute ou s'est abandonnée à un de ces entraînements qui, loin d'être le fait d'une mauvaise nature, révèlent, parfois, la confiance et la générosité du cœur. Mourle en jugera, du moins, ainsi, qui — ayant obtenu de la pauvre petite qu'elle consente à lui accorder sa main — la demandera en mariage à Rogny. Hélas ! Rogny accueillera mal le mouvement de pitié de son ami, et l'attribuera même à la prétention d'un égoïsme sénile. Il accusera Mourle de vouloir profiter de leur médiocrité, de la situation difficile de Cendrillon qui

n'a point de dot, et il ne donnera son consentement qu'à peu près contraint et forcé, et en rechignant. De retour de leur voyage de noces (voyage qui servit à déjouer les calculs des curieux, car un enfant est né à Cendrillon au terme d'un nombre de mois qui paraîtrait à ceux-ci suspect) les époux s'installent auprès de Rogny. Rogny n'a pas désarmé. Mais Mourle qui n'a point que de la pitié pour sa femme, et pour qui sa femme a mieux que de l'amitié, passe outre. Et si ce n'est le bonheur entre ces trois êtres, c'est quelque chose qui y ressemble un peu ; qui y ressemblera jusqu'à la mort de Rogny que suivra plus tard — n'est-ce pas? — celle de Mourle... M. Gustave Kahn a écrit une œuvre délicate et d'une rare subtilité de touche. Il laisse plus à deviner qu'il ne montre, et il y a des dessous transparents dans les portraits de ses personnages. Rogny a le cœur comme l'esprit étroit. La bonté de Mourle s'inspire de sentiments suffisamment intéressés pour rester humains ou, plutôt, dignes d'un homme dont la vie fut chaque jour commandée par de mesquines préoccupations. Mais Cendrillon, la silencieuse, se révèle exquise. Quel tact, quelle intuition, quelle grâce surtout chez elle, dans l'acceptation du devoir, dans l'alliance de la tendresse à la gratitude ! Voilà un livre émouvant, fruit de l'art et de la sagesse, et qui fait le plus grand honneur au poète des *Palais nomades* et au romancier du *Roi fou*.

La terre noire, par J.-H. Rosny aîné. Pour perpétuer dans sa pureté inaltérée la race antique dont il est le dernier chef, Guèvres de Monteragues, duc de Haute-Chavres, prince de Sambres, quelque part dans l'ouest de la France, fait enlever une jeune fille de cette race qu'il destine à son fils. Mais ce fils meurt et avec lui le rêve de l'homme qui, par ses ascendants, régna sur la Gaule, avant l'invasion celtique. Après avoir maudit ses ravisseurs et tenté de leur échapper, la jeune fille, informée de ce qu'on voulait d'elle, regrette presque, en écoutant Guèvres de Monteragues lui révéler ses origines, que la destinée magnifique et d'une si profonde poésie à laquelle elle était vouée ne puisse se réaliser. Elle reprendra sa place dans la vie restreinte des modernes et quittera la terre noire qui lui inspire, à présent, une sorte de respect religieux... On songe, à la fois, à *l'Atlantide* et à *la Brière* en lisant ce récit dont M. Rosny a éliminé l'accessoire et dont il conduit l'action d'un train allègre. Mais on ne sait

quel souffle, venu des millénaires, en rafraîchit l'imagination. C'est l'originalité du créateur du roman préhistorique de relier, toujours, par de subtiles correspondances, aux souvenirs les plus lointains ou aux instincts les plus obscurs de l'espèce, les sentiments qu'il éveille en nous. Ses descriptions des paysages de la terre noire et ses évocations des hommes primitifs qui l'habitent ont un caractère de grandeur farouche propre à favoriser l'illusion du phénomène ethnique qu'il suppose ; et on le lit avec émotion.

Ils étaient quatre..., par Henry Poulaille. Quatre soldats décident d'aller ensemble visiter une grotte, depuis la guerre abandonnée des touristes. Ils s'y perdent ; et tandis qu'ils luttent atrocement dans les ténèbres contre la peur, le désespoir et la folie, bientôt, leur disparition est commentée à leur cantonnement, où l'on finit par en conclure qu'ils ont déserté. Sujet simple, sans doute, mais puissamment — je ne dis pas habilement traité, car M. Poulaille, qui a le tempérament original, aimerait mieux, je pense, qu'on le comparât au Paysan du Danube qu'à M. André de Lorde, par exemple. Il use d'un style à dessein raboteux, et même incorrect, mais qui ne laisse pas de convenir aux hommes et aux choses qu'il évoque, c'est-à-dire à de pauvres gars incultes et à l'énorme tombe de granit où le secret de leurs tortures demeure enseveli. C'est un réaliste ; mais c'est un réaliste lyrico-romantique, auquel je reprocherai discrètement de prêter aux éléments, à la nature, à la mort, des sentiments que nous n'avons même pas la consolation de pouvoir dire qu'ils éprouvent à notre égard... En revanche, je trouve excellent qu'il montre, parallèlement au drame qui se joue dans la nuit, la dérisoire comédie de l'enquête qui se poursuit au soleil. En même temps qu'il sait nous rendre vraisemblables les événements qu'il raconte, il sait nous faire éprouver le sentiment de leur durée. Ce sont là des qualités qui attestent le romancier-né.

L'orgue du Stade, par André Obey. Un beau livre, l'un des plus beaux, peut-être, qu'ait récemment inspirés le sport, et qu'il fallait qu'un auteur dramatique écrivît. M. Obey, sous prétexte de reportage et d'évocation de *Souvenirs* et d'images du *Printemps Olympique*, a surtout essayé, ici, en effet, de nous rendre sensible la pathétique beauté de l'effort de l'homme qui se surmonte et se dépasse pour établir un record. Thème cornélien.

C'est moins en poète épique qu'en poète tragique que M. Obey a construit son temple ou sa cathédrale ou son théâtre, et qu'il en a animé les prêtres ou les acteurs. Il a compris qu'il ne faut pas célébrer plastiquement l'athlète comme une statue aux proportions harmonieuses, mais l'exalter dans son dynamisme, puisqu'il est création continue, c'est-à-dire tout action, tout drame, et drame intérieur pour le moins autant qu'extérieur. M. Obey, qui s'est fait l'historien impartial de notre glorieux échec de 1924, emploie un verbe rythmique, aux phrases plus scandées que balancées, et qui souligne fort heureusement la ferveur qu'il chante.

Monsieur Auricorne, par Félicien Pascal. Disciple de M. Paul Bourget dont il a le souci moral, le sérieux et la probité dans l'étude psychologique, M. Félicien Pascal révèle, en outre, qu'il sait comme son maître construire un roman. Celui-ci, auquel je trouve un air de famille avec *André Cornélis*, est à la fois très solidement charpenté et très ingénieusement agencé, et développe, autour d'un mystère qui ne s'élucide qu'au dénouement, des caractères façonnés avec force, en même temps que nuancés avec délicatesse. Plus que de l'habileté de M. F. Pascal, cependant, je vois la preuve de sa sincérité et de l'exactitude de son analyse dans le fait que nous hésitons à nous prononcer de façon formelle sur Jules Auricorne, Jeanne Dourlon-Nayrouse et Michel Crozan, les protagonistes du drame où l'amour nous présente trois aspects différents de son visage énigmatique. Drame de consciences ; drame dans lequel la passion s'exalte jusqu'au crime et le crime s'ennoblit de générosité. M. F. Pascal a écrit simplement une œuvre émouvante, tout éclairée d'intelligence et tout imprégnée de pitié.

Tentatives, par Louis Thomas. On peut de deux façons interpréter le titre du livre de M. Thomas, selon qu'on se place au point de vue spirituel ou au point de vue matériel ; car c'est à la fois de tentatives amoureuses et de tentatives véridiques qu'il nous entretient. Mais pourquoi, du reste, distinguer entre l'attitude de l'homme vis-à-vis des femmes, et celle de l'écrivain vis-à-vis de la vie ? L'un et l'autre, que l'on serait tenté de trouver cyniques, se révèlent seulement sincères, avec, peut-être, une certaine brutalité. Rien de paradoxal dans les propos de M. Thomas qui ont, surtout, pour moi le ton d'aveux, parfois déchirants. M. Thomas aime la vie, ou ce que la vie a voulu qu'il aimât d'elle,

et il ne s'en cache point. Mais il se rend compte qu'il ne laisse pas d'être dupe en l'aimant, et c'est assez pour qu'il éprouve quelque mélancolie... Aussi bien, cet artiste qui ne pose pas pour l'esthète, et auquel je trouve de la ressemblance avec les Italiens des xvᵉ et xviᵉ siècles, m'est-il sympathique. Je suis à peu près sûr, d'ailleurs, qu'il eût plu à Stendhal.

La grève des machines, par Antonin Seuhl. Puisque certains mauvais bergers traitent les hommes comme des machines, pourquoi les machines ne se comporteraient-elles point comme des hommes, et, dans un sentiment de solidarité pour leurs frères humiliés, ne se mettraient pas en grève ? On le voit par ce postulat, c'est moins un roman scientifique dans le genre de ceux de Wells, qu'un roman satirique, ému de pitié, dans l'esprit de ceux de Dickens ou de quelques-uns des contes de Banville, que M. Seuhl a écrit. Non qu'il n'ait de l'imagination et que la scène, par exemple, où il nous montre les machines s'arrêtant de fonctionner, ne soit d'un caractère moderne d'une impressionnante grandeur. Mais sa fantaisie est plus féerique et sentimentale qu'intellectuelle, à preuve cette figure charmante de Gamine, la fille de M. Brasseur-d'Affaires, et qui m'a rappelé, à la fois, les héroïnes de l'auteur de la *Petite Dorrit* et de l'auteur du *Nabab*, quoique avec quelque chose de plus espiègle et surtout de plus naturiste.

Crève-Cœur, par Albert Flament. Il y a beaucoup de bonnes choses et pas mal de choses inutiles, aussi, dans cette histoire, sans doute juvénile, de M. Flament. C'est que son sujet (l'amour soudain d'un jeune officier de marine pour une femme séduisante et mystérieuse) eût fourni matière à une excellente nouvelle, mais flotte un peu dans le cadre trop vaste d'un roman. M. Flament qui a de la sensibilité, l'imagination poétique, et de jolis dons descriptifs, a cru étoffer sa narration en en développant les moindres incidents. Il nous a seulement révélé qu'il prenait plaisir à conter. C'est un plaisir communicatif. Mais l'âme de son héroïne nous demeure obscure jusqu'au coup de lumière tragique qui l'illumine à la fin, pour la laisser peut-être plus sombre encore.

Mémento. — Je signale aux amateurs de romans d'aventures enveloppés de mystère — il en est, peut-être, parmi les lecteurs du *Mercure* — la nouvelle œuvre de M. Gaston Leroux (*La Poupée sanglante*, Jules Taillandier). Ils y goûteront la volupté angoissée de courir au-

devant d'un dénouement dont ils attendront encore, après les péripéties les plus mouvementées, la détente heureuse. — Pour ses débuts dans l'art de conter de palpitantes histoires, M. Paul Dabat se montre digne du maître que je viens de citer. Son *Etrange passion de Max Maria* (Librairie des Lettres), où l'on voit un monsieur riche devenir kleptomane pour avoir aimé naguère une femme qui avait la passion des bijoux, abonde en incidents rocambolesques et révèle un homme au courant des mœurs et des habitudes policières. — J'hésite à classer parmi les romans d'aventures *Le cahier rouge* de M. Henri Serre (E. Figuière), quoique l'imagination y joue un rôle évidemment débordant. C'est qu'une documentation sérieuse fait le fond de ce livre, d'ailleurs bien écrit, où nous sont dénoncés les liens qui unissent la finance internationale et la Kabbale mystérieuse et toute-puissante. Je doute que si l'heure vient pour l'Orient, ce soit, comme le prévoit M. Serre, lorsque le Roi des Juifs, ayant reçu « le sceau » de la fiancée mystique qu'il attend, « scellera la honte des nations et le triomphe d'Israël ». Mais, on lit avec intérêt ce roman curieux, suggestif même, par plus d'un détail.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

L'Idiot, pièce en quatre actes et six tableaux, par MM. Nozière et Bienstock d'après Dostoïewski, Vaudeville, 1er avril. — *Le Voleur*, pièce en trois actes de M. Henry Bernstein, Gymnase (reprise). — Ouverture de l'opéra music-hall des Champs-Elysées.

On a souvent cité cette phrase de Dostoïewski : « La Russie est maintenant le seul endroit du monde où il peut se passer n'importe quoi sans la moindre résistance. » Appliquée au Paris d'à présent, la même remarque prend un sens bien intéressant si l'on considère que, sans la moindre résistance et par la seule force de son argent, Mme Ida Rubinstein a réussi à monter au Vaudeville une pièce tirée de **l'Idiot** pour le seul plaisir d'y tenir le principal rôle, entendez le principal rôle de la pièce et non celui du roman, car, sans la moindre résistance, Mme Rubinstein a obtenu que le sens de l'ouvrage fût faussé de telle manière que le rôle de Natasia passât au premier plan et concentrât sur lui toute la lumière du drame. Sans la moindre résistance, un roman magnifique, un chef-d'œuvre de la littérature de tous les temps, a été découpé grossièrement et réduit à l'état de mélo. Sans la moindre résistance, j'exagère. Dans son ensemble, la

critique a résisté, et la preuve a été ainsi faite que, si faible qu'elle soit devant la camaraderie, la critique dramatique parisienne n'a pas perdu tout ressort. Elle s'est exprimée cette fois d'autant plus librement qu'elle se sentait guettée. Il est en effet de notoriété publique que Mme Ida Rubinstein ne recule point devant les frais et qu'elle sait mettre le prix à toutes choses, y compris les éloges, si bien que la louer, c'est à peu près s'avouer vendu ; je dis à peu près, pour réserver une petite place aux naïfs, s'il en est... Hélas ! la plus grande naïveté pourrait bien être du côté de Mme Rubinstein dont les largesses aux courtiers de publicité n'ont eu pour résultat que d'exciter les critiques à lui tomber dessus. Vraiment, c'est répandre l'or trop maladroitement.

Je ne l'ai point vue dans *La Dame aux Camélias*. Il paraît qu'elle y était presque supportable. Aux dires de ceux qui ont pu faire la comparaison, le rôle de Natasia marquerait donc chez elle une régression, un échec complet, après une demi-réussite. Dans Cléopâtre, elle portait de si somptueuses robes que je ne me souviens plus de son jeu. Je ne revois, quand j'y pense, qu'un mannequin automatique aux membres ruisselants de pierreries. Hélas ! le couturier n'était pas loin, ni l'orfèvre, on les sentait dans la coulisse, et cela nous gâtait tout. Gustave Morceau habille mieux, me disais-je, et je bâillais. Il était une heure du matin, minuit sonna durant l'avant-dernier entr'acte de l'*Idiot*. Fallait-il manquer l'autobus? Qu'on me pardonne ! L'assassinat de Natasia s'est passé sans moi. Je m'en excuse auprès de MM. Capellani et Pierre Blanchard. Ce sont de fort bons artistes. Intéressants, les décors de M. Benois, mais le style ballets-russes commence à dater.

§

M. Henry Bernstein comptait tellement que *La Galerie des glaces* atteindrait trois cents représentations qu'il rendit à MM. de Flers et Francis de Croisset leur liberté pour les *Nouveaux Messieurs*. Ceux-ci, reçus séance tenante à l'Athénée, y réalisent depuis des recettes qui ne paraissent pas près de fléchir. Cependant *La Galerie des glaces* se trouvant inopinément à bout de course, M. Bernstein n'ayant rien pour la remplacer a repris sur la scène du Gymnase une de ses pièces, **Le Voleur**.

Le Voleur est de 1906. C'est une pièce d'intrigue, et un peu policière, mais d'une facture habile et forte, et à laquelle l'épreuve d'une reprise, vingt ans après la création, n'a été nullement dommageable. Le deuxième acte est à lui seul un chef-d'œuvre du genre. Il se joue tout entier entre deux personnages : le mari qui, de réplique en réplique, progresse dans son investigation, et la femme qui finit par avouer son vol, et qu'elle a volé par amour, par coquetterie amoureuse, pour être belle, pour plaire à l'homme qu'elle aime et le garder. Une des réussites les plus curieuses du théâtre moderne, le deuxième acte du *Voleur*. Je sais bien tout ce qu'on peut reprocher à cet art d'une inspiration un peu basse et désobligeante et, somme toute, superficielle. Est-ce bien de l'art? Mettons que ce soit seulement du métier mais qui rejoint l'art par sa perfection, c'est déjà beaucoup. Mlle Sylvie joue avec une véridique violence de bête traquée. M. Francen lui est un digne partenaire, et je dirai aussi un mot de M. Arquillière qui, en 1906, tenait le rôle du policier ; cette fois, il met dans le rôle du père une nervosité d'homme sanguin et une honnêteté de grand bourgeois très finement rendues.

§

De même que le Vaudeville, dont le sort semble définitivement fixé malgré les protestations sentimentales des auteurs et des journalistes, le **Théâtre des Champs-Elysées** aurait pu devenir un cinéma. On a préféré en faire un théâtre de variétés, un *Music-hall* comme disent les Parisiens. La philosophie de ce double avatar, c'est que la clientèle indigène de Paris n'est plus assez riche pour faire vivre de grands théâtres. Cette carence économique entraîne nécessairement des changements d'affectation. A défaut des gens de Paris, le Vaudeville et les Champs-Elysées vont donc essayer d'attirer les touristes.

Eh! oui, c'est un bien beau théâtre, que le théâtre des Champs-Elysées, et qui paraît plus beau encore quand on se reporte à cette période d'avant-guerre où nous l'avons vu sortir de terre, contenant dans ces parois de marbre tant d'espoirs, tant d'illusions! Il était en quelque sorte le symbole tangible de l'immense renouvellement artistique qui se faisait alors. Déjà les imbéciles le

qualifiaient de munichois, lui reprochaient d'être « cubiste ». C'était faire à Münich beaucoup d'honneur, si l'on en juge par la fortune qu'ont connue depuis les conceptions architecturales d'Auguste Perret : ne les retrouve-t-on pas inscrites dans la plupart des lignes que dessine sous le ciel l'Exposition des Arts décoratifs de 1925, treize ans après l'inauguration du théâtre de l'avenue Montaigne?

Telles sont les réflexions dont j'étais agité le soir où M. Rolf de Maré nous y convoqua pour nous permettre d'apprécier sa tentative d'*opéra music-hall*. « Peut-on fumer ? » avais-je demandé à l'ouvreuse qui me répondit l'ignorer. « Essayons toujours », me dit un voisin, et nous allumâmes des cigares dont la fumée s'envola vers les claires peintures de Maurice Denis. A la troisième bouffée, je cessai. Je n'aime pas beaucoup Maurice Denis. J'avais pourtant l'impression de commettre une inconvenance. D'ailleurs la gêne était générale. Se dissipera-t-elle par la suite ? M. de Maré réussira-t-il à créer dans cet édifice auquel on a donné, de propos délibéré, un caractère religieux, l'atmosphère de laisser aller convenable aux endroits où l'on fume? Sans promenoir — et le promenoir du nouveau music-hall des Champs-Elysées ne saurait vraiment compter comme tel, — l'entreprise apparaît grosse d'embûches.

Nous avons entendu notre cher Paul Fort, dans son traditionnel uniforme de Prince des poètes, nous réciter quelques-uns de ses poèmes. L'auditoire leur a fait bon accueil. Nous avons entendu Dorville chanter :

J'suis né à Saint-Ouen
Oin ! Oin !
Tout près du rond-point
Oin ! Oin !

Nous avons entendu le célèbre jazz des Billy Arnolds. Nous avons entendu Mme Nina Koelistz tirer de sa vaste poitrine les plus beaux sons du monde. Nous avons vu un homme marcher la tête en bas et un escadron de jeunes personnes agiter leurs mollets avec plus de légèreté que d'ensemble... A la sortie j'ai rallumé mon cigare ; je lui ai trouvé un goût amer, mais ce n'était certainement pas la faute de M. Rolf de Maré.

ANDRÉ BILLY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

La médaille Leenwenhoek. — Etienne Rabaud : *J.-H. Fabre et la Science*, Chiron. — E. Bugnion : *L'Œcophylle de Ceylan*, Bulletin de la Société Zoologique de France, 1924. — E. Bugnion : *Mantes et Empuses*, Mémoires de la Société Vaudoise des Sciences naturelles, 1924. — Le Docteur F. Cathelin : *Le Nid de l'Oiseau*, mœurs et théorie mécanique des instincts, avec 16 planches renfermant 96 simili-gravures d'après les photos de Ad. Burdet, Delagrave.

La médaille Leenwenhoek, décernée tous les dix ans par l'Académie des Sciences d'Amsterdam au savant qui a fait faire le plus de progrès à la bactériologie, vient d'être attribuée au Dr d'Hérelle. Les bénéficiaires de cette haute distinction ont été jusqu'ici : Ehrenberg (1875), Cohn (1885), Pasteur (1895), Bejrinck (1905), David Bruce (1915). J'ai parlé ici à diverses reprises de d'Hérelle, de sa découverte du bactériophage, ultramicrobe mangeur de bactéries, de son livre *les Défenses de l'Organisme*, des travaux de son disciple Hauduroy. Comme beaucoup de novateurs, d'Hérelle n'a pu trouver en France les ressources nécessaires pour poursuivre ses recherches ; il dirige actuellement un laboratoire à Alexandrie.

J.-H. Fabre, dont il me faut parler aujourd'hui, lui aussi n'a pas eu beaucoup à se louer de la Science officielle ; et, même après sa mort, celui que Darwin a qualifié « l'observateur inimitable des Insectes » continue à être fort discuté. Pour avoir cité ici certaines opinions d'Etienne Rabaud, professeur à la Sorbonne, sur Fabre, j'ai été vivement attaqué dans le *Mercure* et dans la Presse parisienne et provençale, et invité à justifier ces opinions. Je n'ai jamais eu beaucoup de goût pour les polémiques ; seuls, ceux qui ont consacré leur vie à l'observation des Insectes peuvent discuter utilement sur les mérites respectifs de Fabre, de ses prédécesseurs, de ses successeurs; de plus, est-ce que les injures et les attaques personnelles devraient intervenir dans les questions scientifiques ? Je me suis donc abstenu de répondre.

Mais voici que j'ai à rendre compte du nouveau livre d'Etienne Rabaud, **J.-H. Fabre et la Science**. Pour éviter de nouveaux malentendus, je tiens à rectifier certaines inexactitudes commises à mon égard. On m'a présenté comme un savant officiel, comme un grand manitou. J'ai toujours été un indépendant ; je n'appartiens à aucune Académie, sauf celle de Cracovie;

et, comme Fabre, j'ai trouvé plus d'opposition dans l'Université que d'appui. On a prétendu que j'avais ignoré jusqu'à ces dernières années l'œuvre de Fabre. C'est tout le contraire : parmi les premiers livres qu'enfant j'ai eu entre les mains ont été ceux de Fabre ; j'allais les lire dans les bois de Meudon et de Verrières, et en même temps, guidé par mon père, je m'exerçais à l'observation de la nature ; c'est de là que date ma vocation de biologiste. Mais, dans la suite, mes recherches ont porté surtout sur les animaux du bord de la mer, et, je n'ai guère eu l'occasion de m'occuper de l'œuvre de Fabre. Cependant, dans *la Nouvelle Psychologie animale*, cours libre professé à la Sorbonne en 1909, à propos des instincts, je passe en revue les travaux de Fabre et de ses contradicteurs. Enfin, quoi qu'on en ait dit, je n'ai jamais été parmi les détracteurs de Fabre, bien que je me rendisse parfaitement compte des côtés faibles de son œuvre.

Je n'ai pas encore compris pourquoi certains admirateurs fanatiques de Fabre veulent à tout prix qu'il ne se soit jamais trompé. Même des chercheurs de génie peuvent avoir commis des erreurs. Discuter avec des hommes si peu compréhensifs de ce qu'est la recherche scientifique, et incompétents par surcroît, ce serait vraiment perdre son temps.

M. Rabaud, lui aussi, s'est refusé à discuter dans ces conditions, et il a eu raison. Tranquillement, fort de ses travaux d'entomologie, il a préparé un livre bien écrit, ordonné et documenté et qu'on lira avec intérêt, même si on n'est pas du même avis. Trois chapitres : *les Initiateurs*, *les « Souvenirs » de J.-H. Fabre*, *la Recherche scientifique contemporaine*. — *1er chapitre* L'œuvre de Fabre, en réalité, renferme peu de faits lui appartenant en propre ; elle ne procède pas d'une méthode originale ; Réaumur a fourni le principal des suggestions, Lepeletier de Saint-Fargeau avec Audouin, Léon Dufour, Newport et quelques autres ont donné le plus important du reste. A propos de cette phrase de Réaumur : « Comment les Insectes ne savent faire que ce qu'ils ont besoin de faire dans l'ordre ordinaire de la nature », M. Rabaud insiste sur l'ampleur de la pensée de celui qui l'a écrite. — *2e chapitre* : C'est un assez long relevé des erreurs commises par Fabre, au sujet des Hyménoptères paralyseurs, de l'Araignée Crabe, du Ver des Noisettes, des Chenilles Processionnaires, de l'œuf d'Eumène, de la sortie du nid

chez les Chalicordomes, du retour au nid des Cerceris, des Fourmis, du rôle des antennes chez les Papillons, etc. M. Rabaud aurait pu donner des exemples plus nombreux encore, et les indications bibliographiques des mémoires des contradicteurs de Fabre. [En réalité, assez souvent, Fabre ne s'est rendu coupable que d'une généralisation trop hâtive des faits qu'il avait observés.] — *3e chapitre*: Mise en valeur des travaux de Ed. Perris, Lubbock, Ferton, « qui reste le modèle à suivre ».

Somme toute, M. Rabaud est plutôt sévère pour Fabre : il l'accuse de plagiats, d'inexactitudes, de bavardage, de bluff, de n'être pas un homme de science, d'être dépourvu de l'esprit critique « qui rend l'observation pénétrante, institue l'expérience rigoureuse et démonstrative, guide le raisonnement et le maintient au contact des faits ».

§

Charles Derennes, dans son nouvel ouvrage du « Bestiaire sentimental », *Emile et les autres*, se montre lui aussi assez dur pour Fabre, bien qu'il se défende de l'avoir dénigré : « J'ai relevé, chapeau bas, quelques erreurs » ; — « Vérité dans l'hermas de Sérignan, erreur parfois au delà ».

> Fabre fut un prodigieux défricheur... Les moyens lui ont manqué, d'autant plus qu'il voulut embrasser trop, et il ne demeure plus à nos yeux déjà qu'un charmeur par le style et les roueries de parlage ; les petits enfants provençaux l'ont contredit par devers moi en ce qu'il conte de maintes bestioles..... Le véridique entre le vieillard admirable et le groupe des petits enfants, ce n'était pas toujours, hélas ! celui-là, mais celui-ci.

Puisque j'ai été amené à parler d'*Emile et les autres*, je conseillerai à mes lecteurs de lire, en ce volume, l'histoire d'une Rainette verte capturée dans la Forêt des Landes, l'histoire de « Zompette » : récits pleins de charmes, d'observations fort bien faites. Voici entre autres un fait bien curieux : la ponte et le développ ement ont lieu dans l'eau qui s'amasse aux creux des vieux Pins, et il en résulte une accélération du développement. Or, au Brésil, certaines espèces de Rainettes se comportent de même.

§

Le professeur Bugnion est de la lignée des grands observateurs d'Insectes. Dans le *Bulletin de la Société Zoologique de France* vient de paraître de lui une fort intéressante étude anatomique et biologique sur l'**Œcophile de Ceylan**. L'auteur décrit la construction d'un nid ; les ouvrières doivent coordonner leurs efforts pour rapprocher les unes des autres un certain nombre de feuilles de l'arbre où elles vivent ; disposées sur un rang au niveau de l'intervalle de deux feuilles, alignées comme des soldats avec toutes les têtes dirigées du même côté, les Fourmis se cramponnent à l'une des feuilles avec les ongles, tandis que, tirant sur l'autre feuille au moyen de leurs mandibules, elles reculent lentement jusqu'à ce que les deux bords soient au contact ; parfois même de véritables chaînes d'Œcophylles tendues parallèlement d'une feuille à l'autre travaillent d'un commun accord ; une chaîne peut être formée de 6 à 7 individus, solidement accrochés les uns aux autres, chaque Insecte tenant entre ses mandibules la taille de celui qui le précède. Pour tapisser le nid, les ouvrières utilisent la sécrétion des jeunes larves.

M. Bugnion, qui a habité et la Suisse, et la Provence, a eu également l'occasion de faire de curieuses observations sur la distribution géographique des Insectes. Je citerai ici celles sur les **Mantes et Empuses**, publiées récemment dans les *Mémoires de la Société Vaudoise des Sciences naturelles*. La Mante religieuse est une espèce méridionale ; or, elle est commune au pied du Salève, et aussi en Valais dans la région du vignoble ; le Dr Albert Dumur a même observé à Evian une Mante qui était venue se poser sur un Laurier de son balcon et qui y a vécu pendant un mois. La Mante, la Cigale et certains Coléoptères que l'on trouve à Saint-Maurice et à Sion, seraient des espèces méditerranéennes ; à l'époque tertiaire, elles auraient remonté la vallée du Rhône ; après le retrait des glaciers, elles se seraient installées dans le Valais ; elles s'y sont maintenues, grâce à certaines conditions de son climat. A Lausanne, à Montreux, on ne rencontre pas la Mante religieuse ; cela tient à ce que, dans ces localités, il pleut beaucoup en juin, époque de l'éclosion des jeunes, et que celle-ci n'a jamais lieu les jours de pluie. L'hiver, les œufs de Mante, bien protégés dans des oothèques, peuvent supporter un climat rigoureux ; à cette saison

l'Empuse, elle, est à l'état de larves libres, et c'est ce qui explique qu'on ne la rencontre pas en Suisse.

§

Le Nid de l'Oiseau a été écrit par un médecin connu, le Dr Cathelin. Très versé dans les questions d'ornithologie, auteur d'une théorie nouvelle sur les migrations des Oiseaux, le Dr Cathelin fournit de précieux renseignements sur les diverses phases de la nidification, le choix de l'emplacement du nid, la construction du nid, la ponte, la couvaison et l'incubation, la naissance des petits,... les diverses sortes de nids.... L'auteur soutient une théorie mécanique des instincts ; il s'efforce de montrer que, « dans les actes les plus admirables de sa vie, l'Oiseau est poussé par des forces inéluctables d'ordre physique et chimique, dont il est la victime forcée », qu'il n'est pas maître de ses actes. C'est évidemment avec cet esprit nouveau qu'il faudra reprendre un jour prochain les recherches sur les Insectes.

GEORGES BOHN.

ENSEIGNEMENT

H. Werneke : *Die Vergiftung des deutschen Volkes durch die deutschen Lesebücher*, Wiesbaden, Friede durch Recht, et chez l'auteur à Natzungen bei Borgholz en Westphalie.

Le professeur Werneke, qui a publié une vingtaine d'opuscules sur les écrivains français les plus éminents, s'efforce dans ce nouvel ouvrage **toxication du peuple allemand par les livres de lecture**, de rechercher les éléments essentiels qui ont contribué à former la mentalité allemande d'avant-guerre, dont on retrouve, hélas ! — ainsi que le prouve l'enquête de la Fondation Carnegie — de nombreuses traces dans celle d'aujourd'hui.

L'enquête de MM. H. Werneke embrasse tout le xixe siècle, ce siècle que les ironistes allemands ont décrit en parodiant l'hymne bien connu :

L'Allemagne, l'Allemagne, au-dessus de tout,
Au-dessus de tout dans le monde !
Sous le ciel étoilé
Il n'existe pas de plus grande caserne !

Les livres de lecture édités pendant cette période ont empoisonné l'âme des enfants de bien des façons : par l'anarchie des sujets autant que par celle de la langue (l'abus des onomatopées et des archaïsmes ainsi que le relâchement du style), l'anarchie morale, le sentimentalisme et l'emphase, surtout l'étalage constant de l'orgueil national, la glorification de la guerre et le culte de la haine du Français..

La « liberté allemande », au sens qu'il faut lui donner outre-Rhin : la bâtonnade à l'école et au régiment, l'obéissance de cadavre, fut glorifiée dans tous les livres de lecture en poésie et en prose. N'est-ce pas Heine qui a dit un jour :

> Le soir au cabaret,
> Le valet aime à chanter un lied de liberté ;
> Cela favorise la digestion
> Et assaisonne la beuverie.

Les *Lesebücher* allemands ne se contentaient pas de déclarer que la guerre est un phénomène inévitable, ils la célébraient, en faisaient une apothéose, et les longues guerres du peuple allemand devenaient une épopée historique sans pareille. Les enfants récitaient avec entrain : « Le kaiser est un homme aimable. Il demeure à Berlin », ou bien : « Celui qui veut être soldat doit avoir un fusil ». Les petites filles de huit ans chantaient à plein gosier :

> Que sonnent les trompettes ?
> Dehors les hussards !

avec le refrain : « Juchcirasassa, les Prussiens les voilà ; les Prussiens sont joyeux et crient hourrah ! »

Rappelons aussi les vers de Koerner :

> Epée à ma gauche. Que signifie ton scintillement joyeux ? Tu me regardes joyeusement. Comme si tu étais mon épouse ; Hourrah, épouse de fer !

Et la strophe brutale d'Arndt :

> Combien la parole franche te va bien ! Combien te va bien le javelot qui perce droit ! Combien te va le glaive qui frappe si bien et transperce la poitrine par devant !

Et le lied de Thouret, annonciateur de l'impérialisme maritime allemand :

> Dieu avec toi, Germania. Ne recule pas devant le dédain insultant !

Prolonge tes rivages ! Pour obtenir comme prix la couronne de la mer, — Attaque hardiment, ô ma patrie !

La haine de la France se cultivait parallèlement à l'orgueil national et à la déification de la guerre. Et Werneke rappelle ce que l'humanité et l'Europe en particulier doivent au génie et à la générosité de la France : au moyen âge les troubadours, les chansons de geste, les styles roman et gothique, la chevalerie et la trêve de Dieu, les croisades et les monastères, aux temps modernes l'art, la littérature, l'élégance et le goût, la Révolution, le progrès politique et social, la Marseillaise et l' « Internationale. » A la France qui fut toujours hospitalière aux écrivains, aux savants et aux artistes allemands, dont Boerne et Heine. A la France dont l'historien allemand Treitschke dit un jour que la décadence de sa civilisation constituerait un malheur sans nom pour toute l'Europe. A la France qui rêvait de réconciliation, la France d'après 1870 qui triomphait de tous les partisans d'une guerre de revanche, et répondait par des paroles de paix aux provocations de l'Allemagne.

Les livres de lecture allemande regorgent de provocations de ce genre. Tous les sobriquets, toutes les injures sont bonnes pour l'ennemi héréditaire que l'on appelle tantôt *Schelmfranzose* (fripouille de Français), tantôt « Pantalon rouge », ou bien « sans culotte », trouble-fête, mauvais voisin, ou encore *Springinsfeld* (froussard).

Reproduisons ici quelques-uns des couplets cités par M. Werneke. Ils sont significatifs :

Le kronprinz tira l'épée,
Que Dieu te préserve, ô toi maison allemande,
Des pantalons rouges !

Le général Kirchbach commande :
Que l'on attaque sans délai
Les pantalons rouges !
Nous avons empoigné l'ennemi
De telle façon que les côtes lui ont craqué
Dans les pantalons rouges (*sic*).

Tapez sur les kujonen (1),
Sur tout ce ramassis de canailles !

(1) Il ne sera pas difficile au lecteur de reconstituer le mot trivial français qui a donné racine au mot allemand.

Assommez-les, que des lambeaux (de chair) s'envolent
Et qu'ils attrapent tous la colique !
Sur leurs jambes chancelantes,
Que sans prendre haleine
Ils se sauvent jusqu'à Paris,
Et encore plus loin dans la terre des Français.

Ou bien :

Aujourd'hui homme pour homme,
Nous voulons rougir le fer de sang,
De sang de bourreau, de sang français...
O doux jour de la vengeance,
Qui résonne si agréablement à tous les Allemands,
C'est le grand événement !

Ou enfin :

Un vivat au jour
Où le glaive égorgera les Français,
où la courtisanerie et la ruse gauloises
Seront étouffées dans les ruisseaux de sang !

Salut, Allemagne, salut ! Jaillis rajeunie
Du sol trempé de notre sang
Et des cadavres des chiens francs !

Il faut savoir gré au professeur Werneke d'avoir eu le courage de publier son ouvrage dans une Allemagne où la réaction est constamment aux aguets des rares représentants de l'esprit nouveau. Il faut l'en féliciter et espérer, sans se faire trop d'illusions, que ses recherches auront quelque écho dans son pays. Malheureusement, l'Allemagne s'obstine à hanter les routes obscures du passé et refuse de se défaire de cette abominable mentalité que les livres de lecture ont en grande partie concouru à créer.

AMBROISE GOT.

VOYAGES

Gabriel Bonvalot : *Marco Polo*, G. Crès. — Achille Segard : *Ango de Dieppe*, J. Peyronnet. — Mémento.

M. Gabriel Bonvalot, qui est un grand voyageur devant l'Eternel, se trouvant valétudinaire, forcé de garder la chambre, s'est intéressé aux expéditions du Vénitien Marco Polo, dont la relation,

comme on sait, est une des plus anciennes histoires de voyage qui nous soient parvenues.

Marco Polo est, croit-on, un des premiers voyageurs dont on ait conservé le récit ; il remonte au XIIIe siècle. On sait que le texte du vieux narrateur ne fut publié qu'en 1824. On en connaît diverses éditions, et, en 1861 Edouard Charton l'inséra dans sa collection des *Voyageurs anciens et modernes*. M. Gabriel Bonvalot, après un préambule, disserte assez longuement de chasse sur les vieilles peuplades et leurs déplacements, les expéditions et même les longs voyages qu'entreprenaient autrefois les marchands, etc. ; mais son livre prend surtout de l'intérêt quand, après avoir rappelé combien fut long pour les vieux peuples l'apprentissage des déplacements, sur mer comme sur terre, il parle de la civilisation en Méditerranée avec les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, il rappelle l'expédition légendaire des Argonautes, comme plus tard les conquêtes d'Alexandre et la découverte des Indes, et le transit qui s'établit peu à peu par la Mer Rouge et l'Egypte.

Après avoir mentionné l'importance du chemin de la soie dans l'antiquité et la longue période qui finit avec l'Empire romain, on arrive à la fondation de Venise dans les lagunes du fond de l'Adriatique et dont M. Gabriel Bonvalot a résumé l'histoire... On nous raconte brièvement les plus vieilles époques de la République vénitienne, son caractère essentiel de cité commerciale où tout : politique, administration maritime, guerre, etc., se trouvait organisé pour soutenir le négoce. Puis ce sont ses démêlés avec Byzance, les Normands d'Italie, les républiques rivales de Pise et de Gênes; les services intéressés que rendit Venise à la cause chrétienne durant la période des Croisades, — avec la précaution, chaque fois, de se garnir les mains ; — l'établissement de comptoirs qui parsemaient la Méditerranée, etc. Entre temps, et comme curiosité, on peut signaler rapidement les avantages et privilèges qui se trouvaient échoir à ceux qui prenaient la croix sur l'invitation des papes et allaient combattre les « infidèles ». Ils n'étaient plus soumis à la justice des seigneurs, ni à la loi civile ; les débiteurs étaient déliés provisoirement de tous contrats et obligations vis-à-vis de leurs créanciers. En outre, des sommes d'argent étaient recueillies pour aider les chevaliers besogneux. Lorsque la quatrième croisade fut décidée, les barons qui rêvaient d'aller se me-

surer avec les Sarrasins envoyèrent à Venise pour négocier et obtenir des vaisseaux en nombre pour leur faire passer la mer — qui semblait beaucoup plus rapide et pratique que les chemins utilisés par les chevaliers de Tancrède et Godefroi de Bouillon (avril 1201). Les Vénitiens avaient alors grand intérêt à détourner de son but l'expédition projetée sur la Terre Sainte et à la jeter sur Constantinople. Mais nous passerons sur les incidents et les circonstances qui décidèrent les Croisés à renoncer à leur expédition pour accepter celle que proposait la République de Venise.

Le 10 novembre 1202, les croisés et une armée vénitienne investissaient Zara sur l'Adriatique, avec laquelle la cité des Doges avait des difficultés. Zara fut emporté au bout de cinq jours, et les assaillants, qui se battirent entre eux, pillèrent et saccagèrent la ville. La paix faite, on s'achemina vers Constantinople, devant laquelle on arriva le 24 juin et qui fut emportée d'assaut quelques jours après (17 juillet.)

Les Vénitiens avaient alors établi des relations commerciales avec des peuples d'Asie, comme les Mongols, dont on avait même rêvé un moment l'intervention, pour combattre les Mahométans qui occupaient les Lieux-Saints, et c'est alors que les Polo, deux frères, eurent à s'aventurer pour une expédition commerciale sur les territoires du Grand Khan. Les deux frères, qui faisaient surtout le commerce des pierreries, traversèrent la Mer Noire pour gagner la Soldaie (Crimée) et s'enfoncer à l'intérieur du pays. Nous passons sur les détails de ce voyage, l'itinéraire de l'expédition, — les indications données sur Saraï, située sur la rive gauche du Volga et dont nous avons une intéressante description. Renseignement curieux, on indique que la ville était si grande qu'il fallait un jour et demi pour la traverser. La guerre éclata bientôt entre les tribus mongoles ; et les deux Vénitiens se trouvèrent retenus à Boukhara. Leur séjour dura trois ans ; puis ils trouvèrent l'occasion de se joindre à une ambassade et de gagner Cambalik, près de Pékin, où résidait Koubilaï-Khan. Leur arrivée dans la ville produisit un certain effet ; ils surent gagner la confiance du monarque, qui finit par les renvoyer en Occident, porteurs d'une lettre pour le pape, — et chargés de diverses commissions.

Il y avait environ dix ans qu'ils étaient partis (1269). En arri-

vant à Saint-Jean d'Acre, ils apprirent que le pape était mort. En attendant la nomination de son successeur, les deux Vénitiens rentrèrent dans leur patrie. Ils en repartirent deux ans plus tard avec Marco Polo, fils de l'un d'eux, et qui avait alors dix-sept ans. L'élection du pape avait tant tardé qu'ils se dirigèrent enfin vers le Cathay, sans connaître le nom du nouveau pontife, qu'ils n'apprirent qu'en cours de route.

Ils séjournèrent longuement près du grand Khan. Marco Polo obtint bien vite la bienveillance du monarque. Il parlait et écrivait quatre langues différentes et fut chargé d'importantes missions dans diverses régions de l'empire. Lorsque les trois Vénitiens rentrèrent enfin en Italie, en 1295, ils étaient partis depuis trente-cinq ans. Le récit écrit par Marco Polo, qui avait beaucoup vu et appris des siens sur les pays d'Extrême Asie où ils avaient séjourné, ne rencontra d'ailleurs que des incrédules à l'époque où il le rédigea, et même longtemps après ; et ce n'est guère que de nos jours qu'on en a reconnu la vérité et la curieuse exactitude.

Le volume de M. Gabriel Bonvalot a de l'intérêt, mais peut-être a-t-il laissé certaines parties de son sujet prendre une trop grande importance.

Les voyages de Marco Polo ne sont étudiés qu'à la fin du livre, dans les deux derniers chapitres, et le volume est occupé surtout par ce qui en constitue le préambule. Mais doit-on regretter les bonnes pages où l'on nous rappelle l'histoire de Venise, les menées astucieuses du doge Dandolo et toute l'épopée de la conquête de Constantinople ?

§

Après ce curieux ouvrage, j'ai à signaler encore une intéressante publication de M. Achille Segard sur le vieil armateur **Ango de Dieppe**, qui fut gouverneur de la ville pour François Ier, eut des vicissitudes diverses, mais reste un des types les plus représentatifs de ce XVIe siècle où ils se rencontrent en si grand nombre. « Les deux traits essentiels qui caractérisent cette physionomie, nous dit M. Achille Segard, sont une audace singulière et un esprit pratique pénétré du bon sens le plus lucide. » Mais ce sont surtout les traits de la race dont il est un des beaux spécimens ; c'est toute la Normandie aventureuse, cherchant

toujours son avantage, qu'on reconnaît dans le vieil armateur.

On sait qu'il est né vers 1480 et qu'en 1510 il prit la succession paternelle. J'ai eu déjà, il y a quelques années, l'occasion de parler du vieux Dieppois et de rappeler, avec la vogue des expéditions maritimes et coloniales, la querelle commencée par les Espagnols et les Portugais, auxquel avait été accordée — un peu légèrement peut être ? — la suprématie de la mer.

Les Portugais, qui avaient dans leur part surtout les côtes occidentale des domaines d'outre-mer, — les pays baignés par l'Océan Atlantique — en somme attaquaient, coulaient les navires des autres nations, emprisonnaient et même torturaient les équipages,dont beaucoups d'officiers et matelots mouraient dans leurs geôles. Toute la côte normande prit les armes dans un cri de colère quand les faits furent connus; Honfleur, Dieppe surtout,armèrent en hâte les navires disponibles et commencèrent à courir sur les Portugais et les Espagnols, dont les riches cargaisons furent souvent ramenées au port et contribuèrent à la prospérité de la ville.

La plaquette de M. Achille Segard sur Ango de Dieppe, on peut d'ailleurs le remarquer, est beaucoup plus le commentaire et la reproduction de diverses pièces concernant le célèbre armateur, que la notice historique et biographique qu'on pouvait attendre.

Nous trouvons ainsi une lettre de marque du 3 septembre 1522, à propos d'un combat avec les Espagnols et d'une trahison des Portugais.

L'auteur le dit très bien du reste, la mer « fut longtemps un coupe-gorge, témoins les surprises, les fausses négociations, les canonnades, les abordages, les exécutions sommaires, les emprisonnements à bord, qui se succédèrent entre commerçants et corsaires de France, Portugal, Espagne, Hollande, Etats barbaresques », etc.

En 1516, les Portugais avaient eu ordre de leur roi de se rendre au Brésil et de faire table rase des établissements français. On pilla, brûla, saccagea tout, et même quelques Normands et Bretons furent livrés aux indigènes qui les mangèrent. Les Normands avec Ango se jetèrent bientôt de préférence sur les Portugais ; et en 1544, le roi Jean III se plaignait que les corsaires français lui avaient enlevé plus de 300 de ses navires.

Le capitaine Jean Fleury, au dire d'une pièce d'archives, eut une belle part dans les prises faites aux Portugais. C'est à ce moment à peu près que se place la légende du bombardement de Lisbonne par la flotte d'Ango ; mais s'il n'y a là qu'un « arrangement », le fait est que les navires du célèbre Dieppois croisèrent sur la côte du Portugal, et qu'un traité fut discuté entre les rois de Portugal et de France, l'empereur Charles-Quint et l'armateur. Il y eut aussi une Conférence de Bayonne (1539), qui examina les griefs réciproques ; et de nombreux incidents où se trouva mêlé Philippe Chabot, amiral de France; et en 1541, Ango dut accepter un accommodement qui ne le dédommagea qu'en partie.

En 1535, François Ier vint à Dieppe et fut reçu par Ango avec un faste incomparable ; c'est à cette occasion qu'il fut nommé gouverneur. Mais avec la guerre contre les Anglais (1544), Ango se ruina en préparant une expédition sur laquelle bien des détails nous ont été conservés ; il ne put jamais en obtenir le remboursement. On sait qu'il mourut pauvre en 1551, sous Henri II. Il avait alors soixante-douze ans.

Le souvenir d'Ango resta toujours à Dieppe dans le château qu'il occupa comme gouverneur, et dont les constructions qui dominent la ville sont d'âges très divers — car la maison de *la Pensée,* une merveilleuse construction en bois, qui faisait l'admiration de tous les contemporains, a été détruite par le bombardement de 1694.

Il reste dans l'église Saint-Jacques une délicieuse chapelle qu'édifia Ango et qui fut pillée au cours du temps. On voit dans la basse-nef du nord la muraille portant une délicieuse frise avec des personnages exotiques. C'est là qu'il vint dormir son dernier sommeil.

Aux environs de Dieppe, Ango possédait encore le manoir de Varangeville, dont M. Achille Segard a donné une abondante description, mais nous avons cherché vainement autrefois un portrait authentique du personnage, qui n'a laissé dans la ville que son grand souvenir, — avec un buste moderne (je crois, à l'Hôtel de Ville) qui est une bonne œuvre sans doute, mais ne saurait prétendre à l'authenticité.

Mémento. — Mme Louise Faure-Favier publie deux plaquettes sur

les voyages réguliers et itinéraires d'aéroplanes, l'une concernant *Paris-Prague-Varsovie* ; l'autre *Paris-Londres*.

Il y a des cartes, des vues générales prises en avion, des impressions de voyages et divers renseignements pratiques.

CHARLES MERKI.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Emile Jobbé-Duval : *Les Morts malfaisants (Larvæ, Lemures) d'après le Droit et les Croyances populaires des Romains*, Paris, Librairie du Recueil Sirey, Léon Tenin, Dir., in-8°.

C'est avec raison que M. Jobbé-Duval déplore, au début même de sa préface, que les croyances populaires des Romains n'aient été que peu étudiées encore, bien qu'aux quelques noms de savants qu'il cite on en puisse ajouter plusieurs, notamment ceux de Usener, Dieterich, Samter, Warde Fowler et surtout Frazer pour son *Golden Bough*. Mais il est vrai que du moins les **Morts malfaisants** sous leurs divers noms ne semblent encore avoir été l'objet d'aucune monographie (quoique les travaux généraux sur le culte des morts chez les Romains abondent) et que, surtout, on n'a pas utilisé les textes juridiques. C'est par l'usage de ces textes, qui éclairent par le côté les croyances en ce qu'elles ont de spécifiquement « populaire », que le livre de M. Jobbé-Duval est original et nouveau.

Il existait un véritable *droit des morts* chez les Romains, dès les débuts, droit fondé sur des croyances qui existent encore chez la plupart des peuples primitifs. Le sort outre-tombe était déterminé, non pas par les qualités du défunt, mais d'abord par son genre de mort ; et en second lieu, par l'accomplissement régulier des rites funéraires. Quiconque mourait de mort naturelle avait droit à une existence outre tombe complète et normale, mais quiconque mourait de mort subite, ou dont le corps avait été mutilé n'y avait pas droit et devait errer hors du séjour des morts. Ces errants portaient divers noms, selon leur forme et leur aspect ; tous étaient malfaisants et se vengeaient de leur malheur sur les vivants, qu'ils tourmentaient de toutes manières.

Tous les morts étaient génériquement dits *mânes*; des bons, on ne parlait plus guère, tout en les honorant comme des divinités secondaires ; mais on redoutait les *lemures*, qui apparaissaient sous forme de spectres, et les *larvæ*, qui rôdaient la nuit

autour des habitations ; les *maniæ* étaient une catégorie de *larvæ*, dont plus tard on fit peur aux enfants ; les *monstra*, ou *mostella*, hantaient les demeures et appartiennent à la série de nos lutins domestiques malfaisants. Ces divers esprits étaient en somme des *revenants*, et se distinguaient nettement d'autres esprits malfaisants qui n'étaient pas des esprits des morts.

Les morts malfaisants se recrutaient parmi ceux dont le cadavre avait été mutilé, parmi les enfants morts en bas âge, les suppliciés, les suicidés, et tous les autres morts démunis de sépulture rituelle, ou même parmi les morts dont la sépulture avait été violée. Aussi le Collège des Pontifes avait-il dans ses attributions de faire respecter le *jus manium*, le *droit des morts*, en s'assurant qu'ils avaient bien reçu la sépulture convenable, qu'on leur avait fait les offrandes prescrites, qu'on entretenait leur demeure terrestre. Ce qui revient à dire que le mort était vraiment dans son droit quand il venait réclamer auprès des vivants et les harceler jusqu'à ce qu'il eût obtenu satisfaction.

Cet aspect juridique est étudié en détail par M. Jobbé-Duval, qui est lui-même juriste ; il a su utiliser des textes jusqu'ici peu connus des historiens des religions, et il a ouvert ainsi la voie à une explication nouvelle aussi de maintes croyances populaires françaises, ou européennes générales, du moyen âge, puisque les ouvrages latins de droit ont été lus bien plus que les poèmes ou les traités d'histoire et de philosophie.

Ce droit des morts avait profondément réagi, non pas seulement sur le droit, mais aussi sur la religion des vivants. En fait, les liens du mort avec sa famille, sa *gens*, n'étaient pas rompus par la mort, si celle-ci était survenue normalement et si les rites avaient été accomplis correctement ; par contre les lemures, les larves et autres morts incomplets, si je puis dire, étaient des hors-caste ; on ne leur devait pas le deuil ; ils ne participaient pas au culte domestique ni aux cérémonies collectives. Aussi formaient-ils une sorte de corporation de damnés, qui pouvait être utilisée par les magiciens et les sorciers, lesquels n'avaient aucune action sur les esprits des morts normaux. L'étude des procédés employés par les magiciens romains, et surtout une catégorie spéciale, celle des nécromans, fournit à l'auteur matière à quelques rapprochements intéressants, dont le résultat est qu'on doit regarder les larves, non pas comme simplement l'objet de

croyances populaires particulières, mais comme constituant une catégorie spéciale de *criminels*. Aussi le droit criminel romain les traite-t-il de la même manière que des criminels vivants.

Il a notamment spécifié avec le plus grand soin quelles sont les catégories de vivants qui peuvent avoir à souffrir des morts malfaisants, édicté des règles de protection et fixé des pénalités. Contre ce « danger public » des spectres, il faut protéger la femme en couches, les petits enfants, les moissons, les animaux domestiques, les malades; ce sont les larves qui sont la cause des épidémies, de la folie, surtout de la folie furieuse; aussi existe-t-il toute une jurisprudence relative aux fous, où le rôle des larves et des lémures est indiqué de manière à distinguer dans cette série le *demens*, le *mente captus*, le *lymphatus*, le *larvatus* ou possédé, le lunatique, etc. Toutes ces notions juridiques ne sont intelligibles que sur la base des croyances aux esprits des morts. Une autre répercussion de ces croyances se constate dans le droit testamentaire et dans l'exhérédation. Les moyens juridiques, ou pour mieux dire le droit romain tout entier, n'étaient, comme l'avait déjà montré Huvelin, fondés que sur la religion. Pour se défendre des dangers que certains morts faisaient courir aux vivants, on employait deux sortes de moyens, la propitiation et la coercition. Comme moyens propitiatoires, il y avait les offrandes ordinaires et les sacrifices à Hécate dans les carrefours chaque dernière nuit du mois, spécialement destinés aux *lares compitales*; on pendait la même nuit aux arbres des poupées de laine ou des masques en écorce qui représentaient les défunts, poupées nommées *maniæ* et qui protégeaient non seulement contre les esprits malfaisants des morts par pendaison ou strangulation, mais aussi contre tous ceux qui auraient eu le droit d'avoir un tombeau et qui, pour une raison ou une autre, en avaient été privés. Une grande cérémonie propitiatoire annuelle, celle des *compitalia*, était dite fête « populaire », par opposition aux fêtes « familiales » ; on y propitiait tous les morts malfaisants inconnus individuellement. Elle se tenait au milieu de l'hiver et il est probable que notre Jour des Morts, s'il n'en est pas une dérivation directe, est au moins l'expression d'une idée connexe.

Les moyens de coercition consistaient en purifications familiales ou collectives et surtout en exorcismes, imprécations et tous autres moyens dits magiques. En somme, on retournait contre

les morts malfaisants les procédés mêmes qui faisaient leur force. Les Romains possédaient un véritable système d'exorcismes, dont on commence à peine à connaître le mécanisme, et qui semble avoir fortement réagi sur le système élaboré chez nous au moyen âge, par l'intermédiaire des Pères de l'Eglise.

Car les « démons » des chrétiens ne sont en fait que la survivance des larves et des lémures, bien qu'on ait introduit aux premiers siècles du christianisme dans l'eschatologie romaine des notions empruntées aux démonologies juive et orientales.

On peut citer aussi les mesures préventives employées dans certains cas précis; par exemple on construisait un faux tombeau ou cénotaphe destiné à tromper l'esprit redouté; ou bien on déchiquetait entièrement le cadavre et on en dispersait au loin les fragments de manière que l'esprit ne pût les réunir; on pensait ainsi annihiler définitivement sa force, son pouvoir magiques et le rendre inoffensif. A ce propos, M. Jobbé-Duval discute la coutume de couper la tête du cadavre et celle des chasseurs de têtes de la Malaisie, de Bornéo, etc. Je lui signale le mémoire d'Adolphe Reinach sur le *Rite des Têtes coupées* pour l'Europe, et les travaux de Cole sur les Philippines, où le problème a été étudié à fond, mieux que dans les travaux qu'il cite. Déjà Kruyt avait pour Célébès (*Het Koppensnellen der Toradjas*) détruit les interprétations traditionnelles. Au surplus, des pratiques comme couper la tête du mort, ou ses mains, ou brûler ses os, etc., peuvent s'expliquer de diverses manières, selon les croyances eschatologiques du peuple considéré et selon le stade de sa civilisation générale.

Le caractère religieux primitif du droit romain est enfin bien mis en lumière dans l'Appendice, qui est consacré à l'étude d'une peine spéciale, employée à la fois dans le droit criminel public et dans le droit privé, celle de la privation de sépulture. Le fait qu'un coupable pouvait être puni, non pas seulement dans ce monde, mais aussi dans l'autre, augmentait la valeur des sanctions prévues. Si en effet on privait son cadavre de sépulture, on l'empêchait de rejoindre ses ancêtres et ses apparentés dans le pays d'outre tombe, on le sortait de la classe des « morts pacifiques » pour le placer jusqu'à la fin des temps dans la catégorie des larves, on l'obligeait à errer sans repos. Aussi diverses lois ont-elles prévu un procédé de compensation pour permettre aux parents,

en payant rançon, de donner au cadavre sa sépulture rituelle. Il faut lire ce chapitre pour se rendre compte dans quelle complexité de détails et de possibilités la seule croyance aux lémures et aux larves a entraîné les jurisconsultes romains, et admirer comment M. Jobbé-Duval a su débrouiller ce chaos. Car tout avait dû être prévu et défini peu à peu juridiquement du point de vue funéraire : l'assassinat ordinaire, l'abatage d'un voleur, la mise à mort d'un esclave, la dédition noxale (on nomme ainsi l'abandon du coupable sur la personne duquel l'offensé avait le droit de se venger), qui se rattache à la théorie générale du Bouc Émissaire. Et l'on conclura une fois de plus avec l'auteur que pour comprendre vraiment la pratique judiciaire des Romains, il faut étudier d'abord à fond leur religion.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Coopération des Idées : M. Georges Deherme contre la propriété littéraire; pour « la poigne vigoureuse d'un chef responsable »; contre les magnats de la finance » ; pour le bolchevisme considéré comme un stimulant « salutaire ». — *Les Loups* : une chanson populaire roumaine. — *Le Bon Plaisir* : « De la femme », pensées de M. le docteur Raymond Groc. — Mémento.

Depuis trente ans qu'il publie, en sept séries et plusieurs interruptions, **la Coopération des Idées**, M. Georges Deherme a souvent varié de système. C'est un des traits de ce curieux homme, que tout le révolte. Il a beau jeu en ce moment. Rien ne va, de l'avis général.

Notre « coopérateur » rédige seul sa revue. On devrait dire qu'il y fulmine. Cela, dès la couverture de son pamphlet (n° 2, avril) :

Le régime matérialiste de la prétendue propriété littéraire a généralisé la simonie, la prostitution de l'esprit. En asservissant l'intelligence à l'argent et au nombre, ce régime a été un des facteurs de notre anarchie mentale et morale.

Nous proposant surtout la régénération des opinions et des mœurs, nous ne reconnaissons pas les « droits d'auteurs ». Nous autorisons donc, sans conditions, nous sollicitons même la reproduction de tout ce que publiera *la Coopération des Idées*.

M. Georges Deherme a bien de la chance, retiré à Aups (Var), de pouvoir ne pas compter sur des « droits d'auteur » pour vivre

et pour travailler librement. De son observatoire, il constate « la réaction qui s'impose ». Tout le mal provient, selon lui, de la démocratie. Pour le guérir, il concède qu' « aujourd'hui, un Louis XI ou un Richelieu ne s'en tireraient guère mieux qu'un Herriot ». Remarquons que M. Deherme a bien voulu ne pas citer Louis XIV. Voici le sauveur préconisé par notre sociologue :

Ce sont les valeurs sociales et morales à réviser sévèrement, l'ordre des motifs et des mobiles à transformer du tout au tout, les racines séculaires de l'anarchie à extirper. Et cela, on l'entend bien, ne se fera pas par d'anodines prédications et d'inopérantes conjurations de petites ambitions, mais par la force des implacables nécessités de l'heure tragique imposant le renouvellement des institutions fondamentales, la régénération des opinions et des mœurs et la poigne vigoureuse d'un Chef responsable.

On se fera une idée de cette révolution positive en se représentant qu'elle sera à celle qu'effectua le christianisme, en cinq siècles, dans le monde païen, ce que fut la dernière guerre à une bataille de fleurs.

Evidemment, il ne faut attendre d'aucun journal de la préconiser ni d'aucun parti de la décider. Ils y perdraient aussitôt leur popularité et leur clientèle. Nous n'avons plus à compter que sur les forces insensibles qui nous y contraindront rudement.

Et le plus dynamique de ces stimulus salutaires sera peut-être, comme le furent jadis les Barbares, le bolchevisme.

Dans un autre article : « Le mensonge du pacifisme », M. Georges Deherme qui, nous venons de le voir, croit à une mission du bolchevisme, montre l'Etat captif de la finance :

Les affaires ont remplacé la politique. Le fondement même de la civilisation, l'Etat, n'est plus qu'une apparence. Il n'en reste que les trusts qui se disputent le stock mondial d'or et de matières premières ou des débouchés à une folle surproduction industrielle.

Tous les débats sur la paix et les traités de paix renversent peut-être les frontières des patries, surtout celles de la France ; mais ils en élèvent d'autres, plus antagoniques, plus agressives, plus terribles, entre les intérêts inhumains du pétrole, de la houille, de l'acier et de la banque.

Et ce n'est plus seulement la guerre entre peuples, qui, par la victoire, a pour fin la paix possible, c'est la guerre pour la guerre, dans l'affreuse mêlée de tous contre tous, qui va surgir de ce chaos de forces indisciplinables.

C'est pourquoi les magnats de la finance, en Russie comme en France, subventionnent la révolution sociale ; c'est pourquoi les farouches communistes sont si sensibles aux séductions des sirènes d'or. Les bolche-

viks savent ce qu'ils font en désignant des Krassine, des Rakowski comme ambassadeurs et en installant à Paris des missions d'affaires...

Démocratie = ploutocratie = anarchie sanglante.

Au vrai ce sont les bolcheviks qui mènent le bal, car ce sont eux qui paraissent vraiment savoir où ils vont.

Et pourtant, si M. Georges Deherme était dans la vérité?

§

M. A. Jorga, professeur à l'Université de Bucarest, entretient les lecteurs de la revue **Les Loups** (mars) de la coutume très ancienne en son pays des aubades données, la nuit de Noël, aux notables d'un endroit par leurs voisins. Ceux-ci chantent « des fragments de ballades, des exhortations morales, des suppléments populaires à la Bible et à l'Evangile, des souvenirs très lointains d'hérésies disparues, de plus anciennes superstitions païennes ». Cette coutume a nom : la « Colinda », en souvenir, peut-être, des Calendes roumaines. L'Académie roumaine a publié un recueil des chansons populaires notées par le père Bârba chez les paysans des villages de Maramourèche. M. N. Jorga publie quelques-uns de ces textes. Celui-ci nous a paru le plus expressif en sa naïve tendresse :

La mère sacrée avança
Par un champ et long et large,
La faucille dans la ceinture
A travers les tiges du blé.
Et enfin, elle s'arrêta,
Lasse, pour la naissance du Christ,
Mais ne pouvait reposer
A cause du bruit du vent
Et du frémissement du blé.
Cependant, sois, blé, béni
Par moi et le Saint, mon fils,
Pour gâteaux et pour offrandes
Destinés aux brillantes fêtes.
Et plus loin elle s'en alla.
A l'ombre d'un peuplier,
S'arrêta pour reposer,
Pour donner naissance au Christ,
Mais ne pouvait reposer
Car les feuilles se mouvaient
Au courant faible du vent.

— Peuplier, reste maudit,
Que les vents ruinent ton tronc,
Que tes feuilles ne trouvent repos
Sous le vent ou sans le vent
Et jamais sur notre terre.
Et, ensuite, elle s'en alla
Jusqu'à la crèche des bœufs,
Et les bœufs firent aussitôt
Place dans la crèche à Marie,
Et le Christ y prit naissance,
Lui le sauveur des chrétiens.
— Or, soyez, vous, bœufs, bénis.
Pour une heure de travail,
Ayez une heure de repos.
Tant que mange le laboureur,
Ployez, calmes, vos genoux.
Tant que mange le laboureur,
Reposez et ruminez.

§

M. le Dr Raymond Groc donne au **Bon Plaisir** (mars), sous ce titre : « De la femme », des notes d'une très rare valeur psychologique et physiologique.

Elles sont d'un clinicien qui n'a pas peur des mots pour exprimer ses déductions d'observateur. Elles provoqueront la colère de nos « penseurs » de marque, divertiront les femmes de bon sens et apprendront quelques choses aux pantins encore capables d'apprendre un peu sur eux-mêmes, que mènent, par le bout du nez ou du cœur, les bas bleus ou les bas couleur chair de cette époque aux nuques ras tondues et aux jupes qui ont la longueur des jupons de nos grand'mères :

L'homme, dans son désir, ne recherche que la satisfaction immédiate de ses sens ; la femme y ajoute une pointe de curiosité : de quelle façon sera-t-elle physiquement aimée ?

L'homme prête d'ordinaire moins d'importance que la femme à la manière dont son partenaire fait l'amour.

« Oh ! non... chéri... pas comme ça ! » vous répond-elle. N'en concluez pas qu'elle ne vous aime point, mais plutôt qu'elle a fait... ça avec tant d'autres qu'elle n'aimait pas, qu'elle croirait déchoir et démériter de votre amour et baisser dans sa propre estime en le faisant aussi avec vous.

On s'étonne que l'homme ait mis l'honneur de la femme si bas : dans son sexe. Où vouliez-vous donc qu'il le plaçât, puisque, à ses yeux, longtemps elle ne fut uniquement qu'un objet d'amour ou qu'un instrument de plaisir et que, partant, la seule chose qui importait en elle, en dernière analyse, se réduisait à son sexe.

Combien de femmes sont épousées, que l'on n'oserait prendre simplement pour maîtresses !

On rougit moins des imperfections de sa femme que de celles de sa maîtresse.

Une femme doute de l'amour d'un homme ? Quels sacrifices, quelles tâches, quelles folies ne devra-t-il pas faire pour arriver à la convaincre ? Un homme doute de l'amour d'une femme ? Elle n'a qu'à se donner : le voilà convaincu, aussi méfiant soit-il. La femme, pour tricher, est vraiment mieux armée que l'homme : aussi, en amour, y a-t-il et y aura-t-il toujours plus d'hommes dupés que de femmes.

Une femme à qui vous offrez votre cœur se croira obligée de le meurtrir un jour, ne serait-ce que par pure convenance. Offrez-lui donc simplement votre étreinte. Elle vous saura gré de votre discrétion et vous en récompensera.

Une femme ne se doit pas juger à sa première chute, mais à la deuxième.

Mémento. — Le centenaire de l'assassinat de Paul-Louis Courier — 10 avril 1825 — est l'occasion d'articles sur le fameux pamphlétaire dans les revues, par MM. le Dr Cabanès (*Revue mondiale*), Louis Destermes (*Revue de Paris*) ; Mme Jeanne d'Orliac, M. Georges Grappe (*Les Nouvelles Littéraires*).

La Revue de Paris (1er avril) : M. Ludovic Naudeau : « Réflexions et Enquête sur la Sécurité ». — « Proses fantasques », par G. de Voisins. — « Duclos », par M. Emile Henriot.

La Revue Mondiale (1er avril) : Enquête sur « Le rôle et l'importance de la littérature coloniale ». — « Hedda Gabler et Mme Piérat », par M. Lugné-Poë.

La Revue Française (29 mars) : « Le retour à la terre », un acte en vers de M. A. Villeroy. — « Les poètes de la pluie et du vent », anthologie.

Revue bleue (21 mars) : La suite des belles lettres de Lafcadio Hearn.

La Vie des Peuples (mars) : M. Marius André : « Mistral et la politique européenne ». — M. E. R. Curtius : « André Gide vu par un critique allemand ». — « Anatole France jugé par les Allemands », par M. Christian Sénéchal.

L'Alsace Française (21 mars) : « Edgard Quinet et l'Alsace », par M. Henri Tronchon.

La Nouvelle Revue Critique (15 mars) : « Le Cycle Machiavel », par M. J.-P. Garnier. — « Devoir du Celte », par M. M.-A. Guégan.

La Nouvelle Revue (1er avril) : « Poèmes en prose », de M. Robert Cohen. — « Les opinions politiques des animaux », par M. Léonce Grasilier.

La Revue du Siècle (1er avril) : « Fragments de jeunesse », par M. Pierre Lasserre. — « L'abbé de Pure et les Précieuses », par M. G. Mongredien. — « Elégies », de M. Marc Lafargue.

La Revue Juive (15 mars) : Lettres d'Henri Franck. — « Résistances à la psychanalyse », par M. Sigmund Freud. — « L'Université hébraïque ».

La Revue universelle (1er avril) commence « La Croix rouge et la Croix blanche », un nouveau roman de M. Louis Dumur, cette fois sur la Suisse, pendant la guerre de 1914-1918.

Commerce (no 3, hiver) : poèmes de MM. Max Jacob et Léon-Paul Fargue. — « Insomnie », par M. Roger Vitrac. — « Lettre d'Italie », de M. Valéry Larbaud.

La Revue hebdomadaire (28 mars) : « Gœthe en Alsace », par M. J. de Ponge. — M. Ph. de Zara : « Le roman du pétrole à Mossoul ».

Nos Poètes (15 mars) : « Charles Baudelaire », par M. Maxime Formont.

Cahiers Léon Bloy (mars-avril) : Suite du journal d'enfance de Bloy et un article de M. René Martineau sur Georges Landry.

Revue des Deux Mondes (1er avril) : « Saint-Omer, vieille ville de France », par M. H. Cochin. — « La jeunesse de Mérimée », par M. André Le Breton.

Le Divan (mars) : « Louis Le Cardonnel », par M. J. de Lassus. — Poèmes de MM. Lavaud et H. Duclos. — « La Marionnette », par Mme Kikou Yamata. — « Le chevalier de Nercial », par Emile Henriot. — Les « notes stendhaliennes », de M. H. Martineau.

L'Europe Nouvelle (28 mars) : « Il n'y a pas d'unanimité catholique contre les lois de laïcité », par divers. — Texte du Traité russo-japonais.

La Revue de France (1er avril) : « Quelques souvenirs sur A. France » par M. Emile Hovelaque. — « Sous le signe de la piastre », de bien remarquables impressions d'Indo-Chine, par M. Roland Dorgelès, qui a su voir et écrit d'une manière très vivante.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Faut-il classer les livres et les manuscrits monuments historiques ? (*Le Temps*, 31 mars). — Des vers de Moréas, inédits en volume (*L'Eclair*, 30 mars).

Un exemplaire exceptionnellement beau du *Monument du*

Costume, dans sa reliure originale et comportant la double suite de Freudeberg et de Moreau en épreuves avant la lettre a été adjugé, en vente publique, 432.000 francs, soit avec les frais 520.000 francs. C'est, nous dit M. Emile Henriot dans **Le Temps**, à un représentant d'un riche bibliophile américain que fut adjugé l'exemplaire unique. Il ira, ajoute-t-il, rejoindre dans sa bibliothèque d'outre-océan deux collections de livres rarissimes, merveilleuse réunion d'ouvrages du XVIIIe siècle, illustrés de dessins originaux d'Eisen, de Fragonard, de Marillier, de Boucher, précédemment acquis chez nous en bloc par le même amateur.

A ce propos M. Emile Henriot pose une question intéressante: « Faut-il classer les livres monuments historiques ? »

Plusieurs personnes, inquiètes de voir notre pays ainsi successivement et systématiquement dépouillé des plus belles pièces de son trésor artistique et littéraire, demandent s'il ne serait pas possible de prendre quelques mesures nécessaires pour limiter l'exode de cette autre catégorie de capitaux et assurer un minimum de protection autour de ce qui, sans léser aucunement les droits des particuliers, peut être moralement considéré comme faisant partie de notre patrimoine national. Nous voudrions résumer ici quelques arguments, entendus de divers côtés, en faveur de cette thèse, à la fois juste en son principe et délicate en son application. Nous donnerons aussi l'avis contraire.

Les partisans de la réglementation font observer qu'il ne s'agit aucunement, dans leur esprit, de porter la moindre atteinte aux droits de la propriété. Il n'est pas question d'empêcher la vente ni l'exportation des livres anciens : quelque regret que l'on puisse éprouver à voir passer, sans espoir de retour, au delà des frontières, des exemplaires somptueux rares par leur état, recouverts de riches reliures, que se transmettaient si jalousement leurs possesseurs, quand ces livres ne sont pas uniques et que l'on en connaît dans nos collections publiques ou privées d'autres exemplaires aussi beaux, on peut se consoler de leur départ en se disant que ces livres iront utilement représenter à l'étranger la pensée et l'art de chez nous. Mais la question est différente dès qu'il s'agit d'une œuvre unique par sa nature ou sa condition exceptionnelle, et dont la disparition appauvrit notre patrimoine artistique. Imaginez que demain les hasards bienveillants de la bouquinerie fassent découvrir à un amateur le manuscrit des *Pensées* de Pascal (à supposer qu'il ne serait pas conservé, comme il l'est, fort heureusement, à la Bibliothèque nationale), ou retrouver le manuscrit perdu d'*Andromaque*. Ne serait-il pas inadmissible qu'une pareille relique pût être exposée au feu des enchères,

c'est-à-dire immanquablement destinée à subir la loi du plus fort et à passer incontinent en Amérique ou en Angleterre, dont les arguments trébuchants sont, vis-à-vis de notre franc, dans l'irrésistible proportion de 4 contre 1 ? Qui ne conçoit qu'il n'y ait, dans un cas semblable, un véritable dépérissement de notre capital national ? Qui ne serait choqué, du même point de vue sentimental, d'apprendre un jour que le manuscrit de la *Guirlande de Julie*, charmant témoin de la société et de la vie française du dix-septième siècle, vient de franchir les mers sans tambour ni trompette ? Il ne serait pas difficile d'établir une petite liste impromptu de quelques ouvrages, uniques comme celui-là par leur provenance ou leur état, ou comme *Ovide*, de l'abbé Banier, illustré des dessins originaux de Boucher, Moreau, Eisen, Monnet, ou comme les *Observations de l'Académie sur le Cid*, ayant appartenu à Richelieu ; ou quelquefois seulement connu par un ou deux exemplaires, le Rabelais de 1532 ? les *Pensées* de 1669, le Molière avant les cartons de 1682... On vient de classer monument public le prieuré autrefois habité par Ronsard à la Possonnerie. Sans rien enlever de sa valeur marchande à ce vénérable édifice, ce classement protecteur, en le plaçant dans certaines conditions d'entretien et de sécurité, assure de la façon la plus équitable sa conservation. On ne voit aucune raison pour ne pas donner une protection analogue à telle édition rarissime des œuvres du même Ronsard. L'exemplaire des *Odes*, revêtu d'une royale reliure, offert par le poète avec un *ex-dono* de sa main à Charles IX, s'il se trouvait, serait-il moins digne d'être considéré comme un monument national que le prieuré.

Le principe de la nécessité du classement n'est pas douteux. La loi capable d'en rendre la protection efficace existe déjà : c'est la loi de finances du 31 décembre 1922, qui, dans ses articles 29 à 39, prévoit et réglemente l'exportation des objets « présentant un intérêt exceptionnel d'histoire ou d'art », en facilite le classement et spécifie qu'en cas de vente publique l'Etat peut toujours exercer un droit de préemption. Or, les livres sont nommément désignés dans l'énumération qui suit : mais en fait nous ne croyons pas que cette clause leur ait jamais été appliquée. Il semble qu'une commission désignée à cet effet pourrait rendre un utile service en déterminant avec beaucoup de circonspection le petit nombre d'ouvrages uniques ou rarissimes dont le classement s'imposerait. L'idée est dans l'air. Sans préjuger la réalisation qu'elle pourrait recevoir, nous nous bornons à la résumer, assurés qu'elle ne peut manquer d'intéresser tous les amis des livres et des arts du livre.

Il faut convenir cependant que cette réalisation est extrêmement délicate et pourra soulever plusieurs objections sérieuses. Quelques-unes nous ont été signalées par un de nos plus éminents bibliophiles, possesseur de manuscrits fameux, qui se trouve être en même temps un juriste

des plus experts. « C'est d'abord, nous dit notre interlocuteur, qu'un principe ne vaut que par l'application qu'on en peut faire, et que si le principe est bon en soi de vouloir protéger certains grands livres contre les abus de l'exportation, il sera fort difficile, pour ne pas dire impossible, d'en organiser la pratique. Et d'abord, qui serait chargé de classer ces livres ? Une commission administrative, opérant chez les particuliers, à domicile ? C'est alors l'inquisition dans son horreur. Voyez-vous un bibliophile laissant manipuler ses manuscrits rares ou ses éditions curieuses par un fonctionnaire du fisc ou des beaux-arts ? Second point : quelles sortes d'ouvrages pourront-ils être susceptibles de classement ? Quel goût peut se piquer d'être assez sûr pour désigner sans risque d'erreur l'œuvre imprimée ou autographe que son caractère national devra grever de servitude ? Le manuscrit de la *Henriade* par exemple, peut-il être considéré comme le chef-d'œuvre national qu'il importe de défendre contre l'expatriation ? Le manuscrit de *Sagesse*, de Verlaine, en est-il un autre ? Et les romantiques, dont presque tous les originaux nous ont été conservés, faudra-t-il les classer tous, ou distinguer entre eux ? Parmi les manuscrits de Flaubert, de Baudelaire ou d'Anatole France, quels mériteront le classement, quels autres pourraient sans inconvénient lui échapper ? La discrimination est impossible. Faut-il donc demander le vote d'une loi nouvelle, dès l'instant qu'on sait qu'elle demeurera pratiquement inapplicable ?... » Voilà la question posée.

Non, ne votons pas de loi nouvelle, mais, en dehors des lois et des gendarmes, nous devrions considérer les manuscrits de nos grands écrivains comme des reliques nationales et sacrées et nous interdire moralement de les vendre à des étrangers, quelle que soit la défaillance momentanée de notre change. C'est une question de dignité morale.

§

M. Maurice Monda vient de retrouver, dans une collection du *Chat noir*, ces vers de Jean Moréas qui ne figurent pas dans ses œuvres parues en librairie. **L'Eclair** les publie, pour le 15e anniversaire du poète des *Stances* ;

SQUARE DES BATIGNOLLES

Dix heures, soir d'été, square des Batignolles,
Un vent fade répand de très vagues odeurs,
Conducteurs de tramways, quelques fillettes folles,
De placides bourgeois et de louches rôdeurs.

Dans la pénombre sous la frondaison poudreuse,
Contre le tronc chétif d'un arbre rabougri,
Avec un cabotin ainsi qu'une pierreuse
La quincaillière flirte au nez de son mari.

Dehors, devant la grille infinie, une grasse
Matrone, tenant par la main un garçonnet,
Reste là, pour voir le chemin de fer qui passe...
— On dirait un tableau du grand maître Manet.

On dirait surtout du Coppée, et du mauvais Coppée. Mais la gloire de Moréas peut supporter la républication de ces vers médiocres.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Opéra-Comique ; *Graziella*, pièce romantique d'après le roman de Lamartine, par MM. Henri Cain et Raoul Gastambide, musique de M. Jules Mazellier. — Comédie des Champs-Élysées : *Le Mariage de Le Trouhadec*, pièce de M. Jules Romains, musique de scène de M. Georges Auric. — Schola Cantorum : *Messe solennelle* en *si* mineur de Bach.

C'est une curieuse aventure que celle de **Graziella**. Terminé en 1912 et reçu à l'Opéra-Comique, cet ouvrage dormait paisiblement depuis dans les cartons directoriaux sans que MM. Carré et Isola manifestassent la moindre velléité de troubler son sommeil lorsque, l'année passée, un avis ministériellement comminatoire leur enjoignit, en les en priant poliment, de ne pas méconnaître plus longtemps les droits que conférait à cette *Graziella* la date de sa réception. M. Henry Malherbe, mal informé, attribua cet ukase à M. François Albert. Mais M. François Albert n'en veut qu'au grec et au latin, et se soucie si peu de la musique et de ce qui s'y rapporte que, paraît il, jusqu'au jour des obsèques de Gabriel Fauré, il ignorait le nom de celui-ci. C'est sur l'intervention de M. Léon Bérard, suivie de l'insistance de M. Henry de Jouvenel, que *Graziella* vit le feu de la rampe. Le procédé est un peu défrisant. N'est ce pas le roi Charles X qui déclarait modestement qu'au théâtre il n'avait que sa place au parterre ? Sans doute, *Graziella* fut reçue par MM. Carré et Isola, mais, ce faisant, ils eurent aussi grand tort qu'ils avaient, après réflexion, les meilleures raisons du monde d'ajourner indéfiniment l'exécution de leur promesse. Si un contrat était signé,

les auteurs possédaient la ressource de réclamer indemnité, et on peut estimer qu'à tout égard, pécuniaire autant qu'artistique, les directeurs de l'Opéra-Comique auraient eu tout avantage à en solder éventuellement le montant. En un litige de cette espèce, d'ordre, en somme, essentiellement juridique, sinon commercial, on conçoit assez mal l'ingérence d'un ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, à moins que l'art, précisément, ne soit en cause. Or il est infiniment probable que, si MM. Léon Bérard et Henry de Jouvenel, qui sont des lettrés, des gens notoirement cultivés, avaient seulement parcouru le « poème » de *Graziella*, bien loin d'intervenir en sa faveur, le sentiment du devoir de leur charge leur eût impérieusement commandé d'interdire la représentation d'une idiotie de cet acabit sur un théâtre subventionné par les deniers des contribuables. Certes, M. Henri Cain est coutumier du fait, et ce fabricant de livrets en série inonda nos scènes lyriques des niaiseries les plus pyramidales qu'on ait élucubrées depuis les Pharaons, mais, — fût-ce parce qu'il s'adjoignit cette fois pour collaborateur un M. Raoul Gastambide ? — jamais encore il ne s'était hissé dans ce genre à l'apogée qu'il atteignit ici. On éprouve vraiment comme une sorte d'humiliation au spectacle de l'œuvre charmante d'un de nos grands poètes ridiculisée dans le tripatouillage d'une affabulation grotesquement puérile, où les auteurs ont l'inconscience d'intercaler de propres vers de Lamartine parmi le charabia de bouts rimés dont le dernier des mirlitons se sentirait déshonoré et que le plus cancre des bacheliers mêmes de M. François Albert se refuserait à signer. Comment MM. Cain-Gastambide ont-ils eu le toupet d'oser offrir un semblable ramas d'inepties à un auditoire adulte ? Le gros public lui-même, auquel ils ont voulu ostensiblement s'adresser, leur répondra qu'ils le prennent pour ce qu'ils sont. Une telle exploitation grossièrement industrielle des noms les plus vénérés de notre art national a quelque chose de répugnant. En dehors de l'excuse d'une imbécillité native, l'impudence de ceux qui s'y livrent relève purement et simplement du mépris. Est-ce cela que MM. Bérard et de Jouvenel ont tenu à couvrir de leur protection officielle ? Quoique l'art musical ne s'atteste guère à priori de leur spéciale compétence, ce fut peut-être au musicien qu'alla leur aide omnipotente. M. Jules Mazellier naquit en 1879 à Toulouse, et rares sont les Toulou-

sains qui ne soient peu ou prou politiquement accointés. Un compositeur qui accepte de mettre en musique un pareil livret donne par cela même la mesure de son goût, de sa culture et de son intelligence. La partition de *Graziella* ne laisse pas plus d'illusions sur le talent de son auteur. M. Jules Mazellier fut Prix de Rome et on s'en aperçoit. Il dut être un des plus distingués parmi les forts en thème de l'invénérable et décrépite boîte à bachot sonore. Nulle banalité pédante, traditionnelle et surannée dont il ne détienne le secret et l'implacable autant qu'imperturbable manière de s'en servir. Cette musique était évidemment déjà périmée avant que l'encre qui l'écrivit ne fût sèche, mais en réalité, elle n'a pas d'âge. On ne saurait où la situer ailleurs qu'aux limbes d'inanité scolaire plutôt que scolastique où moisissent les devoirs couronnés des bons élèves de rhétorique poncive. M. Jules Mazellier doit jouir d'une formidable faculté d'embêtement pour avoir pu composer jusqu'au bout sa partition interminable. Comment ne s'y endormit-il pas lui-même ? Il n'en émerge aucune idée qui ne soit vulgaire ou quelconque ; il n'y est pas une mesure où ce pseudo-métier mécanique retienne l'attention, fût-ce un quart de seconde. Un arrosoir de boursouflure déversé par surcroît sa douche en pluie sur ce néant. L'épreuve fut cruelle aux spectateurs. Elle sera plus sévère encore pour les auteurs, qui regretteront sans doute amèrement d'avoir dérangé deux ministres pour démontrer avec autant d'éclat, les uns, leur béotisme ou leur cynisme, l'autre, son irrémédiable impuissance.

§

Il faut décidément admettre que M. Jouvet engagea M. Georges Auric en qualité de mélographe attitré de la *Comédie des Champs-Élysées*, car, si celui-ci n'y avait été contraint par un inviolable traité, on ne comprendrait guère qu'il eût consenti à écrire de la musique de scène pour une pièce aussi pesamment et prétentieusement bête que celle de M. Jules Romains. On peut douter que, sans l'appoint du musicien et l'admirable talent de toute la troupe, sans exception aucune, cette oiseuse insipidité ait survécu à la seconde représentation. On se demande par quel miracle la verve incisive du musicien réussit à créer, avec les fantoches, non certes en baudruche, mais en carton-pâte bitumé

et plombé de ce morne **Mariage de Le Trouhadec**, des types d'un comique aussi fort et aussi aiguisé. C'est vraiment toute une psychologie qui se déroule dans le réseau de son inspiration multiple, étincelante, d'une finesse, d'une alacrité et d'un humour irrésistibles. M. Auric fait preuve ici des dons de compositeur dramatique les plus rares, et certains intermèdes d'une intense et délicate poésie témoignent qu'il est de taille à ne point se confiner dans la farce. Je serais bien surpris si, désabusé bientôt peut-être du ballet, il ne nous donnait au théâtre une grande œuvre de comédie humaine, âpre et vivante en sa fantaisie désinvolte. Au point de vue purement musical, cet ouvrage marque un énorme progrès sur *Malborough s'en va-t-en guerre*. Le style, l'aisance et la solidité de cet art ne rappellent rien moins que le meilleur Haydn et Mozart. C'est aux sources vives du plus fécond classicisme que se retrempe cette polyphonie si personnelle, d'une sécurité et d'une originalité souvent passionnantes et pas une minute indifférentes. Ceci est de la « musique pure », « absolue », comme disait Wagner, sans ficelles, sans grandiloquence, qui se développe logiquement, en soi et pour soi, et on augure que, libérée des bornes où la réduisait son rôle en l'occurrence, elle eût abouti d'instinct à un ample développement symphonique. Il n'en résulte pas moins un délicieux petit chef-d'œuvre, et le mot n'est pas excessif. Ce ne serait pas sans tristesse qu'on verrait une production si attachante associée à un prétexte piteux, voué à l'oubli le plus parfait, si son intérêt spécifique ne la garantissait contre la destinée promise à son acolyte. Même si le compositeur n'en utilisait point ailleurs les principaux morceaux, il resterait toujours la partition émondée de la prose de M. Jules Romains, et ce serait tout bénéfice. En vérité, une œuvre de cette valeur, d'un jeune musicien tel que l'est M. Georges Auric, permet de tout attendre de lui. Et, comme il travaille, et travaille avec joie, car il aime ardemment son art, il ne trompera pas l'espérance.

§

La **Messe solennelle** en *si* mineur de Bach est un chef-d'œuvre immense, et qu'aucun ne dépasse. Les plus superbes ne sauraient prétendre qu'à une place à ses côtés. On la joue peu souvent, car la tâche n'est pas commode. Un rude labeur

est nécessaire pour mettre au point l'exécution de cette polyphonie débordante, inouïe de puissance et de profondeur. Il est tout à l'honneur de la *Schola cantorum* de s'y être risquée avec un entier dévouement, selon sa coutume, et, eu égard à la difficulté, on ne peut pas dire qu'elle s'en soit trop mal tirée. On doit d'abord complimenter chaleureusement MMmes Malnory-Marseillac, Legrand-Philip et Gabrielle Parodi, MM. Albert Gébelin et Gabriel Paulet, les solistes, qui furent excellents. On aimerait bien louer aussi les chœurs sans réserves, tant leur bonne volonté, leur courage était manifeste. La vérité pourtant oblige à constater que quelques répétitions de plus ne leur auraient pas été inutiles. Ils accusaient un défaut à la fois de vigueur, d'homogénéité et surtout de nuances, quoiqu'ils se soient montrés capables çà et là de ces dernières, notamment dans l'*Et expecto resurrectionem*. Enfin les voix de femmes manquaient singulièrement de fraîcheur, et il eût paru expédient de renforcer les contralti d'un ou deux ténors dans le grave. L'orchestre ne fit pas moins visiblement de son mieux, mais il est des cas où l'intention ne vaut pas le fait, et ses intentions, au surplus, semblaient exagérément sages. Il ne s'emballait guère et nuançait encore moins que les chœurs. Bref, il n'avait pas l'air du tout de prendre un grand plaisir à son occupation. Peut-être toutefois l'ensemble eût-il marché de plus pertinente façon avec un autre chef. M. Vincent d'Indy, dans cet office, fut vraiment décevant au possible. Le nez plongé dans sa partition, il en assénait lourdement la mesure comme s'il eût battu un grand tapis avec un gros bâton et en s'arrêtant à chaque coup. Il lançait bien de temps en temps le bras en haut pour dicter leur rentrée aux chanteurs et aux cuivres, mais à aucun instant ne sourdait de lui cet effluve qui pénètre l'exécutant jusqu'à l'âme et l'induit en une communion d'amour pour l'œuvre d'art. En outre, à partir du second *Kyrie*, nombre de mouvements ont été pris trop lents, en dépit des *alla breve*. C'est une mauvaise habitude, dont l'exemple nous vient de l'Est, et qu'il sied d'abandonner aux patauds amateurs de *Grossartigkeit*. Bach jamais ne pontifie. Par bonheur, au cours de maints morceaux, M. Vincent d'Indy se laissa entraîner peu à peu presque jusqu'à la cadence qu'il eût dû adopter en commençant. L'impression la plus pénible sur ce point fut procurée par le *Sanctus* gigantesque. C'était un vrai supplice que d'entendre

ces pages ruisselantes de fougueuse splendeur écrasées de pomposité torpide, ces flots montants de triolets s'égrener avec une emphase ampoulée au lieu de déferler éclatants et joyeux comme les vagues d'écume d'un océan en liesse dans la gloire du soleil. On déplorait aussi que M. Vincent d'Indy ait cru devoir couper tout le *Gloria*. Le concert dura de neuf heures jusqu'à onze. Les mélomanes seraient assurément volontiers arrivés un quart d'heure plus tôt et partis une demi-heure plus tard afin de n'être point privés des merveilleux *Qui tollis* et *Cum sancto spiritu*. On n'en doit pas moins féliciter très vivement la *Schola Cantorum* de nous avoir rendu ce chef d'œuvre, chez nous depuis assez longtemps négligé. M. Gustave Bret l'avait fait récemment aussi, mais démembré en deux séances et en un certain « Temple de l'Etoile » dont le *Guide du Concert* n'imprimait pas l'adresse, de telle sorte que ceux qui ne sont pas Yankees, ou que n'a point touchés la grâce réformée, ne savaient guère où dénicher cet édifice. La *Schola Cantorum* en fut récompensée, car la salle était comble. Mais, parmi ce public enthousiaste, à l'audition si rare d'un chef-d'oeuvre qui est un des sommets de leur art et de la pensée humaine tout entière, je cherchai vainement les coryphées autant que le menu fretin de notre jeune école. Absents aussi tout le troupeau de snobs qui, le crâne bourré par M. Stravinsky, se pâment à des « mélodies à la scie » ou pommaderies de Bizet, et libidineusement se trémoussent aux sonneries catiegnolesques. La plupart de nos jeunes compositeurs n'ont jamais entendu la *Messe en si*; beaucoup l'ignorent tout à fait. J'en dus prêter la partition à l'un d'eux qui, en sa trente-deuxième année, n'en connaissait point une note, et pas beaucoup plus des *Maîtres-Chanteurs* qu'il m'emprunta pareillement, ce qui ne l'intimida onques pour pérorer prolixement sur la musique en vertu de « *sa* sensibilité » critère et dauber abondamment Wagner en d'emberlittératurificotés reportages. Ils ont cependant dédaigné cette unique occasion de culture. Rien d'étonnant que notre art musical paraisse actuellement traverser une crise de véritable « infantilisme », conséquence fatale d'un quiet primarisme content de peu et satisfait de soi, et que, espoir suprême et suprême pensée, la pouponnière d'Arcueil accouche fièrement d'embryons avortés auprès de quoi les sonatines de Steibelt prennent les proportions de géniaux mastodontes. Dangereuse, voire carrément nuisible pour

son enseignement dogmatique, l'activité de la *Schola* fut toujours précieuse en ses concerts et on ne saurait lui en vouer trop de reconnaissance. Dans cette heureuse réaction vers la discipline classique à laquelle tend en ce moment notre art, nulle influence ne pourrait être plus propice que celle d'un Bach et d'un Mozart. Il y a une vingtaine d'années, Mlle Blanche Selva accomplit l'exploit mémorable de jouer en quelques séances tout l'oeuvre de clavecin de Bach, et fit bisser la *Fugue* en *do* ♯ mineur. Quel virtuose aux affiches multicolores osera nous offrir ainsi rien que *le Clavecin bien tempéré*, cet univers?

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition François de Hérain : galerie Georges-Petit. — Exposition Paul de Lassence : galerie Georges-Petit. — Exposition André Beaudin : galerie Percier. — Exposition Charles Angrand : galerie Dru. — Exposition Simon Bussy : galerie Druet. — Exposition des peintres et sculpteurs de Sport : La Palette française. — Exposition Suzanne Weyher : galerie Druet. — Georges Turpin : *Quelques peintres du temps présent*, Ed. de la Revue artistique et littéraire.

François de Hérain expose, galerie Georges-Petit, une série de sculptures, d'eaux-fortes et de dessins. Une part de son originalité dérive de sa préparation intellectuelle. De Hérain n'est point sorti de l'Ecole des Beaux-Arts, il étudia à la Faculté de médecine. Il fut interne des hôpitaux. Mais son stage médical accompli, il se consacra tout entier à l'art plastique où il apporta des préoccupations de savant et plus précisément d'ethnographe.

Encore qu'expert à délimiter dans la glaise, l'allure d'un corps humain, ainsi que le prouve sa jolie statue du *Faune au Lapereau* où la recherche de l'élégance grecque se conjugue avec un réel souci de modernisme, de Hérain, sculpteur, produit surtout des bustes où il a souci de faire affleurer tout le caractère. La tête humaine et son expression le captivent et requièrent l'essentiel de son effort. Et dans cette volonté de traduire l'expression, il tente de dépasser le caractère individuel, pour atteindre à l'aspect racial. De là, dans son œuvre de sculpteur ou de graveur, des séries bien délimitées. Types d'Ardennois, types de Vendéens, types provençaux, et recherche de présentation de types de races diverses rencontrées en Algérie.

En Algérie, le champ est vaste et les différences tranchées. La série de De Hérain est très touffue. Il donne un portrait à l'eau-

forte du bey de Tunis très significatif. Il a sculpté quelques notables, et il a dénombré les types de la rue. Près des mosquées ou des marchés, voici des mendiants ingénieux et entourés de ce respect que l'Islam porte aux pauvres d'esprit que les visions d'Allah peuvent visiter sans se heurter à des notions acquises qui barreraient la route au merveilleux. Des statuettes d'un joli mouvement nous dépeignent, la main tendue, l'aveugle de Sfax, ou près d'un *souk* de Tunis, un mendiant joueur de flûte.

De Hérain a aussi étudié la forte race des Berbères de l'Aurès, tatoués à la face de trois croix qui traduisent leur passé ante-islamique et qui vivent dans des villages-forteresses accrochés au sommet des hautes collines d'où l'on ne peut descendre que par d'abrupts raidillons ; les silhouettes que donne de Hérain des gens de l'Aurès sont très vivantes.

Sa série provençale est remarquable.

De Hérain a longtemps vécu aux Baux, la capitale, pour ainsi dire, de la Provence mistralienne. Il en a dénombré les habitants les plus curieux, la vieille Véranette, coiffée à l'Arlésienne, le nez long et noble, ses vieilles lèvres crispées d'un sourire qui se perd aux rides des joues, le doigt levé, contant une galéjade, et très sérieuse, pour donner à la plaisanterie plus de portée. Puis voici le fermier aisé, rusé, prudent, qui a fait de son fils un curé, revenu après le séminaire régir les ouailles de son village; puis des bergers, notamment celui qui est notoire dans la région pour sa belle voix, qui, le soir de la Nativité, chante les noëls qui accompagnent, vers la crèche de Bethléem, les personnages de la pastorale provençale. Et ce pâtre est un mystique joyeux, érudit dans la légende religieuse populaire et au fait du félibrige

De Hérain nous montre aussi des dessins rehaussés, portraits très serrés de contemporains, parmi lesquels un Jules Guesde, esquisse interrompue par la mort de Jules Guesde, d'un bel intérêt documentaire.

§

Paul de Lassence n'est point un débutant, mais c'est la première fois qu'il cherche à s'affirmer par une importante exposition particulière, apportant les témoignages d'un travail de plusieurs années, commencé lorsqu'il s'est vu maître de ses moyens d'expressions et sûr de la technique adoptée.

Il n'y a point là de recherches de nouveautés de dessin, ou d'harmonies de couleur, mais un faire averti, une science agréable de coloration, servant un parti pris absolu de fidélité à la nature et une réelle émotion devant la splendeur de la lumière.

Paul de Lassence s'est épris de la beauté du paysage corse. Il a consacré trois ans à en reproduire les traits les plus saillants. Il lui arrive d'évoquer l'intérieur de l'île, et d'y noter les heures du jour tombant et du crépuscule sur les rochers et les semis de villages. Ainsi a-t-il figuré de larges torrents parmi les gros blocs de pierre ; sur les hautes collines, les profils des vieilles citadelles grises surplombent les petites villes aux ruelles serrées. Aussi il traduit la douceur bleu et or, parmi les rochers fleuris de hauts arbustes, de la rade d'Ajaccio.

Surtout il s'est attaché à nous donner toute la vie et tout l'aspect d'un village corse. Il a choisi Piana, qui surplombe la mer, comme d'un balcon. Il dépeint les entours du village, avec ses puits parmi les grands arbres, des tombeaux de caractère presque mauresque, la grande rue, large, spacieuse et souriante, le vieux village aux ruelles partagées par une rigole entre les murailles trouées de petites fenêtres, des maisons-forteresses qui semblent dressées les unes contre les autres, un décor encore romantique.

Une autre série du même peintre nous conduit en Bretagne. Ciel grumeleux, maisons moussues et verdâtres, passages de femmes aux larges mantes noires, inquiétudes des eaux lourdes et de barques qui se hâtent sous un ciel gris, gros de nuées de bourrasques.

§

Galerie Percier, un jeune peintre, **André Beaudin**, fait preuve de belles qualités que dessert une attention un peu trop stricte aux nouvelles modes picturales. L'artiste ne manque pas d'humour et arrive souvent au caractère lorsqu'il dépeint des flâneurs, des repos aux jours lourds d'été, sur des terrasses grises. Sa palette n'est pas riche, mais c'est volontaire. L'évolution de ce jeune artiste pourrait être intéressante.

§

Charles Angrand expose, chez Dru, une belle série de dessins. C'est sa première exposition particulière. Depuis long-

temps, tous les ans, et uniquement à l'exposition des Indépendants, Angrand envoyait deux ou trois dessins très poussés, très curieux, d'une rare précision de trait, sous une harmonie de tons un peu embrumée. Il y a chez lui, depuis longtemps, un parti pris de se réduire au dessin rehaussé, surprenant chez un artiste dont on connaît d'excellents tableaux.

Il les exposait en 1886 et 1887 aux premières expositions des Indépendants, où il voisinait et faisait groupe avec Seurat, Signac, Dubois-Pillet, Lucien Pissarro et plus tard Henry Cross et Luce. Il exposait de larges paysages de Seine, d'une curieuse mise en page, dans la baraque de bois, voisine du Pavillon de Flore, où les Indépendants se manifestèrent pour les premières fois.

La série de dessins qu'il expose chez Dru contient de fort belles pages, de très solides études de chevaux, des coins de village en fête, des études d'arbres, avec toujours des atmosphères très justes et, dans ses scènes à personnages, un bel accent d'intimité.

§

Galerie Druet, exposition **Simon Bussy**. Simon Bussy est un harmoniste de qualité supérieure. Il a ralenti longtemps de figurer aux expositions annuelles où il surprenait par l'audace, la franchise et la vraisemblance de fonds polychromes, paysages entrevus par des fenêtres ouvertes, parois de chambre aux tons unis, sur lesquels il enlevait de longues silhouettes féminines marquées de distinction.

Son exposition est très spéciale, vouée à des transcriptions d'oiseaux et d'animaux sur fonds de féerie, fondées sur de très précises notations directes qu'il expose aussi et qui sont charmantes.

On peut ainsi mesurer, de l'esquisse dessinée au tableau exécuté, la part de la décoration et on peut la juger excessive. Ce qui n'empêche point quelques-uns de ces fonds somptueux d'être dotés de la plus belle harmonie et quelques-unes des silhouettes d'animaux d'être douées d'élégance et de charme.

§

A l'Exposition des **peintres de Sport**, des notations cursives mais expressives d'Angèle Delasalle ; une joueuse de tennis d'Anna Bass (sculpture), d'une admirable souplesse de mouve-

ment, du plus pur modelé, et d'un style tout neuf, des *latteurs* de Dreyfus-Stern, des esquisses de Darel, chevaux, jockeys.

§

Galerie Druet exposition de Mme **Suzanne Weyher** (Madame Jeanne Schlumberger), décédée l'année dernière.

Cette exposition d'une œuvre interrompue par une mort prématurée indique une perte réelle pour l'art. Il y a là des natures-mortes séduisantes et des portraits très consciencieusement étudiés.

§

Un petit livre de Georges Turpin : *Quelques peintres du temps présent*, remarquablement écrit et bien illustré, donne des monographies brèves d'artistes jeunes, Antral, Delatousche, Le Scouezec, Savin du Marboré, Marcel Roche, et ouvre d'intéressants aperçus sur la jeune peinture.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Le nouveau Musée Carnavalet. — Inauguration du Musée de la Légion d'honneur. — Mémento bibliographique.

Fermé partiellement depuis plusieurs années en vue d'agrandissement et de remaniements, le **Musée Carnavalet** a rouvert toutes ses portes le 28 mars dernier. C'est vraiment un nouveau musée que le président de la République a inauguré ce jour-là, un musée amplifié par suite de la transformation des galeries du rez-de-chaussée et de l'adjonction d'une aile très heureusement raccordée aux anciens bâtiments par l'architecte Foucault, musée que l'activité et le goût éclairé de son conservateur, M. Jean Robiquet, secondé par le zèle de ses adjoints, M. Prosper Dorbec et M. François Boucher, ont enfin mis au point et transfiguré de la façon la plus heureuse et la plus vivante.

Cette transformation commence dès l'entrée. A la place de l'ancien musée lapidaire du vieux Paris (qui, transporté un peu plus loin, rue Payenne, dans l'ex-orangerie de l'hôtel Le Peletier de Saint-Fargeau, devenu Bibliothèque de la Ville de Paris, sera ouvert au public un peu plus tard), on trouve les collections du Musée du costume créé par Maurice Leloir et offert il y a quel-

ques années à la Ville, ainsi que la superbe collection de dentelles anciennes données par Mme Rigaud et une série de gravures de modes. Toute l'histoire du costume français, depuis Louis XIII jusqu'à l'époque 1830, est mise là sous nos yeux en plusieurs salles dont les deux dernières, les plus vastes, nous font admirer les gracieux atours du XVIIIe siècle, auxquels servent de fond de belles tapisseries de l'époque, puis les toilettes de l'époque Empire et de la Restauration, entre lesquelles se distinguent la robe du sacre de Marie-Louise, l'habit et le chapeau de Béranger. Plus loin, trois salles sont consacrées aux anciens plans et vues de Paris, parmi lesquelles les nombreuses reconstitutions à l'huile ou à l'aquarelle dues à Hoffbauer, complétées par sa grande et pittoresque maquette de la Cité à la fin du XVe siècle.

Montons le grand escalier. Il nous conduit, comme autrefois, aux salles de la Révolution, le fonds le plus important et le principal attrait de Carnavalet. Elles ont été l'objet de quelques remaniements (les meubles du Temple avec les souvenirs de la captivité de la famille royale sont maintenant réunis dans une salle à part) et aussi d'enrichissements, tels l'acte d'accusation de Louis XVI, un modèle en réduction de la guillotine, un dessin d'écriture du petit dauphin Louis XVII, un autographe de la princesse de Lamballe, une lettre de Mirabeau. Au sortir, on trouve, à gauche, la salle Henri IV et Louis XIII, puis les appartements de Mme de Sévigné et, enfin, quatre nouvelles salles ornées, comme le seront encore d'autres que nous trouverons plus loin — et c'est là la grande et belle surprise du nouveau Carnavalet — de magnifiques boiseries provenant de la décoration d'anciens hôtels parisiens et que M. Jean Robiquet a eu le flair et l'heureuse fortune de découvrir un peu partout. Elles donnent à ces salles le caractère d'appartement qui est le propre de ce musée et n'est pas un de ses moindres charmes. Les boiseries de l'hôtel Brûlard de Genlis, jadis 13, quai Conti, servent de décor à la pièce où sont réunis les nombreux souvenirs, si intéressants, de Voltaire et de Rousseau ; d'autres viennent de l'hôtel Stuart d'Aubigny, détruit par le percement de la rue Gay-Lussac, ou du couvent des Prémontrés de la rue Hautefeuille, et mettent en valeur, entre autres peintures, une grande *Allégorie de la paix d'Aix-la-Chapelle* par Dumont le Romain, un très beau portrait du graveur Mariette par Pesne, le non moins beau *Portrait de jeune*

homme inconnu par Prud'hon, et, dans une salle consacrée particulièrement à la vie municipale de l'ancien Paris, des effigies d'échevins et de prévôts des marchands. — De l'autre côté des salles de la Révolution, à droite de la salle de la Bastille, s'ouvre, parallèlement au couloir, situé plus loin, où sont, comme autrefois, réunies des vues de Paris, une galerie numismatique retraçant l'histoire de Paris par la médaille depuis les Capétiens jusqu'à nos jours. Il va rejoindre la suite des salles créées dans l'aile nouvelle sur la droite de l'escalier. Trois d'entre elles sont revêtues de boiseries provenant de l'ancienne maison de campagne des archevêques de Paris à Conflans-Charenton; deux autres, de boiseries ayant appartenu à un hôtel de la rue Laffitte; enfin les quatre dernières — et c'est là la partie la plus charmante de cet ensemble de reconstitutions, à cause du travail délicat et fouillé des boiseries qui les ornent — nous restituent les appartements de l'ancien hôtel de Breteuil, dit de Fersen, démoli l'an dernier rue Matignon, depuis un exquis petit boudoir jusqu'à un salon circulaire non moins ravissant; et toute cette suite de pièces est ornée des anciennes vues de Paris peintes par Raguenet (celles-ci provenant des anciens bains de la Samaritaine), par Demachy, par Hubert Robert (ces dernières occupant plusieurs salles) ou des spirituels et merveilleux dessins de Gabriel de Saint-Aubin, retraçant des événements de la vie parisienne.

Redescendons le grand escalier où nous voici revenus. Nous allons trouver au bas, en pendant des premières salles visitées, une longue galerie où va s'évoquer l'histoire contemporaine depuis Napoléon Ier jusqu'à nos jours. Et c'est d'abord une grande salle consacrée à l'Empire et à la Restauration où, à côté des souvenirs de Napoléon — parmi lesquels son nécessaire de campagne, — de son fils le duc de Reichstadt, dont le masque amaigri fait pendant au sien propre, et de ses maréchaux, on admirera son portrait par Robert Lefèvre, celui de Talleyrand par Prud'hon et un tableau de Boilly représentant *Le Départ des conscrits de 1807*. Vient ensuite une salle consacrée à la période 1830-1848, où l'on notera un *Portrait du duc d'Orléans* par Alfred Johannot et un buste en marbre de la *Reine Marie-Amélie* par Antonin Moine, puis une série de vues de Paris et de tableaux documentaires de la première moitié du siècle, entre lesquels se

remarquent surtout deux petites toiles où Cochereau, l'élève de David, a peint l'intérieur du Musée des Monuments français d'Alexandre Lenoir, qui fut l'origine de notre actuel musée de sculpture du Moyen âge et de la Renaissance, puis une grande toile de Dagnan, *Le Boulevard Poissonnière en 1834*, un paysage des environs de Paris par Georges Michel et un charmant Corot: *La Seine vue du quai des Orfèvres en 1833*. Le second Empire succède à l'époque Louis-Philippe dans une petite salle dont la pièce capitale est le berceau du Prince impérial offert par la Ville de Paris à l'impératrice Eugénie ; il est entouré d'une grille en fer forgé provenant de Saint-Germain l'Auxerrois, église de la Cour. Puis, ce sont des salles consacrées aux lettres et aux arts de 1830 à 1870, où abondent les documents intéressants : portraits de Delacroix et de Cogniet par Champmartin, de Michelet et du père de Georges Ohnet par Couture, de Paul et Alfred de Musset par le peintre Fortuné Dufau ; souvenirs des trois Dumas, de Rachel et d'autres personnalités du théâtre ; esquisse par Ingres du plafond du salon de l'Empereur à l'ancien hôtel de ville, etc. Et c'est ensuite la salle de la guerre de 1870 et du siège de Paris, avec leurs lugubres souvenirs, parmi lesquels se détachent le masque d'Henri Regnault, une vue par Lepère de la rue des Rosiers où eut lieu l'assassinat des généraux Lecomte et Clément Thomas, *Mgr Darboy sur son lit de mort* par Chartran, des dessins de Pils, de Bida, de Detaille, de Daniel Vierge. Après quoi ce sont les débuts de la troisième République, des souvenirs de Gambetta, de Boulanger, et des vues de Paris peintes par A. de Nittis, Lepère, Houbron et autres. Et voici la Grande Guerre et la Victoire, évoquées (mais de façon peut-être trop étriquée, qui ne donne pas suffisamment l'impression des événements formidables auxquels nous assistâmes pendant quatre ans, et même pas des cruels bombardements — rappelés seulement par quelques photographies souvent dépourvues de légendes — que Paris supporta avec tant d'héroïsme) par les répliques des épées d'honneur offertes aux maréchaux, par des toiles des peintres Lucien Simon, Louis Gillot, Souchet, retraçant les fêtes du 14 juillet 1919 et le *Te Deum* à Notre-Dame, par des dessins, des photographies, des bibelots, etc. Une petite salle — la 79e et dernière (du moins pour l'instant, car on nous en promet encore d'autres où seront réunis les œuvres d'art et objets

provenant du legs de Mme Lauth, descendante de George Sand — est consacrée à Victorien Sardou, dont on nous montre le bureau, le béret légendaire avec le foulard, les décorations, le manuscrit de *Thermidor*, des portraits de ses interprètes, etc., achevant cette évocation de la vie parisienne de notre époque.

Trois jours avant cette réouverture de Carnavalet avait eu lieu l'inauguration du nouveau **Musée de la Légion d'honneur**, installé au palais de la Grande Chancellerie. Comme il n'est pas encore ouvert au public et que la place nous manque pour en parler aujourd'hui en détail, nous lui consacrerons notre prochaine chronique.

Mémento. — Nous avons à ajouter quelques nouvelles monographies d'artistes à celles que nous avons annoncées dans notre avant-dernière chronique. D'abord, dans la série des « Grands artistes » de l'éditeur Laurens, qui a été la première en date de ces collections aujourd'hui si nombreuses, et qui en est maintenant à son 75e volume, deux livres, hélas ! posthumes, dus à deux de nos bons historiens d'art, nos regrettés confrères Henri Guerlin et Roger Peyre : *Goya* et *Les Carraches* (2 vol. pet. in-8, de 128 p. av. 24 pl. ; 6 fr. chacun). Henri Guerlin avait fait une étude spéciale de l'art espagnol; il était naturel qu'il s'enthousiasmât pour celui qui en est le représentant le plus typique et le plus génial au début du XIXe siècle. Cependant, cet enthousiasme ne verse pas, comme dans certains ouvrages dont nous parlions ici récemment, dans la pure littérature : il se contente d'animer d'une chaleur communicative une étude sobre, fortement documentée, où la vie et les œuvres du maître sont présentées dans leur mutuelle dépendance, et où ses créations capitales — portraits, cartons de tapisseries, suites des *Caprices*, des *Désastres de la guerre*, des *Proverbes*, de la *Tauromachie*, la terrible *Fusillade* et ce chef-d'œuvre de sentiment religieux qu'on ne s'attendait pas à voir sous son pinceau : *La Dernière communion de saint Joseph de Calasanz* — sont analysés avec pénétration. — Les trois Carrache, Louis, Augustin et Annibal, s'ils n'ont pas l'originalité et le relief de Goya, n'en sont pas moins intéressants à étudier comme les restaurateurs, à la fin du XVIe siècle, où l'art en Italie était en pleine décadence, de l'ordre et de la raison. Sans vouloir tenter une vaine réhabilitation de l'académisme, Roger Peyre montre comment ces grands animateurs de l'école bolonaise — à laquelle, depuis les pénétrantes et savantes études du regretté Marcel Reymond, on rend maintenant plus de justice — eurent l'honneur de conjurer le péril d'une décadence irrémédiable en ramenant leurs élèves à ce culte de la raison et en les arrachant à la routine par la pratique de cet éclectisme, prôné dans un sonnet célèbre d'Augustin Carrache, qui fait de leurs propres

œuvres des modèles de science et d'harmonieuse composition. Et les peintures de la galerie du palais Farnèse à Rome, dues à Annibal et à Augustin, montrent quels admirables décorateurs furent en outre ces excellents professeurs.

Dans une autre collection a paru, à la même librairie, une réédition de l'importante et savante étude consacrée par M. le comte de Fels à *Ange-Jacques Gabriel, premier architecte du Roi*, qui succéda dans cet emploi à son père, Jacques Gabriel (in-8, 281 p. av. 24 pl.; 25 fr.) Tout le monde admire les merveilles architecturales que sont les façades de la place de la Concorde, l'Ecole militaire, le Petit Trianon, mais si l'on sait vaguement que ces chefs-d'œuvre sont dus à Gabriel, le reste de son œuvre, à Compiègne (dont il reconstruisit le château), à Fontainebleau (où il édifia l'Ermitage de Mme de Pompadour), à Versailles (où il avait formé le projet d'unifier la façade du château sur la cour d'honneur et construisit la charmante scène de l'Opéra) est à peu près ignoré. Et qui se souvient du château de Choisy et de celui de Saint-Hubert, près Rambouillet, aujourd'hui disparus? De même on a trop méconnu le rôle important joué par lui dans l'évolution de l'art décoratif au XVIIIe siècle. Ç'a été le mérite de M. le comte de Fels de remettre pleinement en lumière, à l'aide des dossiers de la maison du Roi conservés aux Archives Nationales, l'historique de la vie et de l'œuvre du grand architecte ; à ce titre, son livre, avec les plans et les dessins inédits qu'il publie, est une contribution des plus importantes à l'histoire de l'art français.

Nous sommes heureux de louer également deux nouveaux volumes de la série « Maîtres anciens et modernes », que nous annoncions dans notre dernière chronique : *Albert Dürer*, par M. Maximilien Gauthier et *Courbet*, par M. Charles Léger (Paris, éd. Nilsson ; in-16, av. 24 pl. : 10 fr.). Ce sont, sans contredit, les meilleurs volumes de cette collection qui nous soient parvenus. L'auteur du *Dürer*, doué d'une sensibilité très fine, a su bien pénétrer l'âme et le cœur du grand artiste allemand, et exprimer le sens profond de son œuvre à la fois si haute de pensée et si humaine, où il a seulement le tort parfois de chercher je ne sais quelle inspiration « démocratique », certes bien éloignée de la pensée de Dürer. — Quant à M. Charles Léger, familiarisé depuis longtemps avec la vie et l'œuvre du maître d'Ornans, auquel il avait déjà consacré plusieurs études de détail remarquées et un recueil iconographique devenu très rare : *Courbet selon les caricatures et les images*, il était qualifié avant tout autre pour en écrire la biographie, et son livre, d'une lecture extrêmement attachante, d'une documentation très fouillée et très sûre, complétée par une bibliographie d'où rien n'a été omis, restera, à côté du volume dû au regretté Georges Riat, comme la meilleure monographie du chef de l'école réaliste.

Enfin, dans la collection « Art et Esthétique » publiée par la maison Alcan sous la direction de M. Pierre Marcel (vol. pet. in-8, av. 24 pl.; 10 fr.) ont paru depuis 1923 quatre excellents volumes. C'est d'abord un *Memlinc* dû à M. Georges Huisman : biographie attentive, scrupuleusement documentée, qui situe bien Memlinc dans l'histoire de la peinture de son temps et qui, écrite avec amour, sait rendre le charme subtil des œuvres du maître. — D'une érudition non moins consciencieuse et solide, comme était déjà le volume du même auteur sur le Caravage, publié il y a quelques années dans la même collection, est la biographie par M. Gabriel Rouchès d'*Eustache Lesueur*, grand peintre trop peu admiré et sur lequel, en dehors d'un volume de Vitet et d'un pénétrant article de M. Paul Jamot, publié en 1912 dans la *Revue universelle*, on n'avait pas encore donné d'étude détaillée. M. Rouchès a reconstitué toutes les circonstances de sa vie, peu connue et très simple, passée tout entière à Paris, montré sa formation chez Simon Vouet, complétée par l'étude des maîtres italiens, et étudié enfin son œuvre de décorateur à l'hôtel Lambert et aux Chartreux de Paris, en mettant en valeur le sentiment religieux doux et profond qui émane des *Scènes de la vie de saint Bruno* et de sa *Messe de saint Martin*. — *Sodoma*, qu'a étudié M. Charles Terrasse, eut un idéal bien différent : il a cherché surtout à exprimer les passions profondes, en particulier l'amour et la souffrance se peignant sur de beaux visages (qu'on se rappelle son *Saint Sébastien* et son *Evanouissement de sainte Catherine de Sienne*) et il a ce culte de la beauté des formes cher aux artistes des débuts de la Renaissance ; mais c'est un isolé, qui n'appartient vraiment à aucune école, dont la vie offre encore bien des coins obscurs, dont bien des œuvres ont disparu, et qu'il faut aller chercher dans des endroits éloignés. Le mérite de M. Terrasse est d'autant plus grand d'avoir entrepris cette étude difficile et bien mis en lumière le charme secret qui émane de son œuvre. — Le dernier en date de ces volumes, *Schongauer*, par M. Claude Champion, est, hélas! comme le *Goya* et les *Carraches* mentionnés plus haut, un ouvrage posthume. L'auteur, dont la mort est une vraie perte pour l'art, car il avait donné sa mesure d'écrivain et d'artiste dans des études très remarquées, parues dans la *Gazette des Beaux-Arts*, sur les vieilles villes d'Alsace et le Musée de Colmar, était fait mieux que personne, par sa connaissance parfaite des richesses de ce musée d'Unterlinden qui recèle les œuvres de Schongauer, par sa compréhension profondede l'âme et de l'art du Moyen âge et de ce xv° siècle allemand où vécut et travailla le « Beau Martin », pour écrire la vie de cet artiste, peintre épris de douceur et de grâce délicate, et surtout graveur à la technique savante et au sentiment profond, admiré universellement de son vivant. Il a su, en des pages pleines de ferveur et de finesse compréhensive, faire sentir pleinement

la beauté de ces œuvres peintes ou gravées dont les plus belles sont mises sous nos yeux.

En même temps paraissait chez l'éditeur Floury, sous les auspices de la Société Schongauer, une dernière œuvre du même auteur : le catalogue précisément de ce *Musée d'Unterlinden à Colmar*, rédigé en collaboration avec un autre érudit également décédé au cours de l'an dernier ; M. André Waltz, conservateur du musée. Très joliment présentée, cette brochure (pet. in-8, 107 p. av. 26 fig. et 2 plans ; 7 fr. 50) comprend, après un hommage de l'éditeur aux deux auteurs disparus, un guide pour la visite du musée, rédigé par le conservateur actuel, M. J.-J. Waltz (plus connu sous le nom de Hansi), puis l'historique du musée par Claude Champion, pages colorées qui évoquent à merveille l'atmosphère du lieu et la séduction des œuvres anciennes qu'abrite la chapelle, au premier rang desquelles, à côté de celles d'Isenmann et de Schongauer, se dresse le célèbre autel d'Isenheim avec les extraordinaires panneaux de Grünewald ; enfin, le catalogue proprement dit de ces œuvres anciennes, offrant sur chacune d'elles une documentation précise et complète. 26 belles gravures, qui reproduisent les principales pièces, ajoutent leur attrait à la valeur de ce travail.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

ORIENTALISME. — A. Dufourcq : *Histoire ancienne de l'Eglise*, I. *Les religions païennes et la religion juive comparées* (6e édition), Plon, 1923. — Mario Meunier : *Isis et Osiris*, L'Artisan du Livre, 1923. — G. Jéquier : *Manuel d'archéologie égyptienne*. I. *Les éléments de l'Architecture*, Picard, 1924. — A.-M. Blackman et Major Benton Fletcher : *Luxor and its Temples*, Londres, Black, 1923. — Ch. Jean : *La Littérature des Babyloniens et des Assyriens*, Geuthner, 1924. — A. de Ridder et W. Deonna : *L'Art en Grèce*, La Renaissance du Livre, 1924. — P. Ricard : *Pour comprendre l'art musulman dans l'Afrique du Nord et en Espagne*, Hachette, 1924.

Les Religions païennes et la religion juive comparées, qui forment la préface d'un grand ouvrage en dix volumes sur l'Avenir du christianisme, atteignent leur sixième édition. L'auteur, dans un supplément bibliographique et de nombreuses notes, tient le lecteur au courant des dernières découvertes sur la religion de l'Egypte et de l'Asie Occidentale. La tâche n'était point aisée ; les progrès de l'orientalisme sont constants et les nouveaux documents abondent. M. Dufourcq les a résumés et les présente clairement ; leur importance nécessitera sans doute, lors d'une prochaine édition, leur classement dans le texte. La comparaison des diverses religions du monde ancien

fait découvrir entre elles beaucoup de traits communs, et l'on voit mal au premier abord ce qui distingue la religion des Juifs de celle de l'Egypte ou de la Babylonie. On y retrouve la même conception d'un dieu plus puissant que l'homme, producteur des phénomènes naturels, protecteur du groupe social qui l'honore, exigeant un culte de ses fidèles. Mais tandis que les Egyptiens et les Babyloniens ont cru pouvoir agir sur leurs dieux autrement que par la prière et les forcer par des rites magiques, les Juifs ne « croient pas qu'il y ait pour eux aucun moyen de contraindre Iahvé à faire ce qu'ils veulent ». Ils proclament leur dépendance à l'égard de Dieu. Il y a un dogme juif, « tandis qu'il n'y a pas un dogme chaldéen et un dogme égyptien ». Telle est la conclusion de cet excellent livre.

Isis et Osiris de Plutarque est une œuvre fondamentale pour qui veut entreprendre l'étude de la religion égyptienne d'après les sources. M. Mario Meunier nous en donne une nouvelle traduction, élégante et précise. Il accompagne le texte de prolégomènes et de notes explicatives d'une grande sobriété, où il signale les travaux les plus récents capables d'éclairer la pensée de Plutarque. Celui-ci appartenait à l'école des néopythagoriciens, dont le but était de se faire de la divinité « une plus haute idée que celle de la croyance populaire et de la superstition » ; il interprète les mythes égyptiens d'après Platon et par une exégèse toute grecque. Certaines parties de la légende d'Osiris trouvent leur confirmation dans les découvertes récentes. Sous le récit qui veut que le corps d'Osiris ait été porté par les flots jusqu'à Byblos en Phénicie, où un grand culte fut organisé en l'honneur du dieu, se cache le fait précis de rapports extrêmement anciens entre l'Egypte et la Syrie. M. Montet, professeur d'égyptologie à Strasbourg, a retrouvé à Byblos les ruines d'un temple égyptien de haute époque, et, dans les dépôts de fondations, des vases et autres objets qu'on peut dater, par leurs inscriptions, du début de l'histoire d'Egypte, soit d'environ 3200 ans avant notre ère. Il y avait déjà un temple assez fameux à Byblos pour que les pharaons y aient envoyé des offrandes.

Dans son **Manuel d'Archéologie égyptienne**, M. Jéquier a renouvelé un sujet maintes fois traité. Son volume est uniquement consacré aux Eléments de l'Architecture, dont l'étude avait toujours été négligée. L'imperfection des méthodes archéo-

logiques jusqu'à la fin du siècle dernier, la multiplicité des fouilles, ont laissé de nombreux documents architecturaux sans les utiliser. Une étude minutieuse des diverses parties d'un édifice égyptien restait à faire. M. Jéquier passe en revue les matériaux : bois, terre et pierre dont disposaient les Egyptiens, et décrit leur mise en place : fondations, dallages, murs, pylônes. Il étudie les portes, les fenêtres, les escaliers et consacre toute une partie du volume aux supports : pilier et colonne. Le chapiteau égyptien offre de nombreuses variétés ; l'auteur en établit une classification où il reconnaît vingt-sept types différents. La dernière partie du Manuel est consacrée aux toitures et plafonds et aux accessoires décoratifs : naos, sarcophages, autels, stèles et statues. L'idée directrice du volume, car il ne s'agit pas d'une sèche nomenclature, est d'établir l'originalité de l'architecture égyptienne; selon M. Jéquier, tous ses éléments concourent à démontrer que l'art égyptien est indigène et que ses formes primitives tiennent à la nature même des matériaux employés.

Luxor and its Temples, écrit en anglais, s'adresse à un public plus général. M. Blackman, qui parsème son livre d'agréables dessins dus au crayon de M. B. Fletcher, et de reproductions empruntées aux monuments eux-mêmes, s'est proposé de ressusciter la vie thébaine au temps de la splendeur des Pharaons. Il décrit d'une plume alerte la vie dans l'antique Louqsor et l'accession de la ville au rang de capitale, ses temples fameux, la gloire des rois qui y vécurent, les poèmes, chansons et romans qu'aimaient les Egyptiens, et quelques uns des temples funéraires les plus renommés.

Le récit fait revivre les plus célèbres figures de l'histoire d'Egypte ; le mérite de l'auteur est d'avoir écrit une œuvre qui est, par certains points, une reconstitution, en ne s'appuyant que sur des documents précis ; on peut le lire avec autant d'agrément que de confiance.

Nous n'avions pas jusqu'ici de **Littérature des Babyloniens et des Assyriens**, en français ; du moins de littérature générale. M. Ch. Jean vient de combler cette lacune. Après une brève introduction, où il expose les notions indispensables sur la société qui a créé cette littérature et sur son système d'écriture, l'auteur classe les documents par époques, donnant des extraits des différents genres littéraires pour chaque période.

Cette division est difficile à réaliser, car beaucoup de documents proviennent de la bibliothèque que fit composer le roi Assurbanipal au VIIe siècle avant notre ère, et sont la copie de textes plus anciens ; à quelle date attribuer l'original ? Si la réponse est parfois incertaine, ce mode de classement n'en est pas moins le seul logique, le seul capable de rendre compte du développement de la pensée au cours d'une civilisation qui a duré trois mille ans. La première période va d'environ 3000 à 2200 environ, avant notre ère ; elle comprend des textes rédigés dans la langue des Sumériens, habitants primitifs de la Mésopotamie, et dans la langue des Akkadiens (nom compréhensif des Babyloniens et des Assyriens), qui les y ont remplacés. La dynastie de Hammurabi qui vient ensuite (2200-1900), est l'âge d'or de la Littérature babylonienne, celui où la langue atteint son plus haut degré de perfection. Après l'époque kassite (du nom d'envahisseurs qui régnèrent en Babylonie pendant la plus grande partie du deuxième millénaire), s'ouvrent l'époque assyrienne et l'époque néo-babylonienne, qui se partagent le premier millénaire jusqu'à l'an 500. Pour chacune de ces périodes, M. Jean ne se contente pas de reproduire, après en avoir vérifié la traduction, les textes presque classiques que les manuels ont fait connaître, il y ajoute des documents de toutes sortes : contrats juridiques, lettres, hymnes aux dieux, rituels et incantations.

Ce sont autant de tableaux de la littérature assyro-babylonienne, où le document, ainsi traité, concourt à l'histoire de la civilisation. Des notes philologiques dans les passages obscurs, un index-lexique très complet font de ce livre un ouvrage indispensable à ceux qui se destinent aux études orientales, ou qui sont simplement curieux de connaître l'activité littéraire d'une des plus anciennes civilisations.

Ni une histoire, ni une philosophie de l'art grec, comme nous le dit lui-même, dans son introduction, A. de Ridder, l'un des auteurs de l'**Art en Grèce**. Et ce programme, que la mort l'a empêché de remplir, a été réalisé par M. Deonna.

Etudier les conditions qui ont influé sur le développement de l'art, conditions résultant de l'idée de l'art et de ses applications pratiques chez les Grecs, des milieux où il a fleuri (centres ionien, dorien, attique), analyser la façon dont le génie grec a envisagé les problèmes de techniques à résoudre, faire la part de l'idéal

dans les influences qui se sont exercées sur les créations artistiques, expliquer, en un mot, les nécessités matérielles et morales qui se sont imposées à l'art grec, tel est l'objet du livre de MM. de Ridder et Deonna. Le point de vue est fort intéressant, et l'étude de n'importe quelle société et de l'art qu'elle a produit gagnerait à s'inspirer de cette méthode. On voit ainsi comment les Grecs, qui avaient tant reçu des Orientaux, mais dont les aspirations étaient différentes, ont été amenés peu à peu à concevoir un art plus vivant, dégagé des influences hiératiques auxquelles celui de l'Orient obéissait, pour qu'il répondît aux besoins d'une société qui l'associait à sa vie quotidienne.

Le voyage en Afrique du Nord est à l'ordre du jour ; le volume de M. P. Ricard sera le bienvenu de ceux qui veulent **Comprendre l'art musulman**. L'art de l'Islam se présente comme un tout, bien différent du nôtre ; il est indispensable, à qui veut le pénétrer, de connaître ses origines, les principes qui ont présidé à son développement, et ses procédés. C'est le but du livre de M. Ricard. Il définit succinctement le milieu où l'art musulman de l'Afrique du Nord et de l'Espagne a pris naissance, car ce guide laisse volontairement de côté la partie orientale de l'Islam, puis il aborde la construction, les éléments du décor architectural et l'ornementation. L'étude des édifices religieux, militaires et publics, montre la mise en œuvre des principes décrits dans la première partie du volume. Les arts industriels qui obéissent aux mêmes lois sont également l'objet d'un chapitre. Un lexique des termes de métiers complète ce volume très abondamment illustré, qui est appelé à rendre de grands services.

Dr CONTENAU.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

L'Exil d'Ovide (*Réponse*). — Je ne voudrais pas, ayant disposé de toute la place d'un article dans le *Mercure de France*, encombrer encore ses pages d'une discussion à n'en plus finir. Sans doute, le *Mercure de France* a toujours été intéressé par des problèmes historiques tels que celui de l'Exil d'Ovide. Déjà, au XVIIIe siècle, dans son numéro d'avril 1773, il publiait, de Poinsinet de Sivry, une *Lettre sur la vraie cause de l'Exil d'Ovide* que réfuta le *Journal Encyclopédique* d'octobre 1773 et de janvier 1774.

Guinguené, dans le numéro du 2 septembre 1809, du même *Mercure de France*, rouvrait le débat.

L'article, qu'après plus de cent années écoulées j'ai apporté, comme contribution à la solution du problème, n'est qu'un préambule à des conclusions où je m'efforcerai de prouver que l'Exil d'Ovide est bien en rapport avec l'histoire des Origines messianistes du Christianisme. Je ne sais si le *Mercure de France* l'accueillera. Il est dans le cadre des études que je poursuis depuis plus de vingt ans sur le Christianisme des origines, et dont le *Mercure de France* a publié quelques-unes.

C'est dire qu'ayant une argumentation massive et d'ensemble, je ne puis guère m'engager, à la suite de M. le Dr. R. de Bovis (1), dans des discussions de métrique et de prosodie, non plus que dans des détails de linguistique relative au mot *quaternis*, que je sais fort bien n'être pas une forme latine, comme nominatif singulier. Je n'ai suggéré ce barbarisme que comme précision sur l'idée de rythme par quatre, au sujet de l'olympiade. Je ne tiens pas à *quaternis*, persuadé que nul poète n'est embarrassé pour exprimer une idée de diverses façons.

On peut aussi argumenter à perte de vue sur *quinquennis olympias* pour signifier *lustre*, sans convaincre personne pour ou contre. Je passe.

Ce qui m'intéresse, dans l'œuvre que je poursuis, c'est la critique « interne » et psychologique des textes J'ai donné mes raisons pour prouver que le morceau de Tacite sur le voyage à Planasie est une interpolation. M. de Bovis répond :

> M. Massé nous convainc sans peine que c'est une légende. Mais Tacite ne s'en porte pas garant. Comme historien bien informé, il rapporte un racontar sans plus.

Ainsi, Tacite, probe et sérieux, historien philosophe, aurait recueilli un ragot qui courait, l'aurait rapporté, dans un souci de pure information. Ce ragot, il sait que c'est un ragot, car il écrit assez près des événements. Suétone, plein de détails et d'anecdotes, historien érudit, qui sait beaucoup, qui écrit sans intentions, bourré de renseignements, ne s'est même pas baissé pour le ramasser. Et Tacite, la conscience historique faite homme et

(1) Voir le *Mercure de France* du 15 avril, « Notes et documents d'histoire ».

écrivain, aurait colporté ce ragot, « et je l'admets par impossible » ; mais, — et je ne l'admets plus, — sachant que c'est une légende, dont j'ai pu convaincre sans peine à plus de 1.800 ans de distance M. de Bovis, il ne dit même pas que c'est un ragot. Son rôle d'informateur n'était-il pas, — va pour l'information, — la nécessité de paraître *mieux* informé n'exigeait-elle pas qu'ayant donné ces bruits, il les démentît ? Plus il est probe, sérieux, consciencieux, averti, bien informé, plus Tacite doit, rapportant des bruits qu'il sait faux, historien moraliste plein de scrupules, ayant sous les yeux les sources de sa documentation, écrivant moins de cent ans après l'événement, cent ans environ avant Dion Cassius qui le démarque, — il doit, dis-je, en même temps qu'il rapporte ces bruits, qu'il sait faux, nous dire qu'ils sont faux. Ou bien et sinon, je ne comprends plus rien à Tacite, consciencieux historien, informateur scrupuleux, probe et sérieux. C'est un reporter de feuille à scandale, tendancieux, sans loyauté ni sincérité, un « bourreur de crânes ». Burnouf ne nous l'a pas laissé supposer. Je maintiens que le voyage à Planasie n'a pas eu lieu, et que le bruit n'en a pas couru, et que Tacite n'a pas rapporté ce bruit, qui n'avait pas couru.

Autre objection. Tacite n'a pas pu raconter ce voyage à Planasie sans connaître la conspiration dont il est l'aboutissement, sans donc avoir l'idée, dans son souci de paraître bien informé, de faire au moins une allusion à Ovide, ce « lion » de l'époque, « dans une ville où tout se sait, où tout se répète ». *In civitate omnium gnara et nihil reticenta.* Tacite : *Annales* II, 27. Pas besoin de bruits qui courent, vous voyez. Et de tous les écrivains profanes qui nomment Ovide, pas un ne sait qu'il a été exilé ni ne l'a dit. Il faut arriver à la fin du xv[e] siècle pour qu'un « humaniste » italien, Caelius Rhodoginius, fasse allusion à cet exil, en citant un fragment d'un prétendu auteur du temps d'Auguste, Cœcilius Minutianus Apuleius, dont on ne sait rien, et dont on voudrait bien savoir ce qu'est devenue « la pièce » d'où Rhodoginius a tiré sa citation.

D'autres historiens et auteurs latins mentionnent l'exil d'Agrippa Posthume, parlent de lui. Aucun ne pense jamais à y associer Ovide. Expliquez ces silences, si l'exil d'Ovide est en corrélation avec la conspiration destinée à restituer l'empire à Agrippa contre Tibère.

Et le seul Tacite, — Dion Cassius le démarque en corsant des détails, — dans la ville où tout se sait et se répète, aurait connu le voyage à Planasie, et ne parlerait pas d'Ovide ! C'est impossible.

Je n'ai pas à dire ici, — et ce serait trop long, — comment je suis arrivé aux conclusions qui « surprennent » tant M. de Bovis; il n'est pas le seul. Ma preuve est prête. Je la produirai un jour, pas trop lointain, si quelque éditeur croit y pouvoir trouver son affaire et son avantage.

Il me reste à répondre aux questions de M. de Bovis.

— Comment l'Eglise aurait-elle pu interpoler Ovide et Tacite, sans que les païens aient protesté, sans que des manuscrits non interpolés aient subsisté? Dans quel intérêt ? Au temps d'Ovide, le Christianisme n'est pas né.

Voyons ! M. de Bovis veut rire. Tout le monde sait que les ouvrages, tant profanes que sacrés, qui touchent de près ou de loin aux temps, aux faits, aux dogmes du Christianisme sont pleins d'interpolations, suppressions, « fraudes pieuses », comme dit Renan, mais fraudes tout de même. Perpétrées à des époques diverses, dans les manuscrits successifs, au fur et à mesure des besoins de la polémique et de la controverse, elles subsistent dans les derniers manuscrits et sont passées telles quelles dans les livres imprimés. Je demande à M. de Bovis : « Où sont les manuscrits qui ne portaient pas ces fraudes? Qu'en a-t-on fait? Où sont les païens, *pagani* ou rustres qui ont protesté ? Car ils ont dû protester ? » Nos plus anciens manuscrits « fraudés » remontent à « ces six siècles de nuit profonde » où l'Eglise est maîtresse de toutes les œuvres antiques ; tout ce qui a quelque culture, dans les ténèbres des invasions et de l'établissement des Barbares, est d'Eglise. Le grand schisme d'Orient ne se produit qu'au xe siècle, pour des raisons de primauté et de préséance. Sur la question des sophistications de texte, les Eglises chrétiennes, à qui ces sophistications ont profité, — et là est leur intérêt commun, — sont unanimes, dans la complicité du silence, pour ne pas risquer l'effondrement mutuel. Voilà l'intérêt. Qui aurait protesté?

Si jamais l'Eglise avait été tentée de faire quelque chose, conclut M. de Bovis, c'eût été, je crois, de faire brûler les œuvres d'Ovide.

Eh ! je ne jurerais pas qu'elle ne l'a pas fait des trois ou six

derniers livres des *Fastes*, dont seuls les six premiers restent ; et bien qu'Ovide (*Tristes* I, 2) nous affirme qu'il en avait composé *douze* déjà, Lactance, au IVe siècle, dans ses *Institutions divines*, si on ne les a pas retouchées après coup, ce qui est bien possible, n'en connaît plus que *six*. Etrange et troublant.

Est-ce que dans ces six ouvrages disparus, peut-être après l'époque de Lactance, — et je le crois, — Ovide ne chantait pas par hasard, dans la langue de Rome, les vaticinations de l'espérance messianiste juive, dont l'expression définitive va apparaître dans l'*Apocalypse*, l'araméenne, dont celle de Pathmos ne fut qu'une adaptation grecque tardive, plusieurs fois retouchée? L'exil d'Ovide n'est-il pas en rapport avec toutes les mesures prises contre les seuls Juifs qui se sont faits les propagandistes des théories « messianistes », en grec « christiennes », en français « chrétiennes », avec les proscriptions contre les rites et superstitions judéo-égyptiens ? La révolte de Juda le Galiléen, Joseph en Evangile, père du Messie Christ, et fondateur de la secte, est de 760 de Rome ; l'exil d'Ovide de 761. Sans doute, le Christianisme, tel qu'il se présente aujourd'hui, n'est pas né. Mais le messianisme juif, d'où il est sorti, *après un travail de transfiguration qui a duré* 300 *ans*, l'est. L'intérêt de l'Eglise a été de cacher ces origines en supprimant, truquant, interpolant, « tripatouillant », au cours des dix ou onze premiers siècles, les textes et manuscrits qui la gênaient.

Toute mon ambition est de le prouver, et que les œuvres, le « cas » d'Ovide, entrent dans ce point de vue. Mais il y faut plus de place que je n'en dispose aujourd'hui.

DANIEL MASSÉ.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

Comment Guglielmo Marconi a pu « inventer » la T. S. F. — Dans sa séance du 17 novembre 1924, le Conseil municipal de Wimereux, près de Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), prenait la délibération suivante :

Le Conseil Municipal de la Commune de Wimereux,

Considérant qu'en mars 1899, M. Marconi adressa, de Douvres, à M. Branly, à Paris, par l'intermédiaire du poste de T.S.F. de Wimereux, une dépêche ainsi conçue :

M. Marconi envoie à M. Branly ses respectueux compliments à travers la Manche, ce beau résultat étant dû en partie aux travaux de M. Branly ;

Que ce message de T.S.F. FUT LE PREMIER lancé et reçu par delà les mers ;

Considérant que ce magnifique résultat, dû au détecteur de M. Branly, fut d'une portée incommensurable dans les multiples et futures applications de la T.S.F. ;

Qu'il y a lieu de consacrer l'importance de cet événement par un souvenir impérissable, qui marquerait l'endroit où cette dépêche fut reçue ;

Après en avoir délibéré ;

Estime qu'il y a eu lieu d'ériger à Wimereux un monument commémoratif de la première dépêche de T.S.F. reçue en France par delà les mers ;

Charge M. le Maire de Wimereux d'étudier ce projet et de le faire exécuter, avec le concours du Syndicat d'Initiative de Wimereux, dans le plus bref délai possible.

Si nous n'errons, c'est très prochainement, ce printemps — vraisemblablement en mai, — que doit avoir lieu l'érection du monument ainsi demandé par l'assemblée municipale de Wimereux, présidée par M. le Docteur Mahieux. Rien de plus louable que ce geste, certes, mais est-il bien sûr, comme le déclare la délibération de ces Messieurs, que ce soit dans leur commune que M. Marconi ait fait recevoir sa première dépêche de T.S.F.? C'est ce que le présent article permettra de fixer.

Le premier document français, imprimé dans la presse, qui ait trait aux recherches de Guglielmo Marconi, est, nous croyons bien ne pas nous tromper en l'affirmant, celui qui, signé de C. A. Laisant, parut dans l'*Illustration* du 19 juin 1897, n° 2834, p. 487. A cette date, le jeune ingénieur de Bologne n'a que 22 ans et est à peu près un inconnu pour le gros public. C'est à peine si quelques rares physiciens savent, chez nous, que cet Italien s'occupe, à Londres, de continuer les recherches de son maître, le professeur de l'Université de Bologne, Augusto Righi, dont les relations scientifiques avec l'Allemagne s'affirmeront, en 1903, par ce beau Traité illustré de T. S. F., écrit en collaboration avec Bernard Dessau et paru chez F. Vieweg et Fils, à Brunswick, sur XI et 481 pages in 8° : *Die Telegraphie ohne Draht*, réimprimé, avec des compléments, en 1907, après qu'en 1905 ce même Dessau avait mis en allemand, à Leipzig, chez

A. Barth, du même savant : *Die moderne Theorie der physikalischen Erscheinungen*, in-8° également. Et le peu qu'on soupçonne des travaux de Marconi se résume en ceci : que, s'inspirant de la théorie électro-magnétique de la lumière, imaginée par le physicien de Bonn, Hertz, il ne demande plus la solution du problème encore si obscur, aux courants telluriques et aux propriétés de l'induction électrique, mais à la doctrine des ondulations imaginée par Hertz, à l'imitation de celle de Fresnel pour la lumière, comme seule explication cohérente des phénomènes électriques et magnétiques. Et l'on se murmure que le succès a couronné les tentatives du novateur, dans la plaine de Salisbury et dans le canal de Bristol. Mais il reste bien entendu, pour tous, que c'est au physicien allemand que revient l'honneur d'avoir établi que l'électricité se propageait dans l'espace par des ondulations de l'éther analogues aux ondulations sonores, ou lumineuses.

Un an plus tard, on n'est guère plus avancé, bien que, durant ce laps de temps, les expériences de Marconi aient été poursuivies avec succès, par d'autres savants, en Italie, en Angleterre, en Allemagne et en France, où, le lundi 2 mai 1898, le constructeur parisien d'instruments de précision Ducret a présenté, à l'Académie des Sciences, son propre appareil de T. S. F., décrit dans *l'Illustration* du 7 mai, n° 2880, page 338. Car, Marconi avait beau avoir pris des brevets, on n'avait pas tardé à s'apercevoir que, si l'organe essentiel de son récepteur télégraphique était le tube à limaille de Branly — le « cohéreur », — c'était à Righi qu'appartenait l'oscillateur produisant des ondes dans l'espace et à Popoff — à moins qu'à Narkebitch Yodko — l'antenne lui permettant de diriger au départ les ondes électriques que le radioconducteur du physicien français captait à l'arrivée. En somme, moins qu'une invention, c'était d'une association qu'il s'agissait, association, au demeurant, fort ingénieuse de divers appareils précédemment utilisés et portés à un degré de sensibilité jusqu'alors inconnu. Le poste d'expériences de Wimereux, avec son mât érigeant à 54 mètres sa plaque terminale, établi en mars 1899 et échangeant avec un mât semblable qui se dressait sur la côte anglaise, près du phare de South Foreland, des télégrammes sans fil, allait permettre aux savants français, réunis, en septembre de la même année, au 28° Congrès de l'*Association Française pour l'Avancement des Sciences* à Boulogne-sur-Mer, de disserter

longuement sur la merveilleuse innovation. *L'Illustration* du samedi 8 avril 1899 avait, d'ailleurs, préludé à ces discours en donnant, dans son n° 2928, page 212, un article sur le mât de Wimereux, avec une gravure le représentant et une autre, où l'on voit Marconi avec un de ses opérateurs recevant, à Wimereux, un télégramme d'Angleterre. C'est, disait ce journal, « la première application d'une découverte extraordinaire qui va peut-être révolutionner tout le système des communications à distance ». Parmi les orateurs du Congrès, celui qui traita avec le plus de compétence la question fut le préparateur de physique de la Faculté des Sciences de Bordeaux, A. Turpain, fort des expériences de T. S. F. faites à la station d'électricité de Bordeaux-les-Chartrons. Ses deux communications, des 18 et 20 septembre 1899, sont imprimées au tome I, pages 222-223 et au tome II, pages 292-301, — une conférence de vulgarisation du même savant sur la T. S. F. est au tome I, pages 463-468, et elle complète celle donnée à Paris le 26 janvier 1899 par A. Brocca, agrégé à la Faculté de Médecine, où, naturellement, les expériences de Wimereux n'avaient pu encore être utilisées (1) — du *Compte Rendu* pour 1899, paru à Paris en 1900, de l'*Association*. C'était aussi cette année-là, 1899, qu'O. Lodge faisait paraître en 3e édition anglaise son ouvrage capital sur la signalisation à travers l'espace sans le moyen de fils.

Marconi écrira-t-il, ou publiera-t-il, quelque jour, ses *Mémoires*? Nous ne savons. Ses premières publications sur la T. S. F. sont muettes sur un point qu'on n'a pas songé encore à élucider : la façon dont il était venu en Angleterre en 1896 et y avait réussi à y lancer son appareil d'*electric wave telegraphy*, puis à y fonder, l'année suivante, la *Wireless Telegraph Company* portant son nom. Nous avons recherché ses premiers écrits sur la T. S. F. parus en Angleterre, depuis sa note de 1899 : *Wireless Telegraphy*, page 273 du *Journal Inst. Elec. Eng. London*, XXVIII, jusqu'au long article de juin 1902 dans *The Fortnightly Review*, où il résume les résultats acquis. Il n'y est pas fait la moindre allusion à l'épisode de sa vie que nous allons conter. Le très

(1) Le texte de cette conférence est au tome I pour 1899 du *Compte rendu* sus-mentionné, pages 27-37. Page 36, *note*, il est dit que, depuis que cette conférence a été faite, M. Marconi est arrivé à faire traverser la Manche par des signaux de la T. S. F.

érudit auteur de l'article : *Wireless Telegraphy*, au tome XXVI de *The Encyclopædia Britannica*, J[ohn] A[mbrose] F[leming], dit, page 532, que *between 1894 and 1896 G. Marconi gave great attention to the improvement of devices for the detection of electric waves* et que c'est alors qu'il construisit — sur les indications données par Sir William Crookes, dans *The Fortnightly Review* de 1892, ne l'oublions pas — son cohéreur. Un peu plus loin, il écrit que ce fut en Italie que furent faites les plus anciennes expériences de T. S. F. par Marconi. Rien, dans cet exposé, ne permet de supposer que, dans l'intervalle, entre ces expériences d'Italie et celles de 1897 en Angleterre — dans le *Salisbury Plain* et le *Bristol Channel*, — il y ait eu le curieux et dramatique intermède que l'Histoire se devait d'enregistrer parce qu'il fut cause, avec d'autres conséquences, que c'est à la Provence, ou, si l'on veut, au Comté de Nice, qu'échut l'honneur de recevoir la première communication transméditerranéenne de T. S. F. dont s'honore, pour la Manche, Wimereux.

Après avoir si complètement échoué à Civitavecchia dans ses expériences de télégraphie sans fil réalisées sous le contrôle d'ingénieurs de l'Etat italien, — il se servait alors d'un résonnateur dont l'idée lui avait été suggérée, au dire du professeur Calzecchi-Onesti, par un ami de Popoff, professeur à l'Académie de Marine de Cronstadt et en relations avec son maître, Righi, qui eut ainsi connaissance des premières découvertes du savant russe, en particulier de son article d'*Electritchestvo*, en juin 1896, où le cohéreur de Branly et le disposif expérimental de Lodge sont si heureusement combinés, déjà (1), — et s'être vu refuser toute espèce de subsides officiels par le Gouvernement de son pays, qu'était devenu notre Guglielmo ? Nul n'eût su le dire. Il avait totalement disparu et l'oubli s'était fait sur son jeune nom d'inventeur malheureux.

Il a fallu les hasards de la guerre pour que ce mystère soit éclairci. Un ancien étudiant de Bologne, compagnon, dans cette Université, de Marconi en 1894, le Docteur d'Asteck-Callery, qui appartenait à une Mission Interalliée, ayant été appelé, pour y diriger une série d'expériences délicates et d'essais pratiques importants, sur la côte méditerranéenne, à Antibes, s'y trouvait, un

(1) Cette même année 1896, Jervis-Smith aboutissait, sous une autre forme, à des résultats analogues à ceux de Popoff.

jour, au Cap du même nom, près du phare de l'Islette, avec d'autres savants, en train de procéder à l'installation de ses appareils, lorsqu'il entendit le vieux gardien de ce phare qui, ne pouvant contenir son étonnement à leur vue, s'écriait :

Ah ! mais je connais ça ! Oui, Messieurs, j'ai vu ces appareils, ou d'autres semblables, quand j'ai eu chez moi Marconi, comme un membre de ma famille !

Intrigué, le Docteur prit cet homme à part. Le récit qu'il entendit de ses lèvres nous a été conservé à la lettre et publié par lui dans l'organe de la presse madrilène : *La Libertad*, du dimanche 25 mai 1924. Et voici la traduction littérale du passage le plus intéressant de ces déclarations du premier témoin des essais de Marconi en France :

Marconi arriva un beau jour au phare. Il venait recommandé par un de mes bons amis de Nice et apportait avec lui ses appareils. Il me dit qu'il avait à communiquer, par le moyen de certaines ondes, qui n'étaient pas celles de la mer, avec un autre de ses compagnons, qui se trouvait en Corse, au Cap Bonifacio et qu'à cette fin, des jours précis avaient été fixés entre eux pour l'audition des signaux. Il passa ainsi un court séjour à faire des expériences, en alternant, à cet effet, ses voyages du Cap d'Antibes à Nice.

Une route d'environ 8 kilomètres conduit de la gare d'Antibes au Cap. Marconi, sans argent, la parcourait le plus souvent à pied. Parfois, épuisé, il se faisait conduire par un cocher, son compatriote, de cette gare au phare. Un beau jour, il se produisit entre les deux hommes, pour des raisons restées mystérieuses, une altercation. On a supposé que Marconi, ne pouvant payer cet automédon, lui avait promis de le faire tout d'une fois, en le rémunérant largement, et que ce délai, sans cesse différé, avait été cause de la querelle. Toujours est-il que, ce soir-là — car le crépuscule tombait quand eut lieu l'incident, — à l'instant où sa voiture parvenait au carrefour proche du terme du voyage, le cocher, furieux et peut être ivre, tomba sur son créancier et lui administra une telle volée de coups qu'il le laissa inanimé et qu'effrayé, il détala aussitôt au galop, abandonnant sa triste victime, étendue sur la route.

Peu d'instants après le hasard y amena l'ange tutélaire du jeune homme. Ce n'était autre que l'illustre Sir William Henry Preece, éminent physicien, et, depuis 1877, ingénieur électricien du Post Office londonien. Passionné depuis de longues

années pour les problèmes de la communication à distance par induction magnétique — nous croyons qu'un de ses plus anciens travaux à ce sujet est celui inséré en 1882 au *Report* de la *British Association*, et ceux qu'intéresse le problème de la « baguette divinatoire » et des « sourciers » sauront sans doute que, dans un intéressant article de *The Times*, le 16 janvier 1905, il s'est élevé contre toute influence électrique sur ces pseudo-magiciens, — Sir W. H. Preece, né en 1834, est mort à Penrhos (Carnavon), le 6 novembre 1913, avec le titre de *consulting engineer* du Post Office de Londres, dont il avait été nommé en 1899 *engineer in chief*. Preece villégiaturait, à cette époque, dans un hôtel voisin, et la vue de ce malheureux étendu sur la route éveilla en son âme les sentiments du bon Samaritain. Il le releva et le fit transporter à l'Hôtel du Cap d'Antibes, qui occupe la résidence contruite par Napoléon Ier en faveur des artistes invalides de l'Empire. La demeure, sise au milieu d'un merveilleux parc, se trouve à l'extrémité de celui des deux chemins qui, partant du carrefour où avait eu lieu la scène que nous rapportons, s'achève, à droite, avec le Cap, tandis que sa ramification de gauche conduit, à travers un pittoresque bois de pins, au phare. La clientèle d'avant-guerre de l'hôtel était surtout britannique, aussi riche que discrète et silencieuse.

Revenu à lui-même, Marconi, — alors parfaitement inconnu, ce qui explique que cette scène n'ait pas produit d'impression à l'Hôtel, où elle passa inaperçue pour le reste des hôtes et pour M. Sella lui-même, propriétaire, depuis 35 ans, de cet opulent caravansérail, — raconta son histoire à Preece. On sait que le jeune savant était fils d'une mère anglaise. Cela facilita singulièrement les relations avec le savant ingénieur. Celui ci, toutefois, se refusait de croire que Marconi pût entendre des signaux sans fil venant de Corse. Mais il lui fallut céder à l'évidence quand, invité par son jeune obligé à assister à ses expériences au phare même, il eut entendu, peu de jours après, la crépitation, sur les membranes des récepteurs téléphoniques, des premiers signaux radiotélégraphiques passant sans conducteur sur cette large bande bleue de la Mer Latine qui sépare la patrie de Bonaparte de la Terre Promise de notre belle Provence. Sir W. H. Preece était désormais conquis et la fortune venant de Marconi ne se sépare plus de la sienne. Il l'emmène à Londres où il le dote des

moyens indispensables pour se mettre à l'œuvre, en lui faisant avoir par le Post Office, ce crédit de 15.000 shillings qui lui permettra de poursuivre ses expériences, et de se faire un nom illustre. On sait le reste, d'ailleurs, et il serait superflu d'insister. Mais cet épisode inédit de l'existence de l'homme à qui l'humanité est redevable d'avoir définitivement vaincu la distance a sa philosophie. C'est tout simplement celle — banale à force d'être vécue — formulée de si graphique sorte par l'Auvergnat Blaise Pascal, lorsque, lapidairement, il évoquait le nez de Cléopâtre, le grain de sable de Cromwell (1)...

CAMILLE PITOLLET.

RÉGIONALISME

ALSACE. — Le théâtre en dialecte en 1924. — Gustave Stoskopf et son œuvre. — Les *Nouveaux Cahiers alsaciens*. — René Schickelé et Ernst Stadler. — René Buchert : *Die singende Flamme*.

Le **théâtre alsacien** en 1924 ne semble pas avoir produit d'œuvre d'un intérêt suffisant pour qu'elle pût vivre. Et pourtant les premières ont été nombreuses cette année, depuis des pièces telles que *Dr Rothschriewer van Hauenau* (Le greffier d'Haguenau), des vaudevilles d'Haniel, des drames comme *l'Affaire Uhrig*, ou des féeries comme le *Goldele* du théâtre de Strasbourg. Il est impossible d'attribuer une valeur véritable à quelqu'une de ces œuvres.

Le *Rothschriewer van Hauenau* possède au moins l'attrait d'une pièce historique sérieusement documentée. Quant aux autres, des contresens psychologiques, d'inouïes faiblesses dans l'action, des scènes sentimentales guindées, bien loin de la vie, y sont d'une déplorable fréquence.

Ajoutons qu'on a suppléé à la pauvreté des pièces nouvelles en reprenant des pièces du répertoire ancien, et en particulier celles de Gustave Stoskopf.

Gustave Stoskopf n'est certes pas un inconnu. Il est né en 1869 à Brumath (Bas-Rhin), un gros bourg d'allure villageoise. Il y vécut une enfance animée qu'il dut quitter pour un

(1) Marconi a fait aussi, vers le même temps, en 1895 ou 1896, d'autres expériences de T. S. F. à l'établissement hydrothérapique d'Andorno, alors dirigé par M. Sella, qui vit encore. Mais il n'opérait, là, que d'une fenêtre à l'autre. C'est en ce souvenir qu'aujourd'hui une plaque commémorative se voit, dans la cour de cet établissement.

séjour au collège de Strasbourg. Ensuite, se sentant la vocation de la peinture, il partit pour Paris, où il fut condisciple et ami d'Henry Bataille chez Julian. Après quelques mois à l'Académie de Munich, il revint définitivement à Strasbourg. Il y fonda, avec le peintre Hornecker, le « Cénacle de Saint-Léonhard » dont le rôle fut primordial dans l'activité littéraire de l'Alsace.

Stoskopf commence à se manifester par la publication d'un volume en vers : *Luschtigs üs'm Elsass* (Choses gaies d'Alsace). C'est une chose étonnante que ce recueil. Mélange de pièces sérieuses et gaies, il nous trace le plus saisissant tableau d'ensemble de la vie alsacienne vers la fin du siècle dernier. — Ruelles sombres de Strasbourg, noires comme des culs-de-sac, avec leurs pignons pointus, dentelés, aux angles baignés de clair de lune, petites places de villages, brasseries au plafond bas et enfumé, tables où pérorent les habitués, autant de gouaches où se révèle une éclatante vision des couleurs. Les personnages, dans ces décors, ont le relief de la vie. Ce sont le plus souvent des humbles : des maires de villages, des bergers chafouins, des artisans, et surtout des types de noctambules : des étudiants en bordée, des pochards raisonneurs, des filles, des balayeurs municipaux. Tout ce monde agit, vous fait ses doléances, « philosophe » sans affectation, avec bonne humeur. Tout vit de façon profonde et saine.

Et il nous semble que c'est là, plutôt que dans les récits de Hansi, qu'il faudrait rechercher la véritable « manière d'être » du peuple alsacien.

Après avoir fondé le Musée Alsacien et l' « Union des Artistes Strasbourgeois », Stoskopf enfin s'attaqua au théâtre, où il connut ses gros succès. Son chef-d'œuvre, *Mòssieu le Maire*, une satire virulente de l'arrivisme, a été traduit en français et représenté à Déjazet en 1903.

Nous retrouvons à peu près la même action, transposée un peu plus haut, dans *Le Candidat*. Un candidat à la députation, ballotté au hasard des circonstances entre deux partis, arrive à se faire élire après les plus extraordinaires aventures.

La *Démonstration*, la *Verbotte Fahne*, (« Le drapeau proscrit ») sont surtout des pièces d'intérêt historique. La première raille à la fois le « Kriegerverein » allemand, et la servilité de certaines familles alsaciennes durant l'occupation. Chaque appari-

tion du « Kriegervereim » sur scène est un brouhaha de « hoch ! hoch ! » à étourdir la salle. Elle étourdit même les vieux du village, qui finissent par se soumettre platement aux conditions que dicte le sous-préfet allemand, sous les continuels « hoch ! hoch » des guerriers braillards et chamarrés, comme extraits d'une feuille du *Simplicissimus*.

C'était le sérieux avertissement à la jeune génération alsacienne dont la résistance faiblissait, de jour en jour.

Le Voyage à Paris (« Dr Pariser Reis »), *Ins Ropfer's Apotheo* (« Dans la pharmacie de Ropfer ») nous montrent avec plus de pittoresque que ne le permettaient chansons et monologues, des équipées de paysans à la ville, des mariages mouvementés à la Labiche, des batailles autour d'un héritage.

Ses ennemis ont reproché à Stoskopf d'avoir fait du paysan de chez nous un type balourd, prêt à tomber dans tous les filets qu'on voulait bien lui tendre, dupe facile du premier plaisant venu.

Serait-il seulement à nos yeux l'homme qui a su ridiculiser par ses sarcasmes les organisations guerrières allemandes, que nous n'oserions déjà nier son importance.

Mais il y a mieux en lui qu'un pamphlétaire. Avant tout, Stoskopf est un psychologue et un peintre. Ce paysan alsacien, qu'on a cru déformé dans son œuvre, y jouit d'une vitalité qu'on ne trouve chez personne avant lui. Ce n'est pas un paysan fignolé, un « Maître Thibaut » ou un « Colas » de pastorale, mais un gros campagnard, parent des solides Tyroliens de Karl Schönherr. Il est chaussé de lourdes bottes qu'il remue à grand bruit, vêtu d'une blouse bleue. Sa figure est ridée et du brun des vieux cuirs, son poignet noueux, son bon sens à toute épreuve.

Et, malgré son comique parfois un peu gras, voire grossier, si l'on me demandait de désigner le maître actuel du théâtre alsacien en dialecte, c'est sans hésiter que je nommerais Stoskopf.

Voilà pour le théâtre. Les manifestations de l'art alsacien ont été autrement vigoureuses cette année en Poésie lyrique et en critique. Si, au théâtre, on a un peu trop sacrifié à Stoskopf, constatons qu'ici, réellement, il y a du neuf.

Nous remarquons un phénomène primordial, l'abondante éclosion des revues. Les **Nouveaux Cahiers Alsaciens** sic-

cèdent à la *Littérature Populaire*. Leur série s'est close, et voilà que déjà l'on annonce *Rouge et Blanc* qui se propose, avec la même collaboration, de poursuivre l'œuvre des *Cahiers*. La *Vie en Alsace*, le plus populaire *Elsassland*, à d'autres points de vue, sont d'également intéressants symptômes d'une effervescence littéraire telle que Strasbourg, depuis l'héroïque époque des « Stürmer », n'avait plus coutume d'en vivre.

Les *Nouveaux Cahiers Alsaciens* sont un périodique en dialecte avec des poèmes en langues allemande et française. M. H. Solveen, son rédacteur en chef, nous exposait dernièrement quel obstacle la question des langues constituait pour nos auteurs en dialecte. Vivant dans une atmosphère des plus viciées par la politique, ils sont souvent l'objet d'une critique tendancieuse, qui prétend voir en leur « inadaptation » à la culture et à l'idiome de la France les effets d'un mauvais vouloir. Cette attaque ne saurait se soutenir sérieusement : quel est l'écrivain, aussi riche qu'on le voudra supposer, qui se vanterait de produire du jour au lendemain dans une langue autre que la sienne?

Les *Nouveaux Cahiers Alsaciens* se proposent d'être une solution de ce problème. La revue comprend une série d'articles de fond, consacrés à des poètes français ou allemands, de préférence d'origine alsacienne, des inédits (en particulier une correspondance entre S Bulwer Lytton et Gobineau). Une seconde partie, comprise de façon très éclectique, nous présente des poètes.

Nous y trouvons des poètes en dialecte, tels les frères Mathis, Nathan Katz, le poète du Sundgau, d'autres de langue française, tels O. Mannoni, un fidèle de Jules Romains, Maurice Betz, et enfin des poètes de langue allemande : tels que Claus Reinbolt, Georges Schaffner, H. Solveen et René Buchert.

Donner une appréciation d'ensemble de ce groupement d'écrivains serait chose difficile. Pour ce qui concerne ses poètes de langue allemande, on peut arriver à distinguer deux tendances. Les uns restent dans la tradition alsacienne de la poésie allemande ; ce sont les « héritiers » des « Stürmer » et de René Schikelé. Les autres, moins originaux, subissent la contagion de l'expressionnisme et de la jeune poésie d'Allemagne Il est agréable de se laisser guider par un Ernst Trakl, un Mombert, ou une Elsa Lasker Schüler.

Aussi ne ferons-nous qu'un reproche à certains poètes de notre jeune école alsacienne, comme C. Schneider, G. Schaffner ; celui d'avoir suivi avec trop de complaisance leurs modèles et d'être parfois tombés dans leurs excès.

Claus Reinbolt a connu le succès avec son *Morder Kaïn Piep*. Deux frères ennemis, Caïn et Abel Piep, se rencontrent dans une grève. Abel est blessé à mort. Caïn le ramène chez lui. Il évite avec soin de le rencontrer, et le confie à sa femme, Louise Piep. A force de dévouement, elle le sauve. La haine grandit tous les jours, car Caïn ne tarde pas à s'apercevoir que Louise et Abel s'aiment. C'est une guerre sans merci entre les deux. Caïn, c'est le criminel, victime de sa colère, de son besoin de faire mal. Abel, c'est la résignation et la sensibilité. Enfin, le jour de la grève générale, au moment où Caïn menace de tuer Abel, un ivrogne fait sauter l'usine, qui recouvre de ses décombres les corps des deux frères.

Malgré quelques faiblesses de construction, cette pièce possède une valeur indéniable, par la façon dont sont menées quelques scènes (acte II, scène III), par la façon serrée et neuve dont se poursuit l'action.

Claus Reinbolt est un de nos grands poètes de demain. Quant à René Buchert, son talent est en pleine maturité. René Buchert a publié cette année aux Editions Heissler un recueil: **Die Singende Flamme** (« La Flamme qui chante »). C'est l'œuvre capitale du jeune poète.

C'est avant tout un cantique d'amour :

> Par les mondes résonne un lied et tremble
> A travers mon âme.
> Il s'appelle amour,
> Et toi
> Tu es ce lied : la chanson de ma vie.

La violence de cet amour, le poète en fait cette « flamme qui chante », cette torche aux lueurs sanglantes qui le guide par la vie, le bonheur et la misère. La misère, c'est la guerre, sa souffrance morale, une immense compassion pour tous ceux qui souffrent. Sa sensibilité se contracte frileusement dès qu'il s'agit de lutter. Parfois, brisant toute chaîne, elle se dresse et hurle sa détresse (*Fackel der Not*). D'autres fois, elle se traduit en visions d'une douceur ineffable : elle devient un désir de voir, de pro-

duire, ou bien un complexe mal du pays. Voici un de ses tableaux de guerre :

AUTOMNE FLAMAND.

Les arbres raidis et altiers, maintenant,
Ressemblent à des nonnes sur la lande.
Un dernier rais de soleil
Ourle leur habit d'automne.
Tout comme dans les espaces divins,
La dernière lueur de la lampe,
En gris rêves de crépuscule,
Repose sur des fantômes.

Nous n'avions en Alsace jusqu'à présent qu'un grand poète lyrique : **René Schickelé**. L'œuvre de Raymond Buchert le rapproche du maître.

Voici d'ailleurs en quels termes il le salue :

Ses idées sont des cris sur le Boulevard de la vie.
Mais elles mûrissent dans le vent qui berce les épis au pied des Vosges.

Les *Nouveaux Cahiers Alsaciens* n'ont pas négligé de rendre hommage aux « Stürmer » du début du siècle qui ont, au delà des frontières, fait connaître notre âme. Une douzaine d'articles sont consacrés à René Schickelé (1). Eugène Lambla étudie Ernst Stadler, cet intime de Péguy, tombé en 1914, qui mérite amplement d'être connu du grand public.

René Schickelé, c'est le plus spécifiquement alsacien des grands poètes contemporains. A la tête de tous les mouvements neufs, donnant toute son ardeur à l'internationalisme, il rentre dans cette catégorie des grands de chez nous qui aiment la vie, mais, toujours et partout seuls, sont des dépaysés (2).

Ce que dit Kasimir Etschmidt à propos de son *Hans im Schnockeloch*, joué à Düsseldorf en 1916, est vrai de toute son œuvre :

Ce n'est pas une pièce expressionniste, c'est plutôt, en dehors de toute théorie, de toute intention, le cri sauvage d'un cœur. C'est fou et poétique... (*Vossische Zeitung*, 21 déc. 1916).

Et M. Jean Maxe a bien raison (3). C'est un « sans patrie » que René Schickelé. Opposé à tout nationalisme, il ne devient

(1) Voir *Mercure de France*, 15 novembre 1911.
(2) Voir *Nouvelles littéraires*, 8 mars 1924.
(3) Voir *Cahiers de l'Anti-France*, n° 9, chez Bossard, 1924.

tendre que pour peindre l'Alsace où il est né, en amoureuses fresques. Car il n'est pas plus Allemand que Français. Il ne retrouve sa foi que lorsqu'il chante son idéal de paix, de bonheur universel, et l'amour intense qu'il prodigue à tous ses « frères en vie » avec qui il brûle de communier.

A côté des nombreuses études consacrées à Schickelé, nous en trouvons une d'Eugène Lambla, qui nous parle d'un grand disparu : **Ernst Stadler**. L'auteur de *Präludien* et de *Aufbruch* est né en 1883 à Colmar. Il débute au « Stürmer » avec *Baldu*, une épopée d'un rythme fougueux aux couleurs sauvages, d'où se dégage un immense effort vers la libération.

Cette étourdissante mélodie sonne comme un nuage noir sur un ciel d'orage, dit E. Lambla.

Il fut séduit par Stefan George et Hofmanstal. Ce n'est que plus tard, après la longue période où il traduisit Flaubert, Balzac, Péguy et Francis Jammes, qu'il réussit à se découvrir. Les poèmes de cette deuxième période sont mieux que les « miroirs de son âme ».

Stadler y atteint, dit Lambla, par l'extrême raffinement de son sentiment, de son âme, la pureté de sa forme, à la perfection même de l'œuvre poétique.

Voici la traduction d'un fragment de poème extrait d'*Aufbruch* (1914). On retrouve son amour de l'Alsace dans cette hymne aux deux figures de la cathédrale de Strasbourg qui représentent la religion catholique et la religion juive. On y trouve en même temps cette tolérance qui caractérise les âmes d'élite, et que Stadler possédait au suprême degré.

Gratia divinae pietatis adesto Savinae
De petra dura sum facta figura.

Enfin, comme tout l'œuvre était fini, pour louer Dieu,
Ma main a extrait de la pierre ces deux femmes,
L'une est élancée, franche, un peu arrogante.
Son regard est victoire, son pas résonne d'allégresse...
Pour prouver que, joyeuse, elle régnait sur tous les maux terrestres,
Je lui donnai un ciboire, une croix, une couronne.
Quant à mon âme, à la splendeur des lointains jours d'enfance, à ma [profonde existence intérieure,]
Je les donnai à la vaincue, à la répudiée...

Et ce qu'en moi je portais de silence, douce peine et d'humble mélan-
[colie]
Le jetai avec ferveur par-dessus son corps d'enfant.
. . . .

Le liminaire d'*Aufbruch* disait :

Peut-être dormirai-je, quelque part,
Etendu sous les cadavres.
Mais avant l'agonie, avant la nuit dernière,
Je voudrais que mes yeux
Se rassasient de la terre
Et puis se dorent de soleil.

Ernst Stadler fut tué dans les premières semaines de la guerre. Quelques jours avant sa mort, d'une tranchée à l'autre, Péguy et lui s'étaient reconnus et avaient correspondu. Et il faut qu'un même culte unisse les deux amis dans la mort comme ils l'étaient dans la vie.

Ainsi l'œuvre des *Nouveaux Cahiers Alsaciens* se résume en une triple action : le culte des maîtres, la mise au point de la critique régionale, l'ébauche d'un nouvel art alsacien que ne limitera pas la politique. Nous espérons que *Rouge et Blanc* saura continuer l'œuvre immense entreprise par son aîné.

Mémento. — Nous parlerons dans notre prochain article d'un projet de Congrès international des Lettres que prépare actuellement l'« Arc », Association française des Auteurs et Ecrivains de Strasbourg.

CHARLES WOLFF.

LETTRES RUSSES

Kalinine : *Sous le Drapeau de Vrangel*, Ed. Priboï, Leninegrad. — *Le Contemporain russe*, n° 4, Moscou, Leninegrad. — *La Presse et la Révolution*, n° 6, Gosisdat, Moscou. — *Les Annales Contemporaines*, n° 11. — *A l'Étranger*. — M. Guernett : *En Prison*, Ed. Le Droit et la Vie, Moscou, 1925. — La Revue *Le Cirque*, n°s 1 et 2. — Moscou littéraire.

Le livre de M. Kalinine : **Sous le Drapeau de Vrangel**, résume assez bien toute cette période de guerre civile que fut la lutte de Vrangel contre les Soviets. L'auteur ne s'est pas borné à un simple résumé des documents officiels, mais il nous donne de cet épisode de l'histoire russe un récit vivant où se révèle un écrivain plein de talent. Bien entendu, tous les défauts de l'organisation des troupes de Vrangel sont mis en relief, peut-être avec trop de complaisance et parti pris, mais il y a des carac-

téristiques de certains personnages tout à fait remarquables. Le dernier chapitre du livre est consacré à la description de l'île de Lemnos, où se réfugièrent les débris de l'armée de Vrangel, et qui présentait une situation internationale extraordinaire. Possession grecque, cette île était affermée par les Anglais, et les Français, dit l'auteur, s'y sentaient aussi les maîtres. Le livre de M. Kalinine contient beaucoup de vérités amères pour les généraux qui combattaient les Soviets, sans vouloir tenir compte du changement des temps et des conditions de la vie russe.

Les revues publiées en Russie deviennent de plus en plus intéressantes, et telles d'entre elles : **Le Contemporain russe**, *La Presse et la Révolution*, ne seraient pas déplacées à côté des meilleures revues russes des années 1880-1890. Cependant, les revues actuelles sont éditées dans des conditions très difficiles, et la censure impitoyable du gouvernement des Soviets a même voulu interdire *Le Contemporain russe*, dont le dernier numéro qui vient de paraître, le n° 4, est encore daté de 1924. Parmi toutes les choses intéressantes que contient ce numéro, nous citerons un article de Gorki sur la comtesse Sophie Andréievna Tolstoï, femme de l'illustre écrivain. Gorki a écrit cet article à propos d'un livre de Tchertkov : *Le Départ de Tolstoï*, et du « Journal » de Goldenweiser, et aussi de quelques autres publications, contenant des attaques violentes contre celle qui fut pendant cinquante-quatre ans la compagne de Léon Tolstoï et lui donna treize enfants. Gorki prend la défense de la comtesse Tolstoï, ou plutôt il veut « dire quelques mots sur l'unique compagne du grand Léon Tolstoï », telle qu'il la voit et la comprend.

Dans la littérature et la vie, écrit-il, nous crions avec orgueil : La femme russe est la meilleure au monde. Ce cri me rappelle celui d'un marchand qui, dans la rue, vend des écrevisses. « Ecrevisses ! Ecrevisses vivantes ! Les grosses écrevisses ! » On met les écrevisses dans l'eau bouillante, avec sel, poivre et laurier, et on les y cuit jusqu'à ce qu'elles deviennent rouges. Il y a dans ce procédé quelque analogie avec notre façon d'être envers « la meilleure femme de l'Europe ». Ayant reconnu que la femme russe est la meilleure, nous avons l'air d'en être effrayés : Et si, en effet, elle était meilleure que nous ? Alors, à chaque occasion nous plongeons nos femmes dans l'eau bouillante de notre vulgarité, sans oublier d'y ajouter deux ou trois feuilles de laurier, et plus la femme est importante, plus nous voulons la forcer de rougir.

Gorki dit qu'il peut parler de la comtesse Tolstoï tout à fait sans parti pris, d'autant qu'elle ne lui plaisait pas et que lui-même n'avait pas trouvé grâce à ses yeux, ce qu'elle lui avait déclaré franchement.

Parfois même ses rapports envers moi prenaient un caractère offensant, mais je ne m'en formalisais point, car je voyais bien qu'elle regardait la plupart des hommes qui entouraient son grand martyr-mari, comme des mouches, des moustiques, et en général, comme des parasites.

Gorki fait une critique sévère de tous ceux qui entouraient Tolstoï, profitaient de lui et après lançaient d'odieuses calomnies contre sa femme. Il décrit d'une façon très pittoresque l'entourage de Tolstoï, quand, presque mourant, celui-ci vint s'installer en Crimée.

A Gaspra s'était réunie toute la famille de Tolstoï — ses enfants, ses gendres, ses brus. Mon impression était qu'il y avait là-bas beaucoup de gens nerveux et malades. Il m'était donné d'observer dans quel tourbillon de petites mesquineries tournoyait la femme de Tolstoï, qui s'efforçait d'assurer la tranquillité du malade, de veiller à ses manuscrits, d'écarter de lui les importuns, qui devait s'occuper de l'installation de ses enfants et de donner à boire et à manger à tout ce monde. Il fallait aussi ménager la jalousie réciproque des médecins, dont chacun était convaincu qu'à lui seul revenait le mérite de la guérison du malade... L'air effrayé, la femme anémique d'André Tolstoï marchait à travers les chambres. Enceinte, elle avait fait une chute et attendait l'avortement. Le mari de Tatiana, qui avait une maladie de cœur, étouffait et râlait. Serge Tolstoï, tristement, cherchait des partenaires pour un bridge... J'avais l'impression, peut-être fausse, que tous les membres de la nombreuse famille de Tolstoï étaient des malades, très peu agréables les uns pour les autres, et qui tous s'ennuyaient à mourir...

La conclusion de Gorki, c'est que la femme qui avait vécu cinquante difficiles années avec le grand écrivain, homme très original, révolté, la femme qui avait été son unique amie pendant toute sa vie et son aide la plus efficace dans son travail, était excessivement fatiguée, et en même temps elle était révoltée à l'idée que ce grand homme, son mari, s'écartait du monde et la laissait seule. A la longue, cette révolte prit chez elle un caractère de folie, et enfin, elle est morte abandonnée par tous, et après sa mort on ne se souvient d'elle que pour la calomnier.

Le n° 6 de la revue **La Presse et la Révolution** contient également beaucoup d'articles intéressants : une excellente étude du professeur Fritche sur Anatole France ; une copieuse étude de Lunatcharski sur le poète Brussov et la Révolution ; toute une série d'articles consacrés à l'Art allemand, etc. Un article particulièrement intéressant est celui de Pixanov sur la correspondance de Dostoïevski. En 1883, après la mort de Dostoïevski, on réunit sa correspondance, dont on retrouva 150 lettres. Depuis cette époque, on en a mis au jour encore 230. On possède donc en tout, actuellement, 380 lettres de Dostoïevski. C'est beaucoup moins que Tourguenev dont on a déjà publié près de 4500 lettres. Mais les lettres de Dostoïevski, si elles sont moins nombreuses, présentent un intérêt bien plus grand, au point de vue de la psychologie de l'homme et de l'écrivain, car Dostoïevski écrivait parfois des lettres de dizaines de pages, où il exposait et les détails de sa vie privée et les plans de ses futures œuvres. De sorte que l'on peut, d'après sa correspondance, se faire une idée complète non seulement de ce que fut la vie de Dostoïevski, mais des phases par lesquelles passa son génie d'écrivain. Dans l'article de M. Pixanov est intercalée une lettre inédite de Dostoïevski, datée du 14 mai 1848. Cette lettre est adressée à Mme E. P. Maïkov, femme du peintre très connu N. A. Maïkov et mère de trois fils dont chacun a laissé un nom dans les Lettres russes : le critique littéraire Valère Maïkov, le poète célèbre Apollon Maïkov et le savant académicien Léonid Maïkov. Madame E. P. Maïkov était elle-même femme de lettres et chez elle se retrouvait l'élite du monde littéraire russe de cette époque : Gontcharov, Droujinine, etc. Dostoïevski était l'un des habitués du salon de Mme Maïkov. Cette lettre, que nous donnons ci-dessous, est très intéressante en ce qu'elle nous montre l'état d'esprit de Dostoïevski, dans les premières années de son activité littéraire. Sa première œuvre, *Les Pauvres gens*, avait obtenu un succès considérable. Le grand critique Bélinski ne tarissait pas d'éloges sur le jeune écrivain et Dostoïevski, grisé par ce succès, lui qui eut toujours tendance à aller aux extrêmes, se montra si orgueilleux que beaucoup de ses admirateurs commencèrent à s'écarter de lui. Les œuvres qui suivirent *Les Pauvres Gens* : *Le Double*, *Niétotchka Nezvanova*, *La logeuse*, ne rallièrent pas des suffrages unanimes, et furent discutées.

C'est à la suite d'une discussion — dont le sujet nous échappe — qui eut lieu précisément dans le salon de Mme Maïkov, que le lendemain Dostoïevski lui adressa la lettre qu'on va lire :

Madame Eugénie Petrovna,

Je me hâte de m'excuser devant vous. Je sens que je vous ai quittée trop brusquement hier soir, même sans vous saluer. Je ne l'ai remarqué que quand vous me l'eûtes fait observer. Et c'était très inconvenant. Je crains que vous pen iez que j'ai été dur et même grossier intentionnellement. Non. Je me suis enfui poussé par l'instinct, par la faiblesse de ma nature qui ne peut ne pas déborder dans les cas extrêmes, et déborder « hyperboliquement », si l'on peut dire. Vous me comprendrez. De par ma nature nerveuse, il m'est déjà très difficile de soutenir une discussion et de répondre aux questions ambiguës qu'on me pose. Il m'est très difficile de ne pas m'irriter, précisément parce que les questions sont ambiguës, et surtout contre moi même qui ne sais pas faire de telle sorte que ces questions soient nettes et moins pressantes. De plus, il m'est difficile (j'en conviens) de garder mon sang-froid quand je vois devant moi des gens dont la plupart, comme je me le rappelle, ont agi contre moi avec la même impatience que moi contre eux.

Il va sans dire qu'un brouhaha s'ensuivit et que, des deux côtés, on lança des hyperboles conscientes et naïves. Alors, instinctivement je me suis enfui, ayant peur que mes hyperboles fussent de dimensions encore plus grandes.

Mais jugez vous-même de toute la faiblesse d'un homme tel que moi. J'ai pris la plume pour m'excuser tout simplement, en toute humilité, et au lieu de cela je commence à écrire ma propre justification ! Mais, en effet, je sens que j'ai été dur, lourd et vous ai agacé. J'implore toute votre indulgence et demande votre pardon. Je suis sûr que vous comprendrez mon insistance à vous faire des excuses. Je tiens trop à votre bonne opinion ; c'est pourquoi j'ai si peur de la perdre. Peut-être cette lettre est-elle inutile ; j'exagère peut-être, à mon habitude ; peut-être du premier moment m'avez-vous excusé et ne m'avez-vous pas accusé. Mais cette crainte exagérée, cette timidité devant vous, vous montreront, si vous me permettez de le dire, tout le degré de respect filial que j'ai toujours ressenti pour vous. Votre dévoué.

F. DOSTOIEVSKI.

Après les revues qui paraissent en Russie, les revues russes publiées à l'étranger sont, il faut l'avouer, assez pâles. Dans le n° 11 des **Annales Contemporaines**, éditées à Paris, nous trouvons toujours des articles filandreux de Bouaknov, d'Ivanovitch, de Mme Kouskov, qui depuis des années rabâchent

les mêmes choses en faveur du parti socialiste-révolutionnaire, qui montra, au pouvoir, son incapacité absolue à diriger les destinées d'un grand pays. Sans deux excellentes nouvelles de Bounine et un roman assez intéressant, quoique traînant en longueur, de Boris Zaitzev, il n'y aurait rien à lire dans ce numéro. Cette revue, qui, à ses débuts, était vivante et groupait des forces littéraires réelles, devient de moins en moins intéressante et du reste ne paraît plus guère qu'une fois en deux ou trois mois.

La revue **A l'Etranger**, publiée à Berlin et à Prague, contient une foule de documents précieux, parmi lesquels nous citerons la description par un témoin oculaire — Orgekhovski — de l'exécution du grand-duc Paul Alexandrovitch. Arrêté après le meurtre d'Ouritzky, Orgekhovski fut interné dans la même prison que le grand-duc. Celui-ci avait apporté avec lui beaucoup d'objets différents et, jusqu'à la mi-février 1919, vécut dans des conditions relativement douces. Après l'assassinat, en Allemagne, de Liebknecht et de Rosa Luxembourg, on commença, en Russie, à fusiller des otages. Une nuit, deux matelots arrivèrent en automobile à la prison et, accompagnés d'une foule de gardiens, ils se rendirent à la chambre occupée par le grand-duc. Orgekhovski avait été chargé, par ses co-détenus, de la surveillance de l'étage, et il suivit la bande. Il entendit la voix du grand-duc qui criait : « Comment oses-tu, crapule, me tutoyer ! » Des injures grossières lui répondirent. La porte de la chambre, où tous étaient entrés, restait ouverte. Le grand-duc criait ; les matelots et les gardiens ripostaient en se partageant les dépouilles du prisonnier. « Ote-lui son veston ; prends-le pour toi ! Ote-lui ses chaussures ! Prends l'oreiller ! Tiens sa pelisse ! Allez-y, enfants ! que chacun prenne ce qui lui plaît !... » Enfin on traîna Paul Alexandrovitch dans le couloir. Il était tête nue, en bras de chemise, sans chaussures. « On le conduisit ainsi à l'infirmerie de la prison. Je m'y rendis aussi. Là, le détroussage continua, on lui arracha ses bagues des doigts, on lui prit sa montre, on vida ses poches, puis on emmena le grand-duc en automobile, avec encore deux personnes, aussi peu vêtues que lui. Tous les trois occupaient le fond de la voiture ; en face d'eux avaient pris place deux fonctionnaires de la Tche-ka. » Le médecin de l'hôpital, qui assista à l'exécution, raconta le lendemain que le grand-duc Paul Alexandrovitch avait été fusillé la nuit dans la forteresse de Pierre et Paul, avec plusieurs autres

personnes, après qu'on les eut obligées à creuser elles-mêmes leur fosse. Le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch (ami de Tolstoï) a été fusillé avec son chat favori, qu'il n'avait pas voulu abandonner. Dans ce même numéro de *A l'Etranger*, signalons des lettres de Pobiédonostzev, de 1905-1906, au Directeur de l'Imprimerie du Saint Synode, à Moscou, Voït, et le très intéressant Journal de S. Mintzlov, pendant 1907.

Le livre de M. Guernett : **En prison**, comme l'autre ouvrage de cet écrivain : *Le monde criminel de Moscou*, vise surtout à nous faire comprendre la psychologie spéciale, née des conditions toutes particulières dans lesquelles ils se trouvent, des gens emprisonnés. Il y a en tout dix récits dont la matière a été fournie à l'auteur par des souvenirs, des notes écrites par les prisonniers. Il donne aussi des chansons et des poèmes composés par les détenus, des inscriptions relevées sur les murs des prisons et sur les marges des livres que les prisonniers empruntent à la bibliothèque. L'auteur a fait des enquêtes parmi les prisonniers et il note les impressions qu'il a rapportées de ces visites dans différentes prisons de Russie. La littérature de mémoires des anciens prisonniers est excessivement riche. A Moscou paraît maintenant une revue spéciale intitulée : *Le Bagne et la Déportation*, qui publie les mémoires des anciens prisonniers politiques. Le professeur Guernett tire de ses observations la conclusion que tirèrent des leurs tous les savants de toutes les époques, que :

> ... l'état actuel où la privation de liberté sert de punition, dans les prisons vieilles ou neuves, est tout à fait contraire à la nature humaine, les prisons qui coûtent cher à l'Etat étant des pourvoyeuses de la criminalité.

Un chapitre très intéressant de ce livre est celui des lectures en prison. On y lit beaucoup plus qu'en liberté, et avec beaucoup plus d'intérêt, chacun cherchant dans chaque phrase de l'auteur quelque chose correspondant à sa psychologie particulière. M. Guernett parle aussi des journaux et des revues qui paraissent dans les prisons d'Amérique. Dans les prisons des Soviets, il y a eu aussi quelques publications — quarante, mais qui toutes ont été éphémères.

Les Communistes au pouvoir ont tâché de mettre l'art — surtout l'art dramatique — au service de leur doctrine. Malgré tous

les efforts, malgré les sommes énormes dépensées pour des spectacles, il n'en est rien résulté. Les pièces spéciales, basées sur les idées communistes, n'ont eu aucun succès ; il a fallu revenir au vieux répertoire et tous les théâtres jouent des pièces que les journaux officiels traitent de contre-révolutionnaires. La littérature dramatique née pendant la révolution a été très faible. La première tentative intéressante d'une pièce écrite pour le peuple, et où le héros principal est le peuple, sera faite prochainement par le Théâtre Artistique, qui va monter *Les Pougatchevtzy*, dont l'action se passe pendant la révolte de Pougatchev qui faillit réussir, du temps de Catherine II. Mais si les Communistes n'ont pas réussi avec le théâtre, ils ont obtenu des résultats notables au cinéma et au cirque. Le Cirque joue un rôle si important dans la vie actuelle, en Russie, que même il y a une direction d'Etat spéciale pour le Cirque et qui fait paraître une revue : **Le Cirque**. Cette revue, du reste fort bien faite, s'intéresse non seulement au cirque en Russie, mais au cirque dans le monde entier, et le premier article du premier numéro prévoit les possibilités les plus larges pour le cirque, dont l'influence sur le peuple est énorme. C'est Lunatcharsky lui-même qui est l'auteur de cet article. Il croit surtout en l'importance du clown :

J'ai l'impression que le clown n'est pas un bouffon de Sa Majesté le Peuple, c'est un véritable artiste et c'est le clown qui doit personnifier la satire révolutionnaire.

Mais il reconnaît dans ce même article que la place prépondérante, dans le cirque, appartient aux artistes étrangers.

Malgré la rigueur des temps, la vie littéraire continue en Russie. Nicolas Nikandrov vient de terminer un roman sur la vie actuelle à Moscou : *L'Amour de Xénia Dmitrievna*. L'idée principale du roman est que l'amour pour une femme, dans sa conception bourgeoise, a été une véritable chaîne. M. André Sobol travaille à un grand roman : *Le vent de feu*, où il est question de la faillite de l'*intelligentzia*. Victor Schklovsky termine un livre : *Prose russe contemporaine*. André Biély, dont le roman *Pétersbourg* va bientôt paraître en français, publiera prochainement un autre roman très important : *Moscou*. Dans ce roman de Biély figurera l'ancien Moscou et le Moscou moderne; le personnage principal est un professeur de mathématiques dont les découvertes font sensation à l'étranger, et c'est le milieu intellec-

tuel de Moscou, le monde universitaire que décrit l'auteur. Les poètes aussi continuent à publier beaucoup, et, d'après les statistiques des librairies de Moscou, c'est A. Blok, Jessénine et Maiakovsky qu'on lit le plus.

J.-W. BIENSTOCK.

LETTRES NÉO-GRECQUES

D.-C. Hesseling : *Histoire de la Littérature grecque moderne*, trad. H. Pernot, Les Belles-Lettres, Paris. — Hubert Pernot : *Pages Choisies des Evangiles*, Les Belles-Lettres, Paris. — *Le Sacrifice d'Abraham*. — L'œuvre de M. Jean Psichari. — Paulos Nirvanas : *To Agrioloulondo*, roman ; Eleftheroudakis, Athènes. — Mémento.

Il nous faut saluer avec transport l'initiative de l'*Association Guillaume Budé*, qui vient d'annexer à sa collection d'auteurs latins et grecs une collection néo-hellénique, et qui prépare également une collection byzantine.

En ce qui concerne la littérature de la Grèce nouvelle, elle se propose de continuer, sous la direction éclairée de M. Hubert Pernot, l'entreprise d'Emile Legrand, qui a abouti à la publication des *Monuments pour servir à l'étude de la langue néo-hellénique* et de *la Bibliothèque grecque vulgaire*. Deux volumes de la série nouvelle ont déjà paru.

Le premier est une traduction soignée de l'**Histoire de la Littérature grecque moderne**, de M. Hesseling, professeur à l'Université de Leyde. L'édition originale a paru en 1920. Le second nous offre les **Pages Choisies des Evangiles**, *littéralement traduites de l'original et commentées à l'usage du public lettré, avec le texte en regard*, par M. Hubert Pernot, Ce n'est pas sans raison particulières, je suppose, que M. Pernot a placé les Evangiles en tête de sa nouvelle collection de textes néo-helléniques.

Leur langue, en effet, si paradoxal que cela puisse paraître, marque le véritable point de départ du grec moderne, et la version de Marc, la plus *vulgariste* de toutes, pour employer un néologisme, contient à peine soixante-dix mots qui ne se retrouvent pas dans le Dictionnaire de Vlachos publié en 1897. Marc écrivait comme il parlait, afin d'être bien compris de la foule ; Mathieu, remarque M. Pernot, s'attache davantage à ce qu'on tenait alors pour la correction. Peut-être avait il prémédité de

toucher des auditeurs déjà plus cultivés. Luc, au contraire, aime la langue savante, les tournures surannées. Sans doute cherchait-il à conquérir une élite. Jean présente des analogies avec Marc. Nous ne nous étendrons point ici sur les conséquences de cette découverte dans le domaine réservé à l'histoire religieuse ; nous nous contenterons d'indiquer que la comparaison scientifique des textes a permis à M. Pernot d'affirmer un fait ignoré jusqu'ici; Mathieu et Luc auraient eu sous les yeux le texte de Marc, qu'ils auraient en quelque sorte amendé. Quant à Luc, il aurait travaillé à la fois sur Marc et sur Mathieu. L'hypothèse inverse est exclue.

Au demeurant, les Evangélistes faisaient une œuvre de propagande et leur style n'avait rien de pompeux.

Dans sa traduction, M. Pernot s'est efforcé de transposer en français les nuances de langage qui distinguent chacun d'eux ; il s'est attaché à suivre de très près l'original, en laissant subsister dans le français les défectuosités du grec. Il n'a pas hésité, en plus d'un passage, à se séparer de ses devanciers en ce qui concerne le sens, tout en se rapprochant davantage de la *Vulgate* qu'on ne l'avait fait jusqu'ici.

Dans l'ensemble, ces *Pages choisies* constituent un merveilleux abrégé de la Vie de Jésus, et l'*Introduction* ne manquera pas de soulever à tous points de vue de passionnés commentaires.

De ce que le vocabulaire des Evangiles soit très proche de celui qui est encore en usage dans la Grèce d'aujourd'hui, M. Hesseling n'a pas cru, toutefois, pouvoir tirer argument, en vue d'établir une démarcation précise entre le grec ancien et le nouveau. Pourtant, selon M. Pernot, le français de Montaigne s'éloigne davantage du français actuel que le grec des Evangiles, — tant pour le vocabulaire que pour la syntaxe, les expressions, le génie propre, — ne s'écarte du grec de nos jours.

M. Hesseling ne fait remonter qu'au VIIIe siècle l'époque où se produisent des changements essentiels, et c'est aux XIIe et XIIIe siècles qu'apparaissent les premières œuvres rédigées dans le nouvel idiome.

Aussi bien, au lieu de rechercher dans le domaine purement linguistique les éléments qui lui permettraient de tracer de sûres limites, préfère-t-il emprunter celles-ci à l'histoire pure et simple. Pour lui, la catastrophe de 1453 a bien pu anéantir la vie poli-

tique du peuple grec, elle semble bien avoir sauvé son individualité, en écartant pour plusieurs siècles les influences assimilatrices de l'Occident. Au fait, c'est la conquête franque de 1204 qui fait faire à l'Hellénisme le pas décisif vers la modernité ; mais presque aussitôt la prise de Constantinople introduit une brusque cassure. Pourtant, c'est bien au souffle de l'Occident que s'éveillent la Crète intellectuelle du XVIe siècle, puis le mouvement de renaissance heptanésienne, presque contemporain de celui qui rendit aux Grecs originaires de Constantinople la fierté de leur race, à l'aurore du XIXe siècle.

C'est encore l'Occident qui permit à l'Ecole athénienne, à partir de 1860, de jeter les bases d'une littérature vraiment nationale. Fait à méditer : cette littérature nationale s'est progressivement *démoticisée*. Jusqu'à aujourd'hui, certes, presque tout ce qui s'adresse à l'intelligence pure reste voué au *scolastique*, et l'on peut affirmer par là même, sans paradoxe, que la littérature byzantine ne s'arrête pas, comme le veut M. Hesseling, en 1453, mais qu'elle se poursuit, à la faveur de la *catharévousa*, jusqu'à nos jours.

La méthode suivie par M. Hesseling lui permet de montrer, à travers un certain nombre de personnalités de premier plan, l'évolution historique d'une littérature en deux langues.

Le jugement porté sur les auteurs et leurs écrits est toujours consciencieux, mesuré, motivé, impartial. Le savant et le critique sont ici de premier ordre.

Trois exemples en passant. Parlant du **Sacrifice d'Abraham** (si excellemment traduit en français par M. Valsa), M. Hesseling évite soigneusement d'appuyer l'opinion de Krumbacher, par laquelle le drame crétois aurait une origine italienne. Pour soutenir cette dernière thèse, il faut autre chose, en vérité, que l'orthographe du mot *Ada*, puisque c'est en *caractères latins* que le manuscrit primitif fut rédigé. On ne saurait donc se prévaloir de la graphie grecque, laquelle n'est que de seconde main. Après avoir lu le mystère crétois, la pièce contemporaine de Feo Belcari et celle de Théodore de Bèze sur le même sujet,

on a l'impression, dit M. Hesseling, qu'à certains passages les coïncidences sont trop grandes pour provenir simplement de la nature du sujet. Mais on ne saurait démontrer expressément, ajoute-t-il, que les pièces grecque et française dépendent de la pièce italienne.

On en peut dire autant du *Sacrifice d'Abraham* ragusain, composé en langue slave vers le milieu du XVIe siècle par Nicolas Vétranic Cavcic (en religion frère Mauro). C'est le seul, au reste, qui, pour la valeur littéraire, mérite d'être comparé au drame crétois. Que l'idée en son germe soit d'Italie, on peut le soutenir; mais, en Dalmatie comme en Crète, l'exécution reste authentiquement et originalement locale. Trop de détails en font foi.

En ce qui concerne l'action et l'**Œuvre de M. Jean Psichari**, le savant critique néerlandais commence par faire un certain nombre de restrictions sur l'absolutisme des théories linguistiques professées par son éminent confrère ; mais il ne peut s'empêcher d'affirmer ce fait capital : *La réaction violente de Psichari a tué le purisme*. Ensuite, très judicieusement, il passe en revue l'œuvre purement littéraire du grand novateur : douze volumes compacts où tous les genres sont successivement abordés, depuis la simple nouvelle d'étude psychologique jusqu'au drame d'idées, en passant par le roman subjectif, intellectualiste ou philosophique, le tout parsemé de fines observations sur la vie, sur l'ambition et sur l'amour, et baigné d'un lyrisme très particulier. Il ne nous semble pas, toutefois, que M. Hesseling ait rendu pleine justice à l'ampleur de ce cerveau, à l'énormité de cet effort. Certes, Palamas est plus riche de spontanéité intuitive ; mais est-il en Europe un plus souple logicien que Psichari, et, par là même, un plus remarquable ouvrier de la prose? Qui connaît toute son œuvre grecque, en même temps que son œuvre scientifique, ne peut se refuser à le classer parmi les grandes figures de l'Europe contemporaine, et peut-être, pour notre part, n'y avons-nous, pas assez insisté jusqu'ici.

De même, il semble que nous ayons, par simple inadvertance, laissé un peu trop dans l'ombre l'un des aspects les plus captivants du souple talent de M. Paulos Nirvânas, celui précisément qui permet à M. Hesseling de le rapprocher de Papadiamandis. Il y a en effet chez M. Nirvânas, à travers le philosophe pessimiste, le critique, le chroniqueur et le dramaturge qu'il demeure, un conteur incomparable. La *Légende du Pape Parthénis* n'est pas seulement une transposition ingénieuse des sentiments intimes de l'auteur ; elle dénote un observateur ému des choses de la mer et de la vie, un peintre doublé d'un psycho-

logue. Nirvânas chérit l'antithèse ; elle est pour lui source d'humour et d'ironie, voire de sarcasme.

Son œuvre la plus récente est un roman, **La Fleur Sauvage**. Il s'y révèle analyste subtil de l'âme féminine, habile metteur en scène, évocateur émouvant de gestes, de figures, de lignes et de couleurs. Par le goût du détail caractéristique et du verbe harmonieux, le prosateur ici se montre digne du délicat lyrique de *Source chantante*, et c'est tout dire. Ce n'est pas à M. Nirvânas que l'on peut reprocher d'imiter sans discernement les modèles français.

Mémento. — Ceux qui veulent se rendre compte de l'immense place occupée par l'Hellénisme, même au sein de la servitude, et des diverses tentatives d'organisation européenne, ébauchées depuis un siècle et demi, devront lire et méditer la monumentale *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours*, par MM. Edouard Driault et Michel Lhéritier. Nous aurons nous-même l'occasion d'y revenir.

Enumérons maintenant toute une série d'ouvrages à commenter bientôt. En prose : *Grammès stin ammoudia*, par Jean Pergialitis, quatorze aquarelles prises au milieu de l'Egée ; — *To Biblio tis Idonis kai tou Thanatou*, esquisses philosophiques et sociales par Athanas Mikhas ; *O Kallitekhnis tis Zois*, drame par Th. Potamianos.

En vers : *Sto gyrisma tis rimas* par Rigas Golphis ; *Boukélo*, par P. Triandaphyllos ; *Pros to Phôs*, par Sp. Kamilléris ; *Apo ti Monaxia mou*, par J. Œkonomidis ; *Matoména Syndrimia*, par Sylvios ; *Agrotika*, par Tsoukalas ; *Ap' ta Skoti sto phôs*, par A. Mammélis ; *Dioolos*, par Anatoléas.

Côté des revues : *Kritiki* devient *Kritiki kai Tekhni*. Outre la brillante transposition en vers d'un fragment de l'*Odyssée*, M. Philiados y donne la suite de ses fines études linguistiques ; *Argo* publie de solides aperçus d'esthétique de M. Valsas ; *Erotocritos* se propose de nous révéler la Crète littéraire. En attendant, Psichari et Christovasilis y publient d'attrayantes proses. A *Néa Tekhni* on peut lire la pénétrante étude d'*Alkis Thryllos* sur l'œuvre de Const. Théotokis. Et il ne faut pas oublier *Libre*, dont le vaillant directeur, M. Louis Roussel, enseigne maintenant à la Faculté des Lettres de Montpellier. La critique y est nette et sûre. Mais pourquoi ce dédain pour le poème de Kornaro ?

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Eugène O' Neill : *Desires under the elms*, Greenwich Village Theatre. — *Pelléas et Mélisande*, Metropolitan Opera. — *The League of Composers*. — Amy Lowell : *John Keats*, Houghton Mifflin C°. — Paul Rosenfeld : *Port of New York*, Harcourt, Brace and C°. — Mémento.

Il faudrait un livre pour discuter du théâtre américain. Qui pourrait se flatter de faire contenir dans quelques jugements, fussent-ils compréhensifs, la réalité richissime des scènes de Broadway, de Greenwich Village et des autres centres dramatiques de ce pays ? Ce qui manque à l'un, l'autre le possède. Il faut suspendre son jugement définitif. On ne peut qu'indiquer des tendances.

Je n'ai vu qu'un petit nombre de pièces américaines. Une a retenu ma sympathie. C'est la nouvelle œuvre d'Eugène O'Neill, **Désirs sous l'orme**, titre freudien s'il en fut. Voici le thème : le vieux Cabot, veuf et solitaire, épouse une jeune et belle femme. Elle rentre en souveraine dans la ferme de la Nouvelle-Angleterre et, le jour même de sa venue, les deux jeunes Cabot, du premier lit, secouant le joug paternel et puritain, s'en vont pleins d'espoir vers les pays fabuleux de Californie. Reste le troisième, Eben, d'un tempérament rêveur et qui, en termes de psychanalyse, est encore dans la confusion mi-sentimentale et mi-érotique du complexe maternel. Les caractères sont dessinés avec brutalité, sauf celui de la jeune femme, à la fois chatte et tigresse, et celui d'Eben que tout prépare à tomber dans les bras de sa marâtre. C'est le thème de *Phèdre* transporté en Nouvelle-Angleterre, en l'an 1850, qui fut, on le sait, le moment où les jeunes gens, parfois les hommes mûrs, souvent des familles entières, s'en allaient de l'Est vers l'Ouest chercher l'or et échapper au puritanisme qui étreignait leur vie de fermier ou de maître d'école.

Eben succombe. Le vieux Cabot ne s'aperçoit que d'une chose, c'est que sa nouvelle femme ne l'aime pas plus que ne l'a aimé la première, pas plus que ne l'aiment ses enfants. En lui, l'auteur va accumuler, au fur et à mesure qu'avance le drame, tous les symboles de la solitude morale et physique. Il fait le centre des diverses scènes, comme dans un primitif la figure douloureuse du crucifié.

Un enfant est né. On se réjouit fort, dans la ferme qui voit

rarement la joie. Le baptême amène la foule des voisins, on danse, on boit. Le vieux Cabot, à demi saoul, cherche querelle à Eben, qu'il a toujours détesté pour son caractère indécis. La scène prévue éclate. Eben entrevoit la vérité : la jeune femme ne l'a attiré dans son lit que pour avoir l'enfant que le vieil époux n'était pas capable de lui donner. Cet enfant héritera de la ferme ancestrale. Eben n'aura rien. Incapable, comme ses frères, d'aller chercher l'aventure et la richesse ailleurs, il se sent perdu dans un monde hostile.

Alors, une scène de grande beauté se produit : Eben accuse la jeune femme de trahison. Celle-ci, pour lui prouver la réalité de son amour, étrangle le nouveau-né.

Eben laisse déborder une haine qu'il ne soupçonnait pas, car il aimait l'enfant pour des raisons fort simples, que la psychanalyse ne ferait, en ce cas, qu'obnubiler. Il court chercher la police. Cependant sa haine (qui n'était encore que de l'amour) tombe et il s'accuse en accusant la femme. Il la suit en prison. Le vieux Cabot une fois de plus reste seul, dans sa ferme impassible ; il revient à ses vaches dont il aime l'odeur, et qui seules lui tiennent compagnie et l'aiment.

On voit tout ce qu'a ajouté O'Neill au traditionnel drame d'*Hippolyte* et de *Phèdre*. On devine que ce drame, où les choses sont appelées par leur nom, a soulevé des protestations. Il a failli être interdit. Une assemblée de professeurs l'a jugé. Le tribunal a rendu un verdict favorable. La foule n'a cessé de l'aller voir, sceptique et curieuse. La pièce tient l'affiche. Elle n'est pas très bien jouée. Mais sa présentation tient du prodige.

Dans un petit théâtre, grâce à une mise en scène scéniquement parfaite, *Désirs sous l'orme* prend l'allure d'une très grande pièce. Le public voit la ferme des Cabots par derrière ; elle se divise en quatre compartiments : en bas, à gauche, la salle à manger-cuisine, à droite le salon où aura lieu la scène d'amour, parce que là flotte le souvenir de la mère d'Eben, lequel sera seul responsable, pour satisfaire Freud ; en haut à gauche, la chambre d'Eben, à droite celle des époux. Selon que la pièce se passe dans l'un ou l'autre des quatre lieux mentionnés, la cloison qui sépare les personnages du public disparaît. Il y a plusieurs avantages dramatiques à cela : la Ferme, avec son symbolisme, est une éternelle présence et la seule réalité permanente

autour de quoi s'agitent et souffrent les hommes ; des actions simultanées peuvent avoir lieu, comme par exemple la scène où Eben délibère dans sa chambre, tandis que Cabot confesse à sa femme l'amour et le silence dont est plein son cœur, dans l'autre chambre ; enfin tout en isolant l'action dans des limites étroites, ce dispositif permet des éclairages habiles qui suggèrent l'atmosphère morale et matérielle où vivent les personnages

Extrait du programme où un nommé Rudolf Kommer fait du tort à O'Neill par une louange agressive : « La pièce qui arriva ensuite en Europe fut *The Emperor Jones*. A Paris, le régisseur commit des atrocités difficiles à croire, même quand elles sont rapportées par des témoins oculaires. Mais la mésintelligence pathétique des choses anglo-saxonnes est devenue tradition bien établie en France. »

Je crois en effet que l'Odéon n'a pas fait justice au beau drame d'O'Neill, et que, dans tous les cas, une pièce uniquement consacrée à la psychologie d'un nègre n'a pas de chance d'intéresser un public européen. Quant à la deuxième affirmation de M. Kommer, elle ne fait que prouver son ignorance, son parti pris, sa sottise et son origine : toutes choses qui ne peuvent que gâter son jugement critique et son goût. A la place d'O'Neill, je serais fâché d'avoir un pareil thuriféraire pour m'encenser.

§

A l'Opéra, on vient de reprendre **Pelléas et Mélisande**. C'est la première fois que le signor Gatti-Carazza daigne satisfaire les nombreux amis de l'Opéra français moderne. En 1908, c'est à l'autre théâtre, maintenant défunt, que Mlle Garden, MM. Périer et Dufranne firent connaître l'immortel chef-d'œuvre aux New-Yorkais.

L'interprétation de 1925 est excellente. Mlle Bori chante avec pureté et *récite* avec charme. Mr Johnson a étudié le rôle de Pelléas avec Perrier. Un léger accent étranger ne nuit pas à sa diction. Mr Whitehill dans Goland est superbe et sa voix a une qualité rare, même au Metropolitan. Mr Hasselmann conduit l'orchestre avec fougue. La mise en scène dépasse ce qu'on peut imaginer en fait d'habileté technique : les décors simples, lumineux, ou enténébrés de ce crépuscule où se plaît la musique même, le rideau noir avec frange transparente qui sépare les

scènes comme par un voile de deuil, les immenses rideaux de tulle bleu qui s'entrouvrent pour laisser voir la mourante Mélisande étendue sur un lit de satin blanc, tout est somptueux, de bon goût, et révèle le désir de ne trahir personne, ni Maeterlink ni Debussy.

Les Concerts ont affiché toute sorte de musiques et toutes nationalités de chefs. Les orchestres que j'ai pu entendre ont une grande souplesse. Une vieille dame, à mes côtés, s'est levée pendant le *Sacre du Printemps* et, portant une rose à ses narines, est sortie avec dignité. Quelques portes ont claqué. Puis une ovation d'abord timide, ensuite plus ferme, a rappelé le chef, Wilhem Furtwaengler, dont le succès a été énorme en toute occurrence.

Deux jeunes Sociétés font connaître la musique la plus récente. Un auditoire de lettrés, de poètes, de jeunes femmes, écoute patiemment les compositions les plus bizarres. De ces deux sociétés, je connais assez bien **The League of composers**, dont l'action a été jusqu'ici fort louable. Son dernier concert a redonné *Pierrot lunaire* et présenté pour la première fois un acte, inspiré de Poe, mis en musique par L. Saminsky. — Trois mesures (ou quatre, je ne sais plus bien) de chaînes qu'on secoue préludent à cette courte et funèbre histoire. Entre Schoenberg et Saminsky, nous eûmes le véritable régal d'un Poème-jazz de V. Lindsay, mis en musique par Louis Gruenberg. Comme me l'a murmuré, dans le couloir, Alfred Kreymborg, enfin un musicien a découvert la poésie américaine. *The League of composers* a jusqu'ici à son actif *L'histoire du soldat*, de Stravinsky, la *Rhapsodie Nègre*, de Poulenc, du Malipiero, du Falla, du Migot, du Copland, du Roussel, du Honegger, du Berners, du Bartok .etc. Elle publie une Revue, *The League of composers' Review*, que je ne saurais trop recommander à tous ceux qui, en France, suivent les progrès immenses que fait le goût, la curiosité américains, dans les choses musicales.

Il y a, malheureusement, dans les programmes de New-York un grand vide : Gabriel Fauré en est absent. Quoi qu'en pense Paul Rosenfeld, critique du *Dial*, ami des choses de France, esprit cultivé et serein, Gabriel Fauré ne ferait pas en vain s'élever sa pure leçon de musicalité dans la fiévreuse et tyrannique cité.

§

Et les livres ? Je ne peux songer à les lire tous, même choisis. Quelques-uns s'imposent. Miss Amy Lowell (maintenant en Angleterre où elle parle de la Poésie américaine et de Keats) a enfin publié ses deux volumes sur **John Keats**. La critique américaine a fait entendre un pæan nationaliste, très touchant et fort légitime. Un critique a eu le mauvais goût de rabaisser, à cette occasion, ses cousins de Grande-Bretagne.

Miss Lowell, il est vrai, vient de prouver que l'Amérique, comme le vieux monde, possède des documents encore intacts. L'usage qu'elle en fait dans son livre rencontrera dans les universités, où la méthode documentaire est en grande vogue, une sympathie certaine. Son livre contient des vers, des proses inédites, des reproductions d'objets ayant appartenu à Keats, des fac-similés, etc., tout l'attirail indispensable de la critique moderne.

S'il n'y avait que cela, le livre serait curieux sans être, ce qu'il est, vivant. En effet, Miss Lowell donne du poète qu'elle étudie une interprétation personnelle d'ensemble. Elle n'omet aucun fait de sa vie, suit le jeune Keats au collège, auprès du lit mortuaire de sa mère, dans ses relations avec Fanny, ne nous fait grâce d'aucun détail qu'elle ne l'ait compris, expliqué, replacé dans la série des menus faits qui composèrent l'existence du poète. Miss Lowell, étant poète elle-même, perçoit dans les images par lesquelles Keats traduit son âme, les résonances mêmes de sa vie. Keats a toujours beaucoup captivé l'attention de Miss Lowell. Ses premiers essais de poésie portent la marque des sonnets et de l'*Endymion* de Keats. Tous les deux sont des visuels qui emploient les matériaux fournis par la vision pour composer leur monde intérieur et le retraduire à nos yeux. Tous les deux, à force de regarder les choses, les incorporent à leurs souvenirs, à leurs émotions, de telle sorte que le monde devient un reflet de leur âme, et leur âme un symbole coloré et vibrant du monde.

Il y a des pages qui se lisent comme un conte vrai, d'autres comme des dissertations de psychologie. Le souvenir de la psychanalyse flotte, discret, comme au moment où Miss Lowell explique que c'est la disparition de sa mère qui fit de Keats un poète.

Le travail matériel du poète n'a pas de mystère pour notre

critique, qui s'est observée elle-même comme sans doute peu d'écrivains l'ont fait. Aussi, l'*Endymion* de Keats devient sous sa plume alerte presque lumineux.

Mais ceci est un livre qui demande un commentaire de longue haleine. Nous espérons lui rendre justice, un jour. Le meilleur parti sera de le traduire pour le public français. L'édition américaine est fort belle. Mais son prix est, hélas ! un empêchement à sa diffusion en France (12 dollars).

Je pourrais faire quelques légers reproches à Miss Lowell. Son livre n'a pas de notes au bas des pages, ce qui l'oblige à incorporer dans le cours de la discussion des détails oiseux, qui ne font qu'alourdir le texte, comme par exemple quand elle nous explique par quelles déductions et quels procédés elle s'est assurée que (contrairement à l'opinion de Sidney Colvin, le précédent biographe de John Keats) le poète d'Endymion avait eu en mains l' *Endymion and Phœbe* de Drayton. Là où quelques lignes eussent été suffisantes, miss Lowell, dans un excès de conscience confidentielle, ne nous épargne rien de sa correspondance avec les bibliothécaires d'Amérique et d'Europe.

Miss Lowell a mis cinq ans à composer un livre que nul ne pourrait songer à imiter, s'il n'avait à sa disposition les journées et les nuits pour travailler, l'argent pour acheter, dans les ventes privées ou publiques, des documents inédits, et le courage physique de courir d'un continent à l'autre s'assurer d'une date et vérifier une signature. Si Miss Lowell n'eût été poète, son livre ne serait autre chose qu'une sèche mise au point, et une suite d'anecdotes, avec de belles images. Heureusement, Miss Lowell est poète. Et elle n'a point choisi pour sa critique quelqu'un qu'elle n'aimât que modérément. C'est sa sympathie qui a fait le livre. Même sans les documents inédits, son livre serait excellent, ce qui, après tout, peut rassurer ceux qui sont engagés dans des travaux de critique, sans avoir la possibilité de découvrir tous les matins un document nouveau.

John Keats a mis Amy Lowell au premier rang des *Scholars* du monde intellectuel. Ce n'est pas un mince avantage.

§

Il me reste peu de place pour les autres livres. Paul Rosenfeld est un poète qui chante en prose le **Port de New-York,**

image de l'âme américaine prenant enfin conscience d'elle-même. C'est un livre d'essais : des poètes comme Sandburg, des photographes comme Stieglitz, des peintres comme Hartley, des critiques comme Brooks sont réunis dans un hymne de gloire où Rosenfeld déverse toute la sympathie dont il est capable, et c'est beaucoup dire. Rosenfeld n'ignore point la dette intellectuelle que l'Amérique doit à l'Europe. Mais il sait avant tout que « la vie a commencé à se stabiliser sur le nouveau continent et que les hommes ont cessé de s'exclure l'un l'autre ».

La tradition importée d'au delà l'Atlantique a commencé de s'exprimer en termes du milieu nouveau, donnant au Port de New-York un sens, et au pays entier le sens du Port de New-York.

Rosenfeld et son livre sont de bons compagnons, pour parcourir cette ville brutale que le printemps peint de couleurs aimables.

Mémento. — Nous rendrons compte dans notre prochaine Chronique du livre d'Ernest Boyd : *Studies from Ten Literatures*, et de celui d'Alfred Kreymborg : *Troubadour*, ainsi que du nouveau roman de Sinclair Lewis.

Revues de vers : *Poetry, a magasine of verse*, leur doyenne, — *Contemporary Verse*, éditée à Philadelphie, — *The Measure, a journal of poetry*, édité à New-York, — *The Double Dealer*, de la Nouvelle-Orléans, — *Voices, a journal of verse*, de Boston, — *Esthete 1925*, de New-York — et sans doute y en a-t-il d'autres.

JEAN CATEL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Charles Lalo : *Esthétique* ; Alcan. 5 »

Alice Meunier : *Giotto*, avec une préface de Gustave Geffroy et de nombr. reprod. ; Nilsson. 10 »

Esotérisme

F. Jollivet-Castelot : *Le communisme spiritualiste* ; La Rose-Croix, Sin-le-Noble (Nord). 3 50

Fr. Wittemans : *Histoire des Rose-Croix*, préface du Dr W.-H. Deiner Van der Gon ; Edit. Adyar. » »

Finance

Pierre Dupont-Ferrier : *Le marché financier de Paris sous le Second Empire* ; Alcan. 10 »

Jacques Rueff : *Sur une théorie de l'inflation* ; Berger-Levrault. 3 50

Histoire

Colonel Paul Azan : *L'émir Abd El Kader, 1808-1883.* Du fanatisme musulman au patriotisme français ; Hachette. 20 »

Charles Bonnefon : *Histoire d'Allemagne* ; Fayard. 10 »

Albert Grenier : *Le génie romain dans la religion, la pensée et l'art.* Avec 16 fig. et 16 planches h. t. ; Renaissance du Livre. 20 »

Léon Homo : *L'empire romain* ; Payot. 20 »

H.-G. Wells : *Esquisse de l'histoire universelle,* traduction de Edouard Guyot. Avec 112 cartes et gravures ; Payot. 50 »

Littérature

Henri d'Almeras : *Un scandale littéraire : les lettres de Van Engelgom par Jules Lecomte, prince des chroniqueurs,* introduction et notes. Portrait gravé sur bois par Ouvré ; Bossard. 12 »

Arsène Arüss : *Le joli page de Balzac (Madame Marbouty).* Documents inédits ; Chiberre. 4 »

André Beaunier : *Eloge de la frivolité* ; Hachette. » »

Pierre Champion : *Ronsard et son temps.* Avec 24 phototypies h. t. ; Champion. 60 »

Léon Daudet : *Œuvre philosophique : L'Hérédo. Le monde des images.* Edit. définitive avec une préface nouvelle et un index des noms cités ; Nouv. librairie nat. 12 50

Bernard Fay : *Panorama de la littérature contemporaine* ; Kra. 7 50

Gœthe : *Wilhem Meister,* introduction, traduction et notes par Henri Lichtenberger ; Renaissance du Livre. 5 »

Thomas Hardy : *Poèmes,* traduction française de J. Fournier Gringoire. Introduction de Jethro Bithell. Avec un portrait de Thomas Hardy ; Libr. de France (Bibl. des Marges). 8 »

Albert Houtin : *Une grande mystique : Madame Bruyère, Abbesse de Solesmes, 1845-1909* ; Alcan. 20 »

René Le Pays : *Nouvelles œuvres* suivies du *Dialogue de l'amour et de la raison,* introduction et notes d'Albert de Bersaucourt, portrait gravé sur bois par Ouvré et frontispice ; Bossard. 12 »

Rosa Luxembourg : *Lettres à Karl et Luise Kautsky,* traduit de l'allemand par Nad. Stchoupak et Desrousseaux ; Rieder. 7 50

Jean Maxe : *L'anthologie des défaitistes,* préface de M. Emile Buré ; Bossard, 2 vol. 18 »

Gaston Picard : *Nos écrivains définis par eux-mêmes,* enquête ; Goulet. 6 50

Martial de Pradel de Lamase : *L'hôtel de la marine, le monument et l'histoire.* Avec 6 gravures ; Plon. 12 »

Henri de Régnier ; *Proses datées* ; Mercure de France. 7 50

César Santelli : *Georges Duhamel* ; Mercure de France. 6 50

Ouvrages sur la guerre 1914-1918

Général Arthur Boucher : *Les doctrines dans la préparation de la grande guerre.* Avec 8 croquis ; Berger-Levrault. 8 »

Général Camon : *L'effondrement du plan allemand en septembre 1914.* Etude stratégique. Avec 22 croquis ; Berger-Levrault. 8 »

Jacques Laglains : *Mémoires d'un censeur* ; Renaissance du Livre. 7 50

Le Livre blanc allemand de 1919 sur les responsabilités de la guerre, avec introduction, notes et commentaires de R. Menneire ; Edit. des Documents politiques. 5 »

Philosophie

Max Nordau : *La biologie de l'éthique* ; Alcan. 15 »

Paul Oltramare : *La religion et la vie de l'esprit* ; Alcan. 15 »

Poésie

M. Khairy : *Les batailles intérieures. En marge de Tout Ankh Hamon. Essors et vertiges. Les rêves évanescents* ; Grasset 4 vol.

Leo Loups : *Les déesses.* Avec des bois de E. Bonetto ; Edit. des Belles-Lettres. 10 »

Charles Maurras : *La musique intérieure* (Cahiers verts, n° 52) ; Grasset. 15 »

Alice-Georges Vallières : *La douloureuse chanson* ; Lemerre. 12 »

Politique

Giuseppe Prezzolini : *Le fascisme,* traduit de l'italien par Georges Bourgin ; Bossard. 9 »

Questions religieuses

Israël Abrahams : *Valeurs permanentes du judaïsme,* traduit de l'anglais par Constantin Weyer ; Rieder. 6 50

A. Loisy : *Les actes des apôtres,* traduction nouvelle avec introduction et notes ; Rieder. 9 »

Wilfrid Monod : *Jésus ou Barrabas* ; Stock. 10 »

Roman

Mathilde Alanic : *L'aube du cœur* ; Flammarion. 7 95

André Barre : *Au pays de la faim* ; Fasquelle. 7 50

Jean-Richard Bloch : *Lévy,* premier livre de contes ; Nouv. Rev. franç. 7 50

Jean-Richard Bloch : *La nuit kurde* ; Nouv. Revue franç. 9 »

Jean Cassou : *Eloge de la folie* ; Emile Paul. 7 50

Blaise Cendrars : *L'or, la merveilleuse histoire du général Johann August Suter* ; Grasset. 7 50

Henry Champly : *L'homme qui paye* ; Flammarion. 7 95

Guy Chantepleure : *L'inconnue bien-aimée* ; Calmann-Lévy. 6 75

Max Daireaux : *L'envers d'un homme de bien* ; Albin Michel. 7 50

Léon Daudet : *Un jour d'orage* ; Flammarion. 7 95

Lucien Descaves : *Les Emmurés* ; Flammarion. 8 50

Ferdinand Duchêne : *Au pied des monts éternels* ; Albin Michel. 7 50

Maurice Duplay ; *Nos médecins* ; Fayard. 7 50

Jacques Estarvielle : *Une fausse sortie* ; Flammarion. 7 50

Franc-Nohain : *Les salles d'attente* ; Renaissance du Livre. 7 50

Christian de Garavan : *Fanfare, leur fille* ; Jouve. 7 »

Christian de Garavan : *L'imprévu du chaste* ; Jouve. 7 »

Marie Gasquet : *Toute la capucine* ; Flammarion. 7 50

Urbain Gohier : *Plaisir des Dieux* ; France-Edition. 7 50

Dr Lucien Graux : *Moira* ; Crès. 7 50

André Lamandé : *Ton pays sera le mien* ; Grasset. 7 50

Jean Mauclère : *Tiotis aux yeux de mer* ; Plon. 7 50

Etienne Michel : *Jacques et sa mère,* étude de mœurs provinciales ; France-Edition. 4 »

A.-H. Navon : *Joseph Pérez (juif de ghetto)* ; Calmann-Lévy. 6 75

Sereth Nau : *Thérèse Quincia,* Lettre-préface de A. Bellessort ; Les Presses françaises. 7 50

Ernest Pérochon : *Huit gouttes d'opium,* contes pour dormir à la veillée ; Plon. 7 50

Georges Poulet : *Bandimoure le Procurateur* ; Albin Michel. 7 50

Roger Ressot : *Le diamant sur la colline* ; Soc. mut. d'édition. 7 »

Ladislas Reymont : *Les paysans.* I : *L'automne,* traduit du polonais par Franck-L. Schœll ; Payot. 10 »

Victor Snell : *Le cœur incomplet et l'Implacable pardon.* Illust. de

Jean Varé ; Soc. mut. d'édition. 5 »

Miguel de Unamuno : *Trois nouvelles exemplaires et un prologue*, traduction de Jean Cassou et Mathilde Pomès, avec une introduction de Valéry Larbaud ; Kra. 10 »

X : *L'Impasse des plaisirs* ; Delpeuch. 7 50

Paul Yram : *L'ombre maîtresse*. Préface de Rachilde ; Baudinière. 6 50

Sciences

Ed. Marcotte : *La lumière intensive, phares et projecteurs* ; Payot. 5 »

A. Viger : *L'atmosphère*, avec 122 grav. ; Hachette. 7 50

Sociologie

Emile Borel : *Organiser* ; Alcan. 10 »

Sports

Tristan Bernard : *Autour du ring*, tableau de la boxe ; Nouv. Revue franç. 7 50

Théâtre

Denys Amiel : *Théâtre : Le voyageur. Le Couple. Café-Tabac* ; Albin-Michel. 7 50

Serge Brisy : *La venue du Seigneur*, drame lyrique en 7 tableaux ; Office de publicité, Bruxelles. » »

Francis de Croisset : *Théâtre*. V : *Arsène Lupin. La passerelle* ; Flammarion. 7 50

Varia

Laurent d'Arce : *L'Abyssinie*, étude d'actualité, 1922-1924 ; Libr. Aubanel, Avignon. » »

Antoine Delecraz : *Où en est la chasse en France*. Préface de Paul Mégnin ; Albin Michel 7 50

Table générale de l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux, années 1897-1920, dressée par Pierre Dufay ; Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. » »

Voyages

André Chevrillon : *La Bretagne d'hier*. I : *L'enchantement breton* ; Plon. 7 50

Louis de Launay : *Les fumées de l'encens* ; Edit. de la Vraie France. 7 50

MERCVRE.

ECHOS

Mort d'Alfred de Tarde. — Un monument à Léon Bloy. — Un « Bal Ronsard » à Londres. — Lord Curzon. — A propos de la suggestion : une réponse de l'Institut Coué. — Réponse du « Christian Science Committee » à l'article « les Miracles de la suggestion ». — Madame Belloc. — Charles Lamb ou le mauvais fonctionnaire. — Les chaires de Langue d'Oc. — Cézanne à Lyon. — Le 18 rue Jacob, P.-J. Hetzel et J.-K. Huysmans. — Le mystère de la « Marie-Céleste ». — A propos de la communication du « Journal des Goncourt » aux lecteurs de la Bibliothèque nationale. — Fagus et M. Boissard. — Errata. — Publications du « Mercure de France ». — Rachat de numéros du *Mercure de France*.

§

Mort d'Alfred de Tarde. — Alfred de Tarde est mort le vendredi 3 avril à la Roche-Gageac (Dordogne). Il était né, le 20 avril 1880,

à Sarlat où son père, Gabriel Tarde, avait été longtemps magistrat avant de se faire connaître par ses travaux de criminologie et de sociologie.

Son premier livre fut un roman : *Hors la vie*, histoire de deux amants tuberculeux ; mais ses tendances d'esprit le portaient plutôt à la critique, aux études politiques et à la psychologie économique. Il publia successivement :

L'Idée du juste prix (sa thèse de doctorat en droit, 1908) ; *Pages choisies de Gabriel Tarde* (1911) ; *L'esprit de la nouvelle Sorbonne* (1912) ; *Les jeunes gens d'aujourd'hui* (1913), ces deux derniers volumes sous le pseudonyme Agathon, en collaboration avec Henri Massis ; *L'Europe court-elle à sa ruine ?* (1917) ; *L'esprit périgourdin et Eugène Leroy* (1921) ; *Les grands courants politiques d'aujourd'hui* (1923), en collaboration avec Robert de Jouvenel ; *Le Maroc, école d'énergie*.

C'est son enquête, entreprise avec Henri Massis, sur l'esprit de la nouvelle Sorbonne et les jeunes gens d'aujourd'hui, qui eut le plus de retentissement. Elle constitue un document partial, mais important, pour l'étude des influences littéraires et des tendances politiques d'avant-guerre. Ce fut l'origine d'une véritable campagne en faveur de la culture générale, de la « tradition », contre les études spéciales et les méthodes d'érudition « scientifique » de MM. Lanson et Durkheim.

Alfred de Tarde laisse un manuscrit inédit ; c'est un petit roman philosophique intitulé : *Allegra ou le Clos des loisirs*. — L. DX.

§

Un monument à Léon Bloy. — Nous rappelons que c'est au cimetière de Bourg-la-Reine, le 3 mai, à 3 heures, que sera inauguré le monument à la mémoire de Léon Bloy. MM. Pierre Termier, de l'Institut, ami personnel de Léon Bloy, Georges Lecomte, de l'Académie française, président de la Société des Gens de Lettres, Jacques Maritain, filleul de Léon Bloy, prendront la parole..

§

Un « Bal Ronsard » à Londres. — La « Société Française » de l'University College de Londres avait pris, à l'instigation de M. Louis Brandin, qui occupe la chaire de philologie romane et de littérature française de l'Université de Londres, l'initiative d'un « Bal Ronsard », qui a eu lieu le 4 février 1925. Cette fête, nouvelle manifestation en faveur de l'Entente Cordiale, a eu le plus grand succès.

Pour augmenter la somme destinée au « Monument Ronsard » de Paris, la « Société Française » avait eu l'idée de faire appel à un certain nombre de souscripteurs. Les membres de l'enseignement français de

l'Université de Londres, plusieurs notabilités anglaises et plusieurs Français résidant à Londres ont tenu à honneur de voir leurs noms figurer dans cette liste.

Le Comité Ronsard adresse tous ses remerciements les plus sincères aux organisateurs du « Bal Ronsard » et notamment à l'active Présidente, Miss Yvonne Hoddinott, et au dévoué Trésorier, Mr D.-J. Moran, et les félicite bien cordialement du résultat de leurs efforts, qui ajoute 2.700 francs aux sommes déjà versées et qui permettra de hâter l'inauguration du monument destiné au grand poète lyrique du XVIe siècle.

Le Comité Ronsard tient également à donner les noms des généreux souscripteurs, qui sont les suivants :

M. A. de Fleuriau, ambassadeur de France ; Mme Bohn, M et Mme L. Brandin, M. Jean Cahen, Mlle France Chalugour, Mrs Crosland, M. J. Dechamps, Baron d'Erlanger, M. F. Eccles, Mrs Ernest Gardner, Miss E.-C. Halket, Miss E. Haynes, Miss M.-D. Honey, Mr J. Jeaffreson, Miss F. Johnson, M. J. Leroux, Docteur J. Moore, Miss Macwilliam, Mrs Perry, Miss E. Quarmby, M. D. Saurat, Miss B. Schlumberger, Mr Shears, M. André Simon, Mr V. Spiers, Mr Wickham Steed, M. E. Stephan, Miss C. Stone, Mrs Ferry, Mme Turquet, Mr Webb, Miss. C. Wilson.

§

Prix littéraires. — Le Comité des Amis de Catulle Mendès a décerné le prix Verhaeren au poète Noël Ruet pour son livre : *Le Musicien du cœur.*

§

Lord Curzon. — Si le marquis George-Nathaniel Curzon of Kedleston, qui vient de mourir, est surtout connu comme homme d'Etat, il n'en était pas moins un lettré averti et cultivé.

Ses œuvres sont nombreuses. Presque toutes intéressent l'histoire. Ce sont : *La Russie dans l'Asie centrale* ; *La Perse et la question persane* ; *Les Problèmes de l'Extrême-Orient* ; *l'Orient et l'Occident* ; des *Récits de voyage* où il conta quelques-uns de ses souvenirs, rapportés des longues expéditions qu'il avait faites à travers le monde. C'est enfin une *Histoire des Indes* sous la domination anglaise qui va paraître incessamment, à laquelle il a consacré plusieurs années de sa vie et dont il corrigea les épreuves peu de temps avant de mourir.

Lecteur enthousiaste, il lisait à peu près tout ce qui lui tombait sous la main et il se montrait tout particulièrement fier d'appartenir au Comité de la Bibliothèque de Londres — à l'assemblée générale duquel il prit part en juillet 1923 et où il prononça un discours sur les bibliothèques publiques.

Son goût très marqué pour l'histoire l'avait tout naturellement conduit à s'intéresser à Napoléon, dont il avait collectionné diverses reliques, et, pendant son séjour aux Indes, à chercher, à préserver de la ruine les monuments historiques et les temples pour la plupart négligés par les indigènes.

Enfin, Lord Curzon, qui, au temps où il était à l'Université d'Oxford, ne disposait que de revenus modestes, demanda à sa plume les ressources dont il avait besoin. Il collabora alors à divers journaux et se fit ainsi une moyenne de 300 livres sterling par an — « qui lui procuraient, a dit lord Riddell, une orgueilleuse satisfaction ».

§

A propos de la suggestion : une réponse de l'Institut Coué.

Monsieur le Directeur,

Votre numéro du 15 février publie à propos de l'Institut Coué un article pamphlétaire de M. Marcel Boll que je ne connais pas du tout. La bonne foi de votre estimable revue a été surprise, car toute personne accessible à une démonstration logique et à une vérification expérimentale peut constater que :

1° La méthode de M. Coué repose sur des bases scientifiques, c'est-à-dire positives, expérimentales et objectives, dont vous ne dites pas un mot.

2° L'Institut Coué est une œuvre philanthropique faisant un enseignement public et gratuit dont j'ai le contrôle et la responsabilité devant notre Comité de Patronage.

Vous serez sans doute d'accord avec moi pour convenir que pour parler d'un sujet il est utile de savoir de quoi il s'agit et aussi de commencer par le commencement.

Je vous dirai donc que la pierre angulaire, le fondement et la base de la Méthode Coué, c'est la loi de l'Effort converti. C'est la découverte propre de M. Coué qui fonde la Nouvelle Ecole de Nancy et lui donne ses succès dans le monde entier.

Or, votre critique de 25 pages ne contient pas la plus petite allusion à cette base ; par conséquent ce n'est pas seulement être à côté de la question, mais parler pour ne rien dire.

Que diriez-vous d'un article sur la thermodynamique qui omettrait les lois de Mayer et de Carnot ; ou d'un article sur l'astronomie qui méconnaîtrait systématiquement la Gravitation universelle ? Or dans le cas qui nous occupe, vous avez omis la Loi de l'Effort converti. Rien que ça, c'est-à-dire : TOUT.

Je vous ai demandé de faire paraître dans vos pages un article mettant les choses au point complètement. Mais il paraît que vos statuts

s'y opposent et que vous ne pouvez tenir à la disposition de la science d'avant-garde et de la philanthropie désintéressée que la place strictement prévue par la loi.

Vous aurez donc la bonté d'insérer aux mêmes lieu et place et avec les mêmes caractères, la présente lettre, suivie de quelques extraits de mon article.

Je distrais néanmoins du maigre budget de lignes que vous m'accordez, de quoi vous remercier de votre accueil courtois et vous présenter mes sentiments distingués. PHILIPPE RÉMY

Administrateur de l'Institut Coué,
Licencié ès-Sciences.

EXTRAIT

D'UN ARTICLE DE LA *Nouvelle Revue*, 80, rue Taitbout, Paris (1er mai 1925)

Il faut considérer l'Esprit humain non pas seulement dans ses manifestations ou facultés, mais aussi dans sa source dynamique. Or, à ce point de vue, l'esprit humain est double ou, ce qui revient au même, il se divise en deux parties :

1°) L'Esprit conscient ou Moi-conscient avec ses facultés Intelligence et Volonté ;

2°) L'Esprit subconscient encore appelé Subconscience (Richet), Inconscient (Hartmann), Moi-subliminal (Myers), Corps astral (Occultiste), Conscience organique, etc..., avec ses facultés Imagination et Sentiment.

On pense (du latin *pensare*, peser) les idées du Moi-conscient et Intellectuel. Au contraire on sent (sentiment) les images (*eidos*) du Subconscient.

La distinction des deux parties de la personnalité a un caractère expérimental, puisqu'elles sont matériellement séparables. C'est ce qui arrive dans le sommeil et l'hypnose qui constituent une dissociation, un « débrayage » de la personnalité consciente, après quoi il reste la subconscience mécanique, qui est l'objet de nos études.

Ainsi nous avons deux objets distincts, donc deux sciences différentes :

1°) La psychologie (*logos*, logique) ou science des facultés du Moi-Conscient et raisonnant, en même temps que libre et volontaire ;

2°) La psychique (tout court), ou science des facultés de la subconscience, appelée *Psyché* par les anciens. Tandis que la psychologie est logique, c'est-à-dire raisonneuse, comme le nom l'indique, la psychique, au contraire, est mécanique.

. . . .

On nous objectera que depuis quelque temps les philosophes comme Ribot, Janet, etc., ont introduit l'étude du subconscient dans la psychologie. C'est exact. Mais il est abusif de ne pas faire des sciences dis-

tinctes avec des objets différents. Il n'y a pas plus de raison pour mélanger la psychique à la psychologie que la géologie à l'astronomie.

D'autres savants, notamment les médecins, comme Charcot, Grasset, etc..., veulent accaparer le subconscient. Or, le subconscient n'a rien à voir avec la physiologie et la médecine classique.

Ce qui est vrai, c'est que le domaine de la subconscience a des bases physiologiques et des conséquences psychologiques. Ainsi nous avons donc un objet propre, distinct, séparable, précis, concret, expérimental, qui justifie une science spéciale et le rôle de l'ingénieur spirituel.

. . . .

Terminons en disant que l'étude de l'Esprit humain, qui est après Dieu le plus haut objet de nos connaissances, nous oblige à rectifier la classification des sciences. En effet il faut distinguer :

1°) Les sciences intellectualistes qui font l'objet des activités du Moi-conscient. Ce sont les sciences énumérées dans toutes les classifications habituelles depuis celle d'Aristote, jusqu'à la « classification naturelle » d'Auguste Comte ;

2°) Les sciences antiintellectualistes qui sont celles « de la Force inconsciente de l'Univers », telle qu'elle se manifeste en nous dans le domaine appelé la Subconscience, domaine où l'Esprit nous apparaît avec la propriété mécanique spéciale appelée « Finalité ».

Nous sommes donc des ingénieurs de la Subconscience, et des anti-intellectualistes, ce qui ne nous empêche pas d'être des intellectuels, au contraire...

LOIS DE LA SUGGESTION.

1re Loi. — (Mémoire.)

2e Loi, ou Loi de l'Effort Converti. — Cette loi est la découverte propre de M. Coué et caractérise la Nouvelle Ecole de Nancy. C'est ce qui lui donne son originalité et ses succès.

Rappelons d'abord les faits suivants : la personnalité est double. Il y a le Moi-Conscient et le Subconscient. C'est ce que l'on constate dans le sommeil et l'hypnose où le Moi-Conscient est en quelque sorte « débrayé ». Le cerveau n'étant plus dans le sommeil même qu'un écran passif.

Or, le Moi-conscient a une faculté principale qui est la Volonté, tandis que le Subconscient a une faculté qui est l'Imagination, source des idées que l'on imagine et dont les matériaux constituent la Mémoire. Ceci dit, voici l'expression de la loi de l'Effort Converti :

Chaque fois qu'il y a conflit entre l'imagination et la volonté, c'est toujours l'imagination qui l'emporte. Et dans ce cas, non seulement nous ne faisons pas ce que nous voulons, mais nous faisons précisément le contraire de ce que nous voulons, et plus nous avons de volonté, plus nous faisons le contraire de ce que nous voulons.

L'expérience démontre que lorsqu'il y a conflit entre l'effort volontaire et la force imaginative, la volonté est non seulement toujours vaincue, mais elle est encore convertie en impuissance et en contradiction, c'est-à-dire que plus on veut, moins on peut et l'on fait précisément le contraire de ce que l'on veut (au point de vue subjectif, c'est-à-dire personnel, cela va sans dire). D'où le nom de « Loi de l'Effort converti », donné par M. Baudouin, professeur à l'Université de Genève. — Ce qui est converti, je le répète, c'est l'effort volontaire. Converti en quoi? en impuissance et en contradiction.

M. Coué donne encore ici une série d'exemples :

L'insomnie : — plus une personne fait des efforts pour dormir, plus elle trouve la surexcitation.

L'oubli du nom : — plus on le cherche, plus il fuit, et il revient précisément quand la volonté cesse de lutter.

Le fou-rire : — plus on veut s'empêcher de rire, plus on rit.

Le cycliste débutant : — plus il veut éviter l'obstacle, plus il s'y précipite.

Le bégaiement : — plus on veut s'empêcher de bégayer, plus on bégaye.

Le trac : — plus on veut éviter le trac, plus on y succombe.

Quel est notre état d'esprit dans toutes ces circonstances?

Je veux dormir, mais je ne peux pas.

Je veux me rappeler le nom de Mme X..., mais je ne peux pas.

Je veux m'empêcher de rire, mais je ne peux pas.

Je veux éviter l'obstacle, mais je ne peux pas.

Je veux ne pas bégayer, je veux éviter le trac, mais je ne peux pas m'empêcher de...

Ainsi donc, conclut M. Coué, dans le conflit de la volonté et de l'imagination, c'est « je ne peux pas » (imagination, ce qu'on imagine) qui l'emporte sur le « je veux » (volonté). Tous les efforts volontaires sont donc convertis en impuissance et en contradiction par l'imagination. C'est donc l'imagination qui est maîtresse de la volonté quand il y a conflit. Ceci au point de vue subjectif, bien entendu.

Nous verrons plus loin par quel artifice M. Coué arrive à résoudre le cercle vicieux, pour faire dominer la volonté et nous rendre la maîtrise de nous-même. C'est proprement l'objet de sa méthode.

. . . .

Essentiellement il s'agit de résoudre le conflit entre l'imagination et la volonté pour empêcher la « conversion » en impuissance de nos efforts volontaires. Puisque la volonté est toujours vaincue quand elle entre en conflit avec l'imagination, supprimons la volonté d'une façon provisoire et systématique (ainsi faisait Descartes de la morale pour trouver le criterium de la vérité). Mais endiguons préalablement l'imagination.

Il s'agit donc d'éduquer l'imagination dans des limites prévues et ordonnées. Mais comment se faire de bonnes imaginations ? Tout simplement en se faisant de bonnes suggestions, puisque l'imagination est une suggestion régénérée.

D'autre part, puisque la suggestion doit se ramener à une autosuggestion pour être efficace, et que nous pouvons employer nous-même l'usage de la parole pour frapper nos propres oreilles, voici maintenant la technique du problème : Il y a la manière de dire les paroles et la manière de recevoir les paroles, etc., etc... (voir la technique).

. . . .

Les résultats sont les meilleures justifications de toutes les théories et nous nous tenons à la suggestion scientifique sans miracle.

. . . .

En 1922 a été fondé à Paris un Institut Coué qui possède maintenant des succursales à Bruxelles, à Amsterdam, à New-York.

Un comité de patronage s'est formé autour de M. Coué et comprend notamment, comme Présidents d'Honneur, le docteur Petit de la Villéon, le Comte de Saint-Aulaire, ambassadeur, et l'Amiral Beatty, le vainqueur de Jutland.

L'Institut Coué possède les moyens de faire à perpétuité des cours gratuits. Cela n'est pas sans intriguer le public, surtout les envieux de tout succès et les mercantis. Mais il n'y a point de secret.

L'Institut Coué possède 2 moyens d'enseignement :

1°) Des conférences payantes de vulgarisation qui sont faites dans le monde entier et toujours en dehors des Instituts, mais à leur profit exclusif ;

2°) Des cours en séance de cure qui sont toujours publics et gratuits dans les Instituts.

Les conférences de vulgarisation ne rapportent aucun profit en France, pays du scepticisme intellectuel. Toutes les ressources viennent de l'étranger, mais la France en profite. Elle attendra comme d'habitude, pour en profiter davantage, de souffrir des applications qu'en feront ses concurrents étrangers.

Entre temps il n'y a qu'une manière de contester le couéisme, c'est de s'inscrire en faux contre la loi de l'Effort converti, en faisant la démonstration de l'erreur.

§

Réponse du « Christian Science Committee » à l'article : les Miracles de la suggestion, par Marcel Boll, paru dans le numéro du *Mercure de France* du 15 février.

Selon Coué, l'idée émise par l'opérateur est acceptée par le sujet.

Selon la Science Chrétienne, toute idée juste émane de l'Entendement

divin, Dieu, et les humains apprennent à connaître Dieu, et à se laisser gouverner par Lui, en percevant ses idées et en les utilisant.

Remarquez que, dans la Science Chrétienne, une idée n'est pas émise par l'opérateur et dirigée vers le sujet qui l'accepte ; toute idée vraie vient de Dieu et est accessible à chacun.

Toute idée juste est un fait spirituel et éternel. L'entendement humain n'y est pour rien.

L'entendement humain ne produit que des notions, des croyances, parfois bonnes, parfois mauvaises. De cet entendement viennent les maladies à la mode, les cures à la mode, médicaments, sérums, suggestion, auto-suggestion, etc. L'Entendement divin est le créateur des idées, qui, dérivant de Dieu, sont comme Dieu, la perfection de l'homme, image de Dieu, l'harmonie, la santé, la vérité sur toutes choses, l'Amour inaltérable, le bien infini. Ces idées sont des faits éternels, vrais partout et toujours, et ceux qui apprennent à les discerner, comme l'enseigne la Science Chrétienne, apprennent en même temps à les utiliser et à démontrer cette harmonie, cette bonté, cette santé, cette affluence du bien qui règne dans le royaume des cieux, domaine de l'Entendement divin.

Ce domaine suprasensible ou métaphysique, perçu, devient l'idéal du Scientiste Chrétien, et dès lors, il s'efforce d'atteindre cet idéal où tout est Dieu et son idée, — et à chaque pas vers la réalisation de son idéal, il obtient la preuve qu'il suit le bon chemin, car il se rend compte que sa santé s'améliore à mesure qu'il se détourne du penser mortel, maladie, misères, accidents, haines, guerres, manque, etc., pour penser l'idée juste, santé, joie, la loi de Dieu qu'aucun accident ne saurait léser, amour, paix, abondance et ainsi de suite.

Telle est donc la différence entre la suggestion et la Science Chrétienne. Dans la première, comme le dit M. Marcel Boll, une idée est émise par l'opérateur et acceptée par le sujet. Dans la seconde, la Science Chrétienne, l'homme ne se laisse gouverner que par Dieu, qu'il apprend à connaître par Ses idées. Dans la première, tout se passe dans l'entendement humain ou mortel, capable du mal autant que du bien. Dans la seconde, tout se passe dans l'Entendement divin, qui ne connaît que le bien, qui est le Bien infini et suprême.

C'est pourquoi les résultats des deux traitements sont si différents. La suggestion n'améliore pas le malade moralement, le mal mental n'a pas été guéri. La Science Chrétienne guérit la mentalité du malade en lui enseignant la Science de l'être, et en le mettant à même de percevoir et de réaliser l'harmonie de l'être vrai.

Il est regrettable que M. Pierre Janet ait puisé ses connaissances sur la Fondatrice de la Science Chrétienne, Mary Baker Eddy, dans des ouvrages écrits par les détracteurs de cette noble femme. Guérie en

1866, à l'âge de quarante-cinq ans, par la puissance divine, des suites d'un accident prononcé fatal par les médecins, elle consacra dès lors sa vie à découvrir la loi divine qui l'avait guérie.

Son étude de la Bible, et son grand désir d'aider à l'humanité lui révélèrent cette loi. Depuis lors, jusqu'en 1910, lorsqu'elle quitta ce monde, elle fonda le mouvement connu sous le nom de : *Christian Science*, qui compte plusieurs millions d'adhérents, plus de deux mille églises et des milliers de praticiens dans le monde entier.

Les quelques remarques de M. Marcel Boll au sujet de la Science Chrétienne ne touchent pas le point principal, à savoir, que Dieu est le Principe divin de l'homme, et que lorsque la vie est vécue conformément à ce Principe divin, la vie est belle et harmonieuse. Ceux qui désirent réellement connaître la Science Chrétienne la trouveront exposée dans le livre de texte : *Science et Santé avec la Clef des Ecritures*, par Mary Baker Eddy. A la page 227 de ce livre il est dit :

La Science Chrétienne lève l'étendard de la liberté et crie : « Suivez-moi ! Echappez à l'esclavage de la maladie, du péché et de la mort ! » Jésus traça le chemin. Citoyens du monde, acceptez la liberté glorieuse des enfants de Dieu, et soyez libres ! Tel est votre droit divin. C'est l'illusion du sens matériel, non la loi divine, qui vous a liés, qui a entravé la liberté de vos membres, affaibli votre corps et défiguré la tablette de votre être.

CAROLINE GETTY

Christian Science Committee on Publication for France.

§

Madame Belloc. — Arrière-petite-fille du Docteur Joseph Priestley, qui découvrit l'oxygène en même temps que Lavoisier, fille de l'historien Parkes, Bessie Rayner Parkes, qui était veuve d'un avocat français, Louis Belloc, vient de mourir à Londres à l'âge de 95 ans.

Elle collabora avec succès au *Spectator*, mais c'est surtout par ses relations avec les gens de lettres et par l'amitié qui l'unit à certains d'entre eux qu'elle est connue.

C'est ainsi qu'elle fut l'amie de George Sand, d'Elisabeth Barrett Browning, de Mrs Elisabeth Gaskell la romancière. En compagnie de cette dernière, elle s'occupa de rechercher des documents relatifs à Charlotte Brontë, qui permirent à Mrs Gaskell d'écrire une remarquable biographie de l'auteur de *Jeanne Eyre*.

Ce fut, surtout, entre George Eliot et elle que s'établirent d'étroites relations. Elles s'étaient connues à la fin de janvier 1852. Invitée dans la famille Parkes, pour y rencontrer Cobden, le célèbre économiste, théoricien du libre échange, George Eliot y fit la connaissance de Bessie Parkes, vers qui l'attira tout de suite une très vive sympathie. Dans une lettre qu'elle écrivit quelques jours après, parlant de miss Parkes, elle le fit en ces termes :

Miss Parkes est une créature aimable, ardente, honnête. J'espère que nous deviendrons bonnes amies.

Ce souhait se réalisa, au point que ce fut à elle que George Eliot confia le secret de ses relations avec Lewes.

Plus tard, après la mort de celui-ci, alors qu'elle venait d'épouser J.-W. Cross, George Eliot écrivait, de Vérone, à une amie, Mme Bodichon (fin mai 1880) :

« Bessie m'a écrit un mot bien affectueux. Peut-être la rencontrerez-vous, faites-lui mes amitiés et dites-lui qu'il m'est très doux de sentir qu'elle m'a gardé son affection dans la crise que je viens de traverser, comme dans toutes celles qui l'ont précédée dans ma vie.

De son mariage avec Louis Belloc, Mme Belloc a eu deux enfants : un fils, Hilaire Belloc, poète, romancier, historien — il a écrit sur Danton, Robespierre, Marie-Antoinette, les Girondins — et une fille, Marie-Adélaïde.

Cette dernière, aujourd'hui Mrs Cowndes, s'est intéressée tout particulièrement à l'histoire de France et à la littérature contemporaine. Elle a écrit des romans, une vie de la Princesse Palatine Charlotte-Elisabeth, dont elle a publié des lettres ; enfin, elle a traduit en anglais des fragments du journal et de la correspondance des Goncourt. — A. C. C.

§

Charles Lamb ou le mauvais fonctionnaire. — Il ne s'agit, cette fois, ni du centenaire de la naissance ou de la mort d'un écrivain illustre, ni de la publication d'un de ses ouvrages les plus célèbres, mais seulement du centenaire d'un événement important de sa vie.

Dans les premiers jours d'avril dernier, des écrivains se sont réunis autour d'une table de banquet, dans un restaurant de Londres, pour fêter la mise à la retraite, le 29 mars 1825, de Charles Lamb, l'auteur de *John Woodvil.*

Sir Edmund Gosse et M. G.-K. Chesterton ont pris la parole à cette occasion.

Lamb avait 17 ans quand il entra au gouvernement des Indes, à Londres, pour y remplir les fonctions de comptable. Pour 140 livres sterling par an, il devait donner son temps chaque jour à l'administration de 9 heures du matin à 3 heures de l'après-midi ; « aussi, écrivait-il à Wordsworth, du temps que j'ai à vivre, je dois compter les deux tiers comme morts, car le Temps qu'un homme puisse dire « sien », c'est celui de sa propre vie. Les travaux forcés et l'idée qu'on ne s'y peut soustraire gâtent même les heures de loisir. »

Il était alors très lié avec Wordsworth et Coleridge, aussi les faisait-il bénéficier de certains avantages que lui procuraient ses fonctions.

Une lettre de Wordsworth nous renseigne sur ce point. Elle est adressée à son ami R. P. Gillies, à Edimbourg.

Grâce, dit-il, à un ami que j'ai à Londres, vous pouvez m'écrire sans avoir à dépenser d'affranchissement. Il se nomme Lamb. Si vous ajoutez un *e* à son nom il n'ouvrira pas la lettre. Ecrivez donc l'adresse comme suit et sans plus : *Mr Lambe, India House, London*. Coleridge s'est également servi de ce moyen économique.

Les années passèrent, Lamb vit ses appointement s'élever successivement à 160 livres, à 240, à 480, à 700 livres, et pourtant il ne parvenait pas à s'habituer à ses fonctions.

Je suis las, écrivait-il encore à Wordsworth, de l'emprisonnement officiel. Pendant trente années, j'ai servi les Philistins et mon cou ne s'est pas encore fait au joug. Vous ne pouvez comprendre combien il est terrible de respirer l'air entre quatre murs, pendant les heures d'or de la journée entre 10 heures et 4 heures.

Enfin, en mars 1825, Lamb obtint une retraite de 450 livres et devint un homme libre.

— Ce fut pour moi, dit-il à son confident, comme si j'étais passé de la vie à l'Eternité... Je me mis à flâner en me disant que j'étais heureux, mais je sentais que je ne l'étais pas.

A son autre ami, Henry Crabb Robinson, il se borna à annoncer la grande nouvelle en termes plus concis, mais peut-être plus sincères :

— J'ai quitté cette nom de D... d'India House et pour toujours. Ça me fait plaisir.

Et pourtant, le lendemain de ce jour dont on célèbre le centenaire, il revint à son bureau y voir ses anciens compagnons, il y revint encore les jours suivants, mais c'était chaque fois pour constater que quelque chose était changé. Entre eux et lui ne régnait plus la même cordialité qu'autrefois ; la patère où il accrochait ses vêtements était maintenant occupée par un autre et il s'en allait aussi triste — mais pour d'autres raisons — qu'au temps où il n'était pas encore à la retraite.

§

Les chaires de Langue d'Oc.

Paris, le 16 avril 1925.

Monsieur,

A propos des lettres de vos correspondants (*Mercure*, 15 avril, p. 493), je répète que l'*Index Generalis* insère, et insère seulement, ce qui lui est envoyé, pour les Universités, par les Recteurs eux-mêmes ou par leur ordre.

Or, les renseignements suivants ont été communiqués par cette voie (en 1924) :

London, University, Romance Philology : F. S. Shears, reader.

Cambridge, Univ., Romanæ : E. G. W. Braunholtz, reader.
Oxford, Univ., Romance Languages : P. Studer, professor.
Dublin, Univ., Rom. Lang. : T. B. Rudmose-Brown, professor.
Edinburgh, Univ., Romance philology : Mary Burns, professor.
Bangor, Univ., French lang. and Rom. phil. : O. H. Fynes-Cinton, professor.

Pour Bucarest, le communiqué à l'*Index Generalis* est ainsi libellé :

Langue et philologie roumaines (et non pas romanes) : O. Densusianu.

D'ailleurs, M. P. Paltanea vous dit dans sa lettre que M. Densusianu « enseigne particulièrement l'étude de la langue et du folklore roumains ».

Je n'ai pas à prendre parti entre les renseignements donnés à l'*Index Generalis* et les renseignements donnés au *Mercure* par M. Paltanea, mais il me semble que le mot « particulièrement » employé par M. Paltanea donne raison à la personne qui a renseigné l'*Index Generalis* ; ce ne serait qu'en seconde ligne, *après* la langue roumaine, que M. Densusianu enseignerait la philologie en langues romanes. Ce n'est pas une chaire de roman.

Je vous prie, etc.

R. DE MONTESSUS DE BALLORE,
Directeur de l'*Index Generalis*.

§

Cézanne à Lyon.

Lyon, le 15 avril 1925.

Monsieur le Directeur,

Dans le *Mercure* du 1er mars (p. 540), M. Mermillon, déplorant l'absence d'un Cézanne au Musée de Lyon, rappelle que le maître d'Aix exposa il y a une vingtaine d'années au Salon des artistes lyonnais.

En 1905, exactement, ce Salon réunissait au palais du quai de Bondy des œuvres de peintres parisiens tels que Monet, Renoir, Carrière, Bonnard, Vuillard. Je ne cite que les meilleurs. Les Lyonnais ne sont plus habitués à des ensembles de cette qualité et l'effort de ceux qui représentaient alors à Lyon la peinture vivante ne transforma nullement l'éducation artistique des amateurs.

Cézanne avait envoyé un paysage numéroté 43 et catalogué Maisons à Anvers. C'est Auvers évidemment qu'il faut lire. Je me suis laissé dire autrefois que certain membre de la commission du musée avait essayé en vain d'en obtenir l'acquisition au prix de 600 fr.

C'était un grand paysage. Peint à Auvers, on peut donc le dater de la période 1870-1880. C'était sans aucun doute M. Vollard qui s'était chargé de l'envoi. Son adresse et son nom figurent au catalogue après ceux du peintre.

Il me paraît assez invraisemblable qu'un prix aussi modique ait été demandé pour cette toile.

On a toujours tendance pour faire apparaître plus merveilleuse l'aventure, d'exagérer le contraste entre les prix refusés à l'artiste et ceux qui après sa mort excitent l'admiration et le snobisme des riches amateurs. En 1905, Cézanne n'était plus tout à fait un méconnu. A la vente Chocquet, six ans auparavant, plusieurs de ses toiles avaient dépassé 2.000 fr. et la *Maison du Pendu* avait en particulier fait 6.200 fr.

Il est vrai que l'écho n'en était pas encore parvenu à Lyon où l'on est long à s'émouvoir lorsqu'il s'agit de questions artistiques. Mais ce n'est pas là raison suffisante pour expliquer le prix dérisoire d'une œuvre importante que les organisateurs du Salon avaient obtenue par faveur, pour rehausser leur ensemble, et qui voisinait de pair avec des œuvres de peintres illustres G.-A. TRESCH.

§

Le 18 rue Jacob, P.-J. Hetzel et J.-K. Huysmans. — L'immeuble situé, 18, rue Jacob, à côté du logis d'Adrienne Lecouvreur, vient d'être démoli pour faire place à une maison de rapport. C'était un hôtel de trois étages qui fut habité, en 1848, par Prosper Mérimée et où s'installa, en 1862, la librairie Hetzel, dont le fond a été repris naguère par la maison Hachette.

Que d'ouvrages populaires dans ce fond Hetzel, dans sa « bibliothèque d'éducation et de récréation » et dans sa « bibliothèque des succès scolaires pour distributions de prix » ! On y vit paraître les 44 volumes in-8 des *Voyages extraordinaires*, de Jules Verne ; les *Aventures de terre et de mer, les aventures de chasses et de voyages*, du Capitaine Mayne-Reid ; *les Animaux peints par eux-mêmes*, de Granville ; les *Romans nationaux* d'Erckmann-Chatrian ; l'édition *ne varietur* de Victor Hugo ; les ouvrages plus ou moins didactiques d'Ernest Legouvé, de Jean Macé, de Louis Ratisbonne, d'André Laurie, etc.

Le fondateur de la maison, Pierre-Jules Hetzel, ancien associé de l'éditeur Paulin, avait lui-même fait paraître, sous la signature P.-J. Stahl, d'innombrables albums, recueils de lectures et de contes pour la jeunesse, et des volumes pleins de charme et de bonhomie, comme *Le diable à Paris* ; *Voyage où il vous plaira* (avec Alfred de Musset) ; *Les nouvelles et seules aventures de Tom Pouce* ; *Histoire d'un homme enrhumé* ; *Histoire d'un âne et de deux jeunes filles* ; *Odyssée de Pataud et son chien Fricot* ; *la Morale familière* ; *La famille Chester* ; *La bibliothèque de Mlle Lili*, etc..

A toutes les lignes des catalogues Hetzel on trouvait des livres couronnés par l'Académie française, ou, pour le moins, « honorés de souscriptions du ministère de l'Instruction publique ».

C'était, par excellence, la maison respectueuse des traditions et on ne s'étonne pas d'apprendre, en lisant *le Journal des Goncourt*, que P.-J. Hetzel ait repoussé avec horreur J.-K. Huysmans à ses débuts.

A la date du 23 mars 1886, Goncourt rapporte ainsi l'amusant récit que Huysmans lui fit de son entrevue avec Hetzel, 18, rue Jacob, en 1873 :

Nous nous asseyons un moment à un café du boulevard et, sur le nom d'Hetzel prononcé à côté de nous, Huysmans me parle de ses débuts. Il me raconte que lorsque son *Drageoir d'Epices* (*sic*) avait été refusé par tous les éditeurs, sa mère, qui, par son industrie, avait des rapports avec Hetzel, lui avait proposé de porter son manuscrit à Hetzel. A quelques jours de là, Hetzel lui faisait dire de passer chez lui et, dans une entrevue féroce, lui déclarait qu'il n'avait aucun talent, n'en aurait jamais, que c'était écrit d'une manière exécrable, qu'il *recommençait la Commune de Paris dans la langue française*, qu'il était un détraqué de croire qu'un mot valait mieux qu'un autre, de croire qu'il y avait des épithètes supérieures... Et Huysmans me peignait l'anxiété que cette scène avait mise dans le cœur de sa mère, pleine de confiance dans le jugement de l'éditeur, en même temps que la douloureuse méfiance qui lui était venue, à lui, de son talent.

Il faut bien reconnaître que la mère de J.-K. Huysmans avait été plutôt mal inspirée d'envoyer son fils à P.-J. Stahl-Hetzel ! Comment pouvait-elle croire que l'auteur de *la Morale familière* et de *La bibliothèque de Mlle Lili* ferait bon accueil à l'auteur d'un livre qui chantait le hareng saur, les fortifications, le rococo japonais et les tumultes charnels (« d'une insatiable salacité ») de la Reine Margot ! — L. DX.

§

Le mystère de la « Marie-Céleste ».

Monsieur le Directeur,

L'explication du mystère de la *Marie-Céleste* qu'apporte le capitaine Lucy ne fait que poser le problème d'un autre mystère.

Quel était ce premier navire anonyme et abandonné que rencontra l'équipage de la *Marie-Céleste* ? Et qu'est-il devenu ?

Et puis encore que devinrent les gens de la *Marie-Céleste*, après leur prise et leur arrivée à Cadix dans les embarcations maquillées au nom d'un schooner déclaré perdu et que ses armateurs ont dû cependant retrouver ?

Tout cela est bien invraisemblable et l'explication finale apparaît elle-même peu probable.

Agréez, etc... P. B.

§

A propos de la communication du « Journal des Goncourt » aux lecteurs de la Bibliothèque nationale. — Il convient de

lire dans l'écho que nous avons publié sous ce titre (numéro du 15 avril, page 567).

[L'interdiction] serait levée cette année *par le ministère* de l'Instruction publique.

En effet, comme l'observe avec raison l'*Intransigeant* (15 avril), cette décision est bien plutôt une décision de ministère qu'une décision de ministre.

§

Fagus et M. Boissard. — A la suite de mon articulet sur son livre *Les Ephémères*, où j'exprimais le vœu que Boissard répondît par un septain spirituel aux vers cités du poète fantaisiste, Fagus m'envoie cette lettre « à publier, si bon me semble ». Elle m'est ainsi adressée :

Monsieur Jean de Gourmont, au *Mercure de France*
(Un noble alexandrin éjecté sans souffrance).

JEAN DE GOURMONT.

Ce 2 avril 1925.

Non, Confrère Jean de Gourmont, non : Maurice Boissard ne me répliquera ni par septain ni par sixain. Et pourquoi ? Parce que la poésie lui demeure interdite comme le pater aux ânes, la langue française à Albalat, l'intelligence à Paul Souday. Un jour, dans les *Nouvelles Littéraires*, il narra sa villégiature (était-ce à Deauville? peu importe) et, fantaisie, ou ambition, lui prit d'insérer là un quatrain. Oh ! le navrant spectacle ! Eh bien, puisque nous sommes encore en carême, il faut que je confesse mes criminelles ardeurs. Oui, c'est à cause de quoi je nourris pour Boissard un amour contre nature. Non que je brûle de forniquer avec l'écrivain de *Petit Ami*. Mes intentions sont pures. J'aime en Boissard, moi poète lyrique et parce que, le prosateur pur, le prosateur par excellence. Certains sont des lyriques en prose, tel Michelet, lequel se vantait de n'avoir jamais réussi un vers : et parbleu, son rythme était ailleurs. En d'autres, le poète est mort jeune, mais il en reste toujours quelque chose. Boissard, lui, n'a jamais conçu que prosaïquement la vie et les hommes. Quelle supériorité ! Je le déclarais l'un de nos trois ou quatre prosateurs par-dessus tous : Klingsor me répondit que des trois ou quatre il retrancherait volontiers un ou deux, au moins. Et Klingsor est judicieux. Oui, Boissard a l'âme basse, il ne conçoit rien à nul sentiment quelque peu noble. Je le soupçonne même « d'en remettre », oui : de représenter moins Diogène qu'Antisthène et son manteau aux trous faits exprès. Il ne m'en ravit que mieux. Il est cela, il est comme cela, mais il l'est franchement. Au lieu que tant d'autres, Léon Bloy ou Mirbeau, pour ne citer aucun nom, furent au moins aussi vils, mais cauteleusement,

et se donnant les gants d'être de grands cœurs. (Et j'oubliais Anatole France.) Et c'est pourquoi, lyrique impénitent, j'aime, que dis-je aimer, j'idolâtre Boissard ; tant il est démuni de toute poésie, tant il possède ce que je désire ne posséder jamais, tant il figure *le prosateur par excellence.*

Votre confrère, FAGUS.

§

Errata. — Dans notre dernier numéro (15 avril), p. 566, liste de souscriptions pour le monument Léon Bloy, vingtième nom, lire Lucien Dupuis, au lieu de Louis Dupuis.

Dans la chronique de Belgique du dernier numéro, p. 543, l. 16, lire : « une lettre de rupture *d'Hector* », au lieu de : *avec Hector*. — P. 547, l. 16, lire *adjoints*, au lieu de : *adjointent.*

§

Publications du « Mercure de France » :

PROSES DATÉES, par Henri de Régnier. Vol. in-16, 7 fr. 50. La première édition a été tirée à 1.100 ex. sur vergé de fil Montgolfier, savoir : 1.075 ex. numérotés de 353 à 1.427, à 20 fr. ; 25 ex. marqués à la presse de A à Z (*hors commerce*). Il a été tiré : 12 ex. sur Japon impérial, numérotés à la presse de I à XII, à 100 fr. ; 55 ex. sur Madagascar, numérotés à la presse de 1 à 55, à 60 francs ; 297 ex. sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 56 à 352, à 50 francs.

GEORGES DUHAMEL, par César Santelli. Vol. petit in-16, 6 fr. 50. Il a été tiré 110 ex. sur vélin pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 110, à 15 francs.

VIE DES MARTYRS, par Georges Duhamel. Il n'avait été tiré, de l'édition in-16 de cet ouvrage, en 1917, que 21 exemplaires sur Hollande. A l'occasion d'une réimpression sur composition nouvelle, nous avons tiré : 55 ex. sur fort papier de couleur, numérotés à la presse de 22 à 76, à 60 francs ; 550 ex. sur vergé de fil Montgolfier, numérotés de 77 à 626, à 20 francs.

AVIS. — Nous avons exposé dans notre dernière livraison que les circonstances économiques nous obligent à majorer légèrement notre tarif d'abonnement et de vente au numéro à dater du 1er juin prochain. Nous rappelons à nos abonnés que, désirant les faire bénéficier d'un avantage, nous avons décidé que *tous les abonnements en cours*, **quelle que soit leur date d'expiration,** *pourront* **jusqu'au 31 mai** *être renouvelés* **au tarif actuel** *pour une période de 3, 6 ou 12 mois*. Ainsi, non seulement les abonnements expirant le 15 mai ou expirés antérieurement ont droit au renouvellement à l'ancien tarif

jusqu'au 31 mai, mais encore ceux qui prennent fin à une date postérieure au 1er juin peuvent être, jusqu'au 31 mai, renouvelés par anticipation pour une période partant de leur date d'expiration. Il va de soi qu'un abonnement *nouveau* souscrit avant le 31 mai pour ne commencer que le 1er juin sera compté au nouveau tarif.

Quelques-uns de nos abonnés ayant inexactement interprété notre annonce, nous croyons devoir spécifier qu'il n'est dù aucun supplément sur les abonnements en cours.

Le tarif applicable à partir du 1er juin aux abonnements nouveaux et aux abonnements non renouvelés au plus tard le 31 mai est le suivant :

FRANCE ET COLONIES		ÉTRANGER	
Un an	70 fr.	Un an	85 fr.
Six mois	38 »	Six mois	46 »
Trois mois	20 »	Trois mois	24 »
Un numéro	4 »	Un numéro	4 50

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

On s'abonne aux guichets du *Mercure de France*, 26, rue de Condé, chez les libraires, dans les bureaux de poste. Les abonnements sont reçus également en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux (Compte Paris 259-31), chèques et valeurs à vue, coupons de rente française nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois.

§

Rachat d'exemplaires du « Mercure de France ». — L'Administration du *Mercure de France* rachète au prix de 3 francs le numéro 516, du 15 décembre 1919.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CLXXIX

BULLETIN FINANCIER

Jne petite partie des disponibilités, mises en réserve depuis de nombreux mois, à bien tinué à prendre le chemin de la Bourse, mais cependant avec moins d'entrain que ıvaient le faire espérer les quelques brillantes séances que nous eûmes en octobre. :onnaissons toutefois que les affaires demeurent beaucoup plus actives qu'au cours cet été, et que loin de s'affliger d'une accalmie relative qui permet au marché de rendre haleine, il y a plutôt lieu de se réjouir de son raffermissement progressif et ıs exagération, qui lui épargnera un choc en retour qui viendrait briser les bonnes positions dont il témoigne.

.es rentes françaises, principalement celles cotées à terme, ont été moins achalandées. fonds étrangers, les russes furent fermes, le remplacement de M. Rakowski ne pouıt avoir pour effet d'annihiler les progrès réalisés dans les négociations relatives x dettes. Raffermissement des fonds ottomans, le budget de la Turquie prévoyant une verture de crédit pour le service de sa dette extérieure.

Un recul assez sensible a affecté le groupe bancaire ; quelques prises de bénéfices ont nené le Comptoir d'Escompte, le Crédit Lyonnais et la Banque de Paris d'une vingne de francs en arrière. La Société Générale, la Banque Nationale de crédit se mainnnent à leurs précédents niveaux. Parmi les banques étrangères, la Banque Ottoıne est en reprise, favorablement influencée par la meilleure tenue des fonds turcs. s actions de nos grandes compagnies de chemins de fer sont lourdes, à la suite de la blication de leurs recettes ; pareillement, les valeurs de navigation se présentent en gression. Le compartiment des houillères a été négligé, bien que l'approche de la saion d'hiver permette d'envisager la reprise de la demande pour les charbons domesties. Bien que les conditions de la métallurgie soient peu favorables, les valeurs de ce oupe se sont bien défendues.

C'est encore la grande fermeté qui fut la note dominante des compartiments Eaux, ız et Electricité, les mieux traités étant ceux qui se négocient au comptant. Une ınne amélioration s'est produite sur les valeurs cuprifères, la consommation du métal faisant plus active alors que la production tend à se réduire ; le Rio s'est enlevé aussus de 5200 et l'action ordinaire des Mines de Bor à 2640.

Les valeurs internationales de pétrole traitées sur notre place se sont sensiblement ffermies ; la Royal Dutch, le Crédit général des pétroles, Concordia ont fait preuve de aucoup de fermeté. Bien que les stocks de caoutchouc soient en nouvelle augmentaın, les cours de la matière et les valeurs du groupe se sont bien défendus ; une revion de la production standard, qui renforcerait le plan Stevenson, est escomptée par les heteurs. On a traité l'action de la société des caoutchoucs d'An-Phu-Ha, qui vient d'être troduite sur le marché en Banque, aux environs de 300 fr.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France Marc Texier.

